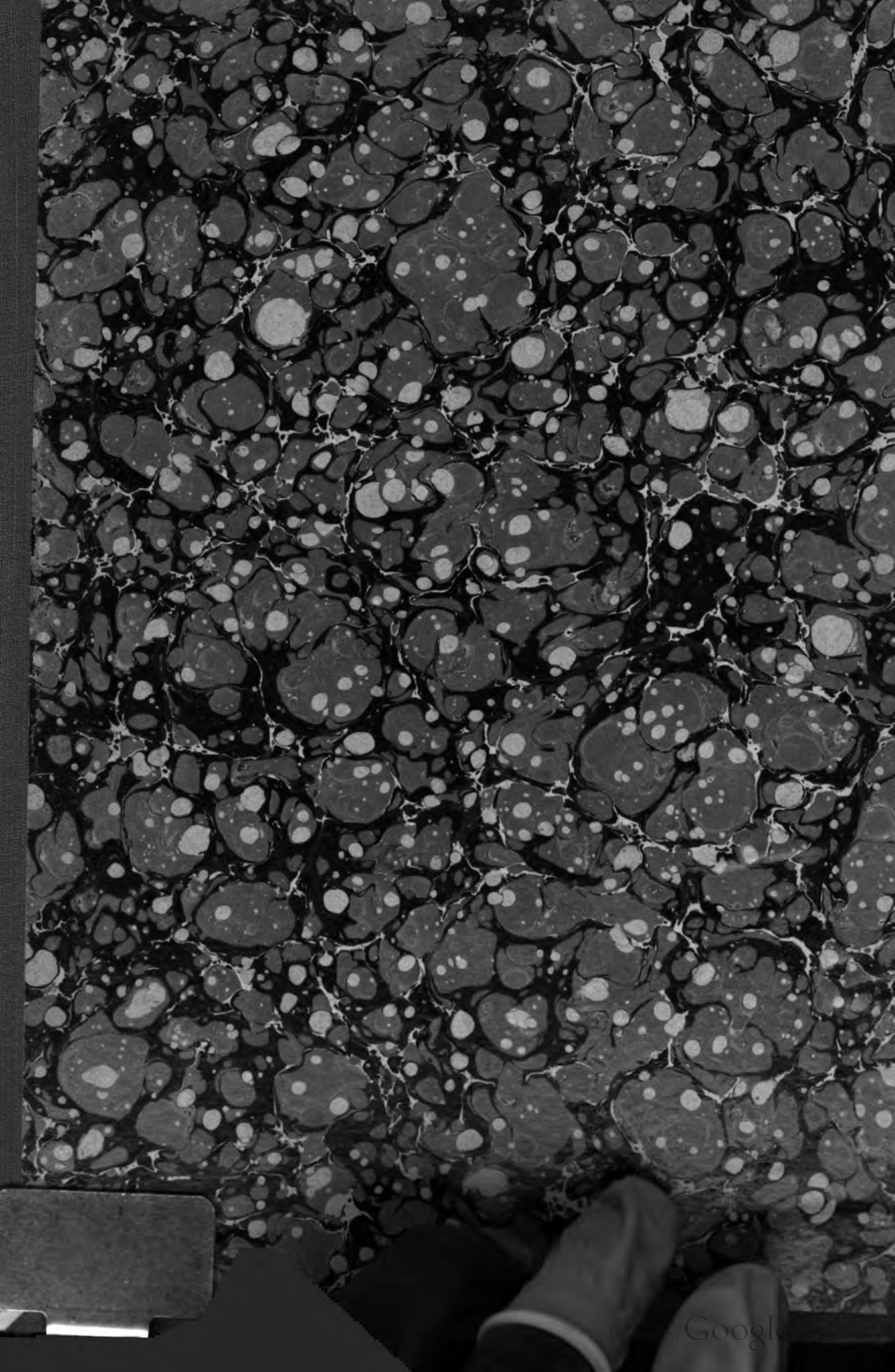
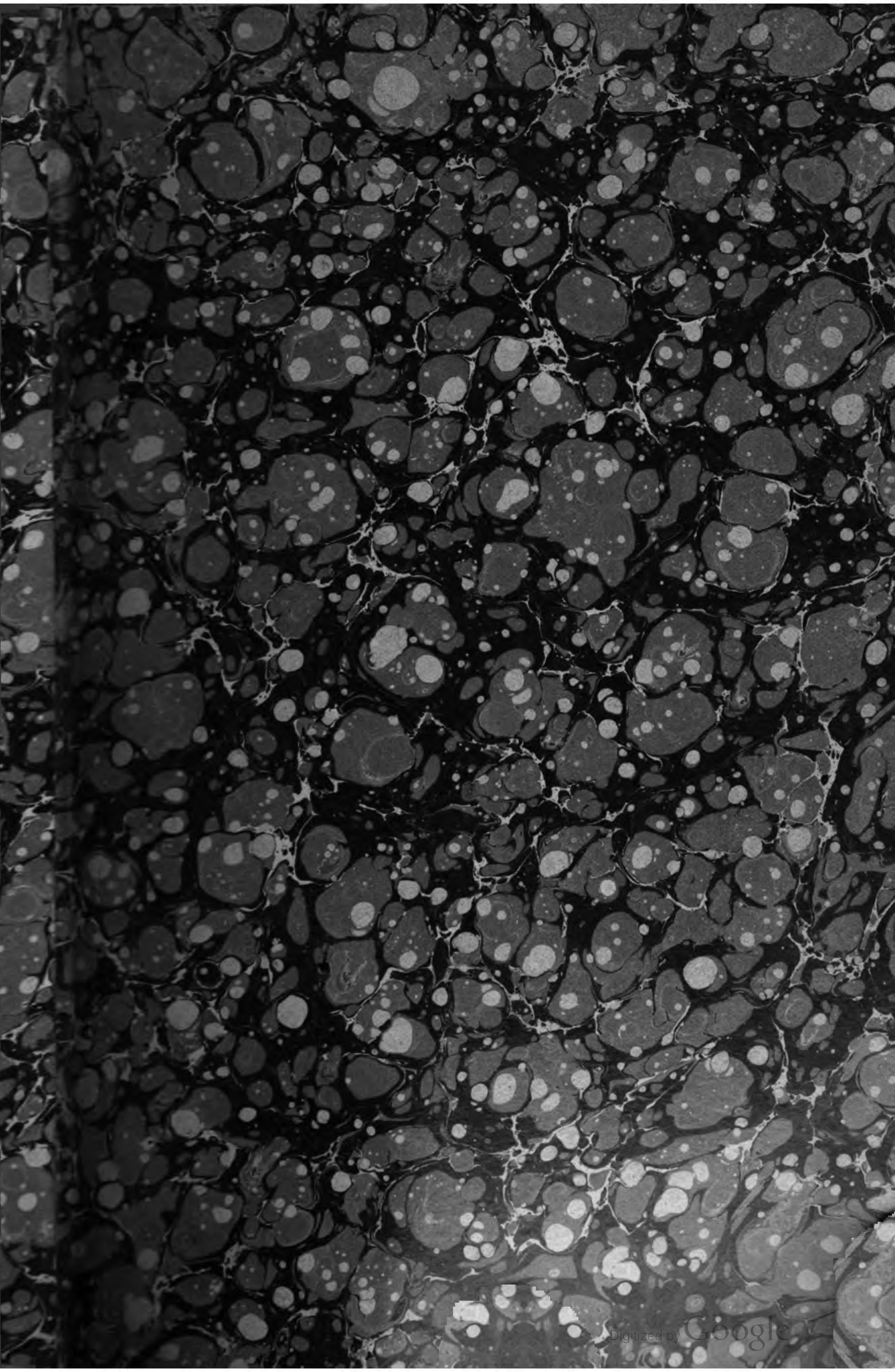
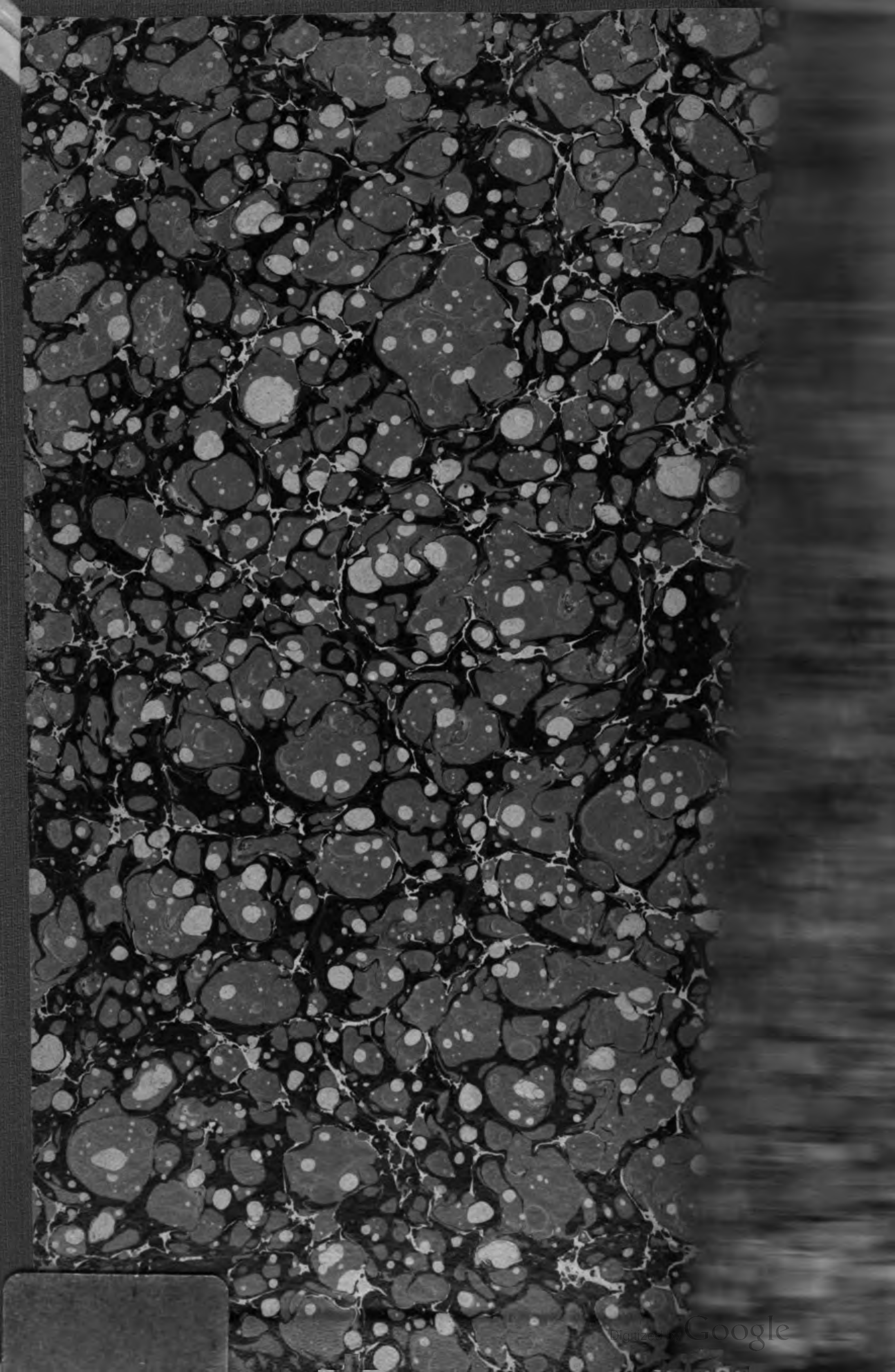
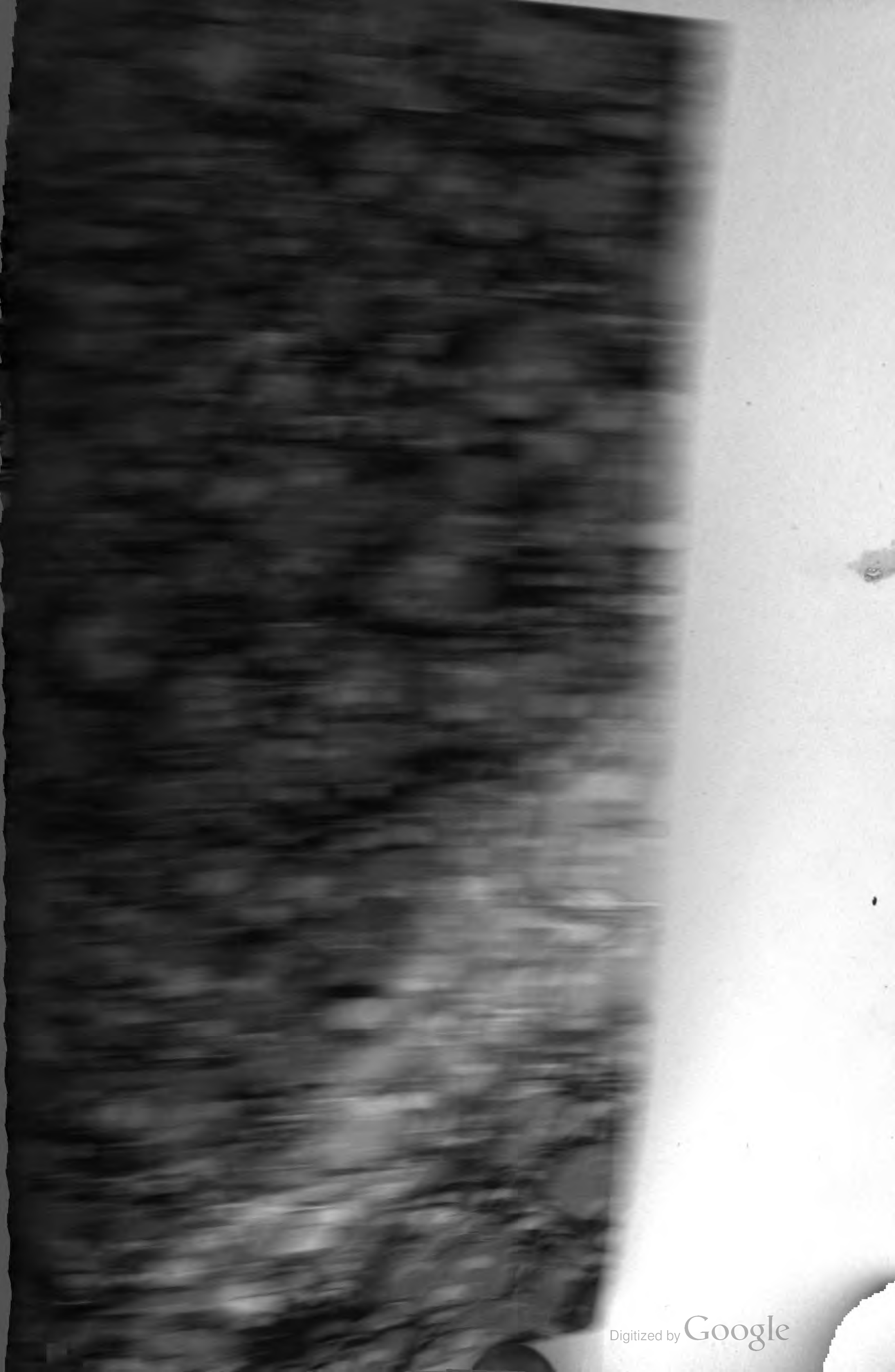










BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

IV. HEFT

CHARLES DE ROCHE, LES NOMS DE LIEU DE LA VALLÉE MOUTIER-GRANDVAL (JURA BERNOIS). ÉTUDE TOPONOMASTIQUE

HALLE A. D. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1906



LES NOMS DE LIEU

DE LA

VALLÉE MOUTIER-GRANDVAL

(JURA BERNOIS)

ÉTUDE TOPONOMASTIQUE

PAR

CHARLES DE ROCHE

HALLE A. D. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1906



Table des matières.

Ouvrages spéciaux consultés.

Adam, *Les Patois Lorrains.* Nancy 1881.

Ascoli, *Schizzi franco-provenzali.* Arch. glott. III. II.

Bridel, *Glossaire du patois de la Suisse romande.* Lausanne 1866.

Daucourt, *Dictionnaire historique des paroisses de l'ancien évêché de Bâle.* Porrentruy 1897.

Degen, *Das Patois von Crémine.* Diss. Basel 1896.

Du Cange, *Glossarium mediae et infirmae latinitatis.* Paris 1840.

— *Fontes rerum Bernensium.* Bern 1883.

Gatschet, A., *Ortsetymologische Forschungen.* I. Bd. Bern 1867.

Gauchat, *Le patois de Dompierre.* Diss. Zürich 1891.

Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française.* Paris 1881.

Grammont, *Mémoires de la soc. linguistique de Paris.* 1900—1901. *Le Patois de Damprichard.*

Gröber, *Grundrifs der rom. Phil.* Strafsburg 1888.

Holder, A., *Altkeltischer Wortschatz.* I. II. Leipzig 1896.

Körting, *Latein.-roman. Wörterbuch.* 2. Aufl. Paderborn 1901.

Kübler, *Die suffixhaltigen romanischen Flurnamen Graubündens.* Leipzig 1894. b) *Berg- und Flurnamen der Gemeinde Chamounix.* Progr. Münnerstadt 1901.

— *Mémoires de la Soc. jurassienne d'Emulation.* 1880—1900.

Meyer-Lübke, *Grammatik der roman. Sprachen.* I (1890). II (1894). Leipzig.

— *Einführung in das Studium der roman. Sprachwissenschaft.* Heidelberg 1901.

Muret, E., *Notes sur le projet d'un dictionnaire toponomastique de la Suisse romande.* (Manuscrit.)

Puitspelu. a) *Phonétique Lyonnaise.* Lyon 1885. b) *Dictionnaire étymologique d. patois lyonnais.* 1890.

Raspieler, Ferd., *Les Paniers.* Poème patois. 1736. Publ. par X. Kohler. Porrentruy 1849.

Ritter, *Les noms de famille.* Paris 1875.

Rolland, *Flore et Faune popul. de la France.* Paris 1877—1883.

Rossat, *Noëls jurassiens.* Rev. suisse des traditions populaires, vol. III. IV.

Roussey, *Glossaire du parler de Bournois.* Paris 1894.

Schindler, *Vokalismus v. Sornetan.* Diss. Leipzig 1887.

Schöpflin, *Alsatia diplomatica.*
Schuchardt, H., *Romanische Etymologien.* Wien. I. II. 1898.
— *Schweizerisches Idiotikon.* Bd. 1—4.
Silvio Pieri, *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima.* Arch. glott. suppl. V.
Trouillat, *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché d. Bâle.* Porrentruy 1852.
Thurneysen, R., *Kelto-romanisches.* Halle 1884.
Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze in d. Schweiz.* I. II. III. Bâle-Genève 1899.

Introduction.

Ce sont les pages suggestives de la „*Einführung*“ de Meyer-Lübke sur *la toponomastique* qui m'ont fait entreprendre cette étude. J'étais donc averti des difficultés que présente ce genre de recherches. Mais l'amour des patois, une récente affection pour la dialectologie et le désir surtout de pénétrer le mystère des noms de lieu de mon pays d'origine m'ont fait oublier la témérité de l'entreprise. Qu'une certaine indocilité d'humeur ait pu me faire quitter trop facilement peut-être des sentiers battus, j'en conviens, mais aujourd'hui au terme de la course, qui dira que j'en reviens les mains vides? Puisse auprès de plus habiles l'honnêteté de l'effort racheter les jeunesses de l'exécution.

* * *

Mon champ d'étude se borne aux deux paroisses **Moutier** et **Grandval** au Jura bernois, soit les huit villages: Moutier, Roches, Perrefitte, Bélprahon, Grandval, Eschert, Crémine et Corcelles; autrement dit la vallée de la Birse depuis Court à la Verrerie de Roches avec le bassin hydrographique de ses deux affluents, la Challière et la Raus, entre la montagne de Moutier et le Moron d'une part, le Graittery et le Raimeux de l'autre. Ainsi délimité le territoire dont la configuration orographique est des plus accidentées embrasse un espace de 72 km□, étendue sur laquelle nous avons recueilli 600 noms de lieu différents, les variantes adjectives et prépositives non comprises. Ce n'est qu'un centième environ de la Suisse romande et il sera permis d'induire de là que la somme approximative des noms du „*dictionnaire toponomastique de la Suisse française*“ en voie d'élaboration sera de 60 à 70000, même en comptant que la fréquence des noms de lieu à densité égale d'habitants sera moins forte dans la plaine qu'en pays de montagnes de petite ou moyenne élévation. Quelle mine précieuse pour le linguiste d'abord, pour le naturaliste, l'historien et l'éthnographe ensuite!

Les matériaux du présent travail se composent des nomenclatures officielles transcrites telles quelles des plans cadastraux des communes en question, puis des noms qui ne vivent que dans la tradition orale et de ceux enfin que nous avons tirés d'anciens

manuscrits notamment d'un *„régistre de reconnaissance des propriétés du chapitre de l'église collégiale Moutier-Grandval* (1673—1683)". Pour cette dernière partie qui impliquait le relevé des anciennes graphies nous aurions souhaité une récolte moins maigre. Malheureusement l'état des archives de „l'ancien évêché de Bâle" déposées au Käfigturm à Berne ne permet pas encore de recherches systématiques; il est certain en outre qu'une bonne partie des archives de l'ancienne prévôté Moutier-Grandval a été détruite à Moutier même lors de l'occupation française en 1798.[1] Ce que nous avons trouvé enfin en fait de graphies anciennes dans les liasses poudreuses des archives communales ne remonte jamais au delà du XVI siècle, et qu'est-ce que 300 même 400 ans dans la vie d'un mot! Il ne faut du reste pas se figurer que les documents du XVIe, XVIIe et même du XVIIIe siècle reproduisent intégralement la nomenclature actuelle. Contrairement aux observations faites par Mr. Gilliéron[2] sur les noms de lieu du Val d'Anniviers, je constate que les *„lieux-dits"*[3] d'aujourd'hui n'y figurent que partiellement et que j'en rencontre d'autres dont le souvenir est complètement éteint chez les habitants du lieu. Ajoutons que les vieux se souviennent de noms qu'ignorent les jeunes, [illegible] que l'écriture n'a jamais fixés tombent visiblement en [illegible] et que leur vitalité se mesure à la fréquence de leur [illegible] rien n'empêche de croire que tel nom d'usage [illegible] disparaître avec la génération même qui l'a vu naître. [illegible] trop accréditée à mon avis de la fixité des noms de lieu en général est donc susceptible de notables réserves. Ce qui est vrai d'une manière presque absolue des noms de lieux habités, ne l'est plus pour cette catégorie de noms que nous appelons les lieux-dits. Leur fixité est plus apparente que réelle.

Quant aux variantes graphiques dont la valeur et l'utilité se mesurent à l'ancienneté, elles ne simplifient pas toujours la question. [illegible] presque toujours, contradictoires parfois, elles compliquent le problème étymologique en multipliant les conjectures. Selon [illegible] la nature ou la provenance du document les noms de lieu [illegible] tantôt affublés d'une toge latine, qui sent le couvent, [illegible] habit parisien suivant la chancellerie, et enfin plus [illegible] et sans fard dans les actes d'origine plus récente et [illegible] un peu décoiffés dans le vrai costume du parler local. [illegible] à des déformations arbitraires dues à l'ignorance [illegible] étymologiques de son scribe, le nom de lieu [illegible] la proie d'une fausse tradition. Il arrive alors

[1] [illegible] *„Les origines du Jura bernois"* Porrentruy 1888; [illegible] *pendant la Révolution"* et *„Relation de la destruction* [illegible] *la prévôté de Moutier."* Dans les *„actes de la Société* [illegible]" 1890—91, 2. série.

[2] [illegible] p. 424.

[3] [illegible] terme par opposition à *„nom de village, hameau"* [illegible] *„Flurnamen"*.

que tombé en désuétude et devenu inintelligible il continue son existence sous une graphie erronée ou prenne légèrement modifié le masque de l'étymologie populaire. Mais toutes ces chances d'erreur n'enlèvent rien à la valeur intrinsèque des anciennes graphies. Chaque fois qu'on se trouve en face de mots obscurs sortis du lexique de la langue vivante, leur absence se fait péniblement sentir. Il ne reste alors qu'à faire jouer avec d'autant plus de rigueur les lois de la phonétique.

* * *

A trois reprises les patois de notre Jura ont fait le sujet d'études dialectales. En 1887 a paru la dissertation de Schindler, *Der Vokalismus von Sornetan* dont les données sont souvent inexactes, en 1891 l'étude bien connue de Zimmerli, *Die deutsch-französische Sprachgrenze im schweiz. Jura*, et en 1896 celle de Degen, *Das Patois von Crémine*, qui, quoique consciencieuse, a le tort de ne point tenir ce que le titre semblait promettre. L'auteur ne parle que du *Vocalisme*. Après en avoir contrôlé et modifié légèrement les résultats nous y joignons aujourd'hui le *consonnantisme* et plaçons cette *phonétique* en tête du présent travail. Elle servira de base et d'instrument de contrôle à nos affirmations et hypothèses étymologiques et de point de départ peut-être à mes successeurs.

Au point de vue de la langue le Jura bernois romand appartient à la France bourguignonne. Sans transition brusque ses parlers se rattachent aux parlers de cette province dont les dernières ramifications sur sol suisse s'étendent jusqu'à la rive gauche du lac de Bienne. A qui parcourt le Jura en observant ses habitants et leur langue, des groupements s'imposent. Et à défaut des matériaux linguistiques nécessaires et de données historiques assez précises pour justifier cette subdivision je la baserai sur l'opinion que *M. Gröber* a émise dans son Grundrifs[1]:

„Nichtverständlichkeit einer Sprache durch die andere oder ein durch Reflexion vermitteltes Verstehen sind ohne Zweifel das Merkmal einer andern Sprache, und wo immer das unmittelbare Verstehen der Sprache jemandes durch die eigene Sprache wegen abweichenden Klanges der nämlichen Wörter oder wegen verschiedenen Sinnes der Wörter aufhört, liegt gesonderte Sprache oder Mundart vor.“

Partant de ce critère psychologique j'observe que les Jurassiens d'origine différente ne se comprennent pas immédiatement et qu'ils s'accordent dans la manière dont ils localisent eux-mêmes en régions distinctes les parlers de leur pays.[2] Avec eux l'on distinguera les 6 groupes de parlers que voici:

[1] Gdr. I² p. 539.

[2] A ce propros rien n'est plus instructif que la visite de la grande foire annuelle chevalline à Chindon all. „Zer Kinden“ un antique *Kindunum aujourd'hui hameau. Ce jour n'est pas seulement le rendez-vous de 3000 chevaux, c'est aussi celui de cent parlers locaux divers du Jura d'abord, puis des

1⁰ les franches Montagnes.
2⁰ l'Ajoie (l'ancien Alsgau).
3⁰ la vallée de Delémont.
4⁰ l'ancienne prévôté Moutier-Grandval.
5⁰ le val de St-Imier (éteint).
6⁰ la montagne de Diesse.[1]

Ces deux derniers groupes vont on plutôt allaient ancien ment rejoindre les patois neuchâtelois près de La Chaux-de-foı dans la montagne d'une part, près de Cornaux sur la rive du de Bienne de l'autre. Sans aborder ici la question si controver de l'existence fictive ou réelle de limites dialectales au sens ligne ou au sens de zone, je me borne à constater que sur parcours d'une dizaine de kilomètres la chaîne du Chasseral foı frontière entre *français* proprement dit et *moyen rhodanien*. L peut aisément en adoptant la théorie de Gröber se représeı une pareille chaîne de montagnes comme l'obstacle naturel coı lequel sont venues se heurter deux ondes circulaires émanées deux centres de culture différents, d'un côté Neuchâtel, chef du Canton, de l'autre Besançon, l'ancienne capitale et métrop ecclésiastique de la Bourgogne. Qu'un accident topographi considérable puisse jouer ce rôle n'a du reste jamais été mis doute, mais qu'un facteur d'ordre historique relativement réc la religion, ait pu jouer un rôle décisif dans la différenciation traits phonétiques de deux parlers voisins, voilà qui est à pı moins évident.[2] Mais si on a pu constater entre le patois de Ferrière et celui des Bois, deux villages voisins, situés sur même plateau, une frappante divergence dialectale, il en faut c clure un manque de relations presque complet et prolongé, état de choses que semble parfaitement expliquer le fait que Ferrière est protestante, Les Bois catholique.[3]

Si cette interprétation est juste, l'on est en droit de se mander: Pourquoi le même phénomène ne se reproduit-il aill dans des conditions semblables? Pourquoi, pour en reveni

---

régions avoisinantes. J'observe qu'à l'heure où la foire bat son plein le v patoisant s'y meut avec aisance et sûreté. Sans se tromper, il distingue geste et à la physionomie le Juif alsacien de l'Anabaptiste de la monta mais au parler l'„Ajoulot“ (habitant de l'Ajoie) du „Vădais“ (hab val de Delémont) le „Sütž“ (hab. de la Prévôté, ainsi nommé à cause l'alliance avec Berne) du „Mountaignoun“ (hab. des Franches-Montag

[1] Court et Tavanne dans la vallée supérieure de la Birse préseı des caractères phonétiques tellement à part qu'on peut les considérer co des îlots linguistiques; cf. Zimmerli I p. 68 e. s. et ses tableaux.

[2] Cf. le romansch dit protestant et catholique.

[3] Si ce facteur religieux n'est pas fictif, il a dû jouer un rôle daı développement du dialecte *vaudois*, qui lui doit peut-être sa physion caractérisque. L'on sait que du *provençal* au *vaudois* la transition n'est moins qu'insensible et le biographe de l'idiome des vallées dauphinoise Freyssinière et Du Queiraz qui sont le siège de groupements *vau* et des *„vallées vaudoises du Piémont“* fera bien de prendre la chos sérieuse considération.

notre point de départ, le parler des huit communes protestantes de la vallée de Moutier va-t-il rejoindre celui de la vallée de Delémont sans transition brusque, en passant par une zone intermédiaire, représentée par les trois villages catholiques voisins, Elay, Rebevilier, Courrendlin? Pourquoi cette transition est-elle si sensible du côté de Souboz et Sornetan? (catholiques). Pourquoi enfin si violente vers le sud, de Moutier à Court? La question est des plus délicates, et se rattache probablement à la colonisation de nos vallées. Qu'il suffise ici de l'avoir soulevée.

* * *

Quant à la vitalité de nos patois, les révélations pénibles de Zimmerli me dispensent d'en dire plus long. Elles ne sont que trop vraies. Pour la dialectologie le val de St-Imier est déjà mort; grâce au chemin de fer toute la vallée de la Birse est mourante et dans un avenir prochain l'idiome indigène de la contrée qui nous occupe ne sera plus. Déjà le chef lieu du district, Moutier ne compte plus que quatre représentants authentiques du parler local. L'oubli et l'indifférence à l'égard d'une tradition peut-être dix fois séculaire envahissent la campagne où les jeunes se contentent d'écouter les vieux „jaser leur patois". Les ravages de l'école, du journal, du service militaire, que sais-je encore, hâtent l'agonie de ce vieux corps usé. Les apôtres du progrès parlent de „dégel", soit. Pour nous il y a de la tristesse à voir disparaître lentement un idiome porteur et reflet d'une antique culture, d'un grand passé. Rien n'est plus mélancolique que ces restes d'ancienne nationalité qui s'en vont. Avec eux le noyau même de l'ancienne prévôté Moutier-Grandval aura perdu le dernier trait de sa physionomie originale. Ce que jour après jour d'une main froide et profane la civilisation nous emporte, ce sont des reliques. Les noms seuls lui échapperont: noms de famille, noms de lieu, derniers et humbles épaves d'un grand naufrage.

A.

Phonétique du patois de Moutier-Grandval

Transcription des sons.

a) Voyelles: *a* = *a* français — *i* = *i* français — *ẹ*, *ọ* = fermées — *ä* = *a* parisien — *ę*, *ǫ* = v. ouvertes — *ə* = *e* fr. d *le*, *me* etc. — *ü* = *u* fr. — *u* = *ou* fr. — ~ = signe de nas sation, les petites voyelles au dessus de la ligne -^{a}, -^{e}, ont même valeur que des notes de complément en musique.

b) Consonnes: *t*, *d*, *l*, *r*, *m*, *n*, *f*, *v*, *e* = comme en franç *g* = explosive vélaire sonore. — *s* = fricative sourde. — *z* fricative sonore. — *š* = sibillante sourde. — *ž* = sibillante sono — *χ* = spirante médio palatale sourde. — *y* = spirante mé palatale sonore. — *w* = spirante bilabio vélaire (*lois*). — *h* = allemand. — ~ = pour indiquer la mouillure. — - = la longue et ˘ = la brièveté. —

Abréviations: M. pr. Moutier; R. pr. Roches, P. pr. Perrefit B. pr. Bélprahon, E. pr. Eschert, G. pr. Grandval, Cr. pr. Crémi C. pr. Corcelles, Tr. pr. Trouillat, r. r. pr. registre d. reconnaissan cité. a. c. = archives communales. — s. f. = substantif féminin. s. m. = substantif masculin.

a)

Le Vocalisme.[1]

1. Traitement de *a* latin.

a latin tonique libre ou entravé aboutit toujours, sauf co ditions spéciales, à *ä*.

levare > *yəvä*, arborem > *ābr*, pratum > *prä*, ma morem > *mäbr*, latro > *lār*, à côté de *lärō*, lardum > *l* partem > *pär*.

a + *i* présente le même résultat maju > *mä*, factu > *j*

[1] Nous résumons ici sous un point de vue et dans un ordre différ avec de nouveaux exemples les résultats de l'étude citée de M. Degen (Intrd.).

Conditions spéciales.

1°. *a* tonique libre ou entravé devant *l* persiste: malu > *mā*, ala > *āl*, altu > *hā*, saltum > *sā*.

Rem. Ce phonème est caractéristique pour les parlers des districts de Porrentruy, Delémont et Moutier, tandis que Court, Tavannes, Vauffelin, Romont, montagne de Diesse présentent *ǫ*.

Même résultat en syllabe atone calamellu > *tšalmẹ̄*, saltoriu > *sātu*, salicetum > *sāsi*, saltariolu > *sātrọ̈*.

Rem. Les mots *täby*, *ẹtäby* sortis de tabula, *stabula, sont des formes secondaires refaites sur le français. L'on trouve encore *tāl*, *ẹtāl*, (Develier), c'est la forme régulière que présente du reste Les Paniers. Comme ailleurs *dyäl* < diabolum est irrégulier.

2°. *a* tonique libre ou entravé suivi d'une nasale devient *ẹ̄*. ana > *lẹ̄n*, famem > *fẹ̄*, tabanu > *tävẹ̄*, tantum > *tẹ̄*, anima > *ẹ̄m*.

3°. Précédé d'une palatale il devient *ī*ᵊ: vindicatum, vindicata, vindicare > *vādžīᵊ*, précédé d'une palatale et suivi d'une nasale il devient *ī* canem > *tšī*.

a atone libre devient généralement *ä*.

sa(m)būcu > *säyü*, farina > *färən*, il persiste devant *l*.

Suivi de *y* il devient *ä*, libre ou entravé, racemum > *räsən*, sacramentum > *särmā*, *lacticellum > *läsẹ̄*.

Précédé d'une palatale il devient *ə*. Cet *ə* qu'on peut qualifier de caduc persiste dans quelques cas (p. ex. volontiers in pausa), mais tend d'une manière générale à s'effacer dans le corps de la phrase. *caminum > *tšmī*, *canicula > *tšənẹ̄y*, canilem > *tšni*, gallina > *džərẹ̄n*, *scalitta > *ẹtšlat*, *canabaria > *tšənvīᵊr*.

Le suffixe -ariu, -aria.

pänīᵊ (panier), *sātīᵊ* (sentier), *pəltīᵊ* (pelletier), *nušīᵊ* (noyer), *fmīᵊ* (fumier), *borlīᵊ* (sellier), *pərmīᵊ* (premier), *dvẹ̄trīᵊ* (tablier). *tšādīᵊr* (chaudière), *prīᵊr* (pierrière), *grävīᵊr* (gravière), *tilīᵊr* (tuilière), *vwärīᵊr* (verrière), *pomīᵊr* (pommier) s. fem.

Inutile de multiplier les exemples. Il semble établi que -ariu -aria aient abouti respectivement à *īᵊ* *-īᵊr*. A cette abondance d'exemples nous n'avons qu'un seul de la langue vivante à opposer qui présente un autre développement, c'est *tšärẹr* (charrière), qui ne peut remonter qu'à carraria. Degen cite le mot, mais sa remarque: „scheint eine neuere Bildung zu sein“ est gratuite. Après lecture des pénétrantes remarques de A. Horning sur l'histoire de -ariu sur territoire lorrain-bourguignon c'est le contraire qui nous semble vrai.[1]

---

[1] *Ztschr. XIV*, p. 386 e. s.

Les bonnes formes indigènes sont *ẹ*, *ẹr* (resp. *eir*, *eire*; *er*, *er* des anciens documents bourguignons) dont la présence est attesté pour la Bourgogne dans les textes du moyen âge à côté de *-ie* *-iere*, (Goerlich, *Der Burgundische Dialekt*, Franz. Stud. V) suffix francien, qui a fini par supplanter complètement le nôtre. Si le traces de cet état ont disparu de la langue vivante d'aujourd'hu nous en voyons encore comme la pétrification dans les noms d lieu que voici: a) *ā vəvẹ* (Roches) all. „im Weih" (de Weiher = vivier), qui doit donc remonter à viv(i)arium. b) *lovẹr* G. la luparia *tšẹ tšärvẹ* (ancienne graphie, champ Chevré M.) campu caprarium, aujourd'hui chevrier = *tšävrīᵊ*.

-ata aboutit dans notre patois à *ā*: pipata > *pipā*, *lucu brata > *lōvrā*, rosata > *rozā*, vannata > *vanā* etc. j'estime qu les formes verbales en *ä* sont récentes et dues à l'analogie (masculin *tšātä* < cantatu et cantata, car les Paniers ont toujours *ā* Cf. v. 129: *enne aiffrontan*, 257—258: ... *deran trézallan*, *De mair chaindie parçan*, *usan*, *engaivolan*, 298: *carran* (carrée), 626: *poudra* (poudrée).

Traitement de ī et ū latins.

Sans condition spéciale *ī* et *ū* toniques libres aboutissen comme en français à *i* et *ü*: vestitu > *vēti*, maturu > *mäyü* *carrilem > *tšäri*, culu > *tχü*, nidu > *nitχ*, nudu > *nü*, apri lem > *ävri*, *habutu > *äyü*.

Devant consonnes nasales *ī* et *ū* libre ou entravé se nasalisen et deviennent *ĩ* et *ü̃*. Ce phénomène constitue un trait spécifiqu des parlers bourguignons-lorrain: ainsi pinu > *pĩ*, brunu > *brü̃* limen > *yĩm*, pluma > *pyü̃m*, *liniu > *lĩdž*, luna > *yü̃n*, veni men > *vnĩ*, *skuma > *ẹtšü̃m*.

Le suffixe -ina présente un développement spécial, il a donn *-ə̆n*: farina > *färə̆n*, gallina > *džərə̆n*.

Comme en français l'*a* final latin a produit un allongemen de la finale romande: urtica > *ortīᵊ*, via > *vīᵊ*, unita > *ünīᵊ* vita > *vīᵊ*.

ī et *ū* atones.

Les atones libres qui se trouvent en hiatus après la chut d'une consonne (*t*, *d*, *c*) perdent leur valeur vocalique et deviennen respectivement *i̯* et *ṳ*: fidare > *fi̯ä*, sudare > *sṳä*, *nidata > *ni̯ā*, mutare > *mṳä*, dans toute autre position elles s'affaiblissen en *ə* caduc: *scumatoria > *ẹtšmur*, junicem > *džnis*, pri mariu > *prmīᵊ*, filare > *flä*, *fumaria > *fmīr*, *scuriolu > *ẹtšrö*, *muricarium > *mərdži*, limacea > *yəmäs*, villaticu > *vlädž*, juniperu > *džnīvr*.

Remarque. Les mots que n'atteint point cette loi, c.-à-d. qu présentent *i* ou *ü* en syllabe atone subissent ou des analogie morphologiques, ou une influence sémantique.

Ainsi les formes verbales: *virī'*, *tirī'*, *mirā*, *brižī'*, *džürī'* s'expliquent par influence du présent qui porte l'accent sur le radical.

La confusion que l'on peut constater dans quelques cas isolés de *ü* et *ī* peut expliquer le traitement de l'article indéfini. Ainsi *über* devient *yīvr* (*l'*, article > *y*), unum > *ī* et una > *ăn*.

La diphtongue *au*.

au latin tonique (ou atone) libre ou entravé a toujours abouti à *ǭ*: caulem > *tšǭ*, germ. laubja > *lǫdž*, paucum > *pǭ*, raucu > *rǭc*, clausum > *χǭ*, auca > *ǭy*, d'origine secondaire dans fabrica > *fǭᵃdž* [et peut-être dans fagu > *fǭ*, *navu > *nǭ*][1] atone dans taurellum > *tǫ̆rę̄*, avicellu > *ǫ̆žę̄*, augustum > *ǫ̆*.

Traitement de *ǫ* et *ọ*.

L'aboutissement de *ǫ* et *ọ* en condition normale peut être formulé ainsi: 1. *ǫ* $\begin{cases} \bar{\ddot{o}} \\ \bar{\ddot{u}} \end{cases}$. 2. *ọ* > *ü*.

Le problème que présente le double développement de *ǫ*: novum > *nọ̈̄*, novem > *nü'f*, bovem > *bü'*, *tropat > *trọ̈v*, est des plus déroutant, son explication reste à trouver.

Les formes en *ọ̈* prédominent.

1⁰. *ǫ*: *crosum > *crọ̈*, foris > *föᵃ*, cordem > *tχöᵃ*, molere > *mödr*.

2⁰. *ọ*: duo > *dŭ*, nodu > *nŭc*, *mora > *mŭr*, prode > *prŭ* les suffixes -osu, -osa, -oriu, -oria, -orem, -atorem, aboutissent régulièrent à: *-ŭ*, *-ŭz*, *-ŭ*, *-ŭr*, *-ŭ*, *-ŭ*. *džāzu*, *džazuz* (jaseuse). *miratoriu > *mirŭ*, caccatoria > *tšyūr*, pavorem > *pävŭ*, piscatorem > *pāłšŭ*.

ǫ libre suivi d'une palatale aboutit à *ǖ'*. La palatale intervocalique a dû tomber sans laisser de trace dans des mots tels que: focum, jocum, locum, d'où l'on peut postuler une série parallèle à celle que présente p. ex. le développement de soccum: soccum > *soy* > *sọ̈y* > *sọ̈*, locum > *loy* > *yöy* > *yọ̈* puis *yǖ'*.

Devant nasales *ǫ* et *ọ* se confondent et aboutissent à *ō̃*; lorsque par suite d'un *a* latin la nasale est prononcée, il se produit une dénasalisation incomplète en *ā̃*. *ǫ*: bonu > *bō̃*, bona > *bā̃n*. *ọ*: nomen > *nō̃*, corona > *corā̃n*.

Ce phénomène s'étend aux syllabes atones, c.-à-d. que nous avons *ǫ̃* en syllabe fermée, *ā̃* en syllabe ouverte: fontana > *fō̃län*, tonitru > *tā̃när*, computare > *cō̃lä*, honestu > *ā̃nęt*.

Rem. La qualité vocalique de *ō̃* n'est pas constante, elle varie de *ǭ̃* à *ū̃*. Cet *ū̃* est particulier aux parlers des Franches-Montagnes dont les habitants portent le nom de „*mū̃läñū̃*".

---

[1] calculu > *caglagu > *tšäyǭ* (caillou).

ǫ et ọ entravés.

Sauf condition spéciale ǫ et ọ ont abonti à *o* (qui sonn
suivi de consonne, ọ comme finale) colpum > *cǫ*, follem >
mottum > *mǫ*, grossa > *grǫs*, *rossa > *rǫs*, gutta > *ǫ*
ǫ + *rc* }
ọ + *rc* } > *ǫ*ä porcum > *pǫ*ä, hordea > *ǫ*ä*rdž*, mortem > *m*
furca > *fǫ*ä*rtš*, cụrtem > *cǫ*ä.

ǫ et ọ devant nasales entravées deviennent *ǭ̃*: montem >
pontem > *pǭ̃*, plumbu > *pyǭ̃*, rumpere > *rǭ̃tr*.[1]

ǫ + *y* et ọ + *y* ont abouti respectivement à *ö* et *ü* (voye
et ọ libres). volio > *vö*, doliu > *dö*, octo > *öt*, noctem >
puteu > *püš*, *rubiu > *rüdž*, nucem > *nüš*, crucem > *crü*, mê
résultat après palatales coxa > *tχöš*, cocta > *tχöt*, jugu > *džü*.

Rem. Devant *s* les deux *o* s'allongent: monisterium > *mǭ*
hospitalem > *ǭtā*, postellum > *pǭtē*, nos > *nǭ*, vos > *vǭ*, co
> *cǭt*, grossu > *grǭ*. Devant *l*, ọ devient *u*: pullu > *pu*, betu
> *byūl*, culcitra > *cutr*, cultellu > *cutę́*.

Atones.

La même règle que nous avons vue plus haut pr. *ī* et
atones, exige qu'en dehors de toute condition spéciale ǫ e
atones s'amuissent en *ə* caduc. formicum > fromicum > *f*
mulinum > *məlī*, dormire > *drəmi*, coprire > *crəvi*, fromati
> *frmädž*.

Une forte proportion échappe à cette loi grâce à l'influe
analogique. *covä* retenu par *cǭv*, *fǭrtšat* retenu par *fǫ*ä*rtš*, *co*
(serpe) retenu par *co*ä*rb* mais *crtšä* (crochet) malgré *crǫ*.

Traitement de ę et ẹ.

Toniques libres.

Sans condition spéciale nous voyons aboutir ę à *iᵊ* (= *ī*ä
vant *r*). febrem > *fīᵊvr*, fera > *fī*ä*r*, deretro > *dᵊrīᵊ*, lepor
> *yīᵊvr*, mele > *mīᵊ*, petra > *pī*ä*r*, même résultat après palat
caelum > *sīᵊ*. Devant *n*, ę devient *ī*: tenet > *tī*, bene >
*renu > *rī*, venit > *vī*, tandis que ẹ aboutit normalement à
Je considère les mots qui ont *ä* surtout après *r* comme des
ductions postérieures. bibit > *bwä*, te > *twä*, mensem > *m*
nivem > *nwä*, {pilu, picem, pe(n)sum} > *pwä*, mais credit > *crä*, paret
päwä; dans *χäl* < flebilem l'on a assimilation de *w* à la spira
Devant nasale ẹ donne *wę̃*.

---

[1] Cet infinitif irrégulier en *tr* se rattache sans doute à une anci
forme *rǭt* 3e pers. du sing. du présent.

Le *ẹ̄* me paraît être ici encore une réduction postérieure relativement récente: insimul > *ãswẹ̄by*, pena > *pwẽn*, vena > *wẽn*, (tenere > *twẽdr*), fenu > *fwẽ*, plenu > *pyẽ*, simulat > *sẽby*, après palatale *ẹ* aboutit par triphtongaison à *i*: pagensem > *päyi*, recepit > *ərsi*, cera > *sīr* (*ī* sous l'influence de *a*). Le résultat de *ẹ* + *ə* sorti de l'*a* final latin est *ă* dans les mots seta > *să*, moneta > *monă* (cf. -ata qui donne le même résultat).

Atones.

S'il est difficile d'établir une loi pour les atones, l'on constante cependant que:

1°. devant *y* provenant de *c* intervocalique les deux nẹ se distinguent plus et aboutissent à *wä*: secatorem > *swäyu*, *siculittu > *swäya*, renecare > *rnwäyī*, *campicare > *tšẽpwäyī*, precare > *prwäyī*, *digitellu > *dwäyē*.

Remarque. Devant *l*, l'*ẹ* est devenu *a* le caractère labial de *l* entraîne la voyelle palatale dans sa voie, comme il empêche l'*a* de se changer en *ä*: *džalä* < gelare, *ẹ̄džalür* < *ingelatura.

ẹ et *ę* entravés.

En position normale *ẹ* et *ę* aboutissent respectivement à *ä* et *ă*: tepidu > *täv*, septem > *sät*; debita > *dăt*, vidua > *văv*, littera > *lătr*. Il faut mentionner ici le suffixe diminutif -ittu, -itta devenu -*ă*, -*ăt*. cupittum > *copă* (mesure de graine), *tšänatte* germ. Kanne + itta.

Ce suffixe semble de bonne heure avoir perdu sa fonction diminutive au masculin. Entrant dans la formation de nombreux appellatifs, noms d'homme, prénoms surtout („Kosenamen"), noms de lieu, et substantifs verbaux, sa fréquence extraordinaire a amené un certain nivellement du lexique; p. ex. noms de famille: Mairat: Mérillat, Jabat, Gobat etc., prénoms: Oriat (all. Ulrich, Huldrich), Jehannat, Odenat, Piərat, Vuillenat, Gorionat, Valternat etc., Ånnatte, Märiatte, Simonatte, Paratte, Aliatte, Sebillatte, Viatte etc., substantifs déverbaux: *rigă* (maltraiteur), *motă* (mouillat), *mözyă* (le moisi), *tornă* (tourniquet) etc.

Dans quelques conditions spéciales *ẹ* et *ę* aboutissent respectivement aux résultats suivants:

1°. Devant *s*, *ẹ* > *ę̄*, *ę* > *a*: bestia > *bę̄t*, estis > *ę̄t*, essere > *ę̄tr*, wespa > *wę̄pr*; misculare > *maχä*, *piscat > *pātš*, *crista > *crāt*, *friscu > *fra*.

2°. Le suffixe -ellu, -ella donne -*ę*, -*äl*[1]: pellum > *pę̄*, capellu > *tšäpę̄*, flagellum > *χäyę̄*, vitellum > *vę̄*, prunella > *prnäl*, bella > *bäl*, *feminella > *fmäl*, *dominicella > *dõzäl*.

3°. Devant *n* les deux *e* se confondent et donnent *ă*: rem > *ră*, vendere > *vădr*, centum > *să*, femina > *făn*, subinde > *svā*, intra > *ătr*, et *a*, lorsque *n* est finale. Appartiennent à cette

[1] Degen et Zimmerli notent -ellu > *ẹ*. C'est une erreur, ou mon oreille est malfaite.



classe les mots en *ẹ* + *cl* (devenu *gl*, *ly*, *ł*, *y*): *insoliculare > *ăsorẹyī*ᵊ (de *sorẹ̄y*), *butticula > *bọtẹ̄y*, articulum > *ärtẹ̄y*, (*nucicula) > *nöžẹ̄y* (noisette).

4⁰. *ẹ* et *ę* devant *r* donne *ẹ*^{a} et *ä* (*wä* après *v*): nervum > *nẹ̄*^{a}, pertica > *pẹ̄*^{ar}*tš*, hibernum > *övẹ̄*^{a}, viridem > *vwär*, virga > *vwärdž*, firmum > *färm*.

Rem. En face de circulum > *sχarχ*, à coté de *ä* < *ẹ* + *r* il est difficile de se prononcer sur l'évolution du son.

5⁰. Devant *y* nous avons de part et d'autre deux résultats différents. a) *ę* s'est fermé en se combinant à lui b) *ẹ* + *y* > *ī*ᵊ puis l'*ẹ* a donné α) la diphtongue *wä*, puis β) *ī*ᵊ, *ī*ᵊ*r* dans le suffixe -eriu -eria. a) lectum > *yẹ̄*, veclum > *vẹ̄y*, medium > *mẹ̄*, peius > *pẹ̄*. α) tēctum > *twä*, rigida > *rwäd*, *quietia te > *cwäš-tə*, pĭcem > *pwä*. b) ceresia > *slī*ᵊ*ž*, *pettia > *pī*ᵊ*s*. β) ministeriu > *mẹ̄tī*ᵊ, (maneria > *mänī*ᵊ*r*).

b)

Consonnantisme.

Consonnes simples.

1. Initiales ou appuyées.

Elles restent généralement intactes.

α) Explosives (*p*, *b*): pinum > *pī*, bassum > *bä*, carbonem > *tšärbō̆*, campicare > *tšăpwäyī*.

β) Labio-dentales (*v* et *f*) (*w* germanique): vinum > *vī*, faba > *fäv*, advallem > *ävă*, infernum > *afẹ̄*ᵊ. *w* germanique persiste comme *w*, weidimen > *wäyī*, wacht-are > *wätī*ᵊ; les mots qui présentent *g* sont d'un indigénat douteux.

Rem. Changement de *v* en *b* dans curvum et ses dérivés: *cō*^{a}*rb*, *corbä* et *corbă* s. m. < *curvittu (fr. serpette).

γ) Dentales (*t*, *d*): tela > *twäl*, deum > *dü*ᵊ, testa > *tẹ̄t*, calda > *tšăd*.

δ) Spirante *s*. Elle présente un double traitement a) elle persiste, b) devient *χ*.

a) salem > *să*, siccatu > *satšī*ᵊ, *sapo > *sä*, septem > *sät*, saccu > *sä*, soccum > *sö*, sine > *sẹ̄*. b) sex > *χẹ̄*, sequere > *χödr*, *sabulone > *χäbyō̆*, (chotte) = *χọt* s. f. dér. de *χotä* < substare, securum > *χür*, surda > *χọrd*.

Cette infection palatale a dû atteindre d'abord les mots où *s* était suivi de *y*, p. ex. sex > siei > *sχẹy* > *χẹ̄*, puis se propager par analogie à d'autres sans *y*. Le même phénomène se produit pour la liquide *l*.

ε) Liquides (*l*, *r*). Tandisque *r* persiste toujours rem > *rĕ*, turrem > *tọ̄r*, *l* devient *y* sauf devant *a*: lectum > *yẹ̄*, leporem

> *yi'vr*, lima > *yīm*, luna > *yün*, locu > *yü'*, *luta > *yü'* (purin); lacticellu > *läsę̄*, lacrima > *lärm*.

Remarque. C'est du reste un phénomène analogue à la réduction bien connue de *l* mouillé, entre voyelles ou final, pour le français, meilleur, vieille (*mẹ̄yeur*, *vẹ̄y*). L'on dit couramment: *mouyer*, *cuyère*, *souyer*, *miyeu* etc. non seulement en Suisse romande, mais au sud et au nord de la France. Qu'on considère maintenant les cas cités sous ε) plus haut, au point de vue de la phonétique syntaxique, où il n'y a à proprement parler plus de syllabe initiale et l'on verra que la jotisation de *l* devait se produire d'abord et toujours après voyelles (*ă vä ā yẹ̄*, il va au lit p. ex.).[1]

ζ) Nasales (*m*, *n*). Elles persistent: malum > *mā*, natalem > *nā*, *furmicu > *frmi*, fraxinu > *frăn*.

η) Palatales *a*. vélaires (*c*, *q*, *g*), (*qu*); *c* et *g*.

1⁰. Devant *o* et *u* ces consonnes ont donné a) *c*, b) *tχ*, c) *g* persiste. a) *coda > *cū'*, cubitu > *cütr*, corpu > *cǭ^a*, corona > *corăn*, cosere > *cüdr*, cubare > *covä*, coltellu > *cutę̄*, *colatoriu > *culu*, collocare > *cutšī'*. b) *cordem > *tχö'*, corium > *tχü'*, culu > *tχŭ*, coctu > *tχö*, cogitare > *tχüdī'*, coclearíu > *tχöyī*, consobrinu > *tχüzī*, cortilem > *tχörli*. c) gurga > *go^ardž* et *regordži'* (verbe), gutta > *gǫ̆t*, gulata > *golā*.

Rem. L'infection de *c* devenu *tχ̆* est parallèle et analogue à celle de *s* > *χ*, dont nous avons parlé plus haut (cf. *s* initial).

2⁰. Devant *e* et *i*, *c* devient *s*: cinerem > *sę̄dr*, pull(i)cinu > *pusī*; devant *a*, *c* > *tš* comme en v. français: campum > *tšę̄*, casis > *tšī'*, piscare > *patšī'*, *minus-cadens > *mętšę̄*. Devant *e*, (*i*) et *a*, *g* devient *dž* comme en v. français: gallina > *džərən*, gelare > *džalä*, larga > *lärdž*.

-*qu* latin devient *c*, devant toute voyelle orale, mais *tχ* devant voyelle nasale: quartum > *căr*, qualis > (le) *ca*, *quadronem > *cärō*, *exquadrare > *ęcärä*, *cinquante > *sītχāt*, quando > *tχę̄*, *quatt(u)or > *tχätr*. *j* latin devient *dž* comme en v. franç. jugu > *džū*, jocum > *džü'*. *k* germanique est devenu *tχ* dans canna > *tχän*, skina > *ē̦tχən*.

Remarque. Comme pour toutes les langues romanes nous pouvous signaler aussi pour notre patois quelques cas isolés de changement d'initiale sourde en initiale sonore. conflare > *gōχä*, crassu > *grä*.

2. Intervocaliques.

α) Labiales. *p* et *b* intervocaliques deviennent *v*, *v* persiste: sapere > *sävwä*, habere > *ävwă*, lavare > *lavä*, pipere > *pwävr*, caballu > *tšvā*, avena > *ävwę̄n*.

[1] Des exemples de *l* initial > *y* ont été signalés par Mistral, Chabaneau, Puitspelu, Guerlin de Guer (Normandie).

β) Dentales. *t* et *d* disparaissent: rota > *rūᵊ*, nidata > *nyā*, *luta > *yüᵊ* (purin), *tutare > *tüä*, lutare > *yüä*, maturu > *mäyü*.[1]

γ) Spirante *s* devient *z*: rosata > *rozā*, causa > *tšǫz*.

δ) Liquides *r* et *l* persistent: plorare > *pürä*, hora > *ūr*, filare > *flä*, mola > *möl*.

ε) Nasales *m* et *n* persistent: lana > *lę̄n*, amatu > *ämä*.

ζ) Palatales et vélaires.

1⁰. Médiopalatales. Devant *e* et *i* le *c* intervocalique devient ou *z* ou *ž*: vicina > *vēzən*, *racemum > *räzən*, *cucina > *tχözən*, avicellu > *ōžę*, placere > *pyäžī*, *nucicula > *nöžęy*. *g* devient *y*: pagensem > *päyi*, flagellum > *χäyę̄*.

Rem. La finale *z* sortie de *c* dans des mots comme: crucem > *crü*, picem > *pwä*, vicem > *fwä* s'est effacée, sa conservation dans decem > *dīᵊš* s'explique par les combinaisons fréquentes du mot avec d'autres commençant par une voyelle. La finale *š* pour *ž* n'existe que in pausa, l'on dit *dīᵊž öt* < decem octo.

2⁰. *c* et *q* postpalatales. Devant *a*, *c* intervocalique devient *y* en passant par *g*. Dans cacat > *tšīᵊ*, urtica > *ortīᵊ*, spica > *ēpī* etc. *y* s'est effacé ou assimilé; mais il paraît à l'intérieur du mot: plicare > *pyäyīᵊ*, *campicare > *tšępwäyīᵊ*, precare > *präyīᵊ*, secare > *swäyīᵊ*. *g* ne diffère pas, c.-à-d. devient *y* qui s'assimile, s'il y a lieu, mais persiste à l'intérieur: *exmagare > *ęmäyīᵊ*, rigare > *ręyä*, pagare > *päyä*, ligamen > *yī*.

3⁰. *c* et *g* vélaires. Devant *u* et *o*, *c* ou *g* intervocaliques tombent: securu > *χür*, agustu > *ǫ*, necunu > *nyü̃*.

Rem. *c* s'est maintenu (comme en français) à l'état de *dχ* entre *ā* et *u*: acucula > *ädχöy*, acutu > *ädχü*. *qu* est devenu *v* dans aqua > *āv*.

3. Finales.

Toute consonne primitivement finale ou devenue finale a disparu: soccum > *sǫ̈*, amicu > *ämi*, sitem > *swä*, lupum > *lü*, noctem > *nö*, canem > *tšī*, magis > *mä*, salem > *sā*, rem > *rā*, coriu > *tχüᵊ* etc.

Groupes de consonnes.

1. Consonnes géminées.

Elles subissent le même traitement que les consonnes appuyées: gutta > *gǫt*, vacca > *vätž*, collocare > *cutšīᵊ*, flamma > *χäm*,

[1] N'ayant pas trouvé d'autres ex. à l'appui de l'idée émise par M. Horning Zschr. XIV, p. 385 que *y* est la trace d'un *t* ou *d* disparu dans *pǫ säyä* (porcu setatum) *twayę̈* (taeda-ellum) j'hésite à me prononcer. Pour éviter l'hiatus ou s'attend à *v* comme dans *lä vu* (là où); cathedra > *tšäyīᵊr* rapprochée des exemples cités me fait croire qu'il y a production de *y*, lorsque par chute de la dentale, *a* en syllabe initiale se rencontre avec une voyelle autre que *a*.

*sappinu > *sāpī*, passer > *päsä*, terra > *tę̄ᵃ*, bella > *bäl*, moccatoriu > *motšur* germ. kanna > *tχ̆än*. Devenues finales par la chute d'une voyelle autre que *a* elles tombent comme les consonnes simples sans laisser de traces: bellum > *bę̄*, siccu > *să*, caballum > *tšwā*, ferru > *fę̄ᵃ*, grossu > *grǭ*, cattu > *tšä*.

2. Groupes de consonnes différentes.

α) Palatales ou labiales + *l*, soit: *cl*, *gl*; *fl*, *pl*, *bl*.

1⁰. *cl* initial devient *χ*: clara > *χär*, clavem > *χä*, clavu > *χǖ*, clausum > *χǭ*, *clocca > *χötš*. *cl* à l'intérieur appuyé devient également *χ* en passant par *gl*: inclumine > *ăχən*, circulu > *sχarχ*, rasculare > *räχīᵊ* (*räχä* all. rechen). *cl* intervocalique devient *y*: *vecla > *vēy*, *boticula > *botę̄y*, cunucula > *tχənǫy*, soliculu > *sorę̄y*, ranuncula > *ᵊrnǫy*, de même (*qu* + *l*). *qu* + *l* intervocalique devient *y*, aquila > *äy*.

2⁰. *gl* initial, appuyé ou intervocalique devient *y*: glacea > *y̆äs*, glandem > *yā*, angulum > *ę̄y*, ungula > *ŏy*, *strigula > *ętrę̄y*, cingula > *sę̄y*.

3⁰. *fl* initial, appuyé ou intervocalique devient *χ*: flagellum > *χāyę̄*, florem > *χǖr*, flebilem > *χäl*, inflatu > *ăχä*, subflare > *χoχä*.

4⁰. *pl* et *bl* initiales ou intervocaliques deviennent respectivement *py* et *by*: planum > *pyę̄*, pluvia > *pyödž*, platea > *pyäs*, plumbu > *pyǭ*, plicare > *pyäyīᵊ*, (duplu > *doby̆*).

Rem. Cet *y* disparaît devant *i* et *ü*: plus > *pü̆*, reimplere > *rę̄pī*, plorosu > *püᵊrŭ*, n. d. l. *rotš püᵊrūz*[1] (roches pleureuses). *bl* celt. blâvos > *byäv*, germ. blank(u) > *byę̄*, blesser > *byäsīᵊ*.

β) *r* + consonne.

1⁰. *r* + palatale, devant *a*, *r* + *c* > *rtš*: furca > *fortš*, *r* + *g* > *rdž*: virga > *vwärdž*.

2⁰. *r* + dentale (*-rl*, *-rd*) reste intact: articulu > *ärtę̄y*, *martellu > *märtę̄*, sordellu > *sordę̄*, cordellu > *cordę̄*.

3⁰. *rl* et *rn* persistent: *orulare > *orlä*, diurnata > *džornā*.

4⁰. *r* + labiale reste intact: formaticum > *frmädž*, arma > *ärm*, herba > *ę̄ärb*, terra > *tę̄är*.

Rem. Dans ces groupes encore partout où *r* n'est pas précédé de consonnes ou de *ä*, il tend à s'amuir en dégageant un ᵃ qui devient final dans des mots comme: mortem > *mǭᵃ*, horridu > *ǭᵃ*, porcu > *pǭᵃ*, fortem > *fǭᵃ*, tortum > *tǭᵃ*.

γ) Consonne + *r*.

5⁰. Reste intact à l'initiale: granarium > *grnīᵊ*, pratu > *prä*, credo > *crä*, tropat > *tröv*, directu > *drwä*, brachiata > *bräsīᵊ*; intervocalique le groupe c + *r* maintient son *r* intact,

---

[1] Nom de lieu (Moutier).

tandisque l'explosive est traitée, comme si elle était intervocaliqu aprilem > *ävrĭ*, lacrima > *lärm*, labra > *lävr*, quadrat > *carä*, matrem > *mär*, sacramentu > *särmā*; à l'intérieur l groupes *-mr* > (*m*)*br* comme en fr. camera > *tšębr*, numeru > *nōbr*, *-nr* > *ndr* après l'accent et *rr* avant l'accent: tenerem > *twędr*, ponere > *pōdr*, min(o)r > *mwędr*, *tenere-aio > *lorr* venire-aio > *verrä*; la même assimilation a lieu dans le grou] *-lr* > *rr*, voudrait > *vorrä*, faudrait > *farrä*, mais avant l'acce nous avons *dr*: col(i)ru > *tχödr*, volv(e)re > *vǭdr*, col(i)gere > *tχǭdr*, mol(e)re > *mǭdr*, le groupe *-sr* > *tr*: essere > *ętr*, cre cere > *crātr*, cosere > *cūdr*, cognoscere > *coñatr*.

δ) Groupes composés de consonnes + *y*.

6⁰. Le groupe *-ty* devient *ž* lorsqu'il est intervocalique et lorsqu'il est appuyé: rationem > *räžō*, potionem > *pōžō*, ca] tiatorem > *tš'sū*, platea > *pyäs*, nuptia > *nos*, fortiare > *forsī'*; *-dy* initial ou appuyé devient *dž*: diurnum > *džōr*, hord > *ǫ̈ärdž*; *-by* et *-vy* deviennent *dž*: rabia > *rädž*, *cambiare > *tšędžī'*, alveu > *ādž*, pluvia > *pyǫdž*; *-ly* (*lly*) > *y*: taliare > *täy* folia > *föy*, molliare > *moyä*; *-sy* intervocalique devient *ž*: ma sionem > *mažō*, basiare > *bäžī'*; *-ssy* > *s*: bassiare > *bäsχ* missionem > *mwäsō*; *-cy* devient *s* en toute position: *aciaciu > *äsī'*, glacia > *yäs*, calcea > *tšās*, brachiata > *brasi'*; *-py* inte vocalique devient *tš*: hapia > *ätš*, sapiat > *sätš*, adpropiare > *äprtšī'*, v. h. all. krippia > *cratš*; *-my* devient *dž*: comeatum > *cōdžī'*; *-ny*, *-nny*, *-gny* intervocaliques sont devenus *ñ*: vinea > *vəñ*, (aranea + aria > *ärñī'r*), balneare > *bäñī'*, castanea > *tšätęñ*, cognoscere > *coñatr*, pugnata > *poñī'*; *-mny* devient *d* somniare > *sōdžī'*, *dominiariu > *dādžī'*.

7⁰. Groupes de consonnes dont le dernier élément est u explosive.

La divergence dans le développement de ces groupes e analogue à celle du français, c.-à-d. les traitements diffèrent suiva l'époque à laquelle s'est produit la syncope des voyelles inte médiaires dans les mots du type: manducare ou cogitare (la sourde intervocalique a dû passer à la sonore pour aboutir *męždī'* et *tχüdī'*, vindicare > *vą̄džī'*, adiutare > *ä.lī'*.

Mais dans les proparoxytons d'une part: -aticu > adigu > *ädž*, coraticu > *corädž*, villaticu > *vlädž* de l'autre: Cons. + (*i*)*cu* > *tš*, manicu > *mętš*, manica > *mętš*, pertica > *pęrtš*. Da ces derniers exemples la posttonique devait tomber antérieureme au passage de la palatale sourde à la sonore, qui était inte vocalique, lorsque la finale est *a*.

3. Groupes finals.

Tous les groupes de consonnes finals du latin vulgaire ne terminant pas par une liquide, *c* ou *m* se sont effacés dans not

patois. diurnu > *džō*$^{\ddot{a}}$, tempu > *tã*, altu > *ha*, credit > *cra*, tectu > *twä*, caldu > *tša*, factu > *fä*, nervu > *nẹ̄*$^{\ddot{a}}$, tra(n)sversu > *trävẹ̄*$^{\ddot{a}}$, cervum > *sẹ̄*$^{\ddot{a}}$, brachiu > *brä*, frigidu > *frä*, boscu > *bǭ*, colpu > *cǭ*, augustu > *ọ̆*, noctem > *nǭ̄*.

Ceux qui persistent sont les groupes latins se terminant par *r* ou *l* (palatale ou labiale + *l*) ou *m*, *n* ou *c*: fratrem > *frär*, *criblum > *criby*, circulum > *s*$^{\chi}$*arχ*, ungula > *ǫ̃y*, alveu > *ādž*, sapiu > *sädž*, rubeum > *rüdž*, ulmu > *orm*, coperculu > *crəvẹ̄χ*, masculu > *mal*, soliculu > *sorẹ̄y*, veclu > *vẹ̄y*.

La même règle s'applique aux groupes de formation romane: facere > *fär*, credere > *crär*, coquere > *tχör*, fugere > *für*, arbore > *äbr*, consuere > *cudr*, asinu > *än*, salicem > *sas*, alterem > *ātr*, galbinu > *džan*, sedecim > *saz*, pulice > *püs*.

Remarque. Il existe quelques mots dont l'*r* final est inorganique et dû probablement à l'analogie: wespa > *vwẹ̄pr*, *aresta > *alẹ̄tr*, cubitu > *cütr*.

B.

Toponomastique.

a)

Noms de lieu dérivés de noms d'homme.[1]

(1. Noms de familles et sobriquets. 2. Prénoms. 3. Noms de saint

1. Noms de familles et sobriquets.

Allemand, *l'almẽ*, P. G. (n. n. 1683 essert l'Allemand, a. 1548 German l'A.).

Bidal, clos. nom d'un Abbé de l'ancien chapitre Mouti Grandval (1683 Bidat). M. G.

Böglin, pré. Nom aujourd'hui éteint dans la localité (a. 1500 environ *bögly*) M.

Boillat, *bwäyă*, champ. Nom très répandu au Jura berno formation déverbale à l'aide du suffixe -ittu (cf. bibitore *bwäyŭ*). G.

Boivin, *bwävĩ*, pré. Non éteint, primitivement sans do sobriquet. M. Cr.

Bolx, *bolx*, crêt. Nom éteint. Se retrouve dans les a. c. I

Boucher, crêt. (a. c. vers 1480. Garnier Buchey.) C.

Brennet, clos. M. éteint.

Bron, crêt. (a. c. Gossin le Bron). Cr.

Bronchat, champ. (r. r. 1683) aujourd'hui Bronchet. Cr.

Cadet, clos. éteint. C.

Chapuis, pré. Non éteint dans la contrée; *tšäpü* = ch pentier. P.

Chiroz, clos. Fausse graphie pour le nom encore viv „Giroz" de l'all. „*geriwald*". P.

Chopin, *šopĩ*, combe. Éteint dans la contrée (cf. Chopa encore vivant).

Choudaie, *χudā̆*, pré. Éteint peut-être *solidatum? M

---

[1] Nous avons écarté de notre étude toponomastique la recherche l'origine des noms de famille, ce genre d'investigations réclamant orientation d'étude que nous ne pouvions nous proposer. Quelques remarc toutefois que nous avons cru bon et utile de produire se sont imposé nous chemin faisant.

[2] *bolx* signifie aussi dans notre patois un trait d'arbalète, de l'all. bolz

Choulet, *šūlā*, pré. (a. gr. Schoulay, Chouellait.) M.
Chouppin, champ. G. (cf. chopin).
Coquin, champ. M.
Cornel Hin, chésal. M. (r. r. 1683).
Coulon, marais (de Nicolas par aphérèse + ōnem). N'est plus usité ni senti comme prénom. M.
Cyerle, champ. Éteint. M.
Dupont, doz chez. G.
Eptinger, pré. M.
Fliugsuif, cerneux, (graphie erronée pour „Flügauf" nom de fam. all. (r. r. 1683). G.
Gaillardes, clos G. éteint, sans doute sobriquet.
Gallet, forêt, éteint dans la localité, mais encore vivant au Jura. M.
Garod, champ. (Garaut, Garaud dans quelques documents), all. *gar-wald*. M.
Gobat, champ, M. Pré ès Cr.
Gossins, ès. Non éteint. Cr.
Hèche, pré. Non éteint. M.
Hehme, cerneux (r. r. 1683). Cr.
Jeuliard, champ au (r. r. 1683), aujourd'hui Juliard, G.
Jojo, sous chez, *yǭyǭ, dō tšī'*, sobriquet, que l'étymologie populaire fait remonter à de vieilles gens, habitants de la maison dite aujourd'hui „chez Jojo", et qui étant allemands n'auraient répondu à leurs combourgeois que par des „jo, jo". Après tout cette origine est possible et n'a rien d'extravagant,[1] mais il est bon de faire remarquer que la formation de sobriquets et de surnoms par redoublement de syllabe est fréquente.[2]
Joray, cerneux. Nom très répandu. B.
Iselet, champ. M.
Lambert, champ (r. r. 1683). Cr.
Lioz, cras du champ. Cr.
Mairats, *mẹrā*, (r. r. 1683). C.
Marchand, champ. Cr.
Menier, pré Jean. M.
Mercier, champ. M.
Monbertin, P.
Mornach, terre de (r. r. 1683), appartenant anciennement aux seigneurs de Mornach. M.
Moré, clos (a. c. cerneux Jean Moré). G. E.
Morels (r. r. 1683) champ. Non éteint au Jura. M.
Mütle, fief (r. r. 1683), non éteint. P.

---

[1] Je retrouve le même sobriquet „jä, jä" à Porrentruy.
[2] Pour ne citer qu'un souvenir de collège je me permettrai de produire ici les noms de mes honorables professeurs tels qu'ils figurent encore dans le lexique du gymnasien neuchâtelois. Ce ne sont pour la plupart que des redoublements de syllabe de leur vrai nom de famille ou de leur prénom: *mümü, süsü, kiki, tütü, tētē, tōtō*.

Nez, champ Jean le. M.

Nowelli, champ (r. r. 1683 Abraham Nouvelli, vers 150 Novelly), éteint. M.

Péteut, *pętö*, cras d'chez l'. Non éteint. R.

Picard, *pilχä*, côte. Éteint. M. R.

Pin, marais Jean du. M.

Pochet, derrière chez (r. r. 1683). P.

Rabin, verger (r. r. 1683 Roubbin).

Rambert, dans Montrembert. G.

Rénie, *rȩnī'*, en, (1683 Rehnie, Renier, déjà en 1306 „c prato Reinier"). M.[1]

Riard, pré (déjà en 1683 r. r.). Non éteint.

Romi, cerneux, petit bois ès, non éteint. M.

Rossat, champ di, G. M.

Rossez, champ (r. r. 1683). G.

Roubbin, cf. rabin.

Saulcy, *sāsi*, pré de, non éteint. Famille provenant de Sauc village en Ajoie, lat. salicetum.

Tièche, pré Jean, non éteint. M.

Vendelo, *vȩ̄dlǭ*, oeuches, sobriquet, rodeur, vagabond.

Witzig, clos (r. r. 1683).

2. Prénoms.

Ammelon, *ämlǭ*, fief (r. r. 1683), Amalia + onem. Cf. suis all. limitrophe „Ammeli", „Emmeli" (Bâle).

Antoine, clos chez, vers chez. P.

Boirte, pré, fr. Berte all. Bertha. P.

Bendi, *bȩ̄di*, ordon. de „benedictus" suisse all. Bänedicl Bänedik et Bendix. R.

Caroline, la, *cärlən*, lä. Nom de pré. R.

Genori, pré; ce nom d'allure italienne n'est autre que contamination des deux prénoms Jean-Henri (a. c. 1580 J hannery); aujourd'hui *džȩri*. G.

Germain, cerneut. La fréquence de ce prénom dans passé s'explique pour notre vallée par le prestige de St-Germai premier abbé de Moutier-Grandval, fondateur du couvent et mart (cf. Moutier). Cr.

Germonet, champ. Cr. Forme française pour germonat ‹ minutif de Germaîn.

Gorgé, cerneux. M. Non éteint, champ, Cr.

Gorionat, clos (a. c. 1683 Gobbat Gorionat); diminutif Gorion, de germ. gaud-ric, fr. gauri.

Grégoire, clos. Cr.

---

[1] Tr. III, No. 50, 1306. „Annuatim decem solidos denariorum, de pra dictis ‚dan Reinier' sitis in maiori monte de Arsa" . . . id. dans le *lit vitae* de M.-G. à la même époque. Ces textes prouvent que nos montagı étaient habitées et cultivées bien avant l'arrivée des Anabaptistes alleman

Humbert, pré, M.

Jean, cerneux, E.

Jeannat, chez, E. Suff. -ittu.

Isaac, clos, E. chez gros, M.

Ladans, pré (graphie erronée déjà 1683: „Prailaden“) lisez: pré l'Adam.

Lodets, *lōdă*, clos ès, le français connaît comme doublet de Claude, laude, laudet, mais la finale *ă* et la graphie *o* pour *au* semble renvoyer plutôt à la forme suisse all. *lŭdi* pour Ludwig comme Walti a donné *Valtă*. M.

Lodeta, ès clos, Diminutif de *lodă* (cf. lodet). M.

Ludwig, *loyĭ*, clos, de „ludovicum“ > *looi* > *loəi* > *loyi*. M.

Margueron, clos, variante pr. Marguerite. P. M.

Matté, sous la Jean, M.

Martenat, cerneux ès (r. r. 1683 Mertenat), diminutif de Martin. Cr.

Odenat, derrière combe; Dimin. de Odon. B.

Oriat, champ (r. r. 1683 Horriat). Diminutif de Ori (sorti de Ulricus de l'all. Huldrîch) + ittu.[1] L'*h* étymologique s'est conservé dans le nom de famille de la Suisse française Houriet (Neuchâtel). P., suisse all. *Oeri*, *Hauri*?

Permont, *pī*^{e}*rmõ*, pré, pour Pierre-mont. Cf. Perrefitte. R.

Perrat, *pī*^{e}*ră*, courtils (r. r. 1683). *tχörtī* dim. de Pierre. Cr.

Perrin, oeuche Jean, M.

Peter, clos gros, all. M.

Peterly, fief. Dimin. du précédent. G.

Phlippe, pré, pour Philippe. P.

Pierre, *pī*^{e}*r*, la combe, de „petrus“. R.

Richard, essert. E.

Sauvain, pré, côte. Cr.

Valtä, ès, du suiss. all. Walti, de Walter. R.

Vuillematte, la. Le fr. Guillemette (a. c. 1683), les noms de famille dérivés de l'all. Wilhelm sont nombreux au Jura bernois.

Vuillerat, champ. M.

Yade, *yād*, ordon à gros, R. français Claude.[2]

---

[1] Trouillat III. vol. No. 256. Ulrich, bailli de Porrentruy déclare en 1337 aux bourgeois de cette ville: Je Holris, vouhez de Porrentruy ... puis“ 1333 No. 266 „Horris“.

[2] Le mot est indigène, tout au moins bourguignon; mais quelle évolution des sons! Il y a de „Claudius“ à „*Yād*“ triple violation de lois phonétiques: *cl* devant aboutir à *χ*, *au* à *ǫ*, et *dy* disparaître ou tout au plus donner *dž*. Il faut admettre un passage de *cl* à *gl*, puis une identification erronée de *au* dans Claude francien à *au* sorti de *a* + *l*, toujours *ā* dans notre patois (chaud > *tšā*, calva > *tšav*, sahala > *sal* etc.), enfin conservation de *d* comme étant nom de baptême, partant mot d'Eglise. Il faut attribuer sans doute la fréquence de ce nom en Bourgogne à la célébrité de Claude (Saint) évêque de Besançon au 7ième siècle, qui illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne (Franche-Comté) et dont le monastère (qui porte encore aujourd'hui son nom) devint après sa mort vers 696 un des lieux de pèlerinage les plus recherchés.

Yadat,[1] clos, dimin. de *Yād* suff. -ittu.

3. Noms de saints.

Ste-Catherine, pré, M.

St-Germain, de St-Germanus, fondateur et premier abb du monastère du lieu (cf. Moutier).

St-Jean, roche, R.[2]

St-Martin, pré, M.

St-Pierre,[3] champ, M., pré B., place G.

b)

Faune et Flore.

(Noms dérivés de noms 1. d'animaux, 2. de plantes.)

1. Noms d'animaux.

Agasse, *ädyäs*, pré l', P. du v. h. all. agaza, la pie.[4]

Boeufs, *bü°*, côte aux, *cǭt ā*. C. E. lat. bovem.

borbī° ā sę̄ᵃ R. fr. bourbier aux cerfs.

Bovaine, en la, M. (tiré d'un acte d. 1683) lat. bovina.

Bouvrie, la, M. 1683 r. r. v. Bovries.

Bovries, M. (déjà vers 1500 bowerie) le suffixe -erie e: fr. le b. lat. *bovaria cité par D. C. aurait dû aboutir à *bovī.* Enclos pour l'estivage des jeunes boeufs.

Bument breulai, *bü°mā brölä*, Cr. nom de champ. *bü°mā* < *bovimentum, fumier.[5] *brölä* < *brustulatum; fr. brûlé.

Buement, *bü°mā*, le, Cr. v. le nom précédent.

Chaible au Chevreux, *tšäby ā tšävrǭ*, M. (d'un a. de 168 nom disparu; du b. lat. cadabula (Scheler) > *tšäby*, couloir q sert à dévaler le bois des hauteurs; capreolum > *tšävrǭ* fr. châb au chevreuil.

Chaibion, *tšäbyǭ*, M. (1821 a. c.) dér. du mot préc. avec su -onem qui ajoute dans ce cas une idée péjorative.

---

[1] De *Yād* on a un féminin Yadine.

[2] Situé au bord de la route; le creux au bas du rocher fait suppos qu'il devait contenir avant l'établissement de la réforme, ou une croix quelque image du saint.

[3] Il existait anciennement à Moutier une église St-Pierre à côté de grande église collégiale. Les dernières traces de l'édifice démoli ont dispa vers le milieu du siècle passé.

[4] La fréquence de ce nom de lieu sur territoire romand et allemand p lequel on désignait primitivement sans doute un lieu malfamé, atteste la p pularité et l'antiquité des superstitions qui se rattachent à la pie, qui n cessé d'être chez nos paisans, comme ailleurs du reste, l'oiseau de mauva augure par excellence (cf. Gasse, la).

[5] Un acte de 1715 porte: „-item trois trais de *Lavons* (= planche trois *luges* (= traineau à deux cornes qu'on mène à bras) à mener le toi et une à mener le *böuement*".

Chervé, *tšärvę̄*, champ, M. (r. r. 1683 Chevrèz); cette ancienne graphie prouve qu'il s'est produit une métathèse *vr* > *rv*, du lat. caprarium. Sur les doublets de -ariu, -aria voyez le vocalisme. La forme actuelle est *tšəvrī'*.

Chevaux, *tšvā*, combe aux, R. a. c. nom disparu, lat. caballum.

Chèvre, *tšī'vr*, pré la, R., la, (montagne) P. lat. capra.

Chevreuil, *tšävrọ̈*, combe au, C. *cōb ā* lat. capreolum.

Chien, *tšī*, pré au, *prä*. P. lat. canem.

Duc, rocher au, R. le hibou commun.

Espetaux, *ẹ̄ptō̧* et *ẹ̄ptā*, G. nom de pré (r. r. 1683), du lat. putidu + suff. germ. *wald*, *ès ptā* = aux putois. La forme *ptō̧* est due à l'influence française; voyez Gautier — *Gāti*, Vaux — *vā* etc. et à un changement d'accent qui a produit l'effacement complet de la protonique initiale.

Fourmis, *frmī*, champ des, *tšę̄*, M. lat. formicu. s. m. *ī frmi* fr. fourmi.[1]

Gasse, combe la, G. M., rière la, pré la. Toutes ces graphies sont erronées. C'est l'*ädyäs* (cf. Agasse) qu'il faut lire. Le scribe probablement allemand pensait à Gasse, rue.

Lièvre, *yī'vr*, champ‿au, P., pré la, B. Cr. lat. leporem est fémin. dans notre patois *än yī'vr*.

Limaçon, *yəmäs*, pré, M. prä, lat. *limacea.

Loup, *lū*, creux au, fontaine, lat. lupum.

Lover, *lovēr*, la, *lä*, G. lat. luparia avec conservation de l'ancien suffixe *-ẹ̄r* (cf. -arius, -aria au vocalisme) fr. louvière.

Mattou, *mätū*, sur champ, Cr., fr. matou.

mō̧tī' ā fọx, R. Nom d'un bloc de rocher isolé dans la forêt. Propr. „*moutier au fox*", soit „l'église au renard". *monisterium et l'all. Fuchs. Cf. le nom de lieu all. „Fuchsenkanzel" (Ct. de Berne).

Muses, *mü's*, bois des, *bō̧ di*, M. Nom d'une forêt de montagne. *mü's* s. f. est le nom d'un oiseau sauvage de la famille des gallinacés. Le mot presque éteint n'est plus connu que des vieillards. Tout le monde dit aujourd'hui „*bois aux müz*", c'est plus poétique.

Oies, *ọ̄v*, pré aux, *prä ā*, M. lat. auca.

Ortie le boeuf, *ortī' l' bǖ'*, combe, R. G. lat. urtīca + arium et bovem, lieu où croissent des orties. L'imagination populaire toujours en éveil, lorsqu'il s'agit d'expliquer, voudrait qu'on prononce: *ortǖ' l' bü'*, pour ainsi dire „ursus *tutat bovem"; le pâturage de ce nom aurait été jadis un jour la scène d'un combat entre un boeuf et un ours. Si la chose en soi n'a rien d'impossible, la forme et le fait que le même nom se retrouve dans d'autres localités, nous font reléguer *ortü' l'bü'* et son explication dans le domaine de l'étymologie populaire.

[1] L'ortographe française est illogique.

Pitats ès, *plā*, *ẹ*, G. voyez Espetaux.

Poulat, *pülā*, droit des lieux, P. *drwä d'yü'*, haut des lieux, *hā d'yü'* (1683 r. r. clos poullat, G.), lat. *pullittu a) petit coq, b) robinet.[1] C'est dans la seconde acception quelque peu élargie qu'il figure ici; le mot évoque l'idée d'un lieu humide où l'eau dégoutte et ruisselle.

prī'r püsnāt ou *džərnāt*, R. lat. petraria { pulice + itta / gallina + itta ; *püsnat* ou *džərnat* est le nom que nos paysans donnent aux coquilles d'escargots pétrifiées (cf. dans une dérivation analogue le suisse all. pipeli, petite poule „Fohrepipeli").

Raitoueres, *rätū'r*, les, G. (r. r. ès piaines Raittourres) dériv. de *rät* s. f. la souris + oria. a) trappe, souricière. b) terre ravagée par les souris et les rats, puis, par extension, mauvaise terre, impropre à être ensemencée. *rätā*, rongé par les souris.

Renard, *rnār*, cerneux, M., champ au, P. s.v. h.all. Reginhard.

Vacher, *välšẹ*, pré, M. (1683 r. r. vaiché) est français.

Vacherie, pré de la, G. C. est français.

Vaches, *väts*, pâturage aux, *tšẹpwä ā*, E., lat. vacca.

Taicheniere, *täšni'r*, la, R.; du lat. taxonem > *täšǭ* taxonaria, tanière du blaireau.

Roncins, *rǭsī*, planches aux, P. b. lat. runcinum, étalon.

Veaux, *vẹ*, pré ès, *prä ès* C. lat. vitellum.

Vélie, *vẹli'*, le, R. B. Cr. E., le petit, P., clos du, C. lat. vitellarium, enclos pour les veaux, all. Kälberweid.

2. Noms de plantes.[2]

Biorles, *byorl*, les, B., lat. viburna, fr. viornes.

Bramattes, *brāmätt*, sur, M. (r. r. 1683 clos de „Bremaittes), mot complètement éteint, nom d'un pré de montagne. J'estime que le mot est d'origine allemande et dérivé dans sa première partie du v. h. all. *bramal* venu de *brâmō*, *brâma*, aujourd'hui all. *brom*, engl. *broom* l'épine rouge, mûrier. Dans le même sens suisse all. *brōme* (Ct. de Zug, Zürich, Bâle Campagne et partout ailleurs *Brombeeri*).[3] La seconde partie *-mät* est l'all. matt graphiquement confondu avec le suffixe -atte < itta. Il est bon de rappeler d'abord la proximité du territoire de langue all. puis la fréquence de -matt dans la formation de noms de lieu all. (Ct. d. Soleure, terrain limitrophe, d'après l'atlas Siegfried p. ex.: Schützenmatt,

---

[1] comme l'all. Hahn, Hähnchen.

[2] Nous plaçons dans ce chapitre quelques appellatifs qui sans être à proprement parler des noms de plantes se rapportent cependant directement à la flore.

[3] cf. Gatschet, O.-F. p. 98, et sur l'existence de dérivés italiens de *brâmo*, vicent. *brombo-a*, „*pruno, prugna*", basso-engad. *brümbla* „*prugna*" voyez Nigra Arch. glott. XV, p. 101 e. s.



Herrenmatt, Schafmatt, Buchmatt, Weiermatt, Moosmatt etc.).

Brous, *brŭ*, ès, Cr. mot éteint. Celt. *brouc*, suisse all. (Ct. de Berne) *Brug*, la bruyère. Bruggeren d'un lat. brugera, nom de hameau dans le district de Schwarzenburg (Ct. de Berne).

Brues, *brŭ°*, les, de dos, champ des, dessus, Cr. (r. r. 1683 prairie des grandes b. G.), barre des, le, Cr. (a. c. vers 1680 „*bruys*"). Noms de terres marécageuses, l'all. „Brühe".

Cagreu, *căgrö*, P. Nom d'une mauvaise herbe, plus connu sous le nom *cū°tšä*, „queue de chat", all. „Katzenstiel", fr. la prêle.

Celesiers, *slidžī°*, les prés, Cr. lat. ceresia + ariu, fr. cerisier.

Chardenat, *tšärdnă*, l'oeuchatte, M. lat. cardonem + ittu, fr. chardonet.[1]

Chêne, *tšān*, le, R., champ du, P., sur le, G. lat. *cassinum, v. fr. *chasne*.

Cheneviere, *tšänvīr*, du pré, R., lat. cannabaria.

Coeudres, *tχ̄ödr*, champ des, G., gr. κορυλος, lat. corylus, *colyrum, fr. coudre; *tχödrī°*, coudrier.

Cū° lä tšät, R. Nom de pré fr. „queue la chatte", l'allem. „Katzenstiel" plante: „equisetum arvense".

Courrouses, *curūz*, clos des, R. Nom de la poire cultivée dans ce clos, et qui tire son nom de Courroux, village de la vallée de Delémont d'où le fruit fut importé. Formations analogues: des *lyō* (poires de Lyon), des *dəvlī°* (poires de Develier), des *tšępō* (poires de Champos). L'étymologie populaire fait dériver ce nom de la couleur du fruit, cou rouge.

Envorgieres, *ănordžī°r*, les, P. (r. r. 1683 orgiere) mot éteint. lat. hordeu + aria et in, probablement emplacement où l'on vendait de l'orge.

Fahyn, *fäyī*, plain, *pyę̄*, P. lat. planum faginum, petit plateau planté de hêtres; *fäyī* est aussi le nom du putois, qui se plaît dans les hêtres cf. „martre des hêtres", angl. „beech-martin".

Foigiere, *fwädžī°r* et *fădžī°r*, C. lat. filicaria, fr. fougère.

Fleurats, *χöră*, pâturage des prés, C. lat. florem + ittu, mot éteint.

Fraises, *frä*, pré des, P. s. m. lat. fragum.

Frêne, *fę̄r*, champ du, pré, R. *tšę̄ di prę̄*, on écrit toujours préfrêne et prononce *prę̄fę̄r*. Ce nom a donc subi une double transformation, car fraxinu donne régulièrement *frän*. D'abord une dissimilation des deux groupes de consonnes *pr*—*fr*, qui devait entraîner l'amuissement de *n* final, puis sans doute à une

[1] Peut-être un nom de famille.



époque récente seulement sous l'influence du fr. pré une assimi lation des voyelles: *präfrän* → *präfär* → *prẹ̄fẹr.*

Geneveys, *dž°nvē*, champ, M.; lat. jeniperu + ariu la form patoise présente une réduction du groupe *-nvr à nv*; plantatio de lin.

Jons, *dzǭ*, les, E.; lat. juncum.

Malépiay, *mālẹ̄pyä*, (r. r. 1683) M. nom disparu, lat. malun spicatum, spicare > *ẹ̄pyä*, sortir de l'épis.

Malherbe, *malẹ̄rb*, M.; lat. mala herba *mā*, *māl* adjecti mauvais p. ex.: *mālpī°r*, *mālmažǭ*, *mālrä*, *mālrotš* etc.

Mousse, *mŏs*, sur la, R.; orig. germ. *mussa (cf. Br. Z XXI, 218).

Orgerie, *ōᵃrdžī°r*, P. M.; cf. Envorgiere.

Orme, *ǭᵃrm*, champ de l', P.; lat. ulmum.

Perchattes, *pẹ̄rtšăt*, prés des; lat. pertica + itta, jeune hêtr

Perches, *pẹ̄ärtš*, derrière les, R.; champs de la, ès, Cr; la pertica.

Plânes, *pyän*, les, G.; lat. platanum, fr. platane.

Poil du chien, *pwä di tšī*, M.; nom de prés; nom populair d'une graminée, la narde roide (nardus stricta), appelée aus „*pwä di lu*", bien connue aux faucheurs comme très résistant sous la faux.

pwärī°, l', P.; fr. poirier, *pwärī° pistŏlă*, R., fr. poirier pistole l'arbre a disparu, le nom est resté; il tirait son nom de la form du tronc tordu comme un pistolet.

Pois, *pwä*, cras des, P., sous creux di. a) lat. pīsun b) pīcem.

Pommerat, clos au, M. nom disparu, dont le sens est étei (r. r. 1683) peut-être un nom d'homme; on attend de *pomī°r* fem. un diminutif *pomrat.*

Racines, *räsən*, ès, Cr. (a. c. 1738 ès raisennes), lat. radicin

Rainfo, *rẹ̄fǭ*, P.; nom de forêt de *rẹ̄* < ramum, la branch le noeud dans le bois (cf. all. *Ast*) et *fǭ* < fagu. Ce derni mot est sorti d'usage et a été remplacé par *pẹ̄rtš* et *fwäyār*, hêtre.[1]

Ravières, *rävī°r*, les, C., champs, sur les, Cr., lat. rapari champs de raves.

Rosenières, *Rozenières*, Cr., *roznī°r* P., aussi nom de villa all. Welschenrohr, derivé de raus all., fr. roseau + suff. inu - aria (cf. sous eau; Rauss).

Sale, *sāl*, chemin de, Cr., champ de (1683 saale) d. v. h. a *sahala*, fr. saule. D'un document du milieu du XVᵉ siècle (Trouilla

---

[1] Un arbre historique a conservé et semble devoir perpétuer le souve de ce mot qui tombe en désuétude; c'est le fameux „*fǭ* des hérétique des Genevays sous lequel le réformateur Farel a passé, dit-on, grâce à violence des femmes catholiques, le plus mauvais quart d'heure de sa vie.

il ressort que ce lieu est un ancien champ clos où devait descendre tout Prévôtois désireux de vider une querelle par les armes.[1]

Trondai, *trǫdä*, le, R., lat. truncum > *trǫ* et *dä* s. f. „bois gras“, fr. popul. dard. (?).

Vaivres, *wāvr*, champ des, creux des, planches des, marais des, sur les, droit des, G. lat. vepres, le mot est éteint.

Vernes, *vęärn*, champ, Cr., gall. *vernos, fr. verne, aulne.

Vigne, *vəñ*, la, M. R., lat. vinea.

Vigneule, *viñöl*, clos de, M. (1683 r. r. vigneulle), lat. *vineola.

Vinne, *vəñ*, sur la, Cr. Cf. vigne.[2]

c)

Topographie.

(1. le sol. 2. l'eau.)

1. Noms de lieu dérivés de la configuration ou de la nature du sol.

Arceu, l'*ärsö*, M. nom de rocher, mot éteint (v. 1500 „in prato en l'arseuz“) lat. arcu + eolu.

Astai, *ästä*, pré de l', *dō* (sous) *prä*; fr. propr. terrain qui s'est assis, du lat. *adseditare > *ästä*; dc. pratum *adseditātum.

Bame, *bām*, la, *lä*, G. de *balma d'orig. obscure; caverne, creux, de là une dérivation verbale *inbalmare, *s'ābāmä*, se cacher dans un trou (se dit des animaux).

Besse, *bäs*, pré la, M. (déjà en 1683), lat. bassa (scil. montanea) par opposition à „*lä hāt*“. Les deux adjectifs en fonctions de substantifs sont encore en usage.

Besace, la, *bsäs*, M., nom de champ, lat. *bisaccea.

Beserain, champ de, *bäsrę̃*, M. 1683; signifie: champs du bas, lat. bassa + ariu + anu (?); cf. fr. riverain.

Beseraux, *bäsrǫ*, M., nom de champs, lat. bassa ruga, sillons du bas; cfr. v. fr. *roie.*

Blanches terres, *byętš tęä*, M. 1683 nom disparu.

Boussa, le, *büsä* (1683). Est le troisième et sans doute le plus vieux nom du village St-Joseph, all. Gänsbrunnen. Le

[1] — „*Et se tant estoit que champ de bataille se fist en la prévoté, le champ se doibt faire au lieu de Creminnes, sur le pré de Sales, et pourcequ le champ de bataille se fait sur la Prévoté, nostre sieur le Prévost doibt avoir le thier de l'avoir de celui qui pert et nostre seigneur de Basle les 2 parties — . . . et l'advoyer doibt songer les armures à ceux qui font le champ de bataille, et doibt avoir l'advoyer toutes les armures du perdant de champ, lesquelles armures les amis du perdant pouvent roimbre et ravoir de l'advoyer pour 20 sols à meilleur marché que nuls autres.*“ —

[2] Sans ces derniers noms de lieu rien ne donne à supposer l'existence d'une ancienne viticulture dans cette partie du Jura. Les vendanges n'ont probablement pas survécu longtemps chez nous à la disparition des caves du couvent.



nom est tombé en désuétude. Ceux qui se le rappellent expliquer par: *bout du sac*, St-Joseph étant le fin fond du „*cornat*“ (no de la vallée). C'est l'étymologie populaire, la véritable se dérob

Boucles, sur les, *bǫ̈χ* s. f., M.; lat. buccula, élévation arrondi all. *Buckel*, v. fr. *bocle*.

Colattes, les, R., nom disparu, semble remonter à un la *collitta (?), mais il est plus probable que ce soit une fauss graphie pour golattes (voyez golat).

Combattes, *cǫ̃băt*, les, M. B. G., la, Cr., oeuche de la, E. din de combe à l'aide du suffixe -itta.

Combe, *cǫ̃b*, champ de la, dos les, dos les clos, R., la, M grosse, noire, petite P., peute (putida) noire, riere la, G., la, E sur la vieille, Cr., orig. celt. kymb- cumb-a vallon étroit, ravi

Contours, fin des, E.

Contremont, *cǫ̃trmǫ̃*, champ, G., synonyme de *vwärm* Champs situés contra ou versus montem.

Corbesses, les, *corbăs* B., champs; du lat. *curvacea, cham recourbés, avec conservation du sens péjoratif, désigne aussi un femme malfaite.

Cornat, le, champ du, E., lat. cornittu, coin, recoin. E le nom de la vallée parcourue par la Raus depuis Elay jusqu Moutier.

Cornais, *cornā̈*, la, C. P.; voyez *cornā*.

Cornā, ès, R., lat. cornata fr. cornée. Nom d'un pré s'ava çant en forme de corne dans la forêt.

Côte, *cǭt*, de l'Envers, *dlăvę̄ä* R., des neufs clos, dos les, C du lat. costa, d'abord flanc de montagne, puis forêt, tous n flancs de montagnes étant couverts de bois.

Côtate, *cǭtăt*, la, R., ès, -s G., sous la, M. Cr., lat. costa - itta, fr. petite forêt.

Crâte, *crāt*, à la, B., lat. crista, fr. crête.[1]

Crémine, *crmīn* (1461 Créminne, XVI[e] s. Cremin)[2] cros mina, fr. creux des mines. Les traces de gisements sidérurgiqu sont encore visibles dans le sol, mais l'industrie métallurgique jad florissante a complètement disparu du lieu.

Crêt, *cra*, champ des, au, sur le, R., haut des, la forêt d champ du, P., le, peu (putidu), ès, sur le peu, Cr., lat. crist tertre, pente rapide.

Cretchamp, *cretšę̄*, G. (r. r. 1683) graphie erronée, fr. crêt, c celt. kristu + campum, champ.

---

[1] C'est au même mot que je fait remonter le suisse all. „*Grattel*“ ((d. Bâle) fierté, dans l'expression „er het e. G.“ „crista + ella“ > *crāt* et non pas à „gratter“ (cf. Sch. Idiotk.), cf. Rabelais I, 25 „*acresté*“, fi la crête élevé, fier comme un coq; c'est une évolution sémantique analogue celle de toupet = audace.

[2] cf. Quiquerez: „*Notice historique et statistique sur les mines, forêts, et les Forges de l'ancien évêché de Bâle.*“



Creuse, *crös*, sur la, la, M., la, c. de la golant, G., sub. verb. d. lat. *crosare > *crözä.*

Creux, *crǭ*, les, lat. *crosum, clos du *crödžəna* est le nom d'un fameux ruisseau de l'Ajoie „creux au sorcier“ (*džənā*). C'est l'explication populaire, provenant de l'infection palatale de *s* entre voyelles. Les anciennes graphies ont *s*, donc: *creusenat*, petit creux.

critšā, l', R. Nom d'un rocher crochu, le rad. *crocc- + ittu, fr. crochet.

džī, crǭ di, R. de l'all. Gips, fr. plâtre.[1]

Evalin, *ävalī*, l'aigre, *l'ägr*, R., les, M. champ des, B., lat. acrem > *ägr*, rapide, abrupte et *advallimen > *ävalī* dériv. de *advallare > *ävalä* (advallem > *ävā*), fr. éboulis.

Froideval, *frwädvā*, M. Le même appelatif est aussi nom de famille „Froidevaux“, le seul ex. où nous ayons rencontré *vā* comme subst. fém.

Golant, *golā*, la, *lä*, G., clos de la, sur la, G. (r. r. 1683 „goulant“, „goullant“), noms de prés très élevés sous les rochers, mot éteint, lat. gulata.

Golat, *gǭlä*, le, R., les, Cr. sur le; nom fréquent au Jura, éteint. Désigne des défilés étroits de nos arêtes de montagnes corresp. au fr. goulet, espèce d'entonnoir, du lat. gula + ittu —, trou, puis défilé, s. f. *golāt* ruisseau près de Develier.

Graiverats, *grävrā*, les, B., mot éteint, celt. *grava + aria + ittu, fr. les petites gravières.

Grandval, *grę̄vā*, all. Granfelden (1179 Granual, 1308 Granval), village paroissial situé sur la Rauss, nom de la vallée dès 1179, lat. grandem vallem.[3]

grävlā, lā, R.; nom d'un terrain ensablé et couvert de gravier par la Birse, peut-être du celt. *grava on a tiré un verbe grävlä dt. grävlā est le part. pass. fém., fr. gravelée.

Graviere, *grävīr*, sur la, M. (1683 r. r.).

Grise pierre, *griz pīər*, M. Nom populaire de la molasse.

Gulata, *golat*, forêt des, M. (fausse graphie pr. gulatte, cf. golatte).

Jeureu, *yörö*, le, C. Nom d'une pente pierreuse et de prés, mot éteint; lat. glarea + eolum?

Joux, Jour, *džū*, champ la, M., la, coin des, B., hautes, Cr. G. R. E. Bridel: *djeur*, *djor*, *jeur*, *joux*, les documents du m. âge rendent par juriae, fr. joux, les hautes joux, les noires joux, all. Hoch- ou Schwarzwälder, fr. forêts de montagne, orig. celt. se rat-

[1] Le français littéraire ne connaît le mot qu'en tant que terme de minéralogie „le gypse“, mais *gip*, *gisser*, *gisseur*, *gissage*, sont d'un usage général dans la Suisse romande.

[2] Le lyonnais a le même mot dans le sens de déclivité, „bas d'une colline“ Puitspelu admet le suffixe -inu.

[3] Il en sortit au XIV[e] s. une famille noble „Henri de Grandval“ (1329).



tachent à ce radical les noms: *Jorat*, montagne, *Jura*, César (
G. I, 8), *Jorasse* et *Jouratte* (St. Ursanne), *le Joran*, nom d'un ve
de montagne (Neuchâtel). Cf. *Gauchat* Bull. d. Gloss. 1904.
p. 14 et s.

Laimene, *lämẽn* v. mine.

Laivatte, *lävăt*, la, M., dim. de *laive* à l'aide de -itta.

Laives, *läv*, les, haut des, M., dos les, G., noms des pr
(1680 r. r. *laves*) s. f. grandes pierres plattes.[1]

Large, *lärdž*, la, *lä*, R., flanc de montagne, traduit le suis
all. d'Breiti.

Malberg, *mābēᵃ*, le, et malber, M. Paraît être une fo
mation hybride de mal, rom., et berg all. *Granfelden*, *fürcri* (
du feu) sont des produits analogues.

mərdžī, *tšę di*, R., lat. muricarium, monceau de pierre, v. fran
murgier.

märnīr, *lä*, R., fr. marnière.

Menne, *mẽn*, *lä*, Cr., fr. la mine.

Mine, *mẽn*, creux de, Cr., voyez menne.

Montaignatte, *mǭtᵊñăt*, la, R., lat. montanea + suff. -itt

Monteval, *mǭtᵊvā*, E.

Moron, *mōrǭ*, P. Nom d'une chaîne de montagne qui s'éte
de Perrefitte vers la Joux (vers 1200 de monte rotundo Tr.
No. 296), lat. montem rotundum avec dissimilation des voyell
nasales; comme *mǭto* de montonem (chaîne parallèle) ou Romo
(Ct. d. Fribourg) de rotundum montem; Blâmont de blan
mont ou encore Lomont de longmont (Ajoie).

Morte Pierre, *moᵃrt pīᵊr*, C., nom populaire du grès porre

Morte roche, *moᵃrt rotš*, sur, G. E.

Noz, pré la, B., mot éteint, (1683 noz), lat. *navica (?)
configuration du sol ne s'oppose nullement à cette conjecture.[2]

Perouse, *prūz*, fond de, M., lat. petrosa, fr. pierreuse, l'a
plan et la carte Siegfried ont le masc. perou, dont l'imaginati
populaire fit le Pérou, nom de prés.

Perrefitte, *pīᵊrfät* (XVIᵉ s. pierefette, 1548 Jehan de pier
fette). Nom de village, lat. petra ficta pour pierre fiche, p.
démarquation.

Pertuis, *pərtχü*, le, Cr., lat. pertusum.

Plain, *pyę̃*, de, la côte, R., des traits (*trä* s. f. lat. traber
lat. planum, terrain plat, généralement des plateaux de montagn
ou de rochers.

pyęñö, l', nom d'une petite plaine de montagne, lat. planeolu

pyę̃ rotšä, les, R., lat. planum *rocca + -ensem.

---

[1] Il faut en rapprocher le suiss. all. (Appenzell) Seelaff sorte de „pier
plattes" et peut-être Laff (Bâle, Soleure) paleron, Laffli, paleron de chevre
cf. Id. „Laff"; cf. Nigra A. gl. XV.

[2] Frib. *Not*, *no* s. m. bassin de fontaine, auge, gouttière, dim. *not*
notsche (Bridel).

Queux, *cū'*, des gros champs, lat. coda, fr. confins.

Rochattes, *rǫtšāt*, dos les, Cr., rad. roc- rocca + itta, fr. rochette.

Roches, *rotš* (doc. du XV[e] et XVI[e] s. ont généralement roche, l's du plur. ne date que du milieu du XIX[e] s., comprend les *hāt* et *bǎs rǫtš*, **rocca*, roche, all. *in drǒtš*.

Rocher, *rotšǎ*, sur le, P. E.

Rochets, *rotšǎ*, les, G., pr. *rotšāt*.

rotšñā, l', R. Nom d'un petit rocher; -*ñā* réclame *rocca + aneu + ittu, peut-être sous l'influence de *mǭt'ñatte* < montanea + itta.

Rompeux, *rǭpǫ̈*, les, B., mot éteint, barrières des, Cr., nom de prés en pente, lat. rotundum podium, fr. rond puis (?).

Rougées, *rūžę̄'*, les, Cr. Nom de forêt, mot éteint. Au dire des habitants du lieu le nom serait tiré de la couleur du sol qui est rougeâtre. Le mot serait alors francisé, on attend *rūdžī'* ou *rūdžā*.

säbyǭ, les, P., lat. sabulonem, fr. sablons.

Seupis, *sǒpī*, M. a) entonnoir, terme de laiterie. b) enfoncements de terrain en forme d'entonnoir.

Tuf, *tǔ*, la, *lǎ*, C., s. f. fr. le tuf.

2. L'eau.

Ave, *āv*, dos l', G., lat. aqua, eau.

Auge, *ādž*, dos l', R., s. m. lat. alveum.

biel, *bī'*, le, R., le ruisseau, lit de rivière.

Bernet, *brnę̄*, clos, G., all. brunn + ellum. La métathèse de *r* s'est déjà produite dans les dialectes allemands (brunn et born), fr. source, fontaine.

Brunnacker, le, M. (1673 r. r.), fr. champ de la fontaine.

Chade-fontaine, *tšād fǭtän*, cras de, M., lat. calda fontana.

Chalière, *tšayī'r*, fin de la, M. (XIII[e] s. Zscholiers, Salières, Challiers, Cholliers), lat. cathedra. a) Nom d'un village disparu. Détruit au commencement du XVII[e] s., par les ravages de la peste. Il n'en reste que la petite église de même nom au cimetière de Moutier, primitivement une *annexe de l'ancien monastère Grandis vallis*. Les graphies avec *Z'* (all. *zu*) et *o* pour *a* rendent la prononciation allemande. b) Nom d'un ruisseau, affluent gauche de la Birse.

Chenat, *tšnā*, pré, P., lat. canalem, fr. le chenal. a) le ch. de bois destiné à conduire l'eau de pluie au puits (en usage dans nos montagnes). b) ravin, canal.

āv d'lä tχǒzən, M., fr. eau de la cuisine. Venant d'une ancienne poissonnière réservée à la cuisine du chapitre.

Eaux, *āv*, entre les, *ātr l'*, R. M. P.

Elay, *ẹlä*, pré d', C. a) nom de ruisseau. b) nom de villag all. Seehof. a) est le nom du cours supérieur de la „Gaibiatt((ruisseau), lat. in lacum.

Fontaine, *fõtän*, vers la, B. M., lat. fontana.

Fontenattes, *fõtnat*, les, R., lat. fontana + itta.

Gaibiat, *gäbyă*, vie du, le, C., mot éteint. Nom de mara situés près d'Elay et du ruisseau qui en découle. Il se bifurq en deux branches, le Gaibiat et la Gaibiatte;[1] la premiè va se jeter dans la Raus, l'autre dans la Scheulte. *gaïbiat*, sub: déverb. formé à l'aide du suff. -ittu du lat. vapulare (comn *molă*, le mouillat v. ce mot), dans le sens eaux stagnantes, mara Conservé dans les dialectes du Sud: Lyonnais (bolliet, endr(marécageux, mare croupissante). Dauph. gabolli, gabouillé, r muer l'eau, provenc. gaboui, gabiot, saintongeais: gabot s. gâchis, flaque d'eau; gabouia, gaboulha, s'agiter (en parla d'un liquide contenu dans un vase) gaboulhage, action (patauger.

Glaçon, *yäsõ*, pré, R. Pré très humide, qui reste longtem couvert de glace au printemps.

Jayai, *džayä*, marais, Cr., lat. gelatum, gelé. Le *l* dans verbe actuel *džalä* ne représenterait-il pas un retour de *y* à *l* so l'influence du mot français? (cf. noms de lieu: *məyī*, aujourd'h *məlī*, fr. moulin, *məyīr* de molaria).

Marais, *märä*, ès, au, les, B. G. Cr. C. E. Plusieurs ont di paru ne laissant que leur nom.

Mer douce, la, *mẹ̄ä dūs*, *lä*, R., l'ancien cadastre porte Mardou; lat. merdosa > *märdūz*, merdosu > *märdŭ* do l'étymol. popul. devait faire „mer douce". Cette transformati(populaire atteste un affinement du goût et devait se produire : moment où il s'agissait de coucher ce nom sur le papier bla des actes officiels.

Meusiatte, *mözyăt*, la, R. Subst. verbal formé à l'aide (suffixe -itta de mucere, *mözīə*, moisir.

Mouillat, *molă*, champ du, P., subst. verb. du lat. *molliar *molīə*, mouiller.

Nan ou Nant, *nã*, le ou la, sous la, plain de la R., roch des, champ des, M., prés des, orig. celt. gall. *nanton sourc vallis, ravin, ruisseau.

pyödž, *cra d'lä*, G., lat. pluvia.

pūš, *ā*, B., lat. puteum, fr. aux puits.

Rauss, *raus*, sur la, M. (1150 Arosa, Orosa), champ de l (1683 Raousha). Nom d'une petite rivière qui prend sa sour près de St-Joseph, traverse le village de Crémine et de Grandv et se jette dans la Birse au dessous de Moutier. Cf. Areuse ((d. Neuchâtel) all. Reuss, bordelais Raus, Araus, bearn. arauc (

[1] La graphie des cartes de l'état major „Gaibiare" est erronée, et r produite à tort dans Atl. géographique (Knap-Borel).

v. h. all. *rauza, got. raus, roseau, jonc. L'on remarquera que l'agglutination dans Areuse est très ancienne.

Rive, *rīv*, la, crêt de la, dos la, la peute (putida), R. P. M. Cr. E.

Riviade, *rīv d'lav*, la, F. Semble être une déformation arbitraire de *rīv d'lāv*.

Schnapoux, *šnapū*, le, R., mot éteint (r. r. de la „Schnaphaus" 1683) (a. c. Schnapoux all. Schnaphus). Nom d'un rocher entre Moutier et Roches d'où se précipite une eau bruyante au temps des crues ou après de grands orages. De l'all. schnappen, parler haut et avec précipitation (schw. Idiotk.) + osu (cf. *džāzu*, jaseur). L'all. „Schnaphus" me paraît être une étymologie populaire faite sur le féminin -osa (cf. *märdu*(*z*), *pəru*(*z*) cités plus haut).

Seignes, *sän*, les, grosse C., P. Mot éteint chez nous. Il signifiait marais, lieux humides. Le mot est répandu sur tout le territoire de la Suisse romande (surt. Ct. Neuchâtel [1]) en Bourgogne, département du Doubs, Haute-Saône, Beaujolais et du Midi (Lozère, Ardèche), du lat. saniem ou sanea pus, sang corrompu, fr. sanie est mot savant; puis comme fréquent nom de lieu, marais.

Tarreau, Tairas, Terras, Terreaux, Terroux, *tärā*, champ du, R., pré du, P., entre les, C., combe des, M. Cr., du mitan (milieu), Cr. Plusieurs de ces graphies sont corrompues; les formes -eau(x) sont françaises.

tärā du lat. terralem le fossé, tranchée, lit d'un ruisseau.

Vevay, *vəvẹ*, le, combe derrière, R. (1683 r. r. le biel du vevé), mot éteint. Du lat. vivarium, fr. vivier. Quant au suffixe, je renvoie à -arius, -aria traité dans le vocalisme. Cette étymologie est certaine, quoique le vivier[2] ait disparu sans laisser de traces; en face de l'all. „Im Weih'" (*ā vəvẹ*) pour Weihern, il n'est plus de doute. Ainsi des lieux-dits bilingues s'entr'expliquent souvent.

Virat, *vīrä*, gros gaure, *grọ gọr*, C., subst. verbal de *virī'*, tourner; à l'aide du suffixe -ittu. *gọr* du lat. gurgem, endroit profond d'une rivière ou d'un ruisseau où l'eau est dormante.

Vivier, *vəvī'*, au G., lat. vivarium.

yū', *cọb d'lä*, G., nom d'un ravin arrosé d'une sale eau.

yū', le purin, lat. *lūta, lutare > *yüä*.

yüüz, en, G., nom de pré, lat. lutosa, sale.

---

[1] Le canton de Neuchâtel particulièrement offre des dérivés multiples: La Sagne (village), les Seignettes, Seigneret, Seignelet, Saignottes, Seigneule (*saneola), Seignelegier (sanea Leodegarii).

[2] L'on pourrait ajouter qu'au nom d'homme cité par Tr. vol. II, p. XXXIX: Udelardus de Vevay correspond dans Schöpflin: *Alsatia diplm.* I, 239 „Udelardus de *Vivier*".)

d)

Cultures et activité de l'homme.

(1. Habitation et industrie. 2. Cultures. 3. Outils.)

1. Habitation et industrie.

Battout, *bätü*, champ du, M. (vers 1700 bettouz), rad. ba + oriu. a) batteur, b) battoir. Il est intéressant de voir que l'o battait anciennement en plein air. Cet usage disparu chez nou s'est maintenu jusqu'à nos jours dans certaines parties de la Franc (Dauphinée, Meuse, Wallon et Piémont).

Chairtoux, *tšärtü*, au (r. r. 1683), Cr., fr. chartier.

tšärbonī'r ā fävr, R., lat. carbonaria et lat. fabrum, fr. l charbonnière aux forgerons.

Chargeout, *tšärdžü*, le, Cr. C. Nom de prés, lat. caricar + oriu, pr. ainsi dire „chargeoir": lieu où l'on chargeait ancienne ment le foin et le regain dévalés des hauteurs; on le portait d là à bras jusqu'à la grange ou sur le chemin.

Chatelat, *tšätlā*, neuf, E. L'édifice a disparu, lat. castel littum.

Chaufour, *tšāfǫr*, le, sur le, E., plain de, lat. calcis furnun

Chételat, *tšätlā*, C., voyez Chatelat.

cū' tšī'l pltī', R., nom de pré, fr. queue chez le pelletier.

Corvans, *corvā*, ès, Cr., lat. corrogata, fr. corvée. Désigna primitivement le travail collectif imposé par le seigneur aux serf et consistait à réparer et entretenir les chemins, à défricher ou déboiser les forêts. Aujourd'hui le terme s'applique au travail gratu dont chaque bourgeois est redevable à sa commune et qui s'effectu en journées d'hommes ou de chevaux.

Forge, *foᵃrdž*, clos de la, P., lat. fabrica.

Garde, *dyärd*, la, R. Nom d'une maison placée à l'entré des gorges Roches-Choindez (allem. Schwendi). L'institutio d'une garde militaire à ce défilé remonte au temps de l'allianc de la prévôté Moutier-Grandval avec Berne.

Ecrivain, vers chez G. On appelait ainsi le notaire.

Faibre, *fävr*, clos au. Nom disparu, M., lat. fabrum. L'o dit aujourd'hui *märtša*, fr. maréchal.

Heutte, *hə̈t*, la, sur la, R., de l'all. Hütte, cabane.

Hospital, champ de l', M. (r. r. 1683).

Hôta, *ǫtā*, champ de l', derrière, R., lat. hospitalem. a) l grande cuisine voûtée de la maison bourguigno-jurassienne (c Zimmerli I, p. 57). b) la maison (val d. Delémont).

Hostaux, *ǫtā*, fin des, P., voyez Hôta. Cette formation e -*aux* du pluriel est due à l'influence française.

Loge, *lǫdž*, heutte de la, verger de la, R., m. h. all. *laubj* demeure.

Maisonette, *mäžnāt*, la vieille, R.

Maisons, *mâžǫ*, vers les, G.

Mehyre, *məyīᵉr*, en, P., mot éteint, nom de pré, lat. molaria.

Moulin, *məyī*, vers le, R., champ du, G. Cr., lat. mulinum.

Néjoux, *näžü*, les, haut des, G. (vers 1640 naigou(s)), du v. h. all. *natjan* d'où *natiare > *näžīᵉ* + suff. oriu; lieu où l'on étend le chanvre à rouir.[1]

Pavillon, au champ, M.

Places, *pyäs*, neuves, Cr. (r. r. 1683).

Ribe, *rīb*, la, *lä*, clos de la, Cr., suiss. all. Ribi dér. de *reiben*, tréturer. Maison où l'on foulait le chanvre. A disparu.

Sahoure, la, E. (r. r. 1683), mot éteint, lat. secatoria, fr. scierie, cf. secare > *swäyīᵉ*, secatorem > *swäyü*.

Scie, clos de la, Cr.

šūr, *lä*, R., all. *Scheuer*, suisse all. *Schüre*, la grange. Se dit des écuries de montagnes destinées à abriter le bétail.

Vâche, *vâtš*, la, G. M. E., de l'all. *Walke*, suisse all. *Walchi* s. f., fr. la vauche.

Velle, *văl*, clos dos, M. E., développement irrégulier de -illa, lat. villa, dans le sens domaine, et non pas de village.[2]

Verrerie, *vwärīᵉr*, la, M. R.,[3] lat. *vitraria.

2. Cultures.

(α) champ. β) forêt. γ) clôture et chemin.)

α) Le champ.

Abues, *ābüᵉ*, les, M., mot éteint. Nom d'un finage. Se retrouve ailleurs (Court et Delémont par ex.). Provenance obscure. Godef. connaît un verbe *abuer*, convertir en fumier dont *ābüᵉ* pourrait être dérivé, comme *büᵉ* de *büä*, la lessive, lessiver.

Aimaittennes, *ämätə̃n* (Amattennes, Amaittennes, Amattines et 1683 r. r. Aymatynes) R. B. G. Cr. C. M. Nom de pâturages ou prés élevés, du m. h. all. *āmāt* + suff. rom. -īna. Encore conservé dans des noms de lieu de la suisse all. p. ex. Ametsmatt, suisse all. *amad*, *amet*, *āmǫt*, regain.

Bandes, *bę̄d*, les, P., v. h. all. *binda*, le nom vient de la forme allongée des champs.

Beuclaire, *bȫχä*, pré, C., graphie erronée, verbe dériv. de *bȫχ* < *bosca, fr. bûche; qui a subi visiblement l'effet du feu (all. *angebrannt*).

Beucle, *bȫχ*, *ā*, C. (r. r. 1683) même origine que le précédent, fr. le brûlon.

---

[1] Zschr. XV, 244, Meyer-Lübke, Brid. *nésa*, *nézī*, lyon.: *se naiser* se moisir.

[2] Cf. Fustel de Coulanges, Le domaine rural chez les Romains. Revue des deux mondes, 15 septembre 1886, p. 334 et s.

[3] Il ne reste de cette verrerie de Roches jadis célèbre que le nom et quelques pans de mur.

Bochet, *bǫtšā* et *bǫtšä*, le, Cr., lat. busc-ittu et -atum, fr. le buisson.

Breulay, sur le, côte de, Cr. E. (1683 dos le breuslay), lat. *brustulatum.

Buisson, *bǫtšă*, *drīe* (deretro), B., champ du, P.

Caires, *cār*, peu, Cr., lat. quadrum, parcelle de terre.

Carré, *cärā*, pré, M., lat. quadratum.

Champ, *tšę̃*, rière plain, rond, M., qui monte, dessus, du clos, du haut, d'la fin, les, derrière, B., gros, rouges, du crat, les vieux, G., ès gros, courts, neufs, sur la Nant, de travers, rond, de dos, R. M. E. P., lat. campum.

Champat, *tšę̃pă*, le, B., lat. campittu.

Champois, *tšę̃pwä*, le, M., sub. verb. de campicare > *tšę̃pwäyī**.

Champoz, *tšę̃pǭ*, le petit, M. P. Nom de village de la paroisse de Bévilard sur le versant sud de Moron, lat. Camponem par dissimilation des voyelles nasales (cf. *mǭrǫ̃*, *mǫ̃tǭ*, *rōmǭ*).

Chaussattes, *tšāsăt*, ès, M. (1683 r. r.), lat. calcem + itta. Nom de champ.

Chausses, *tšās*, noires, P., lat. calcea, fr. chausse.

Chaux, *tšā*, sur, sous, fin sur, M., pâturage de la, B., mot éteint. Origine la plus probable *calmis (cf. Gauchat, Bullet. du Glossaire, 4. année Nr. 1 et 2); fr. *étendue de terrain inculte*, chez nous plutôt, *partie de haut pâturage généralement en pente*. Il faut y rattacher Sonchal, *sotšā*, lat. summum *calme, C. et Méchal, *mtšā*, lat. medium *calme, R.

Chavon, *tšävǫ̃*, des champs, R., du cerneux, Cr., lat. caponem, bout, confin, extrémité.

Cherteresse, *tšärtrās*, (r. r. 1683), en, Cr. Nom disparu, sub. verb. formé sur *ętšärtä*, fr. essarter, à l'aide du suff. -icia avec un sens péjoratif et aphérèse de l'initiale. (cf. Ecorcheresse — *ēcrtšrās* (village), Loveresse — *lǫvrās* (village), de luparia + icia.)

Cilliat, 1683, creux de dos, M., nom disparu, graphie erronée, fr. sillon.

Closelet, *χōzlă*, le, C., lat. clausulittu, petit clos.

Clos, *χǭ*, le, de dos les, derrière les, dos les, R., cras des, c. l'oeuchatte, M., gros, dessus les, neufs, petit, P., du moulin, ès, P., les grands, B., cl. derrière, ès, dessus, dessous, G., de vélie, Cr., du creux, de la montagne, C. E., lat. clausum.

Commnal, *tχəmnā*, pré, M., lat. communalem.

Fadins (1683) aujourd'hui Faudin, M., champs. Mot éteint, peut-être v. fr. *faude*, parc ou ferme de claies principalement à l'usage des brebis.

Fausse (1683), champ de la, M., nom disparu, sans doute fausse graphie pour fosse.

Fenatte, *fnăt*, la, les, G. B., lat. finem + itta, petite fin.

Fin, *fī*, la, f. de là outre, M., de vigneule, entrée, la petite,

la grande, de l'épine, haut de la, B., petite, Cr., sur la, E., primitivement „pièce formant limite", puis „portion de terre".

Gerdillats, *džärdiła*, les, G., petits jardins, n'est pas indigène, malgré son suffixe, le mot patois est *tχörti*, jardin.

Gerboz (1683), champ, G. Nom disparu, mot éteint, peut-être faut-il lire *gerbou*, lat. garbosu > *džärbŭ*, *džärbä*, produire des gerbes.

Graichins, *gräšī*, C., lat. crassinu, terrain, à terre grasse, ou engraissés.

Jardin, pré du, R. Doit être d'origine récente.

Met, *mä*, au, *ā*, C., mot éteint. Nom d'un finage, s. m. graphie sans doute erronée pour maix, fréquent terme de chancellerie:[1] lat. mansum, métairie, habitation rurale, ferme; provençal *mas*.

Morceau de là, *morslā*, R., pré. Déformation arbitraire, lat. morsu + ellu + ittu.

Nerfs, *nę̄ᵃ*, les, haut des, rive des, P., mot éteint, lat. nervum.

Oeuchatte, *ǭtšät*, dos l', les peutes, M., les, B., dim. de *ǭtš*.

Oeuches, *ǭtš*, (1683 r. r. „oeche" (s)), dos l', clos de l', R. G., ès, dos les, de la combatte, dessus grosses, haut des, M., dessous, B. E.

Les documents latins du moyen âge traduisent par *huchia*, la Suisse romande connaît les formes *oeuches*, *ouches*, *houche*, *oche*, *osche*, (*oeuchotte*, *ouchatte*), et Godef. donne les variantes: *osche*, *hosche*, *ousche*, *housche*, *oche*, *hoche*, *ouche*, *houche*, *heuche*, *aouche*, *oiche*, *oyche*, *hoische*, *oisca*, *oge*, *oke*. „s. f. jardin fermé de haies, terre labourable et entouré de clôtures, terres, cultures." Au Jura le mot désigne aujourd'hui généralement les jardins potagers, près des maisons, jardins communaux. L'on fait remonter le mot à un b. lat. oca dont l'origine reste à trouver. Ducange (Diez) olca celt.?: terrae portio arabilis fossis vel saepibus undique clausa.

Ordons, *ordǭ*, les, R. M.; s. m. a) portion de terrain inculte démarquée, destinée à être défrichée. b) tâche ordonnée. Le même mot signifie au Ct. de Vaud une ligne d'ouvriers marchant de front (vendangeurs, moissonneurs), lyon. *ordro* (*ourdo*, *ourdon*) même sens lorr. *ordon*, portion d'une coupe affouagère (Godef.), dérivé à l'aide du suff. -onem de ordinem.[2]

Paigre, *pägr*, le, M., mot éteint. En Ajoie: parc des pourceaux au pacage, origine?

---

[1] Formule consacrée des lettres d. fiefs du XVIe, XVIIe ou XVIIIe s. — *item avons prêté à savoir un maix, lieu, pourpris, tignement, nommé N. N. en champs, prays, oeuches, courtils, cernis, bois plains, chésaulx, vergers, montagnes, réages, champois, terres arribles et non arribles* etc. (a. c.).

[2] Ordonnance communale: „*On oblige ensuite les banvoir* (l'all. bannwart, garde champêtre) *d'aller pour faire la visite des ordons pour voir s'ils sont écharté et bruslé et netoyé honnestement en vertus des conditions de la Communauté s'il trouve qu'ils ne sont en bon état ils seront pagable de 4 sols et demi et refaire; à Perrefitte le jour de la St-Martin l'an* 1724."

Pâturage, des neufs prés, M., du droit, P.

Pâture, la, P.

Pécas, *pẹcā*, les, sous les, E., mot éteint, s. m. Nom de prés qui se retrouve ailleurs, pécal (Val de Delémont, Champoz [comme sobriquet] Franches-Montagnes), lat. pecualem?

Planches, *pyẹ̄tš*, des combattes, B., ès, Cr., champs de forme rectangulaire et oblongue, réservés généralement à une plantation spéciale, lat. planica.

Prai là, *prälă*, Cr., lat. pratulittum.

Pré, *prä*, le, gris, le petit, champ du, M., neuf, long, rond, peu, P., rière, B., neufs, ès p. maigre, Cr., franc (exempt de taxes publiques) Cr., lat. pratum.

Quart, *cär*, P., s. m., lat. quartu, parcelle de terre.

Quemines, *tχmə̆n* et *tχmĭn*, voyez „Quemenne".

Quemenne, *tχ*ᵉ*mə̆n*, P., champs, du lat. communem, sub. f. par confusion des suffixes -una, -ina.

Querre, *tχẹr*, la, G., mot éteint, extrémité d'un pré, donnant accès aux champs où charrue et char ont libre passage.

Quéron, *tχẹ̄ron*, au, G., dér. du précédent à l'aide de -onem.

Queux, *cū*ᵉ, des gros champs, P., lat. coda.

Rangs, *ră*, ès courtes, G., mot éteint, orig. gaul. **rigâ*, **rīga*. provençal. *rega*, v. fr. *roie* aujourd'hui *raie*; cf. seta > *să*.

Raye(s), *ră*, la courte, B., longues, M.

Ray, *rä*, le, M. Nom d'une métairie et des terres attenantes, all. *im Rä*, mot éteint (graphie: lo Rahy vers 1500, 1632 la combe du reey, le biel du ray, 1624 Loys dü Ray), sorti du b. lat. reagium, le réage.

Tacon, *täcǭ*, clos du, P. a) terme de cordonnier; pièce de cuir recouvrant un trou. b) pièce de terre. Le mot traduit exactement le suisse all. *plätz*, qui du reste est entré à une époque relativement récente (puisque *bl* s'est conservé) dans le lexique de nos patois, de sorte que *bläts* et *täcǭ*, *blätsä* et *rtäconä* sont aujourd'hui synonimes.

Voirgie, *vwärdži*ᵉ (s), de vers midi, plain des, R., de dos, au, C., dos l'village, E., s. m. lat. viridiarium, fr. verger.

β) La forêt.

bẹ̄bǭ, l', d'*prūz*, M., l', B., le grand, Cr. G. Traduit l'allem. *Bannholz*, bois mis à ban, b. banal d. lat. buscu > *bǭ*, forêt; *prūz* < petrosa.

Billes, *bẹl*, combe des, M., fr. billon, d'où le verbe *bẹyonnä*, rouler parterre (cf. Paniers v. 86).

Coperie, *coprī*ᵉ, la vieille, E., lieu déboisé, traduit l'all. *Schlag*, du verbe *copä* avec suff. francien -erie.

Débrisure, la (1683) nom disparu. Est français.

Echert ou Eschert, *ẹ̄šẹ̄*ᵉ, nom de village. 1176 confirmations des possessions de l'église Moutier Grandval — et quartam de

ferrofodinis de Eschert etc., de la Nant, vieux, M. B., haut des, G., rière neufs, E., subst. verb. m. de exsertare, *ẹ̄χärtä*. La graphie Eschert trahit un scribe allemand, et produit le passage de χ à *š* dans la prononciation.

ẹ̄χẹ̄drīᵉ, M., fr. essert derrière.

Esserures, *ẹ̄χərür*, les, R., même origine + suff. francien *-üre*.

Estelles, *ẹ̄täl*, plain des, Cr., lat. stella. a) étincelle, b) buchille.

Estray, *ẹ̄trä*, plain, G. (r. r. 1683) lisez plain ès trais, cf. Traits.

Nalé, *nalä*, *ā*, M., pré de la montagne. Serait-ce un produit de synérèse de préposition au subst., fr. en allée?

Traits, *trä*, plain des, Cr. G., s. f. lat. trābem, fr. billon.

Tramont, *trāmǫ̃*, P. Nom de forêt, lat. trans montem comme outre mont.

Varennes, *vwärə̃n* (ailleurs Voirennes), E., sorte de terre sablonneuse, le fr. garenne. Lieu où l'on parquait les animaux de chasse, la *vwärən* étant établi sur un terrain inculte, le mot passe au sens de mauvaise terre. Le mot se rencontre comme nom de lieu et avec conservation de *w* germanique sur tout le territoire de la Suisse romande.

γ) La clôture et le chemin.

Aigeatte, *ădž*, l', Cr., s. f. dim. de *ädž*, petite haie vive.

Aige, *ädž*, combe de l', dos l', dessus la grande, clos sur, Cr. C., s. f. la haie vive.

Aigel (1683 r. r.), clos, semble présenter un dériv. du mot précédent à l'aide du suff. -ella.

Baires, *băr*, ès, C., de l'all. *bare*, fr. barrière.

Barres, *bär*, entre les, M., creux de la, R.; voyez Baires.

Barrière, *bärīᵉr*, champ de la, P.

Charreratte, *tšärᵉrăt*, la, P. Cr. R., lat. carraria + itta, fr. petite charrière.

Charrière, *tšärẹ̄r*, champ de la, G. C. (1683 vielle charère), lat. carraria, chemin de montagne, praticable aux chars.

Chasīᵒ, *tšāsīᵉ*, chemin de la, M., fr. la chaussée, lat. *calciata.

Cernetours, aux, E. Le nom n'est plus compris. 1. cĭrcĭnum > fr. cerne. 2. tours, nom d'homme, *Tours*, *Turs* suisse all. *Turs*, dim. *Tursli*, de *Sant Ursus* > *Türs* par synérèse; cf. all. *Talbe* < St-Alban (Bâle).

Cerneutat, *sernəta*, au, B., dim. de cerneux, formé à l'aide de -ittu.

Cerneux, *sernǿ̨*, le, B., petit, G., gros, E., lat. circineolu (?), fr. enceinte.

Cerniatte, *serñăt* (1683 r. r.), pré de la, M.

Cernier, *sərnī°r*, en la, G. (r. r. 1683), lat. circinaria, fi terrain entouré de clôtures.

Gattre, *gătr*, dos la, dessous, la, R., du suiss. all. *gattr* barrière à claire-voie tournant sur un pivot, formant clôture d'ui champ ou finage quelconque; en usage surtout sur nos pâturage de montagne pour empêcher le bétail de vaguer. A Court on di *ăn dorädž* ou *doläz*, le français populaire du Jura rend la chos par *clėdar*.

Haie, la, M., est français.

Jatte, *džăt*, sur la, Cr. Un phénomène d'aphérèse rend l mot méconnaissable, il faut lire *χü l'ädžat* voyez Aigeatte.

Murs, sur les, Cr., est français.

Neuf vie, (1683 r. r.), G., nom disparu, lat. novam viam.

Peine, *pę̄n*, pont de, M. Nom du pont de pierre traversan la Birse entre Roches et Moutier. J'estime que la graphie et l prononciation actuelle du nom sont dûes à l'étymologie populaire qui intérrogée sur l'origine de cet appellatif répond „c'est qu'il a coûté beaucoup de peine". Une graphie du XVII[e] s. a penne, lat panna, *păn*, terme de charpentrie, longue poutre (cf. Bridel boi de construction (Bière)). Le pont précédent aurait donc été en bois

Places, *pyäs*, neuves, Cr.

Pont, *pǭ*, de là du, M., clos du, Cr.

Sentier, *sătī°*, champ du, P.

Soit, *swä*, sur la, B., mot éteint, lat. sēpem, fr. la haie.

Tī°lä, sătī° d'lä, M. Sentier de montagne, de lat. tēgula > *tī°l* + suff.?

Vie, *vī°*, cras sur, neuve, G., lat. via, chemin.

3. Outils.

Aichelatte, *ętšlăt*, pré l', Cr. (r. r. 1683), lat. scala + itta fr. petite échelle.

Aiguille, *ädyöy*, clos l', M. (r. r. 1683), lat. *acucula.

Antes, *ăt*, champ des, P., cf. Z. f. r. Ph. 29, 529 celt. *camb-ita

Archenat, *ärtšnă*, l', M., nom de champ, lat. arca > *ärt* coffre de bois, destiné à la conservation de la farine ou des graines + suff. -onem + ittu, le mot est éteint.

Arsattes, *ärsăt*, aux, M. P. Noms de prés, de lat. hirpicem + itta ou plutôt herpex, cf. M.-L. Einf. p. 141, mot éteint petite herse?

Charuatte, *tšärų̈ăt*, champ, M., dim. de *tšärū°* (-itta).

Charrue, *tšärū°*, la, M., lat. carruca.

Chelatte, la, Cr. Fausse graphie lisez *l'ętšlăt*, voyez Aichelatte.

Coulou, *cŭlŭ*, sous le, P. (1683 r. r. Coulloup), lat. colatorium, fr. couloir. a) instrument de laiterie, à travers lequel on fait passer le chaud-lait. b) pente rapide par laquelle on dévale le bois des hauteurs.

Crêche, *crętš*, champ de la, M., est fr.

Dozerse, *dōzęrs*, sous la, M., mot éteint. Nom de Métairie et du finage attenant. Le texte cité en note fait voir que le mot est un composé de *dǭ(z)* prépos. (de-post) (?) sous, + herse, fr. (b. lat. arsa).[1]

Etriou, *ętriyū*, fenatte de l', M., du lat. *strigulatorem, fr. petite fin de l'étrilleur.

Faucilles, *fāsēy*, plain des, R., crêt des, lat. falcicula.

Faux, *fā*, champ de la, G., lat. falcem.

Grangeattes, *gręǰǰāt* (1683 r. r.), les, G., lat. granea + itta.

Grepon, *grpǭ*, R. Nom de prés rapides, dér. de l'all. ***krampon*** avec passage de *cr* à *gr*, fr. crampon, crochet de fer qui se fixe aux chaussures; anciennement en usage chez nos faucheurs sur les pentes très inclinées, en usage encore dans les Alpes.

Heurtous, *hŏrtū*, les, G. Nom d'un terrain rapide, s. m. du rad. -urt + suff. -orium, fr. heurtoir. Outil de charretier placé à l'arrière du char pour éviter le recul en arrêt.

Marchat, *märtšā*, au, Cr. Nom de pré, outil de charpentier, petit levier en bois, s. verb. de *märtšīᵉ* < marcare à l'aide de -ittu, comme *χūᵉtā*, instrument de charretier, bois qui sert à tendre les chaines du char chargé, de *χūᵉtä* < substare (souster) appuyer, soutenir.

Menué, *mänvę*, crau de, M., nom presque éteint, lat. *manivellum, terme de maçon, levier.

Palatte, *pālāt*, sur la, lat. pala + itta. a) petite pêle. b) paleron (cf. suisse all. *Schüffeli*).

Ratelat, *rätlā*, champ, R., lat. rastellum + ittu, fr. petit râteau.

rǭdnā, dǭ lä, R. Nom d'un chemin construit à l'aide de *rǭ* lat. rotundum, bois cylindrique qu'on enfonce dans la terre mouvante pour la consolider. Le nom doit être dérivé d'un verbe disparu *rǭdnä*, dont il présente encore le part. passé au fém. lat. rotundinata.

Ruatte, *rüāt*, la, M., fr. le rouet.

Seut, *sö*, clos du, M., mot presque éteint, champ du, rière le (1383 seuc, 1774 seuc a. c.), *sö* ne vit plus que pour désigner la poutre médiane du plancher de grange. Les anciennes graphies renvoient à *soccu celt., fr. soc de la charrue.

Tornat, *tornā*, Cr., s. m. de *tornä*, fr. tourniquet.

---

[1] a) Tr. III, No. 50, anno 1306 — annuatim, decem solidos denariorum de pratis dictis dan „Reinier" sitis in maiori monte de Arsa. — b) „Liber vitae" monasterii Grandisvallensis: IV idus Hereonis sociorumque eius Dominus Petrus miles in Rennedorf dedit pro se et ... suum dictum pratum Reinier in Monte Herse, octo solidos —.



Treuil, *trǭl*, fond du, R. Nom d'un couloir (toutes les anciennes graphies ont treuil), lat. torculum. J'attribue la disparition de la mouillure, ou plutôt de *y*, au fait que le mot comme appellatif se trouve in pausa.

Treyat, *träyă*, pré, M. s. m. dér. à l'aide du suff. -ittu de *trār* < trahere, terme de laiterie, fr. baquet à traire.

e)

Noms de lieu d'origine ecclésiastique.

Abbé, *äbę̄*, clos l', M., place l', G.

Chapelle, *tšäpäl*, clos la, P., l'édifice a disparu.

tšădīᵊr dę̄z afę̄ᵃ, R., cavernes, lat. caldaria et infernum fr. chaudière des enfers. L'on fait remonter l'origine de ce nom à une ancienne et singulière coutume, qui consistait à précipiter de ces rochers les vieux chevaux plutôt que de les abattre.

Claverie, *χävrīᵊ*, champ de la. Le nom n'est plus compris C'était sans doute la maison ou le bureau du *χävīᵊ*, portier, sacristain, qui avait à percevoir la dîme.[1]

Creuzgang, (1683 r. r.), M. Nom disparu, l'all. *Kreuzgang* cloître.[2]

Croulz, *crŭ*, de la, Nant. R. Ste. B., champ de, St. M., lat crucem. Le pays étant protestant, toutes ces croix ont disparu après la réforme.

Sī crŭ, B., aujourd'hui disparu, était une annexe du couvent M.-G. (voyez Tr. vol. V, p. 44).

crŭză̆t, *lä*, R., lat. crucitta.

Dame, *däm*, la, M., champ la, G. Le savant Quiquerez pensait qu'il fallait expliquer les nombreux noms de lieu porteurs de ce nom par les superstitions populaires qui se rattachent à *la Dame blanche*, sorte de fée, dont le souvenir n'est en effet pas complètement éteint.[3] Pour nous, cette explication n'est pas valable; ces terres étaient tout simplement des possessions des religieuses de Soleure, que les actes du moyen âge déjà mentionnent par *nos dames de Soleure* ou *notre dame* (l'abesse).

Eglise, rière, M.

Gros coeur, l'oeuche, M.

---

[1] Du Cange, clavarius. L'on trouve dans Tr. à plusieurs reprises des actes signés N. N. clavigero (p. ex. p. 202 anno 1270 Burcardo clavigero).

[2] Ce nom allemand ne doit pas surprendre étant donné l'origine allemande de la majorité des chanoines de Moutier-Grandval. Les derniers pans de murs de l'ancien cloître ont disparu vers 1860; il ne reste qu'un seul témoin de l'ancien monastère, c'est un cercueil de pierre enfoui sous la végétation du petit cimetière de Challière.

[3] *La tante Arie* n'en n'est qu'une variante, voyez *La saint Nikolas dans le Jura*, C. Hornstein, Actes d. l. soc. d'émul. Jurassienne 1889, p. 235 et s.

Maibre coeur, pré, B. (XV[e] s. mebre cour, 1548 Mabre cueur a. c.) (1308 Maberku), (Merbricur XIV[e] s.), orig.? une ancienne annexe de M.-G. Nom d'une localité disparue, que le savant historien avait vainement cherché à identifier (cf. Tr. III, 150, serait-ce un village détruit?).

Moines, (1683 r. r.) prés ès. Nom disparu.

Moutier, *mōtī°*, village [1], lat. *monisterium (769 Monasterium Grandis-Vallis), all. Münster.

Prévot, champ, P.

Sise St-Germain. Nom d'une rochette disparue sur laquelle se serait assis St-Germain après avoir frayé selon la légende le chemin à travers les gorges.

f)

Noms de lieu d'origines diverses.

Adieu, en, E. Nom d'une métairie.

Belle-face, *băl-făs*, R. Nom de forêt et de pâturages élevés.

Berdiaie, *bẹ̄rdyä*, rière, P. (1821 berdiard, haut de pâturage, fr. beau regard.

Bonté, *bǭtä*, clos de la, P.

Condemines,[2] *cǭdmẹ̄n*, les, M., champs, mot éteint. (1349 Condemènes, 1179 Cundimina Tr.) se retrouve sur tout le territoire de la suisse romande et au de là. Ct. de Vaud: St. Triphon, Salaz, Ollon, Glutinière, Aronge, Senarclens, Echallens et autres, et signifie: pré mis à part, chemin au seigneur, lat. cumdominium, domaine qui va avec celui du Seigneur (?) Le village de Gümmenen (Ct. de Berne) en tire son origine (1259 Contamina, Fontes r. b.). La forme Comblemines (Ct. de Neuchâtel) en est l'étymologie populaire.

Diel, *sī°l*, a, M., graphie erronée, lat. caelum, ciel.

Droit, *drwä*, le, forêt, dans tous les villages, lat. directum traduit l'all. Sonn- et Schattseite (envers).

Envers, tous les villages, lat. inversum.

Fief, *fī°*, champ du, M.

Galgenrain, M., doublet pour les crêts, fr. crêt de la potence.

Gendre, *dž̄ĩdr*, champ au, P., lat. generum.

Jus, *džü*, clos la, C., fr. là dessus, *lä d'χü*.

Lajut, *lädžü*, clos, M., v. Jus, même origine.

Laires, *lā̈r*, *tχäv ā*, cave a, G., lat. nom. latro > *lā̈r*, fr. caverne aux voleurs.

Maire, *mā̈r*, champ a, M., doz chez le, lat. maior.

---

[1] Voyez Tr. vol. I. *La vie de St-Germain*, écrite par Bobolène.

[2] Du Cange, *Condamina vel Condomina; Narbonensibus condomine, quasi Condominium a jure unius Domini dicta, vel ut alii volunt, quasi campus Domini.*

Memin, *məmī*, sur, M. P. Grand'mère.
Mal-marié, *māmäriä*, pré, M. G.
Mauvais, champ du, C. Est français.
Milieu, *mwätā*, champ du, P.
Papon, *päpǭ*, essert, P., cras, E. C., lat. pap + onem, grand-père.
Schibefeld, doublet all. pour clos du Seut, fr. champ des cibles.
Schattedörflimatt, doublet all. pour pré Ste-Catherine.
Schwedeloch, fr. Caverne des Suédois, dans les gorges de Moutier dominant le pont de Peine.[1]
Sous-Fort, champ, M.
Travers, *trävẹ̄ᵈ*, fin de, M.
Trousseau, *trosẹ̄*, pré du, M.
Versmont (1683 r. r.), pré, en. Nom disparu, lat. versus montem.
vwärtä, prä di, R., lat. veritatem.
vẹ̄y, prä d'lä, Cr., lat. *vecla, vieille.

g)
Noms d'origine obscure.

Alité, (1683 Alytthé), aujourd'hui Ste-Catherine, en, M.
Belvays, 1683 r. r., ès champs, Cr.
Bésergit, *bẹ̄zərdži*, en, sous, G.
Charantennes, *tšärātən*, C., pré.
Chaubrut, *tšābrŭ*, G.
Coaras, *cwära*, clos de, C.
Courrents, prés, M. (r. r. 1683).
Courses, clos, M. (1683 r. r.), nom disparu.
Crayeux, *cräǭ*, dessous, G., pré.
Diepôt, *dīᵉpǭ*, au, *a*, M., champ.
Dornzeli, im, M., all.
Grémillins, *grəmlī*, pâturages, B. (1624 gremillin, 1480 c. grimillin) peut-être dérivé de *grmä* mâcher des aliments durs.
Hychos, *iχǭ*, clos, Cr. (1683 r. r. Lychos).
Heucherez, (r. r. 1683), terre, G., nom disparu.
Leuchut, *lötšŭ*, champ, E. Cr. (1683 brues l'euchûs et l'eutschus).
Lioz, *yǭ*, clos ès, M., cras ès champ, Cr.

[1] Le souvenir du passage des Suédois pendant la guerre de trente ans n'est du reste pas complètement éteint dans la contrée, voyez *Actes de la soc. jur. d'émulation* 1884, *Journal de Guillaume Tr.* . . . publ. et annoté par X. Kohler. Un autre journal manuscrit du XVII[e] s. se trouve entre les mains de Mr. pasteur Krieg (Grandval), et contient des renseignements inédits à ce sujet.

Mahon, (r. r. 1683), près, M.

Malischon, (r. r. 1683), montagne de, Cr. (aussi malison), nom disparu.

Menos, *mnǭ*, prés, E.

Moratte, *morăt*, la, *lä*, M. Nom d'une maison à M.

Novelan, *novelö*, le, B., fausse graphie, prés.

Ouchin, *ŭtšī*, pré, M. (1673 Houchin, Huochin, 1612 hutschin). L'étym. populaire fait de *prä utšī*, pré au chien.

Paiche, *päš*, cornat, C.

Paiperoz, *päprǭ*, le, G., prés.

Pellus, *plü*, les, G., prés.

Revosaine, roche, R., nom disparu (XVIIe s.).

Ricoz, (r. r. 1683), prés, M., probablement un nom d'homme.

Schlueg, *šlu^ag*, le, *ā*, M.

Tschetsch fano, *tšätš fānǭ*, R. Nom d'une grotte de stalactites presque ignorée. *lä tšätš fānǭ*.

Värcol, *lä*, R. Nom d'une lisière de forêt.

Varreraye, 1592, (*voyeray*), C. M..

Verguin, *vwärdyī*, M. (1544 vergin), pré.

Voirrins, (r. r. 1683), ès champs, Cr.

C.
Conclusion.

1⁰. Pris dans leur ensemble, les noms de lieu des paroisses Moutier et Grandval présentent une image fidèle, quoique incomplète, de la physionomie topographique de la vallée. Leur analyse fournit une contribution documentée à l'histoire rurale, industrielle et économique de la région. Ainsi plusieurs noms de lieu ont conservé le souvenir de cultures, d'industries, de constructions, d'habitudes et de moeurs disparues.

2⁰. Un petit nombre offre encore un état de langue différent et antérieur à celui du parler actuel. Immobilisés dans leur isolement et sortis de la langue vivante, ces appellatifs joueront dans l'histoire de l'évolution des sons le rôle que jouent les pétrifications dans la détermination des couches géologiques du globe. Ils viennent confirmer l'idée toujours plus plausible que les parlers régionaux se sont influencés réciproquement par voie d'assimilation plus fortement qu'on ne le pensait jusqu'ici, et qu'une large partie du vocabulaire de nos patois ne sont que des emprunts. En effet, en face de l'importation incessante de formes et de mots nouveaux supplantant ceux du cru, il y a une permanente tendance d'assimilation qui transforme les nouveaux venus avec un sûr instinct pour l'analogie selon les lois de la phonétique locale.[1] De là l'apparente homogénéite de nos patois.

3⁰. Malgré l'ancienne voie romaine qui reliait autrefois Avenches à Auguste des Rauraques, aucun nom de lieu ne donne à supposer un état de civilisation antérieur à celui qu'ont amené et propagé dès le 8ième siècle les moines Bénédictins (St-Valbert et St-Germain), fondateurs du monastère et couvent dit Moutier-Grandval et de ses annexes successives. Ni la forme ni le nombre des noms de lieu d'origine allemande ne sauraient, en face de la grande majorité d'origine latine, mettre en doute que la langue des premiers colons de la vallée et de leur postérité n'ait été jusqu'à nos jours l'idiome roman.

[1] Les idées de l'auteur s'étant modifiées depuis peu sur ce point, il convient de la contradiction qu'il y a entre la manière traditionnelle de formuler les étymologies dans ce travail et les termes de sa conclusion.

4⁰. Considéré dans son état actuel ce dernier présente, comparé aux parlers locaux avoisinants des différenciations notables vers l'Ouest (Sornetan, protestant) et le Sud (Court protestant), mais point vers le Nord (Courrendlin, Rebevillier, Elay, catholiques), ce qui nous porte à croire que le mouvement d'immigration s'est produit du Nord au Sud, c'est-à-dire de Delémont vers Moutier par la vallée de la Birse, et de là dans les deux vallons latéraux de la Raus et de la Challière.

Errata.

p. 1	ligne 30	ethnographe	au lieu de	éthnographe.
p. 3	note 2	chevaline	„ „ „	chevalline.
p. 4	ligne 1	Franches	„ „ „	franches.
p. 4	„ 7	ou	„ „ „	on.
p. 5	„ 6	(protestants)	„ „ „	catholiques.
p. 7	„ 15	lana	„ „ „	ana.
p. 9	„ 17	déroutants	„ „ „	déroutant.
p. 13	„ 31	*cinquanta	„ „ „	*cinquante.
p. 13	„ 34	kanna	„ „ „	canna.
p. 14	note 2	on	„ „ „	ou.
p. 22	„ 4	paysaus	„ „ „	paisans.
p. 28	„ 1	fais	„ „ „	fait.
p. 30	„ 1	XIV, p. 284.	„ „ „	XV.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

V. HEFT

P. G. GOIDÁNICH. L' ORIGINE E LE FORME DELLA DITTONGAZION
ROMANZA. — LE QUALITÀ D' ACCENTO IN SILLABA MEDIAN
NELLE LINGUE INDEUROPEE

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

L' ORIGINE E LE FORME

DELLA

DITTONGAZIONE ROMANZA

LE QUALITÀ D' ACCENTO
IN SILLABA MEDIANA NELLE LINGUE INDEUROPEE

DI

PIETRO GABRIELE GOIDÁNICH
PROF. ORD. DI LINGUISTICA NELL' UNIVERSITÀ DI BOLOGNA

. . . es haben jedoch alle diese sprachlichen Dinge nicht viel mehr Wert als Curiositäten so lange es nicht versucht wird in ihrer unendlichen Vielheit die Einheit zu entdecken.
H. SCHUCHARDT

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907



ALLA VENERATA E CARA MEMORIA

DI

GRAZIADIO ASCOLI

Ohimè! non quale si legge doveva suonare la dedica! Il grande Maestro s' era compiaciuto di accettarla; solo, modestamente, m' aveva imposto questa condizione, ch' io non altro vi scrivessi, se non semplicemente: „A Graziadio Ascoli". Così, per la sua dignitosa volontà, fu anche stampato sulla bozza; ma pochi giorni dopo la composizione dell' ultimo foglio del volume venne inattesa la triste notizia che l' Ascoli nostro non era più!

Nel ricordo dolorosissimo di tanto lutto non mi basta l' animo di dire più quanto, rivolgendomi al Maestro, volevo, in favore del genere d' indagini cui questo studio appartiene (indagini, da cui le nostre menti soglion rifuggire, come timorose di certo naufragio, ma che pure, se condotte con la massima prudenza, col più scrupoloso rigore di metodo nell' analisi dei fatti particolari, non possono non condurre a solide sintesi, ond' è portata poi inaspettata luce, la direttiva, proprio sui giudizj dei fatti singoli, da cui timorosi non volevamo allontananarci e su cui la nostra critica s' era spesso invano esercitata); e neppure ho più voglia di dire quanto avrei voluto a legittimazione d' alcuni pochi ragionamenti o di particolari illazioni che, a chi non considerasse nel suo insieme tutta la mia ricostruzione, potrebbero presentare l' aspetto di un soverchio ardimento; per quest' ultimo punto il lettore benevolo terrà certo il conto debito della forma circospetta in cui tali sentenze son presentate. Solo due avvertimenti materiali non tacerò. La critica della genesi di ué *da* ŏ *è stata per necessità di cose molto lunga. Per non stancare l' attenzione del lettore avrei dovuto dividere quella trattazione in paragrafi; a questa omissione ho riparato nell'* Indice Generale, *che il lettore potrà consultare utilmente. — La lontananza tra autore e tipografo ed altre cause molteplici, alcune anche molto malinconiche, han fatto sì che, per quanto la stampa del volume sia durata più d' un anno, qualche errore e parecchi erroruzzi tipografici sian rimasti nei fogli tirati; errori ed erroruzzi tutti spero di averli notati in una attenta ultima revisione del lavoro e li ho indicati in fine del libro.*

La Tesi.[1]

Le condizioni delle vocali neolatine in sillaba tonica si sogliono ripetere da queste condizioni del latino volgare:

Latino volgare		Latino classico
ị	=	*ī*
į	=	*ĭ*
ẹ	=	*ē*
ę	=	*ĕ*
ụ	=	*ū*
ų	=	*ŭ*
ọ	=	*ō*
ǫ	=	*ŏ*
a	=	*ă̄*.

[1] L' idea informatrice di questo lavoro ha stanza nella mia mente fin dai primissimi anni della mia attività scientifica. Molte cause che qui è inutile riferire ne differirono lo svolgimento. Ultimamente m' era parso opportuno di far comparire il mio studio nella Miscellanea in onore di G. I. Ascoli. Infatti ebbe il geniale Maestro a mostrare per primo praticamente, quanto mai vantaggio venga alle indagini sulle lingue antiche dalla considerazione storica delle moderne, e qual vantaggio allo studio delle neolatine dalla conoscenza scientifica delle fasi antiche; e io volevo allora usurpare il Suo nome per lamentare i divorzj individuali e ufficiali tra lo studio e l' insegnamento dell' eredità linguistica i. e. antica e quelli del nobilissimo patrimonio linguistico moderno romanzo; dall' altro canto uno dei fenomeni storici su cui io fondo la mia tesi, la dittongazione di *ĕ* ed *ŏ* latini, era stato dal suo meraviglioso intuito giudicato giustamente un trentennio fa ed era la verità da Lui, allora e poi, tenacemente sostenuta così recondita, allora, che ben pochi l' avevan seguito; onde nel filiale amore che io nutro per il Maestro, mi sarebbe stato dolce poter dare agli studiosi, quando si celebrava il 70° anno della Sua gloriosa vita un nuovo magnifico documento di quella, come disse lo Schuchardt, «bewundernswerth grofse Ascoli's Fähigkeit durch dichte Hüllen hindurch den Kern der Dinge zu erkennen.»

Mi piace ricordare questi miei propositi perchè anche ora è lo stesso e il mio pensiero e il mio cuore.

Mi permetto di cogliere quest' occasione per eliminare un equivoco cui diedero luogo le mie noterelle campobassane pubblicate nella Miscellanea. Il presente lavoro era appena abbozzato quando mi giunsero sollecitazioni perentorie da parte degli editori della Miscellanea di mandare il promesso manoscritto. Allora non avendo alcun altro studio così maturo da poterlo redigere in brevissimo tempo, mandai le poche pagine intorno al dialetto di Campobasso, dialetto che proprio in quei giorni mi aveva offerto straordinarie difficoltà ap-



A me non pare che questa sintesi preromanza spieghi le condizioni del vocalismo romanzo.

Carattere peculiare e generale della fase romanza è anche la dittongazione.

Ora si crede ordinariamente che questo fenomeno sia avvenuto del tutto spontaneamente in tempo romanzo.

Ma se si esamina da vicino il fenomeno, tanto dal punto di vista fisiologico, quanto dal punto di vista storico una tale opinione ci apparirà affatto inverosimile e dovremo invece pensare che il fenomeno sia uno svolgimento di tendenze latenti nel latino.

Già per se stessa la dittongazione da vocale pura è una mutazione, fisiologicamente parlando, molto ma molto grave; infatti un dittongo è un complesso fonetico di due vocali, coll' accento su quella delle vocali che ha la maggior màssa di espirazione; e dal punto di vista della massa d'espirazione, onde risultano composti i suoi elementi, è un complesso fonetico biverticato; la vocale pura è invece un elemento univerticato. Donde il doppio vertice? Si disse: dall' allungamento delle toniche. Il che ha della verità molte apparenze. Perchè, indiscutibilmente, in sillaba libera sono più frequenti le dittongazioni che in complicata (cfr. fr. *ier*, it. *ieri* heri, fr. *set*, it. *sette* septe); e per natura offre la sillaba libera maggior agio all' allungamento che la complicata. E mal giova ricordare il rum. **siepte*, il friul. *siet*, lo spgn. *siete*, col dittongo in sillaba complicata, potendosi pur dire: ebbene, in queste lingue s' è avuto un allungamento anche in sillaba complicata. Ma giova all' incontro ribadire: una vocale può essere allungata quanto si vuole, senza che essa perda il suo carattere espiratorio essenziale, quello di essere univerticata. Noi dobbiamo, sicuro, tener molto conto, come di ogni altro dato, anche dei contrasti quali fr. *ier-set*, it. *ieri-sette*, ma guardarci dall' attribuire loro maggior valore che essi non abbiano; essi non possono voler dire che l' allungamento è causa della dittongazione, ma solo indicare che da esso la dittongazione è stata favorita. Ciò dal punto di vista fisiologico.

Considerando ora i fatti storici, anche il solo fatto che la dittongazione in campo romanzo è così frequente da presentarsi come la prima per importanza delle caratteristiche dell' evoluzione del latino antico nel latino nuovo, codesto solo fatto, per se stesso, fa che non si possa scacciare dalla mente il sospetto che vi sorge

punto per i dati relativi alla dittongazione. Quella pubblicazioncella dispiaque molto al D' Ovidio, che nulla sapendo di questi miei studi, n' ebbe l' impressione di poco rispetto per lui e se ne dolse pubblicamente in una littera al Monaci comparsa nell' ultimo fascicolo degli Studj di Filologia romanza. Son lieto pertanto di aver potuto pubblicamente indicare l' origine di quelle note e più lieto di poter aggiungere che un dissenso nel giudizio su un fatto linguistico non poteva nè può nè potrà mai scemare in me l' ossequio verso l' illustre romanista dell' Universita di Napoli. Tante più erano opportune queste dichiarazioni che devo più sotto discutere della dittongazione nel campobassano e voglio portare nella discussione tutta la serenità di spirito; sulla quale il perdurare dell' equivoco iniziale poteva gettare qualche ombra di dubbio.

che di esso fenomeno si abbiano da rintracciare le prime radici proprio nella pronunzia del latino.

Ma queste sospetto acquista il valore di certa induzione quando si scenda a considerare da vicino i singoli fenomeni.

Infatti la dittongazione delle vocali singole avviene solitamente (vale a dire, salvo in casi determinati e in limiti ristretti, come vedremo illustrando anche l' eccezioni), non a capriccio, ma seguendo un solido, ben determinato sistema. Cioè:

1°. le vocali *ĕ ŏ* dittongano nei varj territorj di regola per dittonghi ascendenti;

2°. le vocali *ē ō, ĭ ŭ, ī ū* dittongano invece di regola per dittonghi discendenti.

A me pare assurdo immaginare che in lontane o separate regioni si sia venuti a risultati identici per combinazione: e inferisco quindi dalle condizioni romanze ch' esse siano lo sviluppo di condizioni preesistenti in germe nel latino.

Dunque, da due punti di partenza, idealmente e formalmente diversi, da una critica fisiologica negativa e da una critica storica positiva è lo stesso il punto d' arrivo.

Ma, una, una prova oggettiva della nostra induzione?

Di prove storiche, dirette, nessuna! Fu per questo che la voce dell' Ascoli, il cui giudizio era limitato, come si sa e noteremo più sotto, ai dittonghi da *ĕ* ed *ŏ*, rimase assai poco ascoltata.

Ma v' ha una prova comparativa.

Un' altra lingua indeuropea che in fatto di qualità d' accento si mostra molto conservativa, il lituano, ha, ancor oggi, qualità d' accento molto somiglianti a quelle che io, per la critica negativa e positiva che ho detto, attribuisco al latino stesso. Per es., risalendo dal romanzo dove l' *e* breve suol continuarsi con *iè* e *e* lungo con *éi* al latino, io dico che l' *ĕ* e l' *ē* latini erano accentati rispettivamente con un accento biverticato ascendente *e'é* o discendente *é'e*; ora, siffatta è appunto l' accentuazione degli indeuropei *ĕ* ed *ē* anche nel lituano. Si tratta di una mera combinazione? Io lo escludo assolutamente e vedo nella coincidenza la conservazione di condizioni esistenti nel periodo originario indeuropeo.

I fatti di questo secondo ordine e i ragionari che vi si appigliano possono essere troppo nuovi per le menti di molti romanisti, di quelli cioè che non seguano da vicino lo sviluppo della linguistica generale indeuropea. Onde credo non fuor di proposito di informarli con brevissime parole dello sviluppo che hanno preso nella linguistica indeuropea le ricerche sulla qualità d' accento e dei principali risultati ottenuti. Contemporaneamente sarà offerto anche a me facilmente il destro d' indicare come s' inquadri questa mia ricerca nelle indagini comparative indeuropee.

Gli studj comparativi sulle qualità d' accento nelle lingue indeuropee datano da quando il Bezzenberger (Beiträge vol. VII, pag. 66 segg.) fece entrare nel dominio della comparazione l' idea





già manifestata dal Kurschat (Gramm. d. lit. Sprache § 225) che in certi determinati casi, in sillaba finale, all' accento acuto e circonflesso del greco corrispondevano in assai perfetta norma, lo „Stofston“ e lo „Schleifton“ del lituano. Da allora l' interesse per lo studio dell' accento qualitativo sillabico andò sempre maggiormente crescendo fra i comparatori indeuropeisti.

Una tale coincidenza provava infatti chiaramente che le continuazioni delle due lingue erano la continuazione di condizioni accentuative del periodo i. e.; ed appariva bello il poter rievocare in questo così caratteristico particolare gli spenti echi della lingua che risuonò alle orecchie degli 'Aria padri'. Dall' altra parte anche per la dichiarazione di parecchi fenomeni delle lingue storiche si andavano mostrando utilissime queste indagini delle condizioni qualitative dell' accento.

Il Bezzenberger stesso indicava poco dopo (Gött. gelehr. Anz. An. 1887, pag. 415) che la pronunzia bisillabica di certe lunghe nel Veda, notata fin dal 1848 dal Benfey (Sāma-Veda, pag. LII), e poi da A. Kuhn (Beitr. z. vergl. Sprachf. vol. IV, pag. 179 segg.; 1865) e dall' Oldenberg più tardi (1888, in Hymnen des Rigv. vol. I, pag. 163 segg.), si ritrovava in sillaba finale in generale colà dove il greco aveva il circonflesso e il lituano lo Schleifton. Sempre per le sillabe finali, dimostrarono la originaria esistenza della doppia qualità d' accento anche nel germanico, prima il Hanssen in Kuhn, Z. vol. XXVII, pag. 612 segg. e, con miglior esito, il Hirt nell' articolo che bene inaugurava le Indogermanischen Forschungen e si continuava nello stesso volume a pagg. 195 segg.; e nello slavo additavano fenomeni analoghi lo Streitberg (IF. vol. I, pag. 259 segg.), il Hirt (Idg. Akz., pag. 87 segg.) e il Johansson (B., Beitr. vol. XX, pag. 101).

Sennonchè il risultato delle ricerche comparative rimase limitato non solo alle sillabe finali ma anche fra le finali alle lunghe e ai dittonghi. Invece in sillaba mediana non fu dato finora di riscontrare coincidenze nelle qualità dell' accento che entro i gruppi della famiglia litu-slava, dal Fortunatov, Arch. f. slav. Phil. vol. IV, pag. 586 segg. e dal Leskien in Abh. d. sächs. Ges. d. Wiss. vol. X, No. II, e XIII, No. VI.

Indicare, anche fuori del campo litu-slavo, nel latino[1], una varietà d' accento qualitativo sillabico in sillaba mediana, e non

[1] Anche in altra parte del dominio indeuropeo s' ha o traccia di biverticazione o si può desumerla con probabilità dalle condizioni qualitative di colore o quantitative delle vocali. Per varie opportunità io non tratto per il momento estesamente di quest' altri campi, e mi limito qui in questa nota ad alcuni accenni.

i. e. ĕ si trova biverticato in *ié* nell' Albanese: es. i. e. *dheg*$\overset{u}{\frown}$*ho* alb. *djék* (t. *djég*). ĕ si rompe nell' antico svedese in *iá*, *iú* a seconda che segua *a* oppure *u*, *w*: *hialpa* 'helfen', *tiughu* 'zwanzig', *fiughur* 'vier'. Le vocali lunghe si trovano scritte doppie nell' antico irlandese in parole monosillabe: es. *láam* 'mano'. Nell' osco dittonga i. e. ī in *ie*, i. e. *u*, precedendo dentale,

solo su vocale lunga ma anche su vocale breve, e, per le molteplici coincidenze tra le condizioni effettive del lituano e le condizioni facilmente indotte per il latino, dedurre che latino e lituano assai bene conservarono le condizioni qualitative d' accento in sillaba mediana del periodo i. e.: ecco lo scopo di questa memoria che possa importare alla ricerca indeuropea.

Dimostrare che la dittongazione romanza non è sorta come per una generazione spontanea nei varj campi neolatini, ma ch' essa è lo sviluppo di condizioni già esistenti in germe nel latino: ecco lo scopo principale di questa memoria che interessa l' indagine neolatina.

Il lavoro consta di una parte ricostruttiva e di una parte critica.

A sua volta la parte prima si suddivide in due capitoli: nel primo, constatate le identità tra le condizioni inferite per il latino e le effettive del lituano si conclude per la comune origine dei comuni fenomeni, e, notate le divergenze tra le due lingue, si cerca di conciliarle; nel secondo, s' indicano le differenze tra le condizioni accentuative dei continuatori in ciascuna delle due lingue di singoli elementi indeuropei, e di tali divergenze si ricerca la ragione.

---

in *iu*; anche qui sono scritte doppie le vocali lunghe accentate e ciò può non essere una mera trovata grafica senza base nella pronuncia. i. e. ō ā dittongano nell' aat. in *uo*: aat. *fluod* gr. πλωτός; i. e. ī ū dittongano in dial. at. in *ei* e in *au*.

Come più sotto vedremo, il germ. occ. *æ* probabilmente era un *e'e* o *ä'ä*; il greco υ forse era un υ'υ oppure ι'υ; cfr. συ = i. e. *tu*; gr. ὑ = i. e. *u*-; beot. ιου per υ.

Finalmente, i. e. ŏ, anche se si vuole in casi limitati (per quanto io sia sempre propenso alla formula Brugmann-Streitberg), si continua nell' indiano con ā; e la lunghezza dell' *a* da J. Schmidt in poi ha sempre provocato o le obiezioni o imbarazzo. Ora, secondo il mio modo di vedere, la lunghezza si giustifica immaginando l' ā indiano = i. e. ŏ di sillaba libera risultato da *a'a*, continuatore di i. e. *o'ó*.



Parte I.

Capitolo I.

A. Qualità d' accento normale in sillaba mediana nel latino e nel lituano.

§ 1. La dittongazione romanza: sua natura; condizioni d' accento nel latino che se ne inferiscono.

Qui si mostra:

1°. che le vocali *ī ū, ĭ ŭ, ō ē* dittongano di regola per dittonghi discendenti.

2°. che le vocali *ĕ ŏ* dittongano invece di regola per dittonghi ascendenti.

Si passano in rassegna le continuazioni per dittonghi di queste varie vocali in ragione inversa della loro frequenza.

Poi si tratta della dittongazione da *ă*.

Indi si conclude inferendo dalle condizioni romanze le condizioni latine.

Avverto subito che, come è noto, le paja *ī* ed *ū*, *ĭ* ed *ŭ*, *ē* ed *ō*, *ĕ* ed *ŏ* hanno, di solito, continuazioni parallele.

Ī.

La dittongazione da *ī*, *ū* è scarsissima.

Si ha da *ī*, per evoluzione spontanea, un dittongo discendente: 1. nel ladino occidentale; 2. nell' istriano, nel veglioto e nella costa orientale d' Italia, in parte degli Abruzzi e in parte della Puglia.

Esempi: Sursées (Oberhalbstein): *feil* fīlu, *durmeir* dormīre, Sutsées (Unterhalbstein): *-oir* = -īre (Ascoli, Saggi Lad., pag. 129).

Dignano: *marei* marītu, Veglia: *campanail* campanile.

Vasto: *dẹikẹ* dīco, altrove negli Abruzzi: *ẹi*, *œi*, *ọi*, *úi*; sulle degenerazioni *ii*, *'i*, *iə*, *uẹi*, *uəi* cfr. Cap. II.

Cerignola: *spọikẹ* spica.

Trani: *preimẹ* prīmu; altrove nelle Puglie: *ai*, *oi*.

Il dittongo discendente è condizionato da nasale: Piacenza: *domatteina*, *-ein*. Anche nel bolognese s' aveva *-ein*, *-eina*. L' Ungarelli e il Trauzzi scrivono *-ẹ̀n*, *-ẹ̀nna*, *ladẹn*, *medgẹ̀nna* (Vocabolario

del Dialetto Bolognese); ma *-ein -eina* dava come effettivamente pronunziati nel 1820 il Ferrari (Vocab. Bologn. 1820). Che tale grafia fosse conforme alla pronunzia, non credo si possa dubitare. Il Ferrari cita, a proposito di ortografia, l' opinione del Salviati che „il vero e primiero e general fondamento dello scrivere correttamente è che la scrittura seguiti la pronunzia, posciachè altro che d' esprimerla e di rappresentarla a chi e dove non ne pervenga il suono, non è l' intendimento nè per conseguenza l' ufficio suo" (pag. IX); e secondo questo criterio difende quelle grafie il Ferrari. È vero che egli dice a pag. V: „L' *in* di alcune nostre parole, quali sono per esempio *Vin*, *Fin*, *Cussin*, è da noi ritenuto colla stessa pronunzia, che sentesi nelle bocche francesi." Ma qual valore abbia questa sua dichiarazione si vede dal periodo che precede (pag. IV): „I nostri nomi in *-ein*, *-eina*, come *Pein*, *Peina*, *Sein*, *Veina*, vanno alla maniera dei nomi francesi di tale o simile desinenza." *Sein*, *Veina* assolutamente non potevano essere paragonati ai fr. *sein*, *veine*. E vorran significare i paragoni del Ferrari ch' egli non era sicuro della pronunzia francese. Del resto l' Ungarelli e il Trauzzi segnano ugualmente con *ǫ*, *ǫn* ūnu e *lǫ̈nna* lūna, dove il Ferrari scrive *on* (femm. *una*, sic![1] s. v. *nomer*) ma *louna*, *fortouna*; deve dunque al tempo del Ferrari avere avuto il riflesso di ūna, pronunzia diversa che ora; e come l' Ungarelli e il Trauzzi scrivono diversamente il continuatore di *u* + *m* da quello di *ū* + *n* (es. *ǫn fjomm*, *plomma*), così parimenti il Ferrari scrive nel caso di *u* + *m* sempre *om* anche seguendo vocale, p. es., tanto *lom* quanto *sccioma*;[2] il che riprova l' esattezza del Ferrari; a provare che un tempo potesse esser maggiore la diversità tra i riflessi *-un* (*ǫn*) e *-una* (*-ouna*) potrà ricordarsi, come nel bolognese stesso s' ha *bån* bonu, femm. *bôna*.

Davanti a velare *ī* si trova talora dittongato in *ie*. Su questa dittongazione il Meyer-Lübke dà il giudizio seguente:

«Devant les vélaires, *ī* persiste; cependant il se développe parfois une voyelle de liaison qui, de temps en temps, attire l' accent.» . . . „Béarn: *piele* (*pile*), infin. *pialá*" (Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 37);

---

[1] Non si tratta già d' una menda. L' Ungarelli dà invero *on onna*, uno, una; ma tanto il Ferrari quanto l' Ungarelli sono incompiuti: *una* e *un* sono le forme della proclisi; si cfr. questi versi che sono in una filastrocca riportata s. v. ôca: . . . *un lezz*, *un lozz*, *un lâz*, *un chezz*, *un cozz*, *un car e una perpunsla*, o questo proverbio riportato s. v. ôm: *trî an una zœda*, *trâi zœd un cän*, *trî cån un cavâl*, *tri cavâl un ômen*.

Un altro esempio che dimostra la poca esattezza dell' Ungarelli è quel *cån* cani. Secondo il § 113 dell' introduzione si dovrebbe aspettare *cän*. — Anche il Ferrari ha a centinaia esempj di *un* proclitico: *dar un scanslot* (s. v. dare) ma *cunsar on pr' al de del fest* (s. v. cunzar).

[2] Il Ferrari ha, s. v. *maregna*, *scciuma d' fér*; nell' Errata è corretto *sccioma*, come *sccioma* è al suo luogo alfabetico. Ma tenuto conto della nota precedente si può supporre che *scciuma* sia una più delicata riproduzione del parlar vivo, cioè che il Ferrari in realtà avesse sentito dir *scciuma* in quella proclisi di proposizione (*scciuma d' fêr*) e poi non ricordandosene più facesse la correzione in *sccioma*.



„Iu se comporte de la même manière soit que *u* provienne de · comme dans la France du Nord, soit qu' il provienne de *v* comm en provençal, soit enfin qu'il soit dû à une désinence latine en *ı* comme c'est le cas en rhétique (§ 38). Es. Marsiglia: *fieu* fīlos franc. centr. *assieu* = axīlis ecc; lad. occid.: *marieu* marītu. A S. Fratello si ritrova *avrieu* (Morosi, Arch. Glott. It. vol. VIII pag. 412) inoltre s' ha *ie* anche davanti a nasale d' esito (Morosi ib. es. *fi* fem. *fina*); la testimonianza di un *fiẽ* del De Gregorio è espressa mente corretta dal Morosi. Io nego l' epentesi, specie tra voc e cons. e spiego il fenomeno così: in *i*, pronunziato *i'i*, davant a velare o nasale, si muta il secondo *i* in *e*; da *iel̄*, *ieu*, s' ha per varie ragioni che vedremo, *iéu*, in alcun luogo.

Mi si potrà forse obiettare: ma deve l' *i* ritenersi biverticat davanti ad *il̄* e univerticato davanti al *l* chiaro? Prevenendo l' o biezione avverto che il mio pensiero è un altro: *i* è biverticato in origine tanto davanti ad *l̄*, quanto davanti ad *l*. Solo, il second atomo di *i'i* = ī davanti ad *l̄* prende una tinta più cupa e rest invece palatino davanti ad *l*. Onde mentre da *i'i* + *l̄* s' ha gra datamente *i'į* + *l̄*, *i'e* + *l̄*, resta invece *i'i* + *l* tale quale e divent poi *il*. — Un' obiezione d' altro genere può essere che a Genov *p* + *a* dà *puä* (patre, gen. *puä*), che al lat. *dent.* + *u* corrispond nell' osco *dent.* + *iu*. Ora io rispondo che sarebbe nient' altro ch un pregiudizio il credere che l' *u* di *puä*, l' *i* in osc. *tiurri Niums* ecc. siano stati intromessi per effetto della consonante e il negar che essi fossero in origine atomi della vocale, omofonici ad essa e aggiungo che dal punto di vista fisiologico è ben più facile imma ginare che per es. un *paa* un *tuu* si mutino in *pua tiu* per effett assimilativo della labiale o aiutando la dentale che, non immaginar un' inserzione di vocali tra vocali e consonanti.

ū

ū ha, come s' è detto, sorti parallele a ī; solo la dittongazion è meno diffusa.

Nei Grigioni fa concorrenza al dittongo la pronunzia di *ü*[1] in ogni modo s' ha a Tiefenkasten (Sutsées): *mazęira* mensûra a Schweiningen (Sursées): *mazeirę*, a Bravugn: *mzęgra* e a Samaden

---

[1] Quando noi ci troviamo davanti a un monottongo il nostro giudizio è sempre esitante. Secondo il Foerster (Z. f. r. Ph., vol. V, pag. 591) *ü* sarebbe nel francese, il continuatore di un antecedente *u*ⁱ. Io credo che la prim pronunzia gallica fosse *ü'ü* e che da questo si ottenesse *ü* in sillaba tonic e disaccentata per procedimenti diversi (v. sotto). Con una tale interpretazion fonetica di *ü* la sfera del dittongo da *ū* diverrebbe d' un raggio assai maggior che non quella da *i*. Il parallelismo tra i riflessi di *u* ed *i* potrebbe esser in certo modo ristabilito da una testimonianza in Cosenzio che i Galli pro nunziassero pingue (*inter e et i pinguiorem sonum nescio quem*; „wahrscheinlich diphtongisches *i*ᵉ", Seelmann, Aussprache d. Latein, pag. 193) l' *i*. Il passo d Cosenzio potrebbe però alludere alla Gallia di sud-est, donde egli era oriundo Su questo passo ritorno a parlare altrove.

nella Alta Engadina: *insūgra* (notevole per trovarsi *ū* e il dittongo insieme).

A Dignano e a Veglia s' hanno condizioni parallele a quelle d' ī: da mūru a Dignano: *mour*, a Veglia: *moir*. Nell' Italia di sud-est (Abruzzi e Puglia), Palena: *méurę*, Vasto: *míurę*; Molfetta *nataura* natūra; e così via; ma Cerignola ha *ů* di contro all' *oi* da ī.

Un dittongo ascendente s' ha a Ruvo, es. *venjute* (di contro a *stupt*, in proparossitona, *tut* in complicata, e *punis* in protonica; voglio con ciò dire che si tratta di un vero e proprio dittongo, non di una grafia per *ü* o di una palatizzazione di consonante per effetto di *ü*) accanto a *preim preime*. Su questa e sulle forme anormali abruzzesi *ůú iuə* e simm. torneremo più tardi. Per il Meyer-Lübke era la forma di Ruvo «l'étape plus ancienne» Gr. d. l. rom. § 78. Ma vedo ora con piacere nel Grundrifs, vol. I, pag. 701 seg., 2ª ed. ch' egli non ricorda più quella sua interpretazione.

Sul bologn. *louna* v. sopra; il piacent. ha *vüin* unu, *lüina* luna, il vals. ha *tribüina*.

ē ĭ, ō ŭ

Più frequenti sono le dittongazioni da *ē ĭ*, *ō ŭ*; s' hanno di solito dittonghi discendenti.

1. Fr. d. nord, afr.: *seir*, *vout*, *seit*, *goule;* 2. fr. sud-est, Val Soana: *veira*, *eura*; 3. gallo-italico, piac. *veina* (ma *-on*, *-ona* da -one; -ona); bologn. *seida*, (*colour* S. Fratello *arsaira aura*); 4. ligure[1], agen.: *veir seia* (per *ou*, *ů*); gallo-ligure: *veira*, *seira* (per *ou*, *ů*); 5. ladino, engad. *saira*; Tiefenkasten *krouš vouš*; var. friul. (ad es. Maniago) *veir*, *krouš vouš*; 6. illiro-italico, a. Veglia: *paira raid*, *aura gaula* (Dignano *i*, *u*), b. Italia di Sud-Est, Abruzzi, Palena: *rḙitę dulour*; Vasto *rāitę*, *sāule*, Paglieta: *roitę* e simm.; terra di Bari: *sapaivę*, *anaurę*; 7. italico-romanzo: a. antico aretino *feicę*; b. campobassano rustico e plebeo[2] *seira*, *crouče* o *šé'era kro'očę*.

---

[1] Sulla classificazione dei dialetti italiani che qui appare diversa da quella dell' Ascoli, v. la P. II.

[2] Al D' Ovidio non è piaciuta questa mia sottodivisione dialettale e l' ha combattuta nella citata lettera. Salvo tutto l' ossequio all' uomo illustre, io credo di dover mantenere la mia opinione. Nelle citate noterelle campobassane io scrivevo: "Come continuatori di lat. ē[ĭ[. . . -*a*, -*e*, -*o*, di lat. ō[ŭ[. . . -*a*, -*e*, -*o* nel campobassano dà il D' Ovidio *ẹ* ed *ḙi*, *ọ* ed *ǫu*. «E lunga. 4. Per lo più *ẹ*» Es. *putẹca* (bottega), *ji crẹdẹ* (credo), *-ẹtę* (desin. di 2. plur.). «Spesso *ḙi*». Es. *la chianḙita*, *rḙita* ('finestra con inferriata', da *rēte* con *a* analogico), *la chiuppḙita* (pioppeto), *sḙira massḙira* e *stasḙira* (sera, stasera), *Trḙisa* (Teresa), *lu duvḙirę* (il dovere); nei riflessi di *-ensi-s*, *-ense-*: *pajḙisę* (territorio coltivabile) ma «*pajẹsę* 'borgo'». *Larẹnẹsę*, *mḙisę* (mese), *ji pḙisę* (peso), accanto a *spẹsa* (p. 147 segg). «O lungo 34. «Spesso *ọ*: *sọle* ecc. . . . Ed è il riflesso costante quando siavi *a* finale: *jọra*, *pęlọsa* ecc. e resta nei rispettivi plurali». «35. È *ou* nel suff. 'one'; *lęjǫunę*, *prufęssiǫunę* ecc., e nel suff. 'ore': *rę-mǫurę ręlọurę* (dolore), *sęrǫurę* (sudore). Però: *amọrę*, *pę l' amọre ca* per ciò che, *šọrę* fiore. E contro al num. prec.: *crǫuna* 'corona rosario')» p. 153.

ĭ[. . . -*a*, -*e*, -*o* = *ẹ*, *ḙi*: *ij vẹvę* (bevo) *'mmẹcę* (invece) *pẹra* (pera); ma *pḙipę* (pepe), *sḙita* (sitis), *nḙiva* nivis, *ḓḙita* pl. di *ḓitę* (dito) p. 150—1.



Nè mancano dittonghi ascendenti dove noi ci aspetteremm dittonghi discendenti.

ŭ[. . . *-a*, *-e*, *-o* = *ǫ*, *ǫu*; *lǫ́pa* ('lupa, gran fame'), *addǫ́* 'dove', «50. ! «riflesso conforme a quel dell' ō del n. 35 l' abbiamo in *nǫucę*, *crǫucę*», it p. 155.

Questa duplicità di riflessi ripugna ai criteri linguistici d' oggi. Ogı più disperato tentativo di sistemarla, ricorrendo alla diversa efficacia di suoı contigui o della fonetica sintattica e poi a livellamenti analogici, falliva, com ognuno può persuadersi leggendo l' abbondante esemplificazione.

La soluzione è un' altra ed indiscutibile.

Dalla dichiarazione dell' illustre romanista napolitano ch' egli «vivend da molti anni lontano dal luogo nativo» aveva dovuto «raccapezzarsi fra un folla di reminescenze» messo in sospetto che si trattasse di due dialetti affiı e limitrofi e non di uno stesso dialetto, ricorsi per informazioni sulla pronunzi campobassana al mio scolaro Nicola Mastropaolo di Campobasso; e fui da lı accertato che a Campobasso i riflessi di *ē*[, *ĭ*[ed *ō*[, *ŭ*[in parossitoni con -*a* -*e*, -*o* finali sono *ę ǫ*, e non altri mai; nel contado invece sono *ęi ǫu*, e più perfettamente, in bocca del mio scolaro *ǫo ęe*, e non altri mai. Di du dialetti diversi si tratta; non credo che di «un intonaco letterario» sul dialett di città, perchè soprattutto *ǫ* ed *ę* sono in bocca di tutti, colti e non colti, a Campc basso e perché la tendenza all' ortoepia delle vocali è ben mediocre fra noi:

Il quesito mi fece, ripeto, perder molto tempo e la soluzione da m proposta mi pareva ovvia e giusta. Non n' è rimasto persuaso invece il D' Ov dio. Certo la perseveranza nel proprio giudizio di un critico fine, acuto, com è il D' Ovidio e proprio su un fenomeno del suo dialetto nativo non può no indurci in grave perplessità; eppure anche a me par certo di aver veduto giust E poichè il problema è solo in apparenza di poca importanza riferirò le obi zioni del D' Ovidio e mi permetterò di difendere le mie vedute.

Secondo il D' Ovidio gli *ęi*, *ǫu* in quistione sarebbero la vera risoluzion campobassana, gli *ę ǫ* sarebbero da ascriversi ad imitazione della pronunzi napolitana; ora i dittonghi non si sentono più perchè i contadini furono sfra tati da Campobasso in campagna.

E al proposito della varietà dialettale da me supposta egli scrive: „ Goidanich, fidandosi appieno dell' autorità del suo alunno, assicura che Campobasso i dittonghi non esistono affatto, bensi soltanto nel contado, e g par che suonino piuttosto *ǫ́o*, *ę́e* anzichè *ǫu*, *ęi*. Ne cava la conseguenza ch non un intonaco letterario veli qua e là, com' io presunsi, il dialetto cittadin ma che il cittadino e il rustico siano due dialetti diversi; nientemeno!" .. „La distinzione fra un dialetto cittadino ed uno rustico è od era, in un cert senso e in molti casi, vuota di significato per tante città del Mezzogiorn Nelle quali i lavoratori della terra nascono, vivono e muoiono entro le muı cittadine" . . . „Sempre era questione di lotta tra il pretto vernacolo campc bassano e il volgare illustre della cittadinanza superiore; non già di du dialetti, il paesano e il rustico. Che rustico se i contadini erano paesani? . . . „Nella modesta storia del mio piccolo comune non vi furono soprav venienze e sovrapposizioni di stirpi diverse, ma solo il crescere delle influenz letterarie e delle influenze partenopee, per la nuova dignità di capoluogo c provincia e il frequente passaggio d' impiegati, di magistrati, di professori e vi via. La supposizione d' un dialetto urbano, che, pur essendo vero vernacol stonasse dal concerto del rimanente Molise e delle attigue zone dell' Abruzz e delle Puglie, torna stranissima e priva d' ogni fondamento" . . . „È un condizione di cose onde a fatica riesce a rendersi ragione chiunque si istintivamente tratto a raffigurarsi ogni dialetto sul regolo dell' Italia cisalpin: Là sì che si può fare una distinzione abbastanza netta fra il dialetto dell classi superiori e quel delle umili, o tra il paesano ed il rustico. Fino ad u certo punto si può dir lo stesso di Napoli, ove si può ravvisar chiarament un dialetto degli aristocratici, uno mezzano, uno plebeo, e fare anche altr distinzioni. La baldanza di gran capitale fa che i nativi non abbiano tropp

Sotto i nostri occhi, per modo di dire, vediamo compiersi l' evoluzione francese di *ei* in *yá*. — In isole ladine occiden-

---

scrupoli; e i provinciali stessi vengon qui napoletaneggiare, come se ciò fosse appropriarsi una specie di volgare, se non illustre, mediocre. Ben diversa è la condizione delle altre città e terre meridionali, soprattutto di quelle men remote dall' Italia centrale".

Ma contro il D' Ovidio sta più d' un fatto. Nel suo studio sul dialetto di Cerignola (Arch. Glott. Ital., vol. XV, pag. 83 segg.) lo Zingarelli ci dà queste informazioni: „*A* fuor di posizione o diventato finale ha il suono incerto di *ä*, tra i contadini di *ei*". „*E* lungo, *I* breve. Data la base parossitona, abbiamo *ei*, tra i contadini *ai*, nelle formule *ē* ... *a*, *ē* .. *e*, *ĭ* ... a, *ĭ* ... *e*; e all' incontro la combinazione torbida *ᵒi*, che possiamo trascrivere *ọi*, nelle formule *ē* ... *u*, *ē* ... *i*, *ĭ* ... *u*, *ĭ* ... *i*; avvertendo che l' *o* è poco sensibile (in Andria però è spiccato)"; pag. 84. „*O* lungo, *U* breve. Nel parossitono, s' ha *ọu*, tra i contadini *au*, date le formule *ō* ... *a*, *ō* ... *e*, *ŭ* ... *a*, *ŭ* ... *e*, e s' ha all' incontro *u*, date le formule *ō* ... *u*, *ō* ... *i*, *ŭ* ... *u*, *ŭ* ... *i* (ib. pag. 86). E riguardo al parlare contadinesco avverte lo Zingarelli (ib. pag. 83): „Quando in questo scritto si parlerá di favella dei contadini, che differiscono spesso dal parlare comune e meno rozzo, s' intenderà della gente di campagna, i cosidetti cafoni: ma questi tuttavia abitano in città, e un vero contado non esiste". Dunque sono queste precisamente le condizioni, che fino qualche anno fa erano a Campobasso; con questa differenza in meglio, che per Cerignola si deve assolutamente escludere l' ipotesi d' un' influenza del napolitano che ha risoluzioni del tutto diverse dell' elemento latino.

Ma prima che dallo Zingarelli ancora dal Finamore per l' abruzzese e dallo Schneegans per il siciliano sapevamo di varietà dialettali tra i varj strati della popolazione del mezzogiorno.

Ciò mostra che in una città del mezzogiorno, senza sospettare «sopravvenienze e sovrapposizioni di stirpi diverse» (sospetto che io non ho mai avuto; io ho inteso di parlare d' una tenuissima differenza tra il vernacolo rustico e il dialetto cittadino) pur residendo i contadini entro la cinta cittadina possano esservi due dialetti uno cittadino, l' altro contadinesco. Ciò mostra che per quel che riguarda l' evoluzioni linguistiche nessun privilegio ha il mezzogiorno ma che, proprio per questo riguardo, tutto il mondo è un paese.

Ma su un' altra quistione di principj io voglio ancora insistere ed è che proprio la doppia risoluzione, con monottongo e dittongo, in diversi strati dello stesso dialetto si può agevolmente, molto agevolmente, giustificare. Nessuno infatti dubiterà che la pronunzia lunga di una sillaba non sia favorevole all' esagerazione di una tendenza delle vocali a frangersi in dittongo. E tutti sappiamo come gli strati bassi della popolazione, dovunque, incorrono in quegli stiracchiamenti di pronunzia da cui la parte civile della popolazione per un sentimento estetico cerca di rifuggire. Ciò considerato, sarà anche chiarissima la ragione di quello stranissimo fatto (di cui più sotto ci occupiamo) che lo Schneegans riferisce per la Sicilia, dove il volgo conosce, per solito in enfasi, dittongazioni di *ĕ ŏ* che non sono accette al ceto civile, benchè siano più vicine alla forma letteraria. Parimente così si spiegano i più sviluppati frangimenti delle vocali che conoscono anche gli strati inferiori delle popolazioni abruzzesi, come ricordava il Finamore nel suo Vocabolario dell' uso abruzzese. Finalmente così spiegheremo anche la doppia risoluzione *ę ęi*, *ǫ ǫu* da lat. *ē ĭ*, *ō u* a Campobasso, come un effetto di evoluzione spontanea. Anche il diverso colore che han l' *ę* e l' *ǫ* nel monottongo, in confronto all' *ẹ ọ* dei dittonghi *ẹi ọu*, facilmente si spiega senza ricorrere all' influenza napoletana; perchè in quest' ultimo caso, nel dittongo, potè avvenire una dissimilazione che nel primo caso, nel monottongo, poteva non occorrere. Anzi è assai verosimile questo paradosso: che proprio la coincidenza di colore dell' *ę ǫ* campobassano coll' *ę ǫ* napolitano sia un argomento contro, non in favore d' un influenza napoletana. Nel passo riferito da quel mio scritterello è avvertito

tali[1] s' ha come continatore d' *ō*, *ŭ* di sillaba complicata *úo* da *uó* regioni limitrofe: S. Maria (Val di Monastero) *muóšća* musca, M nastero *múošća* (Gartner, § 200, s. v. musca; cfr. anche Sag Ladini, pagg. 235, 239, 246: *suót*, *muónt*, *buóća* e anche *flu* accanto al solito *flur*.) In rumeno dittongansi per *eá* i lat. *ĭ ē* per *oá* il lat. *ō* nelle condizioni note.

Spesso il monottongo della fase storica d' un idioma si pre a essere ricondotto comparativamente a un dittongo più antico.

Or ora ricordavo il gen.-piem. *ů* accanto a *ei*.

Non manca qualche tenue indizio che fosse *ei* od *ệe* l' anti fase dell' *ẹ* nello spagnolo. Vi sono infatti alcune poche parole portoghese nelle quali si sospetta che un *ei* continui un *e*: *teiga*, *mantei* *taleiga*, *veiga*, *teima*. Che *ẹ* desse in fonetica normale nel portoghese *ei* in ogni modo escluso perchè i casi son pochi. Secondo lo Schucha altri *e* del vocabolario portoghese sono nella pronunzia *ei*; ma so certo d' un filone popolare che andrà studiato, ma nulla ha fare coi casi che ci occupano. Nello sp. s' ha *mantega*, *talega*, *ve* e *tema*. Esaminiamo il valore critico di queste parole. L' etimolo proposta dallo Schuchardt (Ztschr. f. r. Ph. vol. XXIII, pag. 18 *vega* da vica è dubbia perchè esistono forme dialettali portogh *vaica* (Meyer-Lübke); *mantega* è d' etimologia oscura; *teiga* 'so di paniere', 'sorta di misura di capacità' può essere da *ta(l)eig* ma che *talega* risalga ad una forma in *-ega* mi par che risulti p vato dal rum. *tileaga*; sull' etimologia di *tema* non si sollevano dub

Ora si consideri quanto segue: *taleiga* è certo nel portogh una parola importata per la conservazione dell' *l*; quasi certame è pure un' importazione *teima*, perchè significa 'ostinazione' co lo spagnolo *tema*; le parole per „formaggio" e „burro" sono mo frequentemente importate: il greco *βούτυρον* s' è diffuso per tu l' Europa meno che nella penisola iberica e nello slavo (russo e *maslo*), il franc. *beurre* è un importazione dall' est, l' it. *burro* è me francese, il lat. *caseu* è stato trasportato nei paesi germanici; ten ciò presente, si potrebbe facilmente supporre che il *manteiga* por ghese sia un' importazione dello spagnolo, il quale ha, ad o modo, *e* (quanto opportuna sarebbe la dichiarazione etimolog

---

che la tendenza all' ortoepia è ben mediocre fra noi. Onde credo ancor o che se la mancanza del dittongo nel campobassano cittadinesco fosse un effe dell' influenza semiletteraria napoletano-italiana non si avrebbe *ọ ẹ*, in par come *sẹta sọlẹ*, ma *ę ǫ*, dacchè la parte della popolazione che ancora conse il dittongo pronuncia *sẹ'eta*, *sọ'olẹ*, o *sẹita*, *sọulẹ*.

Finirò questa nota con un mesto ricordo: il Mastropaolo, il caro scol mio che mi aveva dato le informazioni campobassane, non è più! Mi p ancora inverosimile! Forte come un torello, lo investì fieramente un mo cieco e in pochissimi giorni lo estinse, con la rapidità uguale che strugge fiamma una sottil candela!

[1] È illusorio invece il dittongo discendente nel limite più orientale d zona ladina, a Trieste e a Muggia, come altrove mi propongo di mostrare. mi limito a dire che gli *ie* di *tiela*, *çienera* ecc. non sono che l' effetto d' adattamento alla fonetica del dialetto di parole prese dal veneziano.

di esso!). Abbiamo con ciò un gruppetto di parole che devono, come *taleiga*, o possono, essere imprestiti spagnoli ed hanno *ei* di contro ad uno spagnolo *e* (*veiga* dal punto di vista semasiologico ha pur l' aria di un imprestito!).

Ciò posto, io penserei che quando il portoghese assunse dallo spagnuolo queste parole, lo spagnuolo pronunziasse l' *ẹ* per *ệ'e*, che il prtg. esagerasse il dittongo e lo spagn. lo riducesse a monottongo. Lo spagn. ha una tendenza a liberarsi, per una via o per l'altra, dei secondi elementi di antichi dittonghi discendenti: da lectu s' ha, per *lejto*, nello sp. *lecho*, nel prtg. *leito*; spagn. duos *doos dos*, al contrario il prtg. duos *doos dous dois*. Abbiamo dunque una tenue traccia di *ệe* originari spagnoli per *e*. E in una lingua che dittonga frequentemente come lo spagnolo anche una dittongazione da *ē ĭ* si troverebbe al suo posto!

Un altro esempio. Nel friulano udinese, *šēf šēt*, di contro a *seif seit* d' altra parte (per es. id Maniago) passarono quasi certamente per una trafila *seif seit*: infatti *tres* si continua con *tre* che risale a un *trei* (cfr. *plui!*); *pats* della stessa regione, di contro al *paeis* di altre, par proprio il continuatore di un antecedente *paeis*. Ma non sempre si può arrivare a si felici risultati, e saremmo invece spesso costretti ad indugiarci su disquisizioni lunghe con risultati problematici; e qui, dove si tratta di giudizj delicatissimi, s' hanno da portare fatti indiscutibili e non forme supposte. Quindi passo sopra a tutto quello che non è sicuro. Tanto per dare un esempio dei pericoli che si corre a valersi di risultati induttivi, gioverà porre in rilievo che lo stesso ragionamento su *tre* del friulano udinese che poteva parere tanto sicuro, non è scevro da dubbj; perchè il campo di *trei* non coincide perfettamente con quello di *sef*; ma s' ha a Maniago *seif* e *tre*, a S. Vito al T. *šeif* e *tre*, a Paluzza *sēf* e *trei*. In quest' ultima località la differenza può essere stata determinata da diversità tra la condizione d' esito assoluto e in consonante; nelle altre località potrà essere ragione della differenza la differenza d' esito oppure potrà essere *tre* la forma dell'enclisi passata in posizione ortotonica. Tutte e due queste soluzioni possono darsi al problema del *tre* per *trei* nell' udinese; può cioè essersi *trei* ridotto ạ *tre* in enclisi o in esito assoluto, e non darà esso quindi quella prova per la derivazione immediata di *sef ret* da *seif reit* che in esso cercavamo. E aggiungerò, perchè me ne sovviene per associazione, che potrebbe qualcuno, considerando l' evoluzione di *trei* in *tre* e di *preite* in lucch. *pręte* (fior *pręte*; per le forme *preite* v. Bianchi, Arch. Gl. It. vol. IX, pag. 436 n. 1.) essere invitato a rifarsi un' evoluzione italiana *reite* o *rệete*. Basterà questo saggio per mostrare come questo terreno sia d' ipotesi fertilissimo; ma quando bene arrivassimo a renderle molto probabili, nulla avremmo ottenuto: qui certezza ci vuole.

Non mancano testimonianze di un dittongo anche in sillaba complicata. Abbiamo prima la testimonianza del rumeno che dittonga anche *ē ĭ* ed *ō* in qualsiasi posizione ove seguano *a*, *ă*, *e*;



nell' Engad. s' ha *kraiša* crēscit, *kraišla* crista, seguendo *s*, ma *čerka*, *selva*, *lenn* lignu ecc.; negli Abruzzi, a Castelli: *aussa* ipsa (anche in proparossitona *faumęnę*, invece Paglieta *fomęnę*, Vasto *famęnę*). Avviene inoltre che sillaba originariamente complicata ridottasi a libera consenta la dittongazione come ogni altra libera (stēlla, lad. occidentale *steila* o simm.). E s' aggiungerebbero i dittonghi larvati, quegli indizj di dittonghi un dì esistiti cui testè accennavo. Prendiamo a considerare ad esempio il vastese; nel vastese troviamo queste condizioni[1]:

in sill. lib. di paross.,	in sillaba finale,	in sill. complicata
ē dà *āi*: *māišę* mēse;	*a*: *tra* tres;	*a*: *vannę* vēndit
ī dà *āi* *pāilę* pīlu;		
ī dà *ǟi*: *fäilę* fīlu	*ä*: *ššä* exīre;	*ä*: *mällę* mīlle
ŏ dà *ęu*: *deulę* dolet;	*ę*: *pę* può;	*ǫ*: *dǫrmę* dormi
ū dà *āu*: *sāulę* sōle;	*a*: *na* noi;	*a*: *kakkę* cōpula
ŭ dà *āu*: *nāucę* nuce;	*a*: *addá* dove;	
ū dà *iu*: *miulę* mūlu;	*i*: *ti* tu;	*i*: *frittę* frūctu

Di più bisogna notare che in generale anche in una leggerissima clisi (una vera meraviglia di delicatezza fonetica!) non s' ha il dittongo nè il turbamento. Es.: *krāitę* crēdit, ma *mi kręta pęukę* mi crede poco; *māišę* mese, ma *lu mųęša d' ajaste* il mese d' agosto; *kraššę* crēscit ma *kręšša pęukę*; *lu nųäitę* il nido, ma *lu nųitę se* il nido suo; *čangę* cinque, ma *cinga māišę* cinque mesi; *pę* può ma *si po sapā* si può sapere; *nipáutę* nipote, ma *nipotę me* nipote mio; *kantę* conto, ma *a konta me* a conto mio; *miulę* mulo, ma *un mulo ǵǵiavunę* un mulo giovane; *ki* più, in pausa, ma *k' u fortę*, *brittę* brutto, ma *brutta ǵǵiavunę* brutto giovane; e così via.

Il che prova che dittongo e turbamento stanno in intima relazione; e ciò che vale delle toniche libere vale qui pure delle complicate; qui la dittongazione iniziale anche in complicata si può provarla.

Ma non toglie questo che in generale non si possa dire che la complicazione della sillaba sia quanto mai sfavorevole al dittongo da queste vocali.

Inoltre a proposito di *steila* dal tardo stēla conviene osservare che è forse in ciò un indizio che la dittongazione di *ē* si è effettuata in tempo diverso nel medesimo modo; il che è favorevole all' idea che questi fenomeni identici dipendano da una causa uguale di data antica.

[1] La descrizione di questo dialetto del Vasto che è uno dei più interessanti dialetti ch' io mi conosca, che offre fra l' altro meravigliosamente delicati fenomeni di fonetica sintattica, io affidai or sono quattr' anni a un mio scolare, il dott. U. Piacenza, che ne fece un lavoro pregevole per diligenza e sicurezza di metodo; poi non ho saputo niente più nè dell' autore nè dello scritto. Le mie informazioni sono appunti tratti da quel lavoro. [La communicazione del Rolin (v. Cap. 2) l' ho ora, ma ho potuto utilmente servirmene per le brevi informazione a *ī ū*. Nota di corr.]

Finalmente sia accennato che la continuazione delle vocali latine in jato potrebbe farci sospettare traccie di biverticazione nei continuatori di *ĕ ĭ ō ŭ* anche nelle lingue che come il toscano non ne presentano davanti a consonante. Ma poichè si tratta di fatti che potrebbero avere anche un' altra interpretazione, prudenza vuole che qui non se ne parli e se ne rimandi al luogo più opportuno la trattazione, alla parte seconda.

ĕ

Nel trattare ora dei riflessi di *ĕ* breve cercherò di metter in luce quanto invece sia frequente il dittongo da *ĕ* anche in sillaba complicata. Oltre a ciò nello stesso tempo cercherò di porre brevemente in rilievo che il dittongo s' ha in regioni separate sotto condizioni identiche e in regioni limitrofe sotto condizioni diverse. Ciò, perchè mi sembrano tali fatti non solo non sfavorevoli ma favorevoli alla mia tesi che i germi della dittongazione s' abbiano da ricercare nel campo latino; perchè più si ripete lo stesso fenomeno, e meglio l' idea di una produzione spontanea di esso va relegata fra le idee inverosimili.

Ecco dunque brevemente le sorti di *ĕ* nel romanzo.

S' ha in primo luogo il dittongo in sillaba libera e complicata.

I. *ĕ* dittonga per un dittongo ascendente. E precisamente:

A. tanto *ĕ* libero quanto *ĕ* complicato presenta questa dittongazione:

1. nello spagnuolo; ess. *miedo* metu, *tiesta* testa; solo *e* + i oppure *e* + *cons.* + *i* = *e*; ess.: *lecho* lectu, *prez* pretiu.

2. nel francese; a) nel francese settentrionale; vall.: *ties* testa, b) in quasi tutto il resto della regione francese nel nesso *e* + *palatina*: prov. rov. *lieč* lectu, limos. (Nontron) *lię* ecc.; fr. cent. *lit lieit* lectu (proprio dunque in condizioni opposte a quelle dello spagnuolo e in condizioni diverse del franc. sett. or.); singolare poi è, in quanto, come dicevo, mostra l' assoluta indipendenza del fenomeno tra regione e regione, che *e* + *palat.* dia *e* anche nella Francia di nord-ovest (parte merid. della penis. del Contentino, Bretagna, dip. Ille et Vilaine, Maine, Anjou, Poitou, Turenna) in una regione cioè che è limitata dal provenzale e dal resto del francese del Nord[1] dove *ęį* dà *iei* o un succedaneo di esso; c) *e* + *r* = *ier*, all' est dei Vogesi: es. *yerb* herba, a Dompierre: *nye* nervu, e nella Francia merid., a Tolone: es. *peardre* perdere; d) *lab.* + *ĕ* dittonga in Lorena, es. (Geradmer) *vuę́* verme.

---

[1] Non vedo la ragione, se non è per la sua presunzione teorica, perchè il Meyer-Lübke, Gramm. d. l. r., § 154, voglia che l' *ie* di *dié* dece in Bessin (Normandia) sia risultata da *e* per la trafila *lei le ié* e non per *iéi*.



3. Nel ladino; a) nel friulano: ess. *viert* vet're, *fieste* festa *fiar* ferru; b) nella zona centrale: $e + r = ier$: ess. *pierde* perdit, *tierra* terra, ma *lett fenestra* in Livinallungo; e in questa zona già compare la dittongazione provocata da *i u* di sillaba finale, fenomeno che in altre regioni appare più chiaramente; c) sezione occidentale: sopras. *ie* per effetto di *-i*, *-u*: *mel* ma *ier* heri; *yestr* exteru, ma fem. *estra*, plur. *esters* exteros.

4. Nel gallo-italico, a S. Fratello (con le riserve che sappiamo!), secondo le fonti del Morosi: *piei* 'piedi', *aspietti* 'aspetti'.

5. Italico-romanzo: a) umbro-rom.: *tiempo* ecc. (cfr. Monaci, R. A. Lincei, Ser. *V*, vol. I, fasc. 2); b) ital. merid., napol. *tiempẹ* sing. e plur., *pieḍẹ* plur.; Pietramelara, senza la condizione dell' -*i* e dell' -*u*: *tierra*, napol. *terra*. c) vernacoli mess. e palerm. *iè* (ed *ie*, secondo l' intonazione rettorica del discorso) senza condizione.

6. Illiro-italico: pugl. *tiempẹ* tempo, tempi; Veglia *piall* 'pelle'; istr. (se l' istr. appartiene a questo gruppo), rovign.: *fiero, tiera*.

7. Veneto, ant. pav. *biel* (l' accentuazione *iè* è supposta).

8. Rumeno: *ierĭ*, *piept* pectus.

B. Solo *ĕ* libero dittonga per un dittongo ascendente:

1. Nel francese e provenzale fatta la riserva predetta; notevole è anche la diversità di condizioni tra nord e sud: in quello dittongando *ĕ* sempre, in questo solo con velare: apr. *era* erat, *brieu* breve, afr. *iere*, *piet*, *brief* ecc.; nel franco-provenzale si ha pure *ie* da *ĕ* libero, ma il dittongo è impedito da nasale; es. frib. *piè* ma *vẽ*.

2. Nel gallo-italico: nel modenese fino al sec. XVI si sarebbe avuto *ie* (cfr. Pullé, nell' Appennino modenese descritto ed illustrato, 1895, pag. 709 seg.).

3. Presuntivamente nel ligure antico, oggi in più d' un angolo della Liguria (Parodi).

4. Toscano: *piede* ma *terra*.

5. Romano: *piede*.

6. Veneziano: *diese* ma *terra*.

II. *ĕ* libero o complicato dittongano per *ie* o un immediato suo succedaneo.

1. Ital.-rom. a) Città di Castello: *rietro*, *priego*: ma anche *piego* da plico; b) calabrese centr. *tiempu, vientu*; sic. volg., in enfasi *dieci*. 2. Illir.-rom. Casalincontrada *pẹil* ma *piẹrd*, Palena anche *pierd* 3. Nel Veneziano, in fine di parola, *pie* pede, *sie* sex; ma anche *pio* (Boerio) plūs; nel venez. d' Istria anche *fia* 'fiato' in frasi come *non me n' importa un fia*, ma *trar el fiá*, probabilmente per ricordo del parossitono *fiato* italiano. 4. Gallo-italico: varietà odierne dell' Appennino moden.: *iara* era; mirandolese: *priat* prete 5. Nel ladino; a) generale grigione, secondo le referenze del Gartner (l' Ascoli dà per il Soprasilvano *unviérn*), è *umviern* o varianti da hibernu; generale oberlandese è *dieš* o varianti da

dece, fatta eccezione del solo Schweiningen dove s' ha *dīš*; b) riprende *díeš*, dopo l' interruzione engadina; nella regione centrale, e si continua ancora, c) con *díaš* in Erto.

III. Non mancano poi luoghi e casi in cui *ĕ* è continuato da *ei* o simile dittongo, discendente anche dal punto di vista della massa d'espirazione dei singoli elementi che lo compongono.

In molti casi la continuazione di *ĕ* coincide col dittongo da *ē*, *ĭ*; ciò per esempio assai di frequente nei nessi con nasale (Sopraselva: *plein*, *bein*; Sottoselva, Muntogna: *plein*, *bein*; Tumliasca: *seraın*, *bain*; varietà sottosass. *saragna*, *bagn*, ecc.; gallo-italico, bologn.: *bǻin* come *Rǻin* ecc.). In questi ed altri simili casi può supporsi (come fa l' Ascoli nei Saggi Ladini a proposito delle forme citate o analoghe) che *ĕ* si sia confuso per colore con *ẹ* da *ē*, *i* e ne abbia poi seguito anche le qualità d' accento.

Acquistano pertanto singolare importanza i casi in cui *ĕ* dittonga per UN DITTONCO DISCENDENTE SENZA PERÒ COINCIDERE CON LA CONTINUAZIONE DI *ē ĭ*. Ciò avviene:

1. Nel ladino, a) sezione occidentale; Engadina: davanti ad *s* complicato *ĕ* si continua in Biveroni con *e*: *festa*, *ēsters*, in Sabgienscha e altri documenti posteriori con *ei*, oggi con *e*; il riflesso di *ist* è nei documenti sempre *aist*, oggi *aist* e *ist*; *feista* è oggi ancora a Süss; b) sezione orientale: Clauzetto *deiš* dece ma *siat* site, *siaf* sēbu;

2. a Cerignola: qui nella formula *e...a*, *e...o* lat., *e...e*, s'ha il dittongo *ei*; *feilẹ*, *meilẹ*, *peitẹ* fele, mele, pede; ma da *ē ĭ* data la base parossitona, s'ha *ei*, tra i contadini *ai*: *seirẹ*, rust. *sairẹ*. Il collega Zingarelli da me interrogato per lettera mi rispondeva che i contadini certo non possiedono una forma *pailẹ* parallela a *sairẹ*.

IV. S' ha anche da *e* assai frequentemente UN MONOTTONGO CHE PIÙ O MENO SICURAMENTE SI DIMOSTRA CONTINUATORE D' UN ANTICO DITTONGO. Non occorre qui riferire i casi del genere che avvengano nei territorj dove s' hanno cospicui esempj di dittonghi integri; ma sarà conveniente additarli se avvengano colà dove una dittongazione di *ĕ* non paja avvenuta.

1. Nel ligure. A Genova stessa si possono rintracciare sulla pronunzia odierna dittonghi antichi. „Il dittongo si sviluppava anche in posizione palatina ... e se ne conserva la traccia nella vocale lunga: *lẹ́še* cioè *lēše*, da *lyẹse* (ma *friše* cioè *frīše* friggere) Parodi, Arch Glott. Ital. vol. XVI, pag. 109.

2. Parimente s' hanno indizj di dittonghi anteriori nella regione gallo-italica: „*i* für *e* tritt im Romagnolischen von Bologna bis Pesaro ein. Dieses *i* weist zweifelsohne auf älteres *ie* zurück". Meyer-Lübke, Ital. Gramm. § 36.

Un' altra sicura traccia s' ha nel parmigiano; dove *ĕ* dà *ẹ* ed *ē* dà *e*. „L' *e* chiusa si è aperta, l' *e* aperta si è chiusa; come

mai non si sono incontrate e non hanno confluito?" (Piagnoli Fonetica Parmigiana, Torino 1904). La ragione è che *ẹ* da *ĕ* risal ad *ie* od *ẹ'é*, ed *ẹ* da *ē* risale ad *é'e*.

Questi indizj di un' originaria dittongazione anche in territori ligure e gallo-italico, vengono corroborati dalle condizioni dei con tinuatori di *ŏ*. —

Poco peso si può dare alla mancanza del dittongo in qualch luogo isolato in territorio italiano; si tratta di piccole terre ne mare magnum dei dittonghi.

Qualche indizio si potrebbe additare per la presenza originari di dittonghi larvati fino in Sardegna e nel Portogallo; ma ciò no senza abbandonare quella prudenza che deve essere la fedel com pagna dei nostri studj. —

Cosí con la brevità che mi era imposta e quanto più breve mente m' è stato possibile ho ricordato sistematicamente le ditton gazioni dei riflessi di *ĕ* in campo romanzo. Le condizioni di sono, se non sempre, per solito almeno, parallele a quelle di *ĕ* Per ciò ho giudicato opportuno riferire solo quel tanto che valg a utile complemento della dittongazione da *ĕ* e quel tanto intorn a cui io porto un giudizio diverso dagli altri e che sia utile all tesi riferire.

ŏ

I fatti che io mi propongo di mostrare sono che nel gallo italico e nel ligure s' hanno traccie d' una dittongazione di *ŏ* che per spiegare l' *ue* fase attuale o antica di più idiomi non c sia bisogno di partire da un dittongo discendente *úo úe*.

I fatti da cui io argomento che un dittongo da *ŏ* si si avuto anche in territorio ligure e in territorio gallo italico sono questi.

In primo luogo non mancano dittonghi e traccie di essi d *ŏ* come e dove ne abbiamo veduti da *ĕ*.

Si trova *uo* o succedanei a S. Fratello. Il Meyer-Lübke (Gr. d. l. § 213) avrebbe scrupolo ad assumere questo come un indizio pe la dittongazione nel luogo d' origine dei nord-italici di Sicili A me la testimonianza par molto importante. In Romagn dove abbiamo trovato *i* ed *ẹ* continuatori di *ĕ* per il tramite, giudizio anche del Meyer-Lübke, d' un dittongo, troviamo pur „ stretto, assai stretto" da *ŏ*; a Bologna poi s' ha *fūg* e *ōvra* contro a *mēl* e *fīvra*. Ma dove *ŏ* sopravanza nella dittongazion l' *ĕ* è a Imola dove s' ha il dittongo *uo*. Il dittongo *úa* è ancor il parallelo di *ía* sull' Appenino modenese ed è *uo* nelle car modenesi del cinque e seicento.

La seconda traccia è nell' *ö* lombardo e ligure da latino Senza esitazione alcuna io mi accosto alla dottrina dell' Ascoli, ch vede nell' *ö* l' ultimo continuatore di un originario dittongo. Infat non ogni *ŏ* dà nel lombardo e nel ligure *ö* ma l' *ŏ* in sillaba libe e davanti a palatina. Io credo dunque che ci siano argomen

sufficienti per esser sicuri sulla presenza originaria del dittongo da *ŏ* in territorio gallo-italico e ligure.

Ma agli argomenti fin qui addotti anche da altri posso aggiungerne uno nuovo in favore dell' esistenza originaria in territorio gallo-italico del dittongo da *ŏ* e precisamente anche su quella parte del territorio che non conosce l' *ö*. Il compianto Piagnoli (l. c. pag. 19) e prima della pubblicazione sua un mio scolaro, il prof. Giuseppe Malagoli che ha preparato un lavoro sul reggiano, hanno osservato che ad un *ŏ* di sillaba complicata corrisponde un *o* lungo, ad un *ō ŭ* corrisponde un *o* breve: *ōs* = *ossu*, ma *ross* = russu e così via. Questi *ŏ* devono risalire ad antecedenti dittonghi. Condizioni simili sono in quasi tutta l' Emilia e in Romagna. Si confrontino le condizioni parallele sopra notate a proposito dei riflessi di *ĕ* in questa regione.

Finalmente io sarei disposto ad ammettere l' esistenza di traccie del dittongo anche nell' antico genovese. Già nei suoi studj liguri (Arch. Glott. Ital. vol. XVI, pag. 117) il Parodi notava nel Foglietta grafie *uo uoe* per il continuatore di *o*: ora, nello studio sul Tabbiese del secolo XVII[1], aggiunge il Parodi che *uoe* s' ha anche nel Cavallo (e proprio sul frontispizio della edizione del Parodi adoperata, del 1665, sta: „*In questa nuoeva ristampa*" ecc.) e finalmente nel Rossi abbondano gli *uo* per il continuatore di *ŏ*, *ancuoi* per hanc hodie ecc. Il Parodi esclude che si possa trattar di altro che d' un' imitazione della grafia italiana. „Ciò non ostante, dice cioè il Parodi, io non dubito punto che nell' *uo*, talvolta *o*, del Rossi sia da riconoscere un vero *ö*, ch' è l' odierna pronuncia di Taggia. La riprova l' abbiamo nel fatto dell' alternarsi di *uo* con *o*: *voglio* odierno *vögliu*, gen. *vöggiu*, od. *cöglie*, genov. *cöggie* cogliere, e altre forme consimili, nelle quali il dialetto ligure ha *ö* davanti ad una palatale, mentre l' italiano conserva l' *o* schietto aperto" (ib. pag. 38). A me pare all' opposto che, ove fosse stata adottata almeno parzialmente la grafia *uo uoe* per *ö*, una tal grafia sarebbe stata adoperata dovunque s' avesse *ö*, senza quei tanti e sottili accorgimenti comparativi; se poi la grafia di sillaba libera e complicata da palatale è diversa (es. *coglie*) avremo da vedere in ciò un indizio di una differenza effettiva; il dittongo larvato, presente un tempo e in sillaba libera e in sillaba complicata, in questa ultima formula prima si sarebbe stretto in monottongo e già intorno al 600 vi sarebbe stato molto vicino; nè v' ha opinione più di questa accettabile, dacchè su più di metà del campo neolatino una differenza congenere si riscontra; la posizione è frequentemente sfavorevole o allo sviluppo o al permanere del dittongo. Questa opinione della esistenza di un dittongo anche da *ŏ* nel

---

[1] **Poesie in dialetto tabbiese del sec. XVII pubblicate da E. G. Parodi e Girolamo Rossi, illustrate da E. G. Parodi. Estr. dal Giornale stor. e lett. della Liguria, A. IV, 1903, fasc. 10—12.**

ligure vien corroborata dalle condizione dei riflessi di *ĕ* nel genovese antico e dialettale.

Passiamo ora all' altro punto. In più d' uno dei territorj romanzi *ŏ* si presenta in una fase *ue* o è passato o si ammette che sia passato per essa; ciò è nel francese e nel gallo-italico, nel ligure, nel ladino, nell' Italia centrale, sulla costa sud-est d' Italia, a Veglia e in Ispagna.

Ora questo *ue* si fa passar per la trafila d' un dittongo primario *úo* (cfr. Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 211) e non si può negare che dal punto di vista fisiologico riesca assai simpatico il vedere nell' *e* di *ue* una riduzione per effetto della paratonesi dell' *o* di *úo*. Ma se cosi fosse, essendo il campo degli *ue* estesissimo nel dominio neolatino, la nostra ipotesi che *uó* fosse invece dovunque il primo grado dell' evoluzione fonetica di *o* troverebbe in troppo vasto campo voci contrastanti.

L' Ascoli immaginava che all' *ué* si venisse sì da un *úo* ma non da un *úo* primario sibbene da un *úo* secondario e cioè per la trafila *uó*, *úo*, *úe*, *ué* (cfr. Arch. Gl. Ital., vol. IV, pag. 402 n. e Lett. Glott. 1ª in Riv. di Fil. class. vol. X, pag. 23 seg.[1]); ma tale opinione del Maestro per i ripetuti tramutamenti dell' accento in tante l' una dall' altra lontane regioni non pare ammissibile; certo, se altro modo non vi fosse di spiegar l' *ué* se non con un antecedente dittongo *úo* bisognerebbe ammettere che sia questa la fase primitiva dell' evoluzione dell' *ŏ* latino, essendo molto più facile ammettere che in una piccola parte del territorio italiano *uo* venisse ad *uó*, dell' ammettere che in grandissima parte del territorio romanzo *uó* passasse ad *úo* (*úe*) e poi ancora in una gran parte di nuovo ad *ué*.

Io ritengo che per arrivare da *uo* ad *ue* non ci sia bisogno d' immaginare tutti gli spostamenti d' accento che si vorrebbe, che vi si arrivi comodamente da *uó*. Per mostrare questo rifaccio un po' a mio modo, una delle vie genialmente tracciate dal Maestro. Muovo da questa osservazione.

Frequentemente dove s' ha attualmente *ue* o s'aveva (come nell' antico francese) *ue*, o s' ha un suono affine ad *ue* cioè una palatizzazione dell' *o* da *ŏ* (come nel milanese *ö*) si trovano negli stessi territorj alterate palatilmente anche le altre vocali non palatine. Non solo. Ma queste alterazioni palatine si trovano esser caratteristiche di territorj vasti, di territorj anche che mentre sono storicamente e corograficamente divisi, sono etnograficamente omogenei.

Da siffatte osservazioni corografiche e etnografiche fatte sul territorio celtico l' Ascoli era indotto alla sua teoria che dove in territorio latino o germanico anticamente abitato da Celti si trovano

[1] "... *ue* spagnuolo, in cui la determinazione del secondo elemento deve dipendere dall' accento che un tempo era fermo sul primo. Analoga determinazione s' ebbe tra' Gallo-Romani; ma poichè in quest' *úe* (poi *ué*) era un *u* schietto e accentato, la piena e specifica pronunzia gallo-romana ne dovette esser *üe*".



turbamenti spontanei come quelli dell' *ū* in *ü*, dell' *a* in *e*, dell' *o* in *ö* o simm., s' avessero da considerare questi fatti quali reazioni celtiche. Della sua induzione vedeva l' Ascoli una conferma nel fatto che nel cimrico s' ha, come continuatore di i. e. *ū*, *ü i*, e nel fatto che come ultimo continuatore d' *ā* s' ha nell' aremorico *e*.

Ma in territorio gallico di qua e di là delle Alpi s' ha uguale pur l' ultimo continuatore di *o* che è *ö*. E l' Ascoli vedeva anche in ciò una marca gallica. L' *o* avrebbe dato in bocca gallica *üo* onde *üö üe öe ö*. Ed è consentito pur dagli oppositori della tesi ascoliana che la pronunzia dell' ortografia *ue* dell' antico francese dovesse essere *üe* (v. Meyer-Lübke Gr. I, § 211); anche nell' *uo* dei più antichi testi francesi nulla vieterebbe di vedere un *üo*.

Ma la via dall' Ascoli scelta per spiegare l' *üo* non era certo così sicura da indurre gli avversarj a seguirlo: l' Ascoli pensava che già nel latino volgare esistesse un dittongo *uo* e che i Galli, come pronunziavano *ü* il lat. *ū*, così pronunziassero *üo* il latino volgare *úo*, (v. il passo sopra riportato in nota).

Su questa via l' Ascoli non poteva esser seguito perchè un *uo* nel lat. era inammissibile ed era questo punto, della palatizzazione di *ŏ*, come egli stesso più tardi ebbe a riconoscere, un punto debole della sua teoria e che certo agli occhi degli avversari doveva di molto indebolirla tutta.

Sennonchè le coincidenze dall' Ascoli additate restavano con tutta la forza loro di persuasione che non fossero accidentali, che si dovesse vedere tra loro una connessione storica. Bisognava cercare un' altra via per giungere alla dimostrazione. E la via da seguire mi pare che debba essere questa. Più che fermarci analiticamente sulle alterazioni *singole* noi dobbiamo considerare il *complesso* delle alterazioni. E allora, per la *omogeneità* dei turbamenti sopra citati che si ripetono insistentemente in una forma o nell' altra su territorio celtico, noi siamo indotti a pensare che l' apparato orale dei Celti avesse un siffatto abito che facilmente le vocali non palatine potessero passare alla serie palatina.

Arrivati dall' osservazione *complessiva* dei fatti a questa induzione di carattere generale, di vie delle alterazioni seguite in particolare da ciascun suono possiamo immaginarne più d' una. Noi possiamo cioè immaginare che i Celti apprendendo la parola romana imprimessero a tutte le vocali o a tutte quelle che posteriormente noi troviamo alterate palatilmente *una più o meno forte* marca palatina; che una anche leggera marca palatina s' andasse esagerando di poi quando o il complesso della vocale o un atomo di essa per l' atonesi veniva restringendosi. Nel caso nostro dell' *ŏ*, noi possiamo pensare che un *ŏ* latino su tutto o, su parte del territorio celtico, ricevesse una leggera tinta palatina (possiamo notare questo stadio iniziale gallico con *ŏ̈ó*); il primo degli atomi in *ŏ̈ó*, restringendosi per l' atonesi, era naturalmente portato a diventare non *ǫu* cioè non un *ǫ*, *u* puri, ma, essendo giá palatizzato, *ŏ ü*; così si poteva venire o da *ŏ̈ó* ad *ŏ̈ö* per assimi-



lazione progressiva, o da *ü'ó* ad *ü'ö* (nulla vieterebbe di pensare che la grafia afr. *ue* avesse questa sostanza fonetica) *ö'ö*, per assimilazione reciproca dei due atomi.

Oppure noi possiamo anche immaginare che l' *ŏ* rimanesse in principio esente da un intacco palatino; ma che poi venendo nell' atonesi il primo atomo *o* di *o'ó* ad un *u* molto stretto e non comportando l' abito di pronunzia celtico un *u* di pronuzia molto stretta, con estrema facilità, naturalmente, scivolasse questo strettissimo *u* dalla serie delle labiali pure, in quella delle labio-palatine

Così noi troviamo modo di spiegare l' origine di *ue* da *ŏ* od *uo* in territorio dove son turbate le altre vocali non palatine senza ricorrere a spostamenti d' accento. Di tali processi mi pare consentito d' immaginarne sempre dove si ripetono le condizioni generali celtiche, cioè dove negli stessi luoghi si trovino palatizzate anche altre vocali non palatine.

Ma io penso che noi siamo autorizzati a immaginare processi simili ai precedenti anche in quelle parlate che non conoscono proprio esse alterazioni palatine di altre vocali, quando appartengano ad un insieme d' idiomi che abbiano tale caratteristica.

Io traggo esperienza dalla considerazione delle condizioni che si ritrovano su territorio antico celtico e su territorio ladino. E giustifico, in modo provvisorio, prima di dire i fatti e ingaggiarvi la discussione perchè parlo separatamente dei due territorj.

Gl' insegnamenti dell' Ascoli sulle reazioni celtiche sono di due nature nettamente distinte: deduttivi gli uni, gli altri induttivi I deduttivi son quelli in cui dalle coincidenze geografico-etnografiche e storico-linguistiche egli conclude per la comune origine etnica di dati fenomeni; gl' induttivi quelli in cui dalla coincidenza di dati fenomeni egli inferisce una comune origine etnica degli stessi. Le conclusioni deduttive dell' Ascoli io le ritengo accettabili, anzi per quanto sono le mie forze qui le difendo; ma quanto alle illazioni o faccio molte riserve o oso negare, come si vedrà nella parte seconda.

Ciò premesso veniamo ai fatti. Il territorio provenzale che conosce il turbamento palatino di *ū* e in maggiore o minore estensione i turbamenti dell' *ŏ* ignora i turbamenti dell' *a*; il catalano ignora affatto ogni turbamento palatino; il lombardo non conosce i turbamenti palatini di *ŏ* e scarsamente quelli d' *a*; l' emiliano scarsamente conosce quelli d' *ū* e quelli d' *ŏ*. Anche i gradi di questa palatizzazione possono essere varj: un *oe* normanno era più largo di un *ue* antico francese; nella Gallia cispadana sono si può dire tutte le gradazioni possibili degli oscuramenti di *a*.

Dunque in territorj etnologicamente affini noi troviamo una serie di fenomeni omogenei che complessivamente costituiscono una bene spiccata caratteristica fisiologica di tutto il gruppo; ma per una ragione o per l' altra gli effetti di una tale caratteristica possono essere i più varj in estensione e in intensità.

L' altro esempio. Nessuno dubita dell' unità dialettale dell

parlate „ladine". Orbene, nel Friuli troviamo come continuatore del latino *ŏ* l' *ue*; qui nel Friuli appare una traccia appena di altri fenomeni omogenei nell' *äa* continuatore d' *a* a Cividale e nell' *e* da *a* disaccentato; anche Trieste dovette avere un *ae* o *ai* davanti a nasale come ho mostrato nelle mie note tergestine; ma negli altri territorj sono anche alterazioni palatine di *ō*, *ŭ* (Erto, Val di Gadera) e di *ū*, d' *ŏ* e d' *a*, ben più gravi; io credo di essere autorizzato a porre in connessione storico-fisiologica il turbamento quasi generale friulano dell' *ŏ* in *ue*, coll' *äa* di Cividale, coll' *ain* di Trieste e coi turbamenti palatini non solo di *ŏ* e d' *ū* ma anche d' *a* e d' *ō*, *u* su territorj ladini non friulani.

Ciò che per il gallo-rom. e per il lad., vale, io penso, anche per gli altri territorj: più che a singoli fenomeni s' ha da badare al complesso dei fenomeni fonetici che caratterizzano una regione e da questa veduta generale prender norma per valutare i fenomeni singoli.

Sennonchè si è affermato sicuramente che i turbamenti palatini dell' *ū* nel ladino occidentale e centrale sono importazioni lombarde! Parimente si è voluto e creduto di provare con argomenti oggettivi che i fenomeni dall' Ascoli attribuiti a reazione celtica non possono essere così giudicati. Ciò per tre ragioni: perchè si tratta di fenomeni che appena molto tardi sorgano in campo romanzo, che quindi nulla abbiano a che fare colla costituzione fisiologica dell' apparato orale dei Celti; seconda, che i fenomeni dall' Ascoli attribuiti a reazione celtica non fossero proprj degli antichi Celti; terza, che non su tutto il territorio celtico si trovino i fenomeni che di esso si dicono caratteristici. Io non so se l' aver insistito a metter in rilievo che non si tratti di alterazioni eterogenee ma di alterazioni omogenee che tutte concordemente si manifestano come l' effetto di una condizione fisiologica bene spiccata (si ricordi anche la facilità e la gravità delle alterazioni palatali delle consonanti!!), se l' aver indicato che più che di vere e proprie sostituzioni di suoni debba o possa trattarsi di più o meno languidi colorimenti iniziali successivamente meglio coloritisi o andati sbiadendo, oppur che si possa talora trattare per fino di effetti d' una tendenza fisiologica endemica latente a dati fenomeni, non so se questo possa trar dalla nostra un maggior numero degli avversarj; ma gravi dubbi ho che gli avversarj che hanno creduto di „dimostrare" l' insussistenza delle basi su cui posa la teoria ascoliana, molto si siano illusi nella valutazione dei loro argomenti. Onde prima di passare all' esposizione sistematica dei fatti relativi mi par necessario esporre e confutare le argomentazioni contro la tesi da cui io muovo.

Comincio dai territorj ladini.

Riporto questo frammento di periodo dall' Ital. Gr. del Meyer-Lübke: „Da das *ü* erst vom Lombardischen ins Rätische gedrungen ist (cf. Gartner, Grundriſs I, 376 [l. 476])". E il Gartner a questo luogo: *u* wendet sich unter dem Einfluſs des Lomb. gegen *i* ...» E una affermazione! La quale è però certo ispirata da un pensiero



siffatto „que *ü* est sorti de centres différents e s'est étendu peu à peu pour arriver à l'extension qu'il possède actuellement". Meyer-Lübke, Gr. d. l. rom. vol. I, § 646.

Quali criterj oggettivi per la seriorità dell' *ü* nei Grigioni si portano tuttavia questi. „Que dans les mots empruntés postérieurement à l'allemand, et à moitié assimilés, le changement est accompli: *wassersič* (*wassersucht*), *malzič* (*unzucht*) avec *i* provenant d'un plus ancien *ü*. Comme le rhétique possède un son répondant à l'*ü* suisse-allemand, il s'ensuit que le passage de *u* à *ü* ne peut pas être ancien". Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. vol. I, § 52. È da rispondere: *ucht* viene a *ič* per la trafila *ujt*, *üjt*, *üč*; dunque il continuatore di *uch* poteva benissimo incontrarsi col continuatore di lat. *ü* non è necessario credere che un elemento fonetico non preesistesse in una lingua perchè altri elementi per alterazioni condizionate assunsero la sua forma.

Torna a sostenere con argomentazioni per valore non dissimil la seriorità dell' *ü* in territorio ladino il Meyer Lübke nell' Einführung § 183. Detto che su territorio francese l' *ü* ha divers gradi di palatizzazione[1], egli vuole dimostrare che l' *ü* milanese è molto stretto, molto più stretto del francese. L' argomento ch' egli porta è questo, che alcuni imprestiti francesi hanno ne milanese *ö* per *ü*; cioè che *tournure parure*, *ouverture*, *panures*[2] sono nel milanese *tornör* ecc. Ma il fatto è veramente più che altro

---

[1] Ma veramente l' argomento comparativo del Meyer-Lübke non basterebbe a provarlo. „Im Altfranzösischen wird *e* aus lat. *a* zu *ie*, wenn die vorhergehende Silbe ein *i* enthält, also *tirier*, im Osten auch bei *ü* im Stamme *mesurier*, *jurier* u. s. w., vgl. Rom. Gram. I, § 259 und 261". Le forme orientali possono indicare semplicemente una maggiore docilità dell' *a* alle spinte palatine.

[2] Un esempio più, un esempio meno, per questa questioncella poco fa ma il *panures* = guide di cuojo della martingalla, (it. *martingalla*, non *martingala*, che etimologicamente è la stessa cosa, ma storicamente è del tutto diversa che il Salvioni prende dal Cherubini e il Meyer-Lübke dal Salvioni non esist in francese. Deve *panures* stare per *parures* plur. di *parure*, o per lapsu calami del Cherubini o per una menda d' un correttore delle bozze del Vocabolario Mil., occasionata dalla non identità del milan. *panür* o *panœure* con *n* e del fr. *panures* con *r*. Ed ecco la ragione della mia opinione. Il Cherubini s. v. ha: *panur* che altri dicono *panœur* altri se d' ottone *retort*. T. de Carrozz., Sell. ecc. Sono le guide di cuojo della martingala (*stricch.*, fr. *panures*) Ma *panör* non può significare „guide della martingalla"! La martingalla infatti una striscia di cuojo che serve per impedire al cavallo di alzarsi su davanti e che s' affibbia da un capo al sottopancia e dall' altro termina in du anelli d' osso o di metallo attraverso i quali si fan passare o le redini o altr due guide parallele alle redini. Ora se *panür* è sinonimo di *retort* che so d' ottone (e. s. *Retorta* il Cherubini ha: *Retorta* dicono varj artigiani e special mente gli ottonai per *panœure* se è di metallo) non possono essere le *panü* „le guide di cuojo della martingalla" perché le guide, le redini non sono state mai d' ottone. E resta che *panür* come *retort* s' abbiano da intender gli anelli in cui termina la parte superiore della martingalla e che possono essere d' osso, di metallo bianco, d' argento, dorati, d' ottone, e anche foderati di cuojo. Si capisce pertanto che codesti anelli al collo del cavallo potes sero essere chiamati la *parure* del cavallo! Non ci può essere il minimo dubbio che il Cherubini abbia equivocato tra gli *anelli* (talvolta foderati d

strano; perchè, anche dato (ma non concesso!) che un po' più largo fosse (non è!!) l' *ü* francese, esso sarebbe sempre di gran lunga più simile all' *ü* che all' *ö* lombardo; si tratta, non ci può essere il menomo dubbio, d' un volgarissimo sfarfallone; quanto alla sua origine forse non si è lontani dal vero pensando a questa via dell' errore: qualche indotto che sentiva al frequentissimo milan. *-ur* corrispondere un franc. *-ör* leggendo queste parole francesi in giornali italiani o lettere scritte in italiano deve aver creduto poco sapienti le pronunzie di questi francesi *-ure* per *-ür* e pensato che dovessero leggersi *-ör*; questi sfarfalloni si fecero poi strada; del resto il Cherubini riporta anche *in parüra* = *en parüre*, e *panür* accanto al *panör* doppiamente storpiato.

L' utilità che il Meyer-Lübke si riprometteva dalla supposta pronuncia strettissima dell' *ü* lombardo era questa. „Erweist sich danach das lombardische *ü* als stark palatal, so begreift sich nun auch, dafs (im Monferrinischen und) im Obwaldischen aus *ü* durch Aufgabe der Lippenartikulation *i* entstanden ist". Osservo: qui si dà come già concesso che l' *i* per *ü* sia un' imposizione lombarda nei Grigioni. Ma le prove del fatto dovrebbero esser queste.

„Diese Entlabialisierung des *ü* trifft man auch in zwei aus Südostfrankreich stammenden Kolonien in Süditalien; in Faeto und Celle di S. Vito, wo man also z. B. *miy* (mūrus) *linę* (lūna), *męžirę* (mensūra) sagt, s. Arch. Glott. XII 45, während allerdings die Waldenser in Guardia Piemontese (Kalabrien) ihr *ü* beibehalten haben, vgl. *lüna, mzür* (ib. XI, 383). Ist ein spontaner Wandel von *ü* zu *i* möglich, so ist doch auch denkbar, dafs die umwohnenden den gemischten Laut nicht kennenden Süditaliener an der Vereinfachung des *ü* zu *i* schuld sind, da für Individuen, die *ü* nicht sprechen können, *i* nicht *u*, der nächste Ersatzlaut ist. Daher ist es denn auch möglich dafs das *i* im oberen Rheintale

---

cuojo) della martingalla per cui passano le guide e le guide stesse. Le informazioni al proposito che avevo chiesto a Milano non l' ho potute avere.

Quanto al vocabolo *martingalla* osservo che il termine non si trova nei vocabolarj italiani; questa mancanza però si spiega assai bene; il termine dev' essere un' importazione recente dall' alta Italia come lo mostra il doppio *ll*. — Nei vocabolarj italiani si trova „*martingala*" ma solo nel senso di antica foggia d' ornamento che dalla cintola cadeva sul didietro.

Il Meyer-Lübke It. Gr. pag. 17, dopo aver riportato gli esempj del Salvioni, aggiunge: «doch nicht nur vor *r*»: ma dal passo del Salvioni non traspare che questi altri casi esistano. Il Salvioni cita solo due casi del procedimento opposto, di *ö* che diventa *ü*: *plürös* = pleureuse e *dezüné* = déjeuner. Quanto all' alterazione di quest' ultimo aggiungo che l' ipotesi del Salvioni, che vede in *desüné* un' influenza di *digünà*, è confermata dal fatto che nel Veneto e in Romagna s' ha la stessa alterazione semasiologica; si dice nel Veneto *disunè*, in Romagna *desuné* (Morri). — *plüröse* poi si può considerare come un' alterazione fonetica normale; il Salvioni (Fon. mil. pag. 107) cita: *düvià* accanto a *devià*, *impünümanc* accanto a *impünemanc*, *müssora* accanto a *messora*, *müssorl*. *müsüra* accanto a *mesüra*, *repüdülà* da *pedü*, *güssümi* accanto a *gessümi*; ciò che prova una forte tendenza all' assimilazione delle atone alle labiali vicine. Naturalmente un esempio proprio con *pl* non si può dàre nel milanese.

ein ähnlicher halber Ersatz des lombardischen *ü* ist, dafs die stärker dem fremden Einflufs ausgesetzten Engadiner sich ganz angeeignet haben".

Osservo che questa non è nè può voler essere una dimostrazione: si ponga bene mente alle parole dei passi riportati da me spazieggiate; sono dati semplicemente alcuni paralleli che potrebbero farci spiegare il fenomeno della dispalatizzazione in un dato modo, nel caso che fosse dimostrato che v' è stata un' imposizione dialettale. In particolare poi osservo che veramente al ladino il caso di Faeto e Celle non è assolutamente parallelo; perchè qui si tratterebbe di un popoletto che potè aver abbandonato in parte la propria pronunzia e accettata quella dei suoi vicini; in Rezia invece avrebbero assunto un elemento nuovo nella pronunzia mal riproducendolo; nel caso della Rezia le cose sono, dunque, molto più complicate. Sarà anche bene avvertire che è un pregiudizio il credere che «für Individuen die nicht *u* sprechen können, *i* nicht *ü* der nächste Ersatzlaut ist»: i napolitani riproducono per *-osa* il francese *-öse* (*šantosa*, *dormosa* per *chanteuse*, *dormeuse*). Ma andiamo avanti.

„Weiter sei noch erwähnt, dafs Salvioni mitten im tessinischen *ü*-Gebiete einige *u*-Inseln nachgewiesen hat (Arch. glott. IX, 204), in denen eine Rückkehr von *ü* zu *u* zu sehen schwer angeht. Nimmt man dagegen an, das am Fufse der Alpen und in den Alpen *u* zunächst geblieben und *ü* erst allmählich von der Ebene her eingedrungen sei, so erklärt sich noch ein Weiteres. Auf Sizilien bestehen noch heute in S. Fratello, Caltanissetta, Aidone, Novara, Nicosia nordital. Kolonien, die z. T. ihre Sprache nur in sehr geringem Mafse vom Sizilianischen haben beeinflussen lassen. Die Frage nach ihrer Herkunft ist noch nicht ganz gelöst, doch kommt der Nordabhang der westlichen Alpen, Novara uud Umgegend, vielleicht auch das Monferrat in Betracht, vgl. darüber C. Salvioni, Arch. glott. XIV, 437 und Rom. XXVIII, 409. In diesen Mundarten wird nun nur *u* gesprochen, das man nach dem, was Guardia und Celle lehren, nicht wohl als eine unter dem Drucke der umwohnenden Sizilianer entstandene Rückbildung aus *u* erklären kann, vielmehr als schon mitgebracht betrachten darf."

Ora io voglio ricordare prima questo. Parlando delle alterazioni spontanee di *u* nella Gr. d. l. r. vol. I, pag. 76, il Meyer-Lübke così si esprime: „Le cas plus rare est le retour à *u*. Il est certain pour Loco e Losone (Tessin) qui sont en plein domaine de l' *ü*. A Loco on trouve parallèlement *e* au lieu de *æ*"! Come possono assurgere questi argomenti alla dignità della prova se da uno stesso autore, e per verità non leggero ma rispettabilissimo sono stati interpretati in tempi diversi in maniera del tutto opposta?

Non basta. Proprio questi dialetti nord-italici di Sicilia ci offrono una singolarissima testimonianza di alterazioni fonetiche per imitazioni delle parlate vicine: *-ḍḍ-* = *-ll-* e per „imitazione

equivoca“ *ḍ-* = *l-*. Un tal fatto è sintomatico, è un indice dell' ambiente biologico di codesti dialetti.

Ma non basta ancora. Proprio i fatti che il Meyer-Lübke cita e ora interpreta in modo opposto che una volta per nessuna altra ragione apparente che l' amore della sua tesi, invece che a favore, mi pare siano un argomento contro la tesi sua.

Infatti il fenomeno che il Meyer-Lübke cita non è affatto isolato nella zona dei dialetti alpini di Lombardia; chè si ritrovano tali condizioni diffusamente nel Ticino e anche all' angolo opposto della regione, a Bormio; e nel Bergamasco, s' ha *u* nella Valle Imagna; e si trova *ö* per *ü* a Bergamo e Brescia in sillaba coperta: *ǵöst* giusto. Io sono propenso a vedere un nesso storico fra questi ed altri fatti congeneri che poi si citano e indotto perciò a pensare che i popoli della zona cisalpina avessero una minore tendenza alla palatizzazione che quelli d' oltr' Alpe. Ma ammettiamo pure per un momento che questi fatti non stiano fra loro in nessun rapporto storico; restano sempre i fatti singoli: e deve parere strano che i Reti abbiano più sentita l' efficacia di popolazioni remote che di popolazioni loro immediatamente vicine; e dovrebbe pur parere strano che queste popolazioni vicine sentissero meno l' efficacia lombarda che quelle delle regioni più lontane transalpine!

Ho finito la confutazione. Non una mezza prova viene offerta a dimostrare positivamente l' origine dell' *i ü* ladino per imitazione del lombardo.

Passo ora a mostrare che il fenomeno è perfettamente in armonia col complesso delle evoluzioni fonetiche del ladino, e a indicare poi quanto sia difficile immaginare, per ragioni geografiche e storiche, una diffusione dell' *ü* dalla Lombardia oltr' Alpe.

Il fenomeno dell' *ü* da *ū* si trova nel ladino, si può ben dire, a casa sua. L' *a* vi s' altera assai spesso in *e* o simm. L' *o* subisce pure forti alterazioni palatine. Nel dominio delle consonanti troviamo pure una gran docilità di questi elementi alla palatizzazione: „In einigen Orten von Waltensburg bis Bergün verändert sich vor betontem *i* das *d* zu *dy dž* u. ä.“ Gartner, Grundrifs I[2], pag. 626; „G und C haben in vier Stellungen ihren alten harten Laut aufgegeben: 1. am frühesten vor *e* und *i*, wo dann in den reineren Mundarten die Erweichung bis zu *dž*, *tš* und *ž*, *š* fortgeschritten ist, 2. später — und dies findet sich nur noch in frz. und prov. Idiomen wieder — auch vor *a*, aber so, dafs es in den besten rät. Dialekten nur bis zu einem *dy* (*y*, *ɩ*) *tχ* gekommen ist, 3. in Graubünden und Rumo (Nonsb.) vor *u* und zuweilen vor (lat. offenem) *o*, wo sich diese Laute dem *i* genähert haben, 4. ebenda und über ganz Nonsberg (und einen Teil der Lombardei) hin im Auslaute ib. pag. 626 seg. S' aggiungano le alterazioni di *t* + *i* dopo consonante in *č*, cfr. Ascoli, Saggi lad. nn. 199, 151, pag. 83 nota.

Di più, noi sorprendiamo nell' evoluzione fonetica ladina in due casi il sorgere condizionato di *ü* e il suo spontaneo digradarsi



ad *i*. Il sopra citato *-žič* presuppone come abbiamo detto una trafila *zucht, züjt züč*. Un altro esempio consimile lo dà la storia di *fui*. *fič* s' ebbe per la trafila *fŭtui* (cfr. 3. pers. fŭit; il ladino d' occ. ha *fo* per *fu*, per allargamento dell' *u* d' esito) *futti fut' fü* (il fatto che *fut'* abbia sofferto metafonesi e *cui* no, va spiegato colla diversità di condizione dell' *u*; in *fut'* all' *u* seguiva consonante palatina, in *cui* s' aveva un dittongo; cfr. l' ital. *pręgno* e *sęi*, *lęi mięi*). La forma *fo* rimase oscura anche all' Ascoli, Arch. Gl. It vol VII, pag. 474 n. 4; ma è un fenomeno questo dell' allargamento di vocale d' esito assai diffuso; con essi si spiega per es. i mil *to* = tu e, *do* = due, che dovrebbero essere *tu* e *du*, e parecchie altre forme sulle quali tornerò in altra occasione.

Ma, ho detto, non aveva facile la via un' immissione lombarda nella Rezia per impedimenti orografici; e, ho detto, le condizioni storiche della regione sono tutt' altro che favorevoli ad una lombardizzazione della Rezia; anzi sono state tali le condizioni storiche da servire d' insegnamento metodico che dove c' è un' interruzione geografica non basta spesso neppure il nesso politico per determinare la sopraffazione dialettale del vincitore sul vinto.

Le Alpi costituiscono una linea netta di displuvio tra la valle padana e la regione cisalpina. Nel tratto lombardo-retico, da massiccio del Gottardo a quello del Bernina e dell' Ortler, il gigantesco crinale viene interrotto da ovest ad est dai seguenti passi delle seguenti altezze: Lukmanier 1917 m., Greina 2360 m., S. Bernardino 2060 m., Splügen 2117 m., Maloja 1810 m., Septimer 2311 m. Bernina 2334 m., Stelvio 2797.

La valle della Mera che conduce al Septimer, il passo percorso un tempo dalla via romana, ha un declivio di 1000 metri in un percorso di 15 Km. (Amati, Diz. Cor.). Attualmente la via del Septimer, la via romana, è in condizioni tristi; il Lukmanier, il passo più basso dopo il Maloja, aspetta ancora una via carrozzabile (Reclus, vol. III, pag. 116).

Queste le condizioni geografiche, che, è evidente, senza un costante e forte assorbimento politico del nord da parte del sud non potevano non impedire una sdialettizzazione del nord.

Ora la storia è una continua dimostrazione che avvenne sempre il contrario: imposizioni politiche dei Reti al di qua delle Alpi; e noi verifichiamo d' altra parte costantemente che non ostante ciò o non vi fu o fu solo molto scarsa l' imposizione linguistica ladina al di qua delle Alpi. Questi due fatti importa chiarire.

Io traccio prima a grandi linee la storia dei contatti tra la Rezia e l' Italia cisalpina dall' età d' Augusto ai giorni nostri. Veramente si potrà osservare che non occorreva tanto *supra repetere* perchè nel concetto degli avversarj l' *u* non si sarebbe prodotto prima del secolo XI (cfr. Meyer-Lübke, It. Gr. § 10). Ma la mia esposizione sarà breve. E la storia d' un paese in tempi che precedono una data età è maestra per i tempi che seguono; per es. il trovare come nell' antichità i Reti transalpini al di qua delle Alpi e non

gl' Insubri cisalpini al di là delle Alpi, così sempre di poi i Grigioni e gli Svizzeri di qua e non i Lombardi di là non può non parere l' indizio di una fatalità storica dell' ambiente geografico. Poi, io intendo che le mie dichiarazioni valgano anche dopo ogni retrocessione di date. E ci torneranno utili più tardi.

Le fonti delle mie informazioni sono per i particolari il Planta, Das alte Raetien staatlich und kulturhistorisch dargestellt, fino al 1350; e d' allora in poi per lo più il Dizionario Corografico dell' Italia dell' Amati; la prima opera non ha bisogno di presentazione; ma anche la seconda mi si dimostrava fatta, nella parte almeno che ho veduto, con copiosa conoscenza di fonti bibliografiche e poichè si trattava di età recente e di date e dati precisi credo non molto dannoso che ragioni di forza maggiore m' abbiano impedito di ricorrere alle fonti dirette. La Geschichte von Currätien in tre voll. del Moor (Cur 1870—74) è introvabile sui mercati e nelle nostre biblioteche; solo una rapida scorsa vi ho potuto dare, per favore d' un amico all' estero, e mi sono confermato nel mio giudizio favorevole sull' Amati.

Domata la Rezia nel 15 d. Gr. il suo confine al sud diventa lo spartiacque alpino: la regione di Tridento e la Val Camonica vengono costituite in una *civitas* indipendente, la Valtellina con Chiavenna e le valli del Ticino vengono aggregate, parte alla *civitas* di Milano, parte alla *civitas* di Como (v. Planta, pagg. 60 segg.). Strabone ci tramanda (IV, 6) che Augusto s' era adoperato a rendere accessibili molti (più esattamente: *πολλαχόθεν*) passi alpini; Strabone parla in generale delle Alpi, non dice quanti passi nè dove; io non voglio sottilizzare e dire che la cerchia delle Alpi ha una discreta periferia e che il „molto“ e il „poco“ sono concetti relativi; ma veramente di vie romane per la Rezia noi non ne conosciamo che una, quella attraverso il Septimer per Coira. Ed è molto probabile che altre non ne fossero tracciate. Infatti aggiunge Strabone (IV, 6) che si fece quel che si poteva perchè non sempre era possibile aver ragione delle rupi e delle acque; abbiamo sopra ricordate le condizioni oroidrografiche del Maloja; nè da Septimer a Curia è una „camminata di palagio“. Ognuno poi sa quanto sia costosa e difficile la manutenzione delle vie alpestri e come presto dirupino; ancora quattordici anni sono, quando per la prima volta varcai l' Apennino toscano al Rondinajo, la grande strada che congiungeva il Granducato di Toscana col Ducato di Modena sotto Ospedaletto (1271 m.) era assolutamente distrutta. — Dunque tra nord e sud delle Alpi divisione amministrativa e non frequenti nè agevoli vie di communicazione, al tempo dell' impero.

Caduto l' impero romano d' occidente la Raetia ne segue da prima le sorti; che essa pure fosse solidamente occupata dai Goti lo si rileva da sicuri documenti. Cassiodoro nei libri Variarum ci riporta lettere di Teodosio intestate così: „*Servato duci Raetiarium Theodoricus rex*“, „*Fausto praeposito*“; più, una „*formula ducatus*

Raetiarum", cioè una formula d' investitura del duca delle Rezie (cfr. Jung, die römischen Landschaften des Römischen Reiches pag. 462 e Planta l. c. pag. 246 segg.). Non si ha una notizia precisa sui confini delle regioni in questo tempo. Ma con belle argomentazioni il Planta dimostra che continuarono ad essere gli stessi. L' una è che gli Ostrogoti nulla mutarono nella amministrazione romana (di ciò, e diffusamente, il Planta a pag. 239 segg.). E, conviene insistere, qui mancava la ragione del mutare perchè i versanti erano sotto uno stesso signore. L' altro argomento si desume dalla storia successiva della regione. Durante il breve governo dei Greci in Italia, e precisamente sotto Teodoberto re di Austrasia 534—552, i Franchi assoggettarono, dice Agathias, Alemannos aliosque finitimos populos (i. e.: Raetiam curiensem, Planta, pag. 258). Un' altra parte della Rezia occuparono in quel torno di tempo i Bavari. Ora, argomenta il Planta (ciò a pag. 64), poichè sotto i Longobardi il confine tra la Rezia e l' Italia è di nuovo com' era al principio dell' impero, se le regioni cisalpine fossero state in mano dei re Franchi e Bavari, i Longobardi avrebbero dovuto sostenere gravi guerre contro questi re; e queste guerre non furono fatte. Di più mi pare che si possa aggiungere che, se Franchi e Bavari avessero occupato il territorio italiano, Agathias, storico romano e contemporaneo di Giustiniano, che comunica minutamente tutte le trattative tra Ostrogoti e Franchi e i patti di cessioni territoriali fuori d' Italia, non avrebbe tralasciato di tramandare un fatto d' importanza straordinaria com' era quello dell' occupazione del territorio italiano da parte di re barbari.

Due notizie importanti dell' età dei Merovingi ci vengon date dalla cronaca del chiostro di Dissentis: che Carlo Martello nel 717 e Carlomanno nel 747 passaron per il Lucmanier; il che vuol dire che la via romana del Septimer non era praticabile (Planta, pag. 274).

Coi Carolingi, l' Europa riceve un tale assetto che non erano possibili lotte di confine e imposizioni politiche reciproche tra Lombardia e Rezia, se non fosse per donazione di feudi imperiali. Carlo Magno con un diploma tra il 774—785 riceve sotto la sua protezione la Rezia (Planta, pag. 301 seg.), e contemporaneamente distrugge il regno dei Longobardi (a. 774); con ciò, uno stesso signore viene a dominare come di qua così di là delle Alpi, nè c' è ragione di turbare nè si turbano quelli che erano i confini storici e naturali. Carlo Magno poi sostituisce all' amministrazione vescovile un governo ducale della Rezia (Planta, pag. 354 segg.) e si consolida così per tradizione la demarcazione tradizionale. Per di più si sa anche che Carlo Magno nell' 803 dona alla chiesa di Como la contea di Chiavenna che doveva essere di spettanza imperiale (Planta, pag. 425).

In quella spartizione da gran signori, che fecero Lotario Lodovico e Carlo col trattato di Verdun (843), non potevan turbarsi i limiti naturali.

Nel 960 avviene un fatto di molta importanza per noi. L' imperatore Ottone I cede al vescovo di Cur, in permuta con possedimenti vescovili lungo il Neckar, la contea di Bregaglia, che doveva essere rimasta in dipendenza diretta dell' imperatore (Planta, pag. 416 segg.). D' allora, meno che per un breve intervallo (nell' anno 1024, Enrico II di Sassonia libera dal vassallaggio i bregagliaschi, ma Corrado II di Franconia, che gli succede nello stesso anno, ridà la contea ai vescovi di Cur), la val Bregaglia fa sempre parte integrante dei dominij del vescovo curiense e poi delle Leghe.

Del secolo XI abbiamo undocumento molto importante, sia per quel che dice, sia per quel che tace: il repertorio delle rendite del vescovado di Cur in tutta la Rezia. Questi benefizj sono disseminati nelle seguenti regioni: nel Voralberg, nella regione di Sargans compresi i luoghi spettanti alla diocesi sul lago di Wallen e sulla Linth, nella regione del Reno anteriore, nel ministero di Cur, in Tumliasca compreso probabilmente Schams, nella regione del Reno posteriore, nella valle dell' Albula, nell' Engadina e finalmente in Val Bregaglia (fin qui il Planta pag. 420), e inoltre, come appare dal documento che il Planta pubblica a pag. 518 segg., anche in Mesolcina (doc. cit. pag. 520).

In questo elenco dei benefizj del vescovo di Cur è compresa, si vede, tutta la Rezia, più, al di qua delle Alpi, la Val Bregaglia, che già sapevamo annessa al vescovato, e la Val Mesolcina. Oltre la Val Bregaglia e la Val Mesolcina, null' altro al di qua delle Alpi. Parimente in questo tempo nessun, sentore di dominj di nessuna maniera di cisalpini al di là delle Alpi.

Due parole intorno ai benefizj di Misocco. Nel documento citato si dice solo: «Beneficium Feronis in Sexamnis. | De terra arabili jugera XVI. | De pratis carratas IX. | In Mesauco (Misox) de uino carratas II. | De terra jugera V. | Istud dicit Mesoldus suum esse I.» Io non sono in grado di valutare questa contestazione. Ma si vede che il dominio di Cur in Mesolcina era ristrettissimo; più tardi poi vedremo la valle vassalla d' altri signori e solo nel 1512 aggregata interamente ai Grigioni.

Durante il dominio degli Hohenstaufen (nel XII secolo) avviene anche un fatto di una discreta importanza per noi; gli imperatori per mantenersi sicuri i passi dello Spluga e del Septimer colonizzano le valli transalpine, che menano ad essi passi, di fidi tedeschi. Così da questa parte alla barriera naturale s' aggiunge una barriera umana contro l' infiltrazione dialettale (Moor, Gesch. v. Curraet., l. IV, cap. 3°).

L' indipendenza anche morale dal sud si rileva dal fatto che la Rezia si regge con codici civile e penale proprj e originali, fondati sempre sul giustinianeo ma con infiltrazioni di diritto alemanno e speciali norme tratte dalle consuetudini locali („Lex romana curiensis“ e „Capitula episcopi Remedii“, cfr. Planta pagg. 309 segg., 327 segg., 397 segg., 449—517).

La gravitazione del nord sul sud incominciata occasionalmente



nell' età di mezzo diventa spontanea e si fa più pesante quando s' allentano i freni dell' autorità imperiale e ha principio quel movimento federativo cui si deve l' assetto politico attuale della Svizzera; d' allora Reti e Germani, lasciati più liberi o liberi, seguono fatalmente gl' istinti di espansione verso il sud.

Le regioni italiane cisalpine dal Gottardo all' Ortler avuto riguardo alle soggezioni ai Cisalpini si possono dividere in due parti: in territorj invasi da Tedeschi e mai dai Grigioni; e sono i territorj del Canton Ticino meno le piccole valli all' est, la Val Mesolcina colla Val Calanca; e in territorj che da queste valli arrivano fiancheggiando le Alpi fino a Bormio che furono invasi dai Grigioni. Questa diversità di sorti politiche delle due regioni ci darà modo di fare un' utile esperienza. Parleremo prima della parte orientale.

Le valli di Mesolcina e Calanca appajono da prima un feudo dei Sax il cui dominio si estendeva fino a Bellinzona; nel 1490 passano ai Trivulzio di Milano; nel 1549 la Mesolcina si riscatta dai Trivulzio e si aggrega alla Lega Grigia e rimane unita ai Grigioni poi sempre, tolta una breve interruzione nel 1801.

Chiavenna. La contea di Chiavenna nei secoli X, XI, XII fu in mano dei Comaschi; poi passò ai Visconti; dal 1404 fino al 1450, in seguito ad una donazione arbitraria fatta ai Grigioni da Mastino Visconti di Chiavenna, Bormio, Poschiavo e Valtellina e per le contese che ne seguirono fu Chiavenna più volte sotto i Grigioni, e più volte tolta; nel 1450 passa al Balbiano; nel 1482 ai Grigioni; Lodovico il Moro la riscatta con denari e fortifica il passo; ma nel 1512 (durante la guerra tra Francia e Spagna) ricade in mano dei Grigioni; nel 1524 se ne impadronisce Gian Giacomo dei Medici; ma nel 1524 la riprendono i Grigioni; durante la guerra del 1618—38 tra Francia, Spagna, Austria e Venezia per il possesso della Valtellina fu occupata dai Francesi; ma poi dai Grigioni fino al 1797.

La Valtellina fino al 1404 fu sotto Milano e Como. Nel secolo XVI fu occupata e perduta più volte dai Grigioni. Stabilmente la occupano e la tiranneggiano i Grigioni dal 1512 al 1620 e poi 1639 al 1797.

Poschiavo. La val di Poschiavo dopo essere stata oggetto di contesa per tutto il secolo XIV tra Grigioni e Lombardi nel 1482 si aggrega alla lega dei Grigioni e vi rimane.

Bormio. Prima del secolo XII era dominata da Como. Durante il secolo XIV fu *assoggettata* dei vescovi di Coira. Nel 1376 passa dopo lunga resistenza ai Visconti. Nel 1512 cade in balía dei Grigioni, e dopo molte contese vi rimane fino al 1797, seguendo le sorti della Valtellina.

Dal 1797 Bormio, Chiavenna e la Valtellina hanno sorti comuni. Nell 1797 Napoleone aggrega alla repubblica cisalpina tutta questa zona subalpina, che poi passa al Regno d' Italia, al Regno Lombardo-Veneto e poi all' Italia nuova.

Vediamo ora in che rapporto stiano in queste regioni, che abbiamo esaminato geograficamente e storicamente, i fatti linguistici. Dicevo che questa regione è quanto mai si può pensare adatta a dimostrare sperimentalmente che non è possibile un' infiltrazione dialettale, dirò così, per endosmosi, dove sono separazioni etniche per impedimenti naturali e non sianvi strettissimi e diuturni vincoli politici, e che, anche in condizioni politicamente favorevoli, le imposizioni procedono lentissimamente. Infatti dalla Val Calanca alle sorgenti dell' Adda la linea di displuvio alpina forma (se si toglie Livigno che pare[1] una colonia bormina) nettamente il confine tra ladini puri e germani da una parte, e lombardi o quelli che chiamiamo ladino-lombardi dall' altra. „Nessuna particolare attinenza ci è data di scorgere tra il bormiese ed il dialetto della Val di Monastero che immediatamente gli sovrasta" (Ascoli, Saggi ladini, pag. 292). Ciò, non ostante gli scambj commerciali frequentissimi (il Bormino era la grande via di transito delle merci veneziane oltre le Alpi) e una soggezione di Bormio ai Grigioni di quasi tre secoli. — La Mesolcina, per l' *e* da *a* + pal., per l' *e* in luogo di *ō* (Ascoli, S. L., pag. 271 e Salvioni, Arch. Glott. Ital., vol. IX, pag. 191 n. 4), per l' *u* da *ū*, per la mancanza del *ća* e del *ǵa* si distacca dal vero tipo ladino e, in quanto non risenta del lombardo, rimane attaccata a quel filone ladino subalpino che dal complesso delle alterazioni fonetiche è caratterizzato come fornito di una minor tendenza alla palatizzazione. Ciò, non ostante il quasi mezzo millennio di spontanea aggregazione e cordiale intesa col nord. — Della Val di Poschiavo dice l' Ascoli (Saggi Lad., pag. 280): „Il lessico di Poschiavo conta di certo un numero assai rilevante di voci ladine, e l' elemento ladino vi traluce qua e colà, in modo affatto indubbio, pur nella tempra fonetica; ma di qualche caratteristica si può ritenere che ladino ed antico lombardo vi coincidessero quando in questo territorio s' incontrarono (n. 114 e segg.), e in tal altra rinveniamo intatta un' antica fase, che piuttosto si dovrà dire lombarda che non ladina (n. 172)"; manca ad ogni modo (ve n' ha un solo esempio di Brusio: *ćemp* campu) la gran caratteristica ladina del *ća* e del *ǵa*. L' annessione al nord dura da cinque buoni secoli. — La valle alpina dove la marca ladina è più scura è la Val Bregaglia. Ma qui c' è tutto un millennio (!) di unione politica col nord; e ciò in un paese dove la via di comunicazione era un po' più agevole o meno disagevole che altrove: il fatto politico e il dato geografico giustificano il fenomeno linguistico. Ma anche qui, bisogna rilevarlo, la prima o la più appariscente delle caratteristiche ladine, la caratteristica del *ća* e del *ǵa*, generale oltr' Alpe, è limitata a pochi esempi.

Al di là delle Alpi, ripeto, Ladini puri e tra loro, per valli,

[1] Secondo il Monti però „i Bormiesi poco intendono del parlare dei paesani di Livigno quando questi favellano da soli, valendosi di voci del dialetto della lingua romanza". Ascoli, Arch. Gl. It., vol. I., pag. 289.

per ciascun? Nessun passo in 900 anni di Tedeschi al di qua delle Alpi.

Le Alpi ci appaiono qui dunque una barriera impermeabile alle infiltrazioni dialettali, un ostacolo al quale s' arresta per secoli e secoli anche la violenza della politica. Si dovrebbe, in ogni modo, concludere che dal nord sul sud vi sia stata un' imposizione linguistica come dal nord sul sud vi è stata un' imposizione politica, che l' influenza del nord sul sud è stata proporzionale alla durata dell' imposizione politica e che l' imposizione linguistica fu relativamente scarsa. Anche questa sentenza dell' imposizione linguistica dal nord sul sud va accolta, come ora vedremo, con una tal quale discrezione; ma, ad ogni modo, l' impressione che si riceve dal quadro generale che abbiamo ora riabbozzato dei rapporti linguistici fra nord e sud nella regione delle Alpi Retiche è assolutamente contraria all' idea di una trasmigrazione dell' *u* lombardo in territorio ladino. E questo è quanto ora si voleva dimostrare.

Ma diremo che anche la sentenza dell' imposizione ladina dal nord va accolta, come si dice, col beneficio dell' inventario. È, per varia utilità, opportuno esprimere più chiaramente questo pensiero.

Le caratteristiche ladine nella regione studiata, che potrebbero sospettarsi, come s' è fatto, un' importazione, risicano d' essere invece e per la maggiore parte endemiche. Infatti il fondo etnico di quest' alte valli cisalpine nell' antichità ci vien detto affine a quello retico d' oltr' Alpe (V. i passi relativi p. e. in Zeuss, Die Deutschen und ihre Nachbarstämme, pag. 228 segg). In secondo luogo la periferia delle caratteristiche ladine soverchia di molto la sfera di sovrapposizione e d' influenza politica dei Grigioni, voglio dire arriva nel Ticino. Di più non solo il Ticino è stato immune, tranne che in Mesolcina, dall' imposizione politica dei Grigioni, ma le condizioni dialettali del Ticino si mostrano, considerate nel loro complesso, così omogenee, che esse hanno l' aspetto, non già di un' imposizione, ma di uno sviluppo spontaneo di peculiari predisposizioni endemiche.

In breve, la più recente storia del Ticino è questa.

Da quando nel secolo XI re Arrigo II concede l' investitura di una parte del territorio al vescovo di Como, fino al 1331, si contrastano il dominio del territorio, Como, Milano e alcuni feudatarj del paese. Nel 1331 avviene un fatto di fatale importanza per il canton Ticino: per la prima volta scendono, dal Gottardo, gli Svizzeri, di Uri, Tedeschi, ed occupano Airolo, Quinto e Faido nell' alta valle Leventina. D' allora, il nord e il sud del paese hanno sorti diverse: fino al 1503, l' alta Leventina resta agli Urani e le città meridionali passano di padrone in padrone; se le contendono i Visconti, gli Sforza, la Metropolitana di Milano, i Pepoli, i Rusca, i Bentivoglio, i Sax, i Vitani ed altri tirannelli. Dal 1503 al 1517 gli Urani conquistano anche la parte meridionale. D' allora fino al 1798 perdurano queste condizioni. Dal 1799 fino

ad oggi, tolte poche e passeggere contese, il canton Ticino entra a formar parte della Confederazione Svizzera. Dunque i Grigioni non furono mai in stabili rapporti con questa regione subalpina.

Di più, tenendo conto della descrizione linguistica, che dei territorj fan l' Ascoli e il Salvioni, possiam dire che caratteri di questo territorio linguistico sono: un fondo lombardo; coincidenze col ladino; evoluzioni peculiari del territorio. Esaminando poi le congruenze tra ticinese e ladino si scorge molto bene che esse non possono essere attribuite a imposizioni seriori del ladino sui transalpini, ma che si tratta di sviluppi individuali di comuni tendenze ataviche. Tali fatti sono: il permanere in parte del territorio cisalpino di *ka*, *ga*, di contro alla generale palatizzazione ladina; il passaggio di *a* in *e* legato alla precedenza di palatina o ad *-i*; il passaggio di *u* in *ü* o di *ü* in *i* legato alla precedenza di palatina. Il terzo di questi fenomeni non è stato ben valutato; esso sta in perfetta armonia col secondo; esempj ne trovo presso l' Ascoli, Saggi Ladini, pag. 265: *storžü'* accanto *sigú* secūre della stessa fonte, e presso Salvioni, Arch., vol. cit. pag. 204 n. 1.: Comologno *fim* fiume, Caglio e Cevio *ćiw* per *ćüu*. Quarto punto di parziale congruenza è il passaggio d' *u* in *i* solo in sillaba disaccentata, il che vuol indicare una tendenza latente generale all' *ü*, che ha il suo effetto e s' esagera quando l' *u* è molto stretto.

L' impressione che si riceve dal complesso di questi fenomeni è che il punto di partenza, la tendenza endemica dei due popoli cis- e transalpini è identica, che di qua dall' Alpi questa tendenza ha, nel complesso, su ciascun elemento fonetico un effetto proporzionalmente minore; ciò che di là dalle Alpi è la norma costante, per tutti i casi, di qua dalle Alpi o non avviene, se le condizioni sono meno favorevoli, o avviene solo in condizioni visibilmente molto favorevoli. E si conclude che il materiale linguistico romano è stato plasmato di qua e di là dalle Alpi in modo indipendente.

L' utilità che qui subito noi ricaviamo da questa conclusione è che quanto v' ha di ladino pur nelle valli ad oriente dello Spluga e che si potrebbe sospettare immesso può invece giudicarsi conservato e che quindi la diversa gradazione di colorimento ladino in Val Bregaglia e nel Poschiavino, che prima attribuivamo solo alla molto più lunga imposizione politica ladina in Val Bregaglia che non nel Poschiavino, può, più che una diversità d' imposizione dialettale, essere giudicata, almeno in parte, una diversità di conservazione dialettale; vale a dire, di quanto più lungo tempo le valli sono state sottratte all' influenza politica del sud, di tanto è stata maggiormente impedita la loro sdialettizzazione in favore del lombardo. Si vede l' utilità che si ritrae da codesta sentenza: di quanto minore si mostra l' immissione ladina pur in territorj da lunghissimo tempo annessi ai Grigioni, di tanto più alta e impermeabile alle infiltrazioni linguistiche ci compare la barriera delle Alpi.

Dopo ciò indichiamo brevemente le varie tappe del nostro cammino e concludiamo su questa parte. Noi abbiamo veduto che gli argomenti sui quali il Meyer-Lübke fondava la sua sentenza che l' *ü* era venuto ai Grigioni dal Lombardo avevano in sè scarso valore, tanto scarso che il M.-L. stesso non si era potuto esimere più volte da una forma dubitativa; confutando gli argomenti del M.-L., abbiamo anzi notato che uno d' essi, l' esistenza di una zona intermedia fra Lombardia e Rezia, in cui frequentemente compare uno schietto *u* o (condizionato, e però men critico) in parte *ö* per *ü*, più che favorevole ci pare sfavorevole alla tesi del M.-L.; confutati gli argomenti del M.-L., abbiamo in seguito mostrato che le condizioni fonetiche attuali e la storia fonetica del ladino occidentale mostrano che l' *ü* è un fenomeno endemico non un' importazione esotica nei Grigioni; abbiamo finalmente veduto che, tanto le condizioni geografiche quanto le vicende politiche di questa regione, mal consentono d' immaginare anche una parziale sdialettizzazione della Rezia per opera della Lombardia, e che se di sdialettizzazione si può parlare è del sud per opera del nord e non del nord per opera del sud.

E ora concludiamo. Colle altre regioni ladine strettamente — in modo indubbio — connesse sono le parlate friulane; queste parlate conservano esse pure più d' una traccia di un' originaria tendenza alla palatizzazione (l' *-e* da *-a*; il *ća*, *ǵa* da *ka*, *ga*; l' *äa* da *a* libero a Cividale e l' *ae* o *ai* davanti nas. a Trieste, e, in una regione prossima [Erto], un *eu* da *ō ŭ*. Dimostrata endemica e generale ladina la tendenza alla palatizzazione degli elementi non palatini con questi turbamenti io pongo in armonia anche il turbamento di *ŏ* in *ué*.

Naturalmente questo *ue* presuppone una parziale dispalatizzazione in quanto è *uö* o un che di simile che s' aspetta come termine intermedio tra gli estremi *uo* e *ue*.

Le vie e le cause della dispalatizzazione possono essere o fonetiche, o storiche, d' imitazione. Delle vie fonetiche di dispalatizzazione sotto diremo. All' imitazione era qui assai pronto, come abbiamo notato, l' elemento veneziano. Ma anche un altro quesito è da porre. Abbiamo poco fa messo in rilievo (nè si dimentichi il § 2. B. 1 dei Saggi Ladini) come la parte subalpina del sistema ladino in Lombardia va caratterizzata da una tendenza alla palatizzazione minore che la transalpina. Ora questo carattere si ripresenta (se si toglie la val di Non, e la più settentrionale delle valli ladine tridentine, che fa in certo modo parte a sè, la val della Gadera) in tutto il territorio ladino e ladineggiante che congiunge Bormio al Friuli. La etnografia del Friuli è, come è noto, un gran punto interrogativo. Ma la postura sua non indurrebbe a raffigurarcelo come l' ultimo anello di una catena che rasentando le Alpi andrebbe dal Ticino all' Adriatico? La minore inclinazione all' *ü* meglio spiegherebbe tanto la dispalatizzazione spontanea quanto la imitativa.

Va a proposito della dispalatizzazione spontanea ricordato ciò che l'Ascoli ha posto in rilievo, che i gradi di palatizzazione dei continuatori di *ū* ed d' *ŏ* per solito si corrispondono; in generale dove s' ha *u* da *ū* s' ha *uo*, *o*, *u*, *ue* da *ŏ*, dove s' ha *ü* o *ö* da *ū* s' ha *ö*, *ü* da *ŏ*, dove s' ha *i* da *u* s' ha *ie* da *ŏ*. —

Sulla diffusione di *ü* in territorio celtico e dell' origine sua s' è occupato il Meyer-Lübke lungamente in Gr. d. l. r. vol. I, § 646, e nell' Einführung pag. 173 segg.

Comincia qui il Meyer-Lübke coll' obiettare che *ü* si trovi anche fuori del territorio celtico e che viceversa in territorio celtico l' *ü* avviene che non si trovi. Seguendo un altro ordinamento dell' esposizione, a queste due obiezioni, che si ripetono anche per le altre alterazioni, risponderò più tardi simultaneamente. Qui rispondo solo agli argomenti intrinseci portati contro la palatizzazione dell' *u* per effetto di reazione celtica. Seguita dunque il Meyer-Lübke a dire: „Aber dass auch anderswo das *ü* nicht von Anfang dagewesen ist, lässt sich leicht nachweisen. Das Provenzalische und das Nordfranzösische zeigen in drei Wörtern verschiedene Behandlung des *ū*, in *pūlice*, in der 1. Sing. des verbum substantivum und in dem Namen einer Dichtungsform, der *rotruenge*, vgl. aprov. *piuze*: afrz. *puce*; aprov. *soi*: afrz. *sui*, aprov. *retroensa*: afr. *rotruenge*. Daraus dürfte folgen, dass zur Zeit, da *l* vor Konsonanten zu *u* wurde, das Provenzalische *ü*, das Nordfranzösische noch *u* sprach, also dort *pülze* zu *püize*, hier *pulce* über *puce* zu *püce* . . ."

Qui fermiamoci; *piuze* e *püce* consentono anche un' altra spiegazione; cioè *ūl* + *cons.* potè dare tanto nel nord quanto nel sud *üu* e poi *üü* per assimilazione, da questo si potè avere *püce* nel nord per contrazione e *püize* nel sud per dissimilazione di labiale davanti a labiale, fenomeno che s' incontra in Provenza e nell' Alta Italia fino alla Laguna (cfr. nprov. *nivol* nūbilu ecc.). Ma io voglio ancora ricordare questo. Della parola in quistione s' occupa il Meyer-Lübke anche nella Gr. d. l. r. § 49. Per spiegare le due forme francese e provenzale dice il Meyer-Lübke che si possono fare tre ipotesi. E la terza è questa: «l' *ü* du français du Nord est plus vélaire que l' *ü* du français du Sud et il a absorbé *l*.» Dopo di che il Meyer-Lübke conclude: «On ne peut donc tirer des faits en question aucun moyen de dater le passage de *u* a *ü*». E non è la sola volta che noi possiamo contradire il Meyer-Lübke col Meyer-Lübke. — „Ebenso weist, continua il Meyer-Lübke, die Verschiedenheit von *soi* und *sui* darauf hin, dass, als das lat. *sų* mit einem noch nicht aufgeklärten *-i* verbunden wurde, dieses *i* das *ų* im Norden noch umlauten konnte, welches *ų* dann mit alten *ų* zu *ü* wurde, wogegen im Süden *ü* schon bestand, dagegen *ų* fehlte, daher *sųi* (geschrieben *soi*) blieb oder, wenn das *ų* noch *ų* wurde, *ų* doch nicht mehr zu *ü* weiter vorrückte . . ."
Il prov. *soi* di contro al francese *sui*, a esser prudenti, può voler dire soltanto che nel francese quest' *-oi* secondario ha subito metafonesi e in provenzale no; il giudizio del Meyer-Lübke posa sopra

un equivoco metodico che meraviglia in un maestro di gran valore, com' è lui: ogni idioma ha le sue leggi fonetiche. Ma ogni considerazione d' indole generale è inutile perchè le cose stanno ben altrimenti che non paja a prima vista. Molto meno agevole ancora della spiegazione della metafonesi di *sụi* in *süi* è quella del passaggio di *sọi* in *sụi* in francese. In francese la continuazione legittima di *ọ* + *i* in sillaba tonica o paratonica è *ọ* + *i*, e non altra! Nè è difficile trovare un effettore psicologico dell' alterazione. In francese il gallo-rom. *sụi* (l' *ụ* si rileva dal prov. *soi*) *sụmus fụi fụmus* dovevan dare normalmente *soi sons fui fons*; per analogia di *fui fons* s' ebbe il parallelo *sui sons*. Di analogie sul perfetto abbiamo altri esempj in territorio francese. Tale dev' essere l' *-es*, desinenza di 1.ª plurale. E dell' *i* di *soi*, forma supposta comune galloromana, non è pur ovvio supporre che sia un' antica parziale alterazione del paradigma *su-m so-mos* sul modello *fu-i fo-mos*? — Dunque non si potrà dal fr. *sui*(*s*) arguire che l' *ü* francese sia sorto in periodo tardo da un francese *u*.

„. . . Endlich die prov. *retroenza* stammt, wie P. Meyer, Rom. XIX 36 ff., hervorgehoben hat, aus Nordfrankreich, genauer wohl aus dem Nordwesten, woraus sich wieder ergiebt, dass danach zur Zeit, da die Entlehnung stattfand, im Norden noch *rotrụenge* gesprochen und dieses *ụ*, da die Provenzalen nur *ü* und *ọ* sprachen, dem näher liegenden *ọ* gleichgestellt wurde.“

L' ultima prova non ha maggior valore che le precedenti. Infatti accanto a *rotruenge* s' hanno anche nel nord forme parallele *retrowange*, *retroenge*; si possono notare ancora le forme francesi *rotelenge*, *rotuenge*; in un glossario lat.-fr. si legge *rouenge*, ma forse è da emendarsi in *ro*[*tro*]*uenge*; il Meyer leggerebbe *rotuenge*. Perchè non potrebbe il *retroencha* provenzale derivare da una forma nordfrancese con *o*, invece che da una forma con *u*, come vuole il Meyer-Lübke? Ma c' è di più. Secondo un' ingegnosa congettura del Suchier (Z. f. r. Ph., vol. XVIII, pag. 282 seg.) *rotrouenge* sarebbe un aggettivo di *chançon*, poi sostantivato, e vorrebbe dire 'la canzone di *Rotrou*', frase sul tipo di *modus Liebinc* e simm.; *Rotrou* sarebbe il nome di uno della famiglia dei conti di Perche che ha più d' un *Rotrou* nel suo albero genealogico; due d' essi diedero il nome a due luoghi *Nogent-le-Rotrou* e *Monfort-le-Rotrou*. Ma così stando le cose risulta che quelle grafie *retroenge*, *retrowange* hanno nell' *o ou* una forma più antica di *rotruenge*. Ma allora *rotruenge* perde ogni valore critico: infatti mai un tardo *o*, *ou* + *é*, *í* dà *ue*, *ui* ma *oue*, *oui*: *écrouelles* scrobellas, afr. *boel*, *boele* botellu -a, *esboeler* vuotare, *nouer* nodare, *vouer* votare, *avoué* advocatu, *jouer* jocare; parimenti *Louis* Ludwig; *oïl*, *oui* hoc ille. Dunque se *rotroenge* venne a *rotruenge* ciò fu per un processo estraneo al normale sviluppo storico del francese. Perciò ad essa parola non può esser attribuito alcun valore critico. — Solo a titolo di curiosità si può ricercare come da *rotroenge* si sia venuti a *rotruenge*. Anche secondo la congettura del Suchier sarebbe

rotrouenge parola originaria dal nord-ovest. Ora in Normandia *ǫe* era una pronunzia equivoca per un francese del centro, corrispondente cioè ad un francese centrale *ǫe* ed ad un *ue* continuatore di ǒ; quindi potè darsi che alcuni lo pronunziassero *rotroenge* altri, dialettizzandolo, *rotruenge*; che in questa parola, semidotta, si avesse terreno propizio ad alterazioni anche più capricciose mostrano le alterazioni di suffisso delle forme provenzali *retroencha*, *retroensa*, *retroncha*. L' *ue* in *rotruenge* poi non poteva aver le ulteriori sorti uguali all' *ue* da ǒ perchè *uen* veniva letto *uan*.

Il Meyer-Lübke conclude le sue argomentazioni col dire: „Aus alledem kann man schliessen, dass in Südfrankreich *ü* älter ist als im Norden.“ Quanto qui sopra è esposto mi pare che tolga valore agli argomenti del Meyer-Lübke e che ci consenta di concludere: *ü* è antico come nel sud così nel nord della Francia quanto è antica la tradizione; o almeno nessun argomento si può portare che dimostri la seriorità dell' origine di *ü* da *ū* nel nord della Francia.

Un altro territorio in cui l' *ü* reputa il Meyer-Lübke sorto tardi è il franco-provenzale. Il criterio intrinseco è qui che *-un* dà *-on*. „Weiter giebt es Gebiete, in denen *u* vor Nasalen zu *o*, nicht zu *ü* oder *ö* wird, so namentlich fast in den gesamten südostfranzösischen Mundarten. Nun ist der Wandel von *ụ* vor Nasalen zu *o* ein oft zu beobachtender Vorgang, wogegen *ü* in derselben Stellung zwar zu *ö*, aber nicht zu *o* werden kann, so dass also in diesen Gegenden zur Zeit, da die Nasale einen Einfluss auf die vorhergehenden Vokale auszuüben begannen, noch *u*, nicht *ü* gesprochen wurde.“

Ma nessuno può assicurare che tra l' attuale *-on* e l' antico *-ün* un *-ön* non ci sia stato. Lo stesso *ö* per *ü* implica perdita di parte dell' elemento palatale; *en*, *ẹn* son pur divenuti in francese *ā* perdendo tutta la loro articolazione e qualità palatale, *in* l' ha perduta per metà nel centro della Francia e del tutto in territorio di Reims, dove s' ha *an*. Non basta, chè proprio in territorio franco-provenzale s' ha accanto ad *-on -om* anche l' *-ön -öm*; ecco i continuatori di perdūtu, perdūta, lūna, plūma (prūna), ūnu nel Giura Svizzero. Trascrivo in corsivo i casi in cui s' è perduta del tutto la risonanza labiale. I luoghi sono ordinati secondo la loro posizione lungo il Giura da nord a sud. Charmoille pẹžü̆ pẹžü̆ ʎü̃n (prü̃n = pruna) ȫ; Reclère prẹdü̆ prẹdü̆ *lẹ̃n ī*; Bourrignon prẹdžü̆ prẹdžü̆ ʎö̃n piö̃m *ī*; Movelier pẹržü̆ pẹržü̆ iö̃n piö̃m *ī*; Soyhière pẹržü pẹržü ʎö̃n piö̃m *ī*; Montsevelier pẹržü̆ pẹržü̆ iü̃n piö̃m *ī*; Grandval pẹržü pẹržü iö̃n piö̃m *ī*; Court paržü paržü iö̃n piö̃m *ẽ*; Tavannes paržü paržü iö̃n piö̃m ȫ; Seignelègier pẹrdžü̆ pẹrdžüẹ *lẽn* piö̃n ȫ; Sombeval paržü paržüẹ iö̃n *pʎẽm ẽ*; Vauffelin paržü̆ paržüẹ *ʎẹ̃n pʎã̤m ā̤*; Romont paržü paržüẹ *iẽn piẹ̃m ẽ̤*; Orvin perdü̆ perdüe dʎö̃n



pʎẽm ẽ; Diesse perdĭ perdʎę pʎŏm prŏm ʎŏ; Lignières perdŭ perdʎę lǫ̃n pʎŏm ŏ; Cornaux perdŭ perdʎă lŏnă pʎŏmă ŏ; Savagnier perdŭ perdʎǫ̆ lǫ̃n pʎŏm ŏ.

Nè il fatto sorprende davvero; perchè anche fuor di Francia sono assai frequenti le alterazioni di vocale per seguente nasale. Anche fisiologicamente il fatto si spiega assai bene; sia perchè il tono armonico della nasale turba il tono armonico della vocale, sia perchè l' abbassamento del velo palatino porta seco necessariamente un' alterazione della disposizione e attività muscolare dell' apparato orale.

Nega il Meyer-Lübke (Gr. d. l. r. § 646) l' antichità dell' *ü* in Lombardia, perchè *ü* s' ha per metafonesi di *i* anche da *u* secondario: *nü* nōs; e si dice che da *o* + *i* si sarebbe dovuto venire ad *ö*, che dunque bisogna ammettere un grado intermedio *ui*; e questo proverebbe che *u* poteva diventare *ü* in tempo più tardo. Veramente, non s' intende come si possa trarre da codesto fenomeno una tal deduzione: perchè *u* + *i* diventi *ü* in epoca tarda, non si vede come si provi che sian tardi anche gli altri *ü*; il fenomeno di *u* + *i* che diventa *ü* è un fenomeno che non ci offre alcuna difficoltà di spiegazione; qui il timbro palatino viene all' *u* dall' *i*; si tratta di una semiassimilazione in un popolo che ha innata la tendenza ed ha l' abitudine delle vocali turbate; tutt' altro è il caso dei mutamenti da *u* in *ü* che diciamo spontanei; qui la causa ci sfugge; e appunto noi ci appigliamo per spiegarci questi *ü* spontaneamente sorti alla tesi della reazione gallica che tanti indizj ci inducono a credere vera.

Da quanto qui sopra è esposto mi pare che gli argomenti in favore della seriorità dell' *ü* in campo propriamente gallico si dimostrino senza valore e che non possa dirsi per essi che «le principal argument en faveur de l'hypothèse celtique, l'accord géographique de l'*ü* actuel et d'un fonds de population celto-romane tombe» (Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 646).

Passiamo ad *a*.

Anche *a* trovasi turbato palatilmente in territorio gallico al di qua e al di là delle Alpi; i territori di *ü* e di *e* non coincidono

Anche contro l' antichità del turbamento di *a* in Francia si portano varj argomenti e si vuol concluderne che *a* si sia turbato appena verso il settimo secolo. „*ā* franc est traité comme l'*a* latin, cf. a-franç. *bere*, franc *bāra*, tandis que l'*ē* gothique répond à l'*ę* du latin vulgaire, a-franç. *biere*, goth. *bēra*." Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 225.

Ciò sarebbe, fino a un certo punto, giusto se si ammettesse che l' *a* latino fosse riprodotto dai Celti per *e*. Ma questo è escluso dalla storia di *a* nel francese stesso. Siccome il francese ha *e* da *a* in sillaba libera e non in complicata, vuol dire che ad *e* si è venuti in seguito ad un frangimento della vocale per il quale s' esagerava la tinta palatina dell' atomo disaccentato che poi s' assimilava

l' accentato; siccome palatizza una gutturale davanti ad *a* anche in sillaba complicata, vuol dire che anche in sillaba complicata aveva l' *a* un timbro palatino; e siccome dunque in sillaba complicata *a* ha perduto il timbro palatino, è presumibile che esso sia stato molto leggero. In sostanza bisogna partire da un *a* così costruito: *ᵃ' a* o come vedremo *ᵃ' a' ᵃ*; gli atomi disaccentati divengono *e* o *i* e comunicano questo timbro palatino all' *a*. Ora gl' imprestiti franchi proveranno solo questo, che tra il 6⁰ e il 7⁰ secolo non si era ancora molto progrediti su questa via della palatizzazione. La grafia dei Giuramenti di Strassburgo se non fosse per più rispetti sospettabile (la Sequenza di Santa Eulalia ha *e*!) potrebbe riprovare che il processo di palatizzazione dovè esser lento. —

Dall' altra parte un *ā* franco era facile che si assimilasse al continuatore francese di lat. *á* libero per la sua propria costituzione. Infatti un *ā* franco continuava pure un antecedente *ē* e da *ē* ad *ā* schietto son molti i gradi della dispalatizzazione; tra il 6⁰ e il 7⁰ secolo al grado di perfetta dispalatizzazione l' *ā* franco poteva non essere giunto. Non basta. Dalla storia generale del vocalismo indeuropeo è plausibile arguire che il germ. *ē* fosse biverticato: la storia propria del germanico occidentale poi rende anch' essa plausibile questa induzione; infatti anche il germanico orig. *ō* si continua nell' aat. con *ao-ua-uo*; han dunque le vocali omogenee ad *ē* una biverticazione nel germanico occidentale; e da *ē* si arriva anche ad *a* meglio mediatamente per *e' e* e una conseguente dissimilazione in *e' ä*, *e' a* onde, per assimilazione, ad *a*, che non per immediata dispalatizzazione. La coincidenza dell' *ā* franco con lat. volg. *á* libero può dunque non voler indicare altro che una simile pronunzia semipalatizzata propria di entrambi i suoni tra il sesto e il settimo secolo.

„... Le traitement de *a* libre devant les gutturales et les nasales fournit aussi un moyen de dater le phénomène d'une façon approximative. La palatalisation du *c* a évidement eu lieu avant le passage de *a* à *e*: *acu* a donné non pas *ec*, *ei* mais *ac*, *ai* avant que *at* fût devenu *et*, mais dans la diphtongue *ai*, *a* a suivi un développement particulier.“ Per le nasali il Meyer-Lübke rimanda al § 246. Qui si dice: «Si nous passons aux régions dans lesquelles *a* devant les nasales est palatalisé, nous rencontrons d'abord la France du Nord: *pain*, *main*, *aim*, *-aine*, *-aime*, mais *plante* ecc. Le son représenté dans ces exemples par *ai* doit avoir été différent de celui dont il a été parlé au § 235 sqq., puisqu'il devient en lorrain non pas *a* mais *ę*. En outre, tandis que *cai* passe à *chi* (§ 259), *chien* persiste absolûment comme *chief*. Enfin Saint Eulalie écrit *maent* pour *manet* a-franç. *maint*, tandi que pour *ai* cette graphie ne se présente jamais. Tout cela rend vraisemblable l'explication suivante. Un *a* livre avait un timbre aussi clair devant les nasales que devant les autres consonnes. Mais dans une des premières étapes de son passage à *ę*, il s'est nasalisé et palatalisé. On eut *mãįn* et de là *mę̃n* à une époque où *fait* sonnait

encore comme une diphtongue. La graphie *ae* de Sainte Eulali exprimerait donc, comme cela a souvent lieu dans l'orthograph latine, le son *ę*. Plus tard *ae* fut remplacé par *ai* dans l'écriture soit parce que l'ancien *ai* était déjà devenu *ę* dans des cas isolés soit parce qu'on voulait rendre le son furtif palatal qui se developp facilement entre une voyelle nasale et une *n* dentale. En tous cas on ne peut pas admettre une palatalisation directe de l'*a* puisqu l'absence de cette palatalisation devant *n* entravée resterait in- expliquée.»

Appunto la differenza tra *main* e *plante* indica che la mancat palatizzazione in *plante* è un caso particolare della legge general che *a* complicata non palatizza; la nasale non è responsabile ch della forma della dittongazione (v. sotto) e del grado della pala tizzazione. — Anche può far meraviglia che non palatizzi *a* davant *i* mentre palatizza *a* libero solo. Per questa ed altre considerazion che son sotto riferite io penso che la storia di *a* in francese s sia svolta così: il latino *ă* libero era $^{a}a^{a}$, che in bocca gallic divenne $^{a}\ddot{a}^{a}$; da questo per varj gradi si venne ad $^{e}a^{e}$ e finalment ad $^{e}e^{e}$, *e*, passando *a* fra ^{e} ed ^{e} ad *e*; utile parallelo è il fatto ch *e* passa ad *i* fra due *i*: *lit* da lieit; seguendo palatale la sillab sposta in certo modo il suo centro di gravità: in $^{e}\ddot{a}^{e} + i$, il se condo ^{e} diventa *i*, acquista un valore di plenisonante, e allor l' ^{e} primo di $^{e}\ddot{a}^{e}$ cade; in $^{e}\ddot{a}^{e} + n$ il secondo ^{e} acquista pure u valore a sè, diventa un vero *e* ed il primo ^{e}, per la pesantezz della sillaba, cade; nell' uno e nell' altro caso, cadendo il primo ^{e} *a* non subisce quell' ulteriore palatizzazione di quando era strett fra due ^{e}, in $^{e}\ddot{a}^{e}$. — Quando preceda palatale la sorte muta: anch il primo ^{e} è sostenuto dalla palatale, si palatizza ulteriormente in *i* e prima che arrivi, per causa della pesantezza della sillaba, a cader costringe l' *ä* ad *e* e poi *i*, onde s' ha $^{i}\ddot{a}i$ ^{i}ei *i* (*Champigny* Cam piniacu); parimenti in pal. + *a* + *n*, $^{e}\ddot{a}^{e}$ diventa $^{i}\ddot{a}e$ e, prima ch *i* dispaia, esso palatizza l' *ä* di $^{i}\ddot{a}e$ in *e*, i due *e* di *iee* si contraggon e l' *i* rimane, non essendo la sillaba pesante; s' ha così *ien*. Quant è poi della storia particolare di *a* + *n* voglio aggiungere che io pens che non si sia mai arrivati ad *ain*, sia perchè *n* esercita in frances un' efficacia contraria, di allargare le vocali, sia perchè con *ain* precedendo gutturale, si arriverebbe a *i* e non ad *ie* (*chin* e no *chien*); credo pertanto fonetica la grafia *ae* della Santa Eulalia penso che se poi si scrisse *ai* fu perchè gli altri *äi* prima d passare ad *e* fossero divenuti *äe*.

L' economia del lavoro non mi permetteva di inserire qu episodicamente tutta la storia di *a* latino nel francese e la ricostru zione che io ne edifico; tuttavia penso di avere assai chiarament anticipato il mio pensiero e che da questo che ho detto risult che non si possa basandosi su argomenti di cronologia relativ dei fenomeni fonetici francesi venir a concludere che *a* venga ad «à peu près depuis le VII[e] siècle», come conclude il Meyer-Lübk al l. c.

L' antichità relativa del turbamento palatale di *a* nell' Emilia è dimostrata dal fatto che partecipano al fenomeno anche le penultime complicate da terzultime libere: macina, piac., bologn., mod. *mäs' na*; il Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 228, fondandosi sul continuatore di -agine, *-asna*, pensa che le «doublement des consonnes est plus anciennes que le passage de *a* ad *e*». Ma *-aggine* è letterario e *aśna* un impestito antico. — È strano che (in un lavoro di recente pubblicazione, Il dialetto di Modena pag. 20) il Bertoni voglia conservato intatto l' *a* a Modena fino al secolo XVI, perchè nelle carte modenesi fino allora si scrive *a*. Questo criterio è infido. Si può ammettere che *a* avesse solo una leggera tinta palatina o che si rispettasse la tradizione.

In conclusione, come di là così di qua dalle Alpi in territorio gallico non v' è un mezzo argomento di cronologia relativa o altrimenti oggettivo, che dimostri tarda l' alterazione palatina come di *ū* così di *a*.

Comuni sono le sorti ultime pure di *ŏ* su parte del territorio gallico al di qua e al di là delle Alpi. Sopra abbiamo veduto le ragioni che si opponevano alla dimostrazione dell' Ascoli e abbiamo anche mostrato che si trattava di un' opposizione formale e che per altra via si può giungere a dimostrare un rapporto storico tra l' *ō* francese e l' *ö* lombardo.

La seconda obiezione mossa all' Ascoli è che non su tutto il territorio gallico palatizzano *a*, *ū*, *ŏ*, *ō*.

Di questo fatto si posson dare diverse spiegazioni.

Già l' Ascoli, prevedendo le obiezioni, vi aveva come risposto anticipatamente, attribuendo le attuali diversità tra territorio e territorio celtico alle diversità fisiologiche caratteristiche delle varie stirpi dei Celti. — «Dafs das Wallonische einerseits, das Gaskognische andrerseits *u* sogar noch heute bewahren, könnte man ja auf Rechnung der Belger bezw. Iberer setzen», dice il Meyer-Lübke stesso, Einführung, pag. 173.

Ma si può anche ammettere che siano avvenute dispalatizzazioni.

Le dispalatizzazioni possono avere origine da cause di doppia natura, storica e fisiologica.

Per cause storiche può un paese perdere del tutto o in parte la sua palatizzazione iniziale od inoltrata, perchè venga a trovarsi in diuturno contatto con un popolo che queste caratteristiche non possiede.

Ma anche dispalatizzazioni di natura fisiologica vi possono essere; così prodotte, cioè, che si dissimilino i due atomi costituenti la vocale o gli elementi d' un dittongo. S' ha *a* per processo secondario nei dialetti francesi dell' ovest; nel pittavino a Montmovillon (Vienna), nel Maine a Montjean (Mayenne), parimenti più al nord in Normandia; «ce qui prouve que cet *a* est secondaire, c'est que *ẹ* du latin vulgaire a aussi abouti à *a*», Meyer-Lübke, Gr. d. l. r., vol. I., § 226. Altrettanto può valere per l' est, cfr. ib.



§ 226 verso la fine. Un altro sicuro indizio di dispalatizzazion di *a* s' ha in Francia nella storia di guttur. + *a*. *a* non serba pi traccia veruna di una palatizzazione in sillaba complicata; ora anch l' Ascoli ammette che la palatizzazione della gutturale sia l' effett d' un *a* turbato. Abbiamo dunque l' indizio d' una parziale dis palatizzazione di *a* complicato nei territorj dove s' ha *a* liber palatizzato. In secondo luogo, perchè la palatizzazione di guttu + *a* va molto più al sud della palatizzazione di *a* libero, è fors da vedere in ciò un indizio d' una dispalatizzazione generale di anche in parte del sud. Così un *ü* può esser venuto in parte de territorio ad *u* per la trafila *ü'ü u'ü, u'u*, cioè per una dissimilazion e una consecutiva assimilazione.

Un terzo ordine di obiezioni concerne la continuazione di ed *ā* nel celtico; perchè, come s' è detto, l' Ascoli trovava nell palatizzazioni celtiche di queste vocali una riprova della su deduzione.

Anche queste obiezioni sono di due generi: che le alterazion non si presentano su tutto il campo celtico, ch' esse sono posterio alla diffusione del latino in territorio celtico.

All' obiezione del primo genere è da rispondere come s' risposto sopra all' obiezione analoga a proposito delle condizion romanze.

Le obiezioni del secondo genere furono mosse dal Thur neysen. Prima di esaminarle voglio mettere in rilievo un fatt che ci può ajutare a spiegarci la diffusione di certi pregiudizi. Meyer-Lübke, attribuisce al Thurneysen un giudizio più recisament contrario alla celticità dell' *ü* che non sia in realtà. Egli dic Gr. d. l. r., vol. 1., § 646: Thurneysen se prononce expressémen contre elle (l' idea della celticità dell' *ü*).

Per non ripetere la trascrizione del passo del Thurneysen m limiterò a spazieggiare le parole che indicano riserva nei passi ch citerò da Keltorom., pag. 10, seg., e qui riferirò solo la conclusion del suo ragionamento: «Dafs nicht einzelne gallische Dialekte *ū* al *ü* oder mit Hinneigung zu *ü* gesprochen haben, kann ich natürlic nicht beweisen; aber dass *ü* nicht gemeingallische Aussprache wa scheint mir sicher.» Come si vede da questo e meglio si vedr da quello che in seguito cito, contrario all' ipotesi, che i Cel pronunciassero per *ü* l' i. e. *ū*, il Thurneysen non è; e in giudi su argomenti così delicati guai a lasciarsi prender la mano d prevenzioni; l' autorità poi che meritamente gode il Meyer-Lübk potrebbe avere indotto altri a troppo facili persuasioni di sicu giudizj; ma così può crearsi un ambiente troppo favorevole sentenze che per lo meno han bisogno di essere rifatte oggetto d discussione e confermate eventualmente con ben solidi argoment

Ma vediamo le argomentazioni del Thurneysen.

Il Thurneysen, avvertito che nel britone s' ha *i* per i. e. *ū*, ch quest' *i* presuppone un *ü*, si domanda: «Ist das brittische *ü* alt?» risponde: «Ich vermag es n i c h t s i c h e r zu entscheiden. Das

der ältesten lat. Lehnwörter wird wie das einheimische behandelt, vgl. cymr. *cib-yn*, bret. *kibell* aus *cūpa cūpella*, bret. *dir* aus *dūrus*. Ob die Britten gleich von Anfang an *cüpa dürus* gesprochen, läfst sich nicht bestimmen. Jedenfalls weist die Übereinstimmung der drei brittischen Dialekte darauf hin, dafs *i* für *ū* ziemlich weit hinaufreicht, also *ü* noch beträchtlich weiter.»

E ora domandiamo per conto nostro: che c' è da ricavare dai fatti qui notati e commentati dal Thurneysen? Intanto questo: che anche secondo il Thurneysen, l' *ü* dev' esser antico; e inoltre questo di utile, che effettivamente c' è una coincidenza fra i continuatori di *ū* in idiomi celtici e in celto-romani. C' è la difficoltà che una serie di voci latine si continui pur essa per *i*, ma è una difficoltà apparente, anzi il fatto si risolve in un' utilità. Il fatto cioè offre, forse, un criterio di cronologia relativa per determinare l' entità dell' alterazione palatina dell' *ū* al tempo del primo incontro tra questo ramo dei Celti e i Romani. Vale a dire, se il lat. *ū* s' è confuso col continuatore britone di i. e. *ū* questo, forse, non doveva essere molto lontano dal suono dell' *ū* latino. Più tardi, perchè era diventato il continuatore di *ū* un *ü* oppure un *i*, ma, forse, anche perchè le relazioni tra Romani e Celti s' eran fatte più frequenti, potè qualche *ū* latino conservare il suo valore.

Un' altra difficoltà oppone il Thurneysen: «Zu beachten ist jedoch der Nom. Sg. der *ōn*-Stämme. Auslautend *-ō* war im Keltischen zu *-ū* geworden; deshalb schreiben die Gallier *Frontu* für lat. *Frontō*. Es begriffe sich auch leicht, wenn die Britten lat. *latrō dracō* als *latrū dracū* aufgenommen hätten. Zweifelhaft scheint mir dagegen, ob sie sie ohne Weiteres zu *latrü dracü* umgestaltet hätten, wenn schon damals urspr. *-ō* sich zu *-ü* entwickelt gehabt hätte, da diese lautlich schon weiter abliegen. Auf jene Mittelformen weisen sicher cymr. *lleidr draig* (älter *dreig*), zunächst aus **latrī *dracī*.»

Io osservo: le due testimonianze *Frontu* e *lleidr-draig* che il Thurneysen porta vanno tenute distanti perchè diversa è la loro età. In qual forma fonetica entrassero *latrō*, *draco* nel britone non ci è dato di sapere; e noi possiamo ben pensare che v' entrassero sotto una forma *dràcò làtrò*; anche da *o* disaccentato si può arrivare ad *ü*, *i*, in sillaba disaccentata per processo secondario: nel friulano, *-o*, quando si trovava sostenuto da precedente consonante, diede come ultimo risultato *-i*: *lari* latro, nel genovese *o* protonico diventa, sporadicamente [1]), *ü* (*sgüd*). Un simile processo tanto più facilmente possiamo pensare che avvenga in una lingua che abbia tendenze alla palatizzazione; quindi i continuatori di *latro draco* saran forse nient' altro che un nuovo indizio di una tendenza assai forte nel britone a palatizzare le vocali non palatine.

---

[1] Vuol dire o in un filone popolare o in determinate condizioni. Il Parodi non dedica al fenomeno un paragrafo speciale, ma ce n' è più di un esempio sparsamente negli Studi Liguri.



Altrimenti stanno le cose sugli imprestiti antichi del tipo *Frontu* In fondo, qualsiasi valore si voglia attribuire all' *u*, è sempre stran che s' abbia *-u* in questi imprestiti e non *-o*. Esso *-u* noi non l possiamo giustificare che in questi due modi: o supponend ch' esso sia come gli altri *-u* celtici per *-ō* l' effetto di una normal elaborazione fonetica, oppure che sia l' *-o* stato riplasmato su modello fonetico celtico. Illustro il primo caso: un *-ō* i. e. pass nel celtico ad *-ŭ* (non ad *ū*); i Romani assai prima del tempo d Cesare non erano nuovi ai Celti; nel 122 av. Cr. venne costituit la *Provincia*. Forme come *Fronto* fin d' allora poterono passare i confine sotto la forma *Fronto* e potè allora l' *-o* confondersi cogl altri *-o* celti fin allora intatti. — Illustro l' ipotesi della dialetiz zazione. È un fatto assai frequente che un popolo assumendo i prestito una parola da un altro popolo la trasformi second l' indole fonetica del proprio dialetto; e quando i due popoli son di dialetto affine codeste trasformazioni avvengono secondo dat modelli. Un popolo che udiva e sentiva lo scambio del suo - coll' *-o* latino nella prima sing. del verbo (p. es. gall. *emu*, lat. *emo* gall. *edu*, lat. *edo*), nell' istr. sing. dei temi in *-o*, nei sostantivi in - *onis*, *-io ionis*, *-tio tionis*, era ben facile che dialettizzasse anche u *Fronto* in *Frontu*. Cfr. gl' imprestiti greci nel latino come *epistola* *Thebae*, *Pontus*, *Phormio* simm.

Dunque, più che negare decisamente l' autenticità dell' *ŭ* ne britone, si mostra il Thurneysen solo alquanto riservato nel l' ammetterlo antico; le ragioni poi dei suoi dubbj non sono ir refutabili.

Viene quindi a parlare il Thurneysen dell' *ŭ* nel gallo e ne gallo-romano; e dice: «Viel verdächtiger (e vuol dir dunque: no del tutto sospetto, e che sull' antichità dell' *ŭ* britone i sospetti no son gravi) ist das Alter von gall., resp. gallorom. *ŭ*. Am häufigste ist gall. *ū* belegt in *-dūnum* 'befestigte Anhöhe, Burg', als zweiten Element vieler Ortsnamen = ir. *dún*, cymr. *din*. Und dieses *-dūnun* wird in einem ausgedehnten gallo-romanischen Gebiete behandelt als ob es *-dōnum* lautete, vgl. *Laon Lyon* aus *Lugudūnum*, *Yverdo* aus *Eburodūnum* etc. Nun ist es sehr wohl begreiflich, dafs *-ūn* dialektisch zu *-ōno*, resp. *ǫn*(*o*) werden konnte; aber von *-ūno* z *-ǫn* scheint mir der Weg zu weit. Dazu kommt, dafs die Grieche niemals *-δυνον* für *-δουνον* schreiben; vgl. besonders Di Cass. XLVI c. 50: *Τὸ Λουγούδουνον, νῦν δὲ Λούγδουνον* (nich *-δυνον*) *καλούμενον*.»

Si tratta di forme di due, dirò così, stratificazioni storiche di nomi attuali continuatori di *dūnum* e di antiche testimonianz letterarie greche del *dūnum* celtico. Quindi bisogna tener le du serie ben separate nella critica.

I continuatori attuali di *dūnu* non possono essere in nessu modo critici: essi danno dove *-un*, dove *-on*, in un caso *-an*. S' h *-un*: in *Dun*, *Châteaudun*, *le Dunet*, *Meung*, *Melun*, *Verdun*, *Autun*

Embrun. Delle forme in *-on* cito prima: *Lyon* (Lugdunum, all'angolo del Rodano con la Saona); *Nyon* (Noviodunum, sul lago di Ginevra); *Moudon* (Minnodunum, tra il lago di Neufchâtel e quello di Ginevra); *Yverdon* (Eburodunum, sul lago di Neufchâtel).

Queste forme non possono essere critiche per la pronuncia dell' *u* negli idiomi gallici perchè *-un* e *-on* hanno la stessa distribuzione che gli *-un -on* da *-ūnu* latino e sopra abbiamo sostenuto la possibilità di un *-on* anche da *-ŏn,* od *-ón.*

Ma singolari compajono *Laon,* tra l'Oise e l'Aisne, che si vuole da un *Lugdunum,* e *Nouan-* (*-le-Fuzelier*) che si vuole da *Noviodunum.* Singolare è *Laon* perchè farebbe ammettere un *-dōnum.* E se ciò fosse noi ci troveremmo in un caso di fonetica condizionata della Belgica, simile a quello che s' ha in periodo neolatino nella Francia di sud-est e non sarebbe quindi dannoso. Ma che *Laon* continui un *Lugdunum* non c' è neanche l' ombra della prova, perchè di un *Lugdunum* in quei paraggi non s' ha notizia. Che si tratti invece di un composto con *-magus* e *Luco-*, *Lugo-*, o *Luto* —? Nella Belgica c' è un *Rotomagus* dei Caletes che è l' odierno *Rouen,* un *Caesaromagus* dei Bellovaci, un *Noviomagus* sull' Isara (oggi Oise), che è l' odierno *Noyon.* Dei primi termini da me supposti, il *Luto-* s' ha in *Lutetia* (*Parisiorum*) e in *Luteva* (lungo il Rodano); il *Leuco* (*Louco-*) s' ha nel *Leuci* nome di un popolo situato proprio a sud-est dei Belgi e che forse apparteneva alla loro stirpe (v. tuttavia Zeuss, die Deutschen und die Nachbarstämme, pag. 217); il *Lugo-* è il solito *Lugo-* dei *Lugo-dunum.* Insuperabili difficoltà però offre *Nouan* ad essere riconnesso a *Noviodunum*; perchè l' *-ā̃* non può continuare non solo un *-ūn* ma neppure un *-on*; cfr. *œ̃* 'un' Gilliéron et Edmond, Atlas linguistique de la France, tav. 37; *brœ̃* 'brun'; *pīkyō̃* 'aiguillon' tav. 21; *ā̃lō̃* 'allons' tav. 27; *ō̃* 'ont' tav. 32. Ma non s' ha poi nemmeno un argomento sicuro che un *Noviodunum* fosse situato dove oggi è *Nouan-le-Fuzelier.* Tolomeo cita un nome di popolo britannico *Νουάνται.* È un che di simile *Nouan*? Io non m' arrischio a fare ipotesi inutili, quando è certo che *Nouan* non ha da far nulla nè con *Noviodūnum* nè con **Noviodōnum.*

Dunque le testimonianze dialettali moderne non possono essere citate nè pro nè contro l' ipotesi dell' antichità di *ü* nel gallico.

Esaminiamo ora le testimonianze letterarie greche. I nomi citati e gli autori che le citano sono: *Augustodunum* (degli Edui, un tempo Bibracte, ora Autun; Tolomeo); *Eborodunum* (dei Caturigi, oggi Embrun; Tolomeo); *Lugdunum* (e varianti, Lione; Strabone, Dione Cassio, Erodiano, Tolomeo); *Lugdunum* (fra i Convenae nell' Aquitania, oggi Saint Bertrand de Comminges, nel dipartim. dell' Alta Garonna; Strabone, Tolomeo); *Noiodunum* (degli Aulerci; Tolomeo); *Noviodunum* (degli Edui, ora Nevers; Dione Cassio); *Segodunum* (dei Ruteni, nell' Aquitania, ora Rodez; Tolomeo).

Dunque gli autori greci che citano i nomi gallici in questione si riducono a quattro: Strabone, Dione Cassio, Tolomeo ed Erodiano.

È prezzo dell' opera indagare ora quali sono state le fonti delle loro informazioni.

Intanto, per tutti va detto che nessuna fonte greca potevano avere anteriore alla conquista romana della Gallia (cfr. p. es. Bevan, Manuale d. Geogr. Ant., trad. ital., Barbera 1882, Libro I). Ciò detto in generale, vediamo delle possibili fonti di ciascun autore.

Il più antico dei quattro è Strabone. Strabone un' informazione diretta dei nomi di luogo della Gallia non potè certo avere. Egli stesso ci dice (l. II, pag. 1176) che nei suoi viaggi non si spinse più in-là di Populonia. Visse per lo più in oriente; ma fu in grande intimità con uomini politici romani (v. Pais, Intorno al luogo e al tempo in cui S. scrisse la sua geog. stor., c. II, Att Acc. Tor. 1890). La via delle sue informazioni è presto trovata: sono appunto informazioni orali romane. Veniamo ai particolari. Per quanto si sa, Strabone cita solo: il *Lugdunum* nell' „Aquitania propria" e l' altro *Lugdunum* sul Rodano. Ora, quant' al primo siamo in territorio etnico ibrido. Ma non basta: questo *Lugdunum Convenarum* non vorrei ripetere che era „sorto", ma aveva senza dubbio acquistato una certa importanza per Pompeo che colà aveva stabilito i fuggiaschi di Sertorio (Budinszky, Die Ausbreitung der Latein. Sprache über Italien und die Provinzen, pag. 97). Ed è possibile che nella tradizione romana contemporanea questo luogo si pronunziasse *Lugdūnum*, anche se la pronuncia degli indigeni era *Lugdünum*, perchè i Romani non si adattassero a seguire la pronunzia dei pochi e meschini indigeni. Anche il *Lugdunum* del Rodano è una fondazione romana, del 47 av. Cr. Già nel 69 av. Cr., come si sa da Cicerone (Pro Fonteio, V, 11), nella Gallia Narbonese eran frequenti i cittadini romani; questi erano, economicamente parlando, i padroni della regione (v. Budinskzy, l. c. pag. 103). È poco probabile che i rozzi indigeni imponessero la loro pronunzia nativa ai loro dominatori. „Gallico" vale presso Gellio (N. A., XI, 7. 4.) quel che per noi „ostrogoto!" E certo era questa impressione di Gellio l' impresssione di tutti i Romani in tutti i tempi. Con molta verosimiglianza si può credere che i Romani non avvezzi alla pronunzia dell' *ü* avrebbero pronunziato *Lugdūnum* un eventuale *Lugdünum*. Sicchè i due *Lugdunum* spontaneamente potevano venire per la tradizione romana agli orecchi di Strabone con *u*, anche se presso gl' indigeni fossero pronunciati coll' *ü*.

Da Strabone a Dione Cassio è un secolo e mezzo di distanza. In questo tempo si consolida la tradizione letteraria del *dunum* per l' attività letteraria di Cesare e Plinio.

Può parere strano che anche Cesare scrivesse con *u* i nomi propri contenenti un *ū*, se questo veniva pronunziato *ü*. Ma forse era l' *ü* gallico meno spiccato che l' *ü* greco. Inoltre anche nella Gallia settentrionale penetravano i mercanti romani prima ancora della venuta di Cesare (Budinszky, pag. 104). Costoro, avvezzi a pronunziare *Lugdūnum*, avranno pronunziato così, con *ū*, per es. *Novio-*

dunum. Cesare si può pensare non facesse che riprodurre la pronunzia dei suoi connazionali.

Non è certo che Plinio abbia dimorato nella Gallia (Teuffel, pag. 757). Comunque, anche a lui, come già a Cesare, l' informazione del nome di luogo potè venire da chi era abituato a pronunziare, romanamente, *dūnum.* E tanto più per lui e per i greci, che nomineremo, doveva valere questa condizione sfavorevole ad un' esatta riproduzione della forma popolare indigena, perchè presto *Lugdunum* e *Augustodunum* erano divenuti centri di cultura romana (Budinsky, pag. 106 seg.); onde la pronunzia con *u* potè mantenersi quasi come la pronunzia ufficiale presso la parte più colta della popolazione.

Dione Cassio, nato a Nicea circa il 136 d. Cr., non fu in Gallia e *Noviodunum* e *Lugodunum* potè citare secondo la tradizione romana.

Nè fu in Gallia Claudio Tolomeo nato a di Tolomaide d' Egitto e vissuto in Alessandria d' Egitto intorno alla metà del secondo secolo. Anche, la fonte o le fonti di Tolomeo devono essere state poco esatte. Tolomeo scrive: *Uneliocasioi* per *Velocasses* (Zeuss, op. cit. pag. 187), *Augustomana* per *Augustobona* (ib. 205), *Segalaunoi* per *Segovellauni* (ib. pag. 209), *Diaulitai* per *Diablintes*; parimente, e questo è più grave perchè è esclusa la possibilità di trascrizioni poco esatte, egli è incerto o è mal informato sulla posizione di tribù celtiche (ib. pagg. 215, 219, 221); altri luoghi egli mostra di non conoscere, mentre la loro esistenza anche ai tempi suoi è assicurata dalla continuazione attuale dei nomi antichi; così *Virodunum*, oggi *Verdun* ecc. Ora, già alcune almeno di queste forme con *dūnum* avevano avuto la sanzione della tradizione per la pronunzia *dunum*; altre forme in *dunum* con *u* conosce Tolomeo da altre regioni fuori della Gallia: *Eburodunum* sul Danubio 2. 12. 30, 8. 6. 3., *Noviodunum* nella Pannonia Superiore, 2. 14 (15) 4, *Segodunum* nella Germania meridionale, 2. 11. 29. E intanto anche la forma ufficiale romana dei nomi proprj doveva essersi sempre più imposta e chi informava Tolomeo naturalmente era disposto a dargli l' informazione nella forma dotta e non nella volgare; parimente, p. es., se uno non filologo ora desse a uno straniero non filologo informazioni sui nomi locali nostri italiani gli pronunzierebbe o scriverebbe *Torino* e non *Turin*, *Milano* e non *Milan*, *Genova* e non *Źena* e così via.

Erodiano è uno storico e cita il solo *Lugdunum* nella forma che ormai ai suoi tempi (i tempi di Marco Aurelio), e da lunga pezza, doveva essere divenuta tradizionale.

Dunque potevano le forme in *dunum*, come pure le altre forme di nomi locali con *u*, passando per la bocca dei Romani, restare nella letteratura in quella forma che era corrispondente alla pronunzia dei Romani colti; e ciò tanto mi pare verosimile che, pur essendomi proposto di dimostrare solo la possibilità del fatto, la parola, nell' esposizione, s' è lasciata andare spesso ad espressioni di sicuro convincimento.

In conclusione non si può trovare un solo argomento che valga a dimostrare la seriorità relativa del turbamento di *ū* in *ü* od *ů* nell' antico gallico.

Passiamo alle opinioni sulle congruenze tra celtico e celto-romano nella palatizzazione dell' *a*.

Il Meyer-Lübke notato, nei §§ 644, 645, che le parole di origine germanica (es. franco *hāra* da *hēra*, afr. *here*) provano che il cambiamento di *a* in *ä* dev' essere posto nel francese verso l' ottavo secolo e mostrato quindi che esso *ä* dev' essersi prodotto nei varj luoghi in varj tempi e tardi, aggiunge: «Ascoli, Arch. Glott., II, 445, appelle *e* venant de *a* «l' acutissima fra le spie celtiche» et, Riv. fil. class. X, 34, il compare le kymrique *au*, cornique et bret. *e* venant d' un ancien celt. *ā*. On peut suivre, en remontant, la diphtongaison de l'*ā* celtique jusqu'au VIII[e] et au VII[e] siècle; mais les noms plus anciens conservés par les inscriptions conservent toujours l'*ā*. Or cet *au* a continué plus avant son développement en breton-cornique par la dissimilation de ses deux éléments en *äu*, *eu*, puis par perte de l'*u* est devenu *e*. L'accord avec le roman semble donc peu important. Ce qui est commun aux deux branches, c'est que *ā* seul et non *ă* se trasforme, seulement la cause en est dans la nature même des choses, parce que le changement consiste en une sorte de diphtongaison, et non comme dans le lorrain *e* venant de *ă* dans la réduction de la voyelle primitive. Mais la concordance ne se poursuit pas avant, en sorte qu'on ne saurait aucunement penser à una substitution de sons, mais tout au plus à une tendance latente.»

«Tendenza latente»! Dunque, nesso storico fra le due fasi celtica e neolatina, come noi sosteniamo! La differenza fra le due interpretazioni storiche sarà quantitativa, ma si tratterà di differenze infinitesimali! Perchè anch' io sono ben lontano dall' esigere una sostituzione immediata d' un *a* latino per un *e* gallo-romano. Io ammetto solo nei Celti una costituzione organica siffatta che li portava facilmente in maggiore o minore estensione alle articolazioni rattratte (vedi sotto), di modo che l' *a* latino in bocca celtica assumesse un leggero colorimento palatino che si esagerava in sillaba accentata, per la riduzione dell' atomo disaccentato nel dittongo latente nelle vocali toniche (o degli atomi disaccentati nel trittongo latente nella vocale tonica, v. sotto) o in sillaba disaccentata.

Concludiamo anche questa particella riguardante il celtico (pagg. 37—50).[1] Si credeva d' aver dimostrato che l' *ü* per i. e. *ū* fosse posteriore all' epoca del contatto tra Romani e Celti; un tal

[1] Io ho parlato di 'teoria dell' Ascoli', come per antonomasia. Ma non vorrei poi che mi si accusasse d' ingiustizia verso gli altri, e verso lo Schuchardt specialmente, il cui bell' articolo nella Z. f. r. Ph., vol. IV., pag. 14 e segg., cade anzi nell' anno precedente alla pubblicazione della prima Lettera Glottologica, la quale appare poi, alla sua volta, per quel che è del principio, come un ramo rinverdito della gran pianta dei Saggi Ladini.

fatto è risultato indimostrabile. Si credeva di aver dimostrato recenti tutte le alterazioni palatine delle vocali non palatine; anche questa dimostrazione non si sostiene. Ma allora le coincidenze storiche s' impongono con maggior forza di persuasione. Si opponeva: non su tutto il territorio celtico si trovano i fenomeni che di esso si dicono caratteristici; a ciò abbiamo obiettato: sinteticamente considerati i fenomeni, si vede che non si tratta di alterazioni eterogenee, ma di alterazioni omogenee; in modo che, considerato il fenomeno nel suo complesso, si può dire che su territorio a fondo celtico lo s' incontri senza interruzione dovunque. Da parte nostra poi, abbandonata la formula dell' Ascoli: sostituzione di suoni, ne abbiamo proposta una più temperata: non necessariamente sostituzioni di suoni, ma più o meno languidi colorimenti iniziali successivamente meglio coloritisi o andati sbiadendo, talora perfino solo effetti d' una tendenza fisiologica endemica latente. Io non dispero, che, sia per la sintesi fisiologica dei fenomeni, sia per la temperanza della formula, il mio pensiero possa essere accettato da tutti.

Leggo, mentre si stampa questo foglio, il dotto primo volume delle Streitfragen der rom. Phil. del Herzog, nel quale egli tocca anche del problema della reazione etnica. Sostanzialmente egli è favorevole a questa teoria, ma la sua formula mi par troppo astratta e, quasi direi, vuota di contenuto; onde stimo utile dirne qui due parole. Scrive il Herzog, pag. 76 seg.: „Die Spracherlernung ist ein fortlaufender Assimilationsprozefs, der erst dann sein Ende finden kann, wenn die Unterschiede so gering werden, dafs sie vollständig unauffällig (wenn auch vielleicht z. T. noch wahrnehmbar) sind, d. h. wenn sie nicht auffälliger sind, als jene individuellen Varietäten, die überhaupt von Person zu Person vorkommen. Dann erst fällt jede psychische Ursache weg, weshalb noch weiter assimiliert werden sollte. Ob die Sprachassimilation bis zu jenem Punkt gelangt, hängt natürlich von der Dauer jener Epoche ab, in der die Erlernung der fremden Sprache angestrebt wird, dann noch von anderen Umständen, dem Willen der Lernenden, dem Ausmafs der Gelegenheit fremde Sprache von den Einheimischen zu erlernen. Dafs alle diese Umstände im römischen Reich im allgemeinen, in Gallien im besondern für eine vollständige Spracherlernung sehr günstig waren, ist aus dem Vorigen ersichtlich und wohl nie bestritten worden.

Jene artikulatorischen Verschiedenheiten, die selbst am Endpunkt jenes Assimilationsprozesses noch bestehen, sind, obwohl sie völlig der Aufmerksamkeit dès Hörenden entgehen, für die Weiterentwicklung der Sprache von gröfster Wichtigkeit. Nämlich folgendermafsen: Nehmen wir an, dafs für einen Laut x zwei Artikulationsweisen möglich sind α und β, die sich akustisch nicht oder kaum von einander unterscheiden. Das Volk, das seine Sprache in eine bestimmte Gegend brachte, hat sich (mit individuellen Ausnahmen) für die Artikulationsart α entschieden; das Volk, das die Sprache

lernt, wählt die Artikulationsart β (wieder mit individuellen Ausnahmen), weil diese einer Artikulationsart, die es in seiner Sprache hatte, verwandter ist. Diese beiden Artikulationsarten entwickeln sich dann, wenn der Zusammenhang der beiden Sprachgemeinschaften gelöst ist, oder wenn die eine aufhört, die andere als Lehrmeister anzuerkennen, verschieden. Mit der Artikulationsart β entwickelt sich aus dem Laut x allmählich der Laut y, mit der Artikulationsart α bleibt entweder der Laut x oder entwickelt sich ein dritter z. Diejenigen Elemente, die die individuellen Ausnahmen bildeten, würden, wenn sich ihre Sprache selbständig entwickeln könnte, mit der anderen Sprachgemeinschaft gehen; aber von dem Moment, wo die Unterschiede anfangen ohrfällig zu werden, lenkt sie die Macht der Majorität in ihre Bahnen ab.

Mit der Beschränkung also, aber nur mit ihr, dafs es sich bei der Beeinflussung der neuerlernten Sprache durch die altüberkommene ursprünglich um keine gröfseren Differenzen handelte, als sie auch sonst innerhalb der Sprache einer Sprachgemeinschaft vorkommen, bin ich bereit eine solche Beeinflussung der lateinischen Sprache durch die vorromanischen anzuerkennen."

Dunque il Herzog è sostanzialmente favorevole alla teoria delle reazioni etniche, in quanto siano tendenze endemiche organiche latenti. E io, per il mio fine che è di mostrare l' *ue* come l' effetto di tendenze latenti alle articolazioni rattratte nei varj territorj dov' esso sorge, potrei anche appagarmi di questa formula. Tuttavia non posso nascondere ch' essa mi fa l' effetto come d' una contradizione in termini. Mi pare un po' troppo immaginarsi l' assimilazione del latino da parte di tutti i Galli arrivata a tal punto che le differenze tra latino, quale noi lo pensiamo pronunziato nella Roma imperiale, e gallo-romano fossero ridotte al grado di quelle differenze infinitesime inavvertibili che possono essere in uno stesso luogo tra indigeni. Io ho paura che così 'tendenze endemiche', 'reazioni etniche' diventino „nomi vani senza soggetto". Data una base articolativa spiccatamente diversa, io non credo si possa giungere a riproduzioni acustiche inavvertibili; come d' altra parte una non avvertibile differenza fonetica presuppone una trascurabile differenza fisiologica articolativa.

La sentenza del Herzog ha, in fondo, il difetto sostanziale di essere troppo astratta, di considerare d' uno stesso grado l' assimilazione fonetica del latino su tutto il territorio gallico e presso tutti gli individui anche di uno stesso luogo. — Ecco: noi non sappiamo per via diretta fino a qual punto i Galli si fossero assimilato foneticamente il latino, ma ci è dato di farcene un concetto approssimativo da una valutazione delle condizioni attuali degli idiomi celto-romanzi, dalla antichità delle alterazioni tipiche e dalla valutazione dei veicoli della latinizzazione. Le condizioni attuali sono certo l' effetto di una base organica bene spiccata. Le alterazioni tipiche ho sopra mostrato che noi non abbiamo alcun mezzo

per dimostrarle recenti. Quanto alla valutazione dei veicoli della latinizzazione la sentenza del Herzog anche mi pare troppo assoluta, troppo recisa. I mezzi della latinizzazione furono il commercio, la milizia, l' amministrazione degli affari civili e della giustizia e la scuola e più tardi (sarebbe un pregiudizio storico l' immaginarsi rapida la scomparsa del celtico, cfr. Budinsky, pag. 114 segg.) la Chiesa. Parliamo dell' apprendimento del latino nella vita pratica e poi di quello nella scuola. Una completa assimilazione di una lingua straniera meno in casi di straordinaria finezza auditiva e di singolari qualità mimetiche non si ha che nei bambini. Quindi il reclutamento (e il sistema di reclutamento per nazioni doveva favorire la conservazione di certi idiotismi di pronunzia), il commerciare fuori del paese, dovevano essere veicoli importantissimi del lessico e della grammatica, ma non di ortoepia. S' aggiunga una considerazione che dovremo poi ripetere ad ogni passo: il credere la pronunzia della Roma imperiale come tipica di un comune volgar latino è un mero arbitrio; subito fuori del territorio di Roma e in parte d' Italia e in non poca dell' Europa meridionale dovettero sentirsi quelle note fonetiche ed aversi quelle abitudini organiche che sono caratteristiche anche galliche (v. il § 1° della parte 2ª); era questo della pronunzia un nuovo caso in cui Roma *laborabat magnitudine sua*; quindi solo una dimora lunga in una parte forse ristretta d' Italia poteva apportare sensibili obliterazioni di vezzi fonetici endemici. Misuriamo ora, per discrezione, l' efficacia ortoepica dell' immigrazione romana. Il caso più favorevole per una sensibile imposizione linguistica era quello di persona colta su un bambino, poi sempre gradatamente diminuendo andava questa efficacia: se l' individuo era un popolano, se la frequenza coll' immigrato era scarsa, se questi non aveva una pronunzia corretta, se era un illetterato, se il comunicatore del latino, laico o chierico, era un connazionale, e se era un indotto e poco corretto nel parlare; e in ogni caso minore era l' efficacia dell' imposizione con un minor grado di frequenza tra indigeno e romano o romanizzato, con un minor grado di percettività acustica, di attenzione, di cura nella riproduzione fonetica nei singoli individui. Dal succedersi nei tempi dell' insieme di queste multiformi azioni e reazioni risulta, a prescindere dall' efficacia della scuola, quel dato quantum di assorbimento idiomatico d' un popolo in una data epoca. E si può dire (prescindo ripeto dalla scuola, per semplificare quest' analisi di condizioni complessissime) che la frequenza dei casi teoricamente immaginati stia in ragione inversa dell' ordine in cui sono esposti. Prendendo i casi estremi: il caso dell' assidua compagnia d' un bambino provinciale e d' un romano di loquela ortoepicamente pura doveva essere raro; s' aggiunge che il bambino ritrae più delicatamente dell' ambiente in cui si trova che del singolo individuo. Il caso invece del popolano indotto, di non squisita percezione acustica, indolente ad ascoltare e riprodurre esattamente i fonemi, che apprenda la lingua e ne perfezioni

l' apprendimento per la consuetudine non con immigrati ma con indigeni romanizzati, è si può dir certo il più frequente per ragioni statistiche. Vediamo ora delle scuole. L' effetto loro in fatto di ortoepia dev' essere stato, come quello dei contatti nella vita pratica straordinariamente vario: vario secondo il grado di corretta pronunzia degl' insegnanti, per la diversità del loro luogo d' origine, lo zelo del correggere; vario da luogo a luogo secondo il numero dei discenti; vario tra discenti secondo i loro contatti fuor della scuola, le loro attitudini a percepire e riprodurre i fonemi. Da questa straordinariamente varia efficacia dei contatti civili e della scuola dovè risultare una straordinaria varietà dell' assimilazione fonetica del latino. Provano poi la fonetica, il lessico, la morfologia, la sintassi romanza che la diffusione del latino ebbe luogo più per la via della vita pratica che non per la via della scuola. Quell' assimilazione perfetta che pensa il Herzog potrà, tutto al più, attribuirsi all' elemento più civile e colto dei centri importanti, alla gran maggioranza dell' elemento indigeno non crederei; e quando poi cominciarono ad allentarsi i legami col governo centrale, sempre più l' elemento indigeno doveva far sentire i proprj diritti. Ma anche l' elemento più civile e colto noi possiamo ben pensare che non si liberasse mai di certi vezzi idiomatici anche acusticamente molto caratteristici della età della prima romanizzazione. Io ho ripetutamente osservato che si è più facilmente esatti o più vicini all' esattezza nella pronunzia delle toniche che delle disaccentate e delle consonanti, fatto che ha la sua ragion d' essere nella natura delle cose perchè le toniche sono musicalmente più spiccate delle atone e delle consonanti e le consonanti di pronunzia più difficile che le vocali. Qualche esempio. Uno mio personale. Nel mio dialetto nativo (di Lussinpiccolo d' Istria, dialetto che è similissimo a quello di Trieste) non esiste una differenza tra *ẹ* ed *ę*, *ọ* ed *ǫ*; parecchio tardi coll' ajuto degli studj comparativi sono arrivato a riconoscerla, e fin poco tempo fa mi riusciva difficile molto a cogliere tale differenza in sillaba disaccentata; ho dunque conservata per molto più gran tempo la mia parlata nativa e ancora adesso non sono ben sicuro della pronunzia nuova nelle sillabe disaccentate; tardi ho potuto riconoscere che nel toscano è lungo il *ñ* fra vocali. I meridionali frequentemente attenuano le vocali disaccentate. Da Piemontesi e Lombardi anche colti si sente pronunziare *pasiensa*, da Emiliani *usio* per *ušo*; gli Ebrei toscani pronunciano sempre dolce l' *s* fra vocali (fino *stašera* ho inteso fra coltissimi); i Romani pronunciano con tutta disinvoltura *ii* per *l′* in *bottiglia*, *battaglia*, e così via. Ora fenomeni di questo genere, che i Galli ritenessero dall' età del primo stadio della romanizzazione, potevano conservare alla loro parlata un carattere anche dal lato acustico spiccatamente marcato. Anche la conservazione delle sole articolazioni consonantiche, perchè precipuamente esse conferiscono e servono a conservare una data base di operazione dell' apparato orale, potrebbe attribuirsi

alla parlata della parte men volgare della popolazione gallica. Ma che un timbro palatino si facesse sentire anche nella pronuncia delle vocali non palatine non può essere escluso. Gli Emiliani d' oggi non pronunziano certo *pædre* il toscano *padre*, ma in molti ho avvertito nell' *a* un timbro palatino; non sono infrequenti in Lombardia e in Piemonte pronunzie come *perdüto*; di un maestro elementare piemontese, si racconta, che diceva ai suoi scolari: „l' ho detto e ripetüto piü' e piü' volte che non si dice *ü* ma *u*!" Dunque? . . . Dunque, noi dobbiamo guardarci dal pronunziare giudizj assoluti, categorici, su ciò che può essere solo materia d' opinione. — Parecchie delle mie osservazioni qui fatte indicano che io m' immagino le sorti evolutive del linguaggio dipendere da altra causa che il Herzog. Io penso tuttora, come ho sempre pensato, che le alterazioni dei linguaggi avvengano per imperfette percezioni e imperfette (non accurate) riproduzioni fonetiche del linguaggio da parte delle nuove generazioni e che le alterazioni seguano una via comune perchè è comune la base d' operazione della stirpe. Secondo il Herzog invece le alterazioni dipenderebbero dall' ingrandirsi dell' apparato orale nell' adolescenza; i bambini riprodurrebbero con tutta esattezza la parlata dei padri, poi, crescendo l' organo e le articolazioni restando le stesse, si arriverebbe a una differenziazione fonetica. Ora l' ingrandimento puro e semplice d' una cavità non può portare alcun' altra alterazione fonetica se non d' intensità (Helmholtz); per ottenere una diversità essenziale bisogna che mutino le proporzioni dei diametri. Che ciò avvenga nella cavità orale mi par difficile che sia stato sperimentato, ma, se anche in realtà avvenisse, mi parrebbe, dal punto di vista biologico, poco probabile che all' alterazione graduale infinitesima dell' organo non avesse da corrispondere un' alterazione della funzione. — Anche l' esperimento fondamentale del Herzog è fallace. Certo chi ha voce tenorile e voglia parlare in tono di basso altererà la pronunzia delle vocali; ma il fatto dipende appunto da ciò che, per lo sforzo fatto, s' è alterata la proporzione delle dimensioni; senza questa alterazione un *i*, per esempio, avrà il suo tono armonico identico in un bambino, in un adulto e in una macchina da parlare di qual si voglia dimensione. Ora io ho l' impressione che quella vuotezza di contenuto che mi pare di vedere nella formula del Herzog sulle reazioni etniche dipenda precipuamente dal suo pregiudizio sul motivo dell' alterazione del linguaggio.

E ora riveniamo al punto d' origine della nostra ricerca particolare: si trattava di spiegare la genesi di *ué* da *ŏ* senza incontrare una fase *úo*; e detto come con una concezione sintetica di tutti i fenomeni in questione noi troviamo modo di spiegare il sorgere di *ué* da *ŏ* in territorj dove sono turbate le altre vocali non palatine senza ricorrere a spostamenti accentuativi, abbiamo voluto dimostrare metodicamente valido il principio di considerare come l' effetto di una data predisposizione fisiologica anche fenomeni di una data natura che si trovino isolatamente in alcun luogo



quando in territorj etnicamente affini si scorga un complesso di fenomeni che appaiono l' effetto di quella data predisposizione fisiologica. Anche questo principio, dimostrati endemici e omogenei i fenomeni della palatizzazione nella Rezia e mostrato che in Rezia e in Francia una tendenza fisiologica agisce nelle diverse parti del territorio in modo diverso, anche questo principio, dico, mi sembra che sia, per codeste esperienze, dimostrato rettamente applicabile.

Ma prima di applicarlo ad altri territorj è ancora opportuno, per la severità e serenità della ricerca scientifica, venire ad una leale intesa sull' interpretazione di due gravissimi fenomeni.

L' uno è che si abbia spesso l' alterazione palatina dell' ŏ e dell' *a*, talora dell' *ū*, solo in sillaba tonica. Anche di ciò mi pare che la ragione prima sia chiara.

Prendiamo ad esempio il caso dell' ŏ. Condizione fonetica dell' ŏ latino era *o'ó*; gli atomi disaccentati delle vocali sono naturalmente più stretti e inclinati a diventarlo; noi possiamo immaginare già un latino volgare *ọ'ó*; immaginando che una tinta palatina anche languida non segnabile neanche coi segni noti, avesse ŏ in bocca gallica, ecco che l' atomo disaccentato doveva averne una più forte perchè più stretto, sono infatti più stretti gli elementi *ó*, *ö*, *ú*, *ü* che i puri *ọ*, *ọ*, *ụ*, *ụ*; quindi già all' inizio poteva la vocale ŏ tonica contenere un elemento piu turbato che non l' ŏ atona, che o non era spezzata o era spezzata molto meno; questo turbamento iniziale, era destinato ad esagerarsi in sillaba tonica collo sviluppo del dittongo: qui l' atomo disaccentato facilmente poteva arrivare ad *ü*; quanto alla singolare capacità che hanno gli elementi vocalici disaccentati attigui ad altra vocale di restringersi, rimando alla parte II, dove s' indicherà che nel francese, in jato latino, e nel genovese, in jato romanzo, *ụ*, *o* disaccentati passano ad *ü* solo davanti ad altra vocale.

Altrettanto va detto di *ū* e di *a*. Sotto l' accento valse a restringerli la dittongazione, fuor dell' accento la riduzione.[1]

Ma un' altra ancora di gran lunga più grave difficoltà dobbiamo sgombrare dalla mente. Vale a dire: noi abbiamo parlato sempre di tendenza endemica alla palatizzazione. Orbene! Noi osserviamo molto spesso o nei territori diversi dello stesso gruppo etnico o anche concomitanti nello stesso luogo, in varia posizione della parola, fenomeni che indicherebbero una tendenza diametralmente opposta alla palatizzazione, una tendenza alla labializzazione!!

Infatti s' ha: da *ē*, *oi* o simm. nel britone, cimr. *troi* = acelt. *trē*, corn. *coir* dal lat. cēra; dal francese s' ha *oi* da *ē ĭ*, *roi* da rēx; nel ladino (Sutsées) *nutroir* nutrīre, sprslv. (Brigels) *soif* da

[1] La riduzione del continuatore di *a* nel francese (*ä'à'ä*, v. sotto) a monottongo in sillaba complicata (*champ* = campu) deve aver preceduto l' età della palatizzazione di tutto l' elemento *a* in *e* (*sel* = sale) per effetto del suo atomo disaccentato (*ä*); la riduzione del continuatore di *ū* nel francese (*ú' ü*) a monottongo *ü* deve aver seguito questo stadio; infatti nel francese si dice *ü* anche in sillaba complicata.



sĕbu; negli Abruzzi *doïkę* dīcō, *roite* rēte. Anche *a* compare negli stessi territorj contemporaneamente con una tinta palatina e velare: per es. armorico *breuder* fratelli e solo *pep*. A Veglia accanto a isolati *e* s' ha di regola *uo*, *ua*. Nel ladino (Sedrun) s' ha *au* davanti a nasale *ćaun* cane accanto a *ćeza* casa. Tuttavia in questi luoghi s' ha un diverso colorimento della vocale secondo la diversità degli elementi limitrofi. Importantissime appaiono altre testimonianze di alterazioni velari spontanee di *a* senza condizione; *å* s' ha nella Francia di sud-est nel cantone di Vaud e di Friburgo: *åla* āla; nel lionese: *o*, *pro* pratu; a poca distanza nella valle della Sarine s' ha a_e in *pa$_e$re ma$_e$re* (cfr. agenov.) da mātre e patre a Château d' Oex e *pūrę* a Montbovon. Condizioni simili nell' Italia di sud-est, che è come un vivaio di intorbidamenti vocalici. Vi s' hanno a distinguere fenomeni di due nature. Nella stessa provincia *a* viene in alcun luogo ad *e*, per es. a Canosa *kese* casa, a Cisternino 3 sing. *sepe*, e in altro luogo ad *o*: Modugno *arrevote* arrivato, Corato *'Mbrione* Imbriani, Ruvo *respettó* rispettare. Oppure, nello stesso paese, in diversa forma o collocazione della sillaba nella parola senza alcun influsso degli elementi vicini s' ha ora una tinta palatina ora una tinta velare. Per es.: Vasto, in parossitona *ǽ*: *kǽnę* cane, in ossitona *ä*: *stä*, ma tanto in proparossitona quanto in complicata *å*: *måcęnę* macina, *kavållę* cavallo.

Non paiono queste condizioni contradittorie?[1] Paiono certo; ma se si scruta a fondo la condizione della cosa è facile mostrare che può trattarsi di articolazioni velari e poi labio-velari sostitute delle palatali. Se prendiamo a considerare gli elementi consonantici detti palatali, le serie *č ğ*, *ć ǵ*, *z ź*, *š ǰ* dal punto di vista della loro costituzione fisiologica, li vediamo facilmente caratterizzati da peculiari forme articolative della lingua, da forme siffatte che hanno indotto i fonetisti d' oltralpe a collocare in parte questi elementi fra gli elementi composti (affricati). Sono invece tutti elementi semplici che vengono prodotti *non per due ma per una sola articolazione*, solo ripeto, per una peculiare forma di articolazioni della lingua, che possiamo chiamare articolazioni rattratte. Gl' idiomi che presentano una tendenza speciale al sorgere per degenerazione di questi fenomeni possiamo dire che abbiano una particolare tendenza alle articolazioni rattratte. Parimente quando noi pronunziamo un *ü* e un *ö* s' ha quella singolare forma d' articolazione della lingua che è la forma delle rattratte. Ciò premesso consideriamo ora prima la differenza che passa tra un *æ* e un *æ* e tra un *æ* e un *å* degenerazioni di *a*. Immaginiamo che sia *æ* la forma normale; si arriva ad *æ* facilmente se alla contrazione

---

[1] L' Ascoli, in Riv. d. fil. class. vol. X pag. 31, notate le forme britoni di *oi* da celt. *ē* e romanze di *oi* da lat. *ē ĭ*, aggiunge: „S' esce, in complesso, con la persuasione che non solo sia di effetto gallico la risposta dell' *ei* all' *ę* di volgare romano *ē*, *ĭ*, ma che sia specifica anche la spinta per le ulteriori riduzioni *ui oe* ecc.“ L' Ascoli non nota la contradizione che pare esservi tra l' alterazione palatina e la labiale.



muscolare che concorre a produrre la rattratta *æ* si associa una contrazione di tutta la massa della lingua e del velo palatino. Un *æ*, considerata la cosa teoricamente, può essese pronunciato con o senza articolazione labiale; ma può essere, e molto facilmente, che una nuova generazione apercependo un elemento velare, associ all' articolazione velare anche una più o meno forte articolazione labiale. Se a questo momento, all' *æ* labio-velare, comincia ad allentarsi la difficile articolazione velare ci avvieremo più o meno rapidamente a seconda della maggiore o minore partecipazione delle labbra ad *o*. Da *æ* si passa ad *å* per una più diretta sostituzione d' articolazione velare.

Ma si dirà: i termini del quesito sono spostati, in quanto si parlava di articolazione labiale e ora si sostituisce il concetto di articolazione velare. Rispondo: il processo come io me l' immagino è teoricamente consentito. Ma questa mia presunzione teorica che le alterazioni palatine e labiali fossero geneticamente omogenee, che cioè il primo passo all' alterazione labiale fosse un' alterazione linguo-velare associata alla palatale, l' ho vista recentemente avere una bella conferma dai fatti. L' abruzzese ha una nasalizzazione di tipo portoghese. Di questa nasalizzazione dice il Rolin. „Die Nasalvokale kommen zwar vereinzelt in verschiedenen Ortschaften des Aquilischen und Chietischen, z. B. in Salle dann in einigen der letzteren Provinz naheliegenden Landschaften des Teramischen vor; doch kann das Sulmondische als der Hauptvertreter der abruzzischen Nasalität betrachtet werden. ... Sie trifft fast ausschliefslich den offensten vokalischen Laut, das *a*, und zwar das betonte, ursprüngliche, oxytonierte oder paroxytonierte freie *a*. ... Auf den Nasal folgt, je nach der Stärke der Betonung, der Gleitlaut *ə* oder der mittel- und süddeutsche gutturale Nasalkonsonant *ṅ* (in lang) oder aber ein norddeutsches *ṅg* (*ṅk*); in dem letzten Falle, der einzutreten pflegt, wenn die Tonstärke den höchsten Grad erreicht, pflegt der auf *ṅg* folgende Gleitlaut silbig zu werden. Somit erhalten wir die Lautwerte: *ā̃-ā̃ə-ā̃ṅ-ā̃ṅg-ā̃ṅgə*: *suldā̃t*, *stā̃ dā̃ fā̃ vā̃*-stai sta ecc., *parlā̃*-parlare, *pə sstrā̃t*-per istrada, *kā̃s*-casa, *fā̃f*-fava, *čərā̃š*-ciliegio, -a, *pā̃tr*-padre, nicht aber in drittletzter freier Silbe, die immer wie eine gedeckte vorletzte behandelt wird: *pàtətə*-padre tuo, *màgənə*-macchina, oder in gedeckter vorletzter: *bbàkk*-vacca, *fàuts*-falso, *dàunə*-danno (Verb)“ (pag. 17—18). La partecipazione di un' articolazione velare e non labiale, è qui provata nel modo più manifesto. Ed è bello il poter constatare anche una concomitanza dell' articolazione velare e della palatale nella fase *ā̃ə*.

È poi molto interessante il caso in cui nello stesso idioma s' ha, secondo la forma della sillaba o della posizione della sillaba nella parola, ora un *ä* ora un *å*, com' è nel caso citato di Vasto; qui l' idea di una stretta connessione genetica tra l' articolazione palatale e la velare s' impone; e che si tratti di sostituzione d' articolazione velare e non di labiale è meravigliosamente provato dal caso di Salle e degli altri luoghi abruzzesi dove la nasalità è appunto

la degenèrazione d' una sostituta articolazione velare. E pur degna è di curiosità la causa che determina questa varietà di risoluzione nelle diverse condizioni della sillaba. Siccome è appunto la condizione della sìllaba (parossitonesi, proparossitonesi, complicazione) la causa della doppia risoluzione, e siccome effetto della varia condizione della sillaba suole essere un vario grado di apertura delle vocali, non si può non porre in relazione di causa ed effetto la dittongazione e il vario grado d' apertura delle vocali col fenomeno della velarizzazione sia nella sua forma più pura sia nella forma di degeṇerazione nasale. I casi singoli richiederanno una dichiarazione specifica. Vasto ha, come s' è detto, *á* in parossitona e *ȧ* in proparossitona e in complicata. Ora queste ultime due posizioni son molto meno propense all' allungamento e alla conseguente dittongazione che la prima; e quanto più sviluppato è il frangimento della vocale tanto più l' atomo disaccentato è propenso a chiudersi e viceversa; s' intende dunque come in parossitona libera s' avesse prima un più sviluppato dittongo coll' elemento tonico più stretto e poi un monottongo più stretto. Il caso di Vasto può essere illustrato con quello di Casoli dove *a* libero dà *ȧ*, ma s' ha *ẹ* in contatto con nasali, che sogliono altrove chiudere l' *a*; qui l' *n m* fanno l' ufficio dell' *i* in **äi* da *a* libero a Vasto. Diverso è il caso di Salle e Musellaro e degli altri luoghi dove s' ha da *a* in sillaba libera la velarizzazione, in sillaba complicata la palatizzazione. Il fatto deve porsi in relazione pur col maggiore sviluppo della dittongazione ma deve essere attribuito ad un fenomeno di dissimilazione; a Musellaro s' ha *ẹ̃* da *a* metafonetico libero, *eⁱ* da *a* metafonetico complicato, *oi* da *ē*, *ĭ* liberi, *ẹ* da *ē ĭ* complicati; è dunque istruttiva la proporzione *ẹ̃* : *eⁱ* = *oi* : *ẹ*. Ho citato questo esempio di Musellaro anche per un' altra utilità. Ho detto che teoricamente si deve esser spinti a cercare nel dittongo la radice della nasalizzazione. Ora il dittongo, come nel caso di Musellaro, talvolta non si trova più; ma nel caso di Musellaro il monottongo è sicuramente provato continuatore di un dittongo perchè s' ha *eⁱ* in sillaba complicata, che per natura è men della libera propensa al dittongo e deve quindi presupporsi un dittongo originariamente più sviluppato in sillaba libera.

Consideriamo ora il passaggio di *ei* in *ai*, *oi*. Ordinariamente (collo Schuchardt) si pensa che *ei* si alteri in *ai* e poi in *oi*; il movente di una tale alterazione sarebbe la dissimilazione; *ai* sarebbe stazione più vicina ad *ei* che *oi*, perchè *a*, come vocale neutra, è men discosta dall' *e* che *o*; ma, veramente, se si arriva a capire e giustificare (per gradi che sotto vedremo) una dissimilazione di *ei* in *ai*, non s' intende come possa avvenire una dissimilazione di *ai* in *oi* se gli elementi *a i* non sono simili. Sarebbe lo stesso che immaginare una dissimilazione, per es., tra *k* e *t*. Io immagino il processo avvenuto in un altro modo. Anche *e i* sono vocali ad articolazione rattratta; poniamo che s' associ qui nella contrazione, per simpatia, anche la parte postpalatino-velare dell' organo e si



otterrà *ëi*, ed esagerandosi questa associazione *œi* od *æi*, onde se il faticoso avvicinamento s' allenta si avrà *oi ai*. Nel caso del dittongo la sostituzione d' articolazione è favorita dalla comodità della dissimilazione. Altrove un grado anteriore può essere *oi* da *öi*; da *oi* si potè essere venuti ad *ai* per un *ǫi* larghissimo in seguito ad un ultimo allentamento dell' articolazione velare: è il caso di Sulmona dove la generazione più vecchia pronuncia *ǫi* e la recente *ai* da *ē ĭ*; cfr. anche franc. *ei* > *oi* > *ai*. Anch' io dunque ammetto una dissimilazione, ma una dissimilazione su una via tracciata da tendenze organiche endemiche latenti; con questa restrizione una dissimilazione può essere ammessa anche nelle varie fasi che da *ŏ* conducono ad *ué*, per es. in *üö*, presumibile antecedaneo di *uö*, e in questo *uö*, presumibile antecedaneo di *ué*.

Ho finito, finalmente, il lunghissimo episodio. Ma esso era doppiamente necessario; sia perchè molti, moltissimi ed autorevolissimi scienziati si sono mostrati sistematicamente avversi al principio delle reazioni etniche; sia perchè, come ho detto e ripeto, non dispero che e l' efficacia nuova della concezione sintetica dei fenomeni e la formula temperata della teoria le guadagneranno le menti di molti, forse di tutti gli studiosi. Nello stesso tempo ho utilmente sgombrato e preparato il terreno per una discussione etnologico-linguistica che s' ingaggia nella parte seconda.

Sviluppata la teoria, veniamo alle applicazioni. Esaminiamo particolarmente le continuazioni delle vocali labiali in territorio illiro-italico, italico-romanzo e iberico.

A Veglia e nel dalmatico s' han traccie di *ué*: vgl. *nuestro*, serb.-cr. d. Ragusa *kvije* coriu; e accanto a *ué* traccie di *ü* e di *e* da *ū*, *a*: rag. *mir* mūru, vgl. *čoi* culu; vgl. *leva* lava, rag. *pen* pane.

Nella costa sud-est d' Italia si riscontrano i fenomeni di palatizzazione [e concomitanti ad essi analoghi turbamenti velari di palatine] in tre centri, con lunghe interruzioni fra loro e con varia intensità di sviluppo della tendenza.

Il primo nucleo s' ha nell' Abruzzo. Partecipano al fenomeno Teramo e Castelli sul Gran Sasso, nella provincia di Teramo. Un gruppetto compatto s' ha in provincia d' Aquila, e proprio nell' antico territorio peligno, cioè nella regione ad occidente del Gran Sasso e del Morrone solcata dal corso inferiore dell' Aterno alle cui valli spettano: Navelli, Collepietro, Bussi, S. Benedetto e Popoli, e dal Gizio, alle cui valli spettano Pratola Peligna, Sulmona, Bugnara, Introdaqua. Serrati in un quadrilatero tra la Pescara a nord e il Morrone a ovest, lo spartiacque della Majella fino al mare a sud, e il mare, stanno: Musellaro, Salle, Caramanico, Roccacaramanico, appollajati sugli alti speroni del Morrone, S. Eufemia, di rimpetto, alla Majella; e sulle pendici del Morrone e della Majella più o meno vicini al fiume o al mare: Tocco, Casal in Contrada, Chieti, Bucchianico, Ari, Lanciano e Ortona, al mare. Sulla sinistra della Pescara un po' più a sud di Tocco è Torre dei Passeri in territorio

teramano. A sud della Majella sono: Palena, Gesso Palena, Casoli nella vale dell' Aventino affluente di sinistra del Sangro; a destra del Sangro: Borello, Atessa e Paglieta; sulla sinistra del Trigno: Agnone (nel Molise), abbracciata dall' arco che il fiume fa alle sorgenti, e Vasto, non vicina al fiume, in riva al mare.

S' ha quindi una lunga interruzione nel Molise e nella Capitanata. Ma già a Cerignola, presso al territorio barese, incominciano le vocali a intorbidarsi, e, guadato l' Ofanto, si incontra subito Canosa e poi Andria, Trani, Bisceglie, Molfetta, Bitonto, Modugno col fenomeno della palatizzazione di non palatina spiccatissimo.

Nuova interruzione; indi con Matera e Martina si passa alla penisola Salentina, in cui s' ha solo *ue* da *ŏ*.

Le condizioni, sistematicamente [1] esposte, son queste:

a = *ȧ*, a^m = *į*. Teramo.[2]

u = *eu*. Castelli: *meneute* 'venuto'.

a = *ᵉȧ*, a^m = *ę*. Navelli.[3]

a = *ę* o *ẹ*, a^m = *ę*, *ẹ*; $\bar{o}^m$ = *eu*, *iu*; $\breve{o}^m$ = *ju*, *ęu*, *ẹu*. Collepietro.

a = *ȧ*, *ę*; a^m = *ę*; *u* = *əú*; $\bar{o}^m$ = *au*, *eu*, *iu*. Bussi.

a = *ę*. S. Benedetto in Berillis.[4]

a^m [= *ę*, a^m] = *ę*[5]; *ū* = *ju*; *ō* = *eu*; $\bar{o}^m$ = *iu*; *ŏ* = *ęu*; $\breve{o}^m$ = *iu*. Popoli.

---

[1] Le referenze abruzzesi sono sistemate secondo l' ordine topografico qui sopra esposto. Seguo quest' ordine anche dopo; oltre ai luoghi qui citati, si citano di poi: Roccascalegna, Torricella Peligna, Archi; per comodità noto qui che Torricella Peligna e Roccascalegna stanno tra l' Aventino e il Sangro e Archi un po' più all' ovest di Atessa, sulla destra del Sangro. Per gli Abruzzi la fonte principale è il Bericht des Prof. Dr. Gustav Rolin über die Resultate seiner mit Unterstützung der Gesellschaft behufs Dialektforschungen unternommenen Reisen in die Abruzzen (März-April, August-September 1900), Mitteilung Nr. XIV der Gesellschaft zur Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Literatur in Böhmen. Prag 1901. Solo per Bucchianico, Pratola Peligna di cui il Rolin non dà alcuna informazione e per Palena di cui trovo informazioni diverse nel Papanti, questi è la fonte; per Vasto avevo le mie vecchie informazioni del Piacenza che del resto collimano con quelle del Rolin.

[2] Un ᵐ sovrapposto alla vocale indica il caso della metafonesi; lettere sovrapposte alla vocale con un segno + preposto indicano contiguità della vocale con codesti elementi.

[3] Le referenze del R. sono però doppiamente incerte e contradittorie. A pag. 28 è dato per Navelli *ᵉȧ* = *a*], a pag. 29 si dà come forma di *a*], un *ę*, cioè si dice che la metafonesi di *a*] è *ę* e che quest' *ę* è risultato da un precedente *ę* = *a*]. Di più a pag. 29 è detto che a Navelli s' ha la metafonesi solo nel verbo. Ma due righe dopo si legge: „NB. Unbeeinflufst durch ausl. *i* bleibt *a* in Sulmona, Bugnara, Navelli in allen Fällen."

[4] L' itinerario del Touring Club Italiano fasc. XXI 'Abruzzi e Molise' 1904, scrive, una mezza dozzina di volte: S. B. in Perillis, in Berilis il R.

[5] Il Rolin non dà indicazioni per gli *a* non metafonetici ma non si può nulla argomentare ex silentio perchè le sue informazioni sono qui come altrove spesso alquanto vaghe; pag. 28: „*ȧ* (pariser *a* in *race*) allgemein in geschlossener Silbe; in einigen (sic) Mundarten werden alle *a* (Teramo, Torre dei Passeri, Bugnara etc. [nb.]) in andren [nb.] wiederum nur die freien *a* (Vasto, Paglieta, Ortona, Bussi etc. [nb.]) palatal artikuliert." S' intende poco anche quell' „allgemein" con la restrizione immediatamente successiva.



ū = *eu*, *au* = *eu*, *a* = *e*. Pratola Peligna: *teue* 'tu', *peuche* 'poco'; da *a* si ha *e* ove preceda o segua palatina: *gnuriete* 'ingiuriata', *pesse* 'passi'.

a] = *ę*. Sulmona.

$a^{+m,n}$ [= *ę*. Introdacqua.

a, a^m = *á*. Bugnara.

a] = a^i, $a^{+r,l}$ [= *ę*; a^m [= *ę̃*, a^m] = *ę*^{i}; *ō* = *œ̧u*. Musellaro.

$a^{+r,l}$ = *ę̃*; $ū^m$ = *ęu ęu*; *ŏ* = *åu*. Salle.

a [= *ę*; *a*] = ^{e}*á*; a^m [= *ę*, a^m] = *ę*; *ū* = *ju*; o^{+u} = *iu*; o^{+u} = *iu*; $ō^{+i}$ = ^{i}*u*; o^{+i} = *eu*. Caramanico.

a [= *ę*; *a*] = ^{e}*a*; *so*^{i}*l* e *so*^{a}*l* 'sola' (R. p. 14), *diup* 'lupo' (R. p. 14). Roccacaramanico.

$a^{+r,l}$ [= *ę*; $a^{+m,n}$ [= *ę*; a^m = *ę*; *diup* = lupo (R. p. 15). S. Eufemia.

a^m [= *ę*; a^m] = *ie jie*; per *a* schietto, cfr. la n. 1; *ū* = *iu*, *iuə*, *ıwə*, *ivə*; *ō* = *eu*, *ō* + *i* = *iu*. Tocco a Casauria.

a^m [= *i*; a^m] = *ie*, *jie*; *ū* = *əú*; u^m = *əü*; o^m [= *uü*; $ō^m$] = *ü*; $ŏ^m$ [= *uü*. Casalincontrada.

a^{+i} [= *e* („nur im Verb"), a^m] = *ę* (solo nei sostantivi e aggettivi). Chieti.

ū = *iu*, (pal. +) *ǫ* = *eu*; *a* = *e* Bucchianico: *tĭue* 'tu', *rricevĭute* 'ricevuto'; precedendo palatina: *Signeura*; *e* da *a* per effetto di liquida, nasale, palatina e in esito assoluto: *quęnne* 'quando', *męle* 'male' avv. e 'cattive', *mpilligrinęgge* 'in pellegrinaggio'; *fę* 'fai', *circhę* 'cercare', ma *fagli* 'fagli', e *fa męle*, in proclisi 'fa male' e *-ate* = '-ato, -ata'.

a = ^{e}*á*; a^m = *ie*, *jie*. Ari.

a] = *ę*; a^m [= *ę*; a^m] = *ę*. Lanciano.

a = *ę*; a^m [= *ę*; a^m] = *ę*. Ortona.

a (in varia condiz.) = *á*, *ę*; a^m [= *ę*, a^m] = *ę*, nel verbo *ie*, *jie*; *ū* = *ęu*; $ū^m$ = *œ̧u*; *ō* = *åu*, $ō^m$ = *ęu*; $ŏ^m$ = *ėiu*, *eu*. Torre dei Passeri.

ū = *eu*, *iu*; *o* = *eu*; *a* = *e*. Palena: *aveute* 'avuto', *eune* 'uno', *piure* 'pure', *preuva* 'prova': qui anche *aneure* 'onore', parola dotta, e forse è dotto *seule* 'soltanto' per *sulemuente*; *e* da *a* in esito assoluto: *veselé* 'visitare', *cementé* 'cimentare' accanto a *murtefecuá*, *'mpará*, *appuruá*; per effetto di *-i*, *eltre* 'altri', *se* 'sai'; ma (*ju*) *c*(*u*)*ane*, *sale* ecc. (Papanti. Il R. da *ū* = *u*; *ŏ* [= *ǫ*^{u}; $ŏ^u$ [= *ǫ*^{u}) e, solo in metafonesi, *a* [= *ę*, *a*] = *ę*, *ō* = *ęu*.

a^m [= *ę*, a^m] = *ę*; *ō* = *åu*. Gessopalena.

$a^{+m,n}$ opp. ossitono = *ę*. Casoli.

a^m = *ie*, *jie*; *ū* = *ęu*; *ō* = *ęů*; $ō^m$ = *ęo* (R. p. 13), *ęu*. Borello.

a^m [= *i*; a^m] = *ie*, *jie*. Atessa. Anche *uttebre* = ottobre, il Finamore.

a [= *á*; a^m = *ie*, *jie*. Paglieta.

a [= ^{e}*á*; *a* [= *i* („selten" R.); $a^{+r,l}$ = *ę*; a^m [= *ié*; a^m] = *ę*; *ū* = *eu*; $ū^{+\cdots u}$ = *iéu*; *ō* = *ęu*, *åu*; $ō^{+\cdots i}$ = *iéu*; *ŏ* = *ęu*; $ŏ^m$ [e $ō^m$] = *uó*, *ué*. Agnone.

ū = iu, i; *ŏ = ẹu, ẹ*; *ă = á, ä, ẹ.* Vasto: da *ū*, *iu* in penultima libera, *i* in sillaba complicata e finale: *míulẹ* 'mulo', *brittẹ* 'brutto', *ti* 'tu'; da *ŏ*, *ẹu* in penultima libera, *ẹ* in fine di parola, sempre ove non s'abbia *-i: deule* 'duole', *pe* può; da *ă*, *á*: *kánẹ*, all' esito *ä*: *stä* 'sta', *e* seguendo *-i*: *kẹne*, *stẹ* 'stai'.

ŏ = ue; *a = ä, ei.* Cerignola: *bbúene* 'buono'; da *ă*, *ä*, contadin. *ei* nelle condizioni sopra notate.

ụ = eu, *ō = eu*, *a = e.* Canosa di Puglia: *cheume* 'come' *sepe* sapit; *segneure* 'signora'.

ū = eu; *ụ = eu, ü.* Andria: *chieu* 'più', *ü* per nap. *u* 'lo'; precedendo palatina, da *ō*, *eu*: *signeura.*

u = iú, *a = e.* Ruvo di Puglia: *venjute* e *ste* 3 sg.

ū = eu, *ŏ = uö, ö*; *a = e, ae.* Trani: da *ū*, *eu*, *angoccheune* ,alcuno'; al solito, *signeura* 'signora'; da *ŏ*, *uœ, œ*: *buœne*, f. *bœna* (*crœna* = corona è parola dotta).

u = iu, eu. Bisceglie: da *u*, *iu*: *iune* 'uno'; *signeure* 'signora';

ū, ụ = ö öe; *ŏ = ué, e*; *a = öe, ö.* Modugno: *perdöte* 'perduto', *qualchedöne*, *segnoere* 'signora'; *ué* da $ŏ^m$ [: *buene*; *e* da $ŏ^m$] *senne* 'sonno', *teste* 'tosto', *seffre* 'soffri'; da *ŏ* + *-e*, *öu* (?): *coeuure* (sic, in Pap.) 'cuore', *cröune* 'corona' (parola dotta); da *a*, *öe*, *ö*: *dessenneröute* 'disonoratá', *cöpe* 'capo'.

ū = eu; *ŏ = ue*; *a = ö.* Bitonto: *tive* 'tu', *signiure* 'signora', *puerce* 'porci', *föe* 'fare', *söpe* nap. 'sape'.

ŏ = ué, e; *a = ä, ẹ, á.* Bari: da *ŏ* + *-i u*, *uẹ* e, non precedendo gutturale o labiale, *ẹ* (v. Nitti di Vito, Il Dialetto di Bari, pag. 8 segg.); *a* prende un suono intermedio tra *a* ed *e* in penultima libera, s' oscura di più precedendo nasale, s' accosta ad *a* normale in altre toniche (cfr. Nitti, pag. 1).

o = ue, e. Altamura: *ŏ* + *-u*, *-i* se libero = *ue*: *buēnẹ puēte*, se complicato *e*: *senne* nap. 'suọnnẹ'; e, seguendo *-e*, *ō*: *cōre.*

a = e. Cisternino: *-ēte* = -ato, -ata, -ati, -ate.

u = iü, ü; *ŏ = e.* Matera: *anchiün* 'alcuno', *perdüt* 'perduto' *cher* 'core'.

u = eu, *a = ee, e.* Martina Franca: *u* in parossitona *eu*: *vineut* 'venuto'; *a* in parossitona *ee*, *e*: *steet* 'stato', *chepa* 'capo' nap. 'capa'.

(*u- = iu-*?); *ŏ* + *-u*, *-i* = *ué.* Ostuni: *iune* ma *tu*, *sentute*; *muérte* 'morto' *suéffre* 'soffri', *core.*

ŏ = ue. Brindisi: *ue* da *ŏ* + *-u*, *-i*: *suennu*, *pueti*, *uemmini*, *cori* 'core'.

ŏ = ue. Lecce: *suénnu*, *fuécu*, *core.*

ŏ = ué. Taranto: *suénne*, *suéffre.*

ŏ = ué, é. Arnesano: *suénnu*, *emmini.*

ŏ = ue. Copertino: *buenu*, *sueffri*, *bona*, *core.*

Noi troviamo dunque in questo territorio condizioni generali e relazioni tra le diverse parti del territorio che ricordano perfettamente condizioni e relazioni del territorio gallico e retico: cioè il fenomeno della palatizzazione si presenta ora come una macchia

oscura, ora se n' ha appena una traccia sbiancata: ma i fenomeni singoli ricevono anche qui luce dalla somma delle condizioni. Non ci farà meraviglia la palatizzazione di *ŏ* ed il suo dittongo *ue* a Veglia, Ragusa, Cerignola, Trani, Bari, Ostuni se in questi paesi si conoscon palatizzazioni anche d' altre vocali non palatine. Ma Altamura, che codeste altre palatizzazioni non conosce ed ha *ue*, si trova nel mezzo di un territorio che ha per confine queste due linee parallele: a nord, Cerignola-Canosa-Ruvo-Bitonto-Modugno-Bari, a sud Matera-Martina-Cisternino-Ostuni. E questa linea Matera-Martina-Cisternino-Ostuni, che serra quasi a nord la penisola salentina, le conferisce una ben distinta marca, che ci spiega gli *ue* salentini da *ŏ*, isolati, a sud della linea Taranto-Brindisi.

Parimente van giudicate a mio avviso anche le forme spagnole. Infatti accanto all' *ue* spagnolo si trova, sia pure isolatamente, nel Portogallo l' alterazione palatina di *ū* in *ü* e di *ā̆* in *e* e persino un *oi* continuatore di *ou*.

A vedere un rapporto etnologico tra l' *ue* spagnuolo e i fenomeni portoghesi non ci sarà d' impaccio che in dialetti di confine tra i due territorj s' abbia *uo* non *ué*; come si sa e risulta da quanto siamo venuti esponendo, assai di rado si ha un' assoluta continuità dei singoli fenomeni, ma a un tratto li vediamo interrompersi per riprender poi nuovo vigore.

S' incontra l' *ue* nell' Italia Centrale dove scorre la *Nera* (l' antico *Nar*) e dove si trovano altri indizj di un' antica palatizzazione; e s' incontrava in territorio italico-romanzo a Roma e a Napoli.[1]

Concludendo, dovunque s' ha un *ue* da *ŏ*, si trovano anche in territorj affini altre alterazioni di vocale non palatina; come un' alterazione palatina per tendenza fisiologica latente si può spiegare l' *ue* dovunque, nè è mestieri in nessun luogo ricorrere ad una serie *úo úe*. Dunque per la presenza dei molti *ue* la presunzione nostra di un dittongo ascendente *uó*, come prima fase dell' evoluzione di *ŏ* latino, non può essere invalidata.

Per riposarci un po' lo spirito dopo questa corsa attraverso la selva neolatina, prima d' ingaggiare la complicata discussione sulla storia di *ā̆*, fermiamo i risultati generali fin qui ottenuti.

Abbiamo dunque veduto che la dittongazione non solo è comune caratteristica di tutto quasi il campo neolatino, ma che, generalmente, essa avviene con un sistema assai ben determinato; e cioè: le vocali brevi *ĕ ŏ* son continuate da dittonghi ascendenti, le altre vocali, a prescindere da *ă* e *ā*, danno dittonghi discendenti. Or come conciliare questo solido sistema con l' opinione che si tratti di un fenomeno fin dalle radici tardo, indipendente affatto dal latino? come acquietarsi al pensiero che considerata la cosa nel complesso quasi sempre a uguali permutazioni e a così strane permutazioni si sia venuti sull' Atlantico, sul Mar del Nord, sul

---

[1] Preferisco differire l' esposizione di queste interessantissime condizioni a più tardi, al § 1° della Parte II, dove ne troveremo un altro maggior costrutto.



Mediterraneo, sul Jonio, sull' Adriatico, sulle pendici delle sierre, dei Pirenei, del sistema francese, delle Alpi, degli Appennini, per una combinazione? Giuocoforza è indurre che la dittongazione romanza non sia avvenuta per impulsi del tutto indipendenti nelle più segregate regioni ma sia la risultanza ultima di una comune e identica causa, abbia dunque le radici sue più profonde nel lontano latino.

Quali saranno codeste condizioni latine da cui le condizioni testè descritte ripeterebbero la loro origine?

È ovvio che saranno state queste:

Già nel latino *ĕ ŏ* dovettero essere vocali biverticate con accento ascendente. Già nel latino *ē ĭ*, *ō ŭ*, *ī ū* dovettero essere vocali biverticate con accento discendente.

a

Esaminiamo ora le testimonianze neolatine per *ă*, *ā*.

Mentre in tutte le altre vocali la breve e la lunga sono continuate in diverso modo nelle lingue romanze, *ă* ed *ā* ebbero una sorte comune. Il che vuol dire che ebbero *ă* ed *ā* anche una unica qualità d' accento. È necessario per il nostro assunto studiare quale essa qualità sia stata.

All' uopo esamineremo le continuazioni di *a*, e i fenomeni da *a* provocati nel francese e nel ladino. Le condizioni francesi si possono definire così:

1) *a* [= *e*.
2) *a*] = *a*.
3) *a* + *nas.* = *ai* + *nas.*;
4) *gutt.* + *a* [= *palat.* + *ie* = *palat.* + *e*.
5) *gutt.* + *a*] = *palat.* + *a*.
6) *gutt.* + *a* + *nas.* = *pal.* + *ie* + *nas.* (*ie* rimane);
7) *e* da *a* è stretto.
8) *ai* di qualunque origine dà *e* largo.

Esaminiamo prima la palatizzazione. La palatizzazione di una gutturale per *a* è un fenomeno fisiologicamente inesplicabile, si ponga pure un *a* quanto si voglia stretto.

Per giustificare fisiologicamente la palatizzazione di una gutturale seguita da *a* si richiederebbe per lo meno un *ä*. Su questa via il francese ci conforta perchè esso appunto ha mutato *a*[in *e*.

Or d' onde s' ebbe in francese questa palatizzazione di *a*? L' Ascoli attribuisce il fenomeno a reazione celtica (I[a]. Lett. Glott. pag. 33 segg.) e la prova ch' egli chiama corografica suffraga abbastanza bene la sua opinione. Il Förster però ricordando che *a* + nas. dà nel fr. *ain*, nel ladino *aun* suppone che uno stadio anteriore ad *e* da *a* sia stato un *a*[e]. E l' Ascoli stesso chiama questa del Förster una „acuta spiegazione“ (Sprach. Briefe, pag. 36 n., 1886). Sarà da attribuire la palatizzazione francese sia a reazione etnica sia alla dittongazione. All' ipotesi della dittongazione iniziale si arriva anche per questo, che *a* [= *e*, *a*] = *a*, il che ricorda i paralleli

ĕ [= *ié, ĕ*] = *e*, *ŏ* [= *uo, ŏ*] = *o*, *ĕ ĭ* [= *ei, ĕ ĭ*] = *e*, *ŏ ŭ* [= *ou*, *ŏ ŭ*] = *o*.

Ma la forma *a^e^* della dittongazione iniziale dal Foerster proposta non quadra.[1] Nell' antico francese *e* da *a* libero (ess. *set* da sapit, *pert* da paret) non assona nè con *ai* romanzo (es. *fait*) nè con *e* da *ĕ* complicato (*set* da septe, *pert* da perdit) nè con *e* da *i* complicato (*met* da mittit, *vert* da viride). Secondo il Koschwitz, il Lücking ed il Paris *e* da *a* sarebbe stato più stretto che *e* da *ĕ*, secondo il Suchier più stretto ancora che *e* da *i* (v. Suchier in Z. f. r. Ph. vol. III, p. 137 seg.). Ciò mostra che non si era nel vero supponendo a^e la fase antecedente dell' *e* fr. da *a*; da un a^e si attende un *e* molto largo, come un *e* largo fu la risultanza di *ai* romanzo.

Una risultanza più precisa ci offrono le combinazioni di *a* con palatali e nasali.

Dopo gutturale nel francese antico s' ha *ie* (*chier* > *cher*, *chievre* > *chèvre*), cioè un dittongo ascendente, mentre con seguente nasale si aveva *ain aim*, cioè, all' opposto, un dittongo discendente. Come conciliare queste due opposte risultanze? La via ce la indicano i riflessi francesi di pal. + *a* + nas. e i riflessi di arius dopo palatale. canis non dà *chain* ma *chien* e christianus dà *chrestiien*; il riflesso di ōriu, ŏriu è *oir*, *uir* (*-toir* = -tōriu, *cuir* = cŏriu) quello di -ario è, secondo la plausibile opinione dello Staaf, dopo palatali *-ier*, altrimenti di norma *air* (*legier* = leviariu, *vair* = variu; il che mostra che *chrestiien* ecc., *-ier* son passati per la trafila *chrestiiain*, *-iiar*.[2]

Risulterebbe dunque che la fase anteriore del francese *e* da *a* fosse $^e a^e$; stretto fra due *e* palatine *a* avrebbe dato la *e* più sottile, come *e* stretta fra due palatine nel gruppo *iei* diede *i* (lectu > *lieit* > *lit*). Delle due palatine circondanti l' *a*, il pieno indipendente sviluppo non potè raggiungere che una, l' antecedente o la seguente a seconda che lo sviluppo dell' una o dell' altra era favorito dagli elementi limitrofi: così si spiegherà *chien* con *ie* e *main* come *fait* con *ai*.

Quale sarà la fase preromanza di questi $^e a^e$ da *a* latino? Evidentemente $^a a^a$; cioè una vocale con accento ascendente-discendente. Questa dovrebbe quindi essere la pronunzia dell' *a* latino.

Allo stesso risultato guidano le condizioni del ladino. Nel soprasilvano abbiamo condizioni assolutamente parallele alle francesi.

	1.	2.	3.	4.
Lat. vlg.	casa, casus[3];	lana;	carru;	cane;
afr.	*chies*;	*laine*;	*char*;	*chien*.
sprslv.	*ćesa*;	*launa*;	*ćar*;	*ćaun*.

[1] Prima ancora del Foerster era venuto alla medesima dichiarazione il Böhmer v. sotto.

[2] Cfr. Böhmer, Rom. Studien I, pag. 618 segg.

[3] Cfr. Gröber, Arch. f. Lat. Lex. vol. I, pag. 543; alle forme aspagn. *en*

Nel soprasilvano abbiamo ancora altri sussidj per la storia di *a*. Non palatizza l' *a* in sillaba disaccentata,[1] il che è conforme alla norma che la sillaba disaccentata è poco propizia al dittongo.

Un altro indizio della triverticazione di *a* si potrebbe vedere nei riflessi ladini occidentali di cal'du: soprasilv. Sedrun *ćaut*; sottosilv. Bonaduz *ćault* ecc. Si può pensare che si sia passati per una trafila *ka'd'ald*, *keauld*, *kiauld*, onde in alcun luogo *kiaud*, altrove *kiauld*. È notevole che a Dissentis s' abbia *ćoun* di contro a *kaul*; in sillaba aperta s' è potuto sviluppare il trittongo, in sillaba chiusa solo il dittongo e ciò anche favorendo l' *l*.[2]

Una formola accentuativa *ᵃaᵃ* per *ά̆* è la sola che possa soddisfare alle esigenze opposte e complesse delle condizioni romanze

---

cas, afranc. *en*, *a chies* sarà ben da aggiungersi il diffusissimo *ca* nell' Italia media e settentrionale e avutosi prima nel nesso *a cas del tal dei tali*.

[1] Il fenomeno si ripete nelle Alpi lombarde „con bella nitidezza nella Vallemaggia e a Campodolcino", Salvioni, Stud. d. Fil. rom., fasc. 21, pag. 30. A Biasca s' ha il procedimento inverso: *ká-*, *gá-*, ma *ća-*, *ǵa-*. „Sarà certamente quella di Biasca, una condizione terziaria: 1. *ćá-*, *ǵá-* ma *ka-*, *ga-*; 2. *ćá-*, *ǵá-* e *ća-*, *ǵa-*. 3. *ká-*, *gá-* ma *ća-*, *ǵa-*." Così il Salvioni, ib. n. 3.

A me pare che le indicazioni corografiche del Salvioni (ib. pag. 12 seg.) consentano una soluzione molto più semplice del quesito. „La pianura del Ticino dal lago fino a Biasca. I rilievi da me fatti per questo territorio negano il fenomeno alla riva sinistra del Ticino compresavi la Marobbia ed esclusone il borgo di Biasca." — Nella riva destra il Salvioni ha raccolto abbondante messe a Montecarasso, e scarsi esempi altrove; però nessun esempio per *ka-*, ib. pag. 13 seg. — „La bassa Leventina conosce sì il *ć ǵ* da *k g*, ma vi sono scarso numero d' esemplari, dai quali è esclusa la formula iniziale" (ib. pag. 16). „La terra di Blenio dove il fenomeno è di regola è la valle di Pontirone" (ib. pag. 20); („la valle di Pontirone, che dipende da Biasca ma le cui acque, il torrente Leggiuna, immettono nel Blenio non lungi da Malvaglia" (ib. pag. 19). Il fenomeno vi s' ha in ogni posizione (cfr. ib. pag. 21). — Sicchè viene a trovarsi Biasca all' estremo limite nord-ovest di un territorio che non conosce affatto la palatizzazione; e dalla parte di ovest (riva destra del Ticino) e di nord-ovest (bassa Leventina) è limitrofa a un territorio che non conosce o non conosceva la palatizzazione a formula iniziale disaccentata; dalla parte di nord-est è invece limitrofa a un territorio che palatizza dovunque. Data questa condizione è lecito fare due supposizioni: che neppur Biasca abbia un tempo conosciuto il fenomeno della palatizzazione, ch' esso sia un prodotto d' un' imitazione equivoca delle condizioni che sentivansi sull' altra sponda del Ticino e su in Val Leventina; oppure si può supporre che anche Biasca come tutta la Val Blenio conoscesse il fenomeno in ogni posizione, ma che per mal riuscita imitazione delle parlate di ovest e nord-ovest venisse a condizioni opposte a quelle di codeste regioni. Il fenomeno delle imitazioni equivoche è assai frequente: a Pisa e a Livorno *l* + cons. dà *r* + cons.; poi, per imitazione equivoca, anche *r* + cons. dà *l* + cons.; es. *sordo* 'soldo', *soldo* 'sordo'. Lucca non conosce che il primo fenomeno, e anche a Pisa il secondo fenomeno è molto recente. — In alcune parti della montagna lucchese s' ha *fojo famija* per foglio, famiglia e all' incontro *carbonaglio*, *glieri*. Il secondo è un fenomeno d' imitazione equivoca. In gran parte del territorio lucchese rustico oggi dicono *foglio famiglia* e *carbonaglio*. Anche qui le condizioni saranno state in origine quali le ora notate, e le forme *foglio famiglia* ecc. saran ripristinazioni per imposizione del linguaggio cittadinesco.

[2] Non può offendere che non si sia avuto altrettanto davanti ad *ll*, per es. nei continuatori del lat. vlg. *caballu*. Anche in latino *l* ha valore gutturale, *ll* suono palatino (legge dell' Osthoff; cfr. *volo* — *velle* da *velo* — *velle*).



e potrà anche spiegarci la confusione della breve con la lunga nel latino volgare.[1]

Alle conclusioni sopra raggiunte che *ĕ ŏ* dovessero in latino essere pronunziate con accento biverticato ascendente, le vocali *ē ĭ ō ŭ ū ī* con accento biverticato discendente s' aggiunge questa, che *ă* ed *ā* dovessero essere pronunziate con accento triverticato ascendente-discendente.

---

[1] Talora è bastata la coincidenza di colore per confondere i continuatori di elementi diversi; e si potrebbe pensare ad una coincidenza antica di colore tra *ā* ed *ă*. Al proposito si potrebbe citare il passo di Lucilio presso Terenzio Scauro: „a primum est: hinc incipiam et quae nomina ab hoc sunt. deinde a primum longa brevis syllaba. nos tamen unum hoc faciemus et uno eodemque ut dicimus pacto scribemus pacem placide Janum aridum acetum, Ἄρες, Ἄρες Graeci ut faciunt." In questo passo si volle effettivamente vedere una testimonianza che già nel secondo secolo av. Cristo non vi fosse una differenza qualitativa tra *ā* ed *ă* come viene asserito dai grammatici posteriori e si conferma dai riflessi romanzi (così Seelmann, Ausspr. d. L., 85; Lindsay, Lat. Gr., 110, 111), argomentando che viceversa Lucilio approvasse la scrizione di Accio *ee uu* per *ē ū*, perchè diverse per colore da *ĕ ŭ*. Ma il significato delle parole di Lucilio è tutt' altro se si considera tutto il passo di Terenzio Scauro che ora riferisco. K. VII, 18 seg.: Et quatenus huic parti (cioè: quae littera praeponi possit aut subici, pag. 16 segg.) satisfactum est, hinc jam quaestiones quae in rationem scribendi cadunt secundum praepositae divisionis ordinem explicare tentabimus. Primum igitur per adiectionem illa videntur esse vitiosa quod Accius geminatis vocalibus scribi natura longas syllabas voluit, cum alioqui adiecto vel sublato apice longitudinis et brevitatis nota posset ostendi. nam singulares vocales et produci et corripi possunt. unde etiam Lucilius in nono saturarum de orthographia praecipiens ait: «a primum est: hinc incipiam et quae nomina ab hoc sunt», deinde: «a primum longa... Graeci ut faciunt.» E continua: itemque quod Lucilius, ubi i exile est per se iubet scribi at ubi plenum est praeponendum esse e credit his versibus: «„mille hominum", „duo meilia"; item hisce utroque opus „meiles", „meilitiam"; tenuest „pilam" qua ludimus, pilum quo pisunt tenuest; si plura haec feceris pila, quae iacimus, e addas, peila, ut plenius fiat». quam inconstantiam Varro arguens in eundem errorem diversa via delabitur, dicens in plurali quidem numero debere e litterae i praeponi in singulari vero minime cet.

Il pensiero di Terenzio Scauro è molto chiaro. Non si devono scrivere, egli pensa, vocali geminate per le vocali lunghe; per questo, egli dice, io dò perfettamente ragione a Lucilio che disapprova la riforma di Accio. Ma Lucilio ha poi torto quando scrive che si debba scrivere talvolta *ei* per *i*, a distinguere dal singolare il plurale; e anche Varrone, sebbene biasimi questa teoria di Lucilio, cade nell' istesso errore; Varrone limita l' uso dell' alternativa *i — ei* alla distinzione dei casi di singolare e plurale in *-i* nei nomi della 2. declinazione. Risulta dunque che Terenzio Scauro era contrario a tutti i segni grafici, doppi e duplici, per *ā ē ū* ed *ī*. Ma allora anche il passo di Lucilio acquista presso di lui un valore del tutto diverso da quello che gli fu attribuito: non può, cioè, risultare affatto che Lucilio fosse solo un parziale oppositore della riforma di Accio; se così fosse infatti Terenzio Scauro non avrebbe mancato di biasimarlo d' aver seguito Accio nella proposta di scrivere *ee uu* per *ē* e *ū* come disapprovava lui e Varrone per la proposta di scrivere sempre o limitatamente *ei* per *ī*. Dunque il passo di Lucilio sulla pronunzia di *ā* che isolatamente considerato poteva aver alcun valore, considerato nell' intero passo non ha valore alcuno. Non può aver peso nel giudizio che nel passo di Lucilio non si parli delle altre vocali, perchè la materia della satura, come chiaramente appare dal passo, riferito era ordinata alfabeticamente ed a quel luogo solo di *a* si trattava e non delle altre vocali.

§ 2. Condizioni accentuative del lituano.[1]

Nel lituano si riscontrano due qualità principali d' accento che i grammatici tedeschi chiamano gestossen e geschleift e che io chiamerò vibrato e disteso. Apriamo il Grundrifs del Brugmann: l' accento disteso «hat in gewissen Gegenden jedenfalls gegen Ende der Silbe eine etwas ansteigende Bewegung und ist zweigipflig»; il così detto Stofston «ist fallend mit stetig abnehmender Exspirationsstärke» (Grdr. I², pag. 996). Vi è inoltre una varietà del vibrato che da questo non si distingue se non per il posare su vocali brevi, fatto che rende impossibile lo scoprirvi una biverticazione. — Per un vibrato triverticato v. s. il Kurschat.

Lo Schmidt-Wartenberg che controllò col registratore del Rousselot una serie di parole lituane nella pronunzia di due persone provenienti dall' alta Lituania conferma questa descrizione: «Es ergibt sich», dice egli, «nun als positiv gesichertes Resultat, dafs die Unterscheidung von gestofsenen und geschleiften Silben auch vor dem physiologischen Experiment die Probe besteht. Und zwar kann ich bestätigen, dafs Brugmann mit seiner Definition des geschleiften Akzents einen glücklichen Griff getan hat. Der geschleifte Akzent mufs als ein exspiratorisch zweisilbiger betrachtet werden, dessen zweiter Gipfel den ersten an Stärke etwas übertrifft. Beide Anschwellungen sind quantitativ im allgemeinen gleich; die Senkung nimmt ungefähr dieselbe Zeit ein wie der Gipfel». Quanto all' accento cosidetto Stofston: «Ich kann nur dies bestätigen, dafs der gestofsene Akzent stets kurz abbricht, sei es nach einer vorhergehenden nochmaligen Anschwellung oder nach einer langsam fallenden Exspiration.»

Quanto al vibrato breve lo Schmidt-Wartenberg non offre materiali; solo un esempio con *ù* (*bùdinu*) egli ha esaminato; non un esempio con altra vocale.

Il Gauthiot che ha pure esaminato, nel laboratorio fonetico del Rousselot, cinque lituani di varie regioni arriva a questo risultato (Parole, 1900, pagg. 143 segg., Streitberg, IF. Anz. vol. XIII, pag. 259 segg.). «Intonations ... Resultat, attendu, il est vrai, mais remarquable pourtant par sa vigeur absolue (vigeur qui s'étend sur plus de 400 tracés), c'est la différence constante entre les deux intonations, rude et douce». «Une tranche rude est descendante au point de vue de l'intensité comme à celui de la hauteur. Cette intonation est d'ailleurs invariable: c'est-à-dire qu'elle reste en toute position constatée (initiale, médiane et finale), essentiellement la même.» «La tranche douce médiane, dans tous les dialects étudiées, comporte deux sommets d'intensité l'un à l'initiale, l'autre à la finale, et un seul sommet de hauteur à la finale.»

Il Gauthiot ha inoltre riconosciuto che rispetto alla quantità (e quindi alla qualità) di *ĭ* ed *ŭ* avevano ragione tanto il Kurschat

[1] Quando si dice, senz' altro, lituano, s' intende parlare anche qui dell' alto lituano illustrato dall' attività grammaticale del Kurschat.



ad affermare che ĭ ed ŭ eran vocali brevissime vibrate, quanto il Baranowski a negarlo, perchè effettivamente la prima pronunzia è propria del lituano occidentale (dial. del Kurschat) e la seconda del lituano orientale (dial. del Baranowski).[1]

Ma se la percezione per un orecchio delicato ed esercitato può competere talora in precisione con la registrazione d' un apparecchio, che cosa sono poi le quattro settimane d' esperienze di laboratorio su quattro soggetti da parte d' uno straniero, di contro all' esperienza di tutta un' età umana, praticata su tutto un popolo da un indigeno? Per questi privilegi la descrizione empirica dell' accento lituano fatta dal Kurschat per esattezza e compiutezza si lascia indietro tutte le altre. Eccola.

Gramm. der Lit. Sprach. § 193: «Der gestofsene Ton bei langen Vokalen unterscheidet sich von dem der langen Vokale des hiesigen Deutsch in der Hauptsache fast nicht.»

§ 194. «Doch wird dabei besonders in manchen Gegenden von dem gestofsen ausgesprochenen Vokal am Ende gleichsam ein Atom abgebrochen und an das Folgende ganz wie mit einem Spiritus lenis angehängt oder genauer: angestöhnt, wie z. B. in *tė́was*, Vater, erscheint das *ė* am Ende wie geknickt, als wenn es *tė́ėė-ĕ-was* oder gar *tė́ėė-ă-was* ausgesprochen würde; *ką́snis*, Bissen, lautet wie *káaa-ăs-nis*. Weniger ist dieser Vokalbruch bei den *ī*- und *ū*-Lauten zu vernehmen, wie z. B. in *pýpkis*, die Tabakspfeife; *úkis*, das (Bauer-) Gut. Am stärksten findet diese Vokalbrechung statt bei den Mischvokalen *ië* [dittongo originario] und *ů*, wo das abgebrochene Vokaltheilchen sich dem *a*-Laut nähert, z. B. *pë́wa*, die Wiese, auszusprechen wie *p*ⁱ*ééė-ă-wa*; *dů́na*, Brot, wie *d*ᵘ*óoo-ă-na*.»

§ 195. «Bei dem geschliffenen (geschleiften) langen Vokal ruht der Ton anfangs auf einer niedern Tonstufe und erhebt sich dann wie mit einem Sprunge auf eine höhere, so dafs bei einer solchen Betonung der Vokal wie aus zwei Theilen zusammengesetzt erscheint. In dem hiesigen Deutsch hört man eine ähnliche Tonhebung, wenn etwa eine Frage mittels eines einzelnen Wortes ausgedrückt wird. In dem Wort *ũms*, der Sinn, lautet das geschliffene *ū* so, wie etwa in der deutschen Frage „*Ruhm?*“ „*Ruhm* sucht er?“ Die betonten Vokale in den geschliffen betonten Worten *twãnas*, Flut; *wẽl*, wieder; *ỹr*, ist; *tawõras*, Waare; *žũwa*, kommt um, lauten so, wie man sie in „gethan?“ „mehr“ „hier?“ „verloren?“ „nun?“ hören würde.»

Neppure il Kurschat dà una descrizione del vibrato breve; ma questo appare per più d' un rispetto, come vedremo, la modificazione d' un vibrato più lungo.

---

[1] Per la storia della quistione si può ricordare che le affermazioni del Kurschat erano state revocate in dubbio dal Hirt (Idg. Akz. p. 57, segg.), ma che ciò era avvenuto per amore del sistema: i. e. ĕ ă ŏ avevano nel lituano l' accento disteso, dunque dovevano avere l' accento disteso anche le vocali brevi *i*, *u*; la verità fu ristabilita in onore dal Bezzenberger (BB., vol. XXI, pag. 987).



L' indagine linguistica comparativa ha inoltre dimostrato: che, in generale, (esclusi cioè i casi di modificazioni per leggi speciali che prenderemo in esame nel cap. 2 della parte II), le vocali e i dittonghi corrispondenti a vocali e dittonghi i. e. lunghi hanno l' accento vibrato (Stofston);

che le vocali e i dittonghi corrispondenti a vocali e dittonghi indeuropei brevi hanno l' accento disteso (Schleifton);

che i continuatori di ĭ ed ŭ indeuropei brevi non hanno il disteso sì il vibrato breve.

§ 3. *Coincidenze tra la qualità d' accento inferite per il latino e le condizioni effettive dell' accento lituano.*

Ma le condizioni che noi siamo stati portati ad indurre per il latino sono la riproduzione per poco esatta di queste condizioni che ancor oggi si lasciano verificare nel lituano.

Vale a dire: primo, i continuatori di i. e. ĕ, ŏ hanno tanto nel latino quanto nel lituano l' accento *disteso* (biverticato ascendente, Schleifton).

Secondo, i continuatori di i. e. ē, ō hanno tanto nel lituano quanto nel latino l' accento *vibrato* (biverticato discendente, Stofston).

Terzo, i continuatori di i. e. ī, ū hanno tanto nel latino quanto nel lituano l' accento *vibrato*.

Quarto, i continuatori delle brevi i. e. ĭ ŭ hanno una qualità d' accento diversa dai continuatori delle altre vocali brevi tanto nel lituano quanto nel latino.

Quinto, tanto nel lituano quanto nel latino esiste, sebbene in condizioni diverse, un accento *triverticato ascendente-discendente*.[1]

Sono dunque tante e siffatte le coincidenze che ad un caso non si può pensare; le condizioni del latino e del lituano devono essere nella parte sostanziale l' eco di condizioni preesistite nel periodo i. e.

---

[1] È notevole anche una certa corrispondenza tra l' estensione della biverticazione dei singoli gruppi di vocale; ossia le vocali vibrate sono in lituano meno comunemente biverticate che non le distese ed anche nel neolatino è di gran lunga più comune la biverticazione di ĕ ŏ che non delle vocali vibrate ī ū, ē ī, ō ū. Ora, come più sotto dimostrerò, è avvenuta in lituano una diminuzione quantitativa per causa dell' accento vibrato, in quanto che uno o più atomi dopo l' *ictus* sono caduti. Altrettanto potrebbe essere avvenuto, in parte, nel neolatino. Ciò ajuterebbe a spiegare anche il generale dileguo della differenza quantitava delle vocali: ē di tre more potè ridursi in parte del territorio neolatino ad ẹ di due more in modo da coincidere coll' ẹ da ĭ. Altrove all' agguagliamento potè invece spingere un *naturale impulso* ad allungare le toniche fino ad un certo limite: ĭ di due more diveniva un ị ẹ di tre more restando l' ē alle condizioni primitive; oppure poterono, altrove, allungarsi tanto ē quanto ī fino a quattro more. L' assegnare ad un ē la quantità astratta di tre more anzichè di due, come si faceva, è opportuno per non ricorrere ad una frazione per determinare la quantità delle vocali brevissime.



B. Conciliazione d' alcune divergenze tra latino e lituano. Le condizioni i. e.

Vediamo ora delle differenze che intercedono fra le due lingue e fatti arditi dalle coincidenze trovate cerchiamo di conciliarle. Così ricostruiremo meglio le condizioni indeuropee.

Primo: *i* ed *u* brevi hanno l' accento che le vocali lunghe in latino, mentre nel lituano hanno l' accento vibrato breve. Quale delle due lingue rappresenta meglio la condizione originaria i. e.?

Io credo si possa dimostrare che il latino. Ma la dimostrazione si complica per il fatto che i dialetti del Baranowski non conoscono nè *ì* nè *ù* ma solo *ĩ ũ*. Dobbiamo dunque eliminare prima questa difficoltà. E si può eliminarla così. L' *ĩ* e l' *ũ* lituani hanno una doppia origine, sono cioè i continuatori di i. e. *ĩ ũ* e continuatori di i. e. *ə*. Gli *ĩ* ed *ũ* indeuropei non hanno la stessa genesi della vocale ridotta *ə*, ma sono consonanti venute in funzione di sonanti, o, qui giova dir così, assottigliamenti di originarj dittonghi *ai au* o trittonghi *ai̯a* a *au̯a*; possiamo dunque ragionevolmente sospettare che i. e. *ĩ ũ* ed i. e. *ə* abbiano avuto qualità d' accento diverse. Ora immaginiamo dimostrato ciò che subito qui sotto si cerca di dimostrare, che in periodo originario lituano *ĩ*, *ũ* da i. e. *ĩ ũ* fossero univerticati e *ĩ*, *ũ* da i. e. *ə* biverticati coll' ascendente, allora nè i dialetti del Kurschat, nè quelli del Baranowski rappresentano le condizioni originarie; in quelli del Kurschat dobbiamo credere cedessero gli *ĩ ũ* alla più cospicua massa degli *ì ù* (massa accresciuta su questo territorio anche dagli *ĩ ũ* atoni divenuti *ì ù* per uno spostamento generale delle qualità di accento in sillaba disaccentata che s' illustra nel cap. 2) e il contrario avvenisse in quelli del Baranowski. Ma se il primo dei giudizj non offre difficoltà, sì ne offre il secondo perchè i meno avrebbero avuto il sopravvento sui più. Sennonchè la cosa va altrimenti giudicata. Supponiamo di nuovo dimostrato che nel lituano originario i. e. *ĩ* ed *ũ* si trovassero nelle condizioni di *ì ù*; nel lituano orientale sarebbe avvenuto questo, che *i*, *u* brevi senza intonazione avrebbero assunto l' intonazione delle altre brevi, e ciò è tanto più facilmente spiegabile in quanto esistevano altri *i u* (= i. e. *ə*) con siffatta intonazione.[1]

Ma c' è una ragione per credere, come supponevamo, che il lituano occidentale meglio dell' orientale e che meglio ancora del lituano il latino rappresentino le condizioni originarie? Io credo di sì. Infatti si può per varj argomenti dimostrare che in lituano ha avuto luogo una generale diminuzione di quantità nelle sillabe accentate col vibrato. Dimostriamo dunque questo.

[1] Un' opinione opposta manifesta il Gauthiot, IF. Anz. vol. cit. pag. 261. „Les tranches monophtongues *ũ ĩ*, faiblement intonées, et apparaissant comme non intonées en face d' *ã* et d' *ẽ* ont été ramenées à la quantité des tranches incapables d' intonation". A me non pare probabile questo: *i'í*, *u'ú* eran vicini ad *a'á*, *e'é* per un fatto troppo caratteristico perchè senza un impedimento esteriore per una o per altra via i due termini non finissero per assimilarsi.

È ben noto che in sillaba finale avviene una fortissima diminuzione di quantità per effetto del vibrato: *gerã* con un *-ã* di tre more è attualmente *gerà* con un *-a* di una mora.

Ma si può provare che il fenomeno s' è ripetuto, in minori proporzioni, anche in sillaba mediana.

Scrive il Hirt in Idg. Akz. pag. 63: „Wer, nach dem Munde einer Vorsprechenden litauisch nachschreiben will und mit der theoretisch erworbenen Vorstellung der Länge von *ã*, *ẽ* daran geht, macht die Erfahrung, dafs ihm fortwährend Zweifel über die Quantität der hochbetonten *a e* aufsteigen: man weifs nicht ob man *pontĩlis* oder *pontĩlis* hört, ob *rãdo* oder *rãdo*."

E lo Schmidt-Wartenberg (IF., vol. VII, pag. 222): „Es wird schon aufgefallen sein (dalle relazioni date degli esperimenti da lui compiuti), dafs die Existenz von mittelzeitigen Vokalen durch kein Beispiel gestützt wird. Im Gegenteil scheinen postulierte mittelzeitige Vokale (geschleift) die vollen Längen von Vokalen zu überdauern; man vergleiche die Werte von *bũdas* und *búti* (nell' elenco delle voci dallo S.-W. esaminate).

Ma il singolare fenomeno era già da tempo stato notato per via indiretta dal Kurschat in Gr. d. lit. Spr. § 193 segg.

Il Kurschat ha cura di notare con notazioni musicali anche l' accento musicale della parola. Or bene per la sillaba *kó* della parola *kótas* servono una semiminima e quattro biscrome (cioè $^1/_4 + ^4/_{32} = 0.375$); per la sillaba *bũ* della parola *bũdas* servono invece una semiminima e una minima (cioè $^1/_4 + ^2/_4 = 0.75$). Una cotal differenza si osserva anche nei dittonghi. La sillaba *wál* della parola *wáltis* misura una semiminima più quattro biscrome (cioè $^1/_4 + ^4/_{32} = 0.375$); la sillaba *war* della parola *wargas* misura una semiminima più tre crome (cioè $^1/_4 + ^3/_8 = 0.525$). Di più, a proposito dei dittonghi dice il Kurschat § 200: „Bei der gestofsenen Betonung der Diphthongen ruht der Ton stets auf dem ersten Elemente der Lautverbindung. Ist dieses ein *a* oder ein *e*, so ist dasselbe stets lang und prävaliert im Diphthong so sehr, dafs der zweite Vokal meistens nur schwach, in manchen Gegenden gar nicht zu hören ist, und in Folge dess dort *tráukti*, ziehen, wie *trákti*; *káilis*, Fell, wie *kális*; *kéikti*, fluchen, wie *kékti* gesprochen wird." Come dimostro nel cap. 2° gli elementi vibrati vanno in sillaba atona soggetti ad un' inversione d' accento. Da ciò avviene che i dittonghi sono più lunghi in sillaba atona che in sillaba tonica; e questo fatto trova rappresentazione nella grafia del Kurschat: accanto ad un nominativo *áiszkus* s' ha un genitivo *aiszkaũs* accanto a *wéizdmi* s' ha l' inf. *weizdė́ti*. Il Vocabolario del Kurschat offrirà di ciò esempi a miriadi.

Non vi può esser dubbio dunque che il vibrato produca in lituano una diminuzione di quantità anche nelle sillabe mediane. Ma così essendo, senza stento veruno, si può vedere negli *ì ù* lituani la continuazione di originarj *ī́' i*, *ū́' u*, ridottisi per la perdita dell' ultimo atomo. *ī́'i*, *ū́'u* o se si vuole *ī́'ⁱ*, *ū́'ᵘ* è la



condizione che noi presupponiamo per il latino e diciamo indeuropea.

La seconda divergenza tra latino e lituano sta in questo: l' accento triverticato sta in lituano sulla vocale lunga *ů*, in latino sulla vocale lunga *ā*.

Questa difficoltà si può eliminare pensando che *ă* ed *ō* avessero in origine un accento triverticato e che di questa originaria condizione parte conservi il lituano parte il latino. Nel latino, *ō̊* s' era confuso per colore con *ō*, nel lituano s' era confuso con *ō* l' i. e. *ā*; basta la confusione di colore per determinare una confusione delle intonazioni.

La terza divergenza tra latino e lituano sta in questo: in lituano l' *ă* di qualsiasi origine si trova confuso con le vocali brevi distese, in latino invece lo si trova confuso per l' accento con *a* lungo. Quale la ragione di questa differenza? Può esser solo la coincidenza di colore la causa del fatto, ma altre, concomitanti è lecito sospettarne fissando lo sguardo nella storia dell' *ă* e dell' *ā* nel latino e nel lituano.

Il latino aveva tre specie di *ă*:

I. Uno scarso manipolo di *ă* continuatori di i. e. *e* in parole del tipo *magnus* e del tipo *salvus* (conforme alla legge dell' Osthoff); questi saranno stati biverticati;

II. *ă* corrispondenti ad *ă* i. e. biverticati;

III. *ă* continuatori di i. e. *ə*, riduzione di vocale lunga indeuropea in sillaba paratonica; il numero di questi *ă* deve essere stato cospicuo prima della riduzione in latino di *ă* paratonico in *ĕ* od *ĭ* e prima della sincope; di tali *ă* possiamo credere che fossero triverticati quelli che risalivano alle vocali lunghe triverticate *ā ō̊*, immaginando cioè che nella riduzione di vocal lunga i. e. si fosse alterata solo la quantità e non la qualità in periodo i. e.; su questa conservazione dell' accento qualitativo in paratonesi che anche sopra abbiamo ammesso per *e* possiamo essere tranquilli; ce lo permettono il latino e il lituano: nè il lituano, nè il latino conservano nella parola la posizione dell' accento i. e., eppure coincidono le vocali delle due lingue, quanto s' è visto, nella qualità d' accento; inoltre nel lituano d' oriente ancor oggi le vocali di sillaba disaccentata conservano la qualità che esse avrebbero se fossero accentate; finalmente il greco, il litu-slavo, il germanico e il vedico, conservarono la differenza qualitativa d' accento sulle lunghe finali anche quando queste erano disaccentate.

Possedeva ancora il latino una grandissima quantità di *ā*, che supponiamo triverticati.

Dato questo confuso alternarsi nella lingua di *a* biverticati e triverticati noi possiamo intendere come si venisse ad una fusione a benefizio d' uno dei due gruppi e che l' *ā* triverticato sorreggesse i suoi affini di colore *ă* triverticati.

Nel lituano si venne a condizioni del tutto diverse; perchè in *a* continuatore dell' i. e. *ă* biverticato si confuse il continuatore di i. e. *ŏ* biverticato esso pure; di più gli *ă* triverticati rimanevano di molto stremati per il loro dileguo nelle formule *elə*, *erə*, *emə*, *enə*, ecc., secondo la legge Bezzenberger; onde non potevano opporre resistenza agli altri due grossi manipoli alleati in *a*; nè trovarono una difesa in *ā* che si confuse in lit. con *ō*.

Si conclude sulle condizioni i. e. Per tutte le coincidenze notate io penso che il lituano e latino abbiano conservato in buona parte le qualità d' accento i. e. in mezzo di parola. E tenuto conto delle coincidenze e delle divergenze tra le due lingue (e non computate le alterazioni avvenute in singoli elementi nei due rami linguistici, delle quali si ragiona nel 2º cap. di questa parte) io penso che le vocali i. e. fossero in origine così accentate:

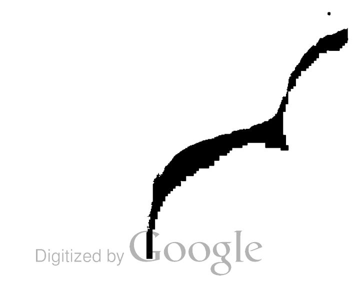
Brevi *ă*, *ĕ*, *ŏ*, *o̊* e la vocal ridotta *ₑ* biverticate e distese.

Brevi *ĭ*, *ŭ* biverticate e vibrate.

Lunghe *ē*, *ō*, *ī*, *ū* e la vocale ridotta *ə* da *ē*, *ō* biverticate e vibrate.

Lunghe *ā*, *ō̊* e la vocale ridotta *ə* triverticate e ascendenti-discendenti.

Potrà parere questa del triverticato complesso una soverchia sottigliezza; ma io stimo più utile lasciarsi talora guidare dai fatti che pretendere di dominarli e sottoporli ai nostri pregiudizi; quanto oggi può parerci oscuro e incerto, potrà domani dar luce a nuovi sicuri fatti.



Capitolo 2.

A. Variazioni nelle qualità d' accento normali neolatine per causa di variazioni di quantità.

§ 1. Del problema in generale.

S' è visto, nel § 1 del cap. 1, che non sempre i riflessi romanzi delle vocali latine si presentano dittongati secondo quella che pare doversi ritenere la norma, ma che si trovano anche dittonghi discendenti dove noi ci aspetteremmo un dittongo ascendente (es. calab. *úovu*, abruzz., Vasto *éuvę* ecc., Val di Zoldo *díeš*, (lad. occ. Maniago *dèiš* ecc.), o viceversa un dittongo ascendente dove noi ci aspetteremmo un dittongo discendente (per es. marsgl. *fiéu* 'filios', fr. mod. *roá*, ant. *réi*, *rói*, rum. *sted*).

Nel caso del francese noi ci troviamo nella fortunata condizione di essere sicuri che la forma anormale della dittongazione è un fatto seriore; tanto che per la nostra tesi fondamentale può essere riputata superflua la ricerca della causa del fenomeno.

Ma, per salde convinzioni teoriche, io ero ben sicuramente portato a ritenere che ogni forma di dittongazione da vocale semplice in ogni lingua neolatina come in ogni altra indeuropea fosse uno sviluppo di una biverticazione originaria delle vocali semplici i. e.; e per l' esperienza storica ero portato a giudicare che dove attualmente s' hanno condizioni che han l' aspetto di anormali s' avessero sempre da presupporre condizioni anteriori normali. Qui la ricerca della causa dell' alterazione diveniva essenziale per la mia tesi.

Frutto di questa indagine è la sentenza che le alterazioni qualitative d' accento nelle lingue neolatine dipendono in gran parte da mutazione quantitativa della sillaba.

A questa conclusione mi adducevano le seguenti esperienze.

Molto spesso nella lingua i. e. originaria o nelle lingue i. e. storiche sono avvenute alterazioni qualitative di accento appunto per mutata quantità.

Parimente anche nelle lingue neolatine si mostravano le alterazioni qualitative d' accento concomitanti ad alterazioni quantitative.

Do informazioni dell' esperienze fatte.

1. In periodo i. e.

Io presumo per questo primo caso riconosciuta come una verità la conclusione del capitolo precedente che le vocali *ĕ*, *ŏ*, *ă*

brevi fossero in periodo i. e. distese e le vocali lunghe *ē*, *ō*, *ā* fossero in periodo i. e. vibrate. Ciò posto, noi vediamo che:

a) Una vocale breve, cioè una vocale coll' accento disteso si muta in seguito all' allungamento secondario (Dehnstufe) in vocale con l' accento vibrato. Es. i. e. *di̯ḗus* da un tema *dei̯eu̯e*.

b) Una vocale lunga originaria o secondaria si muta in conseguenza di un ulteriore allungamento in vocale lunga coll' accento disteso (circonflesso delle lunghe). Es. i. e. *di̯ḗm* da i. e. *di̯ḗum*, i. e. *nā̃us* da un tema i. e. *nā́u̯e*.

2. Nel lituano. Nel lituano parecchie mutazioni delle qualità d' accento son legate a mutamenti quantitativi.

a) Ricordo, quanto sopra si diceva, che le vocali con accento vibrato vanno soggette ad abbreviarsi, e che in maggiori proporzioni ciò avviene in fine di parola dove una vibrata lunga perde due more e prende il vibrato breve: *gerā́* diventa *gerà*. Ora, quando una vocale talmente abbreviata per l' azione di questa causa è seguita da *-m* che con essa vocale venga a formare una sillaba, la sillaba che ne risulta viene a ricevere l' accento disteso: *gerā́m* diventa *gerą̃*. Questo fatto viene interpretato altrimenti. Cfr. Streitberg, IF. vol. I, pag. 259 segg., vol. II, pag. 415 segg.; Brugmann Grr. vol. I, pag. 139. Si crede cioè che *-ām* si sia ridotto per effetto di *-m*. Che così non sia, mostra il fatto che in mezzo di parola un $\bar{a}_x$ abbreviandosi davanti ad *m* non dà $\breve{a}_x m$ se non quando la vocale portava l' accento disteso *trem̃ti* da *trēm̃ti* ma da *vémti vémti*.

Qui devono essere collocati anche gli *-į -ų* la cui accentuazione distesa è dimostrata sia dal fatto ch' essi non sono soggetti agli effetti della progressione d' accento, conforme alla legge del de Saussure, sia dall' accusativo pronominale *jį̃ kokį̃* ecc. Vale a dire anche in *ím úm*, *í* ed *ú* si riducono da bimore a unimore che coll' *-m* danno una bimora ascendente. In questo caso manca la riprova del mezzo di parola, perchè in mezzo di parola le brevi *i* ed *u* ed anche *ă ĕ* abbreviandosi davanti ad *m* (*n*, *r*, *l*) complicati, danno necessariamente una unimora e quindi *im̃*, *iñ*, *ir̃*, *il̃*, *um̃* ecc. *am̃* ecc.

b) In periodo assai antico avvenne, come ha dimostrato il Bezzenberger, nell' interno di parola un' elisione di vocale breve postonica e questo ha dato per conseguenza un allungamento della vocale tonica; conseguenza dell' allungamento fu uno spostamento delle condizioni accentuative; da ⏑⏑́ s' ebbe ⏑⏑́⏑, quindi ⏑́⏑⏑ (avanti sonante complicata, ⏑́⏑⏑ diventò ⏑́⏑, da una trimora s' ebbe una bimora, ma le qualità dell' accento in questo caso rimasero intatte). Es. *vémti* per *vēməti*, cfr. ind. *vámiti*, gr. *ἐμέω*.

Il fenomeno si ripete anche in seguito a dileguo di vocale finale dopo tonica: dat. pl. *-áms* per alit. *-ămus*, nom. sing. *gérs* accanto a *gẽras*, nom. sing. *séns* da *sẽnas*; nom. sing. *gáls* da *gãlas*;

krasztãms da *krastãmus.*[1] L' accento vibrato lungo si muta quindi in accento vibrato breve nelle condizioni volute: *ràts* 'ruota' da *rãtas.*

Aggiungiamo a illustrazione di quanto sopra si diceva dell' accento dell' *ĭ* e dell' *ŭ* anche questo.

In ogni altra condizione fonetica della sillaba non vi fu per effetto del dileguo di postonica alcuna alterazione dell' accento primitivo: *war̃ks* da *war̃gas*, *dễws* da *dễwas*, *száukszts* da *száuksztas*, *tė́ws* da *tė́was*, dat. pl. *mergóms* da *mergómus.* Dunque non v' ha ragione di voler distesi gli *ĭ* e gli *ŭ* perchè *wagìms* „ai ladri" (da *wagìmus*), *sūnùms* „ai figli" (da *sūnùmus*; cfr. anche: *bùtams* „alle case" *smer̃tims* „alle morti" *rañkoms* „alle mani") hanno l' accento vibrato.

3. Nel neolatino.

Dimostrano questi fatti sicuramente che a mutazioni quantitative possono corrispondere anche alterazioni della qualità d' accento.

Ora io ho osservato che nelle lingue neolatine spostamenti accentuativi sono avvenuti per solito: a) in posizione della parola che son favorevoli all' allungamento della tonica, b) in idiomi che mostrano una spiccata tendenza all' allungamento delle toniche, c) in toniche divenute più pesanti per l' aggregazione di nuovi elementi vocalici. Quindi l' inversione dell' accento sillabico, anche in periodo romanzo, mi apparve pur essa, come nei casi sopra studiati, l' effetto di un' alterazione dell' equilibrio primitivo della quantità nella sillaba.

a) L' inversione discendente dalla prima delle due condizioni è qui da me studiata nel friulano.

Le vocali latine hanno avuto con assoluta conseguenza duplice sorte nel friulano, secondo che si trovavano in sillaba ancora attualmente mediana e in originaria penultima complicata oppur si trovavano in penultima libera divenuta finale e in ultima sillaba.

Conviene considerare prima i continuatori di *ĕ* ed *ŏ*, e poi insieme i continuatori delle altre vocali latine.

In friulano *e o* brevi sogliono[2] continuarsi per *iέ uó uέ* in sillaba mediana o in sillaba finale da penultima complicata: es. *fiέšte* = festa, *miέš* = medius; oleum = per solito *uέli* o *vuέli* (Forni di sopra *vuoli*, Maniago *voli* da *vuoli*, S. Michele *gueli*); ossu = per solito *ués vués* (Forni di sopra *vuós*, Maniago *vos*, S. Michele *gués*; *gués* anche a Muggia; ma dell' estremo lembo della ladinità qui si tace.

Invece in sillaba risultata finale da penultima libera si ha se-

[1] Nel passo relativo a questa forma in Kurschat § 498 („Die Bezeichnung . . . gesprochen") manca un nicht, ma si deve supplirlo molto facilmente per il senso.

[2] Qui si bada solo alle linee generali che del resto son tracciate ben sicure; sui particolari, altrove.

condo i territorj *ei*, *ou* oppure *ī ū* (*ĭ ŭ*); onde per es. i continuatori di nove e dece sono *nouf*, *deiš*, *nūf*, *dīš*, (*nŭf*, *dĭš*.);

nŭf e *dĭš* si hanno, secondo le referenze del Gartner, solo nell' estremo lembo orientale, a Gorizia, e sono *ĭ ŭ* senza dubbio un abbreviamento da *ī*, *ū*.

Quale è la genesi di *nouf*, *deiš*, *nūf*, *dīš*?

Se noi confrontiamo le condizioni di Tramonti, per esempio, dove s' ha *deiš* = dece, *fiěšta* = festa con quelle per es. della Val di Zoldo dove s' ha *díes* = dece, *piětra* = petra (Ascoli, Arch. vol. I, pag. 403), facilmente vedremo nell' *ei* di *deiš* il continuatore di quell' *ie* che s' ha in Val di Zoldo nella stessa posizione. Ma si può mostrare che anche l' *ī* sia l' ultimo risultato d'un antecedente *ie*. Nel pian di Udine il continuatore del latino *heri* è doppio, *īr* (come *mistīr* ecc.) e *íar*; e ad Ampezzo (cfr. Gartner, § 34) si ha *íęr* di contro a *dīš*. Come spiegare questa curiosa duplice risoluzione? Si pensi all' uso sintattico di *ieri*; si adopera *ieri* sia assolutamente, sia procliticamente in nessi come *iersera*, *iernotte*, *ier l' altro*, ma *ie* + *r* + consonante dà nel pian di Udine *iar* (cfr. *çiart* certu); onde *iersera* doveva venire qui a *iarsera*. Ora codesto *iar* è uscito dai suoi termini foneticamente legittimi e si adopera anche isolatamente. Ma non basta: adoperato isolatamente questo *iar* non è ossitono come *çiárt* ma è baritono. Abbiamo in questa doppia risoluzione di *íar* e *çiárt* la prova sicura di una recessione d' accento in sillaba risultata finale da penultima libera; anche la forma *ír* di contro a *íar* ci risulterà dunque quale il continuatore di *íer* ortotonico; *ī* è il risultato ultimo di quell' *ie* che in posizione analoga trovavamo in Val di Zoldo e del quale appariva a Tramonti come ultimo resultato un *ei*.

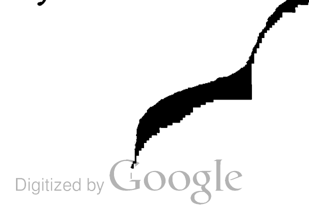
Giova ancor meglio illustrare questo punto importante della fonetica friulana.

Le sorti di *ŏ* davanti ad *r* sono assolutamente parallele a quelle di *ĕ* (in fine di parola s' ha *ou*, *ū*, *ŭ*, per es. *cour*, *cūr*, *cŭr* = core ecc., laddove per es. *quatuardiš* = quattordeci), con questo di meglio che il fenomeno *o* + *r* = *uar* è generale friulano; appare dunque che *uo* + *r* in periodo friulano originario diede *uǫr*, laddove in *-úo* + *r* l' *r* non valse a impedire il ristringimento di *úo* in *uọ*, che s' avviò poi per sorti opposte dell' *uǫ́*, cioè ad *u*.

Secondo questo, possiamo pensare che anche *íer* avesse nel friulano originario due continuatori: *íęr* in posizione indipendente, *ięr* in posizione proclitica (*ìęrsére*). Da *íęr* s' ebbe *īr*, come da *cúor*, *cūr*; da *ięr* s' ebbe invece *íar* nell' udinese, e *íęr*, in Ampezzo.

Noterò pure che ancora un altro fatto risulta chiaro se seguiamo il nostro ordine d' idee.

L' opposizione tra i continuatori di *ŏ* in sillaba finale risultata finale da penultima libera e i continuatori di *ŏ* in altra posizione quando preceda dentale, per es. l' opposizione tra *nouf nūf nŭf* =



nove novu e *nọt* da nocte o simili, si spiega assai facilmente ammettendo una trafila *núof nuót* e poi *núof nüót* ecc., vale a dire ammettendo come critico della modificazione dell' *u* di *uo* avvenuta o non avvenuta il trovarsi di esso sotto o fuor dell' accento.

Ora questo *úo íe* in luogo dell' *uó*, *ié*, che sarebbe da aspettarsi noi lo troviamo in sillabe così costituite che per natura sono proclivi ad un maggior allungamento e in sillabe dove in realtà hanno nel friulano le vocali un manifesto allungamento. Avviene, come s' è detto, questa, che per rispetto alle condizioni generali ci appare come una recessione d' accento, in sillaba finale o risultata finale da penultima libera, cioè in sillabe così costituite che la corrente espiratoria vi si può adagiare comodamente non dovendo essa corrente essere suddivisa tra la tonica e la sillaba o semisillaba postonica (chiamo semisillaba le consonanti che seguono alla sonante della sillaba).

Ciò in linea teorica; ma il nostro ragionamento ci è dimostrato giusto dai fatti; perchè in realtà soffrono nel friulano le finali o risultate finali da penultima libera un allungamento sconosciuto alle sillabe diversamente costituite. E precisamente le altre vocali che non siano *ĕ* od *ŏ*:

1. Si continuano in generale con vocali brevi in sillaba finale da penultima complicata o in sillaba rimasta mediana; mi servo per gli esempj del § 200 del Gartner e do gli esempj di S. Daniele che, fra i luoghi citati dal Gartner, meglio ritrae l' aspetto di quel che letterariamente chiamiamo friulano.

Si confronti dunque per *a*, S. Dan.: *bas* (s. v. bassus), *ćavál* (caballus); *ǵat* (cattus); *ćaže* (casa); *flame* (flamma); *glaze* (glacies); *lane* (lana); *vače* (vacca); *kuatri* (n. 4); *quarante* (n. 40).

Per *ī*, si confronti S. Daniele: *vivi* (vivere); *čink*, *kuíndiš* (n. 5, 15).

Per *ū*: *mizure* (mensura), *úe* (uva), *úne* (una), *dut* (*tuttus*, doppione volgare di *tōtus*), *úndiš* (n. 11).

Per *ē ĭ*: *čẹne* (cena), *sẹre* (sera), *štẹle* (stēlla; a studio posto in questa serie); *trẹdiš šẹdiš* (nn. 13, 16); *mẹni* (mino); *trẹnte* (n. 30); *lẹn* (lignum); *-ẹze* (-itia); *meti* (mittere); *frešk* (frescus).

---

[1] Sono notevoli casi di fonetica condizionata questi che seguono. Da altru *ātri* a Forni di sopra; Forni di sotto, Ampezzo; Forni Avoltri, Pesariis; *āti* a Paluzza, altrove *ăltri*. *ālt* da altu Forni di sopra; Forni di sotto; Paluzza. *āga* od *āge* da *acqua* meno che a Cividale, Cormons, Gorizia, S. Vito e S. Michele al Tagliamento (in una parte del qual territorio troveremo anche altre brevi certo secondarie, cfr. Erto *ega*; *vorēle* o simm. da auricula; *ćālt* a Forni di sopra; Forni di sotto, Forni Avoltri; Paluzza; *ćamēse* o simm. da camisia dovunque meno che a Gorizia, a S. Vito e a S. Michele con *ĕ*; cfr. Erto *χameiza*; *ćāra* da capra (Cividale fino a S. Michele *ćavra* o simm.); *ćār* Gemona, S. Dan., Cormons, *ćäar* Cividale da carru; *dōlz* e simm. da *dulce* a Forni di sopra; Forni di sotto, Tramonti Ampezzo; Maniago; Clauzetto; *dúolč* (con *úo* da *ou*) a Forni Avoltri e Pesariis; *ćavēli* a Cormons e Cividale. Si tratta evidentemente, in generale di prolungamenti di compenso; in *ćār* s' ha l' effetto di una posizione obliterata, *ćavēli* è analogico.

Per *ō, ŭ*: *kǫde* (cauda); *ǫre* (hora); *dǫdiš* (12); *žovin* (juvenis); *volp* (vulpes); *bǫče* (bucca); *mǫšče* (musca).

2. Si continuano invece dette vocali generalmente con vocali lunghe o dittonghi, quando siano finali o risultate finali da penultima libera.

S. Dan. *klāf*, Cividale *kläaf* (clavis); S. Dan. *lāt* (lacus), (Civ. *lago*); S. Dan., *menāt*, Cividale *menäat* (pp. di minare); S. Dan., *prāt*, Civid. *präat* (pratum).

S. Dan. *fīl* (filum), *ridīš* (radix).

S. Dan. *dūr* (durus).

S. Dan. *nēf*, Tram. *neif* (nix); S. Dan. *sēf*, Tram. *seif* (sēbum); S. Dan. *sēt*, Tram. *seit* (sitis).

S. Dan. *krōš*, Tram. *krouš* (crux); S. Dan. *lōf*, Tram. *louf* (lupus); S. Dan. *vōš*, Tolmezzo *vouš* (vox).

Vuol dire dunque ciò, che si ha *íe*, *úo* o succedanei al posto di *ié*, *uó* in sillabe che sono andate soggette ad un notevole allungamento; l' allungamento porta un turbamento dell' equilibrio della sillaba; effetto di questo disquilibrio io considero l' inversione delle condizioni accentuative sillabiche.

b) Ho detto che dittongazioni inverse si osservano in idiomi che mostrano una spiccata tendenza all' allungamento delle toniche. Così si spiegano in generale le inversioni su territorio italiano di sud-est, in campo francese, in campo ladino e in campo rumeno.

Che l' italiano di sud-est sia quanto mai propizio all' allungamento delle toniche si sa per informazioni moderne. Per l' età passate un allungamento straordinario a sud-est d' Italia si desume dalla straordinaria fioritura di dittonghi in questa regione. Parimente dalla frequenza dei dittonghi in territorio ladino, francese e rumeno si desume una simile tendenza ad allungare le toniche in codesti territorj; da questa tendenza ripeto le inversioni che colà avvengono.

c) Una terza esperienza che alterazioni quantitative della sillaba portino seco alterazioni accentuative s' ha negli spostamenti d' accento in *fiéu*, *avriéu*, *mariéu* da *fíeu*, *avríeu*, *maríeu*. Qui, aggregatosi alla sillaba *ie* l' *u*, per così dire, il centro di gravità della sillaba si sposta e s' ha *iéu* da *íeu*.

§ 2. Casi particolari d' inversione nel neolatino.

Sempre dell' inversione è causa un' alterazione quantitativa della sillaba. Ma le inversioni han poi forme e gradi e proporzioni che richiedono la nostra più accurata attenzione.

Una regione interessantissima per questo riguardo è la sezione italiana del territorio illiro-italico, specialmente la regione abruzzese („specialmente" forse diciamo, perchè qui i materiali abbondano); qui ci troviamo spesso davanti a un vero arruffío, il più bizzarro capriccio pare abbia governato qui il vocalismo; abbiam visto che le coppie *ī—ū*, *ē ĭ—ō ŭ*, *ĕ—ŏ* hanno di solito continuazioni per dittonghi parallele, cioè son continuate da dittonghi d' ugual forma;

qui invece, nello stesso paese, in condizioni o apparentemente o assolutamente identiche, troviamo, per esempio, un dittongo normale discendente da *ī*, ma da *ū* uno anormale ascendente; talora, nello stesso paese, in condizioni pari un dittongo ascendente e discendente dalla stessa vocale; accanto a queste anormalità i più inverosimili frangimenti vocalici: fino un *eouwjə* da *ē ī*. Come le anormalità dello sloveno non valsero a infirmare la ricostruzione storica dell' accentuazione slava, così non varrebbero queste condizioni singolarissime abruzzesi ad infirmare la nostra ricostruzione neolatina anche se rimanessero inspiegate. Ma si possono spiegare nel modo più facile, razionale, e perciò persuasivo; e non è da dire quanto la tesi nostra se ne avvantaggi.

Parecchi dei fenomeni abruzzesi si trovano anche in altre regioni romanze. Di queste dirò prima perchè sono condizioni più semplici. Complessivamente poi discorrerò delle condizioni italiane di sud-est, per evitare uno sparpagliamento di osservazioni intorno ad un campo unico e arrivare più brevemente ad una evidente dichiarazione.

1. Doppia risoluzione di dittonghi inversi.

Non solo s' hanno nello stesso territorio due specie di dittongazioni, una normale l' altra anormale, ma avviene anche che dittonghi anormali vi siano di due specie: gli uni discendenti solo accentuativamente, gli altri anche espiratoriamente, per es. *íe* ed *ei*.

Codesto fenomeno compare sotto due aspetti diversi.

α) La recessione è avvenuta in varia condizione della sillaba in due diversi periodi dello stesso idioma. Cfr. Cimolais *ϑeil*, Erto *fę́uk*, Cimol. *fóuk* e Erto *fíašta*, *líavre*, *míaϑ*, *míaδa*, *fúǫya*, *lúink*, *lúǫnǵa*, *núǫt*, *úoǵe*, *úǫli*, Cim. *fiéšta*, *liévre*, *miéϑ*, *miéda*, *fuóya*, *luonk*, *luonǵa*, *nuót*, *vuói*, *vuóli*, da caelu, focu, festa, lepre, mediu, media, folia, longu, longa, nocte, oculu, oleu. Il fenomeno di Erto appar chiaro. Prima, come in tutto il territorio friulano, s' ebbe la recessione in sillaba risultata finale da penultima libera, poi, in seguito a nuove spinte, anche l' *ié* di sillaba complicata diventa *íe*.

β) La recessione dell' accento sul primo elemento del dittongo è avvenuta in condizioni identiche della sillaba, ma quando avveniva vi erano due dittongazioni da *ĕ ŏ*, l' una allo stato perfetto di *ié uó*, l' altra allo stato embrionale di *e'é*, *o'ó*.

Questa duplice recessione deve avere avuto come causa comune la tendenza alla recessione, ma essersi prodotta in tempi diversi, prima in *e'é*, *o'ó*, poi in *ié*, *uó*; l' anticipazione della recessione in *e'é*, *o'ó* risulta storicamente provata in molti casi, perchè s' ha *ei*, *ou* da *é'e ó'o* e *íe úo* non presentano un assottigliamento del secondo elemento del dittongo. Questa diversità cronologica delle due recessioni è non solo giustificabile dal punto di vista fisiologico ma si dimostra facilmente inevitabile; essa è cioè una conseguenza inevitabile del diverso distanziamento degli elementi in *e'é*, *o'ó* e in *ié*, *uó*; in *e'é*, *o'ó*, per esprimermi con un immagine materiale,

c' è da fare un solo passo indietro, in *ié uó* un salto, ossia, poichè *natura non facit saltus*, più passi successivi; onde può anche essere, come sotto vedremo, che s' abbia la recessione in *ẻé, ọ'ó* e non in *ié, uó*.

In territorio ladino s' incontra il fenomeno in parola a Fettan (Engad. Bassa): *kóur* *core di contro a *püerč* porco. Qui core non ebbe mai un dittongo di tipo *uó*; lo si deduce da due fatti: il plurale di porcu è *pǫrks*; dunque il dittongo era qui determinato da *-u*; l' altro fatto è che *üe* è palatizzato e *ou* no; il che si spiega immaginando appunto una doppia forma *uó oó*; l' *u* di *uó*, restringendosi, o sviluppò una palatizzazione che aveva in germe o passò all' articolazione degli *ü*, per degenerazione naturale degli *u* stretti in questo territorio.

Un fenomeno analogo si riscontra in territorio franco-provenzale. Qui il dittongo da *ĕ* s' ha in un numero ristretto di casi di fonetica condizionata; fra queste condizioni è che segua *r*. Per solito in questi dialetti l' *ié* dà *íe* che poi degenera in *ī* (Hāfelin, KZ., vol. XXI, pag. 304 segg.): dece, ferit, feru fera, heri, *mele, *fele, pede danno: nel 1⁰ gruppo nefsciatelese del Hāfelin (Lignières ecc. *díe, fíer, yíer, míe, píe*); Val-de-Ruz: *fíel, fíer, híer, píe* e anche *fīr, pī*; accanto a questi, *fíevre*. Ora in Val-de-Travers accanto ad *ī* in *dī, pī, fīr, hyīr* s' ha „di regola" *ei*: *feivra* febre, *leive* levat, *mei* mele. Per l' *ī* da *íe* è istruttivo *ćíer* caru di contro a *ćīvra* capra, *ećīla* scala; ed è critico più d' altri questo dialetto perchè i continuatori di *ĕ* non coincidono con quelli di *ē ĭ* in condizioni pari: *ćandäla, avā̈, sē* sēru, *compyé* complētu.

Altri dialetti sono men critici perchè manchi quest' ultimo indizio e il fenomeno vi è men sicuro. Valga d' esempio il caso di Dompierre. Secondo il Gauchat (Z. f. r. Ph., XIV, pag. 411 seg., 421) a Dompierre un antico *i̯e* da pal. + *a* o *e* + *r* sarebbe rimasto *i̯é* in sillaba chiusa davanti a *r*, e divenuto *íe ī* in sillaba aperta in ogni condizione. Ora, poichè *ĕ* in sillaba aperta in alcuni casi (davanti a dentale e labiale: *mâedzu* medicu; *fâevra* *febra, *lâeve* levat) dà *âe*, si sarebbe tentati di supporre anche qui una doppia risoluzione iniziale di *ĕ*[: *ẻé ié*, e poi una comune recessione d' accento *ẻ́e íe*, coi legittimi, succedanei *ei ai ae* da *ẻ́e*, e *íi ī* da *íe*. Ma l' interpretazione del Gauchat non torna perchè petra e dà a Dompierre *pχę̄ra* e non *pīra*. Anche è da notare che, precedendo *w*, *a* si muta in *wę̄* e questo *wę̄* non dà *úe* (*vwę̄ru*, l. c. pag. 404). Le vicende assai intricate di *ie* si possono sistemare così: in un primo periodo *i̯* + *a* = *i̯e*, *ĕ* + *r* = *i̯e*; in un secondo periodo questo *ié* di doppia origine: 1. resta, a) quando non preceda palatale (*pχéra* petra; *fyē* feru, *yé* heri, *fyé* ferit); b) anche precedendo palatale davanti ad *r* autosillabico sia ab origine e, o tuttora conservato (*dzérba* garba, *tsę̄rdze* carricat), o ora dileguato (*tsē* carru, *tsē* carne; *ϑē* cervu, *lažé* la(n)certu, *nyé* nervu), o sia divenuto autosillabico per la sincope di vocale seguente (*tsé*

caru); 2. *iē* dà *ī* solo se precede da palatale, e, o non segua *r* (*martsī* mercatu, *tsẹrdzīvu* carricaba(m), *tšīvra* dall' imprestito *chièvre*, *etsīla* scala), o l' *r* seguente sia eterosillabico, *tsīra* cara, *dzẹyīrə* cathedra). A tale sistemazione paiono a prima giunta ribelli tre casi di *ī*; due d' essi anzi parrebbero obbedire alla legge proposta dal Gauchat; ma un più attento esame li mostra riducibili alla norma nostra. Il primo caso è *yīru*, *yīre*, *yīrā̃* era(m), eras, erat, erant. A proposito di queste forme dice il Gauchat: „Comme à Dompierre on disait *y'īru* à côté de *īru* pour *j'étais* (pronom facultatif), on prit *yīru* pour un mot et on commença à dire *yə yīru* et *yə yīru-yu* à la forme interrogative" (pag. 421). Ciò posto, la storia della parola è chiara: nella prima persona, che avrebbe dovuto essere *y'ịeru*, il pronome *y'* ha palatizzato il *ịe*. — *demīkru* continua *di(e) mérkuri e sta per *dimịé[r]kru*; qui l' elemento palatizzante è stato l' *i* della sillaba precedente; cfr. *tərī* tirāre, *vərī* virāre (pag. 412). I quali esempj ci riconducono al terzo caso, agli infiniti in *ī*. Come spiegare che negli infiniti in *-are* l' *-r* non impedì il chiudersi dell' *ịé* in *ī* come l' *r* di caru? Io credo così, nel modo più facile. Nelle mie noterelle campobassane notavo che gl' infiniti in *-á*, *-é*, *-í* da *-āre*, *-ēre*, *-īre* non potevano essere considerati abbreviamenti di natura meccanica, che non si poteva cioè qui parlare di sincope, ma che si doveva trattare di accorciamenti enfatici, simili a quelli che s' hanno nei nomi proprj al vocativo: nap. *Francì* 'Francesco!' o nei toscani *pa* 'padre', *ma* 'madre', *sapé* 'sapere' e 'sapete', *ve'* vide, *to'* tolle o simm. Penso così anche oggi, anche dopo l' autorevole opposizione del Salvioni (Arch. Glott. It. vol. XVI, pag. 202); come si spiegherebbe la caduta di *-e* o poi di *r* in tutta l' Italia meridionale, nel rumeno, nel genovese, nel piemontese? Io penso anzi per la grandissima diffusione del fenomeno che si tratti di un fenomeno di latinità rustica largamente propagatosi nelle province. Con un tal presupposto riesco a spiegarmi, facilmente, senza alcuno sforzo, la differenza tra le sorti di palatale + *-are* negl' infiniti e quelle di palat. + *-aru* nel nome.

Non si può dunque provare che a Dompierre s' abbiano le condizioni di Fettan e di Val-di-Travers. Tuttavia una recessione originaria potrebbe pur ammettersi; dopo, si potè avere una progressione. Infatti questi dialetti franco-provenzali son caratterizzati da singolari spostamenti d' accento di parola di cui mi occupo alla fine della parte seconda; e a Dompierre precisamente *ía ío* di jato latino o romanzo danno *iá ió*: *viä'* vīta, *diō̃* dicunt. Pertanto anche un *íe* da *ié* poteva ritornare a *ié*. Questa spiegazione mi pare applicabile anche alle condizioni di Paroisse (Nefchâtel); qui s' ha *pī* pede, *nīyo* nego, *fīra* fera, ma *fịö'* feru, *hịö'* heri; ora a me pare poco probabile che in *fier* non s' avesse una recessione quando s' ebbe non solo in *pié* ma anche in *fiéra*; mi par più probabile che s' avesse tanto *fier*, quanto *fiera*, che l' *r* autosillabico allargasse l' *r*, in modo che non si venisse a *í* ma si

restasse a *ię*; l' *ie* rimasto si potè alterare in *ié* qui dove si ebbe *finyá* da fīnīta, cfr. Hăfelin, KZ. XXI, pg. 536.

2. Dittongazione e inversione facoltative in enfasi.

S' allude alle singolari condizioni in cui avviene la doppia dittongazione in Sicilia secondo le referenze dello Schneegans.

In Sicilia condizione normale è la mancanza dei dittonghi da ĕ ed ŏ. Però s' hanno in campo plebeo e rusticano anche i dittonghi *ie ue* e per verità secondo lo Schneegans di due specie, ascendenti *ié uó* e discendenti *íe úo*. Ora la determinante di questi dittonghi è, secondo lo Schneegans, l'enfasi, e, precisamente, proprio di un primo grado dell' enfasi sarebbe il dittongo ascendente *ié uó*, proprio del secondo grado dell' enfasi il dittongo discendente *íe úo*. Questi fenomeni si commentano così: nel primo grado dell' enfasi si ha un allungamento straordinario di primo grado: conseguenza ne è la dittongazione propria, per un dittongo ascendente; proprio dell' enfasi di secondo grado è un allungamento straordinario di secondo grado: conseguenza ne è la recessione dell' accento.

3. Progressione d' accento in trittonghi o polittonghi secondarj.

Sorti, sempre per causa di allungamenti della tonica, nel modo che vedremo nel § seguente, trittonghi o polittonghi, si sposta l' accento per ristabilire l' equilibrio accentuativo della sillaba, come sopra abbiamo veduto in *fiéu* da *fíeu*.

Veniamo dopo ciò a considerare le condizioni dell' Italia di sud-est e principalmente quelle degli Abruzzi.

I frangimenti delle toniche nell' Italia di sud-est.

La mia fonte d' informazioni per gli Abruzzi è la comunicazione del Rolin. Vorrei senz' altro per amore di brevità poter rimandare il lettore a questa pubblicazione. Ma essa, per quanto molto pregevole, è per l' ordinamento difettosissima. Nè parlo di difetti nella interpretazione dei fenomeni; il Rolin immagina che ĕ ed ŏ si siano confusi negli Abruzzi in periodo protoromanzo con ē ĭ ō ŭ e giudica a una stessa stregua l' evoluzione di queste e di quelle vocali; un tale presupposto è contraddetto dalla gran maggioranza dei fatti; questo poco farebbe, e poco importerebbe una interpretazione delle origini delle varie dittongazioni diversa dalla mia; ma è proprio la sistemazione formale che è difettosissima: anzichè essere ordinati i materiali secondo i luoghi e riferite le varie continuazioni di tutte le vocali luogo per luogo, è dato, vocale per vocale, l' elenco di tutte le possibili sue continuazioni in tutto il territorio abruzzese e allato a ciascun continuatore sono indicati i luoghi dove essi s' incontrano; in questo modo noi ci troviamo dispersi in mezzo ad una selva selvaggia di forme e ogni orientamento è impossibile. Solo raggruppando i

materiali per i singoli luoghi diventa possibile e quasi agevole una sistemazione. Prima di passare a questa sistemazione è opportuno additare qualche altro difetto materiale della fonte e possibilmente correggerlo. Le informazioni del Rolin sono spesso incerte, inesatte, contradittorie, incompiute. A pag. 35 nel testo è data, come continuazione di ě libero in metafonesi, *ie* per Ari, Gessopalena, Borrello, Paglieta, Ortona, Bugnara, Torre dei Passeri, Agnone; ma poi in nota nello stesso luogo si dice: „Die Brechung *ię* einzelner Dialekte (Borrello etc.) ist nicht etwa durch Einflufs des Schriftitalienischen aus *ie* entstanden, sie ist vielmehr eine Weiterentwicklung des auf dem zweiten Element betonten *ii* (dissim. zu *ié*, *ię́*, *ię*). Quale delle due informazioni è esatta? E quell' „*ecc.*" a quanti altri paesi si riferisce? Io mi sono regolato sui riflessi di ŏ e dove i riflessi di ŏ ed ě non corrispondevano ho chiesto informazioni. A pag. 36 si dà *ie* come forma di ě complicato metafonetico, fra gli altri luoghi, anche per Ari, Atessa, Gessopalena, Palena, Paglieta; a pag. 12 invece si dice che in questi luoghi l' *ie* è „gleichbetont". Anche qui mi son regolato sui riflessi di ŏ. Per Popoli, a pag. 36, son dati *ío ió* come continuazioni facoltative di ě metafonetico complicato, a pag. 9, 12, 13, 22 è indicata solo una dittongazione in *ío*, pag. 20 solo una *ió*; a pag. 40 si dà come continuazione di ŏ metafonetico complicato *úo*. Ora è teoricamente da presumere che ě ed ŏ abbiano continuazioni parallele: se è facoltativo il dittongo da ě lo stesso si deve aspettare da ŏ. Pertanto scrissi al Sig. Sindaco di Popoli per informazioni; n' ebbi cortese risposta che a Popoli non esiste una forma *úo* ma solo *uó* e che esiste solo una forma *ió*. Parendomi un po' grave questo dissenso replicai, con meraviglie, aggiungendo che l' informazione l' avevo avuta dal Rolin, uno studioso molto serio che s'era recato per indagini dialettali sul posto, e che il Rolin riferiva esservi a Popoli un quartiere della città di nome *lə Stíolle*, e in simil caso un abbaglio mi pareva impossibile. N' ebbi in risposta non solo la conferma dei primi dati, ma, ciò che è molto più strano, ed era inaspettabile, che „non esiste in paese un quartiere denominato *Stíolle*; forse il Rolin confonde con *Castiolle* o meglio *Castioglie* = Castello, che si pronunzia pure con l' accento sull' *ó*". Per Agnone è data come continuazione di ě metafonetico libero *ie* a pag. 35, di ě complicato *ie* a pag. 36; di ŏ metafonetico libero e complicato si dà invece come continuatore un dittongo ascendente *uó* od *ué* a pag. 39 e 40. Questo contrasto sarebbe strano; più strano poi è che a pag. 39 n. si trovi: „ě frei . . . *i* = *ié*". Tanto il Sig. Sindaco di Agnone, quanto il direttore delle scuole municipali prof. Claudiano Giaccio m' informano che è ascendente anche l' *ié* in sillaba complicata. A Torre dei Passeri dall' indicazione a pag. 35 si dovrebbe pensare che sia *íe* il continuatore di ě libero metafonetico, ma a pag. 36 è dato *ię́ ię* come la forma del dittongo da ě complicata nella metafonesi; *ůó* è dato come la forma di ŏ libero in metafonesi e *úǫ́* (gleich-

betont) come la continuazione di ŏ complicato. Ma un disaccordo tra i continuatori di ĕ ed ŏ non esiste: l' Arciprete di Torre dei Passeri, Sig. Antonio Campobassi, m' informa che si dice *piĕte* piedi, *dièce* dieci e così via. L' opuscolo del Rolin consta di due parti: una generale informativa e una speciale sui frangimenti vocalici; questa dovrebbe contenere le indicazioni dei continuatori abruzzesi delle toniche latine; in realtà le informazioni sono su appena una metà dei luoghi che s' indicano nella prima parte come visitati; questo poco farebbe e poco monterebbe che da molti luoghi non sono citate che pochissime forme: il bene è nemico del meglio; ma nella prima parte son citati in nota, per illustrazioni di fenomeni fonetici, molti vocaboli nei quali il vocalismo non corrisponde a quello indicato negli schemi della parte seconda o è in contradizione con le informazioni degli schemi. Alcune di tali mende ho già indicate; per comodo dei lettori, che desiderassero verificare i dati delle tabelle che seguono, aggiungerò qui tutte le forme che non si trovano nei prospetti del Rolin coll' indicazione fra parentesi del numero della pagina donde son tratte. La parentesi quadra rovesciata indica vocale complicata; l' *m* sovrapposto alla lettera vale 'metafonetico'; + *a*, *e*, *u*, *i* sovrapposti alle vocali indicano *a*, *e*, *u*, *i* finali di parola condizionanti l' alterazione.

Navelli: ĕ, ĭ^{m} = *ií* (21); ŏ^{m}] = *ǫ* (25); ŏ] = *ǫ* (25); Collepietro: *i*$^{+a}$ = *a* (25); Bussi: ō ŭ$^{+u}$ = *a*^{u} (14); ŏ, ŭ$^{+i}$ [= *e*^{u} (14); ē ī = *ę*, *ęi*, *ęi*, *oi* (20); *i*$^{+a}$ = *á*, *a* (25); Popoli: ī^{m} = *oi* (15), *ií* (20); ŏ ŭ = *o*^{u} (14); ĕ^{m} = *ię́*, *ię́*, *i* (20); Bugnara: ĕ, ī = *ai* (14); Musèllaro: ē ī = *eouwjə* (12); ĕ^{m} = *ié* (24, nei prospetti della 2^{a} parte *ói*); ŏ ŭ^{m} = ^{u}*ó* (24, nei prospetti *ǫ*); Rocca Caramanico: *i*$^{+a}$ = *ę* (25); ē ĭ] = *éi* (24); ŏ ŭ$^{+a, e}$ = *ó*^{a} (24); ŏ ŭ] = *ǫ* (16, nei prospetti ^{u}*ó*); ŏ$^{+u}$ = *úo* (26), ŏ$^{+i}$ = *ů̂ú* (26); ŏ] = *ǫ* (16, nella 2^{a} parte *ǫ́ǫ*); Caramanico: ī^{m} = *ìí* (24), ī = *íu* in olīva (24); *i*$^{+a}$ = *ę*, *iá*, *iá* (25); ē ī^{m} = *ìí* (24); ŏ ŭ$^{+i}$ = ^{i}*u* (24, nei prospetti *u*, *ǫ*); ĕ] = *ię́*, *ę*, *ę* (20); S. Eufemia ē ī = *ei* (24) ē ī^{m} = *ìí* (24); Casalincontrada: ū = *ů̂ǘ* (21); Chieti: ē ī^{m} = *ìí* (16); ū = *ů̂ú* (25); Palena: ī$^{+a}$ = *e* (25); Gessopalena, Atessa Paglieta ī$^{+a}$] = *ì* (26); Borrello: ī = *uoeji* (12); ŏ ŭ] = *ęo* (13).

Queste lacune ne fanno sospettare altre. Tuttavia è così abbondante la messe di fatti dal Rolin raccolta e indicata (e in ciò il merito suo è grandissimo) che una trattazione sistematica del vocalismo abruzzese è possibile farla; si tratterà poi solo di aggiungere i materiali che per ora fan difetto. — Nei prospetti che seguono α e β indicano i continuatori delle vocali libere o complicate non metafonetiche, α' β' le forme metafonetiche corrispondenti. In ī e ū per mancanza di dati sono riferiti insieme, sotto γ, i continuatori metafonetici tanto di sillaba libera, quanto di sillaba complicata, che però difficilmente sempre coincideranno; è facile, per es., che a Chieti si dica *mů̂úr* ma *frutt*.

	ī			ū			ē ĭ				ō ŭ				ĕ				ŏ			
	α	β	γ	α	β	γ	α	β	α′	β′	α	β	α′	β′	α	β	α′	β′	α	β	α′	β′
Teramo	e			ǫ^u ọ	ů		ȧ	ȧ	i	i	ǫ	ǫ	u	ọ u	^{e}i	ȧ	i	^{e}i	ǫ		ů	^{u}ǫ u
Penne							oi	o														
Navelli	^{e}il	i	i	ůú u			ǫi		i		ọ	ọ	u	u	a	a	ę	ę	ǫ	ǫ	ọ	ǫ
Collepietro	^{e}il	^{e}i		ůú			ȧ	ä	^{e}il	e	au	ọ	ɩu a^u ę^u	^{ę}i u ọ	ȧ	ȧ	ę		ǫ au		^{ę}iu ęu ẹu	ọ
Bussi	i oi ui	i		əú			a		ę ęi ęi ǫi ui	^{e}il	ọ au	o	,,	u	a	a ę	ęi ui	ę ɩę	,,		,,	,,
Popoli	il ǫi		ǫi	^{e}iu		iu	ǫi	ę	ǫi	i	o^u ęu	ọ	o^u iu		ę	ę	oi	ió	ọ éu		^{e}iu	uó
Sulmona	^{e}il		i	ůú		ū	ai	é	^{e}il	i	ǫ^u	ǫ	u	u	ǫi ai	ęę́	^{e}il	ię ia	ǫ^u		ǫu úo	úo
Bugnara	^{e}ii	^{e}i		u	ů		ęi ai	é	^{e}il	^{e}il	ọ	ọ	u	u	ei	ę	ɩe	ɩę	o^u	ǫ	u	úo
Musellaro	^{e}il	ié ɩe		u	u		eouwjə ǫi	ę	éə ęjə	ę́i	ę́u ǫ	ọ	u ^{u}ọ	uú	ę	ȧ	ǫi ié	ié	ọ		ůó	uó

Salle	æi			ůú		ẹu ẹu	ẹ́i	ẹ	i œi	e il le	ọ́u ọ^u du	ọ^u owə			ai ajə	ẹé	æi æjə	ẹ́ẹ ié	ou du	ọ́ọ́	duwə ọ́u	uó
Caramanico	ljẹ e il	i ẹ, ia'	lu e iu				ai	ẹ id	iə ijə e ii	i	ọ o^u oi	ọ	lu iu	u ọ	ẹ	ẹ ẹ id ia' iẹ	ẹ	ẹ	ọ	ọ́ọ́	ọ u eu	ọ
Torre dei Passeri	ẹi		ẹu	u	ẹ́u	ai	e	ei	i	o au	o	u eu	u	ẹ	ẹ	ié	iẹ ié	ọ		ůó	uó
S. Euf. a Majella	e il	i		u	u		ẹi ọi	e	e il	i	ọ	ů	ọ lu	u	ẹ	e ẹẹ	ẹ	e i	ọ		u	úo ó
Roccacaramanico	e il	i e		u ůú		u	ẹi	é ẹi	e i	i e il	ọ^u ọi oa	uọ́ ọ	uú lu	u	ẹ́ə	ẹẹ	lə	e i	ọ	ọ́ọ́ ọ	uú ůú úo	uó
Tocco a Casauria	ọi ui	i		lu iue iwə ivə	u		ọi	ẹ	ọi	i	ẹu	ọ	lu ivvə		ẹ	ẹ	ọi	lẹ	o		u	úo
Casalincontrada				ůü' əú	ů	əü'	ẹi	ẹ	i	i	ọ^u	ọ	uü'	ü	ẹ́i	ẹ	i	ié	ọ^u		uü'	uó
Chieti	i	e		u	ů	ůú	ẹ	ẹ	ẹl i	i	ọ	ọ	ụ	ůú	ẹ	ẹ	i	ẹ				
Guardiagrele							oe								oe							
Ari	ẹi	ẹ		u	u		ẹi	ẹ	i	i	ọ^u	ọ ọ	u	u	ẹ	ẹ	le	lẹ	ọ		úo	úo
Ortona															,,	,,	,,	,,	,,		,,	,,

	ī			ū			ē ĭ				ō ŭ				ĕ				ŏ			
	α	β	γ	α	β	γ	α	β	α'	β'	α	β	α'	β'	α	β	α'	β'	α	β	α'	β'
Palena	ei ịl	ẹ		u	u		ẹi	ẹ	ẹi	i			ẹu	u	ẹi	ẹ	ie	iẹ	ǫu		úo	úo
Gessopalena	ịl i	e i		"	"		ai	ẹ	i	"	áu		u	"	ẹ	"	"	"	ǫ		"	"
Roccascalegna	ǫi						"	"		"	au					"		"				
Borrello	uéji uoéji			ẹu	u		ẹ	ẹ	i œi	"	éů		ẹu éo	"	ẹ	ẹ	"	"	"		"	"
Torricella Peligna	ǫ́i																					
Bomba	uóji																					
Archi	ǫi																					
Atessa	il i	"		u	"		ȧ	ȧ	i	"	ȧ	ȧ	u	"	"	"	i	"	"		u	"
Paglieta	ǫi ịl	ǫ ẹ		"	"		ǫi	ǫ	"	ie	ǫ		"	"	oi	"	ie	"	"		úo	"
Agnone	el ei əóji	ẹ	i	éu		iẹu	ẹi ai	e	ẹi ǫi el	i	ẹu áu	ǫ	u iẹu	"	ẹi ǫi		ié	ié	ǫu ẹu		uǫ́ uẹ́	uǫ́ uẹ́
Cerignola															éi		ie		óu		úo	
Ruvo	ei	i	ei	iú	u	iú	ai ẹi ẹ	ẹ		i	o	o		u	ẹ ẹẹ	ẹ	ii	i	uu		uu	u
Putignano	e	e	e	u o	o	o	e ie	ie		e	o uo	uo		o	ie	ie		i		uo		u

Tutta la farraginosa storia della dittongazione o meglio dei frangimenti vocalici di questa regione si lascia disciplinare con queste semplici norme.

1°. Vi è una tendenza antica alla recessione nei dittonghi da *ĕ ŏ*; gli effetti di questa tendenza sono però per impedimenti di varia natura, e precisamente la forma della sillaba o fors' anche la entità espiratoria degli elementi del dittongo diversi da luogo a luogo.

2°. In età tarda (posteriore alle alterazioni metafonetiche), se i due elementi dei dittonghi si son fatti e son rimasti simili, avviene una progressione d' accento nei dittonghi discendenti sia originari sia derivati da antichi ascendenti.

3°. L' enfasi crea talora in età antica dittonghi più o meno sviluppati e poi più o meno distanziati nei singoli elementi da uno stesso elemento: per es. da *ē ĭ*: *éi* ed *ée*. La metafonesi si esercita naturalmente su questo fondo in modo diverso: da *éi* ed *ée* s' ha *íi íe*, e quindi secondo la 2ª norma da *íi*, *íe* s' ha *ií íe*, un dittongo ascendente ed uno discendente in condizioni apparentemente identiche.

4°. La spiccatissima tendenza all' allungamento delle toniche esercita replicatamente la sua attività: vengono distanziati sillabicamente gli elementi dei dittonghi; allora, possono sorgere fra le vocali elementi interstiziali di trapasso, a sopprimere, come si dice empiricamente, il jato. I trittonghi così sorti possono alla lor volta degenerare, per la ripetizione d'un processo analogo, in polittonghi. Ora, se l' elemento dirimente il jato arriva ad avere natura di spirante, non s' ha alterazione delle condizioni accentuative, nel caso contrario il centro di gravità della sillaba si sposta per il disquilibrio quantitativo avvenuto. Per es. *íu* può diventare *íi̯u*, *íu̯u* oppure *íeu íou*; nel primo caso si resta ad *íi̯u íu̯u* e s' ha da questi *íi̯ə*, *íu̯ə* o simm., nel secondo s' avrà *iéu ióu*; *iéu* potrà ridare un *iéou* che potrà diventare *ieóu* e così via. Queste germinazioni di trittonghi e polittonghi possono essere un fatto costante o avvenire nei singoli luoghi in varia misura, sia a seconda del vario grado dell' enfasi, sia a seconda delle varie altezze dei vertici accentuativi nei singoli membretti o battute di periodo. La causa determinante di questa varietà nei casi singoli non sempre, per la scarsezza delle informazioni, si può fissare.

Ciò premesso studiamo nei particolari prima i continuatori di *ī*, *ū*, *ē ĭ*, *ō ŭ*, e poi quelli di *ĕ ŏ*.

Continuazione normale di *ī*, *ū*, *ē ĭ*, *ō ŭ* reputiamo i dittonghi discendenti. Tali condizioni proprie ritroviamo, a quanto si può giudicare dai materiali che abbiamo a nostra disposizione, nei luoghi seguenti: Teramo, Penne, Tocco a Casauria, Ari, Guardiagrele, Torre dei Passeri, Torricella Peligna, Rocca Scalegna, Archi, Vasto (cfr. i prospetti).

Dovunque altrove s' hanno o dittonghi ascendenti o dittonghi



ascendenti frammisti a discendenti. Ma subito si constata che: 1. non si han mai dittonghi della forma *íu, úu*; 2. nella grande maggioranza dei casi s' han dittonghi ascendenti della forma *ií, uú* opp. *ᵉií, ᵒuú* e cioè nei luoghi seguenti: Chieti, Salle, S. Eufemia a Majella, Palena, Gesso Palena, Paglieta, Atessa, Colle Pietro, Navelli, Bugnara, Popoli, Sulmona; 3. i casi in cui gli elementi del dittongo ascendente siano più distanti fisiologicamente sono invece pochi e cioè nei luoghi seguenti: Bussi, Musellaro, Caramanico, Roccacaramanico, Casalincontrada, Agnone. Non basta, chè la forza di tali anormalità si lascia facilmente stremare. A Caramanico s' ha *iá* solo per effetto di *-a*: accanto a *nᵉiíd* nido *niátərə*, accanto a *viduwə* vedovo, *viádəwə* vedova; ora a pag. 25 il Rolin dà una forma *nẹtərə* accanto a *niátərə* e nello schema relativo pone, come forma normale di *ē ĭ* non metafonetico, *ẹ* a Caramanico; anche la forma normale di *nidi* sarà *nẹtərə*; e *niátərə viádəvə* saranno alterazioni recenti dei *niídera, viídeva* analogici su *niíd viíduvẹ* vedovo. Par grave il caso di Agnone per cui si trova presso il Rolin, come facoltativo, accanto ad *ọ́i, eí*, coll' *e* pieno, per *ī*, e accanto ad *ọ́i ẹ́i* anche *eí* per *ē ĭ + ⁱ*. Ma anche questa difficoltà s' elimina per una testimonianza del Rolin stesso: „Der Einfluſs des ausl. *i* (*u*) beschränkt sich zumeist darauf, die Weiterentwickelungen zu verhindern: Agn. *spᵉik*, aber Plur. *spik-* spighe" (pag. 31). Si tratta dunque qui non di un dittongo *éi* che diventi per avventura *eí*, ma d' un *ií* col primo elemento oscurato nella protonesi. E un elemento protonico stremato appare, dalla grafia, l' *ə* in *əú əǘ* da *ū* e *ū + ⁱ* (accanto ad *uǘ* da *ŏ + ⁱ*) a Casalincontrada, *əú* da *ū* (accanto ad *ᵉií* da *ē + ⁱ*]) a Bussi. Roccacaramanico ha, accanto a *ií* da *ī* *ᵒuú* da *úu* (*nᵒuúd* nubila) *ᵉií* da *ēᵐ*], *ᵘó* da *ō ŭ*] (anche *ọ, tọšš*); e sarà *ᵘó* da *óo, oó, ᵒó, ᵘó*. A Musellaro s' hanno insieme le condizioni di Caramanico e di Roccacaramanico: „Musellaro weist (in sillaba complicata) die interessante Form *íe* oder *ié* auf", Rolin, pag. 30. Mancando esatte referenze mal si può giudicare; tuttavia supponendo che s'abbia per es. *niétərə* accanto a *nietərə*, la doppia forma si può giudicare così. Come a Caramanico s' ebbe *viáduvə* 'vedova' da un' antecedente forma *viíduvə* analogica sul singolare, così anche qui possiamo supporre un *nᵉiíd* e un analogico su questo *nᵉiítərə* che diventi *niétərə*, per efficacia di *-a*. Un antico *niítərə* con accento non ancora spostato poteva diventare *niétẹrẹ* come a Musellaro s' ha *íə* per *ei* da *e + ⁱ* e *nietẹrẹ* poteva non più subire spostamento perchè *i* ed *e* non sono vocali omogenee. Del resto per Musellaro non sono da escludersi trattamenti eccezionali come più sotto vedremo.

La seriorità di questi fenomeni di progressione è manifestamente indicata dal fatto che per i continuatori di *ē ĭ*, , *ō ŭ* essi sono limitati assolutamente alla forma metafonetica. Navelli: *á* per *ái* da *ē ĭ*, in metaf. *ᵉií*; Bugnara: *ai ẹi* da *ē ĭ*, in metaf. *ᵉií*; *ẹ* per *ei*

da *ē ĭ*]. in metaf. *ᵉií*; Casalincontrada: *ọᵘ* da *ō ŭ*, in metaf. *uú*; Roccacaramanico: *ẹi* da *ē ĭ*, in metaf. *ᵉií*; *ẹi* da *ē ĭ*, in metaf. *ᵉií*; *ǫ́u* da *ō ŭ*, in metaf. *uú*; Paglieta: *ií* da *ī*, ma *íe* da *ē* + ⁱ], Chieti *ẹ*, per *ei* da *ē ĭ*, metaf. *ᵉií*, *ọ* per *ọᵘ* da *ō ŭ*], in metaf. *ůú*; S. Eufemia a Majella: *ẹ* da *ē ĭ*, in metaf. *ᵉií*; Musellaro: *ọ* per *ou*, da *ō ŭ*], in metaf. *uú*. Se si fosse trattato d' un fenomeno antico non si capirebbe come da *ẹ́ẹ*, *íį*, stadio di latino volgare di *ē ĭ*, non si dovesse ottenere *e' i*, e dittonghi ascendenti di essi succedanei; altrettanto dicasi per *ō ŭ*.

Qualche osservazione particolare. Talora s' hanno doppie forme di dittonghi discendenti e ascendenti nello stesso dialetto. Abbiamo sopra notato i contrasti di Salle dove s' ha *ǽi* da *ī* e *ůú* da *ū* e, da *ē* + ⁱ], tanto *íe* quanto *ᵉií*. Questi ed altri casi simili sono assai facilmente spiegabili. Per il primo si può dir senz' altro che gli *ii* da *ī* si sono dissimilati e gli *uu* da *ū*, no, che quindi *i* ridotto ad *ei* non si trovava in condizioni da subire una progressione ed *úu* si. Per *ii*, *ie* continuatori di *ē ĭ* conviene osservare che altrove e a Salle stessa s' hanno dittonghi più o meno dissimilati; così s' ha a Salle, *ẹu ẹu* da *ū* + ⁱ; *i*, *ai* da *ē ĭ* + ⁱ; *ọu*, *ọu*, *au* da *ō ŭ*; *ọu*, *owə* da *ō ŭ*]. Noi possiamo ammettere una doppia forma premetafonetica *ii*, *ée*, onde, prima *íi*, *íe*, poi *ᵉií*, *ii*. Anche, teoricamente, si potrebbe immaginare un unico *ii* dal quale si avesse in enfasi *íi* e nel discorso piano *ií*, onde *íe*. Talora s' ha un monottongo da vocale pura, di contro a un dittongo metafonetico ascendente *ií* o *uú* (Bugnara, Chieti, Musellaro). Evidentemente, non può pensarsi che qui s' avesse contemporaneamente *ée*, *óo* e *íi*, *úu*, perchè anche da *ée óo* s'avrebbe *eé oó*; appajono gli *e o* storici continuatori di quei dittonghi *ei ou* che altrove realmente esistono.

I casi abruzzesi dove i fenomeni di progressione si svolgono in modo che ci è dato di sorprenderne l' evoluzione ci illustrano i casi pugliesi di Ruvo e Putignano.

Accanto a *iú* da *u*, ha Ruvo *ei* da *ī* e *ei ai* da *ē ĭ*; e quell' *iú* lo penseremo sorto non da *íu*, ma da *ŭ́u*.

A Putignano s' ha fuor della metafonesi *ié uó* da *ĕ ŏ* e da *ē ĭ*, *ō ŭ*. Si tratta pur qui di *ié uó* tardi e risultati, almeno gli *ié uó* da *ē ĭ ō ŭ*, da anteriori discendenti *ée óo*; causa dell' alterazione è pur qui l' allungamento marcato delle toniche. Cercherò di provare l' esistenza di questa causa e la diversità originaria dei dittonghi di *ĕ ŏ* da quelli delle altre vocali. Indizio prossimo dell' allungamento è appunto la gran massa di dittonghi; indizio remoto è è che qui son larghe tutte le vocali strettissime (i continuatori di *ū ī* e quelli di *ō ŭ*, *ē ĭ* in metafonesi) in quanto l' allargamento è l' effetto d' un' antica dissimilazione in originarj dittonghi. Se poi questo fenomeno d' allargamento lo consideriamo in relazione coi continuatori di *ĕ ŏ* metafonetici, ne induciamo che i dittonghi da *īᵐ ūᵐ ē ĭᵐ ō ŭᵐ* devono essere stati di forma diversa da quelli da *ĕᵐ ŏᵐ*, perchè da questi abbiamo invece una vocale stretta *i u* e



cioè non s' è avuta dissimilazione. Finalmente che gli *ie uo* di qualsiasi origine, a Putignano, siano sorti in età recente e sian posteriori ad antichi *ie uo* da *ĕ ŏ* metafonetici si può, mi pare, indurre pur dalle esigue indicazioni del Papanti. Come ho detto s' hanno larghe le vocali strettissime anche nella metafonesi: es. *brott, tott* 'brutti tutti', *perdot* 'perduti', *on* 'uni'; dunque davvero non si potrà attribuire alla metafonesi il restringimento in *ī ū* di *ẽ^m ō^m*. Viceversa si può mostrare che si sia avuto *u* (*i*) da *uo* (*ie*) per assimilazione progressiva di *u* (*i*): fuori della metafonesi, s' ha *u* in *avut*; pertanto l' *u* dall' *ŏ*, per es., in *sunn* sonno, in metafonesi sarà sorto dall' *uo* antico per effetto assimilativo dell' *u*, come l' *u* s' ebbe in *avut* per effetto del *v*. Altrettanto sarà, analogamente, da pensarsi dell' *i* di *timp* tempo: **tiemp* > **tiimp* (Martina Franca *tiimp*) > *timp*. Se s' ha *uo ie* in *rieji* 're' *fuoji* 'fu' ecc. vorrà dire che si tratta di *ie uo* secondarj da *ée óo* > *eé oó*; *ie uo* antichi avrebbero dato *i u*.

Passiamo ora ai dittonghi da *ĕ* e da *ŏ*.

Diciamo normali dittonghi neolatini da *ĕ ŏ* i dittonghi *ie uo* coll' accento sulla seconda vocale. A prescindere dalla posizione dell' accento sul dittongo (che in parte della regione è pure conforme alla norma), di *ie, uo* sono trapuntate riccamente le due striscie del prospetto che raccolgono i continuatori dell' *ĕ* e dell' *ŏ* metafonetici: bell' indizio di quali fossero le condizioni primigenie in ogni caso.

Queste condizioni primigenie noi dobbiamo a grado a grado ricostruire.

Chi scorra i dati dei continuatori di *ĕ ŏ* nel prospetto, osserverà subito nella viva varietà alcuni motivi che insistentemente si ripetono. Seguendoli semplificheremo il nostro esame.

Un primo tipo ben definito s' ha a Palena: dittonghi discendenti e precisamente sempre: *íe úo* nella metafonesi in qualsiasi condizione della sillaba, *ei ọ^u* fuor della metafonesi in sillaba libera. Tanto l' accentuazione di *íe, úo,* quanto e più i dittonghi discendenti *ei ọ^u* sono discosti dalle condizioni originarie; ma questa duplice forma di dittonghi inversi s' è sopra illustrata.

A queste di Palena corrispondono assai da vicino le condizioni di Paglieta, solo che s' ha quivi *ọ* da *ŏ* libero non metafonetico; e a queste di Paglieta s' avvicinano le condizioni di Gessopalena, Borrello, Ari e Ortona, colla differenza che anche il dittongo da *ĕ* libero non metafonetico è chiuso in *ẹ*.

Un secondo schema, sostanzialmente diverso, è quello che nel modo meno imperfetto si trova a Roccacaramanico e al quale si lasciano ricondurre la più parte degli altri schemi: caratteristica differenza dallo schema di Palena è che s' ha una recessione solo in sillaba libera; ogni dialetto ha poi le sue note individuali.

S' han dunque a Roccacaramanico queste condizioni: *íə* da *ĕ*, *íə*

da ĕ^m; *ẹẹ́* da ĕ]; *ȋ* da ĕ^m]; *ǫ* da ŏ; *úo ûú* da ŏ^m; *ǫ́ǫ* da ŏ]; *^{u}ó* da ŏ^m]. Note particolari *ié*] passa ad *íi*] e poi a *ȋ*]; e da *úu* s' ha *ûú* per la normale tarda progressione. Il giudizio su *ǫ́ǫ* è necessariamente incerto. — Allo schema di Roccacaramanico risalgono le condizioni di Casalincontrada, Salle e Caramanico.

Casalincontrada: *ei* da ĕ, *i* da ĕ^m, *ẹ* da ĕ]; *ǫ^u* da ŏ, *uü* da *o*^{m}, *uó* da ŏ^m. Nota individuale: i dittonghi *ie úo* danno *íi úü*; *íi* si contrae in *i*; in *uü* s' è avuta la solita tarda progressione.

A Salle le condizioni son queste: *ai dįə* da ĕ, *ẹi*, *æįi* da ĕ^m; *ẹẹ́* da ĕ]; *iė*, *ẹ́ẹ* da ĕ^m]; *ǫ^u*, *au* da ŏ; *auwə*, *ǫu* da ŏ^m; *uó* da ŏ^m]. — Nota individuale *æi* sta per *íe íi*, *ǫu* per *úo úu*; ossia s' ha uno sviluppo ulteriore di quella degenerazione alla quale s' è arrestato Casalincontrada. — Le forme *o^u ǫu* son critiche per la cronologia relativa del fenomeno; ossia dall' antico *óo*, continuatore d' ŏ non metafonetico, s' è avuto un *o^u* con un *ų* evanescente, dal più recente *úo* s' è avuto un *ou* con un *u* pieno.

Caramanico: *ẹ* da ĕ; *ẹ* da ĕ^m; *ẹ*, *ẹ*, *iá*, *iá' iẹ* da ĕ]; *e* da ĕ^m]; *ǫ* da ŏ; *ǫ u eu* da ŏ^m; *ǫ́ǫ* da ŏ]; *ǫ* da ŏ^m]. Nell' *iá*, *iá' iẹ́* da ĕ] e nell' *eu* da *o*^{m}[sono adombrate le condizioni dei dialetti precedenti. Ma mette il conto di fermarci a considerare codesti *ie iä*, *iá* da ĕ complicato non metafonetico. È questo l' unico esempio abruzzese in cui s' abbia *ié uó* non legati alla presenza di *i*, *u* finali. E io temo che il caso sia illusorio. Trovo citato dal Rolin una 1ª sg. *pienz* accanto a *pianz* e poi *pẹnz* e *pẹnz*. Ora non si può non pensare al *nìitərə* divenuto qui *niétərə* e poi *niátərə* per effetto dell *-a*; *pianz* appare un *pienz* passato a *pianz* nella 3ª persona e poi diffusosi anche alla prima; parimente giudico che debba reputarsi *pienz* la forma originariamente propria della seconda.

Da questo schema di Roccacaramanico proviene immediatamente un terzo, la cui caratteristica è questa: anche *ié*] *uó*] sono divenuti *íe*], *úo*], ma si riconosce la seriorità di questa nuova recessione, come a Erto, dalla diversa condizione del dittongo complicato che resta *ie úo*, laddove *íe*[*úo*[han dato dittonghi rovesciati anche espiratoriamente o loro succedanei. Partecipano a questo tipo, con molte caratteristiche individuali, Popoli, Sulmona, Bugnara, Tocco, S. Eufemia a Majella, Atessa.

Bugnara: *ei* da ĕ, *íe* da ĕ^m, *ẹ* da ĕ], *íe* da ĕ^m], *o^u* da ŏ, *u* da *o*^{m}, *úo* da *o*^{m}]. Caratteristica individuale, molto notevole, è che solo *úo* da ŏ^m s' è conservato; in modo che noi sorprendiamo il fenomeno dell' inversione espiratoria in un momento critico della sua evoluzione; nuovi passi avanti vediamo fare Atessa, Tocco, Popoli, S. Eufemia e Sulmona.

Atessa: *ẹ* da ĕ, *i* da ĕ^m, *ẹ* da ĕ], *iẹ* da ĕ^m]; *ǫ* da ŏ, *u* da ŏ^m, *úo* da ŏ^m. Nota individuale: non solo *u* da *úo*[, come a Bugnara, ma anche *i* da *íe*.

Tocco: nota differenziale da Atessa è *oi* da ĕ^m[. Ossia *íe*, ridottosi ad *ii*, in Atessa rimane a questo stadio, a Tocco si apre

ulteriormente in *ëi oi*. Del resto la coincidenza è perfetta anche in *u* da *úo úu*.

Popoli: *ę* da *ĕ*, *oi* da *ĕ^m*, *ę* da *ĕ*], *ió* da *ĕ^m*]; *ǫ*, *éu* da *ŏ* *ᵉiu* da *ŏ*; *uó* da *ŏ^m*]. Nota differenziale da Tocco: un passo avanti sulla differenziazione di Tocco da Atessa, anche *úu* da *úo* si schiude nel dittongo *ᵉiu*.

S. Eufemia: *ę* da *ĕ*; *ę* da *ĕ^m*; *ęę́* da *ĕ*]; *ᵉi* da *ĕ^m*]; *ǫ* da *ŏ*; *u* da *ŏ^m*; *úo* e *ǫ* da *ŏ^m*]. Note caratteristiche: una spiccata tendenza all' assimilazione degli elementi dei dittonghi; poi una progressione di *íe* da *ĕ*] in *ęę́*, colla quale si sana il contrasto tra *ęę́* e *úo* da *o^m*].

Veniamo dopo ciò alle condizioni più complicate di Sulmona. Vi s' ha *äi*, *oi* da *ĕ*; *ᵉií* da *ĕ^m*; *ęę́* da *ĕ*]; *íę ía* da *ĕ^m*]; *o^u* da *ŏ*; da *ŏ^m*, in città *ǫu*, in campagna *úo*; *úo* da *ŏ^m*] in città e in campagna. Che *ǫu* da *o^m*[sia il tardo rovesciamento d' un dittongo si vede chiaramente dal fatto che l' *u* è plenisonante, mentre nel più antico dittongo rovesciato da *ŏ*[puro esso è affievolito in *u*; la forma poi anteriore all' *ou* ci è offerta dalla *úo* della campagna. Ma quest' *ou* cittadino ci si presenta a primo aspetto in un' opposizione strana all' *úo* della campagna e all' *ᵉií* comune alla città e alla campagna. Il disaccordo tra l' *ou* cittadino e l' *úo* campagnuolo si spiega facilmente pensando che l' *uó* nella campagna avesse prima della recessione un *o* sguajatamente largo, in modo che avvenuta la recessione esso non si restringesse che a mezzo. Ma è anche strano il diverso trattamento dell' *úo* che diede *ou* da quello di *íe* che diede *íi*, *ᵉii*. Si dovrebbe infatti aspettare che nel rovesciamento di *úo* in *ou*, nel grado *úu* della trafila, s' avesse quella progressione d' accento che s' ha in *ᵉii*. Il disaccordo si spiegherà così. Se anche in campagna *íe* è venuto ad *ií*, per la trafila di *íi* mentre l' *úo* vi è rimasto, vuol dire che vi era una diversità di grado d' apertura dell' *e* di *ié* e dell' *o* di *uó*, che più stretto era l' *e* più largo l' *o*. Quindi anche in città il ristringimento dell' *e* di *íe* ad *i*, onde s' ebbe *íi*, potè avvenire prima del ristringimento dell' *o* in *u*, onde s' ebbe *úu*; ma, se *íi* ed *úu* son sorti in età diversa, ecco giustificato come potessero non avere lo stesso risultato; possiamo aggiungere: mentre *úu* è divenuto *ou*, in quell' età la tonica non subiva alcun ulteriore allungamento; *íi* da *íe* si trovò a sorgere invece in un' età in cui ebbero luogo incrementi quantitativi e di conseguenza progressioni d' accento tra elementi omogenei.

Un quarto schema è: in metafonesi, sempre dittonghi ascendenti in qualsiasi forma della sillaba; condizioni che si riscontrano a Musellaro, Agnone e Torre dei Passeri. Queste condizioni potrebbero ben essere primitive: un *į* e un *ų* che si fossero sviluppati tra *i-é* e *u-ó* in sillaba libera potrebbero aver impedito qui una recessione che è comune di tutta l' altra parte dell' Abruzzo. Dico questo perchè mi pare un po' difficile che dialetti come

quello di Musellaro che dice *kreóuwjete* per 'credo' e come l' agnonese che conosce strascicamenti e frangimenti gravi delle toniche (per es. *kiéurę* cūlu) potessero restar meglio di altri fedeli alle condizioni primitive; e non sarei alieno dal pensare per questi luoghi ad una tarda evoluzione di *íe*, *úo* in *íee*, *úoo* onde *iée*, *uóo* > *ié*, *uó*. Condurrebbe su questa stessa via il fatto che nei prospetti il Rolin dà come continuatori di ĕ di sillaba libera in metafonesi a Musellaro *oi*; l' *ié* l' ho trovato io a pag. 24 del Ber. in *ćiéd* cielo; anche, l' *ůo* ha la prima vocale, *ů*, di quel colore che sogliamo incontrare negli *ůú* derivati da antichi *úu*. Anche Torre dei Passeri partecipa di questo stesso fenomeno. — Rammento quanto a Musellaro le difficoltà che incontravamo sopra a proposito della doppia forma *íe ié* da ĕ.

Riassumendo ora quanto s' è venuto esponendo, tolti pochi casi d' incertezza per ragioni intrinseche od estrinseche, tutta la vicenda della dittongazione o meglio dei frangimenti vocalici abruzzesi appare chiaramente regolata da queste norme: s' ha in un primo periodo una recessione dei dittonghi ascendenti, recessione che si compie o solo in sillaba libera oppure, più tardi, anche in sillaba complicata; segue un altro periodo, in cui si nota una progressione nei dittonghi omogenei discend enti diqualsiasi origine e nei polittonghi enfatici.

B. Alterazioni della qualità d' accento avvenuta per disquilibrio della sillaba disaccentata in dialetti lituani.

Spetta, come s' è detto, al de Saussure il gran merito di aver formulata la legge che alle vocali lunghe i. e. spetti in lituano l' accento vibrato (legge di *stóti*). Ma s' è anche detto che i casi ribelli alla legge erano altrettanti quanti i casi legittimi.

Parimente, se di norma ă ed ĕ, continuatori nel lituano di i. e. ă, ə, ŏ, o̊̆, ed ĕ, sono distesi, non mancano casi in cui essi portano il vibrato.

Ben è chiaro che tali condizioni non potevano non recar nocumento alla mia tesi di un nesso storico fra le condizioni accentuative latine e le condizioni lituane; io ho cercato pertanto di coordinare codeste anormalità lituane ai casi normali.

Il risultato della mia indagine è il seguente:

Una semirivoluzione delle qualità d' accento nel lituano avvenne per due gravi turbamenti ch' ebbero luogo, in varia età, nelle sillabe disaccentate. Vale a dire:

1. Ancora in periodo proetnico lituano le sillabe disaccentate lunghe originariamente e quindi per natura vibrate diventano distese.

2. Nel periodo di vita individuale di alcuni dialetti lituani ă ed ĕ in sillaba disaccentata accolgono il vibrato breve.

Ora, se per una ragione o per altra, che studieremo, l' accento principale della parola venne a posare su sillabe antecedentemente atone o alle toniche furono riferite le condizioni delle atone per analogia:

1. In periodo originario lituano le lunghe originarie ebbero il disteso.

2. In periodo di vita individuale di singoli dialetti le lunghe ebbero il disteso e le brevi eventualmente il vibrato breve.

Che i due fenomeni non siano avvenuti contemporaneamente nei singoli dialetti, ma siano cronologicamente separati, come s' è detto, si rileva da tre fatti:

a) Soltanto alcuni dialetti conoscono l' *à* e l' *è* da *ā̆* ed *ē̆*. Ciò avviene: 1. nel lituano occidentale (cfr. Kurschat, Gr. § 110 e Gauthiot, Parole 1900, pag. 259 seg.); 2. nel dialetto settentrionale del Baranowski (B. apd. Leskien IF. Anz. vol. XIII, pag. 91 segg.) che in qualche parte coincide coi dialetti studiati dal Jaunis (cfr. Leskien IF. Anz. vol. XIII, pag. 93 segg.) del circondario di Ponevěž.

Invece nei dialetti orientali, e, almeno in parte, nei zemaitici questo fenomeno non s' ebbe. Per la parte orientale abbiamo l' esperienze del Gauthiot. Per i zemaitici vale l' attestazione del Jaunis relativa a Dorbjany: „Die alten Kürzen *a*, *e*, *i*, *u* in nicht diphthongischer Stellung werden, wenn sie sekundären Hochton haben (durch Rückziehung älterer Endbetonung), mittelzeitig steigend: *kásu* (*kasù*), *véžu* (*vežù*), *ríszu* (*riszù*), *súku* (*sukù*).“ Il ‚werden‘ è inesatto; gli è che le antiche distese *ā̆ ē* disaccentate hanno anche qui conservato le condizioni di loro naturalmente proprie e nella recessione ebbero l' accento disteso. Dimostrano appunto questi dati, che, dove *ă* ed *ĕ* disaccentati sono ridotti ad *à*, *è*, questa mutazione è avvenuta individualmente nei singoli dialetti e non nel periodo unitario.

b) Al contrario che *è* ed *à*, le disaccentate col disteso da originarie vibrate sono generalmente conosciute in campo lituano. In tutti i dialetti, secondo il Jaunis, le disaccentate sono distese (v. Jaunis-Leskien, IF. Anz., vol. XIII, pag. 82, 94).

Ciò deve valere anche per l' alto lituano. Un dubbio relativo a questo si potrebbe muovere solo per il silenzio del Kurschat; ma esso dubbio è eliminato per questa considerazione. Le lunghe e i dittonghi lunghi, come s' è accennato, si riducono nella quantità se tonici, ma non si riducono se disaccentati; ciò prova che nell' atonesi non erano vibrati.

c) La sfera morfologica degli *è à* è in alto lituano molto più ristretta che non quella delle vocali distese da originarie vibrate. Queste condizioni dell' alto lituano risultano chiare, solo se si ammette che i fenomeni siano avvenuti in età diversa.

I due fenomeni si potrebbero spiegare così, che nei due diversi momenti avvenga una diminuzione di quantità nella sillaba disaccentata e che alla mutata quantità consegua per via analogica uno spostamento dell' accento; le bimore da trimore avrebbero assunto l' accento delle bimore originarie, le unimore da bimore necessariamente l' accento delle unimore.

Ma si può anche concepire il fenomeno in maniera affatto

diversa; pensare cioè che in sillaba disaccentata le vibrate divengono distese e le distese in parte vibrate e che a questa rivoluzione accentuativa corrisponda la mutata quantità: cioè le originarie vibrate e lunghe, divenute distese si conservano lunghe, le originarie distese, divenute vibrate, si abbreviano.

Dimostrato che i due fenomeni non sono avvenuti contemporaneamente, indicate le plausibili cause dei fenomeni, vediamo di determinare in quali condizioni sillabe disaccentate siano divenute toniche o in quali condizioni alle toniche sia stata eventualemente riferita per estensione analogica la qualità d' accento delle atone.

La materia consiglia di trattare, finchè si può separatamente gli altri dialetti dall' alto lituano.

A. Una serie di recessioni d' accento di parola è avvenuta in periodo di vita individuale di singoli dialetti per ragioni meccaniche. Anzi uno sguardo complessivo dal punto di vista della recessione d' accento al territorio lituano dà occasione ad una osservazione che è molto interessante in sè e per sè: il fenomeno della recessione ha maggiore sviluppo a più alta latitudine. Il dialetto alto lituano del Kurschat non soffre alcuna recessione meccanica d' accento. È vero che anche secondo il de Saussure (IF. Anz. vol. VI, pag. 163) i gen. sing. *akmeñs*, *dukters̃* risalirebbero a forme anteriori *akmenìs*, *dukterìs*; ma anche al de Saussure, come mostrerò altrove, è sfuggito il vero carattere dell' evoluzione accentuativa nella declinazione lituana, i cui paradigmi furono tutti trasformati per analogie accentuative; anche in *akmeñs*, *dukters̃* l' accento disteso va attribuito all' analogia di tutti gli altri genitivi, che in tutti paradigmi hanno l' accento disteso. Il dialetto altolituano non ha avuto altre recessioni se non qualche dinamica, come vedremo.

Subito a nord di questo territorio, a nord di Pillkallen, in quel territorio che il Kurschat chiama „nordlitauisch“ una recessione, a giudicare dai materiali che ci offre il Kurschat, dovrebbe essere avvenuta in parole (solo in parole polisillabe?) col vibrato sulla finale: alit. *mergomìs*, ndlit. *mergom̃s*.

Nei dialetti zemaitici 1 e 2 del Baranowski come appare dai materiali riferiti dal Leskien l. c. pag. 87 segg., tutte le parole col vibrato sulla finale diventano atelotoniche: alit. *turiù*, zem. *tùru*; di più si riscontra qui anche un principio di recessione in sillaba che prelude alle condizioni lettiche; „Die steigend betonten Diphthongen (◡–́) drehen ihr Quantitätsverhältnis um zu –◡̀, daher *kìrwys* (statt *kĩrwys*), *dāùg* (statt *daũg*)“, Leskien ib. pag. 87; che si tratti di una incipiente recessione in sillaba appare non solo da codeste condizioni quantitative, ma dall' espressa informazione del Jaunis che a Dorbjany (dove si parla un dialetto zemaitico) le antiche brevi *ǎ ě*, se conservano l' accento originario, sono accentate con un accent oascendente-discendente (cfr. Leskien, l. c. pag. 96); non

hanno accento recessivo di parola le telotoniche col disteso: zem. *valdžù*, *valdžãù* = alit. *valdžaũ*.

Anche il distretto di Kowno, informa il Baranowski, che nella parte meridionale non conosce recessioni d' accento (Leskien, l. c. pag. 86 seg.). Queste condizioni dei dialetti meridionali si estendono anche ai dialetti orientali nn. 8, 9, 10, 11 del Baranowski (Leskien ib., pag. 86 e 89 segg.). Invece si ha di nuovo la recessione in quel dialetto che il Baranowski chiama nordlitauisch e che occupa la parte nordovest del dialetto di Ponevěž (cfr. Leskien, ib. pag. 86 e 91 seg.). E tra il sud, che non conosce recessioni, e il nord, dove la recessione è generale, vi è un territorio dove la recessione è parziale: „die Zurückziehung herrscht von der kurländischen Grenze bis zum Orte Kriničin" (Leskien, ib.); invece da questo punto verso il sud si ha la recessione solo con esito trocaico (ib.).

Vediamo dunque prima le condizioni accentuative in sillabe che assunsero l' accento in periodo di vita individuale di questi dialetti e che nel periodo unitario lituano erano disaccentate.

In questi dialetti, quando l' accento recede di una sillaba dalla fine della parola, se la penultima contiene lunga originaria, posa su di essa il disteso. Nordlittauisch del Kurschat: § 506, loc. pl. *javũs* per *javůsè* (senza indicazione di luogo); § 148, loc. sg. *svetỹ(j)* per *svetyjè* („besonders im nördlichen Littauen in dem Strich des sog. Hochlittauischen um Kowno"); temi in *ā*: loc. sg. *mergõj*, loc. pl. *mergõs* per *mergosè*, istr. pl. *mergom̃s* per *mergomìs* (§ 584, 585: „la vocale desinenziale cade per lo più nell' alto lituano"); nel § 596 si oppongono le forme *valdžiõj*, a *valdžiõms*, *valdžiõs* alle „normalen hochlittauischen Formen" *-ojè*, *-omìs*, *-osè*; § 659, temi in *-i-*: l. sing. *szirdỹ(j)*, l. pl. *szirdỹs* per *szirdyjè*, *szirdysè* (senza indicazione di luogo); § 695, temi in *-u-*: loc. pl. *dangũs* per *dangùsè* (senza indicazione di luogo). È notevole che il Kurschat dichiara più frequenti le forme di locativo colla recessione, *-ỹs -ũs*, delle forme di istr. *-im̃s -um̃s*; ciò vale più frequente la recessione con esito trocaico che la recessione con esito pirrichico. § 730: *akmenỹ* per *akmenyjè*, *akmenỹs* per *akmenisè*, senza indicazione di luogo; § 801: agg. fem. loc. sg. *gerõj*, pl. *gerõs*, istr. *gerõms* per *gerojè* ecc. (senza indicazione di luogo). — Di forme bisillabiche con accento recessivo non trovo citate nel Kurschat altro che le forme del pronome *tàs* e la terza sg. del verbo essere: *yrà*. „Beim Masc. verkürzen sich in der gewöhnlichen Volkssprache, besonders im nördlichen Littauen, istr. *tůmì* in *tũm* und *tũ*, pl. loc. *tůsè* in *tũs*. Beim Fem. kommen folgende Verkürzungen vor: loc. s. *tõj* für *tojè*, istr. pl. *tõms* für *tomìs*, loc. pl. *tõs* für *tosè*"; § 877 seg. Probabilmente, se pur non sia azzardato argomentare ex silentio, e anche altre forme bisillabe con recessione esistano, la singolarità va attribuita alla proclisi del pronome. § 1152: Das Schlufs-*a* der 3. P. fällt (il K. ha più in mira sempre la caduta delle vocali che non la recessione, e questo è una delle ragioni della sua indeterminatezza

nelle informazioni) zumal im nördlichen Littauen, in der gewöhnlichen Sprache meistens ab ... auch beim Hilfsverbum wird die 3. Pers. verkürzt ... *yrà* zu *ỹr*." Anche *yrà* va fra le proclitiche.

Altri dialetti. Dorbjany (zemaitico): *zmuõna* = alit. *zmonà*, *gỹva* = alit. *gyvà*. Distretto di Ponevěž *sũnъs* = alit. *sūnùs*. Cfr. Baranowski e Jaunis apd. Leskien, ib. pag. 94 e 95

à ed *ì* per recessione avvenuta in tempo storico s' ha in questi dialetti nel distretto di Ponevěž sett., cfr. Jaunis-Leskien, ib. pag. 95, e nel Nordlittauisch del Baranowski: *àk* = istr. *akià* di contro ad *ãk* = *ãki* (cfr. Leskien, ib. pag. 92). Strano il modo come il Leskien s' esprime: Ist eine betonte Silbe am Ende weggefallen so mufs selbstverständlich der Hochton auf die nächstvorangehende Silbe versetzt sein; è superfluo dire che è avvenuto proprio l' opposto.

B. Come s' è sopra accennato, l' alto lituano non sofferse fortunatamente recessioni d' accento in periodo della sua vita individuale. Onde, studiando le condizioni sue, potremo vedere quanto si fossero mutate le condizioni nel periodo unitario lituano. E potremo veder qui spiegata la mancata coincidenza tra le alterazioni delle lunghe vibrate in lunghe distese e le alterazioni delle brevi distese in brevi vibrate.

1. Nel verbo lituano troviamo queste condizioni accentuative.

a) I presenti primitivi in *-u* di 1ª e 2ª e i presenti in *-ju* sono stabili e atelotonici se la tonica della base ha il vibrato lungo (cfr. Kurschat § 1225, es.: *bė́gu gũ'dżiu*, § 1238, es.: *kosiu*, § 1239: *stówju*); se invece la base ha sulla penultima il disteso si ha un paradigma accentuativo mobile e precisamente sono paratelotoniche col disteso o vibrato breve tutte le persone meno la 1ª e 2ª sing., telotoniche e vibrate la 1ª e la 2ª sing. (es. *aunù*, *aunì*, *aũna*, ecc. 'calzare'; *imù*, *imì*, *ìma* ecc. ecc.).

È questo un effetto della legge formulata dal de Saussure, che una sillaba vibrata breve o lunga attira a sè l' accento quando l' antecedente è distesa o vibrata breve. Detratti dunque gli effetti di questa legge, il presente dei primitivi lituani in *-u* si può ricondurre ad uno stadio anteriore all' attuale di assoluta atelotonesi.

Nei presenti di 3ª e 4ª in *-au*, *-ai*, *-o*, *-ova*, *-ola*, *-ome*, *-ole* si ritrova lo stesso giuoco accentuativo, per quanto la prima e la seconda singolare abbiano e, come vedremo, abbiano avuto ab antico il disteso e per quanto nel plurale e duale l' *o* dovesse avere il vibrato e provocare quindi una progressione d' accento. È chiaro quindi che i presenti in *-au* si sono modellati sui presenti in *-u* di 1ª e 2ª e sui presenti in *-ju* di prima[1]; ed a maggior ragione si riconducono anche questi presenti ad anteriori atelotonici.

E atelotonici del tutto dovevano essere i presenti di 2ª in *-iu* in quanto corrispondano a originarj in *ejō*.

[1] Ricordo le analogie accentuative fra forme simili nella declinazione, cui sopra si accennava.



Non sono naturalmente queste le condizioni primitive; conforme alle condizioni dell' ultimo periodo i. e. anche il lituano deve avere avuto in origine due tipi di temi in vocali, accentuanti gli uni normalmente la sillaba mediana di base, gli altri la sillaba finale della base; la condizione di completa atelotonesi va considerata come una generalizzazione delle forme verbali enclitiche di proposizione principale, come nel greco.

Ora di singolare v' è questo: che in sillaba mediana di base come sillabe distese possono valere anche le continuatrici di lunghe i. e. Senza tener conto dei dittonghi dove le condizioni quantitative originarie delle protoniche[1] non si possono più riconoscere, abbiamo[2]:

1. forme con ẽ:

1. Conjug. *jẽgia* (*pa-*), *lẽpia*, *rẽkia*, *stẽbia* (*si*), *wẽpia*,

accanto a forme in *ė́*:

bė́gu, *ė́du*, *sė́du* (*si-*), *brė́kszta*, *mė́kstu* (*mė́gau*), *plė́kstu*, *wė́stu* (*wė́sau*), *sė́ju*, *spė́ju* (*at-*), *grė́biu*, *grė́ziu*, *plė́kiu*, *plė́sziu*, *rė́żiu*, *sė́kiu*, *slė́giu*, *stė́giu*.

2. forme con *õ* accanto a forme con *ó*:

blõszkia, *cżiõżia*, *kõpia*, *krõkia*, *liõbia* (*si-*), *õszia*, *õszta*, *lõpsta* (*-pra*, *lõbo*), *stõksta* (*stõko*); e all' incontro: *bódżia* (*-si*), *glóbiu*, *kósziu*, *wókiu*, *wóżiu*, *bóju*, *jóju*, *klóju*, *lóju*, *móju*, *plóju*, *stóju*, *żióju*, *bóstu*, *mókstu*, *nókstu*, *sprókstu*, *szóku*.

3. forme con *ů̃*:

jů̃kia (*si-*),

accanto a forme con *ů́*:

gů́dżiu (fut. *gúsiu*), *jů́siu*, *szlů́ju*, *pů́lu*.

4. forme con *ỹ*:

gỹja, *lỹja*, *pỹpia*, *rỹja*, *tỹria*, *klỹkia*, *sznỹpszcżia*, *dỹksta* (*isz-*), *kỹla*, accanto a *kilù* fut. *kìlsiu*, *gỹsta*, *pỹksta*;

accanto a forme con *ý*:

dýkstu (*dýgau*), *gýstu*, *klýstu* (*klýdau*), *lýkstu* (*lýgau*), *plýsztu*, *slýstu* (*slýdau*), *wýstu* (*wýtau*), *żýstu* (*żýdau*).

5. forme con *ũ*:

dũksta (*dūkaũ*), *griũva* (*griũwaũ*), *kũsta* (*kūdaũ*), *liũsta* (*liūdaũ*), *pũva* (*puvaũ*), *rũksta* (*rūkaũ*),

accanto a forme con *ú*:

sprústu (*spriústu*, *sprúdau*), *trúkstu* (*trúkau*), *lúsztu* (*lúżau*), *plústu* (*plúdau*), *slúkstu* (*slúgau*), *snústu* (*snúdau*).

---

[1] Sì, nelle toniche per es. in *dẽgiu*. Ma queste, qui, non ci interessano.

[2] Do il verbo sempre nella terza persona quando le prime due sono telotoniche.

Delle altre conjugazioni se n' ha un minor numero d' esempj del genere.

Della seconda; *dẽvia dėvė́ti*, *rũp'* (*-ia*) *rūpė́ti*, *dũsia dūsė́ti* (*atsi-*).

Della terza *rẽdo rėdýti*; *rũko rūkýti*.

Della quarta: *rẽpso rėpsóti*, *wẽpso wėpsóti*, *riõkso rioksóti*, *žiõpso*, *žiopsóti*, *szỹpsos szypsótis*.

Considerando la costituzione etimologica di codesti verbi non si trova in essa alcun argomento che giustifichi la varia forma dell' accento lituano. Analizziamone qualcuno: *plė́kju* e *stė́gju* hanno il vibrato, *jė́gjù* e *rė́kjù* il disteso; eppure la loro costituzione etimologica è identica. Infatti: *plė́kju* continua un i. e. *ē* originario; il Hirt, Ablaut § 287, pone una base *pelēk*, forse si potrebbe porre una base *pelekā^x*, cfr. abulg. *plakati*, gr. πλαγῆναι; *stė́gju* ha un *ē* secondario cfr. ind. *sthágati*, gr. τέγω, lat. *tego*; come *plė́kju* ha un *ē* originario *jė́gju* potere: cfr. gr. ἥβη 'pubertà' v. Fick, Et. W. vol. I, pag. 522; come *stė́gju* ha un *ē* secondario *rė́kjù* 'grido', cfr. abulg. *rekǫ*, *rešti*, serb. *rečem reći* ecc. v. Miklosich, Et. W., s. v. *rek-*. Nella stessa opposizione stanno *spróġstu* e *kopjù*, entrambi da basi con *ō* originario; quello da base *sperē* / *ōg*, cfr. aat. *sprahha*, ind. *spūryati*, gr. σφαραγεῖν, lit. *spragù spragė́ti*, v. Hirt, Ablaut, § 253; il secondo da *kē* / *ōp*, cfr. lat. *cēpi cōpia*, lett. *kôpa* 'mucchio', gr. κώπη 'cappio'. E nella stessa opposizione stanno *jṹsiu*, *gṹdżiu* e *jṹkjù skṹpjù*; tutti quanti con *ů* secondarj: *jũsiù* da base *jeue*, ind. *yāuti*, gr. ζών-νῡ-μι, ind. *yavati yutás* v. Hirt, l. c. § 748; *gṹdżiu* da base *goua*, gr. γοϝήμεναι, γοάω, v. Hirt, ib. § 399; *jũkiù* scherzo da base *yoqo*, lat. *jocus*, gr. ἐψία, v. Fick, Et. W., vol. I, pag. 522 sotto la glossa *yoqo-s* (*yôq-*); *skũpjù* 'incavare' da base *skabō skabhō*, gr. σκάπτω, lat. *scabo* ecc. v. Prellwitz s. v. σκάπτω. E i confronti continuerebbero con lo stesso risultato: non nella costituzione morfologica del verbo si può trovare la ragione per cui esso abbia sulla lunga di base il disteso al posto del vibrato che naturalmente gli spetterebbe.

Se ricordiamo invece che tutto consiglia e nulla vieta di riferire al periodo originario lituano la riduzione del vibrato a disteso e che al periodo dell' atelotonesi del verbo dovè precedere un tempo in cui il verbo era in parte a base telotonica, sarà facile vedere nei presenti lunghi col disteso i continuatori degli origininari telotonici.

b) Il perfetto è pure a paradigma stabile e mobile. Come nel presente, sono telotoniche nel paradigma mobile la 1ª e la 2ª singolare. Come nel presente il paradigma mobile si ha con base a penultima distesa, es. *jẽgiaũ*, *jẽgeĩ*, *jẽge*, *jẽgėva*, *jẽgėta*, *jẽgeme*, *jẽgėte*; ma, come avviene solo nei presenti in *-aũ*, manca l' altra

[1] Dal punto di vista semasiologico si confronti il bel parallelo lat. *vīs*, gr. ἶ-ς, ind. *vayas* e i. e. **vī-ros*, lat. *vir*, celt. *fer*, got. *wair*, ind. *vīrds*.



condizione ritrovata nel presente in *-u* e che è indispensabile alla progressione d' accento il che vuol dire alla mobilità del paradigma accentuativo) cioè il vibrato nella finale, avendo tutti i perfetti, tanto quelli in *-iaũ*, *-eĩ*, *-e*, quanto quelli in *-aũ*, *-aĩ*, *-o* il disteso nella 1ª e 2ª sing. Inoltre la lunga del duale e del plurale non produce, come dovrebbe, la progressione d' accento.

Pajono queste condizioni come l' effetto di un' analogia del presente. Ma non è così; solo più tardi potremo riconoscere, studiando l' accentuazione dei composti, che i perfetti in *-iau* devono avere avuto il paradigma mobile ab antico e quindi in età più antica il vibrato sulla 1ª e 2ª sing. e i perfetti in *-au* un paradigma stabile e il disteso sulla 1ª e 2ª singolare; da questo noi dobbiamo arguire che avvenisse poi un' estensione analogica in doppio senso: si propagò prima a tutte e due le forme, *-iãu* e *-ãu*, il disteso; così si venivano a stabilire nel perfetto condizioni nuove, cioè un paradigma accentuativo mobile pur col disteso all' esito; ciò avvenuto, non si distinguevano più i perfetti mobili a disteso analogico (*-iãu*) da quelli stabili a disteso originario (*-aũ*); tanto che poterono questi piegarsi all' analogia di quelli, che avevano un paradigma accentuativo mobile antico, genuino.

Dai perfetti poi insieme coll' analogia morfologica si propagarono tali condizioni accentuative ai presenti in *-aũ*.

L' influenza dei presenti si esercitò invece sul duale e plurale dei perfetti dove *o* ed *ė* non provocano la progressione.

Ciò premesso sulle condizioni attuali, passiamo al punto che ora c' interessa. Come nel presente, anche nel perfetto possono valere per lunghe distese nella base anche le lunghe originarie un tempo vibrate. Ciò si spiega pensando che anche il perfetto come il presente una volta fosse a base telotonica ed atelotonica e poi, come il presente, diventasse tutto atelotonico, conservando però, come il presente, nel disteso sulle lunghe di base la marca della telotonesi primitiva.

Confrontando presente e perfetto si vede inoltre che nei verbi, i quali abbiano una lunga nella base in tutti e due i tempi, in entrambi i tempi si trova di regola la identica accentuazione: per es. 3. sing. perf. *jẽgė*, pres. *jẽgia*, 3. sg. perf. *bė́go*, pres. *bė́ga*, perf. *dũksto*, pres. *dũksta*, e così via in tutti i perfetti dei verbi di cui sopra abbiamo citati i presenti. Cfr. Kurschat, Gr. §§ 1225, segg.

Le eccezioni sono ben poche e facilmente giustificabili. Un manipolo un pò compatto, venti, ne offre il § 1239 del Kurschat; ma in nove alla prima di perfetto in *-ė́jau* corrisponde un presente in *-u*, o un presente in *-u* o in *-mi* accanto ad un presente in *-ju*; ciò sono: *bárszku*, *bìldu*, *dúzgu*, *móku*, *skámbu*, *társzku* e *sė́dmi* accanto a *sė́džiu*, *stówju* accanto a *stóju* e un antico *stówmi*, *wė́zdmi* accanto a *wė́zdžiu*, *žýdmi* accanto a *žýdžiu*. Si tratta dunque di perfetti legati a base d' altra categoria. Accanto poi a *nóriu* (perfetto *norė́jau*) s' ha una forma participiale *norį̃s* fossilizzata nella funzione

di avverbio col significato di „almeno, anche se solo“ e nella funzione di pospositivo col significato del latino *-cumque*, *-vis*; *mýliu mylė́jan* ha accanto a sè un altro verbo *mílstu milaũ* (cfr. abulg. *militi* supplicare e *umiljati sę* misereri, Miklosich, Et. W. s. v. *milu*). — Altrettanto sarà stato in origine degli altri. — Nel § 1245 s' incontra *gẽdmi*, *gė́stu*, perf. *gėdójau*, che si giustifica come i precedenti e *jė́skau jėskójau*, in cui si dovrà sospettare un' alterazione analogica nel paradigma del presente. Nei paragrafi precedenti ai citati non si trovano disaccordi accentuativi che in *tyriù*, *týriau*, *tìrsiu*, *tìrti*.[1] Qui la vocale lunga del presente si deve considerare analogica sulle altre forme del paradigma (cfr. *yrù* o *įrù*, *iraũ*, *ìrsiu*, *ìrti*, e, al contrario, *iriù*, *ýriau*, *ìrsiu*, *ìrti*).

Da che cosa proviene questa identità nelle qualità d' accento tra presente e perfetto nelle basi a vocale lunga? Essa non può essere l' effetto di una tarda analogia, perchè le differenze tematiche tra presente e perfetto sono numerosissime. Quindi si deve credere che nelle origini lituane presente e perfetto andassero d' accordo nel paradigma accentuativo, vale a dire che fossero quando l' uno anche l' altro a base o telotonica o atelotonica; effetto di questo accordo è l' attuale identità nelle qualità d' accento tra presente e perfetto, e continuatori delle basi telotoniche sono i presenti e perfetti distesi, e i presenti e perfetti attualmente col vibrato sono continuatori di presenti e perfetti a base telotonica.

In conclusione la storia dell' accentuazione del perfetto in lituano si divide in questi periodi:

1⁰. Il perfetto ha la base telotonica o atelotonica a seconda che la base è telotonica o atelotonica nel presente; ciò, s' intende, nelle basi parisillabe; i perfetti in *ė́jau* ed *ójau* seguono l' infinito. In questo primo periodo *-iáu* ha il vibrato *-ãu*, il disteso, in esso anche le sillabe protoniche vibrate si fanno distese.

2⁰. Avviene nel verbo la generalizzazione delle forme enclitiche di proposizione.

3⁰. Avviene la progressione meccanica d' accento onde *-iáu* riceve di nuovo l' accento, *-ãu* è baritono.

4⁰. *-iáu* riceve il disteso per analogia di *-ãu*, il quale dal canto suo s' informa analogicamente al paradigma accentuativo di *-iáu*, cioè riceve l' accento tutte le volte che la sillaba precedente è distesa.

c) Il futuro. Esso è attualmente nell' alto lituano sempre telotonico, in altri dialetti segue la norma del presente e del perfetto. Queste contradizioni le chiariremo più tardi; prima chiariamo un altro fatto. Meno che in un caso, tutti i verbi che hanno nel perfetto e nel futuro vocale lunga o continuatrice di vocale lunga (vocale lunga seguita da *i*, *u*, *r*, *l*, *m*, *n* si abbrevia nel futuro davanti all' *s*),

[1] Nel § 1229, *kūliù*, come risulta anche dal Wörterb. del Kurschat, va corretto in *kuliù* coll' *u* breve.



hanno costantemente la identica qualità d' accento nel futuro e nel perfetto. Ora, queste condizioni accentuative del futuro non corrispondono alla presumibile accentuazione originaria della base del tempo.

Quale era l' accentuazione del futuro nell' ultimo periodo i. e.? L' indiano, che solo può qui venire in ajuto, accentua sempre il *-syá-*. Se il futuro avesse sempre accentuato il suffisso caratteristico anche nel lituano, avrebbe dovuto avere sempre l' accento disteso sulla lunga di base.

Per giustificare le condizioni attuali si potrebbe ricorrere all' analogia del perfetto. Infatti perfetto e futuro vanno d' accordo quasi costantemente per la qualità; anzi i casi, in cui siano discordi si riducono a ben pochi: *sę́stu*, *senaũ*, *sę́siu*, *sę́sti*; *témstu*, *temaũ*, *témsiu*, *témti*; *bą̃lù*, *balaũ*, *bálsiu*, *bálti*; *szą̃lù*, *szalaũ*, *szálsiu*, *szálti*; *barù*, *bariaũ*, *bársiu*, *bárti*; *kalù*, *kaliaũ*, *kálsiu*, *kálti*; *malù*, *maliaũ*, *málsiu*, *málti* (Naturamente il vibrato è qui compensativo nel futuro e nell' infinito). Sennonchè l' accentuazione dell' indiano non è certo la originaria i. e., perchè di regola nel futuro i. e. la base è di grado normale (es. ind. *botsyáti*, *paviṣyati*, gr. *ἐλεύσομαι*); potrebbe l' alterazione delle condizioni primitive essere avvenuta nell' indiano; forse il *-sya-* fu in origine proprio dei verbi con significato intransitivo e dai presenti in *-ya-* fu determinata anche l' accentuazione dei futuri in *-s-ya-*; così si può giustificare la molto strana e certo tarda condizione dell' indiano; il mutamento d' accento non parrà inammissibile se si pensa che una parte delle forme, quelle delle proposizioni principali, erano enclitiche. Ma neanche ammettendo che il futuro i. e. fosse accentuato prevalentemente sulla base e che si fosse conservata una tale accentuazione nel lituano, si possono giustificare le condizioni attuali dell' alto lituano. A giustificarle conviene presupporre che il futuro accentuasse ora la base ora il suffisso, a seconda che la base degli altri tempi era telotonica o atelotonica, così che per es. ad *imù* **emidu* corrispondesse *imsiù* e ad *ė́du ė́diau* corrispondesse *ė́siu*. L' ipotesi non non ha nulla d' inverosimile.

d) L' infinito lituano è attualmente atelotonico tranne nella forma in *-tè*; e la forma in *-tè* è telonica solo se la penultima è distesa; si riduce dunque anche questa ad una antecedente forma atelotonica.

Anche nell' infinito possono valere come lunghe distese le vocali i. e. lunghe. E senza eccezione sono distese o vibrate nell' infinito quelle sillabe che sono distese o vibrate nel futuro.

L' infinito è nello slavo atelotonico; se fu atelotonico sempre nel lituano, il disteso sarà un' analogia del futuro.

Contro la norma sopra stabilita che perfetto e futuro con vocale tematica lunga hanno sempre ugual qualità d' accento abbiamo sopra detto che sta un unico caso. Il Kurschat, Gr. § 1225, Anm. 2 dice: „*sė́du* hat im Futur und Infinitiv, wie in den von denselben abhängigen Formen, statt der gestoſsenen oft eine ge-

schliffene Stammsilbe, Bsp.: *sẽsti*". Ora anche questa unica anormalità trova facile spiegazione per la legge che stiamo illustrando e la legge a sua volta in essa conferma: accanto all' intransisitivo di moto *sė́du, sė́dau, sė́siu, sė́sti*, 'porsi a sedere' si ha un intransitivo di stato *sė́dżiu, sėdė́jau, sėdė́siu, sėdė́ti* 'sedere'. In quest' ultime forme l' *ė* doveva secondo la nostra norma essere accentuato col disteso; e da qui potè anche estendersi analogicamente all' altra forma e dare *sẽsiu, sẽsti*, allato ai normali *sė́siu, sė́sti*; la conservazione di queste forme normali è, come ognun vede, molto importante.

Finora abbiamo considerate solo le basi in vocali lunghe. Rivolgiamo ora l' attenzione alla basi contenenti *ă* ed *ĕ*. Nelle forme verbali finora considerate esse vocali presentano due singolarità: primo, che nel presente e perfetto hanno un' acentuazione diversa che nel futuro e nell' infinito, e, secondo, che nel futuro e nell' infinito sono accentuate col vibrato breve anzichè col disteso, come si aspetterebbe. Quest' ultimo fatto ci appare ancora più strano, quando si pensa che nell' alto lituano il futuro è a paradigma stabile atelotonico.

Troveremo la soluzione del quesito, cercando di risolvere quell' altro sopra lasciato in sospeso, della divergenza tra i dialetti lituani nell' accentuazione della base dei futuri.

Ricordiamo che nell' alto lituano il futuro è a paradigma stabile atelotonico, che negli altri dialetti invece sono accentati il *-siù* e il *-sì* della 1ª ed 2ª sg. quando la penultima è distesa come nel presente. Conformi alla regola pajono le condizioni dei dialetti che presentano un paradigma mobile. Ma non è così; entrambi i sistemi sono l' effetto di un livellamento analogico di condizioni precedenti normali.

Il futuro dell' alto lituano in *-siu, -si, -si, -siva, -sila, -sime, -site*, coincide infatti perfettamente nella flessione coi presenti di 2ª in *-iu, -i* ecc. A questi corrispondono sempre temi di tempi generali in *ė*. Perciò con molto acume il Bezzenberger ricongiunge tali presenti ai verbi greci del tipo φιλέω, φιλήσω e ricongiunge i futuri in *-siu, -sime* ai futuri greci dorici in σέω, che solo l' Ascoli prima di lui aveva sospettato che dovevano essere doppioni indeuropei. Ora una forma in *-se̯ō- se̯es* necessariamente non poteva produrre la progressione d' accento; onde la mancata progressione nell' alto lituano è una buona conferma della ricostruzione del Bezzenberger. Viceversa, data l' analisi del Bezzenberger, non si riesce a giustificare le condizioni degli altri dialetti che aecentuano sotto le volute condizioni il *-siù* e il *-sì*. Gli altri dialetti presupporrebbero dunque un futuro in *-si̯ó -si̯éi*. Per conciliare le due opposte esigenze penseremo che il lituano doveva avere tutti e due i futuri, che poi nell' alto lituano prevalse l' accentuazione dei temi in *-se̯o*, in altri dialetti l' accentuazione dei temi in *-si̯ó*. Dovette dunque avvenire nell' alto lituano che nella 1ª e la 2ª singolare



venissero a trovarsi doppie forme, con l' accento vibrato su *à è* nei continuatori dei futuri in *s̨iṓ*, e con *ã ẽ* nei continuatori dei futuri in *sei̯ō̃*: le forme con *è à* finirono col prevalere. E a farle prevalere dovè contribuire anche questo fatto: molto spesso il futuro presentava vocale breve di contro al presente e al perfetto, in tutti i casi cioè dove la vocale lunga era seguita da *i, u, m, n, r, l.*

Nelle stesse condizioni che nel futuro si trovano *à, è* nel l' infinito. Può essere questo un effetto di una mera analogia perchè infinito e futuro vanno sempre d' accordo. Ma può aver contribuito anche l' infinito in *-tì* dove l' *è* e l' *à* erano, perchè disaccentati, brevissimi.

Ma ora bisogna rispondere ad un altro quesito: perchè le forme in *à è* si trovano solo nel futuro? perchè anche nel perfetto e nel presente la 1ª e la 2ª singolare non furono produttive di analogia sulle altre persone? Noi abbiamo detto che si deve ammettere che *ã ẽ* diventassero *à è* in sillaba disaccentata tardi nel periodo di vita individuale dei singoli dialetti. Ciò ammesso la risposta è facile: solo nel futuro si dava il caso che vi fossero un *à* e un *è* sotto l' accento, vale a dire in forme da futuri in *-siṓ* per analogia dei temi in *-sei̯ō̃* tardi divenute atelotoniche, laddove le forme sotto l' accento nel presente e nel perfetto non erano mai *à è* (vibrate) ma *ã ẽ* (distese) perchè fin dal tempo originario accentate e tali rimaste: es. fut. *dèksiu* in sostituzione di *deksiù*, *dèksi* in sostituzione di *deksì*, ma nel presente *dẽga*, *dẽgava*, *dẽgata*, *dẽgame*, *dẽgate*, con *e* dal periodo originario lituano accentuato col disteso. Si aggiunga che i presenti in nasale *gendù* (fut. *gèsiu*), *g̨ẽstù* (id.) *jenkiù* (fut. *jèksiu*), *kankù* (fut. *kàksiu*), *rankù* (fut. *ràksiu*), *randù* (fut. *ràsiu*), *senkù* (fut. *sèksiu*), *skrentù* (fut. *skrèsiu*), *snenkù* (fut. *snèksiu*), *tenkù* (fut. *tèksiu*), *trę̃sztù* (fut. *trèsziu*) non potevano avere il vibrato breve, neanche nella 1ª et 2ª atone del presente.

e) La flessione del presente del verbo „essere“ è data dal Kurschat, § 1106 così: Praesens, alte Form: ind. S. 1. *esmì*, 2. *esì*, 3. *ẽsti* (od. *èsti*), D. 1. *ẽswa* (od. *èswa*), 2. *ę̃sta* (od. *èsta*), P. 1. *ẽsme* (od. *èsme*), 2. *ẽste* (od. *èste*); neue Form *esù*, *esì*, *yrà*, *ẽsawa* (*ẽsawa*), *ẽsata* (*ẽsata*), *ẽsame* (*ẽsame*), *ẽsate* (*ẽsate*).

A dilucidazione storica valgono poi queste parole del Kurschat, § 1108: Gegenwärtig sind im Litt. von diesem Verb im Präs. zwei Formen im Gebrauch, eine alte bindevokallose, in grosser Übereinstimmung mit dem Skr., auf *-mi* und eine neuere mit einem Bindevokal versehene auf *-u*. Zu besserer Übersicht sind beide Formen oben neben einander gestellt. Die 2. P. S. ist nur in einer Form vorhanden. In der alten Form wird das *e* der Stammsilbe in der 3. P. *esti*, so wie in den Formen des Dual und Plur. in verschiedenen Gegenden verschieden, theils lang (*ẽsti*), theils kurz (*èsti*) gesprochen. Das macht, dieselben sind nirgends mehr recht im Volksmunde vorhanden und wird daher ihre Aus-

sprache durch die Geistlichen und Lehrer bestimmt. § 1109 a: „Von Russ ab nördlich hinauf nach Memel und weiter . . . wird im Dual und Plur. *ẽ* statt *ė̃* also *ẽsame* etc., statt der gewöhnlichen Form *ė̃same* etc. gesprochen.“

La storia di queste forme è pertanto facilmente spiegabile: *esmì* ed *esì* stanno per *ẽsmí ẽsi* per la solita progressione d' accento. *ẽsti èsti*, *ẽsva ẽsta ẽsme ẽstee èsva* ecc. sono pronunzie letterarie tradizionali; ma si giustificano bene tutte. *ẽsva* ecc. son le forme più antiche e normali sorte quando tutto il verbo assunse l' accentuazione della semienclisi; in luogo di *ẽsti* ed *èsti* si aspetterebbe *estì*; la recessione qui è più recente e provocata dal fatto che tutti i verbi erano basitonici nella terza persona; nulla vieta di pensare che tale recessione analogica si producesse in periodo di vita individuale dell' alto lituano, dopo che *ẽ* disaccentato era divenuto *è*; ciò posto l' *è* di *èsti* risulta pur normale; *ẽsti* invece si giustificherà come un' analogia di *ẽsva* ecc. viceversa *èsva* ecc. saranno analogie del normale *èsti*; l' *a* in *ė̃sava* finale di radice in *ė̃sava*, *ẽsava* ecc. è evidentemente analogico e formato sul rapporto di *esì* con *sukì*; l' *ė* di *ė̃sava* ecc. è per estensione analogica di **ēs*; il disteso in *ė̃sva* ecc. è sorto così: *esvà* con *ė* analogico si muta prima in *ėsvà* (con *ė̃* nella disaccentata), indi ha luogo la recessione e l' *ė* assume naturalmente il disteso che possedeva in formula disaccentata.

2. Sui temi nominali non posso trattenermi convenientemente a lungo, dovendo per ora sorvolare sulla storia dei paradigmi accentuativi della declinazione, dacchì si riconnettono le mie idee in proposito ad un complesso d' idee sulla morfologia primitiva della declinazione i. e., che qui non potrei esporre episodicamente e perchè un giuoco accentuativo peculiare della declinazione slava ricorre anche nella lituana e ancora non m' è riuscito di sceverare nettamente quel che fu comune alle due lingue nel loro periodo unitario, da quel che è frutto dell' elaborazione di ognuna delle due lingue.

Accontentiamoci per ora di considerare i paradigmi nella loro condizione attuale o meglio nella condizione immediatamente precedente all' attuale, che si ottiene detraendo gli effetti della progressione meccanica d' accento per opera di seguente vibrata.

I temi in *e* / *o* hanno questi paradigmi accentuativi:

Singolare.

n.	*dė̃vas*	*aũtas*	*ė́ras*	*vė́jas*
g.	*dė̃vo*	*aũto*	*ė́ro*	*vė́jo*
d.	*dė̃vui*	*aũtui*	*ė́rui*	*vė́jui*
a.	*dė̃vą*	*aũtą*	*ė́rą*	*vė́ją*

v. *dëvè*	*autè*	*é're*	*vė'je*
i. *dëvù*	*autù*	*é'ru*	*vė'ju*
l. *dëvè*	*autè*	*é're*	*vė'je*

Plurale.

n. *dëvaĩ*	*aũtai*	*ėraĩ*	*vė'jai*
g. *dëvũ*	*aũtu*	*ėrũ*	*vė'ju*
d. *dëváms*	*aũtams*	*ėráms*	*vė'jams*
a. *dëvùs*	*autùs*	*é'rus*	*vė'jus*
i. *dëvaĩs*	*aũtais*	*ėraĩs*	*vė'jais*
l. *dëvũsè*	*autũse*	*ėrũsè*	*vė'jũse*

Duale.

n. *dëvù*	*autù*	*é'ru*	*vė'ju*
d. *dëvám*	*aũtam*	*ėrám*	*vė'jam*
i. *dëvãm*	*aũtam*	*ėrãm*	*vė'jam*

Il nom. du. serve anche per il voc. e l' acc., il nom. pl. anche per il voc.

Detratti gli effetti della progressione il tipo *aũtas* si riduce al tipo *vė'jas* e il tipo *dẽvas* al tipo *é'ras*.

Ora gettiamo nella forma paradigmatica primitiva *dẽvas-é'ras* una parola del tipo prosodico ⊥ ⊻ (colla vocal di base lunga e vibrata). Che ne risulterà? Evidentemente questo: i casi atelotonici daranno una serie accentuativa ⸝ ⊻ (la vibrata resterà tale), i casi telotonici invece una serie accentuativa ≃ ⊻ (∼ indica qui solo la qualità di accento, non la posizione dell' accento, si avrà cioè una vocal di base lunga distesa), dunque per es. n. sg. *é'ras*, n. pl. *ėraĩ* (con *ẽ* nella base). Ora da questo tipo *é'ras ėraĩ* (con *ẽ*) poteva benissimo sorgere per livellamento analogico un nuovo tipo cioè estendersi la distesa del plurale al singolare e prodursi una forma del tipo **ẽras-ėraĩ* (con *ẽ*); (ciò nelle parole: *ė̃szmas*, *jũkas*, *lõpas*, *mũsaĩ*, *nũdaĩ*, *pũkas*, *rẽdas*, *rẽksmas*, *rỹkas*, *sklỹpas*, *ũsaĩ*, cfr. Kurschat § 541); e una parola del tipo predetto *jũkas* — *jũkaĩ*, sull' analogia di *aũtas* — *aũtai*, poteva assumere il paradigma di quest' ultimo (ciò nelle parole del tipo *põnas*, che è paradigmatico presso il Kurschat (cfr. Gr., pag. 150), cioè in: *bliũdas*, *bõsas*, *bũbnas*, *dỹvas*, *pỹwas*, *spė̃tas*, *ũmas*, ecc., cfr. Kurschat § 542.

Altrettanto si potrebbe ripetere degli altri paradigmi. Ma ora è da domandare come mai se vi fu un livellamento analogico delle accentate vibrate sulle disaccentate distese non vi fu poi un livellamento analogico delle accentate *ã ẽ* sulle disaccentate *à è* (onde per es. *krãsztas*, *krasztaĩ* e non *kràsztas*, *vãgį vagìs* e non *vàgį* ecc.)? Il fatto si spiega se si ammette che la riduzione di vibrate postoniche in distese avvenisse in periodo predialettale e la riduzione di *ã ẽ* disaccentate ad *à è* in periodo dialettale; cioè

quando sorsero *à* ed *è* la tendenza ai livellamenti analogici era finita; un livellamento analogico è superfluo dirlo, può, ma non deve, aver luogo.

3. I pronomi lituani hanno le seguenti forme col disteso illegittimo inquantochè sono forme di casi accentati in periodo i. e., e nel lituano stesso nel nome, col vibrato: n. pl. *tẽ szẽ jẽ*, n. du. masch. *tů̃du, sziů̃du, jů̃du*, n. du. femm. *tẽdwi, szẽdwi, jẽdwi*.

Di queste forme si spiegano agevolmente *tů̃du, tẽdwi* e tutti gli altri duali, perchè sono i pronomi dimostrativi frequentemente proclitici, e colla proclisi l' antico acuto doveva divenire disteso, secondo la data norma. Per le altre forme che pur apparentemente potrebbero spiegarsi con la stessa norma c' è una non apparente difficoltà. Alcune forme pronominali monosillabe hanno il vibrato breve, onde si potrebbe dedurre che le vibrate finali si abbreviano prima della trasformazione delle vibrate protoniche in distese. Ma le forme col vibrato si potrebbero giustificare col fatto che i pronomi si trovano spesso anche isolati, in pausa: *tẽ* sarebbe allora la forma della proclisi, *tà* e simm. le forme delle pausa.

Sennonchè questa prima difficoltà si complica con un' altra. Accanto a forme di pronomi col vibrato breve si trovano forme col vibrato lungo: accanto all' istrumentale femminile *tà szià jà* esiste una forma *tá sziá já*, accanto ad una forma acc. plur. masch. *tùs sziùs* una forma *tús sziús*, accanto ad una forma di accusativo plur. *tàs sziàs* una forma *tás sziás*, solo una forma d' accusativo plur. *jů́s* e solo una forma d' accusativo plur. *jàs*; e finalmente *kuriùs* e *kuriů́s* chi?, il quale.

Come spiegare questa singolarità accentuativa della declinazione pronominale lituana? La spiegazione sta in questo passo del Kurschat Lit. Gr., § 872: „die längeren Formen (*tů́s, sziů́s, tás, sziás* e *jů́s*) werden besonders da gebraucht, wenn die betreffenden Pronomina nicht mit einem Substantiv unmittelbar verbunden, sondern freier und selbständiger stehen." Da ciò si rileva che le forme col vibrato lungo son le forme dell' enfasi. In che rapporto staranno ora con tali forme da una parte *tà* e simm. dall' altra *tẽ*? Io penso che *tẽ* sia la forma della proclisi originaria lituana e che *tà* e simm. siano invece le forme proclitiche delle forme enfatiche *tá* ecc. sorte quanto quest' ultime uscirono dai loro confini legittimi primitivi, cioè si adoperarono non solo in enfasi ma anche in proclisi.

Le conclusioni a cui venivamo sono confermate da un caso affatto isolato. Sono in lituano corrispondenti ai correlativi lat. *quo — eo*, *jů — jů*, che dal Kurschat son riferiti con due accentuazioni *jů́ — jů́* e *jů̃ — jů̃*. Nè la ragione del vibrato nè la ragione della doppia forma accentuativa si lascia a prima giunta scoprire. Poi del vibrato questa si presenta come l' unica possibile causa;



quo — *eo* sono enfatici e quindi per natura loro ortotonici; l' ortotonesi del monosillabo avrà salvato la lunga dall' abbreviamento. Le condizioni poi dell' alternativa si mantengono a prima giunta nascoste; ma le si scoprono sicuramente nell' ingenua esemplificazione, che ne fa il Kurschat nei due suoi vocabolarj lituano-tedesco e tedesco-lituano. L.-D. W. s. v. *jů́*: *jů́*, Adv. um so mehr, desto mehr. *jů́ daugiaũs jů́ geriaũs*, je mehr, desto besser. *àsz jám taĩ kelìs sykiùs ùždraudžiau, alè jìs taĩ jů́ labiaũs dãro; jů̃ labiaũs àsz jám taĩ ùždraudziù, jů̃ labiaũs jìs taĩ dãro*, je mehr ich ihm das verbiete, desto mehr tut er es. D.-L. W. s. v. *mehr*, n. 6: desto m., *jů́ daugiaũs, jů́ labiaũs* um so m., *jů́ daugiaũs, jů́ labiaũs*, je m. desto besser, *jů́ daugiaũs jů́ geriaũs*, je m. ich darüber nachdenke, desto unklarer wird es mir, *jů́ daugiaũs àsz tą̃ dalỹką apmą̃staũ, jů́ tamsẽsnis jìs mán atsidů̃d.*

Si vede alla lettura di questi esempj chiaramente che dove *jů́* è in posizione ortotonica ha l' accento vibrato, ed ha l' accento disteso dove è in proclisi. *jů̃* è dunque la forma proclitica di *jů́* ortotonico. Si ha così nelle due forme *jů́*, *jů̃* l' esatto parallelo delle singolari forme analoghe sopra studiate dei pronomi.

4. Le preposizioni. Essendo le preposizioni proclitiche è giusto aspettarsi in esse l' accentuazione delle disaccentate. E così in fatti avviene.

α) Le preposizioni con vocale lunga hanno l' accento disteso: *prõ* 'accanto, presso' (Kurschat, § 1479); *põ* dopo, attraverso, sotto (K., § 1471 segg.; sl. *po* = i. e. *põ*); *nů̃gi, nů̃g, nů̃* via da (Kurschat, § 1453 segg.; lo slavo ha *na*, ma con altro significato. Esiste anche un *nù*; ma avverte lo stesso Kurschat in Littauisch-D. W. s. v. *nù*: „*nù* nach der nördlich lit. Aussprache, statt des schriftlitauischen *nů̃* 'von'; v. anche ib. s. v. *nů̃*; si tratta in questi e in altri casi che in parte vedremo di una pronunzia dialettale); *dė̃l*, *dė̃lai*, *dė̃liai* a cagione (si riconnette allo slavo *dělo* 'opera' che continua un i. e. *dhḗlos* n. [oppure **dhḗlod* per *dhḗlom*] il cui accento acuto si rileva nell' accentuazione del serbo *djȅlo* (Stephan.-Karadschitsch Srpski Rječnik, 3ª ed. s. v.)

β) *ă, ĕ, ĭ, ŭ* si continuano per *à, è, ì, ù*: *anàpus* 'aldiquà', *anàszal* 'aldilà', *bè* 'senza', *pàs* 'a, presso' (Kurschat, §§ 1433, 1434, 1443, 1460); *artì* 'presso'; *ikì, ìk likì, lìk* 'fino a'; *ìsz* 'da'; *sù* 'con'; *ùz* 'dietro' (ib. 1442, 1446, 1448; 1484).

γ) Le preposizioni contenenti un dittongo si continuano con l' accento disteso: *añt* 'su', *apė̃* 'intorno', *apliñk* 'intorno', *į̃* 'in', *iszil̃gai* 'lunghesso', *per̃* 'lat. *per*', *pirm̃* 'davanti', *prė̃* 'a, presso', *tar̃p* 'fra', *tė̃s* 'appunto dirimpetto'.

Contrarj alle norme stabilite sono: *lýg*, *pãskui*, *prië́sz* e *prḗg*. Ma anche le eccezioni sono facilmente giustificabili. Quanto a *lýg*

il Kurschat, dopo aver al § 1450 definiti i limiti del suo uso: „*lýg* 'gleich' nur in Verbindung mit *sù* in der Bedeutung „in gleicher Höhe mit", che è dunque un uso semiavverbiale (cfr. lat. *aeque ac*), aggiunge: „Sonst wird *lýg* nur als Adverb gebraucht, Bedeutung 'gleich, wie'". Di *pāskui* 'dopo' dice il Kurschat, § 1561: „eigentlich nur ein Adverb"; e più sotto: „*pāskui* als Präp. ist wohl nur ein Germanismus für *pō* c. gen." Anche *prešš* 'contro' deve essere un avverbio di recente uso preposizionale; dice il Kurschat di esso, § 1478: „*prië'ss* ohne eine entsprechende untrennbare Präposition", e accanto ad esso si trova come avverbio *prėszai* 'incontro'. Possiamo altrettanto ripetere di *anóte anót* „präp. c. Gen. 'entsprechend oder in Übereinstimmung mit den Worten, dem Worte Jemds'". Aggiunge il Kurschat: „die eigentliche Bedeutung dieser Präposition ist dunkel", § 1435. [Oscuro è il suo *-te*]. *prėg* è citato accanto a *prë̃* solo nei vocabolarj; ma il Kurschat non dà poi alcun esempio con essa preposizione; si tratterà dunque probabilmente di una forma dialettale. Cfr. quel che sopra si avverte di *nù*.

5. Preverbj e particella negativa *ne-*.

Si trovano queste condizioni: non solo *iss*, *nu-*, *su-* ma anche *ap- at- pa-* e *ne- be- te-* se accentati prendono il vibrato breve; ̨ ha il disteso lungo; *pér*, derivato da *pēri*, secondo la legge del Bezzenberger ha normalmente il vibrato breve.

I rapporti accentuativi tra preverbio e verbo sono regolati da leggi complicatissime e spesso contrarie a tutte le norme accentuative lituane generalmente accettate.

Poichè esse sono esposte presso il Kurschat in maniera molto arruffata le riproduco qui ordinatamente.

1. *pér* coi verbi di prima e seconda è sempre accentato.

2. Sempre disaccentato è il verbo quando la sillaba di base contiene un *ĕ* ed un *ă* non complicato: *pàkasame* 1. pl. 'seppelliamo'.

3. Sempre disaccentato è il perfetto in *-iau* se contiene nella sillaba prima della base il disteso: *àtkreipei* 'tu volgesti'.

4. Anche le basi che contengono *ĭ* ed *ŭ* nella radice sono enclitiche nel presente e nel perfetto in *-iau* (*àtimu* 'tolgo via', *àtminiau* 'indovinai'.

5. Sono ortotonici i verbi a paradigma stabile.

6. I presenti in *au* di 3ª e 4ª hanno il tema ortotonico anche se accentato col disteso: *pamataũ* 'scorgere', *aprédaũ* 'vestire'.

7. Parimente è ortotonico il tema dei perfetti in *-aũ* (pres. *àpsuku* ma *apsukaũ* 'girare intorno').

8. Tutti i verbi a paradigma mobile conservano nel composto l' accentuazione del semplice se questo contiene una sillaba lunga di qualsiasi natura. Per gli esempj vedi sotto.

Queste condizioni pajono a primo aspetto inesplicabili.

Avuto riguardo alle qualità d' accento di tutti gli altri preverbi fuor che di *pér*, si potrebbe essere indotti a sospettare che in un tempo anteriore all' attuale il verbo, contro quanto abbiamo detto, sia stato tutto ortotonico. Ma questa induzione va senz' altro

scartata; non si spiegherebbero infatti così i casi in cui presentemente è accentata la preposizione; il che si trova sempre con *pér*, inoltre nelle basi contenenti un *ă ĕ ĭ ŭ* e nei perfetti in *-iau*. E certi fatti importanti relativi all' accentuazione del verbo composto lituano si spiegano assai facilmente se si ammette (ciò che del resto fa sospettare l' atelotonesi dei verbi semplici v. s.) proprio il caso opposto, che in un tempo anteriore all' attuale tutto il verbo finito fosse enclitico alle particelle che lo determinavano, come avvenne in periodo preistorico nel greco. Infatti: nei verbi di 1ª e 2ª *pér* è sempre accentato; e proprio *pér* è l' unica particella che non consente alterazioni meccaniche per progressione; sempre disaccentato è il verbo quando la sillaba di base contiene un *ĕ* od un *ă* non complicati; *ă* ed *ĕ* appunto non provocano progressioni d' accento; sempre disaccentato è anche il perfetto in *-iau* che contiene nella sillaba prima della base un accento disteso, il quale (su un' apparente eccezione ci fermeremo più tardi) non provoca neppur esso progressioni d' accento.

Ma i fatti suesposti contradicono non solo a questa conclusione sull' enclisi del verbo, ma, vorrei dire, sfacciatamente a tutti i canoni prosodici del lituano. Cerchiamo di giustificarli.

Di più semplice interpretazione è questo. Oltre che le basi con *ă* ed *ĕ* liberi, anche le basi contenenti *ĭ* ed *ŭ* liberi sono enclitiche; il che è contro la norma, perchè *ĭ* ed *ŭ* provocano la progressione d' accento. Evidentemente si tratta d' un' estensione analogica alle basi con *ĭ ŭ* delle condizioni delle basi contenenti *ă ĕ*, estensione analogica provocata dal fatto che le basi con *ă ĕ* e quelle con *ĭ ŭ* venivano a coincidere nel paradigma accentuativo non solo ma anche nella qualità d' accento delle vocali, *ȃ* ed *ȇ* riducendosi nell' alto lituano ad *è à*.

Parimente si comprende come il verbo si trovi attualmente ortotonico quando esso sia a paradigma stabile: infatti in una buona parte dei casi si doveva necessariamente arrivare dalla forma d' enclisi alla forma ortotonica essendo tutti i presenti e perfetti stabili di prima, tutti i presenti di seconda e una parte dei presenti di terza e quarta a vocale di base vibrata. Questo fatto potè fare l' impressione che ai paradigmi stabili convenisse l' ortotonesi del verbo nel composto; e ciò tanto più facilmente che ad una delle forme stabili nel sistema verbale, l' infinito, spettava per natura nel composto l' accentuazione del verbo.

Più difficile è il darsi ragione della ortotonesi perpetua del verbo nei perfetti in *-aũ* e nei presenti in *-aũ* di terza e quarta. Ma anche alla soluzione di questa difficoltà facilmente si arriva. Nei presenti in *-au* è, come s' è detto, indizio l' accento disteso che il paradigma mobile è un fenomeno seriore; questi presenti dovettero avere un tempo un paradigma stabile; quindi, l' ortotonesi del tema è un' applicazione del principio prima stabilito. Nel perfetto, sopra s' è anche detto, una delle due forme dovette avere in origine il disteso sulla desinenza e quindi un paradigma stabile. Ora

nulla vieta di pensare che ciò fosse nei temi in *-au*, simili ai temi in *-au* del presente. Così sarebbe giustificata anche la condizione del perfetto in *-au*, nel modo che sopra si esponeva.

Restano da spiegarsi i casi in cui s' ha il preverbio proclitico con sillaba lunga distesa di qualsiasi natura (*ė, o, ů, ë, ū, y, ai, au, ei*) o un semidittongo *er, el, em, en, ir* ecc.).

Questi bisogna distinguerli in due categorie, di verbi in vocale o dittongo lungo e quindi originariamente vibrati e solo secondariamente distesi, e verbi in dittongo originario breve e quindi originariamente distesi. Prendiamo a considerare il primo caso.

Dopo l' accento il vibrato originario rimane; dunque un composto come per es. pres. *pãjègiu, pãjègi, pãjègia,* perf. *pãjègiau pãjègei, pãjègė,* doveva ridursi a questo: *pajè'giu, pajè'gi, pajè'gia* perf. *pajè'giau, pajè'gei, pajè'gė*; il semplice invece dava: *jègiù, jègì, jègia,* perf. *jègiaũ, jègeĩ, jẽgė.* Ora si può ben pensare che codesta differenza qualitativa tra semplice e composto divenisse intollerabile e che il composto assumesse le qualità accentuative e con esse il paradigma mobile del semplice. Ma con ciò si veniva formando una nuova impressione grammaticale nei parlanti: l' impressione che i composti dei verbi col disteso in tutto il paradigma si regolassero per l' accentuazione sul semplice. E naturalmente s' incanalavano per questa nuova direzione anche i verbi dell' altra categoria col disteso, cioè quelli ab antico col disteso.

Concludendo, la atelotonesi del verbo lituano faceva sospettare l' enclisi del verbo finito alle varie particelle verbali; per un tale fatto si può dar ragione di alcuni fenomeni di accentuazione in codesti nessi verbali o sintattici ed altri assai agevolmente vi si adattano.

Ma poichè il verbo era enclitico alle particelle si dovrebbe aspettare che esse conservassero la qualità originaria, e nel caso presente il disteso. Ma la riduzione di breve distesa a breve vibrata avvenne, come si rileva da tutte le considerazioni fatte, dopo la progressione d' accento. Ora, considerando che gl' infiniti difficilmente ebbero mai la base verbale enclitica e che dopo gli effetti diretti od analogici della progressione anche nel verbo finito i casi di particella accentata si riducevano a ben pochi rispetto all' altra gran massa dei composti con particella disaccentata, sarà ben facile giustificare anche il vibrato breve su *à è* dei preverbi.

Si aggiunga che parte delle stesse particelle verbali erano enclitiche nella proposizione fuor del nesso verbale.

6. Abbiamo sopra detto che il dialetto alto lituano non conosce altre recessioni d' accento di parola se non una dinamica.

Scrive il Kurschat, Lit. Gr. § 518: „Die drei- und mehrsilbigen Eigennamen auf *-átis, -àitis, -ùtis,* so wie die sehr gebräuchlichen Deminutiva auf *-ýtis,* wie *sūnýtis,* Söhnchen; *tėtýtis,* Väterchen, etwas weniger die Deminutiva auf *-ùžis* werfen im Voc. das Schlufs-*i* ab. Bsp.: *tė̃tyt, sū̃nyt, tė̃tuž.* Auch der Voc. von *tė̃tis,* Abkürzung von *tė'was,* Vater, wirft das *i* ab und lautet *tė̃t*".



La recessione si deve all' enfasi; nei polisillabi la lunga, originariamente vibrata, è accentata col disteso, perchè negli altri casi della declinazione era disaccentata; ciò conforme alla norma, dunque.

E *tèt* da *tētis*? Il vibrato è per compenso della perdita della finale. Ma perchè non *tèt* come *pàts* da *patis* ecc.? Evidentemente anche qui la vibrata si mantiene lunga per ragione dell' enfasi, come sopra abbiamo detto per *tá* ecc., e per *jū́*. —

Scopo di questo secondo capitolo era di ricercare la ragione di alcuni fatti o neolatini o lituani, che era facile sospettare alterazioni delle condizioni giudicate normali nel 1° capitolo. Se tale duplice scopo parrà, come spero, raggiunto, sarà grande il vantaggio per la nostra tesi. Infatti colla giustificazione fisiologica dei dittonghi romanzi inversi si confermano bellamente le illazioni sulle qualità accentuative del latino desunte dalla forma della dittongazione romanza e formulate a pag. 65 e 68; dimostrato che in lituano il disteso sulle lunghe e il vibrato sulle brevi *ă ĕ* sono alterazioni avvenute in sillaba disaccentata, s' ottengono due vantaggi: si confermano in primo luogo le conclusioni sulle condizioni qualitative d' accento i. e. formulate a pag. 75; si giustifica, in secondo luogo, la costanza del latino nel continuare per es. *ē* per *é'e* ed *ĕ* per *e'é*, di contro alla varietà accentuativa lituana.

Prima di chiudere questa prima parte mi pare necessario anticipare la risposta a tre obiezioni di varia natura e di varia portata, che mi potrebbero essere fatte.

La prima obiezione potrebbe appunto essere contro questa presunta conseguenza dell' i. e. nell' accentuare le lunghe col vibrato. A questa opinione si potrebbe opporre un fatto e una presunzione. Il fatto è che in alcune parole nel Veda parrebbe necessario ammettere l' esistenza del disteso anche sulle lunghe mediane. Ossia nel Veda le lunghe finali continuatrici di lunghe distese i. e. (per es. gen. sing. dei nomi in *ā*, gr. -*ᾶς*, lit. *õs*, got. -*ōs*, da i. e. -*ā̃s*) valgono facoltativamente per una o per due sillabe; ora anche sillabe mediane di parola presentano questo fenomeno; sono per es. facoltativamente monosillabe o bisillabe le sillabe radicali delle parole *dâsas*, *vâtas*, *vâjas*, *sûras*, *sûriş*, *sûrias*, *pâyuş*, *vîrás*, *vîrias*, *mâtā́*, *pûṣā*. In questi casi a giudicare coi criterj della fine della parola, si dovrebbe pensare all' esistenza del disteso in mezzo di parola. Ma, d' altra parte, dice giustamente il Hirt (Idg. Akz. pag. 149): „Es ist nicht deutlich zu erkennen, wie diese Bildungen zu der Ueberdehnung kommen; non solo, ma si trova effettivamente il vibrato in parole corrispondenti del balto-slavo lit. *výras*, *mótė*, serbo *mȁtь*. Come dunque risolvere la contradizione che è nei fatti? Non c' è che un modo solo: pensare che in fine di parola potessero contar per ultralunghe, ossia per due sillabe, le lunghe col disteso e in mezzo di parola anche le lunghe i. e. che noi

reputiamo normali, cioè le lunghe col vibrato; il che importerebbe in altri termini che le vibrate mediane fossero alquanto più lunghe delle vibrate finali, d' una lunghezza pari o quasi alle vibrate antiche distese finali e che il computo facoltativo di una lunga per una sola sillaba o per due nel Veda fosse legato non a differenze d' intonazione ma effettivamente ad una differenza di quantità e che questa solo per le sillabe finali ripetesse la sua origine dalle condizioni accentuative i. e. Quanto poi alla possibilità di una tale differenza quantitativa tra vibrate mediane e finali basta rimandare a quanto sopra si diceva (pag. 73, 77) a proposito di una tal differenza nel lituano; gioverà anche, fino ad un certo punto, ricordare che nel greco i dittonghi finali corrispondenti a indeuropei vibrati valgono prosodicamente per una breve: nom. pl. *ἰσθμοί*, *οἶκοι*, 3ª sing. *λέγεται*, imp. aor. *παίδευσαι*, di contro a loc. *Ἰσθμοῖ*, *οἴκοι*, ott. pres. e aor. *παιδεύοι*, *παιδεύσαι* e che nel germanico (v. Hirt, IF., vol. I, pag. 195 segg., pag. 207 seg.) le lunghe finali col disteso i. e. rimangono lunghe e quelle col vibrato s' abbreviano (es. got. des. di 1ª sg. *-a* = i. e. *-ṓ*, ma avverbj in *-ō* = i. e. *-ō̃(t)* ecc.

Ma si potrà ancora obiettare che l' esistenza di lunghe mediane i. e. col disteso è una presunzione più che legittima. Infatti, siccome in fine di parola nell' allungamento secondario una breve assume il vibrato e una lunga il disteso (v. sopra pag. 77) e siccome anche in mezzo di parola s' ha un allungamento secondario (es. got. sing. *nam namt nam*, ma du. 1. ‹*nēmu*› 2. *nēmuts*, pl. *nēmum*, *nēmuþ*, *nēmun*) si dovrebbe esigere che anche una lunga mediana allungandosi ulteriormente assumesse il disteso, si dovrebbe pretendere cioè che in condizioni identiche in mezzo e in fine di parola s' avessero risultati identici. Ma le condizioni identiche non sono. Già il fatto stesso, che si tratti nell' un caso del mezzo, nell' altro della fine di parola, costituisce una differenza di condizioni che può essere, per gli effetti, essenziale. Inoltre io penso che si sia avuto l' allungamento secondario mediano di parola in condizioni diverse che in fine; in quali condizioni per la brevità, che qui m' è imposta, qui non potrei dire; m' è facile però mostrare, che in condizioni identiche che in fine di parola, no. S' ha l' allungamento secondario per la perdita di una mora quando la sillaba accentata venga a trovarsi in esito assoluto (questa formula è diversa da quella dello Streitberg, in IF. vol. III, pag. 313; v. anche i miei Studj di Morfologia indeuropea I, in Rendic. Acc. Arch. Lett. e B. A. di Napoli genn.-marz. 1897); in mezzo di parola ciò non avviene; basterà richiamarsi alla storia delle basi bisillabiche leggere indeuropee, raccolte dal Hirt in Ablaut, §§ 479—769: per es. dalla base *erek*, di contro all' abulg. *reką*, s' ha l' ind. *árcati* e non *ā́rcati*. Dunque le cause che producevano l' allungamento secondario in mezzo e in fine di parola essendo diverse o essendo stata una causa unica attiva in tempi diversi, non è necessario pensare che gli effetti accentuativi sulle sillabe lunghe sian stati sempre gli stessi; così

per la recente sincope del lituano s' hanno effetti diversi che nell' i. e.: *gērs* da *gẽras*, ma *d̃ëws* da *p̃ëwas*, *tëws* da *tẽwas* ecc. Quindi la presunzione teorica d' un disteso mediano di parola non ha il carattere nè la forza dell' inoppugnabilità.

Una seconda difficoltà si potrebbe vederla nella diversa condizione accentuativa dei dittonghi i. e. nel latino e nel lituano. Il lituano conosce, come si sa e s' è detto, anche sui dittonghi le due qualità d' accento; e precisamente hanno nel lituano i dittonghi vibrati il vertice accentuativo sulla prima, i distesi sulla seconda componente. A provare quali fossero le condizioni latine non valgono i continuatori di *ĕ̄u ŏ̄u* nè i continuatori d' *ĕ̄i ŏ̄i* che si son ridotti a monottonghi; ma in *au*, che in più d' un idioma neolatino è continuato con *au*, l' accento sta sempre sulla prima vocale (il rum. *aúș* è un diminutivo di au 'avus'); altrettanto è lecito pensare fosse di *ae*. Come spiegarci questa divergenza tra latino e lituano? Noi siamo a prima giunta inclinati a credere che il lituano (o meglio il litu-slavo) conservi le condizioni i. e. con assoluta fedeltà. Ma questo non è se non l' effetto di una disposizione di mente analoga a quella che per tanto tempo indusse all' errore metodico di considerare il sanscrito il prototipo dell' indeuropeo. A conferma dell' opinione, che in questo caso il lituano conservi le condizioni i. e. si potrebbe tuttavia trarre argomento dalla storia dei dittonghi lunghi finali in periodo i. e. In periodo i. e. cioè i dittonghi lunghi finali vibrati hanno per solito perduto il secondo elemento, i distesi l' hanno conservato: es. ind. *tasmāi*, gr. *λύκῳ, θεῷ*, lat. *Numasioi*, aat. *tage* ecc., e invece ind. *sakhā*, gr. *Δητώ*; in base a ciò si pensa che anche in periodo indeuropeo come nel lituano i dittonghi vibrati avessero il vertice accentuativo sul primo elemento, i distesi sul secondo. Ma non è necessario ricorrere a questa ipotesi per giustificare la doppia risoluzione i. e.; si può cioè anche immaginare che nei dittonghi vibrati il primo elemento avesse il solito accento vibrato delle vocali semplici col vertice sul primo atomo e scivolasse poi l' accento in graduale decrescendo fino alla fine della sillaba (formula *é'ei*); e nei dittonghi distesi possiamo pensare s' avesse il solito accento disteso sulla prima vocale, cioè col vertice accentuativo sul secondo atomo della medesima e che questo fosse anche il vertice accentuativo di tutto il dittongo, che dunque l' intensità dell' espirazione non crescesse più durante la pronunzia del secondo elemento (*i* od *u*) o forse anche decrescesse in giusta proporzione colla specifica minor massa di espirazione dei singoli elementi del dittongo $\bar{a}_x$ e *i u* (formula *e'ĕi*, andamento accentuativo /‾). — Istruttivo può essere il greco, almeno in quanto esso può confortare con esempj storici quanto teoricamente qui si supponeva: nella contrazione di parola e nella crasi di vocali e dittonghi con *i* s' ha il "jota soscritto„, tanto se il dittongo lungo che ne risulta ha il circonflesso (discendente) o l' acuto (ascendente), dunque *τᾄτιον* come *χᾆτα*, *τιμᾴην τιμᾴης τιμᾴη τιμῴτην τιμῴμην τιμᾴσθην τιμῴμεθα* come *τιμᾷμι κτλ.*,

ἤ̆ειϛ ἤ̆ει ἤ̆την come *ἤ̆ κτλ.*, ecc., ecc. Ma il lituano stesso ci mostra che il suo disteso sui dittonghi ha subíto una progressione. Infatti *-m* si riduce a risonanza nasale o si dilegua non solo dopo vocali vibrate ma anche dopo distese brevi o lunghe; dunque, tanto acc. sing. femm. *tą̃* da i. e. *tām* col vibrato, quanto acc. sing. masch. *tą̃* e gen. pl. *tũ* da i. e. *tŏm tōm* col disteso; il che non sarebbe comprensibile con un' accentuazione *-ŏm̃*, *-ōm̃*. — Dunque non può la mancanza in latino di dittonghi col vertice sulla seconda vocale essere un argomento contro il complesso delle idee che qui si svolgono. — Quanto è poi in particolare della relativamente recente trasformazione del dittongo *ae* in *e'é* (ital. *lieto* da laetu, come *piede* da *pede*) si possono immaginare due vie della confusione; possiamo cioè immaginarla determinata dalla semplice coincidenza di colore col continuatore di *ĕ*; oppure possiamo pensare a questo processo: *a'ác* > *e'ée e'ée e'é*.

Una terza obiezione può essere che di questa varietà accentuativa non si trovi alcuna memoria grammaticale. Ma di questo silenzio non è difficile trovare spiegazioni. Già, non bisogna giudicare l' indole delle informazioni grammaticali antiche alla stregua delle moderne anche empiriche; pretendere una compiutezza nella descrizione fisiologica degli elementi fonetici degli antichi sarebbe pretender troppo. Questo giudizio vien confermato dai fatti: dalle condizioni neolatine si desume una differenza di colore tra *ī* ed *ĭ*, *ū* ed *ŭ*, eppure della prima non è memoria in alcun grammatico e della diversità di *ū* ed *ŭ* tacciono tutti, meno, secondo una mia congettura (v. Riv. d. fil. cl., Ann. XXXIV, fasc. 1°, pag. 39 seg. = 5 dell' estr.), Terenziano; anzi non è arrischiato il pensare che se di una differenza di colore tra *ē* ed *ĕ*, *ō* ed *ŏ* parlano Mario Vittorino, Pompeo e due commentatori di Donato ciò si debba ad un' imitazione di Terenziano; tale è la miseria intellettuale loro o dei loro scritti, i quali, cosa solita nella didascalica medievale, si dimostrano veri plagi; anzi proprio nel caso attuale io mostravo nel citato articolo della Riv. d. Fil. a pag. 36 seg. (= 2 seg. dell' estr.) che Mario copia alla lettera, sfacciatamente, Terenziano senza citarlo, e Pompeo lo cita, ma lo copia male. Dopo aver accusata la mancanza d' indipendenza di giudizio, d' iniziative personali, in codesti grammatici latini bisogna anche aggiungere che le condizioni relative alle qualità d' accento sono poi condizioni molto delicate; è noto che lo Schleicher non percepiva e negava la varietà accentuativa lituana descritta dal Kurschat; potevano parere queste varietá poco importanti; di più, in latino, per varie ragioni intrinseche ed estrinseche dovevano essere tali condizioni difficilmente sistemabili. In primo luogo, mentre, fuorchè in *a*, era costante una diversitá di colore tra la lunga e la breve, nelle qualitá d' accento la lunga e la breve ora coincidevano, ora no; se immaginiamo poi che in sillaba disaccentata anche *ĕ* ed *ē*, *ŏ* ed *ō* si fossero andate confondendo per la qualità d' accento, una sistemazione diventava, per allora, impossibile. S' aggiunge un' altra



condizione, di nuovo proveniente dalla mancanza d' indipendenza di giudizio nei grammatici latini, ch' essi dovevano trovarsi addirittura disorientati in questo punto per il vieto pregiudizio della tradizione grammaticale latina che il complesso di dottrine dei grammatici greci sull' accentuazione greca fosse come una teorica astratta, necessariamente valida anche per il latino; la confusione anzi in questo punto nei grammatici latini dell' impero doveva esser giunta al colmo, perchè essi non potevano neppur nel greco più trovare una rispondenza tra teorica e pratica, in quanto le condizioni prosodiche del greco nell' età alessandrina s' erano radicalmente mutate, le brevi toniche essendo divenute lunghe e le lunghe atone brevi. Un' altra difficoltà, pure estrinseca, doveva provenire dal fatto che secondo le idee qui esposte le condizioni accentuative del latino dovevano essere largamente diffuse fra i parlanti idiomi i. e. coi quali i Romani venivano a scontrarsi: l' osservazione empirica e la dichiarazione dottrinale d' un fatto linguistico è provocata sopratutto dal contrasto di esso con altri fatti congeneri. — Non potrà dunque il silenzio dei grammatici, per le considerazioni soggettive ed oggettive, intrinseche ed estrinseche, qui esposte, essere un impedimento a credere che il latino conservasse le intonazioni i. e.

Nel finire questa prima parte, mi permetto di fare una proposta sulla trattazione sistematica del vocalismo neolatino. S' è visto replicatamente quale vantaggio si ricavi dalla considerazione complesssiva delle alterazioni fonetiche del vocalismo d' uno o più idiomi affini in dati schemi fonetici della parola. Per es. la considerazione della diversità nelle continuazioni delle vocali *a ē ĭ, ō ŭ, ī, ū* nel friulano a seconda della loro posizione o in sillaba risultata finale da penultima libera o in sillaba complicata e in penultima libera rimasta penultima, ci permetteva di rifare la diversa storia di *ĕ ŏ* nel friulano in condizioni analoghe della parola. Abbiamo visto ancora, che solo con una sistemazione complessiva di tutto il vocalismo abruzzese secondo determinate condizioni della parola, così soltanto fu possibile un orientamento nelle imbrogliatissime condizioni del vocalismo abruzzese. Questo metodo di sistemazione, che per vario modo favorirebbe il progresso della ricerca e storica e fisiologica della parola, anche dal punto di vista didattico e mnemonico sarebbe molto utile. Già ci siamo allontanati dalla sistemazione analitica, che prima s' adottava, nel consonantismo. Perchè non fare altrettanto nel vocalismo?

Parte II.

Esposizione e critica delle altrui teorie intorno alla dittongazione romanza.

È non solo doveroso ma molto utile alla nostra tesi esporre e discutere le soluzioni dagli altri proposte del quesito della dittongazione romanza.

§ 1. Le teorie dell' Ascoli.

L' Ascoli occupa anche nel giudizio sulla origine della dittongazione romanza un posto a sè, e, come sempre nelle quistioni da lui trattate o toccate, preminente. Perciò alle sue teorie va dedicato un paragrafo speciale.

Il mio pensiero coincide con quello dell' Ascoli nel giudizio sulla dittongazione in *ié uó* da *ĕ ŏ*, non coincide nel giudizio su altre forme di dittongazioni da *ĕ ŏ*, nè su quello intorno alla dittongazione d' altra vocale.

È una vera e propria meraviglia il leggere come sicuramente l' Ascoli già più di trent' anni fa, senz' alcun altro fondamento che le continuazioni neolatine delle vocali latine, abbia veduto che la ragione della dittongazione in *ie uo* da *ĕ ŏ* sia da ricercarsi in condizioni preromanze e abbia sostenuto le idee sue tenacemente senza la minima esitazione contro una falange di formidabili oppositori.

Ecco i passi relativi alla dittongazione da *ĕ ŏ* che io trovo nei suoi scritti, riferiti in ordine cronologico e dei quali i primi hanno solo un' importanza storica.

1873. È definito l' *ie* „l' antico e comune dittongo romanzo" in Arch. Glott. It., vol. 1, pag. 15, n. 2; v. ancora lo stesso vol. a pag. 438 e 484 n. 1.

1881. (1ª Lettera Glottologica). „Molto antico cioè di latino volgare e perciò molto largamente riflesso nella romanità seriore e moderna è il dittongo dell' *o* breve fuor di posizione ed anche in posizione che risuona per es. nel toscano *suole* solet e nel napol. *cuorne* cornu" (pag. 23). Inoltre: „Chi vorrebbe oggidì negare che il dittongo dell' *o* (*uo* ecc.) risalga al volgare romano? Nessuno io credo fra quanti studiano ragionando (pag. 33 n.)."



1886. Nella versione tedesca della lettera egli aggiungeva al primo luogo: «In Betreff der Behauptung, dafs die Diphthongierung des *ŏ* (zu *uo* und ebenso des *ĕ* zu *ie*) schon im Vulgärlateinischen stattgefunden habe, ist, wenn auch in sehr behutsamer Form, der Einwand erhoben worden, dafs das Portugiesische und das Sizilianische derselben entbehren (s. z. B. Foerster, Zeitschr. f. rom. Philol., V. 598, Anm. 1). Auch das Sardinische hätte man anführen können. Aber wenn man das Portugiesische wie sichs gebührt mit dem Spanischen zusammenhält, so wird sich einfach herausstellen, dafs hier eine iberisch-romanische Abart vorliegt, welche die Entwickelung dieser Diphthonge nicht begünstigt oder nicht beibehalten hat, ebenso wie dieselbe von jenem Zweige des Sizilianischen, aus welchem die sizilianische Literatursprache erwachsen ist, nicht begünstigt wird, während andere Mundarten und vielleicht sogar alle Vulgärdialekte der Insel sie in hohem Grade begünstigen (s. z. B. Avolio, Canti popolari di Noto, S. 4 und 6: Pitrè, Fiabe novelle ecc., Bd. 1. S. CLXXXVII. CXC). Was ferner das Sardinische betrifft, so würde es ebenso verkehrt sein, aus der Tatsache, dafs *uo* aus *ŏ* und *ie* aus *ĕ* in dieser Mundart fehlen ein geringes Alter dieser Diphthonge zu folgern, als wenn man aus dem gleichen Grunde die Entwickelung von *e* aus *ĭ* oder von *o* aus *ŭ* für modern halten wollte.»

1893. (Arch. Gl. Ital., vol. XIII, pag. 293 n): «Non chiuderò questo poderoso volume senza prenderne motivo a una noterella circa la storia di *ie uo* di contro ad *ĕ* ed *ŏ*, e in ispecie del primo di questi due dittonghi: storia a cui si contermina il quesito del quale s' è fin qui discorso. Quando nella nostra scuola diciamo, che una produzione di codesti esiti sia anteriore all' individuazione delle diverse favelle neolatine (v. per es. Sprachwissenschaftl. Br., 32, 121) intendiamo che un proferimento „tremulo" o „bifido" o come altro s' imaginerà di chiamarlo, fosse proprio delle vocali che sono in prosodia classica *ĕ* ed *ŏ*, pronto sin da età latina a risolversi in quei dittonghi, i quali, secondo le diverse regioni e le formole diverse della parola, più o meno agevolmente o largamente si sono sviluppati o mantenuti. Questa concezione si fonda sull' identità iniziale e sull' estensione territoriale di ciascuno dei due prodotti; e io devo confessare, che nessuna obiezione, o d' ordine letterario o d' ordine storico, mi è parsa capace di scuoterla. Il miglior cimento, per quanto io so vedere, a cui fosse dato di saggiarla nell' ordine strettamente cronologico, era quello dell' urto dell' *ie* con l' effetto delle atone chiare finali nel rumeno; e non si vorrà dire di certo che ne sia stata scompigliata. È anzi tutt' altro. Mi conforta il vedere che Meyer-Lübke si pronunzii con cautela (cfr. §§ 150, 173) e che in ispecie qui non invochi la testimonianza di quel che avvenga nelle parole latine o neolatine, entranti a far parte d' altri linguaggi. Ma se egli per esempio dice (§ 638), che *pecho lecho* pectu lectu, non mostrando l' *ie* nello spagnuolo (come non vel mostra *techo* tēctu), ne viene che il

determinarsi („die Entstehung“) dell' *ie* in Ispagna sia posteriore alla riduzione di CT in jt, questa è una cosa a cui la mia intelligenza o il mio istinto non arriva».

Bisogna dunque distinguere due fasi in questi insegnamenti dell' Ascoli: anche nella prima c' è l' intuizione sicura d' un rapporto storico tra gli *ie uo* da *ĕ ŏ* disseminati in campo romanzo, ma la formula di questo rapporto è, per ragioni storiche, insostenibile; nella seconda, con una riserva un po' oscura sulla storia dell' *ŏ*, codesto rapporto è esattamente, per chi accetta il complesso delle idee che qui si svolgono, definito.

Ho parlato di coincidenza di giudizio; infatti occupandomi io, com' è fin anche troppo noto, prima degli studj preparatorj per questo lavoro, di cose indeuropee, e di cose romanze solo per quel tanto che valesse a compiere la mia conoscenza linguistica del latino e non essendo riferito il pensiero dell' Ascoli in opere riassuntive e d' interesse generale, tardi n' ebbi contezza. Dico questo non solo per una piccola soddisfazione personale ma nell' interesse stesso della verità; come il sospetto in me d' una qualsiasi prevenzione di scuola potrebbe in sulle prime esser d' ostacolo al cammino della verità, così, viceversa, credo, che il fatto della coincidenza in un giudizio simile di due studiosi mossi da punti diversi debba contribuire a scuotere una troppo radicata superstizione.

Ma non solo nell' origine è diverso il mio dal giudizio dell' Ascoli, ma a mio avviso anche, e appunto principalmente per la diversità della sua origine, nel valore della prova; ossia, sorgeva il mio giudizio non isolato ma in un complesso dottrinale, in cui i giudizj singoli si sostenevano a vicenda, così che mi appariva súbito come dimostrato ciò che, come poi vedevo, l' Ascoli aveva felicissimamente intuito intorno agli *ié uó* romanzi. Codesta stessa sicurezza iniziale mi portava poi anche a non lasciarmi traviare da fatti storici in apparenza contrastanti, ma a disciplinarli seguendo le indicazioni delle più larghe vedute; e pur su queste vie si avvantaggiava sul giudizio dell' Ascoli anche il mio giudizio sull' *ié uó*.

Io metterò in evidenza questi vantaggi dopo aver esposti sommariamente i punti di dottrina sui quali io porto giudizi o nuovi o discordi dall' Ascoli.

Questi punti sono: 1. la prova comparativa, rafforzata dalla sistemazione dell' accentuazione lituana; 2. il giudizio che sia da ricercare l' origine dei dittonghi anche da *ē ĭ, ō ŭ*, invece che in condizioni antilatine (v. qui sotto) in condizioni latine; 3. il giudizio che risalgano a condizioni latine i germi della dittongazione anche d' altra vocale; 4. l' impostatura fisiologica del problema e la conseguente sistemazione dei dittonghi inversi; 5. il giudizio sull' immediata origine dell' *ué* dall' *uó*; 6. qualche assai plausibile intuizione di forme più antiche neolatine con dittonghi o dittonghi larvati, e l' indicazione delle condizioni che ci giustificano il silenzio dei grammatici.



I vantaggi dei perfezionamenti qui da ultimo toccati al n. 6, sono relativamente molto leggeri; molto peso hanno invece anche nel giudizio sull' *ié* e sull' *uó* i concetti esposti sotto i numeri 1—5.

Ricordiamo prima i vantaggi desunti dalla veduta sull' origine di *ué* da *uó*. Pensando, in base all' *ue*, che fase anteriore degli attuali *ué úe* o dei succedanei loro fosse un *úo*, la presenza di esso *úo* (e analogamente di *íe*) sarebbe testimoniata per un estesissimo tratto della romanità: in Spagna, Gallia, Liguria e Piemonte, Lombardia e parte dell' Emilia, Rezia, parte dell' Italia centrale e di sud-est; e, computati anche gli *úo íe* dell' Emilia, dell' Italia centrale, di sud-est e meridionale, noi saremmo portati a un conflitto tra il nostro postulato di un *uó* ascendente e gran parte della realtà storica e preistorica che noi andremmo immaginando; e molto più agevole parrebbe l' ammettere in tal caso che in una parte della romanità l' *úo* si tramutasse in *uó* che non ammettere il tramutamento su tanta parte dell' *uó* prima in *úo* e poi in *uó*; non reputando invece necessario l' ammettere un *úo* dove noi troviamo *ué*, ecco, che la bilancia subito ristrapiomba pesantemente dalla parte del dittongo ascendente, che risulta storicamente testimoniato direttamente: dagli *ué*, *ié* spagnuolo, dall' *ié* gallico, dagli *ué*, *ié* o simili ladini, dagli *ué ié* dell' Italia di sud-est, dagli *uó*, *ié* dell' Italia centrale e meridionale e orientale-meridionale, dall' *ié* rumeno; postulato e dati storici si trovano in accordo quasi assoluto.

Coll' attribuire la causa della dittongazione da *ē ī*, *ō ū* alle condizioni latine si viene ad acquistare quel saldissimo fondamento della ricostruzione che è l' opposizione sistematica, eloquentissima, tra i continuatori di *ĕ ŏ* per dittonghi ascendenti e di *ē ĭ ō ŭ* per dittonghi discendenti.

L' opinione che non potesse l' allungamento delle toniche essere per se stesso considerato l' effettore della dittongazione poteva parere sulle prime temeraria, ma veniva poi praticamente dimostrata solida per la razionale giustificazione dei dittonghi inversi. E il vantaggio che ne deriva tanto al complesso delle dottrine quanto in particolare al giudizio sull' *ié* e *uó* è molto più grande che non possa a prima giunta parere. In fin dei conti, ogni alterazione fisica deve ben avere una causa che la determini. Ora nel latino non era avvenuta nessuna modificazione che potesse aver determinato il frangimento dell' *ĕ* e dell' *ŏ* e solo dell' *ĕ* e dell' *ŏ*; in campo romanzo si riscontrava invece, indiscutibilmente connessa coll' allungamento delle toniche, una lieta fioritura di dittonghi tanto da altre vocali quanto anche da *ĕ ŏ* d' altra forma che *ié uó*; onde si capisce come, per quanto misterioso potesse parere il riprodursi dell' *ié* e dell' *uó*, si fosse pur tuttavia meglio disposti ad attribuirlo a codesta causa constatabile e, bene o male, riconosciuta effettiva di fenomeni analoghi, che a nessuna causa.

La prova comparativa ha per se stessa un valore grande; e

il valore suo s' addimostra anche nell' evitarci l' imbarazzo di dover ricercare l' introvabile, la causa che nel latino avrebbe determinata l' alterazione qualitativa d' accento in *ĕ ŏ* e solo in *ĕ ŏ*; ponendo le condizioni latine in rapporto colle condizioni qualitative d' accento i. e. si relega il fenomeno tra i fenomeni del periodo glottogonico; nel quale una pronunzia naturalmente spezzata delle vocali è precisamente tanto consentita quanto una compatta; voglio dire con ciò che non si tratta d' un semplice spostamento del problema; dal punto di vista razionale, altro è non sapere la causa di un modo naturale di essere e ben altro è il dover riconoscere introvabile la causa d' un mutamento storico.

Insomma, se io non m' illudo, la mia vorrebbe essere una dimostrazione e una compiuta dimostrazione e quella del Maestro era un' intuizione; intuizione veramente geniale, il cui pregio tanto più s' accresce, quanto più, dirò parafrasando il pensiero dello Schuchardt, erano densi i veli oltre i quali egli riconobbe la sostanza delle cose.

Determinata così nettamente la mia posizione rispetto alle dottrine dell' Ascoli intorno alla dittongazione romanza da *ĕ ŏ*, e su quella delle altre vocali in genere, passo ad occuparmi in ispecie delle dottrine dell' Ascoli sulla dittongazione da *ē ĭ, ō ŭ*.

Anche in queste dottrine dell' Ascoli sulla genesi dei dittonghi da *ē ĭ, ō ŭ* bisogna distinguere due periodi.

Seriori son definiti i dittonghi da *ē ĭ, ō ŭ* fin dal tempo dei Saggi Ladini (pag. 483). Or conviene notare che unica ragione di codesta diversità di giudizio su questi dittonghi che sui dittonghi da *ĕ ŏ* certo dovè essere il fatto della loro minor diffusione in campo romanzo. La ragione non era certo tale che avrebbe acquietato la nostra mente e tanto meno per più tempo quella del Maestro; perchè, se anche meno diffusi degli *ié uó* da *ĕ ŏ*, eran troppo diffusi gli *ei ou* da *ē ĭ, ō ŭ* per non doverli supporre di origine latina quando si reputavano d' origine latina gli *ié uó*.

Sennonchè la mente dell' Ascoli non ebbe fortuitamente a fermarsi davanti a questa indicazione dei fatti; ciò per effetto di sue indagini successive per le quali quanto v' ha di comune foneticamente tra il ligure e il gallo-italico e il francese e tra questi idiomi e il ladino gli si presentava come attribuibile al fatto, per usar le sue parole «che i Celti si mescolavano coi Reti e coi Liguri (Celtoliguri) e incombevano prepotentemente su loro.» (Arch. Gl. Ital. vol. XI, pag. IX segg.) Tra queste note celtiche erano nel suo pensiero anche i dittonghi da *ē ĭ, ō ŭ*. Per tal maniera di considerare le cose, la sfera della dittongazione da *ē ĭ, ō ŭ* veniva ad essere più ristretta. Nello stesso tempo veniva come causa del fenomeno additata una condizione di cose estranea al campo latino e propria del campo antilatino; l' indicazione di una causa lasciava tranquilla la sua mente.



Dal mio canto, invece, trovata un' agevole spiegazione degli *ei ou* da *ē ĭ*, *ō ŭ*, io ero naturalmente portato a ritener superflua la dichiarazione dell' Ascoli. Non solo; ma, invitato naturalmente a considerare da vicino tutta la tesi ascoliana vi trovavo continue difficoltà e sopratutto m' accorgevo che la proposizione riferita sui rapporti fra Liguri, Reti e Celti non era l' enunziazione d' un fatto storico ma propriamente e solamente un' induzione storica dalle coincidenze delle risoluzioni fonetiche della parola latina in questi territorj, che altre erano le relazioni storiche, di modo che le coincidenze linguistiche in altro modo dovevan e potevan spiegarsi e l' *ei* e l' *ou* non potevano essere attribuiti ad influenza celtica.

Procediamo in questa critica per gradi.

Consideriamo per momento accettabile la teorica della celtizzazione dei Liguri e Reti. Vediamo súbito che anche così contro l' origine celtica dei nostri *ei ou* ci si presentano difficoltà estrinseche.

In primo luogo conviene ben riflettere che il fenomeno si trova anche fuori dei tre nominati territorj: al centro d' Italia e nella costa sud-est d 'Italia e a Veglia, e in forma impropria, ma che per analogia degli altri riflessi romanzi orientali si può ben ridurre ad un anteriore proprio *ei*, *ou* anche in Rumenia; per una induzione assai plausibile siamo stati portati poi a immaginarlo esistito un tempo anche in Spagna. Così stando le cose, verrebbe diminuito il valore della dittongazione da *ē ĭ*, *ō ŭ* come un argomento di una risoluzione specifica celtica.

Quanto alla Spagna si potrebbe però rispondere che colà pure si potesse ricercare la causa del fenomeno nel sostrato celtico che serpeggiava per l' antica Iberia. Quanto al territorio italiano meridionale, l' Ascoli, già dal primo volume dell' Archivio, aveva espresso l' opinione che i fenomeni di esso territorio dovessero andare connessi con quelli che son proprj di gran parte dell' Italia settenrrionale (gallo-italica): «l' indagine sul nesso ladino-lombardo, in ispecie la geografia delle alterazioni di varie formule in cui entra l' *á*, ci portava ancora alle connesioni lombardo-emiliane, e avrebbe veramente potuto condurci in sino all' Ionio», pag. 536. Posteriormente egli s' era venuto confermando in questa idea. Nel vol. II dell' Archivio, a pag. 444—5, si trovano questi periodi: «La pienezza dei caratteri gallo-italici, e più specialmente emiliani che testè si affermava manifesta ne' vernacoli *metauro-pisaurini* non può e non ha bisogno d' esser qui partitamente dimostrata »... «Le vestigia gallo-italiche rimangono ancora ben manifeste a entrambe le rive del più alto Tevere e per la valle della Chiana o delle Chiane, cioè di quelle acque che ora vanno solo in poca parte al Tevere, e per la maggior parte sono ora date all' Arno» ...« Vien da chiedere quanto ancora avanzi di codeste vestigia, e in ispecie di quella che si potrebbe dire l' acutissima fra le spie celtiche, cioè *é* = A lat. pur lungo il territorio umbro che è sul versante orientale del Tevere, e quanto ancora ne avanzi pur nel

sabellico, territorio circum-appennino, per il quale arriviamo all' *é* = ᴀ' ch' è di odierni vernacoli abruzzesi o d' altri anche più a mezzogiorno.» E nel vol. VIII, nell' «Italia dialettale», l' Ascoli, pur ponendo i dialetti italiani di sud-est fra i «dialetti della terra ferma napolitana», finisce coll' approvare la partizione longitudinale cioè appenninica dell' Allighieri, ed avverte in nota che la partizione sua propria è ispirata a soli criterj di opportunità, ma che in realtà il fondo caratteristico dialettale del versante adriatico degli Appennini meridionali non è comune ai dialetti napolitani ma ai dialetti gallo-italici (pag. 117 segg. e 118 n.).

Anche lo Schuchardt che, com' è noto, insieme coll' Ascoli ha il merito di aver insistito sulle congruenze tra la risoluzione fonetica del latino in campo romanzo e la risoluzione della parola indeuropea in campo celtico (Z. f. r. Ph., vol IV, pag. 145), arrivato coll' indicazione di *e* o simili continuatori di lat. *a* fino alle Puglie, aggiunge: «Ascoli bezeichnet dieser *e* = *a* als acutissima fra le spie celtiche und allerdings läſst uns die geographische Verbreitung an einen solchen Ursprung denken».

Una relazione tra i fenomeni comuni a codesti territorj c' è, a mio avviso, come cercherò di mostrare nelle pagine che seguono; ma immaginare un' influenza celtica in una parte della media Italia e in una larga fascia di sud-est sarebbe voler andar troppo arditamente contro le nostre conoscenze storiche; onde io mi afferro a due mani al «par quasi» del Maestro nel periodo conclusivo sul vocalismo abruzzese in Arch. Gl. It. vol. VIII, pag. 117: «Par quasi, che attraverso le Marche, dove è un' altra irruzione di maggior italianità, s' abbia a ristabilire una certa continuità coll' emiliano.»

Nè si potrebbe senza arrischiar troppo immaginare un fondo celtico a Veglia e in Rumenia.

Concessa sempre la celtizzazione di Reti e Liguri, dopo le difficoltà estrinseche ne troveremo altre intrinseche.

L' Ascoli, notato (Riv. d. Fil. class., vol. X, pag. 30) che s' ha *ei* da lat. *ē ĭ* in territorio celtico e supposto celtizzato e che s' ha in parte della Francia, da *e*, *ei oi*, poi anche *oe oá uá* soggiunge: «Orbene, il normal continuatore britone (cimrico ecc.) di un antico *ē*, sia celtico o latino, è appunto *oi oe* (*oi*, *ui*, *wy*.) Così nel cimrico: *troi trui trwy* = ant. celt. *trē* (trans), *bluydyn blwydyn* anno = ant. celt. b l ē d(e) n i; *cadwyn* lat. c a t ē n a; *kuyr kwyr*, corn. *coir*, armor. *coar*, lat. cēra, Pur qui son pronte, se mai occorressero, le prove indirette per la fase dell' *ei* . . . . p. e. nel cornico *noit* = *neit*, neptis . . . . E s' esce, in complesso, con la persuasione, che non solo sia di effetto gallico la risposta dell' *ei* all' *ẹ* di volgare romano (*ē*, *ĭ*), ma che sia specifica anche la spinta per le ulteriori riduzioni: *ui oe* ecc.»

L' *ē* antico celtico è il continuatore di i. e. *ei* e sarà stato, tenuto conto delle fasi posteriori, un *é' e*.

Ma se si suppone che l' *ē* latino fosse univerticato, non fa meraviglia che in territorio tanto vasto e, in fin dei conti, come



sotto insisteremo a dire, non omogeneo nè etnicamente nè linguisticamente, esso venisse a coincidere con questo *é' e* da i. e. *ei*?

Inoltre l' *ẹ* in quanto sintetizzi la riduzione latino-volgare di lat. *ē* e di *ĭ* è una mera astrazione, perchè *ē* ed *ĭ* erano nel latino volgare ben distinti, come mostrano il sardo e gl' imprestiti latini del germanico e del celtico (a scanso di equivoci, ricordo anche Ascoli, Arch. Gl. It. vol. X, pag. 261).

Ora non è egli strano di bel nuovo, che questi *ē* terziarj venissero dovunque a coincidere in campo celtico o supposto celtizzato con gli *é' e* primarj, che erano assai discosti da essi?

Altrettanto si potrebbe ripetere a proposito dei dittonghi di *ō* e poi di *ŭ*.

Perciò sarebbe assai raccomandabile l' opinione che in territorj gallico, ligure e ladino il fenomeno della dittongazione d' *ē ĭ*, *ō ŭ* abbia avuto luogo per impulsi indipendenti.

Ma se così ai territorj suaccennati che dittongano *ē ĭ*, *ō ŭ* si aggiunge il gallico, il ligure e il ladino, donde, bisognerà dire, questa comunanza di risultati? Non è la cosa più semplice ammettere che essa sia un' eredità del latino che alla sua volta l' ereditasse dall' indeuropeo originario?

Dunque anche ammessa una celtizzazione di Liguri e Reti l' origine celtica dei nostri *ei ou* risulta problematica.

Ma come dicevo questa supposta celtizzazione dei Liguri e Reti è pur essa molto problematica. Noi affronteremo tale quesito. E, risolutolo negativamente, un altro ne sorgerà: come siano — senza la dottrina della celtizzazione — da spiegare le singolari coincidenze tra ligure-romanzo, reto-romanzo e celto-romanzo. Resterà quindi da risolvere la terza quistione, che abbiamo incontrata per via, come si possa spiegare la coincidenza tra il celto-romanzo e gl' idiomi dell' Italia centrale e di sud-est, sempre senza ricorrere alla teoria celtica.

Primo quesito: la supposta celtizzazione dei Liguri e dei Reti.

L' imposizione etnica di Celti su Liguri e Reti, considerata la cosa in astratto, poteva avvenire in tre modi: o per sopraffazione etnica, o per così dire per un lento processo d' endosmosi, o così che l' elemento romano passasse a' Liguri e Reti modificato da' Celti.

Ora, non si può in nessun modo dimostrare che uno di questi processi storici abbia avuto veramente luogo, anzi si può mostrare, oserei dire con certezza per i Liguri, e con tutta probabilità per i Reti, che nessuno dei tre processi si sia avuto.

Vediamo prima dei Liguri.

La potenza dei Galli e dei Liguri tramonta contemporaneamente dinanzi all' ascensione dell' astro romano; i Liguri occupano, anche se in penombra, un posto a sè, nel gran quadro della storia antica. — Secondo punto. La regione che oggi chiamiamo Liguria è chiusa a nord dal crinale degli Appennini e delle Alpi Marittime e ad ovest da tutta quella serie di contrafforti delle Alpi e degli

Appennini, che, dal Varo verso est, solcano come onde procellose, ardue e frequenti, l' angusto territorio cisalpino e cisappenninico. In tali condizioni orografiche, commerci, migrazioni intermittenti potranno essere eccellenti veicoli del lessico, ma non aver per effetto una di quelle forti assimilazioni idiomatiche alle quali s' accompagna l' alterazione della base articolativa dei parlanti. Ma non solo un ostacolo corografico s' opponeva all' infiltrazione gallica per via di commerci in Liguria, ma anche, si avverta bene, uno etnico. Cioè, a nord, oltre l' Appennino, e ad ovest delle Alpi Marittime, avevan stanza popolazioni pur di stirpe ligure; ora queste masse etniche liguri che dilagavano oltre l' Appennino, oltre le Alpi Marittime, dovevan necessariamente portare che si diluisse l' elemento celtico in modo da giungere scolorito, fiacco, inattivo davanti alle nuove barriere, le barriere naturali orografiche. Anche conviene non dimenticare che il commercio marittimo ad ovest delle Alpi era in mano dei Greci. — Terzo punto. La via della romanizzazione della Liguria non passò dal nord, ma fu diretta. Genova, l' emporio della Liguria, fu occupata dai Romani prima della guerra annibalica. Debellati gli Apuani, nel 173 av. Cr. il territorio libero in Liguria fu distribuito a coloni romani e latini (Liv. l. XLII, 4). Anche, Augusto fece della Liguria una *regio* a sè. Nè si potrebbe negare che il mare offrisse anche dopo assai comodi commerci col sud e che la via Aurelia dovesse avere stabilito una tradizione di commerci col sud; e, senza negare pure un traffico col nord e coll' ovest, converrà ripetere che, varcate le barriere naturali, il territorio che incontravano i Liguri meridionali era etnicamente ligure.

In conclusione, a me pare, che, stando alle nostre cognizioni storiche, una celtizzazione della Liguria cisappenninica debba negarsi e che, senza le attinenze neolatine liguri e galliche, tutti la negherebbero. La purezza dialettale della Liguria meridionale certo conforta questa induzione circa il passato.

Stimo inutile osservare che quel «*Celto-Liguri*» che sta, non senza una certa seduzione, in parentesi nel passo dell' Ascoli in questione si spiega male e non può, per dir così, essere altro che un simbolo; Celtoliguri dicevansi i Saluvi, un popoletto che aveva stanza al nord di Marsilia, la cui celtizzazione, dunque, nulla può provare in favore della celtizzazione dei Liguri cisappenninici.

Ciò detto, passiamo a considerare dallo stesso punto di vista la storia dei Reti.

I Reti mantengono la loro individualità nazionale fino assai tardi. In base alle note testimonianze di Livio (V. 35), Plinio (III, 20), Giustino (XX, 5) e Stefano d. Biz., i più moderni (Niebuhr, Ottofredo Müller, Kiepert, Federigo Müller, Windisch) li considerano parenti degli Etruschi. Sopra tutti importante è per noi il noto passo di Livio, che qui non è inopportuno ripetere: «Alpinis quoque ea (etrusca) gentibus haud dubie origo est, maxime Raetis, quos loca ipsa efferarunt, ne quid ex antiquo, praeter sonum linguae, nec

eum incorruptum retinerent». Si badi che Livio usa l' avverbio «haud dubie», che questa opinione è «massimamente» certa per i Reti, che Livio fortunatamente accenna anche alla lingua dei Reti e che egli ce la testimonia per i tempi suoi, vale a dire intorno all' età in cui i Reti cadono sotto la dominazione romana, come un etrusco corrotto.

Ora poniamo pure che codesta corruzione fonetica della loro lingua si debba ad immistione di loro con popoli che essi trovarono nelle valli alpine (quantunque non bisogna, nel giudicare il passo di Livio, dimenticare la relatività delle nostre impressioni estetiche in fatto d' idiomi che non ci siano familiari) e immaginiamo pure che questi popoli siano stati celti, a questo fatto non sarebbe da attribuirsi in nessun modo la dittongazione romanza di *ē ĭ, ō ŭ*, perchè i Reti non parlavano il celtico ma l' etrusco.

Vediamo ora come si debba immaginare che questi popoli venissero romanizzati. Secondo Dione Cassio (L. IV, 22), sconfitti i Reti nel 15 d, Cr., i più validi degli uomini furono asportati: „dafür werden römische Soldaten — Veteranenkolonien sind für Augsburg, Regensburg u. s. w. nachgewiesen — angesiedelt worden sein" (Windisch, in Gröbers Grr., vol. I, pag. 288); il che è probabile, perchè era di consuetudine: p. e. poco prima di questo tempo i Salassi erano stati venduti all' asta in numero di 36000 ad Ivrea ed erano stati mandati 3000 Romani a fondare Augusta *ἐν ᾧ ἐστρατοπέδευσε χωρίῳ Οὐάρρων* (Strab. IV, 6, 7); l' esperienza insegna che le colonie militari, per la loro eterogeneità, non ebbero alcuna efficacia sulla pronunzia peculiare degli indigeni. Anche la posteriore colonizzazione privata romana non appare efficace in questo senso se le caratteristiche ladine sono uniformi e la colonizzazione privata fu eterogenea: per es. una lettera di Giustiniano c' informa che tutta una grossa e cospicua famiglia dei Titiones, emigrò, ad Vindelicos Raetiosque, da Roma (Budinsky, pag. 168 n. 57). Soggiogata appena la Rezia, i figli dei dispersi Reti diventano strumento di vittoria per i Romani; Tacito (Stor. I, 68) e Appiano (Tattic. 44) parlano di reggimenti retici: ecco che così il servizio militare diviene un altro veicolo diretto della romanizzazione. Una terza via della romanizzazione della Rezia deve essere stato il contatto colla popolazione romanizzata della Vindelicia; infatti i Reti, stremati come s' è veduto, vennero aggregati amministrativamente ai Vindelici; e rimasero ad essi uniti per due secoli e mezzo; è poi, in secondo luogo, probabilissima un' immigrazione di Vindelici romanizzati e di Romani di Vindelicia fuggitivi dinanzi all' invasione alemanno-bavara (Budinsky, pag. 168 e 142); le valli del Reno e dell' Inn conducevano nel cuore della Rezia.

Quindi, se i Vindelici fossero stati Celti potevano essere i Reti celtizzati per via indiretta da loro, cioè assumere da loro il loro latino già celticamente trasformato. Ora le notizie sui Vindelici sono, è vero, scarse, ma in ogni modo non favorevoli all' opinione che fossero celti. Strabone (IV, 6, 8) li tien distinti dai Reti e

anche dagli Illiri, e, dei moderni, il Windisch (l. c. 290) nega che i Vindelici siano stati Celti, perchè essi sono tenuti distinti dai Celti. Dunque, al primo quesito, che ci facevamo sulla celtizzazione dei Liguri e Reti, la storia risponde, vorrei dire, sicuramente no, per i Liguri, e, per quel poco ch' essa parla, risponde non favorevolmente per i Reti.

Secondo quesito. Giustificazione delle coincidenze nelle risoluzioni fonetiche tra celto-romanzo, ligure-romanzo e reto-romanzo.

Risoluto così, con risposta negativa, il problema della celtizzazione dei Liguri e dei Reti, l' altro subito sorge come siano da spiegare le coincidenze nella risoluzione dell' elemento latino in campo celto-romanzo, ligure-romanzo e reto-romanzo; se cioè, anche contro le indicazioni dei dati storici e delle condizioni geografiche, si debba, sulla coincidenza dei fenomeni fonetici, reputare un' illazione inevitabile la celtizzazione dei Liguri e dei Reti. Io risolverò questo secondo problema per due diverse vie: prima diminuendo il valore delle coincidenze, poi mostrando che le tendenze fonetiche, di cui esse sono l' effetto, possono essere ataviche presso Liguri e Reti e non un' imposizione celtica.

Per entrambi i capi, il problema mi si presenta molto diversamente, che non si presentasse all' Ascoli. Cioè, l' Ascoli rimaneva soprattutto impressionato dal numero delle coincidenze e dalla uguaglianza di fasi o definitive o intermedie di singole evoluzioni; io invece bado alla natura fisiologica delle risoluzioni e le considero non isolatamente ma nel complesso. Risultato di questa maniera di critica è che alcune delle coincidenze si dimostrano non essere tali da reputarsi l' effetto d' una singolare identità della base articolativa fra Celti, Liguri e Reti-Vindelici; che altre, esaminate nella loro evoluzione, perdono molto di quell' eccezionale valore comparativo che parevano avere. Trovato poi per le più delle coincidenze il comune effettore fisiologico della loro produzione, io non so rifiutarmi, come l' Ascoli faceva, di tener conto del fatto che tendenze fisiologiche analoghe a quelle dimostrate attive presso Celti, Liguri e Reti si riscontrano anche non solo in altri ceppi linguistici, non solo diffuse in tutto il campo indeuropeo, ma diffusissime nell' Europa meridionale anche indeuropea. Finalmente traggo, come solo ora si può, partito dall' opinione con molto fondamento, ora non è molto, sostenuta che i Liguri appartengano a questo ramo linguistico degli Indeuropei meridionali.

Dichiariamo questi concetti.

Le congruenze tra celto-romanzo, ligure-romanzo, reto-romanzo sono queste.

A. Fenomeni comuni a tutte e quattro le regioni, Liguria, Rezia, Gallia transalpina e Gallia cisalpina.

1. il ridursi d' *ū* ad *ü*;
2. il ridursi d' *ŏ* ad *üe ö* o simm;



3. il ridursi d' *a* ad *e*;
4. il dittongarsi di *ē ĭ*, *ō ŭ*;
5. il ridursi di *ō ŭ* ad *u*;
6. il ridursi di *ct* a *ht* > *it*;
7. il palatizzarsi di *g* fra vocali;
8. le alterazioni di *d* fra vocali.

B. Fenomeni comuni alla Francia e alla Rezia:

9. il palatizzarsi di *ca ga* e di gutturale di esito; più oscura marca del ladino è il palatizzarsi di *k* dopo consonante;
10. il ridursi ad *oi* dell' *ei* da *ē ĭ*;
11. il ridursi di *ou* ad *eu*;
12. il conservarsi di *-s*.

C. Fenomeni comuni solo al ligure e al pedemontano.

13. l' *ṅ* faucale fra vocali.
14. il riflesso di *cl* nel genovese e nel pedemontano.

Fermiamoci ora a considerare il valore critico e la natura di questi fenomeni.

Diciamo subito, per levarli di mezzo, che i caratteri 12 e 5 hanno bene scarso valore. Quanto ad *-s* conservato, conviene dire che la conservazione degli elementi fonetici ha talora un valore quasi negativo; per esempio, giusto nell' *-s* conservato, s' ha come un carattere di non italianità; intendo dire del sardo; mentre poi il sardo mantiene una sua fisonomia per l' *s* conservato, il dileguo di *s* è comune caratteristica dell' Italia dialettale moderna che ha poi il più variopinto sostrato etnico: d' Itali, di Etruschi, d' Illiri, di Liguri e pur di Celti. E i Celti di Francia non hanno fatto del resto che ritardare il processo avvenuto in Italia, perchè è assurdo immaginare scomparso l' *-s* in Italia altrimenti che per un lungo processo evolutivo. Quanto ad *u* da *ō ŭ* non è lontano il sospetto ch' esso continui un antico dittongo. Questo è infatti nell' est della Francia (od. lor. *nu* nōdu); anche la Francia dell' ovest ha oggi *u* e aveva nel medio evo *ou*; nel ladino occidentale che ha *u* (in tutto il soprasilvano e in quasi tutto il sottosilvano) possiamo per una bella fortuna sorprendere il fenomeno in tutta la sua evoluzione; perchè a Tiefenkasten si ha *krouš*, a Schweiningen *krokš*, a Samaden *krukš* (ossia un antecedente *kruuš*) e a Bravugn e Stalla, che stanno in mezzo tra Tiefenkasten, Schweiningen e Samaden un *kruš*. Nel ligure e nel pedemontano s' ha accanto ad *u*, *ei* da *ē ĭ*; *ou ǒu*, oltre che *u*, s' han nell' Emilia. Ricordo ancora che s' ha un *u* in Istria a Dignano (accanto ad *i* da *e*; Veglia *au*: *krəuk* cruce); *u* s' ha accanto ad *ou* od altro dittongo a sud-est d' Italia.

Congruenze insigni tra ladino e celtico eran parse il palatizzarsi di *ca ga* e il palatizzarsi di *-c -g* dopo consonante. Ora però il primo fenomeno ha perduto molto del valore di prova di tale peculiare strettissima congruenza del ladino col francese dacchè, ora anche l' Ascoli l' ammette, *k* e *g* si palatizzano davanti ad *a* che

si riduce ad *e* o che un tempo volgeva a suoni palatini. Parimente io temo molto che la congruenza del ladino nel palatizzare *c* e *g* dopo consonante con parte del celtico, dove s' ha *ch y* nelle stesse formule ma nell' infectio, possa aver gran valore, dacchè io penso che qui non s' abbia altro che una palatizzazione della consonante per opera della vocale disaccentata che prima di cadere si fosse stremata in un sottile e penetrante elemento palatino. A indurmi a questa opinione concorrono, per il ladino, due fatti. Nel ladino soprasilvano s' ha anche *meǧ* per mitte, *-menǧ* per -mente, (Ascoli, S. L. pag. 83, 97 e altrove) dove è impossibile vedere altro che il continuatore di un preistorico *-tj*; così l' odierno lombardo ha *denč tüčč* e l' antico Bonvesin dà *dengi tugi* e *pogi* (potui) *stigi* stetti cet. L' altro fatto è questo. Dove per speciali condizioni fonetiche nel friulano s' è conservato un *-o* finale lo troviamo ridotto ad *-i*: *Pieri* Petru, *nuestri* nostru; parimente in Val di Fassa (vedi sotto) *faure* fabru (Ascoli, S. L. pag. 350); ricordo ancora *ad úni* dell' Engad. Alta (ib. pag. 191); non vi sono altri esempj importanti; nessuno degli altri *-i* od *-e* della regione ladina continua un *-o* ma *-io*; ciò vale anche dei verbi che hanno *-i* (*-e*) per estensione analogica dell' *i* (*-e*) dei verbi in *-io*.

Come le congruenze 12 e 5 abbiamo veduto che non sono molto conclusive per le affinità etnologiche, così va detto delle congruenze 13 e 14 tra ligure e pedemontano, che, se dal punto di vista teorico delle reazioni etniche, è importantissimo il trovare su fondo ligure e celto-ligure singolari congruenze, codeste congruenze poi non possono valere per argomenti in favore dell' altra tesi, della pertinenza del ligure ai dialetti gallo-italici. Tuttavia bisogna distinguere bene fra i due casi.

Quanto alle risoluzioni liguro-pedemontane di *cl* (gen.-piem. *č-*, gen. *čave*, piem. *čav* clave; gen. *-ǧǧ-*, piem. *-j-*: gen. *œǧǧa*, piem. *urija*) convien dire che nulla v' è in esse di specificamente celtico. In esse convien distinguere all' inizio due fasi: la palatizzazione di *kl* in *k'l'*, *kj* e la riduzione del *kl'* di formula interna a *gl'*; ora il primo è un fenomeno generale italiano, ed è giustificabile il secondo in idiomi in cui c' è una generale riduzione della tenue mediana in media.[1]

Diverso è il caso dell' *ṅ*. L' *n* faucale, anche se s' incontra fuori del campo dialettale italiano, ciò non è fuori del territorio a sostrato etnico ligure; ma esso può essere messo in relazione (non vedo che ciò l' Ascoli abbia fatto neanche di poi) con altri fenomeni relativi alla nasale in campo gallico e retico. Per far ciò

[1] Mi par doveroso ricordare che il giudizio dell' Ascoli nel suo articolo sul posto del ligure nei dialetti italiani, comparso nel vol. II dell' Archivio, risentiva del modo come eran stati sistemati a quel tempo il ligure e il pedemontano. Questo era collocato fra i dialetti gallo-italici, quello considerato come un dialetto di transizione tra il nord e il sud. Con siffatti termini del problema, dimostrare la stretta affinità del ligure col pedemontano era porre il ligure nel novero dei dialetti gallo-italici.



conviene fermarsi a considerare la natura e la genesi di questi fenomeni. Nella produzione di ogni elemento nasale entrano in attività due organi: la lingua o le labbra per l' occlusione orale, il velo palatino per l' apertura delle vie del naso.[1] Ora può essere che il velo palatino esageri la sua attività a danno di quella dell' altro organo, che così diventa più fiacca. Nel mio scritto Intorno alle Reliquie del dialetto Tergestino-muglisano (Atti dell' Accademia Veneto-trentina-istriana vol. I) io notavo appunto una serie di degenerazioni (degenerazione gutturale, palatina, labiale) della nasal dentale libera in territorio ladino che tutte spiegavo quali effetti d' un' unica causa, la poca energia d' articolazione della nasal dentale libera nei dialetti ladini. L' *ṅ* faucale ligure pedementano è articolativamente così costituito: durante la pronunzia di esso la massa dorsale posteriore della lingua s' alza (un po' incompostamente, cioè coll' arco dorsale ondulato) al limite del palato duro col molle e la parte dorso-apicale posa sulla base della bocca fino agli alveoli inferiori ed è almeno in alcuni individui piemontesi da me esaminati infossata nel mezzo e alquanto arricciata ai margini. Ora una siffatta alterazione ligure-pedemontana si presterebbe ad essere attribuita ad una causa identica a quella che produsse l' alterazione ladina. Ossia: l' articolazione di un *n* dentale ha due elementi costitutivi: un' articolazione della lingua ai denti e un' abbassamento del velo palatino; se si esagera l' attività del velo palatino si può pensare che s' indebolisca l' articolazione estensiva e se di nuovo si esagera l' attività del velo palatino può darsi allora che per simpatia d' articolazioni, l' articolazione puramente velare dell' *n* si faccia glosso-velare, che cioè anche la lingua concorra col velo palatino alla formazione dell' *n* velare. Così si troverebbe in una esagerazione dell' articolazione velare e una conseguente debolezza dell' articolazione orale dell' *n* una causa uguale dell' evoluzione specifica ligure e delle ladine nell' articolazione delle nasali.

Concessa questa interpretazione, altri fenomeni attribuibili ad una causa simile avremmo da notare anche in territorio celtico.

[1] Come è noto, i grammatici indiani ponevano, in vista dell' occlusione orale, le nasali fra le momentanee. Ancora oggi vedo qualcuno o seguire i grammatici indiani o esser in dubbio. A me il dubbio non mi par possibile. Momentanee e continue sono concetti che rientrano nel concetto più generale di durabilità. Ora l' emissione d' una nasale può prolungarsi quanto quella d' una qualsiasi continua orale; e a questa facoltá s' accompagnano nelle nasali anche le altre che son proprie delle continue orali: primo, come le continue orali, anche le nasali, prese isolatamente, son dotate d' una specifica maggior lunghezza rispetto alle momentanee; ossia, mentre nelle momentanee iniziali non si percepisce il momento dell' implosione, questo è avvertibile tanto nelle continue orali quanto nelle nasali; secondo, mentre nelle geminate momentanee tra l' elemento implosivo e l' esplosivo c' è una interruzione della corrente espiratoria, nelle così dette continue l' emissione è *continua* ininterrotta; ciò è anche nelle nasali. Per tutto questo non mi pare che vi possa esser dubbio sulla classificazione delle nasali, per il criterio della *durabilità*, tra le continue; solo, per scrupolosa esattezza teorica, potremo voler divise le continue in continue orali e continue nasali.

Il dileguo di *n* davanti a consonante nell' antico irlandese in primo luogo, e, in secondo luogo la riduzione articolativa orale delle nasali anticonsonantiche nel celto-romanzo, fenomeni che furono già posti in relazione storica. Inoltre certo a questa causa sarà da attribuirsi il dileguo di *n* nel bearnese. E con esagerazioni dell' attività velare e una debolezza iniziale dell' articolazione di *n* io spiego anche il ridursi di *n* fra vocali ad *r* in dialetti valdesi e savoiardi; si può pensare che in questo caso, nella pronunzia di *n* prima si perda l' attività dentale e permanga attivo solo il velo palatino e s' abbia come uno spirito nasale (lad. sottosilv. Rothenbrunnen *laṷa* = lana, dove *au* = *a*, aport. *gallịa*, oggi *gallinha* = gallina), poi il velo pendulo si fa tremulo e s' ha un *r* uvulare; qui ogni altro *r* sarebbe un suono sostituto. Anche un elemento intermedio, una specie di *r* nasalizzato, s' ha a Perinaldo (Porto Maurizio, v. Meyer-Lübke, It. Gr., pag. 126).

Così per l' originaria tendenza all' esagerazione delle articolazioni velari e ad indebolire l' articolazione orale delle nasali potrebbe il fenomeno della nasale ligure esser messo in rapporto storico coi citati fenomeni del territorio celtico.

Tutti gli altri fenomeni da esaminarsi, come pure alcuni degli esaminati sono l' effetto d' una tendenza endemica alla palatizzazione, o alle articolazioni rattratte.

Dei fenomeni 1, 2, 3 e 11 (*ü*, *üö*, *e*, *eu* da *ū*, *ŏ*, *ā*, *ō ŭ*) già abbiamo detto nell' analisi fattane nella prima parte che, considerati nel complesso, si presentano quali fenomeni prodotti per articolazioni rattratte e più precisamente come fenomeni di palatizzazione.

Il numero 10, il ridursi di *ei* ad *oi*, io lo considero l' effetto di quella rotazione delle vocali (Vokalverschiebung) che sopra attribuivo a una sostituzione d' articolazione rattratta dorsale posteriore della lingua ad un' articolazione rattratta dorsale anteriore. È dunque del genere dei fenomeni precedenti; e meglio lo si giustifica in lingue che tendono ad esagerare l' articolazione velare.

Per un fenomeno di palatizzazione si rileva da sè il fenomeno del ridursi a *j* di *c* + cons. Nella sfera dei dialetti che ci occupa s' ha da *ct*: *-it'* > *it* nel francese, *it* nel genovese-piemontese, a S. Fratello ecc., ad oriente del provenzale, nel valdese e nel catalano; *č* nel rimanente del provenzale: *ć*, *č*, *z* nel ladino. Fase antecedente si presume *ħ*: cfr. irl. *ocht* ncimr. *wyth* *octo*.

Parimente da sè si rileva come un fenomeno di palatizzazione il ridursi del *g* ad *j* (e, considerati i casi con prudenza, il suo dileguarsi) che nella regione che studiamo s' ha: nella Francia di sud-est (ove non preceda vocal velare) e in Francia nel gruppo *ogo* o *go*, es. fr. *riu*(*s*) rogo; piemont. (non nel genovese) *uvaj* opacu, *neia* negat, ma precedendo labiale *v*: *duva* doga. Come un termine intermedio appare *h* nell' Engadina, oggi solo con *ih* *üh*, alto-eng. *lei leh* lacu. Val di Monastero: *süch* sucu e in antico (cfr. Ascoli, Riv. cit. pag. 37 seg.) alto-eng. *vich vit* vicu, basso-eng. *fœch*.



Fenomeni di tal genere si producono anche in *d* fra vocali: i testi volgari antichi dell' alta Italia (compresi i veneziani; nell' aven. s' ha anche *z*) hanno talvolta *dh*; reputano questa una grafia etimologica: ma non si capisce perchè si sarebbe scelta *dh* invece di *d* e anche invece di *t*, se si voleva riprodurre la forma latina; io crederei pertanto che si tratti piuttosto di due filoni idiomatici e che il *dh* rappresenti anche qui una spirante; s' ha *r* in varietà bergamasche; *r* suol essere la degenerazione d' un *đ*; S. Fratello ha per es. *r* e il *đ* è effettivamente conservato a Piazza Armerina: *y* per *d* s' ha nel Monferrato; in provenzale *d* mediano passa a *z* per la trafila di un *đ* (ma *niu*); se risultato finale cade; nel catalano antico s' ha *s z*, che poi cade (se finale dà *u*, attraverso *đ*, *h*), nel catalano d' Alghero *d* primario e secondario dà *r*; i più antichi testi francesi conservano ancora il *d*, ma alcuni scrivono spesso *dh* che indicherebbe un *đ*; nel nord-est della Francia in Borgogna, Lorena e Belgio s' ha *y*; così sparsamente nella Francia di sud-est. — Come si vede, con prudenza, può essere considerato come l' ultimo effetto della palatizzazione anche il dileguo di *d*, dacchè si trova *d* dileguato fra vocali assai spesso dove in una fase antica s' ha una spirante o anche dove s' ha una spirante attualmente in diversa posizione della parola.

Anche i fenomeni del *ć* e del *ǵ* in originarj *ka ga* e *-k*, *-g*, se non possono valere più come prove di una strettissima affinità tra Reti e Celti, valgono nondimeno sempre come prove di una comune facilità alle articolazioni rattratte; e di peculiare resta la palatizzazione anche nella risoluzione pedemontana-ligure di *cl*.

Detratto dunque dalla somma dei casi di congruenza quanto può essere contingente e cioè i numeri 5 e 12, e quanto è qui oggetto di controversia, il dittongarsi di *ĕ ĭ ŏ ŭ*, quel che resta si compone in due categorie di congruenze.

A. Fenomeni che si rivelano l' effetto di articolazioni rattratte e sono i numeri 1, 2, 3, 10, 11, 6, 7, 8, 9, 14 (vocali: *ū*, *ŏ*, *ă*, *ē ĭ*, *ō ŭ* [alterate tutte!] = *ü*, *üë*, *e*, *oi*, *eu*; consonanti: *-g-*, *-d-* = *-ǵ-*, *-đ-*; *kl* = ligure *ćć*, *j*).

B. Fenomeni dovuti alla tendenza d' esagerare l' articolazione velare e d' indebolire l' articolazione specifica nasale.

Ora la necessità di indurre da queste tendenze che si mostrano attive presso Liguri e Reti il fatto storico dello loro celtizzazione cessa, quando si considerino due ordini di fatti: che tali tendenze si riscontrano più o meno attive presso tutti i popoli indeuropei d' Europa e specialmente dell' Europa meridionale e che nel novero di questi è possibile collocare anche i Liguri e i Vindelici — i romanizzatori dei Reti.

Vedremo illustrando il terzo quesito che le due tendenze che abbiamo riscontrate nel celtico antico, nel celto-romanzo, nel reto-romanzo e nel ligure si riscontrano in territorio illirico antico e moderno, in territorio italico antico e moderno: qui indicheremo

che fenomeni analoghi son comuni anche al greco, e poi anche allo slavo e al germanico.

Fenomeni di rattrazione del greco.

Vediamo prima dell' alterazioni delle vocali.

I perimetri delle alterazioni delle singole vocali, come altrove, neppur qui coincidono.

i. e. *ā* ed *u* sono alterati palatilmente nel jonico e nell' attico. Ma strettamente legato a questa tendenza io trovo anche il beotico *ιου* da ῡ̆ dopo dentale; dal punto di vista teorico, infatti, si può dire che, per regola generale, in ogni nucleo etnico si trova in parte del territorio, sotto condizioni limitate, un fenomeno che in altra parte si trova in ogni condizione. Ma v' ha di più. Il Brugmann, considerato che a i. e. *tū̆* corrisponde nel greco *σῡ̆* ha supposto che i. e. *tu* venisse nel greco originario a *tịu*. Questo ridursi di *tū̆* a *σῡ̆* io credo però che non sia il solo indizio che mostra come *ū̆* passasse in greco ad ῡ̆ per la trafila di *iu* od *iü*; un altro[1] è, a mio avviso, questo: che *u-* si continua con (att. ecc.) ὑ-; vale a dire, in principio di parola *ū̆* dà prima *iu-* od *iü-*, e lo spirito aspro di ὑ-, ῡ̆- continua l' anteriore *ι-*. Dunque il beotico non crea fatti nuovi di pianta, ma riproduce a modo suo condizioni antiche panelleniche.

Un *ιου* si trova anche oggi nel dialetto zacone in gran numero di condizioni fonetiche e nel greco dell' Italia meridionale.

Presso i greco-barbari della Tracia e della Frigia s' ha *υ* continuato per *οι*: es. *Μοισοί* accanto a *Μυσοί* ecc. Cfr. Kretschmer, Einleitung, pag. 226 seg.; oppure con *ε*; *ἐπὸ* per *ὑπὸ* (G. Meyer, Gr. Gr. [3]).

Fenomeni consonantici. *kt* dà nel greco rom. *χτ*, che suole essere il prodromo di *jt*: es. *ὀχτώ* gr. *ὀκτώ*; ma nel greco moderno *γ* è *j* in ogni condizione; e già nell' antico diventava *j* per virtù di vocali palatili anche (il che è notevole!) precedenti: panf. *Μhειάλητι* per *Μεγάλητι* (anche *Μεαλίνα* senza *ι*); beot. *ἰών* per *ἐγών*; tarant. *ὀλίος* per *ὀλίγος*. *-d-* diventa spirante in greco verso l' era cristiana; notevole anche il *ζε*, *ζι* per *δε*, *δι* in iscrizioni eleesi antiche del 5⁰ e 6⁰ sec.

Dileguo o riduzione di nasali. Nelle iscrizioni di Cipro la vocale anteconsonantica è costantemente omessa; Esichio ha la glossa panfilica *ἀδρί, ἀνδρί*, e si ritrovano esempj simili nell' iscrizione panfilica di Sillyon; ma si riscontra il fenomeno anche nella parte occidentale dell' ellenismo: *'Ολυπικός* CI. 284 I, 34 in un' iscriz. attica, *ἀστυνομοῦτος* in Taso, e in vasi attici: *Τιμάδρα Ἀἷατος* simm., in vasi corinzi: *'Αφιάρηος* simm., ecc.; frequente-

[1] Anche *υἱύς* potrebbe continuare un anteriore *s-ịu-ị-ịu-s* per il dilegno di uno solo dei due *-ịị-* mediani; ma si può spiegarlo anche come analogico su *suịμos*.

mente è omesso un ν anteconsonantico nei papiri, cfr. G. Meyer, Gr. Gr.[3], pag. 381 segg.

Ma fenomeni analoghi si riscontrano anche nel germanico. Non mi fermerò a dire dei fenomeni del genere che si riscontrano nel germanico occidentale del continente o d' Inghilterra perchè troppo prossima e non sempre senza fondamento è l' opinione dell' influenza celtica; ma anche nel germanico del nord di tali fenomeni non mancano.

„Spuren von einem Übergange [von *ū*] in *ö* zeigen sich hie und da [im Westnordischen] schon vor der Mitte des 13. Jahrhs.“ (Nooren, in Pauls Grundr. d. germ. Phil., vol. I, pag. 469); *ū* passa ad *ü* nel nordico dav. ad *r* (*sýr* 'Sau'); *a* ad *æ* (isl. *e*) davanti ad *r* nel nordico occid. („vorliterarisch und vielleicht schon in der Vinkingerzeit: anorv. *hære*, aisl. *here* 'Hase') e nell' antico gutnico (*ber* = asved. *bar*, nord. occid. *berr*); in dialetti moderni s' ha un suono prossimo all' *ä* in ogni condizione, es. copenagh. *säđ* 'sass'; *ǫ* (*o* aperto) diventa nel nord. occ. *ö* „in allen übrigen Stellungen [tranne + *ng*, *nk*] und zwar im allgem. während des 14. Jahrhs., stellenweise doch schon im 13. Jahrh., z. B. Dat. Sg. Ntr. *ødru* st. *ǫđro* zu *annar* 'ander'“; nel nord. or. s' ha *ö* da *ǫ* davanti ad *r* ed *l*: *ørn* (aisl. *orn*) 'Adler'; *ǫu*, il continuatore di germ. *au*, si muta in tutto il nord. occ. costantemente in *öü* davanti ad *r* (es. *øyra*, got. *ausô*), e in ogni condizione esso si muta in *ö* in singoli dialetti e in *öi* nel nuovo isl.; nel nordico orient. s' ha *öü*, e nell' antico gutnico *oü*, davanti ad *r*; costantemente s' ha *ö* nel dan. fin da circa il 1000 e da circa il 1200 nell' antico svedese.

Fenomeni consonantici. *ʒ* passa ad *j* nel nord. or. sempre avanti ad *i*, *e*; nell' adan. (prima del 1350) anche precedendo *æ*, *ǣ*, *ē*, *i*, *ī* e nell' asved. circa il 1500 anche davanti *d*, precedendo *æ*, *ǣ* e anche *ø ø̄*; questa sensibilità dopo *ø ø̄* è soprattutto notevole. — Il *t* del germ. orig. diventa *đ*, attraverso *d*, in tutto il nord. or. in sillaba disaccentata, nell' adan. s' ha generalmente tra vocali *d*, da cui nel moderno *đ*.

Fenomeni di nasalità. Già nel germ. or., voc. + *n* + *h* si nasalizza; ma nell' anord. sono nasalizzate tutte le vocali e non solo seguendo ma anche precedendo nasale.

Fenomeni di rattrazione nello slavo. Nello slavo i. e. *ū* si riduce ad *ü* e i. e. *ŭ* ad *ъ*; inoltre *ŭ* + nas., *-ō̃m*, *-ons* diventano *ü*. Fenomeni di nasalità: tutte le nasali anteconsonantiche o in pausa si riducono a spirito nasale che poi scompare o già nel periodo slavo originario o durante la vita individuale di singoli dialetti. Nulla del genere conosce il lituano; e il lettico conosce solo la riduzione delle nasali anteconsonantiche; come si vede i fenomeni si accentuano più verso il sud.

Dunque, tenendo conto di quanto sarà esposto anche durante la discussione del terzo quesito, noi dobbiamo riconoscere che le marche supposte celtiche sono diffuse per tutta l' Europa indeuropea antica e moderna, specialmente meridionale.

Ora, qualunque sia l' ipotesi[1] che si voglia fare per spiegare questo fatto, il fatto prova e sicuramente una cosa: che non è necessaria l' ipotesi della celtizzazione per spiegare la presenza presso un popolo europeo di marche fonetiche simili a quelle dei Celti. Ed appunto noi a questo volevamo arrivare: mostrato, si ricordi bene, che i dati storici e i dati geografici non consentono l' opinione della celtizzazione di Liguri e Reti, volevamo mostrare che la loro celtizzazione non è un' illazione necessaria, inevitabile dei fatti linguistici, dacchè fatti linguistici analoghi si trovano presso tutti i popoli circonvicini, senza che si possa pensare che tutti siano stati celtizzati.

Queste marche, che presso i Celti e presso quasi tutti gl' Indeuropei d' Europa, si trovano anche presso i popoli non indeuropei circonvicini.[2] Quindi anche per questo riguardo a qualunque ceppo linguistico dovessimo assegnare Liguri e Vindelici questa identitá di fenomeni non ci sorprenderebbe. Ma certo noi più tranquilli restiamo per il fatto che con ogni probabilità i Liguri e

---

[1] A formulare ipotesi più o meno facili, più o meno probabili, io non m' indugio; già non è una cosa simpatica il far ipotesi, poi per me ora è superflua anche; a me ora bastava di dimostrare non inevitabile l' illazione sui fatti linguistici della celtizzazione dei Liguri e Reti. Tuttavia non vorrei che il materiale da me esposto valesse a scuotere la fede nei principj delle tendenze fisiologiche latenti e della reazione etnica, principj dei quali io sono incrollabilmente convinto come di verità elementari. Difender questi con due parole stimo pertanto qui non assolutamente inopportuno. Ricordo dunque questi fatti comunemente esperimentati ed esperimentabili. In territorj etnicamente omogenei sogliono avvenire fenomeni fisiologicamente omogenei senza che si possa vedere in ciò l' effetto di nuovi contatti per varie ragioni: prima, perchè i fenomeni identici o simili si sogliono produrre, in regioni disconnesse geograficamente e commercialmente, in varia età; secondo, perchè, entro gli stessi limiti etnici e geografici, dati fenomeni si producono con diversa intensità e in diverse condizioni fonetiche della parola e della sillaba: terzo, perchè frequentissimamente i fenomeni non sono identici ma solo omogenei; quarto, perchè considerate nel complesso le alterazioni fonetiche di due regioni etnicamente affini, riesce di scorgere una differenza proporzionale tra il complesso delle alterazioni dell' una e dell' altra regione; il che facilmente si manifesta l' effetto della condizione che una era la tendenza ma che questa fu attiva nell' uno e nell' altro territorio su tutto il sistema fonetico in modo diverso. La solidità della teoria delle reazioni etniche è dimostrata dal fenomeno storico della romanizzazione dell' Europa meridionale: le vie e i mezzi della romanizzazione furono eterogenee; ma la risoluzione fonetica dell' elemento latino non risente di queste condizioni varie dell' immissioni di romanità, ma è omogenea nei territorj a sostrato etnico omogeneo.

[2] Qui un altro quesito sorgerebbe: se vi sia un nesso storico fra i fatti indeuropei e quelli analoghi di popoli circonvicini appartenenti ad altro ceppo linguistico. Anche questo quesito è lontano molto dal mio proposito. Tuttavia non voglio tacere l' impressione che ricevo dal fatto. È strano cioè intanto questo: che mentre i fenomeni di rattrazione sono rari, frequentissimi si abbiano in due gruppi linguistici ai margini degli indeuropei. Ora di questi gli uni abitavano, secondo il probabile risultato del Kretschmer nell' Einleitung, nella penisola balcanica prima della venuta dei Greci e dai Greci furono sospinti al mare; gli altri, Uralo-altaici, hanno tante affinità linguistiche cogli indeuropei che non è mancato chi (il Pogodin) sentenziasse che gli Indeuropei non fossero se non una diramazione del tronco ugrofinnico.

non senza probabilità i Vindelici debbano essere aggregati al ramo indeuropeo meridionale.

Mentre prima si giudicavano i Liguri un popolo non indeuropeo, recentemente il Kretschmer portava assai notevoli argomenti a favore della loro indeuropeità e di una certa affinità loro coi Celti (KZ., vol XXXVIII, pag. 117 segg.).

Quanto ai Vindelici, coi quali i Reti, come abbiamo veduto dovevano, per fatalità storica, frammischiarsi e dai quali dovettero finire d' essere romanizzati, noi troviamo presso Strabone (l. c.) questa importante indicazione: «I più audaci dei Vindelici si mostravano i Licatti e i Clautinati. Vindelici sono anche gli Estioni e i Briganti e città loro sono Bringatio e Campoduno e Damasia, quasi la cittadella dei Licatti». I nomi *Briganti*, *Brigantio* (Bregenz, sul Lago di Costanza), *Campoduno* (Kempten) accennerebbero a origine celtica. Ma noi non ci lasceremo traviare da queste indicazioni.

Il Kretschmer, nel lavoro citato, mostrava appunto come una gran quantità di nomi locali di aspetto celtico dovevano essere attribuiti a' Liguri dei Celti affini. Si noti *Περγάντιον · πόλις Λιγύων* in Stef. Biz., oggi Fort Bregançon ed altro in Kretschmer l. c. pag. 106; v. anche pag. 119, per le relazioni tra il lig. *Bodingus* Po e voci celtiche. Quindi la sola conclusione che senza stenti si possa trarre dalle indicazioni etnologiche di Strabone e dalle sue apparentemente contradittorie indicazioni toponomastiche è, che, come Liguri e Celti, così anche Vindelici e Celti siano stati popoli affini.

Trovata così nell' affinità dei Liguri e dei Vindelici coi Celti e quindi in generale cogli Indeuropei meridionali una giustificazione della coincidenza dei fatti fonetici in campo ligure e retico con fatti fonetici in campo celtico, la nostra mente resta tranquilla nella negazione ai due problemi che Liguri e Reti possano o debbano ritenersi celtizzati.

Parlando dei Reti ho sempre usato circospezione nei giudizj; in realtà il materiale che li riguarda è scarso. Tuttavia non crederei giusto che si esagerasse questo senso d' incertezza fino al più completo scetticismo, fino a negare la possibilità d' un qualsiasi giudizio su di essi. Si pensi che i capisaldi del nostro giudizio sono testimonianze autorevolissime e fatti ben sicuri. Un fatto ben sicuro era l' aggregazione per due secoli e mezzo della Rezia alla Vindelicia; solo l' assimilazione dei Reti stremati ai Vindelici è una veduta mia, ma essa mi pare una conseguenza inevitabile delle nuove condizioni storiche. L' individualità nazionale dei Reti e dei Vindelici ci è poi testimoniata da Livio e Strabone, qui tanto più autorevoli, in quanto parlavano di storia contemporanea e di popolazioni situate ai confini d' Italia. Quanto a Strabone ricorderò che il Pais, nella sua eccellente memoria sopra citata, viene a queste conclusioni: che Strabone compose la sua geografia storica „prima del 5 av. Cr., anzi poco dopo il 9 av. Cr.“ (pag. 5 dell' estratto), che „Strabone compì la sua geografia

verso il 7 av. Cr.“ (ib. pag. 7), che Strabone deve aver visitata replicatamente Roma ed esservisi soffermato più o meno a lungo fino all' anno 7 av. Cr. e non dopo questo tempo. Ora si ricordi che Strabone parla delle spedizioni contro i popoli Vindelici e Reti (l. IV, pag. 206 C; l. VII, 292 C), che in esse s' era distinto Tiberio e ch' esse cadono nel 9 av. Cr. Le notizie di Strabone non potrebbero quindi essere più attendibili, come quelle che vertono su fatti contemporanei avvenuti probabilmente lui presente in Roma, su fatti resi più illustri dalla condizione del duce vittorioso, su popoli che dovettero essere allora il tema delle conversazioni nella società politica ch' egli frequentava, intorno ai quali egli aveva dunque sicure informazioni da fonti autorevolissime.

Voglio da ultimo, quanto ai Reti, aggiungere che alterazioni palatine delle vocali si trovano anche in iscrizioni etrusche; ma, come vedremo, non è probabile che codeste iscrizioni rispecchino condizioni fonetiche etrusche, e deve invece trattarsi di fenomeni italici.

Terzo quesito. Giustificazioni delle congruenze tra celto-romanzo e i dialetti dell' Italia di sud-est e dell' Italia media.

Dicevamo che l' *ei* e l' *ou* o succedanei da *ē ī*, *ō ū* non possono considerarsi come una marca di celtismo per il fatto che troviamo tali dittonghi in territorj dove, stando alle nostre conoscenze storiche, non è consentito d' immaginare un' imposizione celtica: da Arezzo a Campobasso, dagli Abruzzi alla punta estrema orientale d' Italia, e nella costa orientale dell' Adriatico. Ma pure, come s' è visto, oltre all' *ei* e all' *ou* venivano facilmente indicate anche in questi territorj parecchie risoluzioni coincidenti con quelle di territorj a sostrato etnico celtico. Si domanda come si possano conciliare le due opposte esigenze della linguistica e della storia, come si possano giustificare i fenomeni linguistici, che arieggiano i celtici, senza la teoria celtica.

La soluzione del quesito è preparata nell' ordine fonetico, teoricamente, col prescrivere che non si ponga mente alle coincidenze singole ma al loro complesso, e che si badi non all' entità acustica ma alla entità fisiologica degli elementi fonetici; praticamente, nell' aver già mostrato nella prima parte, che i fenomeni caratteristici del vocalismo di questa regione sono l' effetto d' una tendenza alle articolazioni rattratte. Nell' ordine storico, è preparata la soluzione del quesito nell' asserto, che, se le tendenze fisiologiche di queste regioni si mostrano simili a quelle dei Celti, non sono poi esse peculiari caratteristiche celtiche, ma si trovano più o meno energicamente attive in tutta l' Europa indeuropea antica e moderna, specie meridionale; e definita sarà la risposta al terzo speciale quesito, quando mostreremo che tali tendenze, come dei Celti, eran proprie anche dei popoli che formano il sostrato etnico dei territorj romanzi in questione.

Preparato dunque, come s' è fatto, il quesito, esaminiamo le condizioni dell' Albanese. Anche qui ritroviamo i soliti fenomeni e in gran copia.



Fenomeni vocalici. i. e. *ū* e lat. *ū* si continuano nell' Albanesse con *ü*. Es. *düle*, *dile* 'cera', da *gi̯hūd-los*, base *gi̯hūd*, lat. *fundo*, got. *giutan*, *brüme brime*, lat. brūma. i. e. *a* + *n*, *m* dà nel Tosco *e*: *εmε*, gheg. *amε* mamma, ahd. *amma*, greco *ἄμμια*, lat. *amita* 'zia'; lat. *a* diventa *ε*, e non solo davanti a nasale ma anche in vicinanza di *r* ed *l* e in altra condizione: *lter* altare, *vuludėt* voluntade, *k'en* gheg. *k'en* cane. i. e. *ō* si continua nell' albanese con *e*: *neh* conosci, lat. *gnosco*; è notevole anche *kep* = gr. *κόπτω*; *ke?* = **quom?* ind. *kam*; lat. *ē* si continua con *e* in vicinanza, come si vede dagli esempi di G. Meyer, di nasale e liquida: *tmér* timōre, *péme* pōmu; *vepre* opera, tosc. *ve* *ǫvu (lat. ōvum). Anche la Lautverschiebung (*o* da *e*, *e* da *ō*, *ve-* da *ŏ-*) è in carattere!

Fenomeni consonantici. Palatizzano le gutturali anche davanti *e* da *a* e in modo diverso che davanti vocale palatina originaria: tosc. *k'èl*, gh. *šel* cielo, ma merid. e sett. *k'en* cane; palatizza anche gutturale + *u*: tosco *gelpere*, gheg. *gülpane* agucula + panu; di *-g-* dileguato non ho esempi che davanti a palatina; *ct* si riduce a *it*: *dreit* directu; accanto ad *it* s' ha anche *ft* in condizioni non ben note[1]; *d-* *-rd-* e *-d-* è *đ*: *đęroj* dono; *kuđęrę* incudine, *predę* preda, *korđe* corda; *-d-* è dileguato, dice G. Meyer (Grundriss del Gröber, vol. I pag. 816) „in alten Lehnworten"; ma non può essere, perchè anche il *-d-* indeuropeo dà in albanese *đ* (cfr. *l'ođen* mi stanco gr. *λήδειν*). Gli esempi che dà il Meyer sono di *d* + *i*: *g'ük'* giudice ecc.

Fenomeni delle nasali. Il ghego riduce a vocal nasale vocale con *n* anteconsonantico: es., per più rispetti caratteristico, *sęit* sanctu; il tosco riduce *n* intervocalico ad *r*, fenomeno che sopra illustrammo: es. to. *femεrε*, ghegh. *femεnε* feminino; si riscontra ancora un *n* inserto in alcuni casi non peranco bene sistemati, es. *mangazá*, ngr. *μαγαζί*.

E qui fermiamoci! Gli Albanesi non sono Celti, ma Illiri (Cfr. Kretschmer, Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache pag. 261 segg. e contro il Hirt, che voleva riconnettere gli Albanesi ai Traci, v. H. Pedersen, KZ. vol. XXXVI, pag. 299).

Ora, tradizioni antiche e toponimie ci portano a concludere che tutta la costa occidentale dell' Adriatico era più o meno densamente occupata da tribú illiriche; anzi è bello il poter constatare che fortunatamente dove noi incontriamo quei turbamenti palatini delle vocali che notavamo nella prima parte sempre ci soccorre o l' uno o l' altro argomento all' illazione illirica.

---

[1] Io sospetto che *ft* sia la risoluzione del ghego di *h* indigeni di qualsiasi altra provenienza meno che da *c* anteconsonantico, o di *h* anteconsonantici in parole esotiche e che nel tosco gli *f* in questi casi siano imprestiti del ghego e viceversa. Si osservino infatti questi contrasti: *α*) in parole indigene: to. *ndif*, gh. *ndif*; to. *ngroh*, gh. *ngrof*; to. *ńoh*, gh. *ńof*, to· *r̄ah*, gh. *r̄af*; *β*) in parole esotiche: gh. *raft* senza corrispondenza nel Tosco, tu. *raχt*; to. *tahmin*, gheg. *tafme*, tu. *taχmin*, to. *fšeh mfšeh* gh. *tšef*, *mεtšef*, *mšef*. Il gh. *mšeh* sarebbe un imprestito del tosco, e viceversa un imprestito del ghego sarebbe il comune *ftua* mela cotogna. (Gli ess. dall' Et. W. di G. Meyer.)

Illira era, come tutti consentono, l' *Apulia*. Quanto alla penisola salentina, il Pais (Studj Storici vol. I, pag. 1 segg., Storia d' Italia vol. I, pag. 335) volle riconnettere i Messapi ai Greci, per coincidenze toponomastiche: un nome di popolo Messapi nella Locride si trova presso Tucidide; in Beozia v' era un *Μεσσάπιον ὄρος*, in Laconia una località *Μεσσαπέαι*. Il Kretschmer s' oppose a questa opinione in Einleitung, pag. 272 segg. È assai importante che s' abbia un *Μεσσάπιον* anche presso i Peoni; dunque i nomi etnici e locali della Grecia potrebbero essere venuti dal nord e, poichè la lingua delle iscrizioni messapiche d' Italia non è greca ma sente d' illiro, anch' io son propenso a vedere nei Messapi un ramo della famiglia illira. Aggiungo alcune notevolissime coincidenze toponomastiche: *Uria* nel centro della penisola salentina, *Urium* sul promontorio Gargano; *Caelia* presso Bari, *Caelium* in Messapia; *Rudiae* presso Bari e presso Lecce; la forma *-usium* in *Brundusium* (Brundisium) ricorda il suffisso di *Genusia*, *Venusia*, *Canusium*; il nome di *Salentini* ricorda *Salonae* presso Spalatro e la *Salona* dei Veneti. *Japigium promontorium* è detto dagli antichi il Capo S. Maria di Leuca. Dunque tutta la punta estrema dal Gargano a Otranto era o tutta illira o parte illira e parte illirizzata. Parimente a fondo etnico illiro dovè esser l' Abruzzo. Illiri d' origine, secondo una tradizione antica, furono i *Peligni* (*ex Illyrio orti*, Paul. Diac. pag. 279, Th. d. P.); e pur secondo una tradizione antica (Plinio), Illiri (*Liburni*) ebbero stanza nel Piceno. A queste notizie sulla presenza di masse illire compatte negli odierni Abruzzi s' aggiunge l' induzione che si trae da molti nomi locali. Fu detto che d' origine illirica dev' essere il nome *Basta* (Plinio), l' odierno Vasto, dacchè il dittongo *au* si riduce ad *a* nell' Albanese (cfr. però anche *ar* = lat. auru) e accanto a Basta s' ha una forma greca (Tolomeo) *Βαῦστα* (Kretschmer, Einleitung, pag. 264 segg.); súbito a sud dei Peligni nella valle del Sangro (*Sagrus*, con *n* inserto, cfr. i fenomeni abruzzesi sopra ricordati e il fenomeno analogo dell' Albanese) s' ha *Aufidena* che ricorda l' *Aufidus* (come *Genusia* dell' Apulia ricorda il fiume *Genusus* che sbocca dirimpetto a Brindisi sulla costa illirica). Oggi, come sopra abbiamo visto, la destra e la sinistra del Sangro sotto Aufidena sono quasi tutte abruzzesi amministrativamente, tutte linguisticamente. Il nome di *Ortona*, tra il Sagro e l' Aterno (Pescara) sul mare, è formato d' un suffisso frequente in nomi locali illiri, e per la base ricorda *Ortoplinia* nella Liburnia. Più al nord ci porta necessariamente l' odiato *Japuzkum nomen* della Tabulae Iguvinae; l' *Asculum* piceno ci ricorda l' *Ausculum* dauno e presenta una riduzione illirica dell' *au*; l' odierna *Offida* presso Ascoli Piceno ricorda *Aufidena Aufidus*. L' *Hatria* picena par che dia una mano all' *Hatria* veneta e fa pensare anche all' *Andria* pugliese con un *n* inserto, come in *Ofanto* da *Aufidus* non lontano dalla cui riva destra essa è collocata. I Peligni occupavano la parte meridionale dell' odierna provincia di Aquila (Abruzzo ulteriore II), Ascoli sta sul Tronto, Vasto

un po' piú al nord della foce del Trigno; il Tronto e il Trigno serrano a nord e a sud le provincie di Teramo (Abr. ulteriore I) e di Chieti (Abr. citeriore) tra loro separate dalla Pescara (Aterno); la provincia d' Ascoli Piceno è detta dagli Umbri, per la pronunzia meridionaleggiante, la „Marca sporca".

Da questi rilievi storico-linguistici noi trajamo una molto utile deduzione. É, che quanto vi ha di comune fra gallo-italici e italiani del sud-est non si debba considerare dovuto ad una comune stampa gallica, ma che là furono i Galli qui invece gli Illiri ad imprimerla. Per fermare con un nome questa importante deduzione sul modello del nome Gallo-Italici, faremo un nome Illiro-Italici, per definire la conglomerazione etnica e linguistica illira e italica, che portò alle condizioni dialettali al sud-est d' Italia;[1] sotto questo nome andranno compresi anche il dalmatino, il veglioto e forse anche l' istrioto.

Quanto ai fenomeni fonetici romanzi su territorio a fondo illirico, rimando, per i fenomeni vocalici, all' integrazione che sopra se n' è fatta (pag. 60 segg.); aggiungo qui che Veglia conosce la Vocalverschiebung (*loik* = lūce), inoltre, quanto alle consonanti, che il veglioto e l' istrioto hanno *jt* da *ct*; Veglia conosce anche forti palatizzazioni: *či* = qui, *čoi* = cūlu, *jat* = gattu; *į* per *ǧ* e anche ove preceda palatina per *g* s' ha negli Abruzzi: *jelę* gelo e *rijalę* regalo, *fatiję* fatiga (Finamore, Voc. s. v.). Si ricordino i fenomeni delle nasali inserte qui sopra ricordati e le nasali secondarie per articolazione sostituta studiate nella Parte I a pag. 58 seg.

Sia detto di passata che illirico dobbiamo considerare anche quanto v'ha foneticamente di comune coll' albanese nel rumeno. Fenomeni di rattrazione: *a* davanti a nasali s' altera in *î*: *cîmp* campu; anche *u* venne alterato sporadicamente in *î* (cfr. Gartner, Darstellung der rumän. Sprache, pag. 70). — Fenomeni di nasalità. Nel rumeno di Transilvania e d' Istria *n* si muta in *r*, in Valachia solo per dissimilazione d' un altro *n*; il fatto va spiegato come quello genovese, franco-provenzale e l' albanese; anche qui nella grafia *nr* del cod. Vor. si trova indicato quel grado intermedio che s' aveva a Perinaldo nel Genovesato.

Passiamo a studiare sempre dallo stesso punto di vista il territorio italico propriamente detto.

Fenomeni vocalici. Nell' umbro si trova *ū* lungo sostituito da *ī* in condizioni non chiare (in sillaba finale e in monosillabi, a giudicar sul materiale che abbiamo); il Buck prima (Osc. Voc., pag. 111 segg.) aveva cercato di negare il fatto; ma ora (A gr. of. O. a. U., pag. 41) riconosce che «it must be admitted that the

[1] Ricordo che anche il Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 6 e il Bartoli, nei suoi eccellenti Berichte sul dalmatino, avevano posto in rilievo le congruenze linguistiche tra le due coste adriatiche. Il Bartoli però non fa, come era indispensabile, una precisa distinzione tra quello che è la marca etnica sull' elemento latino e la comunanza dell' elemento immesso.



direct comparison with forms in *ū* (especially *pir*: πῦρ) is far simpler». Es. u. *frif* fruges da *frūg-f* lat. *frūges*. Coll' umbro l' osco ha comune l' ablativo in *-ī* di quarta: u. *mani* lat. *manu*, osc. *castrid*, gen. sing. *castrous*. S'intende che il sospetto di un' analogia sui nomi in *-ī* non può essere esclusa. — Una traccia di alterazione palatina di *u* abbiamo per l' osco nelle scrizioni *iu* (gr. ιυ) per i. e. *u* (anche per i. e. *ū*?) dopo dentale. Es. *diumpais* lat. *lumpa*. Io ho fiducia in questa interpretazione del fenomeno, perchè il fenomeno si riproduce, come s' è visto, nel beotico, e perchè, come s' è detto sopra, noi vediamo avvenire comunemente che fenomeni generali in un dialetto si riproducano sub conditione nei dialetti affini. Che in iscrizioni osche con caratteri latini si scrivesse *u* e non *iu* poco vuol dire, perchè i latini non avevano un segno speciale per il suono intermedio fra *u* od *i* al quale fra poco veniamo.

Veniamo al latino e constatiamo intanto questo fatto indiscutibile: il latino possedeva elementi torbidi labio-palatini e poco alla volta se n' è andato detergendo.

Fra due consonanti labiali e tra velare e labiale *u* passa ad *i* per la trafila di *ü* (Parodi, Stud. it. di fil. class., vol. I, pag. 386 segg., 406, 432). In sillaba postonica di proparossitoni *u* ha, nei casi noti, un suono tra *u* ed *i*, che poi perde.

„So scheint sich auch *loebertātem*, *leiber līber* gegenüber falisk. *loferta* liberta, osk. *Lúvfreis* Liberi (urital. *louf-*) zu erklären, da *ou* sonst im Lat. zu *ū* geworden ist: etwa *loub-*, *löüb-*, *leib-*, *līb-*, (Brugmann, Grr. vol. I², pag. 107). Dunque *öü* perde l' elemento torbido labiale e resta la palatina.

Inoltre: nel secondo secolo av. Cristo al posto di *vo-* davanti ad *r s t* si trova *ve-*. Naturalmente da *u̯o-* a *u̯e-* si arriva per una trafila *u̯ŏ-*; che questo *ö* non compaja nella scrittura non prova la sua non esistenza; si ricordi che neppur *ü* nè *öü* avevano la loro rappresentante grafica. Abbiamo dunque un altro caso di *ŏ* che perdendo l' elemento labiale diventa *e*.

A questi casi s' ha ancora, a parer mio, da aggiungere un caso opposto di un *ü* che perdendo l' elemento palatino diventi *u*.

Ordinariamente si pensa che i. e. *oi* passi ad *ū* per la trafila di *oe*. Ma conviene osservare che questo *oe* compare nell' epigrafi appena verso il 100 avanti Cristo[1], laddove *ū* compare già nella prima metà del 2⁰ secolo.[2] L' *oe* dunque altro non è se non l' alterazione tarda di *oi* per varia ragione conservati, alterazione parallela a quella di *ai* in *ae*. D' altra parte all' *ou* da *oi* meglio si viene per la trafila di *oü*.

---

[1] Cfr. Ritschl, Opusc. V, pag. 520.

[2] Utier C. I. L. I 33 Iscriz. d. Scip. c. 200 av. Cr.; usura C. I. L. I 542 (ded. di Mummio ad Ercole) 146 av. Cr.; muru (acc.) Ephem. Epigr. vol. VIII, 476 (Capua) c. 135 av. Cr.

Mostrato così che il latino possedeva e poi si andava liberando[1] di elementi torbidi labio-palatini, prendiamo a considerare i casi di *lübet*, *löüber*, *vöster*. Si deve convenire che l' ammettere sic et simpliciter una dissimilazione in questi casi è cosa ben ardua; molto più agevole, senza paragone, è invece l' ammettere che per effetto di dissimilazione si conservassero e poi si esagerassero le condizioni primitive; cioè che *o*, *u*, *ou* avessero in origine nel latino la tendenza a diventare *ö*, *ü*, *öu*, *öü*.

Finalmente un altro indizio di un filone latino-italico con turbamenti palatini di vocali non palatine s' ha da ricercare in alcuni casi di *ae* per *a* e di *iu* per *u* in iscrizioni paleolatine o etrusche su fittili (cfr. E. Lattes, Mem. d. r. Istit. Lomb. vol. XXIX, fasc. 1). Es. lat. *Cailliopeni* (Faleri) per *Calliopeni*; etrusc. *aivil* (Todi); *Tiucun(t)na(l)* (Perugia). Notevoli sono per essersi trovati a Preneste *Painsscos* per *Πάνισκος* e *Craisli* per *Crassili*.

Il Lattes, al luogo citato, vide in questo un fenomeno etrusco; e ognun vede che, se questo potesse provarsi, i fenomeni d' articolazione rattratta nel reto-romanzo comparirebbero in nuova meravigliosa luce; tuttavia conviene in siffatti gravi giudizj andar molto cauti e considerare obiettivamente il valore delle testimonianze; a giudicare senza preconcetti mi pajon appunto tali esempj troppo scarsi per seguire una tale opinione.[2] Oltre a ciò è da notare che s' ha *iu* per *u* solo quando preceda dentale. Per dialetti italici è, come s' è visto, idiomatica e molto caratteristica l' alterazione palatina di *u* in condizioni simili. Sarà pertanto da vedere nelle forme come pren. *Craisli* forme genuine dialettali ita- liche, e nelle forme come *aivil Tiucun(t)na(l)* forme etrusche di Italici parlanti l' etrusco o di Etruschi semitalizzati. A *Craisli* va congiunto *Aesculapius* e forse *Saeturni* = *Saturni* (pren.).

Le parole greche con *υ* si continuano, come è noto, in lat. con *u*: *guberno*, gr. *κυβερνῶ*. Non è strano che i Latini, i quali possedevano un suono intermedio tra *u* ed *i*, cioè un *ü*, non abbiano pronunziato con questo suono gli elementi del greco? E si potrebbe allora domandare se non è possibile che i Latini pronunziassero *ü* od *ü* il greco *υ* e poi si liberassero di questo turbamento quando speciali condizioni fonetiche non lo difendevano?

Un meraviglioso *stetim* per *statim* ricorderemo qui sotto.

Veniamo alla fase moderna del territorio italico propriamente detto.

Si riscontra intorbidato l' *a* intorno e a tramontana di Perugia nell' Umbria settentrionale e si spinge l' intorbidamento su per il Tevere e a ovest per le Chiane fino nell' Aretino. A Cortona, che si trova in pieno dominio dell' *e* da *a* si riscontrano

---

[1] Per efficacia della vicinanza e per la mescolanza con elementi etruschi? I Luceres della tradizione!? Significa la cacciata dei Tarquini un' imposizione dell' elemento latino sull' elemento etrusco che prima dei Latini occupasse Roma? Oppure per evoluzione spontanea?

[2] V. il sospetto espresso nella nota precedente.



anche tracce di *ue* da *ŏ: fuer* fuori, *fuedere* fodere (Zuccagni-Orlandini, pag. 238 segg.) Nelle Camperíe (Pian d' Arezzo) s' ha *ju* per *üú* da *ŏ* precedendo dentale (come nel friulano e nel veneto) per dissimilazione; io considero il fenomeno connesso col genere di quelli che studiamo.[1]

Sabina è *Rieti* con *e* da *a*, dall' antico *Reate*. E la *Nera*, che fu il *Nar*, nascendo dall' alto Appennino umbro scorre tra valli profonde nell' Umbria meridionale e passa al nord di Rieti tanto lontano quanto sbocca lontano a nord da Nepi, l' antica Nepete ['Roma e Nepete' doveva stare per 'Roma e Napoli' a pag. 64, come il lettore avrà visto da sè].

E a Nepete, in territorio falisco, si aveva *ue* per *uo*, come appare da un Diario del nepesino Antonio Lotieri del secolo XV (cfr. Monaci, Rend. d. Lincei class. d. Sc. Mor. stor. e fil. Ser. V, vol. I, fasc. 2). Si trova *ue* per *uo* in laude della provincia di Roma che il Monaci pubblica al l. c. Ma non basta. Chè il Monaci ci dà queste preziose informazioni: «l' *ue* non dovette essere estraneo nemmeno al romanesco, benchè non apparisca in nessuno dei vecchi testi letterarj che sfogliai. Il *muecco* (bajocco) del Belli rimase forse l' ultimo superstite di una serie a cui un frammento di registro originale del 1457 mi permette di riportare *cuerpi*, un bando del 1446, tre esempi di *lueco*, un grido popolare, conservato in una vita di papa Benedetto XV, *mueyro*».

E a questo punto colloco, perchè solo da quanto s' è ora detto riceve la sua giusta luce, il meraviglioso *stetim pro statim* tramandatoci da Cosenzio come proprio del linguaggio della plebe di Roma; K. V, 392, 16: per immutationem fiunt barbarismi sic: litterae, ut si quis dicat... *stetim pro statim*, quod vitium plebem romanam quadam deliciosa novitatis affectatione corrumpit.

Passiamo agli elementi consonantici. L' osc.-u. riduceva *ct* a *ht*: Uhtavis 'Octavius', u. rehte 'recte', come il celtico, il greco originario, e presentemente l' albanese; l' umbro conosce accanto a forme con *h* anche forme senz' *h*; ciò è un indizio che *h* stava sullo scomparire senza probabilmente arrivare all' *i*; ma noi non siamo però in grado di determinare la forma articolativa di esso *h*. Ad *i* è arrivato nell' umbro un altro *k*. „Im Umbr. wurde sekundär entstandenes *-kt-* über *-ht-* zu *-it-*: aitu *aitu* 'agito' osk. *actud*, teitu *deitu* 'diclto', osk. *deictud*“ Brugmann Grundriss I² § 772. Ma bisogna essere prudenti. Se noi fossimo sicuri che l' osco rappresenti la forma di un periodo osco-u. il fatto avrebbe un' importanza grandissima. Ma potrebbe essere che la sincope avvenisse nei due territorj separatamente. E allora poteva nell' umbro la consonante essere intaccata dalla vocal palatina. Il caso è

[1] C' è anche qui un *nuelle*, ma per 'nulla'; esso, ben s' intende, niente ha che fare coll' altro fenomeno d' *ŏ* in *ue*; esso *nuelle* dev' essere una contaminazione di *nulla* e *cuelle* per *coelle*, *covelle* 'niente' (*ovelle*, *uvelle* è avv. di luogo). Il *cuelle* lo trovo effettivamente in Nuova collezione di Sonetti e Strofe in Vernacolo Cortonese di Tunin del Berti (Avv. A. Berti) Cortona 1899.

sempre interessante perchè prima della sincope non poteva essersi avuto un *h*; cfr. *tiçit*. — *g* si riduca ad *i*: s' ha Iiuvinu accanto ad Ikuvinu (cioè *Iguvinu-* che sarà stata o la forma del nome conservata dagli abitanti intorno a Gubbio, o della antica forma s' era conservata memoria nel ceto sacerdotale); il fatto per la presenza della palatale perde della sua importanza; è tuttavia sintomatico; e tanto più è notevole, che mostra come bastasse anche una palatale precedente per provocarlo: la grave palatizzazione (*ç*) che s' ha di *k* davanti a *e i* vocali è pur essa sintomatica. — *d* si altera spontaneamente nell' umbro in un elemento rattratto cioè in una spirante rotacizzata (è migliore questa definizione che non quella per „spirantisches *r*" perchè ci rappresenta anche l' evoluzione dell' elemento) q *rs*; ciò fra vocali in mezzo di parola; in principio di parola è prevalsa la forma iniziale di periodo o postconsonantica (*r* s' ha davanti a spirante, vedi sotto). *r* da *d* era conosciuto anche a sud, nel Volsco: *ar-patitu*.

Deve forse pensarsi esistita e poi dileguata una tendenza alla spirantizzazione del *d* anche in Roma perchè appare con insistenza in condizioni che dovevano promuoverla: in *meri-die* la spirantizzazione era favorita dalla comodità della dissimilazione (*die* era preservato dalla consapevolezza nei parlanti della sua connessione etimologica con *dies*, che poteva avere il *d-* puro di alcuni schemi proposizionali); comunemente avveniva l' alterazione davanti a spiranti *v*, *f*: *arvenae*, *arventores*, *arvocati*, *arfines*, *arvolare*, *arfari*, adoperate dagli «antiquissimi» secondo Prisciano (1. 35. 2. K), *arventum* (Mar. Vitt.), *arvorsus*, *arvorsarius* (Vel. Longo), *arferia* (Paul. Fest. 8. 32 Th.) (pur antichissimo, come si rileva dal significato: vas vinarium quo vinum ad aras ferebant, accanto ad un ricostruito *adferial* Gl. Cyr.); Cat. *arveho*; in SC. d. B. *arfuerunt arfuise arvorsum* e *arvorsario* acc. ad *advorsarium* in Lex Rep.; *scrib. arf. (scribendo arfuerunt*, formula forense), *apur finem* nell' iscrizione di Caso Cantovio che ho ragione di credere d' aver dimostrato prettamente latina (St. It. d. fil. cl. vol. X, pag. 238 segg.); la genesi e la ragione del fenomeno ci compajono bellamente illuminate quando si dice che la spirante seguente doveva far che si esagerasse la iniziale tendenza alla spirantizzazione; l' *r* è una degenerazione della spirante.

Una tale così appagante dichiarazione più ancora che il numero delle forme citate ci fa sicuramente ritenere illegittimi in fonetica latina gli *ar* per *ad* in altri contatti.[1] E se ricordiamo che l' u.

---

[1] L' *arduvitur* delle XII tavole 19. 7, se non è una preziosità arcaistica di tardi editori sarà una forma analogica sulle frequenti doppie forme *arfui* e *adfui*; e doppioni sintattici quali *ar forum ad forum* potevano anche creare qualche *ar curiam*; *ar me* si trova ancora in Lucilio, ma è da ritenersi una leziosità filologica. Una forma analogica rimasta è *arcesso*: la fortuna sua deve essere nata nel Foro (si noti ad es. questa frase *arcessiti arbitri arfuerunt*) e cresciuta perchè il suo competitore *accesso* veniva tolto di mezzo da un *accerso*, contaminazione di *arcesso* e *accesso*. Più che analogico, dialettale deve reputarsi *arger* acc. a *agger* che è citato fra le voci degli «antiquissimi»

d era progredito ad *r* davanti a spirante potremo pensare o che anche nell' umbro l' alterazione iniziale davanti a spirante sia stata più forte, oppure che umbro e latino abbiano mossi insieme, come in altri casi anche in questo, i primi passi verso un' alterazione identica. — Un altro fenomeno che deve reputarsi analogo a questo è l' alterazione di *d* in *l*; anche d' esso si sente un eco fino a Roma; il fenomeno non è romano ma sabino; si può porre a fondamento dell' alterazione una spirante vibrata: il suo sostituto invece d' essere una vibrante apicale è una vibrante laterale.

In età romanza si dilegua *d* fra vocali anche in mezzo di proposizione nella sabina Rieti: *rio* rido *ico* dico; e un esempio romano importante di *g* ridotto ad *i̯* s' ha nella Vita di Cola di Rienzi, Muratori, Ant. It. V, 1, 16. *piaia* plaga.[1]

---

da Prisciano: infatti senza che se n' abbia più traccia nella letteratura romana ricompare in età romanza nell' italiano, tosc. *argine* ecc., nello spagnolo *arcen*: non per questo, la testimonianza di Prisciano deve revocarsi in dubbio; si capisce come potesse introdursi nella letteratura un doppione dialettale con *r* al posto d' un urbano *d* nell' età arcaica quando i doppioni *ar ad* erano frequentissimi, e non fosse riaccettata la voce dopo, quando l' *ad* era divenuto di uso generale; non si va forse lontano dal vero pensando che *arger* stesse in qualche preghiera rituale o aforismo giuridico rustico riportato dal vecchio Catone. *arbiter* si rivela anche per il *b* una parola schiettamente romana (e s' ha nientemeno che la testimonianza umbra dell' ađputrati «arbitratu»). Sarà dialettale anche *monerula* per *monedula* (Plauto): gli uccelli volano e portano talora seco i loro nomi.

Forme dialettali saranno parimente *maredus solerare*, *marcerat* per *madidus solidare marcidat*, ma queste forme non hanno alcuna importanza nella determinazione della pronunzia del Lazio perchè son date da glossatori e noi non ne conosciamo la provenienza; l' invito all' alterazione poteva venire peri assimilazione o dissimilazione dagli *r* e *d* contigui; più genuino e, anche se non interessante per la pronunzia del Lazio, interessante per la pronunzia della Gallia di sud-est, è il *peres* che Cosenzio ci dà come «in usu cotidie loquentium» per *pede*.

[1] Si dilegua il *d* anche nel castellano, ma, credo, in condizioni speciali. Gli esempj sono: *arcijecono* arcidiacono, *matina, attuire*, da supposti *maditina*, *attudire*, con *d* „per dissimilazione" (Bianchi pag. 36); ai quali sono da aggiungere (da pag. 25) *pio* piede e *pi* piedi dell' antico castellano. Ora *arcijecono* è un caso di *di̯*; il *t matina* può essere l'effetto d' una tendenza a scempiare le consonanti protoniche (Bianchi, pag. 32), tendenza propria dell' Umbria e delle Marche. Un mio informatore sulla parlata castellana, il prof. Dott. Pietro Tommasini Mattiucci, m' informava, casualmente, che s' ha al singolare *plede* e al plurale *pia*; e il Magherini-Graziani nella sua Storia di Città di Castello fra gli esempj di „Troncamenti di lettere o sillabe finali cita (pag. 188) anche „*pii* o *pi* per piedi", il che conferma che nel singolare si dice *plede*; ora in questo dialetto l' *i* finale suole palatizzare la consonante precedente: castell. *stivagli* stivali, *omigni* uomini, *mecchi* metti (e *villagnia*, *sognetti*), corton. *tucchie* tutti; di *-di* in *-d'i* non ho esempj per il castellano, nè altri del dileguo oltre i citati; ma il cortonese che esagera questa tendenza alla palatizzazione ha anche *torghie* tordi, *comanghie* comandi, *sperghi* **sperdi* = sperda, *chiugghi* **chiudi* = chiuda (es. tolti da Bianchi, pag. 28 e da Ascoli, Arch. II, pag. 449 seg.); dunque noi possiamo pensare che in *pledi* si perdesse il *d* perchè palatizzato dall' *i* seguente. *attudire*, supposta forma precedanea di *attuire* (Dante ha *attuiare*, ma è un imprestito), dovrebbe avere il soccorso di *villagnia*, dove palatizza anche un *i* accentato, o di frasi come: *bia* o *bigna attudì el fúoco, pu gi* [= poi va, giro di frase umbro] *attudì el fúoco* 'bisogna spengere', 'va a spengere il fuoco', casi di una semienclisi.



Nel mezzogiorno, Campobasso ha *đ* e nel linguaggio plebeo *r*, Ariano di Puglia e Molfetta *fatija* fatiga. Alterazioni o dilegui di *d g* s' hanno anche più al sud e nelle isole: il-*g*- è caduto a Taranto, in Sicilia e Sardegna; *r* per *d* s' ha anche nel Napolitano poi in parte della Calabria, in parte della Sicilia (Siracusa e Palermo); cade il *d* anche nel sardo: *riere* ridere.[1]

La nasalizzazione di vocale seguita da nasale anteconsonantica è molto forte nell' Italia centrale (come ha potuto constatare il Josselyn) e più nella meridionale.

I dilegui possono essere ambigui; ma molti altri fra i fatti citati parlano chiaro. La coincidenza fra la *fase antica* e la *romanza*, l' estensione dei fenomeni nell' Umbria, nel Lazio, nel Sannio c' inducono ad abbandonare l' *ipotesi* di un' influenza *gallica*, a non proporre neanche l' ipotesi d' un' influenza *illirica*. Una influenza durevole dei Galli appare del resto, come accennavo, improbabile non solo al sud, ma anche al nord, sulla destra del Tevere, difesa come era la regione e dall' alta barriera orografica dell' Appennino e dalla larga barriera etnica di Etruschi e Umbri. Nè la storia difende la presunzione dell' infiltramento gallico in questa regione. Sono anzi gli Umbri che scavalcano l' Appennino. Nè sarò io il primo a non considerare come un indizio di uno stanziamento gallico oltre l' Appennino l' iscrizione funebre bilingue di Todi; già, il Bücheler ha sempre considerato umbro il testo non latino (Umbrica, pag. 175); e, per conto mio, solo considerazioni epigrafiche possono trattenerci dal considerarlo italico; ma di ciò altrove; qui invece noterò che, pur considerandolo gallico, lo Stokes (K. u. Schl.'s Beitr. vol. III, pag. 69), l' Ebel (ib. vol. IV, pag. 469), il Windisch, Grundr. d. rom. Phil. vol. I[1], pag. 469), il Pauli (Altit. Forsch., vol. I, pag. 62) attribuiscono il trovamento dell' iscrizione

---

Un -*d*- poi si vuole dileguato anche nel toscano in penultima di proparossitoni: *moscio* da muscidu, *rancio* da rancidu, *marcio* da marcidu. Io parto invece da **randicio*, **mardicio*, **mudiscio*, forme metatetiche come *fradicio sudicio* e sincopate come *soźźo* da sod'cio, *fraźźo* da frad'cio, *laźźo* da l-ad'cio, *doźźi* da dod'ci (cfr. Flechia, Arch. Gl. It. vol. II, pag. 325 seg. n.). La differenza nella consonante dipenderà dalle diverse condizioni delle forme intermedie: in quest' ultime s' ha -*d'c*-, mentre in *mod'śo* -*dś*- e in *rand'cio mard'cio* -*ndč*- -*rdč*-; ci mancano esempj con -*dś*-, -*ndś*-, -*rdś*- etimologici, che confermino la legittimità della loro riduzione a *ś nč rč*, ma nulla si potrebbe addurre contro la nostra presunzione; quanto a -*ndč*- -*rdč*-, il *d* poteva scomparire prima dell' intacco del *č*; inoltre, mentre *pant'ce* ha dato nell' aretino, nell' umbro e in tutto il mezzogiorno *panza*, nel toscano vero e proprio ha dato *pancia*; dunque dopo consonante ha *dent*. + *č* un esito diverso. — Ritengo tuttavia abbreviate le forme come *piè* per *piede*.

[1] Molto estesamente diffuso nel sud e in Sicilia è il ridursi di -*ll*- a -*ḍḍ*-; invece del quale s' ha *ddr* all' occidente della Sicilia e in provincia di Catania; *ddr* ha anche Lecce (Pap.); *rr* si trova qua e là in provincia di Avellino e di Benevento. Ora può sorgere il sospetto che sia da riconnettersi anche questo fenomeno coi fenomeni di articolazioni rattratte sopra studiati, invece che coi fenomeni analoghi asiatici. In Sicilia a nord della Sardegna e nel corso trovasi anche alterato palatilmente l' *a*; cfr. Meyer-Lübke, Gr. d. l. rom. vol. I, § 224 e Ascoli, Arch. vol. II pag. 133, 398, 458.



a Todi ad un caso, ossia alla fortuita morte colà d' un Gallo ivi di passaggio. Il caso è possibilissimo. Trovo anzi nel Pauli il bel parallelo d' un iscrizione funebre trovata in territorio di Saluzzo; questa iscrizione non prova naturalmente che nel Piemonte occidentale fossero stanziati Etruschi. — Altri vorrebbe ligure il titolo.

Fissiamo il risultato qui da ultimo ottenuto chiamando, dal sostrato etnologico, l' ultimo gruppo: italico-romanzo, e dividendolo (computando anche i fatti che appartengono alla storia) in due sezioni: l' una settentrionale o umbro-latina, l' altra meridionale o sannitica.

E ora riepiloghiamo e concludiamo.

Si era partiti dal considerare la sentenza dell' Ascoli che la dittongazione da *ē ĭ ō ŭ* sia un fenomeno seriore, che nulla ha che fare colle condizioni latine; s' era detto che questa diversità del suo giudizio dal giudizio sulla dittongazione da *ĕ ŏ* era prima basata sulla minor diffusione di tali dittonghi in campo romanzo; e s' era aggiunto che questo territorio dei dittonghi da *ē ĭ ō ŭ* doveva apparire molto ristretto per l' altra sentenza dell' Ascoli, che quanto v' ha di comune fra i continuatori neolatini in territorio ligure, retico e celtico s' avesse da attribuire alla celtizzazione dei Liguri, dei Reti e per l' opinione che anche nei fenomeni dell' Italia centrale, meridionale (Molise) e dell' Italia di sud-est s' avesse da sospettare un' influenza gallica.

Incominciando la critica, s' è detto parer non accettabile l' influenza gallica in territorio italiano centrale, meridionale e di sud-est, e non accettabile per la costa orientale dell' Adriatico; con che si veniva a diminuire il valore della dittongazione da *ē ĭ ō ŭ* come indizio di un' influenza gallica; anche si rilevava la difficoltà intrinseca dell' immaginare che *ē ō* e più ancora *ĭ ŭ* venissero in territorj separatissimi a coincidere con *ē ō* continuatori celtici di i. e. *ei ou*. Allora ci siamo chiesti: se la celtizzazione dei Liguri e Reti fosse una verità storica indiscutibile; e la risposta è stata che la storia non è favorevole all' idea di una celtizzazione dei Reti e soprattutto non dei Liguri; alla stessa conclusione portava la considerazione dell' ambiente geografico. Abbiamo voluto, in secondo luogo, indagare se la celtizzazione di Liguri e Reti fosse un' illazione inevitabile dei fatti linguistici e la risposta è stata che le tendenze fisiologiche[1], di cui i fatti linguistici coincidenti si mostrano l' effetto, si riscontrano attive presso tutti i popoli i. e. dell' Europa meridionale e che i Liguri e i Vindelici — i romanizzatori dei Reti — sono probabilmente assegnabili a questo novero; che quindi i fatti linguistici non possono aver maggior peso degli storici e dei geografici. Abbiamo voluto, in terzo luogo, giustificare la presenza di marche celtiche nell' Italia di sud-est e centrale; e, più fortunati qui, abbiamo

[1] Qui dove non può più essere il sospetto che io voglia approfittare dell' ipotesi per la tesi, voglio esprimere il dubbio se non siano le due tendenze manifestazioni d' una tendenza unica a contrarre tutto l' organo vocale.



potuto constatare che le tendenze fisiologiche simili alle celtiche, i cui effetti riscontriamo in campo romanzo, si potevano, per fenomeni antichi, dimostrare proprie dei sostrati etnici di questi territorj italiani. In conclusione, giustificando nello stesso tempo in modo conveniente la sistemazione dei dialetti italiani diversa dalla consueta che si adottava nella prima parte, noi venivamo a stabilire in Italia e ai suoi confini cinque gruppi dialettali indipendenti l' uno dall' altro con caratteristiche simili alle celtiche: Reto-romanzo, Gallo-romanzo, Illirico-romanzo, Italico-romanzo; da dividersi questo (come or ora dicevamo) in due sezioni: l' una settentrionale o umbro-latina, l' altra meridionale o sannitica.

Ma con ciò, spezzata la catena gallo-ligure-reto-italo-illira o riammagliatala per tutt' altro verso, noi arriviamo necessariamente a concludere che anche la dittongazione da *ē ī ō ū* debba giudicarsi un fenomeno avvenuto per impulsi indipendenti nei territorj gallico, ligure, retico, italiano centrale (aretino), italiano del sud (Campobasso), italiano del sud-est d' Italia, italiano dell' Adria orientale, e poi in rumeno e molto probabilmente anche nello spagnuolo.

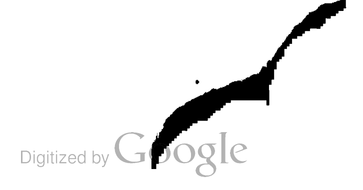
Quale la causa prima, iniziale di queste coincidenti risoluzioni? La risposta che io ho dato è semplicissima: causa iniziale comune è la biverticazione di *ē ī ō ū* nel latino, a quel modo che, pur secondo l' Ascoli, causa iniziale comune della dittongazione da *ĕ ŏ* è la loro biverticazione nel latino. Anzi, abbiamo detto, che ammettendo una pronunzia biverticata di tutte le toniche noi meglio arriviamo a comprendere il silenzio dei grammatici, dacchè mancava ad essi per la generalità dei fatti il termine di paragone. Dall' altra parte, certo io meno d' ogni altro sarei alieno dall' ammettere anche per gli altri popoli i. e. dell' Europa, che accolsero l' idioma latino, condizioni originarie simili a quelle del latino. Anzi, se noi supponiamo che tali condizioni perdurassero fino all' accezione dell' elemento romano (si cfr. per es. l' Albanese che dittonga i. e. *ĕ* in *ié* e il celtico che ha o proprio dittonghi: i. e. *ā* = cimr. *au* o dittonghi larvati, cioè la scrittura per due vocali delle lunghe, frequentissima nell' irlandese), potremo ancor meglio giustificare la mirabile fioritura di dittonghi sbocciata nel gran campo neolatino, la miracolosa conservazione di condizioni fonetiche, che nell' antichità erano passate inavvertite o forse erano allora non degne d' avvertenza.

Piuttosto questo è da osservare che in generale i dittonghi da *ē ī ō ū* si vedano concomitanti coi turbamenti delle vocali non palatine. Dei due fenomeni potrebbe essere comune causa questa, che gli sdoppiamenti della vocale favoriscono sia i ristringimenti degli atomi disaccentati sia i processi di differenziazione. Un esempio del primo fatto si può trovare nel francese. Il continuatore di *ō ū* non è, di regola, nel francese *ü* in sillaba disaccentata; ma l' eccezione la troviamo davanti a vocale di jato latino, ess. *truelle* truella, *pucelle* puel'cella. Qui andrà il genov. *sgüá*

volare (Parodi, Arch. Gl. Ital. vol. XVI, pag. 120). L' altro fatto rientra nei fenomeni generali di dissimilazione o di sostituzione d' articolazione.

Finalmente nel chiudere questo lungo discorso sulla quistione della celticità degli *ei ou* o simm. da *ē ī ō ū* io voglio aggiungere ancora questo. Delle vicende dei popoli meridionali i. e., presso i quali insieme alle marche supposte celtiche noi abbiamo trovato gli *ei ou* da *ē ī ō ū* latini, oltre il limitare della storia nulla sappiamo che per indicazioni assai vaghe. Per quanto non sia questa l' ipotesi più probabile, non può neanche escludersi l' ipotesi che i progenitori di tutti i vari popoli meridionali che in tempo storico ci presentano le caratteristiche articolazioni rattratte imponessero la loro lingua a popoli di stirpe celtica. Quel che importa per la nostra tesi principale è che in piena storia Reti, Liguri, Umbri, Sanniti, Illiri li sappiamo parlare idiomi loro proprj e non il celtico, e che noi non abbiamo nessun argomento per ritenere che essi in tempo storico venissero celtizzati, che anzi molti sono gli argomenti sfavorevoli all' ipotesi della celtizzazione.

E questa, a mio giudizio, vorrebbe esser *provata* prima di accettare l' *ipotesi* che i dittonghi *ei ou* da *ē ī ō ū* sian dovuti a reazione celtica, ipotesi, giova ricordare, che ha anche altre ragioni intrinseche d' improbabilità, mentre la nostra nulla ha d' intrinsecamente improbabile.



§ 2. Altre soluzioni proposte del quesito della dittongazione romanza.

Nessuno sospetta neppure la possibilità di una biverticazione delle vocali latine che non siano ĕ ŏ e non si discute sulla forma della dittongazione da quest' altre vocali, la si reputa normale; si discute invece sull' età della dittongazione da ĕ ŏ e sulla forma di questi dittonghi, la cui singolarità s' impone.

Lo Schuchardt pone in Voc., vol. I (1867), pag. 329 ē ō come continuatori lat. vlg. dei lat. ĕ ŏ; da ē ō si sarebbero sviluppati *ie uo* in periodo romanzo: „da diese Diphthongirung eine völlige Abhängigkeit der Quantität von der Betonung (ē ō da ĕ ŏ) voraussetzt, so müssen wir ihre Anfänge einer weit späteren Zeit zurechnen, als wir tun würden, wenn wir bloſs ihre Allgemeinheit in's Auge fassen wollten.“

Come appare dalle parole che io ho spazieggiate il bell' ingegno dello Schuchardt dovette ben trovarsi in grave imbarazzo tra i postulati delle condizioni romanze e le condizioni effettive del latino volgare.

Il Meyer-Lübke al § 173 della Gr. d. l. rom. formulato il quesito «*ie* appartie t-il au latin vulgaire ou bien ne s'est-il développé qu'après la séparation des différentes langues romanes?» risponde essere più probabile la seconda ipotesi e ragiona così. Poichè septem dà nell' antico francese *set*, si vede che pectus dittongò l' ĕ appena dopo la risoluzione della palatina; si vede dunque che non si deve partire da un latino volgare piectus, malgrado il rumeno *piept*, ma da l. v. pectus. Si potrebbe ora dire, egli continua, solo ĕ libero è venuto nel latino volgare ad *ie*: ma con ciò si ammette che un ĕ potesse rompersi in *ie* in diversi territorj senza che fra questi fenomeni vi sia un intimo legame. Ma se si ammette questo, non v' è motivo di non fare una simile ipotesi anche per ĕ libero. A priori è dunque ugualmente possibile che in alcune regioni, nel Portogallo, ecc. non sia mai esistito un *ie*, come che l' odierno *ie* d' altre regioni si sia sviluppato sempre indipendentemente da un anteriore *e*. A questo luogo il Meyer-Lübke non sa decidersi. La possibilità di un *ie* nel latino volgare ossia una relazione storica tra i varj *ie* romanzi è invece da lui assolutamente negata al § 637. Poichè, egli dice, ĭ ed ē restano disgiunti nelle parole germaniche e celtiche d' origine latina fino al sesto secolo e quindi *fẹde* da *fĭde* è un fenomeno proprio delle singole

lingue, anche il passaggio da vĕnit a vēnit non si potrà attribuirlo al latino volgare. Ora, poichè la dittongazione spontanea di *ĕ* in *ie* non si comprende che per il tramite di *ę̄*, ne segue immediatamente che il dittongo è sorto nei singoli territorj per impulsi indipendenti. Al § 639 della Gr. d. l. rom. il Meyer-Lübke, ripetuto che la dittongazione è collegata con l' allungamento, osserva che, siccome in sillaba coperta da palatale il dittongo si ha nel nord e nel sud della Francia, in questo caso cadrebbe la dittongazione «avant, *pied* après la séparation des deux groupes linguistiques». Così si avrebbe stabilita una ripetizione dello stesso fenomeno in varie età.

Parimente al periodo di vita individuale delle lingue romanze e ad impulsi indipendenti dal latino attribuiscono la genesi del dittongo moltissimi altri come ora si vedrà nella rassegna che segue.

Vediamo ora che si pensi sulla forma della dittongazione.

Faccio la rassegna delle teorie, quindi la critica.

Lo Schuchardt (1867), Voc., II, pag. 328 scrive: „Gemeinromanisch (nur [fra le lingue letterarie] die portugiesische Sprache nimmt eine charakteristische Ausnahmestellung ein) ist die Diphthongierung von lat. *ĕ* und *ŏ* in betonter Silbe. Die älteste Form derselben hat das Italienische gewahrt: *ie uo*. Einer befriedigenden Erläuterung [si noti bene] dieses Lautvorganges bin ich noch nicht begegnet. Vor Allem mufs berücksichtigt werden, dafs es hierbei nicht auf die Quantität als das Wesentliche ankommt. *ĕ* und *ŏ* konnten nur, nachdem sie gedehnt waren, zu Diphthongen werden; überdies entspricht *ie* nicht blofs kurzem, sondern auch langem, nämlich aus *ae* hervorgegangenem *ę*. Wenn nun in der Folge auch *ĕ* und *ŏ* in bĕne und bŏnus der Quantität nach mit *ē* und *ō* in mē und nōs zusammengefallen waren qualitativ blieben sie immer geschieden: bène, mé, bónus, nòs. Aus *è* und *ó* entwickelten sich durch Teilung *èè́*, *òó* hieraus durch Dissimilation *éè́*, *òó*: *iè́*, *uó*. Vergleichen wir hiermit die erste französische Wandlung von lat. *é* und *ò*, so sehen wir, dass diese gerade das umgekehrte Resultat hatte: *éi*, *óu*. Hier ist der erste, dort der zweite Vokal betont, hier gleitet der erste in den zweiten hinüber, dort stöfst der zweite scharf vom ersten ab».

Il Canello (1877) in Z. f. r. Ph., vol. I, pag. 522 scriveva: „L' *e* breve latina, nell' allungarsi, accolse dopo di sè un elemento di *e* proferito con lingua meno innalzata, ossia di *è*; e così dal lat. tĕnet s' ebbe *teène*, indi, poggiando l' accento sul secondo elemento onde conservare il posto originario *teène*, infine *tiène*, col dittongo *iè*; in cui il primo elemento ha una durata eguale alla metà del secondo, rappresentando così l' *è* il lat. *ĕ*, e l' *i* l' aggiunta quantitativa italiana. L' *i* poi si svolge dall' *é* dinanzi a vocale, come in *mie* da *meae* ecc.“ (§ X b).

L' Havet (1877), in Romania vol. VI, pag. 320 segg., nota che nell' antico francese *ie* non assona che con sè stesso; e, mentre assonano *piet* (pede), *ciel* (caelu), *cresti-ien* (cristianu), *conseil-lier* (consiliare), *chielt* (calet), con essi non assona *mari-er* (maritare). Per questo egli si dice portato a credere che nel dittongo *ie* la più intensa delle vocali era l' *i*. Dunque *pede* sarebbe stato nell' antico francese *píet*. E la via della trasformazione sarebbe questa. Il latino classico dice pèdem con *è* acuto, il latino volgare *pẽde* con *è* «intenso»; sotto l' efficacia dell' intensità, l' antica vocale acuta si prolunga e diviene doppia di durata, ciò che porta a *é'e*, *íe*. «Ensuite la diphthongue décroissante (*íe*) s'est changée en un groupe croissant *ié*, puis *ye*» (pag. 327). Lo stesso si dirà di *ŏ* > *uó* (ib. pag. 324).

Il Tobler nella recensione alla nota dell' Havet, Z. f. r. Ph., vol. II (1878), pag. 187, approva la teoria dell' Havet.

Alla stessa opinione si dichiara venuto indipendentemente dall' Havet il Suchier, in Z. f. r. Ph., vol. II, pag. 290; e ib., vol. III, pag. 137, egli reputa che *ie uo* sono la conseguenza della pronunzia biverticata di *ē ō* da *ĕ ŏ*, „welche die Diphthonge *ie uo* die aus ihr hervorgiengen, gleichsam im Keime in sich barg."

Anche il Neumann, Zur Laut- und Flexionslehre der afr. Dialekte (1878) condivide l' opinione dell' Havet.

Il Meyer-Lübke (Gr. d. l. rom. § 639) parte come si è detto anche lui dall' allungamento romanzo di *ĕ ŏ*; ma si discosta dagli altri nelle dichiarazioni del processo. «La dépense croissante de force qui est nécessaire lorsque *ę̄* remplace *ę̆*, profite d'abord à l'établissement de la voyelle. La tension plus forte des muscles entraîne un rétrécissement du canal buccal, à la suite duquel se développe un bruit fricatif, de nature palatale, qui passe peu à peu à *i̯*, en sorte que nous obtenons la série *ę̄*, *i̯ę́*... De même, *ǫ̆* parvient à *u̯ó* en passant par *ǭ*. Au contraire, pour le passage de *ẹ̆* à *ẹ̄*, il ne se développe aucune diphthongue correspondante, parce que *ẹ̄* existait déjà dans la langue et que l'*e* secondaire a simplement rejoint cet *ẹ̄* primaire.»

Tutte queste soluzioni del problema hanno una nota comune: tutte presuppongono come causa prima della dittongazione o meglio della biverticazione l' allungamento della vocale. Ma la biverticazione è un fenomeno singolarissimo il quale nulla ha che fare coll' allungamento; questa è una verità elementare: si può protrarre una vocale quanto si vuole senza che ne venga per ciò una vocale spezzata.

Esaminiamo ora i caratteri particolari di ciascuna proposta.

Lo Schuchardt parte da una fase iniziale *o'ó e'é*. Ma perchè dovunque si dovrebbe avere avuto questo iniziale accento ascendente? Da *ē ī ō ū* all' incontro s' ha *ei*, *ou*. Perchè? Lo Schuchardt si limita a constatare il fatto. In seguito egli ha abbandonata questa sua prima soluzione, e, come fra poco vedremo, ne ha proposta un' altra.



Il Canello parte da un *tẹ̀ ne* che poi diventa *teène*; ciò «per conservare il posto dell' accento»; frase questa che oggi diremmo vuota di senso, e che oggi il compiantọ nostro romanista non ripeterebbe. L' *ié* da *ẹ'é* si spiega senza ajuto nè di dissimilazioni nè del caso di *mie* = meae, come un caso di riduzione di vocale in posizione paratonica, riduzione che già abbiamo veduto avvenire più agevolmente davanti a seguente vocale.

Nei passi del Meyer-Lübke traspare lo sforzo del suo forte ingegno contro una materia irreducibile; è poco chiaro quel presunto concentrarsi dell' energia dell' espirazione sul primo atomo della vocale, quando contemporaneamente (formula *ịé*) si trasvola sul secondo. Poi non solo non soddisfa la giustificazione del mancato dittongo da *ĭ ŭ*; ma non si ha nessuna parola di giustificazione dei dittonghi da *ē ō ī ū*, *ĭ*, *ŭ*, che si reputano fenomeni naturali. Finalmente, come s' è rilevato nella prima parte, il fatto che il dittongo sorga in età diversa nella stessa, precisa, identica forma è utile, non dannoso alla tesi che io sostengo.

L' Havet e gli altri dotti dopo di lui nominati immaginano una trafila *ẹ'e* > *ẹ'e* > *ié*, con un *i* dovuto, presso a poco come secondo il Meyer-Lübke, all' intensità dell' accento. Non è detto perchè poi si venga da *íe* ad *ié*. Ma prescindendo da questo, è fisiologicamente sostenibile questo restringimento di vocale sotto l' accento, per virtù dell' accento?

In condizioni normali teoricamente ciò dovrebbe escludersi, perchè delle vocali strette è propria una minore massa di espirazione e sotto l' accento si ha la maggior massa espiratoria.[1]

Per giustificare il fatto bisognerebbe che s' avverasse questa speciale condizione.

Ogni vocale è il prodotto di una massa di espirazione e d' una specifica energia d' espirazione e d' articolazione; ora per avere un ristringimento sotto l' accento, bisognerebbe che aumentasse l' energia dell' articolazione restando uguale l' energia d' espirazione; allora la resistenza dell' aria alle due parti dell' organo che tendono ad avvicinarsi sarebbe minore e quindi l' avvicinamento maggiore e la vocale di minor massa d' espirazione cioè

[1] Contro questo principio fisiologico io stesso mi son mosso la difficoltà che un trattamento parallelo non ha luogo sempre nelle sillabe disaccentate, dove talvolta la vocale s' allarga, mentre dovremmo teoricamente aspettarci che sempre si restringesse. Per es. i Pisani pronunziano *Moseo Menistro menuto* per *Museo Ministro minuto*, i napol. *buonę* per *buoni*; ma anche queste condizioni teoricamente anormali mi sono ora chiare. Si spiegano esse semplicemente così. Ogni nucleo etnico ha le sue abitudini organiche, ha anche una specifica posizione d' indifferenza dell' organo vocale, e fuor dell' accento tende l' organo ad assumere appunto la posizione d' indifferenza abitudinaria; da questa tendenza specifica ripete il carattere acustico la vocale disaccentata. Interessantissimo per questo riguardo è il ridursi ad *ü* di *u* secondario protonico nel milanese v. sopra pag. 25 n. e nel genovese (pag. 151); cfr. anche per es. presso i ladini sporadicamente *o* per *a*, lana = *launo* var. soprasilv., *leno* Fassa sup., *lano* var. friul.



più stretta. Ma a me pare che l' energia d' espirazione e d' articolazione procedano di conserva.

Sennonchè in questi presunti *ẹ́e ọ́o* ci troviamo in un caso speciale, in un caso di jato secondario; ora, si sa per esperienza, che in jato una vocale può andar soggetta ad attenuare la propria massa d' espirazione e, supponendo sempre che diminuisca anche l' energia d' espirazione e non diminuisca l' energia dell' articolazione, ecco che si avrebbe spiegato il voluto ristringimento. A dare a questo ragionamento teorico, astratto, un aspetto di credibilità contribuirebbe la considerazione della storia delle vocali in jato.

Giova prima ricordare i fatti più salienti. I fatti più salienti, del genere, son questi.

I continuatori di mĕa contengono una tonica che coincide con le risoluzioni di lat. volg. *ẹ* (cfr. *meie* = mea, afr. *mei* mē ecc.); molto spesso anche hanno i continuatori di *mea* una tonica che coincide col lat. volg. *ị* (sard., spagn., aport., prov., ital., gallo-ital., venez., nap. *mia*).

I continuatori di mĕu spesso hanno la continuazione normale di *ĕ* anticonsonantico (rum. *mïeŭ*, aven., prov. *mieu*, sardo *mẹu* ecc.) ma altra volta *ĕ* si continua per *i* (lad. occ. *miu*, ital. *mio*, nap. *mię* ecc.).

Il continuatore di via è normale nel francese (afr. *veie* ecc.); ma è, contro la norma anticonsonantica, *via* in italiano, napolitano, gallo-italico, ladino occidentale, provenzale, spagnuolo, portoghese: die dia dies ha anche nel francese *i*: *lundi* ecc., *tandis*, *jadis*, tantos, jam dies (habet); l' ital. ha *pria* da prius coll' *a* di *prima*; e in jato secondario l' ant. fior. *die* = * dēbat, aret. sen. *dia* = *deva* (D'Ovidio, Arch. Gl. It. vol. IX, pag. 133 segg.).

Il continuatore di tua tuas, sua suas è normale in francese (*toue*, *toe*), provenzale (*toa*), napolitano (ant. *toa*, mod. *toịa*), campobass. *toụa* (campob. rustico *jọ́orę* hora), in una varietà veneta (*toa*), nel lad. or. (*to*), ma si continua per *tua* o succedanei non solo dove *u* anticonsonantico si continua per *u*, ma ancora in varietà veneziane, nel toscano, nel catalano, nello spagnolo e nel portoghese.

I continuatori di suu tuu contengono una tonica che par la risoluzione di un sọu: sardo *sọu* (afr. *suon*); ma talora invece dell' *o* od *uo* s' ha per continuatore un *u* (cfr. tosc. *suo*, nap. *suję*, spagn. *suyo*).

Questi fatti sono stati sistemati con bella semplicità dal Meyer-Lübke così: in generale, le vocali latine in jato si continuano come le vocali più strette ove non lo impediscano processi dissimilativi. Anzi spesso si tratta d' un ristringimento di due gradi: mea si continua per *mia* nel sardo, nello spagnolo, nell' antico portoghese, nel provenzale, nel gallo-italico, nel veneziano, nel napolitano; dunque nel sardo non come *ẹ* ma come *ị* (*i*), negli altri idiomi non come *ẹ ị* ma come *ị*.

Ma pur conviene fermarsi a considerare se si tratti di ristringimenti veri e proprj dovuti sic et sempliciter alla virtù del jato.

Recentemente il Horning (Z. f. rom. Phil., vol. XXV, pag. 341 segg., con un' elegante nota fisiologica del Gröber sul processo fisiologico immaginato, a pag. 342) dava di questi fatti una spiegazione secondo la quale non si tratterebbe già di ristringimenti veri e proprj. Il Horning giudica i fatti così: „Im Vulgärlatein wird der Tonvokal mit unmittelbar folgendem *i* oder *u* zum Diphthong, *meu͡*, *mei͡*, *deu͡s*; dagegen wurden Vokalfolgen wie betonter Vokal + *a* oder *e* méa, méae, díem in der Vulgärsprache nicht zu einer Silbe, da sie romanisch noch heute deren zwei ausmachen. Die Regel über das Verhalten der betonten Hiatvokale in der Vulgärsprache möchte ich nun folgendermaſsen formulieren: In den diphthongischen Gruppen *eu͡*, *ei͡*, u. s. w. behielt der Tonvokal die ursprüngliche Quantität dĕus, mĕus, mĕi (daher altfrz., aprov. *mieus*, mit Brechung des *ĕ*). In den zweisilbigen Lautgruppen wurden dagegen die betonten Vokale gedehnt, mēa, dīem, grūa. Die Qualität des nachtonigen Vokals spielt also nur insofern mit, als dieselbe das Verschmelzen zum Diphthongen begünstigt oder verhindert. In der Hauptsache ist für das Verhalten der betonten Vokale auch hier die lat. Quantität maſsgebend... Dieser Lautwandel muſs in der Volkssprache älter als das Zusammenfallen von *ĭ* und *ē*, von *ŭ* und *ō*: das etymologisch kurze *i* von dies wurde, zu *ī* gedehnt, romanisch *ị* gesprochen, desgleichen das *ē* von mēa *ẹ* das gedehnte *u* von grūa *ụ*".

Con una tale interpretazione non si tratterebbe, almeno per i più dei casi, e per i casi più caratteristici, di ristringimenti dovuti alla virtù del jato. Ma io non credo che tale soluzione del problema si possa reggere. Contro di essa si può osservare: primo, che il lat. meus, in posizione (si noti bene) ortotonica, ha lo stesso numero di sillabe che mea; secondo, che testimonianze grammaticali di tarda età ci danno una pronunzia trocaica di deos e -eos segue le sorti di *-ei*, *-eu*;[1] terzo, che in parte almeno

[1] Le forme di alcuni idiomi (prtg. *meus*, sing. *meu*; prov. *mieus*, sing. *mieu*; cat. *meus*, sing. *meu*) non sono critiche perchè non si può escludere il sospetto di un rimodernamento analogico sul singolare.

Ma da *e*. . .*-o* s' ha una risoluzione singolare in condizione critica nel sardo e nel ladino occidentale. Nel sardo il plurale si mantiene indipendente dal singolare (cfr. *sọu* plur. *suos*, *bọnu* plur. *bonos°*); dunque *meos* deve essere considerato una continuazione legittima di lat. *meos* e non un' analogia.

Nel ladino occidentale s' incontrano pure forme molto notevoli. A Dissentis le forme del possessivo sono *miu* = meu-m, *mes* = meus, *meia* = mea, *mes* = meos, *meies* = meas. Come si vede, l' accusativo plurale coincide colla forma del nominativo singolare, ha *e* non *ei*, come sarebbe certo se esso risalisse a *mẹos* (cfr. *seit* = site, *neif* = nive, Gartner § 200).

Altrove poi mostrerò che anche *meae* si continua con *ẹ*; i due casi di *meae* e *meos* servono di sostegno l' uno all' altro, e questo, data la scarsità degli esempj, non è di poca utilità. —

I passi grammaticali sono questi. Juliani exc. K. V, 324, 19: barbarismus per transmutationem fit temporis, ut siquis deos producta priore syl-



delle lingue romanze i continuatori di meu hanno lo stesso numero di sillabe che quelli di mea (spagn. *mio mia*, aprtg. *meu mia*, tosc. *mio mia*, nap. *mie mia*); quarto, che il Horning non riesce a spiegare colla sua teoria una metà delle forme; per tacer d' altro che mostrerò altrove, come giustificare il friulano *to* = *tua*, *dos* = *duas*, che secondo la teoria del Horning dovrebbe essere *tue* o *tu*, *dues* o *dus*? quinto, che la risoluzione *mieu miei* indica che il trovarsi della vocale *ĕ* vicino ad *u*, *i* non impedisce la risoluzione normale di *ĕ* in *ie* e che quindi essa vocale conservava la sua individualità espiratoria, non si cementava con *i*, *u*; sesto, che non s' intende perchè davanti ad altra vocale la tonica dovesse allungarsi prima che davanti a consonante.

Se mai, si potrebbe proporre quest' altra simile soluzione del problema dei ristringimenti in jato. Si potrebbe immaginare che tutte le vocali in jato si allungassero e che la dissimilazione attingesse anche questi *e* ed *u* lunghi dei supposti mēu tūu. Ma come spiegare allora i riflessi di duo duas ecc. di tua ecc. che richiedono *ų* cioè *ŭ*.

Il fatto è che le caratteristiche della storia delle vocali in jato latino sono due: processi dissimilativi e ristringimenti. Il merito di questa sintesi nessuna altra indagine ulteriore lo toglierà al Meyer-Lübke.

Tuttavia se la definizione 'ristringimenti' si può applicare al fatto, non credo così al processo; e ciò per questa ragione: ristringimento implicherebbe riduzione della tonica; ora che anche in jato abbia avuto luogo un incremento e non una riduzione della tonica si rileva dalla continuazione di meu mei per *mieu miei*; il dittongo vuol ben dire un allungamento della tonica.

Il ristringimento dunque dev' essere solo l' ultimo risultato di processi speciali. Questi processi speciali bisogna indagare quali siano stati.

Col D' Ovidio, che prima del Meyer-Lübke in Arch. Glott. Ital., vol. IX, aveva affrontato (con l' utilità che ora dico e il cui merito non mi pare gli sia stato riconosciuto) il problema della storia delle vocali in jato, anch' io penso che l' ital. *mio* ecc. s' abbia non direttamente da *meu* ma da *mieo* per una trafila *mïo*. Codesto processo lo giustifico fisiologicamente così. Entrambi i coefficienti della produzione di una vocale, la corrente espiratoria e l' articolazione specifica, come pure i «toni armonici», si trovano nel jato in condizioni speciali: la corrente espiratoria è fluida, l' articolazione della vocale più labile e il timbro specifico men definito di quando ad essa segua una consonante; quando segua una consonante, diciamo anche viceversa, la corrente ha una sosta, l' articolazione un più netto confine, il timbro specifico uno spazio di risonanza ben definito. Per effetto di queste tre diverse condizioni

---

laba et correpta posteriore pronuntiet. — Priscianea K. Spl. p. CLXXVI: non enim convenit deos priore syllaba producta et correpta posteriore enuntiare.

possono (è inutile avvertire che niente di ciò che foneticamente può avvenire è poi necessario che avvenga) crearsi queste condizioni fonetiche nuove: primo, che gli elementi vocalici disaccentati soffrano nella condizione del jato una riduzione maggiore che non in altra condizione; secondo, che le articolazioni degli elementi singoli prestino più che altrove il fianco agli intacchi degli elementi contigui; e, terzo, si confondano i timbri specifici («toni armonici») nella comunanza dello spazio risonatore.

La storia chiara di mĕu fino a *mio* ci può offrir luce sull' evoluzione di mę̆a in mẹa e di questo in *mia*.

L' entità fonetica del lat. meum, lat. volg. meu vien rappresentata da un *me'ŭm mẹ'ŭ*; parimente noi siamo autorizzati a porre un *me'ă mẹ'ă* come le fasi iniziali latina e latina volgare di quello che si scrive mea. Abbiamo inoltre veduto come un *miŭu* passa ulteriormente a *miiu*; un processo analogo possiamo immaginare avvenuto in *me'ă*, e cioè possiamo credere che, nella fluidità del jato, l' atomo tonico in *mẹ'ă* subisse l' intacco dell' articolazione e del timbro del disaccentato; da *mẹ' ă* si viene così a *mẹ'ẹa*; da *mẹ'ŭ mẹ'ĭ* non si viene a *mẹ'ẹu*, *mẹ'ẹi* per impedimento dissimilativo.

In questi *mẹ'ŭ mẹ'ĭ mẹ'ẹa* noi veniamo a stabilire il divario iniziale foriero del maggior divario futuro. Infatti in latino un elemento fonetico *ẹ'ẹ́*, cioè una vocale stretta coll' accento ascendente, era un novum nescio quid, frequentissimi erano invece gli esempi di *e* strette coll' accento discendente (che già almeno nel primo secolo dell' era volgare *ĭ ō* ed *ū* erano strette, *ĭ ŏ* ed *ŭ* larghe, ho mostrato in Riv. d. Fil. e d' Istr. class. An. XXXIV, pag. 35 segg.). Era naturale quindi ch' esso strano *ẹ'ẹ́* venisse a confondersi con codesta fortissima schiera di *ẹ́'ẹ* discendenti e partecipasse in seguito della loro storia.

Ma partecipe in tutto non fu. E precisamente noi di nuovo abbiamo osservato che *ẹ́'ẹ* in jato si continua in parte del territorio romanzo con un elemento più stretto che l' *ẹ* anticonsonantico.

Come spiegare la ripetizione di questo fenomeno di ristringimento? A mio avviso, ammettendo anche per questo caso il processo sopra teoricamente indicato. Cioè, nella fluidità del jato, io penso, l' atomo disaccentato *ẹ* dell' *ẹ́'ẹ* in *mẹ́'ẹa* si ristringe in alcuni idiomi maggiormente che davanti a consonante, e arriva ad *i*; *meia* passa in seguito a *miia mia*.

Una interessante esperienza storica del presunto ridursi di *eia* in *ia* l' abbiamo per una parte [mont. lucch. *macea*] del territorio toscano, dove *macia* continua *maceria* per la trafila *maceia*. Il grado intermedio fra maceria e *macia* fu certo *maceia*; infatti nel toscano il lat. *ĕ* non dittonga in sillaba complicata, e qui siamo in un caso di sillaba complicata; cfr. *-aja* da *-arja*. Questa riprova per uno degli idiomi accresce la confidenza nella giustezza delle nostre illazioni anche per territorj dove un simile riscontro non è possibile additare.

L' evoluzione di *mĕea* in *mia* attraverso *meia* è istruttiva per gli altri casi. In *de(b)(e)at, via, tua,* secondo la teoria generale che io svolgo in questo lavoro, l' *ē*, l' *ī* e l' *ū* tonici erano rispettivamente *é e, í' i, ú' u.* Nella fluidità del jato, io penso, gli atomi discendenti divennero *į, į, ų*; *e' į, i' į, u' ų* passarono in seguito ad *i, i, u (dia, mia, tua),* per assimilazione e contrazione.

Prima di concludere su questa parte, metterò in rilievo che, come avvertivo alla pag. 18, si verrebbe colla soluzione qui da me proposta nello stesso tempo a dar nuovo contributo di prove per la presenza in periodo preistorico di un accento biverticato discendente nei continuatori di *ē ī ō ū* anche in idiomi che davanti a consonante non conservano alcuna traccia di tal fenomeno. Ma al luogo citato io facevo alcune riserve e ciò per questa ragione.

Potrebbe cioè ancora pensarsi che da *mea, via, tua* si ottenesse prima *meia, viia, tuua,* per epentesi di jato. Soggiungo subito che l' ipotesi mi par poco probabile e che la riferisco per mero scrupolo; la storia ultima di tua non mi pare che conforti la supposizione di questa forma intermedia *tuua.* Perchè l' elemento sonante si sarebbe confuso coll' elemento consonante per es. nel toscano? Nel toscano si aspetterebbe piuttosto, da un *tuua,* o *tova* o, parzialmente, *tǫva*; cfr. *vedova* da vidua, *manovale* da manuale.

Comunque sia, vien tolto, da quanto s' è detto, ogni valore, alla sentenza che il jato possa per sè avere la virtù del ristringimento e non si potrà ricorrere agli esempj di jato latino a sostegno dell' ipotesi che un *é'e* si riduca ad *ie.*

Tutte le proposte fin qui esaminate avevano, come comune caratteristica, questa: che la causa dei frangimenti di *ĕ ŏ* in *ié uó* vi veniva attribuita all' incremento delle toniche.

Una proposta di tutt' altra natura fu fatta dallo Schuchardt: che *ie uo* siano sorti da *ĕ ŏ* per epentesi di *i* ed *u* finali; e precisamente che *ie* sia sorto prima nella formula *ĕ . . . i* e *uo* prima nella formula *ŏ . . . u*; e poi si sia propagato in alcuni luoghi l' *ie* anche alla formula *ĕ . . . u,* e l' *uo* anche alla formula *ŏ . . . i* e in altri luoghi tanto l' *ie* quanto l' *uo* a tutte le formule (cfr. KZ., vol. XX, pag. 285 segg., Lit. Centr. A. 1871, col. 1064, Z. f. r. Ph., vol. II, pag. 188, e Ueber die Lautgesetze, pag. 7 segg.).

Questa teoria è stata recentemente messa a nuovo dal Herzog (Streitfragen, pag. 37); il quale v' aggiunse di suo l' ipotesi, che le forme con *ie uo* sorgessero prima con *-i, -u* in tempo lento, e poi si generalizzassero anche ai casi con *-e, -o, -a.*

Quanto al rimodernamento del Herzog non so nascondere il mio avviso che s' abusi ora un po', e con non poco danno della ricerca scientifica, di questo principio degli effetti del vario tempo del discorso, principio che è talora come una comodissima scappatoja in questioni intricatissime che richiederebbero il massimo scrupolo dei ricercatori.



Ma, ciò detto di passata, soggiungo che la proposta dello Schuchardt non può sostenersi, per molte ragioni.

Intanto un idioma con *ie* solo nello schema *ĕ . . . i* e di *uo* solo nello schema *ŏ . . . u* non si trova. È vero che, stando al Meyer-Lübke (It. Gr., pag. 45), si avrebbe la dittongazione dell' *ŏ* solo nello schema *ŏ . . . u, o* nell' Umbria settentrionale e nel contiguo Aretino. Ma l' informazione del Meyer-Lübke non è esatta. Già, il Bianchi nel suo studio sul Dialetto e l' etnografia di Città di Castello non dà nessun esempio di *o . . . i* che rimanga *o*; viceversa egli ne dà di *uo* o succedanei in questo schema (v. sotto).

Io poi, per maggior sicurezza, ho voluto fare, per conto mio, un' indagine sulle parlate di questo territorio, scrivendo alle autorità o civili o ecclesiastiche di molti di quei paesi. Non tutti hanno risposto o risposto utilmente; comunico le notizie utili. Le distanze da Arezzo o da Città di Castello sono prese sulla Arezzo-Fossato e indicano la distanza da stazione a stazione.

Camperíe (Piano d' Arezzo; v. Bianchi, pag. 25): *cǫre, fǫra, ǫmo; fuco* fuoco; precedendo dentale, *ju*: *sjulo* suolo, *njuvo* nuovo ecc.; *muvo* muovo è analogico come mostra *ǫmo* uomo (analogie della prima sulle altre persone sono frequenti: es. pis. *viengo* su *vieni viene*; più curiosa è l' analogia della 2ª sulla 1ª che trovo a Selci: *tęngo, tęnghi tiéne, vęngo vęnghi, vięne*); con *i* finale: *fagiuli, figliuli.*

Gragnone (6 km. ad est d' Arezzo; informatore don S. Fracassi): *pięde, piędi; piętra, sięro, fięle, mięle* ecc.; *tu pęrdi* ecc.; *el bǫve* o *bue*, i *bǫvi* o *bui; lǫgo* o *liúgo, lǫghi* o *liúghi*; del resto sempre *ǫ: nǫvo, nǫva, nǫvi, nǫve* ecc.; *ǫ* in sillaba libera. [*a* libero = *ę*].

Lippiano (circa 30 km. a est d' Arezzo; inform. don S. Pasqui): *ié* ed *uó* nelle condizioni toscane; ma, senza regola alcuna (evidentemente si sono qui incrociate due correnti diverse), *ię ié, uǫ uó: mięle* e *fięle; tięne* e *vięne; buǫi giuǫchi* e *fuǫri*). [*a* libero = *a*].

Citerna (32 km. a est d' Arezzo; inform. G. Cerulli, ufficiale del Comune): condizioni toscane antiche, ma *ię uǫ* in sillaba aperta, e in sillaba chiusa *ę ǫ*, per i toscani *ię uǫ, ę ǫ* (precedendo palatina *ǫ* per *uǫ: giǫco, giǫchi, giǫca*) [*a* lib. = *a*].

Selci (a 7 km. a nord di Città di Castello, nel comune di S. Giustino; inform. don R. Fiordelli): *ię* in sillaba aperta, *ę* in sillaba chiusa; *ǫ* in sillaba aperta e chiusa. [*a* lib. = *ę*].

Città di Castello. Notizie del Bianchi: *ie i* in sillaba libera; *core, more, pole, vole, fora, rota; uo* seguendo *-u* ed *-o: giúoco, múovo;* e seguendo *-i: fagiuogli, duogli, lenzuogli, bagnuogli*; in jato *u: pui* = puoi, *vu* = vuoi; il Tommasini mi dà ancora: *giúochi, fúochi* e (notevole almeno per l' incertezza delle condizioni) *io gioco* (di contro però a *egli giúoca*).

Canoscio (10 km. a sud di Città di Castello; informatore don G. Lignani): *ię* in sillaba libera, *ę* in sillaba complicata; «ordi-

nariamente» *ọ* in tutte le formule, «e anche» *úo* in sillaba libera (forse *ọ* è la condizione normale, *úo* un' imitazione del castellano, ma forse l' informazione è incerta, e le doppie forme con *ọ* ed *uo* si trovano in luoghi diversi perchè il L. parla di «Agro Tifernate o di Città di Castello»). [*a* lib. = *ẹ*].

Umbertide (24 km. a sud di Città di Castello; informazioni dell' Uffizio Municipale): *ię́ uǫ́* oppure *ię́, uǫ́* in sillaba libera (la ragione della differenza non è manifesta e si tratterà di due dialetti che s' incrociano) e *ę́ ǫ́* sempre in sillaba complicata. [*a* lib. = *a*].

Tirando le somme: è giusto quanto avvertiva il Meyer-Lübke che s' ha *ie* in ogni condizione; non è invece giusto quanto il Meyer-Lübke diceva, che s' avesse *uo* solo per effetto di *u* finale; ma, dove la finale esercita la sua efficacia, s' ha *uo* o un suo succedaneo, promosso tanto da *u*, quanto da *-i*.[1]

In secondo luogo il processo analogico secondo il quale gli *ie* e gli *uo*, varcando i loro limiti fonetici primitivi, sarebbero entrati, quello solo nella formula *e . . . u*, questo solo nella formula *o . . . i*, sarebbe uno dei processi più strani, che si potesse immaginare. Si capirebbe cioè come l' *uo* di *buono* potesse difondersi in tutta la flessione e dare: *buono, buona, buoni, buone*; e che su *viecchi* si facesse, non solo *viecchio* ma anche *viecchia, viecchie*; che su *pierdi* si facesse *pierdo, pierdi*; ma non s' intende come *omini* si alterasse in *uomini* perchè *pede* faceva al plurale *piedi*; ci aspetteremmo, se mai, un' alterazione come *iomini*. S' aggiunge che il singolare segue molto di raro l' analogia del plurale: un *cappiello* su *cappielli* sarebbe una trasformazione insolita; altrettanto si può dire dei più dei nomi con *ĕ ae* nella radice, alcuni dei quali sono si può dire singulares tantum: *siero, gielo, fieno*. Finalmente, noi troviamo il dittongo in parole del tutto isolate come nomi proprj e forme avverbiali (cfr. nap. *Salięrnę, Puǫrticę*, ma *lǫkẹ* = illo loco; *arrẹtę* = ad retro, ma *appriẹssę* = ad pressu).

In terzo luogo, vi sono territorj, come il ladino centrale, il veneto di terraferma e l' abruzzese, che conoscono la dittongazione tanto da *ĕ* quanto da *ŏ*, ma, o solo, o di preferenza, per effetto d' *i* o anche di cons. + *i̯* (per gli esempj v. sotto); non si può dunque dire per codesti territorj che l' *uo* sia sorto per epentesi di *-u*.

Dunque la teoria dello Schuchardt e del Herzog non si sostiene.

---

[1] Naturalmente cade così anche quanto il Meyer-Lübke, al luogo citato, proponeva per giustificare la differenza di trattamento di *ĕ* (che dà *ie* in sillaba aperta in ogni condizione) e di *ŏ* (che dittonga solo coll' ajuto di date finali). Cotal differenza va invece manifestamente ricercata nel fatto che in generale nell' Italia centrale il dittongo dell' *o* è molto meno solido che il dittongo dell' *e*; traggo qualche esempio dal Papanti: Spoleto: *bono, smove* e *chiédete;* Perugia: *fiele* e *omo*; Assisi: *tiempo, viengo* (anal.), *giede* (contaminazione di *gi* e *andiede*), *lia* (per *liei, lii*) di contro *ome, bonomo, bono*; Roma: *diede viengo* (anal.) e *bon, bona*; son ben note le condizioni simili anche della Toscana odierna. Quindi sui continuatori di *ŏ* nel castellano in sillaba libera diremo che qui il dittongo si sviluppò o si conservò solo nelle condizioni più favorevoli, ossia, precisamente per effetto di *i* ed *u* finali.



Ma si dirà: come spiegare allora questo fatto, al primo aspetto tanto misterioso, del prodursi di *ie uo* per causa di *-i* ed *-u* finali?

Anche qui, ancora una volta, si manifesta la grande utilità del considerare in sintesi tutte le alterazioni fonetiche omogenee e parallele in ciascun idioma, e del non fermarsi alle condizioni attuali ma badare alla genesi del dato fenomeno.

Così facendo anche qui quel che pareva misterioso ci diverrà chiarissimo.

Molto frequentemente si osserva, che, dove s' ha, da *ĕ ŏ*, *ie uo*, determinati dalla finale *-i -u*, producono *-i* ed *-u* anche un ristringimento di altre vocali. E che tra i due fatti, in apparenza così disparati, come sono la dittongazione e il ristringimento, sia un legame intimo, che siano cioè entrambi i fenomeni effetti d' una causa identica, è messo fuor di discussione dal fatto che nella quasi totalità dei casi, dove solo per *-i* sono ristrette le altre vocali, s' ha *ie uo* solo per *-i*, e s' ha *-ie -uo* per *-i* e per *-u*, dove anche le altre vocali sono ristrette per *-i* e per *-u*.

I. Son note le condizioni di più parte del mezzogiorno d' Italia, dove *-i* ed *-u* provocano il dittongo, e dove, da *ē ī*, *ō ū*, s' ha, nelle stesse formule, *i* ed *u*. Come paradigmatiche si possono riferire le condizioni di Napoli: *i' pǫrtẹ*, *tu puórtẹ*, *i' pẹrdẹ*, *tu piẹ́rdẹ*, *i' cǫrrẹ*, *tu currẹ*, *i' crẹscẹ*, *tu criscẹ*.

II. Ma singolari sono le condizioni degli Abruzzi, dove in molti luoghi dittongano o dittongavan l' *e* e l' *o* solo con *i* finale, e s' hanno contemporaneamente solo per *i* finale, e non per *u*, ristrette le altre vocali.

Siccome per questo punto le informazioni del Rolin facevano difetto e quelle del Finamore, nel Vocabolario Abruzzese, non erano molto perspicue, ho voluto chiedere informazioni epistolari da' nativi. E ne ho avute sicure ed esaurienti dai seguenti luoghi della provincia di Chieti: Gessopalena (informatore il Finamore), Ortona (F. Nanni, ufficiale del Comune), A t e s s a (Dr F. Agrifoglio), P a g l i e t a (l' arciprete G. Giantomasi), A r i (C. Di Felice, arciprete), L a n c i a n o (Finamore). A Paglieta, Ari, Lanciano *ĕ* ed *ŏ* metafonetici danno *i* ed *u*; ma sono certo *i* ed *u* i succedanei di dittonghi *ie uo*; i quali sono conservati a Gessopalena e Ortona, donde ho *ié*, *uó* con ogni forma di sillaba; Atessa ha *ii uu* in sillaba complicata (il Rolin dava *ie óo*; io non posso decidere fra le due informazioni) e cioè la condizione intermedia fra le prime due.

In tutti questi luoghi *u* finale non esercita alcun influsso su nessuna delle vocali; il solo *-i* promuove il dittongo da *ĕ ŏ* e contemporaneamente ristringe le altre vocali.

È notevole che dovunque produce tanto la metafonesi quanto il dittongo anche cons. + *i*.

Sarebbe superfluo ripetere gli schemi e gli esempj per tutti i luoghi. Darò solo gli esempj di Gessopalena favoritimi dal Finamore, colà residente.

Le differenze essenziali risultano da quanto s' è sopra avvertito.

Segno con α) le condizioni del vocalismo con *a e o* e anche *u* finali, con β) le condizioni con *i* finale.

Gessopalena.

Schemi.

α) *a, ĕ ĭ, ŏ ŭ, ĕ, ŏ = a, ẹ, ọ, ę ę, ǫ ǫ;*
β) *a, ĕ ĭ, ŏ ŭ, ĕ, ŏ = ẹ, i, u, íẹ, úo.*

Esempj.

a. α) *kanẹ* cane, *fa* fa; *cašẹ* cacio, *callẹ* caldo, *manẹ* mano; β) *kẹnẹ* cani, *fe fijẹ* fai, *mẹnẹ* mani.

ē ĭ. α) (*a*)*crẹdẹ* credo crede; *treččẹ* treccia treccie; — (*a*)*crẹdẹ* credono, *lẹnẹ* legno, *inzẹnẹ* in seno, *essẹ* esso, *frẹddẹ* fraddo;

β) *acrídẹ* credi, *hissẹ* essi, *friddẹ* freddi, *vindẹ* vẹnti;

ō ŭ. α) *fiaurẹ* fiore, *caudẹ* coda; — *vautẹ* voto, *pǫzze* pozzo, *roššẹ* rosso, rossa, *sǫrdẹ* sordo, sorda.

β) *fiurẹ* fiori, *puzzẹ ruššẹ, surdẹ*; — *sgurbiẹ* sgobbia.[1]

ĕ. α) *pẹdẹ* piede; — *sẹrẹ* siero; *fẹnẹ* (e *fiéne*, forma questa letteraria, della lingua commerciale; il fatto non si riscontra solo qui) fieno; *mmẹrnẹ* in inverno, *tẹmbẹ* tempo.

β) *all' ambíjẹdẹ* in piedi, *íjẹrẹ* ieri; — *víjecchiẹ* vecchio e vecchia, *tíẹembẹ* tempi (*mijjẹ* è un plurale analogico di *mẹjjẹ*, sullo schema: sing. -*ẹ́*-, plur. -*í*-).

ŏ. α) *fǫrẹ* fuori, *vǫvẹ* bove, *nǫvẹ* nuova, *mǫrẹ* muore, muojo; *pǫzzẹ* posso; *ǫmẹnẹ* uomo; — *kǫkẹ* cuoco, *fǫkẹ* fuoco, *nǫvẹ* nuovo, *bǫnẹ* buono, *mǫrtẹ* morto, *pǫrkẹ* porco.

β) *vúovẹ* buoi, *kúokẹ* cuochi, *fúokẹ* fuochi, *múorẹ* muori, *búonẹ* buoni; *púortẹ* porti, *úomẹnẹ* uomini *púorčẹ* porci.

III. Antico Veneto; pavano (Ascoli, S. L. pag. 421 segg.): *he* ho, *e-to* hai tu; *fremo* fermo, *frimi* fermi, *toischi toesca;* — *rosso russi; friegi frello*, fratelli fratello; *biegi* femm. *belle*; — *porco puorci, corno cuorni.*

IV. Ladino centrale (Ascoli, ib. 357). Bacino della Gadera, circondario Meridionale: *chast* questo, *chiš* questi, *cortel* coltello, *cortí* coltelli (pag. 358, Schneller). Livinallungo *porciei*, *nost* nostro, *nuoš* nostri (ib. pag. 373).

Ampezzo: *ćei* cani, *grei* grandi sono un po' equivoci; *chesto chesta*, plur. *chiste* questo; *chel, chera* plur. *chi*; plur. *luoghe, tuoi* togliere; *ciapel, vedel,* cappello, vitello, plur. *vidiei, porziei, agniei, fardiei, biei* vitelli, porci (porcelli), agnelli, fratelli, belli (ib. pag. 378).

Oltrechiusa: *ei* ho, *assei* assai; *noš* nostro, *i nuoš* i nostri, *duoja* doglia, *guoja* voglia, *tuoime* prendimi, *uojo* occhio, *piduojo* pidocchio.

---

[1] *sgubbia* è anche lucchese; ma (il Pieri e il Salvioni non se ne sono accorti) anche nel lucchese è vivissima la metafonesi; ricordo rapidamente: *lẹi, vẹcchio, ǫcchio*; in Garfagnana: 2ª singolare *tẹni*, 3ª sing. *tẹne*.

V. Territorj ibridi ladino-veneti.

Agordino centrale: *chel* quello, plur. *chi;* — *auzél* uccelló plur. *auziei;* — *voge* occhio, plur. *vuoge*, *i nuost*, *i vuost*, i nostri, i vostri.

Agordino meridionale: *uzel* uccello, plur. *uzič* (ib. pag. 402).[1]

Codesti costanti paralleli ci portano dunque a considerare anche gli *ie uo* quali effetti d' un ristringimento di *ĕ ŏ*.

A prima giunta questa induzione sembra paradossale; ma si dimostra subito congrua ai fatti se non ci fermiamo a considerare l' ultimo effetto, le condizioni attuali, ma ci ricostrujamo l' evoluzione del fenomeno. Noi possiamo considerare *ę'ę́ ǫ'ǫ́* l' entità fonetica del latino *ĕ ŏ*, reputare *ę'ę́ ǫ'ǫ́* l' entità fonetica del latino volgare e da questi *ę'ę́ ǫ'ǫ́* prender le mosse per spiegare le condizioni romanze in generale. Ora, negli idiomi in cui la tonica è sensibile all' azione restrittiva di *i* ed *u* finali, questi *ę'ę́ ǫ'ǫ́* dovevano ridursi o direttamente ad *ię́ uǫ́*, per un proporzionale ristringimento degli atomi della tonica, o, per un proporzionale ristringimento degli atomi tonici, ad *ẹ̌ę ọ̌ǫ́* (con *ẹ̌* ed *ọ̌* voglio indicare un grado maggiore di ristringimento che con *ę ǫ*). Anche da questi *ẹ̌ę́ ọ̌ǫ́* si potè poi arrivare ad *ię́*, *uǫ́* dove non vi si arrivò da *ęę́ ǫǫ́*; dacchè, naturalmente, è più facile a ridursi ad *i* un *ẹ̌*, strettissimo, che non un *ę*, solo alquanto ristretto; senza dire che anche la diversità del secondo termine in *ę'ę́ ǫ'ǫ́* e *ẹ̌'ę* o *ọ̌'ǫ́* poteva contribuire a conservare o anche ad esagerare la differenza delle due forme e preparare così due continuazioni del tutto diverse.

Come abbiamo sopra accennato, non sempre ad un *ié uó* provocati da *-i* ed *-u* va parallelo un ristringimento di altra vocale; così è nel ladino occidentale. Per analogia dei territorj dove si può provare, per la sorte parallela d' altra vocale, che il ristringimento di *ĕ ŏ* è causa anche dell' *ie* e dell' *uo*, si può giudicare causa dell' *ie* e dell' *uo* il ristringimento anche qui dove il parallelo delle altre vocali manca. E per giustificare questo mancato parallelismo, o meglio per comporlo in altra guisa, possiamo pensare che qui *-i* ed *-u* esercitassero su tutte le toniche un' azione restrittiva solo mediocre, un' azione pur tuttavia tale da creare negli schemi *ĕ ŏ . . . i*, *u* e *ĕ ŏ . . . a*, *e*, *o* quella differenza che possiamo rappresentare per *ẹ̌'ę́ ọ̌'ǫ́* e per *ę'ę́ ǫ'ǫ* e che doveva essere foriera nella storia dell' idioma, per il diverso grado di ristringimento degli atomi disaccentati, di quella notevolissima differenza che è tra *ié uó* e succedanei, e *ę'ę́ ǫ'ǫ́* e succedanei; nelle altre vocali toniche, invece, il ristringimento iniziale mediocre, non avendo l' ajuto d' una causa che lo rinvigorisse, nell' evoluzione successiva dell' idioma si sarebbe andato cancellando.

All' efficacia restrittiva dell' *i* è forse dovuto, come a causa

---

[1] Fenomeni analoghi sarebbero da citare anche per molta altra parte dell' Alt' Italia; ma, per prudenza, mi son voluto limitare ai casi dove il dittongo dell' *ŏ* era ancora esistente.



ultima, il dittongo *ie uo* davanti al nesso secondario *i* + cons. (tipo: **pieitu*, **uoito* da pectu octo).

Finirò questa rassegna esponendo i dubbj contro le teorie precedenti da parte di due autorevolissimi linguisti.

Il Foerster dice in Z. f. r. Ph. vol. V, pag. 591: Für den zweiten Fall (*e* = *ie*, *o* = *uo*) weifs ich eine passende Erklärung noch nicht zu geben. Die bis jetzt vorgebrachte Erklärung: Verdoppelung des Vokals und daraus folgende Entwiklung von fallenden Diphthongen; ist eine rein mechanische und durch nichts gestützte Hypothese.

Il Horning (Z. f. r. Ph. vol. XI, pag. 411) scrive: Pedem soll durch pe'edem zu *peèt piét* geworden sein, während fidem zu *feit* wurde. Aber warum wurde aus *pedem* nicht *pé'edem peidem* wie *féedem* zu *feidem*? Mit anderen Worten warum stellt sich bei lateinischem kurzen Vokal der *i*-Laut vor dem *e* ein, während es bei langem lateinischen Vokal der *e*-Laut folgt? Das ist der Kern der Frage und darauf gibt Havet keine Antwort. Angesichts dieses unzulänglichen Deutungsversuches zwingt nichts, vom rein theoretischen Standpunkt, die Ansicht aufzugeben dafs lat. offene betonte Vokale im Gegensatz zu den geschlossenen steigend diphthongieren, wenn auch eine befriedigende Erklärung noch nicht zu geben ist.

Questa risposta soddisfacente al gran quesito pretenderebbe di darla la presente memoria.

Spostamenti accentuativi in nessi vocalici non risultati da dittongazione in idiomi romanzi e nel latino volgare.

Avviene assai spesso che di due vocali diverse per massa d' espirazione perda l' accento quella che ha minor massa e l' assuma quella che ha una massa maggiore e che del fenomeno non sia apparente nessuna ragione, se non questa diversità della massa d'espirazione. Ciò avviene nel latino volgare, dove parole del tipo filíolu mulíere passano alla forma filiólu, muliére; diffusamente si ripete il fenomeno in varie età delle singole lingue romanze nei casi riferiti dal Meyer-Lübke, Gr. d. l. r. § 598, dal Parodi in Arch. Glott. Ital. vol. XVI, pag. 120 segg. e dal Salvioni in Rend. Ist. Lomb. Ser. II vol. XXXVII, pag. 522 segg.; e il fenomeno è anche conosciuto al greco romaico.

Codesto fenomeno e più il modo come lo si spiega ha con la tesi che io sostengo una certa connessione.

Il Meyer-Lübke introduce il § 598 con questa sentenza: «La règle d'accentuation du latin vulgaire, dont il est parlé au § 593 (*mulière filiólu* da mulíere filíolu), s'explique par cette loi physiologique que de deux voyelles celle-là reçoit l'accent qui a le plus de sonorité». Ora uno degli argomenti in favore della tesi che *ié uó* e non *íe úo* fossero il primo grado dell' evoluzione fonetica romanza da *ĕ ŏ* era il fatto che sulla più gran parte del territorio romanzo si trovano effettivamente *ié uó* quali continuatori di lat. *ĕ ŏ*. Il solo fatto che s' hanno anche *íe úo* mostra che non si debba ritenere la «legge» riferita come una legge dagli effetti inevitabili e certo la parola non ha ben reso questa volta il pensiero del grande romanista viennese. Tuttavia la moltitudine degli esempj che si citano non mi lasciava assolutamente tranquillo. Dall' altra parte, però, mi pareva di intravedere una sproporzione tra la causa, cui io, teoricamente, non ero disposto ad attribuire gran vigore, e la moltitudine degli effetti.

In questa vaga disposizione di perplessità e di scetticismo mi son messo a fare, sine ira et studio, la critica dei casi uno per uno; e qualche vantaggio questa critica credo che anche a questa questione speciale l' abbia da apportare.

Questi vantaggi saranno, credo, due: in primo luogo, una parte dei casi andranno scartati; in secondo luogo, per moltissimi altri, per quasi tutti quelli che io posso giudicare, sarà mostrato

che non è mai il solo maggiore peso specificò della vocale che produce l' alterazione accentuativa e che si può additare sempre concomitante qualche altra causa dell' alterazione; cioè, o la disaccentazione eventuale di entrambe le vocali contigue o uno squilibrio delle condizioni accentuative sillabiche per mutata quantità.

Per questo m' è parso non inopportuno riferire qui, quasi a guisa d' appendice, anche questa mia particolare indagine.

§ 1. Spostamenti avvenuti in età romanza.

Cominciamo dall' esame dei casi, che, per essere isolati o quasi, mal si prestano ad essere giudicati come casi di spostamenti accentuativi prodotti dalla specifica massa d'espirazione delle vocali contigue.

Tra le parole che il Salvioni cita v' è il bergamasco *máest* maestro. Ora forme simili di questa voce son diffuse in tutti i nostri dialetti italiani, anche in dialetti che non conoscono alcun esempio o conoscono solo dubbj esempj di alterazioni d' accento sillabico del tipo che si studia. Cito: venez. *mastro* (acc. a *méola*, v. sotto), tosc. *mastro* (acc. a *réina*, v. sotto), nap. *mastę*, sic. *mastru* (acc. a *Fáitu*, v. sotto), sardo *mastru* (acc. a *báina*, *tráina*, v. sotto). La diffusione dello stesso fenomeno nella stessa parola chiaramente indica che vi deve essere una ragione peculiare di questa sua alterazione. Ed è molto facile vedere ch' essa sta nel fatto che la parola è di frequente uso proclitico (cfr. anche Canello, Arch. Gl. It. vol. III, pag. 390): nessi come *maestro di casa*, *maestro muratore*, *maestro Giacomo*, *Gianni* o simm. sono frequentissimi. In questi nessi l' *é* di *aé* poteva perdere del tutto il suo accento e la corrente espiratoria poteva prendere naturalmente un andamento discendente conforme alla specifica massa espiratoria dell' *a* e dell' *e*. In alcuni dialetti poi prevalse la forma della proclisi, in altri, o prevalse quella dell' ortotonesi, o rimasero ambedue, o non si produsse una differenza tra forma ortotonica e proclitica. Il toscano antico ha *mastro* e *maestro*, ma, assai più spesso che noi non useremmo, la parola è in posizione proclitica: *mastra porta della città* Giov. Vill. 1. 11. 2.; *la mastra fortezza* 1, 12. 1., *la mastra torre* M. Vill. 7, 77; *mastra fortezza; mastra piazza*, Tav. Rit.; *mastro gonfalone* Pucci, Cent.; *mastra sala*, Morg. 9, 5; il tosc. moderno ha sempre *maéstro* (e solo *mastra* specie di vela che presuppone una *mastra vela*), il napolitano e il sardo sempre *mastru*, il berg. *máest* ma anche *maést*, il sic. *mašro* e *maišru*, il venez. *mastro* e *maéstro*.

A questa categoria di alterazioni apparterrà anche quella del fr. *maître* (v. sotto).

Di tutt' altra natura è il milan. *majstra*, che il Salvioni cita da Cherubini, vol. IV, Giunte, pag. 140. Il Cherubini s. v. Majstra ha: *Majstra* = *maéstra* e rimanda a questa voce e al significato 6° di essa. Al luogo rimandato poi si legge: «*Maéstra* t. d. stamp.

Maestra (termine fiorentino). Cartaccia liscia che mettesi sul timpano del torchio, sulla quale s' incollano dei tacchi per rimediare all' ineguaglianza dell' impronta quasi generale dei torchi». Dunque si tratta d'una parola d' imprestito, non di schietta tradizione popolare; quindi può essere, sic et simpliciter, una storpiatura, senza che le abbia neanche servito da modello un antico *máist* ora scomparso. La *mastra* italiana avrà creato la *máistra* dei navigatori veneziani; *maistro* è invece il vento e la plaga di nord-ouest.

Prima di lasciare i continuatori di *magister*, voglio collocare al posto che mi par loro spetti le forme del tipo *mistro* dei dialetti italiani settentrionali. *mastro* e *mistro* sono tutte e due forme della proclisi ma sorte in tempo diverso: forma proclitica reputo *maistro*; da questo si venne a *mistro*, o attraverso *meistro* e una successiva contrazione, o per uno di quegli accorciamenti per vezzo come *ser*, *sor* e simm.; *mastro* invece è una forma seriore della proclisi derivata da un (*maistro* o) *maéstro*, in proclisi divenuto (*máistro* o) *máestro*. Un accorciamento vezzeggiativo di *maestro* sarà *mestro* che è citato dal Boerio.

Il venez. ha, oltre che *mastro*, solo *méola* da un presunto *meóla*. Anche per *méola* quindi, che è si può ben dire una forma unica del genere nel veneziano (*mastro* è forma sorta in proclisi, ripeto, dunque va escluso dal novero delle voci che ci occupanc), sarà da ricercare una spiegazione speciale. Nè sarà difficile trovarla. Potrebbe *meóla* essersi modificato in *méola* per analogia dei proparossitoni col suffisso *-olo -ola* disaccentato. Ma anche un' altra ipotesi si può fare. Il Salvioni, Postille e Nuove Postille al Körting, ricorda che vi son forme che indubbiamente risalgono a baetula e che in latino c' era un caepula. Non potrebbe *méola* essere un compromesso tra medúlla e médula? Un compromesso, dico, perchè da medula s' aspetterebbe un *miéola* o *miola*. È strano che anche testimonianze di altri idiomi faccian sospettare questo compromesso fra le due forme. A Erto si dice *médole* e dev' essere un compromesso tra il continuatore di médula che avrebbe dovuto esser *miadole* e il continuatore di medulla che doveva essere *medóle*; forse anche *médole* è la forma veneziana *méola* (io ho ragione di dubitare però che *méola* non sia molto esteso in territorio veneto; Verona, per es., ha *mióla*) rifatta sul paesano *medóle*; si badi però che sempre si tratterebbe d' un compromesso. Così si spiega anche la forma di dialetti emiliani reggiani *marolla*. Da *medúlla* (italico merulla?) si doveva ottenervi *amrolla (amdolla)*. Io suppongo che *marolla* (da *merolla*) sia il compromesso tra *médola* e *medóla*. Parimenti il rumeno *măduă* non può derivare da médula nè da medulla e deve ritenersi il compromesso tra le due forme. È strano il ripetersi di queste anormalità che richiedono la stessa alterazione in questa stessa parola. Forse la ragione fu questa. È noto quanto frequenti siano le alterazioni accentuative del ficatum. La ragione di esse è che la parola si leggeva in libri di cucina, che non avevano la quantità segnata. Il tosc. *árista* 'schiena del majale'

deve avere la stessa precisa origine. Non potrebbero le forme che si presume risalgano a médula e anche quelle che pajon risalire a bétula avere una simile origine culinaria? Comunque sia di ciò, voglio avvertire che, ove *méola* fosse una forma foneticamente legittima nel veneziano, sarebbe un caso contro, non in favore della legge per la quale si cita, dacchè *o* ha una densità espiratoria maggiore di *e*, dunque l' accento si sarebbe ritratto sulla vocale di minor massa di espirazione.

Il sardo merid. ha *bánia* (per *báina*) da *baina* vagina. È un caso singolare perchè vi s' ha *reiga* log. *raiga* radice, *faina* faccenda, *paise*, *saina*, *aina* strumento, arnese, mezzo, log. *saitta*. Sarà *báina* per analogia di altri in *áina* da - agine: sass. *salpáina*, mer. (Spano) *sartánia*, sass. *farráina*, *prubbáina* (Guarnerio, Arch. Gl. It., vol. XIV, pag. 173). In territorio sardo s' hanno ancora altri spostamenti d' accento sillabico che avvengono contro la norma voluta e spostamenti d' accento di parola: sass. *pittórra* pectora, petto, gall. *kuppíuli* all. al sass. *kuppiólu* gemello, dov' è forse uno scambio di suffisso; gall. *ámbula* ampulla, *uítu* allato a *gúitu* rifatto sul log. *kuídu* (attratto da forme in *-ítu*), *sirintína* serotina, sera, attratto nell' analogia dei temi in *-īnu*. Codeste forme evidentemente analogiche giustificano la nostra spiegazione. Il Salvioni a *báina* vorrebbe aggiunti *tráila tráina* vitello (Arch. vol. XVI, pag. 196); i *tráila*, *tráina* son forme supposte; per il primo egli pensa (Arch. vol. XVI, pag. 199) a taurīlis, per il secondo a taurīna. A me fan l' impressione queste voci d' essere continuatrici d' una base unica. Il Guarnerio nella Miscellanea Ascoliana pensa ad un originario *táurula*, modificatosi in *táurila táurina*. A me sembra probabile questo processo. Da *tauru* il sardo fa *taru*; su *taru* potè formarsi un *tárina*, o direttamente, col suffisso *-ĭna* particolare del sardo in luogo di *-īna*, o col suffisso *-ĭna* ripiegatosi analogicamente sul suffisso *-ĭna; taru* col suo derivato passano poi a *tráu tráina* e da questo per una semi-assimilazione progressiva s' ha *tráila*.

Il siciliano ha, accanto *maísa* maggese, *maistru*, *faina*, *failla*, *paísi*, *saími* lardo strutto, *saítta*, il nome loc. *Fáitu*. Questo *Fáitu* secondo il compianto Avolio sarebbe una continuazione del bass. lat. faidiu. Ma questo *faidium* è nel Du Cange come un ἅπαξ γεγραμμένον. Il Meyer-Lübke nella recensione al lavoro dell' Avolio (Z. f. r. Phil. vol. XXIII, pag. 480) propone l' etimologia *faítu* faggeta, onde, con spostamento d' accento, *Fáitu*; la proposta è attraente. Ma anche se essa avesse colpito nel segno, su *Fáitu* non farei maggior assegnamento che, per non uscir dalla Sicilia, su *Mistretta* da Améstratus; i nomi locali subiscono alterazioni capricciosissime, e dev' essere anche, e soprattutto, perchè i forestieri impongono le loro storpiature agl' indigeni. Nel caso particolare di *Fáitu*, è da notarsi che si tratta d' una tenuta di circa 51 Ett. di estensione, che essa appartiene ad un ex-feudo della famiglia di Bellaprima e che questo principe «dal 1820 in su divise e suddivise l' intero fondo per le concessioni ad enfiteusi» (informazioni del Prevosto

A. Pitari); ora, se si considera che *faitu* non esiste, in nessun significato, nel lessico siciliano, si comprenderà come fosse facile che il conduttore della tenuta pronunziasse *Fáitu* il nome nel contratto (forse anche per ricordo di *Féutu*, voce che è in Sicilia d' uso comunissimo) invece del presunto originario *Faítu* e facesse prevalere la pronunzia sua. Ma la proposta del Meyer-Lübke non regge per le condizioni fisiche del luogo. L' Avolio cita due luoghi detti *'u Fáitu*, l' uno in territorio di Cenami, l' altro in territorio di Mineo. Ma in quel di Cenami «non esiste nè ha mai esistito un luogo chiamato *u' Fáitu* o *Faítu*» (informazione del Sign. A. Testa, Arciprete di Cenami). L' altro *Fáitu* poi in territorio di Mineo, come si vede sulle carte dell' Istituto geografico militare, è situato a nord di Mineo nella valle d' un affluente del fiume di Gornalunga sotto i 150 m. sul livello del mare. Ora io avevo osservato che sugli Appennini e sulle Alpi i faggeti si trovano dopo la regione dei castagni, intorno e sopra i cinquecento di altitudine; volli tuttavia consultare i competenti fra gli altri il chiaro collega di botanica dell' Università di Palermo Prof. Antonino Borzì, noto illustratore della flora siciliana; egli mi disse d' aver veduto una faggeta in riva al mare nell' isola di Rügen, nel Baltico, ma d' aver poi constatato che sempre a maggiori altezze se ne trovano a mano a mano che si viene verso il sud (è noto a tutti che le zone d' altitudine della flora — tolte, s' intende, le deviazioni per speciali condizioni locali — sono in ragione inversa della latitudine); la possibilità di una faggeta a soli 150 metri in territorio di Mineo egli la esclude in modo assoluto.

Il Salvioni vorrebbe aggiunto il sic. *rattaula* pensando «che non potrebbe non essere *rattáula* (vorremmo altrimenti *rattaóla* = *rattavola*)». L' induzione del Salvioni non è esatta. «Di contro all' *-uólo -uóla* italiano son nel siciliano forme in *-olu* . . . e in *-ula*. Quest' ultime son preferite nel notigiano e nel siracusano» (Avolio, Arch. Glott. It. vol. XIII, pag. 274). Non m' è riuscito avere informazioni sulla effettiva pronunzia della parola in una pretta parlata siciliana: *rattaula* è indigeno fra i gallo-italici di Sicilia.

Il *réina* che il Salvioni ha tolto dal Vocabolario Lucchese del Nieri e la cui esistenza mi fu dal Nieri confermata, certo non esiste: lo posso affermare con piena sicurezza; essendo vissuto negli ultimi due anni sulle rive del Serchio ho potuto fare personalmente nel piano lucchese un' ampia investigazione: per l' alto Serchio e la Lima ho chiesto informazioni ad amici autorevolissimi dei Bagni di Lucca, di Barga, di Castelnuovo di Garfagnana, che per me interrogarono pescatori e vecchi del paese. Il risultato di questa mia indagine è: che in su per il Serchio e la Lima il pesce *reína* è rarissimo perchè sale dalla foce, che il nome più comune è *regina* (la forma dotta del nome è in armonia colla rarità del pesce), che il nome *reína* sa d' importato ma che in ogni modo è pur esso parossitono. Data questa rarità del pesce e del nome e, il poco garbo di qualche informatore è facile giustificare l' inesattezza del Nieri.

Del territorio ladino io conosco di fenomeni del genere solo *réis* = radice a Vigo, Canazei (Fassa Superiore e Livinallongo, Gartner § 200). Ma *camisia* dà a Vigo *cameiso*, a Canazei *cameizo*; onde *réis* può ben essere succedaneo d' un *raéis* e sorto da questo per contrazione. A Livinallungo s' ha *ciel*, *kúor*, *fúok*, *vúof* = cielo, cuoce, fuoco, uovo, cioè anche il processo inverso.

«L'espagnol offre d'une part *Diós yo*, *sintió*, *mió* Cid. 3433, *juéz*, *Duéro* (67), *fué*, *fuéra*, d'autre part *néila*, *réina*, *tréudo* à quoi on peut joindre *páis*, *ráiz*, *máiz*, *káida*, *áina*, *bául* de Santa-Fé de Bogota, *ráer* = *reir* de Buenos-Ayres». *yo* e l' insolito *mió* di contro al solito *mio* van considerati come forme della proclisi. *Diós* di contro a *mío*, *mía*, *crío*, *judío* deve avere speciali ragioni della sua speciale alterazione. Intanto c' è la figura nominativale che per essere molto frequente in questa voce (sardo *deus*; lad. *deus*, *diaus*, *dieus* cet.; prov. *deus*, *dieus*; afr. *dieux*, *diex*, *dex*) è ancora più strana. E questa singolarità si potrebbe assai bene spiegare col fatto che la parola non è, per ragioni eufemistiche, di uso popolare; il popolo usa spesso, più divotamente: Signore, Nostro Signore; p. es. l' abruz. *Ddije* è l'italiano letterario *Dio*; per il ladino, cfr. Gartner § 96. Ora l' *io* in *mio* spagnuolo, secondo il mio modo di vedere, è sorto da *ieo iio*. Se noi invece supponiamo che quando già il lat. *-u* s' era ridotto nello spagnolo ad *-o* continuasse a venir immesso un *deus* dalla lingua ecclesiastica e che per esso il *dieo* popolare si acconciasse ad una forma *dieus*, ecco che noi ci siamo costruiti un *ieu* speciale che potè divenire *ió*.

Ma questa forma *diós* potrebbe essere dichiarata o meglio o in altro modo col sussidio d' un' altra ipotesi. In italiano la parola *dio* soffre due alterazioni singolari: s' ha, accanto a *dio*, la forma *Iddio* e in mezzo di frase *dio* si pronunzia con *dd-*. I due fatti sono evidentemente fra loro connessi; ma quale l' origine loro? Io ricerco la causa del fenomeno nel frequente uso enfatico della parola. In mezzo di frase si hanno forme enfatiche come queste: *ringrazio, ringrazia, ringrazj, ringraziamo, ringraziate dDio! signore dDio! che grazia di dDio! che ira di dDio! oh dDio! santo dDio! com' è vero dDio! col nome di dDio! (sia) lodato dDio! volesse dDio! per amor di dDio! faccia dDio! preghi dDio! il suo dDio! pregate (il vostro) dDio! per la croce di dDio! lo sa dDio! vivaddio!* Ora la parola *dio* fu, secondo quanto sopra s' è detto, in un momento della sua evoluzione *diéo*. Se noi pensiamo che l' enfasi producesse la dieresi in *ié*, *dïéo* veniva a trovarsi in una condizione in cui il raddoppiamento della consonante è normale; si raddoppiano cioè, come è ben noto, le consonanti italiane dopo la prosemitonica (es. *tollerare*, *pellegrino* ecc.);[1] dunque *santo dïéo* doveva dare *santo ddïéo*; da queste formule enfatiche potè il *dd-* passare anche alle altre; poterono soccorrere anche le formule *addio giuraddio* dove il *dd* era etimologico. In principio di frase il *dd-* energico e lungo

---

[1] A Pisa: *Sant' Appollonia*, nome d' una via.

ebbe il sostegno d' una vocale; e questa vocale fu *i* sia per una tendenza naturale, quella tendenza per cui s' ebbe *i* anche davanti *s* + *cons.*, sia per attrazione del colore della tonica. Naturalmente *dea*, *dei* hanno il raddoppiamento per analogia di *ddio.* — Se queste forme italiane sono state ben dichiarate potrebbe questa soluzione aiutarci a spiegare anche la forma spagnuola. Ossia, già vedemmo nella prima parte, e rivedremo fra poco, che l' alterazione della quantità produsse alterazioni accentuative di sillaba; potè *díos* diventare per allungamento enfatico *diós*, oppure potè anche essere che in *diéos*, prodottasi per enfasi una dieresi tra *i* ed *e*, l' *e* risentisse più l' efficacia assimilativa dell' *o* seguente che non dell' *i* precedente da esso sillabicamente più discosto; il caso dell' italiano tornerebbe utile allo spagnuolo, perchè in entrambe le lingue gli effetti dell' enfasi sarebbero limitati a questa parola frequentemente enfatica.

Sentió è analogico sulla prima conjugazione. *ué* da *úe* si deve ritenere come un effetto dell' analogia degli innumerevoli casi di *ué* legittimo. (In testi antichi si trova *fúe* e *fúi.*) Gli altri termini che restano sono casi sporadici. Mostrano chiaramente che non si sia avuta una tal tendenza nello spagnolo oltre che *país raís maíz kaída*, *aína*, *baúl*, ancora *saín saúco leúm.* Dovrà dunque cercarsi per *reina (neila) treudo* una ragione individuale. *Reina* potrà pensarsi rifatto su *rei*, e tanto più spontaneamente, che *ei* rimaneva isolato e v' era una gran copia di *ei* nella lingua, gli *eis* di 2. plur. dei verbi. *treudo* sarà rifatto su *beudo* bibitu, *deuda* debita, *leudo* levitus. Le forme di Santa-Fé-di-Bogota non posso giudicarle, non essendomi riuscito di trovare il lavoro del Cuervo sul bogotano. E poichè mi trovo a una brutta confessione, confesserò anche di non esser in grado di giudicare esattamente nè d' una forma di Lipari nè d' alcune forme alpine lombarde. La terza singolare del verbo *ire* è a Lipari *iú*; ma non si tratta d' un *íu* che diventa *iú*, sebbene d' una desinenza *-u* aggiunta alla base *i-*; vi troviamo infatti *murú* da morire, *partú* da partire. Quanto all' origine dell' *u* io non m' attento di dare una risposta, perchè mi mancano i materiali. Che sia l' *-u* un' analogia di *fu?* — Dal bergam. cita il Salvioni, oltre *mdest*, *séita* = saétta. Il primo ha, s' è detto, accanto a sè *maést* e si spiega per la proclisi. Deve avere una ragione speciale, che mi sfugge, anche il secondo, dacchè s' ha nel bergamasco *raís*, *saína* retone sagena, *país*, *fuí*, *faína*, *traís*, *treís*, *troís* greppia, e poi *traérs*, *treérs* traversa, *traéla treéla* trivella *traél treél* travicello e *treína* nome di moneta. Non so dare una ragione speciale per *séita* ma intanto avverto che non lo si può dir senz' altro bergamasco; il Tiraboschi dà per il bergamasco *saíta*, e *séita* solo per la val Seriana e la val Gandino, che hanno anche altri tratti dialettali caratteristici (V. Tiraboschi, Pref. e Ascoli, Saggi Ladini, pag. 303); bisognerebbe dunque aver sotto mano un materiale più abbondante per poter giudicare del fenomeno.

Dall' Onsernone il Salvioni cita *fáis* da *faís* fagitiu che esiste

nella Valmaggia e nella valle della Rovana (Salvioni, Arch. vol. IX, pag. 221); sarà *fais* rifatto su *fag* fagiu che pure si continua nel *fej* di Menzonio (Valmaggia). Il tiran. *daura* per *dà ora* dà retta ha l' *ura* proclitico nell' enfasi; anche *láu* (ib.) per 'oggetto coso' sarà forse enfatico, almeno in origine?

Il catalano ha *jeya* per *jeíja* jacilia e *júi* per *juí* giudizio; di contro a queste forme stanno *rahó* ratione, *vehí* vicinu, *pahó* pavone, *pahór*, pavore, *pregón* antico preon profondu, *país* pagense, *rahím* racemu, *trahút*, tributu, *vía*. *Deu* e *meu* mostrano che *jo yo* son dovuti alla proclisi, *jeya* sarà da *ieẏa* con *ey* per dissimilazione da *iy*, *júi* può esser rifatto su *judge*.

Il catalano d' Alghero ha *ió* pur proclitico. *viút viúra* vedovo vedova e *vuít* otto, *fruít* frutto, *cuít* cotto mostrano una progressione d' accento senza considerazione della massa espiratoria.

Veniamo ora al francese. Qui sono parecchi gli esempj dove *aí (uí)* passano ad *ái (úi)*. Sennonchè conviene notare che s' hanno anche esempj del mutamento in senso opposto. Anche a prescindere da *oi* che passa ad *uá*, s' ha *úi* che passa ad *uí (fruït* ecc.). Ciò non può non diminuire il valore dei casi di *aí* che passa ad *ái*. Ma anche questi casi bisogna accoglierli col benefizio dell' inventario. Agli esempj, che cita il Meyer-Lübke, *haine*, *reine*, *maître*, *châine*, *chaire*, *fâine*, *fouine* sono da aggiungersi *quéman* da *caimand*, *gaine gaïne* vagīna, *rai* in *raifort*, *trainer*, *sain* sagīmen per sagīna in *saindoux*, *train*, *regain* (da *guaïn*).

Ora va ricordato che *naïf*, *pays* e tutti i verbi in *-ir (haïr* proprio di contro a *haine)* han conservato la dieresi e l' accento sull' *i*.

Va ancora ricordato che *reine* è una forma anormale anche per l' *ei* e che dovrebbe essere *rin*; che in simil modo anomalmente s' ha *gêne* da afr. *geïne*, derivato da *gehir*, per *gine*, cfr. *veïs vis* (vidisti), *veïsse visse* (vidisse) ecc.

In terzo luogo va tenuto conto che è molto diffusa la pronunzia bisillabica di *paysan*.

Dopo ricordato questo, passiamo in rassegna la lista di voci sopra trascritta.

Meno *maître*, *chaire* e *rai* sono in tutti gli altri esempi gli *ai* seguiti da nasale; nella stessa condizione si trovano *reine* e *gêne*. La legge è dunque chiara: afr. *aí eí* sono divenuti *ái éi* davanti a nasale. Gli altri esempi dovranno in altro modo giustificarsi. Prendiamoli ad uno ad uno. *rai* si trova in *raifort* in posizione disaccentata; il caso di *paysan* bisillabo è dunque istruttivo. Il caso di *maître* sopra l' abbiamo illustrato; i derivati *maîtresse*, *maîtrise* avranno consolidato l' uso della forma proclita *maître*. *chaire* continua un antico francese *chaïere*: ora *ai* si riduce ad *ę*, i due *ę* si contraggono (cfr. *mëesme mesme* e simm.) e si ha *chęre* e con falsa grafia (cfr. *aile* per *ele* e simm.) *chaire*.

Confermato così per la facile soluzione di questi quesiti particolari che la recessione in *ai ei* possa attribuirsi alla contingenza

di nasale seguente, ci si presenta il quesito come s' avrà da spiegare questa isolata recessione. A me pare che non vi sia che un sol modo di risolvere il quesito. Precedendo vocale, possiamo pensare, che anche *ine* come *in* venisse alterato da nasale e ci fosse poi coll' *-ene* quella fusione di *a*, *e* che s' ebbe in *gain* da *guaain* e *mesme* da *meesme*. L' *ai* e l' *ei* sarebbero state da tempo come sono presentemente grafie storiche.

Le referenze sui dialetti di sud-est della Francia hanno scarso valore, per due ragioni. In primo luogo, si riscontrano negli stessi territorj anche fenomeni in senso opposto alla voluta norma. Es. cant. Vaud *dyo* = dico, *fręmya* formica, *lälya* lactata, ma anche *nyola*, *tyola*, da *neula*, *teula*. Lionese *rǫá* = rota, ma in Val de la Drôme *nasíu eskurpíu furíus*, *kuríus*. Il valsoanino ha *reís* da radice, *féin* da faina, *éuþ* da acutius ma anche *pía* piede, *píes* pejus, *pečía* da *pečiá* peccato, *fŭa* focu, *ŭet* octo. In secondo luogo, nel territorio del quale qui si parla si sono avuti anche spostamenti accentuativi di parola: es. cant. Vaud *préssęna* persona, valsoan. *fyamá* flamma. Non si può non vedere uno stretto nesso tra quella alterazione di accento in sillaba e questa di parola. E tutto insieme considerato, si vede che in questa regione la differenza accentuativa tra tonica e atona era ridotta ad una quantità imponderabile, dimodochè ogni più piccola causa, fra queste anche la naturale maggior massa d' espirazione, poteva sconvolgere l' accentuazione primitiva o della sillaba o della parola.

Nei genovese (Parodi l. c.) *aí* dà *ẹí*: *rẹiže* radice; *aẹí* dà *dí*: *pdiva* da *parẹíva*; *aú* dà *ǫụ*: *lǫụ* labōre; *aó* dà *ǫ́ụ*: *kasǫula* acc. a *kasarolla*; *aŭ* + voc. dà *ǒy*, *mǒyu* maturo; *úa* e *uá* restano: *kúa* coda e *kwā̂* coratella; *úe* resta o dà *wē* o *wī*: *dúe rúe* rovere, *śúeñu* dà *śwēñu*; *kwīga* da *kúega* cotica; *úi* dà *wī*, nei dintorni di Genova *ụei*; a Genova stessa *oí* od *ói* danno *wẹí*: *wẹ̄iva* oliva, *via Gwẹ̄itu* via Goito, *uí* da *wī*.

Questo pare veramente e propriamente il terreno in cui la legge degli spostamenti d' accento che esaminiamo porti i migliori frutti. Io desiderei potere riconoscerlo senz' altro, per non parere di andar troppo sofisticando. Ma pure i fatti han più forza su me che tale preoccupazione. Ed è un fatto singolarissimo, che mentre la vocale tonica è breve davanti alle doppie latine e romanze (Parodi § 124), è, in queste stesse condizioni, lunga quando la precedano *i* o *u*: es. *syā̂ssu* da *seassu* staccio, *skufyḗta* cuffietta, *svḗta* soletta (di scarpa). Bisogna dunque senz' altro riconoscere che nei nessi vocalici si sviluppava, per qualche segreta via, una maggior quantità. Ora l'incremento quantitativo è, abbiamo veduto, un effettore di alterazioni accentuative; dunque, anche nel genovese non sarebbe da attribuire lo spostamento d' accento senz' altro alla preponderanza accentuativa delle vocali d' un maggior peso specifico. Si noti ancora che *úa* resta, e *úi* dà *ụī*, *ói* dà *wẹí*, proprio all' opposto di quanto si aspetterebbe, presa per norma la specifica massa d' espirazione. Si notino ancora due altri fatti: in alcuni

casi ci riesce di sorprendere un elemento mediano nuovo fra i due termini vocalici primitivi e vediamo che assume esso l'accento: per es. fuori Genova s' ha *nuęi* noi, e dentro Genova *Guęito* s' ha per Goito e *uęiva* per oliva. Io traggo da questi due fatti una doppia utilità: vale a dire, in questo elemento di trapasso, che si vien formando, mi par di scoprire quella segreta via per la quale avvengono nei nessi vocalici gli allungamenti fuor della legge; inoltre io trovo in questi casi un' altra attenuazione della legge degli spostamenti accentuativi delle sillabe più gravi d' espirazione, in quanto mi par che non s' abbia spostamento dall' uno sull' altro termine di un dittongo, sebbene che si tratti di trittonghi, tanto ascendenti quanto discendenti, che s' equilibrino diventando trittonghi coll' accento sul termine mediano.

Veniamo agli esempj e il mio dire sarà più chiaro. Io immagino che le cose sieno procedute così: *núi* dà *núei*, Goito dà *Gúitu Gúeitu*, *oíva* dà *ueíva*; s' ha dunque in prima un trittongo discendente *úei* o ascendente *ueí*; tali trittonghi s' equilibrano poi in trittonghi coll' accento nel mezzo *uéi*, donde nel genovese di città s' ha in parte *uī*. Altrettanto credo risulti dalla storia di *éu* e di *eú*. Ove non proceda labiale, si ha *i̯ou̯* in entrambi i casi: medulla dà *mowla* ma caepulla *syowla*; e da *eu* s' ha *yow* nei seguenti casi: *ayow* arętę, *kanyow* canneto, *Murtyow* n. loc. myrtētu. Le forme come *batow* battitore accanto a *ordyow* orditore possono essere provenute in parte da confusione di suffissi, in parte dalla coincidenza dei plurali. La forma *kowa* accanto a *kyówa* sarà più recente, per apocope d' *e* nel ricostruito *ke owa*; cfr. il ricostruito più civile *ke ua*. I procedimenti qui sarebbero questi: *éu* dà *éeu, éau, éou; eú* al contrario *eeú eaú eoú*; codesti *éou* ed *eoú* s' equilibrano in un trittongo ascendente-discendente *eóu*; da *eóu* s' ha ordinariamente *i̯óu̯* e, precendendo labiale, *ou̯*. La trafila *eau* è assicurata da grafie come *creaou* (fine d. sec. XVI), *canniaou* (nella traduzione della Ger. Lib., 1755) e del sec. XV *creao axeao gameao roveao vreao* (da *vreto* per vetro) e simili che son riferite dal Parodi, Arch. Gl. It., vol. XIV, pag. 109 segg.

Da questo mi pare sia lecito trar profitto per il giudizio sui rimanenti fenomeni. Onde nei casi in principio ricordati si sarebbero avuti questi procedimenti: *radice, raíze, ręíže, ręę-íže ręę́-iže, ręíže; paęiva,* contratto *páiva; labore, laú, lǫú, lǫ-ǫ-ú lǫ-ǫ́-u, lǫ́u̯; maturu, maǘru, mǫǘru, mǫ-ö-ǘru, mö-ö́-üru, möyu; s'úenu, s'ú-e-enu, s'u̯-é-enu, s'u̯ēnu; vi̯ắgu, vi̯-a-ắgu vi̯-á-ağu, vi̯ăgu.*

Le altre difficoltà si eliminano súbito. In *vi̯ắgu* si manteneva lungo l' *a* perchè in fine di penultima; in *ręíže páiva* si abbreviano l' *ē* e l' *ā* perchè non in fine di penultima. In *kúa* non s' ebbe spostamento accentuativo perchè non si sviluppava questo elemento di trapasso, oppure sviluppandosi in *u̯, kuu̯a,* non si aveva un trittongo ma il *u̯* veniva a dividere ben nettamente la parola in due sillabe: *ku-u̯a.*

Così in quello che pareva per eccellenza il terreno degli spo-

stamenti accentuativi si mostrano questi avvenuti per modo ch' essi rientrano fra i fenomeni di spostamento d' accento, dipendenti dalla mutata quantità.

Fenomeni analoghi a questi del genovese, sebbene con minor intensitá e conseguenza ha indicato nel piemontese il Salvioni nel bellissimo articolo che sopra si citava; io penso che in modo analogo s' abbiano da spiegare. Anzi il Salvioni stesso enunzia in un passo un sospetto che collimerebbe in parte con quest' idea; a proposito del ridursi di *ai* in *ei* egli scrive a p. 523 segg. n.: «Come ben ha visto il Nigra, si tratta solamente di un *a* atono e in jato che si fa *e*; quindi: 1. *a-í.* 2. *e-í.* 3. *é-i.* 4. *éj.* Si può tuttavia chiedere, in considerazione d' esempj come il garess. *frayé* fratello, se il passagio dell' *a* ad *e* non sia stato favorito, anzi promosso, da un *j*, quando più quando meno sentito, che si fosse sviluppato tra l' *a* e l' *i*, così come in *ow* da *a-ó* avrebbe rappresentata la stessa parte un *w*».

§ 2. Gli spostamenti accentuativi del latino volgare.

Veniamo ora al latino volgare, dove *filíolu*, *mulíere* danno *filiólu*, *muliére*. Anche qui penso pur io che abbia avuto la sua parte nello spostamento d' accento la maggior pesantezza dell' *e* e dell' *o*; ma intanto riesce d' indicare, almeno come causa concomitante, un accento secondario, che posava su queste vocali fin dalla più antica latinità.

La storia di questi nessi si riattacca idealmente, per la somiglianza del processo di evoluzione, alla storia dei nessi di muta con liquida.

Parole proparossitone con muta e liquida dopo la penultima breve soffrono esse pure una progressione d' accento nel latino volgare: ténebrae spagn. *tinieblas*, colobra fr. *couleuvre*, spagn. *culebra*.

Anche questo per una necessità fisiologica? No certo. Perchè dunque? Interroghiamo la storia di questi tipi anche in latino e ci risponderà che pur qui si aveva un accento secondario sulla penultima. Ciò si desume da più fatti.

In latino le vocali brevi postoniche soffersero due gradi di alterazioni qualitative in diversi periodi della storia della lingua. E precisamente:

In un primo periodo *a o* in sillaba libera si riducono ad *e*, in sillaba complicata ad *e u* (*ineptus* da *inaptus*, *onustus* da *onostos*).

In periodi successivi ogni vocale di sillaba libera si riduce ad *i* (prima s' ha *cecidei* da *cecadei*, *illico* da *enstlocod*, *reddidei* da *reddedei*, poi anche *lacrima* da *lacruma*[1]; *e* ed *u* di sillaba complicata restano (*ineptus*, *onustus*).

Commentiamo fisiologicamente questo fenomeno: s' è avuto

[1] Anche *crassipes; crassupes* dal genitivo *crassupedis*.

una sola diminuzione della massa specifica d' espirazione nelle singole vocali in sillaba complicata perchè la vocale di tali sillabe ebbe un accento secondario che poi divenne l' accento principale della parola; o l' accento principale o, prima ancora, l' accento secondario preservarono dall' ulteriore normale scadimento la vocal complicata.

Passiamo ora ai casi di penultima breve seguita da muta con liquida.

Qui si ha solo uno degli scadimenti: *obstetrix* da *obstatrix*, *genetrix* da *genatrix*, di contro a *genitor* da *genator* (tema *-tr-*), *funebris* da *funesris*, *lugubris* forse da *lugosris*, *salubris* (con *u* in penultima, cfr. *salūs*; seppure anche *salūs* non stia per *salvūs*, cfr. *salvus* e *salve*, con dileguo di *u* davanti ad *u* come davanti ad *o*); non si ha qui mai *obstitrix*, *funibris*, *lugibris*, *salibre*. Perchè manca questa seconda diminuzione della massa d' espirazione della vocale disaccentata? Ce l' insegna il caso prima esaminato: sulla vocale precedente al gruppo di muta con liquida doveva posare un accento. Questo accento però non potrà essere stato il principale ma un secondario nella parola. Codesto accento secondario poi divenne il principale.

Alla stessa conclusione porta un fatto pure inosservato e di un' importanza stragrande, perchè è una delle chiavi per dischiudere il mistero della sincope latina, problema del quale m' occuperò fra poco altrove.

In latino con impressionante frequenza si dilegua vocale breve disaccentata mediana dopo nasale e liquida anche seguite da consonante.[1]

Ma la sincope non avviene: 1. in sillaba complicata; es. *alumnus*, *minister*, *sinister*, *funestus*, *honestus*, *angustus*, *onustus*, *venustus*, *scelestus*, *molestus*, *senectus*; 2. davanti a sillaba cominciante da muta con liquida: *tenebra*, *terebra*, *feretrum*, *meretrix*, *vertebra*, *arbitro*, *palpebra*, *colubro-*, *salitro-*, *celebri-*, *salebra*, *genetrix*, *tonitrus*, *mandibula*; 3. davanti a *qu*: *siliqua*, *reliquo-*, *aliquo-*, *aliqui-*, *denique*, *donicum*, *undique*.

Causa di tutti questi fenomeni è la pesantezza della sillaba postonica, pesantezza di vario grado, ma che non pertanto in tutti e tre i casi fa sentire i suoi effetti.

Con codesta pesantezza di penultima breve davanti a muta con liquida va connessa la facoltativa virtù di questo gruppo per la posizione. Si potrebbe fare questa proporzione: accento principale sta a posizione perpetua come accento secondario sta a posizione facoltativa.

La pesantezza poi dei gruppi di muta con liquida o in generale di consonante con liquida è indicata anche dallo sviluppo epentetico di vocale tra muta e liquida; cfr. *piaculum* e *piaclum*, *stabulum* da *stablom*, *stədhlom*.

---

[1] Cfr. Ciardi-Dupré BB. vol. XXV, pag. 190 segg.

La pesantezza di vocale davanti a *qu* è confermata dalla posizione ch' esso produce nel latino arcaico e dal raddoppiamento italiano di *qu* in *cq* (l. *aqua* = it. *acqua*).[1]

Dunque la progressione d' accento, che s' ha in latino volgare in parole del tipo *ténebrae* non è che l' effetto dello sviluppo di un accento secondario inavvertito dalla tradizione grammaticale, ma riconoscibile dai suoi effetti fonetici nella parola latina.

Effetto di un tale inavvertito accento secondario che poi diventa principale è pure la progressione d' accento che ha luogo in latino volgare in parole del tipo *muliere filiolu*. Anche questo accento secondario inavvertito dalla tradizione grammaticale è riconoscibile da' suoi effetti fonetici sulla parola latina.

In primo luogo, come davanti a muta con liquida, così precedendo *i*, le vocali *a o* di postonica libera non subiscono che un solo grado di diminuzione, si fermano ad *e*, ed *e* etimologico resta; es.: *abiete*, *pietas* da *piotas*, *hieto* da *hiato* (cfr. *hiasco*). Non è poi avvenuta neanche la prima alterazione in *mediocris*, nel quale, si noti bene, erano concomitanti l' azione della vocale e del nesso di muta con liquida.

In secondo luogo è noto che in latino *a* e *o* postonici davanti ad *l* gutturale si riducono ad *u* (legge dell' Osthoff); es.: *spatula*, gr. *σπατάλη*, *Siculus*, gr. *Σικελός*. Tale riduzione ad *u* è impedita da precedente vocale: *alveolus*, *filiolus*.

Se dunque la vocale dopo vocale andò soggetta ad una minor riduzione che in altre condizioni, vuol dire che in questa condizione essa aveva maggiormente difesa la sua massa di espirazione, che aveva cioè un maggiore accento.

Questi accenti inavvertiti da secondarj diventano principali: dunque la progressione d' accento in *muliere filiolu* non è l' inevitabile effetto d' una legge fisiologico-fonetica, ma vi ha contribuito la tendenza alla progressione d' accento di parola nella latinità: la penultima tappa era stata la progressione sulla terza in parola del tipo facilius, che ancora Plauto pronunziava *fácilius*.[2]

---

[1] Anche muta con liquida si raddoppia parzialmente in italiano. Forse dai varii gruppi e dalla posizione prima o dopo l' accento era in origine determinata la facoltatività della lunghezza per posizione davanti a muta con liquida.

[2] Ancora aggiungerò due parole sulle continuazioni di voci del tipo *paręte*. Da pariĕte latino si dovrebbe aspettarsi un volgare parẹte, e non parẹte. Ordinariamente si suppone che in posizione disaccentata l' *ę* di *pàriete* diventasse *ẹ*. Ora io trovo una difficoltà ad ammettere questo quando vedo che *filiolus* s' è potuto mantenere il suo *ǫ* non ostante che per un ristringimento qui si avesse l' ajuto di un *l* cupo. Penso invece che qui si avesse l' *ę* nella fase *parięte* per effetto assimilativo dell' *i*. Un effetto parallelo di *u* su *o* io riscontro nei riflessi di quattuŏrdecim; l' italiano ha infatti *quattǫrdici*, lo spagnolo *catorse*; le forme dissenzienti napol. *quattuórdecę*, friul. *quatuardis* dan luogo a un problema a parte, che potrà risolversi in più modi, dei quali forse il più probabile è che l' *o* di *quattuordeci* non fosse ancora nel latino volgare uno stretto *o* ma un termine di mezzo tra *ọ* e *ǫ* e che in alcuni idiomi si arrivasse ad *ǫ* per effetto di *r*; cfr. *mulięre*.



Riepilogo.

Sarà un riepilogo rapido, e solo delle sintesi più larghe e delle vie che vi hanno condotto.

Ritorniamo dunque in prima al punto di partenza della nostra ricerca. Io avevo osservato un certo parallelismo tra le condizioni accentuative lituane e la dittongazione romanza, cioè che per es. l' i. e. *ĕ* era nel lituano accentato con un biverticato ascendente e nel neolatino continuato col dittongo ascendente *ié*, e, di contro, l' i. e. *ē*, nel lituano accentuato col biverticato discendente e nel neolatino continuato col dittongo discendente. E non esitai di porre i fatti lituani e neolatini in rapporto storico. Prima di tutto infatti ormai la ricerca scientifica ci aveva abituato a questo genere di illazioni; noi conoscevamo per replicate esperienze la facoltà delle lingue storiche di conservare anche queste proprietà dell' indeuropeo originario delicatissime, come sono le qualità d' accento; e per ciò che riguarda il neolatino, da una parte la dittongazione da vocale semplice m' appariva come un fenomeno di una gravità eccezionale: tra un dittongo e una vocale univerticata intercede differenza essenziale, tra un dittongo e una vocale biverticata è invece solo una differenza di grado; m' appariva dall' altra parte come un vero inesplicabile enigma quella strana opposizione che è in campo romanzo tra i dittonghi dell' *ĕ* e dell' *ē*. Tali fatti trovavano invece nella ovvia osservazione comparativa la più ovvia delle spiegazioni.

Questo fu il nucleo della mia ricerca.

Io mi diedi pertanto a descrivere le forme della dittongazione romanza di tutte le vocali latine allo scopo di porre in rilievo che certi schemi si ripresentano con insistenza in questa evoluzione in tutto il campo.

Descritte quindi le condizioni accentuative dell' alto lituano io venivo a concludere che:

1. Latino e lituano conservano assai bene le condizioni qualitative d' accento del periodo i. e. in sillaba mediana.

2. Le condizioni accentuative i. e. sarebbero state quelle riferite a pag. 75.

3. Da queste condizioni si sarebbe allontanato il lituano in questo:

ī ū sono monoverticate in seguito a alterazione quantitativa per effetto del vibrato;

ᵉ, *ā* ed *ə*, venute a coincidere con *ī ū ō ă* seguirono la sorte di queste.

4. Quanto al latino:

1. Esso si sarebbe allontanato dalle condizioni i. e. in questo: parte degli *ə* biverticati si sarebbero confusi con *ā* e con parte degli *ə* triverticati; e *ō̊* si sarebbe confuso con *ō*.

2. Le condizioni del vocalismo latino sarebbero non quelle rappresentate dal quadro con cui si apriva questo volume, ma le seguenti:

lat.	*ĕ*	pronunziato	*e'ȩ̀*
„	*ŏ*	„	*o'ǫ̌*
„	*ē*	„	*é'e*
„	*ō*	„	*ó'o*
„	*ĭ*	„	*ì'i*
„	*ŭ*	„	*'ù'u*
„	*ī*	„	*í'i*
„	*ū*	„	*ú'u*
„	*ă*	„	*a'ắ'a*

5. Tracce di qualità d'accento in altri idiomi indeuropei sarebbero da ricercarsi nelle dittongazioni, nelle scrizioni d'una vocale semplice per due vocali, nell'allungamento di vocale breve, nella particolare evoluzione di date vocali.

6. In sostanza dunque latino e lituano si mostravano conservare assai bene le condizioni qualitative d'accento i. e. Certo però le difficoltà contro la nostra ricostruzione non mancavano.

Le più gravi eran queste:

non sempre, in età romanza, le condizioni dei dittonghi erano conformi ai postulati delle condizioni etimologiche, s'avevan per es. *ei* da *ĕ*, *ié* da *ē*; parimente, nel lituano, non s'aveva una costante rispondenza tra qualità d'accento e condizioni etimologiche, per es. s'avevano anche *è* per *ẽ* = *ĕ*, ed *ẽ* per *é* = *ē*. Queste condizioni irregolari era sopra l'altre importante di chiarire.

Frutto della nostra indagine fu che:

7. Le inversioni d'accento nei dittonghi neolatini sono da attribuire a mutata quantità.

8. Le inversioni accentuative del lituano si devono talora a mutata quantità, ma più spesso sono alterazioni avvenute in sillaba disaccentata e poi propagatesi alle toniche.

9. Finivo la prima parte col rispondere a tre obiezioni, due delle quali d'indole comparativa i. e., che qui sarebbe troppo lungo riassumere, la terza d'indole storica: il silenzio dei grammatici latini sulle presunte condizioni latine. Contro questa possibile obiezione s'osservava, oltre al resto, che anche d'altre proprietà fonetiche, che s'inducevano sicuramente dalle continuazioni romanze, non è parola presso i grammatici latini o solo assai tardi se ne parla quando il volgar latino aveva già percorso nei singoli territorj un mezzo giro dell'evoluzione verso la fase romanza.

Scopo della seconda parte era di mostrare l'insufficienza delle spiegazioni prima tentate della dittongazione romanza. Dopo aver ricordato come l'Ascoli, con meravigliosa acutezza, aveva nettamente intuite le condizioni latine della cui esistenza qui si crede

di aver dato la dimostrazione, e dopo aver indicato i vantaggi qui ottenuti sull' intuizione ascoliana, cercavo di dimostrare in particolare che:

10. l' *ei* e l' *ou* non erano attribuibili a reazione etnica celtica per argomenti intrinseci ed estrinseci. —

Per spiegare l' origine spontanea di *ie uo* da *ĕ ŏ* in età romanza s' erano tentate due vie.

11. Un forte gruppo di dotti ne faceva responsabile l' incremento quantitativo. Ma, in generale, io ripetevo, che la quantità agevola ma non produce i frangimenti vocalici, e che non si vedeva la ragione della su notata differenza sistematica dei dittonghi da *ĕ ŏ* da quelli di *ē ĭ ŏ ŭ ī ū*.

12. Venuti a trattare delle soluzioni singole si considerava anche se fosse possibile, che, frántesi le vocali *ĕ ŏ* in *é'e ó'o* questi passassero ad *íe úo* per virtù del jato. Ciò portava a trattare delle vocali in jato. Detto che effettivamente il ristringimento era l' alterazione ordinaria nel jato neolatino si cercava d' attribuire il fatto alla fluidità dell' espirazione nella condizione del jato, per cui avveniva che atomi disaccentati della vocale più presto si ristringessero e più facili fossero le assimilazioni fra atomi contigui; s' accennava anche che la storia della vocale in jato poteva essere considerata come un indizio di biverticazioni d' *ĕ ĭ ō ŭ* anche in lingue che di tale biverticazione non conservano alcuna traccia.

13. L' *ie uo* da *ĕ ŏ* erano stati ancora attribuiti ad epentesi di *i u* finali. Dimostrate le difficoltà intrinseche di questa soluzione, s' indicava l' altra semplicissima che *ié uó* non fossero che ristringimenti proporzionali dei due atomi *ę'é ǫ'ó*, per effetto di *i u* dacchè s' avevano in generale *ie uo* in idiomi dove *i* ed *u* producono ristringimenti dell' altre toniche.

14. Uno degli argomenti in favore della tesi che *ié uó* e non *íe úo* fossero il primo grado dell' evoluzione fonetica romanza da *ĕ ŏ* era il fatto che sulla più gran parte del territorio romanzo si trovano effettivamente *ié uó* quali continuatori di lat. *ĕ ŏ*. Ora poichè moltissimi esempj si portavano dal periodo romanzo in cui di due vocali contigue assumeva l' accento quella che aveva maggior massa d' espirazione e si voleva vedere in ciò quasi l' effetto d' una legge di applicazione costante ho creduto opportuno di occuparmi anche di questo soggetto.

Abbiamo al proposito detto che mal si potrebbe chiamare l' effetto d' una legge costante questo fenomeno che di due vocali in jato attragga sopra di sè l' accento quella che ha, a dir così, il maggior peso specifico, per esperienza storica.

Già fra i casi qui criticati abbiamo veduto che alcuni potevano esser portati contro, non a favore, di detta norma.

Ma tolti i casi contrarj e i casi illusorj abbiamo veduto che anche nei casi veramente belli e interessanti il maggior peso d' una delle sonanti solamente contribuisce allo spostamento dell' accento

sopra di essa. Ma sempre nei casi nel cui giudiziò noi abbiamo avuto a nostra disposizione un abbondante materiale critico si lascia, abbiamo visto, additare un' altra causa concomitante dell' alterazione: o tutte e due le sonanti d' una sillaba perdono l' accento e allora naturalmente l' accento secondario s' inchina sulla vocale più pesante e può allora per analogia la condizione della paratonesi estendersi anche all' ortotonesi (ric. *ma(i)stro* da *maistro* enclitico); o una particolare tendenza atavica in una lingua riceve per la pesantezza della sonante un nuovo incremento (tali sono i casi latini di spostamento per gruppo di muta e liquida e nel dittongo *ie uo*); o finalmente s' ha lo spostamento per uno squilibrio della sillaba per mutata quantità (tale è il caso anche del greco dove dopo l' era cristiana la tonica s' allungava).

Scartata dunque una buona parte dei casi, additati fenomeni contrarj alla voluta legge, indicata per altri una causa concomitante dell' alterazione, ecco che la voluta legge degli spostamenti d' accento per causa del maggior peso specifico d' una di due vocali contigue perde molto del suo valore; e noi ci troviamo più tranquilli nel trarre dal fatto stesso della frequenza di questa forma *iè uó* la deduzione ch' essa debba riputarsi la forma originaria. Ma vogliamo anche pensare che alcuno dica che anche qui poteva contribuire all' alterazione una mutazione quantitativa. Al che è da rispondere che sopra si vide come in sillabe naturalmente disposte ad allungarsi e in idiomi che allungano straordinariamente le toniche s' abbiano dittonghi discendenti non ascendenti da *ĕ ŏ*.

E ancora un' ultima obiezione alla mia tesi io voglio immaginare che uno muova. Si dirà forse: perchè questi germi di biverticazione ereditati dal periodo i. e. si sviluppano così tardi? Ma forse la domanda è oziosa: nessun fenomeno fonetico si può pretendere che avvenga ad una data scadenza. Tuttavia nel caso presente si può dare una risposta anche a questa oziosa domanda. Noi abbiamo, cioè, durante tutto il corso del lavoro nel giudizio sulle alterazioni qualitative tenuto conto della quantità come d' un elemento indispensabile di critica, e fin dal principio messo in rilievo il concetto che lo sviluppo delle biverticazioni sia legato agli incrementi di quantità. Questo concetto ribadiamo ora sulla fine: l' incremento quantitativo n o n è l a c a u s a del frangimento d' una vocale; ma dove le toniche s' allungano vien da ciò f a v o r i t o il loro frangimento, in quanto sia sviluppo di condizioni che in germe esse possiedano. Nelle lingue romanze avviene un generale livellamento quantitativo. Una delle cause di questo fatto possiamo ricercarla in una naturale tendenza delle lingue ad appesantire fino ad un certo punto le toniche e ad alleggerire le atone. Comunque, dove in periodo romanzo s' ha un dittongo, noi lo possiamo reputare o c c a s i o n a t o da questo allungamento della vocale. Per render poi tranquilla la nostra mente per la men frequente dittongazione delle vibrate *ĕ ĭ, ŏ ŭ*, gioverà poi ricordare l' esperienza fatta sopra nel lituano che il vibrato suol esser contrario e

agli allungamenti delle vocali (nel che anzi si vedeva un' altra causa del livellamento quantitativo romanzo) e conseguentemente allo sviluppo dei loro frangimenti.

* * *

Tanto nella parte ricostruttiva quanto nella parte critica del mio lavoro per più vie io ero condotto ad occuparmi della questione sorta dal fatto che in campo neolatino a sostrato etnico gallico e in campi finitimi si notavano certe coincidenze nella evoluzione fonetica spontanea dell' elemento latino, come sarebbero le alterazioni di *ū* in *ü*, di *a* in *e*, di *ŏ* in *ö*. Come è noto su questo problema furono emesse due del tutto diverse teorie. Secondo gli uni, come l' Ascoli e lo Schuchardt, tali fenomeni sono da attribuirsi direttamente od indirettamente ad influenza celtica, secondo gli altri, come il Meyer-Lübke, questi fenomeni sono sorti indipendentemente, quasi come per una generazione spontanea in varj centri e da questi si sono propagati all' intorno.

Poichè di tal problema io mi sono occupato nel volume in maniera subordinata all' utilità della mia tesi principale, tanto più mi par utile qui un riassunto delle mie critiche e delle mie proposte.

In sostanza, quanto ai risultati io mi trovo a stare in una via di mezzo tra l' una e l' altra teoria. Ossia io penso che questi fenomeni sian dovuti sì a reazione etnica, ma a reazione etnica celtica in territorj a sostrato etnico celtico, e altrove a reazione etnica dei singoli altri nuclei etnici non celtici.

Ora qui io voglio metter in vista che nella mia critica tanto dell' una quanto dell' altra teoria due vie nuove io ho adottato: quella della considerazione delle condizioni storiche e geografiche, l' altra quella della considerazione sintetica delle alterazioni fonetiche proprie d' uno o più territorj linguistici fisiologicamente esaminate.

Ciò detto in generale, riferisco specificatamente le argomentazioni che m' hanno condotto, da una parte a sostenere la teoria delle reazioni etniche, dall' altra ad oppormi ad illazioni storiche su semplici coincidenze linguistiche.

Le vie e i mezzi di romanizzazione furono eterogenei; ma la risoluzione fonetica dell' elemento latino non risente di queste condizioni varie dell' immissione della romanità ma è omogeneo nei territorj a sostrato etnico omogeneo; la nostra Italia è per questo come un campo sperimentale di primissimo ordine: i limiti etnografici dell' Italia antica e i dialettali della moderna si può dir che coincidono quasi sempre. Non basterebbe questa osservazione ovvia a rinsaldare il principio delle reazioni etniche?

Ma appena io ebbi fermato l' attenzione su quelle coincidenze che si adducono come caratteristiche del territorio a sostrato celtico, súbito mi venne fatto di osservare che parecchie di esse,

analizzate fisiologicamente, si presentavano sotto una nuova luce. Da questo punto di veduta il problema assumeva un aspetto del tutto nuovo. Ben è chiaro infatti che, se un complesso di alterazioni fonetiche proprie d' un territorio a sostrato etnico comune si dimostra fisiologicamente omogeneo, il concetto che questo insieme di fenomeni sia l' effetto di una ben determinata disposizione e predisposizione organica balzerà fuori più di prima splendente di persuasione.

Con questa considerazione sintetica delle alterazioni fonetiche fisiologicamente analizzate, io trovavo anche facile risposta ad alcune obiezioni, che alla dottrina delle reazioni etniche erano state mosse, anzi alcuni dei fatti che formavano argomento di obiezione diventavano ora argomento di difesa.

Una delle obiezioni era, che, in una od altra parte del territorio etnicamente omogeneo, l' uno o l' altro dei fenomeni caratteristici veniva a mancare; ora, quando sia messo in rilievo che i varj fenomeni sono fisiologicamente omogenei, noi non potremo più parlare d' interruzione; per es., noi non avremo da avvicinare l' *e* emiliano e l' *ü* lombardo ai fenomeni di Francia, ma potremo direttamente avvicinare l' *e* emiliano all' *ü* lombardo, per dimostrare che la tendenza endemica ad articolazioni siffatte è generale in campo gallico; e vorrà dire solo l' interruzione d' un fenomeno e il riprendere dell' altro che la stessa tendenza endemica ha agito su diversa parte del territorio, per una o per altra ragione, in maniera diversa. Anzi proprio il fatto dell' interruzione diviene dopo questa considerazione una difesa del principio combattuto; meglio appariranno i fenomeni omogenei l' effetto d' una tendenza endemica quando sia del tutto eliminato il sospetto della propagazione.

Un altro genere d' obiezioni era quello contro l' antichità delle determinate alterazioni fonetiche. Queste argomentazioni sono di due specie di ben diverso valore. Le une sono argomentazioni di cronologia relativa in fonetica condizionata. Or queste non han valore veruno: come si fa a trarre dal fatto per es., che un *ü* si ottiene per metafonesi in età tarda, l' illazione che prima di questa età un *ü* non esistesse nel territorio? All' opposto, quando osservo tanto questi fatti e specialmente poi alcune altre alterazioni senza dubbio recenti come quella del genov. *sgud* in *sgüd*, del milan. *duvid* in *düvid*, e di *u* (articolo) in *ü* ad Andria (dove in sillaba tonica *ū* ed *ǫ* palatizzato danno *eu*), io non posso non vedere in questi fatti una conferma che nei singoli territorj le alterazioni fonetiche si muovono per la via che è loro segnata da abitudini organiche. Di maggior valore è senza dubbio l' altra specie di argomentazioni che riguardano l' età di date alterazioni spontanee in sillaba tonica, specie quelle sulle alterazioni dell' *ŏ* e dell' *a*; certo i Gallo-romani non pronunziarono come *üo* un *úo* continuatore di *ŏ* latino, dal momento che in latino volgare esso *úo* non potè esistere; certo i Galli non pronunziarono *e* l' *a* tonico latino dal momento che questo *a* è legato alla dittongazione. Ma,



abbiamo detto, queste giustissime obiezioni riguardano la forma, non la sostanza della teoria: il punto debole della vecchia teoria era nella formula «sostituzione di suoni»; la formula nostra è più temperata: «non sempre sostituzioni di suoni, talora tardi effetti di anche languidi colorimenti, magari, talora, solo effetti di tendenze a date alterazioni». Ora io voglio mettere in evidenza che il mio modo di considerare in sintesi le alterazioni fonetiche fisiologicamente analizzate conferisce a questa parola «tendenza» un significato ben diverso, molto più importante che non avesse presso gli altri; altri diceva «tendenza latente» per es. verso l' alterazione di *o* in *üo*, di *a* in *e*; ora questo «latente» era un' espressione campata in aria; io dovevo dire[1] e dico, invece, «tendenza» verso un «dato genere di articolazioni»; e, quando tutto un complesso di alterazioni fonetiche si mostra l' effetto di siffatte alterazioni articolative, la «tendenza» è dimostrata dai fatti, non è «latente», è manifesta. Io voglio per quanto del qui detto si riferisce agli «effetti della tendenza» aggiungere ancora questa domanda. Si potrà chiedere: quale sostegno anatomico hanno esse «tendenze»? Non manca chi sia disposto a credere che esse dipendano dalla costituzione ossea del cranio della stirpe. Io non lo credo: basta pensare alla presenza attuale simultanea di brachicefali e dolicocefali negli stessi luoghi senza che se n' avverta una corrispondente diversità fonetica, basta pensare alla completa assimilazione dei Germani nei diversi territorj italiani, basta pensare alla quotidiana esperienza che ci offrono i figli di nativi da diverse regioni italiane o i figli di stranieri i quali apprendono alla perfezione il dialetto dei luoghi dove nascono e vivono, per concludere che non dalla costituzione ossea, ma dalle abitudini muscolari dipende la tendenza verso un dato genere di alterazioni articolative.

Questo mi porta direttamente a ricordare il mio avviso sull' entità dell' assimilazione della pronunzia latina da parte dei popoli europei. Fu detto che questa assimilazione *dovesse* essere arrivata a tal segno che tra regione e regione non fosse altra differenza di pronunzia che fra persona e persona di uno stesso luogo. Quelle che sono per es. le marche fonetiche galliche sarebbero effetti di tendenze latenti verso date alterazioni tramandatesi in tutto il campo gallico per atavismo e divenute attive su tutto questo campo dopo secolare inerzia. Ho detto che codesta sentenza è notevole perchè è una mezza vittoria dei fatti storici contro preconcetti di scuola. Ma non è tutto ancora: anche nella mia formula è contemplata la possibilità «di effetti di una tendenza a date articolazioni»; ma non posso pensare che questa tendenza non fosse sorretta da qualcosa di reale e perciò immagino anche colorimenti specifici e sostituzioni di suoni. Quanto alla necessità storica dell' ammettere un apprendimento quasi perfetto della pro-

[1] Anch' io ho usato il termine «tendenza latente»; ma l' espressione aveva, appunto per il complesso delle mie idee, un valore diverso da quello che ha presso gli altri.

nunzia latina da parte della gran maggioranza dei provinciali, ridirò che proprio il senso storico ci porta ad ammettere esistiti in principio e poi sempre durati nella romanità nuova due tipi di parlate ortoepicamente ben distinte, la plebea e la civile, più diffusa quella, per ragioni statistiche, e destinata per necessità di cose a farsi sempre più udire, a mano a mano che il fulgor di potenza e di cultura del vecchio impero di Roma sbiadiva nel grigio dell' incomposta barbarie nuova. Nè perfetta, vedemmo, è necessaria immaginare la pronunzia più civile.

Due difficoltà non prima discusse o avvertite erano ancora da presentare e da eliminare. L' una era che s' avessero anche fenomeni di labializzazione accanto alla tendenza supposta endemica alla palatizzazione. La difficoltà l' ho risoluta col ricorrere all' associazione e sostituzione di articolazioni, illustrando il mio principio con fenomeni sicuri di tal genere attualmente constatabili. L' altra difficoltà era che si avesse talora la palatizzazione solo in sillaba tonica: la difficoltà si risolveva col ricordare che in sillaba tonica s' avevano dittonghi e col dimostrare (ricordo il genov. *sgüá*) che vocale disaccentata in jato soffre ristringimenti ignoti alle altre atone e che il ristringimento è il prodromo dell' alterazione palatina in idiomi che ad essa sono inclinati.

Ma gli stessi criterj (la considerazione dei fatti storici e delle condizioni geografiche e la considerazione sintetica dei fenomeni fonetici fisiologicamente analizzati) che m' inducevano a sostenere la dottrina delle reazioni etniche, m' inducevano anche a non considerare le marche fonetiche simili alle celtiche su territorio non celtico come un fenomeno di celtizzazione.

Ora ecco in breve i punti principali della mia critica e la mia ricostruzione.

1. La celtizzazione di Liguri, Reti, Italici del centro, Italici di sud-est non è un fatto storico provato ma solo un' illazione storica sulle coincidenze linguistiche.

2. Non tutte queste coincidenze mostravano avere lo stesso valore: *ei ou* da *ĕ ĭ ŏ ŭ*, difficilmente attribuibili a reazione celtica per argomenti intrinseci ed estrinseci, apparivano per argomenti comparativi una continuazione di condizioni latine; delle altre coincidenze, alcune ad un esame fisiologico perdevano o tutto o parte del loro valore comparativo; le meglio caratteristiche, considerate in sintesi, apparivano non come una speciale marca celtica, ma diffuse in tutta l' Europa meridionale.

3. Or proprio le marche caratteristiche degli idiomi dell' Italia centrale e di sud-est si riscontravano anche in idiomi parlati da popoli che formano il sostrato etnico dell' Italia centrale e dell' Italia di sud-est; onde era ovvio qui vedere un nesso storico tra la fase prelatina e la fase romanza.

4. Appunto perchè tali fenomeni, fenomeni di rattrazione e di riduzione dell' articolazione nasale, si trovano largamente diffusi nell' Europa meridionale, era possibile che Liguri e Reti li assu-



messero per altra via e non per imposizione celtica; tanto più che non mancano argomenti per pensare che i Liguri fossero indeuropei e che i Reti finissero d' essere romanizzati per i Vindelici pur essi indeuropei.

5. In conclusione, la coincidenza in marche fonetiche di parecchi idiomi neolatini è da ripetersi da contatti fra i varj popoli, che ne formano il sostrato etnico, durati nella lontana preistoria, non da un' imposizione celtica avvenuta sul limitare della storia o in periodo storico. In conseguenza di che, noi eravamo portati a giudicare come gruppi separati e indipendenti il gallo-romanzo (gallo-francese, e gallo-italico), il reto-romanzo, il ligure-romanzo, l' illirico-romanzo, l' italico-romanzo e il toscano.

Nel licenziare il volume non so non richiamare l' attenzione degli studiosi sull' importanza che può avere la ricostruzione data al problema fondamentale che mi sono proposto per la questione della sede ultima degli Indeuropei súbito prima della separazione loro. Io propenderei a credere che tal sede fosse la valle del Danubio, tanto per ragioni biologiche, quanto per la ragione che il Danubio, per la posizione latitudinale della sua valle, offriva facile il tramite alle trasmigrazioni per tutte le direzioni in Europa, e il Mar Nero era d' altra parte un comodo tramite alle trasmigrazioni in Asia, e un comodo tramite della cultura asiatica in Europa. Una delle ragioni che spingevano il Hirt a porre la sede primitiva degli Indeuropei sul mar Baltico era il fatto della singolare conservazione delle condizioni fonetiche indeuropee da parte del balto-slavo, nell' opinione che conservazione fonetica implichi conservazione dell' antica sede. Se, come credo d' aver dimostrato, anche gl' Italici conservarono la distinzione delle qualità d' accento in mezzo di parola, sarebbe dimostrato anche ch' essi per nulla la cedevano nelle conservazioni delle condizioni fonetiche agli altri indeuropei; e, se vicinanza alle condizioni fonetiche indeuropee implica vicinanza della sede storica alle sedi primitive degli indeuropei, queste non dovevano esser molto lontane dalle sedi degl' Italici.

* * *

Durante tutta la composizione di questo lavoro fu mia compagna assidua una preoccupazione: la responsabilità della dedica al Maestro, che da tanti anni è carissima parte del mio cuore e da più anni ancora oggetto della mia venerazione. Per non offrire a Lui cosa indegna di Lui io ho continuamente teso l' arco dell' ingegno. Per questo almeno sono tranquillo: chè quando a Lui parrà ch' io non ho colto il segno, certo accuserà l' arco e la mano, non l' intendimento, costante e buono.

Indici.

I. Indice per materie.[1]

Accento. Analogie accentuative in gran numero nel lituano, v. nell' Indice fonetico sotto Lituano. — Qualità d' accento: a) Cenni sugli studj intorno alle q. d' a. nelle lingue i. e. 3—4. b) Q. d' a. normale in sillaba mediana nel latino inferita dalla dittongazione romanza 65, 68 e, in generale, 6—68. c) Q. d' a. normali nel lituano e coincidenze tra queste e le condizioni inferite per il latino 72. d) Divergenze tra lat. e lit.; condizioni i. e. 71—75. e) Tracce di q. d' a. in altri idiomi i. e. 4—5 n.

Conservazione delle qualità d' accento in sillaba disaccentata 74.

Alterazioni delle qualità d' accento per mutata quantità: a) in periodo i. e. 77; b) nel lituano 77—78; c) nel neolatino 78—97; v. dittonghi inversi.

Alterazioni delle qualità d' accento in sillaba disaccentata nel lituano; v. Indice fonetico, sotto Lituano.

Analisi fisiologica di elementi fonetici e di alterazioni fonetiche. Articolazioni rattratte 57—58 e Giunte: per la sistemazione degli elementi fonetici secondo la forma delle articolazioni, Giunte. — Sistemazione delle nasali 134 n. — Fenomeni di rattrazione e di nasalizzazione effetti d' una tendenza unica a contrarre tutto l' organo vocale 151 n. — Articolazioni associate e sostitute 57—60, 135, 144; simultaneità di due articolazioni, la originaria e la sostituta, in uno stesso elemento 54. — Dispalatizzazione e dislabializzazione di vocal nasale 39—40; dispalatizzazione di *üë* 36. — Genesi di *üö* da *ŏ* 21—22, 56, 60. — Genesi di *ai oi* da *ei* 59—60, 135. — Allentamento di articolazioni forzate 58, 60, Giunte. — Rapporto tra dittongo e palatizzazione 56. — *i* non necessario sostituto di *ü* 26. — Genesi di alterazioni varie di *n* 133—135. — Alterazioni di *d* fra vocali 136. — Cause delle alterazioni fonetiche: critica della teoria del Herzog. — Esperienze del Helmholtz 55 e Giunte. — Allargamenti di vocale disaccentata 157 n. — Giustificazione fisiologica dei ristringimenti in jato 160. — Cause varie degli sposta-

[1] Negl' indici son riferite soltanto le osservazioni originali e le forme e i vocaboli che ad esse abbian dato luogo o che sian stati particolare oggetto d' osservazione. Nel volume molto vantaggio ho riscontrato nella considerazione sistematicamente sintetica delle alterazioni fonetiche, spontanee o condizionali. Il metodo non sarebbe mai abbastanza raccomandabile. Questi parallelismi sono indicati col segno ||. Nell' indice fonetico fra parentesi son posti gli elementi contigui che precedono o seguono un elemento alterato o le condizioni in cui un' alterazione avviene; dopo il segno d' uguaglianza è indicata solo l' alterazione dell' elemento influenzato.

II. Indice fonetico.

Indeuropeo originario. Qualità d' accento in sillaba mediana 75. Andamento accentuativo dei dittonghi col disteso 118—119. Formula dell' allungamento secondario di tonica 117. Allungamento d' una protonica in seguito a dileguo d'una mora ad essa seguente 117 e Giunte.

Indiano. ā = i. e. ŏ per *a'á* 5 n. Lunghe mediane usate come ultra lunghe 116—117.

Greco. Indizj di dittongazione 4 n. Fenomeni di rattrazione e di nasalità 137—138. gr. att. *ü* = i. e. *u*, ὑ = *u-*, *συ* = *tu*, beot. *ιου* = *u* indizj che fosse *υ'υ* la condizione antecedente 4 n., 137.

Latino. Fenomeni di rattrazione e tracce di condizioni antiche dileguate: *u* > *ü* > *i*; *loub* > *löüb* > *leib* > *līb*; *vo* > *vŏ* > *ve*; *oi* > *oü* > *ou*; *a* > *ai*; *v* > *u*; *a* > *e* 147; *-d-* = *-r-* 148; *d* (+ spir.) = *r* 148, 148 n.; *d-*, *-d-* = *l* 149. — Passaggio di *ae* in *e'é* 119. — Silenzio dei grammatici sulle qualità d' accento 119—120, 123, 152. — lat. *ío éo íe* = lat. vlg. *ió eó ié* 179—181; accento secondario sulla seconda di queste vocali (prove: *ía ío* = *íe*; *io* + muta c. liq. = *io*; *éo ío* + *l* = *éo ío*; parallelo dei casi di muta c. liq.) 179—181. — *-eos* trocheo in tarda età 159 e 159 n. — Pesantezza dei gruppi di muta + liq. e *qu* e suoi effetti 180—181. — Sincope impedita 180. — *u* postonico in sillaba libera 179 e 179 n. — *íe* = *ię́* e *ío* = *iǫ́*, *uor* = *ǫr*, *ǫr*, *íer* = *ięr* 181 n.

Umbro. Definizione fisiologica di ꝗ 148.

Osco. (dent. +) *u* = *iu* 8; *ie* da ī, *iú* da *u* 4—5 n.; dent. + *u* per dent. + *iu* in iscrizioni latine.

Celtico. i. e. ū nel celtico. Giudizio del Thurneysen non decisamente contrario alla palatizzazione di *u* nel celtico 44, 45, 46. Critica dell' evoluzione di ū i. e. nel celtico: prestiti latini con ū ed ō nel britone, prestiti latini con -ō nel gallico 44—46. — airl. *aa* per ā e simm. 4 n., 152. — Tendenza alle articolazioni rattratte e alla nasalizzazione 133—136.

Germanico. Dittongazione: anord. asved. *ia iu* da ĕ (+ *a*, *u w*) 4 n.; aat. *ao* — *ua* — *uo* da ō = i. e. ā ō 4 n., 41; franco ā (semipalatale e spezzato) 41; dial. at. *ei au* da ī ū 4 n.; germ. ē ‖ ō 41. Fenomeni di rattrazione e di nasalità 138.

Lituano. Assenza di fenomeni di rattrazione 138. — Accentuazione. I. Condizioni attuali dell' accento sillabico nell' alto-lituano 69—81. Rapporti colle condizioni presunte proprie del latino 71—75. II. Alterazioni normali delle qualità d' accento in periodo lituano originario: accentuazione originaria dei dittonghi distesi 118—119; abbreviamento di toniche mediane col vibrato 73; mutazioni di qualità d' accento per mutamenti quantitativi: *-ām* = *ą̃*, *ìm úm* = *į̃ ų̃*, *ímus -úmus* = *-ìms -ùms* 77—78; nel lit. l' i. e. *ā* si confonde con l' accentuazione di *ō*, gli *ā̆* triverticati con gli *ā̆* biverticati 74—75. III. Alterazioni normali delle qualità d' accento in periodo di vita individuale dei dialetti lituani: 1. i. e. *ē* e *ī ū* (pron. *e'é* e *í'i ú'u*) = lit. orig. *i'ĩ u'ũ* e *ĩ'i ũ'u* = dial. del K. *í'i ú'u* > *ĩ ũ*, dial. del B. *i'ī u'ū* 72—74; 2. *à* ed *è* in sillaba disaccentata 97, 98. — Giustificazione della mancanza di *à è* nel presente, nel perfetto e nella declinazione 108, 110—111; *à è* nei preverbj 113—115. IV. Recessioni d' accento: 1. Il lituano originario e l' alto lituano non conoscono recessioni meccaniche d' accento; recessioni enfatiche 99, 101, 115—116; 2. recessioni meccaniche di accento sillabico e di parola in periodo dialettale 100—101; nel nordlit. del K. la recessione par limitata a parole polisillabiche; è men frequente con esito pirrichico, e da bissillabi s' ha la recessione solo in forme proclitiche 100—101. V. Alterazioni analogiche dell' accentuazione: 1. Nella declinazione 99, 109—110; 2. nella coniugazione, v. il num. seguente. VI. Condizioni accentuative originarie e alterazioni successive delle singole categorie grammaticali: 1. Verbo semplice. In periodo originario lituano si conservava la doppia forma accentuativa i. e. di periodo, ortotonica o enclitica del verbo. Nelle proposizioni principali in questa età il verbo dovette accentuare ora la base, ora il suffisso, concordemente, nel presente, nel perfetto e nel futuro. In seguito, prevalgono le forme enclitiche, ma si conservano nel disteso sulle lunghe tracce delle condizioni precedenti. Subentra l' età delle progressioni d' accento; ma allora: a) i presenti di 3ª e 4ª in *-au* e i presenti in *-iu* di 2ª si modellano, tanto nel singolare, quanto nel plurale, sui temi in *-u*, *-ju* di 1ª e in *-u* di 2ª; b) i perfetti in *-iau* prendono il disteso e i perfetti in *-au* si modellano sui primi per l' accento di parola. — Il futuro lituano è una fusione del futuro i. e. in *-sejō* e *-sjō*: l' alto lit. conserva l' accentuazione dei temi in *sejō*, ma negli *à è* traccia dell' accentuazione dei temi in *-sjō*. — L' infinito fu sempre atelotonico in origine; il disteso di base è un' analogia del futuro 106—107. — Forme del verbo 'essere': accentuazione tradizionale, analogica, dell' enclisi. — Casi di disaccordo nell' accentuazione tra presente e perfetto e tra perfetto e futuro e loro giustificazione 104—105, 106—107. — 2. Nome. Il disteso sulle toniche è un' estensione analogica dei casi telotonici nei paradigmi mobili 110. — 3. Pronome. Tre tipi accentuativi *tũdu* e *tã* e simm. proclitici originarj; *tá* e simm. forme enfatiche; *tà* e simm. proclitici secondarj; *jů'-jů'* e *jũ-jũ* forme enfatiche e risp. proclitiche 111—112. — 4. Nelle preposizioni, come parole proclitiche, sono normali i tipi: *nũ gi*, *pō* e *pàs* (e *añt*). Le eccezioni sono o forme dialettali o avverbj 112—113. — 5. Preverbj e *ne-*. Condizioni attuali 113. In origine, il verbo era enclitico alla particella. Poi, subì gli effetti della progressione meccanica; ma: 1. le basi con *ī* ed *ū* nella radice seguirono l' analogia delle basi con *ā̆ ē̆*; 2. i verbi a paradigma stabile seguirono l' analogia delle basi col vibrato nella radice; 3. i presenti in *-au* e i perfetti in *-au* si comportano ugualmente

come originarj stabili; 4. i verbi di tipo *păjègiu* diventano normalmente *pajè'giu* e poi, per analogia del semplice, *pajègiù*; 5. sull' analogia di questi col disteso secondario si regolano quelli col disteso originario. — Giustificazione di *à è* nei preverbj 113—115.

Slavo. Fenomeni di rattrazione e di nasalità 138.

Lettone. Fenomeni di nasalità 138.

Albanese. *ié* da *ĕ* 4 n.; lat. *o* presso nas. liq. = *e*; *-g-* dileguato solo davanti a pal.; *-d-* dileguato solo davanti a voc. pal.; *-n-* = to. *r* 142; *n* inserto 142; *-ct-* = *-ft-* 142 n. Fenomeni di rattrazione e di nasalità 142.

Portoghese. Dittongazione in *ei* di due specie: in un filone popolare e in imprestiti spagnuoli 12—13.

Spagnuolo. *e* per *ei* da *ē ĭ*; tendenza dello Sp. di liberarsi dei secondi elementi di dittonghi 12—13.

Gallo-romano. Possibile pronunzia gallica delle vocali latine non palatine 21, di *ŏ* 20—21, di *ū ī* 8 n.; critica delle testimonianze antiche e delle continuazioni moderne dei nomi locali in *dunum* 46—49.

Francese. *ieu* da *ịu* 8; — cronologia di *ü* 37—39; cronologia relativa delle alterazioni di *a* e di *ū* 56 n.; *ü* da *ūl* + cons. 37; lat. vlg. *ü* + *ł* = fr. *ü* 152; tardo *o, ou* + *é ł* non = *ué ui* ma *oué, oui* 38; *ọ* + *i* non = *ụi* 38 e Giunte; — possibile sostanza fonetica di afr. *ué* 22; — possibile genesi di *ué* da *ŏ* 21—22; — cronologia delle alterazioni di *a* 40—43; sua evoluzione in sillaba tonica nel francese 40—43, 65—66; imprestiti franchi con *a* nel franc. 40—41; *a* lib. e compl. ‖ *ĕ ŏ, ē ĭ, ō ŭ* lib. e compl. 65—66; *e*ạ*e ‖ *iei* 42, 66; *a* + *n* lib. e compl. ‖ *a* + altra cons. lib. e compl. 42; *a* + *n* ‖ altra voc. + *n* 42; alterazioni di *ca ga* 132—133. — Inversione e allungamento 81, inversione e atonesi 176, inversioni in *al el* + nas. 176—177. Francese orientale. (*ü* +) *a* = *ié* (doc. del medio evo) 24 n.; *ĕ* (+ *r*) = *ie* (Vogesi), (*v* +) *ĕ* = *ue* (Lorena, Geradmer) 15 e Giunte. Francese settentrionale Bessin *ĕ* (+ *ị*) = *iéi* 15 n. — Allent. d' articol., Giunte a p. 57.

Provenzale. *iu* da *ū* (+ *l*) 37; *ĕ* (+ *r*) = *ea* (Tolone) 15 e Giunte; *ịu* = *ieu* (Marsiglia) 8.

Franco-provenzale. Riflesso di -ūnu, -ūna 39—40. Cronologia di *ü* 40. — Val de Travers. I continuatori di *ē ĭ* non coincidono con quelli di *ĕ*; *ĕ* = *ī* ed *ei*, l' *ī* è risultato da *ịe* come mostra il caso di *ịe* conservato davanti ad *r*. — Dompierre (*ị* +) *a*, *ĕ* (+ *r*) = *ịe*, che dà (dopo non pal. o dav. *r* autosillabico ab orig. e second.) *ịé* e (in condizione diversa) *ī*; *ĕ* = *ié* > *ịe* (?) = *ié*. — Paroisse (Neufchâtel): *ĕ* dà prima *ié* poi *ịe*; quest' *ié* poi dà di solito *ī* e, solo davanti a *r*, resta; l' *ịe* rimasto passa a *ịé* 84—85. — Faeto e Celle *i* per *ü* 25.

Italiano. Problematica esattezza di pronunzia del latino nelle provincie 53; attuale mediocre tendenza all' ortoepia in Italia 12 n.

Testi antichi dell' alta Italia: *dh* pronunziato *đ* 136.

Toscano. *e* per *ei* da *-es* in enclisi e da *ée* 12—13; *ęń* da *ęń* di contro ad *ęi* da *ęi* 28; *-gg-* letterario in *-aggine* 43. — Pisa, Livorno, Lucca *r*, *l* (+ cons.) = *l*, *r*; Mont. lucch. e Pian di Lucca: imitazione e imitazione equivoca in *-l'-*, *-ie-*, *-io-* 67 n.; Mont. lucch. *-eria* = *ea* 161. Metafonesi 166 n.

Ligure e pedemontano: *ů* per *ou* da *ō ŭ*, accanto ad *ei* da *ē ĭ* 12, 132; rifl. di *cl* 133; *n* faucale e alterazioni delle nasali 133—134. Ligure: monottongo per dittongo da *ĕ* 17; indizio del dittongo da *ŏ* nell' agen. 19; (lab. +) *a* = *uä* 8; *úi* = *úei* = *uéi*, *uî*; *ul* = *uel* = *uéi*; (non lab. +) *éu* od *eú* = *įou* (ossia *éu* = *éeu eéu edu įdu įóu*; *eú* = *eeú eéu edu įdu įóu*; conservazione di alcune fasi intermedie); *ei* = *eei eéi éi*; *aéi* = *ai*; *aú* = *aoú oóu óu*; *aü* = *aöü' ööü' öö'ü*, *ö'ü*; *úe* = *úee uée uẹ̄*; *iä* = *įad įda įä*, cioè dall' epentesi dipende il fenomeno che dopo *į*, *u̯* voc. breve in sill. compl. diviene lunga; la differenza di quantità in *įā* da *įä* e in *di éi* da *aéi eéi* ecc. dipende dalla diversa collocazione della tonica nella sillaba e nella parola; *úa* = *úa* o *u-u̯a* (onde non spostato l' accento) 177—178; piemontese: fenomeni analoghi a questi del ligure 179.

Gallo-italici. Lombardo: cronologia di *ü* 40; *ü* non più stretto di franc. *ü* 25; *-ör* per *-ür* in imprestiti francesi 24—26, 25 n. 2; assimilazione di atona a labiale contigua 25 n.; *ü* per *u* secondario in protonica 25 n., 157 n.; *-ó* per *-ú* 28; lomb. od. *-enć*, bonv. *-engi* da *-entį* 133. Emiliano: cronologia dei turbamenti di *a* 43; *-aśna* imprestito letterario 43; *ŏ* complicato ha un riflesso più lungo che *ō ŭ* (indizio di dittong.) 19; per *a* (+ *r*) Giunte; parmig. indizio di dittongazione da *ĕ* (i riflessi di *ĕ* ed *ē ĭ* non s' incontrano) 18; bologn. *-īnu*, *-īna*, *-ūna* = nella 1ª metà del sec. XIX, *-ein*, *-eina*, *-ouna*, oggi *-ęñ*, *-ęñna*, *-ǫñna* 7; monottongo per dittongo da *ŏ* 18, da *ŏ* compl. 19; *u* per *ou o* in enclisi 7 e Giunte; romagn. monottongo per dittongo da *ĕ ŏ* 17, 18. — Nord-italiani di Sicilia: S. Fratello *i* (+ vel., nas.) = *ie* (non *ié*) 8; imitazioni del siciliano: *-ḍḍ-* per *-ll-*, forse *u* per *ü*; imitazione equivoca *ḍ-* per *l-* 26—27.

Ticinese: *ka ga* = *kd gd* e *ća! ǵa!* 67 n.; *ü* da *u* solo precedendo palat. e in sillaba disaccentata 35; proporzionale minore palatizzazione che in Rezia 27.

Veneziano: spostamenti d' accento 16, 170—172.

Italico-romanzo: effetti di *-i*, *-u* sulla tonica 162—165; *ei* ad Arezzo, *ei ou* a Campobasso da *ē ĭ ō ŭ* non per influenza celtica 126—127; fenomeni di rattrazione e di nasalità 147—160. Ramo settentrionale, Camperíe (Arezzo): (dent. +) *ŏ* = *üú*, *jú*; Città di Castello: *-d-* dileguata; Ramo meridionale, Campobasso: *ē ĭ ō ŭ* = cont. *ę'e ǫ'o* (*ei*, *ou*), civil. *ę*, *ǫ* 9—12 n.

Sicilia: volg. *ié ie* da *ĕ* 11 n., 85.

Illiro-italico. Condizioni delle vocali toniche non palatine 61—63 e Giunte a p. 63; prospetti del vocalismo tonico 88—90. Materiali nuovi e verificati 86—87, 165—166, e sotto Palena, Bucchianico, Andria 62. — A. Abruzzi Sistemazione dell' evoluzione del vocalismo tonico 91. Particolari: 1° *ĕ ĭ ō ŭ*: continuazione normale per dittonghi discendenti, dittonghi ascendenti



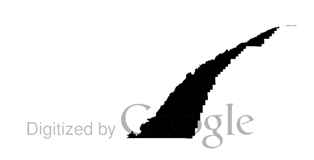
Lessico.

Latino.

Neolatino. — Portoghese.

Spagnuolo.

Francese.



Abbreviazioni.

a-, = antico e alto.
ant. = antico.
n- = neo, nuovo.

var. = varietà dialettale.
vgl. volg. = volgare.

abruzz. = abruzzese.
alb. = albanese.
bearn. = bearnese.
beot. = beotico.
bergam. = bergamasco.
bol(ogn). = bolognese.
abulg. = ant. bulgaro.
calabr. = calabrese.
campob. = campobassano.
acelt. = ant. celtico.
copenagh. = copenagheniano
corn. = cornico.
adan. = ant. danese.
eng(ad). = engadinese.
fior. = fiorentino.
(a)fr(anc). = (ant.)francese.
frib. = friburghese.
friul. = friulano.
gall. = gallico antico.
gall. = gallurese.
gallo-rom. = gallo-romano.
gallo-ital. = gallo-italico.
gen(ov). = genovese.
germ. = germanico.
gheg. = ghego.
got. = gotico.
gr. = greco.
i. e. = indeuropeo.
ill.-rom. = illiro-romanzo.
ind. = indiano.
irl. = irlandese.
aisl. = ant. islandese.
istr. = istriano.

it(al). = italiano.
lad. = ladino.
lat. = latino.
limos. = limosino.
alit. = alto lituano.
log. = logudorese.
lor. = lorenese.
lomb. = lombardo.
lucch. = lucchese.
marsgl. = marsigliese.
mess. = messinese.
mil(an). = milanese.
mod(en). = modenese.
mont. lucch. = montagna lucchese
nap(ol). = napoletano.
ndlit. = nordlituano.
nord. = nordico.
anorv. = ant. norvegese.
osc. = osco.
palerm. = palermitano.
panf. = panfilico.
pav. = pavano.
piac(ent). = piacentino.
p(o)rtg. = portoghese.
pren. = prenestino.
prov. = provenzale antico.
pugl. = pugliese.
rag. = raguseo.
rov. = rovergate.
rovig. = rovignese.
rum. = rumeno.
sard. = sardo.
sass. = sassarese.

sen. = senese.
serbo-cr. = serbo-croato.
sic. = siciliano.
sopras(ilv). = soprasilvano.
sprslv. = soprasilvano.
sottosilv. = sottosilvano.
sp(agn). = spagnolo.
tarant. = tarantino (greco ant.)
(a)at. = (antico) alto tedesco.
tiran. = tiranese.
to(sc). = tosco (albanese).
tosc. = toscano.
tu. = turco.
u(mbr). = umbro.
umbro-rom. = umbro-romano.
vall. = vallone.
vals. = valsoanino.
ven. = veneto.
venez. = veneziano.
vgl. = veglioto.
zem. = zemaitico.

Correzioni.

p. 2	r. 9	da sotto	littera	leggasi	lettera
„	r. 4	„	Universita	„	Università
			Tante	„	Tanto
p. 4	r. 5	„	Albanese	„	albanese
p. 5	r. 12	„	pronuncia	„	pronunzia
p. 7	r. 33	„	*löṅna*	„	*lọṅna*
p. 8	r. 18	„	dentale che,	„	dentale, che
p. 9	r. 21	„	*śe'era*	„	*sě'era*
„	r. 28	„	(*colour*	„	*colaur*; (
p. 12	r. 5	da sopra	*ĭ ē*	„	*ē ĭ*
„	r. 10	da sotto	pronuncia	„	pronunzia
„	r. 19	„	un importazione	„	un' importazione
p. 13	r. 20	da sopra	si felici	„	sì felici
p. 14	r. 3	da sotto	communicazione	„	comunicazione
p. 17	r. 2	da sopra	engadina;	„	engadina,
„	r. 15	„	*i*	„	*ĭ*
„	r. 17	„	dittonco	„	dittongo
p. 18	r. 7	da sotto	Appenino	„	Appennino
p. 20	r. 12	da sopra	cosi	„	così
p. 21	r. 6	da sotto	o,	„	, o
p. 22	r. 6	da sopra	pronuzia	„	pronunzia
p. 23	r. 1	da sotto	E	„	È
p. 25	r. 14	da sopra	pronuncia	„	pronunzia
„	r. 1	da sotto		„	
„	r. 3	„	*gessümi*	„	*gessümí*
p. 28	r. 10	da sopra	essi	„	esso
			spiega	„	spiegan
„	r. 5	da sotto	*u*	„	*ü*
p. 29	r. 2	„	Raetiarium	„	Raetiarum
p. 30	r. 18	„	pratticabile	„	praticabile
p. 31	r. 24	„	nessun,	„	nessun
p. 32	r. 7	da sopra	Cisalpini	„	Transalpini
p. 36	r. 24	da sotto	*ŭ*	„	*ŭ*)
p. 41	r. 6	da sopra	costruito	„	costituito
„	r. 19	„	biverticato:	„	biverticato;
p. 43	r. 7	„	impestito	„	imprestito

p. 55	r. 24	da sopra	d' intensità	leggasi	d' intensità e d' altezza
p. 56	r. 22	„	piu	„	più
p. 58	r. 3	„	essese pronunciato	„	essere pronunziato
p. 62	r. 15	„	n. 1	„	n. 5
p. 64	r. 25	„	Napoli	„	Nepete
p. 66	r. 25	„	variu	„	variu)
„	r. 26	„	*-iiar*	„	*-iair*
p. 71	r. 3	„	II	„	I
„	r. 10	„	la qualità	„	le qualità
p. 72	r. 17	„	*ai au aia aua*	„	*ai au aia aua*
p. 76	r. 10	„	(lad.	„	lad.
p. 78	r. 7	da sotto	tace	„	tace)
p. 79	r. 11	da sopra	*ie*	„	*le*
„	r. 13	da sotto	*uo*	„	*uó*
p. 83	r. 2	„	, o	„	,
„	r. 11	„	petra e	„	petra
„	r. 12	„	legittimi,	„	legittimi
p. 85	r. 8	da sopra	*ue*	„	*uo*
„	r. 11	da sotto	contraddetto	„	contradetto
p. 86	r. 12	„	).	„	)."
„	r. 21	„	pag.	„	a pag.
p. 87	r. 10	„	il bene e nemico del meglio	„	il meglio è nemico del bene
p. 92	r. 15	„	*nlá'tərə*	„	*niá'tərə*
„	r. 16	da sotto	complicata	„	complicata, da ī
„	r. 18	„	*viäduvə*	„	*viá'duvə*
p. 93	r. 8	da sopra	*e'l*	„	*e'é i'l.*
„	r. 23	„	*ii*	„	*ií*
p. 95	r. 10	„	*ẑ*,	„	*ẑ*;
p. 97	r. 10	„	*ēĭ*	„	*ē ĭ*
„	r. 23	„	avvenuta	„	avvenute
p. 99	r. 2	„	divengono	„	divengano
„	r. 7	„	eventualemente	„	eventualmente
„	r. 6	da sotto	*aaûg*	„	*daug*
p. 100	r. 16	„	vale	„	vale:
p. 103	r. 4	„	*jé giaũ*	„	*jégiaũ*
p. 106	r. 19	da sopra	*botsydti*	„	*bhotsydti*
„	r. 13	da sotto	telonica	„	telotonica
p. 107	r. 14	da sopra	acentuazione	„	accentuazione
„	r. 1	da sotto	la 2ª	„	nella 2ª
„	r. 7	„	acentuazione	„	accentuazione
p. 108	r. 17	„	1ª et	„	1ª e
p. 109	r. 7	da sopra	*ẑstee*	„	*ẑste* e
„	r. 17	„	l' *a* in *ẽsava*	„	l' *a*
„	r. 26	„	dacchè	„	dacché
p. 110	r. 9	da sotto	*ũmas*	„	*ũmas*
„	r. 10	„	(cfr.	„	, cfr.
p. 115	r. 6	„	*er*	„	(*er*

p. 119	r. 1	da sopra	*ŋ̓*	leggasi	*ŋ̔*
p. 139	r. 14	da sotto	omogenee	„	omogenei
„	r. 23	„	sillaba:	„	sillaba;
„	r. 27	„	prima	„	primo
p. 142	r. 9	da sopra	*ē*	„	*ǝ̄*
„	r. 16	„	*gelpere*	„	*gɛlpɛrɛ*
			gülpane	„	*gülpanɛ*
p. 144	r. 6	da sopra	*loik*	„	*loik*
„	r. 19	„	of.	„	of

Giunte.

A pag. 13. *trẹ* e *rẹ* si credono derivati da *trẹi* e *rẹi* per un assorbimente dell' *i* da parte di *ẹ*. Ma potrebbero entrambi essere forme della proclisi. *tres solidi*, *rex Karolus*, *rege Karolu* dovevan venire a *trei soldi*, *rei Karlu* e necessariamente poi a *trẹ soldi*, *rẹ Carlo*. Quanto alla proclisi del numerale, noto che il *nọve* italiano lo reputo un compromesso d' una forma enclitica e d' una ortotonica: in un primo periodo la proclisi impedisce il dittongo e acquista il predominio la forma dell' enclisi; in un secondo periodo generalizzandosi la forma dell' ortotonesi s' ha *nọve*, invece di *nọve*, anche in proclisi. *Quattọrdici* di cui parlo a pag. 181 n. non può considerarsi una forma proclitica per la lunghezza della parola, che richiede necessariamente un accento forte sull' *ó*.

A p. 19. Altri rapporti tra alterazioni di timbro, allungamento e dittongazione potranno scoprirsi considerando in sintesi le alterazioni di tutto il vocalismo d' un idioma in una determinata condizione. Così certo l' *e* di posizione da *a* nell' emiliano davanti a *r l* non è già l' effetto d' un oscuramento per assimilazione, ma è l' effetto d' una dittongazione che s' aveva anche in questa condizioni fonetica; di fatti, in condizioni simili, altre vocali sono allungate. — Per ditt. da *ĕ ŏ* cfr. anche Ettmayer, Lomb.-Lad. aus Südtirol, RF, XIII, passim.

A p. 34. Si noti bene che io parlo delle Alpi come di barriera impermeabile alle infiltrazioni dialettali, non come di barriera insormontabile a sconfinamenti etnici in massa; il che, è inutile dire, è tutt' altra cosa!

A p. 38. Si potrebbe pensare per giustificare l' *ui* da *ọi* nel francese *sui*, che in questo caso il nesso sia più antico. Converrebbe però sempre ripetere quanto a *süi* che il presentarsi di un fatto fonetico in fonetica condizionata non implica che esso non preesistesse in fonetica spontanea e solo può essere un indizio d' una determinata tendenza endemica. Anche dove *-ai* è risultato da antichi *-ai*, come in *chantai*, esso diede *-ẹ*. A pag. 65 r. 30 da sopra era meglio detto „*ai* romanzo di qualunque origine", ma questo senso dell' „*ai* di qualunque origine" risulta dal testo che segue a pag. 65—66.

A p. 49. Per ribadire ancora meglio il concetto della poca esattezza di trascrizione dei nomi locali faccio presente un fatto più generale, ossia, che nelle mappe catastali i nomi di luogo sono sempre come tradotti in una forma letteraria.

A p. 57. Una parte degli elementi che io dico risultati da articolazioni rattratte son detti dal Rousselot semi-occlusivi. Il termine è

ambiguo e confesso che io non sono ancora molto tranquillo sulla valutazione dell' esperienze; ma a contradire al Rousselot esperimentatore ci vuol giudizio. In ogni modo nella mia definizione io parto da un altro punto di vista, dalla forma dell' articolazione; e credo che essa definizione sia utile teoricamente e praticamente. Intanto con essa, e solo con essa, si viene e designare quella caratteristica articolativa che è comune non solo a *ć* e *ǵ*, come avviene con la determinazione del Rousselot, ma anche per es. a *ć* e a *ś*, poi, a tutti gli elementi palatili (palatali e palatizzati), e, finalmente, anche a postdentali e a interdentali. La quale ultima osservazione mostra che il termine 'palatale' non coincide col termine rattratto. Dal punto di vista teorico la determinazione „rattratte" serve anche alla classificazione degli elementi fonetici. Il nome *vibranti* con cui sogliamo indicare le *liquide* è desunto dalla „forma dell' articolazione della lingua"; parimente a questa categoria appartiene il termine „*invertite*"; non si possono mettere questi termini accanto ad altri desunti dalla posizione dell' articolazione o da altra condizione; è invece, per l' ordine, necessario designare col nome di „*rattratti*", o con altro termine che si crederà più proprio, gli elementi fonetici pronunziati colla corona della lingua a cucchiajo o a foglia, e di „*estensivi*" (apicali o dorsali) quelli che considerati dal punto di vista dell' organo ordinariamente portano il nome di dentali o gutturali. L' utilità pratica che la considerazione delle articolazioni rattratte ha avuto nello studio del problema della reazione etnica non è qui il luogo di ricordare con molte parole. Ma non è la sola. Quando si pensi alla difficoltà e complicanza di tali articolazioni che risultano spesso storicamente come una sintesi in un' unica articolazione di due articolazioni diverse, noi possiamo comprendere facilmente come esse molto frequentemente degenerino in elementi spiranti; i parlanti cioè sono inclinati a sciogliere questo nodo articolativo, ed uno dei modi più semplici è quello dell' allentamento della pressione della lingua sul palato. Un altro modo di risoluzione è quello dell' abbandono della specifica forma della rattrazione e del mutamento dell' articolazione rattratta in puramente estensiva. Così io spiego il ττ da *kį* nell' attico, beotico, tessalico; ammetto cioè una trafila *kį* — *ćć* — *t́t́* — *tt*; naturalmente la rappresentazione grafica non dice che poco; ma, chi provi a pronunziare un *ća* postdentale vedrà che si arriva a *t́a* e poi *ta* con un semplice abbandono dell' articolazione a foglia del margine della lingua; altrove, come nel ionico, io penso che *ćć* si riducesse prima a *s̆s̆* (con *s̆* segno una sibilante omorganica a *ć*) per un allentamento dell' occlusione e che *s̆s̆* si riducesse poi a *ss* per abbandono dell' articolazione rattratta propria di *s̆s̆* — Così, per la riduzione dell' articolazione da rattratta ad estensiva si spiega il ritorno di *k'i* a *ki* nel logudorese. — Nel francese s' è avuta una duplice riduzione: *ći* da *ki* ha dato *si* per la perdita dell' articolazione rattratta; *ća* da *ka* ha dato *śa* per allentamento dell' occlusione. Richiamo l' attenzione sul fatto che la riduzione di *l'* a *į* nel francese è fisiologicamente parallela a quella di *ć* a *s*. — Voglio ancora aggiungere che fra gl' indizi di una tendenza ad articolazioni rattratte andavano notati anche i mutamenti spontanei di *s* in *ś* e di *l* o *ll* in *į*.

A pag. 63—64. A pag. 63—64. Anche a Taranto s' ha *ä* da *a* libero (fra la gente del volgo", M. de Noto, Appunti di Fonetica sul Dialetto tarantino p. 9). Il fatto era noto anche per la testimonianza del Morosi. Questa

notizia aggiunta non solo non scema, ma accresce di molto il valore delle mie illazioni.

A pag. 70 l. 5 segg. La mia ammirazione per la descrizione fatta dal Kurschat delle condizioni fonetiche accentuative lituane m' accorgo che m' ha portato ad esprimermi in modo che potrebbe essere interpretato come un' eccessiva riserva verso i risultati della fonetica sperimentale. Ora mi preme di dichiarare che io sono un grande estimatore di siffatte indagini, in quanto esse ci danno il riscontro obiettivo delle nostre percezioni acustiche: accordo tra testimonianza acustica e testimonianza sperimentale ci porta a escludere il sospetto sia dell' illusione, sia dell' errore. Devo poi confessare che letture di fonetica sperimentale che sono venuto facendo in questo ultimissimo tempo (fra queste il magnifico studio del Rousselot sul suo dialetto di Cellefrouin, che prima di questo tempo non m' era stato dato di trovare) hanno ancora consolidata la mia estimazione negli studj sperimentali.

A pag. 117. S' ha l' allungamento secondario in sillaba mediana in tempo relativamente tardo pure in conseguenza della perdita d' una sillaba ma protonica. Serva d' esempio il plurale del perfetto.

A p. 150 n. Io non mi sono mai potuto persuadere che cada il *-d-* in *-de*, per le seguenti ragioni. Il dileguo dovrebbe essere l' effetto d' una palatizzazione, ma allora tanto meglio dovremmo aspettarcelo con *-di*. S' aggiunge che è rimasto il *d* davanti ad *e* anche in protonica e in postonica di proparossitoni dove la riduzione è tendenza si può dir generale del consonantismo; e si potrebbe dir: generale, se non fosse *v* e più ancora proprio *d* (per *t* è tipico il ridursi di *et* congiunzione a *ed*; la riduzione di *t* è in armonia col complesso delle alterazioni fonetiche toscane; la considerazione sintetica delle alterazioni fonetiche ci offre, abbiamo detto, il criterio per distinguere i casi normali dagli anormali); ora non sarebbe strano o, meglio, è ammissibile, che l' *e* intaccasse il *d* proprio là dove considerando in complesso le condizioni fonetiche della lingua dobbiamo crederlo resistentissimo (nei parossitoni la postonica è sempre intatta) e non arrivasse ad intaccarlo là, dove il complesso delle alterazioni fonetiche ce lo dovrebbe far pensare di nessunissima resistenza? Per queste ragioni credo che il *-de-* non si sia perduto per dileguo di *d*. Resta di spiegare i molti casi di dileguo. Per venire a giudizi sicuri su questo punto occorrerebbero abbondanti statistiche del fatto in prosatori d' indole popolare dei varj secoli, per questo avevo sfuggito la trattazione del quesito a pag. 150. Mi è parso poi necessario dir le ragioni del mio dissenso dal Meyer-Lübke; e poichè le ho riferite espongo anche il mio giudizio sui casi di *-de-* dileguato, quale si può formare sui materiali che ho alla mano o nella memoria. Gli esempj sono: i sost. in *-tàde -tà*, *-tude -de*, *mercede mercè*, *piede piè*, *fede fè*, i verbi *diede diè*, *stiede stiè*, *fiede fiè*, *siede siè*, e l' agg. *prode pro'*.

I vari casi devono essere considerati separatamente ad uno ad uno.

I sostantivi in *-tade -tà*, *tude*, *tù*. Già il Parodi ha osservato (Tristano Riccardiano p. CLII) che le forme accorciate potevano aver origine nei nessi sintattici del sostantivo col genitivo, per soppressione d' una delle due sillabe consecutive identiche o simili; anch' io ero venuto spontaneamente a quest' idea; dico questo, per poter aggiungere che l' idea mi par ovvia e che per questo mi pare ch' essa s' imponga. L' Ascoli aveva pensato ad influssi ana-

logici di nominativi come *bónitas bóntas*. Ma non è certo se si dicesse *bónitas* o *bonitás* in latino (V. Seelmann, Aussprache des Latein p. 25). Se si diceva per es. *pietás* la forma it. *piéta* potrebbe considerarsi come un tardo imprestito del latino, passato in questa forma perchè nei testi latini si fosse cominciato a leggere *piétas* (e ciò per il preconcetto che al latino mancavano ossitoni e perchè in italiano gli *ie* si pronunziavano *ié*); e la forma *pietà* potrebbe anche essere non solo la continuatrice di *pietade di*, ma anche di **pietdi di*: così la doppia origine di queste forme in *-tà*, *-tù* contribuirebbe a spiegare la loro fortuna. Il notato contrasto tra queste forme e *salute estate* sarà imputabile per questi alla mancanza delle forme in *-tade*, *-tude*, per quelli al fatto che il gran numero di doppioni in *-tade -tà*, *-tude -tù* doveva dare a questi un sostegno che agl' isolati *estate salute* mancava.

Mercè mercede si trova nelle stesse condizioni dei sostantivi in *-tade -tà*, *-tude -tù*. Ma leggendo la glossa nel Manuzzi ho osservato che in pausa s' adopera tanto *mercè* quanto *mercede*, in proclisi davanti a *di de-* solo *mercè* (es. *Iddio mercede* acc. a *la dio mercè*; ma solo *la mercè di Dio*, *mercè d' Iddio*, *di Dio*, *di colei*, *del merto mio*; altri esempj: *andare all' altrui mercede*, *chiamo mercede*, *veniano alla mercede* acc. a *essere nella mercè e nella Signoria* (semiproclisi), *istà all' altrui mercè*, *a mercè viene* (semiproclisi); ma sempre *mercè* davanti a *d-*: *alla mercè del papa*, *mercè degli agricultori*, *mercè dell' avarizia*, *mercè dell' avarizia*, *la mercè di quelle bastonate*, *del vestimento*, *della fortuna*). Questo fatto mi pare che sia significativo. Oggi è conservato fra il popolo solo *mercede* nel senso di paga; in questo significato il Petrocchi non dà nessun esempio in cui a *mercede* segua *di de-*; il che vuol dire che tali nessi scarseggiano; l' uso quindi parrebbe in armonia col postulato della nostra dichiarazione. Anche si vede che le forme in *-tà -tù* non poterono esercitare una sufficiente attrazione analogica in questo caso; ciò fu certo per la diversità dell' aspetto fonetico; il caso diventa così istruttivo per l' altro di *salute e estate*.

piè piede. Esaminando la parte della glossa che è dedicata dal Petrocchi all' uso vivo, si vede che nell' ortotonesi si ha sempre *piede*; *capopiè* dà il Petrocchi accanto a *capopiede*; ma solo questo è proprio dell' uso, almeno a Pisa. Non è neppur dell' uso: *drizzato in piè*, esempio però che non ci riguarda perchè *piè* è qui plurale. In proclisi invece si adopera oltre *piede piè*, e, per verità, non solo davanti a *di-*, *de-*, ma anche davanti ad altra consonante e si trova anche accorciato *piedi*. (Es. *pieddritto pieddiritto*, t. tecn. di arch., *a piè della scalinata*, *a piè d' un monte*, *d' un poggio*, *d' una casa*; *piè di gallina*, *di gatto*, *di diavolo*, *d' uccellino*, *di gallo* (sorte d' erbe); *piè greco* (t. tecn.); *piè ritto*; *a piè fermo*, *di piè fermo*, *a piè zoppo*; e plur. *piè ciocci*, *a piè giunte*, *a piè pari*). A me pare così che le condizioni attuali confermino la nostra dichiarazione. Ossia queste condizioni mi pajono da interpretarsi così: *piè* è sorto in proclisi davanti a *di de-*, da questa posizione, passò in proclisi anche ad altri nessi e l' uso della forma accorciata fu esteso anche al plurale (ajutava in questo anche il ricordo delle molte sincopi in proclisi, come di *grande*, *santo*); gli scrittori, o per comodità di metrica in poesia, o per preziosità nella prosa, trasportarono l' uso di *piè* anche all' ortotonesi; ma il popolo si mantenne fedele all' uso più naturale. Certo,

ripeto, occorrerebbero abbondanti ricerche statistiche nei prosatori; ma penso ch' esse confermerebbero la nostra prima impressione.

fè. Il popolo usa oggi solo *affè di dieci*, eufemistico. La lingua parlata non si scosta, dunque, da quella che noi crediamo la norma. E non molto se ne scosta, per quanto posso giudicare dai materiali che ho alla mano, la lingua antica. Normale è, secondo il nostro modo di giudicare, *fè* nell' esclamazione: *in fè di dio*; taciuto, per eufemismo, è *di Dio*, nell' esclamazione *a fè*, *alla fè*; una piccola modificazione di queste frasi è in queste: *per mia fè, per mia buona fè, per vostra fè* accanto alle quali s' ha anche *per mia fede, per nostra fede*. Esempj come: *ti prometto sopra la mia fè, il che ella sopra la sua fè gli promise* (Boccaccio), servono come di passaggio ad un uso di *fe'* anche più lontano dall' originario come questo: *non volendo nella sua fè mancare*. Questi esempj di *fè* fuori dell' esclamazione sono però scarsissimi in confronto di quelli di *fedè*; e si giustifica anche qui lo sconfinamento nel tempo antico di *fè* per l' analogia dei doppioni, allora d' uso, *-tade -tà -tude -tù*. —

Diversa dai casi fin qui esaminati è la condizione di *diè, stiè, siè, fiè, pro'*, in cui ad un' eliminazione sintattica del *-de* non si può pensare.

Diè stiè sono una mezza trasformazione di *diede stiede* su *desti stesti* e *lodasti lodò*; anche alla formazione di questi doppione aiutarono forse i doppioni *-tade, -tà* e *-tude -tù*.

Siè, forma rarissima, *fiè* di cui ho più d' un esempio nella memoria, possiamo benissimo crederli analogie letterarie o semiletterarie di *diede diè*.

Quanto finalmente è di *pro', prode*, io penso che nulla vieta e tutto consiglia a considerare *pro'* originato dall' avere i parlanti analizzato *prosum* ecc. *profui profuit* ecc. come *sum pro fui pro fuit pro* e *prodest* ecc. come *est prode*; per analogia, accanto ad un *est prode* sorse un *est prodis* e poi *es prodis*.

A pag. 173. Di forme con l' accento spostato da *medulla* il Zauner, Körperteile, p. 350, cita ancora delf. *méulo*, giudicar. *miula*, friul. *méule*; ma le forme ladine non possono essere che imprestiti; la forma friulana è poi effettivamente *medóle*.

A pag. 183. Altri esempj valsoanini e piemontesi di spostamenti d' accento di sillaba e anche di parola raccoglie il Salvioni in Rend. Ist. Lomb. Ser. II, vol. XXXXII, p. 1052sg.

Parecchie letture fatte in questo ultimo tempo altre parecchie giunte mi consiglierebbero; ma per più ragioni reputo conveniente di scrivere ormai la parola: fine.

Indice generale.

Capitolo 2°.

Parte II.



Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

VI. HEFT

HUGO SCHUCHARDT, BASKISCH UND ROMANISCH (ZU DE AZKUES BASKISCHEM WÖRTERBUCH I. BAND)

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1906

BASKISCH UND ROMANISCH

ZU DE AZKUES BASKISCHEM WÖRTERBUCH
I. BAND

VON

HUGO SCHUCHARDT

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1906

Übersicht.

Resurrección María de Azkue, presbítero, profesor de vascuence en el Instituto de Bilbao ..... Diccionario vasco-español-francés. [Entsprechender französischer Titel.] Tom. I. — (A—L̃). Bilbao, Dirección del Autor, 15, Campo Volantin, 15, 1905 [ist überklebt mit der Angabe: En dépôt à Paris chez Paul Geuthner, libraire-antiquaire, 10, Rue de Buci, 10]. — Quart, S. XLVII, (dreispaltig) 561.

Unter den Ursachen die den innern und äufsern Fortschritt der baskischen Studien bisher gehemmt oder verlangsamt haben, steht wohl obenan der Mangel eines guten Wörterbuchs, ich meine eines dem Umfang wie der Beschaffenheit nach völlig befriedigenden. Was ich darüber Ztschr. XI, 509 f. bemerkte, hat fast für zwei Jahrzehnte seine Geltung behalten. In den letzten Jahren stieg zwar am Himmel der baskischen Lexikographie ein kleiner Stern empor, aber nur um bald wieder unter den Horizont zu sinken; mit den guten Hoffnungen die J.-B. Darricarrères Nouveau dictionnaire basque-français-espagnol (Bayonne, A. Lamaignère) erweckt hatte — so viel ich sehe, ist es nur bis S. 176 (*artzi*) gediehen — schien alle Hoffnung überhaupt für geraume Zeit erloschen. Ich empfand daher eine grofse Überraschung als man mir die sehr umfangreiche erste Hälfte[1] eines baskischen Wörterbuchs als schon erschienen (also nicht vom „zitternden Glück" der Lieferungen abhängig) ankündigte, und eine noch gröfsere als diese Hälfte vor mir lag. Denn es ist hier mehr, weit mehr geleistet worden als wir unter den jetzigen Umständen irgendwie erwarten durften.

Der Urheber dieses Wörterbuchs, der Priester — oder wie er sich selbst auf französisch nennt, „l'Abbé" — R. M. de Azkue ist derjenige Baske bei welchem die Liebe zur Muttersprache, zunächst zu der angestammten Mundart, der bizkayaschen, die reichsten und gediegensten litterarischen Früchte gezeitigt hat. Er hat in ihr

[1] Wenigstens umfassen die Buchstaben *A—L*, auch nach Ausschaltung von *Ch* (das bei A. als *Š* und *Tś* erscheint), die bei weitem gröfsere Hälfte des Wortschatzes. Das Werk ist aber auf mehr als zwei Bände berechnet; S. XII f. ist davon die Rede dafs am Schlufs des dritten Teiles, vielleicht zusammen mit der „Introducción", der erste Nachtrag veröffentlicht werden soll, S. XXIII hingegen wird der fünfte Band als derjenige bezeichnet der diese Einleitung enthalten werde.

(zum Teil auch in gipuzkoascher), aufser den Gedichten seines Vaters, zahlreiche eigene Schöpfungen, darunter auch Singspiele, veröffentlicht, eine Zeitschrift (grofsenteils von ihm selbst geschrieben) durch drei Jahre geleitet, endlich in einer kleinen praktischen Sprachlehre die Fremden, sowie in einer grofsen theoretischen (bask. u. span. geschriebenen) mit diesen gemeinsam die Einheimischen unterweisen wollen. Auch die letztere ist im Ausland bekannt, freilich mit einigem Mifstrauen aufgenommen worden, da man sich nicht recht klar darüber wurde was darin volkstümliches Baskisch und was von A. konstruiertes ist. Er selbst bereut sie nun wie eine Jugendsünde; er erkennt seinen Irrtum geglaubt zu haben dafs die verschiedenen Mundarten des Baskischen sich vereinigen liefsen wie die Substanzen in einer Phiole. Statt der geträumten Einheit führt uns das gegenwärtige Werk die wirkliche Vielheit vor. In langen Jahren hat A. einen geradezu staunenswerten Reichtum von Wörtern und Wortformen gesammelt, nicht blofs aus gedruckten Quellen und aus einem Dutzend handschriftlicher Wörterbücher, die ihn zu Reisen bis nach England veranlafsten, sondern vor allem aus dem Munde sehr vieler, den verschiedensten Teilen des Baskenlandes angehörigen Personen. In den sieben Hauptmundarten (bizkayasch, gipuzkoasch, laburdisch, hochnavarrasch, niedernavarrasch, sulisch, ronkalisch, hier abgekürzt: *b. g. l. hn. nn. s. r.*) sind die Sprechweisen von dritthalbhundert Ortschaften vertreten. Wenn ein Wort durch eine ganze Mundart verbreitet ist, so wird das durch ein *c.* (común) gekennzeichnet (also z. B. *Bc* = „allgemein bizkayasch"); *c,* . . . bedeutet „fast allgemein" (was unter einem . . . dem kein *c* vorausgeht, zu verstehen ist, weifs ich nicht). Folgt auf den grofsen Buchstaben irgend eine andere Abkürzung, so ist damit gesagt dafs das Wort an dem betreffenden Orte festgestellt ist, z. B. *L-ain-azk* = „laburdisch von Ainhoa und Azkain" (ich sehe im folgenden von diesen Einzelbestimmungen ab). Über den Gebrauch der von keinem Zusatz begleiteten grofsen Buchstaben finde ich nichts bemerkt; vermutlich bezieht er sich darauf dafs eine genauere Lokalisierung nicht möglich war. Die sonstigen Schwierigkeiten welche die Darstellung eines so bunten und überquellenden Stoffes mit sich brachte, scheinen ebenfalls in glücklicher Weise überwunden zu sein. Die Druckerei, die von A. Mame u. S. in Tours, hat ihr Bestes getan; der Druck ist zwar eng, aber schön, deutlich, und auch in stofflicher Hinsicht, durch die Anwendung verschiedener Schriftarten übersichtlich. Die Korrektur ist mit grofser Sorgfalt vorgenommen worden. Der französische Text, der überall dem spanischen auf dem Fufse folgt, entspricht ihm bestens; nur selten wird sich ein Versehen finden wie S. 122[a], Z. 5 v. u.: *si je le vois où il est* (statt: *si je lui vais* . . . = *si me le voy á donde está*). Soweit es sich um die einzelnen Wortbedeutungen handelt, ist die Doppelsprachigkeit von besonderem Nutzen. Manchmal jedoch decken sich die Wörter der beiden Sprachen so vollständig dafs eine bestehende Ungewifsheit nicht behoben wird,

z. B. wenn neben *akela* (wie in einem kleinen Orte Niedernavarras gesagt wird) „café, café“ steht; ist damit der Rohstoff oder das Getränke oder der Ausschank gemeint? Solange man das nicht weifs, kann man sich nicht einmal auf das Raten des Ursprungs verlegen. In andern Fällen wiederum scheinen die beiderseitigen Ausdrücke ganz auseinander zu fallen, so S. 503[c] unter *kozkor* 1: „orujo de la uva“ und „râfle de raisin“; denn *orujo* ist = *marc*, und *râfle* ist = *escobajo*; letzteres richtig S. 510[a] unter *kuskur* 2. Aber an eben dieser zweiten Stelle, unter 1, steht ein neues Rätsel: „troncho de pera, manzana“ = „trognon de poire ou de pomme“, insofern als *troncho* und *trognon* sich nur in der Bed. „Strunk“ (des Kohls) decken. Allein wir müssen beim Verfasser mit Bilbaismen rechnen; als einen solchen finde ich *trunchus* (de manzana, de pera) für *corazones* gebucht. Ein anderer ist z. B. das häufig vorkommende *limaco* „nackte Schnecke“. Es enthält also auch der Erdera-teil des Wörterbuchs Lehrreiches für den Romanisten. Nur ausnahmsweise kommt es vor dafs in beiden Sprachen die Bedeutung des baskischen Wortes nicht ganz richtig angegeben wird. So steht S. 131[b] neben *bapho*: „cuajo, caillette“. Mit *cuajo*, welches gewöhnlich „Lab“ bedeutet, ist hier der „Labmagen“ gemeint (so = *cuajar* sehe ich es nur im Wtb. de Toros verzeichnet). Aber es hat nun eine jener so häufigen Verwechslungen stattgefunden von denen ich Ztschr. XXVIII, 444 ff. gesprochen habe, und zwar des Kropfes der Vögel (der höchstens als erster Magen gelten könnte) mit dem vierten Magen der Wiederkäuer. Die Belegstelle (Hoheslied I, 9) hat *uso tortoilaren baphoa*, was mit „la gorge de la colombe“ richtig, aber mit „el cuajo de la paloma torcaz“ falsch übersetzt ist. Die Nebenformen von *bapho* (Azkue bietet *bap[h]aru* nicht) und die zugrunde liegenden romanischen sehe man Ztschr. XI, 478.

Hiermit ist nun endlich für die wortgeschichtliche Erforschung des Baskischen ein breiter und sicherer Boden gewonnen. Allerdings machen sich zwei Übelstände fühlbar, die aber nicht dem Sammler und Darsteller zur Last fallen, sondern eben erst durch den Forscher selbst beseitigt werden müssen; beide beziehen sich auf die Trennung der einzelnen Wörter voneinander. Einerseits bilden die verschiedenen Lautformen eines Wortes, aufser wenn sie sich nur sehr wenig unterscheiden und alphabetisch aufeinanderfolgen, verschiedene Artikel; anderseits sind unter einer Form oft so voneinander abweichende Bedeutungen vereint dafs es sich gar nicht um ein einziges Wort handeln kann. Van Eys hat uns die Sache allerdings leichter gemacht, aber sie war ihm selbst durch die beschränkte Wortmenge leichter gemacht; einer ganz andern Aufgabe stand Mistral gegenüber und hat sie bewältigt, freilich nicht ohne viele gordische Knoten zu durchhauen. A. hätte alles dem Anschein nach lautlich Zusammengehörige wenigstens durch Hinweise miteinander verbinden sollen. Solche fehlen zwar nicht ganz bei ihm, sind aber doch sehr spärlich angewendet;

so finden sich z. B. von den Formen l. *bufunta*, nn. *burtšintš*, s. *burzuntz*, nn. l. *busontza*, *busunta*, r. *buzuntz* „Zitterpappel“, l. *burontza* „Zypresse“ (und andere sind mir vielleicht entgangen) nur die vierte und fünfte mit Hinweisen versehen, und nur mit solchen auf die sechste. Jedesfalls erwarten wir dafs sich an das baskisch-romanische Wörterbuch ein ganz gedrängtes romanisch-baskisches anschliefse, wofür eine der beiden romanischen Sprachen genügen würde; schlimmstenfalls könnte man hier die baskischen Wörter durch Angabe der Stellen ersetzen wo sie vorkommen (Spalte und Höhe), also einen Index liefern wie ihn z. B. Dillmanns Äthiopisches Wörterbuch hat. Weit näher läge es ja an das „deutsche Wortverzeichnis“ der ersten Ausgabe von Körtings Lat.-rom. Wtb. zu erinnern, aber hier war die Sache dadurch sehr vereinfacht dafs jeder Artikel des Wörterbuchs selbst beziffert ist. — Von dem Einflufs dieser Übelstände können auch die folgenden Ausführungen nicht verschont geblieben sein, um so weniger als ich das Werk noch nicht Wort für Wort, nicht einmal Seite für Seite durchgenommen, sondern, um möglichst rasch den Fachgenossen Kunde von ihm zu geben, darin nur hin- und hergeblättert habe.

Über die so schwierige Frage der Rechtschreibung, und zwar einer für alle Mundarten einheitlichen wird sich A. in der „Einleitung“ ausführlich äufsern. Ich folge seinem System noch bevor er es gerechtfertigt hat, setze also z. B. auch *-nb-* und *-np-* an Stelle des gewöhnlichen *-mb-* und *-mp-*. In unaufhörliche, aber fast unvermeidliche Inkonsequenzen ist er beim s. *ü* = *u* verfallen; er schreibt z. B. s. *bürü*, *bürühas* u. s. w. neben dem *buru*, *buruhas* u. s. w. der andern Mdd., aber unter *burudun*, *burugogor* u. s. w. wird s. *bürüdün*, *bürügogor* u. s. w. mitverstanden.

A. hat sich nicht durchaus innerhalb des engsten Kreises der Lexikographie gehalten; die Eingänge zu den einzelnen Buchstaben haben ihn zu grammatischen Analysen veranlafst, und in der für den Schlufs aufgesparten „Einleitung“ sollen offenbar die gesamten Tatsachen der baskischen Sprache (auch die bisher so vernachlässigte Betonung) vorgeführt und beleuchtet werden. Als ich A.s grofse Grammatik von 1891 in die Hände bekam, flöfste mir die eigenartige Kraft mit der er den schwierigen Stoff erfafst, durchdrungen und geordnet hatte, Bewunderung ein (s. Ltbl. f. g. u. r. Ph. XV, 238), und ich sagte mir, wenn eine so fruchtbare Ackerkrume den Samen unserer Methodik aufnähme, würde das eine gute Ernte ergeben. Einige Zitate (sogar eines aus Pauls Prinzipien) und gewisse Bemerkungen (wie über den „agglutinierenden“ Charakter des Baskischen S. XXIIIf., über die „falsche Analogie“ in *aušilin* S. 110ᵃᵇ u. s. w.) zeigen zwar dafs ihn keine Vorurteile zurückhalten, dafs sein Sinn für das Neue aufgeschlossen ist; aber sie genügen nicht um erkennen zu lassen dafs er wirklich mit der heutigen Sprachwissenschaft in breitere und innigere Fühlung getreten ist; vielleicht hat er das auch gar nicht erstrebt. Unter dem Gewande des Baskologen blickt doch bei jeder Gelegenheit der Baskophile hervor, der schon jetzt an eine künftige baskische



Akademie appelliert. So nimmt er zwar von Bréals „loi de la répartition" Kenntnis (S. XXI f.), aber weniger um sie als vorhanden nachzuweisen (es ist ihm nur ein einziger Fall gegenwärtig) als um sie als einführenswert zu empfehlen. In ähnlicher Weise sind die Erörterungen über die einzelnen Buchstaben aus Normativem und Geschichtlichem gemischt, und das letztere tritt öfter hinter dem ersteren zurück. So sehe ich z. B. nicht erwähnt dafs *h* der Darstellung der Aspiraten dient, auch unter *K* nicht. Von diesem Buchstaben heifst es dafs seine Einführung an Stelle von *c* und *q* von dem Anfang des 18. Jhrhs. datiere; aber Pierre d'Urte, der hier genannt wird, hat in seiner Grammatik und seiner Übersetzung des A. T. das *k* nicht blofs in einigen Wörtern, sondern sehr häufig, doch nur in der Verbindung *kh* (*sukarra* im span. Text ist Druckfehler; der franz. hat richtig *sukharra*), und dies *kh* ist keineswegs mit *c* oder *q* gleichwertig. Er schreibt *ikhussi*, aber *dacussala*, eine Unterscheidung die sich schon bei Leizarraga (also im 16. Jhrh.) findet, nur dafs dieser statt *kh* einfach *k* setzt. Der noch ältere Dechepare bedient sich für die Aspirata (im Inlaut) des *qh* (und des *cc*); Axular (im 17. Jhrh.) im Anlaut des *kh*, im Inlaut des *cc*. Welche allgemein-sprachwissenschaftlichen Grundsätze A. auch befolgen mag, sicherlich wird er das Bedürfnis fühlen die Arbeiten der wenigen andern Baskologen nicht blofs von aufsen kennen zu lernen (S. XXXIII f.), und ich wage auch meine „importantes obras" dazu zu zählen (bei der „magnífica reimpresión de las obras de Leizarraga" durfte der Name meines Mitherausgebers Linschmann nicht fehlen). Freilich das „Germanica non leguntur" ist im wissenschaftlichen Ausland nicht nur eine sehr verbreitete Tatsache, sondern wird auch als etwas Natürliches angesehen. Z. B. schrieb mir ein Franzose, der sich erboten hatte unsern Leizarraga öffentlich zu besprechen, nach Empfang des Buchs dafs er deutsch und ebenso baskisch fast gar nicht verstehe; ich möchte ihm doch einen französischen oder lateinischen Auszug aus meiner Einleitung übersenden. In der Voraussetzung dafs A. von der gegenwärtigen Arbeit irgendwie Kenntnis nehmen wird, will ich gewisse Dinge erörtern die seiner Erwägung besonders wert sein dürften. Dem Charakter dieser Beihefte gemäfs beschränke ich mich auf das Romano-baskische. Es nimmt dies zwar das Interesse der Romanisten weniger unmittelbar in Anspruch als das Baskoromanische. Dafür hat das letztere, wenn wir die älteste Zeit, mit andern Worten das Ibero-romanische ausschliefsen[1], nur eine geringe

[1] Den vermeintlich ibero-romanischen Wörtern die ich bei anderer Gelegenheit zurückgewiesen habe, füge ich bei dieser noch eines hinzu. A. Thomas Essais de phil. franç. S. 121 sagt, van Eys betrachte die verschiedenen baskischen Formen *erreka, herreka, herroka, errunka, arronka* „sillon, ravin, rivière" als identisch und leite sie vom prov. *renc* her. Aber van Eys tut das eine gar nicht und das andere nur zum Teil: er trennt *erreka* von den vier übrigen Formen; den letztern mifst er die angegebenen Bedeutungen nicht zu, sondern: „rang, ordre", und nur für sie verweist er auf prov. *renc*. Bask. *erreka* ist

Ausdehnung und Wichtigkeit. Natürlich enthält der Wortschatz der benachbarten romanischen Mundarten eine nicht unbeträchtliche Anzahl baskischer Ausdrücke, wie wir einerseits aus Lespy u. Raymonds Dictionnaire béarnais von 1887 ersehen können, anderseits aus der notizenhaften, zum Teil die Bedeutungen verschweigenden Liste bizk.-span. Wörter in P. de Mugicas Dialectos castellanos von 1892 (S. 55ff.), besonders aber aus E. de Arriagas allerliebstem Lexicón etimológico, naturalista y popular del bilbaíno neto, compilado por un chimbo, Bilbao 1896 (ich habe den Titel hier ausgeschrieben weil er in der Bibliogr. 1899 der Ztschr. fehlerhaft steht), wo die baskischen Ursprungszeugnisse, in anspruchsloser Weise, den betreffenden Wörtern hinzugefügt sind. Fehlgriffe sind hier nicht immer vermieden worden; so ist z. B. bilb. *barruntar* altspanisch und kommt nicht vom bask. *barrundu*, in welchem auch A. das Lehnwort vermutet. Infolge des Herüber- und Hinüberwanderns sind allerdings manche Wörter nach zwei Seiten hin zuständig; z. B. scheint bearn. *babi, babìt, -ialè, -ilhet, bibalè* „Docht" sein *b-* für *p-* (gask. *pabiou*) dem Baskischen (b. g. hn. *babil*) zu verdanken. Über diesen schmalen Grenzstreifen hinaus haben sich wenige baskische Wörter verirrt. Vielleicht gehört dazu das franz. *bagarre*, das gewiſs aus dem Süden stammt; der Bearner hat dafür *batsarre* (auch *batsarrè*, männl.), und diesem wiederum entspricht g. r. *batzarre* in gleichem Sinn, eig. (g.) „Versammlung" = b. *batzar* (zu *batze* von *batu* „[sich] vereinigen" wie g. *biltzar*, nn. *biltzarre* zu *biltze* von *bildu* dass.). Das *g* an Stelle von *ts* würde aus einem romanischen Wort übertragen sein, etwa aus dem gleichbed. südfranz. *brego* (span. kat. *brega*). Unter den ostasturischen Wörtern bei de Mugica vermag ich keine baskischen Ursprungs zu entdecken. *Motil* „Schiffsjunge" ist natürlich = bask. *motil* „Bursche", aber dieses selbst ist romanisch, und die span. Wörterbücher verzeichnen *motil, motril, mochil* „Ackerknecht". *Pata* hat nichts mit bask. *bat* „ein" zu tun (s. Ztschr. XXVIII, 99). Zwar zwei Namen von Spielen

---

zweifelsohne dem Romanischen (südfranz. *rèc*, gask. *arrèc*) entlehnt, was ja auch Thomas für möglich hält. Wenn er aber nun in dem romanischen Wort ein iberisches **recc-* vermutet, so finde ich dafür keinen Anhalt als das offene *e* und das *c* = *cc* (mlat. *reccus*). Diese lautlichen Umstände lassen aber eine andere Erklärung zu, wenigstens das *cc*. Wir begegnen ihm im kelt. **rikko* } kymr. *rhych* (männl., selten weibl.; aus **rikâ*, wie man als altgallisch anzusetzen liebt, wäre *rheg** geworden), welches mit einem lat. **riga* zusammenstieſs oder zusammenfiel. Thurneysen Keltorom. S. 75 meint zwar, von einem doppelten *k* könne hier kaum die Rede sein; aber das läſst sich nur in bezug auf den Ursprung verstehen. Hätte in einem **riko* das *k* den Wert gehabt den intervokalisches *k* sonst hat, so hätten wir kymr. *rhyg**; wenn jenes kein doppeltes *k* war, so war es doch ein starkes, eine Aspirata, wie ja auch zwischen dem *cc* von lat. *siccus* und dem *ch* von kymr. *sych* ein *kh* gestanden haben muſs. Kurz, die Romanen konnten das *k(k)* des keltischen Wortes nicht anders behandeln als das *cc* eines lateinischen. Die heutige Aussprache des *e* von *rèc, arrèc* bildet schwerlich ein Hindernis für die Annahme seiner Gleichheit mit kymr. *rhych* (altbret. *rec*). Nebenbei gefragt, wie erklärt Thomas das *c* von südfranz. *teco, mico* (bearn. *teque, mique*)?

kommen zunächst aus dem Baskenland; aber, wie solche überhaupt gern international sind, nóch viel weiter her, und zwar in Sprüngen, nämlich *mus* (auch bilb.) { bask. *mus* { franz. *mouche*, ein auch in Deutschland unter diesem Namen bekanntes Kartenspiel (daraus die Redensart bilb. ostast. *órdago*, bask. = „da ists") und *canica* (auch bizk.-sp.) { s. *kanika-maiľa* { bearn. *canique* (guienn. *gnico*) { engl. *(k)nicker*, holl. *knikker* „Schnellkugel". Im Galizischen ist noch weniger zu erwarten; es hat, Cuveiro zufolge (bei Valladares fehlt es), *talo* im Sinne von „Maiskuchen", und so auch das Baskische (g. l. nn.) und das Bilbaosche; aber aus dem Baskischen selbst ist das Wort kaum zu erklären, im Galizischen hingegen hat es Anhang (vgl. *talizo* „Stück Brot", *entalar* „sich zusammenziehen", *entalecer* „hart und fest werden"). Wertvoller würden syntaktische Erscheinungen im Romanischen sein die auf das Baskische zurückgingen. Möglicherweise finden sich solche an der Grenze bei einer noch nicht lange romanisierten baskischen Bevölkerung.[1] Für den bearnischen Gebrauch des *que* beim affirmativen Verb legt die räumliche Nähe den Gedanken an baskischen Ursprung nahe. Prinz L.-L. Bonaparte hat sogar dies *que* als Kennzeichen für das Bearnische aufgestellt und dem Bearnischen alle Untermundarten des Gaskognischen zugewiesen welche es haben; aber seine Erklärung aus dem Baskischen hält deshalb nicht Stand weil eine Verwechslung zwischen der absoluten und der relativen Form nur im Imperfekt möglich ist (z. B. bedeutet *ikusi zuen* ebensowohl „er sah ihn" wie „dafs er ihn sah" oder „welchen er sah"). Die Zusammenstellung des bearn. *que* mit keltischen und oberitalischen Gebrauchsweisen welche ich Ztschr. IV, 151 gewagt hatte, kann wegen des Mangels äufserer Berührung keine geschichtliche Bedeutung haben. Nun kennt aber das Bearnische in demselben Sinne wie *que*, nach Lespy Gramm. S. 333 und Dict. S. 95, *bee* (vor Vokalen *b'*), und zwar ist das nicht das gask. lang. *be* (*ba*), neuprov. *ve* (*va*), Akkusativ des konjunkten Pronomens der 3. P. S., sondern nichts anderes als *bee* { lat. *bene*. Dadurch werden wir nun allerdings an das Baskische erinnert, welches *ba-* (als selbständiges Wort *bai* „ja") verstärkend den Verbalformen vorsetzt: *ba-daki* „er weifs (es)" entspricht also bearn. *bee sap*. Von diesem Punkte aus werden wir *que* verstehen; im Grunde deckt es sich nicht mit *bee*, sondern stand ihm zur Seite, etwa in einer Wendung wie *bee segu que* „bien sûr que", welche

[1] Ich habe mir seiner Zeit aus einem (nicht fingierten?) Brief des Piloten Haranchipy von Guétary von 1824, den die Bayonner Zeitschrift Ariel 1845 N. 53 (5. Okt.) abdruckte, einige Wendungen und Ausdrücke notiert wie *alors abec yn lion de coler* (colère de lion) — *je en suis chaloupe patron* (patron de chaloupe) — *si capitaine il né m'abait errêténu* — *de té l'embrasser* — *achêtément* — *parlément* (Sprache) — *rapélément* u. s. w. Dazu war angemerkt: „— le style de Haranchipy donne une parfaite idée de ce qu'étaient nos marins de la côte labourdine, il y a un demi-siècle, avant que le progrès de l'instruction publique n'eût fait disparaître peu à peu ce jargon francisé, si plaisamment barbare, dans lequel se reproduisent avec une fidélité pittoresque les inversions et les locutions de l'idiome national."

in doppelter Weise abgekürzt wäre (man denke an *non magis quam* bezw. *quid*, das im Romanischen als *n. q.*, als *n.-m.* und als *m.-q.* auftritt). Dieser Gebrauch von *que* kann also sehr wohl in romanischem Boden wurzeln (vgl. Tobler Verm. Beitr. I[2] 57 ff.), aber dafs es sich dann ganz fest mit dem Verb in der Behauptung verknüpft hat, daran dürfte doch das Baskische beteiligt sein. — Einen noch weiter greifenden Einflufs des Baskischen würden wir haben wenn meine früher ausgesprochene Meinung (zu der so viel ich sehe niemand Stellung genommen hat) richtig wäre dafs span. *χ* aus *ś* (und *ź*) auf der Aussprache baskischer Edelleute beruht.

Das Romano-baskische besitzt zunächst eine gewisse Bedeutung als Widerspiel des Basko-romanischen, das heifst: bei deutlichen Übereinstimmungen zwischen beiden Sprachgruppen läfst sich öfter auf apagogischem Wege dieses oder jenes erweisen. Dann aber und vor allem ist es an sich wichtig. Soweit es allerdings syntaktischer Natur ist, wie der Gebrauch des Hilfsverbs, des Artikels, des Relativs oder die erst der neueren Zeit angehörige Verwechslung von Frage- und Bedingungssatz (dank dem rom. *si*; s. A. unter *ba* S. 122[a]), fällt es aus dem romanistischen Interessenkreis heraus, ganz abgesehen davon dafs seine Würdigung eine gröfsere Vertrautheit mit der baskischen Grammatik voraussetzt. Auch aus der Verbreitung von *ü* ⟨ *u* im Ostbaskischen wird kaum eine stärkere Beleuchtung für die Geschichte des entsprechenden Wandels im Südfranzösischen zu gewinnen sein. Wohl aber gewähren uns die romano-baskischen Wörter mannigfache Aufklärung über die romanische Laut- und Wortgeschichte. Die Aufnahme und Behandlung der fremden Wörter ist hier eine derartige dafs sie auch seitens der allgemeinen Sprachwissenschaft beachtet zu werden verdient; fast möchte ich sagen, sie stellt ein Maximum dar. Und zwar sind dafür Wohnsitz, Rasse, Kultur, politische Geschichte verantwortlich zu machen. Zwei Jahrtausende hindurch wird eine vereinsamte Sprache, die auf geringem Raum unverhältnismäfsig stark differenziert ist, von einer andern, mindestens doppelt gespaltenen fest umschlossen; ununterbrochen, wenn auch nicht in allzu raschem Tempo strömen Wörter aus dieser in sie herein; bearnische und kastilische Formen verdrängen einander oder verquicken sich miteinander und zeitlich verschiedene überschwängern sich in ähnlicher Weise; zu alledem kommt die Vermischung mit echtbaskischen Wörtern oder die Anpassung an solche, so wie die Wanderung von Mundart zu Mundart. So müssen wir denn grofsenteils darauf verzichten unter der sichern Führung der „Lautgesetze" Eintrittszeit und -ort der Lehnwörter zu bestimmen; vergeblich winken uns als Vorbilder jene Sprachen in denen die Wörter von aufsen gleichsam regimenterweise einrücken und einzelne Maraudeurs Verwunderung, ja Kopfzerbrechen hervorrufen. Viele Lehnwörter sind bis zur Unkenntlichkeit entstellt, sodafs wir sie nur deshalb als solche betrachten dürfen weil sie sich nach Form, Bedeutung und äufsern Umständen mit dem sichern Erbgut kaum vereinigen lassen; die romanischen

Grundwörter für sie vermögen wir, wenigstens vorderhand, nicht festzustellen. Also wiederum der apagogische Beweis, dieses Mal in losestem Gewand. Ich begreife es wenn die Basken ihn ablehnen, dank dem Stolz den sie auf ihre Sprache setzen. Aber stolz ist auch das Eroberermotto: „je prends mon bien où je le trouve“, und die Basken könnten ihrer Sprache nachrühmen dafs sie sich ohne ihren eigentlichen Kern einzubüfsen alles Fremde dessen sie bedurfte und begehrte, angeeignet hat und dafs das meiste davon erst unter der Lupe des Sprachforschers als solches erkennbar wird. Hätte das Baskische so bleiben wollen wie es in vorrömischer Zeit war, so wäre es eben nicht geblieben. A. läfst sich zwar von den phantastischen Etymologieen seiner Landsleute nicht betören (sogar in *urretšindor*, buchstäblich: „Goldrotkehlchen“ erkennt er nur eine Umbildung des span. *ruiseñor* S. XXIV; vgl. übrigens gask. *bourignol* „Nachtigall“), scheint aber doch in der Lehnwörterfrage sich nicht ganz aus dem Banne ererbter Vorstellungen befreien zu können. Ich entnehme das nicht sowohl aus der geringen Anzahl der *?* und *??*, welche romanischen Ursprung andeuten sollen, und die sehr oft auch da fehlen wo er selbst darüber gewifs nicht zweifelhaft ist, als aus einem Abschnitt seiner Vorrede „¿Rico ó pobre?“ (S. XVII f.). Hier macht er sich über die „Massage“ lustig die Graf Charencey mit den baskischen Wörtern vorgenommen habe. Indessen liegt die Sache so. Dieser Baskologe, wegen seines Mangels an Methode bekannt, ist dadurch nicht verhindert worden neben einer grofsen Anzahl falscher Herleitungen eine fast ebenso grofse richtiger aufzustellen. Das veranschaulichen gerade jene beiden Gleichungen von ihm recht deutlich die sich A. zur Zielscheibe genommen hat: *bei* „Kuh“ { span. *buey* und *senar* „Gatte“ { span. *señor*. Die erstere ist aus lautlichen und begrifflichen Gründen zu verwerfen; die letztere hingegen aus eben solchen anzunehmen. Die Bedeutung pafst trefflich: die Frau spricht allerorten von dem Gatten als dem Herrn, und der fremde Ausdruck drängte sich als der vornehmere leicht an die Stelle des einheimischen (*jaun*); vgl. unser *Madame* u. ä. Auch darf an andere Entlehnungen aus dem Romanischen erinnert werden wie *seme* „Sohn“ (s. Ztschr. XXIX, 452), *ema*, *eme* „Frau“ (d. h. „weibliches Wesen“ überhaupt { ast. *fema*, bearn. *hemne*; die verheiratete Frau heifst *emazte* { *ema gazte* „junge Frau“), *kusu*, *primu* „Vetter“. Das *n* oder *nh* (l. nn. s. *senhar*) für *ñ* ist nicht befremdend; *-ar* für *-or* ist durch die häufige Endung *-ar* (besonders *-tar*) an Personenbezeichnungen hervorgerufen worden. Stärkere Lautwandlungen zeigen andere, ähnliche Titel die dem Romanischen entlehnt sind, so g. *on* { span. *don*, nn. *mórde* { s. *mousde* „monsieur“ { bearn. *mous de*. Man kann sich aber auf diesem Grenzgebiet auch als sorgfältiger Forscher verirren. A. Thomas Essais de phil. franç. S. 119 f. findet bei van Eys zwei *erribera*, von denen das eine l. ist und „Flufs“ bedeutet. Chaho gibt daneben die Bed. „Ufer“ an, welche der des span. *ribera* entspricht, und A. nur

diese für b. g. *erribera*, nn. l. *errepira*, b. *erbera*, hn. *erbere*. Wenn er aber bei den letzten beiden Formen noch hinzusetzt: „tief liegendes Land", so tut er das wohl unter dem Einflufs der Herleitung die er S. 151[a] angenommen hatte: b. *erbera*, g. l. r. *erribera* { *erri* „Land" + *bera* „unteres", also „unten liegendes L.". Indessen ist an der romanischen Herkunft des Wortes nicht zu zweifeln. Anders steht es mit dem zweiten *erribera*, welches Pouvreau übersetzt: „(lieu = *leku*) où il ne fait pas froid en hiver". Thomas meint, dieses sei das gleiche Wort wie das erste, die Basken hätten als Bergbewohner ein Wort „Ebene" adjektivisch gebraucht im Sinne von: „der Winterkälte entrückt". Ich gehe auf die Schwierigkeiten die mit dieser Deutung verbunden sind, nicht ein; hn. nn. *erribera* ist zusammengesetzt aus *erri* (s.) = *irri* „Lachen" und *-bera* „geneigt zu", also „lachlustig", „lachend", von Menschen (*gizon erribera* „Lacher") wie von Orten. Nur kann ich es mir nicht versagen die Worte mit denen Thomas den kleinen Artikel schliefst, zu wiederholen, da sie für ihn, im Kampfe der Prinzipien, aufserordentlich charakteristisch sind: „Il n'est pas désagréable de retrouver de temps en temps l'esprit sous la lettre et de voir l'austère phonétique s'illuminer d'un rayon de sémantique."

Ich will dieses Mal die Feststellung und Verwertung der romano-baskischen Wörter von gewissen allgemeinen Gesichtspunkten aus erörtern, indem ich die Belege vorzugsweise aus der Fülle des von A. erschlossenen Wortschatzes (den ich freilich, wie schon gesagt, erst zum kleineren Teil überblicken kann) entnehme. Ich beginne damit eine baskische Wortmasse und eine romanische einander gegenüber zu stellen die beide sich an dasselbe lateinische Wort anschliefsen, und zwar wähle ich eines dessen Ursprung man mit vieler Wahrscheinlichkeit im Iberischen sucht. Es würde also an sich nicht unmöglich sein dafs hier und dort, gleichsam aus zweifacher Ehe getrennte Nachkommenschaft erwachsen wäre. Ein Blick aber auf die folgenden baskischen und romanischen Wortformen (für die letztern verweise ich auf meine Rom. Etym. II, 48 ff.) wird die engen Beziehungen augenscheinlich machen die jene zu diesen haben: die Freiheit der Entwicklung ist keine vollkommene, ebensowenig jedoch deren Abhängigkeit, das Verhalten des Baskischen macht hier den Eindruck einer romanischen Mundart. Ich ordne die Formen nach den Bedeutungen, diese selbst aber mit jener Willkür die hier unvermeidlich ist; denn die Mischung der Bedeutungen ist noch schwieriger festzustellen und zu veranschaulichen als die der Formen.

cuscolium „Kermes", „Scharlachbeere" Plin.

„Gallapfel": g. *kuskulu*, g. r. *kuskuiľu*, l. *kuskuila*, hn. *kaskarabiľ* || Grundbed.: span. *coscojo*.
„Gallapfel" als Spielzeug: hn. *kazk-*, *kaskarabar*.
„Lochspiel": g. *kuskuluka*.

1. Körperrundes, Kuglichtes und aus einem gröfseren Körper Hervortretendes:

„Wasserblase": (?) *kuskuila*, s. *kuskuiḷu*, nn. *kuskilo*, b. *koskabiḷo*, hn. *kaskarabiḷ* || südfranz. *cascavèl*.

„Brotblase": l. *kuskuila*, *kuskuiladura*.

„Hautblase": s. *kuskuiḷu*, r. *kuskuli*, l. *kuskuiladura*, nn. *kuskaildura*.

„Beule": hn. *koska*, (?) *koskabiḷo*, b. g. *koskór*.

a) Kuglichtes, aber mehr oder weniger Selbständiges:

„Reine-claude"[1]: r. *kazk-*, *kaskabiḷo* || „Kern des Steinobstes": span. *cuesco*, arag. (Pyren.) *coscullo*.

„Eichel": (?) *kuzkur*.

„Kokon": l. s. *kusku*.

„Schelle": l. *koškoil*, *kuskuila*, r. *kuskuiḷo*, *kuškulu*, s. *küzküiḷü*, b. g. *koskabiḷo*, hn. *kaskabil*, b. s. *kaskabiḷo* || südfranz. *couscoulho*, *cascalhoun*, *cascavèl* u. ä., span. *cascabel*, port. *cascavel*.

„Kinderklapper": r. *kuškulu* || südfranz. *cascavèl*.

„Klapperkraut" (gew. „Hahnenkamm"): s. *kuskuiḷu*, hn. *kaskabil* || südfranz. *cascavello*.

„Hode": nn. *koskoḷa*, b. *koskabiḷo* || nizz. *couscouol*.

„kleiner Kiesel": b. *kaskara*, nn. *kaskaiḷu*.

„Stein" = „Stück Stein": b. g. l. hn. nn. *kosko*.

„Erdscholle": hn. *kozkor*.

„Kies", „Füllsteine" u. ä.: b. g. *kosko*, g. *kazkar*, l. *kazkora*, hn. *kaskaiḷu*, nn. *kaskali*, hn. *kaskari* || span. *casquijo*, *cascajo*, port. *cascalho*, südfranz. *cascal*, gal. *cascabullo*.

„Geld": b. *kuškur* || „Sparpfennig": port. *cosco(s)*, *coscorrinho*; „Kupfergeld": gal. *cascajo*.

„Hagel": g. hn. *kask-*, *kazkarabar*, *kazkabar*, g. *kaskabar*, *kaska(ra)bilo*, l. nn. *kaskilagar*, b. *kazkaragar*, s. *kazkabur*.

„Stück Zucker": b. l. *koškor*.

„Stück" überh.: b. g. l. r. *kasko*, b. *kaski*.

„Stück", von menschlichen Wesen: b. *kosko*.

„untersetzte Person": g. *kuskur*, s. *küskürrü*.

„kleine, kümmerliche Person", „Knirps": b. g. hn. *koskor*, l. hn. nn. *kozkor*.

„klein", „dürftig", „schwächlich" u. ä.: hn. *koškor*, b. g. l. hn. *kaskar*, b. g. *kazkar*.

„kränklich": l. *kaskeila*.

„Kaulquappe": b. *kuskurrunpin*[2] (vgl. ast. *gurrumbin* „bucklige Person").

---

[1] „Pflaume" heifst bask. *aran*, wozu man kymr. *eirin* dass. (Koll.) vergleiche; es ist ins Arag. übergegangen und von da in die Wörterbücher der Schriftsprache: *arañón* „Schlehe".

[2] Was soll franz. *triton* neben *têtard* zu span. *renacuajo* bedeuten? So auch u. d. W. *kaukel*.

„schlottrige Person“: l. hn. nn. *kaskail.*
„gehärtetes Ding“: hn. *kozkor.*
„hartnäckig“: b. g. l. hn. *kazkar.*
„Gelenk“, bes. der Finger: b. g. l. hn. nn. *kosko*, g. *koskor*, nn. r. *kozkor.*

b) Hervortretendes, aber nicht Kuglichtes:

„Spitze, Scheitel“: g. l. hn. nn. *kasko.*
„Haube oder Kamm der Vögel“: b. *kuskur.*
„Hahnenkamm“: hn. *kuzkurrut* (bedeutet auch „Stolz“).

2. Flächenrundes, Gewölbtes und zwar Umschließendes:

„Schale (z. B. des Eies, der Muschel)“: b. g. l. hn. nn. *kosko*, l. nn. s. *kusku*, b. g. *kaskal* || „Rinde des Baumes“, „Schale der Frucht“: span. *cáscara*, port. *casca*; „Eischale“: span. *cascarón*; „Muschelschale“: prov. *coscolha*; „Muschel“: prov. *cascolha*, südfranz. *cascoulho*, ast. *cáscarà*; „Jakobsmuschel“: kat. *cuscurrulla.*
„grüne Schale der Walnufs“: l. *kaskaban*, g. hn. *koskan* || südfranz. *cascalh.*
„Stachelschale der Kastanie“: nn. *kozkil*, g. *koskol* || port. *casculho.*
„hohle Kastanie“: b. g. *koskol*, g. *kaskal.*
„Schüsselchen der Eichel“: (?) *kosko* || gask. *cascoulho*, span. *cascabullo*, *cascabillo*, port. *casculho*, *cascabulho.*
„Rinde des Brotes“: nn. *koško*, *kasko*, l. nn. s. *koškor*, b. *koskor*, l. hn. nn. *kozkor* || „Brotranft“: span. *coscurro*; „Käserinde“: alemt. *coscoda*, *-oida.*
„Hirnschale“, „Schädel“: l. hn. *kosko*, l. nn. *kasko*, g. b. *kaska*, b. *kasket*, *koskor*, r. *kozkor*, b. g. *kaskar*, *kazkar* || span. port. *casco.*
„Hülse des Weizens“: nn. *kuzko*, nn. r. *kasko* || span. *cascabillo*, port. *cascabulho.*
„Schote“: r. *kosko* || südfranz. *couscoulho.*
„Scheide des Degens“: l. *kozko.*

a) da das Umschliefsende bei Früchten weggeworfen zu werden pflegt, auch das sonstige bei ihnen oder überhaupt Wegzuwerfende[1]:

„Gröbs (des Apfels, der Birne)“: r. *kosko*, l. *kuskur*, *kuzkut.*
„abgebeerter Weintraubenkamm“: hn. *kozkor*, l. *kuskur* || „Weintreber“: span. *casca.*

[1] Man beachte besonders nn. *kozkil*: „erizos de castaña y castañas inútiles que sobran después de quitar el erizo“, und vergleiche die Bedeutungsentwicklung von **carilium* Ztschr. XXIII, 192 ff.

„abgekernter Maiskolben“[1]: g. *koskol*, nn. *koskoil*, *koskor*, g. hn. nn. *kozkor* ‖ „Maiskolben“: südfranz. *cascoulho*.
„mager“: g. *koskol*.
„Strunk des Kohls u. s. w.“: l. *kuzkur*.
„Stoppel des Ginsters“, „Kohlstrunk, im Boden bleibend“: hn. nn. *kozkor*.
„plump“: nn. *koskoil*, g. hn. *kaskarro*.
„Kleinholz“: nn. *kuškabil* ‖ port. *casculho*, gallur. *cuscugia*, logud. *cuscuza*, *cuscuvazzu*.
„Maisstroh“: g. *kaskal*.
„einfältig“: b. g. *kaskal*.
„Stengel des Maises“: nn. *kusku*, (?) *kosko*, l. *kuzkur*.
„Distel“: nn. *kazkarro*.
„Bramarbas“: g. *kazkarro* ‖ „rauh“, „unangenehm“: span. *cascarrón* (vgl. span. *cardo* „boshaft“, eig. „Distel“).
„Klunkerwolle“: nn. r. *kazkarria* ‖ span. *cascarria*.
„Wabe ohne Honig und Wachs“[2]: nn. *kozkor*.

3. Linienrundes, Kreis- oder Spiralförmiges:

„Löckchen“: l. *kuskuila* ‖ „Ringe am Pferdegebifs“: span. *coscojos*, *-as*, port. *coscojas*.
„Flechte“: l. *kuskula*.
„gekräuselt“, „lockig“: nn. *kuškul*, *kuzkula*, l. *kuzkuil*, nn. *kazkurrio*.
„gekünstelt“: nn. *kuškarratu*.
„zusammengezogen, -geschrumpft“: g. l. hn. *kuzkur* ‖ „Ein-, Zusammengeschrumpftheit“: port. *coscoro*, *encoscoramento*; „Pfannkuchen“: port. *coscorão*; „Art dünnen, trocknen, zerbrechlichen Kuchens“: arag. *coscarana*.
„alt und hart, holzig werden“: l. *kuzkurtu*.
„gebeugt (von Alter, Krankheit)“: l. *kuskul* ‖ „bejahrter Mann“: arag. *coscón*.
[„Spiralkerbe der Spindel“: b. g. l. hn. nn. s. *koka* ‖ südfranz. *coco* — span. *hueca*, gal. *ocà*; „Kerbe“: franz. *coche*.]
„Kerbe“: b. g. l. hn. *koska*, (und nn.) *kozka* (vgl. g. h. n. *kosk egin* „beifsen“, wie **morsicare* zu span. *muesca* „Kerbe“) — nn. *ozke*, l. *oske* (Fabre: *ozka*, *oška*) ‖ südfranz. *osco* u. s. w., franz. *hoche*.

Im Romanischen läuft die auf die iberische Halbinsel und Südfrankreich beschränkte Entwicklung von *cusculium* der über viel weitere Gebiete ausgedehnten von *cochlea* parallel und erfährt deren Einflufs, vor allem durch Vermittlung von *coccum*, welches

[1] Zweimal wird das mit franz. *garrouille* wiedergegeben; aber *garouille* bedeutet „Kermeseiche“, und (mundartlich) *garouil*: „Mais“.
[2] Die beiden dazu gesetzten Ausdrücke span. *cerote* und franz. *poix blanche* dienen nicht zur Aufklärung; denn jenes ist „Schusterpech“ (= franz. *poix noire*), dieses „Fichtenharz mit Terpentin“.

ja ebenso wie *cuscolium* „Scharlachbeere" bedeutet. Auch diese Masse an sich ist dem Baskischen nicht fremd (wir haben z. B. b. *kuiƚu* „Muschel", nn. *karakoil*, g. *barakuiƚo* u. s. w. „Schnecke" [Einmischung von *bare* „nackte Schnecke"], s. *kharakoiƚa* „gekräuseltes Haar"); besonders aber erscheint sie hier durch **cocula* + *cucullus* (s. Rom. Etym. II, 19f. 31f.) vertreten. So schliefst sich denn an jene erste Reihe beidsprachiger Formen und Bedeutungen eine zweite mehr oder weniger eng an:

„Gallapfel" („von Stein- und Korkeiche", z. T. als „getrocknet" bezeichnet): b. *kukubala*, *-biƚo*, *kukubolantša*, *-lintša*, *kukurru*, *kurkubio* (für **kukurbio*), *kukurratša*, *kukurreta kukurumel*, *kurrunbela*, g. *kurkubita* (wie „Kürbis"), l. *kukutanbel*, s. *kükümal* ‖ südfranz. *gougalo*, guienn. bearn. *coucuro* (*-e*)[1], mittelsard. *cuccuruddù* (zum Spielen), westast. („trockner") *cúcara*, („frischer") *mazana de cuquieṭṣu*[2].

„frischer Gallapfel": b. g. hn. nn. s. r. *kukusagar*, „eig. Kukuksapfel"[2].

„Kaulquappe": l. *kaukel* ‖ gask. *coucourougnou*, *cancarignol*[3].

„Eichel": b. *kukuts*, *kokaratš*.

„Gipfel": nn. r. *kukil*, b. *kukutz* ‖ sard. *cúccuru*, *cuccuruddu*.

„Wipfel" (auch „Spitze des Maises, des Rosenstrauchs, der Weinrebe"): b. nn. *kukula*, b. hn. nn. *kukulu*, nn. *gukulu*, s. *küküla* ‖ span. *cogollo*.

„Blüte des Maises, des Lauches": b. *kikil*.

„übervoll": hn. *kupuru* (über *pu* | *ku* s. unten) ‖ „Übermafs": span. *cogolmo*, port. *cogulo*, südfranz. *coucoulucho*, sard. *cúccuru*.

„Kamm (des Hahnes"; auch „Haube" andrer Vögel): b. hn. *kukur*, r. *kukil*, nn. r. *kukula*, s. *küküla*, l. hn. *kukulin*, l. *kukurin*, *-rrin*, [hn. *kurkubi* Pfl.,] nn. *kukurasta*, *-rrusta*, l. *kukurusta*, l. nn. *kikirista* ‖ mittelsard. *cugurista*, *cogorosta*, südsard. *chighirista* (+ *crista*).

„Schale": b. *kakol*.

„Kopf": r. *kukula* ‖ span. *coca*, ital. *coccola* u. s. w.

„Schöfsling des Kohls": l. *kukula*.

„Herz des Kohls": b. g. *kukulu*, b. *kikilu* ‖ span. *cogollo*.

„Kelch der Blume": b. hn. *kukulu* ‖ „Rosenknospe": südfranz. *coucoun*.

---

[1] Bearn. *cap de coucure* „leichter, leerer Kopf"; vgl. bol. *tèsta cm' è un pancòch* Ztschr. XXIX, 329.

[2] In Bizkaya sagt man dafs wenn der Gallapfel hart wird, der Kukuk entflieht, weil er ihn nicht essen kann. Die volksetymologische Umdeutung des Namens spielt auch im romagn. *pancuch* „Kukuksbrot" mit.

[3] Diese Formen gehören wohl zu **cocula* (im Sinne von „Kopf"), und an sie schliefst sich das gleichbed. gal. *cágado* an, welches die Herleitung des port. *cágado* „Schlammschildkröte" von demselben **cocula* (im Sinne von „Muschelschale") bestätigt. Man erinnere sich auch des neugr. *χαύχαλον* „Kopf" und „Schale (der Schildkröte)" u. s. w.



„abgebeerter Weintraubenkamm“ } nn. *koketa*, *-ota*, s. *kokota*.
„Gröbs der Früchte“
„abbeeren“: b. *kurkuildu*.

Ganz vereinzelt steht anderseits r. *kuskurrukot* „hockend“ neben den mannigfachen Bildungen: *kokor-*, *kukur-* { rom. *coccor-*, *cuccur-* u. s. w. „hocken“. — Schwierig ist es festzustellen wie weit span. *cascar*, südfranz. *casca* } **quassicare* in die *cuscolium*-Masse eingegriffen hat. Es scheint auf den ersten Blick dafs hn. *kaskatu* „schlagen“, r. s. *kaska* „Stofs“, l. nn. s. *kazka* „Schlag“ direkt darauf zurückgehen; aber es ist zu bedenken dafs mit diesen l. hn. nn. *kaskako*, l. nn. *kazkako* gleichbedeutend sind, welche eigentlich besagen: „auf den Schädel bezüglich“, ebenso wie b. g. *kask-*, (und hn.) *kazkarreko* (s. oben S. 12), und dieses wird in der Tat als „Schlag auf den Kopf“ spezialisiert (doch ist nn. *kaskako* auch „Stofs mit dem Kopf“). Dafür gibt es nun wiederum ein nn. *kazkarron*, welches mit span. *coscorrón* „Kopfnufs“ fast zusammenfällt. Das letztere macht den Eindruck von einem **coscorro* oder *-a* abgeleitet zu sein wie *pechugón*, *pescozón* von *pechuga*, *pescuezo*, franz. *cabochon* von *caboche*, ital. *tempione* von *tempia*. Eine familiäre Nebenform von *coscorrón* ist *cosque* (auch als Bilbaismus gebucht, von A. S. 474[c] gebraucht), nn. *koska*, s. r. *kozka*; ohne *s*: span. *coca*, nn. r. *koka*. Endlich gewährt uns das Baskische den Vokal *o* auch im Verb: hn. nn. *koskatu* „stofsen“ und g. *koškatu* „(Eier) zerbrechen“, nn. *kuskatu* „(Eier) aufbrechen“, *kuzkatu* „stofsen“, „sich mit den Köpfen stofsen“ (vgl. ital. *cozzare* u. a. Rom. Etym. II, 191). Lautnachahmung dürfte hier das Verbindende und zugleich Verwirrende sein; einem germ. *knok-*, *knak-* mochte ein rom. *kok-*, *kosk-*, *kask-* gegenüberstehen um das Geräusch wiederzugeben das Hartes auf Hartem hervorbringt (so der Knöchel auf dem Schädel — *kosko* bedeutet ja sowohl „Fingergelenk“ wie „Schädel“ —; de Toro erklärt *coca* als: „golpe dado en la cabeza con los nudillos“). — Im Romanischen hat sich *cosc-* auch mit *cloc-*, *croc-* (Rom. Etym. II, 20f.) gemischt, zu *closc-*, *crosc-* (ebd. 49). Hierher gehören wiederum einige baskische Formen, für die ich aber meistens keine genauen romanischen Vorbilder kenne. Neben *koska*, *kozka* „Kerbe“ findet sich *kroska* l. b. „Hindernis“, nn. „Radzahn“ *kroskadura* „Scharte“, (span. „mella“) oder „Kerbe“ (franz. „encoche“)?, hn. *kroskada* „Stich“; auch l. *krozka* „regelrechter Zustand“ (*krozkan erauzi* „aus dem Häuschen bringen“; S. 505[a], Z. 6 v. u. lies *krozkan* st. *-an*) entspricht b. *koska* „gesellschaftliche Stellung“ (man bedenke dafs der Kerbschnitt den richtigen Wert anzeigen soll). Ferner bemerke man l. *krosko* = *kosko* „Schale“, insbesondere des Eies, wie südfranz. *closc* u. ä. (*untzi-krosko* „Schiffsrumpf“ = span. *casco*), l. *kroskoil* = *kuskuila* u. s. w. „Schelle“, l. *kroškildu* „abbeeren“ zu *koskoil* u. s. w. „abgekernter Maiskolben“, l. *kroskatu* „miteinander kämpfen“ = *koskatu* „stofsen“. — Es ist aber schliefslich das Baskische seine ganz eigenen Wege gegangen; es hat den dunkeln Vokal von *kosk-*, *kusk-*, *kask-* durch *i* ersetzt, was freilich auch im Romanischen ein und das andere Mal vorkommt. So „Wasserblase“: nn. *kiskilo*; „Hautblase“: nn. *kiskilo*,

s. *kiskil*, *-ili*; „Schwiele“: nn. *kizkilu*; „Schelle“: l. *kiskila*, nn. *kiskilo*, s. *kiskili* (vgl. südfranz. *quiscabèl*, *quiscarro* neben *casc.*); „rhachitisch“, „elend“: l. nn. s. *kiskil*; „Kies“: l. hn. nn. *kizkor*, b. *kizkirri*; „Stoppel“: l. nn. *kizki*; „gekräuseltes Haar“: g. *kiskur*; „gekräuselt“: b. g. *kizkor*; „zusammengeschrumpft“: b. *kizkar*; „gekünstelt“: nn. *kiškor*; „kleiner Schlag“: l. *kiska*; „schlagen“ (lautn.): r. *kiska-kaska*, b. g. *kiski-kaska*; „(Eier) zerbrechen“: s. *kiškatu*; „Türklopfer“: b. g. *kisket* (*kr.*). Obwohl *i* im allgemeinen nicht die Rolle der Verkleinerung versieht, so doch wohl in diesen Fällen (*kiska* ist „golpecito“); daneben hat aber wohl l. hn. nn. *kiskaildu*, b. g. nn. *kiskaldu*, b. hn. nn. *kiskildu* „rösten“ eingewirkt (*kiskilo* wird als „Brandblase“ erklärt). Auch für *kok-*, *kuk-* kommt *kik-* vor (Belege S. 14). — Wäre es möglich gewesen alle diese baskischen und romanischen Wortformen: *kusk-*, *kuk-*, *krosk-*, *kisk-*, *kik-* auf einer einzigen Tabelle zu vereinigen, so würde ein besserer Überblick geboten worden sein. Ich schliefse diesen langen Absatz mit dem Versuch ein etwas vereinzelt stehendes Wort, das in eine der betreffenden Gruppen gehört, zu erklären, nämlich nn. *küskandel* „Eidechse“. Unter den romanischen Formen ist ihm jedesfalls das gleichbed. bearn. (Bay.) *chichangle* nächstverwandt. Die zweite Hälfte erkennen wir deutlich als die von *salamandra* (vgl. Ztschr. XXVII, 612), welches seiner Gänze nach auch in span. *sabandija* (zu *-ĭcula* vergleiche *-ĭca* in port. *salamantiga* „Salamander“) „Gewürm“ (Reptil wie Insekt) fortlebt. Das bay. *chichangle* enthält die gleich zu besprechende baskische Lautierung *ng* } *nd*, die sich auch in baskischen Wörtern für „Eidechse“ findet: hn. *sangongilu*, *sanguangilu*, l. *suaingila*, g. *surangila*, was wohl als „Feueraal“ aufgefafst wird (*su* „Feuer“, *aingira* „Aal“). In der ersten Hälfte ist jedesfalls *chich-* d. i. *šiš-* das ursprünglichere; es entspricht einem *sins-*, *tšintš-* des Eidechsennamens, welches freilich erst an und jenseits der Ostgrenze des Gaskognischen und nur vereinzelt auftritt, während das weitverbreitete *sing-* auch das Bearn. beherrscht (*singraulhete*). Die andern baskischen Formen, soweit sie mir bekannt sind, weisen ebenfalls alle *s-* auf, wobei sich *su* „Feuer“ oder *suge* „Schlange“ eingemischt hat, so: l. oder nn. *sumandila*, *sugandela*, l. *sugekandela*, b. *sugalinda*, *sugelindera*. Das s. *suskandera* steht in der Mitte zwischen *küskandel* und *chichangle*; es läfst sich denken dafs sich letzteres mit *sugandela* (*g-*, *kandela*, *-era* „Kerze“) gemischt hat; aber um das *k-* zu erklären, müssen wir wohl zu dem obigen *kiskaldu* greifen, in welchem das *kisk-* als baskischer Vertreter von *chisc-* in bearn. *chiscla* „glitzern“, „prasseln“ oder von *chich-* in span. *chicharrar* „übermäfsig braten“, „anbrennen lassen“ erscheint. Immerhin vergleiche man b. *kaskarrataiña* „Salamander“.

Da wir über die Richtungen des Lautwandels im Baskischen noch sehr wenig wissen, so erhalten wir von dieser Seite keine Hilfe bei der Ermittlung und Beurteilung der Lehnwörter, sondern wir müssen umgekehrt aus ihnen, so weit wir sie eben mit unsern gesunden Augen zu erkennen vermögen, Schlüsse auf die baskische

Lautgeschichte ziehen. Wir sind also in der glücklichen Lage die „Lautgesetze", die später so herrisch aufzutreten pflegen, noch schwach und hilflos, gleichsam noch in den Windeln zu sehen. Es wundert mich dafs A. Thomas, der als einziger, wenn ich recht bin, unter den neueren Romanisten baskische Wörter näher ins Auge gefafst hat, diese Gelegenheit nicht benutzt hat hier erzieherisch einzugreifen. Er hat Ess. de phil. franç. S. 122 vollkommen Recht meine Zusammenstellung von nn. *pedoi* mit span. *podón* zurückzuweisen und jenes dem bearn. *bedoi* gleichzusetzen; aber warum das so sein mufs, sagt er nicht, und ob er es wirklich weifs, weifs ich nicht. Ein bask. *pedoi* (oder auch *bedoi*, wie uns nun, als s., A.s Wtb. bietet) kann sehr wohl auf ein *podón* zurückgehen (*e* für *o* würde keine Schwierigkeit machen; es stünde dissimilierend), aber nur falls es dem Bizk. oder Gipuzk. angehört; hier wird *-on* zu *-oi*, im Lab. und Niedernav. zu *-oin*, im Sul. zu *-u* (= *-ou*): *arratoi*, *arratoin*, *arrathu* „Ratte", *botoi*, *botoin*, *botu* „Knopf". Und aufserdem mufste hervorgehoben werden dafs auch der Sache nach welche es bezeichnet, das baskische Wort nicht sowohl dem *podón* als dem *bedoi* entspricht. Eine solche mundartlich verschiedene Behandlung der Laute in Lehnwörtern wie in dem eben berührten Falle, läfst sich nur ausnahmsweise aufzeigen. Gröfstenteils haben wir es mit entgegengesetzten Lautübergängen zu tun, und selbst das gelingt uns kaum zu erkennen welches der ursprüngliche, welches der rückläufige ist. Uhlenbeck und ich haben kürzlich den Wechsel zwischen *nd* und *ng* erörtert. Er ist geneigt in der Regel dieses für das ältere zu halten, ich jenes. Das von ihm angezweifelte *chingar* | *chindar* | lat. *scintilla* habe ich (Leid.) Mus. X, 398 und Ztschr. XXX, 213 f. durch verschiedene Formen gestützt und möchte es weiter durch folgende stützen:

g. *angaila* | span. *honda* + g. b. l. *(hab)ail* „Schleuder".
b. *dingilizka* | b. *dindilizka* „hängend"; das am zweiten Ort erwähnte gleichbed. nn. *dilingan* | g. l. hn. nn. *dilindan* weist eine Umstellung der Konsonanten auf.
b. *gangul*, *gangun*, *gangur*, *gangel*, *gangil̃*, *gangail̃o*, l. *angelu* „Taugenichts", „Nichtstuer" | span. *gandul* dass., b. *andur* „nichtswürdig" (s. Ztschr. XXVIII, 135 ff. Anm.).
g. *ginga*, r. *ingla* | b. g. l. hn. *ginda*, b. g. *kinda*, nn. *gindoil* | span. *guinda*, bearn. *guindoulh* „(Weichsel)kirsche".

Es ist hierzu allerdings einiges zu bemerken. Das lautsinnbildliche *dind-* „baumeln" hat vielleicht von Anfang an *ding-* neben sich (s. Ztschr. XIV, 176 f.), ja vielleicht ist jenes erst aus einer Reduplikation dieses (so bearn. *dingue-dangue*) vereinfacht; auch im Bearnischen lebt *dingouleya* neben *dindouleya* „schaukeln" (vgl. ital. *dringolare* „schwanken"). Sodann scheint *ng* | *nd* einerseits durch ein folgendes *l* (*r*) begünstigt zu werden (vgl. oben S. 16 *-angila* | *-andra*), anderseits durch ein vorhergehendes *g*. Beides ist auch dem Romanischen nicht fremd — es entspricht sogar dem

bask. *ginga* ein älteres franz. *guingue*, dem ital. *agghingare* { *agghindare* „putzen“ am nächsten kommt — und beides findet sich hier in einem Worte das im Baskischen die gleiche Veränderung aufweist, sodafs diese vielleicht ins Vulgärlatein hinaufzurücken ist. Denn die betreffende Wortform gehört keiner der romanischen Mundarten in der Nähe der Pyrenäen an, sondern dem Italienischen: *gangola* { lat. *glandula* „Halsdrüse“ (s. Bianchi Arch. glott. ital. X, 378. 394 und hauptsächlich Pieri ebd. XV, 215). Zu den an letzterer Stelle angeführten Formen sind hinzuzufügen: als wichtigste gallur. *ghiangula* dass., pist. *gancola*, *gangola* „Schweinsbacken“ (vgl. lat. *glandula*, *glandium* „Halsstück des Schweines“), ferner mittel- und südsard. *ganga*, *gangas*, nordsard. *ganchi* „Halsdrüse“, auch „Kehle“ (wenigstens in der Verb. „an der Kehle packen“), südsard. *angula* „Zäpfchen“, endlich neap. *ganga*, abr. (Lanciano) *ganghe*, (Teramo) *hanghe* „Kinnbacken“, siz. kal. *ganga*, abr. (Ter.) *hanghe* „Backenzahn“, wovon einerseits neap. *gangale*, tar. *vangale*, abr. (Lanc.) *gangone* „Backenzahn“, anderseits siz. *gangali*, kal. *gangale* „Kinnbacken“. Dazu halte man nun aus dem Baskischen:

b. *gangail̃en* „Skrofel“, l. nn. r. *gangaila*, „Zäpfchen“, s. *gangaila*, l. *d̃ind̃il*, „Zäpfchen“, „Ohrläppchen“, „Kinnlappen des Hahns“, g. *gingil̃a*, r. *gingila*, hn. nn. *gingil* „Skrofel“, l. nn. „Zäpfchen“, l. „Ohrläppchen“, g. „Kinnlappen der Ziege“, r. *gaingaila* „Ohrläppchen“, g. *gangar* „Zäpfchen“, b. *gangarla*, *gangarril* „Adamsapfel“, b. *gangail* „Art Hautausschlag“, l. *ganga* „Gaumen“, (und nn.) „Gewölbe“ [also Bedeutungsentwicklung wie in *palatum caeli* Enn.], hn. *gongoil̃a* „Geschwulst unter dem Kinn“ (vgl. ital. *gongola* „geschwollene Mandel“).

} r. *ganduru* „Schlund“; nn. *andadera* „crecedera [?], glandes“ ist nichts als das arag. *andaderas* „geschwollene Mandeln“.

Wie man sieht, spiegelt das Baskische nicht treu und vollständig die romanischen Bedeutungen von *glandula* wieder, sondern knüpft grofsenteils an die ursprüngliche des lateinischen Wortes an, und zwar an die Vorstellung der herabhängenden Eichel (auch im südsard. *angula* „Zäpfchen“ haben wir nicht mit Zauner Die rom. N. der Körperteile S. 60 eine „Verschiebung“ aus „Drüse“ zu erblicken). Daher hat sich bask. *gang-* zu *ding-* { *dind-* „hängen“ gesellt und von ihm das *i* entnommen, sich ihm sogar ganz angeglichen in *d̃ind̃il*, das ja nur Dem. von *dindil* „Herabhängendes“ ist. Umgekehrt kommt b. *gingilizka* „hängend“ für *dingilizka* vor, was aber, unabhängig von *gingil*, durch Assimilation entstanden sein kann. Für einen Einflufs von lat. *gingiva* sehe ich kaum die Möglichkeit. Ferner hat sich rom. *garg-* „Kehle“ mit *gang-* vermischt: g. *gargail̃a* „Zäpfchen“ (südfranz. *gargalhol*), b. *gargantil̃a* „Kinnlappen der Ziege“ (vgl. umgekehrt g. *gangar* „Speiseröhre“, hn. *gongar* „Luftröhre“ { span. *gargüero*). Man beachte auch b. *girgila* „Art Hautausschlag“ (s. „Schelle“) und b. *girgil̃o* „Doppelkinn“.

Wir haben wohl zu der besprochenen Gruppe noch zu stellen: nn. *gingil*, b. *gangar*, *gangor* „Kamm des Hahns", „Haube anderer Vögel" neben gleichbed. b. g. *gandur*, g. *gandor* (? *gaindor* „Bergspitze" würde den Einflufs von allg. *gain* „Spitze", „Oberes" u. s. w. erfahren haben). Es würde eben eine aufwärts gerichtete Eichel vorgeschwebt haben, wogegen schon deswegen nichts einzuwenden weil ja auch **cuscolium* zu derselben Bedeutung gelangt ist (s. oben S. 12). Endlich möchte ich auch in b. *gangaiĺota* „Gallapfel" („agalla de roble") einen Abkömmling von lat. *glans* sehen, da dieses zuweilen mit *galla* verwechselt worden ist (vgl. altital. *galla* für *ghianda*) und sich mit ihm in die Bezeichnung der „Halsmandel" teilt (s. Ztschr. XXIX, 323); doch will ich die Möglichkeit eines Zusammenhangs mit den oben angeführten Formen für „Gallapfel" nicht ausschliefsen welche der *cochlea*-Masse angehören (mit dem *-n-* von *concha*: nizz. *councòli*). Von dem entgegengesetzten Wandel *ng* } *nd* ist mir bisher im Baskischen kein sicheres Beispiel aufgestofsen; denn *anda* l. nn. „Tragbahre", b. g. „Sarg" ist nicht abzuleiten von hn. *gangarail*, l. *angelera*, *angaela*, *angela* „Tragbahre", nn. r. *anganeta* „geflochtenes Traggestell" { span. *angarillas* in beiden Bedd., sondern hat in span. *anda(s)* „Tragbahre", „Totenbahre" (altspan. *andarilla* „Tragsessel", *andilla* „Weibersattel") sein unmittelbares Vorbild, wo die Einwirkung von *andar* unverkennbar ist. G. l. hn. *andura*, hn. *an̄dura*, *anyura*, nn. *gandura* „Attich" wird man kaum mit dem gleichbed. port. *engos* vereinigen wollen, das in lautlicher Beziehung selbst dunkel ist, wenn ihm auch das in südfranz. *óulegue* u. s. w. deutlichere **ebulicum* ebenso wie dem span. *yedgo*, *yezgo* (vielleicht + **aticum* von *acte*) zugrunde liegen wird.

Wenn wir die mundartlichen Lautentsprechungen des Baskischen gegen die andrer Sprachen halten, so wird uns keine Erscheinung in höherem Grade auffallen als die Unbeständigkeit der anlautenden Konsonanten, sei es dafs sie miteinander vertauscht werden, sei es dafs sie schwinden oder hinzutreten. Und in erster Linie wiederum steht der Wechsel zwischen Media, Tenuis und Aspirata oder doch zwischen Media und Tenuis, da auf dem gröfsten Teil des baskischen Sprachgebietes die Aspirata mit der Tenuis zusammengefallen ist. Den Anlaut *p-*, *ph-* hatte ich Ztschr. XI, 474 ff. untersucht und war zu dem Ergebnis gelangt dafs er ebenso wenig wie *f-* echt- und altbaskisch ist. Wir können hier an ein besonderes Verhalten der Lippentenuis denken, was uns ja durch das Keltische nahe gelegt wird. Vielleicht steht es aber mit *t-*, *th-* ähnlich; das wird erst ins klare zu bringen sein wenn A.s Werk bis zu diesem Buchstaben gediehen ist. Was hingegen *k-*, *kh-* anlangt, so eignen sie jedesfalls auch einer Reihe echtbaskischer Wörter, freilich nicht, wie wir nun deutlicher sehen können, ohne Nebenformen mit *g-*; so zwar b. g. hn. *ke*, l. nn. s. *khe* „Rauch" ohne *ge**, aber doch r. *gedar*, b. *gedarra*, nn. *gedarre* „Rufs" neben b. hn. nn. *kedar*, b. *kedarra*, l. nn. *kelder*; so b. g. l. hn. *ken*, nn. s. *khen* „wegnehmen" und daneben nn. r. *gen*; so l. *khar*, nn. *kar* „Flamme" und daneben

b. hn. nn. s. r. *gar*; u. s. w. In den alten Lehnwörtern treffen wir ebensowohl *k-* { *c-* wie *g-* { *c-* an, und zwar sogar in denen die vor Assibilation der gutturalen Tenuis aufgenommen worden sind; so:

b. g. l. *gela* „Zimmer“	{ *cella*.
b. g. l. hn. nn. *gert(h)u* „sicher“, „bereit“	{ *certus*.
g. l. hn. nn. s. r. *gert(h)atu* (*-tü*) „geschehen“	{ *(*ac*)*certare* (span. *acertar*).
g. l. hn. nn. s. r. *gerezi*, b. g. *kerisa* „Kirsche“	{ *cerasia*.
s. *gima*, g. *kima*, hn. nn. *k(h)uma* „Mähne“	} *cyma*, *cuma*.
b. g. *kipula* „Zwiebel“	{ *cepula*.
s. *kürkürü* „Reif“	{ *circulus*.
b. g. *kirru* „gehechelter Flachs“	{ *cirrus* (span. *cerro*).

Damit man die Erklärung des fünften Wortes nicht beanstande, bemerke ich dafs nn. *kima* „(Kohl)sprosse“ und b. *kima* „Spitzen der Zweige“ bedeuten, welches letztere zu einem mdl.-span. *quimas* „Baumzweige“ bestens stimmt[1]; auf die begriffliche Entwicklung hat natürlich *coma* eingewirkt, das im Baskischen selbst als (l.) *khonba* „Haupthaar“, „Stirnmähne“ gebucht ist. Gal. *quina* „Mähne“ ist wohl aus **cyma* + port. *crina*, *clina* hervorgegangen (umgekehrt *m* für *n* nach labialem Vokal in b. g. hn. *kuma*, (Larr.) *humoi* { r. *kuna*, s. *khüña* „Wiege“). Ich führe noch zwei andere Wörter an deren sehr frühe Entlehnung wir nicht bezweifeln können und die ebenfalls *g-* und *k(h)-* für *c-* aufweisen. 1. Für „Schlüssel“ gibt es zwei Wörter im Baskischen; das etwas verbreitetere ist *giltz*, nämlich b. hn. nn. s. r. und auch, was A. nicht bemerkt, g., das andere *gak(h)o* l. nn. s. Jenes gehört ebenso sicher zu g. *iltze*, l. hn. nn. s. r. *itze*, b. *ultze*, *untze* „Nagel“ wie lat. *clavis* zu *clavus*, und dieses ist nur eine Lautvariante von b. g. hn. r. *kako*, s. *khako* „Haken“, welchem in gleichem Sinne das noch unangepafste l. nn. *krako* entspricht. Hierin steckt nämlich **crǫccum* „Haken“, welches sich, urverwandt oder entlehnt, in den meisten europäischen Sprachen wiederfindet (wegen der Bedeutung beachte man insbesondere serb. *krakun* „Riegel“). 2. Ein griech.-lat. Wort das nur im äufsersten Osten fortzuleben schien: *caucus*, **cauca* (in *caucula*) „Trinkschale“ } rum. *cauc* „Schöpflöffel“, hat uns auch das Baskische bewahrt (Densusianu Hist. de la l. roum. I, 200 zieht mit Unrecht das ital. *cocca*, span. *coca* hierher), nämlich l. *gaika* „grofser Löffel“, b. g. l. hn. *kaiku* „grofse Schüssel mit Stiel um die Milch darin aufzunehmen“. Man beachte hier *ai* für *au*; jenes gehört eigentlich nur der sulischen Mundart an, welche ja gröfstenteils *u* zu *ü* werden läfst, (s. Uhlenbeck Vgl. Ll. S. 32 f.) und hat sich in diesem Worte ausgebreitet,

[1] Ich vermute dafs *go-* für *ge-* in port. *gomo*, *gomare* } lat. *gemm-* sich aus einer Berührung mit *cuma* erklärt. Die Annahme einer Verbindung jener Worte mit lat. *gummi* ist nicht, wie Cornu Grdr.[2] I, 951 Anm. 2 aus Versehen sagt, Ztschr. XIV, 369 von mir, sondern von Behrens ausgesprochen worden, und ich habe ihr nie beigepflichtet.

ebenso wie in g. nn. *ail(h)or* } b. g. *autor* „Bekenntnis" (umgekehrt wie **testimonium* für *testis*), allg. *àil(h)ortu*, nur b.: *autortu* „bekennen". Nichts hiermit, wenigstens unmittelbar, zu tun hat, trotz seinem *au*, l. nn. *kaukel* „Kessel der auf einen Dreifufs gesetzt wird" } lang. *cauquello*, sonst südfranz. *couquello*. Und ebenso wenig nn. *khotšu*, s. *khotšü*, obwohl es ganz die gleiche Bedeutung hat wie *kaiku* (doch ist hn. nn. r. *kotšu* auch so viel wie „Wetzsteinfutteral"); denn es entspricht dem bearn. *cosse* „gestieltes Trinkgefäfs aus Holz oder Metall", südfranz. *cosso*, *cos* „Holzgefäfs", „grofser Löffel", „Eimer" u. s. w., span. *cueza*, *-o* „Mörteltrog", „Waschkübel", welche ich Rom. Etym. II, 29 f. zu **coča* von *cochlea* hätte stellen sollen. Und hierzu füge ich nun noch aus dem untern Rhonetal *kotsę̌* „Rahmlöffel", während das daneben vorkommende *kǒ* mit dem für den „Molkenlöffel" geltenden *kǫ* und *kǒ* des mittlern und obern Rhonetals wohl auf das eben genannte *caucus* zurückgeht (anders Luchsinger Das Molkereigerät in den rom. Alpendial. der Schw. S. 38 f.). — Manchmal treffen wir von zwei gleichwertigen Wortformen die lateinische mit *g-*, die romanische mit *k-*. So erscheint *colus* „Kunkel" als b. *goru*; **colucula* oder *-us* aber (das Maskulinum pflegt nicht angegeben zu werden, obwohl sehr verbreitet; schon lat. *colus* ist auch männlich) als s. *kürülü*, *kükůle*, hn. *kuilo*, *kulo*, nn. *khulu*, *khilo*, l. *kilo* (der Schwund des *l* } *n* begegnet uns in bearn. *coelh*, alt *colh*, bord. *couelh*, und den Vokal *u* bietet auch gask. *counoulh*, der im Sulischen zu *ü* wurde und in der Weiterwanderung nach Westen zu *i*). Aus solchem läfst sich indessen keine sichere Folgerung ziehen, wird doch auch in jüngeren Lehnwörtern das *c-* zu *g-*, z. B. l. *gosna* neben b. g. hn. nn. *kosna* } bearn. *cousne* „Federbett", g. *gamelu*, b. *ganbelu* neben g. l. hn. nn. r. s. *kamelu* (*-ü*) „Kamel" (*kable* bei Leiz. Matth. XIX, 24 bedeutet nicht „Kamel"). Ein etwas besserer Erfolg scheint uns zu winken wenn wir statt der zeitlichen die räumliche Verteilung von *g-* und *k-* ins Auge zu fassen versuchen; wir glauben einige Umrisse in dem Nebel zu erkennen. Aber vielleicht täuschen wir uns; wir sind z. B. geneigt dem Laburdischen eine Bevorzugung des *g-* zuzuschreiben, und stofsen wiederum auf Fälle in denen gerade diese Mundart andern gegenüber *k-* hat. Eine solche vorläufige Streifung wird gewifs die genaue statistische Verarbeitung des gebotenen Materials nicht überflüssig machen; nur dürfen wir auch von dieser nicht zu viel erwarten. Denn gar zu oft wird uns ein Wort mit *g-* und mit *k-* aus derselben Mundart vorgelegt, so *gorputz* u. ä. und *korputz* u. ä. } *corpus* als g. nn. s., *gardu* und *kardu* } *carduus* als b. g. s., *katulu* und *gatulu* } *catillus* als r., u. s. w., sodafs tatsächlich der Wechsel innerhalb sehr enger Grenzen auftritt und infolge dessen auch leicht die eine oder die andere Variante unbeachtet bleiben kann (so vermisse ich bei A. z. B. *gaiola*, *gatibu* neben *k-*). Es wäre müfsig sich um die Ursachen einer Erscheinung zu bemühen die ihren äufsern Umständen nach selbst noch nicht klar vor Augen liegt; nur eine Erklärung möchte ich schon jetzt ausschliefsen, nämlich die welche

g- ⟩ *k-* der Satzphonetik zuschöbe. Denn man vermag sich nicht wohl vorzustellen dafs nach einem Vokal die Tenuis im Inlaut geblieben, im Anlaut aber erweicht worden wäre; wir haben nämlich *bake* ⟩ *pace*, *neke* ⟩ *nece*, *lakio* ⟩ *laqueus*, *laku* ⟩ *lacus*, *leku* ⟩ *locus* (span. *luego*) u. s. w. Das Umgekehrte, die Verhärtung der intervokalischen Media ist zuweilen — schwerlich im letzten Falle — eingetreten, in der Regel haben wir sie nicht: *errege* ⟩ *rege*, *erregu* ⟩ span. *ruego* u. s. w. Der Gedanke an Satzphonetik wird aber da wo die Verschlufslaute der Artikulationsart nach miteinander wechseln, um so eher auftauchen als er da berechtigt ist wo dies der Artikulationsstelle nach geschieht.

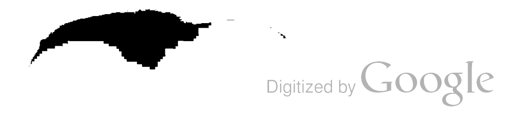
Die Schicksale der anlautenden Mediae, und von ihnen hängen wiederum zum Teil die der Tenues ab, lassen sich nicht verstehen ohne dafs wir die der inlautenden Mediae untersucht haben. *B*, *d*, *g* können zwischen Vokalen unterdrückt werden; ebenso *r* und nach *i* mouilliertes *n* (*ñ*). Nicht wie es bei Uhlenbeck Vgl. Ll. S. 50 f. den Anschein hat, *n* schlechtweg; denn in den Fällen von *ahate* bis *pühüllü* handelt es sich nicht sowohl um baskischen als um romanischen Lautwandel und zwar um bearnischen (oder überhaupt gaskognischen), und wovon wir doch nicht gänzlich absehen dürfen, um portugiesisch-galizischen. Man stelle nn. *dihauru*, s. *diharü* zu altbearn. *dier*, *diè* ⟩ *denarius*; b. *garau* (*garaun*) zu port. *grão*, gal. *grao*, *grau* (bearn. *graa*) ⟩ *granum*; b. *katea*, b. g. hn. nn. *kate*, s. *khate*, l. *gathe* (ich weifs nicht ob hier überall A. das *-a* als das des Artikels richtig abgetrennt hat; Larramendi schreibt *cateá*, nicht *catea*, Chaho: *catea*, *gathea*, *khatia*, Gèze: *khatia*; der Guide von 1873 allerdings *gathe-ac*) zu bearn. *cadeye*, gask. *cadeo*; l. nn. s. *mehatšu* (*-ü*) zu bearn. *miasse*, port. gal. *ameaça*; u. s. w. Von einem „Übergang" des *n* in *h* kann hier nicht die Rede sein, und ich zweifle daran dafs die span.-bask. Mdd. letzteres hier je besessen haben. Wir bemerken es nicht selten auch da wo andere Konsonanten geschwunden sind, z. B. l. nn. s. *ahul* ⟩ b. g. l. hn. *aul* „schwach", bearn. *aule* ⟩ prov. *avol*, *aul* „schlecht", l. nn. *mihula*, l. *mihura* ⟩ *miula*, *miura* ⟩ *milura* ⟩ **bir-*, südfranz. *brioule* u. ä. „Mistel", ja selbst da wo gar kein solcher Schwund stattgefunden hat, wofür Uhlenbeck a. a. O. S. 92 s. *ahaire* ⟩ span. *aire* „Lied" und nn. *mihimen* ⟩ lat. *vimen* anführt. Wie hier das *h* eingeschaltet ist, so auch in jenen Fällen in denen es die Stelle des *n* einnimmt. Wir würden es kurz und sorglos als „Hiatustilger" ansprechen wenn nicht die Rücksicht auf weiter zu Erörterndes uns einiges Besinnen anriete. Mit dem Worte „Hiatus" verbinden wir heutzutage keine klare, feste Vorstellung. Die ungezwungene Rede kennt, innerhalb des Wortes, keine wirkliche Pause, Unterbrechung aller Lautgebung zwischen zwei Vokalen; diese werden entweder durch den Gleitelaut verbunden oder durch den Verschlufslaut des Kehlkopfes (Hamza) getrennt; die Verbindung wird inniger in der Diphthongierung, die Trennung schärfer im Wandel des Hamza zum *h*. Wollten wir die Unterbrechung des Stimmtons als Hiatus ansehen, so würde ein solcher nicht nur, ich

wähle beispielsweise eine bestimmte Vokalfolge, in *e'a*, sondern auch in *eha*, *eχa*, *eka* u. s. w. vorliegen. Ebenso würde *ea* sich vor *eja*, *ega*, *eda* u. s. w. durch nichts auszeichnen was Hiatus genannt werden könnte; wenn es aus einer dieser Gruppen hervorgeht, so ist der stimmhafte Konsonant in Wirklichkeit nicht ausgefallen, sondern hat sich seiner Umgebung assimiliert, ist zum unbemerkten Gleitelaut herabgesunken. Entsteht aus einem *ea* einerseits *eha*, anderseits *ega*, so sind das zwei so verschiedene Vorgänge dafs sie nicht unter demselben Ausdruck zusammengefafst werden dürfen. Nicht nur dem Wesen, auch der Ursache nach sind sie verschieden. Die Einschaltung des *h* beruht auf der Rhythmik; somit erklärt sich dafs sie gerade da stattgefunden hat wo die unmittelbare Aufeinanderfolge der Vokale aus dem Romanischen übernommen wurde, und wohl nur da wo der folgende Vokal betont war (vgl. u. a. kymr. *dihéreb*, *diarhébol* u. s. w., worauf schon vor langer Zeit J. Rhys aufmerksam gemacht hat): *diháru*, *mehátšu*, *ohóre*, aber *garáu*, *gathéa*, *koróa* (rom. Bet.!); hier durfte Uhlenbeck kein *h* erwarten. Auf **á(n)ate* geht zurück b. hn. nn. *aate*, zusammengezogen zu b. g. hn. *ate* (vgl. port. *adem*), zerdehnt zu b. *arate*, *-ta*; auf **a(n)áte* (vgl. sard. *anáde*, *-i*): l. nn. *ahate*.[1] L. nn. *liho* scheint der aufgestellten Regel zu widersprechen; aber man bedenke dafs ihm kein rom. **lio* zugrunde lag, sondern b. g. hn. nn. *lino*, *liño* ⟨ span. *lino* (port. *linho*), und dafs allerdings innerhalb des Baskischen *-ih-* Nachstufe von *-iñ-* gewesen sein dürfte (vgl. *iñar*, *inhar*, *ihar*; *giñarre*, *ginharre*, *giharre*, *giarre*; u. s. w.). Etwas ganz anderes ist es wenn ein stimmhafter Verschlufs- oder Reibelaut zwischen zwei Vokalen auftaucht. Und wiederum kann das auf zwei verschiedene Weisen geschehen; entweder der Anstofs kommt von innen: der eine Vokal wird in sich dissimiliert (z. B. *uw-a* ⟨ *ua*), oder von aufsen: es wirkt eine rein lautliche Analogie, sei es direkt (z. B. *ewa* ⟨ *ea* ∽ *uwa* ⟨ *ua*) sei es umgekehrt (z. B. *ega* ⟨ *ea* ∽ *ega* ⟩ *ea*). Auch hier haben wir weder „Hiatus" noch überhaupt etwas was „getilgt" würde (vgl. Ztschr. IV, 385. VI, 120. XIII, 317 f.). Im Baskischen ist die Einschaltung (ich kann mich von den Fesseln der landläufigen Ausdrucksweise nicht befreien) stimmhafter Konsonanten ganz aufserordentlich häufig, und zwar deshalb weil der entsprechende Schwund nicht, wie auf andern Sprachgebieten, durchgedrungen und abgeschlossen ist. Vielmehr bestand und besteht ein grofses Schwanken zwischen der vollen und der verschliffenen Aussprache, nicht blofs von Mundart zu Mundart, sondern zum Teil auch an denselben Orten, bei denselben Individuen, je nachdem sorgfältiger, langsamer oder nachlässiger,

[1] S. 95b werden die Bedd. dieses Wortes „pato, canard" und „ganso, oie" auseinander gehalten, aber S. 5a und 58b zusammengeworfen; dort fehlt auch „oie" neben: „ganso, pato, canard". Ich kann augenblicklich nicht feststellen in welchem Umfang span. *pato, -a* für „Gans" gilt; das Wtb. der Ak. (ich benutze die 8. Ausgabe) bucht *pato* nur in diesem Sinne, und zitiert ein Sprichwort das *pato, ganso, ansarón* für eines erklärt.

rascher geredet wird. Sobald sich ein gröfserer Abstand im Gebrauch herausgestellt hat, wird ein rückläufiges Bestreben leicht den durchmessenen Weg verfehlen und zu einem neuen Ergebnis führen; man ist sich z. B. nicht mehr bewufst dafs in einem bestimmten Worte *ea* aus *eba* entstanden ist, aber es schweben einem Wörter vor in welchen *ea* aus *ega* entstanden ist, und infolge dessen wird man auch in jenem Worte *ega* sprechen. Oder kurz: der Ursprung der einzelnen Vokalfolge ist für deren weitere Behandlung ganz gleichgültig. Irgend einer der schwundfähigen Konsonanten wird eingeschaltet, auch wenn ein Konsonant geschwunden ist der im allgemeinen bleibt, z. B. *l*. So heifst es b. g. l. *bigura* für das S. 22 erwähnte *miura* „Mistel“, so, um ein echtbaskisches Wort anzuführen, hn. *begarri* { hn. nn. r. *bearri* (l. nn. s. *beharri*) { b. g. *belarri* „Ohr“. Es braucht auch gar kein Konsonant geschwunden zu sein, z. B. nn. *tireso* { span. *tieso* „fest“; es kann sogar ein Vokal erst in zwei gleiche zerlegt worden sein (vgl. oben S. 22 *ahaire, mihimen*). So b. *arabi* (nach Lacoizqueta span. neben *arándano* auch *anavia*; Darr. führt bearn. *nabia, nabiou* an) { (s. *ahabia*; nach Bonaparte Le verbe basque S. XXIX *ăhăbe*) { b. g. hn. r. *abi* = neuprov. *aige* (gask. *abajou*, bearn. *abayou*, *auyou*, *ujou*, *ayoassère*) „Heidelbeere“ (kann lat. *àvia*, bei Columella, „Heidelbeere“ bedeuten [1]?); s. *barazkari* { allg. *bazkari* „Mittagsmahl“ { lat. **pascarium*; b. *lakirio* ({ nn. *lakrio* „Schlinge“) { b. nn. s. *lakio* „Jagdnetz“ { lat. *laqueus*; l. *antsiria* (wenn nicht Druckfehler bei Axular) { g. b. l. nn. *an(t)si(a)* „Sorge“, „Begierde“ u. ä. { span. *ansia*, südfranz. *àncio*. Wenn als Vokaltrenner dieselben Konsonanten dienen die zwischen Vokalen ausfallen, so begreiflicherweise nicht mit gleicher Häufigkeit; am häufigsten *g* und *r*. *N* (*ñ*) wird, da es nur nach *i* ausfällt, nur nach *i* eingeschaltet, und zwar bei vorausgehendem *m* (doch vgl. *liña* unten); so g. nn. r. *amiña* { hn. *amia* „Grofsmutter“ { lat. *avia* dass. + allg. *ama* „Mutter“; l. *tšimiñu*, b. nn. *tšimino* { g. *tšimua* { span. *simia* „Affe“; b. g. l. s. *lamiña*, nn. *lamina* { hn. *lami* { span. *lamia* „böse Fee“. B. *bona* { span. *bua* „Hitzblatter“ kann nur eine halb scherzhafte Anbildung an ast. *bona* sein. Die bewufsten Elemente fügen sich nun aber zu neuen Kombinationen zusammen; *era* { *ea* { *ega* kann *era* { { *ega* nach sich ziehen, oder dieses kann sich auf die Spaltung von *ea* in *era* und *ega* gründen: mit einem Worte, zwei Konsonanten der bezeichneten Art können sich einander vertreten ohne dafs die 0-Stufe zwischen ihnen liegt. Wie die genetische Reihenfolge beschaffen ist, das läfst sich in vielen Fällen kaum ermitteln. Ich kann z. B. nur sagen dafs hn. *abilando* (bei Darr.) wahrscheinlich unmittelbar auf b. *agil̃ando* { span. *aguinaldo* „Neujahrsgeschenk“ beruht, und ebenso

[1] Man vergleiche aber span. *gayuba, gaulla, aguavilla,* (rioj.) *avugués* — Nemnich hat *avujes* und aufserdem *ayauja*, Lacoizqueta *azunges*, *uruga* — „Bärentraube“, „spanische Heidelbeere“ (bearn. *arious*, welches, mit „arbouse“ schlechtweg übersetzt, mifsverstanden worden ist, gehört zu franz. *airelle* u. s. w. „Heidelbeere“).



g. *legami(n)* auf **lebami*, bearn. *lhebami* } l. *lemami* „Sauerteig"; aber hierbei werde ich nicht die Unbezeugtheit eines **leami* in Rechnung bringen (das g. *lamiña* „Sauerteig" scheint wirklich auf ein *lea*- hinzuweisen). Für sicher erachte ich z. B. die Reihenfolge: l. *lagatz* neben g. *labatz* { b. *laatz* { allg. *laratz* { span. *llares* „Kesselhaken" und nn. *ligu* { b. *leu* (l. nn. *liho*, r. *lu*) { s. *lĩa*, b. g. hn. nn. *liño*, *lino* { span. *lino* „Lein"; aber wenn sich nn. *lea*, *lia* { bearn. *lée* (*eslée*) „Schlitten" sowohl zu g. hn. *lega*, l. *liga*, wie zu s. *lĩa*, nn. *liña* (mit merkwürdigem Anklang an das vorher genannte Wort) weiter entwickelt hat, so frägt es sich welchen Platz wir dem g. l. hn. nn. *lera* geben sollen. Ist es ebenfalls unmittelbar aus *lea* hervor- oder ist es ihm vorangegangen? Es könnte *lera* für ein **leda* stehen, das vielleicht die bearnische Grundform dieses Wortes gewesen ist. Die Feststellung des Ausgangspunktes ist natürlich da besonders schwierig wo es noch zu entscheiden gilt ob wir es mit einem Lehnwort oder einem Erbwort zu tun haben. Denn in bezug auf die Variantenpaare oder -reihen von Erbwörtern pflegen wir im dunkeln zu wandeln, es sei denn dafs der Verbreitungsnachweis uns einiges Licht bringe. So vermag ich das aus einem hn. Orte bezeugte *laur* „kurz" nicht vor allg. *labur* und b. nn. *lagur* zu setzen, aber auch kaum zwischen beide, als notwendigen Durchgangspunkt; hingegen erachte ich das aus zwei b. Orten bezeugte *abo* „Mund" für jünger als das allg. *a(h)o*, während die Priorität zwischen diesem und dem b. g. hn. s. r. *ago* streitig bleibt. In der Frage ob Lehnwort oder Erbwort werden oft Sachzeugen zu vernehmen sein. Der Umstand z. B. dafs die Namen der Fische im Baskischen meistens romanischen Ursprung verraten, wird uns bestimmen nach einem solchen auch für b. *lebatz*, g. l. hn. *legatz* (Fabre hat *lab*-, *lag*-) „Hechtdorsch" zu suchen (das zweimalige franz. *merlue* im Wtb. hat, vermute ich, dem *morue* sein *-ue* gestohlen), und wir werden uns auch nicht sofort entmutigen lassen wenn wir in der unmittelbaren Nachbarschaft der Basken kein entsprechendes Wort finden. Der Hechtdorsch (gadus merluccius L. = merluccius vulgaris Flem.) führt bei den Katalanen den Namen den anderswo der Hecht führt: *llus*[1] { *lucius*, und diese Benennung ist wohl ganz ebenso begründet wie die norwegische desselben Fisches: *lysing*, altnord. *lýsa*, nämlich, wie ich bei Falk und Torp lese, in seiner silbernen Seiten- und Bauchfarbe. Wie in Nordland *lysing*, so gilt in Pyr.-Or. *llos* für den Weifsling (gadus merlangus L.), dessen französischer Name, *merlan* ebenfalls die nahe Beziehung zu dem andern Fische (*merluche*) ausdrückt, und der an der Westküste Nordfrankreichs auch die Namen *léaud*, (guern.) *liotin*, bret. (Cornouaille) *libour* führt.

---

[1] Es ist um so befremdender dafs Joret in seiner ausführlichen Erörterung des Wortes *merlus* Rom. IX, 122 ff. sich gar nicht mit diesem *llus* beschäftigt, als Diez, in triftiger Weise, es gegen eine Ableitung *merl-uzzo* (*marl-uzzo* ist natürlich Druckfehler) ins Feld führt — was Joret nicht sehr klar findet. Der Name „Meerhecht", „brochet de mer", „luccio marino" u. ä. kommt allerdings der sphyraena spet Lac. mit mehr Recht zu.

Ein dritter Fisch, der Pollack (gadus pollachius L.), den ich aber mehrfach mit einem andern, dem grünen Schellfisch (gadus virens L.) verwechselt oder identifiziert sehe, heifst franz. *lieu*, guern. *lu*, zu Caen (nach Duhamel) *luts*, bret. *lenvek*, *leonvek*, *leonek*, *leuvennek*, *levenek*, *leanek*, *louanek*, (irl.-, schottl.-, yorksh.-) engl. *lait*, z. T. auch *laid*, *late*, *leet*, *laith*, *lythe* (so nach Wright; in Murrays Wtb. finde ich noch die Schreibungen *lyth*, *lithe*, *lyd*; nach Rolland Faune III, 111 auf den Orkneys *lyth*, *lyfish*), norw. *lyr*, altnord. *lŷrr* (schwed. *lyrblek*), welches wiederum zu *lys* „Licht", „licht" gehört. Das bret. *libour* (*libontr*) stellt Ernault Gloss. du moyen-breton S. 366f., indem er ihm die Bed. „kleiner Pollack" gibt, zu *libostren* „Kot", die andern bretonischen Formen aber leitet er ebd. S. 364 von **leffn* „glatt" = korn. *leven* ab; es war jedesfalls für sie auch kymr. *llofen*, *llofenan* zu berücksichtigen, der Name der vorwiegend im Süfswasser lebenden „Quappe", „Rutte" (gadus lota L., lota vulgaris Cuv.; franz. *lotte* — „origine inconnue" Dict. gén. — stammt wohl aus dem Deutschen, indem es im Anlaut durch ein gallisches Wort beeinflufst worden ist). In die romanischen Formen scheinen sich keltische und germanische Wurzeln zu verschlingen; irgendwo innerhalb dieses „embarras de richesse" mufs der Punkt liegen von welchem das baskische Wort entsprungen ist. Es würde für dieses sogar *llus* genügen: } **lius* u. s. w. (vielleicht stammt auch in hn. *leakume* { l. hn. *lukana*, südfranz. *lucano* „Dachfenster" das *le-* aus einem *ll-* wie es das gleichbed. kat. *lluerna* = gal. *luceira*, span. *lumbrera* hat). — Einfacher und doch schwieriger ist der Fall von *bide* „Weg", das sofort den Verdacht erregt von lat. *via*, gask. *bio*, bearn. *bie* zu stammen. Wenn neben b. *bialdu* { span. *enviar*, südfranz. *envia* sich b. l. hn. *bidaldu* (anderseits g. *bigaldu* und b. *biraldu*) findet, so kann sich hier *bide* als echtbaskisches Wort eingemischt haben, wie in l. *bidai* { span. *viaje*, bearn. *biadge* und in nn. *bidasa* { bearn. *biasse*, span. *biaza*, welches ja schon im Romanischen selbst durch **via* aus *besace*, *bizaza* umgestaltet worden war. Auch sind keine Nebenformen von *bide* gebucht (vgl. z. B. *biga*, *bida* { *bia* „zwei" von *bi* + *a*), und für *-e* würden wir eher *-a* erwarten. Der Bedeutung und dem Gebrauch nach — es ist auch als zweiter Teil von Zusammensetzungen beliebt — macht das Wort einen ganz volkstümlichen Eindruck, was aber mit der Annahme einer sehr frühen Entlehnung wohl vereinbar wäre. Wenn übrigens *bide* auch zuweilen mit „es scheint" übersetzt werden kann (z. B. *bide dator* „es scheint dafs er kommt"), so dürfen wir doch nicht an lat. *videtur* denken; denn streng genommen ist es so viel wie „es ist Möglichkeit", *il y a moyen* (ähnlich *omen dator* „es heifst dafs er kommt"). Wie dem auch sei, als ganz unbegründet dürfen wir jenen Verdacht vorderhand nicht zurückweisen. — Alle die Einschaltungen von denen ich bisher gesprochen habe, beruhen auf umgekehrter Aussprache. Freilich läfst sich diese Ursprungsweise nicht fest gegen die andere abgrenzen; denkbar wäre es dafs z. B. *lea* } *lega* nicht indirekt einem *lega* } *lea*, sondern direkt

einem *lio* } *ligu* folgte, in welchem *-gu* für *-wu*, *-u* einen selbstständigen Lautwandel darstellte. Das Romanische legt es uns ja nah die Einschaltung von *g* und gleichermafsen die von *b* vor *u* in diesem Sinne aufzufassen; *-bu-* und *-gu-* sind als gegenseitige Varianten im Baskischen besonders häufig, woraus manchmal auch für das Romanische etwas zu gewinnen ist (z. B. ein **ruebu* } g. hn. *erregu* = nav.-span. *robo*, alt *arrobo* [Eguilaz Glos. S. 289 f.] „Getreidemafs"; b. g. hn. *erregu* ist auch { span. *ruego*). Es gibt andere Fälle mit denen es sich ähnlich verhält; so kann das oben angeführte *biraldu* indirekt analogisch auf *bialdu* zurückgehen, aber ebensowohl vermittelst eines ganz gewöhnlichen Lautwandels auf *bidaldu*. Kurz, es drängen sich hier die Möglichkeiten, indem noch solche hinzukommen die ich nicht angeführt habe. Haben wir z. B. in b. *biburdiña* { span. *bigornia*, südfranz. *bi(g)orno* „Hornambos" den eben berührten Lautwandel zu erblicken oder Assimilation an den Anlaut oder Einflufs von b. *burdiña* „Eisen" (der ja in der Endung deutlich ist, aber vielleicht erst auf ein **biburnia* gewirkt hat)? Und ist in (Fabre) *belatše*, l. *belašte*, b. *bilisti* — diese und alle folgenden baskischen Wörter bedeuten „Bandschleife", „Rosette" u. ä. — { südfranz. *belesso*, *-iso* (wie *beluro*, *belori* u. ä.) „Frauenschmuck", „Flitter" u. ä. erst das *l* ausgefallen: b. *biatšin*, *biutšin*, *biestin*, und daraus b. *bibista* (mit Zerdehnung g. *biribista*), g. l. (Larr., Mant.) *(t)šibista* (*-e*) (vgl. b. *bitši* „Putz") geworden, wie anderseits g. *bigazte*, b. *bigizta*, *bigita*, *bigitšin*, mit Umstellung *gibizta*, *gibita*, *gibiztin*, *gibili*, *kibisten*, *kibil*, (auch g.) *kibista*, oder verdankt das zweite *b* dem ersten seinen Ursprung, oder hat sich franz. *bibi* „Halsbändchen" (nn. *bibi* „Früchte, Geld u. s. w. aller Art") oder südfranz. *bèbèi* u. ä. „Putz" eingemischt? — Wie wenig mit allgemeinen Regeln auf diesem Gebiete des intervokalischen Konsonantismus auszurichten ist, das hoffe ich schliefslich an zwei Wörtern recht eindringlich vor Augen zu führen. Das eine ist s. *amiñi*, von welchem Uhlenbeck a. a. O. S. 48 f. sagt dafs es vielleicht aus gleichbed. l. *amigi* (bei Lécluse und Aizk., nicht bei A.) entstanden sei, doch könnten wir für den Augenblick Sicherheit noch nicht erreichen. Lautlich ist die Gleichung unanfechtbar, nur liegt kein zwingender Grund vor von der zweiten Form auszugehen, die sich nicht leicht mit lat. *mica* vereinigen liefse; das *a-* bliebe befremdend, und es lautet zwar span. *miga*, aber bearn. *mique* (*micot* } nn. *miko* „ganz kleines Stück"). Die erste Form läfst sich in zweifelloser Weise deuten. Ganz wie der Italiener sagt: *in un ammen* „in einem Augenblick" (umständlicher *quanto è dire un ammen*, val. *en un dir amen*; einen etwas längeren Zeitraum drückt *in un ave* aus = franz. *dans un avé*, span. *en un avemaría*), so der Baske (b.) *amen baten*, und in dem Sinne „von einem Augenblick zum andern": (Pouvr.) *amenetik amenera* („de temps en temps" ist wohl nicht genau). Dafs b. l. hn. *amen* die Bedeutung „Augenblick" hat, dazu hat jedesfalls die Ähnlichkeit mit rom. *momen(t)* beigetragen, welches selbst sich nur im Sulischen wiederzufinden

scheint, als *mement, memento.* Hier haben wir, um es nebenbei zu sagen, noch etwas anderes als Vokalangleichung, nämlich (wie in *sekula[n]* „niemals“) das Echo der priesterlichen Stimme, die jedes *momentum* zu einem *memento mori* umprägt. Wie aber lat. *momentum* nicht nur den kleinsten Teil der Zeit, sondern dann auch des Stoffes bezeichnet (rum. *mică* „Augenblick“ hat die umgekehrte Entwicklung hinter sich), so bedeutet auch hn. nn. r. *amen* „Stückchen“ (z. B. „Brot“), und, wie es scheint, ohne Verkleinerung „Bissen“. Es ist fast selbstverständlich dafs sich allg. *a(h)o* „Mund“ mit *amen* zu hn. r. *aomen*, l. nn. s. *ahamen* „Bissen“ verbunden hat, wie mit allg. *omen* „Gerücht“, „Gerede“, „Ruf“ zu g. b. *aomen*, b. *aumen* „Ruf“, „Rede“. Aber nn. *ahamen* kommt auch im allgemeinen Sinne vor, zur Verstärkung der Negation: nn. *ahamenik eztu, eztaki* „er hat — weifs nichts“. An *amen* schliefst sich nn. *amiño* „ein klein wenig“, (nach Sal. auch) „ein kleiner Augenblick“, ebenso nach Darr. nn. *amuño*; s. (nach Darr. auch nn.) *amiñi* hat nur die erstere Bed. Für dieses würde *amigi* eingetreten sein, wenn es überhaupt vorhanden ist. — Mein zweites Musterstück ist *kaden* b. „traurig“, „gelähmt“, „feige“, l. „saumselig“, „zuletzt kommend“. Chaho, der etwas andere Bedd. angibt („untauglich“, „töricht“, auch von Sachen) spricht dem Worte den altbaskischen Charakter ab und denkt an eine Ableitung von *cadere*, wenigstens eher als an eine solche von *catena*; man möchte ihm, besonders wegen des prov. *cazen* „epileptisch“, fast beipflichten. Indessen hat unser Wort noch zwei andere Bedd.: 1. b. g. hn. nn. r. „Nachgeburt eines Tieres“, 2. b. „das letzte Ferkel eines Wurfes“ = span. *gurripato*; aber deren Zusammenhang mit den andern ist unverkennbar. Die Nebenform l. nn. s. *k(h)adan* ist als „Nachgeburt“ und (s.) „Nachzügler“ gebucht, s. *kadan-tšerri* als „gurripato“ (nn. s. *kadan* „sympathischer Mensch“, nn. *karan*, nn. s. *kaan*, nn. *kabana* „sympathisch“ ist ⟨ rom. *galan[t]*). *Karen* bedeutet g. hn. „Nachgeburt“ und g. „Zwerg“; *kain* aber, wenn wir die Bedd. b. „Nebel“ (⟨ span. *calina*; vgl. ast. [Vigón] *cain, cainada* „Nebel auf dem Meer“), „grofse Wolken“, „Angelaufenheit des Glases“, sowie g. hn. „Eisenspitze des Stachelstockes“ (= b. *gain* eig. „Oberes“) abgetrennt haben, ist nicht blofs r. „gurripato“, sondern auch b. „eitrige Masse“ (z. B. Augenbutter) und „Schmutz der von den Zitzen der Kühe, Schafe und Ziegen an den Händen bleibt“. Das führt uns zu *cacare*, und zwar auf doppeltem Wege. Einmal bezeichnet allg. *kaka* jede Art schmutziger Ausscheidungen am Menschen, so *begi-kaka* „Augenbutter“ (vgl. ital. *caccola*), *beharri-kaka* „Ohrenschmalz“, *sudur-kaka* „Rotz“. Sodann haben wir südfranz. *cacal, cacoi, cacoua, cagonis, cagandre* u. a. im Sinne von „gurripato“, „Nesthäkchen“; vgl. das mallork. *cágola*, welches einen kleinen, schwächlichen oder auch häfslichen, lächerlich aussehenden Menschen, ein verbuttetes Kind (span. *redrojo*), ein zu kleines Tier bezeichnet. Es wird also für das Baskische **kak-in*, mit einer romanischen Endung, anzusetzen sein, in welchem dann das zweite *k* durch Dissimilation

beseitigt worden ist. Auch in andern Ableitungen steht *kad-* für *kak-*, so in nn. *kadura*, beschimpfendem Adj., l. *kaduritsu* „ruhrkrank", g. nn. *k(h)aduri* „Blumenstaub".[1]

Wie schon angedeutet, entsprechen gewisse Vertauschungen zwischen anlautenden Konsonanten solchen zwischen inlautenden, das heifst, nur im allgemeinen; wie z. B. *abo*, *ado*, *ago*, *aro*, *ao* nebeneinander stehen können, so auch *bo-*, *do-*, *go-*, *o-* (nicht *ro-*, weil *r* im Anlaut verpönt ist). Mit andern Worten, die gleiche Willkür — sit venia verbo — wie im Inlaut herrscht auch im Anlaut, und das läfst sich nur dadurch erklären dafs auch der Anlaut einmal von dem vorhergehenden Laut abhängig war. Aber irgend welche bestimmte Verhältnisse lassen sich nicht mehr erkennen, am wenigsten die Umstände der Erstarrung; die Dinge liegen ähnlich wie im Sardischen, wo sie ja auch bei dem stets antwortbereiten Meyer-Lübke ein Dutzend Fragen hervorrufen (Zur Kenntn. des Altlog. S. 27). Um ein Mifsverständnis zu vermeiden, wiederhole ich dafs ich bis jetzt keinen Anlafs gefunden habe auch dem Wechsel zwischen Tenuis und Media satzphonetischen Charakter beizulegen. Aber für log. *ertiga* neben *bertiga* { *pertica*, *bodale* neben *gotale* { *cotale*, *battia* neben *attia* { *captiva* u. s. w. wird man im Baskischen genug Analogieen finden. Ich mufs nun zuerst hervorheben dafs das Baskische, welches selbst keine Präfixe zu brauchen liebt, auch in den Lehnwörtern solche oder was ihnen ähnlich sieht, gern beseitigt, z. B. *bialdu* (s. oben S. 26) { *envia(r)*; b. *gubio* „Speiseröhre" { *ingluvies* (vgl. bearn. *galabia* „Kehle des Rindes")?; nn. *laustro* „Zuflucht unter einem Vordach" von span. *balaustrada* (g. hn. *kalostra*)[2]; g. *mantal* { hn. *debantal*, nn. *dabantale*, s. *damentara* (Gèze *dabentia*, Chaho *dabantiera*, *dabantira*) { span. *avantal*, *devantal*, *delantal*, südfranz. *devantal*, *damantal* u. ä., auch hier schon *bantal*, *vantal*, *mantal*; b. *abil*, b. g. *abail*, b. *abaila*, l. *habaila*, l. nn. s. *habal*, nn. *habel*, *abala*, hn. *afrail* { franz.-bask. *dafail* (nicht bei A., nur bei Fabre, ebenso wie *dafailari* „Schleuderer") { *fundibalus* (*-bulum*) } altspan. *hondijo*, altfranz. *fondèfle*? (der Sache nach könnte man sehr wohl an ein alteinheimisches Wort denken; *abalarri* „Schleuder" bei Fabre bedeutet wohl eigentlich „Schleuderstein", und daraus ist durch Umstellung entstanden das auch von A. aufgenommene ? *halibar* „Schleuder"); g. *ipuru*, (Larr.) *ipurka* (nicht bei A.), (Larr., Fabre) *likabra* (als bask. nicht bei A., wohl aber als span. unter *arabota*; Umstellung der Konsonanten und dazu das *l-* des Artikels!) { *juniperus*. Mancher

---

[1] A. setzt als zweite Bed., nach Salaberry, hinzu: „evacuación mucosa, espermática"; aber Sal., der auch für die erste angeführt wird, hat nur: „pollen spermatique".

[2] Wir haben hier gleichsam das Stammwort mit dem Sinne der Ableitung. Wortverkürzungen welche eine Verlegung des Tones im Baskischen voraussetzen würden, sind mir nicht vorgekommen. B. *bildri* bedeutet zwar wie span. *piltraca*, *piltrafa* „elendes Fleischstück", aber zunächst „Fetzen" und wird dann einem **pilteria* (Larr.: *filderiak*, ropaje) entsprechen, (s. Ztschr. XI, 497. 512).

baskische Anlautswechsel bezieht sich auf romanischen Inlaut, z. B. b. g. nn. s. r. *gezlera* } b. l. hn. nn. s. *ezlera* } b. g. *dezlera* von span. *aguzadera*, südfranz. *agusadouiro* „Schleifstein“. Die Schwingungsweite innerhalb deren Inlaut und Anlaut sich differenzieren können, möge durch ein gemeinsames Beispiel dargetan werden, welches den gleichen Konsonanten in beiden Stellungen enthält. Das einfache *baba* (so span.) „Geifer“, welches gewifs schon dem Vulgärlatein angehörte, scheint sich im Baskischen nicht erhalten zu haben (das Bretonische hatte *baô* dem Französischen entlehnt; es ist nun durch *babouz*, *baouz* ersetzt, das z. T. auch noch dem Sinne nach franz. *baveux* entspricht), und ob davon r. *babada* „Tau“ (vgl. südfranz. *bavuno*, gal. *babujada* „feiner Regen“) abgeleitet ist, steht mir wegen r. (l. nn. s.) *bafada* „Dunst“ nicht ganz fest. Sicherlich aber besitzt das Baskische die beiden romanischen Bildungen **babumen* (südfranz. *bavun*, piem. *bavüm*) und **babucea* (mail. *baüša*; vgl. gen. *baüssâ*), welche „Geifer“ und z. T. auch andern „Schaum“ bedeuten. Ich versuche die vielen Formen in eine gewisse Übersicht zu bringen:

l. *habuin* — l. *kaburiñ*, *-in*
l. (Darr.) *haburin*
nn. *aun* — l. (Darr.) *gaurin*
nn. *ahun* — s. *gahün*
s. *bahüts* — l. *gahuts*
nn. r. *agun* — nn. *hagun*
b. g. l. *barauts*
b. *baraus*

Die verschiedenen Konsonanten schwinden nun keineswegs mit gleicher Häufigkeit im Anlaut. Aber selbst das unbaskische *r-* fällt, wenn es zu Beginn einer vortonigen Silbe steht, zuweilen ab, während es in der Regel durch Vokalvorschlag gehalten wird. So g. *inkurrio* { span. *rencor*; b. *izendru* { span. *residuo*; s. *hereza*, *-e* { **(r)edesa*, franz. *résîda* (nicht etwa { bearn. *arresera*). So erkläre ich mir b. *asterren*, *azterren*, g. *aztar(na)* „Spur“ von einem *rastr'* neben allg. *arrasto*, *(h)erresto* „Spur“ von span. *rastro* (r. *garraztulu* „Rechen“ ist nicht etwa { lat. *rastrum*, sondern steht für r. nn. *arrastelu*, l. nn. *-ztelu-*, g. hn. *arrastalo*, hn. *-ztalu* { südfranz. *rastèl*, bearn. *arrastèt*). — *T-*, *d-* pflegen zu bleiben, von Fällen der eben genannten Art abgesehen (z. B. l. *erdeiñu* „Abneigung“, „Verachtung“ { **disdignu*; wegen *rd* { *sd* vgl. *morde* S. 9). In g. l. hn. *aztatu*, l. nn. *haztatu* „tasten“, „betasten“, hn. *astatu* „erreichen“ { **taxitare* ist *t* vielleicht durch Dissimilation entfernt worden, oder durch Einflufs von *hatz* „Finger“ (wozu es van Eys ohne weiteres stellt); wir haben daneben l. nn. *dastatu*, welches nur „kosten“ bedeutet, während das gallorom. *tastare* auch „kosten“ bedeutet (*haztatu* bei Haraneder Luk. 10, 25 war zwar mit „probar“, aber nicht mit „goûter“ zu übersetzen). Kommen mehr Belege für den Abfall des dentalen Verschlufslautes ans Licht, so wäre zu fragen ob b. g. hn. *epel*, l. nn. s.

ephel „lau“ nicht etwa auf **tepulus* (Rom. Etym. I, 39) oder auf eine ältere entsprechende Wortform der arischen Sprachen zurückgeht (was nicht wunderbarer wäre als die Übereinstimmung von georg. *tphili*, *thbili* „warm“ mit slaw. *teplŭ* u. s. w.). Ein sehr junger Fall ist gewifs b. *ipo* „Naturell“, „Knirps“ { span. *tipo.* — Am häufigsten schwinden *k*-, *g*-, z. B. g. *amarra* { *kamarra*, mit Zerdehnung b. hn. *karramarro* (vgl. hn. l. *kam*-, *karamartza* „Art Hummer“) „Krebs“ { *cammărus* + *-arr-*; g. *amaña* „Hirtenlager“ { guienn. (Gir.) *camagno* „Fischerlager“ (*cama* + *capanna*; vgl. l. hn. nn. *kamantza*, nn. *kabantza* „Hirtenlager“); l. *opor*, *ophor*, span.-b. *oporro* { l. nn. *gopor*, nn. *gophor* { g. hn. r. *kopor*, s. *khopor* „Napf“, „Schale“, „Schüssel“, „Becher“ u. s. w.[1] Und am häufigsten tritt demgemäfs auch *g*- (*k*-) hinzu, besonders ist *ga*- { *a*- häufig, z. B. nn. *gahamu* { allg. *(h)amu* { *hamus*, bearn. *am* „Angelhaken“; nn. *gakulu* { b. g. *akulu*, b. g. nn. r. *akuĺu*, s. *akülü* { **acuculus* „Treibstachel“, was sogar die bearnische Aussprache einigermafsen beeinflufst zu haben scheint; man vergleiche bearn. *garransous* (neben *ransut*) { südfranz. *ransous* „ranzig“ mit nn. *garrantzatu* „ranzig werden“, ferner bearn. *garraspa* „das Innere einer Tonne abkratzen“ { *arraspa* „abkratzen“ (vielleicht + *g(ar)rapa*?), *garroc* (im Gebirge) { *arroc* „Fels“ im allgemeinen mit b. *garraztelu* „Flachskratze“, r. *garraztulu* „Rechen“ (s. vorh. S.) und b. *garramaztu* „Heiserkeit“ { span. *romadizo* „Schnupfen“. — Was endlich die labialen Verschlufslaute anlangt, so fallen sie im Anlaut vor nichtlabialem Vokal nur selten ab. *P*-, *b*- sind auch die regelmäfsigen Vertreter von *f*- und *v*-; wo aber *f*- fehlt, können wir im Zweifel sein ob nicht span. oder bearn. *h*- herübergenommen worden ist, so z. B. r. *aba* von allg. *baba* „Bohne“ (damit zusammengesetzt b. g. hn. *abazuza*, l. nn. *babazuza* „Hagel“) { lat. *faba* oder von span. *haba*, bearn. *habe*? und b. *aba*, *abe* „Honigwabe“ von **baba* { lat. *favus* oder von altspan. *havo*? Im zweiten Fall sinkt die Wagschale zugunsten einer frühromanischen Entlehnung mit *f*-; denn die herrschenden Formen (und vielleicht auch die angeführten) für „Honigwabe“ weisen auf ein **favare* (oder *-rium*) zurück, das mir sonst nur aus dem Italienischen (*fiare*, *fiale*) bekannt ist, nämlich: b. *abai*, *abao*, *abau*, *abara* (in der Zs. *abarauts* „leere Honigwabe“), und mit dem gleichbed. rom. *bresca* sich verschlingend oder in ihm aufgelöst: g. *abaraska*, g. hn. *aberaska*, g. nn. *beraska*, hn. *bereška*, g. l. s. *breska* (nn. *breska* „résidu des alvéoles de cire égouttées“ Sal.). Ein Wort in welchem ich Abfall

---

[1] Es liegt natürlich lat. *cuppa* zu Grunde, an welches die Endung *-orr-* angetreten ist (*opora* bei van Eys wird auf einem Irrtum beruhen). Da *oporro* sich in der Bedeutung dem span. *porrón* „Art Wasserkrug“ sehr nähert, so wird Larramendis Annahme dafs das letztere dem ersteren seinen Ursprung verdanke, zu billigen sein. Lacoizqueta S. 155 sagt: „Con su madera [der Birke] se hacen los tradicionales *kaikus* y *oporres*, vasos de madera en que se sirve la leche [A. hat *gopor bat esne* „eine Schüssel Milch“] y que tambien se usan en Suiza.“ Wie nun das eine Wort sich auf beiden Gebieten findet (s. oben S. 21), so auch das andere; wie der Molkenlöffel und der Rahmlöffel in gewissen Gegenden der Schweizer Alpen *caucus* heifsen, so in andern *cuppa* (*kŏp* u. s. w.; s. Luchsinger a. a. O. S. 38 ff.).

von *b-* (primärem oder sekundärem) annehme, dürfte für die Deutung der romanischen Wörter bei Körting[2] N. 1252 nicht unwichtig sein: *aska*, b. g. l. hn. „Krippe“, nn. s. r. „Backtrog“, nn. „Tränke“, b. g. „Kübel“ oder „Eimer“, b. „Graben“. Unter den Beispielen welche Uhlenbeck Vgl. Ll. S. 73 für den Abfall von *b-* vor dunkeln Vokalen anführt, findet sich g. *urki* „Birke“, das aus einer germanischen Sprache entlehnt sein soll. Ich habe das früher bezweifelt; dieser Zweifel ist nun durch nn. *burkhi*, s. *bürkhi* niedergeschlagen worden. Freilich läfst sich vorderhand nicht sagen aus welcher germanischen Sprache das Wort stammt, ja nicht einmal ob nicht etwa aus einer andern arischen; Lacoizqueta S. 155 hat unter den spanischen Namen der Birke *bierzo*, über dieses müssen wir erst näher unterrichtet werden. Eine noch gröfsere Schwierigkeit bietet ein zweites Wort mit diesem Anlautsverhältnis dar: hn. *burintša*, *burintza* = franz.-b. *uršinš*, *uršainš* (*-ntš*) „Eichhörnchen“; Salaberry übersetzt zwar das Wort mit „belette“, aber wohl aus Versehen, da er auch *anyereyer* so, und zwar richtig, übersetzt. Die Zwischenform begegnet uns in der Zs. hn. *katapurtšintš* „Eichhörnchen“. Es frägt sich ob in *-(t)šin(t)š* das erste *š* zur Deminutivendung oder zum Stamm gehört; vgl. hn. *katajošintša*, g. *katakušantša* „Eichhörnchen“ (b. *katakuša* „Edelmarder“; aber b. *kutuša* „Hausmarder“). Ich vermute dafs der Stamm *burt-* oder *burd-* ist, und dann läfst sich das Wort zusammenbringen mit gleichbed. altwallon. *bertisse* (dieses nur vermutlich = „Eichhörnchen“), schweiz.-franz. *verdžassa* [Bridel hat auch *viairdzein*] (greierz.) *vyardzâ*, valdost. *verdžasse*, canav. (valbrozz.) *verdžappa*, sav. (Albertv.) *vardasse*, welche Nigra Arch. glott. ital. XIV, 270 f., XV, 277 f. auf *viverra* zurückführt. Dies Wort scheint schon im Lat. „Eichhörnchen“ bedeutet zu haben; „Frettchen“ beruht vielleicht nur auf örtlicher Differenzierung. Auch im Keltischen hat das entsprechende Wort den ersteren Sinn, und hier findet sich gleichfalls die entreduplizierte Form: ir. *feoróg*, welche ohne Suffix im valsoan. *bęra* vorliegt. Nigra setzt für jene franko-prov. Formen **verricacea* an; ich möchte eher an **verdicacea* oder **verdiacea* denken. Denn es hat sich gewifs ein Wort mit *-rd-* eingemischt; darauf deuten die weiteren Bezeichnungen des Tieres: span. *arda*, *ardilla*, port. *(h)arda*, auch g. *katarde* (aufser den schon genannten Zusammensetzungen mit *kata* vgl. noch g. hn. *katagorri* [eig. „rote Katze“], b. *katamišar* [*misar*, *musar* nach Larr. „Murmeltier“, aus rom. *musaraña* „Spitzmaus“ abgezogen], *katamišin* „Eichhörnchen“). Wie *b-* vor *u* schwindet, so tritt es auch vor *u* ein, z. B. nn. r. *burgoi* „anmafsend“ (*burgoitasun* „Stolz“) { allg. *urgulu*, *-lu* „Stolz“ (Sal. gibt nn. *urgoi* „discret“; dasselbe Wort bedeutet nach van Eys l. „Vorwurf“). Da *u-* gleichsam den Drehpunkt für das Schwanken zwischen *bu-* und *gu-* (*ku-*) bildet (vgl. z. B. nn. *urin* „Fett“ zwischen g. hn. *buriñ* „Eisrahm“ und g. hn. *gurin* „Butter“, „Eisrahm“), so will ich beim Übergang zu den Vertauschungen der Mediae untereinander, diese für die etymologische Forschung bei weitem wichtigste hier gleich anschliefsen.

Ich gestehe dafs mir erst jetzt der Umfang in welchem *bu-* { *gu-*

auftritt, deutlich geworden ist; sonst hätte ich z. B. die Verbindungslinie von dem einen Namen des Erdbeerbaums *kurpitš(a)* zum andern *burbuza* (Ztschr. XXIX, 451. XXVIII, 193) schon früher gezogen. Nun kann ich sie dicht mit Formen belegen: g. *kurpitš*, *kurpitz*, *kurkuts*, *kurkusa*, *kulubiz*, *gurpitz*, *gurbitš*, b. *gurbiza*, *burbuš*, hn. *burbuz*, r. *burbuza*. Aus den zahlreichen Fällen von *bu-* { *gu-* { *ku-* in Lehnwörtern hebe ich zwei heraus die mir besonders merkwürdig vorkommen. Der erste ist: b. *pupera* (nach A. S. 150^c von *pupu* + *bera*), *bupera* { *gupera* { *kupera*, (g. *kuperati*) „zart", „empfindlich", „wehleidig", b. *kopera* (von Kleidern) „weit", „bequem" { altspan. *cobrado* „gut", „tapfer"; der Form nach Radikal zu s. *kuperatü* (*kü-*?) { span. prov. *cobrar*; Chaho verzeichnet *kupera* als Subst.: „Zimpferlichkeit". Die Bedeutungsdifferenzierung geht von ***(re)cuperatus* „rekonvaleszent" aus; die einen nahmen es als „noch schwach", die andern als „schon wieder stark". Ich bemerke nebenbei dafs span. *cobro* „Erhebung von Geldern", „Nutzen", „Sorgfalt", (alt) „Zufluchtsort" in mancherlei Gestalten bei den Basken lebt: *kobru*, b. „Hausgenossenschaft", b. g. „Erfüllung", nn. *kobru*, *koburu* „Benehmen", „Menschenverstand", „Tatkraft", s. *küperü* „Fleifs", *kobe* „Vereinigung" (r. *kobretše* „Gemeindehaus"). Der zweite Fall ist: l. *buthun* „Brief" { l. *guthun*, s. *güthun* „Brief", „Buch" { *kutun*, franz.-b. „Brief", b. g. „Nadelkissen", „Amulet", b. „Skapulier". Hier kann kein anderes Wort zugrunde liegen als *coton*, *algodón* „Baumwolle" (l. nn. *kotoin*, s. *koto*); der Stoff auf dem geschrieben wurde, diente, wie auch sonst, zur Bezeichnung für das Geschriebene, und ob das „Baumwollenpapier" wirklich von Baumwolle angefertigt wurde, oder nicht, ist ganz gleichgültig. Weil man über den Ursprung des span. *gorrión* „Sperling" im Zweifel ist, erwähne ich die entsprechenden, offenbar entlehnten baskischen Wortformen: g. *burrigoi* { hn. *gurrigoi*, (l. *karrajo*, g. *garraio*,) b. *kurloe*, *kurriĺoe* (welches sich merkwürdigerweise von b. *kurriĺo* „Kranich" fast gar nicht unterscheidet; Larr. hat für „Sperling" *kurroe*, ebenso Aizk. aus Pouvreau). Es fehlt aber auch nicht an Belegen für den Übergang von *bu-* zu *gu-*, z. B. b. *gurme* „Nebel" (*gurmeka* „feiner Regen") { span. *bruma* dass. G. hn. *gulunba* „Viehschelle" erinnerte mich im ersten Augenblick so lebhaft an das gleichbed. madj. *kolomp* dafs ich ein Mittelglied im Deutschen suchte. Aber jenes ist nur eine Nebenform von l. hn. nn. *bulunba* dass. { südfranz. *bourroumbo* „grofse Schelle der Müllermaultiere", lautnachahmenden Ursprungs. Dafs von b. hn. *burdi* = b. g. *gurdi* „zweirädriger Karren" jenes das ältere ist, dafür scheint das gleichbed. bearn. *bros* { **birotium* zu sprechen. Den sonstigen, seltneren Wechsel zwischen anlautenden Verschlufslauten begnüge ich mich mit ein paar auffälligen Beispielen zu belegen: b. *gibizta*, *gibiztin*, *gibili*, *gibita* „Schleife", dissim. aus *bibista* (oder umgestellt aus *bigizta*, *bigita*; s. oben S. 27); nn. s. *kefa* { span. *befo*, südfranz. *bèfi* u. ä. „mit vorstehender Unterlippe" (vom Pferd); r. *darga*, dissim. aus r. *garga*, assim. aus hn. s. *barga* { bearn. *bargue* } g. l. hn. nn. s. *garba*, nn. *k(h)arba* „Flachsbreche"; l. *beraturi* (von süd-

franz. *birouno* dass. beeinflufst?) neben r. *garatulu* { l. *daratelu, daraturu*, s. *daaturi*, nn. *deatulu* „grofser Bohrer" { keltolat. *taratrum* } span. *taladro* und } b. *laratro* dass. Dissimilation haben wir z. B. auch in g. *dobela, dobera* und b. *labera* (mit Einmengung von *labe* „Backofen"; vgl. l. hn. *labeltze* „Gewölbe des B.") „Gewölbe (bes. des Backofens)" { span. *bóveda* dass.; Assimilation hingegen z. B. in s. *binbalet* aus (hn. *bingalet* oder) g. hn. nn. *ginbalet* { südfranz. *guimbelet* „kleiner Bohrer". Wortmischung liegt oft deutlich vor, z. B. in b. *karabela* „Mühlklapper" { span. *tarabilla* dass. + l. hn. nn. r. *kalaka* ({ franz. *claquet*) dass. Auch in b. g. *bandil* „schlaff", „nachlässig", { span. *gandul* S. 17; nur hat sie hier schon im Romanischen stattgefunden: bearn. *bandoulè* „Vagabund" (+ südfranz. *bandouliè*, span. *bandolero*, „Strafsenräuber"). Andre Male ist sie schwer erkennbar, so in nn. *blunda* } l. *drunda*, g. l. hn. nn. *dunda*, b. *tunda* } altfranz. *tondre* „Zunder" (guienn. *toundre* „verfaultes Holz") + südfranz. *bloundo* „Blonde"? und in g. hn. *kalostra* „Balustrade", + b. g. *kale* } span. *calle* „Strafse"? Nie aber ist der Verdacht auf sie ganz ausgeschlossen.

Bei der Veränderlichkeit des Anlauts spielt ferner ein Umstand mit auf den ich schon Ztschr. XI, 483 hingewiesen habe. Der romanische Artikel der im Romanischen selbst zuweilen mit dem Substantiv verwachsen ist, erscheint den Fremden leicht als dem letztern stammhaft zugehörig, besonders dann wenn sie in der eigenen Sprache überhaupt keinen Artikel besitzen oder, wie die Basken, einen nachgesetzten, den sie, ohne grammatische Kenntnis, mit dem vorgesetzten nicht zu identifizieren vermögen. So gibt es denn eine ganze Reihe von Lehnwörtern im Baskischen deren *l-*, *la-* ein mifsverstandener romanischer Artikel ist, z. B.:

l. nn. *lakrikun* „kokette Frau", l. „launisches Kind" } l. nn. s. *kriket* „elegant" (*kriketu* „sich putzen") } südfranz. *criquet*, *cricot* „Schnarrheuschrecke" (altfranz. *crequet* = *cigale*) + franz. *coquet*.

hn. *lanperna* } b. *anperna* } franz. *bernache* „Entenmuschel".

nn. *lanthorna* „Leber" } (?) *antõrna* „Mastdarm" } (Fabre) *entrañak* (Pl.) } span. *entraña* „Eingeweide"; vgl. *gibel*, allg. „Leber", l. hn. nn. s. „Hinterer", „Rücken", nn. auch *gibel-lanthorna* „Leber".

b. *lantrotša* „Kerzenhalter" } span. *antorcha* „Fackel", „Kerze".

b. *latrontša, lantrotša* „Eiszapfen", dass. W. wie das vorherg.; vgl. südfranz. *candèlo* } s. *kandalu* „Eiszapfen".

r. *lenbreiña* „(Tier) mit sehr eingefallenem Bauch" } südfranz. *empren(ch)* „eingedrückt"?

r. *libraka* } g. l. hn. nn. s. *(h)iraka*, hn. *iralka* } bearn. *irague*, südfranz. *ebriago* u. s. w. „Taumellolch".

s. *litšiprin* „Hippe" von südfranz. *serpo* dass.

b. *loragiño* } span. *orégano* „Dosten".

Auch vor einem unursprünglichen vokalischen Anlaut findet sich ein solches *l-*, so l. nn. *lespada*, l. *lespara* } b. g. hn. nn. r. *ezpada*, b. g. *ezpara*, *espara*, nn. *espare*, s. *espari* „Bremse" (A. setzt

„mosca verduzca“ = „tábano“) } gal. *néspera*, ast. *aviéspara*, bearn. *brèspe* (auch ostfranz. Mdd. weisen **vespera* } **vespula* auf) „Wespe“. Wie hier *l*- die Stelle von *v*- einnimmt, so wahrscheinlich die von *f*- in g. l. nn. *listor*, nn. *leizor* „Hornis“, l. *lištafina*, g. hn. *listame*, g. *liztame* „kleine Wespenart“, g. *listor* „Stachel der Schlange“; vgl. b. g. *misto* „Stachel der Biene, der Schlange“, l. *isto*, *ištor* „Pfeil“ (s. Ztschr. XI, 489). Und so erklärt es sich dafs schliefslich *l*- einen anlautenden Verschlufslaut, besonders den ihm nächst verwandten dentalen verdrängt: der vokalische Anlaut liegt wenn nicht materiell, so dynamisch mitten inne. So:

r. *lantza* } allg. *dantza* „Tanz“.

g. l. hn. nn. *lardai* „Schwungbaum“, „Deichsel des Wagens“ } g. *dardai* „Pfeil“, „Lanzenschaft“, l. nn. *darda* „Pfeil“ (vgl. span. *lanza* „Deichsel“, *flecha* „Langbaum“).

g. *latil* } *datil* } span. *dátil* „Messerscheide“ (Muschel).

allg. *leka* } b. nn. s. *t(h)eka* } südfranz. *teco*, bearn. *teque* „Schote“.

b. g. l. hn. *lema* „Steuerruder“ } lat. *temo* „Deichsel“ { lang. *tímo* „Steuerruder“ vgl. span. port. *leme*, franz. span. *limon*.

liferent (Chaho) } *diferent*.

nn. *lipizta* } südfranz. *disputo*.

g. *listila* „Dachtraufe“ von **distillare*?

nn. *lizifrina*, *liziprina* „Disziplin“.

l. *lezoin*, *lesuin*, hn. *lezoi* „Graben“, „Hecke“ } nn. *phezoin* „Umwallung“ (s. Ztschr. XI, 482 f.).

g. *liper*, l. *lipher*, l. nn. *lip(h)ar*, l. *linber*, *linbur* } b. *ipir* „ein wenig“ (g. *lipar* „Augenblick“; vgl. oben S. 28, Z. 6) = „ein Pfefferkörnchen“ } l. nn. *bip(h)er*, g. hn. nn. s. r. *piper* „Pfeffer“? Vgl. einerseits nn. *iphĩta* „sehr klein“, b. *ipotša* „Sächelchen“, „Zwerg“, *ipo* „kleine Person“ (doch s. oben S. 31, Z. 5), anderseits *pipi*, nn. „Bébé“, hn. „grano“, „grain“, welches mit span. *pepita*, franz. *pepin* u. s. w. auf ein lautsymbolisch gestütztes *piper* zurückgeht.

g. *lizifru* „Krippe für Schafe“ } span. *pesebre*.

nn. *lebra*[1] } l. *kerba* „Kastanienblüte“, b. *garba* „Kastanien-“, „Maisblüte“, g. l. hn. *gerba* „Kätzchen“, „Blüte der Kastanie, des Maises u. s. w.“ } rom. *garba* „Garbe“ (vgl. bearn. *charlite*, *cherlite* „Kätzchen“ bot.).

Auf dem Verhältnis zwischen dem unbestimmten und dem bestimmten Artikel beruht: b. *labera* „Loch das man in das Ohr eines Tieres macht“ } südfranz. *nafro* „Schnitt“ u. s. w. Hiermit hängt nun auch noch die Neigung zusammen dem *l* durch Metathese die Anlautstellung zu geben, z. B. g. *labana*, b. hn. *labaiña* } l. *nabala*, nn. s. *nabela* } gal. *naballa*, span. *nabaja* „Messer“; nn. *lamur* „(es

[1] Mit dieser Umstellung *br* } *rb* vergleiche man die in nn. s. *inobre* (} nn. *iñaurre*, *inhaurre*) „ungeheuer“ Adv. } **enorme*.

ist) Schade“ } *malur* „Unglück“; *laratro* s. vorh. S. oben. In l. hn. *lilura* „Delirium“, „Schwindel“, „Verblendung“ ist *l-* durch Assimilation aus *d-* hervorgegangen, und zwar zunächst im Verb g. l. hn. nn. s. *liluratu*, l. *luluratu* { (Chaho) *duluratu* } „blenden“ } *delirare*.

Die entgegengesetzte Erscheinung dafs stammhaftes *l-* in Lehnwörtern für den Artikel gehalten und deshalb beseitigt wird, kommt etwas seltener vor, z. B. b. l. s. *adrilu*, b. l. *adrailu*, l. *adarailu* } span. *ladrillo* „Ziegelstein“; g. *akaiñ*, *akaña*, b. *akan*, *aken* } l. *lakain* { bearn. *laganhe* „Zecke“ (von *locusta* mit Suffixvertauschung); b. *anproi* „Lamprete“ { franz. *lamproie* oder span. *lamprea* (sonst bask. — nicht bei A. — *lanparda*; vgl. wall. *amproie*, val. *amprea*).

Von diesem Auf- und Niedertauchen eines anlautenden *l* in Lehnwörtern sind nun auch anscheinend echtbaskische Wörter ergriffen worden; so aufser den beiden von Uhlenbeck in „unklarem Verhältnis“ befundenen *urrin* = *lurriñ* und *istu* = *listu*, noch andere, vor allem das alte Wort für „Geifer“, das merkwürdigerweise eine gleich starke Formendifferenzierung aufweist wie das entlehnte (s. oben S. 30): l. hn. nn. *(h)erde*, b. l. nn. s. r. *(h)elder*, l. nn. r. *eldar*, l. nn. s. *heldor* (g. *bilder* — l. *gerle* — b. *adur*, r. *gador*) = g. hn. n. *lerde*, davon abgeleitet l. hn. nn. *lertzo*, *-u* und, mit einer Endung romanischen Anscheins, g. hn. *lirdinga*, g. l. hn. nn. *lingirda*, l. *ligarda*, welche „Schleim“ der verschiedensten Art bedeuten. In andern Fällen scheint es sich um Lehnwörter zu handeln ohne dafs sie als solche erweislich wären, so b. g. *intsusa* = hn. *lintsusa* „Hollunder“ (an port. *engos*, also an eine Verwechslung von „sambucus ebulus“ mit „sambucus nigra“ können wir schon deshalb nicht denken weil jene hn. *anyura* heifst); hn. *andes* = b. g. *lantes* „ein gewisser Fisch“ (jenes wird allerdings mit „curbina“ wiedergegeben, das würde „Umberfisch“ sein; das andere mit „berrugate“ und „muge“ — das letztere ist „Meeräsche“).

Wenn wir nun im Kreolischen je nach der Bedeutung des Substantivs ebensowohl den Plural wie den Singular des Artikels anwachsen sehen (*zistoire* „Geschichte“ wie *lasalle* „Saal“), so dürfen wir im Baskischen ein gleiches erwarten, und ich kann in der Tat schon jetzt einige Beispiele davon vorlegen (Pouvreau schreibt *s* für *z*):

l. (Pouvr.) *saltza* { b. g. hn. *altza*, *altz*, l. nn. s. *haltz* { span. *aliso* { got. **alisa* „Erle“ [1].

l. hn. nn. s. *zerba* („Mangold“, Sal.: „Suppenkraut“) { (*herba*), südfranz. *erbeto*, *erboulat* dass. (das von Larr. mit der

---

[1] Sollte nicht hierher kal. *duzinu* zu stellen sein? Salvioni Arch. glott. ital. XV, 451 erklärt es } **alnicius*, aber die (gewifs örtlich davon getrennte) Form *ticinu*, nach S. } **alniccētino* oder **alnicētu*, scheint mir eher dagegen als dafür zu sprechen. Der Anlaut von kat. *alsina*, port. *azinho* } **ilicina*, *-us* „Steineiche“ erregt den Verdacht eines Einflusses von seiten des germ. Namens der Erle.



Bed. „Senfpflanze" verzeichnete *zerba* ist natürlich { prov. südfranz. *serbe* { lat. *sinapis*).

l. *serra, zerra,* (Pouvr.) *sarrai* { b. g. l. nn. s. r. *arrai* { gask. *arraio* „Rochen" (man bemerke dafs allg. *arrài(n)* „Fisch" und „Forelle" bedeutet).

Auch im Romanischen selbst kommt dergleichen vor; aus dem Bearnischen sind mir gegenwärtig: *sabarcou,* Dem. *sabarcot* „abgetragener Schuh" { span. (auch bask.) *abarca* „Art Bauernschuh", und (Aspe) *sampoulhe* { span. *ampolla,* südfranz. *ampoulo* „Hautblase".

Auch vor einem unursprünglichen vokalischen Anlaut findet sich ein solches *z*- und auch ohne dafs dieser als Mittelglied belegt wäre, so:

l. *zamar,* (Pouvr.) *šamar* { g. *amarrak* { *amarra* „Krebs" (s. oben S. 31); auch g. *tšangurru* „Krebs" gehört hierher, nicht zu span. *cangrejo* (**kanburro* ist Mittelstufe; vgl. span. *gámbaro*).

l. (Pouvr.) *zamastra* „Lager", „Bett" { b. l. *kamastra* „Hängematte", span. *camastro* „schlechtes Lager" (vgl. g. *amaña* a. a. O.).

l. nn. *zaramatika* „Verwirrung durch Schikanen" { span. *gramática* (*gr. parda* „astucia", „picardía"; vgl. franz. *grimoire* { *grammaire*) } l. hn. *kalamatika,* b. g. *kalamatrika* „Geschrei in der Unterhaltung", bearn. *galamanhe,* franz. *galimatias* „verworrenes Geschwätz".

l. *zirtoin* { g. *girtoi,* b. l. *girten, girt(h)ain,* nn. *girtin* { hn. *kirtain,* b. g. *kirten,* g. *kerten* „Messergriff", „Pflanzenstiel", „Henkel" { altfranz. *helt* „Degengriff", im Bask. mit romanischer (dem.) Endung versehen. Aus einer Form ohne Endung entsprang gleichbed. l. hn. nn. *gider,* nn. *gidar,* hn. *kider,* g. hn. *kidar* (Fabre hat auch *gier, khier*).

g. *zalan(t)z, -ts* { allg. *balan(t)za* „Schwebe", „Schwankung".

hn. (Pampl.) *ziurda* { *biurda* (s. unten S. 50) „Ackerwinde" (Lacoizqueta S. 119).

So wechseln denn schliefslich auch *z*- und *l*- miteinander:

lat. *saburra* } span. *zahorra,* prov. *saorra* } (Fabre) *zagor* } b. g. *legor,* b. g. l. nn. *legar* „Sandkies".

b. g. l. hn. nn. *zardai* „varal", „varapalo" = *lardai* (s. oben S. 35).

bearn. *sapar* { bask. **zapar* { nn. *lapar* { bearn. *lapas* = *lagas* „Zecke" (vgl. oben S. 36, Z. 10).

Dasselbe Lautverhältnis wie im letztern Fall, scheint uns entgegenzutreten in l. nn. *zapar* { b. nn. r. *lapar* „Dornbusch", wovon sich das gleichbed. nn. *gapar* (} **apar*) abgezweigt hat. Das span. *chaparro* „niederes Steineichengebüsch", *chaparral* „Dorngebüsch" stimmt zwar einigermafsen bedenklich (vgl. Ztschr. XXIII, 200), aber wenn es Larramendi mit bask. *abarra* übersetzt, so ist doch ein Zusammenhang zwischen beiden nicht unmöglich, denn *abar* bedeutet „Gezweig", „Reisig", „Kleinholz", *abarška* „kleines Gesträuch", *abaritz* „Kermeseiche", und man vergleiche (Larr.)

zarbazta „Steineiche" (carrasca) mit b. g. hn. nn. *arbasta*, nn. *arbazta* „Zweig mit Laub und Nebenzweiglein". Man kann auch daran denken dafs *lapar* aus einer Vermischung entstanden ist: *zapar* + l. nn. *lahar* (nn. s. *nahar*), b. g. l. hn. *laar* (davon hn. *lagar*), g. l. hn. nn. *lar* „Dornbusch". Von *lar* war zwar sehr wohl mit kollektivem *-tza* ein *lartza* möglich, aber A. hat es nicht (sondern nur l. nn. *lahartsu* „Dorngebüsch"), und so werden wir es wohl mit einer Erfindung Larramendis zu tun haben, die zum span. *zarza* hinüberführen soll (daher stammt wohl das von ihm erwähnte gleichbed. s. *sartzi*, *zartzi* statt des sonst bask. *sasi*).

Der Schwund von *z-* läfst sich ebenfalls an Lehnwörtern aufzeigen:

g. l. hn. nn. s. r. *ap(h)o* { b. l. hn. nn. *zapo*, b. g. *sapo* { span. *sapo*, bearn. (Lescun) *sapou* „Kröte".

b. *apo* { franz. *sabot* „Huf".

b. *imitša*, *imintša*, b. g. *imutša* { hn. nn. *zimitz*, l. *zimintza*, l. hn. nn. *šimitš*, b. g. nn. r. *tšimitša*, b. *tšimintša* { lat. *cimice*, span. *chinche* „Wanze".

nn. *inda* { s. *šenda*, l. bn. s. *šendra* { span. *senda*, bearn. *sente*, *sende* „Pfad".

b. *intšarri* { g. *tšintšarri*, g. hn. *tšintšerri*, g. hn. nn. *zinzarri*, g. *-erri*, nn. s. *šinšila*, s. *tšinšila* (mit Umstellung b. *tšilin*, l. hn. nn. *[t]šilintša*) { span. *cencerro*, *-a* „Glöckchen".

nn. *itšain*, hn. *antša* { nn. s. *šišaina*, (Fabre) *šinšaina*, *šinšaña*, s. hn. *zizain*, s. *tšišan* { südfranz. *sansuo*, *sansogno* u. ä. „Blutegel" (logud. *ambisua*, südsard. *anguasua* hat aus gleicher Ursache das *s-* eingebüfst; man setzt ja immer mehrere, ja viele Blutegel).

Wenn ich zu diesen Fällen (in deren letzten Dissimilation mitgespielt haben mag) *iñar* u. s. w. } *šinda* u. s. w. } **scintilla* füge, so wird jetzt Uhlenbeck das wenigstens nicht mehr unbegründet finden. Ich meinerseits gebe die Möglichkeit zu dafs hier *(t)š* vorgetreten ist, freilich nicht als Deminutivpräfix, sondern als Rest eines romanischen Pluralartikels. Diesen Vorgang, der nur eine Fortsetzung des schon erörterten, des Vortritts eines *z* vor anl. Vokal ist, kann ich mit Sicherheit durch ein Lehnwort belegen: nn. *šinkha* „schlechte Laune" } b. g. l. hn. nn. *(h)inka*, je nach den Mdd. „drängende Anstrengung" (beim Stuhlgang, beim Marsch), „körperliche Beschwerde", „Kitzel", „Seufzer", „Arbeit", „Krisis", „Klage" (Vb. r. *inkatu* „zusammenpressen", „festtreten"), dessen Zugehörigkeit zum port. *engar* „quälen", „(gegen jem.) aufgebracht sein" u. ä. mir noch sicherer erscheint als die des letztern zu lat. *enecare*. B. g. *tšingura*, g. hn. *-e*, g. *tšungura*, *-e* „Ambofs in grofsen Schmieden" geht nicht auf g. *ingure* „Ambofs" zurück, sondern auf gleichbed. b. *yungure* (span. *yunque*) + g. *ingure*. Aber auch unter den einheimischen Wörtern sind zum mindesten zwei bei denen mir der Vorschlag des Zischlautes aufser



Zweifel steht: nn. *zezka* „Wachskerze" } g. l. nn. s. *ezko* „Wachs" und nn. *šišler* } s. *išler*, g. hn. *ister* „Nufsviertel", „Fruchtscheibe", allg. *ister*, *-ar* „Schenkel" (wie ja auch span. *pierna*, südfranz. *perno* beide Bedd. in sich vereinigen). Zweifelhaft ist vorderhand die Sache bei l. *zarrapo* = *arrapo*, g. hn. *apar* „Schaum", das ich im Verdacht habe fremden Ursprungs zu sein. Unwahrscheinlich bei g. l. hn. nn. s. r. *zintsur*, hn. nn. *(t)šin(t)šur* = b. g. hn. *intšaur* „Gurgel"; im B. und G. bedeutet *intšaur* auch „Nufs", daran hat sich *zintzur*, *tšintšur*, womit ja Larr. „nuez de la garganta" = „Adamsapfel" übersetzt, wohl erst angeglichen. Umgekehrt b. *tšintšur* (nach de Arriaga S. 133) = *intšaur* „Nufs". *Erren* steht sicher für *zerren* „Milbe" (das wohl } südfranz. *ciroun* ist); ich finde es nur bei Fabre. Ich fasse zusammen: wenn in *šinda* = *iñar* Zutritt und Schwund von *š-* gleich möglich sind, so fällt für mich ins Gewicht dafs jenes sich auf ein **scintilla* zurückführen läfst. Dabei vergesse man nicht dafs *(t)š-* nur die Mouillierung des *z-* ist, welcher der Sinn der Verkleinerung (auch der rein subjektiven) beiwohnt, und dafs es somit überall durch *z-* ersetzt werden kann wo dieser Sinn aufgehoben werden soll; aber sogar *zehe*, *ziki* neben *šehe*, *tšiki* (*tšipi*) „klein". Wenn man eine Form nicht mit *z-* gebucht findet, so ist das nicht von Belang. Das Wort für „Ameise" hat van Eys ebenso wie Larramendi nur mit *(t)š*: *(t)šinhaurri*, aber Fabre und Manterola auch mit *z*: *zinaurri*. Doch van Eys selbst hat nn. *zizari* neben l. nn. *šišari* „Bandwurm", und schon dies macht seine Deutung des Wortes aus *še*, *šiš* „klein" und *ar* „Wurm" (mit Artikel heifst es ja nicht *ara*, sondern *arra*) hinfällig. Annehmbarer würde an sich eine andere Deutung von ihm sein — beiden stimmt Uhlenbeck Suff. S. 15 zu —: nn. *šiškabar* aus *šiš* und *abar* „Zweig". Aber das ist nur eine Nebenform von nn. *kuškabil* (s. oben S. 13). Allerdings zeigt *š-* auch hier die Verkleinerung an, wie z. B. in *(t)šibista* } *bibista* (s. oben S. 27), aber es ist nicht unmittelbar aus *k-* hervorgegangen, sondern der Analogie von *z-* für *k-* gefolgt. Man vergleiche bilb. *churlita* } b. *kurlita* (bei de Arriaga, nicht bei A.) } südfranz. *courriolo* „Seeregenpfeifer"; span. *chorlito* entspricht b. g. l. nn. *kurlinka*, hn. *kurlinta*, *kurliska* } südfranz. *cour(re)li* „Brachschnepfe". Das verkleinernde kosende *(t)š-* ist im Baskischen überhaupt ein sehr beliebter Anlaut geworden, und die Quelle von manchem spanischen *ch-* ist dort zu suchen.[1] Wenn nach de Arriaga S. 130 fast alle Vogelnamen damit beginnen, so beruht das, von der Übertreibung abgesehen,

[1] Die franz. Basken haben im Einklang mit Nord- und Westromanen *p(h)iša* für „Harn" die spanischen *tšiša*, *-sa*. A. gibt als Kinderwort s. *bišbiš*; dem entspricht zu Bilbao *chis*. De Arriaga S. 127 bemerkt zu letzterem: „Se dice á los niños, y se les incita á hacer aguas, con la prolongación de este sonido *chissssss!* ... repetido pacienzudamente hasta que se vea surgir el líquido transparente. (loc.) *Haste chis ¿si mono? chissssss! chissssss! chissssss! ...*" Man vergleiche damit was Ztschr. XXIX, 341 f. gesagt ist, und berichtige meine Vermutung dafs *ps* auch auf der iberischen Halbinsel gesagt werde, wenigstens habe ich es trotz Nachfrage bisher nicht feststellen können. Man beachte auch span. *¡chis!* im Sinne unseres bis zu den Pyrenäen reichenden *p(i)s(t)!*

zum grofsen Teil auf der Nachahmung von Vogelstimmen; so g. b. hn. *tšepetš* „Zaunkönig" (nach seinem Ruf *zerz-zerz*), wofür auch b. hn. *epetš*. Ein bemerkenswerter Rücklauf hat stattgefunden in l. hn. nn. s. r. *(t)šak(h)ur* „kleiner oder mittlerer Hund" (b. g. „Hund" schlechtweg) } g. l. hn. nn. s. r. *zak(h)ur* „grofser Hund" { nn. r. *kakur* „grofser Hund"; denn an eine Verwandtschaft des letzten mit altnord. *gagarr*, das allerdings auch ins alte Irisch eingedrungen ist, dürfen wir nicht denken (s. Ztschr. XXIX, 227). Wenn wir auch der Homologie zwischen *l-* und *z-* (*tš-*, *š-*), sowie dem Zeugnis der Lehnwörter keine entscheidende Bedeutung beimessen wollten, so würde es uns doch nicht ganz leicht fallen den zweiten unorganischen Anlaut aus den Tatsachen des Baskischen selbst abzuleiten. Man könnte zwar annehmen dafs in ihm der Auslaut von *(h)anitz*, *(h)anitš* u. s. w. „viele" stecke, indem dieses Wort, welches dem Substantiv teils folgt, teils vorausgeht, einst durchweg die letztere Stellung innegehabt habe; aber diese Besonderheit den andern adjektivischen Attributen gegenüber (der Genetiv steht voran) wird daher stammen dafs *hanitz* eigentlich ein Adverb von *handi* „grofs" ist, und es kann daher ursprünglich in keiner sehr innigen Verbindung mit dem Substantiv gestanden haben.

Ebenso reichen Stoff wie der Anlaut bietet der Auslaut, vor allem das vieldeutige *-tz* für die Untersuchung dar, mit welcher zugleich die von Uhlenbeck und mir unternommene der Suffixe erneuert und erweitert werden mufs. Ich sehe für jetzt hiervon so wie von andern Kapiteln der Lautgeschichte ab, und will nur und zwar im allgemeinen der Beachtung einen Faktor empfehlen der im Baskischen eine grofse Rolle spielt und von dem auch das eben erörterte *(t)š-* für *z-* oder vielmehr die ganze tief eingreifende Mouillierung der Dentale abhängt. Es ist die Onomatopöie, die lautliche Nachahmung, die von den Sprachforschern fast überall wie ein ungebetener Gast, von manchen wie ein gespenstischer behandelt wird. Meyer-Lübke allerdings zeigt sich in dieser Hinsicht jetzt, in der „Einführung", etwas weniger spröde als früher, und ich hoffe, seine Schlufsbemerkung (S. 81) wird von den Jüngeren als Ermunterung und nicht als Abschreckung aufgefafst werden. Etwas ist deshalb noch nicht das Schwierigste weil man es früher für das Einfachste gehalten hat, und „subjektive Vermutungen" stehen zufolge einer gewissen Notwendigkeit am Eingang jedes Forschungsgebietes, manchmal aber auch dicht gedrängt in dessen schönster Mitte. Es däucht mich ungleich subjektiver lat. *titillare* zu gr. *τίλλειν* oder zu lat. *titio* zu stellen, als aus ihm die Lautgebung des Gekitzelten (*k'kl*, *kl*, *t'tl*, *tl* u. s. w.) herauszuhören. Ohne Zweifel läfst sich wenn wir nur Baskisch und Latein in unserem Gesichtsfeld haben, das allg. *kilikatu* (*gi-*) mit viel Wahrscheinlichkeit von *titillare* vermittelst **(ti)tillicare* herleiten; wir werden aber wohl diese Ansicht modifizieren wenn wir die Ausdrücke für „kitzeln" durch eine Reihe anderer Sprachen — aufs Geratewohl und mit absichtlicher Vernachlässigung der Geographie — verfolgen: alban.



ǩiľikos, bearn. *(ca)calica*, südfranz. *cauqueleja*, gr. *γαγγαλίζειν*, südfranz. *chicoula*, madj. *csiklandani*, südfranz. *galeja*, (Kinderspr. *gueri-gueri* S.), mal. *(mĕng)gĕli-gĕli*, somal. *kilkilī*, südfranz. *gatilha*, *coutilha*, holl. *kittelen*, friaul. *ghilijâ*, oberital. *gatiĺ*, (*ghètel*, *galìt*, *galèt* S.), lit. *katuloti*, alban. *gudułis*, bulg. *gŭdeličkam*, alban. *gišłim*, *gidziłoj*, friaul. *cucijâ*, graub.-lad. *sgueziar*, *sguzcher*, port. (*cocegas* S.), span. (*cosquillas* S.), lat. *titillare*, südital. *tellecare*, *cellecare*, *zillicare* u. s. w. Selbstverständlich betätigen sich hierbei auch regelmäſsiger Lautwandel, Entlehnung, Wortmischung; und zwar kann ebensowohl ein onomatopoetisches Wort durch ein anderes Wort umgeprägt werden wie umgekehrt. Aber die Wortmischung ist etwas Nebensächliches, und so verstehe ich nicht recht warum Meyer-Lübke die Schallnachahmung in Urschöpfung und Umprägung zerfallen läſst (diese im zweiten Sinn genommen). Die wesentliche Verschiedenheit beruht auf der Art des natürlichen Zusammenhangs zwischen Laut und Bedeutung. Es ist z. B. etwas ganz anderes ob ich das Donnern, das Rauschen, das Bellen „nachahme“ oder ob ich das Gekitzeltwerden, das Zittern durch solche Bewegungen der Sprachwerkzeuge ausdrücke, fast ausdrücken muſs wie sie die physiologische Folge oder Begleitung dieser Zustände selbst sind. Deshalb ist auch *tr*, *dr* für „zittern“ so weit und in so fester Gestalt verbreitet (vgl. Ztschr. XV, 121). Das Baskische gebraucht es als *dardar-*, *dirdir-*; das letztere aber wenn auch nicht ausschlieſslich, so doch vorzugsweise in einem übertragenen Sinne: („vibrieren“) „glänzen“, „widerstrahlen“, und durch das span. *destellar* „funkeln“ beeinfluſst, hat es auch die Gestalt *distiratu*, *distiatu* angenommen. Ich erwähne dies Wort deshalb weil „glänzen“ meistens durch eine andere onomatopoetische Lautgruppe vertreten wird, nämlich *bir-*, welches sich eigentlich auf eine drehende oder rollende Bewegung bezieht, z. B. assyr. *birbirru* „Glanz der aufgehenden Gestirne“. Nigra (Arch. glott. ital. XIV, 359) hat nach den ganz unwahrscheinlichen Deutungsversuchen anderer das ital. *brillare* richtig auf ein *brillare* „sich drehen“ zurückgeführt, den Ursprung dieses aber seinerseits verkannt: **pirinulare* ist nicht mehr wert als **beryllare*. Auch ich (Ztschr. XI, 506 f.) war an dem Ziel vorübergegangen, auf welches doch die von mir zusammengestellten Formen deutlich genug hinwiesen.

Ich beschlieſse diese systematischen, aber unvollständigen Auseinandersetzungen über die Lautgestalt der Lehnwörter mit einer Liste nicht sowohl ausgemusterter als übriggebliebener, die aus einem oder dem andern Grunde bemerkenswert sind und von denen die mit räumlich oder zeitlich entlegenen romanischen Formen übereinstimmenden das besondere Interesse der Romanisten verdienen dürften.

aña- und *arma-*, *armi-* „Spinne“ scheinen nur zwei verschiedene Fortsetzungen des rom. *aranea* zu sein; jenes mit der Vorstufe **aaña* (nicht **raña*, s. oben S. 30), während dieses dem poit. *erme* sehr nahe kommt. Letzteres ist aller-



dings nur von Lalanne bezeugt; der Sprachatlas weist nichts ähnliches im Dép. Deux-Sèvres auf, noch anderswo, soviel ich sehe; bemerkenswert, mit Hinblick auf das Baskische, würde im Poitou höchstens *ūrñ* (Dép. Vendée 521) sein, aus *arñi, erñi* o. ä. abgezogen. Der Baske gebraucht immer die Verdoppelung, wobei die beiden Glieder bald mehr, bald weniger miteinander übereinstimmen, je nach den einzelnen Mdd.: *ainharba, aiñabarbariña, aiñaborma aiñamerma, aiñamarma, arbiama, armiarma, armiarmo, armirimao, armarma,* (*marmara* van Eys) *armamio, armamoi, armarabila, amiama, amiamo, amama, irmiarmo, amarama, amarau, amara, aramu* (wenn wir in diesen letzten Formen nicht etwa das einfache *aranea* erblicken wollen). Die Ausdrücke für „Spinnwebe" wie *arbaraun, abaraun, abaiña, amalma, amama, amarau, amaraun, amelaun* weichen davon (vgl. das Lat.) entweder gar nicht oder nur sekundär ab (etwa durch Einmischung von *aba* „Honigwabe" u. dgl.).

b. *akikulu* „Vorwand" } b. *(atš)aki,* g. l. hn. *(aitz)aki* { span. *achaque* „Vorwand" + hn. *(esta)kulu,* l. hn. nn. s. r. *(esta)kuru* „Vorwand" { **obstaculum.*

g. *apaidin* „Pate" } südfranz. *pairin,* span. *padrino* „Pate" + g. hn. *apaiz* „Priester" { *abbas.* Oder angeglichen an g. *amaidin, amaindin* { span. *madrina* „Patin" + bask. *ama* „Mutter"?

aria, hn. „Luft" (so nur bei Darr.), l. nn. s. r. „Rasse", „Verwandtschaft", „Anordnung", „Beziehung", „Beweggrund", „Ursache", *ario,* hn. „Neigung", (Darr.) „Art und Weise", *ari,* b. l. nn. s. „Charakter", b. „Mut" (zu etwas), l. s. „Beweggrund", g. l. hn. r. *(h)ari* „Absicht" (z. B. *ez arian* „sachte", „unversehens"). Es stimmt diese Wortform nicht zu den mehr oder weniger gleichbedeutenden romanischen Frankreichs und der iberischen Halbinsel, selbst nicht völlig zu port. *ar,* wohl aber zum ital. *ariä.* Von g. l. hn. nn. *agi* „Anschein" (*agian,* auch s., „dem Anschein nach", „vielleicht") ist es mir zweifelhaft ob es dasselbe Wort ist wie *ari*; sicher aber von l. nn. *kari* „Beweggrund", „Ursache" (*kariz, kariaz* = *ariaz,* schon im 17. Jhrh. „wegen"). Das l. s. *kari* im Sinne von „aficionado" (z. B. *enuzu kari* „ich bin kein Liebhaber" von Käse u. s. w.) scheint mir nur das abgetrennte *-kari* { *-ari* (z. B. *haurkari* „Kinderfreund"), von dem ich Ztschr. XXX, 3 f. gesprochen habe.

g. *argulu, arbulu,* l. *arkulo* „Hirschkäfer". Piat gibt für „cerf-volant" im Sinne von „Papierdrache" an: *(a)gruio,* und das bedeutet eigentlich „Kranich". Diese Übertragung versteht man; wenn aber nun Piat auch „cerf-volant" als Insekt mit *gruio* übersetzt, so mufs man, da es sich so bei Mistral nicht findet, an ein Mifsverständnis denken,

dem *couloumbo* bei Piat in gleicher Weise zum Opfer gefallen wäre. Ist das baskische Wort soviel wie „dumm" (so nn. s. *arkülo*; l. nn. *arkulo* „träge", l. *arkuloburu* „leichtköpfig"), so wird man es wohl auf das gleichbed. südfranz. *(a)gru(i)o* = franz. *grue* beziehen müssen. In der andern Bedeutung mit Nebenformen wie l. nn. *arkamelu*, l. *arkanbele*, *akelamarro(a)*, *akelemendi* gehört es (Schwund von *k*- s. oben S. 31) zu b. g. hn. *kakalardo*, b. *kakarraldo*, *karkaraldo*, g. *karrakaldo*, nn. *kakamalo*, l. hn. nn. *kakamarlo*, b. *kakamarrao*, r. *kakamarro* u. s. w., welche überhaupt den „Käfer" oder insbesondere den „Maikäfer" bezeichnen und sich wiederum an gleichbed. süd- und ostfranz. *carcoille*, *coucouaro* u. s. w. (s. Rom. Etym. II, 33) anschliessen.

aspertu, b. g. nn. „sich grämen", b. l. hn. r. „sich rächen", g. hn. „sich befriedigen" { *asperari*; g. *aspero* „erstickende Hitze" wird wohl in neuerer Zeit aus dem Span. entnommen sein. Auf *exasperare* scheint bearn. *chaspre* = *aspre* hinzuweisen. Man sollte erwarten *asperatu**, da die lat. *A*-verben im Bask. das -*a*- zu wahren pflegen und kein Adjektiv *asper** vorliegt, von dem das Verb innerhalb des Bask. abgeleitet werden könnte (wie *autortu*, *ait(h)ortu* von *autor*, *ait(h)or*; s. oben S. 21). Aber wir haben doch noch andere Verben in welchen das -*a*- beseitigt worden ist, so nn. *deboildu* (auch *enphoildu*) neben *deboilatu* { südfranz. *deboul(h)a* „zerstören", „verwüsten", und wohl auch *bildu*, g. l. hn. s. „zusammenbringen", „sammeln", nn. „ernten", „erreichen" } **pilare* von **pīla* „Haufen".

nn. *asturu* „Geschick" in *asturugaitz* „unglücklich", *asturutsu* „glücklich", *asturuz* „zufälligerweise" bei Oihenart.

b. *boldrio*, *boldro*, *boldroski*, *boldrozko* „aufgeschwemmt" (vom Menschen) gehört zu einer weit verbreiteten romanischen Wortgruppe, erinnert aber am meisten an ital. Formen wie berg. *boldrassù* „dickbäuchiger Mann" (s. Mussafia Beitr. S. 35 Anm.). Vgl. *l* { *u* in b. *kaltze* { span. *cauce* und *l* } *u* in b. g. *koldar* } **caudardo*, span. *cobarde*.

nn. *elso*, l. nn. *eltzo*, b. g. nn. s. *eltšo*, g. r. *elšša* „Mücke", g. hn. *eltšu* „Zikade", b. g. *eltšo* „Kornwurm", hn. *elsuns* „Bremse". Es erinnert an östr. *Gelse*, im 15. Jhrh. *golsen*, später *Golse*, *Gölse* „Mücke" } **culicina* (vgl. franz. *cousin*), dessen romanischen Ursprung, vom alten Frisch abgesehen, niemand erkannt zu haben scheint. Vielleicht geht auch *elso* u. s. w. auf lat. *culice* (vgl. port. *couce* „Schabe") zurück, mit Anlehnung an l. hn. nn. *ulitša* „Mücke", l. hn. auch „Kornwurm", Dem. von *uli*, *euli* u. ä. „Fliege".

b. *enemiena!* „was Teufel!", s. *amiama* „ausgezeichnet" Adv. } *anima mea* + *ene* „meine", *ama* „Mutter". Ich erwähne diese Ausdrücke deshalb weil sie meine Erklärung von l.

aniamania, hn. *animania* „Erdbeerbaum" (Ztschr. XXIX, 451) bestätigen.

l. *feldereka* (17. Jhrh.), *faldaraka* (Harriet 1741) „Windhund", bei A.: s. *faldaraka* „Person die immer hin und her läuft", steht dem keltolat. *vertragus* näher als die heutigen romanischen Formen.

l. *gupi* (17. Jhrh.) „Krümmung", „bucklig", r. *kupi* „mit gesenktem Kopf", „bucklig" (*kupitu* „beugen", „krümmen"), s. *küpüts* „gebeugt", „bucklig" (*khüpüstü* „sich beugen") und das von Larr. gebotene, von A. übergangene *gubiatu* „beugen", „krümmen" zu *gubi* „Krümmung", „Bogen" (*gubiate* „Bogenwerk", *gubiari* „Bogenschütze") werden von drei Seiten in Anspruch genommen, von südfranz. (Alp.) *cube*, *cupe* „gebeugt", von lang. *gaubia*, *goubia* „beugen", „krümmen" und von span. *agobiar* „beugen", über deren Ursprung und gegenseitiges Verhältnis ich mich vorderhand nicht äufsern möchte.

l. nn. s. *gup(h)ida* „Mitleid", „Rücksicht", „Furcht", *kupida*, g. hn. nn. „Mitleid", r. „Bedenken" (etwas zu tun), nn. „Mut", l. g. hn. *kupitu* „bemitleiden" weist zunächst auf alp. *coubia* „sparen" „haushalten" (*coubious* „haushälterisch") zurück, welches dem sonst südfranz. *gaubia* „geschickt verwalten" u. ä. zu entsprechen scheint. Ich wundere mich dafs A. das Verb *guphidatu* „sparen", „behandeln", „bemitleiden" nicht aufgenommen hat, welches Larr. und, aus Pouvreau, Aizk. verzeichnen. Wenn er *gupida* auch mit „ahorro" übersetzt, so ist das wohl nicht ganz richtig; in dem angeführten Beispiel und ebenso in den beiden bei van Eys S. 174[b], sowie überhaupt bei Leizarraga ist *guphida ukhan* „(einen oder etwas) schonen", eig. „verschont, geschont halten", *guphida* also Adjektiv.

b. g. hn. *jolas* } b. g. l. hn. nn. *solas*, *solaz* „Vergnügen", „Unterhaltung" (+ allg. *joko* „Spiel").

nn. *kaletra* „Lauf", „Gang" } span. *carrera* + *calle*.

g. *koartza* } span. *garza* „Reiher"; was die Einschaltung des *o* veranlafst hat, vermag ich nicht zu erkennen.

hn. *konka* „hohl" (neben *hueco* war *creux*, nicht *vide* zu setzen); vgl. Rom. Etym. II, 189.

b. g. *laga*, g. *laja* „lassen" sind für die Erklärung von rom. *lagare*, *laier* nicht ganz ohne Bedeutung. *Laga* wird allerdings nur eine Nebenform des gleichbed. b. nn. *larga* } span. *largar* sein; Larr. hat in der Tat (unter „dejar") nur *larga*, *laja*, nicht *laga*; Aizk. nur *larga*; Manterola nur *laga*, *laja*.

lako, l. „Dachrinne", hn. „Röhrenleitung", l. nn. s. „Kelter" } lat. *lacus* „Brunnentrog", „Kufe für den geprefsten Wein"; vgl. span. port. *lagar* „Kelter".

lander, l. „erbärmlich", b. „arm". Das Wort mufs ursprünglich „Vagabund" bedeutet haben; es gehört einem in

Italien weit verbreiteten Wortstamm an (s. Ztschr. XXVI, 584), der in der Nachbarschaft der Pyrenäen nicht stark vertreten ist; südfranz. *landoro, landrin* „Tagedieb", span. *landrero* „Bettler der sein Geld in dem *landre* aufbewahrt", *landre* aber ist eine „geheime Tasche im Gewand". In Wirklichkeit ist die Tasche nach dem Bettler — nicht umgekehrt — benannt worden; wie auch oberital. *gagliofa* dem *gagliofo* folgt (s. Ztschr. XXIX, 327). — Vgl. auch r. *lantro* „plump".

b. *landur, landura* „Staubregen". Es gibt zwar im Bask. eine Menge von Wortformen welche mit *lan-* beginnen und dasselbe oder „Nebel" bedeuten (*lanbro, lanpu, lantšurda* u. s. w.; daher bearn. [Aspe] *lampur* „Schneeschmutz"); aber ich glaube doch dafs **lentura* zugrunde liegt, das im Port. „Feuchtigkeit" der Haut, im Gal. der Erde bedeutet, im Dauph. aber (*lenturo, linturo*): „pluie qui trempe la terre, humidité suffisante pour les semailles" (vgl. auch logud. *lentore*, nordsard. *lentori, lintori* „Tau", „Taunebel" „Reif"; südfranz. *lentour* „Verschimmeln"). Das einheimische *lan-* würde sich nur eingemischt haben.

lapiko, b. „Topf", nn. „Metalleimer", „kleiner Kessel" = sard. *labia*, abruzz. *lapijje* u. ä., ital. *laveggio* „Topf", „Kessel".

g. hn. *lezka* „Binse zum Stuhlflechten", nach Lacoizqueta: „cyperus longus" = piem. *lesca*, mail. *lisca*, franz. *laîche* „Lieschgras".

Wie uns klare Bedeutungszusammenhänge dunkle Stellen des Lautwandels erhellen, so geschieht auch das Umgekehrte. Ja wir sind für den Bedeutungswandel fast noch mehr auf Hilfe von aufsen angewiesen, weil wir ihn oft von innen heraus nicht zu erklären, ihn gar nicht unter bestimmte „Gesetze" zu bringen vermögen. Wir pflegen mit solchen Assoziationen zu rechnen wie wir sie selbst vornehmen, wie sie aber vielleicht mit der Geistesart der betreffenden Sprachgemeinschaft gar nicht zu vereinigen sind. Eine gröfsere Vertrautheit mit dieser würde besonders bei demjenigen Stadium erforderlich sein in dem keine direkte Entlehnung stattfindet, nämlich keine von Wörtern selbst, sondern nur von Anschauungen und Vorstellungen. Die Beeinflussung der innern Sprachform braucht sich nicht von Wort zu Wort betätigen. In einigen germanischen und romanischen Sprachen ist die zwischen Ohr und Auge liegende Gegend des Kopfes nach dem Schlaf benannt worden weil irgendwelche innere Beziehung zwischen beiden vorschwebte. Wir sind geneigt anzunehmen dafs das nicht unabhängig auf jedem der beiden Sprachgebiete geschehen ist, zumal da ja auch einige slawische Sprachen das deutsche „Schläfe" in der Übersetzung aufgenommen haben. Wenn nun im Bask. *lo* nicht nur „Schlaf" bedeutet (allg.), sondern auch „Schläfe" (so g. l. hn. nn. s.; mit Endung: b. g. *loki*, nn. *logune*, r. *lokun, lokune* dass.; mit Verdoppelung: nn. *lolo* dass., nach b. g. l. r. *lolo* „Schlaf" in der Kindersprache = franz. *dodo*; daraus durch Dissimilierung: l. hn. *olo*

„Schläfe"; l. *ola* „Puls", weil g. hn. *polsu* auch „Schläfe"), so wird der Umstand dafs das benachbarte Romanisch heute diese Verwendung des Wortes für „Schlaf" nicht kennt, die Vermutung nicht gänzlich unterdrücken können dafs es sie einst gekannt und dem Baskischen übermittelt hat. Dem span. *sien*, gal. *sen* „Schläfe", welches Meyer-Lübke (Zauner erwähnt dies nicht) wohl richtig auf germ. *sin(n)* zurückführt, kann sehr wohl ein ähnlich lautendes **somnus* vorausgegangen sein, wie ja anderswo auch dem gleichbed. *tempus* ein germanisches Wort aufgepfropft worden ist. Die volkstümliche Auffassung von der Schläfe als dem Sitze des Verstandes ist auch ausgedrückt in südsard. *memorias* (nicht bei Zauner, der damit das *m-* des auch bei Spano zu findenden *membos* hätte erklären können) und in arom. *mintsă* (das Zauner dunkel geblieben ist); es gesellt sich dazu b. *adegi*, welches von *aditu* „hören", „verstehen" abgeleitet ist, also sich mit dem von Zauner aus südfranz. Mdd. beigebrachten **audita* „Schläfe" wohl gänzlich deckt (in diesem Zusammenhang sei noch ast. *vidaya*, (Munthe) *bidacha* } *vitalia* [*capitis* Plin.] erwähnt, da es bei Z. fehlt).[1] Läfst sich nun bei der zweiten Gruppe kaum eine Nachbildung der einzelnen Ausdrücke von Sprache zu Sprache annehmen, sondern nur an ein Erwachsen derselben auf gleichem ideellen Boden, so ist diese Annahme auch für die erste Gruppe nicht ausgeschlossen, und gilt für andere Fälle noch zweifelloser. Zauner S. 174 f. hält die Diezsche Etymologie des franz. *rate* „Milz" für „ganz unwahrscheinlich, da nicht die geringste Ähnlichkeit zwischen der Milz und einer Honigwabe besteht". Aber ein Mann der viele Milze gesehen hat, Hyrtl erklärt dafs „die weiche zellig-poröse Beschaffenheit der Milz einen Vergleich [mit der Hw.] wohl zuläfst". Und in der Tat bezeichnet madj. *lép* die „Honigwabe" und die „Milz", welche zweite Bedeutung die im Madj. früher belegte und auch die des entsprechenden Wortes im Wotjakischen und Syrjänischen, also wohl die ältere ist. Im Bask. bedeutet nun allg. *bare* (s. *barhe*) sowohl „Milz" als „Schnecke" (letzteres auch im S., was bei A. nicht deutlich zu ersehen), und van Eys hatte die Gemeinsamkeit in der weichen, schwammigen Substanz beider erblicken wollen. Läfst uns das Angeführte nicht eher daran denken dafs *bare* „Milz" soviel ist wie b. g. l. nn. s. r. *ba(h)e* „Sieb"? im S. kommt auch *bahe* „Milz" vor, und wie wir gesehen haben ist nichts gewöhnlicher als der Schwund und der Zutritt von *r* zwischen Vokalen. Ebenso ist eine auffällige und doch „zufällige" Übereinstimmung die von bask. (allg.) *irakurri* mit *legere* und *lesen*; jenes bedeutet nämlich nicht nur „(Schrift) lesen", sondern auch „auskörnen" (z. B. Bohnen, Maiskolben; sagt man so wirklich auch von Kastanien und im Span. *desgranar castañas*?) und nach Larr. (nicht bei A.) „auslesen", „auswählen". Obwohl *irakurri* (nn. l. auch *irakurtu* mit jüngerer Partizipendung) die deutliche Form eines Faktitivs

---

[1]) Noch eine baskisch-romanische Begriffsverwandtschaft bezüglich der Schläfe gibt es: b. *giltz* eig. „Schlüssel" ~ engad. *serraglia* eig. „Verschlufs".

hat, wüfste ich doch keine passende Erklärung dafür; es kommt zwar im G. ein *ikurri* vor, aber im Sinne von „fallen". Übrigens, wie trotz der Schriftkenntnis ihrer iberischen Ahnen, die Basken das Wort für „schreiben" von den Römern entnommen haben, so besitzen sie auch *legere* in der Gestalt von *leatu*, *leitu* (beides findet sich bei Chaho, fehlt bei A.; Larr. hat nur *leatu*, aber *leitu* herrscht, wie die mundartlichen Proben in Campións „Orreaga" zeigen, durchweg im spanischen Navarra). Umgekehrt gibt es im Bask. manche ganz selbstverständliche Bedeutungsentwicklungen die doch wegen der Übereinstimmung mit dem benachbarten Romanisch aus diesem herzuleiten sein dürften, z. B. allg. *buru* „Kopf" } „Ähre" ~ bearn. *cabelh*, gask. lang. *cabel(h)*, *cabelho*, *caboul*, *caboulho* „Ähre", besonders des Maises. Auch im Bask. bestehen abgeleitete Formen: *buruka* (*buiraka* bei Axular wird Druckfehler sein), *burutša*, *buruska* (das Verb s. *bürüskakatu* fehlt bei A.); das *-ka* stammt wohl aus *festuca* (dieses, Matth. VII, 3, wird im S. mit *bürüska* übersetzt). Auch „sich ein Haus gründen" für „heiraten" ist eine Wendung die sich überall einstellen kann; dennoch werden wir in r. *bordaltu* „sich verheiraten" von *borda* „Bauernhaus" (selbst einem romanischen Worte) eine Nachbildung von span. *casarse*, bearn. *acasa-s* zu sehen haben. Ebenso lehnt sich l. nn. s. *bereter* „Chorknabe" (mit innerer Deminution) von *bereter* „Priester" an span. *monaguillo*, südfranz. *clerjoun* an. Anderes ist eigentümlicher. So nehme ich zwischen l. *larunba* „melancholisch" und g. l. hn. nn. *larunbat* „Samstag" (dafs dies Wort sich in seiner zweiten Hälfte mit **sambatum* deckt, dürfte nicht zufällig sein) einen Zusammenhang an, weil ein solcher zwischen **saturnus* „melancholisch" und *dies Saturni* besteht; vielleicht aber gibt doch der Folklore der Wochentage eine einfachere Erklärung an die Hand.

Von den Wörtern die aus dem Romanischen ins Baskische übergegangen sind, haben die meisten ihre Bedeutung oder Bedeutungen unverändert beibehalten, nicht wenige aber doch sich begrifflich weiter entwickelt. Wiederum will ich dafür ein Beispiel herausheben das mir höchst beachtenswert erscheint. Wir haben von drei lateinischen Wörtern auszugehen: *viburnum* „Schlingbaum" (viburnum lantana L.), *vitis alba* (im Altertum „Zaunrübe" [bryonia alba L.]) „gemeine Waldrebe" (clematis vitalba L.) und *retorta*, w. Pz. von *retorquere*. Die beiden ersten sind Bezeichnungen von Rankengewächsen deren Zweige, wegen ihrer Biegsamkeit, in der Fafsbinderei, Korbmacherei u. s. w. starke Verwendung finden; dieses Gemeinsame ist im dritten Worte unmittelbar ausgesprochen, welches im Romanischen ein um ein Bündel Herumgewundenes bedeutet, ein Band aus Weide, Bast, Binsen, vor allem ein Weidenband, eine Wiede. Es ist dann (franz. *riorte* u. s. w.) auf jene beiden Pflanzen übertragen worden von denen mit Vorliebe solches Binde- oder Flechtwerk genommen wird, ebenso wie im Deutschen „viburnum" auch *Wiede* u. ä., „vitalba" auch *Bindweide* u. ä. heifst. Auch untereinander sind *viburnum* und *vitalba* verwechselt worden;

wenigstens findet sich im Rom. jenes sehr häufig für dieses. *Ret(orta)* + *(vi)talba* haben mit der Bed. des erstern im Südfranz. *redable* (so Mistral), des letztern in ital. Mdd. *rialba*, *liarba*, *reabla* (Rolland Flore I, 6f.) ergeben; *vi(talba)* oder *vi(burnum)* + *(ret)orta* im Gal. *viorto*, *biorto* 1. im eigentlichen Sinne des letztern (zu Lugo und Orense), 2. im Sinne einer besonders bei Monterroso vorkommenden Art weifsen Ginsters (auch der Ginster, wenigstens spartium junceum L., wird von den Korbflechtern benutzt). Diese Mischform erscheint auf einem weiteren Gebiete in der Gestalt *vilorto*, *bilorto*. Die Möglichkeit dafs *viorto* erst die jüngere Form von *vilorto* ist, will ich nicht in Abrede stellen; jedesfalls ist mir der Ursprung von *-l-* noch ziemlich unklar. Ich denke nicht dafs es aus einem germ. *wil-* (engl. *willow* u. s. w.) stammt, eher dafs es aus *-d-* (**vidorto*) dissimiliert ist, kann mich aber dafür nicht auf südfranz. *bilargo* (neben *biraougo*, *bidaou* u. s. w. Roll. S. 2) berufen. Vielmehr machen dieses und südfranz. *beligas(so)* „gem. Waldrebe", *beligano* „wilder Wein", *belisso* „Sahlweide" neben *bed-* { lat. *vit-* (freilich auch *beligo* „einjähriges Schaf" neben *bed-*) es mir am wahrscheinlichsten dafs *vil-* aus einer Vermischung von *vid-* oder *viv-* + *vol-* hervorgegangen ist, wobei ja auch die Vokaldissimilation mit ins Spiel kommen konnte die wir in ital. *vilucchio*, *vilume*, *viluppo* wahrnehmen. Die gemeine Waldrebe oder doch eine Klematisart heifst span. *vilorto* (*velorto*) nach de Toro (Nuevo Dicc.); daran schliefsen sich: altspan. *velorta* „Weide" (ein Strauch der vom Winde sich beugen läfst = altfranz. *rosel*, Parodi Rom. XVII, 54), ast. (Berge von Santander) *belorto* „Weide" (de Mugica Dial. S. 24), ast. (Colunga) *belortu* nach Vigón 1. eine Kletterpflanze die in den Dorngebüschen wächst und weifse, gekräuselte Blüten hat, 2. ein Strauch mit eiförmigen Blättern der eine Höhe von 80—90 Centimetern erreicht und aus dem die Feldarbeiter Stränge machen um damit Bündel von Maisstengeln zu binden, ast. *birlotu* nach de Rato „Rebe von wildem Wein die als Wiede dient". Menéndez Pidal Notas acerca del bable de Lena S. 55 verzeichnet altspan. *veluerto*, *viluerto*, *vilerto*, das nach den angeführten Stellen einen Strick oder eine Wiede bedeuten mufs, und ein ast. *beluirtu* = span. *vilorta*. Letzteres Wort (*bil-*, *vel-*, *bel-*) aber bezeichnet nach dem Wtb. der Akademie zweierlei, in erster Linie einen aus einem Zweige oder einer Rute gemachten Ring durch welchen ein Strick gezogen wird um etwas zu halten oder zu bewegen (nach de Toro auch *vilorto*; Cuveiro, nicht Valladares, gibt auch dem gal. *vilordo*, *vilorte* diesen Sinn). Ich schalte aus de Toro hier gleich das Zugehörige ein: „eiserne Klammer welche am Pflug den Pflugbaum und die Griessäule miteinander verbindet" (arag. *bellorta*) und „Nabenbüchse". Die zweite Bedeutung zufolge der Akademie ist „ein in Altkastilien, besonders in der Gegend von Salamanca heimisches Spiel, bei welchem ein Ball vermittelst eines kurzen Schäferstabes [also eines Stabes mit schaufelförmigem untern Ende] zwischen Pflöcken die in gewissen Entfernungen befestigt sind, hindurch ge-

trieben wird". Dieser Stock heifst *vilortó*; de Toro beschreibt ihn als „palo terminado en un aro encordelado"; Labernia (unter *bilorta*) spricht von „bastóns cuberts de cordas de viola". Das Spiel ist eine Art Croquet; es wird dem Chuecaspiel verglichen (dieses einem Polo zu Fufs). Davon nun ist das Spiel welches in Galizien den Namen *vilordo*, *vilorte* führt, mehr oder weniger verschieden, da die Kugel hierbei in die Luft geschlagen wird; es wird mit der *tala*, der *billarda* (*-lda*), der (gal.) *estornela* identifiziert. Das baskische (l. hn. nn.) *kali* (*kalika*) mufs hierher gerechnet werden. A. übersetzt es zwar mit „juego de la vilorta", spricht jedoch zugleich vom Schleudern der Holzkugel in die Luft. Nun weicht aber die *tala* = *billarda* (nach dem Wtb. der Akademie und der Beschreibung die ich von der in Estremadura gespielten *billarda* Bibl. de las trad. pop. esp. III, 136f. finde), und ebenso die port. *bilharda* (nach Moraes Silva — und mit der gal. *billarda* verhält es sich nach Rev. lus. VII, 204 nicht anders) von dem gal. *vilordo* insofern ab als nicht eine Kugel, sondern ein an beiden Enden zugespitzter Pflock mit dem gröfseren Stock in die Luft geschlagen wird. Es ist das ein in Europa, natürlich mit vielerlei Varianten verbreitetes Spiel, welches in der franz. Schriftsprache *bâtonnet*, *bistoquet*, in den südfranz. Mdd. *brusco*, *brilho*, *bilho* u. s. w. heifst. Alle solche Bezeichnungen gelten zunächst dem Objekte des Spieles, dem geschleuderten Holz, so auch *billarda*, welchem bask. (b.) *biľatšo* entspricht, wofür aber A. als spanischen Gleichwert nicht *billarda*, sondern *calderón*, *toña* hat. Es unterliegt keinem Zweifel dafs das baskische Wort nur eine Umbildung des spanischen Wortes ist, dafs es nur zufällig mit gleichbed. madj. *pilicke* u. s. w. (Mitt. der Anthr. Ges. in Wien XXX, 164) übereinstimmt. *Billarda* nämlich ist selbst erst aus *bilorta* hervorgegangen; und mögen auch bei der Übertragung dieses Wortes von dem krummen oder krümmbaren Holz auf das gerade, steife die ähnlichen Ausdrücke andrer Sprachen für das letztere ihren Einflufs geltend gemacht haben, so doch nicht bei seiner lautlichen Veränderung. Um so weniger als sie auch das span. *vilorto* erfahren hat, welches den längeren und unten gekrümmten Stock bezeichnet, und zwar als aktives, nicht wie in dem andern Falle, als passives Spielgerät. Aber während *billarda* in dem einen Sinne südlich von den Pyrenäen heimisch ist (*biarde* auch zu Poitiers, doch als „Kugel"), so *billard* in dem andern Sinne nördlich davon. Denn unser Billardspiel ist ursprünglich nichts anderes als jenes spanische croquetartige, nur von der ebenen Erde auf eine vierfüfsige Tafel verlegt (daher heifst auch das Croquet: *billard de terre*). Der *vilorto* behielt Jahrhunderte hindurch im wesentlichen seine Gestalt, das umgebogene keulenförmige Ende, als *billard* bei; so nämlich hiefs das was wir heute *queue* nennen. Dafür wurde auch *bille* gebraucht (dies erst seit der Mitte des 17. Jhrhs. vom Spielball), welches eigentlich „Holzklotz" bedeutet; es ist also das umgekehrte geschehen wie mit span. *billarda* = südfranz. *bilho* „Spielpflock" (vgl. *bilha* „ligneus ludus" im Don. prov.) — die äufsere

Geschichte dieses Chassé-croisé wird uns wohl verschlossen bleiben. Wie altfranz. *billard* (*-t*) zwar überhaupt einen Stock bezeichnen konnte, so galt es doch vorzugsweise für einen unten gekrümmten, und gilt noch heute für ein derartiges von den Vogelstellern gebrauchtes Holz; in den Mdd. des Nordens kommt es im Sinne von „krummbeinig", „schiefbeinig", „hinkend" vor. Dieser zusammengewachsene Wortstamm hat aber noch einige Seitenzweige getrieben. Das von mir Ztschr. XXVIII, 145 erwähnte altfranz. *vallourde, velourde, belourde*, neu *falourde* „Bund Knüppelholz" entspricht dem gal. *villardo* „Bündel von Stöcken, Reben, Heide, Ginster" (zur Feuerung). Und von einem *vilorto*, welches sich nicht mehr auf biegsames, zähes, sondern auf knorriges, klotziges Holz bezieht, stammen span. *vilordo* „träg", „schwerfällig", franz. *balourd* „Tölpel", ital. *balordo* „tölpelhaft", denen mit der Panazee *bis-* nicht aufzuhelfen ist. — Das span. *vilorta, -o* ist nun ins Baskische übergegangen und weist hier zunächst dieselbe Bedeutung auf; in formaler Hinsicht allerdings hat es sich gleich einer wesentlichen Veränderung unterzogen, nämlich der Abtrennung der Endung, welche als die des Partizips aufgefafst wurde. Doch heifst es noch r. *bul̃urta* „vilorta" (das franz. *virole* übersetzt das nicht genau); daneben steht r. *bulur*, s. *bülhür, bilhür*, l. hn. nn. s. *bil̃ur*, nn. *bilhur* „Wiede", nn. *bilurri* „vilorta" = „Ring aus biegsamem Holz". Ferner mit *-d-*: *bidur*, 1. b. „Band", „Wiede", 2. b. „Drehung" (= „Torsion"), 3. b. „Abkürzungsweg", 4. hn. „Verwicklung von Schnüren" (wohl durch zu starke Drehung). Mit *-g-*: b. *bigur, bigurri* „Torsion des Holzes" (Drehung um die Achse), *bigurri*, 1. g. l. hn. „verderbt" (perverso), 2. g. hn. „Kink" (span. *codillo*, franz. *coque*; so wenigstens nach der Beschreibung: „vicio que toma una cuerda por haber estado mucho tiempo arrollada en sentido determinado"); zu letzterem gehört g. *bigurritu* „Kinken bekommen" (= „enredarse una cuerda de dos hilos"). Oihenart bietet *bigurda* im Sinne von „Baumschöfsling"; span. *bigorda* ist „Ackerwinde", wie das folgende Wort. Ich bringe die Formen ohne intervokalischen Konsonanten auf denen die mit *-d-* und *-g-* beruhen (oder handelt es sich hier um das ursprüngliche *-d-*?), an letzter Stelle, weil sie die häufigsten sind und die stärkste Bedeutungsentfaltung zeigen. Dem Laut nach ist *viorto* erhalten in hn. *biurda* „Ackerwinde" (convolvulus arvensis L.; vgl. südfranz. *bedilhado, bidalhado*, altital. *viticchio* dass. = mdl.-ital. *viticchia, vitacchia* u. s. w. „gemeine Waldrebe"). Daran schliefsen sich: *biur*, b. g. hn. „vilorta" = „Wiede", l. nn. „gedreht", b. „Kink" (dobleces de las cuerdas), „verderbt", s. *bühür* „gedreht" und *bi(h)urri*, b. g. l. hn. nn. s. r. „verdreht", „verwickelt" (auch „schel" vom Blicke), b. g. hn. r. „störrisch", „verderbt", g. l. „überworfen" (mit jem.), b. g. „Verrenkung", b. g. hn. „Kink", (?) „Krummwerden", „Sichwerfen des Holzes" (so nach der franz. Übers.; spanisch steht auch hier wie bei *bigurri*: „torcedura de maderas"), g. „ababeo [?], plano oblicuo", l. „Widerstand", nn. *buhurri*, s. *bühürri* „gedreht", „verdreht", „störrisch". Dazu nun das Verb: *bi(h)urtu* (ich unter-

lasse die Angabe der Mdd., da sie hier von geringerem Belang ist) „drehen“, „sich ausrenken“, „zurückkehren“, „sich verwandeln“, „Widerstand leisten“, „sich reduzieren“, „sauer werden“ (von der Milch), „kastrieren“, „zurückgeben“, (Dank) „abstatten“, „übersetzen“, s. *bühürtü* „drehen“, „Widerstand leisten“. Ich weise bei dieser Gelegenheit ausdrücklich auf etwas hin was überhaupt für die bedeutungsgeschichtliche Betrachtung der baskischen Verben gilt: ob sie mit transitiven, intransitiven, reflexiven, passiven Verben unserer Sprachen wiedergegeben werden, ist ganz nebensächlich, ja gleichgültig; wir haben sie uns alle nur als passiv oder als intransitiv zu denken. An dem engen begrifflichen Zusammenhang aller genannten romanischen und baskischen Wörter wird man wohl nicht zweifeln; es ist nicht das einzige Mal dafs „winden“, „drehen“ nach dem schon Gewundenen, Gedrehten benannt worden ist, und im weiteren Verlauf finden sich auch Analogieen zum rom. *tornare*; der Aufklärung bedarf nur, so viel ich sehe und wie ich schon bemerkt habe, das intervokalische *l*. Wenn dem *bilorto* wirklich *biorto* auf weiterem Gebiete vorausgegangen wäre, so würde es nicht undenkbar sein dafs diesem auch das rom. *biort* u. s. w. „Turnierlanze“ entstammte; dessen germanischer Ursprung ist unerwiesen und mir wenigstens ganz unwahrscheinlich. L. *buhort* „Bootshaken“ steht zu vereinzelt um ins Gewicht zu fallen; doch übersehe man nicht dafs es in der Bedeutung (der gekrümmte Ast des untern Endes!) dem oben besprochenen *bilorto, billard* sich sehr nähert. Anderseits gestehe ich gern ein dafs span. *bohordo*, alt *bof-* „Rohrkolben“ (typha latifolia L., in diesem Sinne gal. *bofardo*), „glatter, blattloser Stengel von diesem, und ebenso von Blumen wie der Lilie, der Narzisse“ (in spanisch-deutschen Wbb. finde ich auch: „Kohlstrunk“) von *bilorto* u. s. w. sachlich noch weiter entfernt ist als der neue kerzengerade Billardstock von dem alten gekrümmten; immerhin kann ich mir, trotz span. *espadaña* u. a., nicht recht denken dafs die Pflanze erst nach dem *bohordo, bofardo*, der aus ihr angefertigten Lanze, so benannt worden sei.

Manches romanische Wort hat im Bask. statt oder neben seiner ursprünglichen Bedeutung so zu sagen eine höhere bekommen oder, umgekehrt ausgedrückt, mit ihm die Sache eine niedrigere Bezeichnung, wie uns ja dergleichen aus der Urgeschichte des Romanischen und des so viel späteren Kreolisch bekannt ist. So ist Pflanzliches auf Menschliches übertragen wenn im Bizk. *garaun* (*-au*), *karaun* { **granum* nicht nur „(Samen)korn“ oder „Kern“ bedeutet, sondern auch „Gehirn“, gleichsam „das was drin steckt“ (Larr. hat dafür den Plur.: *garunak*). Die andern Mundarten bedienen sich hier des Ausdrucks „Kopfmark“: l. nn. *burumuin*, (Larr.) *burmuñ, burmun*, s. *bürhün* (die drei letzten Formen fehlen bei A.), oder sagen auch, nach Larr., schlechtweg „Mark“ im Plur. *fuinak, fuñak*. Ich halte dies Wort für „Mark“ wegen seines wechselnden Anlauts (*m-*, *f-*, *h-*) für entlehnt und zwar { lat. *funis*, südfranz. *fun*, gask. *hun*. Man sagte „Strick des Knochens, des Rückgrats“, wie „Faden

des Rückgrats", **filum spinae*: südfranz. *fiłu de l'esquino* „Rückenmark". *Filo* im Sinne von „Rückenmark" (geschlachteter Tiere) ist auch in Italien bekannt; doch bedeutet hier *filo delle reni* oder *della schiena* das „Rückgrat", also dasselbe wie *schiena* allein. Entsprechenden Gebrauch weist nicht nur das Sardische und Ladinische auf, sondern auch das Galizische: *fio do lombo*. Wenn nun ital. *schiena* auch den ganzen „Rücken" bezeichnet, so jener zusammengesetzte Ausdruck auch das Rückgrat samt dem anliegenden Fleische, aber mit Beschränkung auf den untern Teil, die Lendengegend; vgl. kal. *fili de logna* „Schweinslenden". In diesem letzten Sinne gilt aber besonders ital. *filetto*; siz. *filettu* ist nicht nur „Rückenmark" (geschlachteter Tiere), sondern auch „Rippenstück" und (beim Menschen) „Lende". Aus alledem ergibt sich nebenbei die Unrichtigkeit der gewöhnlichen Deutung von franz. *filet* „Lendenbraten". Für bask. „Strang" } „Mark" beachte man noch span. *caña* „Röhre" } „Mark" (*cañada* „Mark des Rindviehs") und span. *tuétano*, port. *tutano* „Mark", welches, von der Endung abgesehen, nichts anderes ist als gask. lang. *tutèl* (-*t*- ist durch *t*- gehalten worden) neben sonstigem südfranz. *tudèl*, *tudèu* „Röhre" (auch „Kehle", ja „Kopf"; z. B. rouerg. *o boun tutèl* „er hat einen guten Kopf"); vgl. noch bearn. *tutou*, *tutèt*, lang. (Carc.) *tot* „Flaschenhals", bearn. *tute*, *tutou* „Hirtenhorn". — Zwischen „Tier" und „Mensch" verwischt die Sprache so oft die Scheidelinie dafs örtlich engumschriebener Gebrauch da nicht leicht nachzuweisen ist. Wenn z. B. hn. *basi* „verlassen" (von einer Frau) vom span. *vacía* „Weibchen ohne Junges" herkommt, so stimmt es bis zu einem gewissen Grade, wenn nicht etwa ganz zu der Ausdrucksweise die man in einem Punkte Bearns betreffs zweier getrennten Eheleute gebraucht: *que hèn bassibe*, was nach Lespys Vermutung sich darauf bezieht dafs die Hirten die ein- bis zweijährigen Lämmer (*bassibes*) von den trächtigen Schafen zu trennen pflegen. Seltener wird das Tier mit menschlichen Prädikaten beehrt. Da auch im Span. *lánguido* „schwach", „kraftlos" bedeutet, so ist nur das bemerkenswert dafs es im Bizk. (*langita*, *lanketa*) von Schweinen, Meerbrassen (wohl noch von einigen dazwischenstehenden Tieren?) = „etwas mager" gesagt wird. Es scheint mir nicht unmöglich dafs das in einer andern Gegend von Bizkaya übliche *langet* „starkes, schweres Vieh" das gleiche Wort ist, da es mit b. *langet* „Querbalken" { span. *palanqueta* nichts zu tun hat. Der „Gegensinn" würde sich in dem Punkte einen: „ruhend", in Folge von Ermüdung, aus Kraftlosigkeit oder um stark und fett zu werden. Man vergleiche oben S. 33 *kupera* = *cobrado*, und beachte auch *borbots*, s. „fröhlich", nn. „ernster Mann"; ein Bärtiger, südfranz. *barbòchi* kann ja das eine wie das andere sein. Endlich noch *lander* an einem Orte des Labourd „feines Tuch", an einem andern „grobes"; flandrisches Tuch gab es gewifs in beiden Qualitäten (ich vermute, beiläufig gesagt, dafs auch franz. *flanelle* u. s. w. nichts anderes ist als „flandrisches Tuch"). — Wenn der Romane von einem Menschen sagt dafs er

„wiederkäut“ (unser deutsches Wort hat eine ganz beschränkte Verwendung im Vergleich zum rom. *ruminare*), so beruht das im wesentlichen auf der Überlieferung; beim Anblick des wiederkäuenden Rindviehs wird sich uns stets die Vorstellung erneuern dafs es nachdenkt, dafs es, mit Lafontaine zu reden, „rumine en sa tête“. Und so ist es kein Wunder wenn der baskische Landwirt nun auch in minder zweideutiger Weise diese Vorstellung wiedergibt, vermittelst eines Verbs welches beim Menschen selbst sich ursprünglich auf eine besondere geistige Verrichtung bezieht: **adaestimare* } altspan. *aesmar*, *asmar*, altport. *asmar*. Das gleichbed. altspan. altport. *osmar* vermag ich nicht als eine rein lautliche Variante davon (*o* für *a* vor *m*) anzusehen, sondern vermute darin ein **ausmar* von altspan. *husmar* (jetzt *husmear*). Dieses Verb berührte sich, dank seiner figürlichen Anwendung („nachspüren“, „ausfindig machen“) mit dem andern, das seinerseits in die sinnliche Sphäre herabzusinken vermochte: südfranz. *ème* u. s. w. „schlechter Geruch einer verdorbenen Sache“ { prov. *esme* (**aestimum*) deckt sich in der Bedeutung mit span. *husmo*. So hat nun das Baskische ein Substantiv: *asmo*, *asmu*, *asmü*, welches allen Mdd. gemein ist, mit mehr oder weniger ähnlichen Bedd., wie „Gedanke“, „Vorhaben“, „Erfindung“, „Talent“, „Instinkt“, „Vermutung“, ein Adverb: l. hn. nn. *asmuka*, l. s. *azmuka* „tastend“, und ein Verb: *asmatu*, *-tü*, *asmau*, *asma*, b. g. hn. nn. „erfinden“, nn. „sich unterrichten“, b. nn. s. „wittern“ (in fig. Sinn), b. „riechen“. Aufserdem aber: hn. *asmar*, nn. *hasmarru*, *hasmauri*, und (unter dem Einflufs von g. *asnasa* „Atmung“) g. *asnabar*, *asnabar*, hn. *asnaur*, l. *hasnaur* „Wiederkäuen“. Und ganz entsprechende Wörter haben wir endlich mit einem *au-* für *a-*, wodurch sie an das obige **ausmar* erinnern: b. g. l. hn. nn. *ausmar*, b. *ausmer*, b. g. l. hn. *ausnar*, l. *hausnaur*, b. *auznar*, nn. *agoznar* „Wiederkäuen“, *ausnartu*, b. g. l. hn. „wiederkäuen“, b. g. „überdenken“. Ich mufs allerdings hinzusetzen (was ja meine Erklärung andern vielleicht zweifelhaft macht) dafs ich über die Endung keine Rechenschaft zu geben vermag; an die des rom. Infinitivs läfst sich nicht denken (*-ar* ist ja = *-arr*). — Die Verallgemeinerung eines Ausdrucks für eine rein sinnliche Funktion liegt vor in **gula* „Efsgier“, „Frefslust“ } b. g. l. hn. nn. *gura* „Wunsch“, „Lust“ (zu e.), „Wille“. Das span. *gana(s)*, welches dem bask. *gura* in der Bed. entspricht, hat einen ähnlichen Ursprung; es lebt übrigens auch im Bask. als nn. s. r. *ganu* „Lust“, „Neigung“, „Tendenz“, nn. s. *gano*, r. *ganu* „Fähigkeit zum Arbeiten“, s. *gano* „angenehm“, *gano izan* „gefallen“. — Die Tätigkeit wird genannt statt des Gegenstandes mit dem sie sich beschäftigt; so *labore*, b. g. l. „Erntefrüchte“, „Getreide“, nn. „Mengkorn“ (hn. *laore* „Weizen- oder Maisbrot“); vgl. span. *labor de lino* „Leinsamen“, logud. *laore* „Saat“, „Getreide“. — Die Jahreszeiten pflegen allgemein nach Begleiterscheinungen benannt zu werden; so ist es denn nicht allzu merkwürdig dafs im Bask. der „Winter“ (allg.) *negu*, von bearn. kat. *neu* „Schnee“, heifst, wie umgekehrt auv. *iver* die Bed. „Schnee“

hat. Das rom. Wort für „Winter" liegt mit veränderter Bedeutung vielleicht vor in b. g. hn. *ifar*, b. g. hn. nn. r. *ipar*, l. nn. s. *iphar* „Nord", „Nordwind" (auch „Ostwind"). „West" (und „Westwind") hat zweifellos einen romanischen Namen: *mendebal*, und wahrscheinlich auch „Süd" (und „Südwind"): *ego*, wenn nämlich südfranz. *eigau*, bearn. *agau* { lat. *aqualis* einst nicht blos im Rouergue (*a[i]gal*), wie heutzutage, für den Südwind gegolten hat. — Tiere empfangen zuweilen Benennungen aus dem Romanischen die hier nicht in gleicher Weise verwendet werden; so r. *blanka* „(nackte) Schnecke", hn. *kamutša* „Salamander" (vgl. g. l. hn. *kamuts* „stumpf gewordenes Werkzeug", „schwerfällige Person") von südfranz. *camus*, *camos* „stumpfnasig" (vgl. franz. Gaunerspr. *camuse* „Karpfen").

Die äufsern und innern Lebensbedingungen eines Volkes spiegeln sich oft in seiner Sprache ab, sodafs wir sie bald deutlicher bald verschwommener daraus zu erkennen vermögen, zum mindesten wie sie gewesen sind. Wo man unter **vivenda* „Fleisch" versteht, da wohnen Fleischesser; Vegetarier da wo das schwarze Brod so heifst, wie im Bearn (*bianae*), in der Soule und in Niedernavarra (*bianda*). — Das s. *kint(h)a* „Sumpf" läfst sich weder mit bearn. *quinte*, *quinde* „Bergkante" oder „-spitze", noch mit span. *quinta* „Landhaus" in unmittelbaren Zusammenhang bringen; am ehesten noch mit bearn. *quintaa*, *quindaa* „Bodenvertiefung", „Hohlweg". Wie dieses ist es zunächst aus altfranz. *quinte* „Burgfrieden" zu erklären, und ebenso ast. *quintana* „Vorderseite eines Hauses oder einer Barriada" (Vigón belegt es aus dem 16. Jhrh.), gal. *quintan*, *quintana* „Teil des Vorhofes, der sich vor dem Haupttor der Kirche befindet und als Friedhof zu dienen pflegte" (Cuv.), *quintá* „Wäldchen". — Der Einflufs der Kirche macht sich sehr bemerkbar. „Er leidet furchtbar" kann heifsen: nn. *lizifrina sofritzen au* „er erduldet die Geifselung (Disziplin)". *Litania*, *ledania*, *lethaina*, *lethariña*, *letheriña* (lauter von Chaho angegebene Formen) bedeuten zunächst „Litanei"; aber A. verzeichnet nn. *letherin* „Prozession" und b. *ledania* „Filialkirche" (aneja, barriada con ermita). Lat. *abbas* ist zu b. g. *apaiz*, g. l. hn. nn. r. *ap(h)ez* mit der Bed. „Priester" geworden; aber in den Verbindungen l. nn. *(h)auzap(h)ez* und l. *baldernapez* „Bürgermeister" hat es den Sinn „Vorsteher", welcher aus dem eigentlichen: „Klostervorsteher" abgezogen ist. Der erste Teil beider Wörter *(h)auzo*, *balderna* bedeutet nämlich „Gemeinde", und zwar der eine ursprünglich soviel wie „Nachbarschaft", der andere wie „Brüderschaft", und da südfranz. *abat* auch für den Rektor einer Brüderschaft gilt, so ist der zweite Ausdruck wohl derjenige an dem sich der Wandel vollzogen hat. Für „Brüderschaft" sagte das alte Bearnisch *faderne*, wo die Endung *-érnita(s)* durch *-erna* ersetzt worden und das erste *r* durch Dissimilation ausgefallen war, wie in *fadrine* „Dirne" (kat. *fadrí* = prov. *frairí*). Nichts anderes als dieses Wort wird *Haderne* sein, der Name einer gewissen unterirdischen Örtlichkeit im Bearn, den man wohl erst

nachträglich mit den Feen in Beziehung gebracht hat. Aus diesem *faderne* haben die Basken, wenigstens die des Labourd *balderna, baldarna* „Brüderschaft“, „Gemeinde“, „kleiner Ort“ (villorrio) gemacht, indem sie entweder (allg.) *bandera* (van Eys gibt eine ältere l. Form *baldera*) „Banner“ einmischten oder l. *baltsa* u. ä. „Vereinigung“, „Gesellschaft“.

Übergang aus einer Wortkategorie in die andere ist nichts seltenes. B. g. l. *lukur* „Wucherer“ ist nur eine Nebenform von l. hn. nn. *lukuru* { lat. *lucrum*, span. *logro* „Wucher“; vielleicht aus l. *lukurantza* oder einem nicht mehr üblichen Verb (span. *logrear*) falsch abgezogen? Substantive werden zu Adverben, oder mit andern Worten, sie treten in einem Sinne auf der die Setzung eines Kasussuffixes erheischte. So b. *ausa, ausaa* „zufälligerweise“ neben regelrechtem *ausaz* = span. *por azar* mit der Bed. des franz. *par hasard*; das rom. Wort lautet im Bask. eigentlich *azar(t)*, hat aber hier mit g. l. hn. nn. s. *ausarta* (so A.; sollte es nicht *ausart* sein, wie Chaho hat?) { südfranz. *ausard* „kühn“ (Verb: g. nn. *ausartatu*, l. hn. nn. s. *ausartu* = b. *azartau, azartu*) sich vermischt. Ferner g. *karezti* „teuer“, „von hohem Preis“ { span. *carestia* „hoher Preis“; nn. s. *kondu*, nn. *k(h)undu* „fast“, eig. „der Berechnung nach“ { nn. *khondu* { bearn. *coumpte, counde* „Rechnung“, (umgekehrt erhält das rom. *casi* ein Suffix: allg. *kasik* „fast“). Die entgegengesetzte Richtung ist eingeschlagen wenn aus südfranz. *a mens (de* oder *que)*: nn. s. *aments* „Unterbrechung“ und „Absicht“ wird (aber aus südfranz. *au mens*: s. *aments* „wenigstens“).

Bei Wortentlehnungen kommt es nicht nur auf den Ort und auf die Zeit an, sondern auch auf die Art und Weise. Das ist ja ohne weiteres begreiflich dafs die Strahlen einer Sprache die in eine andere einfallen, eine gewisse Brechung erfahren; die Aussprache ändert sich ab gemäfs den verschiedenen Lautsystemen, und die Bedeutungen insoweit als auf beiden Seiten nicht die gleichen Dinge oder Begriffe vorhanden sind. Hierzu kommt aber etwas was wir täglich in der Sprache der Ungebildeten beobachten und was wir doch bei der wissenschaftlichen Betrachtung nicht hinlänglich berücksichtigen: die Entsprechung ist nicht blofs aus Notwendigkeit einigermafsen ungenau, sie kann durch zufällige Umstände geradezu unrichtig werden. Man mifshört das Wort und man mifsversteht es. Dafür lassen sich nun schwer bestimmte Belege geben; denn meistens sind dann noch andere Möglichkeiten offen. Nehmen wir z. B. nn. r. *induria* „Geschicklichkeit“; es vertritt natürlich *industria*, ist das aber wirklich falsch gehört und nicht vielmehr mit besonderer Nachlässigkeit gesprochen? Oder hat nicht etwa dabei l. *induria* „Drohung“ mitgewirkt? Und wenn wir nun dies Wort als Beispiel für eine unrichtig aufgefafste Bedeutung aufstellen wollten, so wäre auch das anzuzweifeln; wenigstens gebrauchen die Basken (*ind-*) *injuria* auch in der altüberlieferten. Und mit ebenso wenig Sicherheit liefse sich jenes für das mit *induria* gleichbed. l. *disidu*, s. *desidu* (Fabre hat *dišidu*) behaupten; denn es wird auch in der Bed.

„Herausforderung“ bezeugt | südfranz. *aesfi* (vgl. bearn. *deshida-s*), wofür aber span. *desafío* sich auch diesseits der Pyrenäen eingebürgert zu haben scheint. Ich begnüge mich damit einige Fälle aufzuzählen in denen der dem baskischen Worte eignende Begriff von dem des zugrunde liegenden romanischen wie mifsverständlich abweicht: b. *dulabre* „tatkräftig“ | span. *durable* „dauerhaft“; s. *enparü* „Hindernis“ | südfranz. *emparo* „Bollwerk“; hn. *estakulu*, l. hn. nn. s. r. *estakuru* „Ausflucht“ (eig. vorgebliches Hindernis), nn. *estakuru* „Fehler“ (welcher ein Hindernis bildet) | nn. *estakura* „Hindernis“ | **obstaculum*; b. g. *inpirio* „ungemeine Menge“ | span. *imperio* (vgl. südfranz. *empèri* „Tumult“, „Verwirrung“); l. *kalipu* „Tatkraft“ | altspan. *calibo*, span. südfranz. *calibre* „Kaliber“; l. *letranta* „elegant“ | südfranz. *letra(t)* + *(eleg)ant* (der Gebildete pflegt elegant zu sein).

Solche Fälle in denen man die überlieferte Bedeutung eines Wortes durch eine ähnliche ersetzt oder mit einer ganz andern verwechselt, leiten, und zwar in allen Sprachen, zu solchen Fällen über in denen man das Wort äufserlich genommen wohl kennt, aber nur mit einer unvollkommenen und verworrenen Vorstellung verknüpft, und selbst wenn man es in der einen oder der andern Verbindung richtig gebraucht, nicht zu definieren im stande ist. Wir scheinen damit auf ein fremdes Gebiet zu geraten; wenigstens liegt hinter den Beobachtungen die man hierüber — und zwar in sehr bescheidenem Ausmafs — bisher gemacht hat, ein Interesse hervorragend praktischer Art, das für die Volksbildung. Man hat bald Rekruten, bald Grofsstadtkinder, bald Arbeiter und Bauern — so in dem kürzlich erschienenen Buch des Ehepaars Carrara-Lombroso: „Nella penombra della civiltà“ — nach ihren Kenntnissen befragt: was sie über Napoleon oder über Bismarck gehört, ob sie je eine Eiche oder eine Lerche gesehen haben, ob sie Weizen und Gerste voneinander unterscheiden können, ob sie wissen was ein „deputato“ und eine „colonia“ ist. Die Ergebnisse werden auch die Aufmerksamkeit des Sprachforschers erregen, hauptsächlich ihn aber davon überzeugen dafs, sollten sie für ihn wirklich fruchtbar sein, die Untersuchung in ganz anderer Weise geführt werden müfste. Es würden dann nicht blofs „grauenerregende“ Tatsachen enthüllt werden; die Dame welcher der Maschinenarbeiter und der Bauer unzutreffende Antworten auf die Fragen nach „Abgeordneter“ und „Kolonie“ geben, würde ihnen vielleicht die Antwort auf die Frage nach „Regulator“ oder „Pflugsterz“ ganz schuldig bleiben. Wie es keine zwei Menschen gibt die einen Wortschatz von ganz gleichem Umfang besitzen, so ist die Verschiedenheit dieses Umfangs zwischen den örtlich nicht getrennten, gesellschaftlichen Gruppen sehr grofs; und die Randzonen der einzelnen Wortbesitze verdienen nach Möglichkeit studiert zu werden. Wenn sich mit der Volkszählung eine Volksprüfung, sei es auch nur bezüglich weniger Punkte, verbinden liefse, so würden wir schon daraus Aufklärung über manche sprachlichen Erscheinungen gewinnen. Ich bitte wegen dieser langen Abschweifung um Nach-

sicht; ich weise allerdings auf ein ganz allgemeines sprachwissenschaftliches Bedürfnis hin, aber erst bei der Beschäftigung mit dem baskischen Wörterbuch de Azkues ist es mir recht zum Bewufstsein gekommen. Die besondern Umstände in denen das zweigeteilte Baskenvolk lebt, lassen uns wünschen gerade über seine kulturellen Abstufungen genauer unterrichtet zu werden.

Wir sehen dafs im Baskischen die Lautgestalt und die Bedeutung der Lehnwörter (und nicht blofs dieser) sich sehr stark zu differenzieren lieben, oft so stark dafs wir zwischen dem Ausgangspunkt und dem entferntesten Entwicklungspunkt die Verbindungslinie gar nicht zu ziehen wüfsten wenn uns nicht eine Reihe mitten innen oder seitwärts liegender Punkte gegeben wäre. Dafs sich eine solche Fülle vermittelnder Formen erhalten hat, verleiht eben dem Baskischen ein eigenartiges Gepräge, so vielen andern Sprachen gegenüber in denen, bei gleicher räumlichen Ausdehnung, nur wenige solcher Formen den Kampf ums Dasein überlebt haben. Eingangs habe ich von einem Maximum gesprochen, damit aber nicht eines der Entartung gemeint — das wäre ja dasselbe wie in den Mundarten Verderbnisse der Schriftsprache erblicken —, sondern der Ursprünglichkeit. Die Bedingungen aller Sprachentwicklung, und zwar in jedem einzelnen Sprecher und in jedem einzelnen Element, sind so mannigfache und verwickelte dafs die Unregelmäfsigkeit der Ergebnisse das Selbstverständliche, die Regelmäfsigkeit das Unbegreifliche zu sein scheint. Die letztere läfst sich nur aus Zentralisationen verschiedener Art erklären, um deren Feststellung und Beleuchtung sich aber die Sprachforscher wenig kümmern. Im Baskischen hat dieser Faktor eine sehr beschränkte Wirksamkeit entfaltet, daher die Buntheit, welche uns, mit ihren Vorteilen und Nachteilen, dazu nötigt die bei andern Sprachen geübte Technik etwas umzumodeln, wie wir ja überhaupt eine Untersuchung dem Untersuchungsobjekt anpassen müssen.

Ich hoffe dafs meine Ausführungen etwas von dem freudigen Interesse das mir de Azkues Werk eingeflöfst hat, auch unter den Romanisten verbreiten und dafs sie dem Verfasser bei der Vollendung seiner grofsen Aufgabe einige kleinen Dienste leisten werden. Möge er durch das viele Unerwartete was ihm hier entgegentritt, sich nicht beirren lassen; möge er sich sein Baskisch unter dem Bilde des Schliemannschen Troja vorstellen, von dem man Schicht um Schicht abtragen mufste um zu der Uranlage zu gelangen. Unter den romanischen und (durch die Romanen vermittelten) germanischen Lehnwörtern liegen verschiedene keltische, dann semitische und andere, und je tiefer wir geraten, desto schwieriger wird die Arbeit. Wenn die Übereinstimmung von *burdin* „Eisen“ (etwa auch in *Burdigala* zu finden?) mit dem entsprechenden semitischen Worte unverkennbar ist, so dürfen wir doch nicht zu rasch an ein Geschenk der Phönizier denken, da auch den Hamiten das Wort nicht fremd ist. Und ist es Zufall dafs der Baske den Weizen, der Armenier die Gerste *gari* (diese ist bask. *garagar*) nennt?

Erst wenn der baskische Wortschatz möglichst von fremdem Schutte befreit ist, können wir uns mit mehr Zuversicht der Frage nach der Urverwandtschaft widmen. Indessen, hat auch das Baumaterial sich mehrfach verändert, der Plan jener Uranlage, das heifst die innere Sprachform mit den einfacheren grammatischen Elementen, der hat sich bis auf den heutigen Tag von fremdem Einflufs fast unberührt erhalten und lädt uns mit seinen vielen merkwürdigen Problemen immer von neuem zur Betrachtung und Prüfung ein. Auch diese andere Seite werde ich binnen kurzem versuchen weiteren Kreisen näher zu rücken, und dann wird mir wohl de Azkue, sollte ihn wirklich meine gegenwärtige „Massage“ baskischer Wörter verdrossen haben, Absolution erteilen.

Nachträge.

S. **1** ff. Noch während des Druckes dieses Heftes ist der zweite Band von A.s Wtb. (*M—Z*; S. 487, inbegriffen 5 Seiten Druckfehlerverzeichnis) erschienen, also dem ersten in unglaublich kurzer Frist gefolgt. Im letzten Augenblick kann ich ihn nur im beschränktesten Mafs benutzen.

S. **13**, 35 f. A. hat: hn. *oška, ozka* „Einschnitt", „Bifs" (g. hn. *ošk egin, ozka egin* „beifsen"), s. r. *oške, oske* „Einschnitt" (insbesondere im Ohre eines Tieres), allg. *ozka* „Einschnitt", l. nn. *hozka* „regelrechter Zustand" (vgl. *krozka, koska* S. **15**, 37. 39).

S. **16**, 17. Lies: „das scheinbar . . . gehört".

S. **16**, 36. Neben s. *suskandera, šuškandera,* nn. *suskandela* „Mauereidechse" steht verkürzt s. *susker* „grüne Eidechse", wie b. g. *muskar,* b. g. l. nn. r. *musker* dass. neben r. *muskentra* „Mauereidechse" (*-and-, -ent-* wurde als verkleinerndes Suffix aufgefafst, analog dem *-ij-* von span. *lagartija* neben *lagarto*).

S. **16**, 39 ff. Auch *kiskaldu* u. s. w. hat Nebenformen mit dem Zischlaut für *k-*: nn. *šiškaildu,* r. *tšiskiltu* „rösten" (vgl. l. hn. nn. *šispildu,* s. *[t]šispiltü,* r. *tšispiltu* „rösten"). So steht auch *šiškabar* neben *kuškabil* S. **39**, 28 f.

S. **17**, 16 ff. Thomas sagt allerdings, das bask. *pedoi* sei genau dasselbe wie das bearn. *bedoi*; aber er erörtert dessen Unterschied von span. *podón* nicht. Wenn wir bei Borao *bodollo* „podón" und nun bei A. (s.) *bedoi* „podón" lesen, so könnten wir annehmen, ein solcher Unterschied bestehe gar nicht. Oder wenn er besteht (das an drei Orten Niedernavarras aufgenommene *pedoi* übersetzt A. mit „machete"), so wäre noch zu fragen ob Salaberrys oder A.s Definition das Richtige trifft. Jenes ist freilich das wahrscheinlichere. Man beachte hierbei die von A. aufgeführten Wörter: b. *podaiña* „Sense" (+ span. *guadaña*), b. g. *podaza* „Sichel", g. *podaitza* „podón, podadera", l. nn. s. *puda* „Sichel" („algunos llaman también así al machete y otros á la podadera"), l. nn. *pudatša* „podadera" und aufserdem, da Salaberry *pedoi* dem *aihotz* gleichsetzt: l. nn. s. *aihotz* „podadera", b. g. *aiotz* „machete".

S. **17**, 30. Vgl. S. **29**, 30 ff. und b. *mendal, mendel, sendel* „Schleuder".

S. **20**, 21. Das auch von A. gebuchte g. *(h)umoi* ist von weiter keinem Belang; es ist aus *kuma* durch *ume* „Kind" + *oe* „Bett" umgebildet worden.

S. **21**, 7. Das am Gürtel des Mähers befestigte Futteral in welchem sich, mit etwas Wasser, der Wetzstein befindet, wird oft nach einem Flüssigkeitsgefäfs benannt, so hn. *opor,* l. *opots* (g. l. hn. nn. *opor* „Schüssel"), g. *poto* (g. hn. „Topf"), ast. *colodra* (span. „Melkkübel"), ast. *zapicu, zapita* (ast. *zapica,*

zapito „Melkkübel"), auch d. *Kumpf.* Es mag sein dafs sich das *$_*$cotium* eingemischt hat über das Horning Ztschr. XVII, 233 f. handelt; nur kommt, wenn ich mich nicht täusche, in Südfrankreich ebenso wie in Italien blofs *$_*$cotarium* vor, im ladinischen Graubünden *$_*$cotiarium* (in Südosttirol *cozal*) und auf der Pyrenäenhalbinsel überhaupt keine Ableitung von *cos.*

S. **27**, 33. *Amigui* bei Lécluse beruht gewifs auf einem Lesefehler für *amigni.*

S. **31**, 5. Vgl. aber *opo* „Knirps" und auch *ipo* (S. **35**, 9; } **pipo?*).

S. **31**, 10. *Oporro* fehlt bei A.; er hat nur (g. l. hn. nn.) *opor.*

S. **32**, 12. Die Form *bierzo* entstammt vielleicht einem Irrtum; Menéndez Pidal hat nur *biezo* „Birke" finden können (nach Colmeiro und Laguna in Logroño, Sierra de Gredos und Rioja). Diese Form entspricht dem südfranz. *bes* (*bessol*) } **betius* (**betiolus*) von kelt. **betvā*, kymr. *bedw*; mit *-i-* haben wir gal. *bido, biduo, bidro* } **bitulus* (in *bidueiro*, port. *vidoeiro* ist das *i* weniger befremdlich), wobei es einem einfällt dafs Plinius von dem Birkenteer als *bitumen* spricht.

S. **32**, 22. Meine Vermutung dafs *(vi)verr(a)* und *ard(a)* zu einem **verd-*, bask. *burd-* zusammengeflossen sind, wird gestützt durch s. *urdanda* „Wiesel"; für den Schwund des *d* in *burintša, -tsa* ist freilich ein bestimmter Grund nicht ersichtlich. Von sonstigen Formen des Eichhörnchennamens hat A.: s. *uršantš*, nn. *urša* (wohl erst aus jenem verkürzt), l. nn. *uršintš*, l. hn. nn. *urtšintš*. — *B-* scheint mir auch in einem ganz ähnlich lautenden Worte abgefallen zu sein, nämlich in *urdin*, allg. „grau", b. g. l. hn. nn. s. „blau", nn. s. r. „trüb", nn. r. „schmutzig", b. hn. nn. „Schimmel" } **virdinus* von *viridis* „grün", welches, später entlehnt, mit gleicher Bed. als (allg.) *berde* (nn. *ferde*) fortlebt. Vielleicht sind die beiden Apfelarten hn. *burdintša* und b. *urdin-sagar* im Grunde eine und dieselbe.

S. **32**, 38. Diese Verkürzung ist schon romanisch; s. Ztschr. XXVI, 397.

S. **35**, 27 ff. *Piper* „Pfeffer" auch b.; s. *phiper.* Vgl. b. nn. *pipor* „untersetzt", und obwohl es räumlich weit abliegt, thür. (Schülerspr.?) *Pepo* „Knirps".

S. **36**, 25 f. Auch hn. *eltsutsa* „Hollunder".

S. **36**, 29. Übersehen habe ich g. *andeja* „cierto pez" und g. l. *antes* „cierto pescado, andeja"; dieses *andeja* ist mir als romanisches Wort unbekannt, doch scheint es die ursprüngliche Form zu sein.

S. **37**, 3 f. *Serra* hat A. in der Bed. „Rochen" (und zwar „Meerengel"), *zerra* nicht.

S. **37**, 13. A. hat: b. *tšangurru* (nicht näher bestimmtes) „kleines Wasserkrustentier", g. *tšangurru*, g. hn. *zangurru* „Krebs".

S. **37**, 23 ff. Bedenklich für die gegebene Herleitung kann es erscheinen dafs das *l* von *helt* sich im Baskischen gar nicht erhalten hat, da doch umgekehrt *l* für *r* gerade vor *t, d* oft auftritt. A. hat *zirthoin* nur im Sinne von (l.) „Weintraubenkamm", (nn.) „Baumschöfsling"; ferner l. nn. *surtoin* „Stamm eines Busches", l. *šurtoin* „Weintraubenkamm", „Fruchtstiel", g. *surten, zurten*, l. *zurtoin*, g. hn. *tšurten* „Fruchtstiel".

S. **37**, 34. A. hat: l. hn. nn. s. r. *šabor*, allg. *zabor*, l. *zagor* „Kies", „Schotter" u. ä.

S. **37**, 40. A. hat: l. nn. *saphar* „Hecke", nn. *sapar* „Gebüsch" (nicht *zapár*).



S. **38**, 1. B. *sarbasta* hat A. mit der Bed. „kleine Zweige" (ramillas).

S. **39**, 2. Neben hn. nn. *šišter* „Nufsviertel", „Fruchtscheibe" hat A. im selben Sinne noch: l. nn. *sišter*, r. *tšistor*; zu vergleichen sind g. *tšuštar*, „Gröbs" (von Birne, Apfel), „Maisstengel", g. *tšuster* „Fruchtstiel", die anderseits auf b. *sustar* „Stoppeln von Stachelginster, Kohl u. s. w." (dieses auch b. *suskur*), „Wurzel", „Stachel", l. *šuštur* „Busch" hinweisen.

S. **39**, 34f. Das span. *ch-* hat hier auch im Bask. seine Entsprechung: b. *tšurlunkoi* „Brachschnepfe".

S. **39** Anm. A. hat: l. nn. *pis*, g. l. hn. s. r. *piš*, hn. *piša* und anderseits b. g. *tšiš* „Harn".

S. **53**, 13ff. Auf span. *husm(e)ar* geht l. hn. nn. *usmatu*, g. l. hn. nn. *usnatu*, s. *üsnatü* „riechen" (trans.) zurück; das *n* stammt vielleicht aus dem anscheinend echtbaskischen b. l. hn. nn. *usain*, g. *usai* „Geruch" (*usaindu*, *usandu* „schlecht riechen", *usain egin* „riechen" [trans.]). Wenn man, wie bei *asnaur* u. s. w., an Einflufs von g. *asnasa*, b. g. *arnasa* „Atem", „Atmung" denken will, so frägt es sich ob nicht etwa auch hier das *n* sekundär ist, nämlich falls das Wort an ein germ. Verb **aðm-* sich anschliefsen sollte.

S. **53**, 28ff. Wahrscheinlich ist *a-* zu *au-* geworden durch Einmischung von *a(h)o* „Maul" (vgl. S. **28**, 9ff.).

Romanische Wörter deren Herkunft berührt wird.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.



BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

VII. HEFT

KURT HETZER, DIE REICHENAUER GLOSSEN. TEXTKRITISCHE UND SPRACHLICHE UNTERSUCHUNGEN ZUR KENNTNIS DES VOR-LITERARISCHFN FRANZÖSISCH

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1906

DIE
REICHENAUER GLOSSEN

TEXTKRITISCHE UND SPRACHLICHE UNTERSUCHUNGEN

ZUR

KENNTNIS DES VORLITERARISCHEN FRANZÖSISCH

VON DER
PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT DER UNIVERSITÄT BONN
GEKRÖNTE PREISSCHRIFT

VON

KURT HETZER

DR. PHIL.

Si „aliquando bonus dormitat Homerus“, consideren lo mucho que estuvo despierto.

Cervantes.

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1906

Seinem hochverehrten Lehrer

Wendelin Foerster.

Inhaltsübersicht.

Literatur.

Archiv für lat. Lexikographie und Grammatik, hsg. von Wölfflin. = AlLex.

Altromanische Glossare berichtigt und erklärt von Fr. Diez, Bonn 1865. = ARGloss.

Bonnet, Le Latin de Grégoire de Tours, Paris 1890.

Diez, Grammatik der rom. Sprachen. 4. Aufl. Bonn 1877.

Draeger, Historische Syntax der lat. Sprache. 2. Aufl. Leipzig 1878.

Foerster und Koschwitz, Afrz. Übungsbuch. 2. Aufl. Leipzig 1902.

Gaul, Romanische Elemente im Latein der Lex Salica. Diss. Gießen 1886.

Görlich, Der burgundische Dialekt im 13. und 14. Jahrhundert. (Frz. Studien VII, 1.)

Haag, Die Latinität Fredegars, RF. X, S. 835—932.

Mackel, Die germ. Elemente in der französischen und provenzalischen Sprache. Heilbronn 1887.

Marchot, Petite Phonétique du français prélittéraire. 1. u. 2. Teil. Freiburg (Schweiz) 1901—2. = Marchot.

Marchot, Remarques sur le glossaire de Reichenau Karlsruhe 115 in RF. XII, S. 641—649.

Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen. Leipzig 1890 ff.

Pirson, La Langue des inscriptions de la Gaule. Bruxelles 1901.

Rönsch, Itala und Vulgata. Marburg 1875.

Bibelglossar aus dem 8. Jahrhundert in der Hs. Karlsruhe 86, abgedruckt im Afrz. Übungsbuch Sp. 27—34. = Rz.

Schröder, Romanische Elemente in dem Latein der Leges Alamannorum. Diss. Rostock 1898.

Schuchardt, Der Vokalismus des Vulgärlat. Leipzig 1886.

Schwan-Behrens, Grammatik des Afrz. 7. Aufl. Leipzig 1903.

Seelmann, Die Aussprache des Lateins nach physiologisch-historischen Grundsätzen. Heilbronn 1885.

Biblia sacra vulgatae editionis. Sixti V. Pontificis jussu recognita et Clementis VIII auctoritate edita. Parisiis et Lugduni, Hilaire Blanc, 1846.[1] = Vulgata (Vlg.).

Waltemath, Die fränkischen Elemente in der frz. Sprache. Paderborn-Münster 1885.

[1] Zur Kritik der Bibellemmata dienten Berger, Histoire de la Vulgate pendant le moyen âge, Nancy 1893; Vercellone, Variae lectiones vulgatae latinae Bibliorum editionis, Romae 1860—66; außerdem wurde benutzt die Konkordanz von Dutripon.

An Wörterbüchern wurde benutzt Diez (1878), Ducange (1840), Georges (1879), Godefroy, Kluge (1900), Körting (1901); Labernia, Diccionari de la llengua catalana, Barcelona 1865; Levy, Provenzalisches Supplementwörterbuch, 1892 ff.; Littré; Marx, Hülfsbüchlein für die Aussprache der lat. Vokale in positionslangen Silben, Berlin 1901; Mistral; Nuevo Diccionario de la lengua castellana, Paris, Bouret 1884; Petrocchi (1894); Raynouard; Spano, Vocabolario sardo-italiano e italiano-sardo: Vieira, Diccionario portuguez, Porto 1871.

Der Kenntnis nfrz. Patois konnten die Fascikel 1—14 des Gilliéron et Edmond'schen Atlas Linguistique de la France (A. L.) dienen; aufserdem verdankt der Verf. schätzbare Auskünfte, die in vorliegender Arbeit mehrfach verwertet werden konnten, dem liebenswürdigen Entgegenkommen ihm bekannter Franzosen, denen auch an dieser Stelle der gebührende Dank ausgedrückt sei. So gaben mir Kenntnis über die Mundarten von Malmedy Herr stud. phil. Josef Marichal, Brühl b. Bonn; von Noiron-sur-Bèze (Dép. Côte-d'or) Herr Lektor Prof. Louis Joliet, Bonn; von Puilly (Dép. Ardennes) Herr cand. phil. Gustave Gobert, Nancy; von Weismes Herr stud. phil. Josef Marichal, Brühl b. Bonn.

Einleitung.

Die vorliegende sprachliche Untersuchung der „die Reichenauer Glossen“ genannten Sammlung urfranzösischer Bibelglossen ist gedacht als der erste Schritt zu einer systematischen Erforschung des vorliterarischen Französisch auf Grund unserer reichen Glossenliteratur, die uns den Mangel literarischer Denkmäler ersetzen mufs, aber, wie Verf. durch diese Arbeit zeigen zu können hofft, auch bis zu einem bisher wohl kaum vermuteten Grade ersetzen kann, vor allem nach der Seite der Lautlehre hin, während die Ausbeute für Formenlehre und Syntax naturgemäfs geringer sein mufs als in einem zusammenhängenden Texte. Doch wurden im vorliegenden Falle auch in dieser Hinsicht die vom Verf. ursprünglich gehegten Erwartungen einigermafsen übertroffen. Über den etymologischen Abwurf der Untersuchung s. am Schlusse der Einleitung.

Bei der Wahl gerade dieser Texte zu einer ausführlichen sprachlichen Durchforschung war für den Verf. besonders auch mafsgebend der Gesichtspunkt, dafs das fragliche Glossar auch eine Reihe germanischer Elemente enthält, die uns „Sprachgut von hoher Altertümlichkeit“ (Kluge, Paul's Gdr. d. german. Phil. I, 2. Aufl., S. 332) überliefern, wenn auch die von namhaften Germanisten (s. § 85) vertretene Anschauung, dafs diese Bestandteile einen ostgermanisch-burgundischen Lautcharakter trügen, einer eingehenden Untersuchung unter Mitzugrundelegung romanistischer Gesichtspunkte im § 65 nicht Stand halten konnte, womit natürlich jede Hoffnung schwinden mufste, in diesen Elementen eine Bestätigung einer Ansicht über den Entstehungsort der Glossen auf Grund des Erbwortbestandes zu sehen.

Die behandelte Glossensammlung ist uns aufbewahrt in Karlsruhe im Codex Augiensis CCXLVIII[1] f° 1—39 vb, einer schön geschriebenen, aber zum Teil durch Feuchtigkeit hart mitgenommenen Handschrift, die der Entzifferung daher an vielen Stellen grofse Schwierigkeiten entgegensetzt. Über den sonstigen Inhalt der Handschrift s. die Beschreibung von Holtzmann, Germania VIII, S. 404 ff.

[1] Früher 115, s. „Die Hss. der Grofsherzogl. Hof- und Landesbibliothek, Beilage II: Lamey S. 1 und Längin S. 83“.

Nach dem übereinstimmenden Urteil aller derer, die den Codex vor Augen gehabt haben, ist er noch ins 8. Jahrhundert zu setzen. Gaston Paris (Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1893, S. 92, Anm. 1) spricht sich aus anderen als paläographischen Gründen für (den Anfang des?) 9. Jahrhunderts aus: „*Ceux qui ont vu le manuscrit l'attribuent au VIIIe siècle, mais on vieillit presque toujours ces manuscrits. La nature même de ce glossaire montre qu'il appartient à l'ensemble des travaux de rénovation des études grammaticales et bibliques qui fut inauguré par Charlemagne*".

Diese Argumentation kann als zwingend nicht anerkannt werden, da unser Text (s. S. 3) nachweislich wenigstens zum Teil eine vorvulgatische Übersetzung glossiert, d. h. die Existenz von Bibelglossaren schon für Jahrhunderte vor der Zeit der Alcuinschen Revision des Vulgatatextes sichert. Den Zeitpunkt der Entstehung der uns vorliegenden Kompilation nach anderen als palaeographischen Gesichtspunkten festzustellen dürfte daher schlechterdings unmöglich sein.

Die „Reichenauer Glossen" setzen sich aus zwei Glossaren zusammen:

I, einem Bibelglossar, das die Bücher der Vulgata in Auswahl und in jeweils gröfserer oder geringerer Ausführlichkeit fortlaufend glossiert und ein Zurückgehen auf mehrere Vorlagen deutlich erkennen läfst,

II, einem alphabetischen Glossar, dessen Lemmata gleichfalls vorwiegend Worte der Vulgata darstellen, und das eine stattliche Anzahl von Glossen mit I gemein hat.

Die Glossierung besteht zumeist in einer Erklärung eines lat. Wortes durch ein der Volkssprache angehöriges lat. oder deutsches, oder auch durch einen ganzen Satz, wobei der Glossator das zu verdeutlichende Lemma gelegentlich dadurch näher zu bringen versucht, dafs er etymologische Beziehungen aufstellt. Wie alle mittelalterlichen Etymologien, so vermögen auch die seinigen uns nur ein Lächeln abzunötigen, wofür einige Beispiele genügen werden:

4_3 *Femora dicta eo quod ea parte sexus uiri ac femine discrepet*; 11_3 *Fretum mare dictum eo quod ferueat*; 26_2 *Ferie noncupate sunt qd̄ sit in eis nobis tempus dictionis* (also offenbar von *fari!*); 32_1 *Nomisma*: . . . *eo qd̄ nomen principis ibi sit scriptum.*

Über die Art der Entstehung, d. h. über die für die Kompilierung von I und II benutzten Vorlagen, über die diesen zu Grunde liegenden Bibelhss., über Herkunft der nicht zur Bibel gehörigen Lemmata in II etc., hatte Verf. zwecks der ursprünglich von ihm geplanten Veranstaltung einer kritischen Ausgabe des Textes eine besondere Untersuchung angestellt, von deren Veröffentlichung er

[1] Nach W. Foerster sichert schon allein die Form des g die Entstehung der Hs. im 8. Jahrh.

zur Zeit absieht, da eine Untersuchung ähnlicher Art auf breiterer Basis, von Herrn Josef Stalzer-Graz vorgenommen, dem Drucke entgegengeht. Verf. begnügt sich daher an dieser Stelle mit zwei Feststellungen, die ihm von besonderer Wichtigkeit scheinen:

1. Wohl alle Lemmata von I, für die sich in den ihrem Vorkommen im Glossar entsprechenden Vulgata-Kapiteln eine Bezugstelle nicht finden läfst, sind Synonyme eines Vulgata-Wortes, dafs in den Zusammenhang durchaus pafst. Diese Synonyme liefsen sich in allen untersuchten Fällen in einer oder einer Reihe Vulgata-Hss. als Entsprechung des betreffenden Normalvulgata-Wortes wiederfinden, so zwar, dafs nicht alle Abweichungen von der Normalvulgata sich auf eine einzige Bibelhandschrift zurückführen liefsen, d. h. das Glossar mufs nach einer Hs. angefertigt sein, die wenigstens als Vulgatahandschrift uns nicht erhalten ist.

2. Gegenüber allen erhaltenen Vulgata-Hss. weisen unsere Glossen bisweilen auf eine Bibellesart zurück, die durch die Übereinstimmung aller Vlg.-Hss. als vorvulgatisch gesichert ist:

6_1 Manzer: *qui de scorta nascitur*: Vulgata: *manzer, hoc est de scorto natus*; 6_3 Bullas: *ornamenta regalium camelorum*: Vulgata: *bullas, quibus colla regalium camelorum decorari solent.*

Der Text des Glossars ist an vielen Stellen mehr oder weniger arg verderbt und weist gelegentlich fehlerhafte Zusammenziehungen, Lücken usw. auf, die jedoch fast stets[1] einer zuverlässigen Emendation zugänglich sind.

Doch hält Verf. gegenwärtig dafür, dafs wegen des vielen Ballastes, mit dem das wertvolle Glossenmaterial im Codex behaftet ist, ein Gesamtabdruck nicht erforderlich ist. Vielmehr glaubt er mit einer alphabetischen Aufführung aller der Wörter, die nach irgend einer Seite hin Beachtung zu verdienen schienen, das irgendwie bedeutsame Material des Textes bequem zugänglich gemacht und damit das Interesse erschöpft zu haben, das eine Gesamtausgabe beanspruchen kann. Alle in Frage kommenden Glossen sind hier abgedruckt in dem Paragraphen unserer sprachlichen Untersuchung, der die darin belegte Erscheinung behandelt und aus dem im Verzeichnis beigedruckten Verweise in Klammern ersichtlich ist. Die Ziffern vor diesen Klammern geben die Nummer in Foersters Abdruck oder, falls die Glosse sich dort nicht findet, Seite und Spalte in der Hs. Durch eben diese Verweise auf die §§ der sprachlichen Untersuchung glaubt Verf. gleichzeitig die Interpretierung des Textes wesentlich erleichtert zu haben. Im übrigen dient dem besseren Verständnis und der Emendation des Textes ein besonderer Abschnitt „Besserungen und Kommentar", der die wesentlichen Ergebnisse der auf eine kritische Ausgabe abzielenden Vorarbeiten des Verf. verwertet.

[1] Vielleicht mit alleiniger Ausnahme des am Ende einer Glosse alleinstehenden Interpretamentsrests *seu acceptis* 15_2.

Holtzmann fügte seiner oben (s. S. 1) zitierten Beschreibung des Codex eine reiche Auswahl aus den Glossen bei, die, um einiges vermehrt, von Diez in seinem Werke „Altromanische Glossare berichtigt und erklärt“ (Bonn 1865) neu abgedruckt und nach Möglichkeit gedeutet wurden. Unter Beidruck der Zählung bei Diez veröffentlichte Foerster auf Grund einer 1883 genommenen Abschrift etwa ein Viertel sämtlicher Glossen im „Altfranz. Übungsbuche“ S. 1 ff. Da die Zählung der Glossen in den beiden Auflagen dieses Werks nicht die gleiche ist, dürfte hier der Ort sein, eine Vergleichungstabelle einzufügen:

1. Aufl.		2. Aufl.
1—418	=	1—418
		Eingefügt 419 Jus: lex ł potestas
419—514	=	420—515
Ungezählt blieb 515 Litore: ripa	=	516
515—1163	=	517—1165.

Die sonstige Literatur, Besserungsvorschläge, Kommentare und sprachliche Erörterungen verzeichnet Foerster l. c. 2. Aufl.; nachzutragen sind die mittlerweile erschienenen Ausführungen über unser Glossar von Kluge, Paul's Gdr. der german. Phil. I, 2. Aufl. S. 332 f. Kögel, Gesch. d. dtsch. Lit. Bd. I. Teil 2. S. 424 f.

Die vorliegende Untersuchung wurde vorgenommen auf Grund zweier mir gütigst zur Verfügung gestellten Abschriften unseres Codex, nämlich der erwähnten Foersters aus dem Jahre 1883 und einer im Januar 1905 von Herrn Josef Stalzer-Graz hergestellten, von Prof. Schenkel-Graz nachgeprüften vollständigen Abschrift. In denjenigen Fällen, in denen beide voneinander abwichen[1] und eine Entscheidung für die eine oder andere Lesung sich nicht ohne weiteres aus sachlichen oder sprachlichen Gründen ergab, hat Verf. selbst eine nochmalige Kollationierung der Hs. im März 1905 vorgenommen.[2]

Für das liberale Entgegenkommen, das mir die genannten Herren durch die Überlassung ihrer Abschriften bewiesen, sei ihnen auch an dieser Stellen nochmals verbindlicher Dank ausgesprochen. Besondere Hervorhebung gebührt ferner dem Verdienste, das sich Herr Hofrat Holder-Karlsruhe durch liebenswürdigste Erteilung von Auskünften über die Hs. und deren Übermittelung nach Bonn um die Förderung dieser Arbeit erworben hat.

[1] Betreffs der Abweichungen der Stalzer'schen Lesungen von denen Foerster's s. Stalzer's mittlerweile erschienene „Neue Lesungen zu den Reichenauer Glossen“ Zs. XXX, S. 49—52. Erst während des Druckes erfährt Verf., dafs die Stalzer'sche Abschrift im Dezemberhefte 1905 der Wiener Sitzungsberichte veröffentlicht wurde.

[2] Von einer zusammenhängenden Veröffentlichung der Ergebnisse dieser Nachkollationierung sieht Verf. ab mit Rücksicht auf die Priorität des Herrn Stalzer. Von den Foerster'schen abweichende Lesungen des Verf. werden nur an den Stellen angeführt, wo sie für sprachliche Erörterungen in Betracht kommen.



Die Untersuchung der Sprache beider Glossare, ursprünglich für beide getrennt durchgeführt, lieferte das Ergebnis, dafs beider Sprache soweit identisch[1] war, als es sich überhaupt erwarten liefs bei der Spärlichkeit des Auftretens der Zeugnisse für romanische Laut- und Formenbildung im Texte infolge des Bestrebens des Glossators, möglichst lat. und nicht französisch zu schreiben. Mit Rücksicht auf Übersichtlichkeit und Raumersparnis wird daher im Folgenden die Sprache beider Glossare gemeinsam dargestellt. Aus praktischen Gründen wurde der Lautlehre in den Hauptzügen das Schema der afranz. Grammatik von Schwan-Behrens zu Grunde gelegt. Die Zeugnisse beider Glossare für die einzelnen sprachlichen Erscheinungen wurden in den meisten Fällen vollständig gegeben, doch hat Verf. hier und da mit Rücksicht auf den Raum von einer Anführung sämtlicher Beispiele abgesehen, wenn das Verhältnis zwischen der Anzahl der Belege und ihrem sprachlichen Werte zu ungünstig schien.

Wenn sich jedoch auch zwischen der Sprache der Glossare I und II keine Unterschiede nachweisen lassen, so ist damit keineswegs gesagt, dafs das beiden gemeinsame Idiom wirklich eine Einheit bildet. Eine besondere Untersuchung der Verbreitung der nicht gemeinfranz. Worte im Texte zeigt, dafs das verarbeitete Material grofsenteils dem Norden Frankreichs entstammt. Der im § 75 gemachte Versuch einer Lokalisierung der uns vorliegenden Redaktion mufs bei der Spärlichkeit der romanischen Formen im Text, bei der häufigen Unmöglichkeit einer Entscheidung zwischen Schreibfehler und eventueller dialektischer Entwicklung und bei der bereits eingangs der Einleitung erwähnten Belanglosigkeit der german. Elemente für die Frage der Herkunft des Textes sich mit der Feststellung begnügen, dafs eine Reihe von Kriterien unsere Redaktion etwa dem Nordosten des Sprachgebietes zuweisen, soweit dieser Prosthese kennt. Inwieweit gewisse Indicien, die sich damit scheinbar schlecht oder nicht sicher in Einklang bringen lassen, bei einer besseren Kenntnis jener Sprachperiode zu diesem Ergebnis vielleicht durchaus stimmen würden, inwieweit sie auf Rechnung eventueller Beibehaltung dialektischer Züge der Vorlagen zu setzen sind, dürfte sich heute so wenig wie je entscheiden lassen.

Die Untersuchung über den Wortbestand ist in erster Linie als Ergänzung zu Körting's Lat.-roman. Wörterbuch gedacht, jenem bei mancherlei Mängeln im Einzelnen für den kritisch geschulten Gelehrten so schätzbaren Hülfsmittel, dessen Berichtigung und Vervollständigung jedem Romanisten am Herzen liegen mufs. Die in diesem Kapitel der Arbeit gegebenen Beiträge zur romanischen Etymologie und Wortverbreitung geben daher nicht etwa ein vollständiges Wortverzeichnis unseres Textes, sondern

[1] Nur ist II gelegentlich in der Schreibung weniger sorgfältig als I, was an einschlägiger Stelle hervorgehoben ist

berücksichtigen zunächst nur diejenigen Wörter desselben, deren romanisches Fortleben aus Körting's Wörterbuch entweder gar nicht oder doch nicht vollständig ersichtlich ist, oder für die Verf. eine erste oder von den bisherigen abweichende Etymologie vorzuschlagen hat, die im Zusammenhange des romanischen Fortlebens der betreffenden Wortsippe vorgetragen wird.

Aufnahme in dieses Verzeichnis haben aufserdem die Wörter gefunden, deren Vorkommen in einem so frühen Beleg eine besondere Beachtung verdiente, sei es, weil sie eine besondere Bedeutungsentwicklung bereits vollzogen zeigen, sei es wegen der Seltenheit ihres Auftretens überhaupt, sei es wegen ihrer Entlehnung aus dem Germanischen. Aus dem letzteren Grunde sind die germanischen Elemente sämtlich aufgenommen worden.

I. Besserungen und Kommentar.

---

1. 1_2 F 40: *E regione*: *contra* bessere in *contrata*. Vlg. Gen. 16, 12: *e regione fratrum figet tabernacula*.

2. 2_4 F 194: Für Hs. *Deformes*: *male forti* schlägt Foerster's Fufsnote *male for[ma]ti* zu lesen vor. Paläographisch und sprachlich leicht möglich wäre auch statt dessen *male facti* gemäfs gemeinroman. *bene factus* „hübsch" = it. *ben fatto*, franz. *bien fait*, cat. *ben feto*, sp. *bien hecho*, pg. *bem feito*.

Entsprechend wäre dann auch zu ergänzen: 28_2 *Informis*: *quod male* factum.

3. 3_2 F 229: *Emisarius*: *qui non est castrad̄* ist aufzufassen als entstanden durch Korrektur einer ursprünglich anders lautenden Glosse nach einer an anderer Stelle des Glossar befindlichen ähnlichen. Die ursprüngliche Glosse war etwa *Emisus*: **inuiatus**, zu einer in den Zusammenhang des Glossar passenden Vlg. Stelle Gen. 49, 21: *Nephtali, cervus emissus* gehörig. Sie wurde abgeändert nach *Emisarius*: *qui non est castrad̄*, einer Glosse, die, auf Vlg. *equus emissarius* „Zuchthengst" (Eccli. 33, 6 oder Jerem. 5, 8) bezüglich, aus der Vorlage zufällig nicht in unsere Redaktion übernommen wurde. Unser Text erklärt nur *Emissarius* in anderer Bedeutung, nämlich zu Leuit. 16, 8 *caper emissarius* gehörig 7_3 *Emisarius*: *ab emitendo ad uindictam dictus*.

Solche willkürliche Abänderungen einer Glosse nach einer ihr mehr oder weniger ähnlich sehenden, an anderer Stelle der Vorlage befindlichen treten im Texte noch öfter auf und sind sämtlich oder zum Teil wohl auf Rechnung schlechter Lesbarkeit der Vorlage an der betreffenden Stelle zu setzen.

Ein weiterer Fall dieser Art ist z. B. 1_4 F 102 *Sciscitantes*: *interrogantes* zu Gen. 24, 58: *sciscitati sunt* gehörig, aber Vlg. an anderer Stelle mehrfach *sciscitantes*.

Ähnliche Beispiele s. Bess. 11. 13. 21 etc.

4. 3_4 Hs. *Castrametati sunt constricti . coangūt* stellt eine in kopierten oder kompilierten Glossaren nicht seltene Verschmelzungsglosse dar, wie wir solche in unserem Texte noch mehrfach antreffen werden. Zum Vorkommen solcher zusammengeschweifsten Glossen s. Landgraf, Glossographie und Wörterbuch, AlLex. IX, S. 375 unter 37. und 38.

Im vorliegenden Falle ist unsere Glosse, die an *Eferre*: *ex portare* zu Exod. 13, 19: *Efferte ossa mea* anschliefst, aufzulösen wie folgt:

Castra metati sunt: **traues tenderunt** zu Exod. 13, 20: *castra metati sunt in Ethan*

*Coar*otati: *constricti* [*coanguti?*] zu Exod. 14, 3: *coarctati sunt in terra.*

Weitere Verschmelzungsglossen s. u. 10. 13.

5. 4_1 F 275 *Suggerat*: *dixerat*. *ortaret* bessere in *Sugge*sse*rat*, da dem Plusquamperfekt der beiden Interpretamente in der zugehörigen Stelle Exod. 18, 24 die gleiche Zeit entspricht (: *quae ille suggesserat*) und an eine lautliche Deutung von *Suggerat* < *Suggesserat* nicht gedacht werden darf.

6. 4_2 F 291 *Interrasilem*: *grinitam* zu Exod. 25, 25: *coronam interrasilem* bessere in *grin*a*tam*, da *grinitam* nur eine durch begriffliche Einmischung von *crinitus* „haarfein" hervorgerufene Entstellung von *grinatam* = *crenatam* „ausgekerbt" darstellt, s. Wortbestand s. v. *crenare.*

7. 5_1 F 335 *Uesiculum: gutturis paparonem* ist zu lesen, nach der zugehörigen Stelle Lev. 1, 16: *uesiculam vero gutturis*, *Uesiculum gutturis: paparonem*, um so mehr, als *gutturis* als erklärender Zusatz zu *paparonem* mindestens überflüssig wäre, s. Wortbestand s. v. *papparo.* Ebenso ist in

8. 5_1 F 338 *Subbucula: linea tonica* (nach Lev. 8, 7: *vestivit*.. *subucula linea*) *linea* zum Lemma zu ziehen.

9. 5_1 F 346 *Erui: eradicaui* bessere in *eradica*r*i* nach Lev. 14, 40: *jubebit erui lapides.*

10. 5_2 Hs. *Sponte ul̄ M&uitu. temto* (so F 353 als zu Lev. 23, 38 gehörig gedruckt) ist Verschmelzungsglosse (s. u. 4.) und aufzulösen wie folgt:

Sponte: ultro : Lev. 23, 38: *quae sponte tribuetis*

Metuitu: temto : Lev. 25, 43: *metuito Deum tuum*,

worin *temto* imperat. fut. zu einem von der 2. zur 3. übergetretenen (s. Formenl. § 121) *tĭmēre* > *tĭmĕre* entsprechend altcat. *tembre* mit Schwund des Zwischentonvokals (s. Lautl. § 22) darstellen könnte.

11. 6_1 Hs. *Classibus: nauibus* ist ein weiterer Fall von Abänderung einer Glosse nach einer anderen (s. u. 3.), da das Lemma sich schlechterdings im Deuteron. nicht unterbringen läfst. Denkbar wäre eine ursprüngliche Glosse: *Carnibus: uiuandis* zu Deut. 28, 55: *ne det eis de carnibus.*

12. 6_1 Hs. *Fumet ad uindictam exhered&* ist Verschmelzungsglosse (s. u. 4.) und zu lesen:

Fumet: ad uindictam [**bulliat**] zu Deut. 29, 20: *furor* (*Domini*) *fumet* . . . *contra hominem*

Ejecit de terra sua: *exheredet*auit zu Deut. 29, 28: *ejecit eos de terra sua.*

Zur Volkstümlichkeit von *exhereditare*, dessen Bedeutungsentwicklung und Fortleben s. Wortbestand s. v.

13. Über 6_2 F 397 *Capulum: sagum, sagellum* sagt Foersters Fufsnote „*Capulum* ist zu streichen, es ist Lemma zu 409 und hier fälschlich geschrieben". 409 lautet: „*Capulum: spata manubrium* (9, 54)". Judic. 9, 54 steht indes kein *capulum*, das sich Judic. nur 3, 16, d. h. im selben Verse findet, zu dem auch das Lemma *Ancipitem* der vovhergehenden Glosse und das aus unserer Verschmelzungsglosse (s. u. 4.) herauszunehmende Lemma *Sagum* gehören:

Ancipitem: ex utraque parte acutum *Capulum*: **spata manubrium** *Sagum: sagellum*	zu Judic. 3, 16: *fecit* ... *gladium ancipitem, habentem* ... *capulum* ..., *et accinctus est eo subter sagum,*

Somit ist *Capulum* in F 397 ein Rest der ursprünglichen Glosse *Capulum: spata manubrium* am rechten Platz, die in F 409 zu Unrecht und ohne ersichtlichen Grund wiederholt, d. h. wohl aus einer andern ähnlich lautenden Glosse an jener Stelle abgeändert ist (s. ähnliche Fälle u. 3).

14. 7_1 *Starciis: bulziolis* will Foerster's Fufsnote zu 420 mit Vlg. *Sitarciis* lesen. Diese Konjektur mufs gebilligt werden, da mangels jeden afranz. Beleges kaum daran gedacht werden darf, in *st-* statt *sit-* eine umgekehrte Schreibung zu erblicken infolge einer gewissen nordostfranz. Dialekten eigenen Umstellung der Prosthesegruppe *e* + *s* + cons. > *s* + *e* + cons., auf die zuerst Foerster, Zs. XXVIII, S. 512, Anm. 2 hingewiesen hat.

15. 7_2 *Degenerare: iterum iurare* bessere in *De*g*erare* entsprechend Reg. I, 20, 17: *addidit Jonathan dejerare David.*

16. 7_2 *Lucos: populare* bessere in *La*i*cos* entsprechend Reg. I, 21, 4: *non habeo laicos panes ad manum.*

17. 7_4 *Palate: masse caricarum quae de recentis fiunt* ergänze durch ein **ficis** vor *fiunt.* Über eine ähnliche Glosse bei Eucherius Lugdunensis s. Diez, ARGloss. S. 28.

18. 7_4 *Tumultum: seditionem* ꝉ *terram congeriem superducti sepulchrum* ist Verschmelzungsglosse (s. u. 4) und anfzulösen wie folgt:

Tumultum: seditionem zu Reg. II, 18, 29: *vidi tumultum magnum.*

Acervum: ꝉ *terram congeriem superduct***am in** *sepulchrum* zu Reg. II, 18, 17: *comportaverunt super eum acervum lapidum magnum,*

worin *terram* lautlich identisch mit *terr***ae** nach Lautl. § 18*a*.

19. *8_2 *Ana* gliffa: grece, latine dicunt celature id̄ sculpare* bessere in *sculpa*ture; der Glossator kennt ein sonst unbezeugtes *sculpare* im Sinne von *sculpere* nach Ausweis von 4_3 F 301 *Sculpare: intaliare,* 37_3 *Sculpare: contaliare.*

Dieses rätselhafte *sculpare,* dem man nur *fugare* gegenüber klassischem *fugere* > roman. *fugire* in 1_1 F 4 *Profugus: porro fugatus,*

4_1 *Fugauit: fugire cepit,* 10_3 *Abire: effugare,* 34_3 *Profugus: porro fugatus* zur Seite stellen könnte (das aber lat. doch, wenn auch mit anderer Bedeutung, vorhanden ist), läfst sich möglicherweise, jedenfalls ohne lautliche Schwierigkeit, auffassen als **ex-col(a)pare* (= afranz. *escouper*) im Sinne von „ausschneiden", „aushauen", s. Wortbestand s. v. *escolapare.*

20. 8_2 *Maturium*: *nauium* bessere in *Matarium* (= *Mortarium*, s. Lautl. § 30, § 67) zu Reg. III, 7, 50: *mortariola et thuribula.* Über *nauium* s. Wortbestand s. v. *nauia* und Formenl. § 95.

21. 8_2 liest F 450 „*Ropia interpretatur excelsum* (15, 14)", wozu Fufsnote „*opi* radiert". Die vorgeschlagene Vlg.-Stelle Reg. III, 15, 14 *Excelsa autem non abtulit* würde Annahme einer stattgefundenen Umstellung von Lemma und Interpretament erfordern, die für unsern Text nur an einer einzigen Stelle (s. u. 52.) sicher nachzuweisen. Aufserdem böte das Interpretament *ropia* nur ein neues Rätsel.

Da unser Glossator ein „*interpretatur*" zwischen Lemma und Interpretament häufiger, aber ausschliefslich bei Erklärung hebräischer Namen anwendet, wie z. B. 1_1 *Adam,* 14_1 *Betsaida,* 14_2 *Samaritanus,* 24_3 *Eua,* 27_1 *Gamur,* so ist mit ziemlicher Sicherheit in *R*[illegible]*a* ein hebräischer Name zu suchen. *Roma,* wie St. liest, würde sich auf *Ruma* zu Reg. IV, 23, 36 deuten lassen, das mit *excelsum* einwandfrei übersetzt wäre. Da aber unsere Glosse sich ursprünglich auf Reg. III bezogen haben mufs, so ist sie in ihrer vorliegenden Gestalt offenbar durch Abänderung (s. u. 3.) nach einer andern hergestellt aus einer Glosse, deren Lemma *Roboam* (zu Reg. III, 14, 27) bildete, also etwa *Roboa interpretatur dilatans populum.*

22. Zu 8_4 F 460 *Commentariis: macionibus* bemerkt Foerster's Fufsnote „l. *Coementariis*". Demgegenüber betrachte ich die Glosse als zusammengeschmolzen (s. u. 4.) aus zwei Glossen des Originals:

> *Commentariis:* **unde explicationes continentur** zu Reg. IV, 18, 16: *Joahe filius Asaph à commentariis.*
>
> **Cementariis**: *macionibus* zu Reg. IV, 22, 6: *tignariis . . . et caementariis* [*detur*].

23. 8_4 *Us. aram. ne pussem. conditor* (*e* in *i* durch Rasur) *traconitidis qui palestinam et coelen syriam tenuit. principatum unde fuit iob. unde scriptum est: Uir est in terra us nomine iob* bessere in

Us: filius *Aram. nepus Sem* zu Job 1, 1: *Vir erat in terra Hus, nomine Job.*

Die Glossierung erklärt sich aus einer in der Unsicherheit des Gebrauches von anlautendem *h* (Lautl. § 69) begründeten Verwechslung des Ländernamens *Hus* mit *Us*, dem Namen von *Sem's* Enkel; s. Gen. 10, 22: *Filii Sem: Aelam . . . et Aram*; 10, 23: *Filii Aram: Us et Hul.*

24. Für 9_1 F 472 *Centrum: pontus in caelo ubi totus uergitur* nimmt F als Bezugsstelle Job 35, 5 an: *Suspice coelum et intuere, et contemplare aethera quod altior te sit.* — Die Glosse dürfte wohl

abgeändert (s. u. 3.) sein aus einer ursprünglich zu Job 38, 37 gehörigen: *concentum coeli quis dormire faciet.*

25. 9_2 *Harior: letior* bessere in *Hilarior.*

26. 9_2 *Triclinium: singulorum annorum continentur* ist Verschmelznngsglosse (s. u. 4), die ich wie folgt löse:

Triclinium: **ubi tres lecti habentur** zu Hest. 2, 13: *de triclinio feminarum ... transibant.*

Annalibus: libris unde gesta *singulorum annorum continentur* zu Hest. 2, 31: *annalibus traditum coram rege,*

worin *Triclinium* glossiert nach 11_4 *Triclinium: ubi tres lecti habentur.*

27. 9_2 *Decernere: definere* bessere in *definire.*

28. 9_2 F 475 *Ueru: spidus ferreus* dürfte vielleicht zu Hester 16, 24: *gladio et igne pereat* gehören und eine Glosse mit ursprünglichem Doppelinterpretament darstellen, von denen das eine infolge Verlustes des ursprünglichen Lemmas an dessen Stelle rückte (s. Landgraf, Glossographie und Wörterbuch, AlLex. IX S. 379), wie denn *ueru* als Interpretament erscheint z. B. Rz 3, Rz 51.

Denkbar als alleinige oder mitwirkende Ursache wäre auch Abänderung nach einer andern Glosse (s. u. 3); s. *ueru: spitu* Corp. Gloss. Lat. V, 518^{32} (zitiert von Kluge, a. a. O. S. 333).

29. 9_4 F 485 *Reuereatur: uerecundatur* bessere in **Ne** *uereatur* gemäſs der Bezugsstelle Judith 12, 12: *non vereatur bona puella introire.* S. zur Begündung § 101.

30. Zu 10_1 *Pentecontarcos* ergänze das fehlende Interpretament gemäſs entweder 11_3 *Centurio: qui super .C. homines est* oder 14_1 *Decurio: qui curam habet super .X. homines* oder endlich 34_2 *Pentecontarcus: quinquagenarius.*

31. 10_1 *Teopartias piromidas* ist Verschmelzungsglosse (s. u. 4.) und aufzulösen in

Topartias: **principatus. contratas** zu Macc. I, 11, 28 *postulavit tres toparchas.*

Piromidas: **sepulcra** zu Macc. I, 12, 28 *statuit ... pyramidas.*

32. 10_2 *Cassam: uanam iuanam* zu Macc. II, 1, 20 *invenerunt aquam crassam* (?) stellt wohl Abänderungen nach einer Glosse zum Lemma *Cassus* dar (s. u. 3.), wie sie sich ähnlich findet in 22_1 *Cassa: uana, uacua.*

33. 10_2 *Oblectatio: delectio ł blanditio* bessere in *delectatio.*

34. 10_3 *Decussio scortantium* ist Verschmelzungsglosse (s. u. 4.) und aufzulösen in

Decussio: **inuasio** zu Macc. II, 6, 3: *gravis malorum incursio.*

Scortantium: **qui meletrices futuunt** zu Macc. II, 6, 4: *templum ... plenum scortantium cum meretricibus.*

35. 10_3 *Edicto precepto future regi* ist Verschmelzungsglosse (s. u. 4.) und aufzulösen in

Tibi impune *futur***um: sine pena eris** zu Macc. II, 7, 19: *ne existimes tibi impune futurum.*



Edicto **regi**: *precepto regi* zu Macc. II, 7, 30: *non obedio praecepto regis.*

36. 10_4 *Epicinia: innouationes ł tabernaculorum* bessere in *Epinicia* und füge an **festa**: Macc. II, 8, 33: *cum epinicia agerent.*

37. In 10_4 *Oculte: abscondite, Uelate, conperte, secrete* ist eine ursprünglich einzige Glosse zu sehen zu Matth. 1, 19 *occulte dimittere.*

Ähnliche Fälle von Zerdehnungsglossen s. u. 46. 68. 70.

38. 11_2 F 537 *Exterminant: discolorant* bessere in *discolocant.* Zur Berechtigung dieser schon von Diez, ARGloss. S. 31 vorgeschlagenen Änderung s. Wortbestand s. v. *discollocare.* — Anderer Ansicht ist Rönsch, Jahrbuch VII, S. 67.

39. 11_3 *Domisti: famuli* bessere in *Domistici.*

40. 12_1 F 590 *Deficiant: sufragant ł pereant* bessere in *sufrangant* nach Lautl. § 72 Anm. 4, s. auch 55.

41. 13_1 F 660 *Mirratum: amaratum* bessere in *amaricatum* zu Marc. 15, 23: *bibere myrrhatum vinum.*

42. 14_1 *Mirrata: amaratas* (das erste a des Lemmas aus deutlichem e korrigiert; zwischen beiden Worten auf Rasur ein Lemma *Color* zu erkennen). Die Glosse mufs in der unter 3. behandelten Weise durch Abänderung einer ursprünglich anders lautenden nach einer andern entstanden sein, da *Mirrata* = *myrrhata* sich im Joh. schlechterdings nicht unterbringen läfst. Da *myrrhatum* in der Vlg. nur einmal, nämlich Marc. 15, 23 vorkommt, so ist unsere Glosse zweifellos nach dem Muster der unter 41. behandelten umkorrigiert.

Das noch zu erkennende ursprüngliche *Mirreta* der Hs. läfst für die Vorlage vermuten ein *Mirreta:* [modiata?] zu Joh. 2, 6: *hydriae capientes singulae metretas binas.*

43. Zu 14_3 *Idiote qui proprietate lingue et naturali scientiae* füge hinzu **carent.**

44. 14_3 *Abr^e*, ohne Interpretament, vielleicht entstellt aus *Ad breue* zu Joh. 5, 34: *jussit foras ad breve homines fieri?*

45. 14_4 *Nudiusquartana die* liest F 708: *Nudius: quartana die.* Die Glosse ist wohl zusammengezogen aus ursprünglichem *Nudiusquarta die: quartana die* zu Joh. 10, 30: *a nudiusquarta die.*

46. In 15_2 *Barbaris: indoctis . incunditis . Obtusis . moderatis . inperitis* (Hs. *inpertis*) ist eine Zerdehnungsglosse (s. u. 37) zu sehen zur einzigen Bezugstelle Macc. II, 10, 4: *barbaris ac blasphemis hominibus traderentur.*

47. 15_2 *Tela flumina . tela . sagitta . iacula . arma . fulmina . iaculum . flamma . ictus* ist eine Glosse zu dem Doppellemma *Tela* [et] *fulmina* (entsprechend Macc. II, 10, 30: *tela et fulmina jaciebant*), von dem im folgenden jedes einzelne durch drei Interpretamenta glossiert wird.

48. 15_2 *Deicerentur: delerentur, prostarentur, deruentur* bessere in *prostratarentur*, s. Duc. s. v. *prostradare.*

49. 16_2 F 723 *Intriuerim: contriuerim . confrixerat* bessere in *Intriuerat: contriuerat*, da das Plusquamperfekt des zweiten Inter-

pretamentes durch das Tempus der Bezugstelle Dan. 14, 32: *intriverat panes in alveolo* als ursprünglich gesichert ist.

50. 16_3 *Exe Datam: absiaam lucidam* bessere in *Exe*dr*am* gemäfs Jerem. 35, 2: *introduces in unam exedram.*

51. 17_3 *In commutatione: in concambiis* bessere in *commutaitoni***bus** auf Grund des Plurals im Interpretament und in der Bezugsstelle Ps. 43, 13: *fuit multitudo in commutationibus eorum.*

52. 19_2 *Genus auium sunt aues* stelle um in *Aues: genus auium sunt* zu Ps. 117, 12: *circumdederunt me sicut apes.*

53. 20_2 *Areticius: furiosus . iracundus* bessere in I*reticius.* Eine Verderbnis des Lemmaanlauts ist im alphabetischen Glossar des öftern festzustellen und wohl dahin zu deuten, dafs eine der zu II benutzten Vorlagen in der Weise geschrieben war, dafs immer eine oder zwei Glossen je eine Zeile einnahmen, und dafs der linke Rand dieser Vorlage irgendwie beschädigt worden war.

Ähnliche Fälle s. u. 56. 80. 81. 82. S. auch F. Anm. zu 898.

54. 20_3 F 845 *Aldipem: alaues* bessere in *Adipem.*

55. 22_1 *Connectunt: coniugunt* bessere in *coniu*n*gunt* nach Lautl. § 72 Anm. 4, s. auch 40.

56. 22_4 *Coire: purgamentum ferri ł alicuius metalli* bessere in S*coire* (= *Scoria* nach Lautl. § 22). Zur Verderbnis des Lemmaanlauts s. u. 53. S. jedoch auch Lautl. § 54.

57. 22_4 *Caractas: ostia ł fenestras* bessere in *Ca*ta*ractas* (s. 1_1 F 10 *Cataracta: ostium, fenestre*).

58. 24_3 F 894 *Ebitatum: bulcatum* will Rönsch, Jahrbuch VIII S. 70 = *euitatum* und *bulcatum* (offenbar mit Diez, ARGloss. S. 43) = franz. *bougé* fassen. Doch ist *Ebitatum* = *Hebetatum*, s. Wortbest. s. v. *bulcare.*

59. 26_2 *Fur: latro ł a fur* ||||| *id̄ niger* bessere in *Fur: latro ł* **furbus** *a fur***biendo,** s. Wortbest. s. v. *furbus.*

60. 26_2 *Ferie noncupate sunt qd̄ sit in eis nobis tempus dictionis id̄ in deuino* (*e* in *i* korrigiert oder umgekehrt) *ł uno anno offitio* bessere in *deuino ł u*ma*no offitio.*

61. 26_2 F 922 *Faretra: teca sagittarum id̄ cupra* bessere in *cu*i*pra* entsprechend gotisch **qiwar-* „Köcher". Zur Wiedergabe von *-wr-* durch *-pr-* in der Schrift s. Lautl. § 39α. Zur Begründung der Emendation s. Germ. Lautl. § 85 Anm. 3.

62. 28_2 Zu *Informis: quod male* ergänze **factum** nach den Ausführungen unter 2.

63. 28_4 F 960 *Ignominia: haut tes* bessere in *hau*n*tes* entsprechend anfrk. **haunipa.*

64. 28_4 F 962 *Ignitores: ostiarii* bessere in *Ia*n*itores.*

65. 28_4 F 968 *In penetrabilib;*[1] *interioribus* bessere in *In penetralibus:* **in** *interioribus* (so mehrfach Vlg.)

66. 29_1 *I. . . . it ale|nabit* ergänze zu *I***nspirabi***t: alenabit.*

---

[1] So St. He.; F *Inpenetrabilis.*

67. 29_1 *Insurgunt:* |||*eleuaut* bessere in r*eleuant* nach 36_3 *Resurgunt: releuant*; s. Syntax § 129.

68. 30_2 *Libidinose: Luxuriose* ist Zerdehnungsglosse (s. u. 37.) und daher in l*uxuriose* zu bessern.

69. 30_2 *Liquidum: purum* bessere in *L*imp*idum*.

70. 30_2 *Litum: lotatum . Uunctum* ist Zerdehnungsglosse (s. u. 37.) und daher in u*unctum* (statt unctum nach Lautl. § 16) zu bessern.

71. 31_1 *Matrimònium: iuxta conuentio et condicio* bessere in *iuxta*ndi *conuentio et condicio*, worin unter *iuxtare* die copula carnalis zu verstehen wäre? S. dazu Wortbestand s. v.

72. 32_1 F 1003 *Neotericus: nouitius ł neoficus* bessere in *neofi*tus.

73. 32_4 F 1014 *Olfactariola: bismodis* (wozu s. Diez, ARGloss. S. 47) möchte ich bessern in *bism*i *od*or*is*.

74. Hinter 34_2 *Parrus: corium siue brittoni* eine ähnliche Glosse zu vermuten wie Germ. VIII, 387: *Paticis .i. palistris .i. modica coriola*; Germ. VIII, 402: *pittaciis: modicis coriolis ł palastris*; Hs. 110_4: *Pictaciis: modicis corioris ł palastris*; Rz 94 *Pittacis: palastris*; Sievers u. Steinm. 376, 6: *Pitaciis: modicis coriolis* ist wohl der einzige Weg, sie trotz ihrer Verstümmelung zu deuten.

Demnach würde *Parrus* eine starke Entstellung von *Pittacius* (statt *Pittacium*, s. Formenl. § 94), eventuell zu Jos. 9, 5 gehörig, darstellen. — Möglich wäre auch, dafs keine Korruption, sondern ein romanischer Stamm *parr-* vorläge, der sich in cat. *parrach* „padás, pellingot" = „Flicken, aufgesetztes Stück" wiederfände, und zu dessen Beziehungen man Wortbestand s. v. *Parrus* vergleiche.

Hinsichtlich *brittoni* wage ich eine Konjektur nicht vorzuschlagen.

75. 34_2 F 1050 *Polito: limtario* bessere in *limta*to < *limpidato*, wie schon Diez, ARGloss. S. 48f. vorschlägt und begründet.

76. 34_4 F 1057 *Passer: musco ł omnes minute aues* bessere in *musc*i*o* (s. Wortbest. s. v.), indem *musco*, entsprechend altit. *moscone* „*grossa mosca che vola ronzando*" einen Irrtum des Kopisten darstellt, der *aues* = *apes* nimmt, wozu cf. 19_3 (s. u. 52.): *Aues genus auium sunt*: Vlg. *apes*. So erklärt sich die von Marchot, R. F. XII, S. 647, beanstandete Schreibung: „*Le glossateur rétablit mal la forme latine, qui doit être *muscio*".

77. 35_3 F 1059 *Quin: unoni* wäre vielleicht nach 1_3 F 83 *Quin: ut non* dahin umzuformen; s. jedoch die Auffassung Kögel's l. c. S. 424 und die sich dagegen erhebenden Bedenken Formenl. § 124.

78. 35_3 F 1062 *testamentum: placitum ł pactum* ist eine versehentlich aus der nicht alphabetischen Vorlage miteingeschleppte Glosse.

78a. 36_2 F 1070 *Rete: rit* bessere in *Re*c*te: rit* auf Grund der Untersuchung Lautl. § 8.

79. 36_3 *Rigabo: humiliabo* bessere in *humi***d***abo.*

80. 36_3 *Refellit: fallit* bessere in **F***efellit.* Zur Verderbnis des Lemmaanlauts s. u. 53.

81. 38_3 *Teno: magister meretrico* bessere in **L***eno.* Zur Verderbnis des Lemmaanlauts s. u. 53.

82. 38_3 *Trenuae: fortis, utilis* bessere in **S***trenuae.* Zur Verderbnis des Lemmaanlauts s. u. 53.

83. 38_4 F 1135 *Tebrebat: perforat* bessere in *Te***r***ebrat.*

84. 39_4 F 1155 *Uiscera: intralia dicta eo qđ ibi uita continetur* bessere in *Ui***talia**: **ui***scera, intralia* etc. Vgl. zur stattgehabten Änderung unter 28.

---

2. Glossenmaterial
in alphabetischer Anordnung zugleich als Index.

Über den Zweck dieser Zusammenstellung s. die Einleitung S. 3.

Wörter mit Majuskel treten im Glossar als Lemmata, solche mit Minuskel als Interpretament auf.

Mit einem * versehene Wörter sind als auch lexikalisch bemerkenswert auch (und zwar in normalisierter Schreibung!) unter „Wortbestand" behandelt.

abattas F 502, 1012 (§ 24, 74).
Abgetarii F 329 (§ 26α).
Abieres = *-igeres* F 157 (§ 62α).
Abita 20_4 (§ 69).
Abitus 15_3 (§ 69).
Abolende = *-litae* 10_2 (§ 26α, 45, 72).
Abrutissimus 7_2 (§ 39β).
**Abscondi* perf. 19_2 (§ 114 Anm. 2).
absconsus F 536, 16_3 (§ 117).
**Absintio* F 850 (§ 53).
abstruere F 157, 25_1 (§ 69 Anm. 2).
**accedia* F 477 (§ 74).
aceruis nom. 9_1 (§ 88).
Aceruus = *-bus* F 834, 20_3, a—c 15_2 (§ 40).
achitiferum F 292 (§ 26α, 66, 85),
acipere 15_1 (§ 74).
Acitabulum F 292 (§ 26α).
aculionis F 849 (§ 26α, 64δ, 89).
Adamans 20_3 (§ 71 Anm. 1).
**adastare* F 1151 (§ 76, 79).
**a dentes* = *ad dentes* F 43 (§ 48).
adersus F 79 (§ 117).
adfirmacionem 2_4 (§ 49α).
adiuctus 10_1 (§ 73).
adiungeat F 315 (§ 59).
**Adredet* F 853 (§ 77).
Adscitis = *Adc-* 20_2 (§ 65γ Anm. 1).
adsecuntur F 841 (§ 63).
Aeps 20_1 (§ 44).
Afectus 20_3 (§ 74).
afinis 15_2 (§ 74).
**ager* < *acer* 20_1 (§ 56).
**alare* F 1030, 1124, 1132, 1133 (§ 18β, 21, 26α, 41, 68, 70, 74).
alaret plqpf. F 1132 (§ 115).
alatus act. F 1030 (§ 120).
**alaues* < *alipis* F 845 (§ 20, 36, 68).
alenare < *anhelare* 29_1 (§ 68, 69).
alia = *altera* F 44 (§ 107).
**alianatus* F 829 (§ 26α).
**alodem* F 902 (§ 19α, 74, 78, 88).
altum clamo F 742 (§ 98).
ambicio 20_3 (§ 49α).
ammonere 3_2 (§ 46).
Anachorita 20_4, 27_4 (§ 8).
Anagliffa 8_2 (§ 42).
Anchro F 847 (§ 18α, 23, 66).
anelare F 1108 (§ 68, 69).
anetsare F 452, 510, 697, 722, 831 (§ 25, 49, 76, 84).
Angare F 848 (§ 72 Anm. 2).
anoget F 1122 (§ 18β, 28, 62).
antecantante imperat. 19_4 (§ 72).
Antropum 20_2 (§ 53).
Apellare 2_2, a- 9_2 (§ 74).





---

3. Wortbestand.

Über den vornehmlichen Zweck dieses Vokabulars, eine Ergänzung zu Körtings Lateinisch-romanischem Wörterbuch zu bilden, und über die aufserdem für die Auswahl der hier aufgeführten Wörter mafsgebenden Gesichtspunkte s. die Einleitung am Schlusse.

Wörter mit Majuskel treten im Glossar als Lemmata, Wörter mit Minuskel als Interpretamente auf.

Der Einheitlichkeit halber zitiere ich im allgemeinen nur die von Foerster abgedruckten Glossen, und zwar hier einfach nach ihrer Nummer in der 2. Aufl. des Afranz. Übungsbuches. Bei erwähnenswerten Wörtern aus von Foerster nicht abgedruckten Glossen füge ich diese hier, je nach Bedarf sämtlich oder in Auswahl, ein.

Abortiuus (829): sard.[1] *aurtìvu*; it. *abortivo*, pv. cat. *abortiu*, franz. *abortif*, sp. *abortivo*, apg. *aborsivo* (cf. pg. *aborso* < *abortus*) mit gelehrter Erhaltung des *b* gegenüber sard. *avortire*, franz. *avorter*, *avorton*.

abscondere (536, 667): afranz. *escondre*.

Absinthium (850): Diez AR Gloss. S. 40 führt an pv. *aissens*, *encens*, rtr. *issienz* und afranz. *ussen* < *aussen*, das Godf. nicht kennt. Die Volkstümlichkeit des Wortes wenigstens auf einem Teile des franz. Sprachgebietes beweist sein Fortleben in modernen franz. Mundarten: die Tafel *absinthe* des A. L. belegt das Wort in Erbwortform an 12 Orten: Dép. Basses-Alpes (3 mal), Hautes Alpes (2 mal), Landes (2 mal); Italie (3 mal).

Absorbere (354, 783, 785): mer. *assurbìri*, it. *assorbire*.

abundantia (196): it. *abbondanza*.

abundare (393_3 *Uberrimum: abundantissimum*): it. *abbondare* (asp. apg. *abondar*).

Accendere (787): log. *azzendere*, pv. *acendre*, asp. apg. *accender*.

acedia (477): zum Auftreten dieses Wortes in der Glossenliteratur s. Landgraf, AlLex. IX, S. 359.

Acer (20_1 *Acer: ager*): sard. *agru*, *argu*.

acucŭlio (849) ist gegenüber Kört. 146) *acucūlio* anzusetzen als Augmentativbildung zu *acucŭla*: cat. *agulló*.

adbattuere (502, 1012): log. *abbattire*, mer. *abbàttiri*, set. *abbattì*, cat. *abátrer*.

ad dentes = afranz. *adenz* s. u. *dens*.

[1] Das Sardische wird im Folgenden öfters geschieden in das Logudoresische (log.), das Nordsardische (set.) und das Südsardische (mer.).



Adeps s. u. *aleps.*

ad(h)astare (1151): das von Diez, ARGloss. S. 52 darunter vermutete afranz. **ahaster* ist nicht zu belegen, mufs aber vorhanden gewesen sein nach Ausweis von afranz. *ahaste* sbst. f. „Eile", *ahastif* „eilig". — Vielleicht mit unserm Worte identisch ist *adastare* Zeumer, Diplom. S. 130, 16 (etwa = „herzuströmen", „zahlreich teilnehmen"?), das die Addenda lexicis lat. AlLex. II S. 111 als *ad-astare* deuten unter Hinweis auf *ad-alligare* bei Plin. maior. (s. § 79).

adiungere (315): cat. *adjunyir.*

adorare (29): sard. *adorà* etc., pv. *azorar.*

Adredare s. u. *rēdare.*

aeramen (326): log. *ràmine*, mer. *arramini*, set. *ramu.*

Aerugo (18_2 *Erugo: genus uermis*): log. *ruinzu* (mer. *arruìnu* = *aerugo* + *rubiginem?*).

aestimare (104, 442, 522): log. *istimare*, set. *istimà*, mer. *stimai*, altcat. *esmar.*

aetas (109): log. *edàde*, mer. *edàdi*, set. *etai*, cat. *edat.*

affigere (8_1 *tabulata quae ab inferiore parte trabibus adfiguntur*): cat. *afegir* „unir, apegar una cosa ab altra".

affligere (243, 414, 11_3 *Torquetur: adfligetur*, 20_1 *Adteritis: adfligitis*, 20_2 *Affectus: afflictus*): log. *affrigìre*, mer. *affligiri*, set. *affligì*, sp. *afligir*, pg. *affligir.*

Agger (241): log. *àrgine*, set. *argini.*

aggrauare (221): it. *aggravare*, afranz. *agrever*, cat. sp. *agravar*, pg. *aggravar.*

albor (22_1 *Candor: albor*): sard. it. *albore*, pv. sp. *albor*, afranz. *aubor*, pg. *alvor* „Helligkeit, Morgenröte".

aleps (845): afranz. *auve* noch nfranz. fortlebend mundartlich in Beauce, Orléannais.

alienare (829): pv. *alienar*, afranz. *aliener*, *alegner*, cat. *(en)-agenar*, asp. *ajenar*, pg. *alhe(i)ar* meist „verändern", „aufser sich bringen", „das Bewufstsein verlieren lassen".

allodum (902): germanisches Lehnwort entsprechend einem anfrk. *all* + *ōd* < *aud* = ano. *auđr*, ae. *ead*, ahd. *ōt:* cat. *alou.*

aloxinum (850): das wohl zuerst im Anthimus 15 (s. Valentin Rose, Index) auftretende Wort, zu dessen Verbreitung bei K 529) afranz. *aloisne*, pv. *aluisna* nachzutragen, lebt noch in modernen franz. Mundarten: die Tafel *absinthe* des A. L. weist unser Wort auf in 6 Ortschaften: Dép. Pas de Calais (284, 285), Dép. Indre-et-Loire (406, 408) und Suisse (977, 978).

amaricare (660; s. Bess. 41.): cat. *amargar.*

amator (26_1 *Filosofus: -sapientia*): sard. *amadore*, it. *amatore*, pv. *amaire*, *amaire*, *amador*, cat. sp. pg. *amador.*

ambulator (34_2 *Profectores: -es*): sard. *andadore*, pv. *anaire*, *anador*, franz. *alere*, *aleor*, altcat. *anador*, sp. pg. *andador.*

ambulare (61, 133, 389, 638, 925; in synkopierter Form *alare* 1030, 1124, 1132, 1133): sard. *andà* etc.; cat. *anar.*

amplus (543): sard. *ampru*, cat. *ample.*

anatiare (452, 510, 697, 722, 831, 862, 867): Über das romanische Fortleben dieses germanischen Lehnwortes, das nach Kluge, Pauls Gdr. der germ. Phil., 2. Aufl., I, S. 333 auf einen Typus **anatjan* entsprechend ahd. *anazzen* „anzeigen“ zurückgeht, s. K 628) s. v. *ánazan*. S. unsere Lautl. § 49α; Diez, ARGloss. S. 41; G. Paris, Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres 1893, S. 92 Anmerk. Über die Formen des Wortes im Afranz. s. § 76.

ancilla (144): pv. *ancela.*

Angariare (510, 831): sard. it. *angariare* „plagen“; pg. *angariar* „zinspflichtig machen“, „liebkosen“.

angustiare (784): altcat. *angóixar.*

angustiosus (20_4 *Anxius:* —): das zuerst bei Gregor d. Gr. belegte Wort, zu dem s. Löwe AlLex. I, S. 22, ist erhalten in pv. afranz. *angoissos.*

Anxiari (784): sard. *ansare.*

aptus (8_1 *Docilis ... ad docendum* —): sard. *aptu*, it. *atto.*

aqua (239, 584, 737, 39_4 *Uligo: sordes ł aque*): log. *abba*, set. *eba*, cat. *aygua.*

arbitrium (8_1 *Optio: electio . potestas . arbitrium . libera uoluptas*): sard. *àrbitriu* „facultade de fagher o non fagher“, cat. *albedriu.*

arcarium (9_2 *Archariis: custodes archarii*): afranz. *archiere* f. „coffre“ < *arcaria*. Sollte hierzu auch sp. *alquería* „casa de labranza“, pg. *alcaría, alquería* „casa de campo para guardar os instrumentos de lavoura; cabana“ zu stellen sein mit ähnlicher Akzentverlegung wie in *arbitrium* > *albedrío*? Bedeutungsstufen wären „Lade“, „Behältnis“, „Geräteschuppen“.

ardor (48): sard. it. *ardore*, afranz. *ardour*, pv. cat. sp. pg. *ardor.*

Area (447, 851): sard. scheint fortzuleben nur das Diminutiv *arįóla* > log. *arzola*, mer. *argiola*, set. *agliôla.*

Aridus (822): log. mer. *aridu*, set. *àrritu* (sp. pg. *arido*).

Armentum (54): sard. *armentù*; afranz. *arment* scheint nur in Übersetzungen aufzutreten.

Armilla (9_2 —*: propria uirorum*; 838): it. pv. *armilla*, franz. *armilles*, sp. pg. cat. *armilla, armilha* können wegen der Erhaltung des *ī* nicht als Erbworte betrachtet werden. Erbwortlichen Lautstand zeigt nur die moderne Dialektform *armala* (Suisse romande): „oreille d'un vase de bois“, während afrz *armeilles* (reimt bei E. Deschamps*: oreilles*) auf eine Form mit Suffixtausch < **armicula* weist. Über den gelehrten Charakter von *armilla* im Romanischen s. Cohn, Suffixwandel S. 54.

Ascia (18_1 —*: genus ferramenti*): Godf. belegt ein einziges Mal afranz. *aisse.*

aspectus (27_4 *ab omine* (= *hominum*) *aspectu remoti*): sard. *aspectu, ispectu*, it. *aspetto*, afranz. *espit* in der Redensart *voir a espit* „vor Augen sehen“, z. B. La Charrette, Vat. Chr. 1725 f⁰ 33a: *Et a mis la chose en respit Jusqu'a tant que voie a espit Un bon lieu*; apg. *aspeito.*

Attendere (18_1 *Adtendite: intellegite*), *attendere* (32_4 *Obnixis: adtentis*): log. *attèndere* (mer. *-i*), set. *attendi*, cat. *atendrer*.

attenuare (814, 1129, 38_3 *Tabescit: -t*): scheint mir fortzuleben in der heutigen Mundart von Noiron-sur-Bèze (Côte d'or) in *ętęnę* „étourdir, ennuyer, fatiguer".

atterrare (23_1 *Costuprare: ad-*): sard. *atterrare* „abbattere, demolire, umiliare, confondere" it. *atterrare* „abbattere, buttar a terra, violare", pv. *atterrar* „renverser", cat. *aterrar* „abâtrer, humillar", sp. *aterrar* „echar por tierra", pg. *aterrar* „derrocar, derribar". Von allen diesen Bedeutungen deutet nur die it. Nebenbedeutung „violare" die Richtung der Entwicklung an, die in der Mundart unseres Glossators die Bedeutung von *atterrare* zweifelsohne eingeschlagen hat, nämlich von „zu Boden werfen" > „notzüchtigen", eine Entwicklung, die eine völlige Parallele findet in der des Verbs *culbuter*, als dessen Bedeutung Sachs nur „Hals über Kopf herunterwerfen, stürzen, zu Grunde richten" gibt (auch der Nachtrag kennt nur intr. *culbuter* = faire la culbute „sich [beikommen] lassen"), dessen zweite, aus der ersten entwickelte Nebenbedeutung „foutre" jedoch z. B. bei Zola bis zum Überdrufs zu belegen ist, sporadisch sich übrigens auch schon in der ältern Sprache findet so z. B. Sorel, Francion, S. 311 der Bibl. Gaul. „*mademoiselle, aimez-vous bien à être culbutée*" nach dem Zusammenhange unbedingt = foutue.

Zu dieser naheliegenden Begriffsübertragung cf. deutsche Euphemismen wie „ins Gras werfen", „auf dem Rücken liegen" usw.

axalis (geschrieben *ascialis* 824): Suchier (Afranz. Grammatik S. 87 Anm, 1) zitiert unsere Glosse zur Entscheidung der Streitfrage des Etymons von afranz. *aissiels*. In der Tat kann nach der Lautlehre unseres Denkmals hinter *ascialis* sich nicht das von Koschwitz vorgeschlagene Etymon *axĭllus* verbergen, das K. 1106 „am meisten befriedigt". S. § 2.

baiula (416): afranz. *baile, baille*.

bansta (581): als bodenständiges Wort, wohl zu gotisch *bansts* gehörig (s. Diez, Et. W. s. v. *benna*), lebt dies germanische Lehnwort noch heute im Nordost-franz., so im Dialekt von Puilly par Carignan (Ardennes): *bãs* „grofser Korb zum Trüffelsammeln". In wallonischer Form (s. Marchot, RF XII, S. 645) ist das Wort ins Schriftfranzösische übergegangen: *banse* f. „grofser Warenkorb".

baugus (838): germanisches Lehnwort entsprechend anfrk. *baug*, ae. *beag*, ahd. *boug*.

bestia (780, 26_1 *Ferarum: -um*): cat. *bitxa*.

bibator (563): nur afranz. *bevere, beveor*, das nicht mit K. 1362) auf *bibĭtor* zurückgeführt werden kann, auf das andere roman. Sprachen (ergänze ibd. sard. *bidore*) zurückgehen.

bisaccium (425): Diez AR Gloss. S. 28 führt npv. *biassa* an, Mistral *biasso, besaço, bigasso* etc.; cat. *beassa*, sp. *bizazas* f. pl.

blista (931): afranz. *bleste, blestre* „petite motte", s. K. 1477) s. v. *blister;* nfranz. mundartlich fortlebend als Verstärkung der

Negationspartikel, so pikard.-normann. (vallée d'Yères): *n't' in quittera point une blette* „er wird dir auch nicht ein Krümchen hinterlassen".

Botrys (858): eine Augmentativbildung hiervon ist wohl log. *budrone*, set. *butroni* „Traube".

brunia (474): germanisches Lehnwort entsprechend ano. *brynja*, anfrk, ahd. *brunnja*.

bulcare (894): Diez, ARGloss. S. 43 stellt dies Wort zu mlat. *bullicare*, das nach ihm sowohl „abstumpfen" heifsen konnte (von *bulla* Kopf oder Hut des Nagels, woher auch franz. *boulon* „Nagel mit dickem Kopf") als auch („von *bulla* Wasserblase") „sieden, wallen, Blasen werfen, sich bewegen" = it. *bulicare*, pv. *bolegar*, franz. *bouger*.

Diese Herleitung, für die zweite Sippe einleuchtend und anerkannt, erscheint mir für die erste keineswegs unbedenklich, da Duc. für mlat. *bullicare* nur „menstruo, puerili sanguine inquinare" gibt, was sich höchstens zur zweiten Sippe in Beziehung setzen liefse. — Was zunächst die Glaubwürdigkeit der Überlieferung unserer Glosse *Ebitatum* (= *hebetatum* nach Bess. 58.): *bulcatum* betrifft, so wird sie erwiesen durch ein von Diez übersehenes, im nfranz. veraltetes (Sachs „+") *reboucher* „stumpf machen" (neben unveraltetem Homonym „wieder vollstopfen", das erst im 15. Jahrhundert als Neubildung zu boucher „(den Mund) stopfen" auftaucht, während afranz. *rebouchier* ausschliefslich „émousser, fausser" bedeutete). Afranz. bestand des weitern ein Simplex *bouchier* „in Garben binden" und ein sbst. f. *bouche* = „botte, fagot". Zu diesen Worten, denen vlglat. *bulcare, *bulca entsprechen würden, stellt sich in modernen franz. Mundarten wallon. *buχé* „(zusammen)hauen", *buχ* sbst. f. „Klotz" z. B. in der Redensart *tęs tǒ buχ* „du bist verrückt" in den Dialekten von Malmedy und Weismes, welche Formen nach der Lautlehre dieser Mundarten ein vlglat. Substrat **bulc-ia*, **bulc-iare* erfordern würden (s. auch *boge* sbst. m. = „Rumpf, Stumpf" bei Grandgagnage).

Das gemeinschaftliche Etymon dieser ganzen Sippe erblicke ich in einem germanischen sbst., das wir in mndl. *bulck* „Masse, Rumpf, Stumpf" erhalten sehen, von wo es in gleicher Bedeutung ins Englische (*bulk*) übergegangen ist. Ein vielleicht unter Einflufs von *la masse* als fem. gebildete Lehnwort **bulca*, **bulcia* konnte seine Bedeutung „Masse, Rumpf, Stumpf" nach zwei Seiten entwickeln, nämlich einschränkend zu „Baumstumpf, Klotz" (so wall. *buχ*) oder erweiternd zu „Haufen überhaupt" > „Haufen Getreide" > „Garbe" (so afranz. *bouche*). Ein zugehöriges Verb, das *bulc-are* unserer Glosse, mufste heifsen „um Stumpfe machen, abstumpfen" (so afranz. *(re)bouchier*), woraus sich wallon. *buχé* „(zusammen)hauen" ohne Mühe entwickeln konnte.

bustiola s. u. *pyxidiola*.

calcaneum (881): log. *calcanzu*, mer. *cargangiu*, *cracàngiu*, pg. *calcanho*.



calcearius (869): altit. *calzaio* „calzone", afranz. *chaucier* „soulier, chaussure", pv. *caussier* „chausses".

Caligo (276; 731 = 22_2 —: *tenebre*): alle drei Glossen geben übereinstimmend als Bedeutung „Finsternis", woraus zu schliefsen ist, dafs der Glossator, falls seine Mundart das Wort noch kannte, es in anderer Bedeutung brauchte. Was nun das von K. 1754) s. v. *caligo* angeführte afranz. *chaline* (dessen Bedeutung „chaleur, inflammation" sich übrigens durch die Zwischenstufen „Dunkelheit beim Gewitter" „(Gewitter-)Schwüle" erklären liefse) betrifft, so bietet es in seiner Endung eine lautliche Schwierigkeit (cf. *vertigo* > *(a)vertin*) und ist daher richtiger als Weiterbildung zu dem auch semasiologisch näherliegenden *calor* zu betrachten. Dagegen lebt *caligo* in tadelloser Erbwortform in afranz. *chalin* „brouillard" „obscurité" in pikard. und anglonorm. Texten. Demgegenüber befremdet zunächst die dreimalige Erklärung von *caligo* als *tenebre*, ein Widerspruch, der sich dadurch löst, dafs die ursprüngliche Bedeutung des Wortes nicht im ganzen franz. Sprachgebiet erhalten blieb. Denn unser Glossator kennt *caligo* als Interpretament, d. h. als Erbwort seiner Mundart, in der abgeleiteten Bedeutung „Unwetter", „Gewittersturm" in

8_2 *Turbinem: uim uentorum . tempestatem . caliginem . procellam,*

einer Bedeutung, die sich noch heute im Patou von Poiton (*chalin* = „orage") erhalten hat und die der heutigen des Wortes in Bessin und Aunis (*chalin* = „éclairs sans tonnerre") als Zwischenstufe voraufgegangen sein mufs. Gleichfalls aus der Bedeutung „Gewittersturm" in unserem Texte scheint entwickelt über „(Gewitter-) Schwüle" die Bedeutung „chaleur", in der die Mundarten 370 (*kàlẽn*) und 259 (*kàlẽn*) des Départements Seine inf. (Tafel *chaleur* des A. L.) unser Wort bewahren.

Zur afranz. Bedeutung von *chalin* „brouillard", „obscurité" cf. noch it. *caligine* „vapore, nebbia" neben *caleggine* „fuliggine".

callum (9_4 *Callis: semita paruula dicta eo quod quasi calle* (= *-o*) *mensuretur*): set. *caddu*, log. mer. *callu*.

caninus (22_3 *Cinomia* [= *Coenomyia* nach Lautl. § 7]: *musca canina*): so it. *mosca canina*, afranz. *mosche chenine*; sard. *caninu*, it. sp. pg. *canino*, pr. *canin*, cat. *caní*, afranz. *chenin*, noch nfranz. mundartlich fortlebend in Lyonn. *chanin* „mauvais, aigre, hargneux", Guernesey *qu'nin* „mal foulé" „mal drapé".

capanna (1137): K.s 1683) s. v. *cabanna* ausgesprochene Behauptung, Isidor's Schreibung *capanna* stehe der Ableitung von *capio* zu liebe statt *cabanna*, wird durch die it. pv. sp. pg. Formen des Wortes widerlegt, die, in Übereinstimmung mit unserer Glosse unbedingt *capanna* fordern.

capitale „Kopfkissen" (644): log. *cabiddàle*, set. *cabitali* „Kopfkissen", afranz. *chevel* „chevet". Von gleichem Stamme gebildet sind *capit-iale* > it. *capezzale* „Kopfkissen", *capit-iolu* > afranz. *chevecuel* „oreiller, chevet, traversin" oder mit Suffixtausch *chevecel* (reimt : *moncel*) in gleicher Bedeutung.

capulare (78): das wohl zuerst Anthimus 75 auftretende Wort ist belegt ferner Lex Burgund. 111, 5; s. auch Lex Sal. Gaul S. 44.

carica „Feige" (439): log. *càriga*, set. *carica* (gegenüber *figu siccada* mer., *ficasiccu* gal.) = it. *fico secco* in der Bedeutung bagatella, z. B. *m'importat una cariga* = „da geb' ich keinen Pfifferling drum."

carricare (437, 1019): log. *garrigare*; zum Auftreten des Wortes in der Glossenlitteratur s. Landgraf, AlLex. IX S. 426.

Cassus (10_2 *-am*: *uanam . inanam*, 22_1 *-a*: *uana . uacua*): das gemeinromanisch erhaltene Wort wird also mehrmals in seiner lat. Bedeutung erklärt, ein Zeichen, dafs die Bedeutungsverschiebung zu afranz. *quas* „cassé, brisé, abîmé, abattu" bereits vollzogen.

castellum (32): sard. *casteddu*, cat. *castell.*

Catulus (873): cat. *catxo.*

causari (627) „reden, disputieren": entgegen Mackels auch von K. s. v. angenommener Ansicht ist nicht ein germanisches, übrigens nirgends anzuknüpfendes got. **kausôn* entspr. ahd. *kôsôn* das Etymon zu afranz. *cǫser*, nfranz. *causer* „plaudern, reden"; vielmehr ist umgekehrt afranz. *cǫser* Erbwort aus lat. *causari* „eine causa haben", woraus ahd. *kôsôn* entlehnt.

Cimex (870): cat. *xinxa.*

cimicella „Wänzchen" „Milbe" (870): nfranz. mundartlich fortlebend in Beru (Champ.) *sincele* „ciron". Dagegen ist afranz. das Wort aus naheliegenden Gründen nicht zu belegen; die von Godf. s. v. *cincele* mit dem eben behandelten Dialektwort irrtümlich zusammengeworfenen afranz. Formen *cincele*, *cincenelle*, *cincerelle*, *cicindelle* „moucheron, cousin" haben damit nichts zu tun, sondern sind Ableitungen vom Stamme *zinz-*, betreffs dessen s. Wortbestand s. v. *zinzella.*

cincella s. u. *zinzella.*

cingulum (89, 509): sard. *cingra, chingia*; cat. *cingla.*

cinnare (751) „winken": zum Auftreten dieses bisher nur unbefriedigend erklärten Stammes in der Glossenlitteratur s. Landgraf, AlLex. IX, S. 398.

Cinomia s. u. *caninus.*

circitor = *circu(m)itor* (937): sard. it. afranz. ersetzt durch **circator* in der Bedeutung „contrôleur, inspecteur, surveillant", in der auch *circitor* inschriftlich (Pirson S. 239) erscheint. Zur Bedeutung „Herumtreiber" unseres Wortes, dessen *m*-lose Form Bücheler für Petr. 53, 10 (Hs. *circumitore*) in den Text setzt, s. die Bedeutung „Hausierer" Ulp. dig. 15, 3, 5.

clauus (1035): log. *gidu*, mer. *cràu*, cat. *clau.*

cocur westgerm. = ostgerm. *qiwarus* (922) „Köcher": Über das Verhältnis dieser Formen zueinander und die im Texte (bessere in *cuipra* nach Bess. 61) vorliegende Form s. § 85, Anm. 3.

cogitare (446, 993): cat. *cuydar.*

Collatio (714 = 22_3, 22_4 *Con-: conferentia*): diese dreimal auftretende Glosse belegt anderwärts Löwe, AlLex. I, S. 23.

Comitatus (670): in abgeleiteter Bedeutung mer. *contàu* „campagna ad inghiriu de sa citade", cat. *condat* „dignitat y domini del comte".

Comparare (150, 779): nur sard. *cumparàre* etc. bewahrt die lat. Bedeutung des Vergleichens, Gegenüberstellens: „paragonare, confrontare".

comparator (663): pv. *compraire, comprador.*

Complacere (770): log. *cumpiàghere*, set. *cumpiazì*, it. *compiacere*, pv. *complazer* (afranz. ein Beispiel in Übersetzung!), cat. *complàurer*, pg. *comprazer* (sp. *complacer*).

complere (142): sard. *cumplìre* etc., cat. *cumplir*, pg. *cumprir.*

concambium (772): it. *concambio*, sp. *concambio*; mlat. Belege für das Wort s. z. B. Index zu Mon. Germ. Leg. II[2].

conferentia s. s. v. *Collatio.*

Conficere (190): zur Bedeutungsentwicklung des Wortes im sard.: log. *cunfàghere*, mer. *cunfai*, set. *cunfà* „esser giovèvole" cf. lat. iuvat „hilft" und „freut".

confringere (17_2 *Conlido: -o*, 22_2 *Conlidit: -it*, 23_1 *Contriuisti: confregisti*): afranz. *confraindre.*

congaudere (417, 668): pv. *conjoir* „fêter, affectionner, savourer, goûter".

conquassare (1058): sard. *isconquassàre* etc., it. *conquassare*, pv. *concasar.*

consequi (846): sard. *consighìre* etc., afranz. *consievre*, pv. *cosseguir*, *cossegre*, sp. pg. *conseguir.*

Conspectus, us (3_2 *Non sum fraudatus a -u tuo id visio tua non fuit subtracta*, 29_1 *In cunspectu meo: ante me*): it. *cospetto*, apg. *conspeito.*

Conspergere (255): it. *cospargere.*

constringere (217, 17_4 *Urgeat: -at*, 20_2 *Amplectus: -ctus*, 22_1 *Conpescere: —*): set. *custrignì*, cat. *constrènyer.*

contaliare (1106): afranz. *contaillier* bei dem Trouvère belge J. de Baisieux.

contentio (31, 122, 979): afranz. *contençon*, pv. *contenson*, altcat. *contensó* „Streitgedicht" „Streit".

contingere (313): afranz. *containdre* „erreichen". In 174 *Nouerat*: *contingebat* ist das Verb unpersönlich gebraucht = „es begegnet mir, stöſst mir zu", eine gmroman. Ausdrucksweise; cf. it. *contingere* „accadere", asp. *cuntir* „acontecer". Zum Bedeutungsübergang cf. it. *toccare*, das „berühren" und unpers. „zustoſsen" in sich vereinigt.

contornare (23_1 *Conuertantur: conturnent*): it. *contornare*, afranz. *contorner*, asp. *contornar.*

conuenientia (601): sard. *cumbeniènzia*, it. *convenienza*, afranz. *covenance*, pv. *covenensa*, cat. *covinensa*, pg. *convènça.*

conuentus (559, 22_3 *Co[g]itus: simul -*, 26_1 *Forum: mercatum . -m*): mer. *guvèntu*, cat. *covent.*

coquere (864): log. *còghere*, mer. *còiri*, set. *cozì*; cat. *cóurer.*

corium (34_2 s. u. Bess. 74): log. *còrzu*, mer. *cròxiu*, set. *cògliu*; cat. *cuyro*.

Crabro (288), *crabro* (1150): zum Vorkommen des Wortes s. Landgraf, Al Lex. IX, S. 424.

cremare (10_3 *Torreri*: *siccari*, *-i*, *assari*): it. *cremare*, afranz. *cramer* (vom gleichen Stamme pv. *cremor* „Brand, Hitze").

crenare (291): afranz. *crener* „entaillier"; *crené* = Fimbriatus, = chiqueté comme creneaulx s. Godf. s. v. Über grinitam unseres Textes statt grinatam s. u. Bess. 6.

cuffia (169): pv. *cofa*, cat. *cufia*; s. K 5339) s. v. **kupphja*. — Schon Venantius Fortunatus kennt das Wort, dessen Herleitungen nicht befriedigen können, s. § 83.

cultura (3_4 *In uestram coloniam*: *in uestram . . . cultura*): pv. *coltura* „Bebauung, bebautes Feld".

Cymbalis: *cymblis* (821): sard. *cembulu*, afranz. *cimble*, *cimbre*, pv. cat. *cimbol*.

danea (447, 851) „Tenne": dieses „Grundwort von ahd. *tenni*" (Kluge, Pauls Grdr. der germ. Phil. 2. Aufl., I S. 332) lebt nach Ausweis des A. L. (Tafel *aire*) noch heute in den Patois von Liège (196) und Namur (197). Sonstige Belege des Fortlebens bringt bei Marchot, R. F. XII, S. 646.

darnare s. u. *exdarnare*.

defendamentum (1134): pv. *defendemen*, afranz. *defendement* zitiert Diez, ARGloss. S. 52.

degannare (129, 523, 659, 29_1 *Inridebit*: *deganabit*: das Afranz. kennt einen anglonorm. Beleg für *deganer*, das Pv. ein Verbalsubst. *degan*. Das Wort lebt aber noch heute mundartlich in Bessin: *deganer* „contrefaire". S. auch u. *ingannare*.

dens (782). Beachte adverbiales „*ad dentes*" in 43 *Pronus*: *qui a dent' iacet*, dem nur afranz. *adenz*, nfranz. „*sur les dents*" entspricht.

desuper (333, 4_4 *Incubabit*: *desuper pendebat*): afranz. *desor*.

discollocare (537, s. Bess. 38.): nfranz. *découcher* „aus dem Bette vertreiben"; afranz. Belege fehlen Godf., auch Supplém., dagegen belegt transit. *descolchier* Littré im Job 462: „*les tenebres de ceste nuit qui descolchent et despitent la lumiere*", also etwa „verdrängen" „bekämpfen", wozu das von unserer Glosse geforderte „vertilgen" ungefähr stimmen würde. — Altit. *scorcare*, pv. *descolgar*, sp. pg. *descolgar* weisen keine ähnliche Bedeutungsnüance auf, sind daher wohl als jüngere Zusammensetzungen zu betrachten.

disligare (591, 694): Über den Ursprung des unlat. Wortes s. Diez, ARGloss. S. 32.

diurnalis (963) „Morgen Landes": Diez, ARGloss. S. 45 verweist auf afranz. pv. asp. *jornal* in dieser Bedeutung. Das Wort lebt noch heute im wall.: Weismes *džornā*, Malmedy *džürnā* „arpent", s. auch u. diurnus.

Diurnus (12_1 *-o*: *unius diei spacio*): läfst schon die gemeinromanische Substantivierung des ursprünglichen Adjektives in der

Bedeutung „Tag“ erkennen. — In den Ardennen (Puilly) wird es mundartlich für *diurnalis* (siehe oben) gebraucht: *dj'o* „arpent“. Cf. dazu unser südd. „Tagwerk“ = Morgen.

dolare (5): afranz. *doler* „glätten, hobeln“.

effugare (10_3 *Abire:* —): s. u. *fugare.*

Effundere (737): it. *effondere*, afranz. *effondre* „vergiefsen, zerstreuen“, refl. „mager werden“, sp. *efundir*, pg. *effundir.*

exbullire (886): it. *sbollire*, afranz. *esboillir*, pv. *esbulir.*

excauare (826, 893): das so schon von Diez, ARGloss. S. 39 gedeutete *scauare* der Hs. lebt in it. *scavare*, wall. *haver*, sp. *escavar* (Fortleben des Simplex s. Diez ibd.). Anders Kluge, Pauls Grdr. 2. Aufl. I, S. 333, der in *scauare* ein germanisches Lehnwort sieht: „das Ztw. *scabare* ‚schöpfen‘ zeigt keine Lautverschiebung, aber vlglat. Erweichung der Tenuis“, wozu s. Wortbestand s. v. *scabare.*

excol(a)pare s. u. *sculpare.*

excol(a)patura s. u. *sculpatura.*

exdarnatus von *exdarnare* „verwirren“ „schwindeln machen“ (1156): das Verb lebt nfranz. in der Form *ędarné* oder ähnlich in folgenden Mundarten (A. L. Tafel *étourdir*): Vosges 59, Alsace 85, S.-et-Marne 210, Yonne 117, Aube 122 in der Bedeutung *étourdir* „verblüffen, verwirren, aus der Fassung bringen“, *ędarné* „bestürzt“ entspricht also hinreichend dem *esdarnatus*: *Uecors* „der Besinnung beraubt“ unseres Textes. Damit ist die korrekte Überlieferung unserer Glosse ein für allemal gesichert und gleichzeitig die von Rönsch, Jahrb. VII, S. 71—72, ausgesprochene Vermutung, *esdarnatus* sei „eine romanisierte Umbildung des lat. *externatus*, das ganz die gleiche Bedeutung wie *vecors* hatte“, als lautlich unzulässig erwiesen. Ich erblicke den Ausgangspunkt der ganzen Wortsippe, von der wir bisher nur das Verb *exdarnare* > *ędarné* kennen gelernt haben, in dem germanischen Adj. *darni* = ahd. *tarni*, ae. *dyrne* „heimlich, versteckt“. Mit einer naheliegenden Erweiterung des Sinnes zu „in Dunkel gehüllt“ „verdutzt“ finden wir dies Wort im Afranz. als *darne*, *daurne* (bei Roquefort ohne Stellennachweis, fehlt Godf.) „étourdi, fou“ wieder. Dieser schon etwas übertragenen Bedeutung gegenüber hat sich die ursprünglichere, „in Dunkel gehüllt“, bis auf den heutigen Tag erhalten in der Mundart von Puilly (Ardennes) in der Redensart *dj'ü so tu darn* (wofür auch *dǫn*) „mir wird es schwarz vor den Augen, wirr im Kopf, ich habe Schwindelanfälle“. Ein von diesem *darni* > *darnə* „in Dunkel gehüllt, verdutzt, schwindelig“ abgeleitetes *(ex)darnare* mufste also ohne weiteres „(völlig) in Dunkel hüllen, schwindelig machen, verblüffen“ bedeuten. So erklärt sich das bei Roquef. verzeichnete *adaurné* „niais, étourdi“, so die eingangs aufgezählten Patoisformen *ędarné* „étourdir“, so die sonstigen Ableitungen vom Stamme *darn-*, vlt. Typen **darn-icius* „ébloui“ und **darn-ionem* „vertige, éblouissement“ voraussetzend, die Marchot, R. F. XII S. 649 unerklärt aufgeführt.[1]

[1] So erklären sich auch franz. Ortsnamen wie *Darney* < *Darniacum* (Vosges) = dtsch. Blendheim, Blennheim; *Darnelettes* (Norm.) etc.

Einem Teile des Südostfranz. scheint ein sekundärer Wandel des *-n-* in *-l-* eigen in der Zusammensetzung mit *in*, d. h. wohl infolge Dissimilation des zweiten *n*: A. L. (Tafel *étourdir*) zeigt Doubs 54 *àdürlà*, Suisse 74 *àdürle* < *in-darnare*. Doch kennt auch Roquef. *adarlé* neben *adaurné*.

exhereditare (6_1: s. Bess. 12.): *Ejecit de terra sua: exheredetauit*): afranz. *s'esserter* (Christine de Pisan) „se donner tout entier". Zwischenstufen wären „sich völlig entäufsern, selbstlos handeln". Identisch damit könnte das heutige mundartliche *ęsatę́* Noiron-sur-Bèze (Côte d'or) in der Bedeutung „arracher" sein, für das sich jedoch auch an *ex-sarītare* (von *sarītum* zu *sarīre*, cf. afranz. *eissart* < *exsarītum* für *exsarītum*) denken liefse.

Expandere (1015 *Opansa* lies *Spansa* nach Bess. 53.?): it. *spandere*. Frühe Belege für die apokopierte Form dieses Verbs gibt Weymann, AlLex. IX S. 138).

explicare (18_2 *Jubilum: inmensa letitia quae uoce — non potest*): afranz. *esploiier* nur heraldisch, so noch nfranz. *éployé* „mit ausgebreiteten Flügeln".

exponere (185, 721): afranz. *espondre* „interpréter, expliquer"; dagegen *Exponere:* 3_3 *Exposuit: proiecit*; 705.

exportare (3_4 *Eferre:* —, 14_3 *Efferentes: -ntes id extra ferentes*): afranz. nur *esporté* „getragen", „abgenutzt"; cf. dtsch. „abgetragen", engl. „worn off".

exprehendere (1084): genau entsprechend pv. afranz. *esprendre* „anzünden, „in Brand setzen" (noch nfranz. *épris* „verliebt"), wofür schon Diez ARGloss. S. 50 Beispiele anführt.

fano, onis (701): germanisches Lehnwort entsprechend ahd. *fano*.

femoralia (307): schon Diez ARGloss. S. 24 weist auf pv. afranz. *femoraus* „Beinkleider".

Feruor (48): afranz. einmal belegt, sp. *hervor*, pg. *fervor*.

flagellare (618, 704): afranz. *flaeler*, *flaieler* lebt noch heute mundartlich in norm. *flęlé* „(die Obstbäume) heftig schütteln" nach Diez, ARGloss. S. 61.

flamma (15_2 s. Bess. 47.: F*ulmina: iaculum . flamma . ictus*); der älteste Beleg für *flamma* als „Waffe" (mlat. *flammea* = lancea siehe bei Duc.), in welcher Bedeutung noch das heutige Argot „*petite flambe*" (*flamma* durch Dissimilation, s. Foerster, Zs. XXII, S. 265) = „petite épée, couteau à l'usage des coupeurs de bourses" kennt, zitiert bei Godf. unter der afranz. allein belegten Diminutivform *flamete* „sorte de lancette". Denselben Bedeutungsübergang zeigt das Germanische: ae. *brand* > ne. *brand* „burning, sword", isl. *brandr* „fire-brand, sword-blade" (Skeat, Etym. Diction.: „from its flashing"); mhd. *brant* „Brand, Schwert". Zudem mufste afranz. diese Sinnesübertragung gefördert werden durch die Aufnahme des germanischen Wortes in beiden Bedeutungen, s. afranz. *brant* „Schwert" neben *brandon*, „Feuerbrand", „Fackel".

Flasco s. u. *uasculo*.

fodere (1121): pv. *fo(z)ir.*

Foetor (26_2 *Fetor: pudor*): sp. *hedor.*

frata s. u. *hrata.*

fruncetura s. u. *hrunkjatura.*

frustum (820): it. *frusto* „Stück“, afranz. *fruste* „Überbleibsel“ aus Roquef. zitiert Diez ARGloss. S. 38; *Frustum* 309 zeigt bereits den altfranz. Verlust der ursprünglichen, it. festgehaltenen Bedeutung.

fugare (4, 1053); *Fugare* (272) in der Bedeutung „fliehen“, ähnlich *effugare* (s. u. v.). S. Bess. 19.

fugitiuus (372, 1027): pv. *fuidiu* (so schon Diez, ARGloss. S. 53); afranz. *fuitis.*

fulcus (161): noch in moderner Mundart als *flo, flio* „troupeau“ Norm., Manche.

Fumigare (565): sard. *fumigare*, afranz. *fumoier*, cat. *fumejar.*

fundere (330, 8_4 *Conflauerat: funderat ł in unum colligerat*, 908): K’s s. 4057) angeführtes cat. *fondre* bessere in *fondrer.* — Nicht mehr verstandenes *Fusi* 405.

Furari (623): auch afranz. *furer* belegt.

furbus (s. Bess. 59: 26_2 *Fur: latro ł furbus a furbiendo*): zur Sinnesentsprechung von *furbus* „Schelm, Spitzbube“: *furbire* < *furbjan* „blank reiben“ vergleicht Diez, Et. W. 144 *fripon: friper*, sp. *limpiar* „putzen“ und „entwenden“, Littré, der auch ein burgund. Patoiswort *forb* nachweist, *polisson: polir.*

gaforium (607, 875): Diez, ARGloss. S. 32 nennt das Wort noch „ein rein deutsches, keiner romanischen Zunge bekanntes“, doch lebt es, identisch mit ahd. *gafôri, gafuori*, mhd. *gevüere* „Nutzen, Vorteil“, afranz. als *jafuer* „bonne chère, vie délicieuse“, wozu s. Rom. XXI, 293.

garba (203, 816): germanisches Lehnwort entsprechend ahd. *garba.*

Gehenna (935): die hier bekundete Unvolkstümlichkeit des Wortes ist ein Beweis gegen Diez’ Ansicht (Et. W. 595, von K 4196 wiederholt) *gehenna* > afranz. *gehene* > nfranz. *gêne*; ansprechender leitet das Dict. Gén. afranz. *gehine* (*gehene*) *gehie* „Folter zur Erzwingung eines Geständnisses“ von *gehir* = germanisch *jëhan* ab.

gelata (811, dieselbe Gl. 33_4) „Reif“: it. *gelata*; für afranz. *gelee, jalee* gibt Godf. nur „Frost“, obwohl mehreren seiner Beispiele sicher die Bedeutung „Reif“ zukommt, cf. noch nfranz. *gelée blanche* „Reif“; pv. *gelada, gilada*, cat. *gelada*, sp. *helada*, pg. *gelado* „Reif“.

generare (497, 10_4 *Pariet: -bit*, 928, 27_1 *Gignuntur: generuntur*, 33_4 *Paries: -bis*, 34_1 *Proletarii: filios -ntes*): K. Nachtr. 4216a: afranz. *gendrer* füge hinzu it. *generare*, pg. *gerar.* Die von Diez, ARGloss. S. 58 noch gegebenen asp. *generar*, pv. *generar* sind nur Latinismen.

gerlosa (839): Diez, ARGloss. S. 34 vermutet hinter *gerlosa* sp. *garlocha* „Speer und Widerhaken“, indem er bemerkt „ähnlich bedeutet *arundo*“ (d. h. unser Lemma) „auch eine Angelrute“. —



Näher würde vielleicht liegen *gerlosa* = **grallosa* zu lat. *grallae* „Stelzen“, also „Stäbe“ zu stellen.

granatus (305) in *mala granata* „Granatapfel“: it. *la granata*, sp. *la granada*, afranz. erbwortlich *pommes gran(n)ees* neben fremdem *grenade*, *grenate* etc., wovon sich nfranz. *la grenade* durchsetzt.

grauitas (233 *Difficultas*: —) afranz. *grietet*

Gyrouagus (937): diese unlat. Zusammensetzung weist zuerst die Benediktinerregel auf, s. Thomas, Rom. XXIV, S. 119. it. *girovago.*

haribergum (874): die ältere afranz. Bedeutung dieses germanischen Lehnwortes „Heerlager“ entspricht durchaus dem Lemma unserer Glosse.

hatire (1021): germanisches Lehnwort entsprechend got. *hatjan.*

hauis (302, 1158): müſste sich, nach Lautl. § 19 *a* durchaus möglich, hinter *hauos*, *hauus* der Hs. verbergen, wenn die von Marchot R. F. XII S. 644 ohne diesen Vorbehalt ausgesprochene und damit lautlich unmögliche Identität unseres Wortes mit wallon. *hé* „tire-fient“, pikard. *hé* „espèce de fourche à dents recourbées“ vorliegen sollte, welche Vermutung sehr anspricht. Der Stamm des Wortes ist derselbe wie in franz. *haveau*, *havet*, *Havet*, über deren Herkunft s. § 85, Anm. 3. Zum Vorkommen des Wortess. Wortverbreitung.

haunta (960 *haut tes* bessere in *hauntes* nach Bess. 63): germanisches Lehnwort entsprechend afränk. **haunipa.*

helmus (930): germanisches Lehnwort entsprechend got. *hilms.*

heribergum s. u. *haribergum.*

hosa (424): germanisches Lehnwort entsprechend ahd. *hosa.*

hrata (734, 917): „Honigscheibe“: mit romanischem Anlautwandel zu *fr-*, der den ältesten germanischen Lehnworten eigen (s. Germ. Lautl. § 79), entspricht dies Wort wie ndfränk. *rāta* (ndl. *raat*) „Honigscheibe“, mhd. *râze* (nhd. *Roſs*) „Honigwabe“ einem Typus germanisch **hrāta*, s. Kluge, Paul's Grundr. d. germ. Phil. 2. Aufl. I S. 375. — Das nur franz. vorkommende Lehnwort, afranz. *ree*, nfranz. *raie* (*de miel*), kann kein Wort der ältesten Aufnahmeschicht sein, da es als solches, genau entsprechend der Form unseres Denkmals, durchaus *fr-* im Anlaut zeigen müſste; in seiner ältesten Entlehnung, die unser Text bezeugt, scheint es also keine Verbreitung gefunden zu haben.

hrunkjatura (1069) „Runzel“: mit romanischem Anlautwandel (s. u. *hrata*) auftretend, ist das Wort der älteste Beleg für franz. *fronceure*, *fronçure*, cat. *frunsidura* (sard. *frunzidura*), Ableitungen von franz. *fronce* (sard. *frunza*), woneben die Verben afranz. *froncir* (nfranz. *froncer*), pv. *fronzir*, cat. *frunsir*, asp. *froncir* (nsp. *fruncir*), pg. *franzir* „runzeln, fälteln“ (sard. *frunzire*). Das Vorkommen der Worte auch im Sard. läſst zunächst an lat. Ursprung der Sippe denken, doch müssen gegen Diez' Ableitung von *frontem* (Et. W. S. 149) entschieden Bedenken geltend gemacht werden. Denn die altromanischen Formen weisen sämtlich auf ein *-ire*-Verbum von der Form *frūnts-ire*, die aus **frontīo*, **front-ire* ebensowenig ent-

standen sein kann wie man etwa aus *mentio*, *mentire* ein **mentsire* erwarten würde. Zur Erklärung des *ts* müfste man also eine Mischung von **front-ire* und **front-iare* annehmen. Da nun jedoch die Vertreter der Sippe im Sard. nicht gemeinsard., sondern nur mer. auftreten, also eine Auffassung als Lehnwort gestatten, so steht nichts im Wege, mit Kluge (Pauls Grdr. d. germ. Phil. 2. Aufl. I, S. 333) die Sippe aus germanisch **hrunkjan* (s. ano. *hrukka*, mhd. *runke* „Runzel" Kluge, Et. W. s. v. Runzel) herzuleiten, das tadellos einen vlglat. Typus **fruntsire* liefert; franz. *fronce* etc. sind zugehörige Verbalsubstantiva, *fruncetura* unseres Textes der älteste Beleg der gemeinromanischen Weiterbildung davon auf -(*a*)*tura*.

husa s. u. *hosa*.

illuminare (956): afranz. *enluminer*, pv. *elluminar*.

impingere (955): afranz. *empeindre* „stofsen, werfen, stürzen, prallen".

inbreuiare (356) „ausheben" (?) ist lat. wie rom. gleichmäfsig unbekannt.

incantator (20_1 *Ariolos*: *-es eo quod circa aras auguriabant*): pv. *encantaire*, *encantador*, afranz. *enchantere*, *enchanteor*, nfranz. *enchanteur* auch adj. „entzückend".

incastrare (1067) „einrammen" s. u. *Retia*.

incensarium (1126): it. *incensiere*, afranz. *encensier*, (nfranz. *-oir*), pv. *essessier*, cat. *encenser*, sp. pg. *incensario*.

inclinare (28_3 *Inflectit*: *-t*, 28_4 *Incumbit*: *-t*, 33_4 *Procliuus*: *-tus*): afranz. *encliner*.

includere (33_1 *Obstruatur*: *-ant*): afranz. nur **inclaudere* > (*s'*) *enclore* „(s') engager"; sp. pg. *incluir*.

incontra (37, 50, 103): sard. it. *incontra*, pv. *encontra*, afranz. *encontre*, asp. *encontra*.

incontrare (1013): sard. it. *incontrare*, afranz. *encontrer*, pv. cat. sp. pg. *encontrar*.

incrementare (840): die unlat. Bildung kennt nur das It.

increscere (343): pv. *encreisser*.

Incubare (28_4 *-t*: *supercubaret*): afranz. *encouver* nur transit. „bespringen, decken" belegt.

ingannare (969): wohl der älteste Beleg dieses gemeinromanischen Wortes unbekannter Provenienz, s. auch u. *degannare*.

ingeniosus (197, 8_1 *Docilis*: *non quod sit doctus quia doceri potest, est enim — et ad docentum aptus ł docibilis qui bene dicere ł intellegere potest*, 823, 20_4): afranz. *engignos*.

inhortari (33_4 *Persuadunt*: *inortant*): nur afranz. *enorter*.

Iniungere (28_4 *-ctum*: *cummendatum*) „anempfehlen, einschärfen": afranz., nie in dieser Bedeutung, *enjoindre*, während sie it. *ingiungere*, pv. *enjonher*, nfranz. *enjoindre* gewöhnlich ist.

inodiare (1122): ein anderer lat. Beleg des gemeinromanischen Wortes findet sich Cod. Lugd. Exod. 5, 21 (s. AlLex. III S. 254).

Instruere (749): sard. it. *istruire*, pv. afranz. *estruire* sind entgegen K 5049) sämtlich erbwortlich.

Insurgere (29_1 *-unt*: *releuant*): it. *ensorgere*, pv. *essorger*, afranz. *essordre*.

intaliare (301): it. *intagliare*, pv. *entalhar*, afranz. *entaillier*.

interalia (1155): das nach Diez, ARGloss. S. 24 „unlateinische", nach Cohn, Suffixwandel S. 163, S. 241, durch Suffixtausch aus *interanea* entstandene Wort findet sich nur auf gallischem Boden in franz. *entrailles*, pv. *intralias*, *entralhas* wieder. Daneben kennt unser Text jedoch auch, afranz. *entraigne* entsprechend, das gemeinromanische *interanea* (250, 312). — Auch Rz kennt *intralia* (s. Diez, ARGloss. S. 24).

interanea s. u. *interalia*.

inuenire (211, 6_4 *Repertum*: *-tum*, 22_2 *Conperta: cognita, -ta*): Diez ARGloss. S. 55 erinnert an das Auftreten des Verb im Pv.: Passion (44. Str.) *ne fut trovez ne envengut*.

irasci (175, 287): pv. *iraisser*.

iuxtare (31_1 *Matrimonium*: *iuxtandi conuentio et condicio* gebessert aus *iuxta* etc. s. Bess. 71) „zusammenkommen, sich vereinigen": afranz. mehrfach belegt intransit. *joster* „zusammenkommen" „sich vereinigen", wozu sich aus heutigen Mundarten stellt *jouter* „toucher, être attenant à" (Bessin, Orléanais, Berry, Suisse romande). Die Bedeutung der copula carnalis läſst sich nachweisen für das Kompositum *adiuxtare* > afranz. *ajoster*, pv. *ajostar* „copuler charnellement, accoupler, unir".

kupphja s. u. *cuffia*.

Labrum (317 *Labium: conca*) „Wanne": Vercellone sagt zur zugehörigen Bibelstelle Exod. 30, 18: „*Codices enim et vett. edd. heic legebant labium*". Über die häufige Verwechselung von *labium* und *labrum* s. Vercellone Bd. I, S. 278, Spalte 2 oben.

laciniaria (30_2 *Lacinium*: *laniare*) „Riemen": afranz. *lasniere* nach § 51 β.

laniaria s. u. *laciniaria*.

lattula (-um?) (*Tela*: *sagitta . lacula . arma* 15_2) „kleines Wurfgeschoſs": das Wort, zu dessen lautlichem Bestande man s. Lautl. § 24, stellt eine Diminutivbildung dar zu germanisch *latta* (ae. *lætta*, ahd. unerklärterweise (s. Kluge Et. W. s. v., auch *latta*) „Latte", als Lehnwort noch im nfranz. *latte* Subst. für „Kürassierpallasch, Studentenhieber" bei Sachs, welchen Bedeutungen noch „Lanze der Dragoner" hinzuzufügen ist. Die noch nfranz. erkennbare Verwendung des Wortes zur Bezeichnung einer Hieb- und auch einer Stichwaffe findet eine Parallele in afranz. *glaive*, das schon in unserm Denkmal in beiden Bedeutungen bezeugt ist: s. 904 = *Framea*, 34_2 *Pugionem: gladius* gegenüber 422 = *Ensis*.

Dagegen scheint mir das Wort *lattula* in ursprünglich pluraler Auffassung, etwa einem deutschen „Gestänge" entsprechend, vorzuliegen in sp. *lancha* „cierto armadijo formado de varios palillos (sic!) y una piedra que se usa para la caza de perdices; l. bombardera, cañonera ú obusera: la que se construye á proposito para llevar mortero, cañon ú obus montado con el objeto de batir de

cerca las escuadras ó las fortalezas de tierra." — Zur lautlichen Entwicklung cf. *macula* > *mancha.*

lectaria (986) (zur Form *lectarium* des Textes s. Formenl. § 95, Anm. — S. —) „Bettdecke": diese Bedeutung kann, neben der gmromanischen „Sänfte", „Lager", „Streu", auch it. *lettiera* (= „strapunto") haben; ebenso auch afranz. *litiere* „ce qui garnit un lit". — Cat. *llitera.*

Genau die Bedeutung in unserer Glosse, zu der man noch Wortbestand s. v. *tusca*, dem als gleichbedeutenden Interpretament gegebenen Worte, vergleiche, weist auch die Lex Sal. auf (s. Gaul S. 38 „Bettdecke"), während Rz 124 *Stratoria*: — noch die allgemeinere Bedeutung des „zum Bette Gehörigen" festhält.

leporiscellus (982): Diez, ARGloss. S. 39 = „sp. liebrecillo".

ligna (statt lat. *lignum* nach Formenl. § 95: 333, 10_4 *Securis*: *unde — ceditur*) „Holz". K's Femininformen s. 5587) ist zuzufügen it. *legna*, die modernen mundartlichen Formen in den Ardennen und Mons bei Meyer-L. II, § 54, und endlich Rouchi „*leigne*", Allier, Vichy „*ligne*".

limitaris (980) „Schwelle": it. *limitare.* — Auch die Lex Sal. kennt das Wort als Subst. „*super illo limitare stare*" (Gaul S. 44).

linea (1031) „linnenes Gewand".

lisca (233) „Binse, Riedgras": germanisches Lehnwort entsprechend anfränk. **liska* > afranz. *lesche.*

litigare (20_1 *Altercantes*: *-ntes*): it. *leticare*, cat. sp. *lidiar*, pg. *lidar.* — Dagegen 14_2 *L-bant*: *contendebant.*

Lixatus (: *luxoriosus* 30_2) scheint mir einen Sinn nur zu ergeben als „ausgelaugt", „ausgebrüht", „ohne Saft und Kraft", „ohne Mark". — Denkbar wäre allenfalls auch Zusammenhang oder begriffliche Mischung mit einem Stamme *lix* = caper (so Papias); cf. franz. chaud comme un bouc, dtsch. „bocken" = futuere.

Longobardia (366).

lutare (30_2 *Litum: lotatum . uunctum*; s. Bess. 70.: afranz. *loer* „beschmutzen".

lutum (12_2 *Figuli: qui de -o uasa fingunt*, 18_1 *In limo: in -o*, 22_2 *Cenum:* —): pv. *lot* „Lehm", afranz. *lot* Roquef. Die Lex Burgund. kennt als Todesstrafe des „im Schlamme Ertränkens" *necare in luto* (Diez, ARGloss. S. 56).

maculare erscheint im Text in drei deutlich zu scheidenden Bedeutungen:

1. 26_2 *Fuscaret: -t* „trüben, schwärzen", aus der lateinischen „besudeln" leicht zu entwickeln.

2. 14_4 *Uiolauit: -uit . contaminauit*, 19_2 *Constuprauerunt: com-uerunt*, 28_3 *Inuiolatam: in-tam* „notzüchtigen", eine lat. häufige (doch meist mit beigesetztem *stupro!*), mlat. die gewöhnlichste Bedeutung, s. Duc. „stupro polluere, cucurbitare"; auch in andern zeitgenössischen Denkmälern so, s. Mon. Germ. Leg. II[2] Index *commaculare* = „fornicare".

3. 24_3 *Etursam* (entsprechend lat. *extortam*): *-tam*, „aus-

drehen, verrenken", auch mlat. (Duc. = vulnerando deformare, vulnerare") zu belegen.

Romanische Spuren eines Fortlebens der ersten und zweiten Bedeutung vermag ich nicht aufzuzeigen. Die dritte könnte sich erhalten haben in mundartlichem französischen *mailler* „tordre, froisser, fausser, marteler" (Suisse), das jedoch auch eine lautliche Deutung < **malleare* zu *malle-olus* „Hammer" zulassen würde. Für die letztere Herleitung scheint zu sprechen, dafs afranz. *maillier* nur heifst: „mit einem Hammer oder einer Keule schlagen, zerschlagen". Eine Entscheidung über das in afranz. *maillier*, nfranz. *mailler* vorliegende lat. Grundwort läfst sich auf Grund der andern romanischen Sprachen herbeiführen, in denen nicht wie im Franz. ein lautlicher Zusammenfall der Stämme *maculare* und **malleare* eintritt. Zunächst ergibt sich, dafs sich beide Verben nebeneinander erbwortlich entwickelt haben. So erscheint

maculare in it. *macchiàre* „beflecken", cat. *manxar* „dañar, corromper, echar á perder", sp. *manchar* „beflecken" (betreffs des cat. sp. Einschubs von n in diesem Worte s. Gröber, AlLex. III, S. 520; VI, S. 392; doch wäre auch eine rein lautliche Deutung möglich), pg. *machiar* „fazer-se a planta esteril".

**malleare* in it. *magliare* „hämmern". cat. sp. *majar* „machacar con repetidos golpes" (pg. *mallear* „bater com martello").

Die pg. Bedeutung von *maculare* setzt offenbar eine frühere Entwicklungsstufe „entmannen", also „verstümmeln", voraus, die zusammen mit der allgemeineren des cat., „beschädigen, verderben, zu Grunde richten" uns berechtigt, in der von unserer Glosse geforderten Bedeutung „verrenken" nur eine Abtönung der altromanischen von *maculare* „übel zurichten" zu sehen, wohingegen afranz. nfranz. *maill(i)er* der Bedeutung wegen eine Kreuzung der Stämme *maculare* und **malleare*, zu mindestens aber eine begriffliche Einmischung von **malleare*, unbedingt voraussetzen.

malleare s. u. *maculare*.

manaces s. *minaciae*.

manatiat s. u. *minaciae*.

maritalis (733): it. *maritale*, afranz. *marial* (Wace), sp. *maridal*.

mastus (713): germanisches Lehnwort entsprechend ano. *mastr*.

mat[t]io, onis (460, 878) "Maurer": germanisches Lehnwort identisch mit ahd. (*stein*)*mezzo*, s. Pauls Gdr. d. german. Phil. 2. Aufl. I, S. 333.

meretrix (5_1 *Pelicatum: -cem*, 38_3 *Leno: magister meretrico* (s. Bess. 81.): afranz. *meltriz*, *miautriz*.

minaciae (997): als zu ahd. *manōn* gehörig betrachtet *manaces*, *manatiat* unseres Textes, Kögel, Gesch. d. d. Litt. I, 2 S. 425.

minaciare (131): ältester Beleg des gemeinromanischen Verbs „drohen" (K. 6175) s. u. *minaciae*.

minare (131): infolge der gemeinromanischen Bedeutungsentwicklung von „drohen" zu „leiten, führen" wird *Minari* nicht

mehr verstanden, wofür als direktes Zeugnis die falsche Auffassung von *comminari* in 12_3 *Comminatus est: simul ambulauit* „führte", „begleitete", „ging mit" dienen kann. Zu *minare* „führen" s. auch Rz. 158 *Abigebat: inde minabat = emmenait*; Lex Sal. Gaul S. 29.

minutatim (18_2 *Concidam: minutatim incidam*).

molus (1121) „Maulwurf": entlehnt aus einem germanischen Worte, „das mit engl. *mole* „Maulwurf" als Kurzform zu einem Kompositum wie ahd. *moltwerf* zu fassen ist" (Kluge, Pauls Gdr. 2. Aufl. I, S. 332); s. ndl. westf. fries. *mol.* — Über die Möglichkeit, in *muli* unseres Textes einen Typus *mūlus* zu erkennen, wie dies die von Diez, ARGloss. S. 51 vermutete Zugehörigkeit zum Stamme von nfranz. *mulot* „grofse Feldmaus" erfordern würde, s. Germ. Lautl. § 76.

mulus s. *molus.*

muscio, onis (1057, s. Bess. 76) „kleiner Vogel, Sperling": s. Marchot, RF XII, S. 647. Mundart von Malmedy *moχǭ*, Weismes *moχǭ*, Zum erbwortlichen Fortleben s. auch Tafel *moineau* des A. L. Auf deutschem Boden lebt das Wort im rhein. Platt als *mọš* „Sperling"

musco s. Bess. 76.

nastilus (700) „Nestel": Diez ARGloss. S. 35 leitet *nasculis* unseres Textes „vom deutschen Nestel" ab. Demgegenüber gibt K. 6457) als Etymon der zugehörigen romanischen Sippe ein lat. „*nastulus, -um* m. (Demin. zu *nassa*)", 6523) ein **nastulus*, wie sich denn das Wort im guten Latein in der Tat nicht belegen läfst. — Für lat. Ursprung des Wortes hat sich K. offenbar wegen rum. *nastur* „Knoten" etc. entschieden, denn ein lat. Typus **nastulus* völlig gerecht würde; da sich jedoch das intervokale *r* des Rum. auch in it. *nastro* „Band" wiederfindet, so kann rum. *nastur* aus it. *nastro* entlehnt sein, während das Umgekehrte ausgeschlossen ist. Ein erbwortliches **nastulus* mufste aber it. ein **naschio* ergeben (cf. *vetulus > vecchio, masculus > maschio*), während unser Wort it. *nastro* (comask. *nastola* lautet, d. h. der Stamm kann im it. erst Eingang gefunden haben nach Abschlufs der Lautwandel *tl > kl* und *kl > kį*. Damit ist die von Diez behauptete Abstammung vom germ., d. h. got. **nastila* > ahd. *nẹstilo*, aufser Frage gestellt.

Negotium (274, 428, 489, 1010): nur sard. *negùsciu*, mit Umlaut durch das zwischentonige i, wie it. *paúra* > **pavoria*.

Nudare (629): afranz. *nuer* vorwiegend = „berauben".

odium (813): für das *hodio habui* der Glosse führt Diez, ARGloss. S. 66, ein pv. *lo munt a ceus en odi* an, wozu man noch it. *avere in uggia* fügen könnte.

Offendere (502, 1012): die konkrete Bedeutung war entsprechend dem romanischen Sprachgebrauch (sard. *offendiri* etc., it. *offendere*, afranz. pv. *ofendre*, cat. *ofèndrer*, sp. *ofender*, pg. *offender*) dem Glossator bereits abhanden gekommen.

offendiculum (19_3 *Scandalum*: —): das sonst unbelegte Wort kennt auch Greg. Tur., s. Bonnet S. 458.

papparo (335) „Kropf“: dies lat. und romanisch nirgends zu belegende Wort stellt offenbar dar eine suffixale Weiterbildung des Stammes **pappus* (Etymologie siehe weiter unten) „Kropf“, der fortlebt in cat. *pap* „part carnosa entre la barba y coll dell animal. se diu particularment lo dels aucells, que es com una bosseta ahont depositan lo menjar“, sp. *papo* „parte carnosa del animal, entre la barba y el cuello; usase particularmente ... hablando de las aves, las cuales tienen una especie de bolsita donde depositan la comida ántes de que pasa al buche“. pv. scheint das Wort erhalten im heutigen *Papa-blu* „gorge-bleu“ „Blaukehlchen“.

Ableitungen von diesem Stamme liegen vor in

1. sp. *papada* „la carne que crece formando pliegues debajo de la barba“ pg. *papada* „carne grossa na garganta, barbelha“.
2. venez. veron. *papola* „gota carnosa“.
3. cat. *paput*, sp. pg. *papudo* „mit grofsem Kropf“ (pg. nur „fallando das aves“).

Der Ursprung des bisher (s. Parodi, Rom. XVII. S. 71) unbeachtet gebliebenen Grundwortes **pappus* dieser Sippe scheint mir in den lat. Ausdrücken der Kindersprache *pap(p)a* „Speise“, *pap(p)are* „essen“ zu wurzeln, von denen der letztere gemeinromanisch zur Bezeichnung des Essens in allen möglichen Abtönungen dient: sard. *papai* etc. „essen“, rum. *papa* „essen“, it. *pappare* „mangiare abusivamente“, npv. *papa* „manger avec appétit, gloutonnement“ (bes. Kindersprache!), afranz. *paper* „mâcher, avaler, engloutir; manger sans appétit„, cat. *papar* „menjar cosas tovas que non necessitan mastegarse“, sp. *papar* „comer sin mascar“ (bes. Kindersprache!), pg. *papar* „comer, manducar“. Bildete man nun zu diesem Verb ein Verbalsubstantiv vom Typus **pappus*, das als spezifisches Wort der Kindersprache vorwiegend eine breiartige Speise (s. *paparium* „Speisebrei“ Georges) bezeichnen mochte, so mochte dieser Ausdruck leicht auf einen etwas schwammigen Körperteil, wie die Partie zwischen Kinn und Hals, in derselben Weise übertragen werden, wie dies in dtsch. Mundarten mit dem Ausdruck „Wassersuppe“ geschehen ist, der z. B. im Thüringer Volksmunde das schriftsprachliche „Doppelkinn“ ersetzt. Gefördert werden konnte diese Sinnesübertragung leicht durch eine begriffliche Einmischung von *papula* „Blatter, Bläschen“, die **pappus* den Nebensinn des Geschwollenen, Aufgedunsenen verleihen konnte, s. venez. *papoto* „fett“.

Das von Diez, ARGloss. S. 25 angeführte *papache* „gosier“ (Roquef.) dürfte sich demnach am leichtesten als *pappiu* mit der der Kindersprache eigenen Reduplikation erklären.

In einer nicht völlig durchsichtigen Zusammenstellung lebt unser Wort in it. *pappagorgia* „pinguedine sotto il mento“.

Parrus (34_2 —: *corium siue brittoni*) „dicker Stoff“, "Flicken"(?): falls nicht (s. Bess. 74) Korruption aus *pittacium* vorliegt, könnte das Wort wohl zu cat. *parrach* „padás, pellingot = „Flicken, aufgesetztes

Stück" zu stellen sein. Dieses wiederum dürfte dann wohl zu dem dunkeln Stamme *parr-* gehören, als dessen ältesten Vertreter Baist, Revue hispanique II, S. 205 sp. *parra* „Spalier", pv. *parran* „eingefriedigtes Gartenland" betrachtet, und der seit dem 4. Jahrhundert im Westgermanischen in Lehnworten vom Typus *parrak*, *parrik* „abgegrenzter Raum" (s. Kluge, Et. W. s. v. Pferch) auftritt.

Passer (1057): afranz. *passe, pesse, paistre*. Das Wort ist von hohem Interesse deshalb, weil es noch heute in den verschiedensten mundartlichen Formen (s. Godf. s. v.) in Frankreich weitverbreitet ist (Beauce, Perche, Orléanais, Anjou, Suisse romande, Ardennes).

permanere (24_1 *Eterna: -sura, Existunt: -nt ł sunt*): afranz. *parmaindre*, cat. *permanéixer*, sp. pg. *permanecer*.

perportare (14_1 *Peribet: -t*, 34_1 *Peribere:* —): zum Vorkommen des unromanischen Wortes im Lat. der Zeit „in unklarer Bedeutung" s. Diez, ARGloss. S. 35. Duc.: „guerpire, rem possessam dimittere".

persus (289): afranz. pv. *pers* „dunkelblau".

pessimus (29_1 *Iniusti: pessimi*): it. *pessimo*, afranz. *pesmes* „wild, schlimm, böse".

Pignus (285, 1047): sard. *pignu*, cat. *penyora* (f).

pinnaculum (444): K. 7171) gibt als einziges erbwortliches Fortleben it. *pennachio* nach Diez, Et. W. 241, dem das Fortleben unseres Wortes im cat., sp. und pg. offenbar entgangen ist. Wie *facula* > *hacha*, *macula* > *ma(n)cha*, so wird sp. *pinnaculum* > *penacho* (s. zur Entwicklung von *-ácul-* im sp. je nach dem Dialekt > *-ách-* oder > *-áj-* Gröber, AlLex. III, S. 520) „Federschmuck auf dem Kopfe (des Vogels)" „Helmbusch", „Stolz", wovon die mittlere Bedeutung gleichzeitig die einzige von it. *pennachio* bildet. Cat. *pandatxo* „Federbusch", „Wimpel", pg. *pennacho* „Federbusch", „Stolz" stimmen genau zum sp.

Das Französische hat zur Bezeichnung des Helmbusches sein *panache* dem sp. *penacho* entlehnt. Doch ist der Stamm *pinnaculum*, wie dies auch aus unserer Glosse hervorgeht, auch auf franz. Boden heimisch gewesen. Als Beweis dafür kann dienen die Ableitung *dépenailler* < **depinnaculare*, dessen ältester Beleg bei Littré noch deutlich den ursprünglichen Sinn „des Federschmucks berauben" erkennen läſst: „*leur grands panaches blans et noirs . . . depenailles de coups*". Bei passivem Gebrauch konnte das Wort daher leicht die Bedeutung „gerupft werden", „verlumpt aussehen". Erst nach Erreichung dieser Entwicklungsstufe sind wohl gebildet die Ableitungen *penaillon* „Haderlump", „Mönch" und *penaille* „Geschmeiſs".

Pittacium (1049): s. Bess. 74.

planare (5): it. *pianare*, afranz. *plener, planer* „glätten, hobeln". Auch bei Greg. Tur., s. Bonnet S. 473.

planctus (81, 554, 30_2 *Luctus:* —): sard. *pranto*, it. *pianto*, afranz. *plaint*, pv. *planch*, cat. *plant*, sp. *llanto*, pg. *chanto*.

plorabilis (26_1 *Flebile: -e*): franz. *plorable, pleurable*, cat. *plorable*, sp. *llorable*.

portatrix (416): it. *portatrice*; auf franz. Boden tritt frühe



Tausch des Suffixes mit dem ursprünglich makedonischen, aus dem Griechischen übernommenen *-issa* ein, so schon afranz: Bible Richel. 899, f⁰ 137[b]: *„Noemi recut l'enfant et le mist en son sain, et en fu norrice et porteresse"*, und noch heute mundartlich *poutrasse* „porteuse" (La Bresse, Vosges). — Zum eingetretenen Suffixtausch s. *amatricem* > friaul. *madresse, servitricem* > altit. *servirissa* etc.

Potare (753, 33_4 —: *bibere, -bitur: bibitur*): sard. *pudare*, it. *potare.*

Potator (563): sard. *pudadore*, it. *potatore.*

praestator (802): it. *prestatore*, pv. *prestaire, -ador* afranz. *prestere, -eor* > *prêteur*, cat. sp. pg. *prestador.*

praestitus (283) „geliehen": romanisch fort lebt nicht das Adjektiv als solches, sondern nur *praestitum* (sc. *aes*, cf. lat. (*aes*) *alienum, mutuum*) als Subst. > it. *préstito*, afranz. *prest* > nfranz. *prêt*, sp. *préstido* „Darlehen". Als Femininbildung stellt sich dazu *praestita* (sc. *pecunia, summa)* > it. *préstita.* Auf ein vlglat. **impraestitum* weisen it. *impréstito*, apg. *empréstido* „Darlehen", wozu auch cat. sp. pg. *empréstito* in gleicher Bedeutung, aber nicht rein erbwörtlichen Charakters, gehören.

Nicht dasselbe Wort wie afranz. *prest* > nfranz. *prêt* „Darlehen" scheint mir afranz. *prest* > nfranz. *prêt* „Löhnung des Soldaten". Wohl identisch mit cat. *pre*, sp. *prest, pre*, pg. *pre* „Löhnung des Soldaten" (auch mit apv. *prest* in der Stelle *„Ni albergada, ni do, ni prest"*, die Rayn. IV, S. 638 wohl irrtümlich mit „sorte d'exaction" übersetzt?), dürfte dies *prest* zurückgehen auf ein vielleicht dem sermo castrensis angehöriges **praestum*, das sich als substantivisch gebrauchtes (sc. *aes?*) Adjektiv zu dem im guten Latein nur als Adverb auftretenden *praesto* „gegenwärtig, zur Hand" darstellen würde im Sinne von „das Gegenwärtige", „in Bar in die Hand Gegebene" im Gegensatz zu dem gedienten Soldaten in Aussicht stehenden Landbesitz, d. h. „die Löhnung". Für das Alter dieser Bildung scheint mir schwer ins Gewicht zu fallen der Umstand, daſs nur sie die gut lat. Bedeutung des Stamm *praest-*, nämlich des „Gebens", „Gewährens" bewahrt im Gegensatz zu der gemeinromanischen Entwicklung von „geben" > „leihweise überlassen", „leihen".

Nicht auf dieses **praestum* geht zurück it. *presto*, wie schon die Bedeutung „Darlehen" sichert; es ist dies vielmehr das synkopierte (dialektisch und vulgär noch heute übliche partic. *presto* > *prestato*, woneben it. *presta* „Darlehen" steht wie oben *préstita* neben *préstito.* Dagegen können pv. *prest, presta*, altcat. *prest* „Darlehen" durchaus auf *praestitum* zurückgehen.

praeuenire 34_1 *Preocupatus: preuentus . cess*): sa. *pervénnere*, it. *prevenire*, cat. sp. pg. *prevenir.*

principatus (8_3 ... *principatum unde fuit iob*, s. Bess. 23): afranz. *princez* „Herrschaft, Fürstenstand, Fürstentum", in seiner lautlich korrekten Enrwicklung zu **princevez* offenbar durch *principe* > *prince* beeinfluſst; it. *principato* „Fürstenstand, Macht".

probamentum (207): pv. *provameut*, afranz. *provement*, sp. *probamiento*.

profectus, ūs (1161): K. 7454) setzt sp. *provecho* = **provectus* an, wogegen zu erinnern ist, dafs *provectus, ūs* „Förderung, Wachstum, Gedeihen, Emporkommen", welche Bedeutungen *provecho* noch heute neben „Vorteil" hat, lat. gut belegt ist. It. *proveccio*, erst seit Buonarotti dem jüngern zu belegen, darf wegen des *-v-* sowohl als auch ganz besonders wegen der Behandlung der Gruppe *-ct-* > *ch* als spanisches Lehnwort aus der Zeit des spanischen Besitzes in Italien angesprochen werden. Auch das *v* in npg. *proveito* gegenüber apg. *profeito* dürfte wohl dem Einflufs von sp. *provecho* verdankt werden.

profundum (13_4 *Çahos: constitutio ł* —) „Tiefe": die gleiche Substantivierung bei Greg. Tur. s. Bonnet S. 459.

profundus (673, 18_3 *Lacum: fossam -am*): afranz. *parfont*, demgegenüber nfranz. *profond* Latinismus.

proportare (99 = 34_1, 34_2 *Prouectus: -tus*): nur franz. *porporter* „tragen, halten, darreichen", noch heute mundartlich *se pourporter* „se comporter, s'étendre" (Norm.).

pugnare (380, 781): Diez, ARGloss. S. 65 zitiert pv. *ponhar*, afranz. *poignier* „sich anstrengen, sich mühen".

purgamentum (22_4 *Scoire: — ferri ł alicuius metalli*, s. Bess. 56) „Auswurf, Schlacke": so afranz. *purgement*.

pyxid-iola (478 als *bustiola*) „Büchschen", Diminutiv zu franz. *boiste*.

quaccula (266, 801, 877) „Wachtel": das gemeinromanisch verbreitete Wort, zu dessen Fortleben K. 5344) cat. *guatlla* zu ergänzen ist, ist zweifellos germanischen Ursprungs und gehört zu ndl. *kwakkel*, womit ahd. *quahtela, wahtala*, ae. *wyhtel* verwandt scheinen, die ihrerseits nach Kluge, Et. W. erst „durch mehrfache Umbildung zu diesem Aussehen gekommen" sind. Das Verhältnis der germanischen Formen untereinander wird meiner Meinung nach klar durch die Feststellung einer indogermanischen Wurzelverwandtschaft mit dem gleichbedeutenden lat. *coturnix*, als dessen Urform Havet, Mém. de la société de ling. VI, S. 234 ff., *quocturnix* im Quadratus des Lucrez nachweist. Stowasser, AlLex. VI, S. 563, scheidet von diesem Worte ein Compositionsglied *-urnix* ab, das er in *spinturnix* und *cornix* (= **cora-ornix*) wiederfindet und mit dorisch ὄρνιξ identifiziert. Der zurückbleibende Bestandteil *quŏct-* nun scheint mir die indogermanische Entsprechung der germanischen Formen darzustellen, die sich dann folgendermafsen erklären:

In der germanisch genau korrespondierenden Stammsilbe **hwaht-*, von der unsere Formen mittelst *l-* Suffixes abgeleitet sind, folgte derselbe spirantische Laut *h* zweimal kurz hintereinander. Die nach allgemeinen lautphysiologischen Grundsätzen wahrscheinliche Dissimilation konnte nun verschiedene Wege einschlagen: es konnte entweder das anlautende, allmählich ohnehin schwächer artikulierte *h* fallen (ahd. *wahtala*, ae. *wyhtel*), oder aber das inlautende *h*



assimilierte sich dem folgenden *t* zu *tt*, wobei die entstehende Konsonantengruppe *-ttl-*, ähnlich wie vlglat. *tl* > *kl*, (über **-tkl-?*) in *-kkl-* überging. In ndl. *kwakkel*, mlat. *quaccula* und der davon stammenden Sippe scheint sodann das anlautende *h* dem innlautenden *kk* assimiliert zu sein.

Dafs auch der ndl. Form ursprünglich einlautend *-t-* zukam, wird meines Erachtens unwiderleglich dargetan durch die ndl. Nebenform *kwartel*, in der offenbar inlautend *h* den Wert *r* annahm, während das anlautende *k* wohl dem Einflufs der ndl. Schriftform zu verdanken ist.

quiwarus s. *cocur-*.

racemus (544, 858): cat. *rahim*.

Radiare (36_2 *Radientia: fulgentia*): afranz. *raïier*, *roïier* „strahlen, strömen".

rama (= lat. *ramus*) (352): afranz. *raime*, sbst. f., in nfranz. Mundarten vielfach weiterlebend: so in Hennegau „*réme*" (Diez, Et. W. 664), in Morvan (Meyer-L., II, § 54), Aunis, Picardie, Wallonie (Godf. s. v.), wozu ich noch *rẹm* der Mundart von le Tholy bei Gérardmer (Vosges) füge.

Betreffs des Geschlechtswechsel des Wortes s. Formenl. § 96.

rasorium ($418 = 32_1$): it. *rasojo*, pv. *raṣor*, franz. *rasoir*, s. Diez, ARGloss. S. 27, nach dem sich das Wort auch bei Alcuin findet.

rata s. *hrata*.

Ratiocinium (36_3 *Ratiotiniis: racıunculus*): mlat. häufig = „ratio", „computus" bei Duc. belegt.

ratiunculus (36_3 *Ratiotiniis: raciunculus*); das Duc. fremde Wort findet sich in femin. Form in Calepini Dict., Bâle, 1584: *Ratiuncula: raisonnette*.

raus (658, 830, 839, 863): afranz. *ros* „Rohr, Binse, Halm". Älteste Belege dieses nach § 85 nicht ostgermanischen Lehnwortes.

recipere (4_4 *Arula: que carbones subter posita -it*, 7_4 *Effugium: locus qui effugientem -it*): cat. *reebre*.

rēdan (853): germ. Lehnwort entsprechend got. *rēdan*, ae. *rǣdan*, ahd. *rātan*, über dessen Aufnahmeperiode s. § 77.

Rememorari (615), *r-* (791): afranz. *remembrer*, pv. cat. asp. apg. *remembrar*.

remittere (186, 269, 391, 738): von Belang sind die drei letzten Belege wegen der ausschliefslich dem afranz. eigenen Bedeutung von *remittere* = „schmelzen"; s. auch afranz. *remes* „Talg, ausgelassenes Fett".

ren (773): franz. *rein* „Niere", Kreuz".

renuita (1115): s. „*Renuitae, dicti Monachi vagi, alias Sarabaitae, quasi renuentes jugum Monasticae disciplinae*" bei Duc.

restaurare (648, 17_1 *Restituo: -o*): it. *ristorare*, pv. *restaurar*, afranz. *restǫrer* durchaus erbwortlich, daher K.'s [ ] s. v. 8019) zu Unrecht steht.

Ret[i]a (1067, geschrieben *Rita* nach Lautl. § 65 *d*) „Umfriedigung, Hürde": Horning, Zs. XIX, S. 104, führt ein nfranz.

mundartliches *resse*, *reisse* „corbeille, panier“ (Centre, Haut-Maine), bei Sachs und Littré *resse* „grosser Kohlenkorb“ und eine Nebenform *rasse*, „deren *a* in lothringisch-burgundischer Weise aus *ē* abgeändert sein mag“, auf lat. *retia* zurück, wobei man zur auffälligen Behandlung des *-ti-*, die G. Paris Rom. XXIV S. 311 beanstandet, s. Horning, Zs. XVIII S. 239.

Für die Bedeutungsentwicklung nun von „Netz“ zu „Korb“ bietet unsere Glosse einen erwünschten Beleg der Durchgangsstufe „Behältnis (aus durcheinander gesteckten, verflochtenen Stangen?)“, womit *maceria*, lat. = „Umfriedigung“, also etwa „Hürde“, sich wohl in Einklang bringen läfst; *incastrata* wäre dann „durch blofses Einrammen in die Erde hergestellt“. — Die von uns angenommene Bedeutungsentwicklung darf als um so sicherer gelten, als sich auch die zwischen „Netz“ und „Behältnis“ liegende Etappe „Gitter“ bezeugen läfst in asp. *red* „Gitter (hecho con cañas, varas ó listones entretejidos)“, nsp. nur „Gitter im Sprechzimmer eines Nonnenklosters“. S. auch *retiaculum* „Gitter“ Vlg. exod. 38, 5; 39, 39; Jerem. 52, 23; *retiatus* „vergittert“ Itala Ez. 41, 16.

retinaculum (451): afranz. *retenail* „Zügel“, „Band“; pv. nur übertragen „retenue“, „ménagement“.

reuuardare (1075): it. *riguardare*, franz. *regarder*, cat. sp. pg. *reguardar*. Ältester Beleg des germanischen Lehnwortes in mundartlicher Form, s. Germanische Lautl. § 80.

rīga (471) „Furche“: apg. *rega* „regra“, „Vorschrift“, „Regel“. Zum Bedeutungswandel und zur afranz. Bedeutung s. u. rigus.

rīgus (513) „Zug“, „Zeile“: wie *rīga* (s. d.) ursprünglich Verbalsubstantiv zu *rīgare* „(Wasser)rinnen, Furchen ziehen“, daher Urbedeutung „Furche“ > „gezogener Strich“, in unserer Glosse noch „Strich“ = „Buchstabe“, während im literarischen Afranz. das Wort (*rois*, „ordre, mesure, règle“) sich bereits weiter zu „(gezogene) Grenze, Mafs“ entwickelt hat, z. B. *n'est rois ne mesure*, *n'a mesure ne roi* = „es gibt kein Mafs noch Ziel“. Diesem Bedeutungswandel entspricht es, dafs auch afranz. *roie* > *rīga* in der Nebenbedeutung „Grenz; Mafs für Ländereien“ belegt ist. S. auch pg. *rega* s. v. *rīga*.

Für die Richtigkeit unser Herleitung scheint zu sprechen die pg. erhaltene Durchgangsstufe: pg. *rego* „Furche, Wagenspur“.

ruma (466) „Kehle, Gurgel, Schlund(?)“: Grandgagnage gibt ein *rume* „écoutille“, das mit unserm Worte identisch oder verwandt sein könnte.

ruminare (466): afranz. *rumer*.

rumor (11_1: *Opinio: — .fama*): sard. *romori*, it. *romore*, afranz. *remor* „bruit, vacarme, tumulte“, pv. *rimor*, cat. *remor*, sp. pg. *rumor*.

Sagma: *soma* (348).

Sagum (298; zu 397 s. Bess. 13.): nur der ursprüngliche Plural *saga* war gemeinromanisch volkstümlich; s. K. 8264), Cassel. Glossen 111 *seia tunica*.

sapientia (26_1 *Filosofus: amator*-): afranz. *sevance*, sp. *sabenza*, pg. *sabença.*

sapor (11_1 *Euanuerunt: -em perdiderunt*): franz. *savor* > *saveur*, pv. cat. sp. pg. *sabor.*

Sarabaïtae (1115) „Einsiedler": Duc. belegt *Sarabaïtae: rennuentes aliorum disciplinam.* Auch die Benediktinerregel kennt das Wort in gleicher Bedeutung (s. Sittl, AlLex. VI, S. 443). S. auch Wortbest. s. v. *renuita.*

sarcellum (847): Diez, ARGloss. S. 39 führt an afranz. np. *sarcel*, sp. *sarcillo.*

sauma s. *sagma.*

saurus (111) „goldbraun": ältester Beleg dieses it. pv. franz. (afranz. *sor*) vorhandenen germanischen Lehnworts.

scabare (826, 893) sieht Kluge, Pauls Grdr. 2. Aufl. I, S. 333, als germanisches Lehnwort an, das „keine Lautverschiebung, aber vlglat. Erweichung der Tenuis" aufweise, d. h. er hält das Wort für identisch mit „schöpfen" = ahd. *scepfan*, as. *skeppjan*, ndl. *scheppen.* Die Existenz einer romanischen Sippe vom Typus *cavare* bei gleicher Bedeutung (s. Diez, ARGloss. S. 39) entzieht jedoch Kluges Vermutung den Boden.

scancio (1044) „Mundschenk" < germanisch *skankjo.*

scauare s. *excauare, scabare.*

Sciniphes (242) „Mücke": Georges gibt als Bedeutung Ameisenart, welche die Feigen benagt"; mlat. heifst das Wort jedoch „Mücke", s. Diez, ARGloss. S. 22, Landgraf, AlLex. IX, S. 426; Duc. zitiert aus den Gloss. Aelfr.: *Sciniphes: gnæt.*

scrabro s. *crabro.*

Sculpare (301, 1106), *sculpatura* (8_2 s. Bess. 19) „meifseln, in getriebener Arbeit ausführen": da die Formen als Nebenformen oder Ableitungen von *sculpere* weder lat. noch romanisch bisher zu belegen waren, in beiden vielmehr nur entweder *sculpere* oder *sculptare* denkbar, da andrerseits das dreimalige Auftreten der Form jedes Schreibversehen ausschliefst, so kann sich unter dieser Schreibung nur, genau entsprechend der Lautlehre unseres Textes (s. §§ 20, 33) ein *excol(a)pare* (*excol(a)patura*) „aushauen", „ausschneiden", „in getriebener Arbeit ausführen" verbergen.

Sculpatura s. *sculpare.*

serricellus s. u. *sarcellum.*

Serua (144): unserer Glosse entspricht es, dafs afranz. *serve* erst vom 13. Jahrhundert, d. h. als analogische Femininbildung zu *serf* erscheint.

seruiens (678) „Soldat" = afranz *serjanz* usw.

significare (12_1 *Fermentum -t doctrinam*): afranz. *senefier.*

similis (349, 992): afranz. *semble, samble.*

skankjo s. *scancio.*

societas (12_4 *Contubernia:* —, 670): afranz. *soïste.*

sortiarius (1096) „Zauberkünstler, Hexenmeister": das Femin. dazu belegt Diez, ARGloss. S. 50, in einem Kapitular Karls des Kahlen.

Spandere s. *Expandere.*

sparniare (1008) „sparen" < germanisch **sparanjan.* Zur Bedeutung des Wortes für die Frage der Lokalisierung s. § 75.

spitus (475) „(Brat)spiefs": einen andern Beleg dieses gemeinromanisch verbreiteten Lehnwortes < germanisch **spituz* gibt Kluge, s. Bess. 28.

splendere (402): it. *splendere*, afranz. *esplandir*, asp. pg. *esplender* „poetico".

stare facere (74, 732): Diez, ARGloss. S. 61 erinnert an it. *vi fo stare*, pv. *fauc estar.*

sternire (77): K's „wall. *sterni*" ist zuzufügen afranz. *esternir*; in moderner Mundart H. Norm., vallée d'Yères, *éternir* „étendre de la paille sous les bestiaux".

Stipula: *stulus* (1097): über *stulus* = *stoulus* < *stupulus* s. Lautl. §§ 13, 39*α*. Zum Auftreten des Typus *stupul-* neben *stipul-* s. Rönsch, Jahrbuch XIV, S. 341; Landgraf, AlLex. IX, S. 416.

Anders Kluge, Pauls Gdr. 2. Aufl. I S. 333: „*stulus* „Stoppel" 1095 ist vielleicht verwandt mit ags. *stela* „Stengel" (got. **stula* = germ. *stola?*)". Die afranz. Formen *estoble*, *estouble*, neben *estoule* auf den Gebieten, auf denen dialektisch *-pl-* > *-vl-* > *-ul-* wird (s. Lautl. § 39*α*), vermögen Kluges Annahme in keiner Weise zu stützen.

stupulus s. *Stipula.*

submergere (596): pv. *somergir.*

Succedere (373_{3} —: *post alium uenire*): sard. *sussediri*, cat. *succehir.*

succurrere (1113): it. *socorrere*, pv. *socorre*, afranz. *secorre*, cat. *socórrer*, sp. pg. *soc(c)orrer.*

Sudarium (701): pv. *su(s)ari*, acat. *suari.*

suffringere (590 *sufrangant* nach Bess. 40): afranz. *sofraindre.*

Superare (1102): cat. *sobrar.*

supermontare (199): pv. *sobremontar*, franz. *sourmonter* > *surmonter* „übersteigen", „hinausgehen über".

Superstitiosus (710): zur Bedeutung „überflüssig" unserer Glosse s. die von Diez, ARGloss. S. 35 zitierten Stellen aus Isidor und dtsch. Glossaren.

Supplantare (16_{4} *-o: decipio*): it. *soppiantare* „durch List verdrängen, täuschen" (pv. *sosplantar* „détourner, subverser, devier"; afranz. *sosplanter* „arracher, enlever" mit Bedeutungsverschiebung).

supportare (631, 683, 28): sard. *supportare*, it. *sopportare*, cat. sp. pg. *soportar*; dagegen pv. *sotzportar*, afranz. *sosporter* mit *subtus.*

tempesta, ae (8_{1} *In —: certum tempus noctis, id ante gallorum cantum ł media nocte*): ältester Beleg dieser für die romanische Wortbildungslehre wertvollen Form = it. *tempesta*, pv. *tempesta*, franz. *tempeste* > *tempête.*

Temum (38_{4} —: *uinum*) „Rausch", Georges nur in Ableitungen bekannt.

tepiditas (36_2 *Rancor:* —, 1127) it. *tiepidità* „Verdrossenheit" führt Diez, ARGloss. S. 51, an.

timēre (353): interessante, nur in altcat. *tembre* wiederkehrende Form. S. Formenl. § 121, Bess. 10.

timor (6_3 *Ob metum: propter -em*): afranz. *temor.*

tinalum (1157) „Hebebaum, Tragstange der Weinbutten". Grundwort von franz. *tinet* „mit unetymologischem t" nach Foerster, Zs. III S. 565. S. Duc. s. v. *tinale.*

tinctura (916): pv. *tentura,* afranz. *tainture,* it. cat. sp. pg. *tintura.*

tinctus (172, 345, 716; 190): die letztgenannte Stelle liefert einen wertvollen Beleg für die nur afranz. Bedeutung des Wortes: *teint* = „pâle, pali", worauf schon Marchot, R. F. XII, S. 642 aufmerksam macht.

tollire (674): das aus *tollitus* des Textes zu erschliefsende (s. Formenl. § 121) *tollire* wird bestätigt durch altit. *tolire,* afranz. *tolir,* so noch nfranz. in den Mundarten von Haut-Maine, Normandie, Picardie, Suisse „enlever, diminuer"; s. auch cat. *tulirse* „gelähmt werden", pg. *tol(h)ido* „gelähmt".

torta (432) „rundes Backwerk", „Torte". Zum Vokal s. § 12.

transnotare (1131): afranz. *tresnoer, tranoer.*

transtrum (449): it. *trasto* „la parte di mezzo della barca dove stanno i rematori e anche i passeggieri".

tributum (1146): sp. *treudo.*

tristare (656): pv. *tristar,* afranz. *trist(r)er.*

tunica (338): it. *tonaca.*

turta s. torta.

tusca (986) „rauher, grober Stoff", „Mantel, Decke aus rauhem Stoff": in dem *toxa* unseres *Lena:* — . *lectarium* erblicke ich (nach Lautl. § 16) das gleiche Wort wie Rz. 125 *Tapetia: tusce* < *tūsca.* Nach Ausweis beider Glossen würde es etwa „dicker, rauher Stoff" bedeuten und scheint sich mir demgemäfs als substantiviertes Adjektiv (sc. etwa *cappa, saga*) zu stellen zu cat. *tosch, tosca* „grofser, bast; ignorant, rudo", sp. *tosco* „basto, grosero, rústico, inculto", pg. *tosco* „sem trabalho de artifice, e come sáe das mãos da natureza; rude, sem cultura; mal feito". Dieses Adjektiv von der Grundbedeutung „roh, rauh, grob", führt Storm, Rom. V, S. 185, auf ein **thyrsicus* „strunkig", zurück, was meines Erachtens neben *to(r)scus* auch vlglat. **troscus*[1] ergeben mufste, wovon sich jedoch niemals eine Spur in Gestalt einer Nebenform nachweisen läfst. Ich halte das Wort vielmehr für identisch mit it. *tọsco* < *tuscus,* einer Nebenform von *toscano.* Schon Plautus und später Horaz kennen den *vicus Tuscus* in Rom als den „Aufenthalt liederlichen Gesindels, besonders der Buhldirnen" (Georges), und so war wohl nichts natürlicher, als das *tuscus* neben seinem ursprünglichen, im it. allein bewahrten Sinne die Nebenbedeutung „gemein, gewöhnlich,

---

[1] Cf. afranz. *tros* < *thyrsus;* pv. *presseguirs* neben *pesseguiers;* sp. *prisco* neben *pérsico, péjego;* cat. *presseg, presseguer* < *persic-.*

roh, grob" annahm, aus der sich dann die oben aufgeführten Bedeutungen sämtlich leicht entwickeln konnten.

Die eben aufgestellte Behauptung eines Zusammenhanges unseres Subst. *toxa* = *tusca* „Decke, Mantel aus grobem Stoff", das sich übrigens genau in der Form unseres Textes und fast identischem Sinne bei Papias findet (*Stragulum: uestis quae Toxa uocatur*, s. Duc.), mit dem erörterten Adjektiv *tuscus* ist an sich wohl nicht zu kühn, doch läfst sie sich durch die Untersuchung der weiteren Verbreitung dieses Subst. im Romanischen noch bestätigen. In der Bedeutung unserm *toxa* am nächsten steht cat. *tosca* „tel, capa o betum que forman los liquits en los llochs per ahont passan o's detenen" also „mantelartiger Überzug, abgesonderte Schicht (auf einer Flüssigkeit)"; daneben *tosca* (= *pedra tosca*) „rauher Stein" = „Tuffstein". Dagegen verblüfft auf den ersten Blick die Bedeutung des Wortes im Mlat. (*tusca*) und im Afranz. (*tosche*): „Baumgruppe, Gehölz". Erinnern wir uns jedoch der Bedeutungsentwicklung von lat. *macula* „Fleck" zu rum. *magură*, it. *macchia*, sp. pg. *mancha* „bewachsene Stelle, Gebüsch", die Gröber, AlLex III, S. 520, sehr ansprechend erklärt, so führt uns von der letzterreichten Etappe „abgesonderte Schicht" ein naheliegender Schritt zu „(dunkler) Fleck" und damit zum Ausgangspunkt einer der von *macula* parallel verlaufenden Entwicklung zu „Baumgruppe, Gehölz".

ūna germanisch „ohne" findet Kögel wieder in 1059 *Quin: unoni*. S. die Bedenken gegen diese Annahme im § 124.

undare (26_2 *Fluctuans: -ns*): sard. *undare*, afranz. *onder*.

unde (304, 466, 771; weitere Belege s. § 99, § 128): noch in nfranz. Mundarten in Lyonnais, Forez: *ont*, *onte*, *ounte* „où"; Poitou, Aunis, Saintonge: *onte* „où".

unguentum (231): it. *unguento*, pv. *enguen*, franz. *onguent*, cat. *unguent*, sp. pg. *unguento*.

Uredo (177): it. *urèdine* „Karfunkel, Geschwür".

utare (1073) „betauen, benetzen": das auch Duc. vollkommen fremde Wort findet sich rätselhafter Weise im Humanistenlat. wieder, s. Conrad Celtes, De origine, situ, moribus et institutis Norimbergae libellus, Kap. VI, in Bilibaldi Pirckheimeri Opp. Frankfurt 1610, S. 126 f.

uanare (946) „prahlen": pv. *vanar*.

Uasculo, onis (906) „Flasche": it. *fiascone*, pv. *flascon*, afranz. *fla(s)con* (seit dem 14. Jahrhundert); cat. sp. pg. *frasco*. Kluge s. v. „Flasche" zweifelt an der von Diez, Et. W. S. 138 ausgesprochenen Ableitung *flasco* < *vasculum* und denkt an keltischen Ursprung; doch lehrt die Tatsache der Nichtübereinstimmung der sard. Dialekte (Dial. Gen. *fiascu*[1] gegenüber mer. *frascu*, wozu cf. *flatosus* > log. *fiagòsu*, mer. *fràgosu*), dafs das Wort im sard. nicht Lehnwort sein kann, daher ein lat. Grundwort vorliegen mufs.

Ueotis (1157): die Glossierung des Wortes durch *tinalum*

[1] Wohl ital. Einflufs?



(s. d.) **zeigt**, dafs der Bedeutungswandel des in Frankreich bis heute durchaus volkstümlichen Wortes von „Hebebaum“ > „männliches Glied“ bereits eingetreten war, was sich auch ohnedem hätte vermuten lassen, da ihn das bei K. fehlende pv. *veg, vieg, viet* teilt.

uenatio (126): it. *venagione*, asp. *venación*, pg. *veação.*

uerecundari (485, 649): nur afranz. *vergonder* (so Psaut. Bodl. 24, 1). Dagegen gemeinromanisch **verecundiare* nach dem Subst. > log. *birgonzare*, mer. *brigungidi*, set. *valgugnà*; it. *vergognarsi*, pv. *vergonhar*, afranz. *vergoignier*, pv. (*a*)*vergonhar.*

uerecundia (690, 1064): log. *birgonza*, mer. *brigungia*, set. *valgogna*; cat. *vergonya.*

uerecundialis (22) „Scham-“: zu *uerecunaiale loco* des Textes s. locum genetale nom.) bei Greg. Tur. (Bonnet S. 508) und das in Foersters Anm. ziterte *loco uerecundiosa* bei Steinm. u. Siev. 164, 5.

Uespa (1150): die Glosse bezeugt die Ersetzung des lat. *vespa* durch germanisch *wafsa* etc. in lothringisch-wallonischen Dialekten, s. Horning, Zs. XVIII, S. 230. S. auch s. uuapsa.

uetare (1024, 34_1 *Proibeamus: -amus*)*:* pv. cat. *vedar.*

uindicatio (351): afranz. *vengison.*

uindicta (792; s. auch Bess. 12.): sard. *vinditta*, asp. *vendecha*, daneben *vendeita* offenbar aus apg. **vendeita.*

uinea (357, 702): log. *binza*, mer. *bingia*, cat. *vinya.* K.'s 10196) sp. *vina* ist in *viña* zu korrigieren.

uitiosus (1) „gerieben, schlau“: in dieser Bedeutung ausschliefslich afranz. *voisos.*

uitiarę (891) „verderben, verführen“: diese Bedeutung scheint zu Grunde zu liegen dem noch modern mundartlichen *voiser* (Lorraine) „courir en désordre“, worin offenbar „dem Laster ergeben machen“ sich zu einem Intransitiv „dem Laster ergeben sein“, „sich ungehörig benehmen“ weiter entwickelt und späterhin noch weiter eingeschränkt hat.

Nicht identisch mit unserm Worte ist hingegen das einmal im Guy de Warwick belegte *soi voisier* „sich belustigen“, das vielmehr infolge einer dem Anglonorm. eigentümlichen Neigung zur Apokopierung der Präfixe (s. Stimming, Bueve de Hanstone, S. XLIIIf.) statt des in diesem Sinne häufigen *soi envoisier* steht.

Von weiterer Verbreitung als das Wort *vitiare* ist das zum Adj. gewordene Partic. Pass. *vitiatus* „verdorben“, „durchtrieben“, „schlau“, s. K. 10243.

uittare (484): pv. *vetat*, asp. *vetado* „gestreift“, pg. *betar* „listrar o tecido de varias côres“.

uiuanda (788) „Lebensmittel“: K.'s Annahme (s. 10266) eines Etymons **vitanda* für franz. *viande* widersprechen log. *bivanda*, mer. *fianda*, it. *vivanda*, pv. (schon alt-)sp. cat. *vianda.* S. auch Baluz., Capitul. reg. franc., anno 803, tome I, col. 399: *Excepto uiuanda et fodro quod . . .*

uox (18_2 *Jubilum: inmensa letitia quae uoce explicare non potest*)*:* cat. *veu.*

uuadicus (285, 1047) „Pfand“: suffixale Weiterbildung des germanischen Stammes *wadja-*, ältester Beleg des franz. *gage*. S. § 60, Anm. 1.

uuadius s. *uuadicus*.

uuapsa (*uuapcia?*) (288, 1150): germanisches Lehnwort. Das lat. *uespa* ist durch einen germanischen Typus verdrängt in zahlreichen franz. Mundarten, s. Horning, Z. XVIII S. 230, doch werden nach Ausweis der Tafel *guêpe* des A. L. allein die wallonischen (s. § 75) unserer Form gerecht. Bei dem verwirrenden Reichtum des germanischen Wortes an mundartlichen Formen (s. Kluge, Et. W. s. v. Wespe) und der Mehrdeutigkeit des *c* in unserem Texte (s. § 65) mufs von der Ansetzung eines germanischen Typs für unser Wort abgesehen werden. Über die dialektischen Formen des Wortes auf franz. Boden äufsert sich eingehend Marchot, RF XII S. 648, dessen Ausführungen übrigens durch die Tafel *guêpe* des A. L. zum Teil bestätigt werden.

uuardare s. *reuuardare*.

zinzella (242) „Mücke“ Deminutivform eines **zinzula* zu dem bei Georges nachgewiesenen onomatopoetischen *zinzilulare* „schwirren, summen“: Corp. gloss. lat. V. 526, 1 belegt *zinzala*; Hs. 44_2 *Culix: cingula*; Gloss. lat. frç. Rich. 7679 f^0 268 r^0 *Zinzala: petite mousce ou cincerelle*. Weitere Zeugnisse für das Wort bei Diez, ARGloss. S. 22. Es lebt romanisch aufser in den bei K. 10456) zitierten it. *zenzara*, *zanzara*, chianes. *cecera* in genues. *sinsaa*, log. *zinzula*, mer. *sinzulo*; aufserromanisch tritt es in ahd. *zinzila*, *zinzala*; albanes. *zinziras* „Grille“ auf. Die Ableitung auf *-ella* scheint ausschliefslich franz. zu sein: afranz. *cincele* f. „Mücke“ und zahlreiche Nebenformen bei Godf. Noch heute lebt das Wort mundartlich im Pas de Calais (285) als *tšẽtšèl* (f.). (Tafel *moucheron* des A. L.).[1]

---

[1] Diez, ARGloss. S. 22 fasste auch (F 870) *Cimex: cimcella* als identisch mit *zinzella* auf und wollte der Bedeutung wegen *Cimex* in *Cinifes* (s. Wortbest. s. v. *Sciniphes*) ändern, „da nicht anzunehmen ist, dafs *cincelle* zugleich Mücke und Wanze bedeutet haben sollte“; *cimcella* ist jedoch ein ganz anderes, gleichfalls in nfranz. Dialekten (= „ciron“) fortlebendes Wort < lat. *cimicella*, über das man Wortbest. s. v. vergleiche, wo auch ein ähnlicher Irrtum bei Godf. berichtigt wird.

4. Wortverbreitung.

Eine Untersuchung der Verbreitung des in unserm Denkmal als Interpretamente vorkommenden Wortmaterials in der Hoffnung, etwas Licht in die Frage der Entstehung des Textes zu tragen, hat bei der Stellung unseres Glossars als Bindeglied zwischen dem Gallolat. einerseits und dem literarischen Französisch andrerseits ein doppeltes Interesse. Doch mufs man sich hüten, den Wert einer derartigen Untersuchung irgendwie zu überschätzen, da unsere Kenntnis der Bodenständigkeit eines Wortes in alten und modernen Mundarten des Französischen nur eine annähernde sein kann. Im Afranz. darf aus dem Nichtvorkommen eines Wortes in der beschränkten, mehr oder wenig zufällig überlieferten Literatur auf dessen Nichtvorhandensein um so weniger geschlossen werden, als das Schrifttum jener Zeit, je früher desto mehr, durch seine stoffliche Beschränkung viele Begriffsgebiete einfach ignorierte, wodurch gerade viele echt volkstümliche Worte des Alltagslebens sich der Aufzeichnung entzogen.[1] Auch unsere Kenntnis der modernen franz. Mundarten ist weit davon entfernt, irgend Anspruch auf Vollständigkeit erheben zu können, und wird es stets bleiben müssen, da selbst ein so grofsartig angelegtes, mit seltener Umsicht und aufserordentlichem Fleifs ausgearbeitetes Werk wie der A. L. Stückwerk und von Zufälligkeiten abhängig bleiben mufs.

Trotz dieser notorischen Unzulänglichkeit unserer Hülfsmittel soll in der folgenden Tabelle (s. umstehend) versucht werden, der Verbreitung gewisser nicht allgemeinfranzösischen Wörter nachzugehen, wobei die oberen Kreuze in jedem Geviert auf ein Belegtsein im Afranz., die untern auf ein solches in modernen Mundarten hinweisen:

Die Tabelle lehrt, dafs

1. eine Reihe von Wörtern zwar nur mundartlich, aber an ganz verschiedenen Stellen des Gebietes auftreten und daher eine einstige Kontiguität ihrer Verbreitung erschliefsen lassen: so *aloxinum*, *caninus*, *iuxtare*, die daher für die weitere Erörterung aufser Betracht bleiben.

[1] So wird sich z. B. niemand wundern, wenn das Wort *cimicella* „Wänzchen“ unseres Glossars afranz. nie belegt ist und gleichwohl noch heute (s. Wortbest. s. v.) in der Champagne als *sincele* „ciron“ lebt.



	Normandie westl. Frkr.	Pikardie	Wallonie	Isle de France	Champagne	Lothringen	Bourgogne	Schweiz
aleps	+ +							
aloxinum	+ +	+						+
attenuare							+	
bansta	+	+	+					
blista	+ +	+		+				
caligo	+ +	+						
caninus	+ +						+	
capitale	+							
cimicella					+			
danea			+					
degannare	+ +							
discollocare		+						
exdarnare	[+[1]]		[+[2]]	+	+	+		+
flagellare	+							
fulcus	+ +	+	+	+				
gaforium	+							
hauis	[+[3]]	+	+					
iuxtare	+							+
lutare	+							
muscio	+	+	+					
ruma			+					
uerecundari	+							
uitiare					+			
uuapsa			+[4]					

[1] Hier nur der Stamm des Wortes und zwar nur noch in Ortsnamen, s. Wortbest. s. v.
[2] Hier nur das zu Grunde liegende Adjektiv, nicht das Verb.
[3] Die bekannte Gelehrtenfamilie *Havet* stammt aus der Normandie.
[4] S. hierzu § 75 am Ende.

2. eine weitere Gruppe ist in ihrer Verbreitung beschränkt auf einen oder mehrere der reinöstlich-südöstlichen Dialekte der (Isle de France) Champagne, Lothringens, der Bourgogne und der Schweiz: so *attenuare, cimicella, exdarnare, uitiare.*

Von diesen hat *attenuare* den andern dreien gegenüber insofern weniger Gewicht, als es sich bei diesem Interpretament nicht unbedingt um ein wirklich romanisches Wort handelt; denn da *attenuare* ein gut lat. Wort, so besteht wenigstens die Möglichkeit, dafs hier der Glossator wie so oft sich mit der Wiedergabe eines Lemmas durch ein ihm bekannter scheinendes schriftlat. Wort begnügt habe, das der Volkssprache fremd war;[1] *cimicella, exdarnare* und *uitiare* hingegen sind dem Lat. völlig fremde Bildungen, die daher der Sprache des Redaktors oder des Verfassers einer Vorlage angehört haben müssen. Nun zeigt sich das Auffallende, dafs alle drei Wörter nur in II auftreten, so dafs es zunächst scheinen könnte, als sei bei der Kompilierung von II im Gegensatz zu I, für das ein Gleiches nicht nachweisbar, Sprachgut des reinöstlich- südöstlichen Frankreich mit verarbeitet worden. Bei schärferem Zusehen erkennt man jedoch, dafs diesem Schlusse kein anderer Wert als allenfalls der einer vagen Vermutung beizumessen ist. Denn

cimicella ist ein Wort. dessen Begrifsinhalt ein afranz. Belegtsein a priori unwahrscheinlich macht, selbst bei einer eventuellen Verbreitung über ganz Frankreich, und auch in nfranz. Mundarten kann das Wort, durch seine Bedeutungsentwicklung > „Milbe“ (s. Wortbest. s. v.) aufserhalb des alltäglichen Begriffsvorrates des Volkes stehend, leicht weiter verbreitet sein als wir wissen.

exdarnare ist im Auftreten seines Stammes (s. Wortbest. s. v.) als Verbum in den heutigen Mundarten allerdings scheinbar auf die genannten Gebiete beschränkt, doch zeigt das Vorkommen des Stammes *darn-* als Adjektiv im Wallonischen, in Ortsnamen in der Normandie (s. Wortbest. s. v. Anm.), dafs dieser in früherer Zeit unbedingt eine weitere Verbreitung gehabt hat, die vielleicht zur Zeit unseres Textes auch noch für das Verbum galt.

uitiare läfst sich ausschliefslich in modernen Mundarten, und zwar nur in lothr. *voiser* (s. Wortbest. s. v.) nachweisen; da aber afranz. *voisos* etc., vom gleichen Stamme gebildet, notorisch über das ganze Gebiet des Franz. verbreitet war, so scheint dieses allein übrig bleibende Wort zur Stütze einer Theorie auf Einflufs reinostsüdostfranz. Sprachgutes kaum ausreichend.

3. die übrigen 17 Worte von nur mundartlicher Verbreitung gehören einem oder mehreren der Dialektgebiete der Normandie (bez. Westfrankreich überhaupt), Pikardie und Wallonie (eventuell auch Isle de France) an, und zwar sind

ausschliefslich norm. (bez. westfranzösisch)	7
ausschliefslich pikard.	1
ausschliefslich wallon.	3

[1] Cf. z. B. 15_2 F 714 Conlatio: conferentia.

norm.-pikard. (1 + 1 auch in Isle de France) 2
norm.-wallon. —
pikard.-wallon. —
norm.-pikard.-wallon. (3 + 1 auch in Isle de France) 4

Man braucht wohl keinen Einwand zu gewärtigen, wenn man aus diesen Daten den Schlufs zieht, dafs unser Glossar nördliches Sprachgut aufweist. Angesichts der Tatsache, dafs im § 75 der Nachweis erbracht wird, dafs unser Text weder in der Normandie noch in der Pikardie entstanden sein kann, wohl aber in der Wallonie, könnte man einen Augenblick daran denken, durch Kombinierung der Ergebnisse obiger Aufstellung eine Theorie der Benutzung einer norm. (-pikard.) Vorlage aufzustellen. Zu einer solchen Hypothese reicht jedoch das beigebrachte Material bei weitem nicht aus: es möchte kühn erscheinen, aus der rein zufälligen literarischen Überlieferung nur einiger weniger Worte ausschliefslich in gewissen Gegenden irgendwelche weitergehenden Schlüsse auf deren Verbreitung im 7.—8. Jahrhundert und damit auf unsern Text zu ziehen. Was das Vorkommen unserer Wörter in modernen Mundarten betrifft, so ist allerdings für diejenigen, die der A. L. aufgenommen, durch die grofse Anzahl regelmäfsig verteilter Auskünfte eine gewisse Garantie geboten, die man sich indessen hüten mufs zu überschätzen. Denn die bisher auf Grund des A. L. gelieferten Arbeiten haben bereits das methodisch wichtige Ergebnis gezeitigt, dafs die Bedeutung dieses monumentalen Werkes wesentlich nach der positiven Seite zu liegt, d. h. das Fehlen einer bestimmten Erscheinung, eines Wortes in einer bestimmten Gegend im A. L. ist für deren dortige Nichtexistenz keineswegs beweiskräftig. Aufserdem unterliegt es wohl keinem Zweifel, dafs in dem Zeitraum von mehr als 1000 Jahren, der zwischen unserm Text und der Abfassung des A. L. liegt, mannigfache Verschiebungen und Veränderungen im Wortgebrauch eintreten mufsten.

Wir hüten uns also durchaus, aus den Ergebnissen dieser Untersuchung der Wortverbreitung irgendwelche Schlüsse auf benutzte Vorlagen zu ziehen: vielmehr beschränken wir uns darauf, festzustellen, dafs gewisses Sprachgut im Glossar auf den Norden Frankreichs weist, und dafs, da Normandie und Pikardie durch lautliche Kriterien ausgeschlossen sind, eine gewisse Wahrscheinlichkeit für eine Entstehung unseres Denkmals in der Wallonie spricht. Zwingende sprachliche Gründe, eine oder mehrere aus einer andern Gegend stammende Vorlagen anzunehmen, vermögen wir nicht anzuerkennen.



5. Lautlehre.

I. Vokalismus.

A. Haupttonvokale.

§ 1. *a* in offener Silbe.

Die von Bonnet (S. 95 f.) aufgeführten Fälle einer für Greg. Tur. anzunehmenden Möglichkeit der bereits vollzogenen Verschiebung von *a* > *ę* sind wenig zahlreich und noch weniger sicher; auch die gut bezeugte Schreibung *Eseram* für lat. *Isara* beweist nichts, da nach Gröber, AlLex. III, S. 270 vlglat. *Isera* angesetzt werden mufs.

Das bei Fredegar von verschiedenen Fällen einer Schreibung von betontem *a*- als *e*- von Haag (S. 840) allein als bedeutungsvoll betrachtete *agnetus* < *agnatus* ist nach Schnürer, „Der Verfasser der sogenannten Fredegarchronik" S. 264 (zitiert bei Marchot S. 32) identisch mit *agnitus* und daher hier ohne Belang.

Demgegenüber weist unser Text eine Reihe völlig sicherer Fälle auf, die den Wandel von *a*- > *ę*- als zur Zeit der uns vorliegenden Redaktion des Glossars, d. h. um den Ausgang des 8. Jahrhunderts, bereits vollzogen dartun:

3_1 F 205 *Neglegitis: non cur**e**tis*; 4_1 F 278 *Sectis: sec**a**tis* (Hs. *a* aus *e* gebessert); 15_2 *S**e**n**e**tus: nobilissimi uiri populo romano . iudices ł magistratus:* Vlg. *senatus* Macch. II, 11, 27; 22_3 *Crep**e**re dicebant antiqui decrepitum ł senem*; 30_2 *Libenter: uolumpt**ee**te.*

Nachdem durch diese 5 Belege der Übergang des *a*- > *ę*- als bereits erfolgt gesichert ist, dürfen als eine Bestätigung dieser Tatsache die folgenden Glossen gelten, für die sonst eine unbewufste Angleichung an die Form des zugehörigen Lemmas oder Interpretamentes eine Erklärung der Schreibung *e* für *a* oder *a* für *e* bieten würde, wenn auch die verhältnismäfsig grofse Zahl der Fälle die Annahme eines Schreibversehens nicht eben wahrscheinlich machte:

9_4 F 485 (s. Bess. 29.): *Ne uereatur: uerecund**a**tur:* Vlg. *vereatur*; 10_2 *Reped**e**bat: repetebat . reuertebat:* Vlg. *repedabat*; 11_2 *Auert**e**ris: prohiberis:* Vlg. *avertaris*; 18_2 *Conpescaris: mitig**a**ris:* Vlg. *compescaris*; 19_4 *Dirig**a**tur: prosperabitur:* Vlg. *dirigetur.*

Vielmehr entsprechen in diesen Fällen die Schreibungen *e*- statt *a*- einem Lautwerte *ę* in der Sprache des Textes, während

die Schreibungen *a-* statt *e-* umgekehrte infolge der durch den Wandel von *a-* > *ẹ* bedingten Unsicherheit sind, die sich besonders charakteristisch in den im Text unmittelbar aufeinanderfolgenden 2 Glossen

37_4 *Suadeamus: exortamus; Suadeatur: ortetur*

ausprägt.

Dagegen ist ohne lautlichen Wert und einfach Schreibfehler

1_1 *Dilàtet: amplificet:* Vlg. *dilatet.*

§ 2. Freies *a* nach Palatal.

In

20_1 F 824 *ascialis* < *axalis* s. Wortbestand s. v.)

geht dem freien *a* nach Palatal in der Schrift ein *i* voraus. Da die Entwicklung des Bartsch'schen *i* zwischen palataler Konsonanz und *a-* nach Ausweis von *ligamen* > *lien* älter ist als der nach § 3 in der Sprache unseres Denkmals schon eingetretene Wandel von *a-* + *N* > *ain*, so lautete *a-* nach Palatal zweifellos bereits *ⁱẹ*. Wie jedoch im Folgenden sich noch ergeben wird, vermeidet es der Schreiber nnseres Textes grundsätzlich, nicht einheitliche Laute seiner Sprache, denen im Lat. ein einheitlicher Laut und demgemäſs nur ein einziges graphisches Symbol entspricht, durch mehr als ein Zeichen wiederzugeben. Selbst da, wo er den afranz. Wandel von *a-* nach Palatal in der Schritt anerkennt, wie in

14_1 *Conlacteneus: qui de eodem lacte nutritur:* = lat. *collactaneus*

entsprechend einem afranz. **colaitien* (s. § 3), erscheint in der Schrift kein *i*.

Demnach muſs angenommen werden, daſs in *axalis* das Bartsch'sche *i* einem afranz. *ais(s)ⁱels* entsprechend, bereits entwickelt war, das *i* in *ascialis* jedoch lediglich ein graphisches Mittel zur Erzielung einer bestimmten palatalen Aussprache des *c* (s. § 64 *β*) darstellt, in welcher Funktion wir ihm auch sonst begegnen werden (s. § 59).

Denn ohne dieses *i* muſste das *c* vor *á* der Gruppe *sc*, die nach § 64 *β* infolge umgekehrter Schreibung für *ks* = *ȷ*[1] eintrat, als lat. Schriftbild betrachtet den Lautwert *-ska-*, als franz. Schriftbild den Lautwert *-stšẹ-* oder doch *st'ȷ'ẹ* (s. § 57) auslösen, also in beiden Fällen einen ganz andern als den vom Schreiber beabsichtigten.

§ 3. Freies *a* vor Nasal.

Da die Entwicklung von *a-* + *N* afranz. zu *ain*, nicht zu *ẹin* führt, so muſs sie älter als der Wandel von *a-* zu *ẹ-* sein, mithin nach § 1 unser Text auf der Lautstufe *ain* stehen. Einen Ausdruck in der Schrift findet diese nicht wegen der in § 2 erörterten

[1] Mit *ȷ* bezeichnen wir im Folgenden ein stimmloses *j*, die palatale Entsprechnng des gutturalen *χ*.

grundsätzlichen Vermeidung jedes Doppelzeichens zur Darstellung eines im lat. einheitlichen Lautes seitens des Schreibers.

Der Wandel von *Pal* + *a-* + *N* > afranz. *Pal* + *ię* + *n* ist dagegen belegt durch die dem Schreiber entschlüpfte Form[1]

14_3 *Conlacteneus: qui de eodem lacte nutritur*: = lat. *collactaneus* in der franz. Aussprache dieses Wortes durch den Schreiber, einem afranz. **colaitien* entsprechend.

Über den nicht erfolgten Ausdruck des bereits entwickelten Bartsch'schen *i* s. § 2.

§ 4. *a* im Suffix *-arius*.

Die afranz. Diphtongierung von *arius* > *iers*, die wie jede Diphthongierung nach den weiter unten im § 5 gegebenen Ausführungen in der Sprache unseres Textes bereits vollzogen sein mufs, finden wir bezeugt durch die Glosse

37_3 F 1096 *Sortilegus* . *sorcerus* < *sortiarius*,

wobei wiederum der Schreiber sich nur eines einfachen Zeichens für den uneinheitlichen Laut seiner Zunge bedient (s. § 2).

Von einer gewissen Wichtigkeit ist dieser Beleg insofern, als er auf eine Entstehung unserer Redaktion aufserhalb jenes Gebietes zu weisen scheint, auf dem entgegen der gewöhnlichen Entwicklung das nachtonige *i* nicht schwindet. Nach der von Marchot, RF XII S. 647 gegebenen Begrenzung dieses mundartlichen Zuges kommen danach als Heimat des Glossars nicht in Frage etwa die Departements Côte d'or, Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse. S. die Erörterung dieses Momentes im Zusammenhange der Lokalisierungsfrage § 75, Anm. 3.

§ 5. *ę* (= lat. *ĕ*, *ae*) in offener Silbe.

Lat. *ae* erscheint fast durchgängig in der Schrift als *e*, mit wenigen Ausnahmen, die vorwiegend einsilbige Wörter betreffen, wie 326 *Aes*, oft *quae* u. s. w. Fälle von umgekehrter Schreibung von *ae* statt *ĕ*, die sich inschriftlich (Pirson S. 18, 19) und bei Fredegar (Haag S. 841) häufig finden, bei Greg. Tur. (Bonnet S. 97 ff) sogar die direkten Schreibungen von *ae* als *e* an Zahl übertreffen, weist unser Text nicht auf, ein Zeichen der guten Tradition der Scheidung von *ae* und *e* und charakteristisch für die lat. Kenntnisse unseres Schreibers.

Untersuchen wir nunmehr den für unsern Text a priori zu erwartenden Lautbestand des *ę-* < lat. *ae*, *ĕ*. Da, wie wir weiter unten (§ 19, § 21 ff.) noch feststellen werden, die Zwischentonvokale in Proparoxytonis und die Nachtonvokale in Paroxytonis bereits gefallen und damit auch ursprünglich offene, romanisch Diphthongierung aufweisende Silben gleichfalls geschlossen geworden

---

[1] W. Foerster erblickt darin einen Schreibfehler.

sind, so mufs die Sonderentwicklung von *ę-* und *ǫ-* zu Diphthongen in unserm Denkmal wenn auch noch nicht vollzogen, so doch wenigstens unterwegs gewesen sein, d. h. es ist zum mindesten für *ę-*, *ǫ-* eine zweigipfliche Aussprache *ęę*, *ǫǫ* anzunehmen. Da jedoch andrerseits eine solche Aussprache mit gleicher Öffnung beider Diphthongalkomponenten nach den Grundsätzen der Lautphysiologie nur von vorübergehender Dauer sein konnte, beide sich vielmehr früh zu *ẹę*, *ię* etc. differenzieren mufsten, so steht mit gröfserer Wahrscheinlichkeit unser Text schon auf der Lautstufe *ẹę*, vielleicht sogar *ię*.

Marchot (S. 26 ff.) will erst für die Strafsburger Eide eine Phase *ęę*, *ǫǫ* annehmen und führt als Bestätigung an „*le glossaire de Reichenau*, *qui contient des mots absolument vulgaires*, *dont le glossateur ignore même parfois l'étymologie*, *sans la diphtongaison*".

In der Tat findet sich in unserm Texte kein graphischer Hinweis auf die eingetretene Diphthongierung, doch erklärt sich das allgemein aus der schon in § 2 erörterten grundsätzlichen Vermeidung jedes Doppelzeichens für lat. einfachen Laut, im Besondern für *ę* > *ię*, wie schon Herzog, Zs. XXXVI, S. 194 treffend ausgeführt hat, aus der lautlich andern Geltung (= *ïe* oder = *je*) des Symbols *ie* für die Schreiber.

Schreibungen von *i-* für *ę-*, wie sie sich infolge der mit dem Wandel von *ĭ* zu *ẹ* eingerissenen Unsicherheit inschriftlich (Pirson S. 6 f.), in den Merowingerurkunden (Arbois de Jubainville, Rom. I, S. 320), bei Greg. Tur. (Bonnet S. 116) und bei Fred. (Haag S. 842) finden, hat unser Schreiber vermieden, worin er wiederum seine gute Kenntnis des Lat. bekundet.

Nichts mit der Entwicklung von *ę-* > *ię-* in Erbworten hat zu schaffen die Schreibung *i* statt *e* in

1_3 F 81 *Ab oficio funeris: a ministirio planctus*,

da es sich dabei offenbar nicht um das Erbwort *ministerium* > vlglat. *me(n)ster(i)u* > afranz. *mestier* handelt, sondern um die Aussprache der Endung *-ĕrium* lat. Wörter, in deren Wiedergabe auch andere Texte ein Schwanken zwischen *-erium* und *-irium* aufweisen, so Leg. Al. (Schröder S. 10) *monastirio*, Greg. Tur. (Bonnet S. 106) *baptistirio*, *monastirio*. In diesen Schreibungen dürfte entweder rein graphische Verwechslung mit *-irium* (z. B. in *martirium*) vorliegen, oder aber die lat. Aussprache solcher Wörter im Munde der Kleriker jener Zeit sich andeuten mit einer gröfseren oder geringeren Erhöhung des Tonvokals unter Einflufs des nachtonigen *i* (cf. **pavória* > *paura*). Für die letztere Auffassung scheint mir zu sprechen das gelegentliche Auftreten der Schreibung *-irium* statt *-erium* auch in dem Schreiber sicher bekannten Erbworten, so *empirium* bei Fred., von Haag (S. 842) „wahrscheinlich durch Analogie zu *martirium*" erklärt.

§ 6. *ę* (= lat. *ĭ*, *ae*) in geschlossener Silbe.

Entsprechend der afranz. Erhaltung des Lautes erscheint in der Schrift stets *e* mit alleiniger Ausnahme von

5_4 *Extimplo: statim*; 11_3 *Domisti* (= *Domistici*): *famuli*,

welche sprachwidrigen Formen als falsche Rückschlufsschreibungen infolge des dem Schreiber bekannten Zusammenfalls von *ĭ* und *ē* > *ę* gedeutet werden müssen, wie sie auch in verwandten Texten häufig anzutreffen sind (s. § 5).

Über die Form 12_3 F 637 *Boanarges* s. § 9.

Über *ę* als *a* in

15_2 *Lacessantes: prouocantes . detrahentes . lacerantes*

und über die umgekehrte Schreibung von *a* als *ę* in

36_2 *Radientia: fulgentia*

s. Formenl. § 113.

§ 7. *ẹ* (= lat. *ĭ*, *ē*, *oe*; gr. *υ*, *οι*).

Lat. *oe* bei Greg. Tur. (Bonnet S. 104) nur selten *e* geschrieben, erscheint als *e* mit verschwindend wenigen Ausnahmen, wie

34_3 *Poena . . . dicta qđ puniat* (d. h. also der Etymologie des Glossators zuliebe).

Das Fehlen umgekehrter Schreibungen, wie sie z. B. Fredegar (Haag S. 843) aufweist, bestätigt wiederum (s. § 5) die gründliche Lateinkenntnis unseres Glossators.

Gr. *οι* ist durchgängig, entsprechend seinem lat. Auftreten als *oe*, mit *e* wiedergegebenen, z. B. 22_4 *Cenobite*, 23_1 *Cenobitarum*, 26_1 F 916 *Fenicium*, 26_2 F 923 *Fenix*. — Nur in

22_3 *Cinomia: musca canina* (= *coenomyia*)

ist *οι* durch *i* ausgedrückt, wofür man wohl die etymologisierende Neigung, die unser Glossator oft bekundet (s. Einleitung S. 2), verantwortlich machen darf.

Gr. *υ* erscheint fast durchweg entsprechend der späteren Aussprache des Lautes im Lat. als *i*, z. B. 4_1 F 264 *Timpanum*, 11_3 F 553 *Paraliticus*; als *ii* in 8_4 *Jiadas*: Vlg. *Hyadas*. Infolge früherer Aufnahme ins Lat. hält die ältere griechische Aussprache in der Schrift fest 21_2 F 858 *Botrus*. Gelegentlich ist auch das griechische Zeichen beibehalten, so in 6_3 *paranypfis* statt *-nymphis* oder 8_4 *syriam*, das in 22_1 *Cydarim* sogar in ein offenbar unbekanntes lat. Wort eingedrungen ist.

§ 8. *ẹ* in offener Silbe.

Lat. *ĭ*, für dessen Wandel zu *ẹ* sich Beispiele bis ins 2. Jahrhundert vor Chr. hinauf erbringen lassen (s. Gröber, AlLex I, S. 212), und das auch in verwandten Texten (so gall. Inschriften Pirson S. 8ff., Greg. Tur. Bonnet S. 117, Fredeg. Haag S. 845) oft als *e* erscheint, findet sich in unserm Glossar, entsprechend der gründlichen Lateinkenntnis des Schreibers, nur selten als *e*, so in

5_2 F 353 *tẹmto* = *tímĕto* statt *tĭmĭto*, s. Bess. 10., Formenl. § 121; 11_1 F 513 *summa pars cuiuscumque rẹgi* = gen. von *rīgus*, s. Wortbestand s. v.; 14_3 F 705 *Exponerent: proiẹcerent*; 34_2 F 1046 *Pomẹlio: nanus.*

In *tẹmto* hat sich der Glossator, wie auch die Wahl der unlat. Form nach der III. Konjugation (s. Formenl. § 121) und der Fall des Zwischentonvokals in der Schrift (s. § 22) anzeigt, überhaupt mehr als gewöhnlich gehen lassen; die Komposita von *jacere* zeigen auch anderwärts (so Fredeg.) ganz besonders häufig Schreibungen mit *ie-* statt *ĭi-*, was sich wahrscheinlich aus einer infolge Dissimilation von *ji* stärkeren Öffnung des *ẹ* erklärt, falls nicht etwa Kompromifsformen zwischen der korrekten lat. und der romanisch rekomponierten Form vorliegen; *Pumilio* endlich ist ein dem Glossator offenbar nicht vertrautes, *rīgus* ein lat. überhaupt nicht vorhandenes Wort.

In zwei weiteren Fällen

6_2 F 399 *Stercora: fẹmus*; 19_1 F 803 *De stercore: ex fẹmo*

steht das *e* des Textes für ein ursprüngliches lat. *ĭ*, das jedoch im galloromanischen Vlglat. nach Ausweis von afranz. *fienz* durch den Einflufs des benachbarten Labials früh zu *ę* geöffnet und mit diesem diphthongiert sein mufs; hier gab der Schreiber also *ę*, nicht *ĭ*, durch *e* wieder.

Einen Schlufs auf den Lautwert dieses lat. *ĭ* können wir demgemäfs nicht ziehen.

Lat. *ē* erscheint als *i* in folgenden Fällen:

2_4 F 177 *Urịdine: calore uenti*; 11_1 *Pondere: grauịdine*; 14_2 *Paraclịtus: consolator*; 20_4 *Anachorịte: remote*; 27_4 *Heremite ... qui et anachorịte*; 36_2 F 1070 *Rete: rịt*; 37_2 *Stịlio: genus lacerte.*

Sehen wir zunächst ab von *anachorịte*, das sich auf anderem romanischen Gebiet in der gleichen Form präsentiert, so in der Benediktinerregel, wo Wölfflin AlLex. IX, S. 496 es durch Angleichung an *eremitae* erklärt, worin man aber wohl sicherer, wie auch in dem dadurch gleichfalls wegfallendes *Paraclịtus*, Einflufs des gr. *η* in seiner spätern Lautung *i* sieht, so bleiben uns 4 lat. Worte mit der Schreibung *ę* als *i*. Von diesen scheiden jedoch als nicht beweiskräftig die unfranzösischen Bildungen auf *-ẹdo* aus, während von dem sicher unvolkstümlichen *Stelio* nicht einmal die lat. Quantität feststeht (s. Marx s. v.). Dagegen hat der schliefslich allein übrigbleibende Fall *Rete: rịt* zunächst allen Anspruch auf Beachtung, indem hier der Ausdruck von *ę-* durch *i* statt lat. *e* eigens zum Gegenstand einer Glosse gemacht scheint. Suchen wir daher nun festzustellen, welchen Lautwert der Glossator durch dieses *i* ausdrücken wollte.

Da die in § 5 gegebene Datierung der Diphthongierung von *ę* und *ǫ* vor die Zeit unseres Denkmals mutatis mutandis Gültigkeit auch für die Diphtongierung von *ę-* hat,[1] so mufs unser Text sich

[1] Insofern auch diese Diphthongierung wenigstens als Disposition zur Aufgabe des einheitlichen Vokals dem im Text (s. §§ 19, 21 ff.) bereits be-



bereits auf der Stufe des schwebenden Akzentes *é*ⁱ befinden, vielleicht sogar schon die naturnotwenig kurz danach eintretende Differenzierung der Komponenten zu *ẹ́i* erfahren haben. Infolgedessen würde sich ein graphischer Ausdruck dieses Lautwertes *ei* durch *i* völlig mit dem Schreibgebrauch der Strafsburger Eide in *savir, mi, podir, dift* decken, so dafs die von Meyer-L., Gramm. I, § 72 gegebene einleuchtende Erklärung dieser Schreibungen des Diphthongen *ẹi* als *i* ohne weiteres auch auf das *Rete: rit* unseres Textes Anwendung finden könnte.

Indes ist es nicht unbedenklich, eine solche Wiederholung des Lemmas als Interpretament in romanischer Schreibung anzunehmen, da sie im ganzen Glossar einzig dastünde. Eine andere Deutung der Glosse scheint möglich indes nur als

Recte: rite,[2]

worin dann *e* zum Ausdruck des afranz. Diphthongen *ei* < *ej* stehen müfste. Da jedoch einmal noch die Eide streng zwischen *ẹi* < *ē* (*savir, podir, dift*) und *ẹi* < *ej* (*dreit*) scheiden (s. Meyer-L. ibd.), eine Lautstufe *ẹi* < *ej* für das 8. Jahrh. also wenig wahrscheinlich ist, da zudem dieses Lemma dem Glossator doch wohl bekannt sein mufste, so wird man kaum umhin können, in *Rete* eine Verschreibung statt *Recte* zu erblicken.

§ 9. *ẹ* in geschlossener Silbe.

Lat. *ĭ* erscheint ausnahmslos als *i*.

Lat. *ē* erscheint als *e* aufser in

32_4 F 1018 *Oues: berbices*; 36_2 F 1076 *Rita* (= *Ritia* nach Lautl. § 65 *d*): *maceria incastrata* (s. Wortbestand s. v. *Retia*).

In *berbices* liegt zweifellos gemeinromanischer Suffixtausch vor, s. Gröber, AlLex. I, S. 250; Cohn, Suffixwandel S. 41. *Rita* = *Ritia* würde also den einzigen Fall einer Schreibung von *ẹ* als *i* darstellen. Da eine lautliche Deutung einer solchen Schreibung kaum möglich scheint, auch Greg. Tur. (Bonnet S. 113) und Fredeg. (Haag S. 844) eine solche Bezeichnung aus lautlichen Gründen nicht stützen können, so kann sie ausschliefslich erklärt werden aus einem falschen Rückschlufs infolge des gemeinromanischen Wandels von *ĭ* > *e*.

Einen Schlufs auf den Lautwert von *ẹ* in geschlossener Silbe könnte vielleicht gestatten

12_3 F 637 *Boanarges: filius tronitrui*: Vlg. *Boanerges*.

Da der Glossator sicher kein Aramäisch konnte, so wissen wir nicht, ob seine Schreibung *Boanarges* seiner Aussprache der Gruppe

zeugten Schwund der Zwischentonvokale in Proparoxytonis und der Nachtonvokale in Paroxytonis voraufgegangen sein mufs.

[2] Die Umkehrung einer solchen Glosse zeigt 36_2 *Rite: recte.*

vlglat. *ẹrg* oder vlglat. *ẹrg* entspricht. Das letztere ist durchaus das Wahrscheinlichere deshalb, weil eine Neigung zu dem Wandel

ẹ́r + *Guttural* > *ár* + *Guttural*

gemeinromanisch ist, s. zahlreiche vlglat. Belege dafür bei Heraeus. AlLex. XI, Anm. zu App. Probi 168.

Die Annahme der ersteren Möglichkeit hingegen würde uns nötigen, in der Schreibung *-arg-* ein frühes Zeugnis für die mundartliche Sonderentwicklung von gedecktem *ẹ* > *a*, *o* im Ostfranz. zu erblicken; sie wird daher solange kühn genannt werden müssen, als nicht weitere ungefähr gleichzeitige Belege beigebracht werden.

§ 10. *ị* (lat. *ĭ*, gr. *ῠ*).

Gr. *ῠ* erscheint in der Schrift als *i* z. B. 2_2 F 154 *Gira*, 7_3 F 432 *Colliridam*. — Infolge umgekehrter Schreibung erscheint *y* in 9_3 *Cyrografum: cautio*, in welchem Worte sich das *y* im 8. bis 9. Jahrhundert ungemein häufig findet, s. die Indices der Mon. Germ.

Lat. *ĭ* erscheint gemeinhin als *i*, als *e* in

5_1 F 335 *Ueseculum gutturis: paparonem*, s. Bess. 7.: Hs. *i* aus *e* gebessert, Vlg. *uesiculam*; 5_4 F 380 *Demicat: pugnat*; 19_4 *Cristallum: genus lapidis que ex glatie fit*; 22_3 F 879 *Crebro: criuolus*.

Untersuchen wir zunächst, ob sich aus diesen 4 Fällen irgendwelche allgemeinen Schlüsse auf den Lautwert von *ĭ* ziehen lassen. In *Ueseculum*, das sich durch die Endung *-um* ohnehin als dem Glossator fremd kennzeichnet, darf an Verwechslung mit dem Suffix *-ĭculum* gedacht werden; *Demicat* erklärt sich hinreichend aus der schon seit der Kaiserzeit nachzuweisenden (s. Seelmann S. 62) Vermischung von *di* und *de*. *que* für lat. *qui* > franz. *qui* kann eine Schwächung des *ī* > *ĭ* = *e* infolge häufigen Gebrauchs in satzunbetonter Stellung aufweisen, wie sie sich z. B. auch in bergam. *ke* auf aufserfranz. Gebiet findet. In *Crebro* endlich haben wir es mit einem Falle zu tun, in welchem die auf das *ī* folgende Doppelkonsonanz schon früh eine Reduktion der Länge des *ī* veranlafst hat (Meyer-L. Gramm. I, § 39). Auf welchem Gebiete diese Kürzung zu *ĭ* < *ẹ* eingetreten ist, dürfte sich mit Sicherheit kaum mehr feststellen lassen, doch wird der Wandel gestützt durch das bereits von Meyer-L. zitierte *krẹbdẹ* (Vionaz) und vielleicht auch durch *klẽv* „Sieb" (Mundart 132, Haute-Marne, Tafel *cribre* des A. L.), falls hier nicht etwa die Erniedrigung des Vokals erst sekundär gleichzeitig mit oder infolge der einsetzenden Nasalierung eingetreten ist. Auch das bereits von Diez, ARGloss. S. 42 herangezogene *Crebrum* (*: crieule*) des Glossars von Douai dürfte so zu deuten sein. Unser *Crebro* hat also für gewisse Mundarten lautliche Berechtigung, entspricht aber nicht der unseren, da unser Glossator als volkstümlich eine Form *criuolus* gibt, über deren lautlichen Wert s. § 23. *Crebro* ist daher vielleicht von einem

Schreiber aus der Gegend seines mundartlichen Vorkommens in der Vorlage korrigiert worden aus korrektem lat. *Crībro.*

Einen Anhaltspunkt für eine von der lat. und auch noch nfranz. Aussprache des *ī* als *į* abweichende Lautung gewinnen wir also nicht, was keineswegs so selbstverständlich ist, als es scheint. Inwieweit man nämlich durchaus mit der Möglichkeit rechnen mufste, im 8. Jahrhundert auf franz. Boden wenigstens mundartlich lat. *ī* in einer niedrigeren Artikulierung als der noch nfranz. lebenden gemeinromanischen anzutreffen, werden folgende Ausführungen klar machen:

Infolge seiner überaus energischen Artikulierung hat das lat. *ī*, „der widerstandsfähigste unter allen Vokalen" (Meyer-L. I, § 30), sich auf dem ganzen Verbreitungsgebiet romanischer Zunge mit alleiniger Ausnahme des Rhätischen und der Sprache der Terra di Bari (Meyer-L. I, § 32) unverändert erhalten, soweit nicht vorhergehende oder folgende Laute darauf eingewirkt haben. Demgegenüber wird eine alte, von Varro und Cicero (s. Seelmann S. 166) als vulgär gerügte Aussprache des *ī* als *ē* seitens der „rustici" und „messores" durch alte inschriftliche Belege dieses *ī* als *ei* oder *e* bestätigt, nicht minder durch den von Lucilius (s. Seelmann ibd.) gemachten Unterschied zwischen zwei lat. *ī*, einem *ī tenuis* und einem *ī pinguis*. Consentius bezeugt uns insbesondere für das gallische Lat. der zweiten Hälfte des 5. Jahrhunderts den Klang des *ī* als einen „*sonum inter e et i pinguiorem*". Inschriftlichen Belegen von *ī* als *e* aus dem 6.—7. Jahrhundert glaubt Pirson S. 12 einen lautlichen Wert nicht beimessen zu dürfen. Greg. Tur. (Bonnet S. 123 ff.) kennt Schreibungen von *ī* als *e* unter dem Tone nur in einigen wenigen Fällen, die Bonnet aus Beeinflussung durch andere Worte oder als umgekehrte Schreibungen erklärt. Haag (S. 845 f.) führt alle Fälle eines *e* statt *ī* bei Fredeg. (mit Ausnahme von *se* < lat. *sī*, das entsprechend afranz. *se* auch Greg. Tur., Form. Marc. und Form. Andec. kennen), auf besondere Gründe oder auf „Verschreibungen im Gegensatz zur lebenden Sprache" zurück.

Das Studium der §§ 33—43 in Meyer-L.'s Gramm. I, die die Wandlungen von lat. *ī* unter Einflufs der Nachbarlaute behandeln, zeigt, das eine Erniedrigung der Artikulation des *i* vorzugsweise auf franz. Boden eingetreten ist, und die zahlreichen einschlägigen Karten des A. L. liefern für alle bei Meyer-L. angeführten Fälle des des Wandels Belege in so reicher Fülle auf fast dem ganzen Gebiete des Ostfranz., dafs man gegenüber dem kärglichen Auftreten eines Wandels von *ī* > *e* unter ähnlichen Bedingungen in den übrigen romanischen Sprachen geneigt ist, eine wenigstens dialektische Prädisposition zur Erniedrigung der Artikulation des *ī* > *e* für gewisse Teile von Frankreich anzunehmen, in der sich noch die Nachwirkung der gallischen Aussprachegepflogenheit erkennen liefse.

Gegen die Vermutung eines kontinuierlichen Zusammenhangs

zwischen dem alten gallolat. *ē* und der in nfranz. Mundarten besonders häufigen Lautung *e* statt *ị* spricht indes als gewichtiges Argument die Tatsache, dafs wir trotz der grofsen Ausdehnung des fraglichen Gebietes so gut wie keine afranz. Belege einer dialektischen Aussprache von *ī* als *e* haben. Somit darf mit Wahrscheinlichkeit die in modernen franz. Mundarten verbreitete Erniedrigung der Artikulation des *ị̄* erst als aus einer Zeit stammend angenommen werden, aus der wir infolge der Entwicklung der zentralfranz. Schriftsprache dialektisch gefärbte Werke nicht mehr besitzen, indem die alte Lautung *e* des *ī* im Gallolat. sich nach dem 5. Jahrhundert mit Sicherheit nicht mehr nachweisen läfst.

§ 11. *ǫ* (= lat. *ŏ*) in offener Silbe.

Die Ausführungen über den Lautwert von *ę-* (§ 5) in unserm Texte gelten ohne weiteres auch für *ǫ-* und sichern diesem Vokal eine Aussprache mit zweigipfligem Akzent, für die eine bereits eingetretene Differenzierung der Diphthongalkomponenten zwar wahrscheinlich, aber nicht nachzuweisen ist.

Auch dieser Diphtong erscheint aus den im § 2 angeführten Gründen in der Schrift als einheitlicher Laut, als *o*. Nur in dem einzigen Falle des „spätvulgarlat." (Gröber, AlLex. I, S. 245) *modulus*, in

11_2 F 540 *Clibanus: furnus ⁊ mutile*,

hat sich der Schreiber infolge falschen Rückschlusses in der Wahl des Zeichens vergriffen, da das lat. Wort ihm begreiflicherweise fremd war und das Wort seiner Sprache infolge seiner unregelmäfsigen Entwicklung (s. Schwan-Behrens, § 119 Anm.) ihm keinen Fingerzeig geben konnte.

Schreibungen von *ǫ-* als *u* siehe bei Pirson S. 15, Bonnet S. 130, Anm. 3.

§ 12. *ǫ* (= lat. *ŏ*) in geschlossener Silbe.

Der afranz. Erhaltung als *ǫ* entsprechend tritt der Laut im allgemeinen in der Schrift als *o* auf. Schreibungen von *ǫ* in geschlossener Silbe als *u*, wie sie bei Fredeg. von Haag (S. 846) als vielleicht auf nordostfranz. Diphthongierung hinweisend gedeutet werden, zeigt unser Text nur da, wo entweder gemeinromanisch oder afranz. eine Sonderentwicklung des gedeckten *ǫ* statthat:

1. gemeinromanischer Neigung zur Dehnung des *ǫ* vor *r* + *Kons.* > *ǫ* entspricht

23_1 *Conuertantur: conturnent*: gemeinromanischer Typus *tǫrnare* gegenüber lat. *tŏrnare*, s. Gröber, AlLex. VI, S. 127; 7_3 F 432 *Colliridam: turtam* „Torte" entsprechend sard. *turta*, rum. *turtă*, it. *tǫrta*, afranz. *tǫrte*, sp. *torta*.

Gegenüber dieser besondern Entwicklung des offenbar begrifflich früh vom Verb gelösten ursprünglichen Partizips vlglat.



tŏrta[1] bewahrt unser Text, wiederum in Übereinstimmung mit dem gemeinromanischen Lautstande, das *ŏ* > *ǫ* im Verbum *torquere*:

8_1 F 448 *Oliquas*[2]*: tortas*: Vlg. *fenestras obliquas* ent-it. *tǫrta* „das Drehen", afranz. *tǫrt*, sp. *tuerto*.

2. ein nicht auf das Franz. beschränktes Schwanken zwischen *ǫ* und *ọ* (bez. *ŭ*) liegt vielleicht zu Grunde der Schreibung

7_2 F 427 *Sublati: ablati . tulti*: cf. den lat.-roman. Typus *tŏllere* (it. *tǫrre*, afranz. pv. *tǫldre*) gegenüber cat. *tulir* in *tulirse* „gliederlahm werden".

3. spezifisch franz. Entwicklung von gedecktem *ǫ* zu *ọ* entspricht die Schreibung *u* in der Verbindung *ǫ* + Nasal, die afranz. geschlossen assoniert:

12_4 F 642 *Ultro: spunte*; 17_4 *Barbaris: indoctis . incunditis*; 37_3 F 1101 *Sopor: sumpnus*.

4. auf das Franz. beschränkt ist endlich der Wandel von *ǫ* zu *ọ* in

22_4 F 882 *Culicet: culcet*

entsprechend afranz. *cǫlchier*, dessen geschlossene Vokalqualität Foerster Zs. III, S. 503 aus Umlautung durch zwischentoniges *i*, G. Paris Rom. X, S. 61 aus Einwirkung von *culcita* erklärt.

In dem Lemma 24_4 *Etursam: maculatam* (= *extortam* nach Formenl. § 117, 2) hat der Schreiber *ǫ* durch *u* offenbar infolge Unkenntnis des lat. Wortes wiedergegeben.

Zum Ausdruck eines *ọ* durch *u* in allen diesen Fällen s. § 15.

§ 13. *ǫ* (= lat. *ŏ*) in offener Silbe.

Die Ausführungen über den Lautwert von *ę-* (§ 8) in unserem Texte gelten ohne weiteres auch für *ǫ-* und sichern diesem Vokal eine Aussprache mit schwebendem Akzent, für die eine bereits eingetretene Differenzierung der Diphthongalkomponenten zwar wahrscheinlich, aber nicht nachweisbar ist.

Bei seinem Streben, möglichst korrekt lat. und nicht romanisch zu schreiben, vermeidet unser Schreiber (s. §§ 2, 3) grundsätzlich einen Ausdruck eines lat. einheitlichen Lautes durch ein Doppelzeichen. Es besteht also von vornherein keine Aussicht, einen direkten Beleg für die bereits erfolgte Diphthongierung anzutreffen. Indirekt bietet jedoch einen wohl unanfechtbaren Beweis für das Vorhandensein des Diphthongen *ǫu* die Tatsache, dafs der Glossator ein sekundäres, sicheres *ǫu* < *o* + *vokalisiertem v* < *p* (s. § 39*α*) als *u* schreibt in dem ihm etymologisch undurchsichtigen

37_3 F 1097 *Stipulam: stulus* = *stǫulus* < *stǫvlus* < *stupulus*, über dessen Entwicklung im § 39*α* ausführlich gehandelt wird.

---

[1] Wegen des *u* im Sard. nimmt W. Foerster für das Wort eine Wurzel *tŭrta* an.

[2] So Stalzer, Hetzer; Foerster *Obliquas*.

Der Schreibung *-ōrium* als *urium* in

24_4 F 899 *Emunctūria: forcipes*

fehlt jede Beweiskraft, einmal wegen der Unvolkstümlichkeit des *-orium* überhaupt, dann aber auch deshalb, weil *o* vor *r* sich schon in früher Zeit auch auf aufserfranz. Gebiet in der Schreibung *ur* nachweisen läfst (s. Schuchardt, II, S. 100ff.), und im Besondern *-urium* statt *-orium* eine ungemeine Verbreitung zeigt, s. Pirson S. 14, Bonnet S. 126ff., Haag S. 847.

§ 14. *ọ* (= lat. *ō*) in geschlossener Silbe.

Der afranz. Erhaltung dieses Lautwertes entspricht die fast durchgängige Schreibung als *o*, während das afranz. *ọ* aus andrer Quelle, nämlich aus lat. *ŏ* unter gewissen Umständen (s. § 12), ziemlich häufig als *u* erscheint, ein Unterschied in der Bezeichnung, der wohl rein zufällig ist, da ein lautlicher Grund dafür schlechterdings nicht abzusehen ist.

In der Schreibung *u* tritt lat. *ō* nur auf in folgenden Fällen:

12_2 F 608 *Prūtus: paratus*; 33_1 F 1034 *Prumptus: paratus*

und in

28_2 F 947 *Imum: qđ iusum est.*

Davon ist *Prūtus*, *Prumptus* völlig belanglos als eine der Schreibtradition jener Zeit durchaus geläufige Form: s. inschriftliches *Prumta* bei Pirson S. 14, *prunta* (5. oder 6. Jahrhundert) bei Le Blanc, Inscr. chrét. 615; *prumptu* bei Greg. Tur. (Bonnet S. 130), *prumtum* bei Fredeg. (Haag S. 847).

iusum = *deo(r)sum* beweist deshalb keine Schreibung von *ọ* als *u*, weil möglicherweise die durch afranz. *jūs* gesicherte Angleichung an *su(r)sum* > *sūs* bereits stattgefunden hat, *u* in *iusum* daher vielleicht als Entsprechung von lat. *ū* zu fassen sein könnte.

Sicheres vlglat. *ū* statt lat. *ō* infolge *u*-Umlautes liegt dagegen zu Grunde den Schreibungen 8_3 F 455 *inprūtatum*, 17_2 F 758 *inprūtare* gegenüber lat. *imprōmūtuare*; cf. franz. *emprunter*, mail. *imprümedá*, rum. *a imprumuta* etc.

§ 15. *ọ* = lat. *ŭ* in offner und geschlossner Silbe.

Lat. *ŭ*, für dessen gemeinvlglat. Wandel zu *ọ* die Belege bis ins 2. Jahrhundert v. Chr. hinaufreichen (s. Gröber, AlLex. I, S. 212), teilt afranz. in offener wie in geschlossener Silbe völlig die Geschicke des *ọ* < lat. *ō*. Den Beispielen des Auftretens von freiem oder gedecktem *ŭ* als *o* auf Inschriften (Pirson S. 15, 16), in den Merowingerurkunden (Arbois de Jubainville, Rom. I, S. 323), bei Greg. Tur. (Bonnet S. 132) und bei Fredeg. (Haag S. 848) schliefsen sich aus unserm Texte an:

3_3 F 241 *comulos*; 4_1 *Tonsum: contritum*, Vlg. Hss. *tusum*, *tunsum*; 5_1 F 338 *tonica*; 6_2 *Sobolem*; 9_1 F 472 *pontus* = *punctus*;

20_2 F 834 *comolus*; 23_3 *a nomero uocantur*; 26_2 *Fongi:* —; 28_4 F 963 *iornalis* = *diurnalis*; 36_2 *Rubore: fortitudine*; 37_3 *Sobolem.*

Als *uu* erscheint *ŭ* in 18_2 F 792 Uu*lcio*; 18_4 F 800 Uu*lciscens.* Ähnlich zeigt auch lat. *ū* (s. § 16) die Schreibung *uu*, und zwar gleichfalls nur im Anlaut. Soll man an eine mundartliche *w*-Vorschlagbildung des Anlautsvokals denken nach Art gewisser englischer und slavischer Idiome?

ŭ als *a* in 27_1 *Galur: gula* mufs verschrieben sein.

§ 16. *ụ* (= lat. *ū*).

Lat. *ū*, dem in der Sprache unseres Glossators mutmafslich der Lautwert *ü* zukam, erscheint in dem Schreiber bekannten lat. Worten und in den romanischen Erbworten durchgehends als *u*. In der Wahl des Vokals vergriffen hat er sich in dem ihm fremden 32_1 *Nondine*; in andern Fällen äufsert sich seine Unsicherheit dadurch, dafs über oder unter das im Worte geschriebene *u* oder *o* er ein *o* oder *u* setzt, so z. B. 1_4 F 96 *Cuncti* oder 9_4 *Locos: siluiculos* u. a. m.

Romanischer Kürzung vor Doppelkonsonanz entspricht das *ọ* < *ū* in

29_4 F 986 *Lena: toxa . lectarium* = vlglat. *tūsca* statt lat. *tŭsca*, s. Wortbestand s. v.

In der Schreibung *uu* erscheint *ū* in 30_2 *Litum: lotatum .* uu*nctum* (s. Bess. 70.); 39_3 F 1149 Uu*scionem: incensionem.* S. die Ausführungen über entsprechende Anlautschreibungen von *ū* im § 15.

§ 17. Diphthong *au*.

Gr. und lat. *au* in dem Schreiber bekannten Wörtern treten durchaus als *au* auf, so z. B.

9_1 *pre* c**au***mate*; 11_2 F 538 *Tes***au***rizare: tes***au***rum colligere*; 22_2 F 864 C**au***teria: ferri ad quoquendum*,

einerlei ob es sich um seiner Sprache bekannte Erbwörter handelt oder nicht. Wie er oben (s. § 2) grundsätzlich vermied, uneinheitliche Laute seines Mutteridioms bei lat. Entsprechung eines einheitlichen Lautes und Zeichens durch mehrere graphische Symbole auszudrücken, so hütet er sich hier vor dem Gegenteil.

Doch zeigt sich der Lautwert *ọ*, der für das Franz. durch die umgekehrten Schreibungen *au* statt *o* der Form. Andec. (s. Haag S. 849 Anm.) schon für den Anfang des 8. Jahrhunderts gesichert ist, in der Schrift bei sekundärem *au* < *ag* in

5_1 F 348 *Sagma: soma*[1] *ł sella.*

---

[1] Gerade für dieses Wort lassen sich auch die Zwischenstufen des Lautwandels reich belegen: häufig ist *sauma*, so Form. Merov. S. 112, 4 (zahlreiche Zeugnisse dafür Afranz. Übungsbuch S. 31 Anm. zu Rz. 108); *saoma* Rz. 108; Kompromifsschreibung *souma* Einharts epist. 28.



Die eingetretene Monophthongierung des *au* > *ǫ* wird des weiteren bekundet durch die germanischen Lehnwörter im Texte, s. Germ. Lautl. § 78.

B. Nachtonige Vokale.

I. Vokale der Ultima.

§ 18: *a* der Ultima.

α) im unmittelbaren Auslaut (einschl. vor *-m*).

Das *a* der Ultima erscheint

als *ae* oder *æ*

nebentonig

1_3 F 57 *uetul***ae** (nomin!); 14_3 *naturali scienti***ae** *carent*; 22_3 *Cacumin***ae***: summitate.*

tonlos

als *e*

nebentonig

5_2 *Patruelus: qui ex patru***e** (= **patrua* zu *patruus*) *progeneratur*; 16_2 *Dolus: fallac***e** (= *-acia*, s. § 65 *α*); 30_2 *Lacinium: laniar***e** (= *laciniaria*, s. § 51); 36_4 *Reg***ie***m: regalem.*

tonlos

2_1 *Aqu***e** *uiu***e**: Vlg. *-am -am*; 2_3 *Distulit: mor***e***m fecit*; 4_2 F 306 *Tiar***e***: cidarim*; 6_2 F 404 *iunctur***e**; 16_4 *in mol***e** *altaris*; 17_4 *ex terr***e**; 19_1 F 805 *in gul***e**; 20_1 *Ar***a** gebessert aus *Ar***e**; 28_2 *in mol***e** *altaris.*

Daraus erklären sich die umgekehrten Schreibungen

e als *a*

4_4 F 323 *In foramin***a** (Vlg. *-e*)*: in pertusio*; 6_1 F 387 *pars tibi***a**; 9_4 F 482 *Tramit***a***m: uiam*; 14_2 *Magistratus: genus curi***a**; 24_4 F 987 *Ea tempestate: eo tempor***a**; 26_1 *Filosofus: amator sapienti***a**; 28_4 *sine tempor***a**.[1]

6_3 F 409 *Capulum: spat***a** *manubrium*; 7_4 (s. Bess. 18.) *tumulum ł terr***a***m congeriem*; 10_2 *Cassam: uanam . inan***a***m*; 16_1 *Huius rei: huius caus***a**; 22_3 *Cacabus: genus oll***a**; 30_3 *Lapatei: genus erb***a**.

a erscheint als *i*[2]

3_1 F 200 *In orr***i** (Vlg. *horrea*)*: in spicario.*

[1] Vielleicht ist so auch zu deuten *osti***a** in 16_4 *in mola altaris osti***a** *ponuntur*; s. jedoch Formenl. § 95 a. E.

[2] Wenn in diesem und den folgenden §§ vom Ausdruck eines Vokals durch einen scheinbar damit unvereinbaren die Rede ist, wie z. B. hier *a* durch *i*, weiter unten *i* durch *u* etc., so ist sich Verf. selbstverständlich darüber klar, dafs diese Vokale nicht eine gewollte, bewufste Wiedergabe des Lautes sind, vielmehr fehlerhafte Schreibungen darstellen, für die im einzelnen Nachlässigkeit und mechanische Angleichung an benachbarte Worte den Grund



a erscheint als *o*

1_2 *lege perpetuo*; 20_3 F 847 26_1 *Fundus: fortuno . possessio.*[4] *Anchro* = *ancora*[3].

a erscheint als *u*.

Nur scheinbar hierher gehört 5_1 F 335 *Uesiculum gutturis: paparonem* gegenüber Vlg. *uesiculam*; s. Formenl. § 95.

Über die aus diesen Schreibungen von unmittelbar auslautendem *a* der Ultima als *ae*, *e*, *i*, *o* zu ziehenden Schlüsse auf den Lautwert s. γ).

β) vor wortauslautender einfacher Konsonanz.[1]

Das *a* der Ultima erscheint

als *e*

nebentonig

4_1 F 266 *quacoles* (gegenüber 18_4 F 801 *quaccola*); 4_1 F 275 *ortaret* = **hortauerat*; 6_1 *Deferet* (Vlg. *-at*): *deportet*; 22_1 F 860 *Conpellit*: *anetset*; 27_3 F 877 *quacules*; 23_1 F 886 *exbuliret* = *exbullierat*; 28_4 (s. Bess. 63.) *hauntes* = **haunipas*; 31_2 F 997 *manaces* = *minacias*; 38_3 F 1122 *Tedet: anoget* = *inodiat*; 38_3 F 1132 *Transfretauit: alaret* = *ambulauerat*, s. Formenl. § 115.

tonlos

4_2 F 288 *uuapces* = german. *wapsas*; 5_3 *Prominet: propinquet extenditur*; 5_4 *Inuisat* (so Vlg.): *inquiret*; 8_2 *Anagliffa . . . dicunt celature id sculpature* (s. Bess. 19); 14_2 *Mactet* (so Vlg.): *occidet*; 17_4 F 782 *Moles*; 28_4 *Jopites* = *Joppitas*; 33_4 F 1024 *Proibet: uetet*; 33_4 F 1033 *Procelles: tempestates*; 39_3 F 1142 *calues sorices*; 39_3 F 1150 *Uuespes* (= lat. uespas): *scrabrones . uuapces* (= germ. *wapsas*); 39_3 F 1151 *Urguet: adastet.*

Umgekehrte Schreibung von *a* statt *e* findet sich infolgedessen z. B. in

1_1 *Producat* (so Vlg.): *germinat*; 6_1 *Deferat* (so Vlg.): *honorat*; 16_4 *Indicat* (so Vlg.): *insinuat*.

5_4 *Lustrat* (Vlg. *-et*): *perspicat*; 19_1 *Disponat* (Vlg. *-et*): *ordinat*.

---

bilden. Da jedoch fast alle lautlichen Zeugnisse unseres Textes auf einem Sichgehenlassen des Schreibers beruhen, bei dessen sonstiger Sorgfalt eine Gleichgültigkeit gegen gewisse Laute in letzter Instanz auf eingetretene lautliche Veränderungen weist, sind hier und weiterhin auch solche Fälle aufgeführt.

[3] Anders 10_2 *Oblectatio: . . . blanditio*, worin das Interpretament eine Verbalsubstantivbildung auf *-io* sein könnte.

[4] Anders 22_3 F 874 *heribergo*, da romanisch das Wort auch m. (cf. afranz. *herberc*, pv. *albercs*, it. sp. *albergo*).

β) [1] Bei der Auswahl der verbalen Beispiele wurde insbesondere Wert auf Sicherheit der Vlg.-Entsprechung gelegt. Indes haben auch in solchen Fällen die Verbalbeispiele nicht die gleiche Beweiskraft wie die nominalen, da meist auch an Tempus- oder Modusvertauschung infolge Nachlässigkeit gedacht werden kann.

a als *i*[1]

4_4 *Incubabit* (Vlg. *-bat*): *desuper pendebat*; 6_3 *Opulentam*: *opibus abundit*.

Umgekehrte Schreibung von *a* statt *i*[2] in

9_3 *Extricat* (so Vlg.): *effugat . depellat*.

Über die aus diesen Schreibungen von *a* der Ultima vor einfacher Auslautkonsonanz zu ziehenden Schlüsse auf den Lautwert s. γ).

γ) vor wortauslautender Konsonantengruppe.

In dieser Stellung können natürlich nur Verbalformen in Betracht kommen, da Nominalformen nie auf mehrfache Konsonanz schliefsen. Nach § 18β Anm. 1 sind daher alle Formen, die der Text für *a* in dieser Stellung aufweisen kann, an sich überhaupt nicht beweiskräftig; doch läfst sich mit einiger Bestimmtheit sagen, dafs, falls die Verbalbeispiele hier ungefähr dasselbe Ergebnis liefern wie unter β), wo sie durch sichere nominale gestüzt werden konnten, auch hier derselbe lautliche Vorgang anzunehmen ist.

Das *a* der Ultima erscheint

als *e*

[4_2 *Subicient(ur)* (Vlg. *-antur*): *subponent(ur)*]; 19_2 *Scrutentur* (Vlg. *-antur*): *exquirunt . querunt . inuestigent*.

Umgekehrte Schreibung von *a* statt *e* in

4_2 *Fungantur* (so Vlg.): *ministrantur . usitent* . [9_2 *Corrigant(ur)* (so Vlg.): *emendant(ur)*].

als *u*[1]

[27_1 *Gignunt(ur)*: *generunt(ur)*].

Aus den unter α), β) und γ) aufgeführten Fällen von der Schreibung von *a* der Ultima darf mit Sicherheit gefolgert werden, dafs dieses *a* in allen Stellungen, d. h. im unmittelbaren Auslaut sowohl als auch vor auslautender Konsonanz oder Konsonantengruppe, nebentonig oder tonlos, eine für das franz. Sprachgebiet zu erwartende Verdumpfung zu *ə* bereits erfahren hat.

§ 19. *e*, *i*, *o*, *u* der Ultima.

α) im unmittelbaren Wortauslaut oder vor einfacher Konsonanz aufser *l* und *r*.

[2] Cf. § 18α, Anm. 2.

γ) [1] Cf. § 18α, Anm. 2.



In Fällen afranz. Nichterhaltung dieser Vokale (s. Schwan-Behrens § 78, 2 a) ist deren schon erfolgtes Verstummen für unsern Text erwiesen durch einige Schreibungen im Glossar II:

20_1 F 829 *Auortiuus: auortetiz* = *abortaticius*; 39_3 F 1152 *Umanus: omnioi* = *hominicius*[2] (s. § 65*α*).

36_2 F 1070 *Recte*.(s. Bess. 78a): *rit*[1].

Mit Notwendigkeit scheint mir auch auf einen bereits eingetretenen Fall hinzudeuten die Glosse:

21_2 F 859 *Bracis: bragas.*

Die Wahl einer dem Lemma nicht entsprechenden *a*-Form im Interpretament erklärt sich meines Erachtens ungezwungen daraus, dafs der Glossator oder Kopist bewufst oder unbewufst *a* statt *i* schrieb, weil ein Schrifttbild z. B. *bragis* seiner Sprache gemäfs in ihm den einsilbigen Lautwert *brais* ausgelöst hätte, während eine Schreibung der Ultima mit *a* nach § 18 unbedingt die der ganzen afranz. Periode entsprechende zweisilbige Lautung verbürgte.[3]

Das Fehlen weiterer Belege für das Verstummen von *e*, *i*, *o*, *u* der Ultima in dieser Stellung dürfte seinen Grund in der Tatsache haben, dafs die dem Schreiber innewohnende Vorstellung von der Silbenzahl des lat. Wortes zu rege war, als dafs er sich hätte beifallen lassen können, sie völlig zu unterdrücken. Wie wenig sie jedoch seinem Sprachgefühl bedeuteten, zeigt das bunte Durcheinander, in dem er sie trotz seines sonstigens Strebens nach korrekter Wiedergabe der lat. Form braucht.

So erscheint

e als *u*[4].

6_2 F 394 *Pergrandem: ualde grandum*; 13_2 F 670 *In comitatu: in societatu*; 28_3 F 959 *Innocuum: innocentum*; 39_4 F 1157 *Uectum: tinalum.*

ē als *i*[5]

34_2 F 1051 *Propinatur: porrigit ł miscit.*

---

[1] Nur vielleicht darf in *trauis* (sg.?) in 2_2 F 156 *tentoria: trauis*, 34_1 F 1042 *Papilio: trauis* eine umgekehrte Schreibung gesehen werden, da lat. schon von alters her Nebenformen trab*es*, trab*is*. Über eine dritte Möglichkeit der Auffassung s. § 89 Anm. 2.

[2] Als rein lat. beweist kaum etwas 27_1 F 934 *Giro: circuit*; 26_2 *Forens: exterior.*

[3] Genau so würde sich 2_3 *In dolo: in insidias* für den erklären lassen, der mit Meyer-L., Z. f. ö. G. 1891 S. 771 ein erbwortliches Fortleben von *insidiae* in gewissen franz. Mundarten annimmt.

[4] Cf. zu allen diesen Vokalvertretungen § 18*α* Anm. 2. Schlüsse auf die Formenlehre dürfen aus Schreibungen wie *Pergrandem: ualde grandum* ohne weiteres nicht gezogen werden, s. Formenl. § 93.

[5] Über *-is* = *-ēs* im nom. sg. der 3. Dekl. s. Formenl. § 89, Anm. 5, über 11_1 F 514 *Uorat: gluttit . sorbit* s. Formenl. § 111 Anm. 1.



ĭ als *e*

22_4 *Concors: unicors . unanimes*; 28_4 F 966 *Incolumes: sanus.*

5_4 *Prostibuli: meretrices*; 10_3 *Plaudet: gaudet ł manum percutit*; 10_3 *Amouet: abducet . subtrahit*; 11_4 *Propositiones:* Vlg. *-is*; 33_4 *Prominentes: exigentis.*

ĭ als *u*

34_2 F 1047 *Piguarus: uuadius.*

2_1 F 128 *Lenus: purus sine pilis*; 5_2 *Patruelus: qui ex patrue progeneratur.*

ī als *e.*

9_4 F 487 *Modolamine.*

13_4 *Semiuiuo: proximo morte*; 17_2 F 763 *Ore* (Vlg. *ori*): *bucce.*[6]

ī als *o.*

18_1 *Meri: puro.*

ŏ als *u*

30_2 *Logus: sermo.*

ō als *e*

9_4 *Callis: semita paruula dicta eo qđ quasi calle mensuretur*; 22_4 *Curioso: sollicito . studiose.*

ō als *i.*

10_1 *Celebri: preclari uenerabili.*

ō als *u*

5_2 F 353 *Metuitu:* Vlg. *metuito* (s. Bess. 10.); 22_2 F 869 *Caligas: calciarius* (s. Wortbest. s. v.).

8_4 *nepus Sem* (s. Bess. 23.); 14_2 *Samaritanus interpretatur custus*; 34_1 F 1038 *Profectum: pro certum*; 35_1 *increpare bonus increpare comtempnentes* (= 33_1 *increpare bonos increpare contempnentes*); 36_2 F 1071 *Rusticus: tyrus.*[7]

ŭ als *e*

2_4 F 197 *Industrem: ingeniosum.*

3_4 *iuxta consuetudinem sanctarum solempnitatem*; 4_1 *longe uiuatis tempus*; 5_4 *Insontium: innocentem*; 6_4 *Magnarum opem:* Vlg. *-um*; 24_1 *Difficile: operosum id̄ dure*; 25_1 F 902 *possessionem ł alodem = allodum.*

[6] Über häufiges *mare* statt *mari* s. Formenl. § 89 Anm. 5, 2*a*.

[7] Zu *tyrus* s. jedoch Formenl. § 89 Anm. 2.

ŭ als *i*

34_1 *Perennis: perpetuis.*

4_4 *Longeuis* (Vlg. *-us*)*: longe uiuatis tempus*; 9_1 *Congeries: aceruis*; 18_1 *Ethiops: nigris populus:* 34_1 F 1035 *Pustula: malis clauus.*

ŭ als *o.*

38_3 *Leno* (s. Bess. 81.)*: magister meretrico.*

3_1 *Experimento* (Vlg. *-um*)*: probamento.*

ŭ als *a*

28_2 *In rita: consuetudine.*

Untersuchen wir nun die Schreibungen von *e, i, o, u* in afranz. gestützter Stellung, so ergibt sich, dafs, abgesehen von den auch haupttonig auftretenden Schwankungen in der Vokalbezeichnung nur ein einziges[8] Beispiel die eingetretene Reduktion der Ultima bezeugt, in welchem noch dazu die Identifizierung mit einem lat. Worte nicht zweifellos ist:

11_2 F 540 *Clibanus: furnus ꝉ mutile* (= *modulus*),

d. h. mit andern Worten: Abgesehen von einem Falle, von dem sich auch sonst vermuten läfst, dafs der Schreiber das zu Grunde liegende lat. Wort nicht erkannte, erscheinen die afranz. als Stützvokal erhaltenen *e, i, o, u* in der Schrift in ihrer korrekten lat. Form. Es liegt also ein ausgesprochener Unterschied in der Bezeichnung der afranz. fallenden und der als Stützvokal bleibenden Ultimavokale vor, der uns zu den eingangs dieses § aufgeführten Argumenten für die Stummheit der ersteren im Texte ein neues hinzuliefert.

Da hinsichtlich des Stützvokals die franz. Mundarten sich scheiden in solche, die die Stützvokale jeder lat. Provenienz in ein *ə* zusammenfallen lassen und solche, die vlt. *ǫ* als *o* erhalten, so wäre *mutile*, falls darunter wirklich spätlat. modulus (s. Gröber, AlLex. I, S. 245), sich verbirgt, in zwiefacher Hinsicht von Bedeutung.

1. Unmittelbaren Wert hätte die Form *mutile* für die Lokalisierung unseres Denkmals, indem sie von den franz. Gebieten alle diejenigen ausschiede, in welchen Stütz-*e* und Stütz-*o* bis heute auseinander gehalten werden, d. h. alles, was südlich und östlich einer Grenzlinie etwa von Courroux bei Basel über Besançon, Lons le Saunier nach Mâcon liegt, die Suchier's Karte II in Gröber's Gdr. I auf Grund des afranz. Materials ergibt. Von den in Frage kommenden Départements würden durch diese Linie abgeschnitten Doubs, Jura, dazu die Schweiz, welche Begrenzung durch die einschlägigen Karten des A. L. durchaus bestätigt wird.

[8] Denn in 15_2 *Cognatus: afinis . proximis . coniunctus* kann das nebenstehende *afinis* gewirkt haben; 27_4 *Heremitae: ab omine aspectu remoti* kann = *hominum*, aber auch = *omni* sein. — Betreffs 20_1 F 830, 20_2 F 839 *Arunda* s. Formenl. § 93.

2. Von Belang wäre die Form *mutile* des weiteren insofern, als sie die eben erörterte Scheidung der franz. Mundarten nach Erhaltung oder Nichterhaltung des Stütz-*o* als solchen schon für das 8. Jahrhundert sicherte, eine Feststellung, der neben dem allgemeinen auch noch ein besonderes Interesse gebührt, da sie geeignet ist, die Frage der Lokalisierung der Eide zu Gunsten des Südostfranz. (s. Meyer, Zs. XII. S. 527) und insbesondere des Mittelrhonischen (Mundart von Lyon, s. Suchier, Festgabe für Foerster, S. 203) zu entscheiden. Denn die von Meyer ebenda bei Beurteilung von *poblo*, *nostro* der Eide gegenüber *fradre* aufgeworfene Frage:

„Wer bürgt uns dafür, dafs nicht im 9. Jahrhundert auch Mittel- und Nordfrankreich noch auf dem Standpunkt der Entwicklung der Auslautgesetze sich befanden, der später nur im Südosten blieb?“

würde durch unser Denkmal ohne weiteres dahin entschieden, dafs schon im 8. Jahrhundert wahrscheinlich überall da, wo Stütz-*e* und Stütz-*o* später nicht auseinander gehalten werden, dieser Zusammenfall vollzogen war. Die Scheidung dieser Vokale im Franz. des 9. Jahrhunderts in den Eiden, deren Verfasser nicht wie unser Glossator lat., sondern romanisch schreiben will, kann daher nur als dialektischer Zug des Südostfranz. gedeutet werden, zu dem der sonstige Lautstand der Eide, insbesondere das nach frankoprovenzalischer Art erhaltene freie *a*, durchaus stimmt.

β) im mittelbarem Wortauslaut vor *r*, *l* und vor Konsonantengruppen:

Der Zusammenfall der Präsensendungen *-ent* und *-unt* ist bereits für das Gallolat. des 4. Jahrhunderts durch *respondunt(ur)* und *vadent* = *-unt* der Peregrinatio (s. Wölfflin, AlLex. IV, S. 61) gesichert, so dafs das von Bonnet S. 429 aus Gründen der Formenlehre erklärte *retenunt(ur)* bei Greg. Tur. mit gröfserem Rechte wohl lautlich gedeutet wird, wie denn auch Fredeg. (Haag S. 888) mehrfach die Schreibung *-ent* für *-unt*, die Leg. Al. 104, 9 ein *solunt* für *solent* kennen.

Für unseren Text wird die eingetretene Verdumpfung von *-unt* und *-ent* > *-ənt* bestätigt durch die Schreibungen

von *e* als *u*

10_4 *Aperti sunt . enidunt . patunt*; 33_4 *Persuadunt: inortant.*

von *u* als *e*

3_4 F 254 *Urguent(ur): uexantur . punientur*; 28_4 *Inlicent* (= *illiciunt*): *inplicant.*

3_2 *Consistent* (Vlg. *-unt*): *manent ł sunt*; 22_4 *Cenobite: commune uiuent*; 28_3 *Inrigant: infundent.*

2. Vokale der Pänultima.

§ 20. *a* der Pänultima.

Die schon vlglat. eintretende Synkope der Verbindungen *l-p*, *l-d*, *l-t*, *l-m*, *r-d*, *r-m*, *s-t* bezeugen die Formen

5_4 F 373 *Ictus: co*l**pus**; 12_2 F 612 *Colafis*: *co*l**p***is*.

In

20_3 F 845 *Aldipem* (l. *Adipem* nach Bess. 54.): *al***au***es*[1] < vlglat. *ắlĭpe*.

ist aus mir unbekannten Gründen diese frühe Synkope nicht erfolgt. Eine solche unsynkopierte Form entspricht durchaus dem afranz. *auve* (s. Wortbest. s. v.) gegenüber der Regel nach zu erwartenden **aup*. Die gesetzwidrige Erhaltung des Zwischentonvokals ist gemeinromanisch: cf. sard. *abile*, bergam. *alef*, daher Schwan-Behrens' (§ 112) Ableitung des afranz. *auve* < **alva* die Schwierigkeit nicht behebt.

a der Pänultima fällt ferner, infolge früher Schwächung zu *e*, in Proparoxytonis. Unser Text belegt für diesen Lautwandel sowohl die Durchgangsstufe der Reduktion zu *e* in

11_2 F 526 *Segregat: sep*e*rat*

als auch den bereits eingetretenen Schwund in

20_1 F 821 *Cymbalis: cym*bl*is*.

§ 21. *e* der Pänultima.

Die Neigung des zwischentonigen *e*, im Hiat sich zu *i* zu verengen, bekunden die Schreibungen der Lemmata

5_2 F 355 *Naus*i*am*; 20_1 F 828 *Ab*i*o*.

Im Hiat nach *k*, *t* hat sich das aus dem *e* entstandene *i* durch Assibilierung mit *k*, *t* zum Lautwert *ts* verschmolzen:

6_3 F 411 *Sindones: lin*ci*olos*; 12_2 F 621 *Sindone: lin*ci*olo*,

worin *linci-* nach § 49β im Munde des Glossators einer Lautung *lents-*, nicht etwa *lentsį-* entspricht.

Im Hiat nach *r* ist das aus dem *e* hervorgegangene *i* zu *į* = *v* mit dem im Texte bereits erreichten Lautwert (s. § 62) *d'ž* oder *dž* geworden in

24_4 F 896 *Eburneis: iuor*gi*is*,

entsprechend einem afranz. **evorge* < *eboreu*, statt dessen sich nur in nicht völlig volkstümlicher Entwicklung, d. h. mit Hereinziehung des *i* in die Tonsilbe, *ivoire* findet (cf. § 22).

Synkope des *e* ist eingetreten in den Plusquamperfekten

4_1 F 275 *Suggerat* (bessere in *Suggesserat*, s. Bess. 5.): *dixerat* . *ort*ar*et* = **hortaverat*; 23_4 F 886 *Diferbuerat: exbu*lir*et* = *exbullierat*; 38_3 F 1132 *Transfretauit: trans al*ar*et* = *ambulaverat*.

---

[1] Die Schreibung *al*au*es* mit zwischentonigem *a* ist eine umgekehrte infolge der Schwächung von zwischentonigem *a* > *e*, wie z. B. in dem danach zugeführten *sep*e*rat*.

§ 22. *i* der Pänultima.

Im Hiat nach *r* ist Fall des zwischentonigen *i* eingetreten im Suffix *-arius*, *-aria*:

30_2 *Lacinium: laniare = laciniaria*, s. Wortbestand s. v.; 37_3 F 1096 *Sortilegus: sorcerus < sortiarius.*

Über die Bedeutung dieses Schwundes des *i* für die Lokalisierung des Denkmals s. § 4.

Gegenüber der afranz. erbwortlichen Entwicklung des *i* im Hiat nach *r > rį > ry > rdž* (s. § 21) findet sich bereits die halbgelehrte Hereinziehung des *i* in die Tonsilbe in

22_4 *Coire* (bessere in *Scoire*, s. Bess. 56.)*: purgamentum ferri ł alicuius metalli = Scoriae.*

Infolge der eintretenden Assibilierung verschmilzt das *i* im Hiat nach *k*, *t* mit diesen Konsonanten zur Affrikata *ts*:

16_2 *Dolus: fallace = -cia*; 20_1 F 829 *Auortiuus: auortetiz = abortaticius*; 28_4 *Inlicent* (= *-ciunt*)*: inplicant*; 31_2 F 997 *Minas: manaces = minacias.*

Zur Vermeidung affrizierter Aussprache erscheint daher im Lemma gelegentlich in der Schrift *e* statt *i* im Hiat, so 30_3 *Lapatei: genus erba*; 34_3 *Prospiceant: prouideant.*

Der lautgerecht eintretende Fall des zwischentonigen *i* wird möglicherweise bezeugt durch

5_2 F 353 *Metuitu* (Vlg. *-to*)*: temto* = vlglat. *tẹmẽto* statt lat. *timẽto* infolge Übertritts des Verbs zur 3. Konj. entsprechend altcat. *tembre*; s. Formenl. § 121.

Die dieser Verstummung voraufgehende Durchgangsstufe der Reduktion des *i* belegen

2_2 F 148 *Infecunda: sterelis* (cf. rtr. *stierl*); 7_2 *In competis:* Vlg. *-pitis*; 8_4 *condetor traconitidis*; 9_1 *similitudene* (*-ene* gebessert in *-ine*),

denen sich in umgekehrter Schreibung die Lemmata

1_1 F 19 *Uegitat: portat*; 24_4 *Eligans*

anschliefsen.

§ 23. *o* der Pänultima.

Synkope des zwischentonigen *o* ist eingetreten in

22_4 F 882 *Culicet: culcet,*

wozu cf. Form. Merow. S. 253, 11 *conculcare = concollocare.* Auch Lemma tritt Synkope zu Tage in

20_2 F 847 *Anchro* (= *ancora*)*: serricellus.*

Die dem Fall des *o* vorhergehende Stufe der Abschwächung des *o* bezeugt das Lemma

22_4 F 882 *Culicet: culcet,*

interessant als Beleg einer von Foerster, Zs. III, S. 503 erschlossenen



Durchgangsform zur Erklärung des afranz. *ǫ* dieses Wortes. Cf. auch it. *coricare*.

Ein sekundärer Zwischenvokal *o* scheint entwickelt in der Glosse

22_3 F 879 *Crebro: criuolus*,

deren Lemma wie Interpretament Formen des lat. *crībrum* „Sieb" aufzeigen.[1] Aufser durch die Dissimilation des zweiten *r* > *l* ist die Form der Sprache unseres Glossators charakterisiert durch einen Wandel des intervokalen *bl* > *vl*, welchen Lautwert ohne Zweifel die Konsonanten der Gruppe *-uol-* haben darstellen sollen, wobei einstweilen unentschieden bleibt, ob auch dem zwischentonigen *o* eine lautliche oder nur eine eine graphische Bedeutung zukommt. Diese beiden Kennzeichen der Form *criuolus* haben offenbar Diez, ARGloss. S, 42, veranlafst sie zu einer Form *crieule* im Glossar von Douai

Crebrum: crieule

in Beziehung zu setzen, mit der sie jedoch nur diese beiden Kriterien des Konsonantismus gemein hat, während das Verhältnis der Tonvokale beider Formen zueinander eine Prüfung erfordert.

Die Form *crieule* kann nur erklärt werden aus jener mundartlichen Sonderentwicklung eines Teiles der Pikardie, die aus dem Diphthongen *iu* den Triphthongen *ieu* entstehen läfst; *crieule* ist also eine dialektische Seitenform des Typus *criule* < *crivle*.

Damit wäre die ursprüngliche Übereinstimmung der Form *crieule* und unseres *criuolus* dargetan hinsichtlich der Dissimilation des zweiten *r* > *l*, des erbwortlichen Wandels *bl* > *vl* und des Tonvokales *i*. Eine hieraus etwa gefolgerte Identität der beiden Formen bestätigt sich indessen bei näherem Zusehen nicht. Nach § 39*α* nimmt unser Text teil an der Mundarten des Nordens, Nordostens und Ostens eigenen Vokalisierung des aus vorkonsonantischen *b* der Gruppen *pl*, *bl* etc. entstandenen *v*, und zwar sichert er dieser mundartlichen Entwicklung für den Ausgang des 8. Jahrh. bereits eine Phase *ul*, nicht mehr *vl* (s. ibd.). Hätte unser Schreiber nun die *crieule* entsprechende Form des 8. Jahrhunderts zu schreiben gehabt, so mufste diese unter allen Umständen bei ihm erscheinen als *criulus* mit dem Lautwert *kriulǝ*. Demgegenüber soll das *o* seiner Wiedergabe dem voraufgehenden *u* höchstwahrscheinlich den Wert eines Spiranten *v* (an sich möglich wäre auch *f* durch Auslautsverhärtung) sichern, d. h. das Wort *cribrum* hat in unserm Texte sein *br* > *bl* > *vl* nicht vokalisiert, wie nach *stupulus* > *stǫulus* (cf. § 39*α*) zu erwarten wäre, sondern sein *v* erhalten.[2] Die von Diez a. a. O. vermutete Identität von *criuolus* und *crieule* kann daher nicht aufrecht erhalten werden.

[1] Über Lautwert und Verbreitung von *Crebro* s. § 10.

[2] Auf Dialektmischung im Texte kann hieraus mit Sicherheit nicht geschlossen werden, da *stupulus* und *cribrum* sich schon afranz. durchaus nicht allenthalben nach der Lautlehre der betreffenden Mundart entwickeln, was die Tafeln *éteule* und *crible* des A. L. aus den Patois vollauf bestätigen.

Obwohl die Form *criuolus* damit hinreichend bestimmt ist, kann sie als Beitrag zur Lokalisierung nicht dienen, da infolge starker Veränderungen des Wortes in den Mundarten die Tafel *crible* des A. L. zu keinem bestimmten Ergebnisse führen kann.

§ 24. *u* der Pänultima.

Den Schwund des *u* im Hiat nach mehrfacher Konsonanz schon im Vlglat. bezeugen in unserm Texte

11_1 F 502 *Ofendas: abattas* = *adbattuas*; 32_4 F 1012 *Offendas: abattas*; 34_3 *Procaciter: presumptose* [neben 34_2 *Procaciter: presumptiose*[1]],

woran sich als umgekehrte Schreibung

19_3 *Eructuabunt: ructabunt*

schliefst.

Auf Fall des Hiatus *-u* auch nach einfacher Konsonanz weist

34_3 *Perpetis: perpetuis.*

Für die eingetretene Synkope des zwischentonigen *u* bietet einen einzigen direkten Beleg

37_3 F 1097 *Stipulam: stulus* < **stupulus*,

zu dessen Entwicklung man § 39*α* vergleiche.

Voraussetzung ist voraufgegangener Eintritt der Synkope für den Lautwandel von *-t(u)l-* > *-k(u)l-* in

14_2 F 700 *Institis: fasciolis ł nasculis* (entsprechend got. **nastila*, s. Wortbest. s. v.); 15_2 *tela . sagitta . lacula . arma* (s. Bess. 74., = german. *latt-* + *ula*, s. Wortbest. s. v.),

über den Lautwert welcher Gruppe im § 64*δ* gehandelt ist.

Die der Verstummung vorausgehende Reduktion des zwischentonigen *u* bekundet seine Bezeichnung durch *e*, *i* und *o* in

19_1 *In guttere: in gule . in fauces*; 11_2 F 540 *Clibanus: furnus ł mutile* = *modulus*[2]; 1_4 F 89 *Femur: coxa ł cingolo qd̄g̃*; 4_1 F 266 *Coturnices: quacoles* und 18_4 F 801 *Coturnix: quaccola* gegenüber 22_3 F 877 *Coturnices: quacules*, 5_3 F 362 *Scopoli: saxa eminentia*; 15_2 *Consolens: preuidens*; 15_3 *Sanum: incolomem*, 20_2 *Aceruus: comolus* (u über o); 37_2 *Sospis: incolomis*,[3]

denen sich in umgekehrter Schreibung

10_1, 34_2 *Peribulum: deambulatorium*

anschliefst.

---

[1] Statt des geschwundenen *u* ist ein analogisches *i* aus dem Verbalsubstantiv auf *-tio* eingedrungen in den (auch schon spätlat.) Formen 20_2, 38_2 *presumptiositas*; 34_2, 38_1, 38_4 *presumptiose.*

[2] S. § 19*α*.

[3] 6_4 F 416 *Gerule: baiole*, 21_2 *Baiolans: portans* kennen *o* bereits in lat. Nebenform.

C. Vortonvorkale.

1. Nachnebentonige Vokale.

§ 25. Nachnebentoniges *a*.

Die Analogie mit *a* der Ultima im unmittelbaren Wortauslaut (s. § 18) macht a priori wahrscheinlich, dafs die Verdumpfung des nachnebentonigen *a* zu *ə* in der Sprache des Glossars bereits eingetreten ist. Diesen Schlufs bestätigen zahlreiche Schreibungen dieses *a* als *e*:

10_1 *Pentecontarcos*; 20_1 F 829 *Auortiuus: auortetis = abortaticius*, 20_2 *Ireticius* (bessere aus Hs. *Areticius*, s. Bess. 53.)*: iracundus*; 34_2 *Pentecontarcus: quinquagenarius*; 36_2 F 1069 *Ruga: fruncetura*, s. Wortbest. s. v. *hrunkjatura*.

Als *e* erscheint nachnebentoniges *a* ferner im Lehnworte *anatiare* < german. *anatjan* (s. Wortbest. s. v.) in

8_3 F 452 *anetsauerunt*[1]; 11_1 F 510 *anetsauerit*; 14_1 F 697 *anetsauerunt*, 16_2 F 722 *anetsatus*; 20_1 F 831 *anetsauerunt*,

worin es durch Stammausgleich auch in die stammbetonten Formen dringt (s. § 76).

Die Schreibung des *a* als *o* in dem Lemma

3_2 F 230 *Nazorei: sanctificati*: Vlg. *Nazarei*

darf wohl in Zusammenhang gebracht werden mit einer gewissen vokalharmonischen Neigung bei der Aussprache hebräischer Namen der Bibel, wie sie sich z. B. in *Salamon* statt *Salomon* bei Fredeg. (s. Haag S. 851[2]) ausdrückt, und die naturgemäfs eine Unsicherheit des Schreibers in der Bezeichnung der zwischentonigen Vokale solcher Fremdwörter hervorrufen mufste.

§ 26. Nachnebentoniges *e*, *i*, *o*, *u*.

α) in afranz. synkopierender Stellung (s. Schwan-Behrens, § 80, 2a).

Der erfolgte Eintritt der Synkope erhellt aus den folgenden Glossen:

ĭ ist gefallen in

7_3 F 437 *Onerati: carcati*; 19_1 *Abomnationem*[1]*: obprobrium . dispectionem*; 22_2 F 870 *Cimex: cimcella*, s. Wortbest. s. v. *cimicella*; 30_2 F 980 *Limitem: limptarem = limitare*, s. Wortbest. s. v.; 30_2 *Lacinium: laniare* < *laciniaria*, s. Wortbestand s. v.; 32_4 F 1019 *Onustus: carcatus*; 34_2 F 1050 *Polito: limtario* (bessere in *limtato* nach Bess. 75.) = *limpidato*; 39_3 F 1152 *Umanus: omnici = hominicius*, s. *homni = homini* Form. Marc. 77_{14}.

[1] So Stalzer, Hetzer; F *anetiauerunt*.
[2] „eine im Mittelalter sehr verbreitete Schreibung".

[1] Dieses Beispiel insofern am wenigsten beweiskräftig, als von den 6 gleichartigen Strichen nebeneinander (*min*) beim Kopieren der Vorlage leicht einer wegbleiben konnte. (W. Foerster.)

Als umgekehrte Schreibung erklärt sich hieraus

20_3 F 847 *Anchro: serricellus* = lat. *sarc-ellum*, s. Wortbest. s. v.

ŏ ist gefallen in

21_2 F 835 *Arbusta: arbriscellus*; 30_2 F 982 *Lepusculus: lepriscellus.*

ŭ ist gefallen in

20_3 F 849 *Aculeus: aculionis* = *acūcūlio(nis)*, s. Wortbest. s. v. und § 64 *ð*; 33_4 F 1030 *Profectus: alatus* (= *ambulatus*) . *factus*; 38_3 F 1124 *Transgredere: ultra alare*; 38_3 F 1132 *Transfretauit: trans alaret*; 38_3 F 1133 *Transiliuit: trans alauit.*

Im Hiat ist ŭ über ų geschwunden in

8_3 F 455 *Mutuo acceperam . inprūtatū habebam*[2] = *inprōmutūatum*; 17_2 F 758 *Mutuare: inprūtare.*

ū ist gefallen in

3_4 F 255 *Conspsam*[3]: *pistritam* = *pistūritam*; 8_3 F 455 *Mutuo acceperam: inprūtatū habebam* = *inpromūtuatum*; 17_2 F 758 *Mutuare: inprūtare,*

nachdem es zuvor den in § 14 besprochenen gemeinromanischen Umlaut des ō zu ū bewirkt.

Die der Synkope vorangegangene Durchgangstufe der Verdumpfung zeigt das unerbwortliche Sprachgut der folgenden Lemmata:

9_4 F 487 *Modolamine*; 10_2 *Abolende* = Vlg. *abolitœ* (s. § 72); 11_4 *Postolare*; 13_4 F 690 *Contemeliam*[4]; 15_3 *Corpolentior*; 16_1 *Fraudolentia*; 18_1 *Fulgorationes*; 25_1 *Ethemoloia: origo uocabulorum*; 37_4 *Scrupolositas*; 38_4 *Turbolentus,*

woraus sich als umgekehrte Schreibungen erklären

1_4 *Cerimonias*; 4_2 F 292 *Acitabulum: quasi achitiferum*[5], 5_3, 5_4 *Internitione*; 9_3 *Uicinorum: uiginti pedes*; 19_1 *Internicionibus*; 28_3 *Internitionem*, 39_4 F 1154 *Ualitudo.*

Die gleiche Reduktion statt des für Erbworte zu erwartenden Schwundes zeigen auch die trotz ihrer Verwendung als Interpretamente nicht erbwortlichen[6]

4_1 *Erit ei seruus in seculum id usque ad annum iubeleum*; 8_4 *Sospitate: incolometate*; 26_1 F 907 *Flagremus: oderemus* (ähnlich *oderatus* bei Greg. Tur., Bonnet S. 131 Anm. 4)[7].

---

[2] *-bam* aus *-bem* gebessert; F *-bē.*

[3] So Hs.; F *-sparsam:* Vlg. *-spersam.*

[4] *o* in 14_2 *Baiolabatur* kennt schon eine lat. Nebenform.

[5] Anders deutet das *i* statt *e* hier Koegel, s. Germ. Lautl. § 85, 3.

[6] In dem erbwortlichen (s. Wortbest. s. v.) *exheredetauit* der unter Bess. 12. behandelten Verschmelzungsglosse zeigt die Schreibung nur Reduktion statt Synkope im Gegensatz zur Sprache des Glossators, wohl unter Einflufs des ihm bekannten *hereditas.*

[7] *e* in 18_4, 19_2 *intellegentiam*, 22_1, 22_4 *intellegentius* schon in lat. Nebenformen.



Durch Stammesausgleich ist ein an sich in Synkopestellung befindliches *ĭ* gehalten in dem Partizipium

20_1 F 829 *Auortiuus: auorletis ł alianatus a luce*

in einer Schreibung und Lautung *a*, die einer auch sonst (s. § 28f.) bezeugten Neigung unseres Textes entspricht, tonschwache ursprüngliche *ẹ* und *ę* besonders vor *n* zu öffnen.

In von der lat. abweichender Schreibung erscheinen nachnebentoniges *e*, *i* im Hiat in

4_4 F 329 *Abgetarii: carpentarii*; 22_2 F 869 *Caligas: calciarius* (= *-os*).

Davon ist das *i* < *e* in *calciarius* durch eintretende Assibilierung mit dem vorhergehenden *k* zur Affrikata *ts* (nicht etwa *tsį*) verschmolzen, s. § 65 *β*.

Ob die Schreibung von *-ie-* als *-ge-* in *Abgetarii*, einem unvolkstümlichen Lemma, auf einen Aussprachewert *dz'* oder *dž* hinweist, wie man nach § 62 annehmen könnte, oder ob nur ein Fall rein mechanischer Vertauschung graphischer Symbole vorliegt, die in erbwortlichen Elementen den gleichen Lautwert bezeichneten, dürfte sich mit Bestimmtheit schlechterdings nicht entscheiden lassen.[8]

β) in afranz. nicht synkopierender Stellung.

Den in seiner Sprache erhaltenen Vokalen wendet der Schreiber, wie wir schon öfter bemerkten, gröſsere Sorgfalt in der Bezeichnung zu, als den darin verstummten Vokalen (s. z. B. § 19 *α*), deren korrekte lat. Schreibung ihn wenig kümmert.

Wir dürfen nach dieser Beobachtung erwarten, daſs unser Text im Ausdruck der Vokale in dieser Stellung sich ziemlicher Genauigkeit befleiſst. In der Tat finden wir nur 2 Fälle, in denen die Bezeichnung des Vokals von der lat. abweicht, nämlich

3_2 F 231 *Ingrauiscente: adgrauante*,

offenbar eine umgekehrte Schreibung infolge des allgemeinen Wandels von lat. *ĭ* > vlglat. *ẹ*, und

19_2 *Pronantiaui: dixi . locutus fui*,

worin wohl ein Hinweis auf den besonderen Fall der afranz. Erniedrigung des schwachtonigen *ŭ* + *Nasal* + *Konsonant* > *ə* + *Nasal* + *Konsonant* (wie *voluntarius* > *volentiers*, s. Foerster, Zs. XIII S. 534) zu erblicken ist. Damit scheint dieser Wandel schon für das 8. Jahrhundert gesichert.

2. Vortonvokale der anlautenden Silbe.

§ 27. *ị* der Anlautsilbe.

Gemäſs der afranz. unveränderten Erhaltung erscheint der Laut in der Schrift im allgemeinen als *i*.

[8] Beachte auch den Übergang von *e* + *i* + *Voc.* > *i* + *Voc.* in 9_1 *Pliades: stelle ...*; 10_1 *Redierunt: receperunt . reuocauerunt* (= *Redegerunt*).

Eine Ausnahme bildet

26_2 *Ferie noncupate sunt qđ sit in eis nobis tempus dictionis iđ in deuino ł uno anno* (bessere in *umano* nach Bess. 60.) *offitio*, worin in *deuino* das lat. ī der Anlautsilbe durch Dissimilation vor dem ī der Tonsilbe zu *e* geschwächt ist, in völliger Übereinstimmung mit afranz. *devin.*[1]

Als *e* erscheint *i* aufserdem in

10_3 *Deiestos: ordinatos . dispositos*: Vlg. *digestos*

infolge Durcheinandergeratens der Präfixe *di-* (resp. *dis-*) und *de-*, das schon „in der späten Kaiserzeit“ nachweist Seelmann, S. 62, und von dem zahlreiche Beispiele aus unserm Texte im § 28 aufgeführt sind.

§ 28. ẹ < lat. ĭ, ē der Anlautsilbe.

Die allgemeine Unsicherheit im Gebrauch von *i* und *e* infolge des Zusammenfalls von lat. ĭ, ē > vlglat. ẹ, für die wir im § 8 Beispiele unter dem Hauptton fanden, zeigt sich auch in dieser Stellung in

nebentonig	vorhaupttonig
	5_1 F 347 *Pabula: uīsica*[1]; 16_2 *Senopide: genus coloris*; 39_4 F 1159 *Uīxillum: signum*.

Aus demselben Grunde, vielleicht unter Hinzutritt des am Schlufs von § 27 erörterten, erklären sich die die Schreibungen

nebentonig	vorhaupttonig
13_4 *dīliciose*; 18_3 *dīspectionem*; 23_3 *Dīspondebatur.*[2]	4_1 F 262 *dīmersi*; 8_4 *Dīfosus: transfixus*; 14_3 *dīstructa*; 19_1 *Deploide*; 19_3 *dīstitui*; 22_1 *Contemptus: dīspectus*; 23_4 *Dīscribere*; 37_3 *Spretis: dīspectis*.

Als *o* erscheint vortoniges ẹ̄ des Präfixes *de-* dagegen in

4_1 F 273, 14_1 F 695 *In ore gladii: in douoratione gladii*,

zu welcher Vokaltrübung der folgende Labial (cf. it. *dovinare*) um so leichter Veranlassung geben konnte, als das ọ́ der stammbetonten Formen des zugehörigen *devorare* einen solchen Wandel begünstigen mufste. Dafs dieses *o* sich im Afranz. nicht erhalten hat, dürfte seinen Grund wohl darin haben, dafs in andern Kompositis unter andern Lautverhältnissen das Präfix *de* in Laut und Gefühl als solches

[1] Diese volkstümliche Form ist dem Schreiber gegen seinen Willen aus der Feder geflossen, wie daraus hervorgeht, dafs er sie nachträglich in *diuino* geändert hat.

[1] *līniuit* in 15_3 *Placauit: līniuit* und sonst mehrfach zu einer schon lat. bekannten Nebenform (*de*)*linire*.

[2] Das sonst hier aufzuführende *des-* in 6_3 F 408: *Jaciens: desiactantes* liest Stalzer *Jaciens*^{tes}*: iacentes*. Die Hs. läfst beides zu.

erhalten blieb und analogisch auch in *devoráre* wiederhergestellt wurde.

Von Bedeutung ist der Wandel des vortonigen *ę* zu *a* in

2_1 F 131 *Minatur: manatiạt* zu lat. *minaciae* (s. Wortbest. s. v.); 8_4 F 463 *Onager: asinus saluaticus*; 20_1 F 825 *Aper: saluaticus porcus*; 23_4 F 889 *Desidia: pagritia*; 31_2 F 997 *Minas: manaces* < *minacias*; 38_3 F 1122 *Tedet: anoget* < *inodiat*,

da er eine mundartliche Entwicklung darstellt, die in einigen Fällen (so von unseren Belegen in *sauvage*, *paresse*) im Schriftfranz. Eingang gefunden hat. Eine lokale Abgrenzung der Verbreitung dieser Erscheinung, von der sich übrigens schon vor unserm Denkmal Spuren auf franz. Boden nachweisen lassen in einem *antegretate* der Merowingerurkunden (Tardif 26, 19)[3], wage ich nicht zu geben, da in Fragen der Vortonentwicklung die für das Afranz. sonst ausschlaggebenden gereimten Texte naturgemäfs im Stiche lassen und auch das mir zur Zeit vorliegende Material des A. L. infolge des überaus häufigen Verstummens der Vortonvokale im Laufe der späteren Entwicklung keine sichere Handhabe bietet. Wir begnügen uns daher mit der Feststellung, dafs dieses mundartliche Vorton-*a* < *ę* vorwiegend ein Kriterium nördlicher und nordöstlicher Dialekte darstellt.

Im Hiat nach *d* erscheinen *e*, *i* mit dieser Konsonanz verschmolzen in der Schrift als *i* in

28_4 F 963 *Juger: iornalis* < *diurnalis* (s. Wortbest. s. v.) 28_2 F 947 *Imum: qđ iusum* (= *deórsum*) *est*,

mit einem Lautwert *dz'* oder *dž* (s. § 62), dessen teilweis andere Provenienz (s. ibd.) den graphischen Ausdruck durch einfaches *i* erklärt.

§ 29. *ę* = lat. *ĭ*, *ae* der Anlautsilbe.

Durch den Zusammenfall von lat. ī, *ĭ* und *ĕ* in schwachtoniger Silbe zu *ę* erklärt sich hinreichend die Tatsache, dafs auch lat. *ĕ* in der Schrift einigemale als *i* erscheint, so in

14_1 *Mirrela*[1]: Vlg. *metretas*; 24_4 F 896 *Eburneis: iuorgiis*; 33_4 F 1029 *Parris* (F. „l. *Porris*): *genus liguminis.*

Die schwachtonige Gleichwertigkeit mit lat. *ī*, *ĕ* läfst uns erwarten, dafs, wie ursprünglich *ī*, *ĕ*, so auch vortoniges ursprüngliches

[3] Cf. dazu auch Gloss. Cass. *mantun*.

[1] Doch hier nicht unbedingt sicher, da die Glosse nach 13_1 F 660 *Mirratum: amar(ic)atum* (Vlg. *myrrhatum*) abgeändert ist (s. Bess. 41—42.), wobei ein vielleicht ursprüngliches *e* der Anlautsilbe korrigiert werden mochte.



ę vor gewissen Konsonanten den mundartlichen Wandel zu *a* (s. § 28) durchmacht. Diese Vermutung erheben zur Gewifsheit die direkten Schreibungen

6_2 F 404 *Poplite: iuncture ianiculorum.*

3_2 *Carastas: serpens cornutus*: Vlg. *cerastas*,

denen sich als umgekehrte

20_3 F 847 *Anchro: serricellus* = lat. *sarcellum* (s. Wortbest. s. v.)

anschliefst.

Bedeutungsvoll ist davon nur *ianiculorum*, da der Übergang des vortonigen *e* > *a* vor *r* keine dialektische Sonderentwicklung darstellt, s. Ullmann, R. F. VII S. 182:

„Das Romanische weist den Übergang von unbetontem *e* vor *r* und gedecktem Nasal zu *a* vereinzelt auf dem ganzen Gebiet, mit Ausschlufs des Rumänischen, auf.“

So finden wir in der Tat neben *marcare* < *mercari* der Form. Merov. (S. 107, 11), neben *marcado*, *marcadus*, *marcatus* auf franz. Gebiet (von 710 ab, s. Schuchardt, Vok. I, S. 209) Beispiele dieser Art in Ravenna schon im 6. Jahrhundert (s. Schuchardt ibd.).

S. auch die Ausführungen über die Entwicklung von haupttonigem ę zu *a* vor *r* + Kons. im § 9.

§ 30. ǫ = lat. ŏ der Anlautsilbe.

Auf den afranz. Wandel des vortonigen freien ǫ vor oraler Konsonanz zu ọ, dem spätern *u*, dürften mit einiger Sicherheit zu deuten sein die Schreibungen dieses ursprünglichen ǫ als *u* in

16_2 F 721 *(Con)pusuerunt: exposuerunt.*

34_2 *Pulepta: farina*,

wenngleich die Möglichkeit, dafs der Schreiber sich eines *u* auch zum Ausdruck eines noch offenen *o* bedient hätte, keineswegs ausgeschlossen scheint, da auch haupttonig ein graphischer Ausdruck von ǫ durch *u* vorkommt (s. § 12).

Dem gedeckten ǫ der Anlautsilbe vor oraler Konsonanz sichert das Fehlen jeder Bezeichnung durch *u* durchaus den auch afranz. Wert ǫ.[1]

Vor Nasal scheint die afranz. Verengung des ǫ > ọ bereits eingetreten nach Ausweis von

[1] In 8_2 *Matarium* (statt Hs. *Maturium* nach Bess. 20.)*: nauium*: Vlg. *mortariola*, dessen *r* verstummt wäre nach § 67, im *a* der Anlautsilbe eine Wiedergabe des vielleicht durch das *r* besonders offen gewordenen ǫ (s. § 29) zu sehen, wäre nicht gerade unmöglich; doch hat eine paläographische Deutung des *a* als verlesenes *o* mit angehängtem *r* der Vorlage wohl mehr Wahrscheinlichkeit für sich.



14_3 F 706 *(Re)cu̅ntiliabat: pacabat*: Vlg. *reconciliabat*, während die übrigen Belege dieser Art, wie

28_4 *Iniunctum: cu̅mmendatum*; 31_4 *Miscere: cūmiscere*; 31_2 *Mentionem: cūmemorationem*; 36_3 *(Re)cu̅npensare: retribuere.* 10_2 *Conatum: ... cu̅mmotum*; 22_2 *Cu̅mmertium: pretium*; 22_3 *Cu̅mmune: inmunde*; 28_2 F 944 *Imperat: cūmendat*; 29_1 *In cu̅nspectu meo: ante me*,

insofern nicht unverdächtig sind, als die Schreibung *u* in dem hier ausschliefslich vorliegendem Präfix *con-* ein Ausflufs des Rekompositionsbestrebens (s. Formenl. § 122) sein könnte.[2] Ähnlich erscheinen alle Komposita mit *con* in der Schreibung mit *u* z. B. in den Leg. Al. (Schröder S. 40).

§ 31. *ọ* = lat. *ŏ*, *ŭ* der Anlautsilbe.

Dem allgemeinen Zusammenfall von lat. *ŏ*, *ŭ* in vlglat. *ọ* entspringt ein Schwanken in der Bezeichnung, und zwar erscheint

vor oraler Konsonanz nur *o* für *u* nicht *u* für *o*:

20_1 *Amenissimus: iocundissimus.* 10_1 *Fausta: iocunda*; 19_1 *Jocundus: letus*; 30_2 *Litum: lotatum . uunctum* (s. Bess. 70.),

vor nasaler Konsonanz *o* für *u*, *u* für *o*:

2_1 F 124 *Auctum: comulatum diuitiis*; 19_4 F 818 *Prūptuaria: cellaria*,

beides Fälle, die für die Vortonentwicklung nichts besagen, da in *comulatum* die Möglichkeit eines Stammausgleichs besteht, während *Prūptuaria* eine Bildung zur Wurzel *prompt-* ist, zu deren weitverbreiteter Schreibung als *prumpt-* s. § 14.

Der Lautwert des *ọ* war daher wohl vor oraler und nasaler Konsonanz, wie afranz., *ọ*.

§ 32. *ụ* = lat. *ū* in Anlautsilbe.

Zur Erhaltung des vortonigen *ụ* in seiner hohen Artikulation im Franz. stimmt durchaus, dafs ein *o* statt *u* in der Schrift nur in unvolkstümlichen Wörtern erscheint, für deren Wiedergabe der Schreiber in seiner Sprache keinen Anhaltspunkt fand:

22_1 *C$\overset{u}{o}$riosus: qui multum cupit scire*; 26_2 *Ferie noncupate qđ . . .*; 34_2 F 1046 *Pomelio: nanus*,

wie wir denn in solchen Fällen auch Schreibungen von *ụ* unter dem Hauptton als *o* in § 16 fanden.

---

[2] Auch in *Recu̅ntiliabat* liegt selbstverständlich Zusammensetzung mit dem Präfix *con-* vor, deren sich der Schreiber jedoch sicher nicht mehr bewufst ist; andernfalls hätte er, da das Wort *concilium* ihm bekannt sein mufste, wohl kaum den Schreibfehler *-ti-* für *-ci-* (s. § 65 *δ*) gemacht.

§ 33. Prosthese.

Von der seit dem 2. Jahrhundert inschriftlich belegten Prosthese vor *s impurum*, die im Lat. der Merowingerurkunden fast regelmäfsig auftritt (Arbois de Jubainville, Rom. I S. 319), auch bei Fredeg. (Haag S. 859) häufig ist, weist die Schreibung unseres Denkmals keinerlei direktes Zeugnis auf, so dafs man zunächst versucht ist, an eine Herkunft aus denjenigen Teilen des franz. Sprachgebietes zu glauben, die bis auf den heutigen Tag das *s impurum* ohne Vorschlag erhalten. Diese Annahme wäre um so natürlicher, als das Fehlen der Prosthese ein ausschliefslich östlich-nordöstlichen Mundarten eigenes Kriterium darstellt, für welche wir ja unsern Text auch aus andern Gründen (s. § 75) in Anspruch nehmen müssen.

Ein solcher Schlufs auf die Erhaltung des *s impurum* aus der Nichtbezeichnung des Prosthesevokals in der Schrift müfste jedoch kühn genannt werden, da das von uns schon öfter festgestellte Streben unseres Schreibers nach Korrektheit in der Wiedergabe der lat. Form ihn abgehalten haben könnte, den Vokalvorschlag seiner Sprache mit zu fixieren. Dieser Verdacht wird zur Gewifsheit, wenn wir mehrfach die lat. Anlautgruppe *ex* + *Kons.* > vlglat. *es* + *Kons.* in der Schreibung *s* + *Kons.* finden in

20_1 F 826 *Aurire:* **scabare** = *excauare*, s. Wortbest. s. v.; 24_3 F 893 *Exaurire:* **scauare**; 37_2 F 1084 *Succendunt:* **sprendunt** — *exprehendunt*, s. Wortbest. s. v.,

die sich schlechterdings nicht anders deuten lassen als aus einem übergrofsem Eifer in der Vermeidung der infolge Prosthese für unlat. gehaltenen Anlautgruppe *es* + *Kons.* < *ex* + *Kons.*[1]

Eine Bestätigung für die Auffassung der eben angeführten Formen als umgekehrte Schreibungen liegt in der Tatsache, dafs unser Text lat. *ex* + *Kons.* > vlglat. *es* + *Kons.* ohne Bedenken mit *es* + *Kons.* wiedergibt, wenn die Verbindung *s* + dem betreffenden Konsonanten als lat. Anlautgruppe nicht vorhanden und die Möglichkeit einer Prosthese für den Schreiber daher ausgeschlossen ist:

39_4 F 1156 *Uecors:* **esdarnatus** = *ex-darnatus*, s. Wortbest. s. v.

Somit wäre die Prosthese für die Sprache unseres Denkmals unbedingt gesichert, was für die Lokalisierung unserer Glossen von nicht zu unterschätzender Bedeutung ist. Der A. L. zeigt die Erhaltung des *s impurum* bez. Formen auf prostheseloser Grundlage auf in einem Gebiete, das von der östlichen Wallonie (westlich bis Mundart 290 reichend) sich durch die Départements Meuse, Meurthe-et-Moselle nach Süden erstreckt bis an die Grenze der Départements Vosges und Haute-Saône. Trotz hie und da inner-

[1] 32_4 F 1015 *Opansa: extensa* (bessere in *Spansa* nach Bess. 53.?) wäre kein Beweis, da *spandere* statt *expandere* eine schon lat. frühe und weitverbreitete Nebenform ist.



halb dieses Bezirks auftretender einzelner Versetzungen mit prosthetischen Formen durch Einflufs des Schriftfranz. oder anderer Mundarten darf für dieses ganze Gebiet eine kontiguierliche Erhaltung des *s impurum* für das 8. Jahrhundert unbedenklich angenommen werden, daher es als Heimat unseres Denkmals nicht in Frage kommen kann (s. § 75).

II. Konsonantismus.

A. Orale Konsonanten.

1. Verschlufslaute und Spiranten.

a) Labiale.

§ 34. Labiale im Anlaut.

Der afranz. Erhaltung ihres Lautwerts entsprechend erscheinen in der Schreibung die anlautenden Labiale durch die lat. Zeichen ausgedrückt. Eine Ausnahme bildet

5_3 F 364 *Detestare:* p*lasphemare*,

das indes wohl weniger als Barbarismus, als vielmehr psychologisch zu deuten ist, indem hier dem Schreiber das *p* des Schriftbildes der Folgesilbe zu früh in die Feder floss.[1]

Die dem Gemeinromanischen gerecht werdende Entsprechung von lat. *v* durch *b* in

2_3 F 168 *Opilio: custos ouium ł* b*erbicarius*; 32_4 F 1018 *Oues:* b*erbices*

gegenüber lat. *vervec-* erklärt sich aus Angleichung an das in der Gruppe *-rv-* lautgerecht in *b* übergegangene *v* des Wortinnern, eine Angleichung, die um so leichter von statten gehen konnte, als das Vlglat. überhaupt Neigung bezeigte, anlautendes *v* in *b* übergehen zu lassen. Diese Tendenz, die Meyer-Lübke Gramm. I, § 416 nur für das Sp., Südit., Nordpg. und Prov. annimmt, hat auch auf anderen Gebieten Spuren einer gröfseren Verbreitung hinterlassen, wie denn z. B. im Rum. den Erbworten der ältesten Schicht lat. *v-* durchaus als *b-* zukommt, cf. z. B. arom. *boatsi* „Totenklage" < *vocem.* Auch auf franz. Boden zeigt sich gelegentlich ein ähnliches Schwanken in der Bezeichnung von anlautendem *v*: inschriftliche Belege s. bei Pirson S. 62; Greg. Tur. kennt ein *Batecanum* (Bonnet S. 166). Ob man deshalb, weil diese Lauttendenz auf franz. Gebiet sich nicht durchgesetzt setzt, derartige Schreibungen einfach als „anomalies" betrachten darf, wie dies Marchot S. 47, 50 tut, darf billigerweise bezweifelt werden.

Gr. anlautendem *π* entspricht ausnahmsweise, aber gemeinromanisch, ein *b* in

9_3 F 478 *Casidile*[2]*:* b*ustiola*: Ableitung mit Suffix *-iola* von

[1] Über eine andere Deutungsmöglichkeit des *p* statt *b* s. § 85 Anm. 4.

[2] So Hs. und auch F.'s Abschrift; in F.'s Druck *Cassidile* infolge Druckfehlers.

pyxida > **buxta* (belegt in einer Glosse als *bosta*, s. Landgraf, AlLex. IX S. 414) > franz. *boiste*,

vielleicht unter Einflufs der begrifflich nahestehenden *bulga*, *byrsa*?

Fall von anlautendem vorkonsonantischem π griechischer Fremdwörter bezeugt

11_2 *Seudo: falsi.*

Umgekehrte Schreibungen eines solchen *p* am unrechten Ort, wie z. B. im p*salliret: sallierit* der Leg. Al. (Schröder S. 19) kennt unser Text nicht.

§ 35. *-b-*.

Der bereits seit dem 2. Jahrhundert bezeugte Wandel von intervokalem *b* > *v*, den verwandte Texte reich belegen (s. Pirson S. 61, Bonnet S. 166, Haag S. 865 f.), wird für unser Denkmal gesichert durch die Schreibungen

5_1 *Contamina*uit*: dāna*uit: Vlg. *-bit*; 18_1 *Inproperabit: exprobra*uit *. prouoca*uit; 20_1 F 829 *A*u*ortiuus: a*u*ortetis*; 23_1 *Confitebitur . laudabitur ł confessionem da*u*at*; 24_4 F 896 *Eburneis: i*u*orgiis* < *eboreis*; 39_4 *Uibra*uit*: concutiet,*

denen sich als umgekehrte

20_1 F 826 *Aurire: sca*b*are* = *excauare* (anders Kluge, s. Wortbest. s. v.)

anschliefst. Ähnlich in Rz. 51 *labantur*, Hs. 50_1 *labatus* zu *lavare* und Schreibungen bei Fredeg. (Haag S. 866).

Vielleicht zur Vermeidung dieser vulgären Ausprache des *b* als Spirans bedient sich der Schreiber gelegentlich eines *p*, so in

38_3 *Ta*p*itudo: defectio*,[1]

womit sich *concupina* bei Fredeg. (Haag S. 862) vergleichen liefse. — Ganz besonders deutlich scheint er indes die korrekte Aussprache des *b* als stimmhafte Explosiva haben veranschaulichen zu wollen durch *pb* in

34_1 F 1039 *Pu*pb*is: puer inbarbis.*[1]

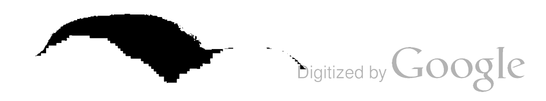
§ 36. *-p-*.

Den Übergang des intervokalen *p* über *b* > *v*, einen ausschliefslich auf das Franz. im engeren Sinne beschränkten Lautwandel, der schon für das 6. Jahrhundert gesichert ist (s. Pirson S. 61) bestätigen uns für unsern Text mehrfache Bezeichnungen des Lautes durch *v* oder, was nach § 35 dasselbe sagen will, durch *b*:

So erscheint *p* als *b* in

5_1 F 347 *Pa*b*ula: uisica*; 19_3 *To*b*azion: genus lapidis pretiosi*; 24_4 F 900 *Exocu*b*atis: exuacuatis.*

[1] Über eine andere Deutungsmöglichkeit des *p* bez. *pb* statt *b* s. § 85 Anm. 4.



p als *v* in

20_3 F 845 *Aldipem* (l. *Adipem* nach Bess. 54.): *alaues* (s. § 20); 38_4 F 1137 *Tugurium: cauanna* (über etymol. *-p-* dieses Wortes s. Wortbest. s. v.).

Da die Schreibung *v* auf Interpretamente (übrigens nur im Glossar II!) beschränkt ist, so dürfte die Schreibung *b* in den Lemmen wohl noch die ältere Stufe des Lautwandels, die stimmhafte Explosiva, darstellen.

Die Bezeichnung von *-p-* durch *v* in so früher Zeit ist von Interesse deshalb, weil verwandte Texte *-p-* nur als *b*, nicht als *v* schreiben, selbst wenn primäres *b* bei ihnen als *v* erscheint, so Fredeg. (Haag S. 861), so die Leg. Al. (Schröder S. 15).[1]

§ 37. *-v-*.

Nachtoniges *'-ve-* im Wortausgang erscheint in der Schreibung zwar noch als stimmhaft, mufs jedoch in der Sprache unseres Textes wegen des bereits erfolgten Verstummens der Ultimavokale (s. § 19) schon den Lautwert *f* angenommen haben:

2_2 F 156 *Tentoria: trauis*; 4_4 F 322 *Papilionis: trauis*; 34_1 F 1042 *Papilio: trauis.*[1]

§ 38. *-f-*.

Für das afranz. lautgesetzlich eintretende Stimmhaftwerden des intervokalen *f* liefert Greg. Tur. (Bonnet S. 165) Belege durch umgekehrte, Fredeg. (Haag S. 866) durch direkte Schreibung. Das Fehlen solcher Zeugnisse sowohl der einen als auch der andern Art in unserm Text kann bei der verhältnismäfsigen Seltenheit des *-f-* im Lat. rein zufällig sein und uns nicht abhalten, für das *-f-* die erfolgte Aufnahme des Stimmtons als Tatsache hinzunehmen. Zudem liefern die germanischen Elemente unseres Textes (s. Germ. Lautl. § 83) den Beweis, dafs der Wandel von *-f-* > *-v-* nicht nur bereits eingetreten, sondern sogar schon abgeschlossen ist.

§ 39. Vorkonsonantische Labiale.

α) die Gruppen *pr*, *br*, *pl*, *bl*.

Für den bereits erfolgten Eintritt des Wandels von *-pr-*, *-br-* > *-vr-* spricht zunächst die Analogie der §§ 36—37. Von direkten Zeugnissen dafür weisen Greg. Tur. (*lebrosi*, *lebrae*, s. Bonnet S. 160) und Fredeg. (mehrmals *stubrum*, s. Haag S. 862) nur für *-pr-* die Zwischenstufe *-br-* auf, die auch unser Text belegt in

[1] Nur scheinbar gefallen ist *-p-* in 15_4 *Obtimatibus: princibus*, indem es hier entweder durch Synkope des nachtonigen *i* mit b zusammengeschmolzen ist, oder aber der Form bereits der franz. nom. *princeps* > *prince(s)* zu Grunde liegt.

[1] Cf. § 19*α* Anm. 1.



24_3 *Exprobrantes: inprobrantes*: gegenüber dem im Glossar wie im Spätlat. überhaupt häufigen *inproperare*[1], z. B. 17_2 *Exprobrare: inproperare.*

Vor Greg. Tur. und Fredeg. voraus hat unser Denkmal einen direkten Beweis der erreichten Stufe *-vr-* in

22_3 F 879 *Crebro: criuolus* < *cribrum*,

worin das nach dem *u* geschriebene *o* dem *v* konsonantische Geltung verschaffen soll, s. über die Entwicklung der mundartlichen Form *criuolus* § 23.

Bestätigt wird der schon erfolgte Übergang von *-pr-*, *-br-* > *-vr-* des weiteren durch die umgekehrte Schreibung von *-vr-* als *-pr-* in

26_2 F 922 *Faretra: teca sagittarum id cupra* (bessere in *cuipra* nach Bess. 61.)[2].

Weniger wertvoll ist das Erscheinen von *-br-* als *-pr-* in

34_2 *Presul: sacerdos epreus*[3],

da die gleiche Schreibung auch in Rz. 39 *Craprones*, Hs. 58_1 *Uiprat, Uiprare* und bei Greg. Tur. (Bonnet S. 160) in *opproprium*, *crepras* sich findet.

Für den Wandel *-pl-* > *-bl-* > *-vl-* wird die Zwischenstufe *-bl-* belegt durch die umgekehrte Schreibung

3_2 F 223 *Errarium: thesaurum puplicum*[3],

bei welcher allerdings Einfluſs des begriffsverwandten *populus* im Spiele sein könnte.

Wenn für *-pl-* eine Entwicklungstufe *-vl-* durch die Analogie der eben behandelten Gruppe *-pr-* als gesichert gelten darf, so befremdet zunächst die Glosse

37_3 F 1097 *Stipulam: stulus* < *stupulus*, s. Wortbestand s. v. *Stipula.*

Da Kluges Deutung von *stulus* (s. ibd.) aus einer germanischen Wurzel = got. **stula* sich romanisch in keiner Weise stützen läſst, so hat man in *stulus* eine Schreibung von lat. *stupulus* = afranz. *estovle*, *estoble*, *estouble* etc. zu sehen, die sich erklärt wie folgt:

Da lat. *p* als Konsonant *p*, *b* oder *v* in dem Worte nicht mehr erscheint, ein Fall des *p* in dieser Stellung aber unerhört wäre, so bleibt zunächst nur die Annahme, daſs es irgendwie durch das *u* des Tonvokals mit zum Ausdruck gebracht sei. Nach einer mundartlichen Entwicklung nun, die nicht mit Schwan-Behrens § 110 Anm. auf nördlich-nordöstliche Dialekte beschränkt werden darf, vielmehr auch im Osten, so im Ezechiel, zum mindesten in

[1] was allerdings seinerseits erst wieder „in der Vulgärsprache verderbt aus *improbro*“ (Georges).

[2] und zwar einerlei ob ostgermanisch *qiwar-* oder westgermanisch *kokur-* zu Grunde liegt, was sich nicht entscheiden läſst (s. § 85 Anm. 3). Im ersten Falle handelt es sich eben um einen ins Franz. übernommenen, im zweiten um einen sekundär entwickelten (s. ibd.) Spiranten.

[3] Über eine andere Deutungsmöglichkeit s. § 85 Anm. 4.



Spuren nachzuweisen ist, vokalisiert das *v* des aus *-pl-* entstandenen *-vl-* zu *u*. War nun dieser Wandel, der der Mundart unseres Textes durchaus zukommen kann, in derselben schon damals eingetreten, so hatte unser Schreiber eine Form *estoulo* mit einem Diphthongen als Tonvokal auszudrücken. Da er nun, nach der unlat. Wiedergabe des Wortes zu schliefsen, dieses etymologisch nicht erkannte, konnte und mufste er zu der Annahme kommen, dafs es sich hier um denselben Diphthongen *ou* handele, der in vielen Worten seiner Mundart, einem lat. freien *ǫ* entsprechend auftrat. Während er nun in allen andern Fällen (s. § 13) diesen Diphthongen unter dem Banne der lat. Orthographie einfach als *o* notierte, hat er in diesem einzigen Falle, in dem kein lat. Wortbild auf ihn einwirkte, die Schreibung *u* gewählt. Bei näherem Zusehen ist diese Bezeichnung keineswegs so befremdlich als es auf den ersten Blick scheinen könnte. Denn der Ausdruck des Diphthongen *ei* durch *i* in den Strafsburger Eiden (s. § 8) läfst durchaus eine parallele Schreibung des Diphthongen *ou* als *u* erwarten, wovon die Eide rein zufällig kein Beispiel aufweisen.[4] Meyer-Lübkes (Gramm. I, § 72) treffliche Erklärung der Schreibung *i* statt *ei* in den Eiden darf daher ohne weiteres auch als Erklärung unserer Schreibung *u* statt *ou* gelten.

Somit ist die Bedeutung der Form *stulus* < *stupulus* eine doppelte:

1. für den Vokalismus bietet sie einen wohl unanfechtbaren Beleg für den Lautwert des *ǫ-* = *ou* schon im 8. Jahrhundert.

2. für den Konsonantismus sichert sie die Teilnahme unseres Textes an der schon spätestens ins 8. Jahrhundert zu datierenden mundartlichen Vokalisierung des *v* der Gruppe *-vl-* < *-pl-*.

β) Labial vor anderen Konsonanten als *r*, *l*.

Die afranz. lautgerecht eintretende Assimilation des Labials an die folgende Konsonanz bekunden

1_1 Se*tuplum punietur id VII uindictas exsoluet*: Vlg. *septuplum*; 7_2 *Abr*u*tissimis: dificillimis*: Vlg. *super abruptissimas petras*; 8_1 F 448 O*liquas*[1]*: tortas*: Vlg. *fenestras obliquas*.

Schreibungen unvolkstümlicher Wörter wie

3_2 *O*b*timus*, 9_4 *Ba*b*tizauit*, 15_4 *O*b*timatibus*, 19_2 *Utinam: o*b*tantis sensum tenet*; 29_1 *Ino*b*s*; 32_4 *O*b*timates*

dürften wohl daraus zu erklären sein, dafs unserm Überarbeiter unlat. Schreibweisen wie *optenere*, *optulit*, *pleps* (so inschriftlich bei Pirson S. 60) als falsch bekannt waren, in denen *p* der Sprache einem *b* der lat. Orthographie entsprach. In dem Bestreben, diesen Fehler zu meiden, versteigt er sich wie so oft zu umgekehrten

[4] Denn das *amur* der Eide kann wegen der regelwidrigen Entwicklung dieses Wortes im Franz. als beweiskräftig nicht gelten.

[1] Cf. § 12 Anm. 2.

Schreibungen, die sich in verwandten Texten wiederfinden. So belegt Pirson S. 60 inschriftliches *obtimo*, *obtio*, *conlabsam*; Fredeg. (Haag S. 862) hat *obtimates* („IV passim“).

§ 40. Nachkonsonantische Labiale.

Gegenüber der sonstigen Erhaltung nachkonsonantischer Labiale zeigt das Vlglat. eine ausgesprochene Neigung, *-rv-* > *-rb-* übergehen zu lassen, die nach Marchots (S. 48) Vermutung auf eine Aussprachegewohnheit des 1. und 2. Jahrhunderts zurückgeht, von welcher sich auch auf franz. Boden mehr oder weniger zahlreiche („selon les lieux“) Spuren, z. Teil auch in der Schriftsprache, erhalten haben.

Inschriftlichem *Cerbasium* (Pirson S. 61), datierbarem *uerbece* (183 n. Chr., s. Marchot S. 48), Rz. 438 *eferbere*[1], Hs. 51_4 *corbus* fügt unser Text

2_3 F 168 *Opilio: custos ouium* ł *berbicarius*; 32_4 F 1018 *Oues: berbices* (s. auch § 34)

hinzu. Reicher belegen den Lautwandel die umgekehrten Schreibungen

15_3 *Egre: acerue . indigne . grauiter*; 20_2 F 834 *Aceruus: comolus inmaturus*[2] (d. h. lat. *acervus* gleichlautend mit *acerbus* „sauer, unreif“, cf. it. *frutti acerbi*); 20_3 *Aceruus: crudelis*; 24_4, 25_1 *Exacerual: prouocat*,

denen sich Hs. 51_1 *Moruida* vergleicht.

§ 41. Interkonsonantische Labiale:

Den lautgerecht eingetretenen Schwund des interkonsonantischen Labials bezeugt die Glosse

34_2 F 1050 *Polito: limtario* (bessere mit Diez in *limtato* = *limpidato* nach Bess. 75.)

Der regelrechten Erhaltung des *b* der Gruppe *mbl* gegenüber bilden eine Ausnahme die Formen von *ambulare*

33_4 F 1030 *Profectus: alatus . factus*; 38_3 F 1124 *Transgredere: ultra alare*; 38_3 F 1132 *Transfretauit: trans alaret*; 38_3 F 1133 *Transiliuit: trans alauit*,

in denen der Fall des Labials entsprechend afranz. *aler* aus früherer Formenabschleifung infolge des häufigen Gebrauches erklärt werden mufs.

Das epenthetische *p* der Gruppen *mps*, *mpt*, das entgegen dem Schriftlatein, aber gemäfs der Volkssprache (s. Lindsay II, 81; IV, 76) die Inschriften (s. Pirson S. 93) fallen lassen, fehlt auch in unserm Text in

12_2 F 608 *Prūtus: paratus*

demgegenüber 19_4 F 818 *Prūptuaria: cellaria*; 33_4 F 1034 *Prūptus: paratus*). Die Form *prumtum* kennt auch Fredeg. (Haag S. 862).

---

[1] was jedoch nicht sicher wegen des lat. perf. *ferbuit*

[2] F 834 nur *Aceruus: comolus*.



Dagegen erscheint umgekehrt, ähnlich wie bei Greg. Tur. (Bonnet S. 188), bei Fredeg. und in den Form. Marc. (Haag S. 869), ein dem Lat. fremdes epenthetisches *p* in der Schrift zwischen *m* und *n*:

2_1 F 122 *Calumpniam* (so Greg.); 3_4 *solempnitatem*; 11_2 *Calumpniantibus*; 11_2 *Contempnet*; 11_4 *Condempnassetis*; 12_1 *Contempnatis*; 15_1 *dampnum*; 21_1 *columpne*; 22_2 *Contempnere* (so Greg.); 22_4 *Contempnentes*; 23_4 *dampnum*; 24_3 *Erumpna*; 33_1 *contempnentes*; 37_2 *contempnit*; 37_3 F 1101 *sumpnus*; 37_4 *Solempniter*.

Ein lautlicher Wert an sich ist diesem *p* nicht zuzuerkennen, doch mufs es als untrügliches Symptom der eingetretenen Erschütterung der Konsonantengruppe *mn* infolge Assimilation der beiden Nasallaute gelten (s. § 70).[1]

§ 42. Graphischer Ausdruck griechischer Labiale.

In der Wiedergabe des *φ* herrscht, soweit der lat. Volkssprache fremde Worte vorliegen, ziemliche Willkür:

In volkstümlich überlieferten Stämmen erscheint es, seinem älteren und dem romanisch erhaltenen Lautwert entsprechend, als *p* in

5_4 F 373 *Ictus: colpus*; 12_2 F 612 *Colafis: colpis*.

So auch einmal in dem Lemma 37_2 F 1089 *Spera: rotunditas*, welche Schreibung in Rz. 41 *Sperulos*: Vlg. *sphaerulas* wiederkehrt.

In dem gleichfalls erbwortlichen

5_3 F 364 *plasphemare*; 7_2 *blasphemiose*; 12_4 F 646 *blasphemant*

---

[1] Anders zu fassen ist die Schreibung von lat. *voluntas*, *voluntarius* als *volumpt-*, die zweifellos vorliegt in

1_4 *Extra placitum: extra uolumptatem*; 2_1 F 127 *Libenter: uolumptarie*; 2_3 F 164 *Libens: uolumptarius*; 3_1 *Nutu: uolumptate*; 4_2 *Ultroneus: uolumptarius*; 7_2 *Ultro: sponte . uolumptariœ*; 7_4 *Nutu: uolumptate*; 16_1 *Placitum: uolumptatem*; 30_2 *Libenter: uolumptœte*; 30_3 *Libenter: uolumptariœ*; 37_2 *Sponte: uolumptariœ*; 39_3 *Uotum: uolumptas*; 39_4 *Uultus: facies et dictus uultus eo qđ ibi uolūptas ostendatur*.

Hier kann das eigenartige Auftreten des *p* in der Schrift, für welches sich Belege z. B. auch in den Vulgatahss. aufzeigen lassen (s. Rönsch S. 459), nur durch begriffliche Mischung des Stammes *volunt-* mit *voluptas* erklärt werden. Dafs ein solches Durcheinandergeraten der Worte *voluntas* und *voluptas* tatsächlich eingetreten ist, geht mit unabweisbarer Notwendigkeit aus unserm Texte insofern hervor, als darin die beiden Worte ohne jeden Unterschied gebraucht werden.

So erscheint *voluptas* statt *voluntas* in

8_1 *Optio: electio. potestas. arbitrium . libera uoluptas.*

voluntas statt *voluptas* in

11_4 *Uolumptas: delectatio carnis*; 16_4 *Pascua: ubi uolumtas ē*; 20_3 *Afectus: uolumptas.*

Eine solche Mischung zweier etymologisch verwandter Worte, deren Begriffe nicht eben unvereinbar waren, mufste durch den romanischen Lautwandel von *mpt* > *mt* > *nt* noch gefördert werden.

ist das dem φ entsprechende *p* (oder *t*) seiner Sprache längst gefallen, daher er hier die korrekte Transkription anwendet.[1]

Am häufigsten erscheint φ in der Schreibung *f*

1. stets im Lemma mit Ausnahme der besonders erwähnten Fälle.

2. in volkstümlichen oder (halb)gelehrten Worten im Interpretament, wenn

α) die Wörter nicht der ältesten Erbwortschicht angehören, romanisch daher φ wirklich als *f* übernehmen:

2_4 F 184 *Canistra: cofini* = afranz. *cofre* etc.; 33_4 *Pupillus: orfanus* = pv. *orfes* etc.; 34_4 *Pupillus: orfanus qui patrem aut matrem non habet*; 37_3 F 1095 *Stilum: grafium* = afranz. *grafe*.

Ebenso in dem völlig unvolkstümlichen

32_1 F 1003 *Neotericius: nouitius ł neoficus* (bessere in *neofitus* nach Bess. 72.).

β) φ in romanischer Entwicklung fällt, wie in

12_2 F 616 *In loculum: in sarcofagum*: afranz. *sarcou*; 13_3 *Loculum: sarcofagum*; 37_4 F 1117 *Sepulchrum: sarcofagum*.

Ferner erscheint φ

als *ff* in

8_2 *Anagliffa grece latine dicunt celature* ...

als *Fh* in

7_3 **Fh***elethi*: Vlg. *Phelethi*.

als *pf* in

6_3 *Pronubis: paranypfis*.

Falsche Aspiration des gr. π, offenbar infolge der häufigen Gleichwertigkeit von gr. φ und rom. *p*, zeigt sich in den Schreibungen

18_2 *Tym***ph***anum* (Greg. Tur. *tymphano*); 37_8 *Sceno***ph***eia: tabernaculorum dedicatio*,

denen sich inschriftliche (Pirson S. 81), solche bei Greg. Tur. (Bonnet S. 164 f.) und Hs. 117_1 *Ephilenticos* zur Seite stellen.

Von der Nachlässigkeit, die andere Texte in der Bezeichnung auch des lat. *p* durch *ph* zeigen (so Hs. 55_3 *Sophire*, *Sophitus*; Rz. 13 *Uegetat: confortat*), weist unser mit möglichster Sorgfalt geschriebenes Glossar Spuren nicht auf.

Gr. υ erscheint als *uu* statt als *u* in 17_4 *E***uu***angelizantibus*. Über *uu* = *u* auch sonst s. §§ 15, 16.

b) Dentale.

§ 43. Dentale im Anlaut.

Der im allgemeinen unveränderten Erhaltung anlautender Dentalis entspricht die Sprache unseres Denkmals durchaus; besonderer rom. Entwicklung unterliegt nur die Gruppe lat. *de*, *di* + *Voc.* > vlglat. *dį*, welche im § 62 behandelt ist.

[1] Cf. zu derem lautlichen Werte 17_1 F 746 *Esurio:* **ph***amem habeo*.

§ 44. *-d-*.

Da die Ausführungen Kluges, Zs. XXX S. 325, für das Franz. des 8. Jahrhunderts im allgemeinen den Übergang des *-d-* in die stimmhafte interdentale Spirans *-đ-* als bereits vollzogen sichern, so könnte man geneigt sein,

20_1 **A**e*ps: pi*ⁿ*guis*

als Ausdruck der Verlegenheit diesem dem Lat. fremden Laute gegenüber zu deuten, um so mehr als sich die Kenntnis des germanischen Zeichens *đ* wie des Germanischen überhaupt für unsern Überarbeiter nicht nachweisen läfst.

Nun hat für gewisse Teile des franz. Sprachgebietes F. Lot, Rom. XXX S. 481 ff., das Verstummen des *-d-* bereits vor 900 gesichert. Einen diesbezüglichen Beleg aus dem Jahre 814

Malberto = *Ma'dalberto*

mochte er als beweisend nicht anerkennen, da dieser den übrigen Beispielen gegenüber als einziger den Schwund des *-d-* um etwa ein Jahrhundert hinaufgerückt hätte. Obwohl nun notorisch unser **A**e*ps* als unbedingt unvolkstümliches Wort keine überzeugende Beweiskraft hat, könnte man doch besonders angesichts der Tatsache, dafs eine derartige Untersuchung bisher nur für die „Bourgogne" geführt ist, also das Verstummen des *-d-* in gewissen andern Teilen Frankreichs von gröfserem oder kleinerem Umfang gleichzeitig oder früher eingetreten sein könnte, daran denken, in unserem **A**e*ps* am Ausgange des 8. Jahrhunderts eine Bestätigung des *Malberto* zu erblicken und somit für unsern Text Schwund des *-d-* wenigstens bescheiden zu vermuten. Da für Teile des Nordostens die Erhaltung des *-d-* bis ins 10. Jahrh. gesichert ist, im Normannisch-Anglonormannischen *-d-* noch im 11. Jahrhundert in der Schrift erscheint, so wäre mit der Sicherheit dieser Vermutung ein schätzenswertes Moment für die Herkunft unserer Redaktion oder wenigstens einer Vorlage gewonnen. Die Hoffnung, etwa durch ein einwandfreies Zeugnis für das Verstummen des intervokalen *t*, das ja am Wandel *d* > *đ* teilnimmt, unsere Mutmafsung bestätigt zu sehen, wird im § 45 leider zunichte.

§ 45. *-t-*.

Für den Wandel des *-t-* > *-d-* im 6. Jahrhundert (Meyer-Lübke I, § 647) schliefsen sich den reichen Belegen auf franz. Boden bei Pirson S. 65, Zimmermann, Zs. XXV S. 732, Arbois de Jubainville Rom. I S. 326, Haag S. 862, Leg. Al. Schröder S. 15, ferner den Glossen Rz. 18 *bidulaneas*, Hs. 46_1 *aquadicus*, 55_3 *celerade* aus unserm Denkmal an:

3_2 F 229 *Emisarius: qui non est castra*d*us*; 10_2 *Abole*[*n*]d*e: dele*[*n*]d*e:* Vlg. *abolitæ* (betreffs des [*n*] s. § 72); 10_4 *Aperti sunt: eni*d*unt* (= *enitent*) . *patunt*; 12_1 F 600 *Spadones: castra*d*i*; 26_2 *Felor: pu*d*or*; 37_2 F 1090 *Spado: castra*d*us.*

Auch die germanischen Lehnwörter des Textes zeigen die gleiche Lautabstufung, s. § 82.

Umgekehrte Schreibungen, wie sie Greg. Tur. (Bonnet S. 160), Fredeg. (Haag S. 862), Hs. 56_1 *Sutis: fustis*; Poetae aevi Carol. II, 651, 14 *metius* aufweisen, hat unser Schreiber vermieden.

Scheinbar geschwunden ist dieses *-d-* < *-t-* in

2_1 F 145 *Tandemque potius: ia aliquando usus*: Vlg. *tandemque potitus*; 5_4 *Meatus: mensus*: Vlg. *metatus est locum.*

Da es sich jedoch in beiden Fällen um rein lat., der Volkssprache durchaus fremde Worte handelt, so kann unmöglich daran gedacht werden, in diesem Fehlen des sekundären *-d-* in der Schrift etwa eine Bestätigung unserer oben aufgestellten Vermutung, *-d-* könne im Text bereits stumm sein, zu erblicken. *Meatus* und *potius* müssen daher Flüchtigkeitsfehler sein.

§ 46. *-d, -t* vorkonsonantisch.

Für die eintretende Assimilierung der Gruppe *-tr-* > (anglonorm. noch *-dr-* >) afranz. *-r-* kann

14_1 *Mirretas* (Hs. *Mirratas* mit aus *e* korrigiertem Tonvokal): Vlg. *metretas*

keinen sicheren Beleg bilden, da nach Bess. 42. die Glosse nach 13_1 F 660 *Mirratum: amar(ic)atum* (Bess. 41.) abgeändert ist, somit auch vielleicht *rr* statt *tr* auf Rechnung der Korrektur zu setzen sein könnte.

Für die Gruppe *-tl-* läfst sich der gemeinvlglat. Wandel > *-kl-* nur in germanischen Lehnworten nachweisen, s. § 24.

Das afranz. unregelmäfsig (Schwan-Behrens § 119) entwickelte spätlat. *modulus*, vom Schreiber offenbar nicht erkannt (s. §§ 11, 19 α), erscheint als

11_2 F 540 *Clibanus: furnus ł mutile,*

was eine Deutung höchstens als umgekehrte Schreibung von *-t-* statt *-d-* nach § 45 zuläfst.

Vor folgendem Nasal scheint Assimilierung von *d* eingetreten in

3_3 *Instabant: instanter ammonebant*, cf. *admirari* > afranz. *ammirer.*

§ 47. *d-, t-* nachkonsonantisch.

Infolge eingetretener Synkope unmittelbar neben stimmlose Konsonanz geraten, hat sich *d* in

9_3 F 478 *Casidile*[1]*: bustiola = pyxid-iola* (s. § 34); 34_2 F 1050 *Polito: limtario* (bessere in *limtato* mit Diez nach Bess. 75.) = *limpidato*

durch Verlust des Stimmtons dieser assimiliert.

[1] Cf. § 34 Anm. 2.

§ 48. Auslautend *d, t* nach Vokal.

Nachvokalisches *d* im Auslaut erscheint als *t* in

6_3 *Haut procul*; 28_2 F 951 *Illut: ipsum*; 31_1, 31_3 *aput grecos*; 39_4 *Ueru: set.*

Nachvokalisches *t* im Auslaut erscheint als *d* in

2_1, 14_4 *Inquid*; 3_2 *Quod: quanti*; 12_1 F 599 *Quotiens: quodcumque uicibus*; 18_2 F 789 *Quotiens: quod uicibus.*

Dieses Schwanken zwischen *d* und *t* im nachvokalischen Auslaut, das Schuchardt I S. 118 ff. schon in der Kaiserzeit nachweist, läſst sich durch das gallische Lat. verfolgen bis herab auf unsern Text: so inschriftlich bei Pirson S. 65, in den Merowingerurkunden (Arbois de Jubainville Rom. I S. 326), bei Greg. Tur. (Bonnet S. 160) und bei Fredeg. (Haag S. 863).

Wenn aus den angeführten Schreibungen wahrscheinlich wird, daſs in der Sprache unseres Textes *-d* und *-t* zum mindesten eine Reduktion ihres Lautwertes erfahren, so beweisen

1_2 F 43 *Pronus: qui* a *dent' iacet* (gemeint ist *ad dentes* = afranz. *adenz*, s. § 132 *α* und Wortbestand s. v.); 34_2 *Prebuit*: a *terram proicit*

ein Verstummen von *d* vor *d* oder *t*. Da beim Schwunde auslautender Konsonanz stets satzphonetische Momente mitsprechen, so würden sich aus den meist einzelnen Worten unseres Glossars bindende Schlüsse an sich kaum ziehen lassen; doch dürfen wir aus der Verstummung von *-d, -t* vor Konsonanz bei Fredeg. (Haag S. 863) mit einiger Sicherheit folgern, daſs dieselbe auch in der Sprache unseres Denkmals eingetreten war. Bei folgendem Vokal kam *-d, -t* offenbar der gleiche Wert zu wie in intervokaler Stellung, s. § 44 f.

§ 49. *ti*.

Die seit der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts erfolgte Assibilierung wird durch häufige Schreibung als *ci* bestätigt:

α) intervokales *-ti-* = afranz. *-iz-*, *-is*.

1_1 *inicio*; 1_2 *Prepucium*; 2_4 *adfirmacionem*; 3_1 *Flagicii*; 7_4 *retribucione*; 8_4 *Propiciari*; 10_3 *flagicium*; 11_2 *Spaciosa*[1]; 12_1 *spacio*; 12_4 *lecior*; 13_2 *ospicio*; 13_2 *spacio*; 14_2 F 710 *Supersticiosos*; 16_1 *Sollicicius*; 19_1 *exicione.*

20_3 *ambicio*; 24_1 F 891 *uiciata*; 28_4 *Inducias: spacium*; 32_4, 33_4 *spacium*; 35_1 *Quociens*; 36_3 *raciunculus*; 38_4 *ticio.*

So auch im Suffix *-itia*:

9_3 F 477, 11_1 *tristicia*; 15_3 *stulticia*; 20_1 *leticie*; 20_2 *tristicia*; 24_3 *leticia*; 28_4 *iniusticia*; 31_1 *tristicia*; 34_2 *malicia.*

Von Bedeutung für den Wert dieses *ci* der Schreibung ist nun,

---

[1] So Stalzer, Hetzer; F 543 *Spatiosa.*

dafs eine gleichfalls durch Assibilierung entstandene Affrikata < germanisch *tj* (s. Germ. Lautl. § 84) in dem 7 mal auftretenden Worte *anetsare* < *anatjan* (die aufgeführten Belege siehe ebenda) jedesmal durch ein *ts* bezeichnet ist, dem die romanischen Entsprechungen des Wortes in it. mundartl. *annizzare* „aizzare", apg. *anaziar*[2] „Räuberei treiben" den Lautwert der stimmlosen dentalen Affrikata unbedingt sichern.[3]

Dafs nun dieses *ts* < germanisch *tj* und das *tį*, *cį* < *tį* nicht genau denselben Wert in unserm Denkmal haben können, ist zunächst selbstverständlich, da die Nichtbeteiligung der germanischen Affrikata am Stimmhaftwerden der romanischen eine Erreichung der stimmhaften Stufe *-dz-* für die letztere durchaus voraussetzt, die übrigens auch ohnedies durch die Analogie des Lautstandes der sonstigen intervokalen stimmlosen Konsonanz im Texte gefordert werden würde. Berücksichtigen wir nun, dafs infolge der romanischen Lautabstufung der Schreiber gewöhnt war, mit demselben Zeichen des Lat. romanisch sowohl den stimmlosen als den stimmhaften Wert zu verbinden, wie seine Lautbezeichnung oft genug beweist, so läfst sich annehmen, dafs er kein Bedenken tragen würde, germanisch *-tj-* und lat. *-tį-* durch dasselbe Zeichen *tį* oder *cį* wiederzugeben, falls der erste Laut vom zweiten sich nur durch das Fehlen des Stimmtons unterscheiden sollte. Wenn der Schreiber nun nicht nur nicht dasselbe graphische Symbol anwendet, sondern zum Ausdruck des german. *-tj-* eine Bezeichnung wählt, für die weder im Germanischen noch im Romanischen ein Vorbild vorhanden war, die er also offenbar selbst ad hoc geschaffen haben mufs, wenn er diese Bezeichnung *-ts-* ohne jedes Schwanken gegenüber *-tį-*, *-cį-* konsequent durchführt, so scheint sich daraus mit Notwendigkeit der Schlufs zu ergeben, dafs nicht der Stimmton allein die beiden Laute unterschied, sondern lat. *tį* sich von der Stufe *-dz-* bereits weiter zu *-iz-* entwickelt hatte, indem die Zunge zwar die Artikulation des *d* noch einsetzte, aber die Verschlufsbildung nicht mehr zustande kam, daher statt des *d* nur ein *į*, bei noch nachlässiger werdender Engenbildung ein *i* erklang. Ob die Sprache unseres Denkmals noch in der Phase *-įz-*, oder schon in der *-iz-* steht, läfst sich schlechterdings nicht ausmachen; der Vorsicht halber

[2] Auch npg. *anaçar* „schütteln, mischen"? s. Tailhan, Rom. VIII S. 612.

[3] Wenn genau derselbe germanische Laut mit derselben romanischen Entsprechung nicht in der Schreibung *ts*, sondern in lat. Bezeichnung durch *tį* und *cį* erscheint in

8_2 F 460 *Cementariis* (so nach Bess. 22.): *macionibus*; 22_3 F 878 *Cementarii*: *mationes*,

entsprechend ahd. (*stein*)*męzzo* (s. Wortbestand s. v. *matio*) = franz. *maçon*, so dürfen diese Schreibungen statt des zu erwartenden *matsion-* wohl auf Rechnung des etymologisierenden Triebes unseres Glossators (s. Einleitung S. 2) gesetzt werden, der ihn veranlassen konnte, in dem Worte eine Ableitung von *machina*, d. h. ein lat. Wort, zu erblicken, wie dies z. B. noch Georges s. v. „*machio, onis* m. (*machina*), ein Gerüstarbeiter" tut. Bei einem für ein lat. gehaltenen Worte vermied der Glossator natürlich die unlat. Schreibung *ts*.

werden wir gut tun, das erstere, d. h. z. B. für *ratlonem* einen Lautwert *raįzọn* anzunehmen.[4] Das Ergebnis dieser Untersuchung läſst sich also dahin zusammenfassen, daſs in intervokaler Stellung

lat. *tį* einem Lautwert *-įz-* (oder schon *-iz-*)
germ. *tj* einem Lautwert *-ts-*

im Munde des Glossators entsprach.

β) Nachkonsonantisches *tį*.

1. Nach andern Konsonanten als *s*.

Auf die eingetretene Assibilation weisen folgende Schreibungen:

6_3 F 411 *Sindones: linciolos* < *linteolum*; 12_2 F 621 *Sindone: linciolo*; 18_2 F 792 *Uulcio: uindicta*,

in denen also vlglat. *tį* (< lat. *te, ti* + *Vóc.*) vor velarem Vokal durch *ci-* bezeichnet ist.

Bei unbefangenem Herantreten an diese in lat. Gestalt ererscheinenden Wörter wird man zunächst geneigt sein, hinter der Schreibung *ció* einen Lautwert *-tsįó*, *-tsyó* zu vermuten unter unbewuſster Einwirkung der auf unseren Gymnasien beliebten Ausspracheunart der Gruppe *-cio-* = der Gruppe *-tio* mit einem dieser ebensowenig zukommenden Lautung *-tsyó*. Ein solcher Lautwert liesse sich für das Franz. des 8. Jahrhunderts allenfalls rechtfertigen durch Berufung auf die von Marchot (S. 53) angenommene Entwicklung von vlglat. *tį* > franz. *ts* über eine Zwischenstufe *tsy-*. Gegen diese Durchgangsphase lassen sich indes gewichtige Bedenken geltend machen.

Nach den Grundsätzen der allgemeinen Lautphysiologie kann ein Hiatus *-i* oder *-y* in betonter Silbe nie spurlos schwinden, sondern es kann nur entweder als solches erhalten bleiben oder mit der vorhergehenden Konsonanz irgendwie eine enge Verbindung eingehen, indem es entweder sich dieser assimiliert (*j*- Gemination) oder diese sich (Palatalisierung). Aus einer affricierten Gruppe *tsy-* konnte das *y* daher kaum je wieder schwinden, ohne zu einer palatalen Verbreiterung des *ts* > *ts'* > *tš* geführt zu haben, woraus erhellt, daſs Marchots Zwischenstufe *tsy* nicht zu der gemeinfranz. Entwicklung von *tį* > *ts*, sondern zu einer mundartlichen Sonderentwicklung > *tš* führt, wie sie im Pikardischen tatsächlich vorliegt.

Demgegenüber kann ein Wandel von *tį* > *ts*, also die gemeinfranz. Entwicklung, in Übereinstimmung mit den grundlegenden lautphysiologischen Gesetzen so erklärt werden, daſs in der Reihe

tį > *t'į* > *t'j'* > *ts*

das *į* auf der Stufe *t'į* „mit dem frikativen Ansatz des *t'* artikulatorisch und akustisch zusammenfiel" (so Lenz, Zur Physiologie und Geschichte der Palatalen, Diss. Bonn 1887, S. 56), d. h. in der Gruppe *t'j'* bereits völlig aufgesogen war.

---

[4] Eine Schreibung von *anetsare* als *anecіar* hätte daher einen Lautwert *anẹizįẹr* statt des gemeinten *anetsįẹr* ausgelöst!

Wenn somit für die aufserpikardische Entwicklung, mit der wir es in unserm Denkmal ja zu tun haben, ein Lautwert unserer Schreibungen *cio* = *tsyo* schon aus diesen allgemeinen theoretischen Erwägungen heraus als wenig wahrscheinlich gelten darf, so spricht gegen einen solchen des weiteren ein direktes Zeugnis unseres Textes in

37_3 F 1096 *Sortilegus: sorcerus* = lat. *sortiarius* (s. Wortbest. s. v.) > afranz. *sorts-iers*,

wofür bei einem Lautwert *tsy* unbedingt die Schreibung *sorci-erus* oder *sorti-erus* zu erwarten wäre.

Es könnte sich nunmehr noch darum handeln, zu versuchen festzustellen, auf welcher Stufe der eben dargelegten gemeinfranz. Entwicklung von *tį* > *ts* die Sprache unseres Denkmals steht, ob etwa noch *t'j'* oder schon *ts*. Mit unbedingter Sicherheit kann diese Frage nicht entschieden werden, doch scheint mir die Tatsache, dafs der Schreiber durch *-ci-*, *-ti-* in den § 49 *α* Anm. 3 zitierten Formen *macionibus*, *mationibus*[1] nachweislich denselben germanischen Laut ausdrückt, den er sechsmal als *ts* schreibt im Verbum *anetsare* (s. § 49 *α*), dafür zu sprechen, dafs vlglat. nachkonsonantisches *tį* die Etappe *ts* bereits erreicht hatte.

Der graphische Ausdruck des Lautwerts *ts* vor velarem Vokal durch *ci* war der einzige für den Schreiber mögliche[2]: *ts* wendet er als unlat. nur in germanischen Worten an (s. § 49 *α*), *z* hatte für ihn einen durchaus abweichenden Wert.[3] Zudem wurde ihm die Schreibung *ci-* wohl auch durch das etymologische Bewufstsein der lat. Silbenzahl nahegelegt.

2. *tį* nach *s*:

Auch in dieser Stellung, in der sich die Assibilierung erst wesentlich später vollzieht als in der eben betrachteten (s. Marchot S. 54), ist sie bereits eingetreten nach

39_3 F 1149 *Uuscionem: incensionem.*

§ 50. *-s-*.

Da dem Schreiber ein besonderes Zeichen zum Ausdruck eines stimmhaften *-z-* nicht zu Gebote stand, so besteht keine Möglichkeit, an einem direkten Zeugnisse unseres Denkmals das erfolgte Stimmhaftwerden von *-s-* > *-z-* erschliessen zu können. Doch wird das Eingreifen des Stimmtons in das lat. *-s-* für unsern Text als einen aufserpikardischen verbürgt einmal durch die Analogie der sonstigen Behandlung der intervokalen Stimmlosen in der Sprache unseres Glossars, zweitens aber dadurch, dafs das Stimmhaftwerden des lat. *-s-* nach Ausweis von Fällen wie *co(n)s(u)ere* >

[1] Dafs der Lautwert *ts* in diesen Worten nicht nachkonsonantisch, dürfte kaum etwas zur Sache tun.

[2] s. afranz. Schreibungen *ceo* = *tso* etc.

[3] s. § 59.

cosdre (= *kǫzdrə*), nicht *costre*, der in unserm Texte bereits vollzogenen Synkope des Zwischentonvokals (s. § 21 ff.) voraufgegangen sein mufs.[1]

§ 51. -*s* vorkonsonantisch.

Im Gegensatz zur Erhaltung des vorkonsonantischen *s* in den meisten Mundarten in afranz. Periode scheinen gewisse Anzeichen dafür zu sprechen, dafs im Dialekte unseres Denkmals *s* in dieser Stellung von der Energie seiner Artikulation etwas eingebüfst hatte, wo nicht gar völlig verstummt war.

α) vor stimmlosem Verschlufslaut.

Fall oder wenigstens starke Reduktion des *s* vor *p* scheint vorauszusetzen die umgekehrte Schreibung

17_4 *Direxi: pro***sp***eratus sum*: Vlg. *cucurri et direxi*, also statt *properaui*;

es könnte jedoch darin auch eine Verwechselung mit dem ebenso unvolkstümlichen *prosperare* gesehen werden.

Vor *t* ist *s* unbezeichnet geblieben in

24_3 **Et***ursam* (= *extorsam* statt *extortam*, s. Formenl. § 117,2): *maculatam*.

Aus diesem einzigen[1] Falle einen lautlichen Vorgang zu erschliefsen müfste indes um so gewagter genannt werden, als die Deutung **Et***ursam* nicht über jeden Zweifel erhaben ist.

β) vor *m*, *n*, *l*.

Vor *m* verstummt *s* gemeinfranz. „schon vor Beginn unserer Literatur“ (Meyer-Lübke I, § 529), wofür unser Text einen sicheren Beleg bietet in der umgekehrten Schreibung

6_3 F 410 *Probl***esma***: propositio. parabula*, eine in Rz. 103 *Problesma* wiederkehrende Form.

Vor *n*, *l* dagegen tritt im literarisch bezeugten Franz. Verstummen des *s* erst „vor Ablauf des XI. Jahrhunderts“ (Schwan-Behrens § 128) ein. In unserer Mundart indes scheint *s* auch in dieser Stellung schon im 8. Jahrhundert gefallen oder doch reduziert.

So fehlt vor *n* das *s* in der Schrift in

30_2 *Lacinia: l***an***iare* = afranz. *lasniere* „Riemen“ < lat. **laciniaria*, cf. Wortbest. s. v.

Noch weniger zuverlässig ist als Zeugnis vor *l*

24_1 *Difert:* **el***ongat*, sicher entsprechend afranz. *eslengier*, *eslongier*, doch könnte unromanisches lat. *elongare* vorliegen.

[1] Denn etwa das *s* aus Angleichung an das stimmhafte *r* erklären zu wollen, geht nicht an, da dieses *r* der vorhergehenden Konsonanz keineswegs den Stimmton mitteilt: cf. *vincere* > *veintre*, *pascere* > *paistre* etc.

[1] Anders 4_1 F 265 *Musit***at***is: murmur***at***is*: Vlg. *mussitastis*, aber einige Codd. *-atis*.

§ 52. *-s* im Auslaut.

Auslautend *-s*, das schon in republikanischer Zeit schwach artikuliert war (Seelmann S. 355 f.), dem erst unter griechischem Einflufs (Sittl, AlLex. II S. 557 ff.) wieder eine energischere Artikulation zuteil wurde, erscheint in späten Inschriften „Spaniens, Italiens und der Schweiz“ gefallen. „Die Endung *-us* der Neutra ist in diesen Ländern nur ein Akt rein orthographischer Willkür“, während in Frankreich „im Norden wie im Süden der Nominativ fast regelrecht sein *-s* beibehielt“ (Sittl ebenda). Auch Suchier, Untergang der geschlechtslosen Substantivform, AlLex. III S. 163, erschliefst, dafs „die Verstummung des *-s* nach Gallien gelangt sein mufste. Sie blieb dort in der Minorität, weil das Gebiet, auf dem sie in Italien heimisch war, damals noch geringen Umfang hatte, so dafs in Gallien die ältere Form im Kampfe ums Dasein den Sieg davon tragen konnte“. Aus diesen beiden Feststellungen zusammen geht hervor, dafs gewisse Gebietsteile Galliens den alten Schwund des *-s* der Volkssprache im Gegensatz zu der sonstigen Wiedereinführung des *-s* wenigstens eine gewisse Zeit gewahrt haben. Diese Feststellung ist für unsern Text bedeutungsvoll insofern, als er eine grofse Zahl von Formen aufweist, die ein auslautendes *-s* des Lat. in der Schrift vermissen lassen:

1. Fehlen im nom. sg.

10_3 *Cohors: multitudo castra ł numero militum*; 16_4 *Unicus: unde non est amplius quam unum*, also *unu* < *unus*; 20_3 F 842 *Appetitu: desiderium*; 30_2 *Labe: corruptio*; 31_1 F 992 *Mandragora: genus pomis. similis peponis*; 31_1 *Mono enim aput grecos uno dicitur*; 39_3 F 1152 *Umanus: omnici* < *hominicius.*

Nichts beweist der Fall nach stammauslautendem *s* in

26_2 *Forens: exterior ł,*

da hier infolge eingetretener Synkope des Nachtonvokals die beiden *s* ohnehin in eins zusammengefallen wären.

2. Fehlen im gen. sg.

6_2 F 398 *Alui: uentri*; 12_4 *Puppis: posterior pars naui*; 13_1 *Abominationem desolationem: idolum significat*: Vlg. *abominationem desolationis*; 15_1 *De puppi: de posteriore parte naui*; *A prora: a posteriore parte naui*; 17_2 F 769 *Aranea: genus uermi.*[1]

Nach vorhergehendem Sibilant (s. u. 1) in

11_4 F 570 *Cetu: genus pisci.*

Hieran schliefsen sich die umgekehrten Schreibungen:

11_1 *Repudiis: diuortii*: Vlg. *repudii*; 17_2 F 756 *Stridebit: cum stridore sonabit sicut cardo ostii ł carris*; 31_1 F 992 *Mandragora: genus pomis. similis peponis.*[2]

---

[1] S. jedoch hierzu Formenl. § 93.

[2] Beachte auch 12_3 *Rudis* (so Vlg.): *nouellis* = 36_3 F 1076 *Rudi: nouelli.*

Im Glossar II steht aufserdem eine Form auf *s* in Fällen, in denen man als normalen romanischen Obliquus den Accusativ erwartet:

20_3 F 845 *Adipem* (s. Bess. 54.): *alau***es** < *alipem* (s. § 20); 22_1 *Commodum: utilitat***is**; 33_4 F 1032 *Palliurus: cardon***is**; 34_1 F 1045 *Pes: ped***is**.

3. Fehlen im nom. oder acc. plur.

1_1 F 14 *Cacumina* (so Vlg.): *sumitat***e**; 7_2 *Lucos* (bessere in *Laicos* nach Bess. 16.): *popular***e**; 8_2 *Anagliffa grece latine dicunt celatur***e** *id̄·sculpa(tu)r***e** (s. Bess. 19.); 32_4 *Ost***e**: *inimici.*[3]

Selbst wenn man nun anerkennt, dafs in der einen oder andern der angeführten Glossen das Fehlen des *-s* sich aus Schreibversehen, mechanischer Angleichung oder aus Gründen der Formenlehre erklären läfst, so steht doch dieser Einsicht eine so erdrückende Fülle von Beweismaterial gegenüber, dafs man sich zunächst versucht fühlt, ohne weiteres den Schwund des *-s* als lautliche Tatsache und damit das Fortleben *-s*-loser Formen im Gegensatz zu denen des Gemeinfranz. noch für das 8. Jahrhundert anzunehmen.

Demgegenüber erhebt sich jedoch das Bedenken, dafs der vorliegende Text ja kein zusammenhängender ist, sondern im allgemeinen einfach ein Wort durch ein anderes erklärt, wobei die genaue Entsprechung von Lemma und Interpretament im Kasus zwar die Regel ist, im einzelnen jedoch nicht immer durchgeführt zu sein braucht. Es ist daher grundsätzlich den Fällen mit geschwundenem *-s*, die einzelne Worte betreffen, ein verhältnismäfsig geringer Wert beizumessen. Liefert unser Text hingegen Zeugnisse für den Fall eines *-s* im ganzen Satze, oder doch wenigstens in Wortgruppen, die syntaktisch den Kasus des betreffenden Wortes unbedingt sichern, so kann bei der so oft bezeugten Sorgfalt des Glossators gegenüber Lauten seiner Sprache man kaum umhin, die Existenz des auslautenden *-s* in seiner Mundart zum mindesten stark in Zweifel zu ziehen. Überblickt man von diesem Gesichtspunkte aus nochmals das beigebrachte Material, so mufs man schlechterdings einräumen, dafs gegen ein Erhaltensein des *-s* gewichtige Bedenken vorliegen.

Wir sind dadurch vor die Alternative gestellt, entweder eine Reihe von Zeugnissen unseres Lauten seiner Sprache gegenüber sonst zuverlässigen Glossators einfach zu ignorieren oder aber für seine Mundart, im Gegensatz zum gesamten literarischen Afranz., einen Schwund des *-s* anzunehmen, das doch für die ganze Nominal- und Verbalflexion von ausschlaggebender Bedeutung ist. Obwohl also die Anerkennung eines stummen *-s* für den Text eine wesentlich andere Gestaltung der gesamten Formenlehre bedingt, zieht Verf. doch vor, diesem Schwunde die verhältnismäfsig gröfsere

[3] Ähnlich, nur nicht völlig beweiskräftig wegen des *s*-Anlauts der Folgesilbe, 7_1 F 423 *Fornicem: arcem* (F.: „l. *arcum*") *ubi uictoria scribebant.*



Wahrscheinlichkeit zuzuerkennen. Der Widerspruch, den diese Ansicht hervorrufen dürfte, und der hoffentlich zur Aufhellung dieser Frage beiträgt, wird sich mit den folgenden Tatsachen abzufinden haben:

1. Die bei Pirson gesammelten inschriftlichen Belege (S. 111) für den Fall des auslautenden *s* verteilen sich keineswegs gleichmäfsig über das ganze Gebiet, wie doch zu erwarten stünde, wenn lediglich eine Nachlässigkeit, um die es sich in einzelnen Fällen ja handeln mag, vorläge, oder aber, wenn sie in einem Vlglat. geschrieben wären, dafs keine provinzielle Sonderentwicklung kennt. Vielmehr läfst sich klar und deutlich ein Häufigerwerden der Belege[4] feststellen, je weiter man innerhalb des franz. Sprachgebietes von Westen nach Osten rückt. Nach § 75 gehört unser Denkmal der östlichen Hälfte des franz. Sprachgebietes an. Auf einen Teil dieser Hälfte bezieht sich auch die oben erwähnte Feststellung Sittls.

2. Während Gregor von Tours keine Spur von -*s*-losen Formen anfweist, beweist der Chronist I der Chronik Fredeg.'s, nach Haag S. 838 aus Burgund stammend, durch mehrfache Nichtnotierung eines auslautenden *s* im zusammenhängenden Texte eine Unsicherheit in dessen Gebrauch, die auf ein Auseinandergehen des Lat. und seiner Mundart in dieser Hinsicht schliefsen lassen. Jede Möglichkeit, an Flüchtigkeitsfehler zu denken, wird zudem dadurch ausgeschlossen, dafs derselbe Chronist infolge umgekehrter Schreibung ein *s* auch an Formen fügt, denen es im Lat. nicht zukommt, womit als erwiesen gelten darf, dafs seine Sprache ihm keinen Anhaltspunkt dafür gab, wo im Lat. ein *s* im Auslaut stand und wo nicht. Die Ansicht Haags (S. 870 f.), in diesen Fällen liege nur „scheinbarer Schwund des *s*" vor, erscheint daher im Zusammenhange unserer Untersuchung nicht haltbar und ist vielmehr dahin zu ändern, dafs diese -*s*-losen Formen wohl der Mundart des burgundischen Schreibers gemäfs waren, indem die Formen mit auslautenden -*s* noch nicht auf dem ganzen Gebiete, insbesondere nicht überall in der östlichen Hälfte des franz. Sprachbereichs, den Sieg davon getragen hatten.[5]

---

[4] wenigstens soweit Verf. ihnen nachgehen konnte.

[5] Hingewiesen sei auch auf das Lat. der Leg. Al., das mit der Sprache unseres Denkmals manche Züge gemein hat, die an den einschlägigen Stellen dieser Arbeit hervorgehoben sind: es scheint den gleichen Schwund des *s* zu zeigen; wenigstens erklären sich die von Schröder S. 29 aufgeführten Fälle von Ersatz des gen. possess. durch den „aus dem akk. hervorgegangenen allgemeinen Casus obliquus, der hier zum Ausdruck des genetivischen Verhältnisses verwandt" sei, spielend durch Annahme einer Verstummung des -*s*, soweit es sich nicht um eine Person als Besitzer handelt und demnach eine syntaktische Erscheinung (s. § 126) vorliegt. Schröders Bemerkung: „Natürlich haben wir es nicht mit Verstummung des *s* zu tun, die nur im Italienischen und Rumänischen eingetreten ist" mufs, zum mindesten in dieser apodiktischen Form, entschieden beanstandet werden.

3. Unsere Einteilung der romanischen Sprachen ist ein lediglich durch praktische Rücksichten äufserlich gerechtfertigter Akt der Willkür im Anschlufs an die geschichtlichen Tatsachen der Staatenbildung. Auf dem ganzen Gebiete des Romanischen läfst sich die auch aus andern Sprachen hinreichend bekannte Erscheinung feststellen, dafs die Entwicklung der Tochtersprachen nicht in der Weise erfolgt, dafs an einer geographischen oder politischen Grenze die eine sich scharf von der andern abhebt, d. h. die sämtlichen Kriterien der einen plötzlich aufhören und dafür die der andern einsetzen, dafs vielmehr der Übergang sich durchaus kontinuierlich und zwar so vollzieht, dafs die Grenzen der einzelnen Kriterien sich kaum jemals decken. Nur wenn die politische und kulturelle Entwicklung soweit vorgeschritten wäre, dafs eine allgemein durchgeführte Schriftsprache die Dialekte wirklich völlig verdrängt hätte, könnte es innerhalb der romanischen Sprachen scharfe Sprachgrenzen geben. Wenn wir nun selbst heute noch von diesem Punkte weit entfernt sind, wenn angesichts des lückenlosen Übergangs einer romanischen Sprache in die andere Romanisten ernsthaft die Ansicht vertreten, dafs es im Grunde nur eine solche gibt, so kann unter den damaligen Bildungsverhältnissen die mundartliche Erhaltung *-s*-loser Formen in gewissen Teilen Frankreichs nichts Befremdliches haben, ebensowenig wie wenn wir im § 73 feststellen, dafs in die Mundart unseres Textes eine Eigentümlichkeit des Rhätorom. hineinreicht, von der wir auf franz. Boden in literarischer Zeit Spuren nicht mehr finden.

Die moderne Dialektkunde kann uns leider in dieser Hinsicht kaum einen Aufschlufs geben, da im Laufe der afranz. Entwicklung jedes *-s* verstummt; doch darf vielleicht vermutet werden, dafs mit der erörterten Erhaltung der *-s*-losen Formen die Tatsache in Zusammenhang steht, dafs gerade gewisse Dialekte der östlichen Hälfte des Sprachgebietes eine Neigung zeigen, *i* des Plurals länger zu halten, die aus einem Bedürfnis nach Scheidung von sg. und pl. leicht erklärlich wäre.

Es erübrigt sich nunmehr noch, in diesem Zusammenhang eine Ansicht Sittls (AlLex. II S. 568) als irrig zu kennzeichnen, der die Glosse unseres Textes

12_2 F 634 *Utres: folli*

in Beziehung zu der Verstummung des auslautenden *s* bringt und infolgedessen aus ihr einen Schlufs auf it. Herkunft eines Teils unseres Glossars zieht. In Wirklichkeit liegt indes nicht eine lautliche Erscheinung, sondern eine analogische Formenübertragung des Gemeinfranz. vor, wie § 89 (s. auch Anm. 3) dargetan wird.

§ 53. Graphischer Ausdruck griechischer Dentale.

Gr. ϑ erscheint ohne Rücksicht auf die Volkstümlichkeit eines Wortes bald als *th*, bald als *t*.

Als *th* findet es sich z. B. in

3_2 F 223 th*esaurum*; 10_1 *anathematizandum*; 11_1 F 511 *Ethnicus*; 12_3 Th*eloneum*; 13_1 *anathematizare*; 16_4 F 733 Th*alamus*; 17_1 Th*esaurum*; 20_3 *Anathema*; 24_4 *Ethnicus*; 34_2 th*alami*,

als *t* z. B. in

2_3 *Terebintum*; 2_3 F 169 T*eristrum*; 7_4 F 439 *Palate*; 9_1 *Strution*; 9_2 F 474 T*orax*; 11_4 T*ronus*; 11_2 F 538 T*esaurizare: tesaurum colligere*; 20_2 *Antropum*; 20_3 F 850 *Absintio*; 26_2 F 922 *teca*; 27_1 *tesauri*; 30_3 *Lapatei*; 33_1 *Ortodoxorum*; 38_3 F 1126 T*uribulum*.

Die Unsicherheit des Schreibers in diesem Punkte hat ihn gelegentlich dazu geführt, eine Aspiration auch an unrechter Stelle auszudrücken, wie dies auch verwandte Texte häufig tun (s. Bonnet S. 163, Pirson S. 81, Haag S. 863). So steht die Aspirierung völlig unberechtigt nur in

25_2 *Ethemoloia: origo uocabulorum*[1],

beim falschen Konsonanten in

14_3 *Spiritum* F*itonis: spiritum diuinatoris*: Vlg. *spiritum pythonem*; so *Philonis*, *phytonissae* Greg. Tur. (Bonnet S. 162), Rz. 74 *Phitonicus*; [18_4 H*etnicus: paganus*;] 20_2 F 833 *Apotecha: cellarius*; 21_2 *Bibliotecha: librorum repositio*; 26_1 F*itones: diuinatores*.

c) Gutturale.

§ 54. Vorkonsonantisches *k* im Anlaut.

Als Ausdruck der vlglat. Neigung, anlautend *kr* > *gr* übergehen zu lassen, die sich auch im Franz. spurweise (cf. *gras* < *crassu*) durchgesetzt hat, kann gedeutet werden

4_2 G*rateras: uasa uinaria*: Vlg. *crateras*,

will man nicht eine Verwechslung der Majuskeln *C* und *G* annehmen.

Ebenso liegt ein vlglat. Schwanken, nämlich zwischen anlautend *k* und *sk* (s. Rönsch S. 468) zu Grunde den Schreibungen

4_2 F 288 Sc*abrones: uuapces*: Vlg. *crabrones*, Hss. auch *scrabrones*; 39_3 F 1150 *Uuespes:* sc*rabrones. uuapces*.

Da von allen romanischen Formen des Wortes nur it. *scalabrone* den *s*- Vorschlag aufweist, die auf franz. Boden allein vorhandene pv. Form *garabroun*, *groulon* (s. Thomas, R. XXVIII S. 187) ihn nicht kennt, so sind in die Lautlichkeit des *s* für unsere Mundart starke Zweifel zu setzen, das vielmehr aus irgend einer Vlg.-Hs. übernommen sein dürfte.

Vielleicht auch darf mit diesem Schwanken in Zusammenhang gebracht werden die Schreibung

22_4 C*oire: purgamentum ferri ł alicuius metalli* = *Corie* s. § 22) < *Scoriae*?

---

[1] 11_4 *Tetharcha: quarta pars principatus* wohl verlesen aus *Tetrarcha* der Vorlage.

Doch könnte auch eine im Glossar II mehrfach auftretende Verderbnis des Lemmaanlauts vorliegen, s. Bess. 53, 56.

§ 55. Anlautend k_2, g_2[1].

Für den Übergang von anlautend $k_2 >$ gemeinfranz. *ts*, den G. Paris, Extrait des Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1893 S. 81 ff. dem 7. Jahrhundert zuschreibt, während er nach Marchot S. 53 schon dem 4.—5. Jahrhundert angehört, kann unser Text mangels eines geeigneten lat. Zeichens zum Ausdruck dieses Lautes ein direktes Zeugnis nicht liefern. Doch scheint die Anwendung der Schreibung *-ce-* zur Bezeichnung eines sicheren Lautwertes *-tse-* anderer Provenienz in

37_3 F 1096 *Sortilegus: sorcerus* < *sortiarius* (s. § 49 β, 1)

die bereits vollzogene Entwicklung von $k_2 >$ *ts* völlig aufser Zweifel zu setzen.

Über den Wandel von $g_2 > y > d'z > d\check{z}$ s. § 59.

§ 56. $-k_2-$.

Da $-k_2-$ im Afranz. das gleiche Entwicklungsprodukt liefert wie *-tį- > -d'z'- > -įz- > -iz-*, so steht nach § 49 α zu erwarten, dafs $-k_2-$ in unserem Denkmal die Stufe *-įz-*, eventuell schon *-iz-* erreicht hat.

Infolge früher Assibilierung des $-k_2-$ vor Ausfall des darauf folgenden Vortonvokals (s. Schwan-Behrens § 158 Anm.) ist $k > s$ geworden in

30_2 *Lacinium: laniare* < *laciniaria* = afranz. *lasniere* (s. Wortbest. s. v),

worin *s* vorkonsonantisch (s. § 51 β) bereits gefallen scheint.

In früher Lehnwortform erscheint

20_1 *Acer: ager* entsprechend afranz. *egre*.

§ 57. k_1 g_1 im Anlaut.

Da die Erschütterung des *k*, *g*, vor *a* dem in unserm Denkmal bereits bezeugten Wandel von *au* > *ǫ* (s. § 17) voraufgegangen sein mufs, so war der Übergang von k_1, $g_1 >$ *tš*, *dž* sicher bereits unterwegs. Als einziges Zeugnis[1] palataler Aussprache des k_1 kann dienen

3_2 *Carastas: serpens cornutus*: Vlg. *cerastas*,

indem der Überarbeiter wohl kaum das *Ce-* seiner Vorlage, dem nach § 56 ein sicherer Lautwert *tse-* zukam, mit *Ca-* vertauscht hätte, wäre für ihn diese Gruppe *Ca-* nicht einem stark palatalen Lautwert, etwa *t'j'*, gleichgekommen.

[1] Im Anschlufs an Schwan-Behrens setze ich im Folgenden k_2, g_2 statt „*k*, *g* vor *e*, *i*"; k_1, g_1 statt „*k*, *g* vor *a*"; *k*, *g* statt „*k*, *g* vor *o*, *u*".

[1] Denn 11_3 *Per preceps: precapitatus* statt *-cip-* ist nicht sicher wegen des Rekompositionsbestrebens unseres Textes.

Dafs die Palatalisierung des k_1 bereits weit fortgeschritten wäre, würde mit Sicherheit hervorgehen aus

12_3 F 627 *Conquirebant: causabant,*

liefse sich das Interpretament bestimmt mit dem franz. Lehnwort *causer* „verhandeln" „reden" identifizieren. Es wäre damit der Beweis erbracht, dafs der Wandel $k_1 > t\check{s}$ bereits vorüber sei und neu eindringendes k_1 nicht mehr affiziert würde. Die späten literarischen Belege des Wortes legen jedoch den Verdacht nahe, dafs das Interpretament hier, wie mehrfach, ein nur lat., aber als solches bekanntes Wort darstellt.

Das schon so oft beobachtete Streben unseres Überarbeiters nach korrekter Wiedergabe der lat. Form hätte ihn wohl davon abgehalten, die Palatalisierung der Gruppe *ka* in der Schrift irgendwie zum Ausdruck zu bringen, selbst wenn er das im literarischen Franz. dafür übliche Zeichen *ch* in diesem Sinne bereits gekannt hätte. Dafür, dafs man schon im 8. Jahrhundert mit dem Symbol *ch* den Wert einer Palatalaffrikata, etwa *t'j'* oder schon *tš*, verbunden hätte, könnte sprechen die Verwendung des Zeichens in Rz. 155 *chaldaria* = afranz. *chaldiere.* Doch kann diese Deutung auf unbedingte Zuverlässigkeit keinen Anspruch machen, da gerade in Rz. Tenuis und Aspirata in der Schreibung bunt durcheinander geworfen werden, *ch* daher auch einfach für lat. *c* stehen kann.

Ohne lautliche Bedeutung ist die Bezeichnung von *ca* durch *ga* in

27_1 F 933 *Galle: semita* zu lat. *callis,*

da anlautender Wandel von *k* zu *g* nur vorkonsonantisch (s. § 54) auftritt, in *Galle* statt *Calle* daher ein (paläographisch besonders naheliegender) Fall der im Glossar II (s. Bess. 53.) häufigen Verderbnis des Lemmaanlauts gesehen werden mufs.

§ 58. $-k_1-$, $-g_1-$.

Den Belegen für den Übergang des $-k_1- > -g_1-$ bei Pirson S. 65, Bonnet S. 161, Haag S. 861, Schröder S. 16, Rz. 11 *Tristeca,* Hs. 41_1 *euogare* etc. fügt unser Text

21_2 F 859 *Bracis: bragas*

hinzu. Als umgekehrte Schreibungen liefsen sich deuten

1_1 F 17 *Uagus: uacuatus* } offenbar = *uagatus*;
39_4 F 1160 *Uagus: uacatus* }
7_2 *Uacabantur: discurrebantur,*

bei denen indes auch als alleinige Ursache oder als mitwirkender Faktor begriffliche Einmischung von *vacare* „frei sein" denkbar wäre, cf. nfranz. gelehrtes *vaquer* „spazieren gehen" entsprechend lat. *vacare* „müfsig sein"; dtsch. „bummeln" = „müfsig sein" und „spazieren gehen".

Als Lautwert dieses primären oder sekundären g_1 nach *a, e, i* darf für unser Denkmal unbedenklich bereits *y* angenommen werden,

da die auch aufserfranz. Verbreitung des Wandels $g_2 > y$ diesem ein höheres Alter sichert als der im Text bereits eingetretenen (s. § 18) Verdumpfung des nachtonigen $a > ə$, die übrigens, einmal vollzogen, den Übergang von $g_2 > y$ lautphysiologisch nicht mehr gestatten würde.

§ 59. Nachkonsonantisches k_1, g_1.

Der Wandel von nachkonsonantischem k_1, $g_1 > tš$, *dž*, von Marchot S. 79 ungefähr in die Mitte des 8. Jahrhunderts versetzt, für unseren Text durch die Analogie des wortanlautenden k_1, g_1 (§ 57) a priori wahrscheinlich, wird bestätigt durch verschiedene Schreibungen des nachkonsonantischen *-ga*, die dieser Gruppe unbedingt den Wert einer palatalen Affrikata sichern, wenn sich auch das Mafs der Breite derselben (d. h. *d'z'*, *d'y'* oder *d'ž'*) nicht bestimmen läfst:

4_3 F 315 *Addet: adiungeat* (s. § 2); [7_1 F 420 *Starciis: bulziolis* = *bulga* + *iola*;] 37_3 F 1098 *Sarcinis: saccus ł bulzia* = *bulga*.

Von besonderem Interesse ist davon die Bezeichnung von *-ga* durch *-zia*, da sich noch Jahrhunderte später genau dieselbe im literarischen Franz. wiederfindet. So drücken einen Lautwert *dž* nach vorausgehender Liquida durch *z* aus die Predigten des Bernhard von Clairvaux, s. Buscherbruck, R. F. IX S. 702. Die Möglichkeit einer kontinuierlichen Schreibertradition erscheint daher nicht ausgeschlossen.

Nur scheinbar ist Metathese des nachkonsonantischen k_1 eingetreten in der Verbindung *sk* in

29_4 F 986 *Lena: toxa. lectarium* = vlglat. *tǫsca* < lat. *tūsca* > *tūsca* (s. § 16 und Wortbest. s. v.),

wo im Widerspruch mit der lebenden Sprache *x* = *ks* statt *sk* geschrieben ist infolge der durch den Wandel von $-sk_0- > -ks- >$ afranz. *-is-* (s. § 64 β) hervorgerufenen Verwirrung.

Gleichfalls ohne lautlichen Wert ist 34_1 *Promulcat: profert*, worin man höchstens eine mechanische Übertragung intervokaler Gleichwertigkeit von k_1 und g_1 (s. § 58) auch in andere Stellungen erblicken könnte.

§ 60. *-k-*, *-g-*.

Den Wandel des inlautenden *-k- > -g-* belegen in unserm Text nur eine Reihe auch anderwärts (s. Haag S. 861, Bonnet S. 162) nicht seltener umgekehrter Schreibungen wie

5_1 F 340 *Lucubri: tristi*; 22_3 *Conticuo: presenti*; 30_2 *Lucubribus* (so Greg. Tur)*: luctuosis*.

Dieser Aufrechterhaltung des lat. Lautes in den Lemmen gegenüber zeigen die Erbworte den von Baist, Zs. XX S. 327, schon um die Mitte des 7. Jahrhunderts nachgewiesenen Schwund des *g*[1] in

7_3 F 436 *Laterum: teularum*.

[1] Ebenso vielleicht Schwund von *k* in 4_2 F 285 *Pignus: uuadius*, 34_2 F 1047 *Pignarus: uuadius*, falls *uuadius* die Entsprechung von afranz. *gage*



§ 61. Inlautend *k, g* nachkonsonantisch.

Von dem Übergang von *-sk-* > *-ks-* > afranz. *-is-* (s. Schwan-Behrens § 146) fehlt uns ein direkter Beleg; einen indirekten wenigstens für die bereits erfolgte Metathese bietet die schon im § 59 zitierte übertragene Schreibung *toxa* statt *tosca* (s. ibd.). Der erreichte Lautwert *is* < *sk* wird für unser Denkmal gesichert durch die Analogie des ursprünglichen *ks* = *is* nach § 64 β.

§ 62. Spirans *y*.

Der seit dem 3. Jahrhundert (Marchot S. 55) bezeugte Zusammenfall von lat. *i̯*, g_2, *di̯*, *de̯* und gr. ζ > vlglat. *y* wird in unserm Denkmal belegt durch die Schreibungen

j als *g*:

7_2 *Degenerare* (bessere in *Degerare* nach Bess. 15.): *iterum iurare*: Vlg. *dejerare*; 9_1 *magestatem*; 13_3 F 684 *Magestas*; 18_1 *Magestatis*; 27_1 *Gentaculum*; 27_1 F 930 *Gecor*. Ähnliche Fälle bei Pirson S. 75, Haag S. 867, Schröder S. 19; Hs. 54_4 *Regecit.*

g als *j*:

6_2 F 404 *Poplite: iuncture ianiculorum.* Ähnliche Fälle bei Bonnet S. 173; Hs. 53_4 *ienua.* — Umgekehrt erscheint zur Sicherung einer gutturalen Aussprache des *g* ein *gu* in 6_2 *Laguena: idriae id̄ uasa aquarum*: Vlg. *lagenas.*

di̯ als *j* oder *g*:

28_2 F 947 *Imum: qd̄ iusum est* = *deorsum*; 28_4 F 963 *Juger: iornalis* = *diurnalis*; 38_3 F 1122 *Tedet: anoget* = *inodiat.* — Ähnlich *iuso* Schröder S. 19; *iurnales* belegt F.'s Anmerkung zu Rz. 147.

j, g als *di̯*:

Eine Bezeichnung von *j* oder *g* als *di̯*, wie etwa in *madius* = *maius* bei Tardif 30, Zs. XII S. 26, weist unser verhältnismäſsig sorgfältiger Text nicht auf.

α) die Spirans *y* im Anlaut:

Marchot S. 57 glaubt als Durchgangsstufe für die Entwicklung von g_2 > *dž* die Phase *j* = *y* annehmen zu müssen: g_2 > *gj* > *j* > *y*. Den gleichen Verlust des Verschluſseinsatzes vermutet er für *di̯* > *dj* > *j* > *y*. Mit *y* < lat. *j* zusammen entwickelt sich dann dies *y* < g_2 und *y* < *di̯* für ihn weiter wie folgt: „*Après le VIe siècle, a ce son y on préposa un faible d qui prit peu à peu du corps.*" Diese Annahme hat phonetisch nichts gegen sich, da ein spontaner Wandel von Spirans > Affrikata sich auch anderwärts

---

< **uuadicum* ist, denn *uuadi-u* konnte nur **guai* ergeben. — Vor dem *icum*-Suffix fiel natürlich das germanische *j*-Suffix, s. § 85, Anm. 2.

findet: so z. B. rheinisch $s > ts$, cf. *tsaldat* = Soldat, *tsaus* = Sauce, *tsǫfi* = Sophie etc. Wenn also an sich gegen den von Marchot angesetzten Übergang von (gj, $dj >$) $y > dy$ Bedenken prinzipieller Art nicht bestehen, so ist doch mit Herzog, Zs. XXXVI S. 196 dagegen einzuwenden, dafs wir bei Annahme dieser Theorie erst Vereinfachung der Affrikata zur Spirans und dann wieder spontane Entwicklung eines Verschlufseinsatzes vermuten müfsten, d. h. eine Umkehrung eines eben vollzogenen Lautwandels, wie sie Marchot selbst in einem andern Falle (S. 68) als „vraiment bizarre" bezeichnet.

Wahrscheinlicher ist wohl, dafs g_2 und *dį* $>$ *g'*, *d'* beide ihren Verschlufseinsatz bewahrt und durch ihr häufiges Vorkommen den spontanen Vorschlag eines solchen vor $y <$ lat. *j* (erst nach der germanischen Invasion, s. Marchot S. 57) gefördert haben.

Da in unserm Denkmal *j*, g_2 und *dį* in der Schreibung miteinander vertauscht werden, nach unsern Ausführungen die drei lat. Laute sich nur in einem *dy* begegnen konnten, so ist für unsern Text zum mindesten schon eine Lautstufe *d'* = *dy*-, wahrscheinlich aber bereits *dz'*- oder gar *dž*- für anlautendes lat. *į*, g_2, *dį*, *dę* u. gr. ζ anzunehmen.

β) die Spirans *y* im Inlaut intervokalisch.

Der afranz. Entwicklung des intervokalen vlglat. -*y*- jeder Provenienz zu einem Gleitlaut unter Abgabe eines oder zweier Epenthesevokale je nach der Stellung entspricht es, dafs wir etymologisch berechtigtes *y* vielfach nicht geschrieben finden, wie in

2_2 F 157 *Abieres: tolleres . abstraeres*; 5_4 *Exies: requires*: Vlg. *exiges*; 10_1 *Redierunt: receperunt . reuocauerunt*: Vlg. *redegerunt*; 18_1 *Redies: reuocabis*: Vlg. *rediges*; 25_1 *abstrait*; 25_1 *Euloias: benedictiones*; 25_1 *Ethemoloia: origo uocabulorum*; 35_3 F 1060 *Quadrie: currus cum .IIII.or rotis.* — Ähnliche Fälle, wie *colliens*, bei Fredeg. s. Haag S. 868.

Umgekehrt finden wir ein *y* am unrechten Platz zur Tilgung eines lat. Hiats in

22_3 *Cogitus: simul conuentus.*

Ähnliche Fälle, wie *abigerunt* < *abierunt*, *Agecius* < *Aetius*, bei Fredeg. s. Haag S. 868.

γ) die Spirans *y* inlautend nachkonsonantisch.

Aus den unter α) dargelegten Gründen mufs dem *y* nach *r*, einem afranz. Werte -*rdž*- entsprechend, in

24_4 F 896 *Eburneis: iuorgiis*

mindestens ein Wert *d'*, wahrscheinlich schon *dz'* oder gar *dž* zukommen. Statt eines unserer Form gemäfsen, echt erbwortlichen afranz. **ivorge* findet sich nur mit nicht völlig volkstümlicher Entwicklung (s. §§ 21, 22) afranz. *ivoire*.

§ 63. *kw, gw.*

Der Verlust der labialen Nebenartikulation in anlautendem *kw*, *gw* trat je nach der Qualität des darauf folgenden Vokals früher oder später ein:

Den schon frühen Fall des *u̯* vor folgendem velaren Vokal *o* oder *u* bezeugen in unserm Texte

1. vor *o* die umgekehrte Schreibung

22_2 F 864 *Cauteria: ferri ad* qu*oquendum.*

(Ähnliche Fälle der Leg. Al. verzeichnet Schröder S. 19, bei Fredeg. Haag S. 864.)

2. vor *u* aus mechanischer Übertragung anlautender Gleichwertigkeit von *quu* = *ku* auf den Inlaut resultierende Schreibungen wie

20_3 F 841 *Adipiscuntur: adse*cu*ntur,*

die im direkten Gegensatz zur Behandlung des inlautenden *kw* > *w* in der lebenden Sprache stehen. — Ähnlich bei Greg. Tur. *subsecuntur*, *secuntur* (Bonnet S. 139), bei Fredeg. *secuntur* u. a. (Haag S. 864).

Vor *a*, *e*, *i* jedoch sichert die Nichtbeteiligung an den Lautübergängen lat. *ce*, *ci* > *tse*, *tsi* noch auch germanisch *ka*, *ki* > *tša*, *tši* den Gruppen *ku̯a*, *ku̯e*, *ku̯i* die Erhaltung ihrer Labialisierung bis ins 7.—8. Jahrhundert. Von um so grösserem Interesse sind daher die Belege unseres Denkmals für den Schwund dieses *u̯* in den drei genannten Gruppen. Auch diese Zeugnisse sind für den Anlaut keine unmittelbaren, sondern stellen sich nur als sprachwidrige Schreibungen von inlautendem *qu* als *c* oder umgekehrt dar:

So für *qua-* > *ka-*

1_1 F 17 *Uagus: uac*ua*tus* (= 39_4 F 1160 *Uagus: uacatus* = *uagatus*, s. § 58).

que- > *ke-*

5_1 *Precoce uue: qui antemature sunt* ...: Vlg. *praecoquae uvae.*

qui- > *ki-*

9_1 F 469 *Co*qu*itus: fluuius apud infernum,*

für alle diese Lautwandel wohl die ältesten Belege, denen sich aus verwandten Texten keine zur Seite stellen.

Für den Übergang von inlautendem *ku̯*, *gu̯* > *u̯* fehlt jedes Zeugnis. Dagegen ist in der inlautenden Gruppe *Kons.* + *gw* + *Voc.* > afranz. *Kons.* + *g* + *Voc.* (s. Schwan-Behrens § 156) der Schwund des Labials bereits eingetreten nach

5_2 *Lang*e*scent: deficient . consument.*

§ 64. Inlautend *k* vorkonsonantisch:

a) *kt.*

Die Gruppe *-kt-*, die schon in der gallolat. Aussprache einen Wert = *jt* hatte (s. Meyer-Lübke, Einführung § 186), erscheint in der Schrift durchaus als *ct*; nur



15_2 *Barbaris: indo*^{c}*tis . incunditis*
(cf. inschriftliches FRU^{C}TU bei Pirson S. 91) könnte auf die Erschütterung des *k* weisen.

Als Lautwert in unserm Denkmal wird der Gruppe *-kt-* durch die Analogie der Gruppe *-kl-* mit hoher Wahrscheinlichkeit die Geltung *-ɉt-* oder schon *-it-* (s. § 64*δ*) gesichert.

Eine besondere Bemerkung erfordert

31_1 *Mitra: uicta regalis,*
offenbar = lat. *uitta*, ein gemeinromanisch volkstümliches, dem Franz. im Besondern indes fremdes Wort. Da jedoch pv. *veta* das Wort erhält, so mufs für unsern Glossator die erbwortliche Kenntnis eines afranz. *vetə* a priori als möglich gelten. Damit ergeben sich für die Deutung der Schreibung *uicta* = *uitta* zwei Eventualitäten:

1. das Urfranz. des Glossators besafs ein Erbwort *vetə* „Kopfbinde“. Dann kann die Schreibung *uicta* schlechterdings nicht von ihm stammen, da sie ja in ihm nur einen Lautwert *veitə* oder *vite* (s. u. 2.) auslösen konnte, sondern er mufs sie aus einer spezifisch it. Vorlage übernommen haben, in der *uicta* für einen it. Schreiber tatsächlich eine (umgekehrte) Schreibung für lat. *uitta* > it. *vetta* darstellen konnte.

2. das Urfranz. des Glossators besafs kein Erbwort *vetə*. Dann übernahm er ein ihm fremdes Wort aus einer Vorlage vielleicht franz. Provenienz mit ihm zum Teil schon nicht mehr bekanntem Sprachgut. Da ihm dann seine Mundart keinen Fingerzeig betreffs der Qualität des *i* geben konnte, so mochte er leicht das *uitta* seiner Vorlage als unlat. assimiliert < **uicta* fassen, etwa wie einem *ditə* seines Dialektes ein lat. *dicta* entsprach.[1]

Mangels irgendwelcher sonstiger Argumente zu Gunsten einer auch nur für einen Teil unseres Glossars benutzten it. Vorlage (s. § 89 Anm. 3) erscheint es geraten, der Deutung 2. den Vorzug zu geben.

β) *ks*.

Diese Gruppe, schon von den Römisch lernenden Galliern als *js* aufgenommen (Meyer-L. I, § 650) infolge ihrer Unfähigkeit, vor Konsonanz eine Explosiva zu sprechen, hat schon um die Mitte des 7. Jahrhunderts den afranz. Wert *-ɉs-* oder *-is-* angenommen, wie umgekehrte Schreibungen bei Fredeg. (s. Haag S. 871) sicher verbürgen.

In vom Lat. abweichender Schreibung erscheint *ks* in unserm Denkmal in den folgenden Fällen:

9_3 F 488 *Casidile*[1]*: bustiola*, suffixale Ableitung zum Simplex *pyxida* > **bucsta* > *boiste* (s. § 34); [2_4 F 185 *Edisserat: exponerat*:

[1] Cf. Hs. 110_4 *Pictaciis* = *-tt-*.

[1] Cf. § 34, Anm. 2.

Vlg. *nec est qui edisserat* < *edisserere*, aber vom Glossator offenbar = *edixerat* aufgefafst].

Das Fehlen eines direkten Belegs für die bereits erreichte Lautstufe *-ẓs-* oder *-is-* erklärt sich hinreichend daraus, dafs der Schreiber auch hier wieder vermied, in der Schrift einen Diphthongen auszudrücken, über dessen Herkunft er nicht im Klaren war (s. § 39α).

Die Bezeichnung der Gruppe *-ks-* durch *-sc-* in

20_1 F 823 *Axis: ascialis* < *axalis* (s. § 2)

erklärt sich daraus, dafs ein gleicher afranz. Lautwert *-ẓs-* oder *-is-* auch aus lat. *-skẓ-* (s. § 65γ) hervorgegangen war, *sc* daher im Texte mehrfach zum Ausdruck von einfachem *s* dient (s. ibd.).

Über *x* statt *sk* in

29_4 F 986 *Lena: toxa* = vlglat. *tǫsca* < lat. *tūsca* (s. § 16 und Wortbest. s. v.).

s. § 59.

γ) *kr*, *gr*.

Den gleichzeitig mit dem Stimmhaftwerden intervokaler Tenuis eingetretenen Wandel von *-kr-* > *-gr-* belegt das halbgelehrte

15_3 F 715 *Macillentiores: magriores* zu afranz. *megre*,

woran sich die umgekehrte Schreibung des Lemmas

16_3 *Creacras:* —: Vlg. *creagras*

schliefst. Ähnliche Fälle der Leg. Al. s. Schröder S. 16; Hs. 58_1 *agriter*.

Dem primären wie dem aus lat. *-kr-* entstandenen sekundären *-gr-* sichert die Analogie der Gruppen *-ks-* und *-kl-* (s. u. β, δ) für unser Denkmal den Lautwert *-ẓr-* oder *-ir-*, für den wir aus dem unter β) angeführten Grunde ein direktes Zeugnis nicht aufweisen können.

δ) *kl*, *gl*.

Für die Gruppe *-kl-* sind wir in der glücklichen Lage, durch einen frühen Beleg die erreichte Lautstufe *ẓl'* schon im 8. Jahrhundert nachzuweisen, wenn auch nicht in unserm sorgfältig geschriebenem Texte selbst. Schon Diez, ARGloss. S. 38, zitiert aus „einer andern Reichenauer Handschrift des 8. Jahrhunderts“ eine Stelle

„*coturnices similes auibus, quas quidam quaylas uocant*“,

die er offenbar aus Hs. 105_3 ausgezogen hat, falls sie sich nicht etwa noch in einem andern gleichzeitigen Texte finden sollte.

Wir sind demnach berechtigt, einer Schreibung von *-c(u)l-* als *-l-* in

20_3 F 849 *Aculeus: aculionis* < *acuculionis* (s. Wortbest. s. v.)

einen Lautwert *ẓl'* oder *il'* zuzusprechen, der ebensowohl auch den etwa gleichzeitigen Formen *botilia*, *botiliario* (< *buticul-*) der Lex. Sal. (Schuchardt II S. 488) und *butillarius* Rz. 23 zukommt.



Über die semasiologische Möglichkeit oder Notwendigkeit, in

24_3 *Etursam* (= lat. *extortam*): *maculatam*,

mit einem Lautwerte *maḭl'ę̄ɔ* in unserer Mundart, lat. **malleare* oder doch Kreuzung von *maculare* + **malleare* zu sehen, s. Wortbest. s. v. *maculare* 3.

ε) *gm*; *γδ*.

Den vlglat. Wandel von *-gm-* > *-um-* finden wir bezeugt durch

5_1 F 348 *Sagma: soma ł sella*

mit Monophthongierung des durch Zutritt des so entstandenen *u* zum Tonvokal *a* gebildeten Diphthongen *au* > *ϱ* nach § 17, woselbst auch zahlreiche anderweite Belege, insbesondere auch der Zwischenstufen.

Ähnlich ist das *g* der Gruppe *gm* in vorausgehendes *au* aufgegangen in

18_4 *Auxit: aumentauit . multiplicauit*; 20_2 F 840 *Aumentare: incrementare id crescere.*

Zur Verhütung lässig vulgärer Aussprache des *-gm-* ist vielleicht *-cm-* geschrieben in

9_2 *Docma*; 14_3, 23_3 *Docmata*; 21_2 F 857 *fracmentum*; 26_1 *Ficmentum.*

Ebenso soll wohl der Neigung der Volkssprache, *-gd-* als *-ld-* > *-ud-* zu sprechen, entgegenwirken die Schreibung *-cd-* in

37_2 F 1088 *Smaracdus: lapis* (afranz. *esmeralde*, *esmeraude*).

§ 65. *ki̯*.

Die Assibilierung von *ki̯*, jünger als die von *ti̯* (Marchot S. 54 f.), mufs in unserm Denkmal bereits vollzogen sein, da sie älter als der bereits eingetretene (s. § 55) Wandel von *ki* > *tsi* ist (s. Lenz, Zur Physiologie und Geschichte der Palatalen, Diss. Bonn 1887, S. 48). Wir finden diesen Schlufs bestätigt durch die Schreibungen von

α) Intervokalem *ki̯*,

das afranz. unter Bewahrung seiner Stimmlosigkeit > *ts* wird,

als *ti* in

2_1 F 131 *manatiat:* zu lat. *minaciae*; 3_1 *Quantotius: uelociter*; 5_2 *suspitionis*; 5_3, 5_4 *Internitione*; 6_3 *sotiis*; 8_3 *Gazofilatium*; 9_3 *sotietas*; 11_4 F 572 *Zizania: lolium ł uitia*; 12_1 *crutiatoribus*; 12_2 F 619 *in iuditio*; 12_1 *locus iuditio*; 13_1 F 652 *Gazofilatium*; 13_2 *sotietatu*; 14_4 *sotiis*; 15_3 *speties*; *ditione*; 16_1 *sotietate*; 16_2 *sotium*; 19_2 *fidutiam*; 19_4 *glatie.*

20_3 *audatia*; 22_1 *Capatius*; 22_3 *sotius*; 28_3 *internitionem*; 32_1 F 1003 *nouitius*; 33_1 *Otius*; 37_2 *Spetiem.*

Nach Marchot S. 55 macht dieses *ki̯*, in seinem Lautwandel immer hinter *ti̯* hergehend, die Stufen *t'* > *tsj* durch. Demgegenüber ist aus den im § 49 *β*, 1 dargelegten Gründen allgemeiner

Lautphysiologie auch hier wiederum festzustellen, dafs, falls das *i̯* nicht schon auf der Stufe [*ki̯* >] *ti̯* = *t'* schwindet, ein späterer Fall in der Gruppe *tsy* fast ausgeschlossen scheint, daher dieselbe nur zur pikardischen Sonderentwicklung von *ti̯* > *tš* führen kann. In unserem nichtpikardischem Text hat daher die Schreibung *-ti* + *Voc.* < lat. *-ci* + *Voc.* durchaus einen lautlichen Wert = *ts* + *Voc.*, nicht etwa = *tsy* + *Voc.*, also z. B.

2_1 F 131 *mana*tia*t* lies *manatsət.*

Für die Richtigkeit dieser Argumentation scheinen mir eine sichere Bestätigung zu bilden Schreibungen von *-cia* als *-ce* (und nicht *-cie*) in

16_2 *Dolus: falla*ce < *fallacia*; 28_4 *Inli*cent*: inplicant*: = *illiciunt*, Lautwert also *ilitsənt*; 31_2 F 997 *Minas: mana*ces < *minacias*,[1] woran sich als umgekehrte Schreibung das Lemma

29_1 *Inno*ciens*: quod nulli nocet*

schliefst, welche Form sich indes auch durch Einflufs der 1. sg. praes. von *nocere* erklären liefse.

Inlautend *-kki̯a* erscheint als *-tia* in 7_1 F 425 *Sarcina: bisa*tia lies *bezatsə* (s. § 74, 4).

Im franz. Auslaut ist *ts* < *ki̯* wiedergegeben durch *z* in

20_1 F 829 *Auortiuus: auorteti*z = *abortaticius*;

eine andere Art, denselben Laut zu bezeichnen, hat der Schreiber gewählt in

39_3 F 1152 *Umanus: omni*ci = *hominicius.*

β) *ki̯* nach andern Konsonanten als *s*.

4_3 *pro una u*ntia; 10_1 *Topa*rtia*s*: Vlg. *toparchias*; 22_2 F 868 *Cumme*rtium; 27_1 *Fra*ntia.

Die Ausführungen über nachkonsonantisches *ti̯* im § 49*β*, 1, unter *α*) wegen der afranz. identischen Entwicklung auch auf intervokales *ki̯* übertragen, lassen sich natürlich mit um so gröfserem Rechte auf nachkonsonantisches *ki̯* anwenden und sichern demgemäfs auch diesem in unserem Denkmal einen Lautwert *ts*, nicht *tsy*, also z. B.

4_3 *una u*ntia lies *ǫntsə.*

Bestätigt wird dieser Schlufs durch die umgekehrte Schreibung

9_3 *Exer*cie*bant: faciebant*: Vlg. *exercebant*

γ) *ki̯* nach *s*.

Dafür, dafs der afranz. Wandel von *-ski̯-* > *-i̯s-* > *-is-* eingetreten ist, fehlt uns infolge der Sorgfalt des Schreibers jeder direkte Beleg; doch bietet der mehrfach vorkommende graphische Ausdruck von stimmlosem (*i*)*s* anderer Herkunft durch *sc* hinreichende Sicherheit für diese Annahme:

[1] Auch 2_2 F 151 *Triti*ce*: frumentarie*: Vlg. *triticeae* liefse sich so auffassen, indem der Schreiber ein *-cie* der Vorlage als nom.-Endung nahm.



So steht *sc(i)* zur Bezeichnung von *is* < *ks* (s. § 64 β) in

20_1 F 823 *Axis: ascialis* < *axalis* (s. § 2),

zur Bezeichnung von lat. *ss* in

[2_3 *Sciscis: ruptis*;] 30_2 *Lacesciens: prouocans*[1].

Anlautend *skį* erscheint als *stį* in 18_4 *Stientiam*.

δ) Besonderheiten der Schreibung infolge der Assibilierung.

Der Wechsel der Zeichen *c* und *t* vor dem Hiatusvokale infolge der eingetretenen Assibilierung hat auch durch mechanische Übertragung weiter um sich gegriffen und dazu geführt, den nach dem *t*, nicht nach dem *c* erforderlichen Hiatusvokal wegzulassen: So steht *te* statt *tie* für *ce* in

13_4 F 687 *Uacantem: ociositatem* = *uacantiam*; 36_2 F 1067 *Rita: maceria incastrata* = *retia* (s. Wortbest. s. v.).[1]

Durch eine noch weitergehende graphische Verwechslung finden wir *t* statt *c* auch aufserhalb des Hiats in

2_4 F 172 *Coctinum: filo uermiculo tinctum*: Vlg. *coccinum*; 5_2 *Contitatus: prouocatus*; 5_3 *Spurtitia: inmunditia*: Vlg. *Spurcitia*; 5_3 *Contitata: commota*; 14_3 F 706 *Recuntiliabat: pacabat*: Vlg. *reconciliabat*; 18_1 *Conplatitior: magis placens*: Vlg. *complacitior*; 20_3 *Abscisus: pr&cisus*; 24_4 *Efficatiter: uelociter*; 36_3 *Ratiotiniis: raciunculus*, = *ratiociniis*.

Ähnliche graphische Vertauschungen weist auch, in bescheidenerem Umfange, Fredeg. auf in *sagatitate* = *sagacitate* und *Cetero* = *Cicero*, zitiert bei Haag S. 865.

§ 66. Graphischer Ausdruck griechischer Gutturale.

Wie in verwandten Texten (s. Bonnet S. 162 f., Haag S. 872), so werden auch in unserm Glossare *k* und *ch* in griechischen und lat. Wörtern ohne Unterschied gebraucht. So erscheint

k als *ch* in

4_2 F 292 *Acitabulum: achitiferum* (cf. hierzu Germ. Lautl. § 85, 3); 8_2 F 453 *simulachras*; 13_1 *Paraschеve*; 20_3 *Archanum*; 20_3 F 847 *Anchro: serricellus* = *ancora*.

Noch häufiger ist *ch als c* in

6_2 *Pentateucum*; 6_4 *Baccati sunt*; *bacco*; 7_2 *Clamidis*; 8_4 *traconitidis*; 9_3 *cyrografum*; 10_1 *Pentecontarcos*; 12_1 *Didracma*; 12_2 *Clamidem*; 14_2 *Scisma*; 15_2 *ictis*; 18_4 *Decacordo*; 21_2 F 856 *colera*; 28_3 *Incoante*; 29_1 *Icoas: incipis*; 34_2 *Pentecontarcus*.

An eine falsche Stelle ist die Aspiration geraten in

13_4 *Cahos: constitutio ł profundum*.

---

[1] Beachte auch 20_2 *Adscitis: aduocatis*, offenbar = *adcitis*.

δ) [1] Ähnlich steht *ci* für *cii* in 8_2 *Maleficis: quae per uenenum fiunt*. — Über 2_2 F 151 *Triticе*: Vlg. *triticeae* s. § 65 α Anm. 1.



Auch in hebräischen Worten zeigt sich das gleiche Schwanken, z. B. 11_4 *Racha*: Vlg. *Raca*; 17_4 *Sicima*: Vlg. *Sichimam.*
Als *g* erscheint χ in 12_1 *duo dragma.*

2. Liquiden.

§ 67. *r*.

Gemeinromanisch tritt Assimilation des *r* an folgendes *s* ein in lat. *deŏrsum* > gemeinvlglat. *deōsum*:

28_2 F 947 *Imum: qđ iusum est*;

ähnlich z. B. *diosum* in Vlg.-Hss. (Rönsch S. 460), *iuso* Leg. Al. (Schröder S. 19).

Von gröſserem Interesse ist, daſs in unserm Denkmal die Assimilation des *r* an folgende Konsonanz sich nicht auf diesen gemeinromanischen Fall beschränkt, sondern daſs es zunächst den Anschein hat, als sei die Assimilation des *r* auch eingetreten in Fällen, wo das Gemeinfranz. sie nicht kennt, sondern nur Mundarten der östlichen Hälfte des franz. Sprachgebietes in verschiedener Verbreitung sie aufweisen.

So assimiliert sich, d. h. verstummt das *r*

1. vor *s* in

10_3 *Decussio*: — (s. Bess. 34.): Vlg. *incursio*,

womit sich *concussum* = *concursum*, *concusso* = *concursio* der Leg. Al. (Schröder S. 16), bei Greg. Tur. die umgekehrte Schreibung *decursis* („= *decussis*?" Bonnet S. 176) vergleicht. In diesem Falle scheint es um so gewagter, aus dem einzelnen Worte einen Schluſs zu ziehen, als eben nur dieser Stamm *curs-* die Erscheinung auch in anderen Texten belegt, und sporadisch auch das Gemeinfranz. ein Verstummen des *r* vor *s* selbst unter dem Hochton kennt, cf. *dorsum* > *dos.*

2. vor *t* in

25_3 *Abitus: corporis potio ł qualitas uestium*, offenbar = *portio* „Verhältnis."[1]

In beiden Fällen würde also bestenfalls ein einziges Beispiel eine etwaige Assimilierung dartun. Erwägt man nun, daſs die von Meyer-L. I, § 474 gegebene Erklärung des Lautwandels: Zungen-*r* > Zäpfchen-*r* > *h* > — wohl die einzig mögliche ist, so würde die Annahme des Verstummens des *r* eine mundartliche Existenz eines Zäpfchen-*r* schon im 7.—8. Jahrh. voraussetzen, die kaum wahrscheinlich ist.

[1] Über die Möglichkeit, in 8_2 *Matarium* (statt Hs. *Maturium* nach Bess. 20.): *nauium*: Vlg. *mortariola*, eine lautlich berechtigte oder eine verderbte Schreibung zu sehen, s. § 30 Anm. 1. — Vielleicht hängt auch mit der Verstummung des *r* zusammen 11_1 *Repudiis* (Vlg. *-ii*): *diuortii . exordii* statt zu erwartenden *exodii*.



Auf eine schwache Artikulation des *r*, eventuell auf eingetretene Ersetzung des Zungen-*r* durch Zäpfchen-*r*, zu schliefsen aus den Schreibungen ohne auslautendes *r*

4_2 F 294 *Exempla: similitudo*[1]: Vlg. *exemplar*; 6_3 *Certatim: festinante*

wäre unberechtigt, da im ersten Falle Verwechslung zweier Worte, im zweiten zweier Formen vorliegen dürfte.

Bei Vorhandensein eines *r* im Worte ist ein zweites *r* nach *t* entwickelt in

4_3 F 309 *In frustra: per partes*: Vlg. *in frusta*; 12_3 F 637 *Boanarges: filius tronitrui.*

Davon ist *frustra* eine auch sonst reich belegte Form: cf. Heraeus, AlLex. XI S. 326, Anm. zu 180); auch Greg. Tur. (Bonnet S. 170) verwendet sie. — Ähnliche Beispiele eines durch éin *r* im Worte hervorgerufenen zweiten nach *t* oder *d* sind *traratrum* (Schuchardt I, 207); *cardonem* > *tẏẹrdrā* Mundart von Puilly (Dép. Ardennes).

Umgekehrt ist *r* durch Dissimilation vor folgendem *r* geschwunden in

4_2 F 288 *Scabrones: uuapces* gegenüber 39_3 F 1150 *Uuespes: scrabrones . uuapces.*

Vor folgendem *r* zu *l* dissimiliert ist *r* in

26_1 F 907 *Flagremus: oderemus,*

unter gleichzeitiger Durcheinanderwerfung mit *flagrare*, s. Wölfflin, AlLex. IV S. 8. *Flagrare* ist auch die Form des Greg. Tur. (Bonnet S. 175, Anm. 4) und Fredegars (Haag S. 870), auch Paschasius Radbertus (Poetae aevi Carol. vol. III, S. 48, V. 82) gebraucht sie.

Metathese des *r* vielleicht nur in der Schrift zeigt das Lemma

37_3 *Satapres: principes.*

§ 68. *l*.

Gemeinvlglat. entspricht *-l-* einem lat. *-d-* in

20_3 F 845 *Adipem* (s. Bess. 54.): *alaues* (< *alipe* nach § 20), wozu stimmt sard. *abile*, bergam. *alef*, afranz. *auve*. Die reine Lautlichkeit dieser Entsprechung ist fraglich, cf. Lindsay-Nohl S. 328.

Metathese von *l* liegt vor in

26_1 F 906 *Flasconem: buticulam,*

das nach Wortbest. s. v. sicher = *uasculonem* gesetzt werden darf.

Metathese von *l* und *n* ist eingetreten in

29_1 *Inspirabit* (s. Bess. 66.): *alenabit*

gemäfs den erbwortlichen romanischen Formen dieses Wortes gegenüber lat. *anhelare* in 37_4 F 1108 *Spirante: anelante.*

[1] So Stalzer, Hetzer; F *similituda.*

Sekundäres *-ll-* durch Assimilation der Gruppe *-mbl-* infolge früher Abschleifung des Wortes (s. § 41) erscheint als *l* nach § 74, 3 in den Formen von *ambulare*

33_4 F 1030 *alatus*; 38_3 F 1124 *alare*; 38_3 F 1132 *alaret*; 38_3 F 1133 *alauit*.

Über sekundäres *l* aus dissimiliertem *r* s. § 67.

3. Hauchlaute.

§ 69. *h*.

Anlautend *h*, dem vlglat. Lautstand schon seit dem 3. Jahrhundert v. Chr. (Gröber, AlLex. I S. 214) fremd, wird in der Schrift ohne Unterschied bezeichnet oder weggelassen, wobei etwa die folgenden Beobachtungen zu machen sind:

1. In griechischen Fremdwörtern neigt die Schreibung zur Bezeichnung des *h*:

11_2 F 534, 11_4 *Hypocrite*; 17_4 *Hisopum*; 19_1 *heremo*; 27_4 *Heremitae*, *heremos*, *heremum*; 37_3 *heremus* gegenüber

3_1 **E***lios*, **E***liopelos*; 13_1 **E***rodianis*: **e***rodi ministris*; 19_3 **Y***mnum*; 24_3 **E***brei*; 24_4 **E***pta*, **E***ptaticum*; 32_1 **O***locaustum*; 34_2 **e***preus*.

2. In den zahlreichen Formen des Pronom. demonstr. *hic* ist *h* konsequent geschrieben mit Ausnahme von

9_4 **A***c de causa*; 20_2 F 837 *Ab* **o***c*.

3. In den überaus häufigen Formen von *habere* ist *h* stets ausgedrückt mit alleiniger Ausnahme von 20_4 **A***bita*: *definita*. Ebenso in allen Ableitungen vom Stamme *hab-*, so

5_3 *habitaculum*; 15_3 *Habitudo*; 22_4 *habitaculum*; 31_3 *habitatio*. (Nur 15_3 **A***bitus*: *corporis potio*.)

Aus begrifflicher Einmischung von *habere* erklärt sich wohl auch die afranz. und mittelengl. überaus häufige falsche Aspirierung des Stammes *abund-*:

8_4, 10_1, 26_1 **h***abundantiam*, 13_4 **h***abundantes*. (Daneben 2_4 2 × *abundantia*; 0_3 *abundit*; 39_3 *abundantissimum*).

4. Die Aspirierung fehlt in der Schrift im allgemeinen um so sicherer, je fremder das Wort dem Schreiber ist.

5. Bei lat. Schwanken steht die unaspirierte Form:

20_1 *Arivlas*; 30_4 F 1104 *Umerus*.

6. Die in allen verwandten Texten auftretende unberechtigte Schreibung eines *h* (s. Pirson S. 81, Wölfflin, AlLex. IV S. 260, Schröder S. 17, Bonnet S. 108, Haag S. 87 2) findet sich außer in den schon unter 3. zitierten Fällen ohne besondere Veranlassung in

6_4 **h***erbis*; 6_1 **H**[illegible]; 9_4, 15_4 **h***erbas*; 12_1 F 588 **H***edunt*; 20_3 **h**[illegible].



In 19_3 F 813 *Odiui:* h*odio habui* dürfte die Aspirierung vielleicht durch Einwirkung des dem Glossator bekannten[1] germanischen Verbs *hatjan* > *ha(đ)ir(e)* zu erklären sein.

7. Dem Falle des anlautenden *h* entspricht naturgemäſs durchaus ein Schwinden auch in der Kompositionsfuge. Hier zeigt sich ein gradueller Unterschied zwischen I und II hinsichtlich des Verhältnisses der Formen mit *h* zu denen ohne *h*: Während in I etwa auf 2 Formen ohne *h* eine solche mit *h* kommt, entfällt in II erst etwa auf 20 *h*-lose eine *h*-Form, z. B.

6_1 *exheredetauit* (Bess. 12.): 24_3 *Exeredatur*;
5_3 *Exhibebo*, 7_3 *Exhiberet* : 20_4 *exibenda*, 24_4 *Exibita*; 24_4 *Exibetur*, 25_1 *Exibeatur*; 25_1 *Exibeat* etc.

Ein unberechtigtes *h* erscheint in der Kompositionsfuge in

5_3 *Cohiret: conueniret.*

8. Inlautend *h* des Wortstammes, in der Volkssprache gleichfalls schon seit dem 3. Jahrhundert v. Chr. gefallen, wird in der Schrift verschieden behandelt, je nachdem es intervokal oder nachkonsonantisch steht:

Intervokal ist das *h* im allgemeinen in der Schreibung gewahrt; Ausnahmen nur 4_2 *Subueendam*; 14_2 *Coortem*; 15_1 *Coortis*; 37_2 F 1084 *sprendunt* = *exprehendunt* (s. Wortbest. s. v.).[2]

Nachkonsonantisch erscheint *h* nie in der Schrift: so

13_1 F 660 *Mirratum:* Vlg. *myrrhatum*; 29_1 *Inspirabit* (cf. Bess. 66.): *alenabit* < *anhelabit* (cf. § 68); 37_4 F 1108 *Spirante: anelante.*

B. Nasale Konsonanten.

§ 70. *m*.

m erscheint in der Schrift als *n* in

6_2 F 404 *Poplite: iuncture ianiculorum ł reliquorum* (so Holtzmann, Diez, Stalzer; F *reliquum*, was die Hs. auch zuläſst) *menbrorum*,

womit sich bei Greg. Tur. eine Form *anfora* vergleichen läſst, die Bonnet S. 154 als „dissimulation purement orthographique" erklärt. Ähnliche Fälle vorkonsonantischer graphischer Vertauschung von *m* und *n* bei Fredegar führt Haag S. 869 an. Mir scheinen alle diese Schreibungen von *n* statt *m* vor folgendem Labial, denen ich noch Hs. 40_4, 57_1 *menbra* hinzufüge, sich am ungezwungensten zu erklären als umgekehrte infolge des bereits eingetretenen Übergangs

[1] Cf. 33_1 F 1021 *hadisti.*

[2] In 2_2 F 157 *abstraeres*; 25_1 *abstrait*; [32_1 F 1005 *trauntur*;] 39_3 *destraitur* fehlt in der Schrift ein *h*, das, vlglat. durch *g* ersetzt, den Wert der Spirans *y* hatte, die in gleicher Stellung (s. § 62 *β*) vom Schreiber gleichfalls nicht bezeichnet wird.

des *n* vor Labial > *m* in der Volkssprache, wie in *infans* > *emfes* etc.[2]

Abweichend von der regelmäfsigen Entwicklung von *-mbl-* ist infolge früher Abschleifung (s. §§ 41, 68) Assimilation des *m* an das *l* nach Schwund des *b* eingetreten in *ambulare* > *alę̄r*:

33_4 F 1030 *alatus*, 38_3 F 1124 *alare*, 38_3 F 1132 *alaret*, 38_3 F 1133 *alauit*.

Von der Assimilierung der Nasalgruppe *-mn-* fehlt uns jeder direkte Beleg, doch dürfen die ungemein häufigen Bezeichnungen von *mn* durch *mpn*, die wir bereits im § 41 zitiert haben, als sichere Beweise einer Neigung des Schreibers gelten, einer assimilierenden Aussprache der Gruppe durch diese Trennung der Bestandteile entgegenzuwirken. — Nachweis ähnlicher Schreibungen in verwandten Texten s. § 41.

Im lat. Auslaut: das vlglat. schon im 3. Jahrhundert v. Chr. erfolgte gemeinromanische Verstummen des auslautenden *m* kommt in der Schreibung unseres Denkmals zwar nicht in der Regel, aber dennoch ziemlich oft zum Ausdruck, so z. B. in

2_4 *in adfirmacionem sue fide ł sermone*; 3_4 *in uestram legionem ł cultura*; 4_3 F 306 *Tiare: cidarim*: Vlg. *tiaram*; 10_4 F 496 *Nutu: signu*; 17_1 *uerecundia habeam*; 17_4 *Sicima*: Vlg. *Sichimam*; 24_4 *septe nauium*; 26_2 *Fomite: occasionem ł originem*; 38_3 *Leno* (s. Bess. 81.): *magister meretrico* = *-cum*; 39_4 *Ueru: set*.

Übergrofse Gewissenhaftigkeit des Schreibers hat gelegentlich die Notierung eines *m* auch am unrechten Ort bewirkt, was den Mangel jeden Gefühls für eine lautliche Geltung des *-m* beweist; so in

2_1 F 125 *Mutuo: ab inuicem*; 9_1 *Cartilago: os similitudinem sed mollior*; 26_2 *Fortuitum: subito*; 34_1 F 1038 *Profectum: pro certum*; 38_3 *Tamdium: tam longe*.

Vom Übergang von *m* > *n* im franz. Auslaut, der in verwandten Texten (s. Haag S. 869; Hs. 103_3 *glutem*) sich in umgekehrten Schreibungen von *-m* für lat. *-n* verrät, weist unser Text infolge der gründlichen lat. Kenntnisse des Überarbeiters keine Spur auf.

§ 71. *n*.

Das schon im Vlglat. des 3. Jahrhunderts v. Chr. eingetretene Schwinden des *n* vor folgendem *s* verhehlt die schulgerechte Schreibung unseres Denkmals fast völlig. Nur in wenigen Fällen ist dem Schreiber die volkstümliche Form aus der Feder geglitten:

5_1 *Mestrua: superuacuus sanguis mulierum*: Vlg. *patitur menstrua*; 8_1 F 449 *Trabem: trastrum* (cf. Wortbest. s. v. *transtrum*), denen sich wohl als umgekehrte Schreibung

13_3 *Prestes: inpendens . faciens*: Vlg. *ut hoc illi praestes*

[2] Umgekehrt auch *m* vor Dental statt *n*, so Fred. *cumta* (= *cuncta*) wegen *comite* > *conte*.



anschliefst.[1] S. ähnliches bei Pirson S. 95, Bonnet S. 153, Haag S. 870.

Anders zu deuten ist vielleicht

23_1 *Costuprare: adterrare,*

worin die alte volkstümliche Form *co-* für *con-* vorliegen könnte, die sich auch in andern Stellungen als vor *s* findet: s. Seelmann, S. 282, 284 f. — Ähnlich *co-* für *con-* bei Fredegar, s. Haag S. 869.

§ 72. Nasal + homorganer Explosiva.

Die Schreibung unseres Textes zeigt insofern eine gewisse Willkür, die sie übrigens mit verwandten Texten gemein hat, als sie einmal

α) die Gruppe Nasal + hormorganem Verschlufslaut gelegentlich durch einfachen Verschlufslaut ausdrückt, andererseits wiederum

β) vor lat. Verschlufslaut in der Schrift einen etymologisch unberechtigten Nasal erscheinen läfst.

Die Fälle sind zu zahlreich, um als Fehler erklärt werden zu können, und gehören allen drei Artikulationsstellen an:

1. Labialreihe:

α) 6_3 *Pronubis: paran*ypf*is,*

β) 13_4 *Ulcera: sca*mb*ies.*

Ähnlich Rz. 122 *Epilempticos,* mit späterem Schwund des *p* Hs. 117_1 *Ephilenticos,* Greg. Tur. *Epilenticus* (Bonnet S. 142); ibd. *lambruscam* (Bonnet S. 153 Anm. 4).

2. Dentalreihe:

α) —

β) 9_3 *Opinan*t*issimam: laudan*t*issimam. nominan*t*issimam*: Vlg. *opinatissimam*; 10_2 *Abole*nd*e: dele*nd*e*: Vlg. nur *abolitae*; 19_4 *Precinite: precinite . precantate ł antecantante.*[1]

3. Gutturalreihe:

α) 18_4 *Longitudinem: longi*q*uitatem*; 29_1 Ic*oas: incipis.*[2]

Ähnlich Rz. 48 *exugia* = *axungia*; Fredegar *uicla* (Haag S. 870 „Fehler") = *uincula*; *sigillatem, sigyllatim* = *singulatim.*

β) 17_1 *Si*ng*illatim: per singulos*: Vlg. *finxit sigillatim.*

Ähnlich Rz. 99 *Languenas: idrias fictiles*: Vlg. *lagenas.*

Da sich niemals gleichzeitig mit einem lautlichen Prozefs in derselben Sprache auch dessen Umkehr vollzieht, so ist zunächt

[1] Schon lat. Doppelform liegt zu Grunde in 4_1 *To*ns*um: contritum*: Vlg.-Hss. *tusum, tunsum.* — 16_4 *Giga*ns, 20_8 *Adama*ns verdanken ihr *n* wohl einen Stammausgleich nach dem Obliquus. — 5_8 Hs. *Rinocerons* oder *-otis: in nasu cornu habens* ist wohl nach der Bezugsstelle Num. 23, 22 sicherer *-otis* zu lesen.

[1] Anders 8_4 *Conflauerat: fu*nd*erat* statt lat. *fuderat*, s. Formenl. § 114.

[2] Mehrfach ist *n* vor *g* erst nachträglich zwischen Vokal und *g* eingefügt, so z. B. 20_1 *Aeps: pi*n*guis*, 20_3 F 848 *A*n*gare: angustiae.*

klar, dafs entweder nur die Schreibungen α) einen Lautvorgang darstellen, der durch die Schreibungen β) als umgekehrte bestätigt wird, oder dafs die Fälle β) direkte, die Fälle α) indirekte Zeugnisse eines Lautwandels sind.

Nehmen wir nun das erstere an, so würde die lautliche Erscheinung in einer starken oder völligen spontanen Reduktion der Nasalis vor homorganer Explosiva bestehen. So hat gänzlichen Schwund des Nasals *ŋ* in dieser Stellung durchaus konsequent durchgeführt das Altnordische. Wenn somit für die Gutturalreihe ein solcher Lautwandel in einer einzigen Sprache gesichert ist, so vermag ich einen Schwund von *m*; *n* vor *p*, *b*; *t*, *d* aus den germanischen und romanischen Sprachen weder in Form eines regelrecht eintretenden Lautwandels noch auch nur in sichern Einzelfällen nachzuweisen, was aus lautphysiologischen Gründen leicht einzusehen ist, da ein solcher Vorgang unter allen Umständen eine mehr oder minder ausgesprochene Nasalisierung des Vokals voraussetzt, welche an sich schon selten auftritt. — Für das Französische im Besondern könnte nun die tatsächlich eintretende Nasalisierung zu Gunsten eines solchen Lautwandels sprechen; da jedoch unsere Beispiele α) auch Fälle nach den Vokalen der gröfsten Enge einschliefsen, deren Nasalierung erst etwa ein halbes Jahrtausend nach unserem Denkmal erfolgte, da ferner der völlige Schwund des Nasals schon eine Oralisierung dieser Nasalvokale voraussetzen würde, so mufs die Annahme einer lautlichen Deutung der Schreibungen α) auf starke oder völlige Reduktion der Nasalis vor homorganem Verschlufslaut schlechterdings abgelehnt werden.

Demgegenüber ist der umgekehrte Prozefs, auf den die Schreibungen β), als direkte aufgefafst, hinweisen würden, weit häufiger: vor Explosiva entwickelt sich die homorgane Nasalis spontan ungemein oft, wenn auch meines Wissens nirgends mit der Regelmäfsigkeit eines Lautgesetzes. Solche Formen, die Diez, Gramm. I, S. 281, als „rhinistische" bezeichnet, führt Foerster, Zs. XXII, S. 264 aus romanischen Sprachen an, indem er den Lautvorgang physiologisch auf eine Nachläfsigkeit der Artikulation, unzeitiges Sinkenlassen des Velums, zurückführt. Beispiele einer solchen Neigung, die sich in der Schriftsprache meist nur in wenigen Fällen durchsetzt, sind im Munde des weniger Gebildeten wohl aller Sprachen nicht selten, besonders bei der Aussprache von Fremdworten oder von seltenen, etymologisch undurchsichtigen Worten des eigenen Idioms. Den von Foerster gegebenen Belegen füge ich, um die allgemeine Verbreitung der Erscheinung zu zeigen, eine möglichst bunte Reihe auch mundartlicher Formen aus germanischen und romanischen Sprachen hinzu, die ich leicht vervielfachen könnte:

1. Labialreihe: *ampart* = *apart* (Weimar); *kumpabel* = *kapabel* (Hannover; Fritz Reuter, Hauptmann); *Luckmanbile* = *Lokobomile* (Sudermann); franz. *tambor* < pv. *tabor*.

2. Dentalreihe: *präsendieren* = *präsidieren* (Weimar), *repentierlich* = *reputierlich* (Rudolstadt), *revendieren* = *revidieren* (Bonn); *trendeln* = *trödeln* (Hunsrück, Rheinland); *Pendale*, *spendieren* = *spedieren* (Remscheid); *mantschen* neben *matsch*, *pantschen* neben *patsch*; rum. *mărunt* < lat. *minutus*; it. *dondolare* gegenüber franz. *dodeliner*; asp. *edand* (Cid) < *aetatem*; lat. *palatium* > ahd. *phalanza*, ae. *palent*.

3. Gutturalreihe: engl. *nightingale* = dtsch. *Nachtigall*; ähnlich *poppingay*, *clink* < *click*; rum. *genunchiŭ* < *genuculum*; sizil. *ranunchia*, *larunchia*, neap. *ranonchia* < **ranucul-* entsprechend afranz. *renouille*; ostfranz. *aminc* < *amicum*; afranz. *ingal* < *aequalem*, auch plattdtsch. *engal*; pv. *minga* = *miga*; sp. *hincar* < **figicare*; pg. *enguedat* < *aequitatem*; asp. *mincal* < *mihi calet*[3].

Demnach sind die aufgeführten Schreibungen unseres Textes sicher dahin zu deuten, dafs der Schreiber in einer Reihe von Worten oder Formen, die ihm nicht recht bekannt waren, nach einer in vielen Sprachen nachzuweisenden Tendenz einen homorganen Nasal vor Explosiva tatsächlich entwickelte und, von keinem etymologischen Bewufstsein beeinflufst, auch notierte (Schreibungen β), dafs er jedoch im Streben nach Vermeidung dieses ihm im allgemeinen bekannten Fehlers gelegentlich zu weit ging und auch einen etymologisch berechtigten Nasal nicht schrieb (Schreibungen α).[4]

§ 73. Nasalgruppe *ŋk* + *Kons.*

Der regelrechte Wandel der Gruppe *-ŋkt-* > afranz. *-nt-* ist bereits vollzogen nach Ausweis von

9_1 F 472 *Centrum: pontus in caelo ubi totus uergitur* = *punctus* < *punctum*; 14_4 *Semicintia: quasi medium cingulum*: Vlg. *sudaria et semicinctia*,

denen sich als umgekehrte Schreibung

4_2 F 289 *Jacinctina: persas*

(so auch Rz. 75 *Jacinctina*; Hs. 120_2 *Jacincto*) anschliefst.

Diesen sicheren Zeugnissen für die korrekte afranz. Entwicklung stehen gegenüber eine Reihe von Formen, in denen *-ŋkt-* (*-ŋks-*) in der Schrift als *kt* (*ks*) erscheinen:

2_1 F 143 *coniuctiones*; 2_2 F 162 *coniucti*; 5_1 F 339 *Liniuit: uxit*; 10_1 *Additi: adiucti*; [10_3 F 494 *coniu*ⁿ*xi*;] 28_3 *Iniuctis: non iuctis*[1].

[3] Denn an *mihi inde calet* darf im Sp. wohl kaum gedacht werden.

[4] Dagegen sind 12_1 F 590 *Deficiant: sufragant l pereant*; 22_1 *Connectunt: coniugunt* unbedingt Schreibfehler, da *frangere* und *iungere* dem Glossator aus seiner Muttersprache bekannt waren, die Nasale dieser Worte daher für ihn aufser Zweifel sein mufsten.

[1] Im letzten Falle könnte man allerdings auch *Inuictis: non uictis* lesen. — 37_8 *Simulatio: finctio* könnte auf den ersten Blick den Eindruck einer hierher zu stellenden umgekehrten Schreibung machen. Doch steht *finctio* in keinerlei lautlichem Zusammenhang mit unsern Formen, ist vielmehr von viel

An eine Erklärung dieser Formen aus etwa allgemeiner Reduktion des Nasals vor homorganer Explosiva zu denken, verbieten zunächst schon die Ausführungen des § 72 überhaupt; im Besonderen müfste zur Vorsicht mahnen, das sämtliche aufgeführte Fälle nur Verbalformen, und zwar nur zweier Verben auf *-ungere* betreffen, von denen in 5 Fällen das Part. pass. auf *-ct-* gebildet ist, während die 2 übrigbleibenden Perf.-Formen auf *-csi-* dem Einflufs dieser Part.- Formen unterstehen könnten.[2] Erinnern wir uns dagegen, dafs im Obwaldischen ein lautlicher (Meyer-L., I, § 467) Übergang von *-unct-* > *-uct-* gerade und ausschliefslich in Partizipien wie *unctu* > *it'*, *punctu* > *pit'* statthat, der sich im Gegensatz zu der sonstigen Schwierigkeit einer Nasalreduktion (s. § 72) aus der nahen Artikulationsverwandtschaft des *ŋ* mit dem vorangehenden *u* erklärt und an dem auch das Engadinische (z. B. *punctu* > *pütt*) teilnimmt, so dürfte die Annahme eines noch weiter zu erklärenden Zusammenhangs unserer Formen mit diesen obwaldisch-engadinischen zunächst nicht zu kühn sein.

Fänden wir nun diesen Schwund des *ŋ* nur in einem Teile unseres Glossars, so würde sich die vorsichtigste Vermutung entschieden auf die Benutzung einer aus jenem Gebiet, d. h. etwa aus dem Kloster Reichenau stammenden Vorlage für jenen Teil richten. Da jedoch die *ŋ*-losen Formen sich durch das Glossar in seiner ganzen Ausdehnung hindurchziehen und sonstige Spuren aufserfranz. Sprachcharakters sich nicht nachweisen lassen, da ferner das Wortmaterial unseres Glossars ganz ausgesprochen auf Frankreich deutet, so scheint es geratener, ein Übergreifen dieses obwaldisch-engadinischen Lautprozesses auch auf einen kleineren oder gröfseren Teil des franz. Sprachgebietes anzunehmen.

Zu diesem Schlusse scheint zu stimmen, dafs auch gallolat. Inschriften (s. Pirson S. 93) einen gleichen Schwund des Nasals der Gruppe *-ŋkt-* der Partizipien und davon abgeleiteter Formen (so *conjuctione*) aufweisen.

§ 74. Reduktion der Doppelkonsonanzen.

Hinsichtlich der Vereinfachung der lat. Doppelkonsonanz im Französischen unterscheidet Marchot S. 73 ff. 4 Perioden je nach ihrer Stellung im Worte:

1. „devant l'atone pénultième et contrefinale" (Typen *cloppicat*, *pollicenu*), oder, wie man vielleicht etwas umfassender sagen dürfte, vor unbetonter, afranz. synkopierter Mittelsilbe: die Reduktion

gröfserer Verbreitung: cf. z. B. *finctiosus* Hss. QT des Afrikaners (s. Wölfflin, AlLex. V S. 499) Pseudocyprian (s. AlLex. II S. 272); *Confinctio* Thegan, Vita Hludov. 44. — Diese Formen erklären sich vielmehr entweder durch Eindringen des *n*-Infixes aus dem Präsensstamm (s. Formenl. § 114) oder aus Analogie der Verben mit echtem, nicht infigierten *n* (s. Gröber, AlLex. VII S. 48).

[2] Fälle solcher Perfektbildung nach dem Part. pass. s. bei Bonnet S. 424.



tritt in diesem Falle vor dem Stimmhaftwerden intervokaler Muta ein, ist daher für unseren Text selbstverständlich. Sie wird bezeugt durch Formen wie

4_1 *Mussitatis*: Vlg. *mussitatis*; 7_3 F 437 *carcati*; 7_4 *carcatus*; 22_4 F 882 *Culicet: culcet*; 20_1, 28_3 *summitate*; 31_2 *Mussitatis*,

denen sich umgekehrte Schreibungen wie

1_2 F 54 *peccora*; 11_1 F 522 *Arbitrat: auttumat*; 20_3 F 847 *Anchro: serricellus* < *sarcellum* (cf. § 26α)

anschliefsen.

Cf. auch 4_1 F 266 *quacoles*, 22_3 F 877 *quacules* gegenüber 18_4 F 801 *quaccola* (über *-kk-* des Wortes s. Wortbest. s. v.).

2. Im franz. Auslaut tritt die Vereinfachung ein nach dem Verstummen der nachtonigen Vokale, kann daher für unsern Text nach § 19α durchaus angenommen werden. Bestätigt wird diese Vermutung durch

9_1 *Effeminatos: moles* = afranz. *mols*; 20_1 *Amisso: dimiso*: afranz. *mis*.

3. Vor dem Hauptton erfolgt die Vereinfachung nach Marchots Ausführungen S. 74 erst nach dem Wandel von *p* > *b* > *v*, womit für unser Denkmal nach § 36 die Möglichkeit besteht, dafs sie bereits eingetreten ist. Zur Tatsache erheben diese Annahme

α) Schreibungen im Interpretament wie

3_4 *permitentibus*; 3_4 F 247 *suflare*; 7_2 *emitendo*; 11_2 F 547 *suflare*; 12_1 F 590 *sufrangant* (s. Bess. 40.); 15_1 *acipere*; 15_2 *afinis*; 15_4 *oculta*; 22_2 *oculte*; 23_4 F 886 *exbuliret* < *-bullierat*; 25_1 F 902 *possessionem ł alodem*; 32_4 F 1016 *inconbuserunt*; 37_4 *sucurrite*; 37_4 *oculte*.

Ebenso sekundäre Doppelkonsonanz, so

-bb- < *-db-* in

11_1 F 502, 32_4 F 1012 *abattas* < *adbattuas*;

-ll- < *-ml-* (s. §§ 41, 68, 70) in

33_4 F 1030 *alatus*, 38_3 F 1124 *alare*, 38_3 F 1132 *alaret*, 38_3 F 1133 *alauit* < lat. *ambulare*;

-nn- unaufgeklärter Provenienz in

2_1 F 129 *deganare*, 11_2 F 523 *deganandum*, 13_1 F 659 *deganauerunt*, 28_4 F 969 *inganaret*.

Bestätigend schliefsen sich hieran umgekehrte Schreibungen im Interpretament wie

7_3 F 431 *Subsilientem: sallientem*; 9_3 F 477 *accedia*; 20_1 F 831 *conpullerunt*; 26_1 *Feruentior: callidior*; 28_4 F 964 *Insiliuit: salliuit*; 37_4 *rennuitis* (s. Wortbest. s. v.; ähnlich Greg. Tur. *rennuere*, Bonnet S. 158).

β) Schreibungen im Lemma wie

1_1 *Consumentur*; 1_3 F 67 *Postergum*: Vlg. *post tergum*; 1_3 F 81 *Oficio*; 3_2 F 229 *Emisarius*; 3_4 *Eferre*; 3_4 F 259 *Postergum*; 9_3 F 478 *Casidile*[1]; 9_4 *Congresione*; 10_4 *Oculte*; 11_1 F 502 *Ofendas*; 11_4 *Remitetur*; 18_2 *Subsanauerunt*; 20_3 *Afectus*; 22_3 *Conbuserunt*; 22_3 *Caliditas: insidiositas*,

zu denen sich gesellen umgekehrte wie

4_3 F 310 *Seccabis: incides*; 5_1 F 338 *Sub* | *bucula*; 5_2 *Battilla: uasa unde carbones foras portantur*: Vlg. *batilla*; 25_1 *Erassisse*.[2]

Da *rr* im Gegensatz zu den übrigen Doppelkonsonanten in dem uns literarisch bekannten Französisch eine Vereinfachung erst in wesentlich späterer Zeit erfuhr, so sind Schreibungen wie

25_1 *Eronei: errantes*,

oder umgekehrte wie

3_2 F 223 *Errarium: thesaurum publicum*: Vlg. *aerarium*; 6_1 F 390 *Arrentem: siccum*: Vlg. *arentem*

mit um so gröſserem Miſstrauen zu betrachten und um so eher nur aus der allgemeinen Unsicherheit im Gebrauche der Doppelkonsonanz zu deuten, als sie nur Lemmata betreffen, obwohl bei der möglicherweise schwachen Artikulation des *r* in unserer Mundart (s. § 67) ein früherer Eintritt der Reduktion des *rr* durchaus nicht ausgeschlossen scheint.

4. Nach dem Hauptton in Worten mit weiblichem Ausgang: ohne Marchots Ausführungen (S. 75) über das Eintreten der Vereinfachung in dieser Stellung nicht vor dem Jonasfragment im allgemeinen irgendwie anzutasten, muſs ich seiner Beurteilung unseres Denkmals in dieser Hinsicht entschieden widersprechen. Wenn Marchot aus im Glossar auftretenden Schreibungen von Doppelkonsonanz in dieser Stellung den erst späteren Eintritt der Reduktion folgert, so hätte er auf gleicher Basis einen solchen Schluſs auch für die Stellungen 1—3 aufbauen können, da auch in diesen die lat. korrekten Schreibungen durchaus überwiegen. Von den von Marchot zur Erklärung der für ihn einzigen Ausnahme *danea* angeführten Gründen des unlat. Charakters (der meines Erachtens eine lautgerechte Wiedergabe nur hätte fördern können!) und der Aufeinanderfolge dreier Konsonanten trifft für die von Marchot völlig übersehenen Belege

7_1 F 425 *Sarcina: bisatia*; 20_1 F 822 *Aridam: sicam*[3]

---

[1] Cf. § 34 Anm. 2.

[2] In 11_8 *Grabbatum*, 12_4 *Grabbatis* ist lat. *b* < gr. *ββ* durch *bb* wiedergegeben. — Ohne lautlichen Wert ist 7_1 *Exagittabat: uexabat*, 24_4 *Exagittare: commouere*, da der etymologisierende Trieb des Glossators (cf. Einleitung S. 2) ihn wohl einen Zusammenhang mit *sagitta* wittern lieſs.

[3] Weniger beweist das Lemma 37_8: *Stema: uestimenta regalis*: Vlg. *stemma*. — Beachte auch das etymologisch unaufgeklärte (s. § 83) 2_3 F 169 *Teristrum: . . . cufia l uitta* gegenüber it. *(s)cuffia*.

der erste überhaupt nicht, der zweite nur auf *bisatia* zu. Die Reduktion der Doppelkonsonanz ist also unbedingt sicher auch nach dem Hauptton vor weiblichem Ausgang in unserer Mundart bereits erfolgt. — Marchot hat mit grofsem Geschick bei der Aufstellung seiner 4 Kategorien nur diejenigen Betonungsfälle ins Auge gefafst, bei denen kein Wechsel des Akzentes die Sachlage kompliziert. Doch liefse sich sein Schema leicht in diesem Sinne erweitern, wie an einem Beispiel gezeigt werden soll:

Unberücksichtigt geblieben ist z. B. der Fall der Vereinfachung von Doppelkonsonanz vor dem Stammvokale endungsbetonter Verbalformen. Wenn unser Denkmal nun

2_2 *Apellauit: nominauit*; 9_2 *Parentes: proprie apellantur pater et mater*

schreibt, so ist diese Notierung éines *p* durchaus der Sprache des Glossators gemäfs, denn naturgemäfs trat die Reduktion des *pp* in Formen von dieser Betonung leichter, d. h. früher ein als z. B. in *appéllat* > *ap[p]el[l]ət*, worin der vor dem Hauptton notwendigerweise stärkere Exspirationsstrom die Doppelkonsonanz länger aufrecht erhielt als in Stellungen, in denen sie vom Hauptakzent weiter entfernt stand. Da nun für *appellat* als Form der Marchotschen Kategorie 3. die Reduktion des *pp* für unser Denkmal sicher ist, ist sie es um so mehr auch für Formen wie *appellauit*, *appellantur*. Diese Fälle der Stellung der Doppelkonsonanz vor dem Stammvokal endbetonter Verbalformen wären also in Marchots Schema vor 3. einzuschalten.[4]

§ 75. Lokalisierung.

Die Lokalisierung eines franz. Denkmals des 8. Jahrh. müfste als ein schwieriges Unterfangen gelten, selbst wenn ein solcher Text uns ganze Sätze in urfranz. Sprache übermittelt und der Schreiber ihn bewufst als romanisch aufgezeichnet hätte. Für unser Glossar nun steigert sich diese Schwierigkeit nahezu zu einer Unmöglichkeit, da es uns fast auschliefslich einzelne Wörter überliefert in lat. Notierung, der gegenüber die wirklich romanischen Züge seiner Sprache nur sporadisch, infolge einer gelegentlichen Flüchtigkeit, eines Sichgehenslassens seitens des Schreibers zu Tage treten, während doch schon der Begriff der Flüchtigkeit es ausschliefst, dafs unter jeder vom lat. abweichenden Schreibung des Textes sich ein Ergebnis franz. Sprachentwicklung verbergen mufs. Es dürfen also grundsätzlich nur diejenigen Formen eine wesentliche Berück-

---

[4] Zum Punkte der Reduktion der Doppelkonsonanz mufs ohne Rücksicht auf deren Stellung bemerkt werden, dafs die zahlreichen Schreibungen *s* für reduziertes *ss* in unsern Beispielen zu Kat. 1—3. Marchots unter Kat. 3. aufgestellte und unter 4. wiederholte Behauptung widerlegen, die Vereinfachung des *ss* könne nicht aus Schreibungen hergeleitet werden, weil „on ne s'avisa jamais de le représenter par *s*, parce que *s* simple intervocale a, dans l'orthographie française à partir du VI[e] siècle, la valeur *z*."

sichtigung finden, für die ein mehrfaches Auftreten den Verdacht einer Zufälligkeit nahezu ausschliefst.

Nun schien sich die Frage der Lokalisierung für unser Denkmal auf den ersten Blick insofern etwas günstiger zu gestalten, als nach der Ansicht namhafter Germanisten die germanischen Elemente unseres Glossars einen ostgermanischen Lautstand aufwiesen, womit die Abfassung unserer Redaktion ohne weiteres mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit denjenigen Teilen Frankreichs zukam, in denen im 8. Jahrh. noch Ostgermanisch gesprochen wurde, d. h. den Sitzen der Burgunder. Unsere eingehende Kritik der als ostgermanisch angesprochenen Kennzeichen im § 85 zeigt indes, dafs alle für diese Ansicht sprechenden Momente teils vom romanistischen, teils auch vom germanistischen Standpunkt aus sich anfechten lassen, wohingegen für westgermanischen Lautstand der germanischen Elemente sich ein Beweis ebensowenig erbringen läfst. Mit andern Worten: bei Berücksichtigung der Lautlehre unseres Textes werden die germanischen Elemente dem westgermanischen wie dem ostgermanischen Lautstande gerecht. Damit sind wir für eine Lokalisierung also auf die erbwortlichen Bestandteile angewiesen.

Treten wir nunmehr unter Zugrundelegung der bisher gewonnenen Gesichtspunkte an die Frage heran, so erhebt sich zunächst noch ein schwerwiegendes Bedenken. In dem Abschnitt „Besserungsvorschläge und Kommentar“ ist der Nachweis erbracht, dafs unser Text unmöglich in seinem ganzen Umfang ein originales Werk sein kann, dafs er vielmehr ganz oder doch zum Teil auf älteren Glossaren beruht. Ist er aber durch Kompilation von Vorlagen oder wenigstens unter Benutzung älteren Materials entstanden, so ist es von vornherein durchaus fraglich, ob seine Sprache einheitlich sein wird. Denn sei es nun, dafs der Redaktor nur eine Vorlage hatte und sie durch eigne Zutaten erweiterte, sei es, dafs er mehrere ineinanderarbeitete, immer besteht die Möglichkeit, dafs er beim Ausziehen oder Kopieren des Materials, das möglicherweise aus einer andern Gegend Frankreichs stammte, gewisse mundartliche Züge desselben in Laut und Formenstand unverändert übernahm[1], da er bei dem naturgemäfs relativ geringen Grade der mundartlichen Differenzierung, vor allem aber bei seiner grundsätzlichen Zugrundelegung der lat. Form unmöglich ein Interesse daran haben konnte, etwaige von seiner Mundart abweichende Laute oder Formen abzuändern, wofür ihm überdies bei dem Mangel jeder Gemeinsprache eine Norm durchaus gefehlt hätte.[2]

---

[1] So könnte sich z. B. erklären das Ordinalsuffix *-anus* (s. § 102), falls dieses, wie man nach dem literarischen Afranz. annehmen könnte, wirklich nur dem Westen zukommt, so ferner die verschiedene Behandlung von *-bl-* in *stupulus* und *criuolus*, wobei man jedoch § 23, Anm. 2 beachte.

[2] Als eine solche hätte ihm allenfalls die in seinem Kloster übliche Vulgärsprache dienen können, falls eine solche überhaupt bestand, was bei dem internationalen Charakter und dem Wanderleben der Mönche keineswegs sicher scheint. War sie aber wirklich vorhanden, so brauchte sie sich, ihrer



Sehen wir nunmehr zu, wieweit sich die bestbezeugten, dialektisch wertvollen Erscheinungen unseres Textes miteinander in Einklang bringen lassen. Die Bildungen der Imperf. auf *-eve* (§ 111, 3 Belege), die Erhaltung des germanischen anlautenden *w* (§ 80, 5 Belege), der Wandel von vortonigem *e* > *a* (§ 28, 6 Belege), schliefsen die Normandie, die letzten beiden Kriterien auch das übrige westliche Frankreich als Heimat unserer Redaktion aus. Von der Pikardie kann wegen des Überganges von *-ga-* > *-dž∂* (§ 59, 3 Belege) und wegen des von *Kons.* + *ti̯* > *Kons.* + *ts* (§ 49β, 8 Belege) gleichfalls keine Rede sein. Somit mufs der Ort der Abfassung in der übrigbleibenden östlichen Hälfte des franz. Sprachgebietes gesucht werden.

Zu einer engeren Begrenzung dieses Entstehungsgebietes kann die Tatsache dienen, dafs nach § 33 (4 Belege) unser Text die Prosthese kennt, woraus (s. ibd.) zu folgern ist, dafs er nicht entstanden sein kann auf einem Gebiete, dafs sich von der östlichen Wallonie durch die Départements Meuse, Meurthe-et-Moselle nach Süden erstreckt bis an die Grenze der Départements Haute-Saône und Vosges.[3]

Zwei weitere Tatsachen scheinen innerhalb des verbliebenen Gebietes den Nordosten besonders zu empfehlen:

1. In einem grofsen Teile der östlichen Hälfte wird lat. *uespa* durch ein germanisches Lehnwort ersetzt; dem der Form *uuapsa* (*uuapcia*?) unseres Textes zu Grunde liegenden Typus werden jedoch (s. Wortbest. s. v.) ausschliefslich die wallonischen Formen gerecht.

2. Der gesamte Osten und Südosten des Sprachgebietes ersetzt das *n* im germanischen *sparanjan* durch ein *m*, während unser Text in

32_1 F 1008 *Non pepercit: non sparniauit*

das *n* erhält. Obwohl wir über die Zeit dieser im literarischen Afranz. reich bezeugten Ersetzung nichts Genaueres wissen, scheint es doch geraten, unsern Text diesem Gebiete abzusprechen.

Zwei besonders charakteristische lautliche Eigentümlichkeiten des Textes, die Erhaltung alter *-s*-loser Formen (§ 52) und die Reduktion der Nasalgruppe *ŋkt* (§ 73) lassen sich mangels Materials in keiner Weise räumlich beschränken und sind für die Frage der Lokalisierung daher ohne Belang. Dafs *-s*-lose Formen sich nicht lange vorher auch in Burgund nachweisen lassen, dafs die Reduktion

---

Entstehung auf etwas konventionellem Wege entsprechend, durchaus nicht mit der Mundart der betreffenden Gegend zu decken. Cf. z. B. den ahd. Tatian, der, notorisch in Fulda entstanden, in wesentlichen Punkten einen andern Lautstand voraussetzt, als nach der dortigen Mundart zu erwarten.

[3] Ausgeschlossen erscheint ferner durch die (allerdings nur einmal belegte) Entwicklung des Suffixes *-arius* (s. § 7) eine Gruppe östlicher Dialekte, etwa die Départements Côte-d'or, Haute-Marne, Meuse, Meurthe-et-Moselle begreifend.

des *ŋkt* sich auch im Rhätoromanischen findet, bedeutet keinen direkten Widerspruch.

Unsere Untersuchung der Wortverbreitung (s. ibd.) läfst deutlich erkennen, dafs das Glossar mit nördlichem Sprachgut arbeitet. Die Ergebnisse unserer lautlichen und lexikalischen Untersuchungen scheinen sich daher soweit gegenseitig zu bestätigen, als es bei dem für beide dürftigen Material erwartet werden kann.

Lautlehre der Germanischen Elemente.[1]

§ 76. Kurze Vokale.

Germ. *ă* erscheint als *a* in

11_4 F 581 *banstas*; 39_4 F 1156 *esdarnatus*; 14_1 F 701 *fanonem*; 3_1 F 203, 19_3 F 810 *garbas*; 33_1 F 1021 *hadisti*; 39_3 F 1151 (*ad*)[*h*]*astet* (s. Wortbest. s. v. *adhastare*); 4_3 F 302 *hauos*, 39_4 F 1158 *hauus*; 15_2 *tela: sagitta . lacula . arma* (s. u. *lattula*); 5_3 F 366 *Longobardia*; 15_1 F 713 *mastus nauis*; 34_1 F 1044 *Pincerna: scantio*; 36_2 F 1075 *reuuardant*; 32_1 F 1008 *sparniauit*; 4_2 F 285, 34_2 F 1047 *uuadius*; 4_2 F 288, 39_3 F 1150 *uuapces*.

Der germanisch eintretende Umlaut ist nicht erfolgt in

8_1 F 447 *Area: dansi* (F. „l. *danea*"); 20_3 F 851 *Area: danea* = ahd. *tẹnni* n.; 8_4 F 460 *Cementariis: macionibus* (s. Bess. 22.), 22_3 F 878 *Cementarii: mationes* = ahd. (*stein*)*mẹzzo*; 14_2 F 700 *Institis: fasciolis ł nasculis*: ahd. *nẹstilo*,

wozu die Wortbest. s. v. angeführten Formen wallon. *dègne* < afranz. **daigne*[1], franz. *maçon*, wallon. *nâle* stimmen.

Demgegenüber ist der Umlaut eingetreten in

22_3 F 874 *Castro: heribergo* < **hariberg-*,

in Übereinstimmung mit afranz. *herberc*, *-ge*, die offenbar eine spätere, eventuell zweite Entlehnung aus dem Germanischen gegenüber it. *albergo*, pv. *albercs*, sp. *albergo* mit Erhaltung des ursprünglichen *a* darstellen.

In

22_1 F 862 *Conpellit: anetset*; 22_2 F 867 *Cogor: anetsor*

entspricht der Tonvokal einem germanischen *ă* vor *-tj-* (s. Wortbest. u. *anatiare*), genau wie in den eben zitierten *macionibus*, *mationes*. Dafs in *anétset*, *anétsor* derselbe germanische Vokal vor gleicher

---

[1] Da im Abschnitt „Wortbestand" für sämtliche germanische Lehnwörter des Textes ein germanischer Typus oder wenigstens ein germanisches Korrelat gegeben ist, entweder im Anschlufs an bei Körting oder s. v. zitierte anderweite Behandlung der Wörter oder auf Grund eigener Etymologien des Verf., so wird von einer Ansetzung von Typen aus Raumersparnis an dieser Stelle abgesehen.

[1] Dagegen könnte eine wallonische Nebenform *digne* (zitiert bei Marchot, RF. XII, S. 649) sehr wohl auf eine germanisch umgelautete Form mit späterer franz. Palatalisierung des Vokals > *i* weisen.

Konsonanz als *e* erscheint, der in *macionibus*, *mationes* (unter dem Nebenton) als *a* erhalten ist, beruht wohl kaum auf germanischem Umlaut, sondern ist vielmehr auf Rechnung eines Stammausgleichs mit den endungsbetonten Formen wie

8_3 F 452 *anetsauerunt*[2]; 11_1 F 510 *anetsauerit*; 14_1 F 697 *anetsauerunt*; 16_2 F 722 *anetsatus*; 20_1 F 831 *anetsauerunt*

zu setzen. Die Formen *anetset, anetsor* sind von hohem Interesse deshalb, weil das Durchdringen der stamm- oder endungsbetonten Formen bei dem naturgemäfs eintretenden Stammesausgleich sich nie vorher absehen läfst, wir also ebenso gut Formen mit Erhaltung des zwischentonigen *a*, einem afranz. **anacier*, (*jo*) **anáz* entsprechend, hätten erwarten können, wie denn z. B. gerade unser Verbum sich in dieser Beziehung in den romanischen Sprachen verschieden entwickelt hat: in it. *annizzare, annízzo* (s. Wortbest. s. v.; dialektisch = „*aizzare*" nach Caix, Studj di etimologia S. 153) hat sich wie in afranz. *anecier*, (*jo*) *anéz* der Vokal der endungsbetonten Formen durchgesetzt, während in apg. *anaziar*, (*eu*) *andzio* (s. Tailhan, Rom. VIII S. 162) die stammbetonten Formen das ursprüngliche *a* auch in den endungsbetonten aufrecht erhalten haben.

Germ. $\check{e} = \ddot{e}$ erscheint als *e* in

27_1 F 930 *helmus*[3]; 22_3 F 874 *heribergo*.

Germ. ĭ erscheint als *i* in

27_1 F 931 *blista*; 3_3 F 233 *lisca*; 9_3 F 475 *spidus*.

Germ. ŏ erscheint als *o* in

5_3 F 366 *Longobardia*

als *u* in

7_1 F 424 *husas*; 38_3 F 1121 *muli qui terram fodunt*.

Irgendwelche lautliche Schlüsse dürften sich aus diesen Schreibungen von *u* kaum ziehen lassen, da graphische Verwechslung der Zeichen *u* und *o* (cf. §§ 11—15) auch sonst besonders bei weniger bekannten Worten auftritt.

Zudem ist in *muli* „Maulwürfe" die Qualität des Vokals nicht ausgemacht. Nach Kluge in Pauls Gdr., 2. Aufl. I, S. 332 ist das Wort „mit engl. *mole* als Kurzform zu einem Kompositum wie ahd. *moltwerf* zu fassen", würde sich also zu ndl. westf. fries. *mol* stellen, in denen Kluge, Etym. W. s. v. Maulwurf „aber eher selbständige Bildungen aus der Wurzel *mal*" sieht. Der von Diez, AR Gloss. S. 51 vermutete Zusammenhang des *muli* unseres Textes mit franz. *mulot* „grofse Feldmaus" würde demgegenüber eine Deutung des $u = \bar{u} >$ franz. *ü* nötig machen, die sich vielleicht durch mhd. *mū-werf* „Maulwurf" stützen liefse.

---

[2] Cf. § 25 Anm. 1.

[3] was spätburgundisch oder fränkisch sein könnte, s. § 85.

Germ. *ŭ* erscheint als *u* in

9_2 F 474 *brunia*; 24_3 F 894 *bulcatum*; 2_3 F 169 *cufia*; 36_2 F 1069 *fruncetura*; 2_2 F 161 *fulcos.*[4]

§ 77. Lange Vokale.

Got. *ē* = westgerm. *ā* erscheint als *e* in

20_4 F 853 *Adredet: delectet*: got. *rēdan*, ahd. *rātan* etc.

als *a* in

16_4 F 734, 26_2 F 917 *Fauum: frata mellis*: german. Typus **hrāta*, s. Wortbest. s. v.

Diese Verschiedenheit im Auftreten desselben germ. Lautes läſst a priori eine dreifache Deutung zu:

1. *e* in *Adredet* könnte tatsächlich den gleichen lautlichen Wert wie *a* in *frata* darstellen infolge des auch in der Schreibung unseres Denkmals zum Ausdruck kommenden Wandels von lat. *a*- > *ẹ̄*- (s. § 1) und der darin begründeten Vertauschbarkeit der Zeichen *a* und *e* wenigstens in freier Silbe.

2. german. **hrāta* könnte später ins Franz. gedrungen sein wie *rēdan*, daher denselben german. Dialekt, doch in jüngerem Lautstande repräsentieren.

3. beide Wörter könnten gleichzeitig Eingang ins Franz. gefunden haben, aber aus verschiedenen german. Dialekten, in denen urgerm. *ę̄* sich nach verschiedenen Seiten entwickelte hatte.

Für *Adredet* ist durch das gemeinromanische Fortleben des Wortes in it. *arredare*, pv. *arredar*, *arrezar*, afranz. *arroier*, sp. *arrear*, pg. *arreiar* eine Entlehnung aus dem German. mit der Vokalstufe *ē* gesichert. Da jedoch auch innerhalb des Westgerm. der Wandel von *ę̄* > *a* zu sehr verschiedener Zeit eintritt (auf alemannischem Gebiet im 2. Jahrhundert, auf fränkischem im 5.—7., s. Müllenhoff Zfda. VII, 528 ff.; Waltemath S. 49), so läſst sich für vlglat. *rẹdare* die Frage der Aufnahme aus dem West- oder Ostgermanischen schlechterdings nicht entscheiden. Da ferner *frata* < **hrāta* im Afranz. als Lehnwort der ältesten Schicht nicht fortlebt, indem afranz. *rẹe* (s. Wortbest. s. v. *hrata*) nach § 79 eine nochmalige spätere Entlehnung voraussetzt, so können die mehrfachen Reime dieses afranz. *rẹe* mit *-ata* der Partizipien die Existenz eines afranz. **frẹie* > *froie* aus einem germanischen Typus mit *ē* keineswegs ausschlieſsen.

Somit läſst sich eine Entscheidung zu Gunsten einer der drei Deutungen nicht herbeiführen.

Germ. *ō* erscheint als *o* in

12_2 F 607 *Oportunitate: gaforium*; 22_3 F 875 *Conpendium: gaforium.*

[4] Betreffs des *u* in diesem Worte s. § 85 Anm. 3.

Germ. *ū*:

Über eventuelles Vorliegen von german. *ū* in 38_3 F 1121 *muli qui terram fodunt* s. § 76 unter Germ. *ŏ*.

§ 78. Diphthonge.

Germ. *au*, das in franz. Entwicklung das Schicksal von vlglat. *au* teilt, mufs demgemäfs in unserm Texte nach § 17 bereits zu *ϱ* monophthongiert sein. Diesen Lautwandel bestätigen die Schreibungen

25_1 F 902 *Ereditatem: possessionem ł alodem:* zu anord. *auđr*, ae. *ead*, ahd. *ôt*: afranz. *alϱ*, *alϱu* mit *ϱ* (s. Foerster, Einl. zum Cliges S. LXIII);

13_1 F 658 *Arundine: ros* 20_1 F 830 *Arunda: rosa* 20_2 F 839 *Arunda: rosa ł gerlosa* 22_1 F 863 *Calamus: ros*	zu got. *raus*, ahd. *rôr*, ndl. *roer*, anord. *reyr*: pv. *raus*, afranz. *rϱs*, *rϱsels*.

1_4 F 111 *Rufa: sora*: zu mhd. *sôr* < german. *saur-*: pv. *saurs*, afranz. *sϱrs*.

Demgegenüber erscheint german. *au* > afranz. *ϱ* als *au* notiert in

20_2 F 838 *Armilla: baucus*: zu andd. *baug*, ahd. *boug*, ae. *beag*: pv. *baucs*, afranz. *bϱu*; 28_4 F 960 *Ignominia: haut tes* (bessere in *hauntes* nach Bess. 63.): anfrk. **hauniþa*, ahd. *hônida* von *haunjan*: pv. *anta* < **aunta* (cf. *haunjan* > *pv. aunir*), afranz. *honte*.

Da der Diphthong *au* in solchen Worten sowohl dem frk. (s. Waltemath S. 58) als auch dem burgundischen (s. Kögel, Zfda. XXXVII S. 228) Lautstande jener Zeit entspricht, so dürfen diese Schreibungen von *au* gegenüber franz. *ϱ* wohl dahin gedeutet werden, dafs bescheidene Kenntnisse eines german. Idioms den Überarbeiter in den Stand setzten, gelegentlich als Grundlage eines unlat. Wortes seiner Muttersprache ein ihm vertrautes germanisches zu erkennen, in welchen Fällen er sich angelegen sein liefs, die im Germanischen bewahrte ursprünglichere Form mit *au* zu notieren.

§ 79. Anlautend *h*, *hr*.

Das im Gegensatz zum lat. *h* (cf. § 69) energisch artikulierte anlautende *h* germanischer Lehnwörter erscheint stets geschrieben:

33_1 F 1021 **h***adisti*; 4_3 F 302 **h***auos*; 39_4 F 1158 **h***auus*; 28_4 F 960 **h***aut tes* (bessere in **h***auntes* nach Bess. 63.); 27_1 F 930 **h***elmus*; 22_3 F 874 **h***eribergo*; 7_1 F 424 **h***usas*.

In der Kompositionsfuge erscheint *h* nicht in der Schrift in

39_3 F 1151 *Urguet: adastet* = afranz. **ahaste* zu frk. **haisti* > vlglat. **hasta* > afranz. *haste*,

ein Schwund, den Marchot, RF XII S. 649, aus mir dunkeln Gründen für regelrecht erklärt; denn das Bewufstsein der Zusammengehörigkeit mit **hastare* > afranz. *haster* hätte einen Fall des *h* unbedingt ver-

hindert, wie denn afranz. *ahaste* „Eile“, *ahastif* „eilig“ tatsächlich mit *h* belegt sind. Das Fehlen des *h* in *adastet* erscheint mir daher recht bedenklich: entweder liegt ein Schreibversehen vor, so dafs in *adhastet* zu emendieren wäre, oder aber *adastet* ist überhaupt nicht das von Diez, AR Gloss. S. 52 vermutete Kompositum von **hastare*, sondern eine unromanische Bildung = *ad-a(d)stare* „herumstehen“ prägnant „sich um etwas drängen“, die im Spätlat. im Wortbestand s. v. auch anderweit belegt wird.

Anlautend *hr-* erscheint afranz. in Lehnworten der ältesten Schicht (cf. *flanc*, *flou*, *froux*, *frimas*, *froc*) als *fr-*. Diesen Wandel bekunden in unserm Texte:

16_4 F 734, 26_2 F 917 *Fauum: frata mellis*: german. **hrāta*, s. Wortbest. s. v.; 36_2 F 1069 *Ruga: fruncetura*: zu ano. *hrukka*, mhd. *runke*, s. Wortbest. s. v. *hrunkjatura*.

Diesem für alte Aufnahmen zu erwartenden Anlaut entspricht genau franz. *fronçure* und die sonstigen romanischen Formen des Wortes (s. Wortbest.), nicht aber afranz. *ręe*, nfranz. *raie*, was wohl aus nochmaliger späterer Herübernahme[1] des Wortes zu erklären ist, falls nicht begriffliche Einmischungen anderer Stämme eingetreten ist (etwa *radiu* > *rai?*)

§ 80. Anlautend *w*.

Anlautend *w* germanischer Lehnwörter ist im Gegensatz zu seiner gemeinromanischen Ersetzung durch *gu̯* infolge mundartlicher Sonderstellung des Denkmals beibehalten in

36_2 F 1075 *reuuardant*; 4_2 F 285, 34_2 F 1047 *uuadius*; 4_2 F 288, 39_3 F 1150 *uuapces*.

Dieser dialektische Zug ist für die Frage nach der Herkunft unserer Redaktion von wesentlichem Belang, s. § 75.

§ 81. Anlautend *kw*.

German. anlautend *kw* erhält seine labiale Artikulation, deren Schwund in lat. *qu* in unserm Denkmal bereits vor allen Vokalen (cf. § 63) eingetreten ist:

26_2 F 922 *Faretra: teca sagittarum id cupra* (bessere in *culpra* nach Bess. 61.): zu got. **qiwar-*[1] „Köcher“: afranz. *quivre*, *quevre*, *cuivre*, *cuevre* > mittelengl. neuengl. *quiver*.

§ 82. Intervokale Tenuis und Media.

In

20_2 F 838 *Armilla: baucus*

erscheint intervokales *-g-* als *-k-* infolge umgekehrter Schreibung.

---

[1] Die mehrfachen Reime des Wortes mit *-ata* der Partizipien können die Frage einer zweimaligen Entlehnung nicht entscheiden, s. § 77.

---

[1] Über das Verhältnis dieser Form zu ae. *cocur*, ahd. *chohhar* s. § 85 Anm. 3.

Der Lautwert des intervokalen *-t-* germanischer Lehnwörter war derselbe wie der des lat. *-t-* (s. § 45). In der Schrift erscheint es

teils als *d*:

33_1 F 1021 *hadisti*; 9_3 F 475 *spidus*,

teils als *t*:

16_4 F 734, 26_2 F 917 *frata mellis*,

wobei die *-d*-Formen, von etymologischem Bewufstsein unbeeinflufste Schreibungen, dem Lautwert seiner Sprache näher stehen, während das *-t-* in *frata* wohl auf Rechnung einiger Kenntnis des Germanischen seitens des Überarbeiters gesetzt werden darf, die ihn, ähnlich wie bei der Wiedergabe von *au* (cf. § 78), zu möglichster Exaktheit in der Notierung leicht veranlassen konnte.

§ 83. Intervokales *-f-*.

Von lautchronologischem Interesse ist

12_2 F 607 *Oportunitate: gaforium*; 22_3 F 875 *Conpendium: gaforium*,

da das Vorhandensein des Wortes = afranz. *jafuer* „bonne chère, vie délicieuse“ = ahd. *gafôri*, *gafuori*, mhd. *gevüere* „Vorteil, Nutzen“ den bereits erfolgten Abschlufs des Wandels von *-f-* > *-v-* (cf. § 38) voraussetzt.

Franz. intervokales *f* erscheint ferner in

2_3 F 169 *Teristrum: gen' ornamentū mulieris quidam dicunt quod sit cufia ł uitta.*

Mackel S. 21 setzt als Grundwort ein ahd. **kupphja* an. Doch mufs die Annahme einer Entlehnung mit hd. Verschiebung (*cufia* kennt schon Venantius Fortunatus!) bei der frühen Aufnahme des Wortes Bedenken erwecken. Von dem bei Schwan-Behrens § 192, 2 mit einem „?“ angeführten „german. *kuppja*“ ist nicht recht einzusehen, warum es nicht wie frk. **happja* > vlglat. *hapya* > afranz. *hache* (ibd. § 30 b, 6) ein afranz. **çoche* hätte hervorbringen sollen. Das (german.?) Etymon des Wortes dürfte also noch zu suchen sein.

§ 84. Assibilierung.

Intervokales *-tį-* < german. *tj*, das sich afranz. > *ts* entwickelt, hat diese Lautstufe bereits erreicht nach Ausweis von german. *anatjan* (s. Wortbest. s. v. *anatiare*) in

8_3 F 452 *Coegerunt: conpulerunt. anetsauerunt*[1]; 11_1 F 510 *Angariauerit: anetsauerit*; 14_1 F 697 *Coegerunt: anetsauerunt*; 16_2 F 722 *Conpulsus: anetsatus*; 20_1 F 831 *Angariauerunt: conpullerunt. anetsauerunt*; 22_1 F 862 *Conpellit: anetset*; 22_1 F 867 *Cogor: anetsor*, d. h. der Überarbeiter oder vielleicht schon seine Vorlage bedient

[1] Cf. § 25 Anm. 1.

sich einer offenbar eigens erfundenen Schreibweise zum unzweideutigen Ausdruck des Lautwerts *ts*, zu der ihm weder lat. noch german. Schreibgebrauch als Vorbild dienen konnte. Dafs er sich dazu veranlafst sah, ein von jeder Tradition abweichendes graphisches Symbol eigener Schöpfung zu wählen, mufs wohl dahin gedeutet werden, dafs infolge der afranz. verschiedenen Entwicklung von lat. *-tį-* und *-kį-* (s. §§ 49 α, 65 α) die sonstigen Ausdrucksmittel für eine stimmlose dentale Affrikata, die im Text promiscue gebrauchten *cį* und *tį*, zweideutig waren offenbar nicht nur hinsichtlich des Stimmtons, betreffs dessen ja infolge der romanischen Lautabstufung jede Tenuisbezeichnung unsicher war; der Abstand der beiden durch *cį*, *tį* im Denkmal bezeichneten Laute war offenbar ein weiterer (*-įz-* und *-ts-*, cf. § 49 α). Um der Gefahr der Unverständlichkeit zu entgehen, wählte der Überarbeiter daher lieber ein eigenes Zeichen in allen den Fällen, in denen nicht die Rücksicht auf korrekte Wiedergabe lat. Wörter die Anwendung einer so barbarischen Schreibung ausschlofs.

Aus diesem Grunde finden wir german. *-tj-* in gleicher Stellung, statt durch *ts*, durch *cį*, *tį* ausgedrückt in

8_4 F 460 *Cementariis* (cf. Bess. 22.): *macionibus*; 22_3 F 878 *Cementarii: mationes* zu **matja*: afranz. *maçon*, s. Wortbest. s. v. *matio*,

indem der Überarbeiter offenbar einen Zusammenhang mit lat. *machina* vermutet, wozu cf. § 49 α, Anm. 3.

In nachkonsonantischer Stellung, in der sich im Gegensatz zur intervokalen lat. *tį-* und *kį-* gleichmäfsig (zu *ts-*) entwickeln, an welchem Wandel auch german. *tj-* und *kj-* teilnehmen, ist die Möglichkeit einer Zweideutigkeit der Zeichen *tį-* und *cį-* ausgeschlossen, so dafs ein Grund für den Schreiber, sich auch hier der unlat. Bezeichnung *ts* zu bedienen, nicht vorliegen konnte. Die Schreibung des nachkonsonantischen *ts* < german. *kj* als *ti* in

34_1 F 1044 *Pincerna: scantio*: german. *skankjo* = franz. *échanson*

kann daher als eine Bestätigung unserer Ausführungen über die Ursachen der Schreibung *-ts-* dienen.

§ 85. Frage dialektischer Züge im Lautstande der germanischen Elemente.

Kluge, Pauls Gdr. 2. Aufl., I S. 332, und Kögel, Gesch. d. dtsch. Lit. I, 2 S. 445 erwähnen beide die german. Elemente unseres Glossars und stellen fest, dafs diese ostgermanischen, also gotisch-burgundischen Sprachcharakter in mehrfacher Hinsicht aufwiesen. Als Kriterien dafür werden angeführt

1. das Fehlen der gemeinwestgermanischen Konsonantengemination durch folgendes *j*. Hierfür kommen in Betracht

9_2 F 474 *Torax: brunia*: ahd. *brunnja*, anord. *brynja*; 8_3 F 447[1], 20_3 F 851 *Area: danea*: ahd. *tenni* n; 4_2 F 285

[1] gebessert aus Hs. *dansi* von F.

Pignus: *unadius*, 34_2 F 1047 *Pignarus*: *uuadius*: ahd. *wẹlli*, ae. *wedd*.

Das Fehlen der *j*- Gemination ist allerdings ein wesentliches Merkmal des Ostgermanischen, wie es denn z. B. ein Hauptmoment für die Zugehörigkeit des Burgundischen zum Ostgermanischen bildet, s. Kögel, Zfda. XXXVII S. 228. Indes haben Schlüsse aus der Nichtbezeichnung der Gemination in der Schrift schon innerhalb eines germanischen Textes keinen Anspruch auf unbedingte Gültigkeit, wie dies Behaghel, Pauls Gdr. I S. 651 hervorhebt. Insbesondere ist, vom rein germanistischen Standpunkt aus betrachtet, der Schreibung *brunia* eine Bedeutung nicht beizumessen, s. Kögel, Gesch. d. dtsch. Lit. I, 2 S. 424.

Diesen allgemeinen Bedenken stehen nun für unseren Text noch ganz besondere insofern zur Seite, als nicht ein germanisches Glossar, sondern ein lat.-romanisches vorliegt, die fraglichen Wörter also nicht eigentlich germanische, sondern germanische Lehnwörter eines franz. Idioms in lat. Notierung darstellen. Nun kennen die germanischen Lehnwörter im Franz. eine *j*-Geminate nicht, d. h. sie stammen entweder aus einer Zeit, da die Gemination auch westgermanisch noch nicht ausgebildet war, oder aber die mitübernommene Geminate wurde den Lautgesetzen der Doppelkonsonanz folgend vereinfacht. Da nun die Reduktion der Doppelkonsonanz in unserem Denkmal nach § 74 bereits vollzogen ist, so würde die franz. lehnwortliche Entsprechung jeder westgermanischen Geminate in der Notierung als einfache Konsonanz erscheinen müssen, zum mindesten aber können[2].

2. das Fehlen des nord- und westgermanischen Rhotacismus in

13_1 F 658 *Arundine*: *ros*;
20_1 F 830 *Arundine*: *rosa*;
20_2 F 839 *Arunda*: *rosa ł gerlosa*;
22_1 F 863 *Calamus*: *ros*

} entsprechend got. *raus* gegenüber anord. *reyr*, ahd. *rôr*, ndl. *roer*,

welche Glossen bestätigt werden durch pv. *raus*, afranz. *rọs*, *rọsels* > nfranz. *roseau*.

Da die frk. Lehnwörter im allgemeinen german. -*z*- nur als -*r*- kennen (s. Waltemath S. 60), so scheint das *s* des franz. *rọs*, *rọsels* sich in der Tat auf den ersten Blick am einfachsten durch Annahme einer Entlehnung dieses Wortes aus dem Burgundischen zu erklären. Erwägt man jedoch, dafs von diesem Worte das franz. Sprachgebiet einschliefslich des Provenz. in seiner ganzen Ausdehnung nur -*z*-Formen kennt, so steht man vor der Schwierigkeit, eine ungezwungene Erklärung dafür zu finden, dafs ein gemeingermanisches, auch nfrk. vorhandenes Wort, der Sprache des gemeinen Mannes angehörig, sich auf dem ganzen Gebiete in der mundartlichen Form eines

[2] In *uuadius* würde zudem das Nichtvorhandensein eines lat. -*dd*- die Notierung auch ohnedem verhindert haben. — Ist übrigens *uuadius* die lautliche Entsprechung von franz. *gage*, so liegt **uuadicum* (ohne *j*!) zu Grunde, s. § 60 Anm. 1.

politisch damals durchaus nicht hervortretenden Distriktes durchgesetzt haben sollte. Angesichts dieser offenbaren Unwahrscheinlichkeit dürfte es geraten sein, von einer Deutung des *s* als Kriterium ostgermanischer Entlehnung abzusehen und in pv. *raus*, franz. *rǫs* lieber ein frk. Lehnwort zu erblicken, in dem die regelwidrige Erhaltung von germanisch *-z-* auf eine besonders frühe Übernahme weisen würde.

3. gewisse Kriterien des Vokalismus.

So „erinnert an das Gotische" (Kluge ibd.) „das *u* in *fulcus* „Schar" 161". Dem Worte würde in der Tat im Burgundischen ein *u* zukommen (s. Kögel, Zfda. XXXVII S. 226), das aber auch dem altnfrk. Lautstande gerecht würde (s. Waltemath S. 59); s. zum Worte auch Pogatscher, Zs. XII S. 555.

Für Koegel, Gesch. d. dtsch. Lit. I, 2 S. 452 entspricht 4_2 F 292 (*Acitabulum: quasi*) achi*l*(*iferum*) „unverkennbar got. *akeit*". Bei der im Texte häufigen Vertauschung von *i* und *e* in tonloser Stellung (s. §§ 19 ff.) und der vielfachen Schreibung *ch* für *c* (s. § 66) dürfte eine solche Entsprechung höchstens bescheiden vermutet werden.

Alle die für ostgermanischen Sprachstand beigebrachten Kriterien erweisen sich demnach als nicht stichhaltig. Das Material erscheint zu dürftig, um bei unserer relativ geringen Kenntnis der germanischen Dialekte im 6.—7. Jahrh., denen nach Kluge ibd. das Sprachgut unseres Denkmals angehört, eine Entscheidung zwischen ost- oder westgermanischer Provenienz herbeizuführen, selbst da wo ursprünglich eine scharfe Scheidung zwischen Ost- und Westgermanisch besteht. Wenn wir z. B. in

27_1 F 930 *Galea: helmus* (got. *hilms*)

den Vokal *e* finden, so kann dieser ebensogut frk. *ë* = westgerman. *ë* sein als auch auf eine etwa im späteren Burgundischen eingetretene Erniedrigung des *i* weisen, das dieser Dialekt ursprünglich mit dem Got. teilt (s. Kögel, Zfda. XXXVII S. 225). Endlich aber könnte selbst bei einem sonst ostgerm. Lautstande hier doch das westgermanische Wort insofern vorliegen, als gerade bei einem Worte des Kriegswesens eine allgemeine Verbreitung der frk. Form sich aus den geschichtlichen Verhältnissen leicht erklären würde.

Es mufs also als unmöglich[3] bezeichnet werden, die german. Elemente unseres Textes dem Ostgermanischen zuzusprechen; sie

---

[3] Verf. glaubte eine Zeitlang ein sicheres Kriterium für ostgermanischen Charakter gefunden zu haben in einer Entsprechung von westgermanischem intervokalem *-k-* durch ostgermanisch *-w-* in Fällen wie ae. *cucu* „lebendig" gegenüber got. *qiwa-*, auf die Kluge, Etym. W. s. v. Köcher zur Erklärung des von ihm angesetzten Typs got. **qiwarus* gegenüber ae. *cocur*, ahd. *chohhar* verweist. Nun erscheint einem westgerm. *-k-* entsprechendes *-w-* im Texte in

26_2 F 922 *Faretra: teca sagittarum id cuipra* (gebessert aus *cupra* nach Bess. 61.); 4_8 F 302 *Uncinos: hauos*, 39_4 F 1158 *Uncinus: hauus*, s. Wortbestand s. v. *hauis*.



können vielmehr ebensogut westgermanisch wie ostgermanisch sein. Ein Licht auf die Entstehung unseres Glossars vermögen sie infolgedessen nicht zu werfen.[4]

Darin könnte an und für sich *cuipr-* mit umgekehrter Schreibung von *-pr-* statt *-vr-* (§ 39α) für ostgerm. *qiwar-* stehen, *hau-* sich zu einem westgermanischen *hăk-* (cf. ae. *hōc* mit Ablaut; ndl. *haak* < altnfrk. *hăk?*) oder *hāk* (cf. ano. *hāki*) „Haken" stellen, dessen *k* allerdings einige Schwierigkeiten macht, s. Kluge, Etym. W. s. v. Indes besteht die Tatsache, dafs diese *-v-* nicht auf ostgerman. Spirans zurückzugehen brauchen, vielmehr auch ein Ergebnis rein franz. Lautprozesse sein können, denn *socru* gibt afranz. neben *suire* auch ein *suivre* (s. Foerster, Zs. I S. 156 u. Anm.; Michaelis, Jahrb. XIII S. 308) und auch das *-v-* des vom gleichen Stamme wie unser *hauis* gebildeten *haveau, havet* (s. Wortbest. s. v.) hat durch Foerster, Zs. V S. 97 eine völlig befriedigende Erklärung aus german. *-k-* gefunden. Da also in beiden Worten das *-v-* sich ohne Schwierigkeit aus westgerman. *-k-* entwickeln läfst, wird man in diesem *-v-* einen Hinweis auf ostgerman. Herkunft um so weniger erblicken dürfen, als das Verbreitungsgebiet von *hauis* (s. Wortbest. s. v.) eine burgundische Herkunft auszuschliefsen scheint.

An unserer Bess. 61. *cuipra* ist trotzdem festzuhalten, da nach unserer Lautlehre *u* wohl zum Ausdruck von diphthongiertem ō dient (§ 13), den Diphthongen *ue*, der in unserm Worte meist als *ui* erscheint (afranz. *cuivre*, engl. *quiver*), jedoch kaum bezeichnen kann.

[4] In

3_2 F 223 *Errarium: thesaurum puplicum* (§ 39α); 5_8 F 364 *Detestare: plasphemare* (§ 34); 34_1 F 1039 *Pupbis: puer inbarbis* (§ 35); 34_2 *Presul: sacerdos epreus* (§ 39α); 38_3 *Tapitudo: defectio* (§ 35)

Schreibungen eines oberdeutschen Schreibers zu sehen, dessen Sprache kein *b* gekannt hätte, erscheint nicht rätlich aus 2 Gründen:

1. Die in den hinter den Beispielen zitierten §§ aufgeführten ähnlichen Belege aus anderen Texten machen eine Erklärung als umgekehrte Schreibungen infolge der dort behandelten Lauterscheinungen wahrscheinlicher.

2. Da wegen *Pupbis* und *Tapitudo* dieser Germane nicht nur anlautend, sondern auch inlautend kein *b* gekannt haben dürfte, so könnte es sich nicht um einen alemannischen, sondern nur um einen bairischen Schreiber handeln, was sich mit der uns vermuteten Entstehung des Textes (§ 75) noch weniger verträgt.

---

6. Formenlehre.

A. Nominalflexion.

§ 86. Zur Deklination im allgemeinen.

Die für seine Zeit anerkennenswerte Gründlichkeit der Lateinkenntnis unseres Glossators, von der er uns im bisherigen Verlaufe der Untersuchung so oft Beweise abgelegt hat, macht sich auch in der Aufrechterhaltung der Deklinationssysteme geltend, die uns auf einen weit geringeren Verfall der Nominalflexion schliefsen lassen würde, als er der Sprache unseres Glossators tatsächlich zukam, wären wir nicht durch ältere oder etwa gleichzeitige Denkmäler (s. insbesondere Sittl, AlLex. II, 556 ff.) einer völligen Zerstörung dieser Systeme im gallolat. Franz. sicher. Darin, dafs in der Vlg.-Form des Lemmas dem Glossator, der sie in den meisten Fällen beibehält, ein bestimmter Kasus vor Augen steht, den er sich im Interpretament wiederzutreffen bemüht, liegt für unsere Untersuchung ein erschwerendes Moment, das bei einem zusammenhängenden Texte in Wegfall käme. Wenn also unser Text nur in wenigen Fällen eine vom lat. abweichende Flexionsform gibt, die an sich keineswegs romanische Geltung auch nur für eine gewisse Periode beanspruchen darf, da diese Fälle ja immer Nachlässigkeiten darstellen, so sind wir für die Kenntnis des Flexionssystems unseres Glossators auf die Schlüsse angewiesen, die wir aus den im allgemeinen völlig sichern Ergebnissen unserer Lautlehre ziehen können, d. h. die für jede Formenlehre erheblichen Faktoren der Analogiewirkung, des Scheidungsbedürfnisses etc. entziehen sich völlig unserer Beobachtung.

Dieser Verlust liefse sich leichter verschmerzen, dürften wir annehmen, dafs in der Sprache des Glossators der Formenbau des Nomens sich in den Bahnen bewegt hätte, die auf den späteren Formenstand des literarischen Afranz. etwa des 9.—12. Jahrhunderts hinführten, da wir in diesem Falle die afranz. Deklination unseres Textes mit Sicherheit erschliefsen könnten. Ganz im Gegenteil müssen wir jedoch annehmen, dafs im Afranz. zum mindesten noch im 8. Jahrhundert die bisher als einzige betrachtete Nominalflexion keineswegs auf dem ganzen Gebiete die allein herrschende war, dafs vielmehr gewisse Mundarten der östlichen Hälfte des Sprachgebietes infolge des Verstummens des *-s* (cf. § 52) sich in ihrer



Deklination ganz wesentlich von denen des übrigen Frankreich unterschieden.[1] Wie lange dieser Unterschied sich gehalten hat, bezl. ob überhaupt jemals im ganzen Umfange des in Frage kommenden Bereiches die Flexionsweise des übrigen Franz. angenommen worden ist, soll hier nicht untersucht werden; ebensowenig sollen an dieser Stelle Vermutungen darüber ausgedrückt werden, ob in jenen Mundarten eine Art des Ausdrucks der Numerusbeziehung bestand oder nicht. Verf. behält sich eine Untersuchung des Gegenstandes durchaus vor und beschränkt sich hier auf den Hinweis, dafs es gerade Dialekte der östlichen Hälfte des Sprachgebietes sind, in denen das nachtonige *ı* des Plurals auch aufserhalb der Pronominalflexion Spuren von umlautender Wirkung hinterlassen hat, die eine darauf zu stützende Hypothese einer Pluralbildung durch Umlaut, von den Substantiven der 2. Dekl. eventuell auf die übrigen Klassen übergreifend, rechtfertigen könnten.

§ 87. 1. Deklination.

Im Singular fallen nach § 18 α sämtliche Kasus in einen zusammen, was die dort beigebrachten Beispiele durch Schreibungen von *-e* im nom., *-a* im gen. etc. erweisen.

Im Plural mufsten nom. und acc. nach § 52 gleichfalls als Endung beide ein *-ə* liefern:

8_2 *Anagliffa grece. latine dicunt celatur*e *id sculpar*e (bessere in *sculpatur*e nach Bess. 19.).

Als umgekehrte Schreibung dazu könnte gelten

17_3 F 771 *Calamus: penna . . . unde litter*as *scribuntur*;

doch ist dies Zeugnis unsicher einmal wegen des erstorbenen Gefühls für organische Passivbildung (s. § 119), und dann weil schon im Lat. in allen Deklinationen der Gebrauch des acc. statt des nom. häufig zu belegen, worüber reiche Literatur bei Pirson S. 188 Anm. 1.

§ 88. 2. Deklination.

Im Singular müssen masc. und ntr., im Sprachbewufstsein auch sonst zusammenfallend (cf. § 94), infolge des Schwundes der Ultimavokale (§ 19 α) und des auslautenden *-s* (§ 52) in allen Kasus endungslos sein, sofern der Auslautvokal nicht in Stützstellung.

Dieser Stützvokal erscheint seiner Verdumpfung zu *ə* (§ 19 α) gemäfs in indifferenter Bezeichnung:

So im nom.:

10_3 *Cohors: multitudo castra ł numer*o *militum*; 11_2 F 540 *Clibanus: furnus ł mutil*e (= *modulus*, worüber s. § 19 α);

[1] Verf. geht in der Formenlehre von der Stummheit des auslautenden *s* aus, verweist dabei jedoch mit allem Nachdruck auf die Ausführungen im § 52, aus denen hervorgeht, dafs er diese Erscheinung nicht schlankweg als Tatsache annimmt, sondern ihr lediglich von den zwei sich bietenden Möglichkeiten die gröfsere Wahrscheinlichkeit zuspricht. Die Argumente wider eine gegenteilige Annahme cf. ibd.

in gen.:

1_4 F 89 *Femur: coxa ł cingolo quoddam genus.*

Der sprachgemäfse Schwund des Endvokals in anderer als Stützstellung erhellt aus

20_1 F 829 *Auortiuus: auortetis = abortaticius*; 39_3 F 1152 *Umanus: omnici = hominicius.*

In zahlreichen andern Fällen hat das Bewufstsein der lat. Silbenzahl einen Ausdruck der Nachtonvokale veranlafst, dessen Nachlässigkeit den erfolgten Fall der Endung deutlich durchschimmern läfst, wovon nur einige Beispiele

für den nom. acc. sg.:

4_1 *Longeuis: longe uiuatis tempus*; 9_1 *Congeries: aceruis*; 18_1 *Ethiops: nigris populus*; 24_1 *Difficile: operosum id dure*; 25_1 F 902 *alodem*; 34_1 F 1035 *Pustula: malis clauus*; 34_1 *Perennis: perpetuis*;

für den gen. sg.:

2_3 F 169 *Teristrum: genus ornamentum mulieris*; 18_1 *Meri: puro*;

für den dat. abl. sg.:

9_4 *Callis: semita paruula dicta eo qd quasi calle* (= *callo*) *mensuretur*; 10_1 *Celebri: preclari . uenerabili*; 22_4 *Curioso: sollicito . studiose.*

Im Plural mufsten nom. dat. accus. in einen endungslosen Kasus zusammenfallen, neben dem sich vielleicht der auch afranz. noch spurweise vorhandene gen. plur. auf. *-or* erhalten hatte. In der Schrift tritt eine Vermischung der Pluralkasus bei weitem nicht in demselben Umfange wie im Singular hervor:

22_2 F 869 *Caligas: calciarius* (= *-ōs*); 35_3 *increpare bonus increpare comtempnentes* (= 33_1 *increpare bonos increpare contempnentes*).

Ähnliche Schreibungen von *-us* für *-os* bei Fredeg. (Haag S. 876), in den Leg. Al. (Schröder S. 26).

[26_1 *Fructiferis: fructis portantibus.*][1]

§. 89. 3. Deklination.

Für den völligen Schwund sämtlicher Endungen, der aufser in Stützstellung nach unserer Lautlehre theoretisch zu erwarten, bieten Belege nur

12_2 F 604 *Paropsidis: genus uas*; 12_2 *Alabastrum: genus uas marmorei*; 13_1 *Catino: genus uas.*

Von einer Aufführung der sonstigen einschlägigen Beispiele

[1] Vermischung der einzelnen Gruppen: Schon seit Plautus zu belegen ist das analogische *-us* der *-er* Stämme in 18_1 *Ethiops: nigris* (statt *nigrus*) *populus*; 36_2 F 1065 *Rubur: rubrus*; s. Gröber, AlLex. I S. 54, Sittl, AlLex. II S. 559; Pirson S. 125.



mit nur abgeschwächter Endung sehen wir hier ab, soweit dieselben als rein lautlich in den §§ 19*α*, 52 bereits zitiert sind, und verweisen zur Beurteilung auf Pirson S. 120f., Bonnet S. 341, Schröder S. 26. Im übrigen beschränken wir uns an dieser Stelle auf einzelne Bemerkungen:

Das schwindende Gefühl für alle andern Kasus als den romanisch fortlebenden acc. erklärt Neubildungen nach dem acc. wie

31_2 *Misericors: a cor***i** *patiendo* (= *a corde patiente*, cf. § 113).

Das Eindringen der obliquen Form in die Funktion des nom. sichert durch umgekehrte Schreibung des nom. für den obl. die Peregrinatio (Wölfflin, AlLex. IV S. 263, 276; Geyer ibd. S. 615) schon für das 4. Jahrhundert. Den späteren Zeugnissen in direkter Form bei Gröber, AlLex. I S. 53, Sittl, AlLex. II. S. 559[1], Pirson S. 120, Bonnet S. 344, Schröder S. 28 fügt unser Text hinzu Fälle wie

4_1 F 266 *Coturni***ces***: quacoles*: Vlg. *coturnix*; 9_3 F 476 *Jec***ore***: ficato*: Vlg. *jecur*; 11_1 *Pond***ere***: grauidine*: Vlg. *pondus*; 11_4 F 565 *Fumigant***em***: fumantem*: Vlg. *fumigans*; 20_3 F 849 *Aculeus: aculi***onis**; 22_1 *Commodum: utilita***tis**; 26_1 F 913 *Fauor: lau***dis**; 31_2 F 996 *M***ores***: masculus* (*ma***ris** als nom. s. Bonnet S. 348); 33_4 F 1032 *Palliurus: cardo***nis**; 34_1 F 1045 *Pes: pe***dis**,

ähnlich Hs. 57_1 *Testa: capitis.*[2]

Die Ersetzung des nom. plur. auf *es* durch *i* in

12_3 F 634 *Utres: foll***i**

behandelt Sittl, AlLex. II S. 569, im Zusammenhange mit dem Schwunde des auslautenden *s*. Auf zahlreiche ähnliche mlat. Belege gestützt, vertritt er die Ansicht, auf den -*s*-losen Gebieten nähme der nom. acc. pl. zur Scheidung vom Sg. ein *i* von der 2. Deklination herüber, und gründet darauf die Behauptung, ein Teil

---

[1] Umgekehrte Schreibungen ibd. S. 568.

[2] Eine Auffassung des mehrfach belegten nom. *trauis* (Zitate § 19*α* Anm. 1) als ebensolche Neubildung aus dem obl. liefse sich durch genau entsprechende Fälle (Sittl, AlLex. II S. 559, Bonnet S. 360, Haag S. 879 (Lit.!); s. auch *trabis* Rönsch S. 263) stützen. S. jedoch zwei andre Deutungsmöglichkeiten § 19*α* Anm. 1.

Bezeichnend für das Schwinden des Bewufstseins der nom.-Form scheinen ferner folgende Belege, in denen ein als nom. empfundener ursprünglicher obl. durch die Endung -*us* auch äufserlich als nom. charakterisiert ist:

31_1 F 990 *Mor***us***: consuetudo*, 34_2 F 1047 *Pignar***us***: uuadius.*

Aus der herrschenden Unsicherheit erklärt sich wohl auch das gelegentliche Eintreten eines umgekehrten Falls wie

36_2 F 1071 *Rusticus: tyr***us** statt *tiro, -onis*,

welche Form Sittl, AlLex. II S. 576 als Beleg einer wirklichen Erhaltung des nom. auffafst unter Hinweis auf mlat. mehrfach auftretendes *pavus* (Cassel. Glossen 89 *pao*, 90 *pava*) entsprechend sp. *pavo*. Für diese Annahme scheint in der Tat zu sprechen

38_3 *Tiro***r***um: latronum.*

unseres Textes stamme aus Italien.[3] Obwohl nun nach unserer Meinung im Dialekte unseres Denkmals das *-s* keineswegs fest ist, vermögen wir doch nicht mit ihm in dieser Glosse einen Hinweis auf Flexionswechsel infolge der Stummheit des *-s* zu erblicken. Denn dieser Beleg, dem wir noch den gleichartigen

16_1 *Cognatis: amicis . uicinis ł qualicumque societate coniuncti sunt*

hinzufügen, bezeugt, ganz unabhängig vom Verhalten des auslautenden *s*, lediglich die Tatsache eines Übertritts von der 3. in die 2. Deklination, eine Besonderheit der Formenlehre des Gemeinaltfranz., das doch das *-s* streng festhält. Die beiden Glossen sind daher durchaus dem Afranz. gemäfs und nur hinsichtlich des Alters der analogischen Formenübertragung interessant.

Im dat. abl. pl. zeigt sich das schon frühe Abhandenkommen der Endung *-ibus* (Sittl, AlLex. II S. 563 f.) in der Ersetzung durch *-is* nicht nur in Fällen, in denen man Rücksicht auf „äufseren Gleichklang" (ibd. S. 553; s. auch Haag S. 878) annehmen könnte, wie in

2_4 F 188 *Palustris: umectis . erbosis*: Vlg. *-ibus*; 7_4 F 439 *Palate: masse caricarum quae de recentis* (ergänze *ficis*[4] nach Bess. 17.) oder umgekehrt in

3_2 F 231 *Aromatibus: unguentibus*,

sondern auch sonst, wie in

11_2 F 535 *Uicis: uillis . minores ciuitatibus*; 30_2 *Ludibriis: inrisiones*.

Ähnliche Fälle s. Bonnet S. 529, Haag S. 879.[5]

4. § 90. Deklination.

Den gemeinromanischen Übertritt der 4. Deklination zur 2. bestätigen

---

[3] Da zu gunsten einer solchen Annahme sich keine weitern Argumente geltend machen lassen (nichts beweist 31_1 *Mitra: uicta regalis* statt *uitta*, s. § 64 α), wohl aber gewichtige dagegen, so ist diese Ansicht Sittls durchaus irrig.

[4] = *ficibus* nach § 90.

[5] Vermischung der einzelnen Gruppen, die im Vlglat. natürlich viel weiter zurückliegt:

1. Schwanken zwischen *-is* und *-ēs*, *ēs* im nom.:

is als *es* z. B. in

28_4 F 966 *Incolumes: sanus*

-ēs, *-ēs* als *-is* in

9_2 *Consistorium: rupis alta ł sedis regalis*; 34_1 F 1039 *Pupbis: puer inbarbis*; 34_3 F 1055 *Pestilentia: gladis* (= *clades*?, s. Diez AR Gloss. S. 49); 38_1 *Squalor: sordis*; 37_2 *Sospis: incolomis ł sanus*.

Ähnliches s. bei Bonnet S. 339 f., Haag S. 877, Schröder S. 26.

2. Ihre besondere Formenbildung im Lat. haben aufgegeben

α) die Neutra auf *-e*, *-al*, *-ar*:

15_1 *petra in mare*; 18_1 *posite in mare*; 18_4 *Insule sunt loca terrarum in mare . dicta eo qđ in sale sunt iđ in mare*; 33_4 *Pirata: pugna nauium in mare*.

β) die Subst. mit lat. accus. auf *-im*, abl. auf *-i*.

14_2 *Peluem: uas*: Vlg. *peluim*.

7_2 *Aere alieno: censo alieno*; 32_1 F 1107 *Nondine: mercati ł conuentiones.*

Über die mutmafslichen Formen gelten also die Ausführungen im § 88, wo auch die Form 26_1 *fructis* behandelt.

§ 91. 5. Deklination.

Der gemeinromanische Anschlufs der 5. Deklination an die 1. wird veranschaulicht durch

2_4 *In argumentum fidei: in adfirmacionem sue fide . . .*; 15_2 *Creditum: depositum . in manum fide traditum*; 16_1 *Conpage: iuncture*: Vlg. *compages meae*,

wozu cf. Leg. Al. 121, 14 *facia* = *facies*.

§ 92. Analytischer Ausdruck der Kasusbeziehung.

Die analytische Bezeichnung der Kasusverhältnisse durch Präpositionen, schon in der alten römischen Volkssprache nicht ungewöhnlich (s. Beyer, „Lateinisch und Romanisch" S. 36; Rönsch S. 480), mit dem wachsenden Verfall der Endungen immer mehr um sich greifend, läfst sich in Gallien wohl zuerst belegen im 4. Jahrhundert in Peregrinatio S. 39: *dederunt nobis eulogias id est de pomis* (statt *pomorum* „an Äpfeln"), sofern *de pomis* wirklich von *eulogias* syntaktisch abhängt und nicht etwa als Fall des Teilungsartikels (s. Syntax § 139, 6) „Geschenke, nämlich Äpfel" zu fassen ist, was sich kaum sicher entscheiden läfst. Weitere frühe Zeugnisse analytischer Deklinationsweise s. inschriftlich bei Pirson S. 194 ff., urkundlich bei Gröber, AlLex. I S. 53. Im allgemeinen scheint jedoch diese romanische Flexionsart von den Schreibern mit peinlicher Sorgfalt, wohl als ein ungeheuerlicher Barbarismus, gemieden worden zu sein, wenigstens weist weder Greg. Tur., für dessen Sprache der analytische Charakter durch sein eigenes Zeugnis feststeht (s. Gröber, AlLex. I S. 51), noch auch Fredeg. ein einziges Beispiel dafür auf.[1] Demgemäfs steht für unsern Text zu erwarten, dafs das Streben nach Genauigkeit unsern Glossator veranlafst haben wird, eine so vulgäre Ausdrucksweise zu umgehen, und in der Tat finden wir keinen einzigen Fall von Ersatz eines lat. gen. oder dat. durch die Präpositionen *de*[2] oder *a*. Einen Schlufs auf die Sprache des Glossators können wir nur daraus ziehen, dafs das Gefühl für den Funktionsinhalt des lat. gen. und dat. derart in ihm erstorben ist, dafs ihm Konstruktionen unterlaufen wie die folgenden:

15_2 *Senetus: nobilissimi uiri populo romano*; 18_2 F 619 *Pretorio: locus iuditio*,

denen wohl eine Verschränkung ihm innewohnender Bewufstseinsinhalte

---

[1] Dagegen kennt Gregor wohl einen Ausdruck des Teilungsverhältnisses (s. Bonnet S. 610 ff.) oder des abl. instr. (ibd. S. 612 ff.) durch *de*, die auch unser Text (s. Syntax § 139, 6) aufweist.

[2] Nur im partitiven Genitiv, cf. § 139, 6.

lat. *uiri populi* + roman. *uiri de* (*illo*) *populo*
lat. *locus iudicii* + roman. *locus de* (*illo*) *iudicio*

zu Grunde liegen dürfte.[3]

§ 93. Übertritte von einer Deklination zur andern.

Aus den Lautverhältnissen unseres Textes (s. §§ 18, 19, 52) ergibt sich ohne weiteres, dafs Schreibungen wie etwa

6_2 F 394 *Pergrandem: ualde grand***um**; 34_1 F 1035 *Pustula: mal***is** *clauus*

für einen etwaigen Deklinationswechsel ohne jede Beweiskraft sind.

Mit Wahrscheinlichkeit kommt hingegen eine Bedeutung für die Formenlehre zu solchen Schreibungen in Fällen, in denen die romanischen Sprachen einen Deklinationsübertritt schon für das Vlglat. auf dem ganzen Gebiete oder einem Teile desselben vermuten lassen:

17_2 F 769 *Aranea: genus uerm***i**: altit. *vermo*;

20_1 F 830 *Arund***a**: *rosa*
20_2 F 839 *Arund***a**: *rosa* . . . } pv. *ironda*, afranz. *aronde* „Schwalbe", s. Gr. AlLex. I S. 243.

Betreffs 12_3 F 634 *Utres: foll***i** s. § 89.

B. Genus.

§ 94. Zusammenfall des Neutrums mit dem Maskulinum.

Die schon seit Petron (s. Suchier, AlLex. III S. 163 ff.) nachzuweisende, romanisch überall durchdringende Neigung des Vlglat., die Neutra mit den Masculinis in eine Klasse zu schmelzen, ist durch die unserm Text voraufliegenden Jahrhunderte reich bezeugt bei Gröber, AlLex. I S. 53 ff., Pirson S. 155, Bonnet 345 ff., Haag S. 881, Schröder S. 21. Diesen gallolat. und urfranz. Belegen schliefsen sich aus unserm Denkmal an

1_1 F 7 *Tristega: tres solari***os**; 6_3 F 411 *Sindones: linciol***os**; 9_1 F 472 *Centrum: pont***us** (= *punctum*, s. § 73) *in caelo ubi tot***us** (sc. *caelum*!) *uergitur*; 18_1 *Uer: un***us** *ex .III.*[or] *temporibus anni*; 20_2 F 833 *Apotecha: cellari***us**; 20_3 F 847 *Anchro: serricell***us** = *sarc-ellum*, s. Wortbest. s. v., §§ 29, 74 (1); 22_2 F 864 *Cauteria: ferr***i** *ad quoquendum*; 22_3 F 879 *Crebro: criuol***us** < *crībrum*, s. § 23; 27_1 F 932 *Gecor: ficat***us**; 31_2 *Mane autem dict***us** *a manu*; 33_1 *Pecus: a pascendo dict***us**; 34_1 *Poculum: uas a potando dict***us**; 38_3 *Tumulus: sepulchr***us**.

Ähnlich Rz. 53 *Papilliones: tentorii*; Rz. 147 *Decem iugera uinearum .X. iugeres ł iurnales*; Hs. 134_3 *iugeres*.

[3] In seiner Scheu vor der Anwendung eines vulgären *de* geht der Schreiber sogar gelegentlich soweit, auch ein im lat. berechtigtes *de* zu unterdrücken, cf. zu

9_1 *eo qđ caelo descenderit ad terram*

Syntax § 139, 8.



Ebenso bezeichnend für die Identität der beiden Geschlechter im Sprachbewufstsein sind die folgenden Schreibungen neutraler Form statt maskuliner der 2. oder 4. Deklination:

1_1 F 22 *Uerenda: uerecundiale loco:* s. *locum genetale* und ähnliches bei Greg. Tur. Bonnet S. 508; 4_4 *Arula: quae carbones subter posita recipit*; 8_4 *principatum unde fuit Job*; 9_4 *Quo aditu: per* qđ *introitu*; 12_1 *Nomisma: census. denarium unde censum soluebat*; 16_4 *Unicus: unde non est amplius quam unum*; 22_2 *Cibaria: uictum ł cibus*; 27_1 *Gentaculum: primum cibum*, (so Greg. Tur. Bonnet S. 347.

§ 95. Lat. Neutrum des Plurals > romanisch Femininum des Singulars.

Für den vlglat.-gemeinromanischen Zug, Neutra, die auf Grund ihrer Bedeutung vorwiegend im Plural gebraucht werden und in der Form dieses Plurals mit der Form eines begriffsverwandten Substantivs sich begegnen, als Singular der lat. 1. Deklination zu fassen und neu zu pluralisieren, bieten für die Durchgangszeit vom Gallolat. zum Afranz. reiche Belege Sittl, AlLex. II S. 572, Bonnet S. 350ff., Pirson S. 156, Schröder S. 22.

In unserm Texte erscheint eine Auffassung des Neutrum plur. als sg. geboten durch die Konzinnität mit dem Lemma in

3_4 F 253 *Uictima: sacrificia*; 3_4 *Uulua: ostia*; 28_2 F 949 *Industria: ingenia*; 32_4 *Ostia: sacrificia*,[1]

ebenso mit dem Interpretament in

37_2 *Scorta: meretrix.*

Völlig sicher hingegen ist der Gebrauch als Singular aus dem Zusammenhange zu erschliefsen in:

4_4 F 333 *Craticula: ubi ligna desuper ardet* (afranz. *leigne*, f., „Holz", s. Wortbestand s. v.); 6_1 *Manzer: qui de scorta nascitur*; 9_1 F 470 *Lacertos: brachia prope musculos iđ murices in brachia*; 9_4 F 480 *Inermes: sine arma*: *arma* f. gemeinromanisch; 10_4 *Securis: unde ligna ceditur*; 19_1 *Deploide: duplici uestimenta*; 20_4 *Arma: ab arcendo dicta qđ per eam ostem uiolentissimum arceamus*; 37_3 F 1103 *Stema: uestimenta regalis.*

Zu einem solchen Singular ist ein neuer Plural gebildet in

4_4 F 325 *Statuas: simulacras*; 8_2 F 453 *Statuas: simulachras*; 8_3 F 459 *Ualue: fenestre . . postes . ostie* (s. rum. *ușă*!); 19_4 F 820 *Bucellas: frustas panis*; 31_2 F 989 *Machinas: ingenias*[2].

Da in allen diesen Fällen das Lemma ein Femininum pluralis darstellt, so wohnt ihnen an sich eine unbedingte Glaubwürdigkeit

---

[1] Beachte auch 7_4 F 444 *Fastigium: pinnaculum templi. res alta ł summa pars edificii ł altitudo . culmen . ł capita montium.*

[2] Sollte sich vielleicht hinter 21_2 F 860 *Brachia: lacertas* ein analogisch mitgerissenes Maskulinum (**lacertum* nach *brachium*?) verbergen?

nicht inne, die sie jedoch auf Grund der vorgenannten sichern Singularfälle durchaus beanspruchen dürfen.[3]

Daraus nun, daſs der Glossator bei seinem Streben nach Genauigkeit diesen ihm bekannten Vulgarismus zu meiden suchte, erklären sich Auffassungen von lat. Femininis auf *-a* als Neutren pluralis und Bildungen vermeintlicher Singulare dazu in

5_1 F 335 *Uesicul*um *gutturis: paparonem* (s. Bess. 7.): Vlg. *uesiculam*, Vorlage wohl *Uesicula* mit verwischtem Nasalstrich; 8_2 *Matarium* (s. Bess. 20): *naui*um: Vlg. *mortariolu*, daher *naui*um statt lat. *navia* „Zuber, Gefäſs"; 16_4 *eo qđ in mole altaris osti*a *ponuntur*; 30_2 *Latebra: a latendo dict*us (= *dictum* nach § 94, also **Latebrum*); 30_2 F 986 *Lena . toxa lectari*um, gegenüber gemeinromanisch *lectaria*, s. Körting 5498 und Wortbest. s. v.[4]

§ 96. Sonstiger Geschlechtswechsel.

Die Maskulinformen

22_3 F 876 *Culmen: spic*us; 22_4 F 884 *Culmen: spic*um,

lat. seltenem *spicum* entsprechend, stellen im Gegensatz zu dem gemeinromanisch verbreiteten lat. gewöhnlichen Femininum *spica* eine in franz. *épi*, pv. *espic*, rtr. *spic*, piacent. *spig*, veron. *spigo* und rum. *spic* durchgedrungene Nebenform dar.

Ein Maskulinum **stupulus* gemäſs

37_3 F 1097 *Stipulam: stul*us < *stọulus*, *stọplus* (s. § 39 *a*)

läſst sich auf franz. Boden ebensowenig wie anderwärts belegen.

Über das franz. Verbreitungsgebiet des auch auſserfranz. (s. Körting s. v. *ramus*) Feminins *rama* in

5_2 F 352 *Spatula: ram*a *palmarum*

im Gegensatz zu lat. *ramus* s. Wortbest. s. v. Nach Meyer-Lübkes (Gramm. II, § 54) ansprechender Vermutung verdankt das Wort seine Femininform der Angleichung an gemeinromanisch *folia* < lat. *folium* (s. § 95).

C.

§ 97. Komparation:

Die gemeinromanisch volkstümliche Art, den Komparativ und Superlativ auf analytischem Wege zu bilden, zeigt sich in bescheidenen Spuren bei Greg. Tur. (Bonnet S. 451) und Fredeg. (Haag S. 886). Unser Text läſst noch in der Wahl des Steigerungsadverbs dem im literarischen Afranz. allein möglichen *plus* gegenüber die gröſsere Freiheit des Vlglat. erkennen, derzufolge sich in

[3] Sittls (AlLex. II S. 572) Deutung von *simulacr*as und *ingeni*as als „Schreibfehler" ist durchaus ungerechtfertigt.

[4] Doch ist dies sprachwidrige *lectari*um auch anderweit belegt, s. Fortunat, Vita Paterni 9 (28), S. 35, 23: *lectaria nesciens*.



den einzelnen romanischen Sprachen bald *plus*, bald *magis* durchgesetzt hat:

6_4 *Cultioribus: onestioribus* ł **magis** *conpositis*; 18_1 *Conplatitior:* **magis** *placens*; 37_4 F 1118 *Saniore: meliore*. **plus** *sano*.

Von besonderer Bedeutung ist von diesen drei Zeugnissen das letzte: die Beibehaltung des organisch gebildeten Komparativs *meliore* neben dem romanischen *plus sano* scheint dafür zu sprechen, dafs die analytische Bildungsweise sich im allgemeinen schon völlig festgesetzt hatte, und nur noch gewisse erstarrte Komparative, im wesentlichen wohl die afranz. erhaltenen, im Gebrauch geblieben waren, während Fredegars „*plus magnam rem*" im Gegensatz zu afranz. *maire-maior* auf eine Zeit hinzuweisen scheint, in der die beiden Bildungsweisen noch miteinander rangen und eine Klärung noch nicht herbeigeführt war.

Auf die Durchsetzung romanischer Steigerung deuten auch Entsprechungen von Superlativen durch Komparative, da sich romanisch beide nur durch Stehen oder Fehlen des bestimmten Artikels voneinander scheiden und dieser als vulgär z. B. in unserem Texte (s. § 104) gemieden wird. So erklärt sich

28_2 F 945 *Intimi: interioris = de illo interiore* „des Geheimsten".

Der im literarischen Afranz. allein bezeugte Fall einer Bedeutungsentwicklung von Superlativ > Elativ > Positiv, *pessimus* > *pesmes* „schlimm" (so Roland 56), scheint einer allgemeineren Neigung des Gallolat. zu entsprechen. Den von Bonnet S. 451 bei Greg. Tur. beobachteten Beispielen eines so zu deutenden „affaiblissement du superlatif" fügt unser Text die folgenden hinzu

3_2 *Obtimus: bonus*;
16_4 *Peruersus: malignus . pessimus*; } Greg. *mors pessima*
29_1 *Iniusti: pessimi*; } = *mala*
36_2 *Robustus: fortissimus*.

Doch läfst sich ein solcher abgeschwächter Gebrauch des Superlativ-Elativs noch über Greg. Tur. hinaus verfolgen: in einem zweimal (S. 57, S. 59) auftretenden *optimae satis* der Peregrinatio sichert das beigefügte *satis* dem *optimus* unbedingt den Wert eines reinen Positivs, womit dieser sprachliche Zug schon für das Gallolat. des 4. Jahrhunderts verbürgt ist.[1]

Im Zusammenhange mit dieser Erscheinung entspringt wohl einem Bedürfnis nach neuer Superlativierung der so entstandenen Positive eine Bildung mit Doppelsuffix wie

31_2 F 999 *Nouissimus: ulti***ssimus**,

wie sie ähnlich auch Vlg.-Hss. (Rönsch S. 280) kennen.

Eine in verwandten Texten (Peregrinatio, s. Wölfflin, AlLex. IV

[1] Umgekehrt ist damit auch wieder ein neues Moment für die Lokalisierung der Peregrinatio nach Gallien zu den von P. Geyer, AlLex. IV S. 612ff. aufgeführten hinzugewonnen.

S. 262; Bonnet S. 451) häufige Umschreibung des Superlativs durch *valde* wendet unser Denkmal nur gelegentlich zur Wiedergabe eines Elativs an, so

6_2 F 394 *Pergrandem:* **ualde** *grandum*; 33_4 *Preualida:* **ualde** *ualida.*

Das in gleicher Funktion bei Fredeg. (Haag S. 886) übliche *nimium* kennt es nicht.

Analogische Zerdehnung eines im lat. kontrahierten Komparativs liegt vor in

13_4 F 691 *Adolescentior: iu***ue***nior.*

D. Adverb.

§ 98. Adverb der Art und Weise.

Die gemeinromanische Bildungsweise des Adverbs auf *-mente,* die bei Greg. Tur. (Bonnet S. 467) und in andern verwandten Texten sich noch nicht hervorwagt, bekundet unser Denkmal durch das wohl älteste Zeugnis

37_4 F 1120 *Singulariter: sola***mente.**[1]

Dieselbe deutliche Sprache für die romanische Adverbbildung wie dieser unmittelbare Beweis redet die ungewöhnliche Nachlässigkeit, mit der unser sonst im Lat. wohlbewanderter Glossator die lat. Adverbialendungen behandelt:

So erscheint bei ihm

5_1 *Jugi(ter): assiduo* neben 4_3 *Jugiter: assidue*; 31_1 *Merito: iusto* neben 28_2 *Iure: iuste*; 28_2 *Iureiurando: iuste iurando.*

Zwischen den Adverbien von Adjektiven der 2. und 3. Deklination wechselt die Endung beliebig:

32_1 F 1001 *Nuper: uou***iter**[2]; 37_4 *Solempniter: firm***iter**[2] gegenüber [22_3 *Cummun***e***: inmunde*;] 22_4 *Cenobite: commun***e** *uiuent*; 23_1 *Cenobitarum: commun***e** *uiuentium.*

Analogisch ist *-iter* hergestellt in 13_2 *Audacter: auda***citer.**

Neben der gewöhnlichen romanischen Adverbbildung weist unser Text auch Spuren einer weniger verbreiteten Bildungsweise in Adverbien auf, die romanisch ein mit der Maskulinform des Adjektivs (s. Meyer-Lübke, II § 619) identisches Aussehen zeigen, wie

17_1 F 742 *Uocifero: alt***um** *clamo* [34_2 *Paulatim: modic***um**],

und in ihrer Anwendung meist auf gewisse Verbindungen eingeschränkt sind, in denen sie sich bis heute gehalten haben, cf. z. B. nfranz. *crier, monter, couper haut.*

---

[1] Das von Diez, ARGloss. S. 51 als älter angesprochene „*in alia mente* = ital. *altramente*“ der Lex. Sal. hat als Zeugnis für Adverbialbildung nur sehr bedingte Geltung.

[2] *nouiter, firmiter* auch sonst im Spätlat.

§ 99. Adverb des Orts.

Für die Übernahme der Funktion von lat. *quo* durch vulgäres *ubi* lassen sich auf gallischem Boden schon früh Belege erbringen aus der Peregrinatio, in der es „konstant" (Wölfflin, AlLex. IV S. 26) „wohin" bedeutet, und aus Greg. Tur., der es (Bonnet S. 579) mit *quo* verwechselt. Die it. franz. Doppelbedeutung „wo" und „wohin" kann uns daher in unserm Texte nicht verwundern:

Im Sinne von lat. *quo* erscheint *ubi* in

7_1 F 423 *Fornicem: arcem* (F. „l. arcum") **ubi** *victoria scribebant*; 10_1 *Gimnasium: locus* **ubi** . . *priores conueniunt*; 13_1 F 652 *Gazofilatium: archa* **ubi** *pecunia iactabant*; 35_1 *Quo:* **ubi**.

Ähnlich Lex Sal. Gaul S. 59; Leg. Al. Schröder S. 67.

Ubi = lat. *ubi* passim, z. B.

4_4 F 335 *Craticula: ubi ligna desuper ardet*; 9_3 *Inuium: ubi non est uia*; 16_3 F 740 *Pascua: ubi uolumtas ē.*

Für die gemeinromanische Bedeutungsverschiebung des Adverbs *unde* von „woher" > „wo" finden sich Belege bereits bei Greg. Tur. (Bonnet S. 580), denen sich aus unserm Texte anschliefsen

8_1 *Oraculum diuinum:* **unde** *responsa datur ł* **unde** *sortes accipiuntur*; 8_4 *principatum* **unde** *fuit Job*: Vlg. *erat in terra Hus*; 8_4 F 466 *Ruge: rume ł gule* **unde** *ruminare potest*; 16_4 *Unicus:* **unde** *non est amplius quam unum.*

Auch von der afranz. besonders häufigen Verbindung *par ont* = *per onde* „wodurch" „woher" „wo", die die erdrückende Mehrheit der afranz. Belege für *ont* ausmacht, finden wir bezeichnender Weise schon im 8. Jahrhundert ein Beispiel:

4_3 F 304 *Capitium tunice: id̄* **per unde** *caput foris mittitur.*

Zur Verbreitung und Bedeutung des Wortes in modernen franz. Mundarten s. Wortbestand s. v.

Über *unde* in Bewahrung seines ursprünglichen Sinnes = *a quo, de quo, ex quo* in pronominaler Funktion s. Syntax § 128.

Entgegen dem lat. Gebrauch verwendet unser Text selbständige Ortsadverbien zum Ersatz gewisser verbaler Richtungspräfixe, die offenbar nicht mehr im ursprünglichen Sinne empfunden wurden. Beispiele dieses in allen romanischen Sprachen in gröfserem oder kleinerem Umfange nachzuweisenden Funktionstausches sind

*1_1 F 4 *Profugus:* **porro** *fugatus*; 1_2 *Suspice:* **sursum** *aspice*; 5_2 *Battilla: uasa unde carbones* **foras** *portantur* (= lat. *exportantur*); 11_4 F 573 *Eduxerunt:* **extra** *id̄* **foras** *duxerunt*; 11_4 F 585 *Transfretauit:* **trans** *nauigauit*; 11_4 F 586 *Transgrediuntur:* **trans** *uadunt*; *12_2 *Progressus:* **porro** *ab eis digressus*; 12_3 F 630 *Submiserunt: miserunt* **deorsum**; 13_2 F 672 *Precipitarent*[1]*:* **deorsum** *iactarent*; 13_3 *Secedebat:* **seorsum** *ibat*; 14_1 *Suspiciens:* **sursum** *aspiciens*; 14_2 *Processit: iuit* **contra**; 14_3 *Effe-*

[1] So Stalzer, Hetzer; F *Precipitauerit.*

rentes: exportantes . **extra** *ferentes*; 17_2 *Inmisit:* **intra** *misit*; 18_3 *Obuiauerunt:* **obuiam** *uenerunt*; 21_1 *Adstiterunt:* **iuxta** *fuerunt*; 29_1 F 974 *Incidit:* **intus** *cadit*; 33_4 F 1025 *Penetrare:* **intus** *perintrare*; *34_3 F 1053 *Profugus:* **porro** *fugatus*; *34_4 *Proicit:* **porro** *iacit*; 37_2 *Suspicientes:* **sursum** *aspicientes*; 37_2 *Secubo:* **seorsum** *cubo*; 38_3 F 1124 *Transgredere:* **ultra** *alare*; 38_3 F 1132 *Transfretauit:* **trans** *alaret*; 38_3 F 1133 *Transiliuit:* **trans** *alauit*.

Von diesen Fällen verdienen besonders hervorgehoben zu werden die viermal auftretenden *Verbindungen mit *porro* deshalb, weil im Gegensatz zu den übrigen Fällen, so weit sich für diese überhaupt romanische Entsprechungen aufzeigen lassen, hier ein auf das Franz. und Prov. beschränktes Ortsadverb vorliegt: afranz. *por*, *puer*, pv. *por*, *porre*, in literarischer Zeit nur in Verbindung mit einer kleinen Anzahl bestimmter Verben wie *jeter* (*gitar*), *traire*, *voler* (*volar*) möglich in der Bedeutung „heraus, fort, weg".

Durch einen ortsadverbialen Ausdruck ist wiedergegeben das Richtungspräfix *trans-* in

38_4 F 1140 *Transmigrat:* **de loco in locum** *uadit*

entsprechend franz. *de lieu en lieu*.

§ 100. Adverb der Zeit.

Das franz. Zeitadverb *longtemps* < afranz. *longtens* ist noch nicht zu einem Ganzen verschmolzen nach

4_1 *Longeuis:* **longe** *uiuatis* **tempus**: Vlg. *longaevus*.

Daneben ersetzt auch einfaches *longe* in lat. wohlbelegter zeitlicher Bedeutung das unromanische *diu* in

38_3 F 1130 *Tamdium: tam* **longe,**

wozu cf. noch nfranz. *de loin en loin* „ab und zu".

§ 101. Adverb der Verneinung.

Für bereits eingetretenen Schwund des auslautenden *n* der Negation *non* vor konsonantisch anlautendem Worte könnte sprechen die Glosse

9_4 F 485 *Reuereatur: uerecundatur*: Vlg. *non vereatur bona puella introire* [sc. *ad Holofernem*!]

Da *reuereatur* in dem Zusammenhang schlechterdings unmöglich ist, so kann es kaum in einer Vlg.-Hs. gestanden haben; wahrscheinlicher ist dagegen eine Verschreibung aus **Ne** *uereatur* (statt *non u.*) der Vorlage, daher unter Bess. 29. vorgeschlagen wird, **Ne** *u.* zu lesen.[1]

Zur Abschwächung des *non* cf. inschriftliches *no potet* Pirson S. 105.

[1] Oder sollte eine Vlg.-Hs. schon syntaktisch zu erklärendes *ne* gehabt haben?



E.

§ 102. Numerale.

Bei den Ordinalien zeigt sich eine Tendenz, den Stamm durch das Suffix *-anus* zu erweitern, in

14_4 F 708 *Nudius: quart***ana** *die* (bessere in *Nudiusquarta die: quart***ana** *die* nach Bess. 45.): Vlg. *a nudiusquarta die.*

Diese spezifisch afranz. Art der Ordinalzahlenbildung, die nach Marchot (RF XII S. 645) „in der literarischen Periode" sich auf den Westen Frankreichs beschränkt, dürfte in vorliterarischer Zeit daher auch in der östlichen Hälfte des Gebietes bekannt gewesen sein und würde in diesem Falle ein Charakteristikum des Volkslat. in Nordfrankreich gebildet haben gegenüber den übrigen romanischen Sprachen einschliefslich des Prov., das mit dem It. und Cat. die Bildung auf *-enus* teilt.[1] — Im Schriftfranz. hat sich *-anus* als numeralbildendes Suffix bis heute erhalten in den Kollektivzahlen auf *-aine*, da für diese nach Marchots Nachweis Zs. XXI S. 111 unbedingt *-ana* gegenüber dem von Meyer-Lübke II, § 561 angesetzten *-ena* angenommen werden mufs.

Die nirgens erhaltenen Distributivzahlen sind dem Sprachbewufstsein des Glossators bereits fremd geworden. Er ersetzt sie entweder durch die Kardinalzahl, wie in

3_1 *Binas stolas:* **duo** *uestimenta*; 4_2 *Bine:* **due**; 6_2 *Ternos:* **tres**; 9_3 *Uicinorum:* **uiginti** *pedes*: Vlg. *vicenorum pedum*; 21_2 *Binas:* **duas**,

oder durch eine Umschreibung in

1_1 F 8 *Binas:* **duas et duas**

die sich dem deutschen „zwei und zwei" vergleicht und über die sich geäufsert hat Marchot, R. F. XII S. 641.

Die nicht mehr verstandenen Zahladverbien werden in gemeinromanischer Weise durch Umschreibung mit *uice* gebildet, so

1_2 F 44 *Iterum: alia* **uice**; 1_3 F 60 *Semel: una* **uice**; 12_1 F 599 *Quotiens: quodcumque* **uicibus**; 18_2 F 789 *Quotiens: quod* **uicibus**.

Zum Ausdruck der Multiplikativzahlen dient *tantum* entweder mit dem Zahladverb, wie in

12_1 *Centuplum: centies* **tantum**; 18_2 *Septuplum. septies* **tantum**,

oder mit der Kardinalzahl, wie in

15_3 *Decuplum: decem* **tantum**.

Die Multiplikativzusammensetzungen mit *bi-* werden mit der Kardinalzahl aufgelöst:

3_1 F 218 *Biennium est:* **duo** *anni sunt*; 5_2 F 350 *Post biduum: post* **duos** *dies.*

---

[1] S. jedoch § 75 Anm. 1.

Zur Angabe des Lebensalters dient nach gemeinromanischer Weise im Gegensatz zum Schriftlat. *habere* mit dem acc. der Zähleinheiten, so in

1_4 F 108 *Sexagenarius: qui LX* **annos habet**; 10_4 *qui duos* **annos habet** *et de tertio aliquid.*

F. Pronomen.

§ 103. Demonstrativ- und Identitätspronomen.

hic: nom. sg. ersetzt durch *ille*: 13_3 *His: ille*: Vlg. *hic*; durch *iste* ersetzt sind acc. sg. 27_4 *Hunc: istum*, abl. sg. 20_2 F 837 *Ab oc: ab isto*, nom. pl. 27_4 *Hi: isti*, dat. abl. pl. 20_2 F 836 *Ab his: ab istis*, 27_4 *His: istis*, acc. pl. 27_4 *Hos: istos.*

Über Ersetzung von Formen von *Is* durch *hic* s. u. *is*. — Weitere Formen im Interpretament z. B. 25_1 *hanc nos septimanam uocamus*; 27_4 *Heremitae hi sunt qui et anachorite.*

ille: nom. sg. n. ersetzt durch *ipse* 28_2 F 951 *Illut: ipsum*; dat. pl. durch *is* 3_3 *Aedificauit illis domos id̄ terrenam substantiam dedit eis.*

Über Ersetzung von Formen von *Hic*, *Is* durch *ille s. u. hic, is.*

ipse: über Ersetzung von Formen von *Ille* durch *ipse* s. u. *ille.* Über *ipse* in 34_3 *ipsa mors* s. § 104.

is: durch *ille* ersetzt wird nom. sg. 28_2 F 941 *Is: ille*, 28_4 F 967 *Is: ille ł iste*; *ille* ersetzt ferner in 1_2 F 50 *In occursum eorum: incontra illos*; nom. sg. ersetzt durch *iste* 28_4 F 967 *Is: ille ł iste*; n. s. ersetzt durch *hoc* 11_4 F 574 *Id: hoc*, 29_1 *Id: hoc.*

Über Ersetzung von Formen von *Ille* durch *is* s. u. *ille.* — Weitere Formen im Interpretament z. B. 4_3 *Femora dicta eo quod ea parte sexus uiri ac femine discrepet*, 14_2 *Probatica piscina quasi pecualis quia in ea sacerdotes ostias lauare consuerunt*, 26_2 *Ferie noncupate sunt qd̄ sit in eis nobis tempus dictionis.* Passim *eo qd̄.*

iste: Über Ersetzung von Formen von *Hic*, *Is* durch *iste* s. u. *hic, is.* — Aufserdem *iste* im Interpretament in 22_2 F 866 *Citra: de ista parte.*

Das Bild vom Gebrauch dieser Pronomina ist also durchaus unscharf, was weniger darin seinen Grund haben dürfte, dafs in der Sprache selbst noch Schwanken herrschte, als vielmehr darin, dafs der Glossator seinem Romanisch möglichst wenig Zugeständnisse machen will. Bezeichnender Weise fehlt ihm jede Bildung mit *ecce*, die als durchaus gemeinromanisch in seiner Mundart selbstverständlich vorhanden war.

§ 104. Bestimmter und unbestimmter Artikel.

Von den Demonstrativen *ille*, *ipse* und *iste* in abgeschwächter Funktion als bestimmter Artikel, in der sie sich auf gallischem

Boden seit dem 4. Jahrhundert (Peregrinatio: Wölfflin, AlLex. IV S. 271, Urkunden des 6.—7. Jahrhunderts: Gröber AlLex. I S. 53) nachweisen lassen, zeigt unser Text infolge bewufster Vermeidung dieses vulgären Zuges nur eine einzige Spur auf in

34_3 *Poena sit eis preualens* **ipsa** *mors*,

worin der völlige Schwund der demonstrativen Kraft nicht einmal unbedingt sicher scheint.[1]

Mit der gleichen Sorgfalt hat sich der Glossator davor gehütet, das Zahlwort *unus* in der volkstümlichen Verwendung als unbestimmten Artikel zu gebrauchen. Nur ein einziges Mal ist es ihm wohl gegen seinen Willen aus der Feder geglitten:

4_3 *Siclus: in scriptura diuina pro* **una** *untia ponitur.*

§ 105. Personalpronomen:

Der Zusammenfall von dat. und accus. des Personalpronomens, wahrscheinlich gemacht schon für das Gallolat. des 4. Jahrhunderts durch ein *sedete uobis* der Peregrinatio (S. 95), scheint für unsern Text erwiesen durch

3_2 *Nec clam te est: nec* **te** *latet*; 3_4 *Benedicite* **mi**: *orate pro me.*

§ 106. Relativpronomen:

Von dem bunten Durcheinander der Formen des lat. Relativs *qui*, wie es infolge seiner Reduktion auf zwei für Maskul. und Femin. gleichlautende Formen schon seit dem 5. Jahrhundert (s. Meyer-Lübke II, § 107) in verwandten Texten herrscht (Pirson S. 158, Bonnet S. 510 ff., Haag S. 885), weist unser Denkmal nur wenige Spuren auf:

6_3 *nazarenus a ciuitate* **quae** *Nazaret dicunt, nomen accepit*; 19_4 *Cristallum: genus lapidis* **que** *ex glatie fit.*

Davon erklärt sich *quae* statt *quam* aus der eben angeführten Formenreduktion = franz. *que*; *que* statt *qui*, nach Lautl. § 10 durch häufigen Gebrauch in satzunbetonter Stellung entsprechend etwa bergamask. *ke* < *qui* entstanden, scheint darauf hinzuweisen, dafs die Mundart unseres Glossators für casus rectus und casus obliquus des Relativpronomens im Gegensatz zum sonstigen Franz. nur eine einzige Form *kə* kannte.

Auf romanische Ersetzung des adjektivischen *qui*, *quae*, *quod* durch *qualis* weist

11_4 *Quodcumque:* **quale***cumque*; 16_1 *Cognatis: amicis . uicinis ł* **quali***cumque*[1] *sotietate coniuncti sunt.*

---

[1] Zudem gehört dieser Satz nicht dem Glossator selbst an, entstammt vielmehr der Benektinerregel: „*Et tunc demum inoboedientibus curae suae ovibus poena sit eis preualens ipsa mors.*"

---

[1] Zur Form *quali-* statt *quales-* cf. § 89.

Über Ersatz des Relativpronomens nach Präposition durch *unde* s. Syntax § 128.

§ 107. Pronomen indefinitum.

Die fast völlige Verdrängung von *alius* aus der pronominalen Sphäre durch *alter* im Romanischen, von gleichzeitigen Texten in der Lex Sal. (Gaul S. 57) und in den Leg. Al. (Schröder S. 67) reich belegt, hat den Glossator gelegentlich veranlafst, aus übergrofser Gewissenhaftigkeit *alius* auch da zu gebrauchen, wo nicht nur romanisch, sondern auch lat. *alter* in der Bedeutung „ein anderer" = „ein zweiter" stehen mufste:

I_2 F 44 *Iterum:* **alia** *uice* statt *alteram uicem* = *altrefeiz.*

Ähnlich Leg. Al. „*unus alium occiderit*" „*una — alia*" von zweien, s. Schröder S. 67.

G. Verbum.

§ 108. Zur Verbalflexion im allgemeinen.

Die im § 86 gemachten Bemerkungen über die Schwierigkeit sicherer Schlüsse auf das Deklinationssystem unseres Glossators gelten mutatis mutandis im Prinzip auch für die Konjugation, so dafs wir im Grunde genommen auch für deren Erkenntnis auf die Ergebnisse unserer Lautlehre angewiesen wären, indem auch hier wieder die Einwirkung der wesentlichen Faktoren der Analogie, des Scheidungsbedürfnisses u. s. w. sich im allgemeinen unserem Auge entzieht. Da jedoch die Stummheit des auslautenden *-s* (§ 52) in unserer Mundart[1] naturgemäfs nicht so durchgreifende Abweichungen im Konjugationssystem hervorrufen konnte, wie sie oben für die Nominalflexion gegenüber der normalafranz. wahrscheinlich gemacht wurden, so mufs die Verbalflexion unserer Mundart der des literarischen Afranz. wesentlich näherstehen. Wenn uns nun schon damit die Leitlinien der Formenentwicklung vorgezeichnet sind, so gestalten sich die Verhältnisse hier noch insofern besonders günstig, als die Ausbeute unseres Denkmals an Verbalformen tatsächlich ergiebiger als an Deklinationsformen ist, so dafs wir erfreulicherweise von der Konjugation unseres ältesten franz. Textes ein schärfer umrissenes Bild als die verschwommene Skizze der Nominalflexion gewinnen.

§ 109. Präsens Indik.

Vom Normalafranz. dürfte sich die Mundart unseres Textes in folgenden Punkten unterschieden haben:

1. die 2. Person fällt zusammen

α) mit der 1. bei Verben der 1. Konjugation mit Stütz-*e*-Entwicklung, z. B. *intro, intras* > *entrə*, *cambio*, *cambias* > *changə.*

[1] Man beachte § 86 Anm. 1!

β) mit der 1. und 3. bei Verben der lat. 2.—4. Konjugation, z. B. **sẹdo, sedes, sedet > siẹt; vendo, vendis, vendit > vent; *parto, partis, partit > part.*

2. die 4. Person dürfte bei der verhältnismäſsigen Zähigkeit, mit der gerade gewisse ostfranz. Mundarten ihre lautgerecht entwickelten Verbalformen gegenüber analogischen Einwirkungen am längsten behaupten, im 8. Jahrhundert wohl noch die lautgesetzlich zu erwartenden Formen gegenüber dem in literarischer Periode eingedrungenen *-ons* gewahrt haben, d. h. im Dialekte unseres Textes *-amus* > *-ain*, Pal. + *amus* > *-ien*, *-emus* > *-ein*, Pal. + *emus* und *-imus* > *-in*.

3. da in der 5. Person der lat. Verben auf *-ēre*, *-ĕre* und *-ire* gewisse Mundarten der östlichen Hälfte während der ganzen afranz. Periode an den lautgerechten *-ẹiz*, *-iz* gegenüber analogischem *-(i)ẹ̄z* des übrigen Franz. festhalten, so ist mit einiger Sicherheit als entsprechende Endung unseres Denkmals *-ẹit*, *-it* zu erwarten.

Somit ergibt sich ein Präsensschema

port	*portə*	*portət*	*portáin*	*portẹ́t*	*portənt*
entre	*entrə*	*entrət*	*entráin*	*entrẹ́t*	*entrənt*
lais	*laissə*	*laissət*	*laissién*	*laissiẹ́t*	*laissənt*
siẹt	*siẹt*	*siẹt*	*seín*	*seẹ́it*	*siẹənt*
vent	*vent*	*vent*	*vendín*	*vendít*	*vendənt*
part	*part*	*part*	*partín*	*partít*	*partənt.*

Der Zusammenfall aller drei Personen des Singulars bei einer stattlichen Anzahl von Verben macht die Hinzufügung des Personalpronomens wenigstens für diesen Numerus durchaus wahrscheinlich.

§ 110. Präsens Konj.

Eine ähnliche Erwägung wie im § 109 läſst sich auch mit etwa den gleichen Ergebnissen für das Präsens Konj. anstellen, wovon der Raumersparnis halber hier abgesehen wird.

Die Erhaltung der Endung *-iens* < *-iamus* in gewissen Mundarten der östl. Hälfte gegenüber dem sonst üblichen *-ons* macht auch für das Präsens Konj. (cf. § 109, 2) ein längeres Bestehen der lautgerecht entwickelten Formen wahrscheinlich, daher wir für unsern Dialekt lat. *-ẹmus* > *-ein*; *-amus* > *-ain*; *-eamus, -ịamus* > *-ien* voraussetzen dürfen.

§ 111. Imperfektum Indik.

Für die Imperf. der 1. Konjugation haben wir in unserm der östlichen Hälfte des Gebietes angehörigen Texte Formen auf *-eve* theoretisch zu erschlieſsen, die wir in der Tat in

[5_1 *Cremebant(ur): incendebant(ur)*: Vlg. *cremabantur*] 10_2 *Repedebat: repetebat . reuertebat*: Vlg. *repedabat*

vorfinden. Zu einer Verwertung für die Lokalisierung eignen sich diese Formen deshalb nicht, weil sie in den modernen Mundarten (als

-ève, -èf u. s. w.) in bei verschiedenen Verben verschiedener Verbreitung auftreten, und ihr Vorkommen sowohl in der nordöstlichen Wallonie, als auch im reinen und südlichen Osten für das Urfranz. eine Kontiguität dieser Gebiete, d. h. eine Verbreitung dieser Formen als der allein möglichen im ganzen östlichen Frankreich vermuten läfst.

Auf analogische Imperfekt-Bildung der Verben der übrigen Konjugationen nach denen der 1. scheint zu weisen

15_1 *Legebant: percurabant . transiebant*: Vlg. *legebant Cretam*, also offenbar = *percurrebant.*[1]

§ 112. Futurum.

Ein Zeugnis romanischer Futurbildung, die sich bei Fredeg. (Haag S. 888) schon „völlig entwickelt" findet, weist unser Text nicht auf. Doch läfst sich auch für uns indirekt aus der häufigen Wiedergabe des Futurs durch andere Tempora erschliefsen, dafs die lat. Futurformen in der Sprache des Glossators keine Bedeutung mehr hatten. Zunächst findet sich des öftern eine auch bei Greg. Tur. (Bonnet S. 417) vorkommende Verwechslung des Futurs mit dem Konj. Präs., oder, wenn man will, eine Formenbildung des Fut. nach dem ihm in einigen Konjugationen ähnlichen Konj. Präs. Die Bedeutungsverwandtschaft der beiden Tempora mufste diese Formenbildung in derselben Weise fördern, wie sie, worauf schon Bonnet l. c. hinweist, den im klassischen Lat. fertig vorliegenden Suffixtausch zwischen beiden ermöglicht hat. So findet sich

4_3 F 315 *Addet: adiungeat*: Vlg. *addet*; 8_3 *Subsistes: remaneas*: Vlg. *subsistes*; 10_3 F 495 *Solues: debil|||es. relaxes*: Vlg. *exsolves*; 10_4 F 500 *Excidetur: talietur*: Vlg. *excidetur*; 14_2 *Suggeret: subministret*: Vlg. *suggeret*; 17_3 F 777 *Transferent: transportent*: Vlg. *transferentur.*

In einer weiteren Reihe von Fällen zeigt sich das Gefühl für die organische Futurbildung soweit geschwunden, dafs der Glossator sich nicht einmal die Mühe genommen hat, das Unsichere des Futuralbegriffes wenigstens durch den Konj. auszudrücken:

3_4 F 251 *Uorabitis: comeditis*; 12_3 F 641 *Adicietur: adaugetur*; 33_4 *Potabitur: bibitur.*

Umgekehrt gibt er ein Präs. durch eine Futurform wieder in

17_4 F 783 *Absorbet: deglutiet*: Vlg. *absorbet.*

Die Bedeutungslosigkeit der lat. Futurendungen für die Sprache unseres Textes wird endlich veranschaulicht durch die Tatsache, dafs unser sonst sorgfältiger Glossator ihnen nicht einmal immer so viel Wert beimifst, die Verschiedenheit ihrer lat. Bildung zu wahren, wozu ihn seine Kenntnisse zweifellos in den Stand gesetzt hätten:

[1] Die seltenen Fälle lat. Imperfektendung auf *-ibam* nehmen im Texte analogisches *-iebam*: 2_4 F 189 *Emergebant: exiebant*; 15_1 *Legebant: percurabant . transiebant*; 17_3 *Egrediebatur: exiebatur*; 18_3 *Egrediebar: exiebar.* Ähnlich *transiebat*, *introiebant*, *rediebat* bei Greg. Tur. (Bonnet S. 419).

1_2 F 51 *Adferam: adportam*[1]: Vlg. *afferam*; 5_1 F 337 *Torres: siccabis*: Vlg. *torrebis.*

§ 113. Partizip des Präsens.

Die analogische Übertragung der Endung *-ant* der Verben der 1. Konjugation auf die Partizipien der übrigen Klassen gehört bereits der „vorliterarischen Zeit des Franz." (Schwan-Behrens § 345) an, hat sich jedoch bisher noch in keinem der in Frage kommenden gallolat.-urfranz. Texte nachweisen lassen. Demgegenüber scheint sie für das 8. Jahrhundert in unserer Mundart gesichert durch direktes und indirektes Zeugnis in

15_2 *Lacessantes: prouocantes . detrahentes . lacerantes*: Vlg. *lacessentes*

und

13_2 *Innuens: manu insinuens*; 36_2 *Radientia: fulgentia.*

So erklärt sich wohl auch ungezwungen als umgekehrte Schreibung die Glosse

33_4 *Prominentes: exigentis* statt *Prominantes* „heraustreibend", s. Wortbest. s. v. *minare.*

Infolge des Verstummens der Auslautvokale (s. § 19α) mufste das Partizip des Präsens mit dem Gerundium formal zusammenfallen, daher beide in der Schrift miteinander verwechselt werden:

1_3 F 56 *Muliebria: tempus infantem habe*nti *id menstrua*; 31_2 *Misericors: a cori patie*ndo (= *corde* [§ 89] *patiente*) *dicitur.*

§ 114. Spuren von Perfektbildung.

Mit einer Reihe verwandter Texte (s. Pirson S. 152, Bonnet S. 419; Stünkel, Lex Utinensis, Zs. V S. 47 f.) teilt der unsere die Eigentümlichkeit, dafs lat. Verben mit *n*-Infix im Präsens dieses *n* auch in Formen der lat. 2. Stammform einschleppen:

6_4 *Superasti: ui*n*cisti*; 8_4 *Conflauerat: fu*n*derat* (Greg. Tur. *fundisset*, Ps. Ver. *effunderunt*); 23_3 *Deseruit: dereli*n*quit* (inschriftl. *linquerit* bei Pirson).

Die genannten drei Gelehrten lassen sich nicht darüber aus, ob diesen Schreibungen eines solchen *n* ein lautlicher Wert zuzuerkennen sei.[1] Demgegenüber darf meines Erachtens diesen Formen eine lautliche Geltung durchaus beigemessen und in ihnen ein schätzenswerter Hinweis auf romanische Präteritalbildung erblickt werden. So entspricht z. B. *ui*n*cisti* einem urfranz. Perfekt **uenkivi*, das afranz. „durch gelehrte Umbildung vom Präsens aus" (Schwan-Behrens, § 338 c, Anm.) > *venqui*; *fu*n*derat* stellt sich zu

---

[1] Indes auch lautlich zu deuten nach § 18α.

---

[1] Pirson „le radical du présent a passé au parfait de *linquo: linquerit* XII 1499"; Bonnet: „la caractéristique du présent a été transportée au parfait"; nach Stünkel erscheint „ein unveränderter Präsensstamm" im Perfekt.

einem urfranz. Perfekt **fondedi* gegenüber lat. *fūdi*, wie *fendedi* statt lat. *fīdi* u. s. w.[2]

Ebenso entspricht romanischer Bildungsweise des Perfekts vom Präsensstamme die gelegentliche Unterdrückung der Reduplikationssilbe, die unser Denkmal mit verwandten gemein hat (s. Bonnet S. 420f., Rönsch S. 288, Stünkel a. a. O. S. 48):

1_4 F 115 **Spon***didi: promisi*; 12_3 F 628 *Occidisset:* **cad***isset*; 17_1 F 754 *Ceciderunt:* **cad***erunt*; 26_1 F 912 *Fefellit:* **fall***it*[3]; 26_2 *Fluxerunt:* **curr***erunt*; [38_3 F 1128 *Tetigit:* **tang***it*[4]].

Daneben erscheint die Reduplikation selbst noch im Interpretament, z. B. 14_1 *spoponderunt*, 25_1 *poposcerit*.

Nach diesen allgemeinen Ausführungen erübrigen sich noch im Einzelnen die folgenden Bemerkungen:

Analogisch hergestelltes *-avi* gegenüber lat. *-vi* liegt vor in

9_1 *Babtizauit: lau***au***it*[5].

Die Unsicherheit des Glossators in diesem Punkte bekundet

12_3 *Exest***ui***t: calore periit*: Vlg. *exaestuavit.*

Sein lat. Perfekt auf *-ui* ersetzt *salire* durch das franz. auf *ī*, wofür in der Schreibung das mit *ii* von jeher gleichbedeutende *ivi* (s. Meyer-Lübke II S. 266) auftaucht, in

8_3 F 454 *Desil***iui***t*[6]*: sall***iu***it*; 28_4 F 964 *Insil***iu***it: sall***iu***it*; 38_3 F 1133 *Transil***iu***it: trans alauit.*

Die gleiche romanische Perfektbildung des Wortes erscheint z. B. in den Vlg.-Hss. (Rönsch S. 287) und in *exiliuit*, *exsilisset* bei Greg. Tur., welche Formen Bonnet S. 421 mit einer Reihe heterokliter Fälle zusammen wenig befriedigend aus einer „influence du présent" erklärt.

Dasselbe schwache Perfekt auf *-ī* bildet mit Konjugationswechsel (s. § 121) *sternere* > **sternire* in

1_3 F 77 *Strauit: stern***iu***it* = afranz. *esternit*[7].

Afranz. *-dedi*-Bildung liegt zu Grunde der Form

1_4 F 115 *Spond***idi***: promisi*;

---

[2] Aus der durch die Neubildungen des Romanischen einreifsenden Verwirrung der 1. und 2. Stammform erklärt sich auch die Einschleppung des Präsensstammes in das Perfekt in dem uuromanischen 20_2 ***Ample*ct*us: constrictus*** (Greg. Tur. ***amplectisset***). Ähnlich sind zu deuten die Auffassungen passiver I n f i n i t i v e als P e r f e k t a in

16_2 ***Conteri*** (so Vlg.)*: **confregi***; 19_2 ***Abscondi*** (so Vlg.)*: **reposui.***

[3] S. auch Bess. 80.

[4] S. Anm. 7 dieses §.

[5] Ähnlich ***lau*at*us*** im Partic. Pass., s. § 117, 1.

[6] So Stalzer, Hetzer; F ***Desiluit.***

[7] Dieselbe afranz. Bildung unter 26_1 F 912 ***Fefellit:fallit*** (s. auch Bess. 80.) = ***falliuit*** zu vermuten, wäre überkühn, da ***fallit*** immer nur ***falt*** gelesen werden konnte; die Glosse soll wohl nur heifsen „***Fefellit***: gehört zu ***fallere***"; ebenso auch 38_3 F 1128 ***Tetigit: tangit.***



cf. *spondederit* bei Stünkel a. a. O. S. 48; ähnliches bei Haag S. 890, Schröder S. 37.

Umgekehrt ist *-dędi* eines echten Kompositums von *dare* beseitigt in

16_2 F 725 *Uallauit: circumdauit*; 39_3 F 1147 *Uallauit: circumdauit*

durch analogische Neubildung eines Perfekts nach der 1., die natürlich erst möglich war, nachdem *dare* als selbständiges Wort dem Vokabular des betreffenden romanischen Dialektes nicht mehr angehörte (cf. z. B. 2_1 F 141 *Dem: donem*).

Ähnliche *-daui*-Bildungen, wie *incendauerit*, s. bei Stünkel a. a. O. S. 48.

Daneben kennt unser Text auch noch die schriftlat. Bildungsweise in

1_3 *Uallauerunt: circumdederunt.*

Über Spuren starker Plusquamperfektbildung im Text s. § 115.

§ 115. Plusquamperfektum.

Die ältesten Denkmäler des literarischen Franz. zeigen noch ein Fortleben des organisch gebildeten lat. Plusquamperfektums. Wir haben demnach für unsern Text noch eine Lebensfähigkeit dieser lat. Form anzunehmen. In der Tat weist die volkstümliche Gestalt dreier Formen im Texte

4_1 F 275 *Suggesserat* (s. Bess. 5.)*: dixerat . ortaret* = **hortauerat*; 23_4 F 886 *Diferbuerat: exbuliret* = *exbullierat*; 38_3 F 1132 *Transfretauit: trans alaret* = *ambulauerat*

das Fortbestehen des lat. Plusquamperfekts im Romanischen des Glossators nach.

Bei der rein präteritalen Funktion der afranz. Reste dieser Form ist von besonderem Interesse das dritte Beispiel, da es die bereits erfolgte Aufgabe des Sinnes der Vorvergangenheit zu Gunsten reiner Vergangenheitsbedeutung zweifellos macht. Doch bildet für diesen Funktionswechsel unser Zeugnis nicht den ältesten Beleg, da schon Greg. Tur. einmal *potuerat* = *poterat* (Bonnet S. 640), d. h. im Sinne des *pouret* Eulalia 9 verwendet.

Zum Plusquamperfekt *funderat* s. § 114.

Zur Bildung eines romanischem Plusquamperfekts auf analytischem Wege im Texte s. § 120, 1.

§ 116. Konj. des Imperfekts, Perfekts und Plusquamperfekts.

Auf das Schwinden der lat. Konjunktive des Imperfekts und Perfekts aus der Volkssprache deutet unser Denkmal insofern hin, als unser Glossator offenbar sich über die temporale Funktion dieser Formen entweder nicht mehr völlig klar ist oder in bewufster Gleichgültigkeit hinwegsetzt, in dem er sie auch im Sinne eines Präsens anwendet:

9_3 *Instru***eret***: preparet*; 15_2 *Deicerentur: delerentur . prost-(r)a(ta)rentur* (s. Bess. 48.) . *deru***en***tur* = *deruantur*; 17_2 *Discesseris: disce***das**.

Ein afranz. Konj. Prät. < lat. Konj. des Plusquamperfekts nach der schwachen Konjugation gebildet, liegt vor in

12_3 F 628 *Occidisset: ca***diss***et* < **cadiuisset* = afranz. *cheïst.*

§ 117. Partizip des Perfekts.

Romanische bez. afranz. Bildungen des Partiz. Perf. liegen im Texte vor in den folgenden Fällen:

1. schwache Bildungen

auf *ītu* in

2_3 F 165 *Sepulta: sep***elit***a* entsprechend afranz. *seveli,* altit. *seppellito.*

Dieselbe Form läfst sich bereits inschriftlich in Gallien belegen, s. Pirson S. 152.

13_3 F 674 *Ablatus: to***llit***us*, hinweisend auf einen Infinitiv *tolir* mit Konjugationswechsel, über dessen rom. Verbreitung s. § 121.

Daneben im Texte auch ein starkes Partizip *toltus* (s. u. 2).

auf *ūtu* in

26_1 F 908 *Fusiles: f***undut***as* entsprechend altit. *fonduto,* pv. *fondutz,* afranz. *fondut.*

auf *ātu*

bilden ein analogisches Partizip Verben der 1. mit lat. unregelmäfsiger Partizip-Bildung in

4_1 F 278 *Sectis: sec***a***tis*; 5_2 *Lota: lau***a***ta*; 13_4 *Baptizatus: lau***a***tus*; 14_4 *Explicita: explic***a***ta . finita*

2. starke Bildungen:

auf *-tu* in

7_2 F 427 *Sublati: ablati* . **tult***i* entsprechend it. *tolto,* pv. *tolt* (afranz. nur schwach *tolleit, tollu*).

Dieselbe Form auch Leg. Al. 91, 12 *tultum.*

10_3 *Ex***ffert***us* (= *effertus*): *extra humanum modum excedens*: Vlg. *elatus*;
11_4 F 466 *Oblatus: o***ffertus**
} entsprechend it. *offerto,* pv. *offertz,* afranz. *offert.*

auf *-su-* in

1_3 F 79 *Erentem: ad***ersum** von *adér(i)gere* entsprechend pv. afranz. *aërs* „aufgehängt".

11_2 F 536 *In abdito: in ab***sconso**[1]
16_3 *Abditum: absconsum*[1]
} entsprechend rum. *ascuns,* altit. *ascoso,* afranz. *escons.*

[1] Schon spätlat.

Wechsel zwischen *'-tu* und *'-su* zeigt sich in

24_3 *Etursam* (= *extorsam*): *maculatam*: lat. *extortus*, aber ein vulgäres *extorsum* zitiert bei Prisc. 9, 52.

§ 118. Imperativ.

Der romanisch geschwundene Imperativ des Futurs ist der Sprache des Glossators bereits abhanden gekommen und mufs daher umschrieben werden:

1_3 *Scito: scies*, 16_1 *Scito: scies* = *scias* nach § 18*β*.

Daneben ist der Imperativ des Futurs gelegentlich beibehalten:

5_2 F 353 *Mĉuitu: tem*to: (Vlg. *metuito*) = *tĭmĕto* zu einem *tĭmĕre* = altcat. *tembre* (s. § 121).

§ 119. Organisches Passiv; Deponentien.

Wenn auch in der Sprache unseres Glossators die gemeinromanisch aufgegebenen organischen Passivformen sicher längst abgestorben waren, wofür wir im § 120, 2 noch Beweise erbringen werden, so hält er doch die Scheidung zwischen lat. Aktiv- und Passivformen im allgemeinen durchaus aufrecht; die verhältnismäfsig wenigen Fälle (s. weiter unten), in denen er solche Formen miteinander vertauscht, dürfen nicht als Durcheinanderwerfen der lat. genera verbi gedeutet werden, sondern sind lediglich auf Rechnung der durch die lat. Deponentien (s. u.) entstandenen Unsicherheit im Gebrauche der Passivendung bei selteneren Verben zu setzen, von denen der Glossator nicht wufste, waren sie Deponentia oder nicht.

Eine Ausnahme von dieser allgemeinen Feststellung bilden die Infinitive, deren passive Formen unser Text mit den aktiven zusammenfallen läfst:

1_1 F 15 *Mandi: manducar*e; 4_1 *Jaculum: quicquid iactar*e *potest sicut sagitta*; 12_1 *Uenundari: uend*ere; 18_2 *letitia quae uoce explicar*e *non potest* [22_4 *Conferre: prestar*i *ł preesse*].

Während nun eine Reihe verwandter Texte (so Fredeg., s. Haag S. 891 f.) den unterschiedslosen Gebrauch der aktiven und passiven Form in der Schrift keineswegs auf diesen besonderen Fall beschränken, ist es von Interesse festzustellen, dafs auch Greg. Tur. die genera verbi ausschliefslich in den Infinitiven durcheinanderwirft (Bonnet S. 401), mit dem Unterschiede, dafs er in der dritten Konjugation die Formenscheidung aufrecht erhält.[1]

[1] Dafs gerade die Infinitive bei Getrennthaltung der sonstigen passiven Formen von den aktiven mit diesen zusammenfallen, erklärt sich wohl aus dem geringen Formenabstand aufser bei der dritten, in der die Scheidung ja auch länger gewahrt zu sein scheint. Hinzutreten mochte noch ein syntaktisches Moment insofern, als die Volkssprache tatsächlich den aktiven, statt des logisch zu erwartenden analytisch-passiven Infinitivs, anwandte in Fällen wie *maison à vendre, à louer* u. s. w. — Cf. auch Lex. Sal. *crimine unde servus castrare debuerat* (Gaul S. 59). — Über verkannte Inf. pass. *Conteri, Abscondi* s. § 114 Anm. 2.



Vom Infinitive abgesehen, scheidet der Glossator also streng die aktive und passive Form der ihm als Nichtdeponentien bekannten Verben. Nur scheinbar in Widerspruch dazu steht

11_4 *Propositiones: qui proponeb*ant *in mensam domini*: Vlg. *panes propositionis*,

da infolge des Zusammenfalls sämtlicher Formen des Relativs in eine einzige (§ 106) und der darin begründeten Gleichgültigkeit der Schreibung *qui* auch für den acc. pl. stehen kann.

Im Gegensatz zu dieser Behandlung der passiven Formen transitiver Verben verfährt der Glossator mit den passiven Formen der Deponentien weit weniger sorgfältig, sei es dafs ihn in diesem Punkte seine lat. Kenntnisse etwas im Stiche liefsen, sei es dafs er sich absichtlich keine Mühe gab, hier eine reinliche Scheidung aufrecht zu erhalten, indem vielleicht sein Sprachgefühl mit dem Gebrauche einer passiven Form bei aktivem Sinne sich schlechterdings nicht mehr abfinden konnte. Jedenfalls herrscht im Texte in dieser Hinsicht, in der Greg. Tur. (Bonnet S. 402) nur eine verhältnismäfsig geringe Anzahl Verstöfse unterlaufen, eine Verwirrung, auf die hier näher einzugehen bei der völligen Belanglosigkeit dieses Punktes für unsere Zwecke keinen Sinn hat; es genüge die Bemerkung, dafs nur in einer bescheidenen Anzahl von Glossen die deponentiale Form des einen Glossenteils richtig gewahrt ist, in der Mehrzahl der Fälle jedoch entweder das Deponens die Form des danebenstehenden aktiven Verbs, oder aber umgekehrt das aktive Verb die passive Form des danebenstehenden Deponens angenommen hat. In einer Reihe von Fällen endlich ist ohne äufsere Veranlassung einem aktiven Verb deponentiale Form verliehen:

9_4 *Disperiet*ur: *peribit*: Vlg. *disperiet*; 34_2 F 1051 *Propinat*ur: *porrigit ł miscit*; 34_2 *Preualet*ur: *potest*; 34_3 *Prouidet: preponat ł ante iudicet*ur.[2]

§ 120. Analytische Formenbildung.

1. Formen des Aktivs.

Auch aufserhalb der im Lat. möglichen Fälle bei *cognoscere*, *persuadere* etc. kennen Beispiele für die Bildung zusammengesetzter Praeteritalformen transitiver Verben mittelst des Hülfsverbs *habere* bereits Greg. Tur. (Bonnet S. 689 ff.), Fredeg. (Haag S. 893), Lex Sal. und Lex Langob. (Gaul S. 60) und Leg. Al. (Schröder S. 36), denen sich aus unserm Text anschliefst

8_3 F 455 *Mutuo acceperam: inprūt*atū **habebē**.[1]

Auf die gleichfalls bereits vollzogene Bildung analytischer Praeteritalformen intransitiver Verben mit Hilfe von *esse* weist als ältestes Zeugnis auf gallischem Boden wohl ein *peruentus fuerit* (=

[2] Anders 17_4 *Direxi: prosperatus sum* (= *properaui*): Vlg. *direxi et cucurri*, cf. § 120, 1.

[1] Hs. *habebœ̄*, wohl *e* in *a* korrigiert; F *habebē*.

peruenerat, s. Wölfflin, AlLex. IV S. 261) der Peregrinatio S. 78 hin, während selbst spätere Texte diesem Barbarismus scheinbar bewufst aus dem Wege gehen. Um so willkommener ist uns ein einwandfreier Beleg dieser Art in

17_4 *Direxi: prosper*atus sum: Vlg. *direxi, et cucurri*, also sicher = *properaui*.

Nicht minder deutlich, wenn auch nicht so unmittelbar, spricht für die vollzogene Bildung solcher Präteritalformen intransitiver Verben die Tatsache, dafs in einer Reihe von nach dem Muster der Participia Passivi transitiver Verben gebildeten unlat. Partizipien intransitiver Verben, wie

14_2 *Exstasi: stupefacti* ł *mente* **excessi**; 19_2 *Ingressus:* **intratus**; 33_4 F 1030 *Profectus:* **alatus** . *factus*; 34_1 *Preocupatus: preuentus* . **cessus**,

die Voraussetzung für solche Zusammensetzungen mit *esse* durchaus gegeben ist. Denn aus rein mechanischer Angleichung können diese Formen unmöglich erklärt werden, da von so volkstümlichen Wörtern wie z. B. *ambulare, intrare* der Glossator sicherlich keine sprachwidrigen Formen gebildet hätte.

2. Formen des Passivs:

Die gemeinromanische Verbreitung der Passivbildung durch Zusammensetzung des Hilfsverbs „sein“ mit dem Participium Passivi weist dieser Erscheinung ein hohes Alter zu, auch wenn direkte Zeugnisse für ihr Auftreten aus früher Zeit nicht beigebracht werden können. So bietet Fredeg. (Haag S. 891) keinerlei Beleg für die Existenz der romanischen Passivbildung, und bei Greg. Tur. deutet nur der umgekehrte Gebrauch von *collocari* statt *collocatum esse* (Bonnet S. 400 ff.) auf eine Bekanntschaft des Verfassers mit dem analytischen Passiv hin. Wenn also direkte Zeugnisse für diesen vulgären Ausdruck des Passivs, der offenbar als ein schlimmer Barbarismus ängstlich gemieden wurde, uns fehlen, so scheint mir doch, was meines Wissens bisher noch nicht beachtet wurde, dafs trotz aller Sorgfalt die Schreiber das Vorhandensein einer analytischen Passivbildung ihres Romanisch in mittelbarer Weise entgegen ihrem Willen an ihrem Lat. erkennen lassen. Ein solches indirektes Kriterium für romanisches Passiv liegt meines Erachtens vor in der mehr oder weniger durchgeführten Ersetzung der Formen von *esse* durch solche von *fuisse*, die zahlreiche mlat. Texte aufweisen. Denn wenn z. B. unser Text

19_2 *Pronantiaui: dixi* . *locutus* **fui**; 25_1 *Excesserit: oblitus* **fuerit**

schreibt, so vermag ich diese unlat. Bildungen nur dahin zu deuten, dafs für den Glossator z. B. *sum* neben einem sei es auch nur formalen Partic. Pass. eine so ausgesprochen präsentiale Bedeutung wegen der ihm geläufigen vulgären Passivformen hatte, dafs er im Interesse der Deutlichkeit den präteritalen Charakter der lat. Zeit-



form durch eine Vertauschung des doppelsinnigen *sum* mit einem unzweideutigen *fui* zum Ausdruck bringen zu müssen glaubte.

Will man solche Ersetzungen von *esse* durch *fuisse* etc. als ein, wie mich dünkt untrügliches, Kriterium für romanische Passivbildung anerkennen, so läfst sich diese auf gallischem Boden bis in frühe Jahrhunderte hinauf nachweisen. Sie bietet die Erklärung für die zahlreichen Fälle einer solchen Vertauschung von *esse*- mit *fuisse*-Formen bei Greg. Tur. (Bonnet S. 641 ff.) und im Lat. der gallischen Inschriften (Pirson S. 209), und da endlich sogar schon in der Peregrinatio diese Substitution „regelmäfsig" (s. Wölfflin, AlLex. IV S. 261) auftritt, so darf die Bildung eines analytischen Passivs in Frankreich als spätestens im 4. Jahrhundert vollzogen gelten.[2]

§ 121. Übertritte von einer Konjugation zur andern.

Die sichersten Belege für eingetretenen Konjugationswechsel, für den sich frühe Zeugnisse bei Roensch S. 283 ff., Bonnet S. 426, Haag S. 893 f., Schröder S. 37 finden, bilden natürlich Formen im Infinitiv, da die des Verbum finitum bei der herrschenden Verwirrung der Endung oder auch aus Gründen der Formenlehre häufig nichts beweisen.

Im Infinitiv belegt finden wir im Texte nur den Übertritt von *fugere* zur 4. in

1_2 *Fugam iniit: fugire cepit*; 4_1 F 272 *Fugauit: fugire cepit*; 5_4 F 378 *Cedere: fugire . subponere*,

den ebenso Roensch S. 285, Bonnet S. 427, Haag S. 894 und Schröder S. 37 belegen.

Zwingend erscheint auch der von Marchot, R. F. XII S. 642 aus der Glosse

1_3 F 77 *Strauit: sterniuit*

gezogene Schlufs auf einen Übergang von *sternere* > *sternire* > afranz. *esternir*, wall. *sterni*, Haute-Norm. *éternir*, piem. *sterni*.

Auch die schwache Partizipbildung

13_3 F 674 *Ablatus: tollitus*

berechtigt wohl dazu, einen Infinitiv **tollire* neben oder statt *tollere* anzunehmen, der durch altit. *tolire* neben it. *togliere*, afranz. *tolir* (nfranz. Fortleben s. Wortbest. s. v.) neben *toldre*, cat. *tulir*(*se*) neben *toldre* und pg. *tol*(*h*)*ido* ohnehin gefordert wird.

Weniger sicher erscheint ein Schlufs aus

38_3 F 1121 *Talpas: muli qui terram fodunt*,

als umgekehrter Schreibung einer auf die 3. weisenden Form, auf

---

[2] Nicht im gleichen Sinne beweiskräftig sind dagegen

34_4 *Peribit: perditus* erit (lat. *perdetur*, franz. *sera perdu*); 34_4 *Pereatis: perditi* sitis; 34_4 *Pereo: perditus* sum

insofern als hier lat. *perditus*, *perdūtus* romanisch nicht ein rein verbal empfundenes Partic. Pass. darstellt, sondern früh als Adj. gefühlt wurde. Cf. dtsch. „verloren sein" und nicht „verloren werden".

einen Übergang des Verbs zur 4. Zwar würde eine einfache Verwechslung des *o*- und *io*- Typs der dritten eine hinreichende Erklärung bieten, da der Glossator für die Scheidung dieser beiden sicher kein Gefühl mehr hatte; wahrscheinlicher ist jedoch, dafs er gerade auf Grund des Verlustes dieses Gefühls die unbestimmte Empfindung hatte, *fodio*, das nach seiner Endung einem Infinitiv der 4. zugehören konnte, möchte das Präsens des ihm als vulgär bekannten und deshalb gemiedenen **fodire* darstellen. Diese Vermutung scheint mir bestätigt zu werden einmal durch die Tatsache, dafs gerade von unserem Verb auch Greg. Tur. Formen ohne *i* (*effodentes*, *fodentes*) kennt, die Bonnet S. 428 unerklärt läfst; dann aber auch dadurch, dafs unser Text selbst eine ebensolche *i*-lose Form aufweist in

9_3 *Extricat: effugat . depellat,*

d. h. in einem Verbum, dessen gemeinromanischer Übergang von der 3. zur 4. für unser Denkmal durch den dreimaligen Infinitiv *fugire* (s. o.) gesichert ist.

Gegenüber all diesen Fällen des romanisch häufigen Übergangs von der 3. zur 4. haben wir vielleicht ein Beispiel des selteneren Übertritts von der 2. zur 3. in

5_2 F 353 *Metuitu: temto* (s. Bess. 10.): Vlg. *metuito*, also offenbar = *tĭmĕto,*

statt lat. *tĭmēto* von einem *tĭmĕre*, einer in literarischer Zeit nur durch altcat. *tembre* bezeugten Form, der damit eine ursprüngliche Verbreitung auch auf gallischem Boden verbürgt scheint.[1]

§ 122. Rekomposition:

Den häufigen Belegen für Rekomposition oder „Stammesausgleich" in verwandten Texten (s. Pirson S. 108, Bonnet S. 487 ff., Haag S. 898) lassen sich aus unserem zahlreiche hinzufügen:

1_3 F 66 *Infringerent: infrangerent*[1]; 5_1 *Pejerant: periurant*; 10_1 *Opclauserunt: clauserunt*; 10_2 *Obstruxerunt: obclauserunt*; 11_3 *Per preceps: precapitatus*; 12_1 F 590 *Deficiant: sufrangant* (s. Bess. 40.) *l pereant*; 12_2 *Opmittere: dimittere*; 16_1 F 720 *Perpetrata: pacta* (F.: „l. *peracta*") . *perfacta*; 17_1 F 745 *Reprobat: reiactat*; 23_1 *Conculcet: concalcet*; 23_3 *Disceptare: disrapere*; 24_1 *Decidant: decadant*; 33_1 *Obaudiens: oboediens*; 34_1 *Pupbis: puer inbarbis.*

---

[1] Gemeinromanisch *vivanda* „Lebensmittel" (s. Wortbest. s. v.) erscheint als *-enda* in 18_2 F 788 *Cibaria*: *cibus uiuendi*, worin entweder bewufste Vermeidung einer vulgären Form oder aber eine Umdeutung dieses Wortes der Vorlage in „Lebens-" als Apposition zu *cibus* zu erblicken ist.

In 11_1 F 514 *Uorat: gluttit . sorbit* ein sicheres Zeugnis für den gemeinromanischen Übergang von *sorbēre* > *-ire* in sa. *surbìri* u. s. w., rum. *sorbi*, it. *sorbire*, neupr. *sourbi*, cat. *sorbir* (gegenüber sp. *sorber*, pg. *sorver*) zu erblicken, geht nicht an nach § 19 *α*.

---

[1] 3_4 F 255 *Consparsam: pistritam*: Hs. *Conspam*, Vlg. *conspersam.*

Passim im Texte tritt des weiteren auf *commandare* neben *commendare*.

Eine Erklärung auch nach der Lautlehre gestattet die rekomponierte Form

20_1 F 827 *Adiuuare: sustenere.*

Während diese Wiederherstellung des alten Stammvokals der Komposita nach dem übereinstimmenden Zeugnis der romanischen Sprachen völlig im Einklang mit der volkstümlichen Redeweise steht, ist rein graphischer Natur die Ausdehnung des Rekompositionsbestrebens auch auf die Aufhebung der uralten Assimilation des Auslauts der Präposition an den Anlaut des Grundwortes in präpositionalen Kompositis, eine Neigung, die nicht nur verwandten Texten (s. Pirson S. 77, Bonnet S. 177) eigen, sondern schon im jüngeren Lat. (s. Seelmann S. 61; Wölfflin, AlLex. III S. 506) weitverbreitet ist. Da für unsere Zwecke dieser im Gegensatz zur Volkssprache stehende Schreibgebrauch in hohem Mafse gleichgültig ist, so beschränken wir uns auf die Bemerkung, dafs die Wiederaufhebung der Assimilation im Texte mit ziemlicher Konsequenz durchgeführt ist, und dafs der Schreiber auf die Vermeidung der ihm inkorrekt oder vulgär erscheinenden assimilierten Form ein so grofses Gewicht legte, dafs er den Gegensatz dieser Form zur nichtassimilierten des öfteren zum Gegenstand einer selbständigen Glosse machte:

19_4 *Collocauit: conlocauit*; 22_1 *Collocati: conlocati.*

§ 123. Unregelmäfsige Verben.

Von Formen lat. unregelmäfsiger Verben, die in verwandten Texten zu mehr Bemerkungen Veranlassung bieten (s. z. B. Haag S. 894ff.), verdient Erwähnung in unserm Texte nur die romanisch analogische Bildung

11_3 F 551 *Si uis: si* **uoles** = afranz. *vuels.*

H.

§ 124. Konjunktionen.

Eine Bemerkung erfordert nur

35_3 F 1059 *Quin:* **unoni**,

worin Kögel, Gesch. d. dtsch. Lit. I, 2 S. 425 „die aus der Fuldaer Beichte bekannte Form *ūna* „ohne“ (als richtig erwiesen durch schweizerisch *ūni* Winteler, Ker. Mundart S. 123)“ wiederfindet.

Entgegen dieser Vermutung Kögels halte ich es für grundsätzlich bedenklich, eine Entlehnung einer Konjunktion aus dem Germanischen anzunehmen, da sich das Afranz. mit dem Germanischen doch nicht unter Aufgabe innerer Eigentümlichkeiten zu einer neuen Einheit verschmolz, wie etwa Jahrhunderte später mit

dem Altenglischen zum Mittelenglisch, sondern nur das Wortmaterial bestimmter Begriffssphären, die den Romanen vor ihrer Berührung mit den Germanen fern lagen, im Nominal- und Verbalstamme übernahm.

Daher Bess. 77. als Emendation

Quin: ut non

nach der gleichlautenden Glosse 1_3 F 83 vorgeschlagen ist.[1]

[1] Diez, ARGloss. S. 49 empfiehlt „*quin imo*, wobei das angehängte *ni* zweifelhaft bleibt."

Syntax.

Syntax des Nomens.

...mischung im allgemeinen.

... ermischung der einzelnen Kasus, zu der ... Endungen naturgemäfs führen mufste, ... wandten Texten (Pirson S. 188, Bonnet ... zahlreiche Belege finden, kann der unsere ... nur wenige Beispiele bieten. Diese Fälle

... die scheinbare Kasus-Mischung sich auf ... aus Gründen der Laut- oder Formen- ... und die daher schon oben behandelt

... *desolationem: idolum significat*: Vlg. *abo-* ... § 52; 15, *Senetus: nobilissimi uiri populo* ... *locus iuditio*, s. § 92.

... tatsächlich eine syntaktische Erscheinung ... und die im Folgenden einzeln zu be-

... des lat. Genetivus possessoris durch den Dativ.

... Texten des Gallolat.-Urfranz. eigene (s. Pirson ... S. 53 f., Sittl. AlLex. II S. 573) Konstruktion ... tiven Possessivverhältnisses durch den Da- ... Gegensatz zu dem vom Schullatein geforderten ... franz. Syntax durchaus entsprechende Brauch ... Periode dieser Sprache auf Fälle beschränkt, ... keit zu einer Person ausgedrückt wird.[1] ... in denen die Überlieferung auch die Zu- ... Sache, nicht zu einer Person, durch den Dativ ... mit gröfserer Wahrscheinlichkeit Fälle von

[1] ... behauptet zu Unrecht eine Beschränkung auf Fälle, in ... est un un nom propre de personne."
... S. 150: *abbas monasterio nostro*, Haag S. 900 *dimidi-*

Mischung im Sprachgefühl erstorbener Kasus in der Schrift darzustellen als eine Ausdehnung der Wiedergabe des possessiven Verhältnisses durch den Dativ über die dieser Erscheinung durch das Romanische verbürgten Grenzen hinaus zu beweisen. Zum Ausdruck der Zugehörigkeit zu einer Person oder wenigstens einem lebenden Wesen wendet unser Text den attributiven Dativ an in

10_3 *Edicto: precepto regi*[3]: Vlg. *non obedio praecepto regis, sed praecepto legis*; 13_1 *Erodianis: erodi ministris*; 18_4 *Erinaciis: catuli leoni . minores leones.*

Besonders charakteristisch für die Ersetzung des lat. possessiven Genetivs durch den romanischen Dativ ist ein Fall, in dem die romanische Konstruktion neben der lat. auftritt:

31_3 *statioso et solitarii habitatio.*

Belege, in denen dieser possessive Dativ durch die Präposition *ad* ausgedrückt wird, wie solche sich bereits aus dem 6. Jahrhundert in *menbra ad duus fratres* (Le Blant 378) und in anderen Zeugnissen bei Sittl, AlLex. III S. 573, beibringen lassen, kann unser Text nicht aufweisen, da er wie viele jener Zeit den analytischen Ausdruck der Kasusbeziehung nach § 92 der Formenl. geflissentlich vermeidet.

§ 127. Ersetzung besonderer Funktionen lat. Kasus durch Präpositionen.

Wenn die lat. Kenntnisse des Glossators ihn befähigen, die vulgäre Anwendung der Präpositionen *de* und *ad* zum Ausdruck der gewöhnlichsten Kasusbeziehungen bewufst zu unterlassen, so reichen sie doch nicht hin, um das seinem Romanisch längst abgestorbene Gefühl für den Funktionsinhalt der lat. Kasus in allen Fällen zu ersetzen und dadurch einen Gebrauch der vulgären Umschreibung gewisser Kasusfunktionen durch Praepositionen im Texte zu verhindern. Denn unser Glossar weist eine solche Anwendung von Praepositionen auf zum Ausdruck folgender Kasusfunktionen:

1. gen. gerundii nach Substantiven zur Bezeichnung des Zwecks ersetzt durch *ad* s. § 134, 3.
2. gen. partitivus ersetzt durch *de* s. § 139, 6.
3. abl. instrum. ersetzt durch *cum, de, per* s. §§ 138; 139, 7; 144.
4. abl. loci auf die Frage „woher" durch *de* s. § 139, 8.
5. abl. modi durch *in, per* s. § 142, 144.

B. Syntax des Pronomens.

§ 128. Relativpronomen.

Das Adverb *unde*, das, wie wir im § 99 sahen, als solches gemeinromanisch die Bedeutung des lat. *ubi* annimmt, bewahrt

[3] So Fredeg. (Haag S. 900) *cum consensu praedicto rege Pippino*; *exercitus praedicto rege.*

jedoch den ihm ursprünglich innewohnenden Wert = lat. *ex quo, de quo, a quo* romanisch in seiner pronominalen Funktion, in der es, entsprechend der romanischen Ersetzung von *a, e* und andrer Präpositionen durch *de*, für ein präpositionales Relativpronomen überall da eintreten kann, wo das auszudrückende Verhältnis romanisch durch *de* wiederzugeben ist (s. Diez, Gramm. III S. 369).

In dieser pronominalen Funktion finden wir *unde* = *de* + Relativ im Texte bei verschiedenem Sinne von *de*:

1. *de* = *super* „betreffs" (s. § 139, 5), *unde* also „betreffs dessen" „worüber" = franz. *dont*:

8_4 *Us* (s. Bess. 23.): *filius Aram nepus Sem. conditor traconitidis qui palestinam et coelen syriam tenuit . principatum unde fuit iob .* **unde** *scriptum est: Uir est in terra us nomine iob,*
worin **unde** entweder = *de quo homine* oder = *de qua terra*, jedenfalls aber = franz. *dont*.

2. *de* zum Ausdruck eines lat. abl. instrum. (s. § 139, 7), *unde* also = „womit":

5_2 *Battilla: uasa* **unde** *carbones foras portantur*; 10_4 *Securis:* **unde** *ligna ceditur*; 12_1 *Nomisma: census . denarium* **unde** *censum soluebat*; 16_3 F 771 *Calamus: penna uel* **unde** *litteras scribuntur*; 17_4 *hisopum: genus erbe* **unde** *medici pulmones curant*; 22_2 *Compes:* **unde** *pedes ligantur*.

Für diesen im Ital. noch heute möglichen Gebrauch von *unde*, der sich weder nfranz. noch auch nur im literarischen Afranz. belegen läſst, führt Diez weitere Beispiele aus dem Mlat. ARGloss. S. 64 an, denen ich einige unzweifelhaft franz. Provenienz hinzufüge in Greg. Tur. (Bonnet S. 580) *aqua unde sepulchrum ablutum est*; Lex Sal. *secundum digito unde sagittatur, virgas unde sepis superligatur, non habeat unde integrum debitum soluat* (zitiert mit anderen Fällen gemischt bei Gaul S. 59).

C. Syntax des Verbs.

§ 129. Transitive und intransitive Verbalfunktion; Reflexiv.

Einer schon vlglat. und daher gemeinromanischen Neigung der Sprache entspricht es, Intransitiva durch Annahme faktitiven Sinnes (s. Diez, Gramm. III S. 114) zu Transitiven werden zu lassen. In unserm Texte bestätigen diesen Funktionswechsel

15_2 *Soluerentur: desinerentur* . **cessarentur**: cf. rum. it. pv. afranz. span. pg. *cessare* entweder auch oder ausschlieſslich transitiv.

20_2 F 840 *Aumentare: incrementare id* **crescere**;
22_2 **Crescit**: *propagat*
} afranz. *croistre* transitiv und intransitiv.

Umgekehrt muſste das Absterben des organischen Passivs bei allen denjenigen transitiven Verben, die häufig passiv im Sinne eines Intransitivums gebraucht wurden, zu einer Verwirrung in der

Bedeutung des Verbums führen, indem je nach dem Grade der Gebräuchlichkeit entweder der ursprüngliche transitive Sinn des Aktivs dem Verbum erhalten blieb, oder der intransitive Sinn aus den Passivformen auf die aktiven übertragen wurde, oder endlich beide sich nebeneinander durchsetzten. So finden wir schon bei Greg. Tur. (Bonnet S. 630 ff.) eine Reihe von Fällen, in denen statt des lat. Passivs transitiver Verben im intransitiven Sinne einfach die Aktivformen in gleicher Bedeutung erscheinen. Diesen durch das Romanische vielfach als echt volkstümlich bestätigten Übergang der transitiven Funktion in die intransitive belegen in unserem Texte

2_4 F 171 *Intumescere:* **inflare** 6_1 *Intumescentes:* **inflantes** 38_3 F 1123 *Tumentes:* **inflantes**	entsprechend franz. *enfler* „anschwellen“ gegenüber lat. *inflari*.
16_3 F 730 *Exurge:* **leua**[1] 36_3 *Resurgunt:* **releuant**[2]	entsprechend franz. *lever* „aufgehen“ von der Hefe, vom Keime, *relever de* „hervorgehen aus“ gegenüber lat. *levari*.

7_1 *Reptans:* **trahens**: cf. dazu franz. intransit. *traîner* „umherliegen“ etc.

Nach dem einhelligen Zeugnis der romanischen Sprachen hat das Vlglat. der eben erörterten Zweideutigkeit der zusammenfallenden passiven und aktiven Formen als intransitive oder transitive auch vielfach durch die Bildung reflexiver Verben abgeholfen, und zwar in einem Umfange, der vermuten läſst, daſs diese Ausdehnung des reflexiven Verbalgebrauchs weit über seine Verbreitung im klassischen Lat. hinaus bis hoch ins Vlglat. hinaufreicht. Doch, wie so viele andere vulgäre Züge, so meidet unser Glossator auch diesen mit peinlicher Gewissenhaftigkeit. Reflexivbildungen seiner Sprache, denen im Lat. ein Passiv entspricht, gibt er aus diesem Grunde ohne Zusatz eines Reflexivpronomens einfach durch das Aktiv wieder:

16_4 F 738 *Liquescere: remitt*~~**ere**~~: lat. *remitti* > afranz. *se remetre*, nfranz. *se fondre* = „schmelzen“ intransit.; 19_3 F 814 *Tabescere: adtenuar*~~**e**~~ . *deficere*: lat. *attenuari* (> franz. **s'étener*, nfranz. gelehrt *s'exténuer* „abmagern“), während das erbwortliche *attenuare* > *ẹtẹnẹ́* noch im modernen Patois (s. Wortbest. s. v.) einen durchaus transitiven Sinn hat.

In seiner Scheu vor dem Reflexivpronomen geht der Glossator so weit, daſs er gelegentlich es auch dann unterdrückt, wenn es auch im Hochlat. durchaus berechtigt wäre:

5_4 F 378 *Cedere: fugire* . *subpon*~~**ere**~~: lat. *se subicere*, lit. franz. *se soumettre* „nachgeben“.

---

[1] Diez, ARGloss. 61: „In diesem *leva* [ohne Reflexivpronomen] ist ein echter Romanismus anzuerkennen: pr. *leva sus!* altfranz. *lieve sus!* it. *leva! leva su!* S. Rom. Gramm. III, 187.“

[2] Danach darf wohl 29_1 *Insurgunt:* |¦| *eleuant* mit Sicherheit auf *releuant* gedeutet werden, s. Bess. 67.

§ 130. Infinitiv.

In Abhängigkeit von einer Präposition vertritt wie im Lat. die obliquen Kasus das Gerundium:

22_2 F 864 *Cauteria: ferri* **ad quoquendum,**

worin eine bewufste Vermeidung der vlglat.-romanischen Verbindung der Präposition mit dem Infinitiv zu erblicken ist, da diese syntaktische Erscheinung sich schon wesentlich früher belegen läfst, cf. z. B.

Itala (Rönsch S. 430): *potest hic nobis carnem dare ad manducare*
Lex Sal. (Gaul S. 28)[1]: *eos necessarios habet ad satisfacere.*

Über frühen Zusammenfall des aktiven und passiven Infinitivs, auch in syntaktischer Hinsicht, s. § 119 Anm. 1.

§ 131. Gerundium:

Zum Ausdruck der Gleichzeitigkeit zweier Handlungen steht an Stelle des lat. üblichen abl. gerundii nach gemeinromanischer Syntax bereits das „präpositionale Gerundium" (Diez, Gramm. III S. 260):

4_3 *Femineas: femorum partes quibus tergis equorum* **in equitando** (= *en chevauchant*) *adheremus.*

Über die Beibehaltung des Gerundiums in den obliquen Formen des Infinitivs nach Präpositionen s. § 130.

Über graphische Verwechslung des Gerundiums mit dem Partizip des Präsens und umgekehrt infolge Verstummens der Nachtonvokale s. § 113.

D. Syntax der Präposition.

§ 132. Rektion der Präpositionen.

Das uralte Verstummen des auslautenden *-m* (§ 70) und die gemeinromanische Reduktion der Auslautvokale auf *e, a, o* mufsten im Vlglat. schon früh ein Schwinden des Rektionsbewufstseins herbeiführen, so dafs im allgemeinen die mehr oder weniger strenge Durchführung der lat. Kasusrektion in einem mlat. Texte immer einen trefflichen Mafsstab der vom Schreiber angestrebten oder ihm erreichbaren Genauigkeit bilden. Den Belegen für die einreifsende Verwilderung in verwandten Texten (s. Gröber, AlLex. I S. 53; Haag S. 905; wenig bei Greg. Tur., Bonnet S. 581 ff.) schliefsen sich aus unserem Denkmal eine so stattliche Anzahl an, dafs wir auf Grund der sonstigen lat. Kenntnisse unseres Glossators wohl annehmen dürfen, dafs er nicht den geringsten Wert auf die Wahrung der lat. Rektion gelegt hat. Von diesen Beispielen zitiere ich in Auswahl die folgenden:

---

[1] Dagegen behalten die Leg. Al. wie unser Text die schriftlat. Konstruktion bei: *in re quam habet ad dandum*; *signum ad ueniendum* Schröder S. 50.

α) lat. Präpositionen mit dem acc.

9_4 *Quo aditu: per qđ introitu*; 10_3 *Effectus: quod sit extra suanguine*; 14_2 *Prodigia: signa que contra natura ueniunt*; 22_4 *Contraria: contra salute animarum suarum.*

In

1_2 F 43 *Pronus: qui a dentibus iacet* = afranz. *gist adenz* < *ad dentes*, s. Wortbest. s. v. *dens*,

ist *ad* nur scheinbar mit dem abl. verbunden, indem infolge des Verstummens von *d* vor konsonantischem Anlaut des folgenden Wortes (§ 48) der Glossator an ein Vorliegen der Präposition *a* = *ab* glaubte.

β) lat. Präpositionen mit dem abl.

8_2 *Erugo: ab erodendum dictum*; 19_2 *Pre tedio: pre adflictionem ł tepiditatem.*

γ) lat. Präpositionen mit acc. und abl.

1_1 F 21 *Exercere terram: operare in terram*[1]; 2_1 F 116 *Super uxorem*[2]*: de uxore*: Vlg. *cum interrogaretur ... super uxore*; 9_4 *Congirauerunt: circumdederunt . in circuitu uenerunt*; 11_3 *Centurio: qui super .C. homines est*; 11_4 F 580 *Discumbere: sedere ł super cubitum*[3] *iacere*; 11_4 F 584 *Mergi: sub aqua cadere*; 14_1 *Decurio: qui curam habet super .X. homines*; 19_1 F 805 *In guttere: in gule . in fauces*: Vlg. *in gutture suo*; 21_1 *A facie terre: super terram.*

Demnach ist auch in diesen Fällen das Bewufstsein des funktionellen Unterschiedes zwischen acc. und abl. nicht mehr stark genug ausgeprägt gewesen, um eine Aufrechterhaltung der lat. Scheidung zu ermöglichen oder notwendig erscheinen zu lassen.

§ 133. *a, ab.*

a zum Ausdruck des Urhebers fehlt in

10_2 *Obsessa* ostibus *circumdata ł* inimicis: Vlg. *apprehensa civitate*, was wohl daraus erklärt werden mufs, dafs die Sprache des Glossators beim Passiv in diesem Sinne bereits *per* gebrauchte, und dieses *per* ihm wohl wegen seines vlglat. Eintritts für einen blofsen lat. abl. in anderen Fällen (s. § 144) als vulgär verdächtig schien, daher er es auch hier durch einen reinen abl. ersetzte.[1]

§ 134. *ad.*

Für *ad* zum analytischen Ausdruck eines reinen lat. Dativs fehlt jeder Beleg aus den § 92 angeführten Gründen.

---

[1] So Stalzer; F *terra*. Nasalstrich recht undeutlich.
[2] So Stalzer, Hetzer; F *uxore*.
[3] So Stalzer; F *cubitu*; das Pergament über *u* und etwas weiter nach rechts ist geritzt, doch vermochte ich Tinte nicht zu erkennen.

---

[1] Rönschs (S. 436) Erklärung ähnlicher Fälle als „Gräcismen" dürfte das Wesen der Sache wohl kaum treffen.

Dagegen entspricht romanischer Syntax im Gegensatz zur lat. die Verwendung von *ad* in den folgenden Funktionen:

1. zum Ausdruck der Gemäfsheit (s. Diez, Gramm. III S. 158) bei einem Verbum des Verurteilens in

11_4 *Condempnassetis: iudicassetis* **ad mortem** = fr. *juger à mort* gegenüber lat. *capitis damnare*, was sich bei Nith. 1, 3 in *ad mortem dijudicare* wiederfindet.[1]

2. zum Ausdruck des Verweilens in der Nähe eines Gegenstandes

1_2 F 43 *Pronus: qui* **a dentibus** *iacet* = afranz. *gist adenz*, statt lat. *ad dentes* geschrieben aus den § 132 α angeführten Gründen.

Ähnlich z. B. Leg. Al. (Schröder S. 49) *conquisiuit ad pedes regis.*

3. zur Angabe des Zwecks eines Nominalbegriffs statt lat. nomen + gen. gerundii in

22_2 F 864 *Cauteria: ferri* **ad quoquendum**, cf. frz. *fer à friser*, wozu wegen der beibehaltenen Gerundiumform s. § 130. — Ähnlich Leg. Al. (Schröder S. 50) *signum ad ueniendum.*

Über *usque ad* s. usque § 150.

§ 135. *apud.*

In einer Erweiterung seines lat. Gebrauchs steht *apud* zum Ausdruck einer Ortsangabe in

9_1 F 469 *Coquitus: fluuius* **apud** *infernum*,

eine Verwendung, in der *apud* auch verwandte Texte kennen, sei es zur Angabe des Verweilens an einem Ort (so Greg. Tur. Bonnet S. 575 5 Fälle wie *fuisse apud Armoeniam*), sei es zur Bezeichnung der Richtung (so Greg. Tur. Bonnet S. 574—576, 586; Fredeg. Haag S. 908 *apud Helladam transmigrauerunt*).

§ 136. *circa.*

In der Glosse

24_3 *Erga: circa*

ist an sich nicht mit Sicherheit auszumachen, ob als Sinn dieser so gleichgesetzten Präpositionen „nahe bei, um — herum“ oder „gegen“ zu verstehen ist, da *erga* im Spätlat. die Bedeutung „um — herum“ annimmt (s. z. B. Vlg. *erga aram, — sepulturam*), während umgekehrt auch *circa* als „gegen“, „gegenüber“ vorkommt; s. über das Durcheinanderwerfen beider Präpositionen im Vlglat. Pirson S. 272.

Die romanische Bedeutung von *circa* = it. *circa*, sp. pg. *cerca* scheint für *Erga: circa* = „nahe bei, um — herum“ zu sprechen, welchen Sinn *circa* im Texta sicher hat in

20_1 *Ariolos: incantatores eo quod* **circa** *aras auguriabant.*

[1] Als Kompromifsform zwischen Lat. und Romanisch ist wohl zu deuten *morti adiudicare* Mon. Germ. Leg. II, Sect. II S. 54[illegible].



§ 137. *contra.*

Für lat. *in* in adversativer Bedeutung ist nach gemeinromanischer Syntax *contra* eingetreten in

7_1 *In patrem tuum:* **contra** *patrem tuum*; 7_1 F 421 *In dominum:* **contra** *dominum*; 28_2 *In:* **contra.**

§ 138. *cum.*

Die vlglat.-gemeinromanische Ersetzung des lat. abl. instrum. durch die Präposition *cum*, die z. B. in it. *con*, sp. *con*, pg. *com* in dieser Funktion sich bis heute erhalten hat, läfst sich auf gallischem Boden seit dem 7. Jahrhundert belegen bei Greg. Tur. (Bonnet S. 603) und Fredeg. (Haag S. 913). Die im literarischen Afranz. vollzogene Verdrängung dieses instrumentalen *cum* durch das in Frankreich damit konkurrierende *apud* > *od* ist im Urfranz. unseres Denkmals noch nicht eingetreten:

11_3 *Tubicines: qui* **cum** *tuba canunt*; 13_3 *Loculum: sarcofagum* **cum** *quo ad sepulchrum portabatur*; 18_1 *Lingent:* **cum** *lingua lambent.*

Unser Text kennt ein instrumentales *apud* vielmehr überhaupt nicht (s. § 135), worin vielleicht ein mundartlicher Zug gesehen werden darf.

§ 139. *de.*

de erscheint in unlat., romanischer Funktion in den folgenden Fällen:

1. statt lat. *a* zur Angabe des Ausgangspunktes einer Bewegung, in

38_4 F 1140 *Transmigrat:* **de** *loco in locum uadit.*

Zahlreiche Belege dieses bei Greg. Tur. seltenen Gebrauchs bei Fredeg. s. Haag S. 914.

S. auch u. 8.

2. statt lat. *a* zur Angabe der Seite, auf der sich etwas befindet, in

22_2 F 866 *Citra:* **de** *ista parte*, cf. franz. *de ce côté*, it. *da questa parte*, pg. *d' este lado.*

3. statt lat. *e* zur Angabe der Herkunft, Abstammung u. s. w., in

5_4 *E uicinio:* **de** *proximo*; 6_1 *Manzer: qui* **de** *scorta nascitur.*

Ähnliche Belege bei Bonnet S. 607, Haag S. 914, Gaul S. 16.

4. statt lat. *e* zur Angabe des Stoffes, woneben auch *de* lat. seltener vorkommt, in

3_3 F 232 *Scirpeam:* **de** *iuncis factam*; 7_4 F 439 *Palate: masse caricarum quae* **de** *recentis ficis* (s. Bess. 17.) *fiunt*; 12_2 *Figuli: qui* **de** *luto uasa fingunt*; 15_3 *Fictilis:* **de** *luto fictus*; 17_3 F 776 *Eburneis:* **de** *ebore factis*; 26_1 *Figulus: qui uascula* **de** *terra fingit.*

5. statt lat. *super* in dessen übertragener Bedeutung „betreffs“ „hinsichtlich“, in

2_1 F 116 *Super uxorem*[1]*:* **de** *uxore*: **Vlg.** *cum interrogaretur super uxore*; 5_2 *Super eo:* **de** *eo*; 7_2 *Super hoc negotio:* **de** *hac causa*; 8_2 *Super quibus:* **de** *quibus.*

6. statt des lat. genit. partitivus nach den Ausdrücken der Menge, in

10_4 *Infans qui duos annos habet et* **de** *tertio aliquid.*

Zahlreiche Belege dieser Art verzeichnen Bonnet S. 610ff., Haag S. 914, Schröder S. 45, Gaul S. 17.

Eine mehrfache Deutung gestattet das *de* in

2_1 F 126 *Uenatu:* **de** *ueuatione*: Vlg. *cumque venatu aliquid apprehenderis.*

Es kann nämlich *de uenatione* zunächst ausgelegt werden als romanischer Ausdruck der Modalität, worüber s. u. 9. Während diese Deutung eine Auffassung der Bibelworte *venatu apprehenderis* als zusammengehörig voraussetzt, liefse sich auch sehr wohl annehmen, dafs der Glossator (bez. seine Vorlage) *venatu aliquid* als éinen Begriff bildend = „etwas Gejagtes", „Jagdbeute" „Wildpret" betrachtet habe. Es stünde in diesem Falle *Uenatu* im Sinne eines passiv gemeinten lat. *venatum*, *de uenatione* somit = „*de la venaison*", d. h. im Sinne eines Teilungsartikels, wie denn dieser trotz seiner spärlichen Vertretung im literarischen Afranz. im Urfranz. des 7. bis 8. Jahrhunderts reich zu belegen ist, cf. z. B.

Lex Sal. *si de suis propriis rebus non habuerit* „Eigentum" u. a. m. bei Gaul S. 18.

Leg. Al. *leuent de illa terra* „Erdreich" u. a. m. bei Schröder S. 46.[2]

Endlich aber könnte man noch, gleichfalls im Sinne der zweiten Auffassung der Glosse, auf beiden Seiten ein entweder schon in der ursprünglichen Fassung oder bei der Herübernahme in unsere Redaktion weggelassenes *aliquid* ergänzen, in welchem Falle nicht Teilungsartikel, sondern partitiver Genetiv genau wie in dem eingangs von 6. angeführten Beispiel vorliegen würde.

7. statt des lat. abl. instrum. zum Ausdruck des Werkzeugs, in

10_4 F 496 *Nutu: signu* ł **de** *ore* ł **de** *manu*, entsprechend franz. *signe de la main*, *battre des mains*, *gagner de la main*; it. *di propria mano*, pg. *da sua mão*, *do seu punho.*

Den gleichen Gebrauch von *de* zeigt die Lex Sal. in *de sinistra manum de illa terra trans scapulas iactare debet* (zitiert bei Gaul S. 18).

---

[1] Cf. § 132γ Anm. 2.

[2] In einem Einzelfalle vielleicht sogar schon im Gallolat. des 4. Jahrhunderts, will man *de pomis* in Peregrinatio S. 39 *dederunt nobis eulogias, id est de pomis* nicht als von *eulogias*, sondern als von *dederunt* abhängig betrachten, wie dies Wölfflin, AlLex. IV S. 272 tut. Doch kann diese Auffassung nicht als die einzig mögliche gelten, s. Formenl. § 92.

8. statt des lat. abl. loci auf die Frage „woher“, der, ursprünglich nur in beschränktem Umfang möglich, in der späteren Prosa eine ausgedehntere Verwendung findet (cf. Draeger, S. 500ff.).

Ein direktes Zeugnis für dieses *de* fehlt im Texte, indem der Glossator diesen Vulgarismus offenbar bewufst vermied. Dafs er dies *de* in seiner Muttersprache kannte, ist nach gemeinromanischer Syntax selbstverständlich, wird uns jedoch zum Überfluls bestätigt durch seinen zu weit getriebenen Eifer in der Unterdrückung des *de* auch in Fällen, in denen es lat. durchaus korrekt war:

9_1 *et est diabolus eo quod* **caelo** (= lat. *de caelo*) *descenderit ad terram.*

9. statt des lat. abl. modi zum Ausdruck der Art und Weise in

2_1 F 126 *Uenatu:* **de** *uenatione*: Vlg. *cumque venatu aliquid apprehenderis.*

Im Zusammenhang der Vlg.-Stelle ist *venatu* als abl. modi „auf der Jagd“ „jagender Weise“ von *apprehendere* abhängig, obwohl fraglich genannt werden mufs, ob der Glossator tatsächlich diese beiden Worte und nicht etwa *venatu aliquid* als eng zusammengehörig betrachtet hat (s. u. 6.) Demnach könnte man die Glosse auf ein gallo-lat. *(ap)pre(he)ndere de venatione* > afranz. **prendre de venison* „auf der Jagd erbeuten“ deuten, einem modalen Ausdruck mit *de*, der sich ohne Schwierigkeiten Bildungen wie *prehendere de assaltu* > *prendre d'assaut*, *inde portare de involata* > *emporter d'emblée* anreihen würde, da afranz. *venison* < *venatione* keineswegs ausschliefslich in der verschobenen Bedeutung „Wildpret“ auftritt, die ursprüngliche, „Weidwerk“, sich vielmehr noch im 13. Jahrhundert nachweisen läfst.

§ 140. *excepto.*

Die durch Erstarren des ursprünglich flektierten Partizips neuentstandene Präposition = it. *eccetto*, afranz. *essieut* im Philipp de Beaumanoir (Bartsch-Horning 589, 19) scheint in der Sprache unseres Textes gelebt zu haben nach

34_1 *Preter:* **excepto.**

Weitere Belege ihres mlat. Vorkommens s. bei Diez, Gramm. III S. 187 f.; in der Lex Sal. bei Gaul S. 47.

§ 141. *extra.*

Diese ausschliefslich in Frankreich in pv. *estra*, afranz. *estre* als selbständiges Wort erhaltene Präposition kennt unser Denkmal in

10_3 *Exffertus* (= Vlg. *elatus*, s. § 117): **extra** *humanum modum excedens*; 10_3 *Effectus: exsanguis qđ sit* **extra** *suangine*,

wovon das zweite Beispiel besonderes Interesse erheischt wegen der zu „ohne“ weiterentwickelten Bedeutung.

§ 142. *in.*

in erscheint in unlat., romanischer Funktion in den folgenden Fällen

1. statt eines lat. abl. modi oder Adverbs der Art und Weise in

22_4 *Cenobium: . . . habitaculum plurimorum* **in** *commune uiuentium* = franz. *en commun* gegenüber lat. *communiter.*

Ähnlich das (aber bereits lat. vorhandene!) *in publico* der Lex Sal. (Gaul S. 32) und der Leg. Al. (Schröder S. 52).

2. statt lat. *pro* bei den Verben des Schätzens, Verehrens, in

15_2 *Puluinaria: quicquid* **in** *idolum colitur* entsprechend franz. *adorer en idole* gegenüber lat. *pro idolo colere* (Suet. Curt. Liv.).

Zweifelhaft mufs genannt werden, ob man in

7_4 *Aceruum: tumulum* (s. Bess. 18.) *ł terram congeriem superductam* **in** *sepulchrum* entsprechend franz. *ériger en qc.*

eine Fortsetzung des lat. Gebrauchs von *in* zum Ausdruck des Zwecks, der Bestimmung, oder aber einen Fall von 1. sehen soll.

Über Ersetzung des adversativen *in* durch *contra* s. § 137.

§ 143. *iuxta.*

iuxta zeigt seine spätlat.-romanische Bedeutung „gemäfs" = it. *giusta*, pv. *josta*, afranz. *joste* in

3_4 *More sacrorum: id̄* **iuxta** *consuetudinem sanctarum solempnitatem.*

Ähnlich schon inschriftlich bei Pirson S. 273; Lex Sal. (Gaul S. 47) und Fredeg. (Haag S. 910) kennen nur die örtliche Bedeutung.

Über *iuxta* als Interpretament von *secundum* s. § 148.

§ 144. *per.*

per erscheint in unlat., romanischer Funktion in den folgenden Fällen:

1. statt eines lat. abl. instrum. zum Ausdruck des Werkzeugs, in

8_3 *Maleficis* (= *Maleficiis* nach § 65 δ Anm. 1): *quae* **per** *uenenum fiunt.*

Genau so Lex Sal. (Gaul S. 40) *per uenenum seu per maleficium aliquem perdiderit.*

20_2 *Arma: ab arcendo dicta quod* **per** *eam ostem uiolentissimum arceamus.*

Genau so Lex Sal. (Gaul S. 40) *per arma eorum.*

2. statt eines lat. abl. modi oder Adverbs zum Ausdruck der Art und Weise, in

2_3 F 163 *uicissim:* **per** *uices*
39_4 F 1162 *Uicisitudinem* (= abl.): **per** *uices*
} „abwechselnd" „mehrmals" entsprechend afranz. *par . . . foiz.*

Dieses *per .. uices* = afranz. *par .. foiz* „so und so oft“ findet sich bereits völlig ausgeprägt in Lex Sal. *per* (*totas*) *.III. uices* = „(alle) drei Mal“ (Gaul S. 41).

2_4 F 181 *Furtim:* **per** *furtum:*[1] so auch Lex Sal. ibd.; 4_3 F 309 *In frustra:* **per** *partes*: Vlg. *in frusta secabis*; cf. it. *per pezzi* „in Stücke(n)“.

Genau so Lex Sal. (Gaul S. 41) *fustes per .IV. partes iactare debet.*

Dagegen ist lat. selten, romanisch häufiger die Verwendung von *per* zum Ausdruck eines Ruheverhältnisses an einem Ort, in

39_3 *Usquequaque:* **per** *omnia* entsprechend franz. *partout.*

Endlich ist lat. und romanisch gleich gewöhnlich

1. *per* zur Angabe der Richtung einer Bewegung, in

4_3 F 303 *Capitium tunice: id̄* **per** *unde caput foris mittitur* = franz. *par où l'on met la tête.*

Über *per unde* = afranz. *par ont* s. § 99.

2. *per* in Ausdrücken der Beteuerung, des Schwörens etc., in

1_2 F 35 *Leuo manum meam ad dm̄ id̄ iuro* **per** *dm̄*[2] = lat. *iurare per* > franz. *jurer par* etc.

§ 145. *prae.*

prae, das Greg. Tur. (Bonnet S. 615) und Fredeg. (Haag S. 916) zur Angabe des Grundes kennen, ersetzt unser Text zum Ausdruck des Vorzugs nach romanischer Weise durch *super* in

19_4 *Pre omnibus:* **super** *omnibus* entsprechend afranz. *soure toz les altres.*

§ 146. *pro.*

Lat. wie romanisch dient *pro* zur Bezeichnung einer Stellvertretung, in

1_4 F 93 *Quin:* **pro** *etiam*; 4_3 *Siclus: in scriptura diuina* **pro** *una untia ponitur*; 11_2 *Tuba:* **pro** *manifestatione ponitur*: Vlg. *noli tuba canere ante te.*

Aus diesem Gebrauch entwickelt sich lat. *pro* bei den Ausdrücken der Gewifsheit wie *scire, habere pro certo*, vlglat. *tenere pro certo* > sp. *tener por cierto*, wozu sich stellt die spezifisch franz. Beteuerung *pour certes* in

1_2 F 42 *Profecto:* **pro certo**; 34_1 F 1038 *Profectum:* **pro certum.**

Romanisch geschwunden ist dagegen die lat. lokale Funktion von *pro*, was in unserem Text

12_2 **Pro** *tribunali: in iuditio*

bestätigt.

---

[1] So Stalzer; F *fastū*, „l. *furtū*“. Die Hs. läfst beides zu.
[2] Das zweite *dm̄* fehlt F.



§ 147. *prope.*

Die Volkstümlichkeit des in afranz. *pruef*, pv. *prop*, altit. *pruovo* erhaltenen Wortes lehrt unser Denkmal in

1_2 F 49 *Propter:* **prope**: Vlg. *adducat Dominus propter Abraham*; 9_1 F 470 *Lacertos: brachia* **prope** *musculos id murices in brachia.*

§ 148. *secundum.*

Aus

37_2, 38_1 *Secundum: iuxta*

darf geschlossen werden, dafs der Sprache des Glossators das it. sp. pg. volkstümliche Wort bereits abhanden gekommen war, wie es denn afranz. nur in halbgelehrter Form als *segont* auftritt. Diese Verdrängung von *secundum* durch *iuxta* ist auf gallischem Boden in Form wenigstens einer ausgesprochenen Neigung bereits im 4. Jahrhundert in der Peregrinatio zu erkennen, s. Geyer, AlLex. IV S. 612.

In welcher Bedeutung *secundum* und *iuxta* in den zitierten Glossen vom Glossator gemeint waren, ob als „längs, neben“ oder als „gemäfs“, ist nicht festzustellen, da *iuxta* im Spätlat. und im Romanischen auch im modalen Sinne von *secundum* auftritt, wie dies insbesondere auch unser Text (s. § 143) bezeugt.

§ 149. *super.*

In sowohl lat. als auch romanischer Funktion erscheint *super* in den folgenden Fällen:

1. In rein lokalem Sinne in

11_4 F 580 *Discumbere: sedere l* **super** *cubitum*[1] *iacere*; 21_1 *A facie terre:* **super** *terram.*

2. zum Ausdruck einer Überordnung, eines Abhängigkeitsverhältnisses, in

11_3 *Centurio: qui* **super** *.C. homines est*; 14_1 *Decurio: qui curam habet* **super** *.X. homines.*

Genau so Leg. Al. 139, 6: *mariscalco qui* **super** *.XII. caballus est.*

3. zum Ausdruck eines Vorzugs, in der es gleichzeitig auch für lat. *prae* (cf. § 145) eintritt, in

19_4 *Pre omnibus:* **super** *omnibus* entsprechend afranz. *soure toz les altres.*

In der übertragenen Bedeutung „betreffs, hinsichtlich“ wird es, wie romanisch vielfach, durch *de* ersetzt; siehe die Beispiele § 139, 5.

§ 150. *usque.*

Im Gegensatz zu Greg. Tur. (Bonnet S. 593), Fredeg. (Haag S. 911), den Leg. Al. und der Lex Sal., die *usque* häufig ohne

---

[1] S. § 132 γ Anm. 3.

begleitendes *ad* (daneben auch mit *ad* oder *in*) verwenden, kennt unser Text nur die fest geprägte Verbindung mit *ad.*

4_1 *Erit ei seruus iu seculum id* **usque ad** *annum iubeleum*; 4_3 *Femineas: femorum partes .. Femora dicta eo qđ ... Sunt autem ab inguine* **usque ad** *genua*; 17_3 F 773 *Femus: coxa ł a renibus* **usque ad** *genua.*

§ 151. Doppelpräpositionen.

Von den zahlreichen vulgären Zusammensetzungen zweier lat. Präpositionen zu einer neuen romanischen findet sich belegt allein die Bildung *incontra* in

1_2 F 50 *In occursum eorum:* **incontra** *illos*; 1_4 F 103 *In occursum nobis:* **incontra** *nobis.*

Die gleiche Präposition, über deren gemeinromanische Verbreitung s. Wortbest. s. v., ist auch häufig in der Lex Sal. (Gaul S. 34).

Insbesondere fehlt, wohl infolge bewufster Vermeidung, jedes Beispiel für die häufigen Zusammensetzungen mit *de-*, die sich bis hoch hinauf ins Gallolat. verfolgen lassen. Denn Haags (S. 909) Inanspruchnahme eines zweimaligen *deinter* bei Fredeg. als „erste Spur der Komposita von *de* mit reiner Präposition (vgl. franz. *dans, devers, dedans* etc., die bei Gregor noch nicht anzutreffen sind)“ [1] ist entschieden ein Irrtum, da sich zahlreiche solche Zusammensetzungen mit *de* sowohl (so *deante, decontra, deinter*) als auch mit andern Präpositionen (*acontra, econtra*; *inante*) bereits im 4. Jahrhundert auf gallischem Boden in der Peregrinatio (s. Wölfflin, AlLex. IV, S. 268) reich belegen lassen. Auch abgesehen von diesen Zeugnissen würde für ein hohes Alter dieser *de-* Zusammensetzungen die Tatsache sprechen, dafs sie bereits im 7.—8. Jahrhundert so völlig zu einer organischen Einheit erstarrt sind, dafs man ohne Bewufstsein ihrer Zusammengesetztheit ihnen abermals ein *de* vorschlägt, cf.

Leg. Al. 26, 8 *rumpit rodas dedauante* = afranz. *dedevant.*

Ob dieser Prozefs der Zusammenschmelzung einer mit *de* zusammengesetzten Präposition oder eines ebensolchen Adverbs noch mit einem zweiten *de* schon auf einen vlglat. Zug zurückgeht, wie es nach seinem Auftreten auch in andern romanischen Sprachen (cf. sp. *dedonde* < *de* + (*de* + *unde*) scheinen könnte, oder ob hierin eine parallele, aber selbständige Entwicklung vorliegt, dürfte sich ohne weiteres Material kaum entscheiden lassen.

---

[1] Der ganze Passus ist fettgedruckt.

8. Wortbildung.

§ 152. Substantivierungen.

Als romanische Substantive treten im Texte auf

1. lat. Partizipien, und zwar

α) des Aktivs in

13_3 F 678 *Milites:* **seruientes**: afz. *serjant*; 37_2 *Scius:* **sapiens**: fz. *savant.*

β) des Passivs in

9_3 F 476 *Jecore:* **ficato**; 12_1 F 600 *Spadones:* **castradi**; 19_2 F 811 *Pruina:* **gelata**: s. Wortbest. s. v.; 27_1 F 932 *Gecor:* **ficatus**; 33_4 *Pruina:* **gelata**; 37_2 F 1090 *Spado:* **castradus**.

2. lat. Adjektive in

27_4 F 939 *Hiems:* **ibernus**; 28_4 F 963 *Juger:* **iornalis**: s. Wortbest. s. v. *diurnalis*; 30_2 F 980 *Limitem:* **limptarem**: s. Wortbestand s. v. *limitaris*; 30_2 F 986 *Lena:* **toxa** . **lectarium**: s. Wortbestand s. vv. *tusca, lectaria*; 36_2 F 1068 *Rigor:* **rigidum**.

§ 153. Präfixe und Suffixe.

Bemerkenswert sind die zahlreichen Bildungen mit *ante-* zum Ersatze des lat. *prae-* in

ante*cantare* = *Precinere* 19_4; **ante***cedere* = *Pre-* 4_4, 12_3, 13_1, 18_3, 33_4; = *Preocupare* 16_2, 16_3; = *Preuenire* 13_1, 16_3; **ante***currere* = *Pre-* 14_1; **ante***gustare* = *Pre-* 4_2 F 286; **ante***maturus* = *Pre-* 5_2; **ante***mittere* = *Pre-* 8_3; **ante***monere* = *Pre-* 12_1; **ante***ponere* = *Pre-* 17_4, 34_1, 34_2; = *Apponere* 1_4 F 97: Vlg. *appositus est in conspectu ejus panis;* 10_3 *Prouectus: auctus* . **ante***positus* . *proficiens*: Vlg. *aetate provectus*; 15_4 *Promouit:* **ante***posuit.*

Das Präfix *cum-* hat die sinnliche Bedeutung der Gemeinschaft verloren, da der Glossator diesen Begriff zur nachdrücklichen Hervorhebung durch ein beigefügtes *simul* auszudrücken Veranlassung nimmt:

12_3 *Comminabit:* **simul** *ambulauit*, wozu s. Wortbest. s. v. *minare*; 20_2 *Conpinguntur:* **simul** *conpinguntur*; 22_3 *Cogitus* (= *Coitus* nach § 62 β): *simul conuentus.*

Lat. *in-* hat den Sinn einer Negation vor Adjektiv oder Partizip eingebüſst:

7_2 *Insanum:* **male** *sanum*; 7_4 *Inlotis:* **non** *lotis*; 28_2 *Insane:* **non** *sane*; 28_4 *Impiorum:* **non** *piorum.*

Irrtümlich hat der Glossator einem *in* diese Bedeutung beigelegt in

9_2 *Inuocata:* **non** *uocata.*

Steigerndes *per-* vor Adjektiven wird nicht mehr verstanden:

6_2 F 394 *Pergrandem:* **ualde** *grandum.*

Die gleiche Umschreibung mit *valde* erfährt das steigernde *prae-*:

33_4 *Preualida:* **ualde** *ualida.*

Das unromanische *praeter-* wird ersetzt durch *trans-*. **trans***ire* = *Preter-* 12_3, 14_1; = *Pretergreai* 12_3, 18_2.

Infolge einer Abschwächung des Gewichts der Präfixe entstehen schon früh volkstümliche Zusammensetzungen mit mehreren Präfixen, die sich bereits im Gallolat. des 4. Jahrhunderts zahlreich in der Peregrinatio (s. Wölfflin, AlLex. IV S. 267 f.) belegen lassen. Solche Bildungen in unserm Texte sind

3_4 *Transibo:* **pertrans***ibo*; 6_1 F 392 *Conglobati:* **coad***unati*; 7_3 F 434 *Fhelethi: admirabiles* ł **excon***cludentes*; 8_2 *Effeminatus: mollis* **exin***anitus* ł *in quo nulla est uiriditas*; 13_2 *Processissent:* **pertrans***issent*; 19_4 *Preteribant:* **antetrans***ibant*; 24_4 *Explicantur:* **adin***plentur*; 32_4 F 1016 *Obstruxerunt:* **incon***buserunt*; 33_4 F 1025 *Penetrare:* **intus per***intrare*; aufserdem passim **disco***(o)perire.*[1]

Dem geringen Gewichte des Präfixes entspricht auch seine Ersetzung durch eine Präposition in

13_3 *Adire eum: ire* **ad** *eum*; 18_3 *Inuocantibus: clamantibus* **ad** *te.*

Von Suffixen verdienen eine besondere Erwähnung die folgenden:

1. *-amentum* analogisch eingetreten für *-imentum* (s. Schwan-Behrens § 11, 3 b) in

38_3 F 1134 *Tutamenta: defend***a***menta.*

2. das spezifisch franz. *-aticius* in

1_2 F 45 *Empticius: conpar***aticius**[2]; 20_1 F 829 *Auortiuus: auort***etis** < *abortaticius*; 20_2 *Ir***eticius** (statt Hs. *Areticius* nach Bess. 53.): *furiosus . iracundus.*

3. das seltene *-iscellus* in

20_2 F 835 *Arbusta: arbor***iscellus**; 30_2 F 982 *Lepusculus: lepr***iscellus**: s. Wortbest. s. v.

4. das makedonisch-griechische *-issa* in

26_1 *Fratris uxor fratr***issa** *uocatur.*

---

[1] Ebensolche Bildungen der Vlg. zeigen die Lemmata 7_3 *Deperiret in eam*; 9_4 *Disperietur:* Vlg. *disperiet*; 11_4 *Pertransiit*; 18_1 *Exinanita.*
[2] F *comparaticius* durch Druckfehler.

Nachtrag.

Für liebenswürdige Mitteilung berichtigender oder ergänzender Angaben zum Teil I ist Verf. zu lebhaftem Danke verbunden den Herren Professoren Behrens (*danea*) und Meyer-Lübke (*chaline, udare*). Ganz besonders verpflichtet fühlt er sich am Schlusse dieser Arbeit seinem hochverehrten Lehrer Wendelin Foerster, der ihre Abfassung mit unermüdlichem Wohlwollen begleitet und mit Rat und Tat gefördert hat. Mehrere von ihm stammende Beiträge zur Arbeit sind s. l. als solche gekennzeichnet.

(Kursive Zeilenzahlen bedeuten Zählung von unten.)

S. 1 Zeile *10* lies „im § 85“.

S. 24 Z. 15 l. „*ultissimus*“.

S. 30 Z. 7 ff.: Afranz. *chaline* entspricht genau einem sp. *calina*, zu dessen Bildung mit Suffix *-ina* cf. Meyer-L., Gramm. II, § 453. Als nicht zu *caligo* gehörig faſst *chaline* auch auf Baist, Zs. XXVIII S. 108.

Z. 22 l. „Patois von Poitou“.

S. 32 Z. *22* l. „*id̃*“ statt „*id*“.

S. 33 Z. 21: Zu *danea* cf. auch Behrens, Zs. XXVI, 723 f.

S. 41 Z. *19* l. „zum mindesten“.

S. 42 Z. *16* l. „(comask. *nastola*)“.

S. 44 Z. *11* ergänze „bekommen“.

S. 45 Z. *16* l. „des Stammes“.

S. 47 Z. 20 l. „Geschlechtswechsels“.

S. 51 Z. *2* l. „als daſs“.

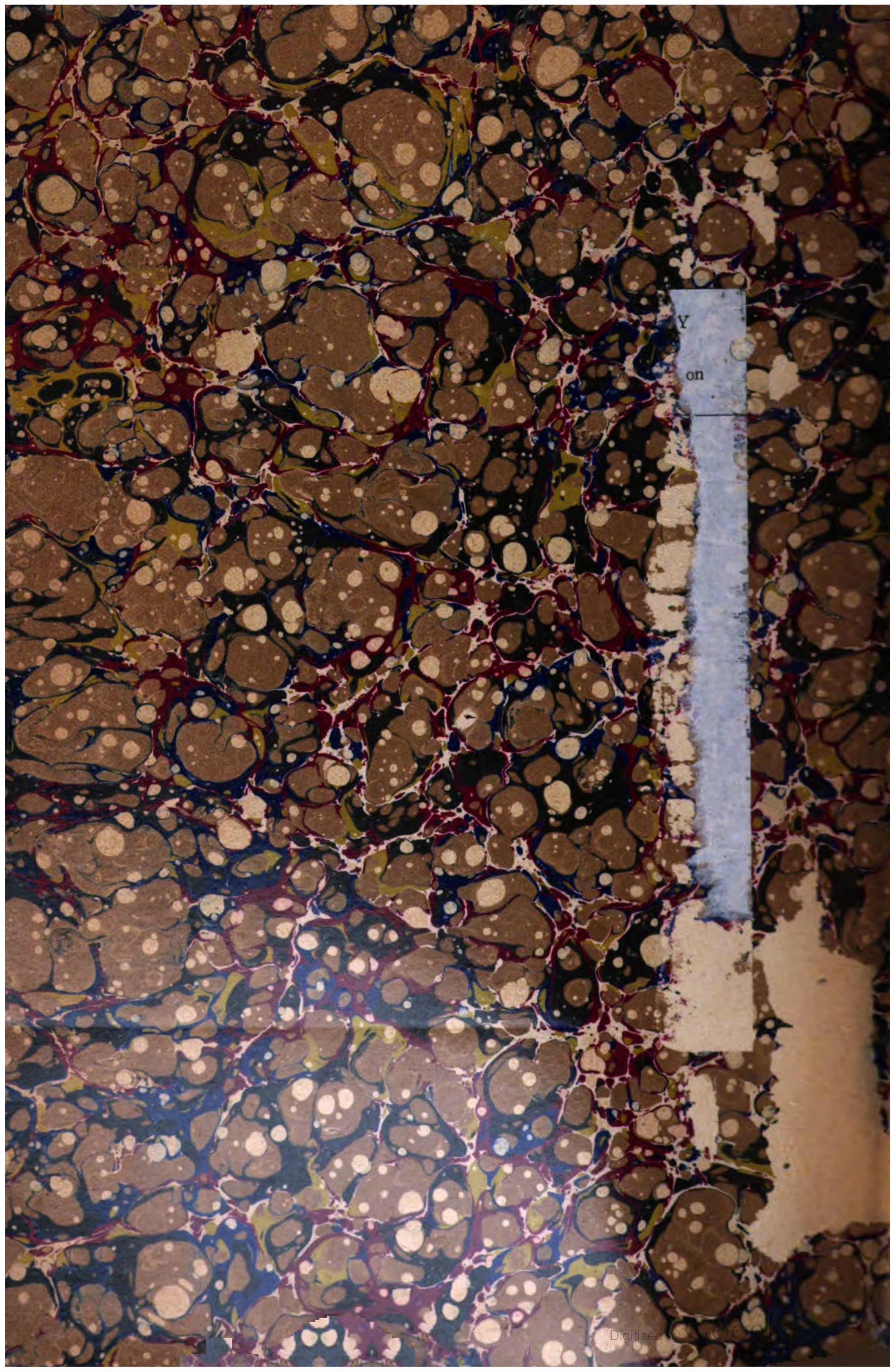
S. 52 Z. 15 l. „**udare**“: *utare* ist lediglich eine umgekehrte Schreibung des Textes infolge des Wandels *-t-* > *-d-*, daher der entsprechende Passus im § 45 demgemäſs zu ändern.

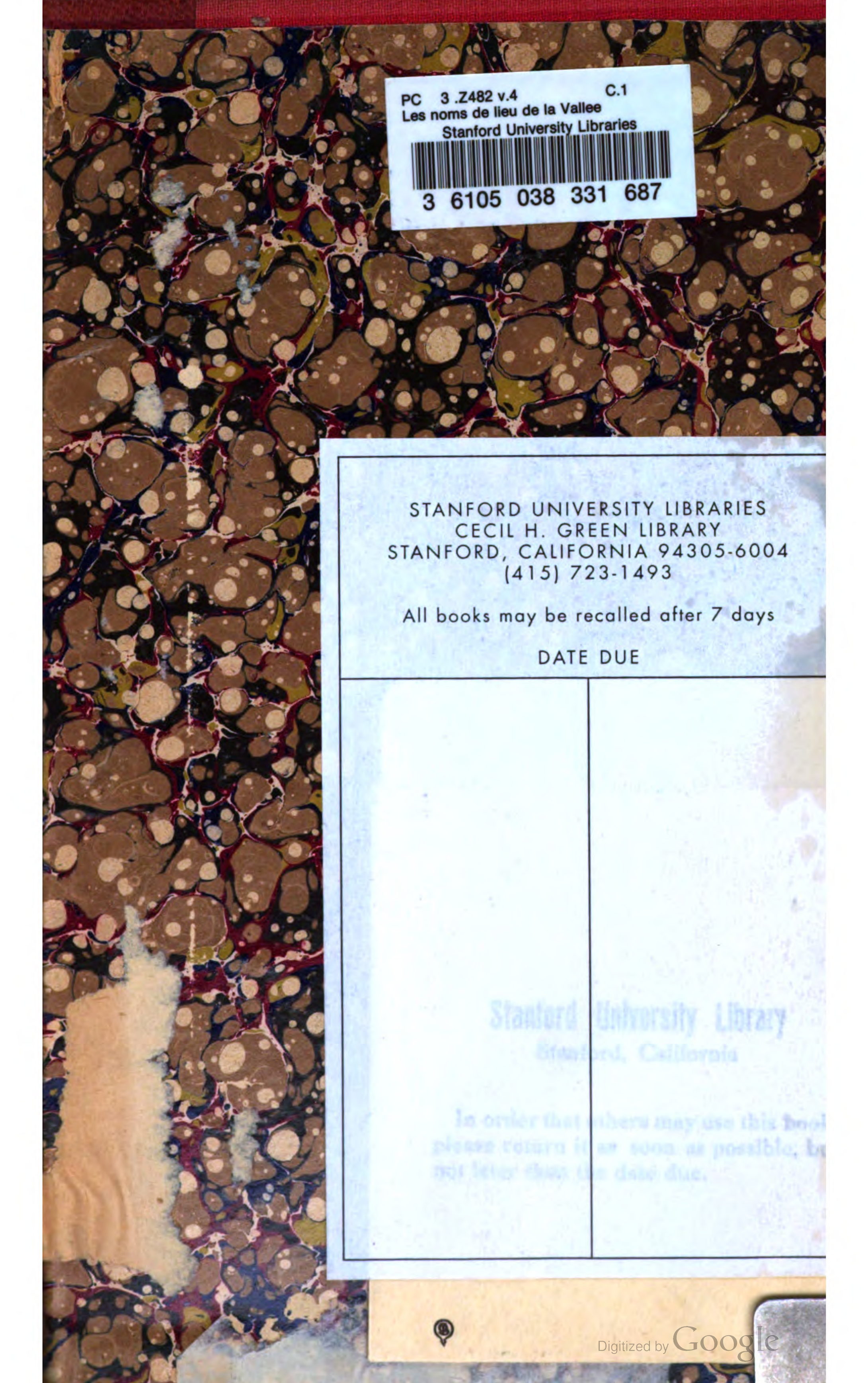
S. 62 Z. 4 l. „zweigipflig“.

S. 64 Z. *14* l. „*Paraclitus*“.

S. 84 Z. 13 l. „*habebem*“; ebenso ibd. Z. 17.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.


Y
on



PC 3 .Z482 v.4 C.1
Les noms de lieu de la Vallee
Stanford University Libraries
3 6105 038 331 687
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
Stanford University Library
Stanford, California
In order that others may use this book please return it as soon as possible; but not later than the date due.
Digitized by Google

